
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01771277 9

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. DE HAMMER.

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR M. DOCHEZ.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844


LIBRARY
NOV 17 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LII.

DÉPOSITION DU GRAND VESIR SIAWUSCH. — SON SUCCESSEUR SE SOUTIENT AU MOYEN D'EXILS. — RAPPORTS DIPLOMATIQUES AVEC VENISE, L'ESPAGNE, L'AUTRICHE. — INSURRECTION D'HASAN ET D'IPSCHIR-PASCHA. — VIOLATION DU KANUN DES SIPAHIS. — FRONTIÈRES DE BOSNIE. — FLOTTE. — MESUD EFENDI, ADVERSAIRE DU GRAND VESIR GURDSCHI. — AHMED TARCHUNDSCHI GRAND VESIR. — MESURES FINANCIÈRES. — DÉPOSITION DU KISLARAGA ET DU MUFTI. — LE CHAN TATARE. — TARCHUNDSCHI EST EXÉCUTÉ. — ADMINISTRATION DE DERWISCH-PASCHA.— SUITE DE CONFISCATIONS ET EXÉCUTIONS. — INFLUENCE DES FEMMES. — LA CAGE DES PRINCES. — AMBASSADES INDIENNE ET POLONAISE. — LES CÔTES DE LA MER NOIRE SONT PILLÉES PAR LES COSAQUES ET LES JANITSCHARES. — ABUS DE POUVOIR DU KISLARAGA. — MORT DE BESSARABA ET D'ISLAMGIRAI. — LA SUBLIME PORTE. — IPSCHIR REFUSE DE VENIR A CONSTANTINOPLE. — IL Y ENTRE COMME GRAND VESIR. — ESPRIT DE SON ADMINISTRATION.— SON SUPPLICE. — MURAD, PUIS SULEIMAN GRANDS VESIRS. — TROUBLES EN ASIE ET EN AFRIQUE. — UN GRAND VESIR D'UN JOUR, ET UN MUFTI POUR TRENTE HEURES. — AMBASSADE INDIENNE. — ENVOYÉ POLONAIS.— LE PATRIARCHE GIOANNICHIO. — BATAILLE DES DARDANELLES. — PERTE DE TÉNÉDOS ET DE LEMNOS. — DÉPOSITION ET SUPPLICE DU MUFTI MESUD. — BANNISSEMENT DE MELEK-AHMED-PASCHA ET DU GRAND VESIR.

L'eunuque Suleiman ne s'accommoda pas long-temps du caractère indépendant du grand vesir Siawusch, qui prétendait exercer sa place avec la plénitude du pouvoir qui lui appartenait. Pendant quelque temps le kislaraga produisit ses désirs sous la forme de prières, et fit accorder ainsi, quoiqu'avec une grande répugnance, par le grand vesir au précédent defterdar Ismaïl-Pascha, la permission de retourner à Constantinople, faveur dont la mort empêcha celui-ci de profiter. Mais quand le grand vesir voulut faire arrêter et rançonner le defterdar Emir-Pascha, son ennemi, Suleiman lui envoya dire impérieusement de ne pas toucher à ce personnage. Siawusch-Pascha, indigné, ne put s'empêcher de s'écrier : « Quel grand vesirat qu'un tel esclavage sous des eunuques noirs ! » D'actifs artisans de discordes ne manquèrent pas de rapporter ces paroles au kislaraga, en accusant le grand vesir de s'être approprié 500 bourses sur les biens confisqués des agas. En outre, des lettres imprudentes adressées par Siawusch-Pascha à Ipschir-Pascha pour l'engager à prêter son concours à l'effet de rétablir l'action du gouvernement dans son indépendance primi-

tive, étaient tombées entre les mains du kislaraga, qui les montra à la Validé et au sultan, insista sur le changement du grand vesir, et proposa pour son successeur le nonagénaire Gurdschi-Pascha, afin d'avoir les mains d'autant plus libres. La Validé demanda à son intendant, le vieux architecte Kasim, homme d'affaires expérimenté et loyal, si Gurdschi-Mohammed avait les capacités nécessaires pour être grand vesir. Kasim répondit « que Siawusch avait mille fois plus de valeur que l'imbécile Gurdschi, que si l'on voulait changer le grand vesir, le choix devait tomber sur un homme d'un esprit vaste, élevé, d'un caractère ferme et droit. » Kasim espérait que la Validé lui demanderait s'il ne connaissait pas un tel homme, et pour cette question il avait tout prêt le nom de Mohammed-Kœprilu. Mais l'occasion qu'il attendait ne se présenta pas. Un témoin muet de l'entretien le rapporta de suite à Siawusch ainsi qu'au kislaraga. Si les paroles de Kasim ne lui nuisirent pas beaucoup auprès de Siawusch, elles inspirèrent un profond ressentiment à Suleiman. Le grand vesir fut appelé au sérail, où le kislaraga lui redemanda le sceau. Siawusch refusa de le déposer en d'autres mains que celles du sultan. L'eunuque le lui arracha de force et l'envoya en prison (1); puis il voulut le faire mettre à mort. Mais la Validé s'opposa à la sentence. Siawusch, dépouillé de ses biens, fut banni à Malghara, où il mourut de misère (30 octobre 1651). Le vieux Gurdschi commença son administration par conférer le gouvernement de Damas à son frère Dschaafer, vieillard aussi incapable que lui-même. Bojunijarali Mohammed-Pascha, qui avait les prétentions les mieux fondées à ce gouvernement sollicité par lui, reprocha durement au grand vesir l'incapacité du nouveau titulaire. « Je te ferai couper la tête, murmura le vieux Gurdschi. — Tu ne peux me couper la tête, répondit Bojunijarali; tu devrais rougir aux yeux du peuple; mais tu ne peux non plus comprendre un sentiment de pudeur. Si tu étais sensible à la honte, tu n'aurais jamais choisi un être inepte comme ton frère pour gouverner Damas (2). » Gurdschi s'adressa au kislaraga pour obtenir vengeance. On se contenta d'exiler Mohammed à Kanischa. Avec la nouvelle administration recommencèrent les extorsions d'argent. On exigea de Ghodde-Kiaja, intendant de Melek-Ahmed-Pascha, 1,000 bourses, dont 600 furent tirées de la poche de l'ex-vesir, et 400 furent payées par le kiaja lui-même. Deli-Burader, qui s'était racheté sous Siawusch moyennant 50 bourses, dut maintenant remettre une somme égale à Gurdschi; à la vérité, ce versement lui valut la restitution de son ancienne dignité de woiwode des Zigeunes (1). Tarchundschi-Ahmed-Pascha, l'un des vesirs les plus influents, naguère gouverneur d'Égypte, fut jeté dans les Sept-Tours parce qu'il refusait de donner 100 bourses exigées de lui. Le chambellan Bojadschi Hasan, porteur de la sentence de mort à Kara-Tschausch, ayant été accusé d'avoir retenu 100 bourses sur la fortune confisquée de l'aga des janitschares mis à mort, fut exilé à Gyula et réduit à la misère. Le même destin frappa le vesir Mohammed-Kœprilu, que l'intendant de la sultane Validé, Kasim, avait désigné comme le personnage le plus digne de recevoir le sceau de l'empire. La Validé, qui n'osait rien faire par elle-même, avait communiqué la proposition au kislaraga; celui-ci à Gurdschi. Aussitôt Kœprilu-Mohammed fut envoyé à Gustendil, et Kasim, accusé faussement de s'être laissé corrompre par Kœprilu au moyen de 500 bourses, fut jeté dans les Sept-Tours, puis déporté à Chypre. L'aga des janitschares Husein, objet de mépris pour sa faiblesse, fut déposé, et sa place donné à Suleiman, teneur d'étrier du sultan. Le bouffon du kislaraga, Mustafa de Galata, devint second écuyer, et bientôt après grand chambellan. L'ex-reis-efendi Mewkufatdschi-Mohammed, quoique protégé du précepteur des princes, Rihan, et alors entièrement absorbé par la traduction du Multeka, dont il envoya la première moitié par son fils à Rihan-Aga, n'en fut pas moins exilé à Mitylène, sous le prétexte qu'il suivait des intrigues par l'entremise de son fils, pour le retour de l'ancien grand vesir Melek-Ahmed-Pascha; et Mustafa-Aga, ins-

(1) Naima, l. II, p. 321.
(2) Le même, p. 330.

(1) Naima, p. 330.

prêteur des chambres et intendant de la sultane Kia, épouse de Melek-Ahmed-Pascha, fut relégué à Magnesia. La même disgrâce atteignit Mewkufatdschi-Paschasade, fils d'Hadschi Pascha, homme orgueilleux de ses ancêtres et de ses richesses, et qui par son luxe et sa pompe effaçait tous les autres vesirs. Le defterdar Ssari Ali donna de lui-même sa démission, parce qu'il n'avait pas les mouvements libres dans son département, et la place fut conférée à Emir Pascha. Le petit Kasim, qui avait proposé en secret Lardschumdschi ou Surnasen-Pascha pour grand vesir, fut déposé et banni, et le vieux Gebedschi-Ali-aga fut nommé premier lieutenant général. En faisant un tel choix, Gurdschi n'augmentait pas la confiance en ses lumieres, et, tout en réclamant le respect pour ses quatre-vingt-quatorze ans, il devenait un objet de risée publique.

Sous son grand vesirat les annales ottomanes citent comme un fait extraordinaire un échange d'ambassades entre le schah de Perse et le roi de Pologne. La Porte elle-même était toujours en relations pacifiques avec ce dernier royaume, malgré le soulèvement des cosaques provoqué par Chmielnicki, dont il sera question plus tard; mais les deux cours ne s'adressaient pas de missions diplomatiques, tandis qu'avec Venise, malgré la guerre si vigoureusement soutenue de part et d'autre, des négociations se poursuivaient toujours par l'entremise du bayle retenu à Constantinople, et, après sa mise en liberté et son départ, par l'intermédiaire de l'ambassadeur français. Le ragusain Alegretti demanda, au nom de l'Espagne, que préalablement à l'envoi d'un ambassadeur espagnol, on assurât à ce représentant du cabinet de Madrid la préséance sur tous les autres ambassadeurs, le protectorat des églises catholiques et des saints lieux, et qu'on lui permît de lever six mille hommes en Barbarie et six mille en Albanie, enfin qu'on lui remît entièrement la conduite des négociations tendant à la paix avec Venise (1). La réponse au roi d'Espagne confirma les sentiments d'amitié que le muteferrika Ahmed avait jadis été chargé d'exprimer à Madrid; on pressa l'envoi d'un ambassadeur, et néanmoins la cour d'Espagne n'en nomma point (1). De même qu'Alegretti était venu à Constantinople sans caractère officiel, ainsi l'on vit se présenter un négociateur suédois, Benoît Skith, qui arrivait de Transylvanie, comme s'il allait en pèlerinage à Jérusalem; il fut revêtu d'un kaftan et reprit aussitôt la route de Transylvanie (2). L'envoyé transylvanien, Jean Bors, apporta en ce temps la nouvelle de la maladie grave du prince Rakoczy [12 avril 1652] et des présents. Cinq semaines après son arrivée, Sekel-Moses, prétendant au trône princier de la Transylvanie, mourut dans les Sept-Tours, où il gémissait depuis si long-temps (3). L'ambassadeur de France Lahaye employa sa médiation afin d'obtenir des passeports pour l'envoyé extraordinaire de Venise, Capello, qui se présentait avec une suite de quatre-vingts personnes. Le grand vesir demanda si Capello apportait les clés de Candie (4). Comme le diplomate vénitien n'avait pas mission de faire une telle concession, il n'eut pas d'audience officielle, et fut ensuite retenu prisonnier à Andrinople [16 août]. Un grande pompe au contraire fut déployée dans la réception de l'ambassadeur impérial Schmid de Schwarzenhorn, qui apportait la confirmation solennelle du renouvellement de la paix de Sitvatorok, et de riches présents [20 janvier 1653]. Le secrétaire de l'ambassade autrichienne était alors le fameux jurisconsulte Jean Metzger, qui avait déjà accompagné Schmid dans sa nonciature, et qui décrivit son voyage (5). Les fonctions de premier interprète étaient remplies par Panajotti, qui, deux ans après, épousa une dame grecque de la maison

(1) Valiero, p. 234 et 235.

(1) La lettre est dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 59, du 12 redscheb 1060 (11 juillet 1650).

(2) Rapport du résident Reninger, du 13 mai 1652.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) Itinerarium, ou Description d'un voyage de Vienne à Constantinople, par Jean Georges Metzger de Brensach, juris utrius per studiosus, en 1650. Manuscrit de famille, en la possession du vice-président Metzger, baron de Metzburg.

Kantorozène (1). Lorsque Schmid prit congé du grand vesir, celui-ci lui dit que ces pêcheurs et ces vitriers de Vénitiens auraient dû rechercher la médiation impériale plutôt que celle de France. Dans l'acte turc de ratification, on avait encore laissé le *tu* adressé à l'empereur; mais à ses titres avait été ajouté celui de roi de Hongrie. Deux fois l'interprète de la cour, d'Asquier, fut expédié à Ofen pour s'assurer que l'acte turc, adressé au pascha de ce lieu, avait été convenablement rectifié. Rien ne put déterminer le pascha, l'ancien grand vesir Murad, à briser le sceau; mais il jura par sa barbe, par ses oreilles et sa tête, que tout était régulier (2). Schmid obtint un diplôme de protection pour les prêtres de Jérusalem; ce qui fit donner à Reninger, après le départ de Schmid, les fermans nécessaires à ce sujet. Pour l'accommodement des différends relatifs aux villages des frontières, une commission fut nommée; mais avant sa réunion, les Turcs, au nombre de trois mille hommes, firent une irruption du côté de Raab, et à Copranitz, sur la frontière Wende. Deux mille coureurs enlevèrent des hommes et des bestiaux. Metzger alla se plaindre de ces faits au vesir d'Ofen: celui-ci répondit que Forgacs avait commencé par exercer des ravages contre Para Kan; mais cette expédition n'avait été qu'une représaille de courses faites par les Turcs vers Lewenz, où ils avaient brûlé dix-sept villages (3). Toutes ces petites hostilités partielles n'entraient pas dans les volontés de la Porte, qui, occupée de la guerre en Crète et des troubles de la capitale, aurait désiré maintenir la paix sur la frontière de Hongrie.

L'insurrection d'Abasa en Asie Mineure causait aussi de vives alarmes à la capitale. Ce chef, en récompense des services rendus par lui contre Kara-Haider, avait reçu la woiwodie des Turkmans d'Anatoli; mais ensuite la décision arbitraire du tout puissant aga et de Ghodde-Kiaja la lui avait fait retirer, pour en investir Ak-Ali, ancien chef de brigands, comme Abasa. Ce dernier, ne trouvant aucun appui pour obtenir justice à Constantinople, leva l'étendard de la révolte dans l'Anatoli, pilla, entre Kerende et Boli, un convoi de chameaux et de chevaux d'une valeur de 30,000 piastres, coupa le nez et les oreilles aux janitschares qui lui tombèrent entre les mains, à Ifkani dans le sandschak de Kastemuni, et attira dans son parti un vieux rebelle, nommé Kuleoghli. Mais celui-ci, blessé dans un combat par Suleiman de Boli, vaillant guerrier, fut mené devant le grand vesir, où il tenta vainement de s'excuser, et fut pendu. Deli-Hasan, surnommé Benli, chargé par la Porte d'aller combattre Abasa-Hasan, planta ses drapeaux à Skutari. Dans la nuit ses troupes passèrent du côté des rebelles, et dès le matin les habitants de la ville lui demandèrent ironiquement ce qu'étaient devenues ses queues de cheval. Ipschir-Pascha, qui reçut ordre de marcher contre Hasan-Abasa, n'agit qu'avec lenteur, par ancienne affection pour le rebelle; en conséquence, on l'envoya à Bagdad remplacer le gouverneur qui avait été tué par ses troupes, et l'on nomma comme serdar contre Hasan, Katirdschioghli, ancien rebelle lui-même, maintenant gouverneur de Karamanie. Abasa, qui se trouvait à Sila, marcha contre Katirdschioghli, le vainquit près d'Akserai, et le contraignit à se replier sur Konia. Le Kurde Merdaseni-Mirsa-Pascha, qui s'était glorieusement signalé dans les guerres contre les Persans, et qui, après avoir sollicité une situation honorable à Constantinople, y était tombé dans un état voisin de la misère, quitta enfin la capitale avec Nesemi-Efendi, defterdar déposé de Karamanie, le sipahi Jegen-Beg, tous deux mécontents comme lui de l'aga tout puissant Suleiman. Celui-ci, craignant qu'ils ne passassent dans les rangs d'Abasa-Hasan, envoya à leur poursuite le pascha déposé de Wan, Emin-Mohammed, le beg d'Ochri et quelques agas avec des troupes, qui les atteignirent à Lefke. En vain Merdaseni prétendit que pour aller trouver Abasa-Hasan ils auraient pris la direction de Sabandscha, au lieu de passer par Lefke; les agas les attaquèrent. Merdaseni-Mirsa perça de part en part un des assaillants; mais, enfoncé ensuite avec son cheval dans un marais, il lui fallut

(1) Rapport du résident Reninger, du 21 juillet 1657.

(2) Relation de Schmid et Rapport de Reninger.

(3) Lettre de l'empereur à Reninger, [illegible], 1er novembre 1657.

se rendre avec Nesimi et Iopen. On n'eut point la patience d'attendre leur arrivée à Constantinople, et ils furent exécutés à Mol-dopa. Cependant Ipschir-Pascha, au lieu de se rendre à son poste à Bagdad, s'était réuni au rebelle Abasa-Hasan. Ils entrèrent ensemble dans Angora, et Gurdschi-Abdullah, pascha de cette ville, qui jadis y avait fait mettre à mort le juge Kedoughli, fut immolé à son tour. Les janitschares d'Angora rachetèrent leur vie au prix de 15,000 piastres. Ipschir et Hasan envoyèrent des circulaires et des ordres à Eskischehr ainsi que dans le pays des alentours, et adressèrent à Constantinople une lettre dans laquelle ils demandaient huit têtes : celles des agas Beytasch et Karatschausch, du Kulkiaja et de Ghulile-kiaja, de Ssari-Katib et de Deli-Birader, du ssamsundschi-Omer et du maître des requêtes Ghurdschi. Comme de ces huit têtes six étaient tombées déjà par suite de l'insurrection des agas, le vesir Siawusch et le mufti Ebusaid délibérèrent sur l'attitude à prendre à l'égard d'Ipschir et d'Abasa. Le grand vesir voulait leur envoyer un des ulémas ; le mufti n'était pas de cet avis. Le telchiszdschi (porteur des propositions du grand vesir au sultan), Bairam-aga, et un chaszeki furent chargés d'un chattischerif qui invitait les rebelles à se séparer, leur promettait, les têtes par eux demandées étant déjà tombées, de leur complaire quant au reste, et présentait même à Ipschir-Pascha l'espérance du sceau de l'empire s'il voulait se rendre auprès de la Porte pour le prendre (1). Ensuite le beglerbeg d'Anatoli, Mohammed-Pascha, le silihdar Parmaksis-Husein, et le ssamszundschi Mustafa partirent pour aller négocier la paix ; alors même le mufti ne consentit pas à ce qu'un des ulémas les accompagnât. Déjà Ipschir-Pascha s'était avancé jusqu'en face de Brusa, de sorte que Derwisch-Pascha, nommé maintenant gouverneur d'Anatoli, franchit au plus vite le détroit de Gallipoli, et se retrancha à Brusa avec quinze régiments de janitschares. A Eskischehr Ipschir-Pascha reçut les plénipotentiaires en diwan solennel; les janitschares et les sipahis se réconcilièrent, on promit à ceux-ci le weledesch (argent d'enfants) et la collation de bénéfices; Abasa-Hasan fut investi de la woiwodie des Turkmans, Ipschir-Pascha du gouvernement d'Alep, qu'il avait sollicité pour satisfaire ses vieux ressentiments contre les Druses. Le traité de paix souscrit par le mufti tomba plus tard entre les mains de Mohammed-Kœprilu-Pascha, auquel les signatures des rebelles apposées sur cette pièce servirent ensuite de fil conducteur pour les détruire. En témoignage de sa soumission, Ipschir-Pascha envoya à Constantinople la somme de 48,000 écus, tirée les années précédentes des biens religieux confiés à l'administration du kislaraga, et qui avait été déposée à Kaisarije.

Une grave atteinte portée à l'ancien kanun des troupes fut l'enrôlement de deux mille sipahis pour un service de trois ans en Crète, moyennant une solde de 6 aspres par jour, ce qui était l'ancienne solde des six escadrons de gardes du corps à cheval. D'après la loi, les places de sipahis n'étaient données qu'à des janitschares émérites, ou à des pages tirés du service, et, quand les circonstances rendaient nécessaires des levées extraordinaires, les nouvelles recrues recevaient une moindre solde, et passaient ensuite des garnisons des provinces dans les six escadrons. La disposition actuelle violait donc la loi. En ce moment cent vingt pages sortirent aussi du service pour entrer dans les sipahis, avec le silihdar Muszelli-aga, dont la présence dans le service déplaisait depuis long-temps au tout puissant kislaraga. Au reste, le vieux grand vesir ne s'affecta pas plus de ces circonstances que de l'affront subi par les armes ottomanes à Mostar, sur la frontière de Bosnie, où sept cents vaillants guerriers tombèrent sous le fer des chrétiens; trois cents autres périrent ensuite de froid dans les montagnes. Le kapudan-pascha reçut ordre de sortir de Constantinople avec quarante galères ; comme on manquait à la fois d'hommes et d'argent, on fit la presse des matelots; l'on saisit de simples Turkmans et des gens à peu près invalides, qui furent traînés à bord, et des commissaires furent chargés de lever des contributions. Lorsqu'enfin il put arriver aux Dardanelles avec la flotte, le kapudan-pascha trouva dix-neuf vaisseaux vénitiens qui

(1) Naima, p. 324.

lui barraient le passage, et il en rendit compte à la Porte. Des ordres rigoureux lui enjoignant de gagner la Méditerrance, il se glissa heureusement pendant la nuit à travers les bâtiments ennemis, mais ne put rien entreprendre sur Tine, comme il en avait l'intention, parce que les Vénitiens, se mettant à sa poursuite, le contraignirent à revenir à Chios. N'ayant pu rien accomplir, le kapudan fut déposé, ramené chargé de fers à Constantinople, condamné à une amende de cent bourses, et sa place donné à Derwisch-Mohammed-Pascha. Quelques jours après le départ de la flotte, le sultan, au milieu d'une fête donnée dans le jardin de Skutari, s'adressant au defterdar, lui dit : Le trésor est vide, tandis que tu possèdes quatre à cinq maisons de campagne sur le Bosphore, et que tu as des appartements dorés. Le defterdar s'excusa en rejetant la faute sur son prédécesseur.

Cependant Omer-Pascha, nommé au gouvernement de Tripoli, n'avait pu en prendre possession, repoussé par Ipschir, qui usait largement du pouvoir en Syrie. Arrivé dans son gouvernement d'Alep, Ipschir, après avoir reçu les plus riches présents des habitants, avait formé entre les janitschares et les sipahis une alliance qui fut jurée sur le Koran, et arrêté un projet de code administratif, en vertu duquel les emplois ne devaient plus être conférés à des sujets indignes ou vendus à l'encan, les gouverneurs et les juges ne plus être changés avant trois ans d'exercice de leurs fonctions. Ensuite il adressa des circulaires aux paschas voisins, pour leur apprendre qu'au printemps prochain il enverrait ses chevaux dans les pâturages de Meraasch. Katirdschi-Pascha, ayant reçu également une de ses lettres, accabla de reproches et d'injures le messager qui l'avait apportée, en lui disant qu'il pouvait déclarer à son maître que Katirdschi-Pascha l'attendrait avec six mille hommes dans les défilés. Katirdschi, rebelle rentré en grâce, ne valait pas mieux qu'Ipschir. Les habitants de Larenda ayant refusé de laisser partir une riche veuve sortie du sérail, qu'il avait demandée pour un de ses sipahis, il assiégea la ville et enleva de force la femme, après avoir commis d'autres actes de violence. Le grand vesir ne châtia pas le coupable qu'il réservait pour renverser Ipschir. Des désordres et des fautes de toute nature avaient aussi épuisé le trésor d'Egypte sous le gouvernement d'Haideragasade-Mohammed-Pascha ; de longs débats entre les begs Kanszu et Memi-Beg avaient fini par arracher le pouvoir aux mains du pascha. Son troisième successeur, l'Albanais Ahmed-Pascha, surnommé Tarchundschi, se vit demander 150 bourses à son retour ; il s'était bien engagé à les payer, mais ne s'était pas encore acquitté. Le grand vesir et le kadiasker de Rumili, Hanefi, le condamnèrent à payer. Le kadiasker d'Anatoli, Mesud, homme sincère et hardi, ayant demandé sur quel motif était basé ce jugement, « C'est, répondit Hanefi, que l'esclave et tout ce qu'il possède appartiennent au maître. » — « Ce n'est point le cas d'appliquer ces paroles de la tradition, » reprit Mesud. Tarchundschi n'en fut pas moins jeté dans les Sept-Tours, et vingt personnes de sa suite furent attachées au bagne. Dans un conseil tenu plus tard, en présence du sultan, sur les affaires d'Egypte, conseil auquel la Validé assistait derrière un rideau, Mesud s'opposa avec énergie au parti adopté par le grand vesir, d'investir un sujet pour sa vie du gouvernement de ce pays ; car il était à craindre qu'il ne se rendît indépendant. A cette occasion et sur certaines dispositions relatives aux marchés, de dures paroles furent échangées entre le grand juge et le grand vesir. Gurdschi avait coutume de donner son grand âge pour dernière raison, ce qui entraîna une autre fois la Validé à lever son rideau et à s'avancer pour lui dire : « Père, il ne s'agit pas ici de barbe grise ou noire, mais de jugement et d'intelligence. » Comptant sur l'appui du sultan et de la Validé, Mesud heurtait toujours de front le grand vesir, ce qui fit décliner de jour en jour le crédit de celui-ci, autant que s'éleva l'autorité du grand juge. Chacun sentait vivement la nécessité de changer Gurdschi. Le kislaraga, le mufti et le chef des émirs conseillaient de rappeler Siawusch-Pascha. Mesud représenta à la Validé que si le grand vesir était une créature de ce triumvirat, le sultan et sa mère n'auraient plus d'ordres à donner. Il proposa son ami Tarchundschi-Ahmed-Pascha, tout récemment délivré de prison, qui se trouvait alors à Salonique, et Tarchundschi reçut préalablement la permis-

sion de revenir dans la capitale. Le grand vesir conçut d'abord des soupçons, puis se calma bien vite, à l'apparition d'un chatti-schérif qui nommait Ahmed-Pascha pour aller porter à la Mecque le présent qu'on y envoyait chaque année, le 12 de redscheb (19 janvier 1652). Ce jour-là dans l'assemblée tenue sous le kœschke du rivage, une dispute s'éleva entre le grand vesir et Mesud, et celui-ci reprocha à son adversaire son ignorance dans ce qui regardait la marine. Pendant ces débats, le chef de la chambre intérieure, tenant un chatti-schérif, le présenta au grand vesir. « Je ne sais pas lire, dit Gurdschi ; que l'on appelle le reis-efendi. » Le mufti lut l'ordre impérial dont la teneur suit : « Toi, mon vesir, remets le sceau. » Le vieillard de quatre-vingt-quinze ans, tout tremblant, ne pouvait dénouer le cordon auquel était tenu le sceau. Le chaszoda-baschi s'en chargea pour lui et prit le symbole de la toute-puissance. Gurdschi se mit à parler de son grand âge et de ses services. Mesud le traita de vieillard imbécile. Alors survint le chaszodabaschi pour appeler le conseil devant le sultan. Gurdschi se disposait à entrer dans l'appartement intérieur, lorsque le bostandschi-baschi l'arrêta et lui retira le turban de cérémonie. Le sultan siégeait sur son trône ; derrière le rideau se tenait la Validé. Le sultan ouvrit la délibération par ces paroles : « Qui ferons-nous vesir? » Le mufti parla longuement et conclut en disant que cela dépendait de l'ordre du sultan. Mesud sollicita pour l'assemblée la permission de se retirer, afin de peser plus mûrement une affaire si importante. Lorsque le conseil se représenta devant le souverain, le mufti proposa le serdar de Crète, Husein, et pria le sultan de nommer maintenant le kaimakam. « J'élève à ce poste, dit Mohammed, mon lala Ahmed-Pascha. » L'assemblée s'étant retirée très-humblement une seconde fois, le defterdar-pascha et l'aga dirent : « Si Husein-Pascha devient grand vesir, il faudra envoyer au moins dix mille hommes et 10,000,000 d'aspres en Crète. » Et Hanefi-Efendi exprima ensuite cette opinion devant le sultan. Alors la Validé, derrière son rideau, prit la parole, et, s'adressant à l'aga des janitschares et aux agas des six escadrons, elle appuya les raisons qui s'opposaient à l'élévation de Husein-Pascha au grand vesirat. Il fallut donc songer à un autre choix. Les conseillers, entrés en nouvelle délibération hors de la présence du souverain, discutèrent longuement ; enfin Mesud fit prévaloir son opinion : « Trois choses, dit-il, sont exigées du grand vesir : l'équipement de la flotte, la poursuite des opérations militaires en Crète, la réunion de moyens pour le paiement de la solde. Si Husein était nommé, le kaimakam devrait pourvoir à tous ces soins ; dans ce cas ne vaut-il pas mieux lui confier le sceau à lui-même? » Tout le monde fut de cet avis. On dit à Ahmed-Pascha : « Vous chargez-vous de ces trois points? » Comme il répondit affirmativement et répéta sa déclaration quand on se retrouva devant le sultan, le jeune Mohammed lui remit le sceau de l'empire, et l'on récita la prière appelée le Fatiha. « Fais bien attention, dit le sultan, tout vesir n'est pas quitte avec la déposition ; si tu faillis, je te coupe la tête (1). » Le grand vesir se prosterna et demanda 1° que nul ne l'entravât dans ses mesures fiscales pour saisir l'argent là où il voudrait ; 2° que personne n'intervînt dans ses affaires, et l'empêchât de gouverner avec la plénitude du pouvoir. Ces deux points lui furent garantis dans deux chatti-schérifs spéciaux. Alors il se rendit chez lui et reçut les félicitations des vesirs, du mufti, des kadiaskers ; il leur dit : « Dieu m'ayant placé, moi indigne, dans cette dignité, je rendrai la force à l'empire et j'y rétablirai l'ordre, ou j'y perdrai la tête. » Ces dernières paroles étaient de sinistre augure.

Tarchundschi-Ahmed, Albanais de naissance, entré esclave dans le sérail, en était sorti comme sipahi, avait accompagné ainsi Musa-Pascha en Égypte, puis l'avait suivi en qualité de kiaja à Ofen. Il était revêtu de la même qualité auprès du grand vesir jadis déchiré en morceaux, et après la destruction de son maître et la défaite des sipahis dans l'hippodrome, il avait sauvé sa tête par la protection du mufti Abdurrahim. Devenu plus tard beglerbeg de Diarbekr, puis d'Égypte, il avait laissé partout la réputation d'un homme dur et rigoureux, mais aussi incorruptible qu'impitoyable. Parvenu

(1) Naima, l. II, p. 359.

à la dignité de grand vesir, il s'attacha surtout à conserver cette renommée. Il faisait étrangler de nuit dans les prisons des criminels appartenant au peuple, puis par son ordre les cadavres étaient jetés dans les rues parés de chemises et de ceintures brodées, afin d'inspirer une terreur salutaire aux grands, et de persuader aux faibles et aux opprimés qu'ils étaient protégés par une justice égale pour tous (1). Il examina les comptes des cuisines, de l'arsenal, des magasins divers, et partout réduisit les dépenses. Pour mettre fin aux vexations entraînées par le service des courriers, il supprima les chevaux de poste dans tout l'empire. Le jour où il reçut les félicitations des ulémas et des employés de l'état, le mufti lui ayant présenté l'inspecteur des douanes, Tarchundschi lui demanda pourquoi la ville était pourvue de moutons si maigres et si mauvais, tandis que lui-même, sur la route de Salonique, avait vu des troupeaux superbes qui tous appartenaient à l'inspecteur des douanes. « Gracieux seigneur, répondit celui-ci, les bouchers prennent les moutons maigres comme les gras pour l'approvisionnement de la ville. » — « Misérable, reprit le vesir, ou tu fourniras les moutons gras au même prix que les maigres, ou je te tue. » Enfin le grand vesir se laissa calmer par l'intercession du mufti et donna sa main à baiser à l'inspecteur des douanes, mais en lui disant : « Passe pour cette fois ! mais désormais acquitte-toi mieux de ton service ; et maintenant tu vas payer 300 bourses d'argent. » — « C'est impossible, s'écria l'inspecteur des douanes, je ne les ai pas. » — « Ah ! reprit Tarchundschi avec un sourire amer, je connais la valeur de cette excuse. Je ne les ai pas, dis-tu, et tu comptes sur le soutien de puissants amis. Mais les temps des hautes protections sont passés ; tu déposeras 300 bourses dans le trésor, ou je fais attacher ton corps écartelé aux portes de la ville. » Puis, se tournant vers les chambellans présents : « Vous êtes seigneurs de l'étrier ; mais vous êtes devenus des soldats de fortune corrompus ; ne craignez pas que je vous enlève les fonctions attachées à vos charges de commissaires aux exécutions : mais soyez sur vos gardes. » Il blessa tous les grands par des accusations indirectes de corruption, et par la déclaration ouverte de leur impuissance à l'avenir. Il se mit aussi à frapper de nullité toutes les nominations de fonctionnaires faites par Gurdschi, et aurait poursuivi cette marche s'il ne s'était pas vu arrêter par un chatt-schérif ainsi conçu : « Tu ne dois pas destituer les employés avant l'expiration du temps légitimement fixé à la durée de leurs charges. » Tarchundschi introduisit une sorte de contribution (irsalije) pour tous les gouvernements et les emplois publics, de sorte qu'il devait ainsi entrer une somme fixe dans le trésor de l'État. Il se taxa lui-même à 20,000 piastres. Cette mesure amena un résultat annuel de 700,000 piastres. Le grand vesir imposa une piastre à chaque moulin dans l'empire, ce qui en donna plus de 200,000, et en ajouta deux à la contribution de chaque maison ; mais ces deux taxes rencontrèrent de grandes difficultés. Les sipahis se plaignirent : « Comment acquitter l'impôt pour nos moulins, quand nous ne touchons pas notre solde ? » A Constantinople, Galata, Skutari, la levée de l'impôt sur les maisons allait provoquer un soulèvement général, de sorte qu'il fallut suspendre cette opération. D'autres mesures, à force d'exceptions ou de restrictions, n'amenèrent qu'un résultat trompeur et purement nominal. Les caisses restant toujours vides et les besoins devenant toujours plus pressants, un conseil fut réuni en présence du sultan pour examiner l'état des recettes publiques et des dépenses [17 février 1653]. D'après le bilan de plusieurs années, il fut reconnu qu'en remontant audelà de 1643, les revenus étaient au-dessus des dépenses ; que dix ans avant l'époque actuelle, sous Kara-Mustapha, il y avait équilibre, mais que depuis les dépenses avaient toujours surpassé les recettes, et que cette proportion avait suivi un accroissement effrayant ; le budget des recettes s'élevait à 2 milliards 400 millions d'aspres, celui des dépenses à 2 milliards 520 millions. On discourut beaucoup là-dessus sans que se produisît un seul plan, parce que personne ne pouvait ou ne voulait proposer les moyens de diminuer le déficit (1). Le fameux savant

(1) Naima, t. II, p. [illegible]

(1) Naima, t. II, p. [illegible], et Hist. de Mohammed-Chalfe [illegible], fol. 4[illegible].

encyclopédiste turc, Katibtschelebi-Hadschi-Chalfa, alors employé dans l'une des chambres de finances, et assistant en conséquence à l'assemblée, fut amené par cet état de choses à écrire son petit, mais excellent traité intitulé *Règle de Conduite* (1), qui compare les données statistiques des finances de plusieurs années et révèle les plaies de l'administration. Mais comme personne n'avait alors la force de remédier à ces maux, Hadschi-Chalfa n'eut pas le courage de publier son opuscule. Trois ans après seulement, il le présenta au mufti Hosamsade, qui le déposa sous les yeux du sultan en lui recommandant de le lire, de même que l'un des plus dignes serviteurs avait présenté jadis à Ibrahim, au commencement de son règne, l'excellent traité de statistique politique, intitulé *le Livre du Conseil* (2).

Cependant les deux chatti-schérifs exigés par Tarchundschi, en prenant le sceau de l'empire, semblaient annoncer au kislaraga Suleiman la fin de sa domination. Il songea donc à sa retraite future, et fixa ses vues sur l'Égypte, cette terre promise des grands eunuques déposés. Il pressa le grand vesir de conférer le gouvernement de ce pays à Mohammed de Galata ; et Tarchundschi, ne voulant pas entendre parler de cette nomination plus que de la réintégration du secrétaire déposé des janitschares, Husein, autre protégé du kislaraga, fit éclater sa mauvaise humeur sur la Validé, à laquelle il refusa, pour la noce de la sultane Aatike (veuve de Kenaan-Pascha), les kaftans et les bourses d'usage, en disant rudement : « Je n'ai ni or ni pelisses (3). » En conséquence l'aga du vieux sérail devint kislaraga du nouveau, et Suleiman fut banni en Égypte. A ce changement dans la haute direction du harem succéda la destitution du mufti, amenée par ses propres emportements. Ce chef suprême de la loi était si peu maître de ses mouvements qu'ayant destitué le juge de Kaffa, Esaad-Efendi, en présence de tous les ulémas, il l'accabla d'injures et de coups, lui donna des soufflets, le tira par la barbe, au grand scandale des assistants ; car tous ces membres de l'ordre judiciaire se voyaient ainsi cruellement outragés dans la personne d'un magistrat qui, à raison de son grand âge, portait le titre de reis-ul-uléma, ou chef des légistes. Le grand vesir envoya le tschauschbaschi auprès d'Esaad et des principaux ulémas, et fit de vains efforts pour accommoder l'affaire ; en vain il adressa de concert avec le mufti de faux rapports au sultan sur cette circonstance. Vingt des plus grands ulémas et deux cents petits se réunirent dans la maison de Karatschelebisade-Mahmud, pour se rendre en corps au sérail. Aussitôt que les janitschares et les sipahis en furent informés, ils envoyèrent offrir de s'armer ; les corporations et les marchands firent de même, tous avec le désir de tirer parti à leur profit du soulèvement des ulémas (1). Ceux-ci déclinèrent les offres des troupes et des corporations, mais ne purent empêcher que les boutiques ne fussent fermées, et qu'une foule immense ne se pressât autour d'eux, en se dirigeant vers le sérail. A moitié chemin, ils rencontrèrent un bostandschi chaszeki, qui venait au-devant d'eux en dolman rouge, avec une ceinture d'or. Il mit pied à terre, baisa l'étrier de Mahmud-Efendi, et lui présenta un chatti-schérif de la teneur suivante : « Honorés seigneurs et savants, vous êtes les légistes de mon empire, et je ne permets pas que l'on vous offense ; à chacun de vous je destine des grâces et des honneurs ; à la réception de ce chatti-schérif, regagnez vos demeures ; produisez vos griefs par écrit, et prenez patience quelques jours. Nous nous rendrons à vos désirs ; mais gardez-vous d'agir en contradiction avec nos volontés ici exprimées : salut (2). » Les ulémas obéirent, et reprirent avec le chaszeki le chemin de la demeure de Mahmud-Efendi. Là ils rédigèrent une plainte pleine d'accusations vraies et fausses contre le mufti, dont la destitution, au bout de trois jours, mit fin à toute cette agitation. Behaji remonta pour la seconde fois au premier poste de la loi [17 août 1652]. Celui-ci, protecteur d'Abasa-Hasan, jeté tout récemment

(1) Voyez les sources de ce volume.
(2) Parmi les sources de ce volume.
(3) Naima, l. II, p. 362 et 363.

(1) Naima, l. II, p. 368-370 ; Abdulasis-Efendi, fol. 48 ; Abdi-Pascha, fol. 12 ; Feslike, fol. 446.
(2) Naima, l. II, p. 370.

dans les Sept-Tours pour des plaintes de toute nature élevées contre lui, le fit de suite mettre en liberté. Au mouvement des ulémas succéda bientôt une insurrection des sipahis à cause de la mort d'un de leurs camarades tué par un janitschare. Les siphahis, demandant la vengeance du sang, jetèrent des pierres à leurs officiers, et, entraînés par deux agitateurs, Dschindschi-Jusuf et Arab-Selim, ils se rendirent à Skutari. Sur la déclaration des légistes que le crime pouvait être racheté avec une amende, la plupart se retirèrent; les deux meneurs abandonnés s'enfuirent au plus vite. Jusuf, atteint à Eskischehr, fut étranglé; Selim put gagner heureusement Alep. La Validé essaya de diviser le mufti et l'aga des janitschares; mais le premier se disculpa des intrigues dont on l'accusait. Sous Behaji se ralluma encore le feu de la discorde entre les mystiques et les orthodoxes, les scheichs des couvents et ceux des mosquées, dont les derniers se laissaient diriger alors aveuglément par les paroles de Kasisade et de Birgeli. Un certain Gurd-Mohammed, Kurde de naissance, et un écrivain tatare, connu sous le nom de Tatarenimam, avaient attaqué la base de la doctrine des orthodoxes, le catéchisme de Birgeli, et combattu beaucoup des principes tirés de la tradition, contenus dans cet ouvrage, prétendant qu'ils étaient insoutenables et contraires à la justice. Le précédent mufti, par des exhortations paternelles et au moyen de ducats, avait déterminé au silence Gurd-Mohammed, qui était un pauvre diable. Mais l'imam tatare, dont les orthodoxes demandèrent maintenant la mort comme celle d'un hérétique, n'était pas aussi timide que le Kurde. Il alla trouver le mufti Behaji, et lui dit que si sa mort devait être accordée aux exigences des orthodoxes, c'était du moins la volonté de Dieu qu'il se montrât prêt à défendre son opinion par des raisons contre ses adversaires. Il chargea un mulet de traités faits sur la tradition et d'autres ouvrages dogmatiques, et alla s'établir dans la mosquée du S. Mohammed, où, retranché derrière ses livres, il attendit l'attaque de ses ennemis, leur criant que là était le champ de bataille, là le théâtre de la lutte. Les orthodoxes, au lieu d'aller discuter dans la mosquée, trouvèrent plus commode et plus sûr de représenter au sultan que l'attaque contre le catéchisme de Birgeli était un attentat à la religion, et qu'il était instant d'adresser au mufti Behaji un ordre pressant pour détruire les écrits hostiles à ce cathéchisme (1). Ce fut l'occasion d'une réunion générale des ulémas [11 janvier 1653], dans laquelle les attaques furent déclarées insoutenables, et condamnées, et l'on enjoignit à l'imam tatare d'avoir plus de respect pour la base de l'enseignement religieux dans les écoles. Alors aussi fut renouvelée l'interdiction du tabac à fumer. On avait saisi deux délinquants, que le sultan lui-même avait vu fumer de son kœschke, et ils devaient être exécutés; mais, sur les représentations du mufti, ces malheureux en furent quittes pour la bastonnade. Vers ce temps un tremblement de terre épouvanta l'Asie-Mineure; à Tire, Nasli, Gewschek, Denisli, Sultanhiszari, Kajudschek et Asine, beaucoup d'édifices entraînèrent la mort d'une infinité de personnes; à Gufelhiszar trois mille hommes furent ensevelis dans les abîmes qui s'ouvraient tout-à-coup sous leurs pas [23 février]. Durant quarante jours la terre éprouva encore de légères agitations; et des eaux toutes noires et souillées jaillirent de son sein.

Les principaux événements politiques qui attiraient l'attention de la capitale au sud et au nord étaient les hostilités contre Venise, et la guerre déclarée à la Pologne par les Cosaques révoltés, sous la conduite de leur hetman Chmielnicki. Tout récemment les Cosaques avaient infesté les côtes orientales et occidentales de la mer Noire. A Baldschik ou Warna, 15 barques avaient jeté des Cosaques du Don, qui avaient porté autour d'eux la dévastation et l'incendie. Deux bâtiments chargés de grains les avaient attaqués sans pouvoir les prendre. Leurs ravages à Misiwri, Teskos, Schile, déterminèrent le grand vesir à expédier des janitschares émérites (kurudschis et oturaks) à l'embouchure du Bosphore pour la garde des côtes (2). Ces brigands avaient opéré un débarquement à Akkerman, près de Sinope (1651), et fait

(1) Naima, l. II, p. 383.

(2) Naima, l. II, p. 261; Ewlia, l. II, p. 142, raconte que Melek-Ahmed-Pascha avait fini par les chasser; Ali-Efendi, fol. 46.

des prisonniers qu'ils avaient tous mis à mort en voyant s'approcher le grand vaisseau de Schehbas-Pascha avec quatre galères, voulant se préparer au combat sous le cap d'Istefan. Il y avait 16 tschaiks qui entourèrent Schehbas-Pascha, abandonné par les bâtiments des janitschares; mais cet amiral parvint à en couler 2 et à s'ouvrir un passage. A Sinope, il voulait faire pendre le capitaine des galères qui s'étaient enfuies; mais le colonel des janitschares intervint, parce que le capitaine était un janitschare. Schehbas-Pascha, de retour après sa défaite, ayant porté plainte contre le capitaine Mohammed, le grand vesir fit pendre l'accusé devant la salle du diwan de l'amirauté, et jeter l'amiral en prison; toutefois, Schehbas-pascha en sortit bientôt après. Tandis que la marine ottomane était aux prises avec les Cosaques du Don, arrivait au mufti, rapportée par un de ses affidés, une lettre de Chmielnicki, hetman des Cosaques du Dnieper, révoltés contre la Pologne, appelés Zaporogues, du nom des chutes de ce fleuve, et connus des Turcs sous la désignation de Cosaques du Roseau jaune, à cause de la teinte des eaux croupissantes répandues entre l'embouchure du Dnieper et celle du Bog. Chmielnicki, jadis retenu en captivité chez les Turcs, parlait leur langue avec la même facilité que la sienne, le tatare, le russe et le latin, et il était si versé dans la connaissance du Koran, qu'il passait, dans l'opinion de beaucoup de gens, pour un Musulman déguisé. Ainsi, il récitait la prière du soir et lisait le Koran avec le chan tatare, qu'il voulait convaincre de son dévouement à la religion de Mohammed (1). Il offrit à la Porte quarante mille guerriers en état de combattre pour l'empire, sur les trois cents mille Cosaques auxquels il commandait. Bientôt après cette lettre au mufti, arrivèrent quatre envoyés des Cosaques du Roseau jaune, chargés de solliciter pour leur hetman l'investiture, par le tambour et la bannière, et la cession d'une partie de la Moldavie. Ils furent reçus en audience dans le diwan; on leur remit le kaftan d'honneur, le tambour et la bannière pour l'hetman, et un diplôme d'investiture qui lui confirmait bien la possession des pays jusqu'alors habités par les Cosaques, mais sans qu'il y fût question de la Moldavie (1). En même temps les envoyés présentèrent une lettre que leur avait remise le juge de la place d'Ismaïl, auquel elle avait été adressée par le chan tatare (mars 1653), pour le motif suivant. Le chan tatare avait proposé un de ses protégés pour l'administration des Wakfes d'Ismaïl; mais le nouveau kislaraga Beiram avait conféré cette place, qui dépendait de sa nomination, au baltadschi Murad. Le chan, irrité du peu de succès de sa recommandation, avait écrit au juge d'Ismaïl : « Tu éloigneras aussitôt l'administrateur institué par le kislaraga, sinon j'arrive en personne, et je pends l'administrateur ainsi que toi-même! » Le grand vesir lut cette épître, et la cacha sans dire un mot. Tout récemment le chef des émirs, que le nouveau grand vesir avait envoyé au chan avec le sabre et le kaftan, était revenu, en rapportant qu'il avait posé de côté le sabre sans le regarder, n'avait passé que le bras gauche dans le kaftan, et s'était assis en laissant pendre à terre la manche droite du vêtement d'honneur, qu'il s'était ensuite répandu en reproches, parce que deux de ses esclaves échappés à Constantinople avaient été déclarés libres sur l'intervention d'un ambassadeur, disant que, puisqu'on vendait ses esclaves, il n'aurait plus de belles captives pour le sultan.

Si le grand vesir s'était attiré par ses mesures l'inimitié du chan tatare et de tous les grands, surtout de ceux qui entouraient le sultan, il avait provoqué plus violemment encore les ressentiments du kapudan-pascha Derwisch-Mohammed. Cet amiral, appelé dans l'automne de l'année précédente à Constantinople, était arrivé par Gallipoli avec ses troupes, et avait fait son entrée avec une pompe inouie depuis le grand vesir Ahmed. Il avait pour suite sept mille chevaux de main, deux mille cavaliers et fantassins com-

(1) Naima, p. 377.

(1) Naima, 386; Koppi, Hist. belli cosaco-polonici, Pestini 1789; Scherer, Annales de la petite Russie, Paris, 1788; et Kwiatkowski : Dzieje narodu Polskiego za Panowanja Wladyslawa, w Warszawie, 1823.

plétement armés, et toute cette magnificence était le fruit de ses extorsions à Silistra, Brousa et dans l'Anatolie. Comme le grand vesir appliquait l'argent qu'il pouvait se procurer d'abord au paiement de la solde des sipahis, et ne songeait qu'en dernier lieu à la flotte, bientôt de violentes discussions s'élevèrent entre lui et le kapudan-pascha; un jour surtout qu'il s'occupait d'affaires dans l'arsenal avec le defterdar-pascha et le kapudan-pascha : « Il faut absolument que tu me procures de l'argent, » dit Derwisch-Mohammed. « Nous n'en pouvons tirer des pierres, » répondit le defterdar. On en vint à des paroles grossières, et le defterdar finit par dire au kapudan : « Je suis vesir comme toi, mais l'on ne peut me reprocher d'avoir été chef de rebelles, et d'avoir opprimé et ravagé l'empire. » — « Moi, rebelle! » s'écria le kapudan-pascha furieux, « moi qui, sous Murad IV, de bienheureuse mémoire, ai rendu Bagdad à l'Islam! » et la colère ne lui permit pas de poursuivre. Le grand vesir essaya de l'apaiser; mais alors sa fureur fit explosion contre le premier ministre lui-même, auquel il reprocha de vouloir le jouer en retenant toujours les sommes promises, ainsi que l'on avait fait à l'égard du précédent kapudan-pascha pour amener sa déposition et son bannissement; qu'il ne se contentait plus d'ajournement ou de délégation, et qu'il lui fallait de suite les trois cents bourses nécessaires à ses besoins. La chose parvint aux oreilles du sultan, envenimée en passant par la bouche d'officieux rapporteurs. Le sultan appela devant lui le grand vesir et le kapudan-pascha. Celui-ci se plaignit de n'avoir pas reçu vingt bourses en numéraire. Le vesir dit que les délégations valaient de l'argent; qu'en attendant leur échéance, le kapudan-pascha, qui était fort riche, pouvait bien faire les avances nécessaires. Cette dernière observation déplut au sultan, qui, dès cet instant, résolut la déposition du grand vesir. Mais les ennemis de Tarchundschi, craignant toujours son rappel, tant qu'il vivrait, voulaient déterminer une sentence de mort contre lui. On insinua donc au sultan que le grand vesir nourrissait une profonde inimitié contre le kapudan-pascha, parce que dans un plan de révolution du trône il n'avait pu le gagner aux intérêts du sultan Suleiman, frère du souverain actuel. Les calomniateurs fortifièrent le sultan dans cette idée, en attirant à eux et faisant agir l'aga déposé des janitschares. Ils firent croire à cet homme inepte, élevé brusquement du sérail à de hautes fonctions, et destitué pour cause d'incapacité, qu'il deviendrait grand vesir si, dans le cas où le sultan le questionnerait, il affirmait l'existence du complot en question. L'ex-aga donna dans le piége et porta le coup qui devait abattre le grand vesir. La ruine de Tarchundschi fut donc arrêtée. Mais, pour lui inspirer plus de sécurité, le sultan, cinq jours avant le newrus (commencement du printemps), lui envoya une lettre de compliments avec une pelisse de martre zibeline et un poignard garni de pierreries. Le grand vesir, auquel l'astronome de la cour n'avait prédit rien d'heureux pour ce newrus, dit aux assistants qui lui présentaient des félicitations pour ce nouveau témoignage de la satisfaction impériale : « Insensés que vous êtes! que vous connaissez peu les routes de la faveur et de la disgrâce des souverains! Ce sont là des avant-coureurs de mon supplice. » Il dit la même chose au juge d'armée Hosamsade, qui lui présentait ses félicitations, à l'occasion du newrus. « Pourquoi donc, gracieux seigneur, » observa le juge, « s'affliger soi-même par de sinistres augures? » — « Efendi, reprit le grand vesir, pour servir le padischah j'ai déchaîné contre moi toutes les passions, sans songer qu'il est impossible de résister à tout le monde; maintenant je recueille le fruit de ce que j'ai semé. » Trois jours après, le dernier jour de diwan précédant le newrus, le grand vesir prit congé de tous les assistants, comme si c'était la dernière assemblée tenue par lui, car sa nuit avait été agitée par de tristes songes. Le premier jour du printemps, il envoya au sérail le présent accoutumé, qui fut bien accueilli, et qui provoqua de vifs témoignages de satisfaction. Le newrus étant arrivé, Tarchundschi se sentit soulagé, et se remit à l'arsenal pour y expédier les affaires. A peine y était-il arrivé qu'un chaszeki apporta l'ordre de paraître au sérail. Le vesir fit ses ablutions et sa prière, et dit : « Mes ennemis non plus ne vivront pas long-temps; que la volonté de Dieu s'accomplisse! » En

route, il demanda au petit maître des requêtes qui l'accompagnait, et qu'il aimait beaucoup, s'il était disposé à mourir avec lui. Celui-ci lui répondit affirmativement, mais le pria de ne point prononcer de ces paroles sinistres. Une fois en présence du sultan, le grand vesir fut accablé de reproches. « Mon padischah, dit-il, tu me mets à mort injustement. Au dernier jour mes deux mains pèseront sur ton cou. » A un signe donné au bostandschi-baschi, il fut aussitôt étranglé (20 mars 1653), et le cadavre fut jeté devant la porte du sérail. Un bostandschi couvrit le visage avec un drap. Sa fille, veuve de Musa-Pascha, obtint la permission d'enlever ses tristes restes, qui furent ensevelis à Skutari (1).

L'administration du nouveau grand vesir Derwisch-Mohammed, tout récemment kapudan-pascha, offre une suite d'expédients financiers, de taxes, de levées arbitraires, d'extorsions, de rançons, d'amendes, mêlées à des supplices. Quoiqu'il détestât surtout le defterdar, il lui fallut pourtant le conserver deux mois encore, tant était grand l'embarras pour se procurer des ressources et des hommes entendant les finances; ensuite, trompant les espérances du defterdarsade Mohammed-Pascha, et du tschaldschi Mohammedsade, il donna cette place au baschabakikuli, employé subordonné du trésor public, auquel il conféra tout-à-coup le rang de beglerbeg. Suleiman-Pascha, auquel on avait présenté en perspective le sceau de l'empire comme récompense de ses calomnies contre Tarchundschi, fut envoyé en Crète, dans le sandschak de Malatia. Le segbanbaschi, qui avait offensé Derwisch-Mohammed quand celui-ci n'était encore que kapudan-pascha, fit maintenant d'inutiles soumissions; les présents offerts par lui furent dédaignés, et lui-même dut se résigner à une sorte d'exil à Ochri. Le silihdar du sultan, qui voulait obtenir le rang de vesir, échoua dans ses efforts contre les souvenirs de Derwisch-Mohammed, qui lui reprochait la protection accordée à un écuyer condamné à mort sur une sentence du mufti, confirmée par le grand vesir. Alors le pascha d'Adana, connu sous le nom d'Ibrahim le Cruel, qui voulait mettre à mort le juge d'Adana, fut immolé par la vengeance des habitants. Le tyran d'Alep, Ipschir-Pascha, avait bien mérité une semblable récompense de ses crimes. Joignant l'hypocrisie à la cruauté, il affectait de pratiquer les jeûnes les plus rigoureux, tout en laissant mourir de faim ses victimes dans les cachots; il passait une partie des nuits en prières, et le jour il se livrait à d'impitoyables extorsions. Il ne portait sur lui ni bourse ni bijoux, mais entassait dans ses coffres l'or, l'argent et les joyaux; il ne prenait pas de café, ne buvait pas de vin, ne fumait pas de tabac, mais se baignait dans le sang, et se plaisait à respirer l'odeur des cadavres. Le grand vesir l'ayant invité à se rendre à Constantinople, il répondit par des protestations de soumission, mais fortifia en même temps les troupes de sa maison. Le neveu du fameux scheich d'Urmia, exécuté par les ordres de Murad IV, le scheich Mahmud, surnommé Ssatschlu (le Chevelu), ascétique animé d'une piété sincère, vint à Constantinople, où il attira l'attention générale par ses exercices de dévotion et ses jeûnes, et plus encore par ses imprudentes démonstrations. Il prêcha hautement que tous les maux de l'empire venaient de la part que la sultane Validé prenait au gouvernement; que, tant qu'elle ne serait point bannie du sérail, toutes les mesures ne porteraient point de fruit; qu'il fallait l'envoyer dans le vieux sérail, ou la marier à quelque personnage dans les provinces. La pensée d'une innovation telle que le mariage d'une Validé hors du sérail mit toute la ville en émoi. Le chef des émirs se consulta avec le grand vesir pour savoir comment réprimer les écarts du scheich sans attenter à sa sainteté. Mahmud-Ssatschlu fut déclaré fou, et, comme tel, enchaîné dans l'hôpital des insensés de la mosquée du sultan Suleiman. Mais comme en ce lieu il rassembla ses amis et ses adhérents, et leur prêcha qu'il était chargé de fers à cause de son témoignage en faveur de la vérité, on le renvoya au lieu de sa naissance. En Morée, le gouverneur Gurd-Ali et le chambellan chargé d'aller percevoir les impôts à Tripolizza, Jusuf le Long, avaient fait mettre à mort un certain Chalil Aga et son frère, qui

(1) Naima, t. II, [illegible].

s'étaient opposés à main armée à leur entrée dans le pays. Un troisième frère ne craignit pas de porter plainte à Constantinople contre la cruauté de Jusuf le Long et les ssaridsches. Jusuf fut arrêté, puis relâché sur la promesse de 130 bourses. Alors s'élevèrent de nouveaux cris contre sa cruauté : « On m'accuse, dit-il, d'être un cruel oppresseur; mais si je ne m'étais pas montré tel, comment aurais-je pu lever 400,000 piastres? » Le grand vesir, auquel ces paroles furent rapportées, le fit étrangler. Le trésor perdit ainsi les 130 bourses promises par Jusuf, et les plaignants virent s'évanouir tout espoir de recouvrer les objets de leurs réclamations ; néanmoins tout le monde bénit la sentence de mort comme un juste châtiment de la conduite de l'oppresseur. On n'applaudit pas moins au supplice du féroce Bojadschi-Husein, exécuteur de la sentence de mort sur les agas, maintenant commissaire pour le présent envoyé à la Mecque, car sur lui pesaient d'effroyables accusations. Ceux qui ne pouvaient payer, il les enchaînait les uns aux autres avec des anneaux de fer, enfants et vieillards, hommes et femmes. Un de ces malheureux avait rendu l'âme ; le gardien vint demander la clé pour ouvrir l'anneau et enlever le cadavre : « Qu'ils le traînent avec eux, dit l'atroce Bojadschi ; pour échapper à l'odeur infecte, ils se décideront à payer. » Le gardien, plus humain que son maître, coupa la tête pour détacher le mort (1). Bojadschi-Husein aurait poursuivi le cours de ses atrocités, si un jeune garçon, dont il avait confisqué à son profit le fief paternel, ne s'était échappé vers Skutari, où il parvint à présenter une requête au sultan, venu dans la mosquée. Aussitôt un ordre de mort fut expédié. Le même motif d'extorsions détermina l'exécution de Kara-Sahatir, sandschak-beg de Kastemuni, en ce moment à Constantinople. Alors aussi fut saisi l'ancien ssamszundschi-baschi, organe des agas soulevés, qui s'était tenu longtemps caché, et qui osa maintenant se montrer ; on le noya sous les yeux du grand vesir. Mais ce qui obtint surtout l'approbation générale, ce fut l'exécution de l'eunuque Abdurrahman-Pascha, l'ancien kapu-aga qui avait aidé à étrangler le malheureux sultan Ibrahim ; puis, étant gouverneur d'Égypte, avait traité outrageusement Tarchundschi-Ahmed, son prédécesseur. Celui-ci, devenu grand vesir, le manda à Constantinople pour se venger. Abdurrahman, retardant son voyage sous mille prétextes, n'était encore qu'à Konia lorsqu'il reçut l'heureuse nouvelle de la ruine de Tarchundschi. Se croyant maintenant en sûreté, il était accouru à Constantinople, où, par ses relations avec le sérail, il fit offrir au sultan 500 bourses pour le grand vesirat. Le grand vesir, informé de ces manœuvres par ses affidés, éleva contre lui de la part du fisc une réclamation de 2,000 bourses d'excédent sur le trésor d'Egypte, puis il adressa au sultan un rapport détaillé dans lequel il exposait « que l'eunuque avait porté sa main meurtrière sur le sultan Ibrahim, dont il gardait le vêtement ensanglanté comme un trophée ; qu'il avait eu l'audace de prétendre gagner Sa Majesté avec 500 bourses ; que, dans le cas où cet homme aurait obtenu le grand vesirat, le trésor aurait perdu les 1,000 bourses réclamées, et le sultan aurait été privé de la fortune bien plus considérable encore du prévenu. » Un billet conçu dans le même sens et adressé à la Validé détermina cette résolution suprême à la suite du rapport : « Aussitôt après l'arrivée des registres d'Égypte, il faut le mettre à mort. » Le grand vesir représenta qu'Abdurrahman étant vesir ne pouvait subir son châtiment qu'au sérail. L'eunuque reçut la sentence de mort de la bouche du sultan. Au reste, c'était un des eunuques les plus puissants et les plus énergiques dont les annales ottomanes fassent mention ; généreux, ami des sciences, instruit lui-même, il aimait le commerce des savants et des poëtes, et, par goût pour les charmes de l'esprit et la grâce des formes, il entretenait un harem de beaux jeunes garçons.

L'exécution de l'eunuque blanc Abdurrahman et l'éloignement de l'eunuque noir Suleiman assuraient le grand vesir contre ces êtres dégradés ; mais il n'était point à l'abri

(1) Naima, II, 44[illegible].

(1) Naima, t. II, p. [illegible].

quant à l'influence des femmes. L'esclave nourrice du sultan avait été depuis peu mariée au grand cafetier Schaaban, dont la vengeance avait fait perdre toute la fortune du kiaja du dernier grand vesir. Cette femme, et Antar, jadis aussi esclave favorite de la vieille Validé, devenue ensuite épouse de Murtesa-Pascha, gouverneur déposé d'Erserum, pour lequel elle obtint maintenant le gouvernement de Bagdad, fournirent ample matière aux propos, et l'on peut dire avec raison que la domination des esclaves favorites et des confidentes menaçait de se relever. Le bruit de l'arrivée prochaine de l'ancien aga des Turkmans, Hasan Abasa, avait excité trois cents janitschares, anciens rebelles, à se rendre à Skutari pour y prendre une attitude alarmante (30 août 1653). Ils furent attaqués brusquement dans la nuit par Schaaban, aga de la bannière rouge, et dispersés; leur chef Jusuf fut pris, mené devant le vesir, étranglé, puis jeté à la mer. Quelques personnages proposèrent de donner à Hasan-Abasa la place de kiaja de la Validé; mais la sultane ne s'en souciait guère, et Hasan lui-même ne désirait pas plus ce poste qu'il ne voulait redevenir aga des Turkmans; il se tint d'abord calme à Constantinople. Murad-Pascha, ex-grand vesir, alors gouverneur d'Ofen, fut rappelé, laissa son gouvernement à Kenaan-Pascha, et obtint la dignité de kapudan-pascha. Hosamsadé-Ali, jadis investi de la grande amirauté et qui, depuis la défaite subie sur mer l'année précédente, vivait dans la retraite, fut surpris par Abdi-Pascha, jeune sandschakbeg de Karli, amené à Constantinople, condamné à payer 200 bourses et jeté dans les Sept-Tours. Plus tard on le mit en liberté et on lui restitua sa fortune, mise sous le sequestre. Abdi-Pascha, qui l'avait arrêté, devait être mis à mort pour ses extorsions et ses actes de tyrannie; mais par le crédit de son protecteur, le defterdar Morali, il parvint à se justifier à Constantinople, et même se fit nommer commissaire auprès du gouverneur d'Ofen pour faire payer 100 bourses à l'ancien defterdar de ce pays, maintenant gouverneur de Temeswar. Suleiman-Aga, cet imbécile instrument de la ruine du grand vesir Tarchundschi, qui avait été nommé sandschakbeg de Malatia en Crète, n'avait pas atteint cette île: il était mort de la fièvre à Malvasia, et les vastes édifices construits par lui dans le voisinage de la porte de Parmakkapu, ornés de colonnes de marbre, où l'or étincelait dans les appartements, échurent au fisc avec toute sa fortune. Un effroyable incendie, qui dévasta une grande partie de la ville, vint ouvrir une libre carrière au goût des constructions qui dominait alors. Le grand vesir Derwisch-Mohammed quitta son palais et fit rédifier celui de l'ancien grand vesir Melek-Ahmed-Pascha, derrière la cage des lions. Dans ce même temps le sultan renferma son frère Suleiman dans le sérail, dans l'appartement du jardin des buis, qui dès-lors fut désigné spécialement sous le nom de cage destinée à retenir les princes héritiers du trône. Une mesure plus utile fut prise en vertu d'un chatti-scherif qui abolit l'abus par lequel on conférait plusieurs bénéfices à une seule et même personne. En conséquence plusieurs des places les plus productives se retrouvèrent comme autant de degrés pour les dignités de la loi; d'autres devinrent vacantes par la mort d'ulémas distingués. Parmi ces légistes on eut à regretter surtout Aaredsch-Mustafa-Efendi, maître de l'encyclopédiste Hadschi-Chalfa; Bejasisade, qui s'était fait un nom par l'application de la lapidation à l'adultère, châtiment dont on n'avait point encore vu d'exemple dans l'Islam depuis le Prophète; Karatschelebisade-Mahmud-Efendi, grand juge, frère de l'illustre Asis-Efendi; enfin le mufti Behaji, qui périt d'une esquinancie. Les hautes dignités accumulées sur une seule tête, et vacantes par la mort de Behaji, donnèrent lieu à de nombreuses réclamations des ulémas, qui demandaient dans la distribution des places l'observation des règles de la hiérarchie. Ebusaid, cousin du défunt, devint pour la troisième fois le chef de la magistrature.

Cette année la capitale jouit du rare spectacle de l'arrivée d'une ambassade indienne envoyée par Schah-Dschihan. Les anciennes relations d'amitié qui avaient été entretenues depuis si long-temps entre les sultans des Ottomans et les schahs de l'Inde avaient été animées par divers événements dont il a été question; ainsi, sous le règne de Suleiman, l'héritier du trône de Dehli s'était réfugié auprès de la sublime Porte, et le prince de

Gudschurat avait sollicité de l'appui par une ambassade, puis par des lettres dont s'était chargé le capitaine Sidi-Ali; sous Murad IV, le prince mongol fugitif Baisankor-Mirsa s'était présenté à Constantinople, et Dschihan-Schah avait envoyé une ambassade que le sultan reçut à Mosul, sur la route de Bagdad. La réponse faite à Dschihan Schah avait déplu à la cour de Dehli, à cause de l'omission de certaines formules en usage entre les souverains, et le ministère du grand Mongol exprima sa surprise et son mécontentement dans une lettre arrivée à Constantinople durant le grand vesirat de Kara-Mustafa, au commencement du règne d'Ibrahim; dans cette pièce étaient étalées la puissance du schah de l'Inde, l'étendue de ses provinces, et l'on signalait l'inconvenance du style employé envers un si grand monarque. En 1050 un Turc partant pour l'Inde avait demandé une lettre pour le schah; on l'avait chargé d'une notification de l'avénement du sultan Mohammed. Maintenant ce messager revenait avec l'ambassadeur extraordinaire indien Seid-Hadschi-Mohammed, qui apportait des présents d'une valeur de 30,000 piastres. Les dépêches dont il était chargé exposaient les derniers troubles éclatés chez les Usbegs, auxquels la mort de Nesir-Chan et la domination incontestée de son fils Abdulasis venaient de mettre un terme. Une réponse pour la cour mongole fut remise à l'ambassadeur, qui reçut de riches présents pour son maître et pour lui-même. Ce diplomate avait fait preuve d'une grande intelligence; son esprit était orné, il était versé dans la littérature turque; de sorte que les ulemas se consultèrent pour savoir sur quel homme éminent par ses lumières devait tomber le choix de la Porte pour l'envoyer dans l'Inde; malheureusement les vues économiques prévalurent sur les idées des lettrés, et l'on nomma, pour aller représenter le sultan dans l'Inde, Sulfikar, frère du feu grand vesir Ssalih, homme signalé par ses alliances et ses richesses, mais véritable Turc pour la rudesse et l'ignorance, qui offrit de supporter les frais de l'ambassade. L'envoyé indien, qui s'était bien vite aperçu de la lourdeur et de l'ineptie de Sulfikar, aurait bien voulu se débarrasser d'un tel compagnon. Il représenta aux ministres qu'ayant à traverser les états de l'imam de l'Iemen, qui n'était pas en bonnes relations avec la Porte, Sulfikar serait exposé en voyageant avec lui. On ne sentit pas ou l'on ne voulut pas sentir le véritable sens de ces observations; on s'arrêta seulement aux paroles, et il fut arrêté que l'ambassadeur ottoman accompagnerait l'envoyé indien seulement jusqu'à la Mecque, pour continuer ensuite sa route par mer. Deux jours avant l'audience de Seid-Hadschi-Mohammed, le présent annuel pour les saints lieux de l'Islam, 66,000 ducats pour la Mecque, et 20,000 pour Médine, était parti avec le chameau disposé à cet effet. Le 29 mars 1654, arriva l'ambassadeur polonais Nicolas de Grzymata-Bieganowski, dont la mission avait été déterminée par la paix conclue à la fin de l'année précédente entre la Pologne et le chan tatare. Déjà Nicolas de Bieganowski avait rempli deux missions à Constantinople; la première fois il avait apporté la lettre de l'hetman Koniecpolski, dont il a déjà été question; la seconde il avait été chargé de présenter les félicitations de sa cour sur l'avénement de Mohammed au trône. Alors il était accompagné des deux jeunes Sobieski; maintenant il avait une suite de cent personnes. Trois semaines après arrivèrent des députés cosaques. Ils sollicitèrent la protection de la Porte, et offrirent un tribut annuel de 40,000 écus, mais lorsque la guerre serait terminée, et pourvu que la Podolie leur fût abandonnée. Ils furent introduits en même temps que l'ambassadeur polonais, ce qui provoqua des plaintes de la part de celui-ci; mais dès le lendemain ils eurent leur audience de congé du sultan. Le grand vesir fit retirer aux envoyés cosaques leurs peaux de mouton pour les changer contre des kaftans d'honneur.

Le woiwode de Valachie, Matthieu Bessaraba, avait battu celui de Moldavie, Lupul, défait et tué Timothée Chmielnicki, et installé sur le trône princier de Moldavie le logothète Gœrgize, dont il acheta la confirmation à la Porte moyennant 20,000 ducats, en dépit des prétentions du fils de Radul, ancien prince de Moldavie, qui se trouvait alors à Constantinople.

Le chan tatare ayant appris par son confident, Seferaga, envoyé auprès de Chmielnicki, que le roi de Pologne se tenait à Bar avec une armée bien organisée, dans laquelle

on comptait seulement vingt mille Allemands, résolut de se porter aussitôt sur le territoire ennemi. Cinq jours après son départ de sa capitale, Bagdscheserai, il se trouvait sur la frontière de son pays à Frengkerman [25 septembre 1653]. Après une halte de vingt-quatre heures il se remit en marche, atteignit en treize jours le Dnieper; le lendemain il campa sur le Bog. La Bekir-Aga lui apporta le sabre et le kaftan d'honneur de la part du sultan. Après avoir franchi le Dniester, le prince tatare se tint tranquille dans son camp de Szarogrod, tandis que ses hordes désolaient le pays jusqu'à Bar et à Caminiec. Les annales polonaises ont conservé les noms des divers lieux où furent livrés des combats dans lesquels les Polonais et les Tatares eurent alternativement l'avantage. Enfin le manque de fourrages et l'approche de l'hiver déterminèrent les deux partis à la paix. Le chan envoya son atalik ou son vesir Seferaga pour engager des négociations. Le chargé d'affaires polonais Woynikowiczy étant resté trois jours sans donner de ses nouvelles, le roi fondit sur les Tatares; mais Woynikowiczy revint avec Osman-Aga, chargé de demander la nomination de plénipotentiaires pour la conclusion de la paix. Huit jours après, les plénipotentiaires polonais, Stanislas Lanckoranski, palatin de Brussice, Georges Lubomirski, grand-maréchal, et Etienne Korycinski, grand-chancelier de la couronne, se réunirent avec les deux vesirs, l'Atalik et le Schirinbeg [16 décembre 1653], dans une plaine découverte devant Caminiec. Comme ils ne purent s'entendre, le roi attaqua de nouveau les Tatares, et le lendemain la paix fut conclue. Le roi, qui était alors au siége de Zbaraw, la confirma. Les Polonais durent payer au chan une somme annuelle et livrer deux ôtages, qui, tous les ans, seraient échangés contre deux autres amenés par les commissaires chargés de remettre l'argent (1). Les fils du général polonais et d'un woiwode furent donnés ainsi au chan tatare, qui partit le lendemain d'Ussiatin. Mais comme l'armée ne voulait pas retourner dans son pays sans avoir fait de butin, le prince se vit forcé de la laisser porter le pillage aux alentours. Un vent du sud ayant fait fondre la glace, et des torrents de pluie ayant grossi les rivières, le chan poursuivit sa marche par la route pratiquée entre les affluents du Dniester et du Bog. Le vieux Constantinow fut surpris et saccagé; là vint Sefer-Aga avec son fils Islam-Aga, et l'on vit revenir aussi, chargés de butin, les corps détachés précédemment pour faire des irruptions aux alentours; ils avaient dévasté le pays depuis les rives du Dniester jusqu'à celles du Sireth. Rakoczy, qui était en intelligence secrète avec Etienne Gœrgize, protégé de Bessaraba, reçut injonction de ne pas se mêler des débats entre les Cosaques et les Tatares.

Le 20 mars 1654 furent étalés douze cents têtes et deux cents prisonniers comme trophées des succès du pascha de Bosnie, Fasli, sur les Vénitiens, qui avaient tenté une entreprise contre Knin (1). On pressa vivement l'armement de la flotte; l'avidité du kiaja de l'arsenal et le désaccord entre le grand vesir et le kapudan-pascha embarrassaient bien les préparatifs; mais, d'un autre côté, la présence de l'escadre des pirates de Tunis et de Tripoli était un puissant stimulant pour les travaux. Les deys de ces barbares parurent plusieurs fois devant le sultan, qui leur adressa des paroles flatteuses et leur donna de l'argent. Plusieurs conseils furent tenus chez le kapudan-pascha pour le maintien de l'ordre de bataille introduit dans la marine, et il fut résolu que, selon les prescriptions du kanun, l'escadre de Tunis et de Tripoli formerait les deux ailes, et que le vaisseau amiral, placé au centre, ne devait pas tirer un coup de canon, sinon en cas d'absolue nécessité. Enfin la flotte prit la mer après que l'on eut accompli toutes les cérémonies accoutumées. Mais, au lieu de jeter l'ancre auprès des Sept-Tours et d'attendre ainsi le lever du soleil du lendemain, selon

(1) Naima, l. II, p. 435, donne le 16 déc.; les sources polonaises fixent le 17 comme le jour de la signature; le Subdet., fol. 141, et Feslike, fol. 450, sont d'accord avec Naima.

(1) Naima, l. II, p. 441 et 442; la lettera di raguaglio della impresa di Chnin tentata nel mese di Marzo 1654 dans Brusoni, remplit quatre feuilles in 4°.

l'usage, en dépit de toutes les représentations du kiaja, sur l'ordre du kapudan-pascha, elle continua sa route vers Gallipoli. L'ancien kapudan Ali avait pris les devants avec trois galères, et, passant à travers l'escadre vénitienne, qui fermait les Dardanelles, il était parvenu heureusement à Ténédos, où s'étaient rassemblés aussi les bâtiments égyptiens avec ceux des begs de l'Archipel. Toute la flotte turque consistait en quarante-cinq galères, six mahones, vingt-deux vaisseaux et divers brigantins armés, tandis que les Vénitiens comptaient seulement seize vaisseaux, huit galères et deux galéasses (1). Le cinquième jour après le départ de Beschiktasch, les Ottomans s'avancèrent de l'Hellespont contre les Vénitiens et les attaquèrent avec fureur. Le kapudan-pascha Murad, vêtu légèrement comme un matelot, la tête couverte d'une simple calotte, tenant un arc et une hache, quitta le vaisseau amiral, monta une frégate, et parcourut les rangs, portant partout son ardeur, excitant vigoureusement les combattants, et lançant ses traits contre l'ennemi. La bataille dura six heures; la capitane des Vénitiens et l'un de leurs plus grands vaisseaux prirent feu, deux autres coulèrent bas. Venise eut à déplorer la mort de trois de ses nobles, de trois mille hommes et de Francesco Morosini, capitaine du golfe (2). Les historiens de la république portent les pertes des Turcs au double (3), tandis que les Ottomans n'avouent que cinq cents martyrs tombés en cette circonstance (4). Le kapudan-pascha dépêcha le kiaja de l'arsenal avec la nouvelle de la victoire, en le chargeant de demander à Constantinople de nouvelles munitions et des troupes fraîches. On lui fit passer cinq cents janissaires, cinq cents canonniers, cinq cents armuriers, et 20 à 30 bourses pour faire des distributions parmi les troupes, et subvenir aux besoins les plus pressants de la flotte (1). Le kapudan-pascha se porta sur Tine, qui fut saccagée pendant deux jours, puis contre Milo, où se trouvait la flotte vénitienne (12 juin 1654). Les Vénitiens levèrent l'ancre pendant la nuit, et le lendemain, quoique les deux flottes fussent à une certaine distance, se canonnant, mais sans se rapprocher. Le vaisseau de Sali-Ahmed-Pascha fut à Malvasia, le kapudan-pascha se dirigea sur Chios, puis sur Phocée, où il rallia Sali-Ahmed. Satisfait des dépouilles de la riche Tine, il ne songea plus à l'exécution de son plan sur Cerigo et Céphalonie, et envoya son kiaja à Constantinople pour demander encore des renforts et des munitions. Le grand vezir répondit au messager : « N'as-tu point de honte, pour une affaire dont on pouvait très-bien charger un tschausch, de quitter la flotte et de venir ici nous arracher l'âme, après que nous avons donné tout ce qui était nécessaire? » Le kiaja, épouvanté, se cacha et n'osa plus sortir. Après avoir radoubé ses vaisseaux à Phocée, le kapudan-pascha se dirigea par Salonik, Imbros et Skyros vers Chios, où il congédia les pirates africains (sohl), puis il parcourut l'Archipel en s'avançant vers la Crète, revint par Rhodes à Smyrne, où il célébra la fête des Baïram, captura en route quelques corsaires et quelques bâtiments marchands, congédia, à Gallipoli, les princes de la mer ou les capitaines de la flotte de l'Archipel, fit son entrée triomphante à Constantinople avec six vaisseaux enlevés à l'ennemi, et présenta cinq cents prisonniers au sultan, qui reçut cette offrande de la manière la plus gracieuse, et revêtit le vainqueur de trois pelisses d'honneur (2). Le kapudan ayant demandé qu'à tous ses gens fussent confirmées leurs charges pour l'année suivante, cette faveur lui fut accordée au grand mécontentement de ceux qui les avaient achetées pour ce terme, mais à la satisfaction de tous les bons Ottomans.

Pendant que la flotte croisait dans l'Archipel, de la mer Noire était venue la nouvelle que les Cosaques avaient opéré des débarquements sur la rive droite et la rive

(1) Brusoni, l. xv, p. 668.
(2) Le même, p. 702.
(3) Copia di lettera scritta da S.S. della nave [illegible] la capitana [illegible] Dardanelli, e dell' illuminazione [illegible] di Tenedo, al 27 maggio 1654.
(4) Naïma, t. II, p. 333.

(1) Naïma, t. II, p. 311; [illegible], fol. 47.
(2) Naïma, t. II, p. 344.

gauche à Eregli et à Baltschik, et qu'ils exerçaient d'affreux ravages. Faute de vaisseaux de guerre, on prit à Skutari quelques bâtiments que l'on remplit de janitschares, et qui furent placés sous le commandement du ssandjak Kapudan-Mahmud-Pascha. Les Cosaques débarqués à Baltschik avaient été repoussés par le gouverneur de Silistra, Siawusch-Pascha accouru pour préserver le pays, et le vainqueur s'était saisi d'un tschaïk. L'escadre, portant des janitschares, commit de tels excès à Eregli, que les habitants regrettèrent hautement les Cosaques. Au retour une compagnie entière de ces miliciens s'engloutit avec le bâtiment qui la portait. Les malheureux habitants des côtes venus à Constantinople pour exposer leurs griefs ne purent recouvrer aucune partie des objets dont on les avait dépouillés, et assistèrent à l'entrée triomphante de l'effronté pirate Mahmud-Pascha, qui s'avança au bruit des salves d'artillerie jusqu'à la pointe du sérail.

Les événements particuliers rappelés par les annalistes ottomans ne sont guère que des actes d'iniquités. Ainsi l'aga de Kassandra, Kakildschi-Mohammed-Aga fut mis à mort seulement à cause de sa grande fortune, on prétendait qu'il n'avait pu devenir si riche qu'en faisant le commerce de grains avec les Vénitiens. Pour complaire à Abasa-Hasan, ancien rebelle, et tout récemment aga des turkmans, qui se trouvait à Constantinople, on ramena de Nigsar Deli-Sipahi, et d'Alep Omerbegsade Mohammed-Beg, pour les étrangler tous les deux. Trois chefs de brigands, Suleiman, Mohammed et Ssaridsche, se rendirent sous la tente du gouverneur de Rumili, qui faisait paître ses chevaux à Malvasia, dans l'espoir de trouver de l'appui près de ce personnage ; ils furent saisis, chargés de chaînes et envoyés à Constantinople, où leur tête tomba sous la hache du bourreau. Le gouverneur d'Égypte, Mohammed-Pascha, excusa le départ des vaisseaux qui auraient dû grossir la flotte ottomane, en prétendant que le juge du Kaire, Molla-Abdullah, son ennemi, avait intercepté l'argent destiné aux équipages. Le juge se justifia par le témoignage unanime de tout le pays, et néanmoins sa place fut conférée à Ebusuudsade, qui avait gagné la faveur du grand vesir, en lui offrant des harnais de cavalerie de la plus grande magnificence. Ce fait fut trahi par les déclamations d'un scheich maure, nommé Salim, qui, prenant le masque de la sainteté, et se prétendant doué de la faculté de faire des miracles, n'était qu'un effronté jongleur. Le juge d'armée Hosamsade, auquel il voulait soustraire un couteau d'or, lui dit : « Scheich, contente-toi de mettre d'autres à contribution avec ta sainteté, et ne viens pas nous rançonner ; il vaut mieux nous ménager pour d'autres temps. » — « Pour quels jours donc ? » demanda le scheich. — « Pour le moment où le peuple, indigné de tes mensonges et de tes fraudes, voudra ton expulsion ou ta mort ; alors il te faudra des intercesseurs. » Ce jour prophétisé par le grand-juge arriva plus tard sous le grand vesirat de Mohammed-Kœprilu, qui retira au scheich son traitement de 500 aspres, et finit par se défaire de cet homme.

La puissance du kislaraga Beiram était maintenant arrivée aussi haut que celle de son prédécesseur Suleiman ; de sorte que le defterdar Morali, toujours prêt à ourdir des trames, fit offrir par cet officier du palais 600 bourses au sultan, s'il voulait lui conférer le grand vesirat. L'aga envoya en même temps le billet au grand vesir, qui demanda des explications au defterdar ; et celui-ci n'hésita point à jurer par le koran que tout cela était le résultat des machinations de ses ennemis ; si bien qu'il en fut quitte ainsi pour cette fois. Bientôt après, le kislaraga courut le danger de perdre sa place, par suite de son insolence envers la Validé et le sultan lui-même. C'était la fête du Bairam, et le sultan, conformément à l'ancien usage, assis sur son trône dans les appartements intérieurs, assistait aux jeux et aux divertissements des pages, auxquels il prenait un plaisir qu'expliquent les goûts de son âge. Son professeur, le vieil eunuque Rihan, avertit le kislaraga d'abréger ces jeux, et de soustraire surtout le sultan à la société des pages de l'intérieur, dont l'un pourrait bien s'élever au rang de favori, et se montrer un adversaire redoutable pour la domination des eunuques. Le kislaraga se plaça près du trône, en prenant une attitude impérieuse, et donna le signal de rentrer dans le harem. « Mon lala, dit le sultan, nos

[illegible] se tenaient la nuit de la fête dans la chambre des pages, seulement pour donner à ces jeunes gens l'occasion de montrer leur adresse, ce spectacle nous fait plaisir. » Le kislaraga s'en alla, tout en murmurant, trouver la Validé. « Que veut dire ceci, que le padischa passe cette nuit dans la chambre des pages ? Ne connaissez-vous pas les jeunes gens, qui s'insinuent, s'imposent comme confidents, et finiront par enlever votre fils à votre domination ? » — « Aga, dit la Validé, mon jeune lion est encore un enfant innocent, qui se plaît à voir des jeux, ainsi que le veut le kanun de la fête ; laissez-le rester jusqu'à minuit. » L'aga retourna rapidement dans la chaszoda, se prosterna et dit : « Qu'il vous plaise de rentrer, la Validé l'ordonne ! » Le sultan, accoutumé à obéir à sa mère, rentra en étouffant sa colère ; mais les pages, privés par ce départ de la gratification d'usage, laissèrent éclater leur irritation contre le kislaraga, qu'ils entourèrent en l'accablant d'injures ; déjà même l'un d'eux tirait son poignard contre lui ; il se jeta de côté et se retira escorté par les baltadschis. Les pages firent jeter des billets dans les casernes des janitschares et des sipahis, qui, mécontents du mauvais argent qu'on leur avait donné au dernier paiement de la solde, avaient refusé d'accepter le pilaw, et pillé de fond en comble la maison du defterdar ; ils les excitèrent à ne plus souffrir la domination des eunuques ; les sipahis étaient d'ailleurs irrités de la rigueur déployée par l'aga des janitschares, le vesir Kenaan-Pascha, contre les fumeurs et les marchands de tabac. En effet ce vesir avait fait fermer les boutiques où l'on fumait du tabac, et fait briser les pipes ; mais les Sipahis battirent ses gens, et lui firent dire « de les laisser fumer tranquillement s'il ne voulait pas voir sortir de cette fumée la flamme de la révolte. » Kenaan-Pascha se garda donc de faire la ronde là où il savait que les sipahis fumaient, et il compromit ainsi son autorité par une concession forcée (1). Les sipahis envoyèrent des espions auprès des pages, pour savoir si l'appel à la résistance venait d'eux en effet ; le grand vesir et le mufti furent aussi informés de ces excitations. Le mufti représenta à la Validé combien il serait dangereux de céder aux volontés des pages ; il apaisa ces jeunes gens par de sages représentations, et ainsi la chose fut arrangée ; seulement on éloigna le page qui avait tiré le poignard, ainsi que deux des plus compromis, et l'on imposa un éternel silence à Meleki, qui avait servi de messager entre les pages de l'intérieur et les agas du dehors. Cette année le trésor fut enrichi par la fortune énorme de l'un des begs égyptiens les plus puissants, Ali de Dschirdsche, qui tirait annuellement 500 bourses de cinquante villages, louait tous les jours quatre mille ânes, et faisait exploiter sur la mer Rouge une mine d'émeraudes qui lui rapportait annuellement plus de 1000 bourses. La moitié seulement de ces dépouilles parvint à Constantinople ; le reste fut dévoré par les fonctionnaires du Kaire. Le 30 septembre 1654 la capitale fut épouvantée par l'apparition d'un météore en forme de lance. Les uns virent dans ce phénomène l'annonce de la cessation de la peste, d'autres celle de l'accroissement de ce fléau : plusieurs prédirent même que la peste et la guerre allaient se déchaîner à la fois sur l'empire. 700 bourses venues de la succession de Matteo-Bessaraba, mort le 8 avril, permirent de payer les troupes avec de meilleures espèces. Trois mois après, mourut aussi Islam-Girai, chan de Krimée, après dix ans de règne. On le déposa dans le tombeau de son père. Mohammed Girai, son frère, qui déjà s'était assis sur le trône du chanat, fut appelé de Rhodes, reçut ensuite l'investiture par les mains du sultan, et fut embarqué pour la Krimée. A Tarapia l'inspecteur des douanes lui donna un festin dans le palais qu'il venait de construire ; Mohammed se disposait à se rembarquer en silence, quand le bruit se répandit que des barques de Cosaques épiaient son passage en mer ; il fut donc jugé plus prudent de continuer la route par terre. Le sultan, dont le trésor avait reçu cette année des accroissements inespérés, fit présent au grand vesir du palais situé non loin d'Alaikœschk ; cet édifice fut restauré aux frais du souverain pour servir de résidence au grand vesir et à la chancellerie d'état, et depuis ce temps il est resté affecté à cette destination. Une éclipse de

(1) Naima, t. II, p. 171 et 173.

soleil ayant eu lieu quelque temps avant l'entrée du grand vesir dans ce palais, les astrologues s'accordèrent tous pour annoncer que le premier personnage de l'empire ne tarderait pas à descendre dans la tombe. L'on aurait pu tout aussi bien rattacher l'éclipse de soleil aux souillures dont se couvraient alors les ministres de la loi. Les deux grands juges Memeksade et Imamsade, par leur corruption et leur vénalité, allaient bien au-delà de tous leurs devanciers. Ils vendaient les places dont la durée n'était pas encore terminée, prétendant que les possesseurs étaient morts; si ces titulaires protestaient en se montrant contre la vente de leurs emplois, ils leur promettaient toutes sortes de réparations qui n'arrivaient jamais. Le mekufatdschi Kara-Abdallah, esprit moqueur, dont l'éloignement pour les deux juges d'armée était bien connu, un jour après l'expédition des affaires dans le diwan, leva les mains au ciel dans l'attitude de la prière, et commença un panégyrique d'Imamsade, le grand juge d'Anatoli. Le grand vesir demanda en riant quelle était la cause de ces actions de grâces et de ces éloges. « Gracieux seigneur, dit le mauvais plaisant, un esclave que je chéris était atteint de la fièvre intermittente, qui bravait tous les remèdes et tous les talismans : enfin j'ai appelé sur cette fièvre le poids de tous les péchés du grand juge d'Anatoli, et à l'instant elle a quitté le patient. » Tout le diwan se mit à rire. « Hé! dit le grand vesir, pourquoi ne pas avoir pris plutôt à partie le grand juge de Rumili ? » — « Gracieux seigneur, je ne dérange pas celui-ci pour de si petites choses, je le réserve au moins en cas de peste. » Au milieu de ces manifestations de mépris public, les deux grands juges ne pouvaient conserver leurs places; ils eurent pour successeurs Ssanisade et Kudsisade [24 septembre 1654]. D'autres juges déposés n'acceptèrent point les revenus qu'on leur attribua comme argent d'orge, et insultèrent autant qu'ils purent le mufti. Le plus effronté dans ces injures fut Esiri-Mohammed, juge déposé d'Andrinople; il écrivit au mufti une lettre dans laquelle il lui reprochait des actes de corruption et d'iniquité de toute espèce. Une douzaine de ces légistes turbulents rédigèrent une requête collective pour la destitution du mufti, et l'adressèrent au harem. Mais des griefs bien plus graves étaient produits avec beaucoup plus de violence dans une plainte anonyme, glissée entre les mains du sultan, et qui passait en revue toutes les turpitudes du gouvernement dans tous les départements. Le sultan, alarmé, ordonna une réunion générale de tous les ulémas en sa présence; et là devaient se trouver aussi les juges déposés de Rumili et d'Anatoli. Le mufti et le grand juge, par le moyen du bostandschi-baschi et du rapporteur du mufti, disposèrent les choses de telle sorte que, de tous ces juges, ne furent admis à l'audience que quelques vieillards dont la simplicité toute passive n'était point à craindre, mais que l'on retînt les plus ardents, disposés à exposer leurs griefs, en leur disant que leur tour arriverait. On fit lecture de la plainte anonyme, après quoi le mufti tint un long discours pour prémunir sa majesté le sultan contre de telles calomnies sans signature, et justifier la loyauté des ulémas. Après lui, parla le grand vesir dans le même sens. Les grands juges prirent la parole ensuite pour rendre témoignage des services inappréciables du grand vesir dans l'administration, du mufti dans la justice, et pour annoncer que déjà le chef des émirs, dont le caractère élevé jouissait d'une si grande estime, avait déclaré cet écrit calomnieux. Les vieux juges en retraite firent un signe d'assentiment, en disant : « Telle est notre opinion. » Le mufti prit de nouveau la parole pour exposer que cette dénonciation honteuse était l'œuvre des grands juges destitués et d'autres magistrats qui, peu satisfaits de leur argent d'orge, l'avaient refusé, et, comme moyen de rétablir la paix, proposa le bannissement des deux meneurs Memeksade et Esirisade. Deux chatti-schérifs furent rédigés dans ce sens, et l'assemblée fut congédiée avec des marques de faveur. Cependant les juges disposés à se plaindre hautement attendaient devant la porte du sérail, dans l'espoir que bientôt leur tour arriverait, et ils préparaient les discours qu'ils voulaient prononcer contre le mufti et les grands juges, lorsque l'on vit sortir à la fois le grand vesir, le mufti, les grands juges et le chef des émirs, en grande pompe, avec tout leur cortége, qui força les curieux à se

retirer, s'ils ne voulaient pas être foulés sous les pieds des chevaux. Le grand vesir et le mufti, chevauchant l'un à côté de l'autre, s'entretenaient à haute voix de la sagesse et de l'équité que sa majesté avait deployées en ce jour, et le bruit des hommes qui les suivaient à pied couvrait les injures que voulaient faire entendre les juges mystifiés de la sorte. Menekschade et Esirisade ainsi que deux de leurs âmes damnées furent bannis et réduits à la misère : mais le grand vesir, fatigué du long discours qu'il avait tenu, s'étant assis hors de la salle sur du marbre, ressentit une indisposition grave. Le lendemain la fièvre le saisit dans le diwan, et de retour chez lui, une attaque d'apoplexie le paralysa d'un côté. A cette nouvelle le sultan revint du palais de Skutari à Constantinople, et envoya son premier médecin pour s'informer de la santé du grand vesir. La déposition du premier dignitaire de l'empire était indispensable ; mais on l'ajourna pour ne pas perdre les présents accoutumés de la fête du petit Bairam, qui arrivait dans dix jours. Le bruit se répandit aussi dans le sérail que le sultan irait visiter en personne le grand vesir, ce qui mettait celui-ci dans le cas de préparer des offrandes plus riches afin de reconnaître dignement un tel honneur. Mais le souverain ne se présenta pas lui-même chez son ministre ; il lui adressa le billet le plus flatteur et le plus affectueux : « Père, écrivait-il, pour l'amour de Dieu, donne-nous une réponse positive. Ta maladie peut-elle se guérir ou serait-elle incurable? Les affaires de la foi et de l'empire ne permettent pas la moindre incertitude. Si tu peux revenir à la santé, tu es grand vesir pour toute ta vie ; sinon, fais-le-moi connaître. » Le vieux paralytique répondit : « Très-glorieux et très-gracieux empereur et roi ! je me trouve fort bien, et mon intelligence est saine ; seulement je ne puis mouvoir librement mon bras et mon pied. Quelques médecins pensent que c'est un coup de sang ; mais de plus habiles sont d'opinion que ce mal peut être vaincu par les remèdes. L'ordre est de mon padischah. » Le premier médecin de la cour, consulté par le sultan et par la Validé, déclara que c'était une attaque d'apoplexie. On délibéra donc pour savoir à qui envoyer le sceau de l'empire. De quatre grands vesirs déposés et vivant encore, Murad, Melek Ahmed, Siawusch, Gurdschi, le dernier était trop vieux puisqu'il avait quatre-vingt-seize ans, les autres avaient chacun son parti et ses adversaires dans le diwan et le serail ; le defterdar Morali, et le gouverneur d'Alep Ipschir, soupçonné de méditer une révolte, ralliaient aussi des voix. Le mufti était pour Siawusch ; mais dans l'entretien du chef de la loi avec le sultan, ce nom ayant été prononcé par un des confidents, la Validé quitta le rideau qui la couvrait, et s'avança en disant : « Siawusch prétend à posséder plus de pouvoir que mon lion, il est trop fier et trop orgueilleux pour servir son maître. » Le kislaraga et les autres eunuques, qui n'aimaient pas Siawusch, se réunirent à cette opinion. L'un d'eux dit : « Siawusch est ennemi si déclaré des agas eunuques que, s'il en voit un en peinture, il ne continue pas son chemin avant que l'image n'ait disparu (1). » Les eunuques, la Validé et le defterdar Morali étaient tous disposés en faveur de Melek-Ahmed ; mais les ennemis de celui-ci combattirent habilement cette candidature ; suivant eux, Melek-Ahmed aurait dit « que tant que les complices du meurtre de la Validé seraient en vie et en possession d'emplois, il serait impossible à un grand vesir d'agir dans toute la plénitude de son autorité ; et qu'ainsi il n'accepterait pas le sceau. » Ces propos avaient été rapportés aux eunuques par Meleki, et ils suffirent pour enlever toute chance à Melek-Ahmed de ce côté. Le parti des chambres, qui désirait pour grand vesir un sujet sorti des rangs des pages, inclinait pour Ipschir-Pascha, auquel avait été assurée la main de la sultane Aische, et le premier eunuque de la princesse, l'aga Merdschan, à force de promesses, fit adopter aussi ces sentiments par les eunuques. Le sultan et la Validé n'hésitèrent donc plus qu'entre Murad et Ipschir. Informé de l'état des choses, le grand vesir, afin d'enlever la première dignité de l'état au kapudan-pascha Murad, qu'il détestait, envoya le sceau au sultan en désignant Ipschir pour le recevoir. C'est ainsi que l'esprit de faction et de rivalité, et

(1) Naima, t. II, p. 173.

les sentiments de haine exclurent trois hommes qui avaient déjà tenu le gouvernail, pour élever à la direction des affaires un rebelle déguisé, Ipschir, signalé par ses trahisons et ses actes d'atroce tyrannie (1).

Le grand écuyer porta le sceau de l'empire à Ipschir en Syrie ; il n'était accompagné que de six personnes ; et lui-même, quoique ayant le rang de vesir de la coupole, était coiffé du bonnet rouge de chef d'escadron de bostandschis. A l'arrivée du messager dans Alep, Ipschir se lève, va au-devant du noble symbole, le baise, s'asseoit, et aussitôt, prenant une attitude fière et menaçante comme revêtu de la première dignité de l'empire, fronçant les sourcils, il s'écrie avec colère : « C'est l'ancien usage que le sceau de l'empire soit présenté au grand vesir par un dignataire escorté de quarante kapidschis, avec des bonnets d'étoffe d'or ; d'où vient donc, vil palefrenier, que tu as l'audace de m'apporter cet emblème avec quelques-uns de tes pareils, en véritable costume de portefaix ? » Le grand écuyer vesir, stupéfait, trembla d'effroi et ne put trouver un seul mot. « Dis la vérité, poursuivit Ipschir ; comment te trouves-tu chargé de présenter le sceau de l'empire ? qu'as-tu donné pour cette mission ? dis la vérité, il y va de ta tête. » Le grand écuyer avoua en tremblant qu'il avait donné 400 bourses. « Heureusement pour toi, tu dis vrai ; j'en avais eu avis avant ton arrivée, et combien as-tu donné pour la place de grand écuyer, que tu as enlevée à mon parent ? » — « 20 bourses » (10,000 piastres). Ipschir le fit asseoir à côté des agas au dernier rang, ne le fit plus appeler, sans pourtant lui permettre de s'en retourner. Il écrivit à Constantinople que l'état de désordre du pays exigeait sa présence dans cette partie de l'empire, et que tant que le calme ne serait pas rétabli, il ne pourrait venir. Cette réponse excita un étonnement général, et inspira des regrets d'un tel choix, surtout à ceux qui l'avaient proposé, au mufti et au kislaraga. Un chatti-schérif, qui insistait sur son arrivée à Constantinople, lui fut expédié par un chaszeki, auquel ses amis remirent aussi des lettres pressantes. Ipschir fit lire en plein diwan l'ordre de son maître, puis, se tournant vers le messager : « Écoute, bostandschi ; vous me prenez à Constantinople pour un de vos semblables ; vous pensez que je dois aller à Constantinople me montrer serviteur obéissant des employés de la cour, me lever et m'asseoir selon leurs signes. La Syrie, l'Égypte, l'Anatoli sont bouleversées ; pourquoi irais-je à Constantinople avant d'avoir remis tout en ordre ? cette œuvre accomplie, je prendrai bien vite le chemin de la capitale pour mettre fin à une corruption effrontée qui fait trafic de toutes les places. » Ipschir adressa des lettres à tous les alaibegs, sandschakbegs, officiers des janitschares et des sipahis des cantons environnants, pour qu'ils eussent à se trouver avec leur suite au commencement du printemps à Konia, afin de délibérer en commun sur les mesures indispensables pour la destruction de la corruption et le rétablissement de la justice. Aux sipahis il accorda le ghulamije et le weledesch (droits sur les jeunes garçons et les enfants), mais sans les investir d'aucun des emplois qu'ils attendaient ; aux janitschares il donna leur solde suivant le kanun. Toute l'Asie était dans l'attente. Ipschir était proclamé un mehdi (Messie), duquel on devait espérer l'établissement d'un nouvel ordre, l'affermissement de l'empire. Le rapport du chaszeki alarma la cour et la ville ; il était manifeste que le nouveau grand vesir se mettait en état de désobéissance et que bientôt il se déclarerait en révolte. Tout retomba sur le mufti et sur Merdschan-Aga, le premier eunuque de la sultane Aische, destinée comme épouse à Ipschir. L'ancien reis-efendi Mewkufatdschi, maintenant président de la première chambres des comptes (baschmuhasebesi), l'âme de toutes les affaires, fit au kaimakam Melek-Ahmed la proposition de prendre 250 bourses dans le trésor pour les besoins les plus indispensables, et d'envoyer des circulaires dans les gouvernements pour déclarer le grand vesir rebelle. Melek-Pascha n'eut pas le courage d'adopter un parti aussi décidé ; il craignit qu'on ne l'accusât de viser à la place de grand vesir ; d'un autre côté le bruit courait que Merdschan avait acheté la voix du mufti pour la nomination d'Ipschir, moyennant 10,000 ducats. A l'instigation de la

(2) Naima ; Subdet. Kara-Tschelebi ; Hadschichalfa ; Feslike.

Validé, Merdschan-Aga lui-même fut enfin expédié en courrier à Ipschir avec vingt balta-Ischis et un officier de la maison de la sultane fiancée. Dès le commencement de décembre le nouveau grand vesir s'était porté d'Alep à Antioche, annulant par des ordres répétés tous les baux que le defterdar Morali avait concédés moyennant de l'argent pour deux ou trois années, concédant les gouvernements à ses créatures; il accorda ainsi celui d'Alep au fils de Tajjar-Pascha, auquel il fit donner 8,000 ducats pour le sultan et 2,000 pour la Validé, tandis qu'à Constantinople on avait vendu ce même gouvernement à un autre, au prix de 1,000 bourses, sans compter 100,000 piastres que le sultan reçut ensuite comme présent d'honneur. Ipschir appela auprès de lui ses meilleurs amis, Abasa-Hasan, ancien rebelle, chef des Turkmans, Gurd-Ali, Begsade-Ali et d'autres fameux sipahis, nomma un nischandschi et un tschauschbaschi, et s'avança lentement vers Antioche, où il décida des procès, déposa des juges accusés et conféra leurs places à d'autres. Il changea le gouverneur de Damas, Defterdarsade-Mohammed-Pascha, dont il donna la place à l'un de ses favoris, le jeune Tscherkesse Schehsuwarsade, avec le rang de vesir. En arrivant à Adana, il fit arrêter le gouverneur Mahmud, à cause de quelques plaintes élevées contre lui, ainsi que le defterdar de Karamanie, dont il ordonna plus tard d'abattre la tête; maintenant il laissa partir le grand écuyer pour Constantinople. Là, les directeurs des finances, le defterdar Morali, l'inspecteur de la douane Hasan-Aga et leur adjoint Deli-Burader, qui avaient tiré chacun quelques centaines de bourses de fermes vendues à l'avance, se trouvèrent dans le plus grand embarras à la nouvelle des mesures tranchantes d'Ipschir. Le defterdar se proposa comme grand vesir, et voulut se charger d'anéantir le rebelle en marchant contre lui en qualité de serdar, et confiant l'avant-garde à Katirdschioghli. La proposition avait déjà été portée aux oreilles du sultan et de la Validé; mais Murad-Pascha, qui, sans être ami d'Ipschir, regardait la nomination de Morali comme beaucoup plus funeste que la conservation d'Ipschir à son poste, s'y opposa. Le mufti calma les esprits en exprimant la pensée bien arrêtée de se tenir dans une position expectante jusqu'à l'arrivée de la première réponse d'Ipschir, qui avait annoncé vouloir passer l'hiver à Konia. Le jour de son entrée dans Konia, Ipschir fit décapiter un beg kurde et le kiaja du précédent pascha de Damas, Kara-Hasan. Puis il poursuivit sa route vers Ladik et Bulawadin, et reçut à Tschobanli, au-delà de Karahiszar, Suleiman-Aga, envoyé au-devant de lui par l'état-major des janitschares pour le complimenter (26 janvier 1655). Contrairement au kanun, il revêtit cet officier d'une pelisse d'honneur et lui donna 3 bourses. Dans le voisinage de Kutahije vint au-devant de lui le vieux Kœprili-Mohammed-Pascha, qu'il reçut gracieusement, puis l'investit du gouvernement de Tripoli et l'emmena avec lui jusqu'à Nicée. Là il se sépara de ses fils Ahmed et Mustafa-Beg, et prit la route de Tripoli; mais déjà le gouvernement de cette ville avait été conféré de Constantinople à un autre titulaire, qui le reprit encore après la ruine d'Ipschir; de sorte que Kœprili-Mohammed partit sans avoir pu rien saisir.

Cependant, à Constantinople, l'ex-vesir Derwisch-Mohammed était mort, et 95,000 ducats et 800 bourses de piastres passèrent de sa succession dans le trésor. Ce dignitaire, Tscherkesse de naissance, trouvait moyen de satisfaire son goût pour le luxe et la magnificence, moins par les exactions que par une administration habile de sa fortune, l'exploitation de ses fonds de terre et le produit de ses troupeaux. Premier gouverneur de Bagdad après la prise de cette ville, il fut chargé de la repeupler et de rendre à la culture les champs dévastés; il tirait plus de 1,000 bourses par an de son commerce avec l'Inde par Baszra. Il achetait à bas prix des brebis des hordes de pasteurs persans qui faisaient paître leurs troupeaux dans le canton de Schehrsor, et les revendait avec un énorme bénéfice dans les boucheries de Bagdad; il trafiquait de la sorte et avec les mêmes avantages sur le grain, qu'il employait ensuite dans ses boulangeries. Lui-même se chargeait de tirer d'Alep le drap nécessaire à l'habillement de ses troupes; et, comme ses marchandises ne payaient aucun droit de douanes, il écrasait tous les autres marchands par sa concurrence. Il prêtait son

argent à 5 0[0, et se montrait en tout plutôt spéculateur qu'homme politique (1).

A Constantinople le peuple et les divers partis s'entretenaient beaucoup de la venue problématique d'Ipschir ; on se demandait ce qu'il faudrait attendre, s'il venait, qui serait rançonné, qui déposé, banni, mis à mort. On consulta le mufti pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux interdire tous ces propos et châtier quelques-uns de ceux qui enfreindraient la défense. Le sage mufti pensa qu'il ne serait d'aucune utilité de défendre les conversations sur tous ces sujets, et l'historiographe de l'empire ajoute : « Véritablement c'était là une sage opinion. » L'agent d'affaires d'Ipschir et le président de la chancellerie des registres (Rusnamedschi) partirent pour l'Asie au-devant du grand vesir. Le reis-efendi Schamisade obtint un chatti-schérif qui lui ordonnait, en considération de la nécessité de sa présence près de la Sublime Porte, d'attendre l'arrivée du grand vesir à Skutari, et de le recevoir en ce lieu avec le tschauschbaschi. Cependant Ipschir s'était avancé par Ishakli jusqu'à Nicomédie. A Ishakli, lui avait été présenté son ennemi Katirdschioghli, sandschak-beg d'Hamid, dont la grâce avait été due à l'intercession du kapudan-pascha Murad, et il l'avait reçu avec plus de bienveillance que Katirdschioghli ne s'y attendait. « Gracieux seigneur, avait dit le sandschak-beg en jetant par terre son casque et se prosternant aux pieds du vesir, je suis ton esclave, qui avoue sa faute et accourt pour te servir ; voici le fer, voici mon cou ; il t'appartient de commander le supplice ou de pardonner. » Ipschir, sentant son orgueil flatté par cet abaissement et cette soumission de son ennemi, l'accueillit avec bienveillance, lui rendit son casque et son sabre, et le revêtit d'un kaftan d'honneur. Quand le grand vesir fut à Nicomédie, la crainte et l'espérance agitèrent la capitale (février 1655). Dans un conseil tenu près du sultan, auquel assistèrent le mufti, le kaimakam, le kapudan-pascha, le souverain déclara sa volonté, que le sceau fût remis au defterdar, fidèle serviteur, bien préférable à l'indocile Ipschir. Murad-Pascha prit la parole pour supplier son maître de ne rien précipiter, d'attendre l'arrivée d'Ipschir ; ensuite tous les emplois se distribueraient. « Que dites-vous à cela ? » demanda le sultan au mufti et au kaimakam ; mais tous deux, consternés, ne trouvèrent d'autres paroles que : « C'est l'ordre de mon padischah. » Le kislaraga, les eunuques intimes, amis du defterdar et ennemis de Murad, interprétant le silence du mufti et du kaimakam en faveur de leur protégé, dirent alors au sultan : « Mon padischah, ne prêtez pas l'oreille à Murad, cet oppresseur qui a déterminé le meurtre de votre père Ibrahim. » De violents débats s'élevèrent entre les eunuques et Murad. Le sultan, troublé, mécontent, leur ordonna de sortir. Hors de la salle du conseil, les eunuques assaillirent le kapudan-pascha d'injures et de coups, tirèrent même leurs poignards, et crièrent au baltadschi qui le suivait : « Tuez-le ! » Murad-Pascha, saisissant son poignard, se défendit contre les assaillants. Comme c'était un homme agile et vigoureux, il s'ouvrit rapidement un passage en se retirant par la porte, et se trouva entouré de sa suite et de ses domestiques. Alors il s'écria : « Vous ne tarderez pas à subir votre châtiment pour avoir entraîné le padischah dans la voie de l'erreur ; il me convient de dire la vérité ; que l'empereur fasse ensuite ce qu'il voudra. » Les bostandschis, ne sachant ce que tout cela signifiait, voulaient tomber sur lui, lorsque heureusement survint le bostandschi-baschi ; et l'on détourna une hache prête à frapper la tête de Murad. Telle était alors la liberté des délibérations en présence du sultan. Pour atténuer l'effet de telles scènes sur le grand vesir, on envoya à sa rencontre son ami, le chodscha du sultan, Rihan-Aga, qui fut chargé d'une lettre flatteuse de la main du maître et d'une pelisse d'honneur. Ipschir reçut le chatti-schérif avec les marques d'un profond respect, et le député avec amitié ; puis, dans un entretien intime, il dit à celui-ci : « Écoute, aga, je sais qu'à l'instigation de quelques traîtres le padischah avait résolu de me mettre à mort ; mais, me confiant en Dieu, je veux néanmoins servir la foi et l'empire ; ensuite qu'ils fassent ce qu'ils veulent. » Rihan protesta, en invoquant trois fois le nom de Dieu, que le sultan et la Va-

(1) Naima, l. II, p. 489 et 490.

lidé étaient amis d'Ipschir, et s'engagea lui-même à le servir auprès de la cour. Maintenant Ipschir manda de Constantinople le tschausch-baschi et le reis-efendi, qui se trouvèrent dans le plus grand embarras, attendu qu'un chatti-schérif leur enjoignait de ne pas quitter la capitale. Murad Pascha, qu'ils consultèrent, leur dit qu'il leur était impossible de rester, et ils se mirent en route avec la plus grande répugnance. Le lendemain le directeur des douanes, Hasan, et le secrétaire des sipahis, Kalender-Mohammed-Efendi, allèrent aussi au-devant du grand vesir, portant pour lui de riches présents. Dans le premier entraînement de la crainte, le directeur des douanes offrit même son serail de Skutari à Abasa-Hasan, remit en secret à Gurd Mohammed et à Begsade Ali, à chacun une bourse de 250 ducats, et leur présenta en outre publiquement beaucoup d'objets d'un grand prix, afin de se frayer par ces médiateurs la route jusqu'à Ipschir, et d'obtenir de ce grand vesir un favorable accueil. L'inspecteur des registres de la chambre, Aligœs-Mohammed, Kiaja et factotum de Murad-Pascha, s'imagina que, par égard pour son maître, on le recevrait les mains vides. Ipschir ne lui adressa pas une parole, ne laissa pas tomber sur lui un regard, et chargea un de ses officiers de s'occuper de lui. Il déposa le tschauschbaschi, dont il donna la place au kiaja de la sultane Aische; il destitua les six généraux de la cavalerie, et fit occuper leurs places par ses créatures. L'un des agas déposés, Osman, ne voulait pas rendre l'étendard qu'on lui redemandait, parce qu'il comptait sur l'appui de Schaaban, époux de Meleki; mais il lui fallut céder. Le reis-efendi, après avoir rencontré l'accueil le plus glacial, ne put conserver aucun doute sur sa destitution prochaine. Ipschir s'étant avancé déjà jusqu'à Maldepe, et le lieutenant-général des janitschares avait annoncé dans les chambrées de ses soldats que le lendemain ils eussent à se tenir prêts pour l'entrée solennelle du grand vesir, quand un billet de la sultane Validé lui défendit de laisser un seul janitschare se rendre à Skutari. Cet ordre excita un étonnement général; et voilà ce qui l'avait provoqué : le sultan ayant fait inviter Ipschir à paraître seul et sans suite, celui-ci avait répondu qu'il voulait entrer dans la capitale avec toute la pompe attachée à sa dignité. Les janitschares, craignant que tous ces apprêts ne fussent dirigés contre eux, s'armèrent dans leurs casernes. Bientôt l'aga des janitschares et leurs quatre lieutenants-généraux, accompagnés de Chaszekis, s'avancèrent à la rencontre du grand vesir (25 février 1655). Enfin, Ipschir partit de Maldepe en grande pompe. Le mufti, les vesirs, les grands juges l'attendaient à Skutari. Il mit pied à terre seulement devant l'aga des janitschares, l'un de ses vieux amis; quant aux autres, il les reçut à cheval. La marche était ouverte par les chambellans; puis venaient les officiers d'état-major des odschaks, les deux grands juges, les vesirs, le mufti, vêtu de blanc, le grand vesir, complètement habillé de rouge. Derrière lui étaient ses compagnons d'armes les plus dévoués, Hasan-Abasa, Gurd-Mohammed, Begsade, Ali et d'autres chefs de rebelles, coiffés de bonnets dorés. Il descendit, à Skutari, au palais de sa fiancée, la sultane Aische, où un grand festin était préparé. Après avoir pris place entre le mufti et le kaimakam Melek, il présenta ses affidés, les chefs de rebelles, l'un après l'autre. Le mufti, homme adroit, d'un esprit souple et de manières gracieuses, trouva quelque chose d'agréable à dire à chacun d'eux : « La distinction avec laquelle vous les traitez, dit-il au grand vesir, témoigne de la valeur de ces faucons. » Deux jours après eut lieu l'entrée solennelle par la porte d'Andrinople. On voyait figurer dans le cortége soixante-trois ulémas et tous les grands dignitaires. Des chanteurs attachés aux régiments des janitschares entonnaient les vers composés par eux en cette circonstance, d'une voix si retentissante qu'on les entendait d'une lieue. Derrière le grand vesir marchaient les sipahis, les ssaridsches et les lewendes, entourés par les janitschares. Parvenu au sérail, tout le cortége se sépara en se déployant des deux côtés; le grand vesir et le mufti s'avancèrent seuls devant le kœschk. A la porte du grand vesir, les ulémas se retirèrent en saluant. Le lendemain furent célébrées les noces d'Ipschir avec la sultane Aische.

Ipschir commença son administration par

déposer ses ennemis et confisquer leurs biens. Le defterdar Morali, auquel il reprochait avec raison d'avoir prétendu au grand vesirat, fut déposé, renfermé, et dans la nuit même on fit partir Gurd-Ahmed-Pascha pour la Morée, afin qu'il y saisît les comptes, les biens et les frères du defterdar. Le kiaja du précédent grand vesir Derwisch-Mohamed-Pascha, Ali-Aga, signalé pour son savoir et son amour pour la justice, fut mandé chez Ipschir, qui voulut le revêtir de la pelisse d'honneur. « Gracieux seigneur, dit Ali, dites-moi d'abord pourquoi je dois me parer de ce costume, afin que je sache si je suis digne de l'emploi que vous me destinez. » Il lui fallut se couvrir de la pelisse d'honneur, puis Ipschir dit : « Sa Majesté le padischah, de son propre mouvement, t'a fait defterdar. » Ali-Aga se jeta aux pieds du grand vesir et le supplia au nom de Dieu et du Prophète de le délivrer d'un emploi pour lequel il n'était point propre. Ipschir fronça les sourcils et dit : « Puisque Sa Majesté t'a jugé capable, c'est que l'intelligence ne te manque pas. » Le grand vesir avait plus d'un motif de rancune contre le kaimakam Melek-Ahmed-Pascha, qui avait fait priver Abasa-Hasan de la place d'aga des turkmans, avait aspiré au sceau, et, ne pouvant le saisir, s'était efforcé de travailler au profit du defterdar Morali, et enfin était sorti des limites de ses fonctions provisoires pour s'occuper des questions les plus graves. Ipschir le fit appeler, lui déclara qu'il était gouverneur de Wan et qu'il devait se rendre sans délai à sa destination. Melek-Ahmed-Pascha n'osa pas même rentrer chez lui pour voir son épouse, et du palais du grand vesir se mit directement en route pour Skutari. Cette nuit même des tschauschs furent expédiés derrière lui, pour lui faire restituer 60 bourses qu'il avait reçues comme kaimakam. Le mewkufatdschi et le reis-efendi, ses deux agents les plus dévoués, furent déposés et jetés dans les Sept-Tours. Sidki-Efendi reçut la place de reis-efendi, qu'il avait jadis occupée. Déli-Burader et son frère, percepteur des contributions des zigeunes, ainsi que Ghodde-Kiaja furent arrêtés. Ipschir ordonna tout cela le visage sombre et menaçant, les sourcils froncés, sans adresser un regard ou une parole amicale à personne. Par cette conduite insultante il aliéna tous les esprits; il les irrita plus encore par la violation de sa promesse relativement à l'amélioration des monnaies; alors la piastre, qui était donnée au titre de 80 aspres, n'avait pas à beaucoup près cette valeur, car elle contenait une moitié de cuivre au lieu d'argent. La Validé avait fait adresser à Ipschir un chattischérif pour lui défendre de mettre à mort le defterdar Morali. Irrité de cette entrave, le grand vesir obtint une autre lettre du sultan qui bannissait Morali à Chypre. Quand Morali se fut mis en route, des courriers furent dépêchés sur ses traces pour le faire immoler. Deux pupitres contenant chacun 25,000 piastres, qui furent trouvés chez un dépositaire auquel l'ex-defterdar les avait confiés la nuit de sa déposition, servirent à Ipschir pour justifier l'exécution de Morali, qu'il représenta au sultan comme un traître. Schaaban-Chalife, époux de Meleki, fut obligé lui-même de restituer 80 bourses. Après l'éloignement de Melek-Pascha, ses deux principaux instruments, le mewkufatdschi et Ghodde-Kiaja, furent exilés à Chypre et embarqués pour l'Asie. Avant Nicée les tschauschs qui les accompagnèrent avaient été remplacés par quatre lewendes. Un aga d'Anatoli, vieille connaissance de Ghodde-Kiaja, qui vint au-devant d'eux avec vingt cavaliers, offrit à Ghodde-Kiaja de les délivrer en massacrant les lewendes. Le mewwkufatdschi ne consentit point à cette proposition malgré toutes les instances de son compagnon d'exil. Le lendemain ils furent atteints par des messagers de mort. Le reis-efendi Schamisade, après avoir vendu tous ses biens pour fournir 180 bourses, ne dut la vie qu'à l'intercession de ses nombreux amis. Il lui fut enjoint d'aller en pélerinage à la Mecque; mais il resta caché à Skutari, où le retenait peut-être la goutte. A l'occasion de la fête de l'équinoxe du printemps, Ipschir offrit au sultan trois chevaux d'une merveilleuse beauté, tout couverts de pierreries, avec des étriers, des sabres, des selles et des masses d'armes d'or pur, des ballots de challs et de riches étoffes, et une voiture chargée de 100 bourses de ducats; à la Validé, il présenta des objets d'une valeur de 20 bourses: mais le

silihdar et les favoris, contrairement à l'usage, ne reçurent rien du grand vesir.

La ruine d'Ipschir fut amenée par les masses sans frein de saridsches et de segbans, et par les sipahis, auxquels il devait son élévation. Ses trois auxiliaires intimes, Sidi-Pascha, Gurd Mohammed et Tajjaroghli, auxquels il avait abandonné des woiwodies dans l'Asie-Mineure, pressuraient le pays qu'ils accablaient de tous les maux de la guerre. Des plaintes arrivèrent en foule à Constantinople. Les sipahis, auxquels Ipschir avait promis le ghulamije et le weledsche, le rétablissement des listes jadis détruites et une distribution d'emplois, étaient violemment irrités de ne voir accomplir aucune de ses promesses dont l'épuisement du trésor rendait l'exécution impossible. Ils produisirent leurs griefs; et, comme on n'y fit point droit, ils écrivirent aux janitschares pour les exciter à faire cause commune avec eux. La lettre fut lue dans la mosquée du centre; d'abord elle resta sans résultat, combattue par le prédicateur Husein et les représentations des officiers. Alors les sipahis s'adressèrent aux chefs des anciennes bandes de brigands, à Gurd-Mohammed, Abasa, et autres champions de ce genre, afin d'obtenir par cette médiation qu'on leur tînt parole. Ipschir répondit à ses compagnons que les demandes des sipahis n'avaient pas obtenu l'assentiment du sultan; que plusieurs de ces gens avaient mal compris ses paroles, et que néanmoins il les protégerait contre les effets de la colère du sultan, qui avait ordonné de les châtier; qu'il leur fallait prendre patience jusqu'à la sortie de la flotte; qu'ensuite il mettrait l'affaire en bon train. Les médiateurs furent alarmés de cette réponse imprudente, qui révélait le plan formé par le grand vesir de se défaire des agitateurs. Ipschir avait fait inscrire dans les sipahis destinés pour la Crète des miliciens irréguliers des provinces qui lui avaient demandé ces sortes de places; et Katirdschioghli luimême devait s'embarquer pour cette île avec quelques centaines de ses gens. Aux désordres de ces saridsches, aux exigences des sipahis et à la crainte que pouvaient inspirer leurs interprètes, vint se joindre encore l'hostilité du puissant kapudan-pascha Murad, qu'Ipschir traitait sans aucune espèce d'égard, et dont il songeait à se débarrasser. Le grand vesir insista sur le prompt départ de la flotte. « Il faut absolument que la flotte prenne la mer cette semaine, dit-il un jour dans l'arsenal au kapudan-pascha, c'est la volonté irrévocable du padischah. » Murad lui répondit que c'était impossible, tant qu'il n'aurait pas obtenu 400 bourses nécessaires pour achever l'armement. « Seigneur collègue, reprit Ipschir, au temps de votre grand vesirat vous avez emprunté 400 bourses dont la reconnaissance se trouve encore parmi les papiers du sultan; plusieurs fois il m'a ordonné de recouvrer cette somme, et jusqu'alors je m'étais abstenu par ménagement pour vous et dans la pensée que vous la réserviez pour l'équipement de la flotte; mais je ne puis différer plus long-temps; prenez donc sur vous-même les 400 bourses dont vous avez besoin. » Murad répliqua que depuis long-temps il avait payé, mais qu'il n'avait pas osé réclamer la reconnaissance. Ipschir refusa les fonds demandés de la manière la plus positive, et Murad, voyant nettement que le grand vesir méditait sa perte, promit maintenant avec une condescendance affectée de mettre à la voile au plus tôt. En effet l'équipement fut poussé avec la plus grande rapidité, tandis que sous main le kapudan-pascha mettait en mouvement tous les leviers pour renverser son ennemi. Il fit appeler de nuit Gurd-Mohammed, sut l'amener à seconder ses plans, ainsi que d'autres agas des sipahis et Schaaban-Chalife, époux de la Meleki, si influente auprès de la Validé. Dans la ville fut répandu le bruit qu'Ipschir voulait faire venir d'Asie des lewendes et des sipahis afin d'écraser les janitschares, et qu'il préparait ensuite sa retraite au-delà du Bosphore. Tout cela était l'œuvre de Murad pour exciter les janitschares. Enfin Gurd-Mohammed découvrit aux sipahis mécontents à Skutari le plan du changement médité dans le gouvernement, et avec cinq cents d'entre eux se rendit sur l'hippodrome [8 mai 1655]. Des députés allèrent trouver les janitschares et ramenèrent des officiers de cette milice, qui feignaient de se faire entraîner de force. Deux des plus anciens soldats des deux corps et leurs représentants s'embrassèrent au milieu des

acclamations générales, l'alliance et l'amitié furent jurées; puis de tous les points des voix s'élevèrent contre l'oppression et les iniquités qui faisaient gémir les provinces et la capitale. On lut une quantité de fetwas rendus à cet effet par les ulémas des gouvernements de l'Asie-Mineure, et en conséquence il fut résolu qu'on se ferait justice soi-même. Sous la conduite de Gurd-Mohammed les insurgés se rendirent auprès du mufti pour demander son concours. Le mufti promit tout pour se délivrer, et porta le premier au grand vesir l'effrayante nouvelle du soulèvement. Ipschir par un rapport demanda au sultan l'assistance nécessaire. Le grand chambellan vint de la part du souverain exhorter les rebelles à se séparer, et à présenter leurs demandes par des voies régulières. « L'ordre est du padischah, dit Gurd-Mohammed; notre requête pour l'anéantissement du grand vesir est toute prête. » D'après les dispositions de Murad, provocateur de tous ces mouvements, les sipahis furent traités cette nuit-là comme des hôtes par les janitschares. Les canonniers et les armuriers, qui n'avaient pris aucune part aux révoltes précédentes, s'étaient réunis cette fois aux mutins, et restèrent toute la nuit sur l'hippodrome. Le lendemain, par le conseil de Murad, le sultan se rendit du palais de l'arsenal, où il avait attendu jusqu'alors, au sérail; enfin le troisième jour la ville tout entière fut en mouvement. Les rues étaient parcourues par des troupes de sujets accourus d'Asie pour se plaindre, portant sur leurs têtes des flambeaux allumés, comme un symbole de l'incendie qui dévorait l'empire. Les segbans, les ssaridsches, les sipahis et les janitschares formaient des masses énormes réunies sur l'hippodrome; là fut rédigée la requête au sultan, pour demander les têtes d'Ipschir et des kiajas. L'aga des janitschares Kenaan-Pascha vint au nom du sultan les exhorter au repos, promettant que le sceau de l'empire serait donné à un autre. De la multitude s'élevèrent des cris accusateurs : « Oppresseur, n'est-ce pas toi qui as distribué tant de places qui n'étaient pas vacantes, et privé ainsi de pain tant de braves jeunes gens? » Et aussitôt Kenaan, assailli par ces furieux, put à peine s'échapper au galop et regagner le sérail. Maintenant la colère se tourna contre le mufti, qui, d'après un bruit tout-à-coup répandu, voulait rendre un fetwa contre les sipahis et les janitschares. Le mufti et le grand vesir étaient allés au sérail; à peine avaient-ils quitté leurs maisons qu'elles furent saccagées par les insurgés. Dans le palais du grand vesir les pillards se saisirent de plus de 400,000 ducats, dans celui du mufti ils trouvèrent les trésors accumulés pendant trois générations en livres et en objets précieux, patrimoine de la famille d'Hasandschan, c'est-à-dire du grand Chodscha-Seadeddin. Puis, satisfaits de leur butin, ils brisèrent tout, vaisselle, sofas, bois, fer, portes et fenêtres. Cependant les généraux, les vesirs, le mufti, les grands juges s'étaient rassemblés dans le sérail. Lorsqu'arriva la nouvelle du pillage des habitations du grand vesir et du mufti, le sultan demanda : « Que faut-il faire? » Les ulémas, les vesirs gardèrent le silence. Alors Murad fit un signe au lieutenant-général des janitschares Ketschedschioghli, qui occupait la dernière place dans le conseil; celui-ci enhardi, se plaça devant le sultan, et dit : « Tes esclaves sont tous contents de notre padischah, mais ils ne veulent pas de ton lala, le grand vesir. » — « Qui rejettent-ils encore? » demanda le sultan. — « Le mufti, » dit Ketschedschioghli. Le prédicateur de la cour, Weli, confirma cette déclaration, en disant : « Tant que le vesir et le mufti existeront, ces gens ne se disperseront pas. » Ipschir, voyant l'impossibilité de se maintenir, se prosterna devant le trône, et déposa le sceau entre les mains du sultan, qui aussitôt le remit à Murad-Pascha. Hosamsade-Abdurrahman fut nommé mufti. L'annonce de la destitution du grand vesir et du mufti ne satisfaisant point encore les insurgés, une sentence de mort fut résolue; mais tous les ulémas, provoqués à cette démarche par le chef des émirs, Sireksade, s'opposèrent unanimement à la condamnation du mufti. « Fais étrangler Ipschir et jeter son cadavre dehors, » commanda le sultan au bostandschi-baschi; et cela fut exécuté aussitôt.

A l'aspect de la tête d'Ipschir, apportée dans l'hippodrome, un immense cri de joie sortit à la fois de toutes les bouches; on la fit passer de main en main, puis elle fut plantée sur une perche fort élevée, où le vent la fai-

sait tourner dans tous les sens (1). Le lendemain les sipahis et les janitschares ne se séparant point encore, et réclamant de nouvelles têtes, poussés par d'anciens ressentiments et par des haines nouvelles, deux des ulémas les plus éloquents, Bulewi et Iszmeti, vinrent, au nom du sultan, du grand vesir et du mufti, les engager à se disperser, leur promettant l'accomplissement de la parole qu'on leur avait donnée. Il s'agissait de la survivance des places de sipahis pour leurs fils, du rétablissement du weledsch et du ghulamije, et de la réintégration, sur les rôles, des sipahis que l'on en avait effacés (les tschaliks). Un acte en forme ayant été rédigé là-dessus, la prière fatiha fut récitée, Gurd-Mohammed s'embarqua pour Skutari avec les sipahis; les janitschares, les canonniers et les armuriers se retirèrent dans leurs casernes respectives (2). Hasan-Abasa, frère d'armes d'Ipschir, qui s'était tenu à Skutari avec quelques milliers de lewendes, en partie segbans, en partie ssaridsches, avait rejeté toutes les propositions de Gurd-Mohammed pour faire cause commune avec les sipahis. Gurd-Mohammed avait gagné la moitié de ses gens; il ne lui en restait que mille environ. Après l'exécution d'Ipschir, Gurd-Mohammed ayant encore tenté de l'amener à lui, Hasan lui cracha au visage en le maudissant, et à la tête de ses lewendes se dirigea vers l'Asie-Mineure avec le désir de venger la mort d'Ipschir. Murad se vit de suite réduit à la position la plus critique; car il lui fallait remplir la promesse faite aux sipahis et annuler les nominations d'emplois faites par son prédécesseur. La réintégration des sipahis retranchés des rôles et le rétablissement du weledsch et du ghulamije reportaient à cinquante mille sipahis et quatre-vingt mille janitschares (3) l'effectif de l'armée régulière réduit par Tarchundschi-Ahmed à deux mille cinq cent quatre-vingt-dix sipahis et cinquante mille janitschares; et pour la solde de telles forces le trésor ne suffisait pas; le désordre devint encore plus effrayant par suite de la reprise des gouvernements concédés sous Ipschir, et de la réinstallation de ceux qui les avaient achetés un an ou deux auparavant. Ce n'étaient que promotions contre promotions, destitutions opposées à destitutions; le labyrinthe était inextricable; les finances étaient tombées dans l'empire du chaos. Trois mois à peine étaient écoulés, et déjà Murad voyait l'impossibilité de tenir plus long-temps le gouvernail de l'état, s'il ne voulait pas exposer sa tête. Il sollicita donc la permission de se retirer et d'aller faire un pélerinage à la Mecque. Sa place fut donnée au vieux Suleiman-Pascha, époux de la sultane Aische (19 août 1655), Albanais de naissance, qui, sous Murad IV, était entré comme page dans le sérail, s'était élevé sous Ibrahim au poste de silihdar, puis était devenu gouverneur, et maintenant siégeait dans le diwan comme vesir de la coupole (1). Murad mourut en route à Pajas, où il fut enseveli.

Les suites des désordres de la capitale se manifestèrent bientôt dans les provinces. Gurd-Mohammed, qui avait obtenu de Murad-Pascha la place de chef des Turkmans, s'opposa, à Konia, à l'entrée du gouverneur de Karamanie nommé par la Porte, Sidi-Ahmed-Pascha, qui s'était lié d'amitié avec Hasan-Abasa. Afin de prévenir de plus grands désordres, on conféra de nouveau la woiwodie des Turkmans à Hasan-Abasa, et pour séparer de lui Sidi-Pascha, on investit celui-ci du gouvernement d'Alep. A la première nouvelle de cette nomination, Hasan-Abasa s'était mis en route pour Alep, et, à force de représentations sur la tyrannie de Sidi-Ahmed-Pascha, il avait déterminé les habitants à lui fermer les portes. Les gens d'Alep adoptèrent ce parti avec tant de résolution que Sidi-Ahmed-Pascha, après avoir mis le siége devant la ville, dut s'en éloigner pour aller prendre le gouvernement de Siwas, qui lui avait été conféré sur ces entrefaites. Aussitôt que Gurd-Mohammed eut été informé de l'échec de Sidi-Ahmed devant Alep, il envoya son kiaja en toute hâte à Tripoli, et lui-même monta à cheval pour se rendre à Constantinople. Comme il traversait Adana, sur l'ordre

(1) Naima, t. II, p. [illegible].
(2) Rapport de Panajotti, comme appendice à celui du résident impérial Renninger.
(3) Naima, t. II, p. [illegible].

(1) Osman-Efendizadé, Biographies des vesirs, et le Zubdet.

du gouverneur, le vieux et imbécile Dschaafer, frère de l'ancien grand vesir Gurdschi-Mohammed, il fut arrêté, puis décapité. Sa tête fut envoyée à Constantinople avec celle de Dschindi-Mohammed, autre chef de rebelles; ce fut là le seul service que l'imbécile Dschaafer eût jamais rendu à la Porte; mais du moins on avait des grâces à lui rendre. Abdi-Pascha fut nommé au gouvernement de Tripoli, qu'Ipschir avait conféré à Köprili. Abasa-Hasan ravageant la Syrie avec dix à douze mille ssaridsches, d'accord maintenant avec Sidi-Ahmed-Pascha, il y avait lieu de les déclarer tous deux rebelles; mais le nouveau grand vesir Suleiman trouva plus prudent de confirmer au premier sa woiwodie des Turkmans, de conférer à l'autre le rang de vesir, et de les charger d'occuper et de défendre les Dardanelles (1).

A Baszra, la tribu arabe d'Efrasiab s'était soulevée contre Murtesa, pascha de Bagdad, qui, sur l'invitation des deux émirs Ahmed et Fethi, seigneurs de Baszra, s'étant rendu dans cette ville, et n'ayant pas été satisfait des riches présents offerts par les habitants, avait pillé l'entrepôt des marchands indiens et arabes, et, pour détourner de lui-même la honte d'une telle action, avait ordonné le supplice des deux émirs, comme s'ils en étaient coupables. Dans la nuit même, les Arabes le chassèrent de Baszra, et à grand'-peine put-il s'échapper nu vers Bagdad. Murtesa fut ensuite nommé gouverneur d'Alep et prouva que le châtiment infligé par la tribu d'Efrasiab ne l'avait pas rendu meilleur. Avec soixante à soixante-dix bohémiennes et danseuses il parcourait son gouvernement, pressurant les habitants et leur arrachant de l'argent à force de tortures sanglantes. Les gens d'Alep se rassemblèrent dans la grande mosquée pour y rédiger régulièrement leurs plaintes et les adresser ensuite à Constantinople. Aussitôt ils furent assaillis par les segbans et les ssaridsches du pascha, qui, sans respect pour la sainteté du temple où était le tombeau de Zacharie, massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main, n'épargnèrent pas même les malheureux qui se réfugiaient près du tombeau vénéré; plus de cinq cents victimes furent immolées dans le lieu saint.

En Égypte aussi et même en Éthiopie, il y eut des soulèvements et des massacres. Les habitants de Suakin, après avoir tué deux mutesellims du pascha Mustafa, qui avait acheté le gouvernement moyennant 60 bourses, le repoussèrent lui-même quand il accourut de Dschidda. A la vérité, des troupes envoyées par le gouverneur d'Égypte, Chaszeki-Mohammed Pascha, sous le commandement du Beg Boschnak-Ahmed, les réduisirent à la soumission; mais pour assurer la tranquillité il fallait mettre en mouvement la garnison du Kaire. Les agas des troupes égyptiennes se refusèrent à cette opération, disant qu'ils étaient chargés de la garde du pays et de la sécurité des caravanes; que les agas eunuques, dont il y avait trente à peu près alors au Kaire, devaient maintenir l'ordre en Éthiopie. De là, des querelles et même des luttes à main armée entre les agas militaires et les agas eunuques. Ces derniers assassinèrent dans l'ombre ou tuèrent ouvertement plusieurs de leurs adversaires, ce qui fit exiler quelques eunuques à Ibrim. Deux des plus puissants, l'ex-kislaraga Taschjalar et le confident Mesud-Aga, s'enfuirent à Constantinople, où ils remplirent le sérail de plaintes contre le pascha; ils arrachèrent même une sentence de mort contre lui; mais la résistance des agas des troupes contre les agas eunuques du Kaire offrit un exemple bien excitant pour Constantinople.

Le grand vesir Suleiman-Pascha se trouva bientôt dans le même embarras que son prédécesseur; car les finances étaient toujours dans un effroyable désordre, que l'altération des monnaies accroissait de plus en plus. La piastre avait bien cours à 80 aspres, selon la fixation légale, et l'écu du lion à 70; mais la monnaie nouvellement frappée ne pouvait plus être reçue que pour son poids, et elle était désignée sous le nom d'argent de Bohémien ou des tavernes. Le defterdar, le sage et loyal Ali, qui n'avait accepté cette place que par contrainte sous Ipschir, sollicita maintenant la faculté de donner sa démission, et son exemple fut suivi par le grand vesir lui-même. L'architecte Kasim, qui antérieurement avait recommandé à la

(1) Naima, t. II, p. 547 et 548.

Validé le vieux Kœprili comme le seul homme dont la tête et le bras pussent porter secours à l'état, le signala maintenant à Suleiman-Pascha comme étant digne de recueillir sa succession. Mais ce fut encore en vain. Suleiman repondit : « Comment dans ce temps un homme sans fortune, comme Kœprili, pourrait-il convenir à la situation ? » Sur le conseil des agas eunuques les plus puissants par leur influence auprès de la Valide, le sceau fut donné au serdar de Crète, qui, depuis dix ans de lutte continuelle dans cette île contre les infidèles, avait défendu l'honneur de l'empire. En attendant son arrivée, l'on investit de l'autorité de kaimakam le kapudan-pascha Mustafa (27 février 1656). Alors le mécontentement public, depuis long-temps contenu, éclata par l'insurrection des troupes, l'une des plus remarquables de l'histoire des Ottomans, et qui vit un impuissant sultan foulé aux pieds par des soldats. Quelques centaines de janitschares revenus de Candie ayant à réclamer un quartier de solde, remplirent les rues de Constantinople de leurs plaintes ; ils criaient que durant l'année où ils soutenaient la cause de la foi, ils avaient eu des pierres pour oreillers et la terre toute nue pour matelas ; le kulkiaja les repoussa rudement et les menaça de la prison. Mais leur troupe fut grossie par des sipahis turbulents qui avaient aussi à se plaindre de retard dans le paiement de leur solde, et dont les meneurs étaient Mehter-Hasan, Schamli-Mohammed et Karakasch-Mohammed (5 mars 1656). Ils se réunirent dans l'hippodrome au lever du soleil et envoyèrent un message au sérail, pour demander un diwan à pied, attendu qu'ils avaient de graves propositions à faire. Aussitôt l'aga des janistchares fut déposé, et l'on commença d'autres changements parmi les officiers d'état-major. Mais tout cela ne fut d'aucun secours, car le feu de la révolte était attisé sous main par divers grands, nommément par le kaimakam, qui était poussé par le désir d'obtenir la place de grand vesir. Le sultan envoya le vieux Nischandschi vers les mutins pour les apaiser ; mais ce fut en vain ; le lendemain, la mission du vesir Taukdschibaschi et du grand juge n'eut pas plus de succès. Le troisième jour, les mutins insistèrent plus que jamais sur la tenue d'un diwan à pied. Le mewkufatdschi Kara-Abdullah, qui s'était offert comme négociateur, en se rendant à cheval du sérail à l'hippodrome, fut assailli par la première troupe de sipahis qui le rencontra, et mis en pièces. On accorda la réunion d'un diwan, qui devait être tenu, non point dans le sérail et devant la porte de la Félicité, comme dans les occasions semblables, mais sous le kœschk d'Alai situé à l'angle du palais, dont la vue commande la ville, et d'où le sultan avait coutume de regarder les processions solennelles derrière un grillage. Au-dessous de ce kœschk se rassembla la masse rebelle, le sultan étant derrière la fenêtre grillée. La foule cria que la fenêtre devait être entièrement ouverte pour que le sultan se montrât au peuple, et l'on se rendit à ce désir ainsi exprimé. Le sultan parut, ayant à sa droite le mufti, à sa gauche le kaimakam ; derrière étaient le kislaraga et le kapuaga. De nouveaux cris ayant fait entendre qu'il fallait éloigner ces directeurs, afin que le souverain parlât seul et d'après sa propre pensée, le mufti et le kaimakam firent quelques pas en arrière. Les deux eunuques se retirèrent à l'abri de la fenêtre grillée afin de pouvoir souffler au Grand-Seigneur les oracles qu'il allait rendre (1). L'artificieux juge Hasan s'avança et tint un long discours sur les fautes de l'administration, sur les anciens vices de corruption et de vénalité des charges, sur les anticipations des fermages, les arriérés de solde, l'influence des eunuques et l'altération des monnaies ; disant qu'il serait impossible de remédier à ces maux, si l'on n'abattait pas les trente têtes portées sur les listes qui allaient être remises (2). Une corde fut descendue du kœschk pour que l'on y attachât la liste de proscription, et Mehter-Hasan enveloppa dans le papier une poignée d'aspres rouges, comme un témoignage accusateur contre les coupables dont on demandait la mort. Le sultan dit ce que lui soufflèrent les eunuques masqués par l'appui de la fenêtre, et le kaimakam, au nom du souverain, cria aux mutins : « Mes serviteurs,

(1) Rapport de Reninger et de Panajotti ; Naima, l. II, p. 556.

(2) Ibidem.

les biens des hommes désignés sur cette liste seront confisqués, eux-mêmes seront bannis; mais cessez d'en vouloir à leur vie. » Cette concession ne servit à rien. Les rebelles crièrent au kaimakam : « Nous ne voulons pas de toi non plus. » Et le jeune sultan de quatorze ans, effrayé par ces clameurs, donna aussitôt le signal de l'exécution de ses deux conseillers secrets, des deux maîtres du harem et du palais, des eunuques noir et blanc accroupis à côté de lui. Ils furent étranglés par ceux qui tremblaient devant un froncement de leurs sourcils, et jetés de la fenêtre sur la place pour satisfaire la soldatesque irritée. Trois autres eunuques condamnés à mort, le chef de la chambre intérieure des pages, le grand trésorier, le précepteur du sultan, Bélad, s'étaient laissés glisser le long des murs, à l'aide d'une corde, d'un autre côté du sérail, pour s'enfuir à Skutari; le sultan descendit vainement aux prières pour obtenir leur vie. Les trois fugitifs furent saisis, étranglés, leurs cadavres, comme ceux du kislaraga et du kapuaga, furent traînés sur l'hippodrome, et attachés au platane planté en ce lieu. Le même sort frappa l'inspecteur de la douane, qui avait falsifié les monnaies à Brusa, le maréchal de la cour, dont les fils, couverts de vêtements de deuil, sollicitèrent vainement la faculté de détacher du platane et d'emporter les restes de leur père, enfin la puissante et orgueilleuse favorite Meleki et son époux Schaaban-Chalife. Les places vacantes des eunuques exécutés furent occupées aussitôt par d'autres, le sceau de l'empire fut destiné au kaimakam Surnasen-Mustafa, provocateur secret de la révolte, quoique cet emblème du pouvoir eût déjà été adressé au serdar en Crète. A peine le bruit s'en répandit que les mutins eux-mêmes en murmurèrent, car Mustafa leur plaisait bien comme artisan de révolte, mais non pas comme grand vesir. « Nous as-tu soulevés pour devenir grand vesir? » lui criaient-ils effrontément. Rum-Hasan, au nom des mutins, représenta au sultan que Surnasen-Mustafa ne convenait pas au grand vesirat, qu'il fallait faire prendre le gouvernail par une main plus ferme et plus habile. Ainsi, après une administration de quatre heures, Surnasen-Mustafa céda le sceau au second vesir Siawusch. Memeksade devint mufti au lieu d'Hosamsade, et au bout de treize heures fut remplacé lui-même par Mesud-Efendi. Le platane auquel étaient suspendus les cadavres des eunuques, des faux-monnayeurs et des concussionnaires, resta long temps un épouvantail pour les grands maîtres de la cour et les ministres, un enseignement terrible pour les agas et les vesirs; et les faits si étranges qui viennent d'être rapportés sont désignés dans les annales ottomanes comme les événements du platane (1).

A la suite de toutes ces exécutions et de ces changements, il fallut encore promettre aux rebelles de leur livrer les têtes qui leur manquaient d'après les listes de proscription, pour les déterminer à se séparer après sept jours d'agitation [8 mars 1656]. Par le renouvellement de tous les hauts fonctionnaires de l'état, l'administration était établie sur d'autres bases. Le nouveau mufti Chodschasade Mesud était un homme hardi dans ses propos, qui, avec le kaimakam Surnasen, avait poussé vivement aux événements du platane. Au baise-main, au lieu de porter la simple pelisse d'hermine, il parut avec un vêtement garni de fourrures, appelé kapanidscha, et avec le costume d'honneur exclusivement réservé aux vesirs, ce qui fit craindre d'autres prétentions de sa part. Halidschisade-Mohammed, le defterdar, soupçonné d'avoir pris part à l'altération des monnaies, fut renfermé dans les Sept-Tours, puis son cadavre fut jeté devant la porte de cette prison. Son successeur Kara-Gœs dut abandonner ses fonctions au bout de cinq jours à Defterdarsade-Mohammed-Pascha, et se rendre en prison. Les maisons des condamnés fugitifs, de l'inspecteur des douanes, du directeur de l'arsenal, de Deli-Burader-Mustafa et de l'architecte Mustafa, furent mises sous le sequestre, et les biens confisqués. Le kiajabeg Osman fut trouvé étranglé dans la maison où il s'était réfugié, puis on le pendit avec ses jarretières de soie au terrible platane. Le précédent kapudan-pascha

(1) Ces faits sont racontés en détail dans l'histoire de la destruction des janitschares, imprimée en 1243 (1828), sur l'ordre du sultan, par l'historiographe de l'empire, Es-Seid-Mohammed-Esaad, p. 97 à 99.

Sarnaser-Mohammed, qui avait été remplacé dans le commandement supérieur des flottes par Mustafa, gendre d'Halidschisade, reçut ordre de se rendre au plus vite à Erserum, dont on lui avait donné le gouvernement, et l'ex-grand vesir Suleiman-Pascha dut partir pour la Bosnie, qu'il était chargé d'administrer. Quant au vieux Gurdschi-Mohammed, qui avait voulu jadis se défaire du grand vesir actuel Siawusch, il en fut quitte pour un exil en Chypre. Le dernier mufti Memeksade fut banni à Brusa, le chef des emirs Sireksade à Modania (port de Brusa). L'ancien mufti Ebusaid, déjà plusieurs fois exilé, et revenu tout récemment à Constantinople, grâce à l'influence de Meleki, dut maintenant retourner à Gallipoli, et Asis-Efendi fut réduit à changer les produits considérables de la place de juge de Chios contre les revenus bien plus faibles affectés au magistrat de Modania : il sut se résigner à cette condition pour échapper au coup dont Mesud voulait le frapper. Dix jours après sa nomination le nouveau grand vesir Siawusch était arrivé de Silistra avec une faible escorte ; mais il portait en lui déjà le germe de la maladie dont il mourut au bout d'un mois. Faible et retenu au lit, il n'en donna pas moins carrière à sa haine contre le nouveau defterdar Mohammed-Pascha, représenta au sultan que ce dignitaire n'avait pas versé dans le trésor le dixième de tous les biens confisqués des personnes exécutées, nommément de Meleki et de l'époux de cette favorite, que pour cela il méritait la mort, sentence que le mufti confirmerait. Celui-ci donna une entière approbation aux paroles de Siawusch, et, quoique la vieille mère du defterdar se fût humiliée devant le mufti pour demander la vie de son fils, Mesud, au lieu de lui donner des consolations, lui dit : « Femme, personne ne veut de bien à ton fils, qui s'imagine être sage et vertueux ; sa grande puissance nous tolère à peine à notre place ; il doit donc mourir. » Dans la nuit même où fut exécuté l'innocent defterdar, mourut aussi le grand vesir (25 avril 1656). Par l'influence du mufti Mesud, qui espérait dominer seul sous un grand vesir insignifiant, le sceau fut donné au gouverneur de Syrie, Mohammed au cou tord, Turkman d'origine, né à Dschanik, dans les guerres contre les Persans sous Chalil-Pascha, Mohammed s'était signalé par sa valeur, et avait reçu quarante blessures, dont une lui fit tenir la tête penchée. Devenu successivement kiaja du grand vesir Kara-Mustafa, gouverneur de Karamanie, tschauschbaschi, ses services pour le renversement d'Ipschir lui valurent le rang de vesir ; ensuite il fut envoyé à Kanischa, puis à Damas, et reçut enfin la première dignité de l'état. Aussitôt, après l'envoi du sceau, le kaimakam, le vieux vesir Jusuf, avec l'aide du reis-efendi Schamisade et du defterdar Ssaarikatib, s'étaient occupés de délivrer la ville des provocateurs de révoltes qui, depuis les événements du platane, parcouraient les rues avec leurs bandes, et prétendaient se mêler de toutes les affaires. Avec le secours de Kara-Hasan, scheich qui possédait la confiance des janitschares et qui proposa pour kiaja des miliciens privilégiés, Ketsched-chioghli-Mohammed, le même qui avait demandé devant le sultan la tête d'Ipschir, le kaimakam, le mufti, le defterdar et le reis-efendi menèrent les choses avec la plus grande adresse. Ils se firent contraindre en apparence par les rebelles à prendre la bannière sacrée pour une expédition contre Sidi-Ahmed-Pascha en Asie Mineure, où, selon le désir des mutins, le sultan se rendrait lui-même, afin qu'ils fussent maîtres de sa personne dans le camp. A l'occasion d'une grande réunion préparée à cet effet, les principaux meneurs, Rum-Hasan, Schamli-Mohammed, Jamakali et Kara-Osman, furent saisis dans le diwan, et leurs têtes furent jetées au dehors pour effrayer leurs partisans, qui se dispersèrent à l'instant, de sorte que la tranquillité fut rétablie dans Constantinople (1).

Huit jours après la destruction de ces rebelles, parut à l'audience impériale l'ambassadeur indien Kaïm-Beg, chargé de présenter trois demandes : 1° Des secours pour aider à reconquérir Kandahar, qu'un siècle auparavant Humagun-Schah, voulant obtenir des troupes auxiliaires contre ses frères, après la mort de son père Baber,

---

(1) Naima, l. II, p. 368 et 569. Mohammed-Chalifa ; Solakdet, Abdi, Asis-Efendi.

avait abandonné au schah Tahmasip, qui depuis avait été repris par les Indiens, pour retomber de nouveau entre les mains des Persans ; 2° Un lieu particulier de prières pour les pèlerins indiens à la Mecque ; 3° Un architecte pour construire le fameux monument sépulcral de Nurmahal, qui aujourd'hui encore est un objet d'orgueil pour l'architecture indienne. Cette dernière requête seule fut accueillie, de sorte que le magnifique dôme élevé à Ahmédabad n'est pas moins un titre de gloire pour les Turcs, qui fournirent l'artiste auquel en est dû le plan. Pour reconnaître les avances faites par le souverain indien, la Porte nomma un ambassadeur près de cette cour orientale ; ce fut Maansade-Hussein, fils de l'illustre et infortuné prince des Druses Fachreddin. Signalé par ses talents et par ses connaissances, il avait été tout récemment investi des fonctions de kiaja du trésor et de secrétaire du cabinet ; témoin des derniers événements, il en a consigné les circonstances les plus remarquables dans son recueil historique, où son ami, l'historien Scharhulminarsade, les a puisées. On le chargea d'offrir au souverain indien de magnifiques présents. Il fut devancé par Kaïm-Beg, qu'il alla rejoindre à Baszra, où tous deux s'embarquèrent pour l'Inde. Dans ce temps parurent aussi à Constantinople des députés cosaques et un envoyé polonais, qui avait pour mission de représenter les Suédois comme ennemis de la Porte.

Aussitôt après le renouvellement de la paix de Zbaraw, Nicolas Bieganowski, porte-drapeau du palatinat de Lemberg, était venu chercher la ratification du traité. Sa simplicité était d'autant plus apparente à cause des souvenirs de la magnificence déployée par le prince Zbarawski, dernier ambassadeur extraordinaire de Pologne. Néanmoins sa seconde mission tient une grande place dans l'histoire, car il était accompagné alors de Jean Sobieski, fameux ensuite, comme roi de Pologne, par ses triomphes sur le peuple dont il était venu étudier le caractère et les mœurs. Cette fois Albert Radziejowski vint avec une suite de trente personnes offrir les remercîments de sa cour pour l'envoi de Mustafa-Aga, parti l'année précédente de Constantinople avec la destination de la Pologne, et qui avait été arrêté en route par les Suédois. Il sollicita aussi, en cas de nécessité, le secours du chan tatare dans les trois principautés de Moldavie, Valachie et Transylvanie (1). Il fut remplacé par Nabiansky, et après celui-ci, vers le commencement de l'année suivante, Bienenski de Lemberg fut chargé par le roi de Pologne d'exciter la Porte contre les Suédois et les Russes (2). De son côté la Porte restait sourde aux paroles du roi de Suède, qui, après avoir provoqué Rakoczy, voulait maintenant aussi pousser la Turquie contre la Pologne. Le monarque polonais envoya porter à Constantinople ses plaintes sur l'irruption de Rakoczy, par Marius Jaskolski, le même qui, trois ans auparavant, avait été chargé de transmettre la notification de la paix de Zbaraw au chan tatare. La mère de Rakoczy fit attaquer, par de prétendus voleurs, Jaskolski, auquel on enleva ses papiers (1657), et qui ne fut remis en liberté que sur les menaces du gouverneur de Silistra. Bien accueilli à Constantinople, il obtint la promesse d'un châtiment pour Rakoczy. L'ambassadeur vénitien Capello croupissait toujours dans la prison d'Andrinople. Le secrétaire Ballarino, d'intelligence avec le résident français de La Haye, renouvelait les projets de négociation de paix, mais il ne recevait jamais qu'une seule et même réponse : que la restitution de Candie était impossible à cause des mosquées élevées en ce lieu. Ce fut M. de La Haye qui, communiquant en termes amicaux au grand vesir la nouvelle de la prise d'Arras par Louis XIV, reçut cette réponse fameuse : « Il importe peu à mon maître que le cochon mange le chien, ou que le chien mange le cochon. » Le même esprit d'intolérance et de fanatisme éclata surtout dans le corps des ulémas rigoureusement orthodoxes, auquel appartenait l'ambitieux et cynique mufti Asis-Efendi. Dans son histoire, Asis rapporte avec orgueil que, pendant son bannissement en Chypre, le juge du magasin de sucreries de ce lieu ayant été con-

(1) Rapport de Reninger.

(2) Litteræ regis Poloniæ ad imperatorem Turcarum, 15 dec. 1656.

damné à mort pour avoir préféré la doctrine de Jésus à celle de Mohammed, le peuple se jeta sur l'hérétique conduit au supplice, le déchira de coups de poignard pour goûter à ce sang impur; que lui-même avait achevé le coupable déjà frappé sur toutes les parties de son corps. Et ce légiste, qui n'avait pas, disait-il, la force de tuer un poulet, se vantait d'avoir par cet acte acquis le mérite d'un champion de la foi dans la guerre sainte. Lorsque dominaient de tels hommes, il était naturel que le patriarche grec subît les traitements les plus outrageants. Déjà même le grand vesir avait prononcé une sentence de mort contre le patriarche Gioannicchio, sans autre motif que d'obtenir une forte somme offerte par un candidat pour le premier siége de l'église grecque, dont Gioannicchio avait renversé Parthenius aussi en donnant de l'or. Mais les métropolitains, prévenus des sinistres desseins de Mohammed, se réunirent et sauvèrent la vie à leur chef en déposant la somme promise par l'odieux aspirant. Au reste, Gioannicchio ne conserva pas sa dignité. Déposé bientôt après, il alla trouver les Vénitiens, auxquels il rendit de grands services en excitant le zèle de ses coréligionnaires après que sa tête eut été mise à l'abri des périls (1).

Le kapudan-pascha Mustafa avait sauvé sa vie en achetant, moyennant 400 bourses, le gouvernement d'Égypte; le nouveau grand amiral Kenaan Pascha, quittant Ofen, où le remplaçait un guerrier du même nom, vint prendre le commandement d'une flotte de soixante-dix-neuf voiles, de beaucoup supérieure à celle des Vénitiens, et franchit les Dardanelles [26 juin 1656]. Deux des plus gros bâtiments turcs, appelés Sultanes par les Vénitiens, tombèrent sur deux puissants vaisseaux de la république, auxquel on avait donné les noms de David et de Goliath, tandis que toute la flotte traversait le détroit. David et Goliath furent mis en feu par l'artillerie des Sultanes, ainsi que le vaisseau de Lazare Mocenigo, qui se jeta le premier au-devant de l'attaque ennemie. Mocenigo perdit un œil; le capitaine-général fut tué. Néanmoins la flotte turque fut complétement battue par les Vénitiens. Seize galères seulement s'échappèrent avec le kapudan-pascha (1). Plus de cinquante bâtiments avaient été coulés ou pris par les vainqueurs (2). Ce fut un désastre comme la marine ottomane n'en avait jamais subi depuis la bataille de Lépante (3). Les guerriers qui parvinrent à regagner Constantinople, après la honte d'une telle défaite, y furent notés d'infamie; on les surnommait les Noirs (4). Le 1er août, Mocenigo fit son entrée à Venise avec trois cent soixante prisonniers, traînant derrière lui les pavillons de la flotte vaincue (5). Les Vénitiens, qui, l'année précédente, avaient mené à si heureuse fin l'entreprise contre Volo (6), espérèrent maintenant se rendre maîtres aussi de Malvasia. Une escadre vénitienne assiégea la ville; mais le kapudan-pascha contraignit les forces de la république à se retirer, au moyen de la grosse artillerie tirée de Napoli di Romania (7). La flotte laissée devant les Dardanelles poursuivit les résultats de son triomphe par la conquête de Ténédos, de Samothrace et de Lemnos. La forteresse de la dernière île ne se rendit que le dix-neuvième jour du siége, et néanmoins ses vainqueurs y firent un riche butin. Les nouvelles de la prise de Ténédos et de Lemnos étaient parvenues à Constantinople bientôt après l'arrivée du nouveau

(1) Valiero, l. v, p. 285.

(1) Naima, p. 571, d'après Abdi; Brusoni, l. xiii, Valiero. Parmi les rapports vénitiens il faut citer : 1° Lettera di ragguaglio del combattimento tra l'armata veneta e la turca a' Dardanelli, sotto la direzione dell' ill. e ecc. S. capitan delle navi Lazaro Mocenigo, seguito li 21 giugno 1655, Venezia. 2° Lettera di ragguaglio della vittoria navale conseguita a' Dardanelli dall' armata della serenis. republica di Venezia, sotto il comando del già ill. et ecc. S. Lorenzo Marcello capitan. general del mar contra l'armata turchesca, a di 26 zugno 1656.

(2) Naima, p. 579.

(3) Ibidem.

(4) Ibidem.

(5) Brusoni, l. xiii, p. 362.

(6) Lettera di ragguaglio dell' impresa del Volo scritta da n. n. all' ill. et ecc. s. cavalier Michel Morosini, li 2 aprile 1655. Venezia, 1655.

(7) Naima, l. ii, p. 534; Hadschi-Chalfa, hist. des guerres maritimes, fol. 60; Brusoni, l. xiii, p. 367; Valiero, l. v, p. 363.

grand vesir, et fournirent à ses adversaires une des plus fortes raisons pour sa déposition. Tandis qu'il était en route, par les intrigues du mufti Mesud, le vieux kaimakam Jusuf, ami intime de Mohammed au cou tord, avait été mis à la retraite, et remplacé par Haideragasade. L'aga des janitschares, vesir Mahmud, avait été mis à mort sous prétexte qu'il se serait saisi de la plus grande partie de la fortune du kiaja des janitschares, pendu au platane. Le rebelle Sidi-Ahmed-Pascha, contre lequel les derniers mutins voulaient contraindre le sultan à porter la bannière sainte, accepta le pardon qu'on lui offrit, et vint à Constantinople, où il fut investi du gouvernement de Silistra. De son côté, le grand vesir, étant à Alep, avait installé Abasa-Hasan comme gouverneur de Diarbekr, et conféré la woiwodie des Turkmans, qu'il ne pouvait pas arracher de ses mains, au kiaja de ce chef audacieux. Le grand vesir était à peine depuis quinze jours à Constantinople que le mufti, si avide de domination, travaillait au renversement de ce vieillard de 90 ans qu'il ne pouvait mener à son gré, comme il s'en était flatté; mais il amena ainsi sa propre ruine. D'accord avec le kulkiaja Ketschedschi, avec le kiaja de la sultane mère du prince Suleiman, il trama une conspiration pour détrôner le sultan, et voulut d'abord éloigner le grand vesir. Mais celui-ci, informé de ces manœuvres, en donna de suite avis à la Validé. A la première réunion du conseil, le mufti ne fut point admis; on l'embarqua sans retard pour Brusa [17 juillet], d'où il devait gagner de suite Diarbekr, et sa place fut conférée au vieux Hanefi, qui déjà l'avait occupée quelques instants au temps de l'insurrection des eunuques ou des agas. Le juge de Brusa, Ssadreddinsade-Ruhalla, ennemi de Mesud, fit savoir que cet exilé différait son départ et levait des segbans pour l'escorter à Diarbekr. Il reçut un chatti-schérif qui lui ordonnait de mettre Mesud à mort à la première station de nuit, si celui-ci partait, ou dans Brusa même s'il s'y arrêtait encore. Le juge fit investir dès le soir même la maison où logeait Mesud, qui alors mangeait tranquillement des fruits au clair de la lune dans le kœschke. A la vue des hommes qui entouraient sa demeure, l'ex-mufti, plein de résolution saisit un sabre et fondit sur eux. Mais ses ennemis l'eurent bientôt accablé et le coupèrent en morceaux. Ce fut le deuxième mufti de l'empire ottoman qui subit ainsi une condamnation à mort violente, et les Musulmans regardèrent cette exécution comme un attentat à la sainteté de la première dignité de l'Islam. Les habitants de Brusa furent indignés de la manière dont le juge avait dirigé les coups, et surtout de la joie des Grecs, auxquels Mesud, étant magistrat de la ville, avait détruit trois églises, qu'il fallut ensuite relever, d'après l'ordre du grand vesir Kara-Mustafa. Le lendemain, moslims et chrétiens vinrent contempler le cadavre. Les premiers, en petit nombre, pour rendre leurs dévotions à un martyr; les autres se pressaient en foule afin de reconnaître le bras de Dieu appesanti sur le destructeur de leurs temples (1).

A Constantinople furent exécutés presque aussitôt l'ex-kaimakam Haideragasade, le kiaja de la sultane mère de Suleiman et le kiaja de Karatschelebisade-Mahmud. Le kulkiaja Ketschedschi échappa à la sentence de mort surpendue sur sa tête, grâce à l'intercession du scheich Karahasansade-Husein, qui détermina la Validé à interposer ses prières, de sorte que Ketschedschi en fut quitte pour le bannissement à Michalidsche. Melek-Ahmed-Pascha aussi, l'ex-grand vesir, qui, revenu de son gouvernement de Wan, se tenait paisiblement dans sa maison, fut soupçonné d'avoir pris part à des troubles; en conséquence on l'envoya dans le gouvernement de Silistra, d'où il ne devait pas tarder non plus à revenir. Tout récemment, tandis qu'il commandait à Wan, il avait triomphé de la résistance des Kurdes des environs, et surtout du chan de Bidlis, Abdul, qui refusait d'obéir à ses ordres [juillet 1655], et avait remplacé le père fugitif par son fils (2). Il avait pris sept begs kurdes et avait donné l'investiture à

(1) Naima, l. II, p. 582.

(2) Ewlia, avec beaucoup de détails, l. II, fol. 137. Les présents et les exhortations de Melek-Ahmed-Pascha adressés au chan, l. II, fol. 165; l'expédition contre le chan, l. II, fol. 239.

sept autres par le drapeau (1). Dans le palais du chan il avait trouvé de grandes richesses en argenterie et en meubles, et surtout un trésor bien précieux en manuscrits persans (2). Ensuite il chargea son secrétaire Ewlia de missions auprès des chans de la frontière de Perse : de réclamer du chan de Rumie une indemnité pour des brebis enlevées, de traiter avec le chan de Demboli pour la liberté du frère de Murtesa-Pascha. Dans toutes ses courses le célèbre géographe visita les tombeaux de beaucoup de saints et même celui du chef de rebelles Tschomarbaschi, qui, entré au service du chan de Bidlis, était tombé en combattant vaillamment les Kurdes-Hakiaris (3). Après la comparution de Melek-Ahmed-Pascha, le vieux grand vesir donna au sultan, le jour qu'il visitait l'arsenal, le spectacle de trois décapitations : de l'intendant de l'arsenal, qui n'avait pu rendre ses comptes, du secrétaire des bostandschis, et du Turkman Hadschi-Ahmed, pour complicité dans les événements du platane. Ces supplices, par lesquels Mohammed au cou tord commençait son grand vesirat, n'étaient guère propres à étouffer le mécontentement général excité par la perte du combat naval des Dardanelles et par la nouvelle apportée tout récemment de la soumission de Ténédos et de Lemnos aux Vénitiens. Encore moins les esprits pouvaient-ils être satisfaits des mesures compliquées adoptées par le vieillard encore énergique, mais d'une faible intelligence, pour montrer aux habitants de la capitale qu'il ne craignait pas l'apparition d'une flotte vénitienne à l'entrée du Bosphore. Dans cette pensée, il avait fait reblanchir les murailles de Constantinople, et, pour l'embellissement de la ville, ordonné la destruction de vieilles maisons entre la porte de l'Émir et les Sept-Tours. Le blocus de l'Hellespont fit augmenter le prix des vivres. Il fallait délibérer sur les remèdes à tant de maux ; le sultan quitta Skutari' rentra dans le sérail de sa capitale, et réunit un conseil [2 septembre 1656]. Le grand vesir et ses amis proposèrent que l'on ne fît plus qu'un seul gouvernement d'Aidin et de Ssaruchan, mais que l'Anatoli et la Karamanie fussent confiées à un seul pascha chargé de veiller en même temps sur Smyrne, Chios et Kos ; qu'à l'avenir on ne construisît plus que des galères dans l'arsenal. On tira du trésor du sérail et de la bourse des grands et des riches quelques sommes insignifiantes sous le titre de contributions de guerre ; tout cela s'éleva à peine à 100,000 piastres. L'on fut bien loin aussi d'obtenir le résultat espéré de la réunion des gouvernements dans une seule main ; car le grand vesir conféra ceux d'Aidin et de Ssaruchan à l'un de ses cliens, doué d'un faible esprit, vendit l'Anatoli et la Karamanie à un autre, et pour rassembler des vivres et des troupes, dépêcha quelques chambellans corrompus, qui, au lieu de guérir les maux du pays, les accrurent encore (1). Huit jours après, fut tenu un nouveau conseil. Le sultan dit au grand vesir : « Je veux aller moi-même à la guerre, il te faut donc faire les préparatifs nécessaires. » Le vieillard, pris au dépourvu, joignit les mains, comme pour implorer l'assistance de toute l'assemblée, et dit : « Très-glorieux, très-gracieux padischah ! que Dieu vous donne une longue vie et un long règne ! Au milieu du désordre qui domine et de l'indiscipline militaire, la guerre est difficile à conduire ; pour les préparatifs nécessaires il faudrait que le trésor public pût fournir 20,000 bourses. » Le sultan irrité garda le silence et leva la séance. Déjà, aux premiers symptômes de mécontentement, après la prise de Ténédos et de Lemnos, le chasnedar de la Validé, Ssolak-Mohammed, le précepteur du sérail, Mohammed-Efendi, l'ex-reis-efendi, Schamisade, et l'architecte Kasim, qui déjà deux fois avait proposé Kœprili comme grand vesir, s'étaient ligués en secret afin de faire donner le sceau de l'empire au candidat. En se rendant de Syrie à Constantinople, le grand vesir avait bien accueilli Kœprili, et l'avait emmené dans la capitale, où celui-ci se tenait alors fort tranquille. Mais aussitôt que Mohammed

(1) La conquête de Bidlis. Ewlia, l. II, fol. 311 ; l'investiture donnée aux Begs, fol. 314.

(2) Ewlia, l. II, fol. 315.

(3) Ewlia, l. II, fol. 324.

(1) Naima, l. II, p. 589.

au cou tord eut été informé par le silihdar du sultan de la proposition de Kasim, il nomma Kœprili pascha de Tripoli, et lui ordonna de se mettre en route sans retard. Le kiaja, admis dans la confidence des amis de Kœprili, essaya vainement de faire ajourner l'ordre de départ. Sentant que leur plan n'était pas encore mûr pour l'exécution, les amis de Kœprili manœuvrèrent habilement auprès de la Validé, qui fit nommer le silihdar gouverneur de Damas et rappeler le vesir Chaszeki, alors investi de ce commandement; on se dit de tous côtés que Chaszeki était destiné à recevoir le sceau, et l'attention du grand vesir fut détournée de Kœprili. Le silihdar, patron de Mohammed au cou tord près du sultan, était éloigné; mais les amis de Kœprili rencontraient encore sur leur route un bien puissant adversaire, l'aga des janitschares. Quand cet aga eut été déposé et remplacé par l'écuyer Sohrab, allié des partisans de Kœprili, celui-ci déclara nettement aux conjurés qu'il avait encore quelques points à soumettre à la Validé, après l'adoption desquels il serait prêt à prendre le fardeau du gouvernement. Dans l'après-midi même du jour où l'aga des janitschares fut déposé, Kœprili, introduit secrètement auprès de la Validé, qui lui demanda s'il ne redoutait pas les fonctions de grand vesir qu'on lui destinait, répondit en posant les demandes suivantes : 1° que chacune de ses propositions fût acceptée; 2° que dans la distribution des emplois il eût les mains entièrement libres, et qu'il n'eût à tenir compte de l'intercession de personne; 3° que nul vesir, nul grand, nul favori, par l'influence de la fortune ou à l'aide de présents faits aux confidents, ne pût usurper sur son autorité; 4° que nulle calomnie contre sa personne ne fût écoutée. Ces quatre points concédés, avec l'aide de Dieu et de la Validé, il assumerait la charge du grand vesirat. La Validé, satisfaite, jura trois fois le maintien de ces conditions « par le Dieu tout-puissant. » Le lendemain, trois heures avant la prière du vendredi, le grand vesir et Kœprili furent mandés au sérail [15 septembre 1656]. Après quelques reproches adressés au grand vesir sur les vices de son administration, on lui retira le sceau et on le mit lui-même sous la garde du bostandschi-baschi; puis Kœprili fut appelé dans la salle du trône. Le sultan répéta les quatre articles convenus, et dit : « A ces conditions je te fais mon vesir, investi d'un pouvoir sans limites; je verrai comment tu gouverneras; mes vœux sont avec toi. » Kœprili se prosterna et remercia son maître; de grosses larmes roulaient sur sa barbe blanche; et en ce moment retentit du haut des minarets le cri des muezzims : « Dieu est grand ! » Le soleil venait de traverser le méridien; c'était l'heure fixée par l'astronome de la cour comme la plus favorable pour l'investiture solennelle. En effet, la période la plus sanglante et la plus souillée de l'histoire des Ottomans était close; l'état allait renaître et recouvrer ses forces énervées, sous l'impulsion du vieux Mohammed-Kœprili.

LIVRE LIII.

PATRIE ET ORIGINE DE KOEPRILI. — LES ORTHODOXES ET LES HYPOCRITES. — ENVOYÉS D'AUTRICHE, DE PERSE, DE POLOGNE, DE SUÈDE ET DE TRANSYLVANIE. — LE PATRIARCHE EST PENDU. — ARMEMENTS ET BATAILLES DES DARDANELLES. — PRISE DE TÉNÉDOS ET DE LEMNOS. — DÉPOSITION DU MUFTI. — KOEPRILI PROTÉGÉ CONTRE LE SCHEICH HUSEIN. — FRONTIÈRE DE BOSNIE. — LE CHAN TATARE COMBAT LES TRANSYLVANIENS, LES MOLDAVES ET LES VALAQUES. — BARCSAY, PRINCE DE TRANSYLVANIE. — RÉVOLTE D'ABASA-HASAN — POLITIQUE PERFIDE DE KOEPRILI, ET MAUVAIS TRAITEMENT QU'IL FAIT SUBIR A DE LA HAYE. — MORT DES POËTES DSCHEWRI ET RIASI, DU MUFTI ASIS-EFENDI ET D'HADSCHI-CHALFA. — LE SULTAN SE REND A SKUTARI. — MURTESA-PASCHA BATTU PAR ABASA. — MASSACRE D'ALEP. — SUPPLICE D'HUSEIN. — LE MUFTI BOLEWI DÉPOSÉ. — LA FLOTTE BATTUE PAR OTTALIA. — SOULÈVEMENT EN ÉGYPTE. — ISMAIL, GRAND INQUISITEUR. — LE VESIR GURDSCHI, CENTENAIRE. — INSTITUTIONS DES TIMARES. — CONSTRUCTION DES NOUVEAUX CHATEAUX DES DARDANELLES. — RETOUR DE L'AMBASSADEUR ENVOYÉ DANS L'INDE. GHIKA, PRINCE DE TRANSYLVANIE AU LIEU DE MICHNE. — MORT DE RAKOCZY. — L'AMBASSADEUR AUTRICHIEN MAYERN A BRUSA. — SOUCHES OCCUPE SZATHMAR ET SZABOLCS. — SEID-ALI S'EMPARE DE GROSZWARDEIN. — EXPÉDITION DES TATARES ET DES COSAQUES EN RUSSIE. — ENVOYES COSAQUE, RUSSE, POLONAIS, ALGÉRIEN, ANGLAIS. — EXÉCUTION DE GOUVERNEURS ET DE POËTES. — CONSTRUCTIONS SUR LE DON ET LE DNIEPER.

Grand fut l'étonnement de la cour et de la ville à la nouvelle de l'élévation de Kœprili; car personne encore ne connaissait ses hautes capacités, personne ne les soupçonnait. « C'est un ignorant, disaient les lettrés, il ne sait ni lire ni écrire. — C'est un chef incapable, disaient les officiers de l'armée, qui s'est laissé battre et prendre par un rebelle tel que Wardar. — C'est un pauvre diable, observaient les employés supérieurs du trésor; il n'aura certainement pas les moyens de venir au secours du triste état des finances. — Comment, s'écriait-on de tous côtés, avoir pris un vieillard faible, ami du repos, sans vigueur, sans argent, sans autorité, dans un moment où des troubles intérieurs, la guerre au dehors, des rebelles au sein de la capitale et des ennemis devant les portes appelaient un homme doué d'un bras vigoureux, d'un grand courage et d'un caractere énergique, pour saisir le gouvernail et sauver le vaisseau de l'État assailli par de furieuses tempêtes. Kœprili possédait toutes ces qualités, mais elles ne s'étaient point encore révélées à ses contemporains, ou du moins quelques-uns seulement pouvaient l'apprécier : il n'arrivait pas à la direction des affaires dans la plénitude de sa force comme y était venu Sokolli; il avait déjà soixante-dix ans, et n'exerça le pouvoir que durant cinq années, mais du moins il le conserva jusqu'à sa mort naturelle; et ce court espace lui suffit pour s'assurer une haute place dans l'histoire et fonder en même temps la grandeur de sa maison; il transmit la toute-puissance du vesirat à son fils, tandis que le Sokolli, qui gouverna sous trois sultans, vit sa famille détruite dans la personne de son neveu, frappé par la main du bourreau, et périt lui-même sous les coups d'un assassin. Mohammed-Kœprili, petit-fils d'un Albanais, transporté dans l'Asie-Mineure, avait tiré son nom du lieu de sa naissance, la ville de Kœpri, à six lieues de

Mersifun, douze d'Amasia, au pied du mont Taschan, entre deux petites rivières qui se jettent dans l'Halys. Elle a changé son ancien nom de Karakede, pour prendre le nouveau à cause d'un pont (kœpri) de bois qui traverse l'un des cours d'eau dont il vient d'être question. Depuis l'éclat jeté par les Kœprili, on l'appelle Vesir-Kœpri, pour la distinguer d'un autre lieu désigné par le nom de Tasch-Kœpri (pont de pierres). Elle contient treize mosquées, plusieurs chans, des bains, des couvents et des sérails, entre autres, ceux de Sultan-Mustafa, de Jusuf-Aga, riche janitschare, de Kœprili, et du fameux rebelle Abasa-Hasan; quarante-six villages qui en relèvent attestent encore la prospérité dont elle jouissait au temps des glorieux vesirs sortis de ses murs; alors elle réunissait plus de six mille familles; aujourd'hui l'on n'en compte que deux mille. Le château élevé sur une montagne escarpée commandant la contrée environnante n'avait reçu ses ouvrages importants que cinquante ans avant Kœprili et le géographe Ewlia, pour résister aux rebelles transportés en Asie à la suite de la bataille d'Erlau. Dans sa jeunesse, marmiton, puis cuisinier dans le sérail, Mohammed-Kœprili était devenu à vingt-cinq ans payeur du grand vesir Chosrew, puis s'était élevé à la dignité de grand écuyer sous Kara-Mustafa; ensuite il avait été nommé successivement gouverneur de Damas, Tripoli, Jérusalem; revêtu cinq ans auparavant des insignes de vesir de la coupole, il s'était vu éloigné bientôt avec le titre insignifiant de sandschakbeg de Gustendil. En retournant vers le lieu de sa naissance pour aller combattre Wardar-Pascha, il avait été défait et pris par ce rebelle, et ensuite délivré par Ipschir, ainsi qu'on l'a raconté en son lieu. Ipschir lui avait rendu le gouvernement de Tripoli, dont il fut dépouillé presque aussitôt par le successeur Murad-Pascha; de sorte qu'il était sans emploi à Kœpri, quand passa Mohammed-Pascha se rendant de Damas à Constantinople. Le nouveau grand vesir l'emmena dans la capitale, d'où il aurait voulu ensuite l'éloigner quand il reconnut trop tard en lui un dangereux rival. Cependant il n'intrigua pas pour arriver à la première dignité de l'empire; ce furent les efforts de ses amis qui l'y portèrent; car ces personnages avaient reconnu toute sa valeur, et voyaient en lui le sauveur de l'état. On vit à quelles conditions lui-même voulut bien accepter le fardeau du gouvernement.

Le sultan, après avoir ordonné la confiscation des biens du vesir déposé, Mohammed au cou tord, voulait encore qu'on le mît à mort; les prières de Kœprili sauvèrent la vie à ce vieillard de 90 ans, auquel on donna le gouvernement de Kanischa pour qu'il allât s'y éteindre. L'ex-defterdar Sadschbaghi-Mohammed-Pascha, qui avait racheté sa vie moyennant 150 bourses, n'en jouit pas longtemps, car il mourut de peur le lendemain. Huit jours après que Kœprili eut reçu le sceau, un vendredi, au moment où les muezzims appelaient du haut des minarets les fidèles à la prière (22 septembre 1657), on vit se rassembler dans la mosquée du sultan Mohammed les fanatiques adhérents de Kasisade, les rigoureux orthodoxes qui espéraient bien donner libre carrière à leur esprit de persécution contre les ssoffis et les derwischs, valseurs et joueurs de flûte, sous le vieux Kœprili, qu'ils regardaient comme un vieillard impuissant. Ils délibérèrent dans la mosquée et prirent la résolution de détruire de fond en comble tous les couvents de derwischs aux cheveux flottants et aux turbans en forme de couronne, de contraindre ces religieux à renouveler la profession de foi, de mettre à mort ceux qui s'y refuseraient, de renverser aux mosquées des sultans tous les minarets à l'exception d'un seul, de proscrire la vaisselle d'or et d'argent, les vêtements de soie, le tabac, le café et l'opium, le chant des hymnes, les escortes avec des tambours et des flûtes, la valse des derwischs, enfin de condamner comme hérésies tous les points du rituel dans lesquels les partisans de Kasisade s'éloignent de ceux de Siwasisade, et de châtier comme hérétiques ceux qui voudraient y persister. Dans la nuit toute la ville fut en mouvement; les étudiants des divers colléges qui avaient des recteurs et des professeurs orthodoxes s'armèrent de bâtons et de couteaux, rallièrent à eux des marchands et leurs esclaves armés, et commencèrent à se rassembler par troupes près de la mosquée de Mohammed II, à menacer de leurs cris les derwischs, mewlewis, chalwetis, dschelwetis et schemsis.

A peine informé de ces agitations, le grand vesir envoya aux scheikhs prédicateurs des messagers pour les inviter au repos; cette démarche étant restée sans résultat, il fit un rapport au sultan sur la nécessité de détruire ces fanatiques; il commua en bannissement la sentence de mort prononcée aussitôt par le grand seigneur, et à l'instant furent embarqués pour Chypre Ustuwani, Turk-Ahmed, Diwane-Mustafa et d'autres instigateurs du mouvement des zélateurs religieux.

Déjà deux fois Kœprili avait adouci la rigueur des sentences obtenues sur ses propres rapports. Il espérait par cette indulgence calmer les terreurs de la sultane Validé, qui avait juré, au nom du sultan, les conditions exigées pour l'acceptation du grand vesirat; il se flattait ainsi d'amener cette princesse à consentir à l'exécution de son protégé, l'ancien defterdar Karagœs-Mohammed-Pascha. Le rapport lui ayant été renvoyé revêtu de l'approbation du souverain, Karagœs fut mis à mort à l'instant [7 octobre 1656]. Abasa-Ahmed-Pascha, compatriote du kapudan Kenaan-Pascha, et l'un des principaux auteurs de la grande défaite de la flotte aux Dardanelles, qui, comptant sur la protection toute particulière de la Validé, était venu à Constantinople, n'en fut pas moins exécuté aussitôt après son arrivée, au grand effroi de tous les protégés de la Validé. Le vieux mufti Hanefi fut déposé, et à sa place fut nommé Balisade, homme savant, auteur des commentaires sur des ouvrages de droit et sur la tradition. Le defterdar Diwrigi-Mohammed-Pascha, outragé par les troupes qu'il ne pouvait payer faute d'argent, vint tout ému et tremblant de colère se plaindre au grand vesir. Kœprili, quoique irrité, dit en souriant : « Les choses vont ainsi maintenant. Connais-tu donc si peu le monde? Combien de fois les defterdars tes devanciers n'ont-ils pas vu briser leurs vitres? Ils en ont été quittes pour les renouveler. En attendant que Dieu nous accorde la grâce de régler les choses, il nous faut prendre patience. » Mais le defterdar n'ayant pas voulu se résigner ainsi, sa place fut donnée le lendemain au baschibakikuli Ahmed-Aga. Chalil-Aga, chef de la première chambre, qui avait été particulièrement distingué par la faveur du sultan, était devenu d'autant plus désagréable au grand vesir, qui le mit à la retraite avec un traitement quotidien de 200 aspres et le remplaça par l'aga du sérail de Galata, Gurd Sefer. Le kapudan-pascha Sidi-Ahmed, personnage d'une grande autorité, auquel ses amis du harem avaient voulu procurer le sceau de l'empire, et qui se croyait tellement assuré du succès que ses gens promettaient déjà des emplois, fut nommé serdar en Bosnie, et reçut ordre de se rendre aussitôt à sa destination; l'amiralat passa au gouverneur déposé de Temeswar, Mohammed-Pascha le Boiteux [12 décembre 1656]. L'ambassadeur persan, qui était venu avec des présents demander le maintien de la paix, fut reçu par le grand vesir à Ejub, où lui fut donnée une fête brillante dans le jardin de Jusuf-Pascha. L'on nomma Ismaïl-Aga pour aller représenter la Porte auprès de la cour de Perse et offrir aussi quelques objets précieux au schah. Après avoir obtenu une audience solennelle, le diplomate ottoman resta trois mois à Iszfahan, et revint ensuite à Constantinople. Quatre mois plus tard, le résident impérial près de la Porte, le Styrien Simon Reninger, présenta en audience solennelle auprès du grand vesir et du sultan les lettres de créance au nom du nouvel empereur Léopold Ier. Prenant la qualité de ministre, il obtint un siége qu'Ipschir lui avait refusé comme à un simple résident. Les irruptions sur les frontières n'étaient nullement comprimées, ce qui donnait lieu à des plaintes et à des griefs réciproques. Ainsi, trois ans auparavant, les Turcs, au nombre de quatre mille, avaient porté leurs courses jusqu'aux domaines du prince Eggenberg, à Radkersburg; près de Neuhausel, soixante-quatre heiduques avaient été massacrés; d'un autre côté, des tschauschs envoyés par le gouververneur d'Ofen au feld-maréchal comte de Puechhaim à Vienne, vinrent se plaindre d'irruptions faites par Batthyany et Forgacs, d'assassinats commis par des hussards et des heiduques entre Komorn et Gran. Le jour même où le résident impérial présentait ses nouvelles lettres de créance, une audience fut aussi accordée aux envoyés transylvaniens et suédois. Le roi de Suède demanda par son représentant Claudius Sohalam, le

même qui avait conclu la ligue avec les Cosaques et la Transylvanie, que le sultan ordonnât au chan des Tatares de se joindre aux Suédois contre les Russes. Il lui fut répondu « que la Porte se lierait volontiers d'amitié avec la Suède, mais que le roi devait faire la paix avec la Pologne (1). » Un mois après, vinrent de nouveaux envoyés suédois, Liliencron et Gotthard Wellig, et des députés de Rakoczy, François Szepessi et Nicolas Tordai; les Suédois avaient encore pour instructions d'exciter la Porte contre la Pologne. D'un autre côté, le représentant polonais, Nicolas de Leszczye Jaskolski manœuvra près de la Porte pour lui persuader que la Russie méditait de pousser les Grecs à l'insurrection (2). Les députés transylvaniens furent jetés dans les Sept-Tours, à cause du retard de leur maître à payer le tribut et de son indocilité envers les ordres de la Porte, qui lui défendaient de faire cause commune avec les Suédois et les Cosaques contre la Pologne. Les envoyés suédois, craignant pour eux-mêmes quelque traitement de ce genre, offrirent au grand vesir un présent de 500 ducats (3). Wellig mourut bientôt après; Liliencron fut congédié sans réponse (4). Rakoczy attira les woiwodes de Moldavie et de Valachie dans ses intérêts [15 août 1657]; Constantin Scherban, prince de Valachie, qui avait commencé son règne en faisant couper le nez à son rival au trône, Dikoghli, et ensuite avait fait pendre Chryse, autre aspirant à la principauté, réclama de Rakoczy 8,000 ducats prêtés à celui-ci par Matteo Bessaraba. Rakoczy paya, mais en même temps excita les milices du pays (seimes) contre le prince. Dans la suite il s'unit avec Scherban contre la Pologne, mais pour l'abandonner; les Moldaves et les Cosaques imitèrent cette défection, ce qui causa la défaite du prince valaque (5). Ensuite Rakoczy fut déposé par la Porte, et à sa place fut nommé François Rhedei. Aussitôt qu'il eut reçu l'hommage des états transylvaniens, Rhedei députa Sigismond Banfi auprès du gouverneur d'Ofen, et envoya François Keresztesi comme ambassadeur extraordinaire à Constantinople; mais ni l'un ni l'autre ne purent se faire écouter.

Le grand vesir avait appris par ses espions, répandus partout, que la plus mauvaise partie des rebelles auxquels on devait les événements du platane et le pillage des trésors de la famille de Seadeddin, s'agitait encore pour accomplir quelques mauvais desseins. Ces misérables crurent trouver une occasion favorable dans l'éloignement de Sidi-Ahmed-Pascha, qu'ils auraient voulu voir rétablir dans son poste de kapudan-pascha, ou même élevé à la dignité de grand vesir. Kœprili-Mohammed alla trouver le mufti, et lui demanda une attestation écrite que rien de ce qu'il avait entrepris jusqu'alors n'était contraire aux lois; il voulait produire ce témoignage devant le sultan. Le mufti ne fit aucune difficulté de le satisfaire, et signa la déclaration telle que la rédigea le reis-efendi Schamisade. « Mais à quoi bon cette pièce? » demanda-t-il au grand vesir. — « A m'assurer de votre persistance, répondit Kœprili; si par hasard mes adversaires essayaient de vous attirer de leur côté, comme on a déjà gagné tant de vos prédécesseurs, une pièce écrite par vous témoignerait en ma faveur auprès du sultan. » Le mufti protesta de nouveau de la sincérité de son concours pour les projets salutaires de Kœprili (1). Celui-ci s'adressa maintenant au scheich des janitschares, Kara-Hasansade, au vieux Husein, qui déjà avait aidé les précédents grands vesirs à saisir les provocateurs des événements du platane, et les trouva également prêts à le seconder. Ensuite il appela en conférence secrète l'aga, le lieutenant-général des janitschares et les principaux officiers de l'état-major de ce corps. Après les avoir amenés à s'engager, par serment, à faire des efforts énergiques pour le rétablissement de la tranquillité, il indiqua un grand conseil pour le lendemain. Pendant la nuit où l'on craignait des trou-

(1) Rapport de Beninger; lettre du roi de Suède, du 23 septembre 1656.

(2) Rapport de Beninger.

(3) Rapport de Beninger, des trois envoyés tirés ex arce Ened. 4 aug. 1657.

(4) Historia belli cosacco-polonici, autore Grondski. Pestini, 1789, p. 408 et 409.

(5) Engel, Histoire de Valachie, p. 300 et 301.

(1) Naima, t. II, p. 908.

bles, le grand vesir fit des rondes en personne avec l'aga des janitschares. Le lendemain mercredi (5 janvier 1657), les vesirs et les emirs, les agas et les ulémas étant rassemblés, parut un chatti-schérif ainsi conçu : « Depuis mon avénement au trône les sipahis n'ont pas cessé d'enfreindre toutes les règles, de fouler aux pieds leurs devoirs et l'honneur de l'empire. Leur destruction est confiée à mon grand vesir, comme l'objet le plus important pour la foi et pour l'empire. Les sujets bien pensants qui offrent leurs bras au grand vesir pour le châtiment des méchants sont assurés de ma bienveillance et de mes vœux les plus tendres. » Tous les assistants déclarèrent unanimement qu'ils avaient attendu de jour en jour le châtiment des provocateurs de troubles, et que l'ordre était du padischah. Après que le rapport de cette déclaration eut été déposé devant l'étrier impérial, le sultan vint en personne et dit avec résolution : « Il faut chercher les fauteurs des complots et les mettre à mort. » Le jour même, le silhidar déposé, Ahmed-Aga, le kiaja des dschebedschis, Chalil-Aga, le grand chambellan, Chaszeki-Mustafa-Aga, furent décapités devant le kœschke des processions. Soixante de leurs agents les plus signalés, complices de la révolte, furent saisis, et leurs têtes roulèrent devant le kœschke, au lieu même où ils avaient forcé le sultan à prendre leur liste de proscription et à leur jeter étranglés les deux grands maîtres de la cour. Dans la nuit même où le vesir et l'aga des janitschares faisaient la ronde, les rangs des janitschares, des sipahis, des dschebedschis, des topdschis, étaient purgés des perturbateurs, dont on donnait les cadavres en pâture aux poissons de mer. Vingt receleurs de bien volé, qui n'appartenaient pas aux soldats, furent décapités sur l'hippodrome. La tête du defterdar de Bosnie, Alagos, fut envoyée d'Andrinople. Surnasen-Mustafa-Pascha était mort tout naturellement comme gouverneur d'Erserum. L'ex-silihdar Sawusch-Pascha, comptant sur un appui dans le sérail, n'avait pas obéi à l'ordre qui lui enjoignait de se rendre dans le gouvernement qu'on lui avait conféré. Le grand vesir fit un rapport là-dessus, et conclut qu'un tel exemple étant dangereux, il fallait mettre à mort le coupable. La décision souveraine se faisant attendre, parce que le sultan prêtait l'oreille aux insinuations des favoris, Kœprili parut devant le trône, le sceau à la main, pour le remettre, attendu que, contrairement aux engagements pris, son rapport était resté sans résultat, et que l'on avait écouté les calomniateurs. Le sultan dit : « Je t'abandonne, pour les punir, tous ceux qui se mêlent de tes affaires; agis selon tes idées. » Par ménagement pour l'honneur du sultan, la vie de Sawusch fut épargnée pour le moment; Kœprili hésita même quelques mois avant d'éloigner les sycophantes. Mais un jour ses adversaires les plus influents, le teneur d'étrier Anber-Mustafa, l'aga du turban Gurdschi-Ibrahim, le grand écuyer Omer, le silihdar Abasa-Mustafa, durent quitter le sérail avec des pensions ou des emplois. Déjà Kœprili avait réduit la pension du scheich maure Salim, jongleur paré d'un masque de sainteté, dont il a déjà été question. Le prétendu saint murmura hautement et se répandit en injures. Dans la nuit même il fut étranglé et jeté à la mer par l'exécuteur Sulfikar, qui avoua dans la suite à ses amis intimes avoir ainsi précipité dans le Bosphore plus de quatre mille personnes (1). Quand un pareil traitement était infligé à un scheich, oracle de la populace de la capitale, l'on devait trembler pour le patriarche grec, reconnu coupable d'un crime d'État. On avait intercepté une lettre de sa main au woiwode de Valachie, Constantin, dans laquelle il disait « que l'Islam approchait de sa fin; que la foi chrétienne allait établir sa domination universelle; qu'au premier instant toutes les contrées seraient entre les mains des chrétiens; que les seigneurs de l'Italie et de la croix deviendraient les maîtres de l'empire. » Quand on lui demanda compte de cette lettre, le patriarche répondit qu'il écrivait tous les ans des circulaires de ce genre pour recueillir des aumônes. Il fut pendu à la porte de Parmakkapu. C'était le troisième patriarche de Constantinople qui subissait ce supplice. Le gouvernement était poussé à la

(1) Naima, l. II, p. 614.

rigueur ; des accusations s'élevaient contre tout le clergé grec. On prétendait que dans les derniers troubles beaucoup de Grecs, empruntant des costumes de janitschares, s'étaient ainsi mêlés parmi les mutins. Quand on fit brusquement des perquisitions chez le patriarche, on trouva bien chez lui quarante à cinquante dolmans et bonnets de janitschares, mais ils appartenaient à la troupe assignée pour garde de ce prélat.

Koeprili, qui avait attiré sur lui beaucoup de malédictions par les deux exécutions de Kasim et du premier pasteur de l'église grecque, voulut, par compensation, assurer le service des prières publiques, d'autant plus que le moment arrivait d'ouvrir la campagne. Un pieux scheich de Kastemuni, appelé Mohammed-Sadik, ayant proposé que le grand vesir fît réciter chaque jour mille fois la sure feth (de la conquête), vit ses paroles très-favorablement accueillies. Le sultan choisit donc cent un jeunes garçons parmi les pages de la chambre, qui furent chargés de répéter, chacun dix fois, la prière de la conquête dans la mosquée ; il fit rechercher en outre tous les pages qui portaient le nom de Mohammed ; il s'en trouva quatre-vingt-douze. Ces derniers devaient réciter tous les vendredis quatre-vingt-douze fois les versets en question. L'écrivain des choses remarquables de son temps, le grand cafetier Mohammed-Chalife, fils d'Husein le Bosnien, se trouva inscrit parmi les quatre-vingt-douze pages d'élite. Les dispositions restèrent ainsi maintenues jusqu'au départ du sultan pour la guerre. Dès ce moment quarante-un pages seulement sur les cent un récitèrent tous les jours la prière de la conquête (1).

Des ordres furent expédiés dans tout l'empire pour presser les armements et les approvisionnements nécessaires; les étendards furent plantés devant la porte du sérail, en face de la caserne des armuriers (23 février 1657). Soixante bâtiments nouveaux furent construits ; le kapudan-pascha Topal-Mohammed prit la mer avec trente-six galères et quatre mahonnes. Il parut à l'entrée des Dardanelles plus tôt que les Vénitiens ne l'attendaient, avant même l'arrivée de leur flotte. Le capitaine général Mocenigo accourut en toute hâte de Candie avec dix-neuf galères et seize galeasses, enleva quelques tschaiks dans le canal de Chios, et atteignit l'escadre turque au moment où elle se dirigeait vers Samos (1). Trois jours après, les Vénitiens eurent un engagement avec les Barbaresques, auxquels ils prirent le vaisseau amiral et la capitana. Parmi les prisonniers se trouvèrent Aïdin-Tschausch, qui avait été envoyé de Constantinople avec de l'argent pour amener ces renforts, Mohammed, colonel des janitschares, Husein d'Alger, commandant de l'escadre. Des marchandises égyptiennes d'une valeur de 300,000 piastres tombèrent entre les mains des vainqueurs. La flotte vénitienne parut ensuite devant Sugadschik, dans le golfe de Scala-Nova, et prit la forteresse, dans laquelle se trouvaient trente canons portant la plupart l'empreinte du lion de Saint-Marc, et qui avaient été transportés en ce lieu après la conquête de Chypre. Ces mauvaises nouvelles et l'annonce d'un échec éprouvé dans une tentative sur Spalato furent compensées par l'avis d'un avantage (2) remporté en Crète par les Ottomans sur les Vénitiens bien supérieurs en nombre (3). Pour réparer les pertes éprouvées sur mer, l'on arma complètement parmi les bâtiments nouvellement construits dix-neuf galions, dix mahonnes, treize galères et le vaisseau amiral (la Baschtarda) ; de plus on envoya vers les Dardanelles, sous le commandement de Schemsi-Paschasade, cinquante galères et frégates portant quelques milices de janitschares et des volontaires enrôlés à la condition d'être inscrits ensuite parmi les sipahis et les silihdars. Huit jours après, le 6 juin, conformément au kanun, le sultan donna au grand vesir deux plumes de héron avec des agrafes en dia-

(1) Mohammed-Chalife, hist. fol. 72, et Naima, l. II, p. 671.

(1) Brusoni, part. II, p. 2 ; Naima, l. II, p. 815 ; Abdi-Pascha, fol. 27.

(2) Spalato sostenuto contra l'ottomana potenza, 1657, sotto gli auspizi della seren. rep. di Venezia con l'assistenza del s. Angelo Orio, conte e provveditore di Lesina ; da giov. Giorgio Nicolini, Venet. 1665.

(3) Naima, l. II, p. 615.

mants, deux kaftans d'honneur, et lui remit entre les mains la bannière sacrée. Kœprili campa dans la plaine devant la porte de Siliwri, puis se dirigea par terre avec les janitschares des six escadrons de la cavalerie régulière et les feudataires. A la première station à Karakaldurun, se fit une revue où l'on conféra à d'autres les emplois des tschauschs, muteferrikas et saimes absents (30 juin 1657). L'on mit cinq jours pour atteindre Gallipoli, d'où le grand vesir passa en Asie. Des deux côtés de l'Hellespont, en Europe à Ssoghanlidere, en Asie au petit Kipos, furent établies des batteries; la flotte vénitienne était à l'ancre près de la côte, entre le grand Kipos, en face du petit Kipos, et la baie de Kafirbudschaghi. Tscherkes-Osman-Pascha prit le commandement des Turcs en l'absence du kapudan-pascha. Sept mahonnes attaquèrent les Vénitiens qui en prirent une, détruisirent les équipages, en démâtèrent trois autres. Le reste, monté par les janitschares, prit la fuite; les miliciens d'élite descendirent à terre dans la baie de Kafirbudschaghi, d'où ils contemplèrent paisiblement le combat. Le beg d'Alaije, le petit Mohammed, emporté par son courage, se jeta avec cinquante à soixante hommes dans deux tschaiks, courut sur les quatre mahonnes ennemies qui emmenaient leurs prises, et les leur enleva à force de prodiges de valeur. Kœprili, qui du rivage avait été témoin de la lâcheté des janitschares, se fit transporter à la baie de Kafirbudschaghi, où il eut bien de la peine à déterminer les fuyards à se rembarquer. A ce moment parurent dans le canal les galères de Malte et de Florence, et les bâtiments turcs s'enfuirent de nouveau, protégés par les canons du château d'Asie, vers le petit Kipos. Dix-sept galères atteignirent ce point avec peine; quinze autres, arrêtées dans leur fuite, retournèrent au grand Kipos, où elles mirent leurs troupes à terre. Le grand vesir, furieux, ordonna à ses gens de faire feu sur ces fuyards, dont huit cents tombèrent sur le rivage. Afin de protéger contre l'attaque de l'ennemi les trois mahonnes et les dix galères qui s'étaient retirées sur le grand Kipos, on éleva en toute hâte des batteries sur lesquelles furent placés des canons. Les dix-sept galères auxquelles le vent n'avait pas permis de gagner la baie du petit Kipos, furent forcées d'aller jeter l'ancre plus bas contre la côte asiatique, près du château de Kumturni, où, défendues par les gros canons amenés en ce lieu, elles repoussèrent le lendemain les attaques de l'ennemi. Le troisième jour au soir, une heure avant le coucher du soleil, le vaisseau amiral vénitien de Mocenigo s'avançait à pleines voiles, paré de tous les pavillons des puissances qui avaient des bâtiments dans la flotte confédérée. Le canonnier Kara-Mohammed pointa de la batterie du Cap de sable, et visa si juste qu'il atteignit la poudrière et fit sauter le bâtiment. Durant une heure le canal fut enveloppé dans la fumée de la poudre; le nuage en se dissipant laissa voir les débris du vaisseau flottant sur la mer; les Turcs accoururent pour enlever les pavillons et le fanal de l'amiral; mais le courage héroïque du noble chevalier Avogaro de Trévise leur ravit ces trophées. Avogaro recueillit le fanal, les pavillons, les papiers, la caisse, le cadavre du capitaine général Mocenigo, celui de son frère et lieutenant Francesco, ainsi que trois cent soixante-dix-sept personnes encore en vie. Toutefois cette catastrophe des Vénitiens semblait changer la défaite des Turcs en triomphe.

Kœprili ne se dissimulait pas que les pertes éprouvées par sa flotte avaient été causées par la lâcheté des équipages qui s'étaient enfuis, et que le succès obtenu sur le vaisseau amiral vénitien était dû au hasard ou à l'adresse extraordinaire d'un seul canonnier. Son premier soin fut de récompenser les services : il manda le petit Mohammed, qui avait repris à l'ennemi les mahonnes conquises sur la flotte de la Porte. Il était assis quand on lui amena ce brave guerrier. « Viens, mon faucon royal, lui dit-il, que le pain du padischah te soit acquis légitimement; que Dieu bénisse tes valeureux champions comme toi! » Il lui baisa le front et les yeux, lui attacha de sa main deux plumes de héron sur la tête, le couvrit de sa propre pelisse et lui donna une bourse d'or à distribuer parmi ses vaillants compagnons. Ensuite il reçut le canonnier dont le coup avait fait sauter le vaisseau amiral vénitien, lui conféra une place de sipahi avec 70 aspres de traitement quotidien,

le décora d'un kaftan d'honneur et le gratifia de 100 ducats. Il donna de l'argent et des kaftans d'honneur à d'autres guerriers encore qui s'étaient signalés par leur courage. Et maintenant il s'occupa de châtier les fautes dont il avait rougi pour la gloire de l'empire. L'infâme Ferhad-Pascha, qui n'avait pas eu honte de s'enfuir à terre avant le commencement de la bataille, et d'y brûler son vaisseau, fut saisi par les volontaires envoyés à sa poursuite, ramené devant le grand vesir et mis à mort à l'instant. Le lieutenant-général des janitschares et sept colonels de ce corps, qui avaient donné à leurs gens le signal de la fuite, furent étranglés derrière la tente du grand vesir, et leurs cadavres jetés à la mer. Le beglerbeg de Siwas, Tscherkes-Osman-Pascha, qui, en l'absence du kapudan-pascha, commandait le vaisseau amiral, dut rendre compte maintenant de ses négligences antérieures et de ses fautes toutes récentes qui avaient causé le désastre, et il fut décapité. Le capitaine Sipahisade-Mohammed dont la mahonne avait été incendiée par l'ennemi, le capitaine Puszoladschi-Mohammed, le capitaine de galère Kasim furent pendus, pour que cet exemple effrayât les autres. L'aga des janitschares Sohrab, ancien ami du grand vesir, conserva la vie, mais perdit sa place, qui fut donnée au chambellan Ali-Chodscha, de service alors dans le camp. Afin de réparer au plus tôt les pertes énormes éprouvées aux Dardanelles, on envoya des ordres à Constantinople et dans les provinces. Quatre semaines après la bataille [14 août 1657], le grand vesir sortant du détroit, jeta l'ancre au vieux Constantinople, en vue de Ténédos, effrayant tous les esprits par sa terrible justice. Le kapudan-pascha lui-même, craignant pour sa tête, n'avait pas encore osé se rendre aux invitations réitérées de Kœprili; il songeait même avec les capitaines de la flotte à s'enfuir en définitive à Alger, Tunis et Tripoli. Averti de ces projets, Kœprili, voulant calmer leurs inquiétudes, leur adressa des lettres flatteuses et amicales; le kapudan-pascha parut donc à Behram, où il reçut l'accueil le plus honorable. Pour la délivrance de Ténédos, on enrôla trois mille sipahis volontaires en leur promettant une augmentation de solde de 5 aspres par jour après le succès de l'entreprise; on inscrivit de nouveau sur les registres deux mille janitschares, dschebedschis et topdschis sortis du service, qui se rassemblèrent sur le rivage asiatique à Tschakmak et furent transportés sous le commandement de Kurt-Pascha. Le grand vesir lui-même se rendit sur le sol de l'île, et campa derrière la vallée des moulins, dans la vallée de l'aqueduc. Le 25 août, avant le lever du soleil, la tranchée fut ouverte sur la Colline des espions. Le troisième jour un parti d'assiégés, qui s'était dirigé vers le jardin de l'empereur au midi de l'île, pour faire de l'eau, fut attaqué par deux mille Turcs. La garnison fit une sortie; elle perdit cinq cents morts et laissa deux cents prisonniers. Afin d'exciter encore plus le courage de ses gens, Kœprili fit venir la nuit même deux gros canons et dix-huit galères avec des troupes, qui échappèrent heureusement à la poursuite de l'escadre vénitienne. Au bout de cinq jours de siége les Vénitiens abandonnèrent le château dans la nuit et s'embarquèrent, après avoir fait sauter deux tours au moyen des mines, et encloué trente à quarante canons. A Constantinople ce succès fut célébré par des illuminations pendant trois nuits. Le trésorier impérial Ssolak-Mohammed apporta au grand vesir un sabre, une pelisse et une lettre du sultan pleine des témoignages les plus flatteurs. Ainsi Ténédos fut de nouveau réunie à l'empire ottoman, après un an seulement passé sous la domination vénitienne.

La rigueur déployée par Kœprili contre les provocateurs d'insurrection militaire n'avait pourtant pas assuré la tranquillité des troupes stipulée surtout à la condition du paiement exact de la solde en bonnes espèces. En dépit de tout l'ordre introduit dans les finances, il manquait encore 3,000 bourses pour le premier quartier. Afin de se les procurer, Kœprili eut recours à un moyen déjà employé avant lui par le grand vesir Sinan, à un emprunt en forme sur les trésors privés. Il consulta le mufti et les kadiaskers, et offrit de prêter la somme nécessaire sur la garantie du mufti et des deux grands juges. Le paiement s'opéra régulièrement, et le sultan témoigna son contentement au grand vesir en lui donnant un poignard garni

de pierreries et une pelisse de martre. Malgré les témoignages de dévouement donnés au grand vesir, le mufti fut déposé le lendemain du paiement de la solde, parce qu'il se livrait sans réserve à ses caprices dans la collation des emplois à ses protégés, sans égard pour les services ou le mérite. A ceux qui lui faisaient des observations sur les violations du kanun de la hiérarchie, il répondait: « Dois-je blesser mes amis et me montrer indifférent envers mes relations? On peut dire ce que l'on veut, je ne m'en soucie guère. » A sa place fut élevé, par l'ordre naturel de l'avancement, le grand juge de Rumili, Mustafa-Bolewi, fils d'un marchand de Boli. L'ancien kapudan-pascha, Kara-Firari-Mustafa, s'était démis du grand amiralat en se faisant donner une somme d'argent, et avait ensuite acheté le gouvernement d'Égypte; maintenant, poursuivi par les plaintes de ses administrés, il revint vers la capitale, destitué de son emploi; le grand vesir fit rendre contre lui une sentence de mort, dont l'exécution fut confiée au grand écuyer. Kœprili nourrissait un ressentiment contre Kara-Firari-Mustafa depuis le temps où, renfermé dans Alep, ce chef refusa l'entrée de la ville à Sidi-Ahmed-Pascha, gouverneur nommé par la Porte: car alors Kœprili se trouvait dans le camp de Sidi-Ahmed. Outre une commission officielle, le grand écuyer avait encore deux ordres secrets pour le gouverneur de Damas, Tajjaroghli-Ahmed, et pour celui d'Alep, Abasa-Hasan; il s'agissait de réclamer leurs bras pour l'exécution de la mission donnée mystérieusement au grand écuyer. Déjà Mustafa-Pascha, poursuivant sa route d'Egypte à Constantinople, avait passé le pont de Jakob en Syrie, quand il reçut avis du coup que le grand écuyer devait frapper sur lui. Il accueillit ce dignitaire avec le respect convenable, mais en prenant les précautions nécessaires. Le grand écuyer n'ayant pas les moyens suffisants pour remplir sa mission secrète, se contenta de remettre ses dépêches officielles au prudent Kara-Mustafa. Celui-ci feignit de le croire, et ne voulut pas, ainsi que son entourage le lui conseillait, tirer à l'écart le grand écuyer, et se saisir de l'ordre de mort dont il était porteur. Il poursuivit donc sa marche; mais aux approches de Konia, il apprit qu'Abasa-Hasan, pascha d'Alep, poussait des troupes sur ses traces. Alors il prit un déguisement et gagna furtivement Constantinople, où, se tenant dans une retraite rigoureuse, il échappa aux recherches du grand vesir. Probablement Abasa-Hasan lui donna des avis secrets et des indications pour sa fuite. Ces ordres de mort et de bannissement contre des vesirs et les exécutions des premiers officiers des janitschares, après la bataille des Dardanelles, avaient attiré à Kœprili un nouvel ennemi bien redoutable, le scheikh des janitschares, le vieux Kara-Hasansade Husein, qui depuis long-temps trempait dans toutes les agitations, tantôt d'accord avec les janitschares, tantôt allié des vesirs contre ce corps. Consulté par la Validé et le sultan dans toutes les affaires importantes, appelé comme auxiliaire par les vesirs pour l'exécution de leurs plans, il avait jadis aidé à détruire les agas agitateurs des janitschares; puis, pratiquant des intelligences mystérieuses avec les agas du harem, il avait poussé au renversement d'Ipschir, à l'éloignement de son successeur Mustafa, à la nomination de Suleiman-Pascha, et tout récemment sous Kœprili au châtiment des meneurs des événements du platane. Maintenant il se déclara contre Kœprili, parce que le supplice de tant de champions de la foi, coupables d'avoir pris la fuite, n'était pas permis même d'après la décision d'Omer et les paroles de la tradition; en effet, disait-il, Omer avait rudement réprimandé les habitants de Jérusalem pour avoir reproché leur fuite à des moslims qui cédaient à la supériorité du nombre des ennemis, et voici comment s'exprime la tradition: « La fuite devant une force irrésistible est pour des moslims autorisée par l'usage des prophètes (1). » Ensuite le scheich rédigea une demande pour la déposition du grand vesir. Il envoya un de ses affidés, Baki-Tschelebi, au mufti Bolewi pour l'amener à son opinion et le déterminer à donner le fetwa nécessaire. Au moment même où Baki jetait, par cette demande, le mufti dans le plus grand embarras, le kiaja du mufti vint murmurer à l'oreille de son maître, que le

(1) Naima, l. II, p. 611.

scheich Hasansade Hesein mourait d'une attaque d'apoplexie. C'est ainsi que Kœprili fut heureusement délivré de l'un des adversaires les plus dangereux. Le tschoban Aga Kasim, jadis kiaja du grand vesir Ahmed Tarchundschi, maintenant seghbanbaschi, qui avait fait parvenir secrètement au scheich Kara Hasansade Hosein, son protecteur, les listes des personnes exécutées, alla aussitôt les grossir.

Tandis que Kœprili par sa présence et son énergie ramenait sous les bannières turques la victoire qui les avait quittées depuis un certain temps, les gouverneurs de Bosnie, d'Albanie et d'Herzegowine, Sidi-Ahmed, Fasli-Pascha, et Ali-Tschengisade, rivalisaient de courage sous les murs de Zara, de Spalato et de Cattaro, sans que l'une de ces trois places frontières pût être soumise par les armes ottomanes. Kœprili obtint plus de succès dans son entreprise contre Lemnos, pour laquelle il fit agir quatre mille vaillants guerriers sous le commandement du kapudan-pascha. La forteresse même de Lemnos était assise sur un roc à l'épreuve de la mine, et, la garnison ayant été renforcée par une flotte vénitienne de dix-sept vaisseaux, le siége fut long et difficile; il dura trente-trois jours, et le kapudan-pascha, ainsi que le commandant des janitschares y furent blessés. La place capitula le 15 novembre 1657; la garnison dut se retirer librement, mais sans bagages; néanmoins sur quinze cents hommes que portait la flotte quelques centaines furent massacrés; cinq cents esclaves de galères, qui précédemment, dans les triomphes remportés par les Vénitiens, avaient été mis en liberté, furent de nouveau attachés aux bancs des rameurs ou laissés au service de la nouvelle garnison; de quatre cents Grecs qui se trouvaient en ce lieu, quelques-uns furent mis à mort « pour servir d'exemple aux autres, » dit l'historiographe de l'empire. Les écrivains vénitiens gardent un profond silence sur cette reprise de Lemnos. Kœprili adressa le bulletin de cette brillante conquête à Andrinople, où il avait déterminé le jeune sultan à se rendre sur la fin de l'automne; il espérait ainsi retenir son maître hors de la capitale en l'occupant de la chasse, pour laquelle Mohammed annonçait un goût décidé. Le sultan mit dix jours à parcourir, en chassant, la distance de Constantinople à la seconde ville de l'empire; il était accompagné du résident impérial et de l'interprète Panajotti; les princes étaient portés parmi les femmes dans des litières grillées (1). La Validé et le mufti se trouvaient mal de ce voyage (2). A une lieue de la porte d'Andrinople les habitants s'étaient avancés pour voir plus tôt leur souverain. Le mufti, les kadiaskers, tout le diwan, la Validé et la cour avaient accompagné le sultan; un mois après, la conquête de Lemnos fut célébrée par des illuminations pendant trois nuits (25 novembre 1659), et le grand vesir fut reçu avec les plus grands honneurs, comme un triomphateur qui reculait les limites de l'empire. Les troupes furent distribuées dans leurs quartiers d'hiver à Kumuldschina, Schumna, Hesargrad, Karaferia et Rodosto. L'hiver fut extrêmement rigoureux, et le froid se fit d'autant plus cruellement sentir à Andrinople que l'on y manquait de bois, et que la Tundscha était sortie de son lit. Beaucoup de propriétaires de maisons construites en bois les abattirent pour en vendre les matériaux qui les enrichirent. Les soldats coupèrent impitoyablement les plus beaux arbres, cyprès, arbres à fruits, jusque dans les jardins impériaux. Kœprili employa l'hiver à préparer la prochaine campagne contre la Transylvanie, dont le prince indocile, Rakoczy, détermina l'irruption du chan tatare et la ruine du pays.

Quoiqu'à l'occasion des relations diplomatiques de la Porte il ait déjà été question de l'indocilité de Rakoczy et de sa déposition, le cours de la narration nous ramène tout naturellement vers ces faits; car il faut parler maintenant des alliés du prince transylvanien, des woiwodes de Moldavie et de Valachie, et du redoutable adversaire de ces trois souverains, le chan des Tatares. A peine en possession du chanat, Mohammed-Girai avait confirmé dans leurs dignités le kalgha Ghasi-Girai et le nureddin Aadil-Girai déjà institués par son prédécesseur, et il avait conféré le vésirat à Seferaga. Bientôt des querelles écla-

(1) Rapport de Beninger, du 24 oct. 1657.
(2) Rapport de Panajotti, du 18 octobre.

tèrent entre les descendants de Mubarek-Girai et ceux de Behadir Girai; Sefer-Ghasi inclinant pour ces derniers, et soutint Selim-Girai contre le nureddin Aadil-Girai, qui se rattachait à la tribu de Manszur, tandis que Selim-Girai appelait à lui la tribu de Schirin. Peu de temps après, le nureddin Aadil-Girai étant mort d'une chute de cheval, Murad-girai fut nommé à sa place. Mohammed-Girai, qui, lorsqu'il était pour la première fois en possession du pouvoir suprême en Krimée, avait adressé deux ambassades à la cour impériale, envoya maintenant Meidan-Ghasi-Beg à Constantinople pour annoncer son second avénement au trône. L'année suivante, le même personnage alla présenter les félicitations du chan au couronnement de Léopold, roi de Hongrie et de Bohême, et deux ans plus tard, après la mort de l'empereur Ferdinand III, il se trouva encore au couronnement de Léopold, comme empereur. Dans la même année, le représentant du chan tatare remit à l'empereur romain une lettre où son maître disait que Rakoczy était démasqué ; que le grand vesir Mohammed-Kœprili était en marche pour aller le châtier, et que lui-même avait reçu ordre du sultan de soutenir le grand vesir : qu'il était donc entré en Transylvanie avec les Noghais, ravageant le pays tout autour ; qu'il avait poursuivi Rakoczy jusqu'à la Theysz, mais que là il s'était arrêté, ne voulant pas franchir la frontière impériale ; que la Porte avait conféré la Transylvanie à Acatius Barcsai ; que si l'empereur tenait à l'amitié du sultan et du chan, il devait tenir Rakoczy pour rebelle. » L'empereur répondit « que le chan n'avait pas des renseignements exacts sur les frontières impériales, car elles s'étendaient par-delà la Theysz. » L'envoyé tatare reçut des présents pour une valeur de 2,060 florins.

L'hetman des Cosaques, ayant sollicité auprès de la Porte l'investiture par le bonnet brodé d'or et la queue de cheval, rencontra un obstacle dans les ménagements de la cour de Constantinople pour le chan tatare, qui n'aurait point vu cette concession avec plaisir. Blessés sans doute du refus du diwan, les Cosaques s'étaient joints à Rakoczy, dont l'armée, grossie par ces auxiliaires, s'éleva bientôt à soixante mille hommes. Le chan tatare mit sur pied deux cent mille cavaliers, dont la moitié fut placée sous le commandement du kalgha, et fondit sur la Transylvanie, où elle répandit la désolation. Vingt mille chrétiens furent passés au tranchant du sabre. Des masses non moins nombreuses furent entraînées en captivité, parmi lesquelles sept cents nobles transylvaniens(1). Plusieurs milliers de voitures furent chargées de butin ; cent cinquante canons furent enlevés comme la rançon des plus proches parents de Rakoczy, evaluée à 300, 000 piastres. Une campagne si brillante valut au chan un poignard garni de pierreries et une pelisse de martre zibeline que lui envoya le sultan. Les woiwodes de Valachie et de Moldavie, s'étant attiré la disgrâce du grand vesir pour avoir pris part à l'expédition contre la Pologne, furent mandés auprès de la Porte. Comme ils ne se rendirent pas à cet appel, et que le prince valaque Constantin Bessaraba dit en outre que, s'il se mettait en route pour Constantiple, ce serait le sabre en main, ils furent déposés. L'on nomma woiwodes, en Valachie le Grec Michne, fils d'un serrurier, en Moldavie l'Albanais Ghika, sexagénaire, compatriote du grand vesir. Le chan tatare eut ordre de marcher contre la Valachie ; le serdar de cette expédition fut le gouverneur de Silistra, Fasli-Pascha. Un chatti-schérif enjoignit au chan de se tenir autour d'Akkerman avec quarante mille hommes ; Fasli-Pascha dut pénétrer en Valachie par Rusdschuk avec les sipahis et les janitschares, avec les possesseurs de Siamets et de Timares. Au lieu de s'avancer rapidement de Rusdschuk pour se saisir de Bessaraba, Fasli s'arrêta dix-sept jours, et laissa ainsi au prince le temps de brûler les faubourgs de Tergowischt et de s'enfuir en Transylvanie. Il paraîtrait que 20,000 ducats offerts par le moyen d'un interprète déterminèrent le général ottoman à ce retard. De violentes querelles s'élevèrent à ce sujet entre le kalgha, chef des troupes de Krimée, et Fasli-Pascha ; des plaintes partirent de tous côtés contre le serdar, qui fut mandé à Andrinople et mis à

(1) Naima, l. II, p. 634 ; Fessler, tome IX, p. 39, d'après Bethlen, Kray, Krekhwitz.

mort. Le kalgha, au contraire, reçut des marques de la haute satisfaction du sultan. Le grand chambellan lui apporta une chaîne d'or et un poignard garni de pierreries. Ces faits se passaient en 1657.

Aux premiers jours du printemps de 1658 la tente du sultan fut plantée dans la plaine d'Andrinople, comme signal de l'expédition contre la Transylvanie. Neuf semaines après seulement partit le grand vesir, investi du commandement suprême, avec les cérémonies accoutumées. Les gouverneurs d'Ofen et de Silistra, Kenaan et Kadri-Pascha, avec leurs troupes et les lewends de la Tatarie Dobruze, se joignirent à douze mille Polonais (1) et marchèrent sur Jenœ, dont ils s'emparèrent au bout de vingt-quatre heures de siége. Les Tatares et les Cosaques se portèrent sur Alba-Julia (Weiszenburg), résidence de Rakoczy, et la saccagèrent. Vingt mille Tatares transformèrent le plus beau pays en un désert couvert de ruines fumantes, égorgèrent cent mille habitants, et en traînèrent cinquante mille en esclavage (2). Sur les prières et les plaintes des États, Acatius Barcsay fut nommé prince de Transylvanie, et, au lieu du tribut de 15,000 ducats, on lui imposa l'énorme charge de 40,000 ducats annuels, qu'il devait livrer à la Porte. A cette condition écrasante pour le pays, il reçut par les mains du chambellan désigné à cet effet l'investiture au moyen du kaftan et de la masse d'armes. Tschengisade Ali-Pascha dut rester dans le pays comme gouverneur de Temeswar; le gouverneur d'Ofen, Kenaan-Pascha, fut laissé à la garde de Jenœ; et la conquête de cette dernière place fut célébrée à Andrinople et dans tout l'empire par des illuminations qui durèrent sept nuits; le chambellan porteur du bulletin victorieux devint grand écuyer. Un sabre étincelant de pierreries et une pelisse de martre zibeline furent envoyés au grand vesir. Une convention en cinq articles fut arrêtée entre Acatius Barcsay, nouveau prince de Transylvanie, et le pascha d'Ofen. 1° Lugosch et Sebes, dont les revenus, montant à 15,000 ducats, étaient destinés comme aumônes à la Mecque et à Médine, avec tous leurs villages et leurs sujets, devaient à l'avenir être détachés de la Transylvanie. 2° Jenœ, avec ses anciennes limites, restait au sultan. 3° Il en était ainsi des villages autour de Szolnok, désignés déjà comme fiefs et wafkes. 4° Le prince et les trois nations de Transylvanie s'engagèrent à détruire Rakoczy. 5° Enfin les États promettaient de réunir toutes leurs ressources pour rembourser autant que possible les frais de guerre. Les circonstances ne permettaient guère d'exiger davantage, car les troubles éclatés en Asie réclamaient au plus tôt le retour du grand vesir. Durant les préparatifs de guerre contre la Transylvanie et la campagne dans cette principauté, l'Asie était ébranlée par une redoutable insurrection, à la tête de laquelle se mettait le trop fameux Abasa-Hasan. Autour d'un tel chef se ralliaient non-seulement tous les gens sans aveu, prêts à se jeter dans toutes les tentatives de désordre, mais encore des paschas, tels que les gouverneurs de Damas et d'Anatoli, le vesir Tajjarsade-Ahmed, le beglerbeg Dschanmirsa, et plus de cinquante sandschakbegs déposés, avec une masse de ssaridsches et de segbans sur lesquels devaient s'appuyer les principaux efforts. Sous prétexte d'obéir aux ordres qui les appelaient avec leurs troupes au camp impérial, les paschas avaient réuni des soldats; mais ensuite, un chatti-schérif leur ayant reproché leurs lenteurs, ils répondirent que tant que Kœprili-Mohammed, dont la main avait frappé de mort déjà plus de mille sipahis et un plus grand nombre encore de janitschares, serait grand vesir, aucun d'eux ne se mettrait en mouvement. Ils choisirent l'un d'eux, Hasan, pour aller porter cette déclaration, qui demandait une satisfaction dans un délai de quinze jours, et marchèrent aussitôt contre Brusa. Les rebelles ne laissèrent point la canaille qui les accompagnait piller à son aise, mais ils rançonnèrent les villes à 10,000 et 20,000 piastres, et distribuèrent ensuite ces sommes entre ceux qui s'étaient rangés sous leurs bannières. Ils contraignirent le juge de Brusa, Haschimsade, à se rendre en députation auprès de la Porte. Le sultan ne put contenir sa colère en entendant les porpositions

(1) Naima, l. II. p. 661; Bethlen, l. II. p. 60.
(2) Bethlen, l. II. p. 61; Tœppelt, p. 228.

des rebelles. « Le roi de Pologne, dit-il, quoique mécréant, a pourtant aidé au dernier triomphe de la foi; et ceux-ci, qui se prétendent orthodoxes et attachés à l'unité, par crainte de perdre leurs têtes, ont égaré tant de moslims dans leurs complots diaboliques! Si Abasa-Hasan n'ose pas venir jusqu'ici, qu'il s'en aille comme gouverneur à Bagdad, et disperse ces masses réunies; ce n'est pas maintenant le moment de déposer le vesir. Si l'on n'obéit pas à mes ordres, j'ai juré par le ciel d'exterminer tous les indociles; vous périrez aussi. Pour le moment, ce qui vous préserve, c'est l'inviolabilité attachée aux envoyés; retirez-vous. » Le chambellan Hasan-Aga, qui avait été expédié au grand vesir avec l'invitation d'Abasa-Hasan et la nouvelle de l'extension de l'insurrection, sur l'ordre même de Kœprili, fut immolé secrètement en route, de crainte qu'il ne se répandît dans le camp quelque bruit sur tous ces faits. Les janitschares qui se trouvaient auprès d'Abasa adressèrent à leur tour une députation au sultan pour demander la déposition du grand vesir, assurant qu'ils ne se mettraient pas en campagne avant cette satisfaction. Le sultan se prononça hautement comme soutien du grand vesir, et arrêta ainsi toutes les manœuvres des ennemis secrets de Kœprili qui désiraient mettre à profit cette occasion. Le fetwa souscrit par le mufti et par tous les ulémas, qui proscrivait les rebelles, fut transcrit en une infinité de copies et envoyé dans toutes les provinces. Le pascha de Diarbekr, Murtesa-Pascha, avec tous les begs du Kurdistan et les troupes d'Erserum, reçut l'ordre de marcher contre Abasa. Kenaan-Pascha fut chargé de garder Brusa; le tschauschoghli Mohammed-Pascha dut veiller sur Modania. Konakdschi-Ali-Pascha, nommé gouverneur d'Anatoli, fut investi du commandement supérieur jusqu'à l'arrivée de Murtesa-Pascha; l'ancien kaimakam de Constantinople, Sinan-Pascha, surnommé Kirkajak, dut protéger Skutari, où il éleva des retranchements et des batteries. D'autres mesures qui auraient été plus efficaces furent déjouées en partie par les intelligences secrètes de Kenaan-Pascha de Brusa avec les rebelles.

Kœprili agit selon le même esprit de politique impitoyable contre le serdar de Crète, Deli-Husein, qui avait soutenu la guerre sainte pendant douze ans contre les Vénitiens, maintenu victorieusement le boulevard de la nouvelle conquête, la Canée, attaqué vaillamment Candie, étouffé la révolte, et déployé un courage si héroïque dans mille combats que sa gloire était répandue sur terre et sur mer. Sous le prétexte que Deli-Husein avait entassé des trésors et n'avait pas soumis Candie, Kœprili voulait se défaire d'un personnage auquel le sceau de l'empire pouvait être adressé une deuxième fois. Ces plans étaient contrariés par les nombreux et puissants amis de Deli-Husein, à la cour et au ministère. Le chasinedar Ssolak-Mohammed, lié anciennement avec Deli-Husein, et nouvel ami de Kœprili, obtint de la Validé la vie de Deli-Husein. Le reis-efendi et Gurdschi-Kiaja, d'accord avec Ssolak, représentèrent au grand vesir que l'exécution d'un vesir ne pouvait avoir lieu sans un fetwa et sur un simple soupçon. Kœprili fit demander par le reis-efendi le fetwa au mufti; mais celui-ci pria qu'on le dispensât d'un tel acte, car il aurait à en répondre dans ce monde et dans l'autre. Le reis-efendi, pour sauver plus sûrement son ami, feignit d'entrer dans le plan de Kœprili, et, en lui rapportant la réponse du mufti, lui insinua d'envelopper Deli-Husein dans ses filets, en lui conférant une charge qui ne pourrait manquer de provoquer contre lui des accusateurs; qu'il fallait lui donner le grand amiralat, parce qu'alors les begs de la mer et les gouverneurs des îles s'empresseraient bien vite d'accourir à Constantinople, pour réclamer contre les exactions du kapudan-pascha. C'est ainsi que Deli-Husein obtint le commandement général de la marine turque; en même temps le reis-efendi le prévint secrètement du piége qui lui était tendu, et Deli-Husein se mit sur ses gardes. Il lui fut d'autant plus facile de ne pas prêter le flanc aux attaques de ses ennemis, qu'étant revenu de Crète avec d'énormes richesses, il n'avait besoin ni d'exactions ni de présents pour tenir une maison brillante. Il paraît même qu'il refusa les riches présents en jeunes garçons, en drap et en brillantes étoffes qui lui étaient offerts par les capitaines.

Pour cette fois les complots de Kœprili furent déjoués par l'adresse du reis-efendi, et le supplice de Deli-Husein fut ajourné tant que lui-même resta kapudan-pascha. Ce qui peut servir à donner une idée du caractère implacable de Kœprili, c'est sa conduite envers l'ambassadeur français, de La Haye, et son fils, de Vantelet. L'ambassadeur, accoutumé à des changements continuels de grand vesir avant Kœprili, avait pensé que l'administration de celui-ci ne serait pas de longue durée non plus; en conséquence, dans l'espoir de faire une économie, il s'était abstenu d'offrir le présent d'usage; quand plus tard il en fit hommage, la colère de Kœprili avait été provoquée; il n'était plus temps de l'étouffer; il ne lui fallait qu'une occasion pour éclater; elle se présenta quand un certain Vertamont, auquel le capitaine général vénitien de Candie avait confié des lettres en chiffres pour l'ambassadeur français et le secrétaire vénitien Ballarino, les livra perfidement au kaimakam. Le secrétaire de l'ambassade de France, tremblant pour sa vie, sollicita de son chef l'autorisation de se cacher; de La Haye, qui se trouvait alors malade au lit, ne pouvant se rendre à Andrinople, où il était mandé, envoya de Vantelet, son fils, qui répondit avec fierté aux reproches du grand vesir. Kœprili lui fit donner la bastonnade par des tschauchs, qui le jetèrent ensuite dans une tour de l'enceinte de la ville, en le maltraitant si rudement qu'ils lui cassèrent une dent; car, disait Kœprili, ce qui pouvait se souffrir de la part d'un ambassadeur était intolérable dans celui qu'il envoyait pour le représenter [avril 1658]. Le père vint à Andrinople, et se justifia du chiffre des lettres, dont la clé lui était inconnue; il fut arrêté aussi. Quand Kœprili revint de la campagne de Transylvanie et qu'on lui parla des deux de La Haye, il joua l'étonnement et dit : « Est-ce qu'ils sont encore là ? » ce qui en d'autres termes voulait dire : ils peuvent être mis en liberté. Louis XIV chargea Blondel, son représentant à Berlin, d'aller faire une enquête sur la conduite de l'ambassadeur, de présenter des notes au grand vesir et au sultan, et de réclamer satisfaction. Kœprili accorda une audience à l'envoyé, le fit asseoir sur un siége sans dossier, tandis que lui-même se tenait sur un sofa, se plaignit de la trahison de l'ambassadeur, qui avait entretenu une correspondance secrète avec les ennemis, et refusa l'audience auprès du sultan, sous le prétexte que cette présentation ne pouvait avoir lieu que pour les ambassadeurs officiels et non pour les diplomates chargés de missions spéciales. Blondel objecta que le devoir d'un médiateur exigeait le secret d'une correspondance, et que le Grand-Seigneur aurait pu tout au plus réclamer le rappel de l'ambassadeur. « Qu'il soit donc rappelé, répondit Kœprili, nous ne négocierons plus avec lui. » Dans la lettre au sultan le roi demandait comme satisfaction la déposition de Kœprili; Blondel se garda bien de présenter une telle pièce au grand vesir, et, comme il ne trouva personne de l'entourage du sultan qui osât se charger de la transmettre au souverain, il dut se contenter de voir l'ambassadeur et son fils mis en liberté, et d'obtenir la permission de partir. Néanmoins, un bâtiment français chargé de marchandises turques ayant mis à la voile, les deux envoyés français furent incarcérés de nouveau, et il leur fallut acheter leur délivrance à prix d'argent (1).

Avant de suivre le sultan et son ministre en Asie contre les rebelles dont l'extermination devait assurer le grand vesirat de Kœprili, déjà cimenté par tant de sang, nous devons signaler la déposition ou le supplice de quelques personnages immolés à la politique du régulateur de l'empire, et la mort naturelle de quelques hommes célèbres qui, depuis les vingt dernières années, étaient l'honneur de la littérature ottomane. Le kapudan-pascha Topal-Mohammed, qui jadis s'était signalé par la reprise de Lemnos, n'en dut pas moins abandonner sa place au tschauschsade Mohammed-Pascha, parce qu'il avait refusé de se rendre à l'invitation de Kœprili, qui l'appelait aux Dardanelles. Dans un moment où le souvenir de ses exploits de Lemnos était encore tout récent, on ne jugea pas prudent de le mettre à mort, et son supplice fut ajourné. Le kislaraga Dilawer, qui portait ombrage au grand vesir, eut pour suc-

(1) Flassan, l. II, p. 208-211.

cesseur auprès du sultan le trésorier Ssolak-Mohammed, et fut envoyé en Égypte (décembre 1657). Le poste de chasinedar fut conféré au muszahib Schahin, qui lui-même fut remplacé par Ali-Aga (janvier 1658). Le grand fauconnier Ibrahim fut envoyé comme sandschakbeg à Kaffa, et son successeur Suleiman, au bout de quelques jours, quitta aussi le palais pour se rendre à Erlau. Le chef de la chambre intérieure, le Franc Mohammed-Aga, s'étant permis en présence du sultan de blâmer en termes peu mesurés les impôts extraordinaires, tomba aussi dans la disgrâce et dut changer sa place contre celle du chasinedar, qui approchait de moins près la personne du souverain; néanmoins, bientôt après il devint kapuaga. Le précédent aga des janitschares Ali, auquel était attribué la responsabilité de la dernière insurrection des janitschares, à Kumuldschina, sur la route des Dardanelles à Andrinople, expia ce tort de sa vie. Quelque temps après, chaque nuit étaient étranglés trente à quarante janitschares que l'on jetait ensuite dans la Tundscha. Le collecteur des impôts en Morée, Abdi-Pascha, qui avait été jadis protégé par le defterdar Morali contre les plaintes des contribuables, et plus tard, sous Ipschir, avait été préféré à Mohammed-Kœprili comme gouverneur de Morée, et maintenant s'était rendu à Andrinople dans l'espoir d'obtenir une place, porta la peine de tous ces torts et fut mis à mort. Nakkasch-Ali, sipahi volontaire, qui jadis avait obtenu la charge de juge du marché à Constantinople, mais qui, mis à la retraite depuis quelque temps, sollicitait tour à tour l'inspection de la douane et le poste d'aga des Turkmans, se conjura avec quelques sipahis pour l'assassinat du grand vesir, comme le meilleur moyen de le conduire à l'accomplissement de ses désirs. Se croyant sûr de son affaire, il s'écria hautement : « Nous n'avons pas besoin d'un grand vesir aussi sanguinaire ; que celui qui veut en délivrer le monde se joigne à moi. » Quelques centaines de turbulents s'attroupèrent aussitôt; mais l'aga des janitschares et le kulkiaja les dispersèrent, et amenèrent Nakkasch-Ali avec cinq de ses compagnons dans la tente du grand vesir. Le général des silihdares, protecteur secret de Nakkasch-Ali, demanda qu'on le confiât à sa garde; mais le kulkiaja ne s'en dessaisit pas, et le même jour les prisonniers furent exécutés. L'ancien kaimakam Kœr-Husein, qui récemment avait été nommé serdar en Crète, à la place de Deli-Husein, et se disposait à se rendre à sa destination, avait vu plusieurs fois Nakkasch-Ali en secret, et il n'y avait pas à douter qu'il n'eût été d'intelligence avec lui ; on lui adressa l'ordre de partir sans retard, et son châtiment fut ajourné à un autre temps. En ce moment on frappa enfin sur l'ancien gouverneur de Damas, Siawusch-Mustafa, épargné jusqu'alors par égard pour l'honneur du sultan. Après une assez longue hésitation, Siawusch avait enfin paru à Andrinople, et le grand vesir, avec sa profonde dissimulation, lui avait montré le plus gracieux visage. Grand maître en l'art de feindre, Kœprili savait si bien en imposer à ceux qui l'entouraient que nul d'entre eux ne pouvait savoir si son amitié était réelle ou apparente seulement; et il avait pour principe (1) que la colère et l'insulte sont inutiles et souvent dangereuses pour le possesseur du pouvoir, que les ministres investis de l'autorité doivent se garder de la précipitation, et que pour porter plus sûrement ses coups il faut savoir endormir ses victimes.

Parmi les écrivains distingués morts depuis l'avénement du sultan Ibrahim, les plus fameux sont le calligraphe et poète Dschewri, le poète et philosophe Riasi, le mufti historien Asis-Efendi, et l'historien encyclopédiste Katibtschelebi-Hadschi-Chalfa. Dschewri a écrit un traité rimé sur les logogriphes, un autre sur les médicaments simples, et un troisième sur les prophéties astrologiques. Riasi, qui suivit la carrière judiciaire, et finit par être investi de la charge de juge du Kaire, est auteur de biographies de poètes, d'un recueil de proverbes persans, d'un livre de présents, d'un diwan et d'une traduction abrégée des vies des hommes célèbres par Ibn-Challikan. Déjà plusieurs fois il a été question dans

(1) Il s'ouvrit sur ce point devant le maître des requêtes Wedschihi, d'après la déposition orale duquel parle Naima, t. II, p. 655.

cette histoire de Karatschelebi-Abdulasis-Efendi, cet ambitieux et fanatique kadiasker parvenu ensuite à la première dignité de la loi : outre le traité de droit présenté au sultan, il a laissé deux ouvrages historiques, qui lui assignent un rang élevé parmi les annalistes ottomans; le premier, une histoire universelle d'après l'ordre chronologique, intitulée le *Jardin des juste*, où les mots tiennent plus de place que les faits; le second est la continuation du premier; c'est un résumé de l'histoire de l'empire ottoman, depuis le renversement d'Ibrahim jusqu'à sept semaines avant la mort de l'auteur. Dans ses écrits il parle toujours avec une emphase extraordinaire de lui-même, et montre une haine passionnée contre tous les aspirants à la place de mufti, surtout contre le petit-fils du grand Chodscha-Seadeddin, dont la fortune, l'influence et la renommée poussaient jusqu'à la frénésie les sentiments de basse et mesquine envie d'Asis-Efendi. Aussi sa plume lui fit-elle autant d'ennemis qu'il en avait provoqués par sa langue acérée. Sa vanité seule et son amour pour le luxe donnèrent lieu à mille propos accusateurs. Ainsi l'hiver il vêtissait une troupe de beaux jeunes garçons, ses serviteurs, de bogadin indien à fleurs, avec des ceintures de châles de Cachemire; l'été, il leur faisait porter les plus fins tissus de mousseline coupés à la mode de la Krimée, serrés par des ceintures d'or. Dans les jours où la température était douce, ces beaux mignons se vêtissaient de robes blanches de lin, sans porter de pantalon; les robes largement ouvertes sur la poitrine étaient garnies de boutons ou agrafes d'or, afin de pouvoir se fermer à l'occasion. Le paisible et modeste officier des comptes Katibtschelebi, célèbre sous le nom de Hadschi-Chalfa, ne visa point à tout cet éclat, ne poursuivit pas la carrière inquiète de l'ambition; il quitta ce monde sans bruit, mais en laissant le renom d'un savant encyclopédiste, d'un historien impartial (1). Fils d'un sipahi, en 1629 il avait été appelé comme schagird (apprenti) à la chancellerie des secrétaires d'état, avait assisté en cette qualité aux campagnes d'Hamadan et de Bagdad contre les Persans, puis à Constantinople il suivit les leçons de Kasisade; ensuite, sous le grand vesirat de Mohammed au gros talon, pendant que les troupes étaient dans leurs quartiers d'hiver d'Alep, il alla visiter les saints lieux de Médine et de la Mecque, ce qui lui fit donner le surnom d'Hadschi (pélerin); enfin, en 1635, il se trouva au siége de Bagdad. Dès-lors il commença par des études ardentes et obstinées à lutter contre l'ignorance. Il écouta les principaux professeurs de la capitale, et, après être resté dix années appliqué purement aux sciences des langues et des lois, de la logique et de la rhétorique, de l'exégèse et de la tradition, il se tourna vers l'étude des mathématiques et de la géographie, où l'avait poussé surtout la guerre de Crète. Enfin, se sentant malade, il s'attacha à la médecine et à l'intelligence du sens secret des caractères et du nom de Dieu. Ses trente années d'étude produisirent quatorze excellents ouvrages : les trois meilleurs traités de géographie des Turcs, 1° une description du petit Atlas, sous le titre de Réflexions de la lumière, 2° le spectacle du monde, renfermant la description de l'Asie, 3° une description de la Turquie d'Europe (1); cinq des principaux ouvrages historiques des Ottomans, dont deux sous le titre de Feslike : le premier en arabe, contenant l'histoire universelle depuis la création jusqu'à trois années avant la mort de l'auteur; le second en turc, depuis l'an 1,000 de l'Hégire poussé jusqu'au même moment que l'autre, et qui nous a servi de guide pendant soixante années; une histoire des guerres maritimes des Ottomans; une histoire de Constantinople, et les tables chronologiques si précieuses pour la fixation des dates, quoique çà et là elles exigent quelques rectifications; un recueil de fetwas, deux traités dogmatiques, un opuscule sur la statistique, un autre sur la philologie, enfin le grand dictionnaire bibliographique et encyclopédique intitulé : le Nom des Livres et des Sciences.

A la nouvelle de l'insurrection d'Asie, le

(1) Mort dans le mois de silhidsche 1068 (7 septembre 1658).

(1) Rumili et Bosra, traduit par Jos. de Hammer; Vienne, 1812.

grand vesir avait été invité à se rendre en toute hâte à Andrinople ; et il fit son entrée solennelle dans cette ville dix jours après que les étendards impériaux eurent été plantés en face de Constantinople, vingt jours après son départ de Jenœ. Le 19 octobre 1658, un conseil fut tenu en présence du sultan, qui, siégeant dans la tente impériale, parla ainsi aux officiers des troupes assemblés : « Mes serviteurs, Abasa le maudit n'obéit pas à mes ordres souverains; en arrêtant cette années nos succès et prêtant des secours aux infidèles, il a manifesté son esprit de rebellion ; maintenant avec une troupe de misérables il ravage l'Anatoli; je pars pour lui faire la guerre, et j'espère que vous marcherez avec moi. Vous mettrez-vous de tout cœur en mouvement? » Un vivat sortit de toutes les bouches à la fois, et tous protestèrent unanimement qu'ils allaient consacrer leurs têtes et leurs âmes à cette expédition, et qu'ils ne remettraient pas le sabre dans le fourreau avant d'avoir châtié les rebelles; ils demandèrent seulement que le padischah daignât accorder le pardon aux sipahis et aux janitschares qui se trouvaient auprès des rebelles, et recevoir en grâce ceux qui reviendraient à lui; mais que les obstinés fussent exterminés. Cette prière fut gracieusement accueillie, puis exaucée. Alors le sagardschi-baschi, auquel le grand vesir avait fait la leçon, s'avança avec quelques-uns des plus vieux janitschares, et dit : « Comment donc considérer la mort de ceux qui périront dans cette lutte contre des Musulmans, qui, ainsi que nous, récitent cinq fois la prière? » A l'instant on fit la lecture publique des fetwas rigoureux rendus par le mufti Bolewi, qui déclarait légale et légitime la mort infligée à des rebelles contre le sultan (1). Trois jours après, la Validé partit pour Constantinople et fut suivie le lendemain par le sultan. On vit arriver de Syrie le bostandschi qui avait porté à Sochte-Mahmud-Pascha sa nomination au gouvernement d'Alep, mais n'avait pu entrer dans cette ville, où commandait le gendre d'Abasa Hamamdschioghli ; le bostandschi eut l'imprudence de laisser entendre devant le kislaraga, puis devant Kœprili lui-même que l'Asie-Mineure était perdue, et qu'il n'y avait point de repos à espérer tant que le grand vesir ne serait pas changé. Kœprili fit un signe au tschauschbaschi, et la tête du bostandschi fut abattue devant la tente. Après une marche de dix-sept jours le sultan campa devant Constantinople, à Daudpascha. Aux Eaux douces les troupes reçurent leur solde et furent passées en revue; on effaça des rôles les noms de tous les hommes qui n'étaient pas présents. Huit jours après, le sultan se transporta à Skutari. Les gouvernements de Damas, Siwas, Karamanie, Anatoli, Angora, dont les paschas se trouvaient avec les rebelles, furent conférés de nouveau. A Skutari, Jusuf-Pascha était revêtu de l'autorité de serdar. Kutahije s'était défendue deux mois contre le chef de rebelles Dschan-Mirsa-Pascha, qui l'assiégeait avec quatre mille segbans et ssaridsches. Hasan-Pascha avait pénétré heureusement dans Angora, où il avait tué quatre-vingts segbans; le mutesellim du pascha légitime d'Alep Sochte-Mahmud, en répandant des exemplaires du fetwa rendu contre les rebelles et invoquant l'appui des fidèles sujets, était parvenu à se faire admettre dans la ville, et les habitants avaient jeté hors de leurs murailles le gendre d'Abasa ainsi que quelques milliers de segbans (1). Abasa lui-même avait campé à Ainegœl, à cinq marches seulement de Constantinople, puis s'était dirigé vers Eskischehr, indiqué comme point de réunion pour ses troupes. Le beglerbeg d'Anatoli Konakdschi-Ali-Pascha, qui gardait le canton de Nicée, fut attaqué brusquement par l'avant-garde d'Abasa, et complètement défait. Murtesa-Pascha, investi du commandement supérieur contre les rebelles, se tenait à Konia. Lorsqu'arriva au camp d'Abasa la nouvelle du dénombrement des troupes fait aux Eaux douces, ce chef conçut le projet d'envoyer en ce lieu cinq mille sipahis, qui revenant sous une apparence de repentir aux étendards du sultan, se mêleraient parmi leurs camarades, les gagne-

(1) Naima, l. II, p. 679, et Mohammed-Chalife, fol. 54; Wedschihi, f. [illegible]; Subdet, fol. 121 et suiv.

(1) Naima, l. II, p. 673.

raient secrètement, et à la première occasion favorable se déferaient du grand vesir. Celui-ci, informé de ce complot par les espions qu'il entretenait de tous côtés, publia la liste de sept mille sipahis retranchés des rôles pour avoir embrassé la cause d'Abasa, et treize cents de ces hommes qui s'étaient déjà introduits dans le camp furent saisis et décapités. Les troupes murmurèrent sur le retranchement de sept mille serviteurs de la Porte, sur les exécutions de treize cents guerriers et sur cette guerre de moslims contre moslims; cet état des esprits détermina le grand vesir à modifier ses plans; au lieu de se mettre lui-même en campagne, il resta à Skutari, et confia le commandement à Murtesa-Pascha. Celui-ci découvrit que trois des paschas soumis à ses ordres entretenaient une correspondance secrète avec Abasa; il fit trancher leurs têtes, qui furent déposées aux pieds du grand vesir, et reçut pour cela de grands éloges. Abasa, informé par ses intelligences secrètes de tous les mouvements du serdar, l'attaqua brusquement dans le voisinage d'Ilghun, et le défit si complètement que l'historiographe de l'empire avoue une perte de huit mille morts. Cette défaite fut aux yeux de Kœprili un mérite pour Murtesa-Pascha, dont la fidélité jusque là lui avait paru douteuse. Au lieu de lui retirer le commandement supérieur, il le lui confirma ; mais, en raison de l'abattement répandu à Constantinople par cet échec, il ne jugea pas prudent de laisser le sultan dans son palais de Skutari durant l'hiver. Mohammed revint donc passer les quarante jours les plus rigoureux de la saison dans le sérail de la capitale.

Murtesa-Pascha, maintenant en possession de toute la confiance du grand vesir, sut par ses actives intrigues se rendre le digne instrument de la politique ténébreuse et profonde de Kœprili. Abasa s'était retiré à Aintab pour y passer l'hiver, et pouvoir se porter de ce point au-delà de l'Euphrate, quand la disette des vivres se ferait sentir. Le sandschakbeg de Biredschik l'avait empêché de passer le fleuve. Murtesa, en possession d'Alep, au moyen de circulaires tenait continuellement en haleine les troupes des Turkmans, des Kurdes et des Arabes. Des proclamations répandues par des affidés dans le camp des rebelles, et des émissaires secrets tendaient à décider les sipahis et les janitschares soulevés à revenir au devoir et à séparer leurs intérêts de celui des segbans et des saridsches, avec lesquels ils seraient confondus et immolés au jour de la vengeance. Les chefs d'escadrons des lewends furent gagnés individuellemnt par des promesses. Un des hommes employés par Murtesa sut enlacer Abasa dans des filets tissus avec une adresse infernale. Il lui représenta que tant qu'ils n'auraient pas entre les mains une place comme Alep, leurs affaires n'étaient pas dans une position assurée; que ne se trouvant pas en état de s'en saisir par la force, le meilleur moyen serait d'envoyer successivement dans cette ville les sipahis dont la fidélité était bien garantie par leurs serments sur le sabre et le Koran, et qui se présenteraient comme déserteurs; puis de se rendre eux-mêmes au même lieu, prétendant venir expier leurs torts; de la sorte ils se rendraient maîtres de la place. Abasa tomba complètement dans ce piége, dont le succès était en même temps favorisé par le juge de Klis et le mufti d'Aintab, d'intelligence avec Murtesa. Il vit partir successivement sans s'inquiéter les escadrons de lewends pour Alep, et, quand par instant un soupçon s'élevait, les chefs des troupes, le juge et le mufti, le dissipaient aussitôt : des lettres arrivèrent des officiers établis dans Alep, qui attestaient les bonnes dispositions du serdar pour obtenir la grâce d'Abasa auprès de la Porte. Le mufti offrit d'éclaircir l'affaire. Il alla donc à Alep, et revint avec les assurances les plus sacrées du serdar Murtesa-Pascha et de konakdschi Ali-Pascha, gouverneur de la ville, qu'ils étaient prêts à lui jurer la sûreté la plus complète par le moyen d'un plénipotentiaire au nom du sultan. Abasa-Hasan fut satisfait et joyeux. Le serdar envoya le sandschakbeg d'Achiska, Arslan-Pascha, avec des lettres qui garantissaient sur le Koran et sur le ciel la sûreté la plus entière et une intervention des plus actives auprès de la Porte pour faire rentrer Abasa en grâce entière. Arslan-Pascha fut remis comme ôtage au chef des escadrons qui était un traître, et Abasa partit d'Aintab pour Alep : reçu et traité avec les plus grands honneurs, il fut

loge dans le sérail de Murtesa ; sa suite s'établit dans les maisons de la ville. Aussitôt des requêtes et des prières furent rédigées en présence des autorités et adressées au grand vesir, au mufti et au kislaraga pour demander la grâce d'Abasa, et ces dépêches furent remises aux courriers sous les yeux du coupable repentant. Lui-même avec trente paschas et begs de son parti, parmi lesquels le vesir Kenaan-Pascha et le vesir Tajjaroghli-Ahmed-Pascha, fut retenu à souper chez le serdar. Il fut enjoint aux propriétaires des maisons, à un signal donné par un coup de canon du château, de tomber sur leurs hôtes et de les égorger. En effet, au retentissement du canon, le massacre s'accomplit dans la ville. Trente têtes de paschas et de begs furent envoyées à Constantinople. Un chatti-scherif impérial loua les assassinats d'Alep comme des actes de zèle et de fidélité. Dans la nuit de cette sinistre exécution la terre trembla violemment à Alep ; cette convulsion de la nature et le grand incendie qui éclata bientôt après à Constantinople furent considérés comme des signes manifestes de réprobation céleste contre de telles cruautés.

Le coup frappé si heureusement sur le chef de la révolte facilita pour Kœprili l'exécution de sa vengeance personnelle sur Deli-Husein, ce rival redouté, dont la mort n'avait été retardée que par l'intervention de la Validé et du kislaraga, jusqu'au moment où des plaintes élevées contre le glorieux guerrier pourraient donner à un acte de ressentiment particulier une apparence de justice publique. Deli-Husein, averti par ses amis, s'était mis sur ses gardes, et, dans sa dignité de kapudan-pascha, n'avait fourni matière à aucune accusation. En conséquence, on lui avait retiré le grand amiralat pour le conférer au kiaja de la Validé, devenu vesir, et on l'avait nommé au gouvernement de Rumili, où il devait être tenu plus facilement sous la main du grand vesir. On le laissa libre d'établir sa résidence où il voudrait, à Andrinople, Philippopolis ou Sofia. Deli-Husein, endormi par l'oubli apparent de Kœprili, et ne se rappelant plus les avertissements de ses amis, entraîné seulement par la convoitise, ou bien, en réalité, afin de remplir ses caisses épuisées, leva quelques sommes en équivalent de fournitures en nature ; et ces contributions étaient si insignifiantes en comparaison des exactions accoutumées des gouverneurs, que personne n'aurait songé à se récrier, si Kœprili n'avait excité le juge de Philippopolis, Suleiman-Efendi, à envoyer secrètement des plaintes à la Porte sous formes de requêtes générales. Aussitôt qu'elles furent connues, le gouverneur de Rumili fut mandé à Constantinople. Il arriva sans soupçonner aucun mauvais dessein, et fut accueilli avec les plus grands témoignages d'amitié par Kœprili, qui lui remit une pelisse de martre zibeline. Mais, le lendemain, le sultan lui montra un front irrité, lui adressa des paroles injurieuses, l'accusant de négligence et d'avidité. Le vaillant guerrier répondit : « Ce qui m'arrive vient de Dieu ; depuis long-temps on voulait ma mort. Les griefs et les plaintes n'ont été produits que pour me perdre. » Il fut jeté dans les Sept-Tours, et, en dépit de toutes les instances du kislaraga et de la Validé, malgré les menaces des troupes, au bout de deux jours on l'exécuta (1). Telle fut la fin du vaillant Deli-Husein, qui avait été grand écuyer, gouverneur du Kaire, de Chypre et de Bagdad ; qui, durant douze années, avait soutenu en Crète la sainte lutte pour la foi et l'empire, et que ne purent sauver ni la conquête de Candie ni tant d'actions d'éclat. Né à Jenischehr, sous Murad IV, il était simple coupeur de bois dans le sérail, où sa force et son adresse le firent bientôt remarquer du sultan. Un ambassadeur persan avait apporté un arc détendu, afin d'éprouver si quelques-uns des champions et des lutteurs de Constantinople seraient en état de le bander. En effet, tous avaient en vain tenté l'entreprise, et l'arc restait inutile dans l'appartement du kislaraga. Deli-Husein, qui, un soir d'hiver, apportait du bois, se trouvant seul dans la chambre, essaya secrètement de bander l'arc, et y parvint ; mais, entendant venir le kislaraga, il se retira bien vîte. Le kislaraga, voyant que l'arc n'était plus à sa place, demanda qui l'avait dérangé, et le coupeur de bois le

(1) Valiero, l. VI, p. 497.

banda devant lui. « Qu'on lui donne vite un costume d'homme, dit le kislaraga ; il est digne de paraître devant le padischah. » Revêtu d'un doliman, Deli-Husein fut mené en présence du sultan, qui sut apprécier la vigueur et l'adresse du coupeur de bois, d'autant plus qu'elles faisaient tourner le défi de l'ambassadeur persan à la confusion de ce diplomate. Le coupeur de bois fut nommé grand écuyer, et après la conquête d'Eriwan reçut le gouvernement de l'Egypte. Sa renommée de vigueur et la beauté imposante de sa personne lui gagnèrent surtout les affections des femmes, qui, lorsqu'il traversait à cheval les rues de Constantinople, accouraient en foule pour contempler le bel Husein, le héros, le valeureux champion de la foi en Crète. Il était digne de cet empressement par sa force militaire, ses manières et sa grâce toutes chevaleresques. S'il rencontrait une troupe de femmes, il leur criait : « Salut à vous, fleurs du paradis cueillies pour orner le front des rois ! salut à vous, anges de la terre ! vous nous donnez de précieux sujets qui deviennent des légistes et des champions de la foi ! Que Dieu répande sur vous ses bénédictions. Ne nous oubliez pas dans vos prières. » Aussi toutes les classes lui criaient du fond du cœur : « Que Dieu te conserve long-temps au padischah ! Si le vesirat doit appartenir à un héros, il doit être aussi la propriété d'un homme illustre tel que toi. » Tous ces hommages accélérèrent sans doute la vengeance de Kœprili.

Quoique élevé à la première dignité de la loi par Kœprili, le mufti avait pourtant refusé avec fermeté le fetwa pour légitimer l'exécution de Deli-Husein. Pressé de sollicitations à ce sujet, il faisait toujours la même réponse : « Je ne vois aucun tort dans cet homme, qui peut encore rendre tant de services à la foi et à l'empire. » En outre, il s'était permis de remettre au sultan une représentation écrite contre le voyage de Brusa, récemment conseillé par le grand vesir, prétendant que les préparatifs contre les Vénitiens en Crète étaient beaucoup plus pressants que les dispositions à prendre en Asie contre les rebelles. Le sultan transmit la représentation au grand vesir en disant : « Je te laisse libre de bannir ou de mettre à mort le molla (le mufti), ton ancien protégé. » Kœprili se contenta de la déposition et du bannissement à Michalidsch. Mohammed, juge de Brusa, fut nommé mufti. Le gouvernement de Rumili, devenu vacant par la mort de Deli-Husein, fut conféré à Chiszim-Mohammed ; celui de Bosnie, à l'ancien grand vesir Melek-Ahmed-Pascha ; celui d'Ofen, à Sidi-Ahmed-Pascha. Le gouverneur de Crète, Kœr-Hasan, qui avait été soupçonné de complicité dans le mouvement insurrectionnel de Nakkasch-Hasan à Andrinople, et alors avait échappé à la sentence de mort, parce qu'il était en route pour sa destination, avait maintenant appelé sur lui cette terrible condamnation, par une lettre remise par le précédent mufti Bolewi au sultan, et par le souverain au grand vesir, dans laquelle il disait : « Tant que le grand vesir ne viendra pas lui-même en Crète, il ne faut pas penser à la conquête de l'île. Kœprili regarda cette opinion comme une insinuation indirecte pour faire adresser le sceau de l'empire au gouverneur, et il expédia l'ordre d'exécuter le donneur d'avis ; mais la mort naturelle de Kœr-Hasan prévint le supplice. Le commandement supérieur en Crète fut donné à Taukdschi-Mustafa-Pascha, qui se trouvait sur les lieux. L'ancien kapudan-pascha Topal-Pascha, dont la mort avait été ajournée, grâce à sa participation à la reprise de Lemnos, fut maintenant appelé par son successeur Ali à bord du vaisseau amiral, où les esclaves attachés aux bancs de rameurs l'étranglèrent, conformément à la sentence. Le kapudan-pascha Ali-Hasansade, qui se trouvait investi pour la seconde fois du commandement général de la marine turque, mourut de la peste. Son fils, Abdulkadir-Pascha, lui succéda, et reçut ordre d'aller avec la flotte châtier le sandschakbeg rebelle d'Attalia, Kœrbeg-Mustafa-Pascha, qui, d'accord avec le juge Wehhab, immolé dans le massacre d'Alep, avait déjà plusieurs fois dressé l'étendard de la révolte, et avait mis le château en état de défense contre les habitants. Le kapudan-pascha s'était rendu de Chios à Rhodes ; mais, ayant intercepté des lettres de Morosini à Priuli sur les plans de la flotte vénitienne, il revint à Chios, d'où il fit voile pour Zéa et l'île Longue. Là les deux flot-

tes ennemies étaient en vue l'une de l'autre, lorsqu'une effroyable tempête les sépara et détruisit plusieurs bâtiments turcs. Au point du jour, le 26 août 1661, l'escadre vénitienne trouva les vaisseaux ottomans dispersés devant Milo, et les attaqua. Dix galères se sauvèrent dématées dans le port de Milo; six s'étaient échouées, deux furent capturées par la capitana et les galères vénitiennes. Les Turcs perdirent plus de quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Un galion vénitien, avec cent dix esclaves moslims, tomba entre les mains des Ottomans. Le kapudan-pascha poursuivit sa route vers Attalia, où il déchargea de l'artillerie pour assiéger la ville. Des députés vinrent le prier d'épargner un siége à la ville, qui était disposée à lui livrer le pascha. En effet, Kœrbeg se laissa persuader qu'il pourrait expier ses torts au moyen de quelques milliers de ducats. Il se mit donc dans une chaloupe avec ses frères, son kiaja et Bulukbaschi, pour se rendre à bord du vaisseau amiral; à peine se trouvèrent-ils sur le pont qu'ils furent étranglés; on les décapita, et les corps furent jetés à la mer. Les têtes, envoyées à Constantinople avec 100 bourses d'or arrachées aux habitants d'Attalia, adoucirent l'irritation de Kœprili sur la perte de la bataille navale; il écrivit même au kapudan-pascha une lettre de condoléance sur le malheur que Dieu avait laissé tomber sur ses entreprises, promit de détourner de lui la disgrâce, et lui ordonna de ramener la flotte à Constantinople. En effet, il sauva sa tête; mais sa place fut donnée à Mustafa-Pascha, gendre de Kœprili.

Dans le temps qu'Abasa agitait l'Asie, le feu de la révolte menaçait d'embraser la Haute-Égypte. Mohammed, beg de Dschirdsche, supérieur à tous les autres chefs par ses troupes et ses richesses, avait conçu le projet, au moment où le gouverneur d'Égypte, Schehsuwar-Mohammed-Pascha, lui remettrait le kaftan en signe d'investiture, de le renverser violemment pour se venger de n'avoir pu obtenir la dignité d'émirolhadsch, ou chef des caravanes de pélerins. Dans ce but, il avait semé de l'or parmi les janitschares, les Arabes et autres soldats des sept milices établies au Kaire. Le gouverneur arma les janitschares, envoya au beg le kaftan, et, sans le voir, lui fit enjoindre de se rendre à Dschirdsche. Sur le rapport adressé à ce sujet à Constantinople, un chatti-schérif que reçut le gouverneur destitua Mohammed et conféra le beglik de Dschirdsche à Ahmed-Beg. Les chefs des mameluks, les agas des sept odschaks, les kaschifs et les anciens firent acte de soumission à cet ordre. Quant à Mohammed-Beg, il refusa d'obéir à la décision qui lui retirait le gouvernement de Dschirdsche, pour lui donner celui d'Abyssinie, et résolut d'opposer la force à la force; il fondit des canons et fit même peut-être frapper de la monnaie en son nom. Le gouverneur fit des levées pour augmenter la force des sept corps réguliers du Kaire, et l'émirolhadsch, Katias-Beg, entra en campagne avec la sainte bannière. Le beg de Dschirdsche s'était avancé devant Manfalut, et le scheich des Arabes de la tribu d'Hawwaré avait cependant rendu à la Porte l'immense service de vider les magasins de Dschirdsche. Près du village de Milo, non loin de Manfalut, on en vint aux mains. Le beg de Dschirdsche fut battu et s'enfuit vers l'oasis où il avait envoyé à l'avance cinq cents dromadaires et trois cents juments chargés de ses trésors. Kaitas-Beg le poursuivit et l'atteignit avant l'Oasis près des anciennes ruines égyptiennes de Kaszr. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi. Le beg de Dschirdsche, faisant agenouiller ses dromadaires se retrancha derrière leurs corps; néanmoins il fut pris avec les principaux provocateurs de la révolte, conduit au Kaire chargé de chaînes et décapité. Les têtes des Égyptiens arrivèrent à Constantinople au moment où celles des rebelles d'Asie étaient jetées aussi devant la porte du palais impérial. Pendant une année on voyait ainsi chaque jour vingt à trente de ces horribles trophées exposés à l'entrée du sérail, et les historiens élèvent à plusieurs milliers le nombre des rebelles frappés par la hache du bourreau. Le gouvernement de Dschirdsche fut maintenant conféré à un page de la chambre intérieure, Turna-Mustafa, qui fut remplacé lui-même par le poète Abdi, tiré de la chambre des seferlis. Précédemment Abdi avait obtenu de passer de la grande-chambre dans celle des cavaliers, en

présentant un cantique de fête composé par lui; ensuite il avait célébré la défaite des agas rebelles par un chronogramme, et cette fois il immortalisa son entrée dans la chambre intérieure par un hymne qui a été inséré dans son histoire. Né dans la délicieuse vallée des Eaux-Célestes, sur la côte asiatique du Bosphore, les beaux lieux où il était nourri l'appelaient à la poésie; mais plus tard sa vocation d'historien se prononça hautement (1).

Le sultan partit pour Brusa afin de surveiller de plus près la destruction du reste des rebelles dont les exécutions se poursuivaient toujours. Quand la tente du souverain était plantée devant Skutari, on jeta devant son pavillon les têtes du sécrétaire d'Abasa, qui s'était tenu caché jusqu'alors, et du kiaja de l'emirol-hadsch qui avait détourné quelque chose du présent annuel envoyé à la Mecque. L'ancien gouverneur d'Anatoli, Dschan-Mirsa, avait été épargné, grâce à sa trahison envers Abasa, qu'il avait aidé à pousser vers Alep; maintenant une sentence de mort fut rendue contre lui; et avec sa tête arrivèrent aussi celles du kiajajiri (intendant des janitschares) de Diarbekr et de Parmaksis-Ali, qui au temps du grand vesirat d'Ipschir avait été silihdar. On vit aussi rouler dans la poussière, à la porte de la tente impériale, les têtes de l'ex-second écuyer Hasan, conseiller du beg rebelle de Dschirdsche, envoyé d'Égypte, et du neveu de Sochte Mahmud-Pascha, qui pendant quelque temps avait essayé d'agiter la Syrie et Tripoli. L'ancien juge de Brusa, Schami-Nuuman, dont les violences avaient été jusque-là tolérées, à cause des mesures actives prises par lui jadis quand les rebelles s'approchaient de Brusa, fut maintenant exécuté en vertu d'un fetwa rendu contre ses concussions; l'ancien bostandschi-baschi, Piraama, subit le même sort parce qu'il n'avait pas autrefois mené les bostandschis avec assez de résolution contre les rebelles au temps des événements du Platane. A Brusa, où avait été apportée la plus sainte relique du trésor impérial, la borda (manteau du Prophète), pour être exposée sur un trône aux hommages et au respect du sérail, fut mandé l'ex-kaimakam de Constantinople, Ismail-Pascha, et il reçut la mission d'aller, comme grand inquisiteur (1) de la capitale, à travers toute l'Asie, jusqu'en Arabie, pour écraser les restes de la rébellion, avec les ordres les plus exprès de rechercher tous janitschares, sipahis, tschauschs, mutiferrikas, saimes, muderris, juges, seids, mollas, begs et beglerbegs, qui auraient pris part à des projets de révolte, sans la moindre considération pour leur position et leur rang, et de les frapper de mort conformément aux dispositions du fetwa rendu à cet effet, en livrant les armes à l'autorité civile et militaire. Il devait toutefois s'abstenir d'exercer son autorité sur les domaines de la couronne à Klis et Asis, dans le voisinage d'Alep, dont les revenus avaient été attribués à la Validé. Avec cinq cents cavaliers formés en deux escadrons qu'il détachait à droite et à gauche, tandis que lui-même suivait la route du milieu, il purgea l'Asie-Mineure de tous les rebelles. Partout il tenait diwan et faisait aussitôt étrangler les prévenus de participation à la révolte. Il rectifia les listes des sipahis et des seids, parmi lesquels s'étaient glissés beaucoup d'intrus, et celles des rajas, dont un grand nombre s'étaient dérobés, attendu que, au moyen de lettres de protection irrégulièrement accordées, beaucoup de paysans et d'artisans s'étaient soustraits aux impôts (2). Deux cents émirs, qui à Héraclée portaient le turban vert, furent réduits à vingt (3). A Konia, huit derwischs mewlewis furent arrêtés comme suspects. « Des mewlewis qui voyagent, dit ce grand inquisiteur, savent lire le mesnewi, ou jouer de la flûte, ou danser la valse sacrée; faites donc preuve de vos talents. » L'un des prévenus lut le mesnewi: un second joua de la flûte, deux autres valsèrent; ils furent relâchés. Les quatre derniers, qui ne purent faire rien de tout cela, furent considérés comme rebelles et aussitôt mis à mort.

Au milieu de tant de supplices qui enle-

(1) Ssafaji, 267e biographie.

(1) Naima, l. II. p. 697.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

vaient à l'empire tant de têtes fortes et de bras vigoureux, on doit signaler comme un étrange phénomène la mort naturelle du vieux Gurdschi-Mohammed, l'ancien grand vesir, qui s'éteignit à cent ans. Après avoir noyé la révolte en Asie dans des flots de sang, Kœprili poursuivit avec une ardeur inflexible le rétablissement de l'ordre. A Damas, les janitschares qui avaient été envoyés comme nobetdschis (gardes temporaires) pour trois ans en garnison dans cette ville, afin de recevoir ensuite le nom de jerli-kuli (soldats locaux), avaient refusé d'obéir à l'autorité ; les miliciens envoyés de Constantinople prirent leur place, et immolèrent les soldats indociles (1). Ali, instrument de Kœprili dans cet effroyable châtiment, fut en récompense nommé pascha de Saida, où il fit ensuite de vaines tentatives pour attirer les émirs des Druses dans des piéges. Plus de succès était réservé à son successeur Mohammed-Pascha, qui, à l'aide d'une trahison menée par l'Albanais Hasan, parvint à tenir dans ses mains la tête du puissant émir de la famille Maan (de la bannière rouge), puis se servit comme alliés des émirs de la bannière blanche, ennemis jurés de la maison Maan (2).

Un ordre fut rendu pour que tous les possesseurs de fiefs de cavalerie (timars et siamets) en Asie, comme en Europe, renouvelassent leurs diplômes, ce qui n'était d'usage qu'aux changements de souverains (3) ; mais on abandonna la moitié de la taxe à payer en cette circonstance. Maintenant Kœprili tourna toute son attention sur la fortification de l'Hellespont au moyen de nouveaux châteaux. Déjà, sous le grand vesirat de Murad-Pascha, la Validé, ainsi qu'on l'a rappelé, avait désiré l'exécution de ce plan ; mais on ne put se procurer les 40,000 piastres nécessaires pour les frais de ces constructions ; d'ailleurs on en fut détourné par les représentations des habitants des villages environnants, qui redoutaient le voisinage des garnisons ; et l'on donna pour motif à cet abandon que les deux pointes de terre du canal étaient trop éloignées pour la portée des canons et que l'on manquerait d'eau. Devant la ferme volonté de Kœprili ces difficultés s'évanouirent ; la flotte reçut ordre d'hiverner cette année aux Dardanelles, et des ouvriers furent employés aux constructions que dirigea l'architecte Mustafa-Aga, sous l'inspection de Frenk-Ahmed-Pascha, commandant des Dardanelles (1). Les deux châteaux furent élevés sur un quadrilatère régulier de trois cents aunes carrées, et reçurent le nom pompeux de Kilidol-Bahr (clé de la mer) et de Seddol-Bahr (digue de la mer), tandis que l'ancien ouvrage ordonné par Mohammed II est appelé plus modestement château de la Clef, et le nouveau, établi sur la côte asiatique, château de Sable. Les villages environnants devant fournir de la chaux et d'autres matériaux pour les constructions maintenant entreprises, le commandant des Dardanelles Frenk-Ahmed-Pascha et l'architecte amassèrent des sommes considérables ; le second surtout se rendit odieux par les procédés inhumains qu'il employa pour satisfaire sa cupidité. Un jour il fit périr un Turc sous le bâton, et, Frenk-Ahmed lui demandant pourquoi il avait mis à mort un innocent, il se contenta de répondre : « Cela est nécessaire. » Le sultan, en se rendant de Brusa à Constantinople, alla visiter les travaux (septembre 1659). Quand les constructions furent achevées, on plaça des pierriers, des canons et des fauconneaux sur les remparts. Pour la garnison du château asiatique, les fiefs de cavalerie supprimés des sandschaks de Boli, Kastemuni, Chudawendkiar, Bigha, Karasi, furent transformés en fiefs de solde (gediktimar), à raison de 3,000 aspres chacun. Pour l'entretien de la garnison du château de Rumili, l'on appliqua le même système aux fiefs de faucon (toghandschitimar) de Silistra, Nicopolis, Tschermen, Kirkkilise et Wise (2). Cette année, Maansade-Huscin-Aga, fils de Fachreddin,

(1) Naima, l. II, p. [illegible] ; Subdet, fol. 139.
(2) Voyages d'Arvieux ; Leipzig, 1753, 1re partie, p. [illegible].
(3) Subdet, fol. 135.

(1) Naima, l. II, p. 698 et 699 ; Subdet, fol. 13[illegible] ; Wedschihi, fol. 99.
(2) Subdet, fol. 136 ; Abdi, fol. 136 ; Wedschihi, fol. 99 ; Naima, l. II, p. 704 ; Gratiani, p. 84.

envoyé en ambassade dans l'Inde, était revenu à Skutari au moment où le sultan se rendait à Brusa, rapportant des lettres du sultan Muradbachsch, fils de Dschihandschah, décédé. Il était aussi chargé d'offrir au souverain des Ottomans un panache de plumes de héron attaché avec une agrafe de diamants, au milieu duquel brillait une pierre de cinquante karats, un sabre d'or, avec un fourreau garni de pierreries, et dix ballots de châles et d'étoffes de l'Inde. Le sultan demanda au fils de Fachreddin ce qu'il avait vu de beau dans l'Inde? Celui-ci répondit qu'il n'y avait là rien de comparable à la délicieuse situation du Bosphore, qui surpassait toutes les merveilles de la nature et de l'art de l'Inde. Maansade-Husein était arrivé dans l'Inde au temps de la guerre civile des quatre fils de Dschihandschah. Le premier des quatre princes aux mains duquel il tomba, Muradbachsch, le retint, ainsi que les présents dont il était chargé; il répondit aux lettres comme possesseur du trône de l'Inde, qu'il lui fallut pourtant céder dans la suite à son frère Orengseb, si digne de la souveraineté.

Nous revenons maintenant aux affaires de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, que nous avions laissées pour suivre les phases de la rébellion d'Asie. Le grand vesir, en quittant Jenœ, avait chargé le pascha d'Ofen, Kenaan-Pascha, et celui de Silistra, Dschan-Arslan-Pascha, de maintenir l'ordre en Transylvanie. Michne, woiwode de Valachie, avait obtenu du premier la permission de regagner ses foyers sans que le pascha de Silistra eût donné son agrément à cette retraite. Lorsque Michne vint prendre congé de Dschan-Arslan-Pascha, celui-ci le frappa violemment du poing sur la poitrine en s'écriant : « Maudit! ne suis-je pas gouverneur de Silistra, n'est-ce pas de moi que tu dois solliciter la faculté de retourner chez toi? » Cet outrage laissa des traces ineffaçables dans l'âme de Michne, Grec plein de vanité, qui à son avénement s'était fait solennellement sacrer et couronner par un moine grec comme archiduc de Valachie, et qui depuis avait mis tout en œuvre auprès de la Porte pour se faire délivrer un diplôme qui lui confirmât ce titre. Il dévora sa fureur, mais jura de se venger à la première occasion (1). Pour le moment il regagna paisiblement la Valachie. Mais, quand ensuite Arslan-Pascha suivait la route de Silistra, le Grec tomba sur lui brusquement, et Arslan, après avoir failli perdre la vie, eut beaucoup de peine à traverser le Danube en face de Sistow. Michne, ennemi mortel de Constantin Cantacuzène et de son gendre Philippeskul, qui s'était réfugié en Moldavie, près de Ghika, résolut la perte du fugitif et de celui qui lui avait donné asile. Il calomnia Philippeskul à Constantinople, et se ligua en même temps en secret avec Rakoczy, contre Barcsai, institué prince de Transylvanie par la Porte. Constantin Cantacuzène, appelé à Constantinople, se justifia des faits dont l'avaient chargé les émissaires de Michne, et fit retomber à l'aide de preuves irréfragables le crime d'infidélité sur l'accusateur (2). Alors Michne jeta le masque, et pour premier acte de révolte fit exécuter les bojars dévoués à la Porte; ces chefs furent étranglés, jetés par les fenêtres du palais du prince; leurs cadavres, foulés aux pieds par les trabans, restèrent sans sépulture; on appliqua leurs femmes à la torture pour leur arracher la déclaration de leurs biens. Tergowischt fut enveloppé par la cavalerie de Michne, et tous les Turcs qui s'y trouvèrent furent égorgés par l'infanterie; puis Braila et Giurgewo furent saccagées et livrées aux flammes. A la tête de dix mille Valaques et de cent mille Hongrois sous les ordres de Mikes (1), Michne marcha contre Ghika et le défit près de Jassy, et le prince moldave passa le Pruth et s'enfuit à Bender; le chan tatare arrivait à marches forcées à son secours avec cinquante mille Tatares, d'après l'ordre de la Porte; mais Ghika, épouvanté, se précipita vers Andrinople. Aux premiers avis des nouveaux troubles de Valachie et de Transylvanie, un sabre et un kaftan d'honneur avaient été adressés au chan tatare avec l'ordre de marcher contre la Valachie. L'ancien gouverneur de Bosnie, Sidi-Ahmed, eut le commandement d'Ofen,

(1) Naima, l. II, p. 204.

(2) Engel, Hist. de Valachie, p. 305.

(3) Engel, Hist. de Moldavie, d'après la Chronique de Gretsan, p. 273, avait plus de détails que Bethlen, p. 89.

et le sandschakbeg d'Ilbessan, Mohammed-Beg, qui s'était signalé dans les campagnes de Moldavie et de Valachie, devint gouverneur de Silistra. Ghika, qui s'était réfugié à Andrinople auprès de son compatriote et protecteur Kœprili, fut installé comme woiwode de Valachie, et le fils de Lupul, Etienne, fut nommé prince de Moldavie (1). Cependant les Tatares, fortifiés par les Polonais et par les Cosaques, avaient pénétré dans la Moldavie et livré à l'armée réunie des Valaques et des Szeklers devant Jassy, sur les rives du Bachlui, une bataille sanglante qui dura trois jours. Douze mille sept cents Hongrois et Valaques restèrent sur le champ de bataille; beaucoup se noyèrent dans le Bachlui, ou s'enfoncèrent dans les marais. Alors Michne fut contraint de s'enfuir en Transylvanie. Le sultan ordonna que Tergowischt, résidence des woiwodes de Valachie, fût rasé, et qu'à l'avenir les souverains établissent leur cour à Bukarest (12 novembre 1659). Rakoczy, battu près de Deva par Ssari-Husein, frère de Siawusch-Pascha, sandschakbeg d'Erlau, et par Sidi-Ahmed, gouverneur d'Ofen, s'était enfui à Szaszvaros (Broos), laissant trois mille sept cents des siens sur le champ de bataille, soixante drapeaux et sept pièces de campagne entre les mains de l'ennemi. Au printemps suivant, Seid-Ali fut revêtu solennellement à Andrinople du titre de serdar contre la Transylvanie, et envoyé à Belgrad pour y attendre des instructions ultérieures; le sagardschi-baschi et quinze régiments de janitschares furent placés sous ses ordres (16 avril 1660). A la nouvelle de l'approche de Sidi-Ahmed, Rakoczy avait levé le siége d'Hermanstadt, et, convoquant tous les hommes en état de porter les armes, il avait atteint Klausenburg, où il campa entre Kapus et Gyalu. Sur la rive droite du Szamos, entre Klausenburg et Szamofalva, fut livré un combat sanglant (24 mai). Rakoczy, battu et grièvement blessé, mourut au bout de dix-huit jours dans le château de Grosz-Wardein. Quatre mille têtes, envoyées du théâtre de la défaite de Rakoczy, furent promenées en triomphe à Andrinople, sur des lances, par des Grecs et des Arméniens, et jetés devant le grand vesir, qui foula ces dépouilles sous les pieds de son cheval, puis les donna en pâture aux chiens. Le sultan se serait volontiers rendu une troisième fois de la capitale à Andrinople, mais Kœprili n'approuva pas ce voyage, parce que l'argent de Transylvanie n'était pas encore arrivé. Un chatti-schérif ordonna à Sidi-Ahmed de confirmer son prisonnier Barcsai en qualité de prince de Transylvanie. Mais, avant de poursuivre le récit des événements qui suivirent la mort de Rakoczy, et jetèrent l'Autriche dans des hostilités avec la Porte, il nous faut arrêter un regard sur les relations entre les deux puissances, et leurs rapports diplomatiques dans les trois dernières années.

Des deux côtés on se plaignait d'irruptions et de pillages sur les frontières. Plusieurs fois le gouverneur d'Ofen, Kenaan, envoya des tschauschs au président du conseil aulique, comte Puechhaim à Vienne, pour lui exposer surtout ses griefs contre la garnison de Weszprim, qui avait surpris le poste d'Ercseny, à cinq heures seulement d'Ofen, et reprocher aux impériaux d'autres attaques contre le sandschak de Koppan. A Constantinople même la Porte exprima son mécontentement au résident impérial Reninger, de ce que, dans la Haute-Hongrie, Nadasdy, Forgacs, Zrinyi et Batthyanyi eussent fait irruption en Pologne, et assisté le traître Rakoczi (1). Le docteur Metzger fut expédié au pascha d'Ofen avec la mission d'accommoder, s'il était possible, les différends entre Rakoczi et la Porte (2); et Henri Woggin partit en même temps, chargé d'intructions analogues pour le camp du grand vesir, qu'il atteignit à Temeswar où il fit une entrée pompeuse. Il accompagna ensuite Kœprili dans sa marche vers Jenœ, tandis que Reninger se tenait auprès de la cour du sultan à Andrinople (3). Barcsai, nommé prince de Transylvanie par la Porte, remit au résident Reninger une lettre pour se recommander

(1) Naima, t. II, p. 4[illegible].

(1) Rapport de Reninger, aux archives de la maison impériale, février 1658.

(2) Rapport de Reninger.

(3) Rapport de Reninger, d'Andrinople en date du 21 octobre.

à la bienveillance de l'empereur (1) ; mais la haute Hongrie soutint contre lui Rakoczy, condamné par la Porte, et l'empereur fournit des secours à ce dernier, qui les implorait au nom du Christ. Déjà, cinq mois auparavant, le grand vesir s'était plaint, dans une lettre adressée par un aga au premier maître de la cour prince Porcia, que l'on eût laissé à la mère de Rakoczy la faculté de faire des enrôlements dans les provinces mêmes de l'empereur ; à cela il fut répondu que la cour impériale avait approuvé la conduite de Rakoczy, sans pourtant blâmer le choix du nouveau prince François Rhedei ; que l'Autriche ne prêterait son concours à aucun parti, mais que rien ne devait être changé en Transylvanie. Après la soumission de Jenœ et la fuite de Rakoczy, le gouverneur d'Ofen, Kenaan Pascha, chargé de maintenir la Transylvanie, écrivit au palatin que la désobéissance de Rakoczy avait appelé sur lui un châtiment, mais qu'il s'était dérobé aux poursuites des Ottomans en passant la Theys ; que lui, Kenaan, fidèle aux dispositions de la paix, ne transporterait pas un seul de ses soldats au-delà du fleuve, pourvu que de son côté le palatin respectât non moins scrupuleusement les traités. L'aga envoyé par le grand vesir à l'empereur, à son retour, rapporta que sous ses yeux l'on avait permis à Rakoczy et aux deux woiwodes de Valachie et de Moldavie de se rendre à Frankfurt auprès de l'empereur, tandis que lui-même avait dû rester à Vienne. Kœprili adressa de rudes paroles à Reninger et à l'interprète impérial Panajotti, déclara que d'après la capitulation accordée par le sultan Suleiman au prince de Transylvanie, il était expressément interdit à celui-ci d'entretenir des intelligences avec aucune autre puissance; que maintenant Rakoczy avait violé ces articles pour la troisième fois ; que les woiwodes de Moldavie et de Valachie réfugiés en Transylvanie devaient être livrés en vertu de la capitulation. L'année suivante Auguste de Mayern vint comme internonce à Constantinople, notifier le couronnement de l'empereur Léopold ; puis il se rendit à Brusa, où depuis Bajesid-Ilderim il n'avait été donné audience à aucun ambassadeur européen. Il remit ses lettres de créance [12 août 1659], et se montra très-réservé dans ses présents, parce qu'il apprit que la lettre de son maître était restée sans réponse. Le grand vesir réclama l'extradition de Rakoczy ; l'internonce répondit : « Que ce prince n'était pas entre les mains de la cour de Vienne, et que, fût-il même à la discrétion de l'empereur, l'honneur interdirait à ce monarque de le livrer. Le reis-efendi Schamisade, homme très-versé dans la connaissance de l'histoire et conseiller intime du grand vesir, dans un souper qu'il donna à l'internonce, laissa entendre que l'empereur pourrait bien agir avec Rakoczy comme le pape avait fait jadis à l'égard de Dschem, comme le schah s'était conduit envers Bajesid. L'internonce objecta que le cas était différent ; que d'ailleurs le pape et le schah avaient été flétris pour leur criminelle violation de l'hospitalité. Pour répondre à la mission de Mayern, Suleiman-Aga fut envoyé à Vienne, où il devait complimenter l'empereur à son couronnement. Le sultan et le grand vesir écrivirent en outre : que Rakoczy s'était rendu coupable de crimes en Transylvanie, patrimoine du sultan ; que la Porte était résolue à poursuivre son châtiment par les armes, et qu'en se défaisant de ce rebelle l'empereur pouvait détruire un obstacle à la paix. Le sultan s'était exprimé d'une manière analogue à l'audience de congé de Mayern ; et l'ambassadeur français fit savoir bien vite à sa cour que le seul moyen d'envelopper l'empereur dans une guerre serait de soutenir Rakoczy (1). Cependant la Transylvanie succombait sous le poids énorme du nouveau tribut de 80,000 écus. L'agent de Barcsay, Michel Serenyi, venu seulement avec 40,000 écus, fut jeté dans les Sept-Tours, quoiqu'il apportât en même temps de l'argenterie pour une valeur de 20,000 écus ; l'arrivée d'un courrier chargé du reste de la somme lui procura enfin la liberté. La Transylvanie avait dû en outre verser 5,000 écus à compte sur les 15,000 exigés pour les frais de guerre.

(1) La lettre est insérée dans le rapport de Reninger.

(1) Rapport de Reninger ; Mohammed Chalife, fol. 104.

Le négociateur de Barcsay, Sigismond Boday, dans une conférence chez l'envoyé turc Soleiman-Aga, apprit que Sidi-Ahmed-Pascha et le chan tatare avaient reçu ordre de marcher contre Rakoczy, qui mourut cinq mois après des suites de blessures reçues sur le champ de bataille (1). Quand Soleiman-Aga fut de retour à Constantinople, le reis-efendi se montra blessé du style de la chancellerie impériale, qui disait : « Nous lui avons permis de s'approcher de notre trône impérial ; » cela était d'un orgueil inaccoutumé. Panajotti fit observer que dans la lettre du sultan se trouvait cette phrase : « Après qu'il eut prosterné son front devant l'étrier impérial ; » ce qui était dur à entendre (2). Bientôt après arriva un messager d'état du nouveau gouverneur d'Ofen et serdar Seid-Ali-Pascha, adressé au duc de Sagan à Vienne. Il apportait une liste de seize griefs, dont les principaux étaient : l'incendie de Jossol, des enlèvements de bestiaux, des excursions de corps de partisans sur le territoire ottoman. Cependant Souches, commandant des troupes impériales en Hongrie, en vertu du traité conclu avec Rakoczy, avait mis garnison dans les places de Szathmar, Kallo et Tokai, et occupé les deux comitats, que Barcsay sollicita plus tard pour lui-même auprès de la Porte (3). Vischer de Rampelsdorf, qui avait été envoyé à Sidi-Ali, pascha d'Ofen, pour s'entendre avec lui, rapporta une lettre de ce pascha, dans laquelle était racontée la défaite de Rakoczy, et qui contenait des plaintes sur les irruptions dans les comitats de Szathmar et de Szabolcs. Souches écrivit pour la seconde fois à Sidi-Ali Pascha par le commandeur Lambach, qu'il s'était avancé sur la frontière seulement afin de maintenir la paix et d'assurer le pays contre les courses des Tatares. Le duc de Sagan écrivit dans le même sens. Malgré toute cette correspondance, Sidi-Ali se préparait à marcher contre Grosz-Wardein. L'envoyé de Barcsay, Haller, vint solliciter la remise des 50 000 écus imposés à la Transylvanie pour les frais de guerre ; Sidi-Ali le fit charger de chaînes du poids de soixante livres, parce qu'il ne voulut pas remettre au serdar la forteresse de Grosz-Wardein, confiée à sa garde (1). Alors Barcsay se rendit en personne au camp turc, situé entre Lippa et Jenœ ; là il fut accablé de reproches à cause des troupes auxiliaires envoyées à Rakoczy, et fut retenu prisonnier (2) ; et Ali-Pascha poursuivit sa route vers Grosz-Wardein. A son approche, François Gyulay s'enfuit à Patak avec le cadavre de Rakoczy. La garnison, composée seulement de huit cent cinquante hommes, mit le feu aux faubourgs, et Ali-Pascha commença le siége, dont Souches fut spectateur [juillet 1660]. La trahison fournit au serdar les moyens de détourner l'eau des fossés au moyen de canaux secrets ; et le magasin à poudre, ayant fait explosion, renversa une partie de la forteresse. Après six semaines de siége et un échec éprouvé dans un premier assaut, le serdar accorda à la garnison la liberté de se retirer ; à son grand étonnement, il ne vit sortir qu'une faible troupe de trois cents hommes. Alors il renvoya le commandeur Lambach à Souches, en s'excusant de son retard à congédier l'envoyé hongrois, sur les occupations que lui avait données le siége de Wardein. C'était là une conquête importante, qui avec celle de Jenœ offrait en Transylvanie des succès comparables à la prise de Lemnos et de Ténédos dans l'Archipel. Le fils du grand vesir Nassuh-Pascha, l'historien, décrit les triples murailles de la place, ses fossés larges de cent aunes sur vingt de profondeur. Un sandschakbeg écrivait aux comtes Adam et Ladislas Karolyi, commandants des forteresses de Szathmar et de Kallo : « Moi, Husein, champion héroïque du plus invincible empereur, grand palatin de Bihar, Szathmar, Szabolcs et Grosz-Wardein, je te salue, Adam Karolyi. Je te prends en pitié, car Szathmar appartient au padi-chah le plus invincible, et tu essaies en vain de soulever

(1) Relazione di quello che è passato Soleiman-Aga, internunzio ottomano, e Sigismondo Boday, Inviato del s. Achatio Barczay nel congresso seguito fra loro nella casa del medesimo aga, 15 déc. 1659.

(2) Rapport de Panajotti.

(3) Katona, l. xxxiii, p. 180 ; d'après Kazy, l. viii, p. 239, et Bethlen, l. iii, p. 8.

(1) Le même d'après les mêmes.

(2) Ibid.

Kallo. Celui qui a recours à la clémence ne sera pas offensé dans un seul de ses cheveux. Songe que Kervar et Backo forment les limites de la Transylvanie; Munkacs, Patak, Tokai, appartiennent au padischah. Commandant de Kallo, comment te trouves-tu? comment dors-tu? Nous irons bientôt te rendre visite. Gouverneur de Szathmar, toi, aveugle chien, pourquoi rester stupidement paisible, avec le commandant de Gusdin? Celui qui se disait ton maître est mort, et Gusdin appartient aussi au sultan; sachez le donc bien, et hâtez-vous d'agir en conséquence. Donné à Wardein. Moi, Husein-Aga, ceint depuis treize ans du sabre que je trempe chaque jour dans le sang hongrois.»

Sidi Pascha dans son expédition contre Wardein avait dû se passer du secours du chan tatare, qui était en guerre ouverte avec les Russes et les Cosaques. L'hetman des Cosaques Zaporogues, que les histoires ottomanes appellent roi d'Oczakow ou du Dnieper, avait donné avis au chan tatare de l'envoi d'émissaires russes chargés d'exciter ses peuples, comme chrétiens et compatriotes, à s'armer pour attaquer de concert les Tatares. Aussitôt le prince tatare se mit en mouvement, et une armée russe de dix-sept mille hommes, à laquelle s'étaient joints cinq mille Cosaques, assiégea le château de Maichli. Le chan allait franchir le Wolga quand il reçut cette nouvelle; alors il se tourna du côté de Maichli, et détacha en avant quinze mille Tatares, sous la conduite du beg Firasch [juin 1660]. Le lendemain cette avant-garde atteignit un corps russe dont il ne s'échappa que mille hommes environ; les cinq mille Cosaques du Dnieper furent exterminés. Informé de ce succès, le chan fit halte, tira des renseignements des prisonniers, puis ordonna de les massacrer. L'hetman des Zaporogues, avec soixante mille Cosaques, s'approcha pour présenter ses hommages au chan. Six prisonniers amenés devant le vainqueur déclarèrent qu'une armée russe de cinquante mille hommes assiegeait Maichli, et que des corps non moins considerables protegeaient les gués du Wolga, pour empêcher le passage des Tatares et des Cosaques; que toutes les forces militaires des Russes avaient été ainsi convoquées. Il fut résolu d'attaquer d'abord les cinquante mille hommes postés pour couvrir les gués, et de se porter ensuite sur le camp. Les Cosaques chargèrent les premiers, puis les Tatares. Le chan, placé sur une hauteur d'où il contemplait la bataille, implorait le Ciel pour qu'il lui accordât la victoire. Pas un homme des défenseurs du gué n'échappa vivant ou libre. On traita de la rançon de trente mille captifs. Les principaux guerriers qui se trouvaient entre les mains du chan furent évalués au moins à 100 000 ducats. Dans le conseil les plus anciens des Tatares exprimèrent l'opinion que, ne pouvant se fier entièrement aux Cosaques alliés, le plus sûr était de massacrer tous les prisonniers. Ce parti ayant été adopté, d'abord on amena les officiers russes devant la tente du chan, où ils furent décapités, puis on immola les trente mille soldats. Alors on se porta sur la forteresse; en avant marchaient les Cosaques, puis venaient les Tatares; une effroyable bataille s'engagea; elle dura trois jours sans que la victoire se décidât (27 juin 1660). Le quatrième jour enfin les Russes prirent la fuite. Les Tatares se mirent à leur poursuite, les atteignirent sur la rive d'un grand fleuve et les anéantirent; ceux qui ne tombèrent pas sous le tranchant du sabre périrent dans les flots. L'armée victorieuse s'arrêta là quelques jours pour soigner les blessés, et se dirigea ensuite vers la place frontière de Rumna, dont les habitants se réunirent spontanément à l'hetman des Cosaques. Néanmoins, amené avec cinq cents hommes de la garnison devant le chan tatare, le commandant fut massacré en sa présence. Les châteaux des alentours tombèrent successivement et furent occupés par les Cosaques. A partir de la montagne de sable de Poschon, des troupes de cavaliers tatares, rapides comme le vent, furent lancées dans l'intérieur de la Russie, et, comme il ne se trouva nulle part de force pour leur résister, tout le pays, dans un cercle immense, fut dévasté par le fer et par le feu pendant quinze jours, et les Tatares revinrent chargés de butin auprès du chan. Les bulletins de victoire arrivèrent à Constantinople en même temps que trois cents têtes envoyées par le pascha de Bosnie, Melek-Ahmed-Pascha, qui les avait prises dans un combat livré à trois mille Hongrois. La joie

du sultan fut si grande qu'il ordonna des réjouissances publiques de sept jours, et durant sept nuits de brillantes illuminations éclairèrent la capitale.

Les opérations des Tatares et des Cosaques déterminèrent l'envoi d'ambassades par les parties belligérantes. Le général Wychowski, au nom des Cosaques, et la nation elle-même même firent solliciter des secours contre la Russie. Un envoyé russe vint apporter des lettres du czar, qui se plaignait des irruptions des Tatares, et priait la Porte d'interposer son autorité pour préserver l'intérieur de la Russie de désolations telles qu'elle venait d'en éprouver. L'ambassadeur polonais, au contraire, était chargé d'offrir des remercîments pour les secours portés par le chan tatare, et des félicitations sur la prise de Grosz-Wardein. Le jour où lui fut donnée audience (26 mai 1661), furent plantées sur des piques, devant le diwan, cent têtes de Cosaques appartenant aux hordes qui avaient voulu surprendre, pour les détruire, les trois nouvelles forteresses élevées sur le Don. Szomovski, dans son discours, s'étendit sur la prospérité que la Pologne devait aux exploits des Tatares et à l'abaissement des Russes. Le grand vesir ne réclama pas moins, d'un ton menaçant, l'extradition du woïwode de Valachie, Constantin, qui s'était réfugié à Caminiec. Szomovski rapporta à Lemberg un manuscrit précieux sauvé du grand incendie de l'année précédente de l'Hedajet, l'un des ouvrages les plus estimés de la jurisprudence de l'Islam, que le renégat Bobowski envoyait aux jésuites de sa ville natale. L'ambassadeur polonais, à son retour, fut accompagné par un tschausch qui devait protester contre l'élection du jeune Rakoczy au trône de Pologne. Trois mois auparavant était aussi arrivé à Constantinople un envoyé algérien avec des présents d'une valeur de 10.000 ducats. Ces présents ne furent point accueillis gracieusement par le grand vesir; car le dey d'Alger, Ramadhan, qui les envoyait, était, à vrai dire, un rebelle succédant à un autre rebelle, son cousin Chalil, qui avait arraché ce pouvoir au gouverneur nommé par la Porte pour trois ans, selon la coutume, et s'était paré le premier du titre de dey. Le diwan de cette espèce de souverain consistait en vingt-quatre bulukbaschis, chefs commandant chacun à vingt-quatre soldats, en vingt-quatre capitaines et dix-huit anciens. A la fin de l'année précédente Ramadhan avait conclu, avec l'envoyé anglais de Charles II, le comte de Winchelsea, un traité en sept articles pour la sûreté du commerce de la Grande-Bretagne (1). Winchelsea vint à Constantinople remplacer l'ambassadeur anglais sir Thomas Bendish. Pour lui plaire, le gouvernement fit renouveler l'ancien présent de bienvenue qui avait été offert au premier représentant de l'Angleterre. Ce présent consistait en dix moutons, cinquante poulets, cent pains, vingt pains de sucre, vingt cierges, dont dix de cire blanche et dix de cire jaune. Audience fut accordée à l'ancien et au nouvel ambassadeurs suivant le cérémonial accoutumé; mais Winchelsea reçut dix kaftans au lieu de dix-huit qu'on offrait ordinairement aux ambassadeurs européens. Pour lui, au nom de son roi, et aux frais de la compagnie du Levant, il offrit cinquante habillements : dix de velours, dix de taffetas, dix d'étoffe d'or, dix de soie, dix de drap anglais, et quatre dogues. L'interprète de l'ambassade lut une lettre dans laquelle le roi Charles notifiait sa prise de possession du trône et le pardon accordé par lui aux complices du meurtre de son père, recommandait la protection du commerce, et sollicitait, comme témoignage d'une faveur spéciale, l'affranchissement de tous les esclaves anglais. L'ambassadeur visita le mufti et le kapudan-pascha, offrit au premier six pièces d'étoffe, et au second cinq pour habillements. En témoignage de gracieuse bienveillance, la Porte fit mettre en liberté trois esclaves anglais, qui furent renvoyés sur la frégate qui avait amené l'ambassadeur. Le représentant du roi de France dut quitter Constantinople, non-seulement à cause des ressentiments personnels du grand vesir, mais aussi parce que la Porte était irritée de ce que la France envoyait des renforts en Crète aux Vénitiens. Après l'enlèvement du rocher de Skiathos, au nord de Négrepont, par Morosini, la flotte combinée

(1) Le traité dans Rycaut, Ap. Knolles, t. II, p. 99.

des Vénitiens, du pape, de Malte et de France, parut devant Sada, et s'empara du fort de Santa-Veneranda [22 août 1660]. Les alliés se virent trompés dans leur espoir de surprendre la Canée; mais les troupes de débarquement, conduites par le prince Almérich, enlevèrent les châteaux de Calorejo, Calama et Apricorno. On retira quatorze canons trouvés dans ce dernier fort, dont les murailles furent rasées. Le capitaine général essaya ensuite ses forces contre le serdar de l'île, Katirdschioghli, dans un combat près de Cicalarin, dont l'artillerie prenant les Turcs à dos, leur fit éprouver des pertes considérables; pas un d'eux n'aurait échappé si les neuf cents cavaliers vénitiens avaient fait leur devoir. En dépit de tous les efforts des Vénitiens, les Turcs parvinrent à jeter six mille fantassins et six cents cavaliers dans la Canée, et l'on résolut maintenant de se porter vers Candia-Nova (la nouvelle forteresse établie par les Turcs en face de Candie), dont la garnison était affaiblie de quatre mille hommes qu'en avait tirés Katirdschioghli. L'entreprise échoua par la cupidité de quelques officiers et soldats qui se mirent à piller avant le temps (1). Katirdschioghli, accouru de Candie, contraignit les Vénitiens à renoncer à leur tentative et à se rembarquer. Le supplice de Taukdschi-Pascha et la nomination de Katirdschi-Pascha à sa place donne quelque crédit aux bulletins de triomphe des historiens ottomans (2).

La nouvelle du siége de Grosz-Wardein qui devait plus tard allumer une guerre si furieuse, arriva dans la capitale de l'empire ottoman au moment où un incendie né du hasard dévastait une grande partie de la ville [24 juillet 1660]. La flamme dévora les quartiers autour des mosquées de Bajesid et de Mohammed II, s'étendit le second jour vers le besestan de Mahmud-Pascha et de Tahtulkalaa, dévora d'un côté tout ce qu'elle rencontra jusqu'à l'hippodrome, de l'autre toutes les constructions jusqu'aux casernes des janitschares, en face des magasins aux farines, exerça ses ravages aussi la nuit suivante, jusqu'à la porte de Kumkapu et de Psamatia, gagna même le débarcadère de Daud-Pascha, et ne ralentit sa fureur que vers le soir du troisième jour. Non-seulement les choses précieuses et tous les effets transportés dans les mosquées y furent consumés, mais encore des hommes qui s'y étaient réfugiés; il en périt vingt-huit dans la mosquée de Dscherrah-Mohammed-Pascha, vingt-six dans celle de Mahmud-Pascha; dix-sept dans l'enfoncement de Vlanga-Psostan, plusieurs dans l'ancienne citerne de Mocisia appelée Bodran; un écroulement de murailles entraîna la mort de trois mille personnes dans un seul temple; dans un chan, trois cents furent écrasées ou suffoquées; il y eut en tout quatre mille victimes, et l'incendie détruisit deux cent quatre-vingt mille maisons, trois cents sérails, cent chans et karavansérails. L'extension de l'incendie fut due principalement au kiajabeg Suleiman, qui ne sut pas maintenir l'ordre ni préparer les moyens de combattre le fléau. Un des vesirs de la coupole, Dabbagh-Mohammed, adressa un rapport dans ce sens sur l'incendie au sultan. C'était une violation du kanun; car c'était seulement au kaimakam à connaître de ces faits. Aussi le grand vesir punit ce délit par la mort de Dabbagh-Mohammed. Presque au même temps on apprit que des incendies avaient éclaté dans beaucoup de parties de l'empire; à Brusa, Tokat, Sofia, Silistra, Yassy, Kanischa. L'année suivante fut désolée par la peste et la famine. Chaque jour plus de mille cadavres sortaient de la capitale par la porte d'Andrinople. Des villages entiers furent dépeuplés dans la Rumili. Cette province et l'Anatoli étaient frappées par les trois fléaux du feu, de la famine et de la peste. Dans l'incendie de Kanischa, l'explosion du magasin à poudre ayant fait sauter une grande partie des murailles, le comte Zrinyi vint assiéger la place; mais des ordres de Vienne le forcèrent à lever le siége. Alors, transporté de fureur, il jeta son sabre à terre, et à une lieue de Kanischa, sur la Mur, il éleva une forteresse que de son nom il appela Zrinwar (1). La colère de Kœprili ne connut plus de bornes, à la

(1) Brusoni, l. XVII, p. 84.

(2) Wedschihi, fol. 119 et 120.

(1) Rycaut, p. 110; Valiero, p. 518. Orthélius.

nouvelle de la construction de Zrinwar ; mais comme le résident impérial se plaignait de la marche de Sidi-Ahmed sur Wardein, première violation de la paix, comme satisfaction apparente, on transporta Sidi-Ahmed d'Ofen à Kanischa, et le gouvernement d'Ofen fut donné à Ismail-Pascha (le grand inquisiteur) ; tous deux furent soumis à Ali-Pascha, nouveau serdar contre la Hongrie, qui était en pleine marche vers la frontière hongroise. Vischer de Rampelsdorf fut envoyé auprès du serasker Ali-Pascha, à Temeswar, afin de l'arrêter dans sa marche [17 juin 1661]. Sidi-Ahmed-Pascha était l'un des vesirs poursuivis par les ressentiments implacables du vieux Kœprili, l'un de ceux dont le supplice n'avait été ajourné que faute de bonne occasion. Depuis qu'il avait été rappelé d'Ofen et subordonné au nouveau serasker, seize chatti-schérifs avaient été adressés au chef suprême pendant qu'il se dirigeait vers la frontière ; et tous lui demandaient la tête de Sidi-Ahmed. Enfin se présenta une occasion pour Ali-Pascha de faire immoler la victime désignée, sans courir lui-même aucun danger. Sidi-Ahmed atteint de cinq balles dans le corps, avait pu encore s'élancer à cheval, et serait parvenu à s'échapper, quand un de ses propres gens lui porta le dernier coup : « Traître, ingrat ! » s'écria Sidi-Ahmed en s'enveloppant dans son manteau, et il fut achevé par les gens de la suite d'Ali, qui le frappèrent avec les piquets de la tente (1) [26 juin 1661]. Le jour où la tête de Sidi-Ahmed arriva à Constantinople, le pascha d'Alep, Chaszeki-Mohammed, époux de la plus jeune sœur du sultan, fut étranglé ainsi que son kiaja. Aucune alliance, aucun mérite, aucun service ne pouvait mettre à l'abri des coups du grand vesir. Le juge de Constantinople, Seadeddinsade-Ruhallah, le secrétaire d'état Widschdi, le chambellan Kemalsade-Mohammed, furent immolés tous trois, sous la vague accusation de calculs cabalistiques et de prédictions astrologiques ; mais la véritable cause de leur mort, ce fut le ressentiment que Kœprili avait conçu, étant encore gouverneur de Chypre, contre le poète Ruhi, leur maître, et la haine que le reis-efendi Schamisade nourrissait contre le poète Widschdi. A ces victimes furent ajoutés le gouverneur d'Égypte, Schehsuwar, sous le faux prétexte du détournement de quelques bourses dans la succession du beg de Dscherdsche, le gouverneur de Crète, Tauktschi-Mohammed-Pascha, qui avait éprouvé des revers dans les combats. Le beglerbeg de Silistra, Mustafa, qui remplaça Suleiman, assassin de Sidi-Ahmed, fut envoyé à Diarbekr ; et à peine y arrivait-il qu'il y trouva l'exécuteur ; on avait déjà tué son kiaja sur la route [août 1661]. Kœprili, depuis long-temps frappé d'infirmités, semblait aspirer de plus en plus le sang et la guerre. Afin de donner une impulsion plus vigoureuse aux opérations militaires en Hongrie, il détermina le sultan à se rendre encore à Andrinople, et il établit en qualité de kaimakam dans la capitale son fils Ahmed-Kœprili, jusqu'alors gouverneur de Damas. Le sultan se dirigea par Gallipoli sur les Dardanelles pour visiter les nouveaux châteaux, et au bout de vingt jours il campa devant Andrinople.

Dans l'avant-dernière année de sa vie, Kœprili, octogénaire, exerça son esprit d'activité par de grandes constructions. Il éleva des fortifications sur la frontière du nord, aux frais de l'État ; dirigea des travaux entrepris avec l'argent de la sultane Validé pour l'embellissement de la capitale, en commença ou en acheva de ses propres deniers. De même qu'il avait fait protéger les Dardanelles par de nouveaux châteaux, il ordonna maintenant d'élever des ouvrages sur les rives et aux embouchures du Don et du Dnieper. Le premier de ces forts était bâti non loin d'Assow, à l'embouchure du Don, pour empêcher ou surveiller l'entrée en mer des tschaïks des Cosaques. Pour obéir à un chatti-schérif impérial, le chan se mit en marche vers Assow, avec vingt mille Tatares ; le kalgha se tint avec quarante mille hommes à Perekop. Le nureddin fit des courses avec le reste. Cinquante mille Polonais, ennemis des Cosaques, entrèrent également en campagne ; faisant leur jonction avec les Tatares, ils parcoururent le pays des Cosaques, qui perdirent vingt mille morts et deux châteaux, où se logèrent les

(1) Relation de Vischer de Rampelsdorf.

Polonais. Le château construit à l'embouchure du Don reçut le nom de Seddul-Islam (digue de l'Islam). Quand les travaux furent achevés, la flotte ottomane se dirigea vers Kaffa, et en sortant de ce port elle fut assaillie par de violentes tempêtes; presque toutes les galères s'ouvrirent; quelques-unes se sauvèrent à Sinope; celles du kapudan-pascha Abdul-Kadir et de son kiaja rentrèrent seules sans avaries dans le port de Constantinople. Le second château s'éleva sur la rive du Dnieper, dans le voisinage de l'ancienne résidence dévastée de Ghasan-Chan, près du gué du Faucon (Toghan-Getschidi). Le nouveau gouverneur de Silistra, Suleiman, avec tous ses feudataires, les troupes de Moldavie et de Valachie, et le kalgha de Krimée avec trente mille Tatares furent chargés de protéger les travaux. Une armée de Cosaques, ayant voulu les troubler, fut battue et dispersée dans les marais par les Ottomans et les Tatares; l'ouvrage fut achevé au commencement de l'automne, et les troupes prirent leurs quartiers d'hiver devant Akkerman. Le château de Toghan Getschidi fut un monument de la puissance ottomane dans les steppes de la Tatarie, appelée par la géographie orientale les champs de Heihat. Ces plaines infinies où la vue se perd, qui s'étendent depuis les rives du Bog (Akszu) et du Dnieper (Usu), jusqu'à celles du Don (Ten) et du Wolga (Tel), remontant au nord jusqu'à Astrachan, descendant au midi jusqu'au Kuban (l'Hypanis), entre la mer Noire et la mer Caspienne, comprennent un espace de mille parasanges; en hiver elles sont ensevelies sous une couche épaisse de neige; l'été, couvertes d'une herbe haute et abondante, et sont habitées par des Noghais et des Kalmuks. Pendant que des ouvrages s'élevaient pour assurer les frontières de l'empire, à Constantinople se poursuivaient les travaux de la mosquée de la Validé dans le quartier des Juifs, commencés par la sultane Ssafiji, mère de Mohammed III, restés inachevés, puis entièrement détruits par le dernier incendie; c'était maintenant la mère du sultan régnant qui fournissait les fonds pour cet édifice sacré, que dirigeait l'architecte Dschewheri-Ibrahim. Au même temps se onstruisaient le chan de Kœprili, une maison de lecture de la tradition pour les pauvres et le tombeau de ce grand vesir, le tout à ses frais. Il paraîtrait que sur son lit de mort il recommanda au sultan de ne point prêter l'oreille aux femmes, de ne laisser aucun sujet devenir trop riche, de remplir le trésor par tous les moyens possibles, de se tenir lui-même toujours en mouvement avec les troupes (1). Après la prise de Grosz-Wardein, le résident impérial Reninger lui faisant observer qu'il devait redouter la réunion des forces de mer et de terre des puissances chrétiennes, il répondit dans l'esprit de la véritable politique turque: « Que le lion son maître ne craignait ni le feu ni l'eau; que tous les chrétiens pouvaient se réunir pour attaquer l'empire, s'ils voulaient apprendre à connaître sa puissance (2). » Deux ans auparavant, dans les comptes du sérail, il avait refusé de solder un gros morceau d'ambre, parce qu'un lion irrité comme son maître ne devait pas être ainsi efféminé (3). Ces paroles sont bien dans la nature de Kœprili, qui était certes un grand homme d'état, d'une humeur austère et inflexible. Dans l'espace de cinq années de son grand vesirat, il fit périr environ trente-six mille hommes de mort violente; et ce nombre ne paraîtra pas exagéré si l'on se rappelle l'aveu de l'aga qui seul en frappa quatre mille, le massacre d'Alep et les vingt à trente têtes qui pendant une année entière étaient jetées chaque jour devant le sérail. Il semblait qu'en s'avançant vers la tombe le vieillard sentît s'accroître sa passion de châtiments sanglants, et qu'il voulût se faire précéder par de nombreuses hécatombes. Toutefois, en se reportant au temps où il administra diverses provinces, qui conservèrent de lui le souvenir d'un gouverneur juste et bienveillant, on arriverait à penser que cette cruauté n'était pas un penchant naturel, mais qu'elle entrait dans un système réfléchi, d'après une opinion bien arrêtée, que l'hydre de la rébellion ne pouvait pas être autrement enchaînée, et que par ces moyens seuls on pouvait maintenir l'obéissance absolue. Puis on se

---

(1) Valiero, l. VI, p. 528; Rycaut, p. 123.
(2) Le même, p. 515.
(3) Le même, p. 496.

demande si, dans le cas où l'anarchie, le changement continuel, les insurrections incessantes des soldats se seraient prolongées pendant cinq années, moins de sang aurait été répandu? s'il eût été possible d'atteindre le double but politique du repos intérieur et de la gloire au dehors par des moyens plus doux et plus humains? Avec les éléments fournis par l'histoire la première question se résout négativement; mais il en est tout autrement de la seconde : car au temps même où la révolte dévorait l'empire, alors que Murad le creuseur de puits tenait le sceau de l'état; que le trône était occupé par Murad IV, le sang ne fut pas versé à si grands flots; des voies plus douces pouvaient conduire aussi à de glorieux résultats politiques; car le fils même de l'impitoyable grand vesir qui vient d'expirer sous nos yeux, Ahmed-Kœprili, plus grand que son père, dont l'administration dura quinze années, se couronna de lauriers immortels dans les guerres d'Allemagne, de Crète et de Pologne, conquit Ujwar, Candie et Caminiec ; nous allons le voir dans les trois livres suivants acquérir la gloire du guerrier et de l'homme d'état, et montrer à la fois son amour pour l'ordre et les sciences.

LIVRE LIV.

AHMED-KOEPRILI. — IL DEVIENT GRAND VESIR. — MORT DE KEMENY. — LE SULTAN RETOURNE A CONSTANTINOPLE. — IL PARAIT VOULOIR GOUVERNER PAR LUI-MÊME. — ON NE LAISSE PAS RECONSTRUIRE D'ÉGLISES GRECQUES. — RAPPORTS DIPLOMATIQUES AVEC LES AGENTS DE VENISE, D'ANGLETERRE, DE FRANCE, DE TRANSYLVANIE, D'AUTRICHE. — GUERRE CONTRE LA HONGRIE. — NÉGOCIATIONS AVEC LES PLÉNIPOTENTIAIRES IMPÉRIAUX A BELGRAD, ESZEGG, OFEN. — EXPÉDITION VERS NEUHAEUSEL. — DÉFAITE DE FORGACS, PRISE DE NEUHAEUSEL. — EXÉCUTION DU REIS-EFENDI ET DE SON BEAU-PÈRE. — APAFY AU CAMP TURC. — CONQUÊTE DE NEUTRA, LEWENCZ, NOVIGRAD. — LES TATARES EN MORAVIE ET EN SILÉSIE. — RETOUR DE L'AMBASSADEUR IMPÉRIAL. — RÉCEPTION D'UN ENVOYÉ POLONAIS. — EXPÉDITION DE ZRINYI CONTRE SZIGETH ET FUNFKIRCHEN. — EXÉCUTIONS. — NAISSANCE DU PRINCE MUSTAFA. — PRIÈRES PUBLIQUES. — SCHEICH-WANI. — LA SULTANE VALIDÉ ET LA CHASZEKI. — DÉPART DU GRAND VESIR. — CHUTE DE NEUTRA. — LEVÉE DU SIÉGE DE KANISCHA. — SIÉGE, PRISE ET DESTRUCTION DE ZRINWAR. — MARCHE DU GRAND VESIR SUR LE RAAB. — BATAILLE DE LEWENCZ. — MOUVEMENT DES DEUX ARMÉES SUR LE RAAB. — NOUVELLES PROPOSITIONS PACIFIQUES. — BATAILLE DU SAINT-GOTHARD. — PAIX DE VASVAR. — NOMINATION D'UN AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE A VIENNE. — SOULÈVEMENT MILITAIRE AU KAIRE ÉTOUFFÉ. — GRIEFS RELATIFS A CHYPRE ET A CHIOS. — LES CATHOLIQUES EXPULSÉS DE LEURS ÉGLISES PAR LES GRECS. — NÉGOCIATIONS D'ALGER AVEC L'ANGLETERRE, LA HOLLANDE, LA FRANCE. — SUPPLICE D'UN PHILOSOPHE. — GOUT DU SULTAN MOHAMMED POUR LA LITTÉRATURE. — MARCHE DU SULTAN. — CONSÉCRATION DE LA MOSQUÉE DE LA VALIDÉ. — AMBASSADE EXTRAORDINAIRE DU COMTE LESLIE. — GRANDE AMBASSADE TURQUE A VIENNE.

Ahmed-Kœprili, alors âgé seulement de vingt-six ans, avait reçu dès son enfance les leçons d'Osman-Efendi, légiste d'une grande autorité, plus célèbre néanmoins parmi les ulémas par son surnom de Chodscha-de-Kœprili que par les gloses marginales dont il a grossi ses nombreux livres, et par la fondation d'une bibliothèque attachée comme wakf ou propriété religieuse inaliénable à la mosquée de Sélim à Constantinople. Quoique ne sachant lire ni écrire, Mohammed-Kœprili appréciait assez les avantages de la science pour faire cultiver l'intelligence de son fils, et, dans un temps où les têtes des begs et des vesirs étaient toujours plus exposées qu'à des époques paisibles, il jugea prudent d'assurer la vie et les biens d'Ahmed en le poussant dans la carrière des ulémas. Ahmed-Kœprili fut donc placé dès son enfance (1) sous la protection du fameux mufti historien Karatschelebisade-Abdulasis-Efendi, en qualité de mulasim ou candidat à une place de muderris, et à l'âge de seize ans, par l'avancement naturel résultant de vacances dans les emplois, il était déjà l'un des huit muderris attachés à la mosquée de Mohammed II. Pendant dix années il parcourut cette carrière, quand

(1) Dans l'excellente lettre de Tullio Miglio, qui accompagnait le comte Goes à Belgrad : le particolarità dell' Impero ottomano. Histor. prof. p. 554 ; Relation du 21 mars, p. 644, se trouve un portrait d'Ahmed-Pascha.

des mésintelligences avec ses confrères, ou, ce qui est plus vraisemblable, les impulsions de l'ambition le jetèrent hors du corps des legistes pour l'attacher aux emplois politiques ; en sorte que, trois ans avant la mort de son père, il avait été nommé gouverneur d'Erserum, et l'année suivante il devint gouverneur de Damas. En abandonnant deux impôts dont les paschas avaient tiré jusqu'alors annuellement de 3 à 400,000 aspres, il attira sur sa tête les bénédictions des pauvres de Damas, et mérita les félicitations de son père et du sultan par les succès de son entreprise contre les Druses. Pour cette expédition il mit en campagne les troupes de Damas, Tripoli, Jerusalem et Gaza, auxquelles se joignirent les woiwodes de Ssaida, Ssafed et Beirut, avec dix mille hommes. Se trouvant ainsi à la tête de treize mille guerriers, il évita les défilés où Ipschir-Pascha avait été battu par les Druses, atteignit par des marches rapides Dschisr-Jukab (le pont de Jacob), Merdschol'ujun (plaine des sources), Chaszje et Reschid, où s'élevaient les palais des fils de Schehab de la bannière blanche, adversaires déclarés des fils de Maan de la bannière rouge. Les fils de Schehab s'enfuirent ; les fils de Maan envoyèrent leurs hommages et des ôtages, afin de préserver leur pays de la dévastation. Sur la proposition du gouverneur, le pays des fils de Schehab et de Maan, le territoire de Ssaida, Ssafed, Beirut, furent convertis en un beglerbeglik de la Porte (1). Ahmed n'était pas investi du gouvernement de Damas depuis un an que, d'après des chatti-schérifs, il fut rappelé au plus vite à Constantinople, où la santé toujours plus menaçante de son père réclamait sa présence. Nommé kaimakam de la capitale, il y dirigea le gouvernement tandis que le grand vesir et le sultan étaient allés à Andrinople. A peine était-il ainsi occupé depuis quarante-huit jours qu'il lui fallut courir à Andrinople, où il reçut le sceau de l'empire le 1er novembre 1661, le lendemain de la mort de son père (2). Ses premiers actes montrèrent aussitôt qu'il était résolu à faire rigoureusement justice et à maintenir sa haute dignité dans toute la plénitude de son pouvoir. Deli-Hafis-Hasan, rayé de la liste des chambellans par le vieux vesir qui venait d'expirer, ayant vu passer devant sa maison le cadavre de son ennemi, se mit à faire des plaisanteries inconvenantes ; il fut aussitôt exilé à Chypre (1). L'aga de turkmans, Dal-Ahmed, reconnu coupable de grandes iniquités, fut décapité (2) ; le mufti Esir-Mohammed-Efendi, de Brosa, le même qui, nommé seize ans auparavant juge de la Mecque, avait été pris sur le vaisseau de l'eunuque Sunbulli-Aga, par les Vénitiens, pour être relâché ensuite, s'était permis, en présence du sultan et du grand vesir, quelques remarques sur l'excessive rigueur du vieux Kœprili et sur le sang innocent versé en si grande abondance ; Ahmed-Kœprili lui dit : « Si mon père a mis à mort, il l'a fait d'après tes fetwas. — Je rendais des fetwas, reprit le mufti, parce que je redoutais ses mauvais sentiments pour moi. — Efendi, répondit le grand vesir, convient-il à un lettré formé à la science divine de craindre l'homme, au lieu de Dieu ? » Le mufti se tut, mais il fut déposé et banni à Rhodes (3). Sa place fut donnée à Ssanisade. La première sentence de mort légitimée par un fetwa fut rendue contre le renégat grec, ancien métropolitain de Rhodes, jadis renfermé au bagne en même temps qu'un eunuque avec lequel il s'était lié d'amitié, et qui, remis en liberté, lui avait fait obtenir un emploi après sa profession de l'Islam. Par suite d'anciennes relations, il visitait encore une Grecque du Fanar, chez laquelle il cacha un jour le portefeuille de l'agent du prince de Moldavie, qui venait en sortant de l'oublier sur un sofa. Dans ce portefeuille se trouvait une lettre des moines du mont Athos, accusant réception de 100,000 ducats que leur avait envoyés Lupul, prince de Moldavie. Le renégat métropolitain porta la lettre à la sangsue financière, au defterdar Morali,

(1) Dschewahiret-Tewarich, p. 10.

(2) Raschid, fol. 7 ; Abdi, fol. 33 ; Dschehwahiret-Tewarich, Rycaut, p. 113.

(1) Subdet, fol. 154.

(2) Ibid. ; Abdi, fol. 387.

(3) Il y professa tandis que Naszuh-Paschasade y écrivait son histoire en 1669 (1080).

et les 100,000 ducats furent repris sur les couvents du mont Athos. En récompense d'un tel service, le grand vesir actuel, Derwisch-Mohammed, nomma le dénonciateur chambellan et lui donna rang au-dessus des fonctionnaires les plus anciens de cette classe. Poussé par les mêmes sentiments, l'ex-métropolitain, sous Mohammed-Kœprili, avait fait frapper de mort deux juges de Rhodes; et sur la confiscation de leurs biens il s'était réservé 30,000 piastres. Le frère de l'un des deux juges exécutés prouva la soustraction du chambellan, qui pour ce délit fut décapité.

Quant aux affaires de Transylvanie et de Hongrie, à la continuation des opérations militaires contre les Vénitiens et à l'attitude à prendre en face de l'Allemagne, avec laquelle la guerre menaçait d'éclater, Ahmed-Kœprili suivait complètement le système adopté par son père. Dix jours encore avant sa mort, Mohammed avait mandé devant lui le résident impérial Reninger, et lui avait déclaré énergiquement, en présence d'Ahmed, que la Porte ne souffrirait pas l'intervention de l'empereur dans l'élection du prince de Transylvanie, ne rappellerait pas les troupes de la principauté, et qu'elle reconnaîtrait comme souverain de ce pays, non pas Kemeny, mais Apafy. En conséquence, Ali-Pascha, gouverneur de Silistra, reçut ordre, ainsi que le chan tatare, de poursuivre les opérations militaires en Transylvanie, et de soutenir Apafy comme prince [juillet 1661]. Ismaïl, pascha d'Ofen, et Ali-Pascha avaient dévasté la vallée d'Hatzeg par le fer et par le feu, réduit en cendres les villes saxonnes de Szaszvaros et de Szaszsebes; déjà les Tatares de Bessarabie étaient à Alvincz, quand Kemeny, se portant rapidement sur les rives du Szamos, se retira ensuite vers Negerfalva. Les Tatares le poursuivirent, et, laissant à droite les montagnes d'Emberfer, poussèrent du côté de Nagy-Banya jusqu'à Szathmar, et ramenèrent plusieurs milliers de prisonniers, qu'ils entassèrent dans un parc avec de nombreux troupeaux de bétail à Domahida. Ali-Pascha, suivant les traces des dévastateurs tatares, franchit la frontière hongroise et campa près de Nyalabvar dans le comitat d'Ugocs, à un mille à peine de Huszt. Entraîné par l'espoir de se saisir de Kemeny, il envoya Husein-Pascha vers Huszt; mais le commandant, qui était du parti de Kemeny, fit tirer sur le parlementaire. Ali-Pascha vengea cette violation du droit des gens en ravageant le comitat de Marmaros, revint en Transylvanie, campa entre Bethlen et Des, et dévasta tout le pays le long de la Maros jusqu'à Maros-Vasarhely. Des centaines de villages furent incendiés, les hommes massacrés, les femmes et les enfants entraînés en esclavage. De son camp de Maros-Vasarhely, Ali-Pascha offrit la dignité de prince de Transylvanie à Étienne Petki; furieux d'éprouver un refus, il brûla les villes de Maros et d'Advarhely peuplées par les Szekiers, puis nomma prince de Transylvanie Michel Apafy, noble transylvanien, qu'un long esclavage chez les Tatares de Krimée avait assez humilié pour qu'il voulût bien courber la tête sous le joug ottoman. Le jour même où Apafy était institué woiwode de Transylvanie par la masse et le kaftan, Kemeny, qui déjà s'était avancé avec des troupes impériales jusqu'à Klausenburg, se replia sur la Hongrie. Du camp d'Udvarhely, Ali-Pascha somma les villes de Sepsi, Kezdi, Orbai et Czik, habitées par des Szekiers, de rendre hommage et de prêter serment au prince [17 — 19 octobre 1661]. Elles s'y refusèrent, comptant sur l'époque avancée de la saison; les gens de Czik se confiaient en outre à leur situation protégée par les montagnes. Ismaïl, pascha d'Ofen, marcha contre Czik avec une armée, dont l'aile droite était formée par la cavalerie turque, l'aile gauche par la cavalerie tatare. Ni les retranchements élevés sur le front de la ville, ni les abattis d'arbres, ni les montagnes auxquelles elle était adossée ne purent la préserver du fer et du feu. Les autres paisibles cités s'abîmèrent aussi dans les flammes, et Petki s'enfuit à grand'peine dans les forêts. Partout les hommes furent massacrés, les femmes outragées. Cependant Ali-Pascha s'avança des rives de la grande Kukel, vers celles de l'Alt. Ne pouvant presser longtemps Fogaras, il se dirigea sur Hermanstadt, après avoir brûlé les ponts de l'Alt et de la Scheuerna. De là il réduisit les villes saxonnes à payer 250,000 écus pour la moitié des frais de guerre, fit réunir la diète de

Kisselik, où le prince prêta serment devant les États, où les États rendirent hommage au prince et consentirent à ce que le comitat de Szathmar fût rattaché à Grosz-Wardein. Il laissa au prince deux mille Turcs avec dix-huit enseignes de Valaques, sous les ordres d'Ibrahim, et ramena le reste de son armée à Temeswar. En dépit de toutes les observations contraires de ses sept partisans les plus dévoués, les deux Halier, les deux Bethien, Étienne Petki, Denis Banffy et Jean Szentpali, au commencement de l'année 1662, Kemeny ouvrit sa dernière campagne, sa malheureuse entreprise contre Megyes, résidence d'Apafy. Ali-Pascha, se voyant maintenant imploré par Apafy, qui avait besoin de prompts secours, lui envoya le sandschakbeg de Jenœ, le petit Mohammed-Pascha, qui alla s'enfermer avec deux mille cavaliers dans Schœsburg (1). Kemeny vint camper à une faible distance de celui-ci, à Fejeregy Has : des auxiliaires allemands se postèrent à Valkanz, Szentpali, près de Seges. Cependant Kutschuk-Mohammed Pascha s'avança de Megyes vers Schœsburg. Tous les gens de guerre virent le danger qu'il y avait pour Kemeny à rester dans la même position, et lui conseillèrent d'attaquer brusquement ou d'opérer bien vite sa retraite sur la Hongrie. Pierre Haszar prédit hautement que Kutschuk-Mohammed allait tomber sur les Hongrois avec cette même audace qu'il avait montrée la veille dans son mouvement, vers Schœsburg. Personne ne le crut; vers midi la cavalerie turque se montra [23 janvier 1662]. Kutschuk-Mohammed, sortant de Schœsburg, s'avança sur Hetur, attaqua les auxiliaires allemands et croates, et les culbuta. Radak s'enfuit avec l'infanterie dans la forêt, et bientôt la cavalerie suivit cet exemple. Kemeny, précipité de son cheval, foulé aux pieds, périt dans cette effroyable déroute.

L'hiver que le sultan et le grand vesir passèrent à Andrinople vit des mutations dans les emplois et le supplice de Mohammed-Efendi, l'ancien teskeredschi d'Ipschir-Pascha, qui, long-temps caché et revenu maintenant à Constantinople, tomba principalement sous les coups du reis-efendi Schamisade, qui montra contre lui bien plus de haine que le grand vesir. Au commencement du printemps le sultan reprit la route de Constantinople. Il s'arrêta deux jours à Tschataldsche pour une partie de chasse ; mais n'ayant point eu autant de gibier qu'il en espérait, il retira au bostandschi-baschi ses fonctions de grand-maître des forêts. Le mufti, auquel on reprochait une excessive cupidité, fut déposé, et sa place donnée à Minkarisade. Le gouverneur d'Egypte, Ibrahim-Pascha, envoya la tête du scheich-el-beled Ahmed-Beg, de Nicopolis, qui, par de nombreuses innovations dans les finances et l'administration, s'était attiré la haine du pascha. Il avait obtenu un chatti-schérif, en vertu duquel les Arabes ne devaient plus être admis dans les sept corps de troupes du pays; nulle pension ne serait accordée désormais aux femmes et aux enfants; les rentes, déjà constituées, étaient réduites de 10 aspres à 3, de 8 à 2, de 6 à 1; en outre il s'était attribué la dispensation exclusive des fermes et des pensions. Le gouverneur l'avait accusé pour ce fait à Constantinople, et avait obtenu d'autant plus facilement l'ordre de le mettre à mort qu'Ahmed-Beg n'avait pas tenu la parole par lui donnée au grand vesir Mohammed-Kœprili de rendre un compte annuel des deniers publics. Averti par un page du pascha, il avait long-temps évité le danger qui le menaçait en s'abstenant de toute visite auprès du gouverneur; mais enfin il vint offrir ses félicitations à l'occasion de la fête des sacrifices, et aussitôt il fut massacré avec les siens [27 juillet 1662].

Dans l'île de Chypre, à Nicosia, le gouverneur Ibrahim, surnommé l'Ivrogne, avait fait tuer, dans la mosquée, plus de deux cents soldats rebelles réfugiés en ce saint lieu, et envoyé leurs têtes à Constantinople, où arrivèrent aussi celles des insurgés de Diarbekr, appelés Ufted-Liwa. L'émir arabe Ali-Haris, qui vint plein de confiance à Constantinople, fut décapité, ainsi qu'un des princes druses de la famille Schehab, caché dans la capitale et que l'on découvrit. Potur-Ali, defterdar de Damas, fut puni de mort à cause de ses extorsions. Le bourreau frappa aussi les trois begs d'Hamid, d'Aidin et de Ma-

(1) Ewlia, t. I, fol. 92.

gnesia, qui n'avaient pas purgé leurs provinces des bandes de brigands qui les infestaient. Dans l'Asie-Mineure le sandschakbeg de Kanghri s'était laissé battre par un chef de rebelles qu'il devait exterminer, et qui désola les cantons de Kanghri et de Modreni. Le grand vesir, pour mettre un terme à ces désastres, appela Buklu Mohammed-Pascha, l'ancien kapudan-pascha, qui, redoutant les ressentiments de Mohammed-Kœprili, s'était réfugié à Venise, et qui maintenant, confiant dans les protestations du gouvernement, était revenu dans la capitale de l'empire. Buklu délivra le pays, y rétablit l'ordre, et, en récompense d'un tel service, reçut le gouvernement de Rumili avec la mission de préparer les routes de Cattaro, Sebenico et Spalatro, pour la prochaine campagne. L'ancien grand vesir Melek-Ahmed-Pascha était mort de la peste dans le gouvernement de Bosnie, qui fut conféré au serdar Ali-Pascha, avec les sandschaks de Posega, Zwornik, Banyaluka, Heluni. Le capitaine Dellak-Mustafa, qui commandait une station navale à Mitylène, fut exécuté pour avoir laissé publiquement éclater sa joie sur la mort du vieux grand vesir. Le gouverneur de Bagdad, Murtesa-Pascha, avait été rappelé et envoyé en Crète; sur sa route, il essaya de provoquer à la révolte les agas de Moszul et de Diarbekr; mais ceux-ci repoussèrent ces tentatives; alors, se voyant vivement poursuivi, il se jeta dans l'Euphrate et eut beaucoup de peine à se réfugier auprès de Seidchanoghli, commandant kurde d'Amadia. Il envoya son imam à Constantinople pour implorer sa grâce; mais ce messager fut décapité, et le grand chambellan fut dépêché auprès du beglerbeg de Diarbekr, Mohammed-Pascha, ancien kiaja du grand vesir, avec l'ordre de faire exécuter Murtesa-Pascha. Le pascha de Diarbekr ayant marché contre Amadia, Murtesa-Pascha fut livré par Seidchan, avec 2.000.000 d'aspres; l'on envoya bien à Constantinople la tête de Murtesa et celles de deux autres begs, mais l'on n'expédia qu'une faible partie de l'argent reçu.

En Géorgie, de vifs débats s'étaient élevés entre le gouverneur de Tschildir, Rustem, fils de Sefer-Pascha, et les begs géorgiens; en outre le gouverneur d'Erserum, Mustafa-Pascha, se plaignait de Rustem, qui l'avait calomnié. Mustafa-Pascha et le chambellan Selim furent chargés de mettre à mort le gouverneur de Tschildir. Le chambellan exécuta l'ordre; mais, de retour à Constantinople, il fut déposé, passa un an dans la tour du château du Bosphore, et fut renfermé une seconde année dans le lieu affecté au bourreau, entre les deux portes du serail. A la nouvelle donnée par le chan tatare que des tschaiks cosaques se montraient sur la mer Noire, le sandschakbeg d'Alaje, Deli-Muteweli-Mohammed, fut dirigé vers ces parages avec dix galères; Memi-Paschasade mena vingt bâtiments dans les eaux de la mer Egée.

De toutes les exécutions ordonnées tout récemment, il n'y en avait peut-être pas une qui ne fût justifiée par des crimes ou au moins des délits; néanmoins un tel début de l'administration d'Ahmed-Kœprili déplut à la sultane Validé et à son conseiller secret, le reis-efendi Schamisade: car ils ne semblaient pas vouloir laisser le jeune Kœprili jouir du pouvoir illimité qu'avait exercé son père. Toutefois la Validé et le kislaraga en voulaient moins à Kœprili pour les supplices de tant de gouverneurs que pour la déposition du defterdar Husein-Pascha, leur créature, dont le grand vesir avait conféré la place à l'un des siens, au général des Dschebedschis, Ahmed-Aga. Ils s'en vengèrent en forçant le grand vesir à éloigner dans le gouvernement de Diarbekr son kiaja, qui était le confident de ses pensées et l'instrument de toutes ses volontés, et ils tentèrent de pousser le sultan à gouverner par lui-même. Une seule fois, aussitôt après l'entrée du vieux Kœprili au pouvoir, et tandis que ce ministre était aux Dardanelles, le jeune souverain avait donné un signe de volonté personnelle. Un jour qu'il passait à cheval près de la mosquée des Roses, il y entra pour faire sa prière; le prédicateur s'étendit avec affectation sur le texte: « Nous t'avons placé comme notre successeur sur la terre, juge parmi les hommes avec équité. » Le sultan ayant vu là une allusion préméditée, fit demander au prédicateur s'il avait à se plaindre de quelqu'un, et celui-ci déclara que ses griefs s'adressaient à la négligence de l'administrateur des deniers des fonda-

tions pieuses, qui laissait tomber en ruines son habitation; aussitôt le sultan avait donné ordre au kislaraga, intendant-général des biens religieux, de faire reconstruire la maison. Maintenant la Validé et le kislaraga l'engagèrent, au lieu de courir toujours à cheval, de se livrer sans cesse au plaisir de la chasse, à se placer quelques heures de la journée devant la fenêtre du kœschke des processions, afin de voir de là qui arrivait à la sublime Porte, c'est-à-dire au palais du grand vesir, qui en sortait. Si c'étaient des étrangers ou des individus dont les affaires n'étaient pas de nature à exiger leur présence immédiate à la Porte, le sultan envoyait des messagers au grand vesir pour s'informer de ce qu'étaient ces gens et de la nature de leurs affaires. Un matin il vit des chrétiens se rendre à la Porte, avec des kalpaks rouges et des pantoufles jaunes, ce qui était interdit par les réglements somptuaires, sans que ces dispositions fussent rigoureusement observées. Le sultan, irrité, fit appeler le ssubaschi, et lui ordonna de courir au palais du grand vesir, de bâtonner les délinquants, puis de les renvoyer chez eux sans bonnets ni pantoufles. Le ssubaschi s'acquitta ponctuellement de la commission. Parmi les chrétiens sur lesquels tomba cet éclat de la colère du jeune sultan se trouva le chargé d'affaires des princes de Moldavie et de Valachie, qui fut étendu à terre, frappé, puis renvoyé la tête et les pieds nus. L'interdiction des bonnets rouges et des pantoufles jaunes pour les chrétiens, des turbans de soie et des poignards pour les janitschares, fut renouvelée sous peine de mort; le sultan posta des espions et des gardes à tous les coins de rues, parcourut lui-même la ville déguisé avec les bourreaux pour surveiller de sa personne l'exécution de ces graves ordonnances. Rencontrait-il par hasard un fiancé arménien, qui, en vertu d'un ancien privilége, avait aux pieds des sandales jaunes pour le jour de ses noces, il le faisait aussitôt mettre à mort. Cela dura quelques jours, puis l'ardeur de persécution sur les costumes s'éteignit d'elle-même, et le sultan n'eut plus d'autre saillie de gouvernement personnel. Pour s'assurer de la Validé le grand vesir montra toutes sortes de déférences au conseiller secret de cette princesse, Schamisade, qu'il consulta sur toutes choses et dont il suivit les avis; il parvint ainsi à obtenir la déposition du kislaraga Ssolak-Mohammed, qui fut envoyé en retraite en Egypte, abandonnant la place au premier page de la Porte. Néanmoins la Validé n'était point adoucie encore; et le peuple commençait à dire que la mère du grand vesir, qui avait ensorcelé le sultan au profit de Mohammed et d'Ahmed-Kœprili, n'avait aucun pouvoir sur la sultane. Cependant Ahmed mettait beaucoup d'adresse à se conformer autant que possible aux volontés de la princesse. Pour plaire au scheich fanatique Wani, chef des orthodoxes rigoureux et grand ennemi des chrétiens, le grand vesir se trouva entraîné à faire renverser toutes les églises que les Grecs avaient commencé à rebâtir après le grand incendie, et à ordonner l'arrestation des ouvriers employés à ces constructions. La Validé, trouvant que les travaux de la mosquée élevée à ses frais ne marchaient pas assez vite, demanda compte du retard au mimar-baschi (inspecteur des édifices), qui s'excusa en disant que ses meilleurs ouvriers avaient été incarcérés par ordre du grand vesir, parce qu'ils avaient travaillé aux églises des chrétiens. Sur l'intervention de la Validé, le grand vesir fit mettre aussitôt ces gens en liberté, mais laissa éclater sa colère sur le mimarbaschi, qui avait osé le mêler dans ces tracasseries. L'inspecteur des bâtiments fut décapité, et sa fortune, évaluée à 2,000 bourses, confisquée [15 mai 1662].

Les armements formidables préparés contre la Hongrie amenèrent Venise à de nouvelles propositions de paix. Babi-Beg, jadis passé dans les rangs de l'armée vénitienne, puis revenu à Constantinople en prétendant que sa désertion avait été une feinte pour bien étudier les forces de l'ennemi, engagea des négociations par le moyen de Ballarino. Les Turcs voulaient bien raser la nouvelle Candie, restituer le district de Candie et de Suda; mais ils demandaient pour cela qu'on leur rendît la place de Suda, qu'un présent annuel fût fixé pour le sultan et que la Porte eût un collecteur d'impôts établi à Candie. A ces conditions, portées à Venise, le sénat répondit que Suda était une de ces forteresses qui ne se rendaient pas, mais que l'on pour-

rait donner en échange Tine ou Carabusa ; que, si la Porte insistait pour avoir un collecteur d'impôts à Candie, il faudrait au moins qu'un consul vénitien résidât à la Canée ; que la pension annuelle ne devrait point dépasser 25.000 écus, le présent pour le sultan 300 000 (1). Les négociations furent rompues par le combat naval dans lequel la flotte vénitienne fit subir à la marine égyptienne une perte de quatre vaisseaux et vingt-huit tschaiks (2). Par suite de cet échec le négociateur vénitien Ballarino, qui se trouvait à Constantinople, fut menacé du même sort que l'ambassadeur Capello, enfermé depuis sept années à Andrinople, et qui maintenant achevait sa vie dans cette triste captivité (3). L'ambassadeur anglais Winchelsea obtint le renouvellement de la capitulation faite avec son pays (4), de plus un article additionnel au traité conclu avec Alger, pour que la marine anglaise ne fût pas soumise à la visite (5) ; mais des violences commises en Morée par l'équipage d'un vaisseau anglais, quelques mauvais traitements infligés à des marchands anglais par des lewends ivres à Smyrne, et une avanie du pascha d'Alep vinrent embarrasser sa marche diplomatique (6). Deux secrétaires d'ambassade français, Dupressoir et Fontaines, apportèrent à l'agent Roboli, laissé à Constantinople, des lettres du roi pour le sultan et pour le grand vesir, dans lesquelles Louis XIV demandait satisfaction de l'outrage fait à M. de La Haye, et sondait la Porte pour savoir comment on recevrait pour ambassadeur le fils du dernier représentant de la France. Le grand vesir répondit que la majesté du sultan voulait bien accueillir le nouvel ambassadeur selon les capitulations (7). Le nouveau prince de Transylvanie, Apafy, envoya un de ses magnats, Jean Datzo, présenter des griefs contre les mauvais traitements qu'il avait à subir de la part du pascha Kutschuk-Mohammed, et solliciter avec prières la diminution du tribut élevé tout récemment à des sommes irréalisables, ainsi que la restitution du territoire arraché à la Transylvanie. La délimitation des frontières de Transylvanie fut remise au gouverneur de Temeswar (1). Apafy pria aussi l'ambassadeur anglais d'appuyer ses réclamations près de la Porte (2). Mais tout cela fut inutile ; car le moment était venu où la Porte voulait exécuter son ancien plan de transformer la principauté de Transylvanie en un paschalik, et où les prétentions de la cour impériale allaient rendre de plus en plus la guerre inévitable. Ahmed-Kœprili, à peine en possession du pouvoir, avait notifié par une lettre au duc de Sagan la mort de son père et celle de Kemeny, la remise de la direction des affaires entre ses propres mains et l'élection d'Apafy (3). Ismaïl-Pascha, gouverneur d'Ofen, avait aussi expédié Ali-Tschausch au duc pour lui faire savoir l'installation d'Apafy (4). A Constantinople, le résident impérial Simon Reninger fit son possible pour conserver la paix. La cour de Vienne dépêcha aussi près de la Porte le conseiller privé Beris pour conduire les choses à un accommodement (5). Dans sa réponse le grand vesir déclara que la Transylvanie était une portion du patrimoine du sultan, et renvoya Beris à Ali-Pascha, serdar sur la frontière, investi de pleins pouvoirs pour un accommodement. Beris courut de Constantinople à Temeswar, mais Ali-Pascha, ne voulant entrer dans aucune explication, lui déclara qu'il n'avait rien à faire en ce lieu; qu'il pouvait retourner à Constantinople ou à Vienne, que l'on ne redoutait pas l'empereur, qui n'avait pas su défen-

(1) Valiero, l. VI, p. 564 et 565.

(2) Brusoni, l. II, c. LXIX, p. 111; Rycaut, p. 122.

(3) Rycaut, p. 123 et 124, avec la lettre de Ballarino au docteur Nicolas Contarini, sur sa situation critique.

(4) Rapports de Reninger et de Panajotti.

(5) Rycaut, p. 129.

(6) Ibid.

(7) Les quatre lettres se trouvent dans Rycaut, p. 226 et 227.

(1) Bethlen, Comment., l. II, p. 148; dans Rycaut, p. 121, la lettre d'Apafy, datée du camp de Kevzar, le 25 septembre 1662.

(2) Rycaut, p. 122.

(3) Lettera del nuovo vezir al duca di Sajan.

(4) Lettera del vezir di Buda Ismaïl-Bassa, portata da Ali-Cinas, li 30 gennaro 1662.

(5) Rapport de Reninger.

dre Wardein (1). Alors Reninger reçut de Vienne un acte du traité de paix qu'il présenta au grand vesir pour le renouveler (19 juillet 1662); on en délibéra dans un conseil d'état composé du grand vesir, du mufti, du reis-efendi, du kiajabeg et de l'aga des janitschares, et dans le diwan public. Des débats très-vifs s'élevèrent sur l'élection libre du prince de Transylvanie, que les Turcs ne voulaient pas accorder, sur les Haiduques, dont ils refusaient la liberté, sur Szekelhyd, que l'empereur réclamait. Ali, pascha de Temeswar, fit savoir à la Porte que Szekelhyd avait appartenu à Rhedei, capitaine de Wardein; que Karoly était un ancien fief turc depuis la conquête d'Erlau; qu'il en était de même de Kallo; que les prétendus Haiduques libres de Wardein appartenaient à la place. Ainsi l'on ne put s'accorder sur rien (2).

Au printemps suivant on résolut d'entrer en campagne contre la Hongrie. Le sultan et le grand vesir partirent pour Andrinople; Ismail-Pascha, précédemment gouverneur d'Ofen, fut nommé kaimakam à Constantinople. Le grand vesir reçut à Andrinople, avec les cérémonies accoutumées, de la main du sultan, le panache de plumes de héron, le sabre enrichi de pierreries et la bannière sainte pour marcher contre l'ennemi en qualité de serdar. Il fit une entrée pompeuse dans Belgrad, ayant à sa droite les beglerbegs, à sa gauche les sandschakbegs, précédé des tschauschs et des muteferrikas, du defterdar-pascha, ancien général des armuriers, qui justifia le choix nouveau du grand vesir par sa promptitude à monter l'artillerie et à procurer des vivres. Immédiatement en avant du grand vesir marchaient ses deux frères, Mustafa-Beg et Ali-Beg. Ahmed-Kœprili traversa les rangs des sipahis et des janitschares, qui lui prodiguaient leurs acclamations, et gagna sa tente. Deux jours après, il donna un dîner aux plénipotentiaires impériaux qui attendaient son arrivée à Belgrad, au baron de Goes, au conseiller Beris et au résident Reninger, qui l'avait suivi depuis Constantinople. On ne rendit aucun honneur à ces représentants de l'empereur; Ahmed-Kœprili leur reprocha les violations faites à la paix par l'invasion en Transylvanie, l'occupation de Szekelhyd, l'élévation du fort de Zrinyi près de Kanischa, réclama la restitution de Szekelhyd et la destruction de Zrinwar. La réponse au duc de Sagan fut méditée dans ce sens; mais on l'ajourna à deux jours à Esseck, où la marche se poursuivit (1). Le grand vesir fit conduire l'envoyé impérial, baron de Goes, sur une hauteur, pour lui montrer son armée, forte de cent vingt mille six cents hommes, traînant après elle cent vingt-trois canons de campagne, douze grosses pièces de siége, soixante mille chameaux, dix mille mulets. Trois semaines après, le grand vesir eut une seconde conférence à Esseck avec le baron de Goes et Reninger; la lettre de l'empereur demandait le renouvellement de la paix, que l'on était prêt à signer. Dans la conférence à laquelle assistèrent le reis-efendi, le kiaga, l'aga des janitschares et celui des sipahis, le grand vesir, outre les réclamations dont il a déjà été question plus haut, relatives à la remise de Szekelhyd et à la destruction de Zrinwar, reproduisit l'ancienne demande de tribut annuel de 30 000 ducats établi par le kanun de Suleiman (2); preuve qu'il ne voulait pas sincèrement paix. Les plénipotentiaires admirent les deux premiers points comme objets de discussion; quant au troisième, ils déclarèrent ne pas vouloir même le soumettre à l'empereur (3). Quand on eut passé le pont d'Esseck, arrivèrent des lettres du chan tatare, auquel avait été envoyé le tschausch-baschi Ahmed avec l'argent de carquois accoutumé; il annonçait le départ de son fils, Ahmed-Girai, avec cent mille Tatares, et promettait en outre de faire marcher quinze mille Cosaques pour le service de la Porte (4). En-

(1) Rapport de Beris.

(2) Rapport de Reninger.

(1) Raschid, l. c. fol. 8; Dschewahiret, p. 20, et la relation de Tullio Miglio.

(2) Raschid, l. c. fol. 9. La lettre de l'empereur se trouve, ainsi que dans Dschewahiret, p. 26; le rapport de Reninger et de Goes est dans la [illegible] B.

(3) Raschid, [illegible], p. [illegible].

(4) Raschid, l. c. p. [illegible]; dans le Dschewahiret, la lettre du chan tatare, p. 31; celle de son fils Ahmed-Ghazi, p. 34.

suite on eut des nouvelles du gouverneur d'Ofen, Hesein-Pascha, frère de Siawusch-Pascha, que le vieux Kœprili sur son lit de mort avait particulièrement recommandé à son fils comme un valeureux défenseur des frontières. On marcha sur Ofen, et les envoyés furent renfermés dans la forteresse. Dans un grand conseil de guerre, le grand vesir exposa que, parmi les trois places sur lesquelles devaient se porter les efforts des Ottomans, Raab, Komorn et Ujvar ou Neuhæusel, la dernière offrait une conquête plus facile; car on ne pouvait arriver à Raab que par des chemins pénibles et à travers les rochers; Komorn était protégé par des fossés pleins d'eau. Ujvar d'ailleurs, où commandait le second ministre de l'empereur, promettait un plus riche butin. Cinq jours après, les envoyés furent appelés à une nouvelle conférence dans la tente du grand vesir. Ils y trouvèrent le serdar Ali-Pascha, le beglerbeg de Damas, Mustapha-Pascha, l'aga des janitschares, le reis-efendi ; ils n'aperçurent pas le grand vesir; peut-être était-il caché derrière les tentures. Ali-Pascha prit la parole en son nom (1). Il proposa aux plénipotentiaires ou la paix de Suleiman, avec les 30,000 ducats annuels, ou celle du vieux Murad-Pascha, d'après laquelle il y aurait à payer 200,000 florins une fois pour toutes. Les plénipotentiaires, qui se déclarèrent prêts à consentir à la destruction de Szekelhyd et de Zrinvar, demandèrent un délai pour l'examen de la question, attendu que maintenant les Turcs, ne se contentant plus de la destruction des forteresses transylvaniennes, voulaient qu'elles leur fussent livrées entières entre les mains (2). Ali-Pascha leur assigna le terme de dix jours, leur déclarant en même temps que durant ce délai la marche sur Ujvar ne serait pas moins poursuivie (3).

Deux jours après, le camp fut levé, et l'on se mit en mouvement du côté de Gran. Le pont ordonné en avant de cette place n'étant pas encore établi, le grand vesir s'arrêta quatre jours pour le faire achever, et, le 5 août, le serdar Ali-Pascha et Gurdschi-Mohammed le franchirent avec environ huit mille hommes. Le comte Forgacs, commandant de Neuhæusel, trompé par de faux rapports et croyant que le pont s'était rompu, accourut à la tête de six mille hussards et Heiduques, huit enseignes de grosse cavalerie et cinq cents hommes de sa meilleure infanterie, s'imaginant attaquer les Turcs coupés par le fleuve. A l'approche des Impériaux, les bateaux tenus à quelque distance pour conserver une apparence de rupture, furent rapprochés, vingt mille hommes sous les ordres d'Ibrahim-Pascha et de Kaplan-Pascha passèrent sur le pont, et, opérant de concert avec les troupes du serdar Ali et de Gurdschi-Mohammed, attaquèrent l'armée hongroise qu'ils défirent complètement (1). Plus de la moitié des Impériaux resta sur la place; à grand'peine Forgacs s'échappa vers Neuhæusel. Palffy, suivi seulement de deux cavaliers, joignit le palatin qui se mettait en mouvement dans la Haute-Hongrie. Sept cents prisonniers furent sabrés sous les yeux du grand vesir ou déchiquetés à coups de couteaux; trois cent quarante-deux captifs, parmi lesquels le capitaine Rublad et le baron de Welsz, furent envoyés à Ofen. Le grand vesir, qui, pendant le combat avec Forgacs, n'avait pas mis le pied hors du camp, franchit maintenant le pont en prenant la direction de Parkan, et détacha en avant les paschas Ali, Mustapha et Gurdschi, pour rétablir sur la route d'Ujvar les ponts de la Szitva et de la Nitra. On saisit un courrier qui portait plus de vingt-cinq lettres d'exhortations aux officiers de Novigrad et d'Ujvar et une réprimande à Forgacs pour la bataille qu'il avait perdue. Le comte Forgacs fut sommé de livrer la place, par la lettre suivante du grand vesir : « Le premier vesir, serdar-sipehsalar du grand padischah de la terre, fait savoir à Forgacs qu'il est en marche avec des armées innombrables dont la terre ne peut supporter le poids, afin de conquérir Ujvar pour le souverain de l'Islam. Si les giaurs livrent spontanément

(1) Raschid, l. I, fol. 9; Dschewahiret, p. 37 et 38; Ortel. p. 258; Rapport de Goes et de Beninger dans la Ste-B.

(2) Ortel. rediv., p. 218; et le rapport dans la Ste. B.

(3) Raschid, l. I, fol. 9; Dschewahiret, p. 49.

(1) Raschid, l. I, fol. 10; Dschewahiret, p. 42 et 43; Ortel. rediv., l. II, p. 252 et 253.

la place, les biens et la vie devront leur être assurés; sinon, par le Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, ils passeront tous sous le tranchant du sabre. Si les Hongrois savaient avec quelle bienveillance le padischah les regarde, ils offriraient librement leurs enfants comme victimes; et ainsi salut à celui qui suit la vraie direction (1). » Comme il n'y avait personne dans la place qui sût lire le turc, on fit entendre aux deux messagers porteurs de la lettre qu'il fallait l'apporter écrite en hongrois. Quand Forgacs eut pris connaissance du message ainsi rédigé, il dit verbalement au nouveau parlementaire : « Dis à ton maître que la place ne m'appartient pas. Nous allons délibérer la nuit; viens demain chercher la réponse. » Dans la nuit même les tranchées furent ouvertes; à la prière du matin des victimes furent immolées pour appeler la bénédiction du ciel sur la sainte entreprise. Vingt-un gros canons de vingt-deux, trente-cinq, quarante-huit et soixante-cinq, et cent cinquante petites pièces foudroyèrent la place. Arslan-Pascha avec des mineurs coupa les conduits qui amenaient l'eau de la Nitra autour de la place, dont les fossés furent bientôt mis à sec. Le fils du chan tatare, Ahmed-Giraï, vint à la tête de cent mille Tatares, et bientôt après arriva son frère avec vingt mille Cosaques. Ahmed-Giraï reçut un sabre et un poignard, un carquois et une pelisse de martre zibeline; son frère, un kaftan d'étoffe d'or, un contusch rouge et un kalpak de zibeline; l'hetman des Cosaques, un contusch et un kalpak. Les woiwodes de Moldavie et de Valachie se présentèrent aussi avec leurs troupes. Afin de repousser les secours que Montecuccoli voulait amener à la place, Kaplan-Mustafa-Pascha reçut ordre de se porter sur l'autre rive de la Nitra avec les Tatares. Les assiégeants faisaient un feu continuel de leur artillerie; mais les pièces portaient si mal que les assiégés recueillirent sept cents boulets dans les premiers jours seulement. Les bastions n'avaient que peu souffert, quand un boulet de la place frappa la plus grosse pièce des Ottomans et la fit éclater. Le grand vesir forma en quatre divisions les troupes du camp qui n'étaient pas sous les armes, et qui devaient se relever à tour de rôle pour porter de la terre à la chaussée; il se plaça lui-même avec le kiaja à la tête de la première division, composée de tous les employés attachés à la Porte; dans la seconde étaient le defterdar-pascha et tout le personnel des chancelleries; dans la troisième, les muteferrikas et les tschauschs; dans la quatrième, les sipahis et les silihdars. Le gouverneur d'Ofen, Husein, était chargé de surveiller les travaux de ces quatre corps. Nuit et jour retentissait le bruit des tambours et des fifres, des trompettes et des timbales; toutes les nuits le grand vesir faisait la ronde des tranchées, encourageant les mineurs à pousser leurs travaux jusqu'au pied des remparts. Sur le bastion de Sierot, une maison ayant pris feu, ce fut une occasion pour un pascha de s'avancer avec deux bannières pour sommer la place [18 septembre]. Quatre jours après, l'assaut fut livré au bastion Frédéric; le lendemain on attaqua le bastion Forgacs, pour retomber encore sur le premier. Les Turcs qui s'étaient logés déjà au milieu des ouvrages furent repoussés. Les marquis Pio et Grana furent blessés. La redoute élevée devant Sierot atteignant la hauteur de ce bastion, les Turcs incommodèrent les défenseurs, qui étaient exposés tout découverts à leur feu. Un assaut général se prépara, mais les assiégés ne l'attendirent pas. Les Hongrois et les Allemands contraignirent leurs chefs, le marquis Pio et le comte Forgacs, à livrer la place [24 septembre 1663]; la capitulation fut signée en huit articles; libre retraite était accordée à la garnison sans qu'elle dût traverser le camp ni passer près des Tatares; mille voitures devaient lui être fournies; le grand vesir attesterait par une lettre à l'Empereur que les défenseurs avaient fait leur devoir jusqu'au bout. Avant le départ de la garnison, pas un seul des vainqueurs ne pourrait entrer dans la place. Les blessés qui seraient forcés de rester, après leur guérison iraient où il leur conviendrait. Les Allemands et les Hongrois sortirent tambour battant, musique en tête. On trouva dans Neuhæusel quarante canons et quatre mille kilos de farine. Quatre jours après, les deux grandes églises d'Uyvar furent

(1) La lettre dans le [illegible]

transformées en mosquées. Quatre mille hommes, janitschares, sipahis, dschebedschis, topdschis, abases et martoloses, avec des tschauschs et des scribes, furent laissés pour former la garnison de la place ; des lettres de grâce furent adressées à toutes les palanques des environs.

Comme la conquête de Neuhæusel était le premier fait d'armes de la guerre reculée depuis cinquante ans par des renouvellements successifs de la paix de Sitvatorok, cet événement retentit dans toute l'Allemagne, où jamais on n'avait vu autant d'écrits, de prédications, de prophéties, de délibérations, de nouvelles et d'exhortations relatives aux Turcs, comme il en parut cette année et la suivante. La conduite des Turcs devant Neuhæusel donna lieu même à des locutions proverbiales encore en usage aujourd'hui en Hongrie et en Autriche.

Quinze jours avant la prise d'Ujvar, un matin que le grand vesir marchait dans les tranchées sans que personne eût éprouvé le moindre pressentiment, et à la stupéfaction de toute l'armée, le reis-efendi Schamisade, conseiller secret de la Validé, qui avait poussé le vieux Mohammed-Kœprili à la dignité de grand vesir, et son beau-père Schamisade-Ibrahim-Pascha furent décapités. Quelques écrivains européens (1) pensent que Schamisade fut immolé parce qu'il aurait voulu empêcher la guerre (2). Mais les historiens ottomans donnent à ce supplice une cause beaucoup plus probable : Schamisade, beaucoup moins attaché au fils de Kœprili qu'il ne l'avait été à ce vesir, avait proposé au sultan de nommer son beau-père Kasisade-Ibrahim grand vesir à la place d'Ahmed. Au premier avis de ces pratiques, Ahmed-Kœprili avait adressé un rapport au sultan pour représenter que les bruits répandus sur de tels changements entravaient la marche des affaires, et qu'il fallait faire disparaître les obstacles. En conséquence le souverain tout-puissant approuva les moyens réclamés par Kœprili, qui abattit à l'instant ses adversaires. Le frère du grand vesir alla porter la nouvelle de la chute d'Ujvar à Ofen, où il y eut des réjouissances pendant trois jours (29 septembre 1663). A Constantinople les fêtes durèrent une semaine ; on traîna en triomphe les sept cents prisonniers de la défaite de Lorgues et trois cents autres encore. Parmi ces derniers se trouvait Jean Aur de Presburg, qui a décrit les souffrances d'une affreuse captivité de onze années dans les Sept-Tours (1).

Huit jours après la chute de Neuhæusel, l'un des plus puissants boulevards de la Hongrie contre les Ottomans, on vit arriver dans le camp des vainqueurs Apafy, prince de Transylvanie. Il avait tardé jusqu'alors à se rendre à l'invitation du grand vesir parce que dans l'envoyé Gabriel Haller, d'après les accusations portées auprès de lui contre ce membre des états, alors dans le camp de Kœprili, il craignait de rencontrer un rival à la dignité princière (2). Mais rassuré sur ce point par ses propres agents, Jean Daløo, Ladislas Ballo et Valentin Szilvasi, revenus du camp turc, sur une nouvelle lettre du grand vesir (3), il parut enfin devant Ujvar ; Gabriel Haller, les princes de Moldavie et de Valachie, le tschausch-baschi avec soixante tschauschs allèrent à sa rencontre (4). Accueilli avec empressement et amitié, Apafy resta deux mois dans le camp turc, invité chaque jour à de somptueux festins, bercé de continuelles promesses, mais sans pouvoir obtenir un traité formel (ahdname) (5). Quand il reçut son audience de congé, Gabriel Haller demanda aussi la permission de se retirer ; mais le grand vesir se contenta de lui sourire. Croyant que c'était là une autorisation pour son départ, Haller se mit en route avec Apafy. Mais parvenus au bord du Danube en face de Gran, ils furent atteints par une troupe de cavaliers tatares, qui, s'élançant sur le pont au galop et distri-

(1) Rycaut, suit. p. 155.

(2) Rapport de Goes et de Reninger, daté d'Ofen, le 12 septembre 1663.

(1) Bel, Notitia regni Hungariæ.

(2) Cela est exposé avec beaucoup de détails dans Joannes Bethlen Historia rerum Transylvan., p. 17 et suiv.

(3) La lettre dans Bethlen, p. 23.

(4) Le même, p. 63 ; et Raschid, l. I, fol. 13 ; Dschew., p. 96.

(5) Bethlen, p. 81.

tuant des coups de sabre à travers l'escorte du prince, l'auraient précipité lui-même dans le fleuve s'il ne s'était soustrait au danger en sautant du pont dans un bateau. Son vice-maréchal Nalatzi fut jeté dans le Danube, d'où il fut retiré avec peine. A Nemeth, où le prince passa la nuit, soixante cavaliers turcs saisirent Gabriel Haller comme fugitif et le ramenèrent au camp. Là, conduit devant le grand vesir, il fut décapité avant d'avoir pu ouvrir la bouche pour défendre son innocence, ou invoquer sa qualité d'ambassadeur (1).

Quelques jours après l'arrivée du prince de Transylvanie dans le camp turc, vint aussi le grand chambellan apporter au grand vesir une lettre de félicitations du sultan, un sabre, un poignard, un panache de héron, une pelisse et un kaftan d'honneur. Le lendemain de la conquête de Neuhæusel le grand vesir avait adressé des sommations aux châteaux et aux palanques environnants, à Lewencz, Novigrad, Neutra, Freystadtl et Schintau. Kaplan-Pascha, qui avait été envoyé contre Novigrad, fit savoir que le château se défendait, et demanda des munitions. Husein-Pascha, gouverneur d'Ofen, qui avait été chargé de l'entreprise contre Neutra, annonça au contraire que la place s'était rendue volontairement, et qu'il avait accordé à la garnison la faculté de se retirer avec tous ses biens [18 octobre 1663]. Husein-Pascha se porta de Neutra contre Lewencz; mais la garnison ne se montra pas moins déterminée que celle de Novigrad. Le grand vesir se réserva la conquête de ces deux places.

Cependant les Tatares avaient envahi pour la seconde fois la Moravie et la Silésie. Dès le mois d'août six mille de ces cavaliers féroces, après avoir dévasté le pays autour de Tyrnau, Freystadtl, Saint-Georges, outragé les filles, coupé en morceaux ou écrasé contre les murailles les faibles enfants, jeté dans des sacs sur leurs chevaux ceux qu'ils voulaient emmener, accouplé les hommes et les femmes avec les chiens, traversèrent la Marche et le Weiszenberg pour gagner la Moravie (2), pénétrèrent dans la province par Landshut, guidés par des hussards hongrois des frontières qui leur indiquèrent les chemins et les passages. Freystadtl et Schintau tinrent vigoureusement. Dix mille janitschares investirent la première place pendant dix jours, et se retirèrent à la suite de trois assauts inutiles, après avoir rompu le pont sur le Waag. Les Tatares portèrent le ravage et l'incendie aux environs de Nikolsburg, Rabenburg, Brunn, et s'avancèrent jusqu'à trois milles du côté d'Olmutz. Les possessions des princes de Dietrichstein et de Liechtenstein devinrent la proie des flammes. Les Tatares traînèrent douze mille prisonniers au marché des esclaves de Neuhæusel. Après la chute de cette place, ils poussèrent leurs courses du côté de Presburg, mirent le feu à Saint-Georges et à Geyersdorf, traversèrent le Waag à la nage et pénétrèrent dans le cercle de Hrad, passage de Rosincko. Quatorze mille Tatares, janitschares et hussards, dépassèrent Brunau, suivant la direction de Kloback, pillant, incendiant, massacrant, poussèrent devant eux à coups de fouet une masse de deux mille prisonniers, et ramenèrent en Hongrie des chariots remplis de femmes. Comme ils revenaient vers le camp de Neuhæusel, le comte Nicolas Zrinyi sortant d'une embuscade en sabra quatre cents; mais lui-même, obligé de reculer devant le pascha d'Alep, détaché du camp contre lui, se retira sous le canon de Komorn. Son frère Pierre fut plus heureux contre Dschengdschi-Pascha, gouverneur de Bosnie, qui profitant de l'absence du premier Zrinyi, se flattait de battre l'autre d'autant plus facilement, et d'envahir la Styrie. Dans ce but le pascha s'était avancé de la Bosnie avec dix mille hommes, en avait laissé deux mille près de Lica et de Corbolo, et, poursuivant sa marche avec les autres, s'était porté à Ottochaz près de Carlstadt afin de pouvoir surprendre de là Zrinvar, et, si ce coup de main échouait, ravager au moins la Styrie. Pierre Zrinyi l'attendit avec quatre mille Croates, cachés dans un bois, et, quand la moitié des troupes du pascha eut passé, il tomba sur le reste, tua mille hommes, en prit deux cent cinquante-six, et enleva huit enseignes. Ce fut là une faible consolation pour les Impériaux; car le nombre des captifs emmenés de la Moravie,

(1) Dschewahiret, p. [illegible].
(2) Montecuccoli opere, t. II, p. 45; Rycaut, dans Knolles, t. II, p. [illegible].

de la Silésie et de la Hongrie, s'éleva au moins à quarante mille (1). Vers la fin d'octobre fut levé le camp de Neuhæusel ; la marche fut très-pénible ; car il fallait passer les rivières de Neutra, de Zsitva et de Gran, et traverser des terrains où le sol était défoncé par les pluies. Lewencz, qui avait repoussé la sommation du grand vesir, se rendit au bout de trois jours ; la garnison se retira avec tous ses effets ; des sauvegardes furent envoyées dans tout le pays, et plus de vingt mille sujets rendirent hommage à la souveraineté de la Porte. Le sandschak de Lewencz fut conféré au tschatrapatra Ali-Pascha, et on laissa là quatre cents hommes de garnison. En même temps arriva la nouvelle qu'après vingt-sept jours de siége Kaplan-Pascha avait amené Novigrad à capituler. Les princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, reçurent des kaftans d'honneur et quittèrent l'armée ; le grand vesir congédia le baron de Goes jusque-là retenu à Ofen, en lui remettant une lettre où il demandait si l'envoyé ne savait point apprécier les bienfaits de la paix, ou bien s'il n'était pas revêtu de pouvoirs suffisants pour la conclure. A Essek, audience fut accordée à un envoyé polonais qui apportait une lettre de son roi pour demander les secours des Tatares contre la Russie (2) ; on lui répondit qu'il n'était pas possible d'accorder l'assistance des Tatares, attendu que pour le moment on avait besoin de ces cavaliers ; que si la Pologne osait se mêler des débats des Allemands avec la Porte, on pousserait le chan tatare contre la Pologne (3). Le quartier-général du grand vesir fut transporté d'Ofen à Belgrad ; Kaplan-Pascha s'établit à Kanischa ; les Tatares prirent leurs logements à Szegedin, Szombor et Funfkirchen ; Husein, pascha d'Ofen, reçut ordre de repousser les entreprises de Zrinyi.

Les troupes impériales mirent à profit la rigueur de l'hiver pour une nouvelle entreprise sur la Mur et sur la Drau. Le comte Wolf Julius d'Hohenlohe, commandant des troupes de l'Empire, se mit en mouvement de Pettau avec six mille fantassins et mille chevaux. A Neu-Zrinvar, le comte Zrinyi, comme ban de Croatie et généralissime de Hongrie, fit sa jonction avec les Hongrois commandés par le comte Batthyanyi, avec douze mille Bavarois sous les ordres du quartier-maître général de Puchard, sept cents fantassins et six enseignes de cavaliers de Piccolomini sous le comte Leslie. L'armée, forte de vingt mille hommes, se porta de Zrinvar contre Presnitz [21 janvier 1664], qui au bout de deux jours capitula. Huit cents personnes, dont quatre cents Turcs armés, cent Tatares, trente-sept agas, se retirèrent de la place en laissant vingt-cinq canons. Les Heiduques et les hussards tombèrent sur les hongrois ; Zrinyi les repoussa à coups de sabre, et il allait être lui-même massacré par un zigeune hongrois, quand ce misérable fut abattu d'un coup de fusil par un serviteur du comte Hohenlohe. Dans la même nuit Baborsa fut investie ; le 25 janvier la garnison de mille hommes évacua cette place, et fut escortée jusque sur la Drau. Le lendemain Zrinyi prit les devants avec la cavalerie, se dirigeant vers le passage de Szigeth, et, n'ayant pas d'artillerie de siége, il poussa plus loin jusqu'à Funfkirchen. Sur la route fut brûlée la palanque de Turbek. Là s'élevaient un tombeau et un couvent au lieu même où avaient été ensevelis le cœur et les entrailles de Suleiman après la prise de Szigeth. Funfkirchen fut aussi livré aux flammes ; mais, faute de grosse artillerie, on ne put prendre le château. Comme le but principal de l'entreprise était d'entraver la marche de l'armée turque pour l'année suivante, on laissa Siklos de côté pour se porter sur le pont d'Essek, et ce magnifique édifice, ouvrage du grand Suleiman, long de quinze cent soixante pas, large de dix-sept, s'abîma dans les flammes dans l'espace de deux jours. Les ruines fumantes de plus de cinq cents villages marquèrent la route de cette expédition dévastatrice : sur le rapport envoyé par le beg de Funfkirchen, Murad-Beg, le grand vesir, inquiet de la marche de Zrinyi contre Szigeth, avait nommé serdar Mohammed-Pascha, qui était en quartier d'hiver

(1) Ortelius, l. II, p. 290.

(2) La lettre de Stanislas Potocki, palatin de Cracovie, et celle du chancelier Nicolas, sont dans le Dschewahiret, p. 112-114.

(3) Rapport de Reninger.

à Essek, en lui subordonnant les paschas de Stuhlweissenburg et de Jenö, Kaplan-Pascha et les tatares, et lui adressant l'ordre de se mettre au plus tôt en mouvement. Lui-même dressa son étendard à Belgrad, et annonça que l'armée partirait le lendemain sans emmener de bagages. En effet, le jour suivant il quitta Belgrad, se dirigeant sur Semlin avec les troupes de sa maison et deux mille janitschares. Mais ayant appris à Mitrowitz que l'ennemi avait levé le siége de Szigeth, il regagna les quartiers de Belgrad, après avoir recommandé la garde de Szigeth au serdar Mohammed-Pascha, et celle de Funfkirchen à Kaplan-Pascha, au beg de Behke, à l'alaibeg de Bosnie, au mutesellim d'Ofen, aux paschas de Kolosvar et de Temesvar. La lettre d'Apafy, qui, répondant au palatin, annonçait en même temps l'occupation de Klausenburg, Szekelhyd et d'autres châteaux transylvaniens, compensa un peu l'effet des dernières mauvaises nouvelles.

L'expédition de Zrinyi au cœur de l'hiver devint l'objet des entretiens de Constantinople et d'Andrinople, et frappa vivement les imaginations; néanmoins les esprits étaient occupés aussi de quelques exécutions de personnages importants, et de changements assez graves. Dihan-Arslan-Pascha, gouverneur de Silistra, avait été étranglé immédiatement avant l'expédition du grand vesir contre Neuhäusel, et le serdar Ali-Pascha avait été chargé de veiller sur Ofen. Mohammed-Pascha fut nommé à la place du gouverneur de Karamanie, Tschatal-Baschi-Pascha, étranglé devant la tente du grand vesir. Le grand chambellan, confident du sultan, Jusuf-Pascha, que les portiers du sérail accusèrent auprès du souverain au moment du retour de la chasse, fut d'abord éloigné dans le sandschak d'Angora, puis un kapudschi alla lui couper la tête à Babaeski, comme il revenait à Constantinople. Le confident Hasan, orgueilleux de son crédit, ayant maltraité les pages du sérail, fut réduit au rôle de chambellan avec un traitement quotidien de 150 aspres. Sa place passa à Mustafa-Kuloghli, fils d'un simple janitschare de Safran Borli : par ses talents en poésie et en musique il sut acquérir la faveur du souverain. Le commandant de l'escadre de la mer Noire, Deli-Mohammed, après avoir coulé bas sept cents tschaiks des cosaques du Don, faisait voile pour Constantinople quand il reçut un message du chan qui le priait de revenir, attendu que les cosaques étaient sortis du Dniéper. Deli-Mohammed fit pendre le député du chan, ce qui détermina plus tard sa propre exécution comme satisfaction au prince tatare. Tschengisade, gouverneur de Bosnie, qui avait été battu dans une attaque tentée sans ordre sur Klis, paya de sa tête son insubordination et la perte qu'il avait éprouvée. Ali-Pascha, ancien général en Transylvanie, et tout récemment destiné à garder Ofen, mourut à Temesvar, âgé de quatre-vingt-six ans. L'ex-kislaraga Mohammed-Aga s'était retiré à Médine; la haine du grand vesir l'y atteignit et le frappa de mort. On fit des préparatifs pour reconstruire le pont d'Essek; à Constantinople furent enrôlés mille janitschares pour la Hongrie et cinq cents pour la Crète. A Andrinople, à Gulbaba, une lieue et demie de la ville, et dans le village de Tschœlmekkoï, on construisit des kœschks pour le sultan, et l'on dessina un jardin orné de fontaines et de jets d'eau.

Le printemps approchait; la lettre du grand vesir remise au baron de Goes n'avait amené qu'une réponse vague et insignifiante. Au premier souffle de vents plus doux, les étendards furent plantés dans la plaine de Belgrad, et trois semaines après le grand vesir campa près de Semlin. Afin de porter l'armée au grand complet, on convoqua cette fois tous les possesseurs de traitements qui n'avaient pas l'habitude d'entrer en campagne, les officiers de marine inscrits dans la chancellerie de l'amirauté, et trois vesirs mis à la retraite, les gouverneurs déposés du Kaire, de Bagdad et de Diarbekr. Afin de préserver désormais de l'incendie le pont d'Essek, rétabli dans l'espace de trois mois, Kibleli Mustafa-Pascha, qui occupait Essek, Ismail-Pascha, beglerbeg de Bosnie, et le samszundschi-baschi reçurent ordre de le garder. Comme il n'avait pas plu depuis longtemps, et que le manque d'eau se faisait sentir dans tout le pays, le grand vesir fit réciter des prières publiques pour en demander au ciel. Sur la rive de la Save fut dressé un autel, et au bout de trois jours une pluie abondante récompensa la ferveur des

Croyants (20 avril 1664). Au même temps à Constantinople, à Andrinople et dans tout l'empire, furent adressés aussi des vœux au ciel, ainsi que cela s'était fait jadis sous Murad et Mohammed III à l'occasion des grandes guerres extérieures. Ces prières furent cette fois l'occasion de vifs débats entre le mufti Minkarisade-Jahja et le scheich prédicateur Wani; le scheich se déclarait pour des prières publiques; le mufti se prononçait contre, attendu que la prière du moslim faite isolément dans la mosquée était aussi agréable au ciel que celle d'une réunion d'individus sur une place publique. L'opinion de Wani prévalut, car ce scheich jouissait de la faveur du sultan et de celle du grand vesir, qui avait appris à le connaître durant son gouvernement d'Erserum. Il avait tiré son nom de Wan, son berceau; c'était un grand fanatique, ennemi juré des ssofis et des chrétiens; mais il avait autant d'hypocrisie que d'orthodoxie, et ne jugeait pas nécessaire d'appliquer lui-même les principes rigoureux qu'il exigeait du peuple. Sa morale facile et subtile put facilement calmer les scrupules du sultan, qui restait à Andrinople se livrant aux plaisirs de la chasse et du harem, sans vouloir retourner à Constantinople ni marcher en avant avec l'armée : « Que ferais-je à Constantinople? répondit-il au kadiasker qui lui parlait de se mettre en route pour la capitale; n'est-pas à Constantinople que mon père a perdu la vie? Nos ancêtres n'y ont-ils pas toujours été prisonniers des rebelles? Plutôt que d'y retourner, j'y mettrais le feu et je verrais avec plaisir la ville et le sérail s'abîmer dans les flammes (1). » Le souverain et les principales cités de l'empire manifestèrent leur joie pour la naissance du prince Mustafa; Mohammed était d'autant plus satisfait que l'enfant était né de la nouvelle favorite sultane Chaszeki, grecque de l'île de Crète, enlevée comme esclave à la prise de Retimo, présentée ensuite au sultan par le serdar Deli-Husein, décorée du nom de Rebia-Gulnusch (eau de rose du printemps), et dont le crédit maintenant commençait à balancer celui de la Validé, la Russe Tarchan Sultane. Partageant ses affections entre la Validé et la Chaszeki, livré aux charmes de ses jardins ou aux plaisirs de la chasse, le sultan ne s'occupait de la campagne qui allait s'ouvrir que pour écouter des prédictions qui circulaient alors en Turquie comme en Allemagne, et qui annonçaient une grande effusion de sang.

Les étendards étaient encore dressés dans la plaine de Semlin, quand des lettres arrivées de tous les points hâtèrent le commencement des opérations militaires. Le prince de Transylvanie Apafy envoya une lettre du commandant de Szathmar relativement aux préparatifs de l'Empereur, qui avait fortifié son armée par de nombreux auxiliaires et des troupes françaises. Le beglerbeg d'Alep Gurdschi-Mohammed-Pascha, en garnison à Szigeth, annonça la marche de Zrinyi contre Szigeth et Kanischa, et Husein, pascha de Neuhæusel, le siége de Neutra par le comte de Souches. Aussitôt les beglerbegs de Groszwardein, Kutschuk-Mohammed-Pascha, de Jenœ, Kasim-Pascha, d'Erlau, Chalil-Pascha, le prince de Transylvanie Apafy et le jaliaga Ahmed reçurent ordre de se mettre en mouvement avec les Tatares distribués dans les quartiers d'hiver, afin de sauver Neuhæusel et Neutra. Le grand écuyer apporta un chatti-schérif qui exhortait l'armée à entrer en campagne. Il était aussi chargé de riches présents pour le grand vesir. Le jour même où les troupes s'ébranlaient (7 mai 1664), arriva la triste nouvelle que Neutra, pressée vivement par des forces supérieures, avait été réduite à se rendre, et que de Souches, après avoir battu Kutschuk-Mohammed-Pascha près de Szent-Kereszt (Croix des Saints) sur la Gran, menaçait Lewencz. Husein, pascha d'Ujvar, frère de Chalil, pascha d'Erlau, le reis-efendi et le defterdar d'Ofen, qui se trouvaient dans la place pour le paiement des troupes, en étaient sortis avec quatre cents cavaliers et deux cents fantassins, laissant aux vainqueurs quarante canons et des munitions de guerre; c'était le manque de vivres qui les avait réduits à rendre la place. A l'instigation de Beninger, le grand vesir écrivit de sa propre main une lettre au duc de Sagan pour lui annoncer que, tout en s'avançant avec une armée nombreuse comme les vagues de la

(1) Rycaut, dans Knolles, II, p. 151.

mer, il était toujours disposé à la paix. A Vukovar on reçut de tristes nouvelles de Kanischa : le pascha Husein faisant savoir que la ville, assiégée depuis la fin d'avril par Zrinyi, Hohenlohe et Strozzi, et recevant chaque jour une pluie de bombes, courait le plus grand danger, si elle ne recevait des secours au plus tôt. Le 14 mai, le grand vesir passa le pont d'Essek, loua les beglerbegs de Bosnie et de Syrmie sur le zèle qu'ils avaient déployé pour l'achèvement de cet ouvrage. A Mohacs il revêtit d'un kaftan d'honneur le fils du chan dont le quartier était fixé en ce lieu. De Siklos il expédia des ordres secrets à Kanischa pour relever le courage de la garnison par l'annonce de son approche. Sur le pont de Csankal, à deux lieues de Szigeth, il eut un entretien avec Gurdschi-Mohammed-Pascha, commandant de Szigeth, qui lui fit un rapport sur le siége de Kanischa. A Szigeth il fut reçu solennellement par le commandant Mohammed-Pascha, le pascha de Posega, Kaplan, et le beglerbeg d'Anatoli. Là parurent les paschas gouverneurs de Morée, de Rumili, Nicopolis, Ochri, avec mille fusiliers albanais et les Tatares [26 mai]. Un conseil de guerre fut tenu pour décider s'il fallait enlever d'abord les palanques de Babocsa et de Berzencze (Presnitz), qui barraient la route directe de Kanischa, ou bien, laissant de côté ces ouvrages, prendre le chemin le plus difficile à travers les marais. L'on adopta le dernier parti. En même temps dans le camp devant Kanischa, on délibérait aussi, et la levée du siége fut résolue, parce que l'armée du grand vesir, forte de plus de trente mille hommes, surpassait de moitié celle des assiégeants, que l'on manquait de vivres et qu'il était à craindre que l'ennemi ne coupât les troupes de siége de Neu-Zrinvar, et, franchissant la Mur, ne marchât sur Pettau, Radkersburg et Gratz. L'armée impériale se retira donc avec toute l'artillerie sur Neu-Zrinvar. Les palanques de Babocsa et de Berzencze tombèrent d'elles-mêmes abandonnées par leurs garnisons, et furent livrées aux flammes. A Babocsa le grand vesir fut joint par le grand cafetier de la sultane Validé, qui lui apporta de la part de cette princesse des châles précieux, une pelisse de martre zibeline et un poignard enrichi de pierreries. A une lieue de Kanischa, sur le pont de Boghan, le grand vesir reçut la nouvelle du départ de l'ennemi. Il se rendit seul dans la place, donna au vaillant commandant Husein-Pascha une pelisse de martre et un riche poignard, distribua des kaftans parmi les officiers et dix bourses d'argent parmi les soldats blessés. Sans perdre de temps il poursuivit l'armée impériale, qui, forcée de se retirer sur la rive droite de la Mur, laissa au grand vesir la route ouverte pour se porter sur Zrinvar. Cette place, qui avait provoqué tant de querelles entre les deux nations, était dans une situation défavorable, dominée par une hauteur, ouverte de deux côtés, où les ouvrages ne s'étendaient pas jusqu'à la rivière. Déjà il avait été décidé à la cour impériale qu'elle serait rasée et remplacée par une autre, quand les hostilités éclatant tout-à-coup forcèrent à employer au plus vite tous les moyens de mettre Zrinvar en bon état de défense. Fossés, ponts, mines et contre-mines, flancs couverts, batteries, grenades, bombes, artifices, rien ne fut épargné.

A peine arrivés devant Zrinvar, les Turcs s'occupèrent du passage de la Mur; on se procura des radeaux, et trois cents janitschares avec autant de segbans reçurent ordre de se lancer ainsi sur le fleuve. Déjà la moitié de cette troupe avait abordé à l'île située dans le lit de la Mur, et s'y retranchait, quand le comte Strozzi, fondant sur elle avec cent cinquante mousquetaires, l'extermina; les deux radeaux portant les trois cents janitschares furent coulés bas à coups de canon. Strozzi se glorifiait de son exploit quand il tomba frappé d'une balle [6 juin 1664]. Cette mort hâta l'arrivée du feld-maréchal Montecuccoli, qui prit le commandement supérieur et dut s'occuper à la fois de défendre Zrinvar et d'empêcher le passage de la Mur. Les troupes impériales étaient postées depuis le confluent de la Mur et de la Drau jusqu'en face de Zrinvar, situé sur la rive gauche de la dernière rivière. De là jusqu'à Kotory étaient rangées les forces confédérées sous les ordres de Hohenlohe; puis venaient les Heiduques et les hussards sous Zrinyi, Batthyanyi, Nadasdi. Le siége continuait : deux sorties échouèrent, parce que les assiégés ne purent tenir pied sur un terrain détrempé par la

pluie, et gravir les hauteurs où étaient établies les batteries de l'ennemi. Un projet d'attaque sur les derrières du camp turc fut rejeté comme trop dangereux, et l'on résolut d'attendre l'arrivée des auxiliaires allemands sous le margrave Leopold de Baden et des troupes françaises sous les ordres du comte de Coligny. Un furieux assaut contre la demi-lune de la forteresse fut repoussé, une nouvelle tentative pour passer la Mur fut déjouée. Deux jours après, les assiégeants avaient déjà fait de tels progrès que le feu des assiégés ne pouvait plus les incommoder. Les palissades furent incendiées; les officiers Avancourt, Tasso, Buttler, Rossi, écrivirent qu'ils n'étaient plus en état de tenir et qu'ils seraient obligés de retirer les postes des fossés avant de les voir chassés par l'ennemi. Montecuccoli ordonna que, si le ravelin ne pouvait plus être défendu, l'on mît le feu aux ouvrages de bois, et que l'on fît sauter les mines pour se retirer par-delà le pont. Tasso se crut en état de tenir jusqu'au lendemain; mais à peine Montecuccoli s'était éloigné que les Turcs attaquèrent avec fureur, et les Chrétiens en désordre prirent la fuite sans détruire ni les fortifications, ni le pont. Onze cents hommes de la garnison furent taillés en pièces ou noyés dans les flots de la Mur [29 juin 1664]. Parmi les morts se trouvèrent le lieutenant colonel comte Thurn et beaucoup d'officiers. Pendant le siége le nouveau favori du sultan, Jusuf, était arrivé avec des lettres de félicitation du souverain, des pelisses d'honneur et de riches poignards. Reconnaissant de ces distinctions, le grand vesir fit un présent de 20 bourses d'or au messager et adressa onze cents têtes coupées au sultan. Sept jours après, la forteresse de Zrinvar fut détruite de fond en comble [7 juillet]. Durant les opérations devant Zrinvar les paschas de Nicopolis, Awlonia et Ochri, restés en arrière, avaient rejoint l'armée. Les beglerbegs de Silistra, Husein-Pascha, et de Meraasch, Mustafa-Pascha, reçurent ordre de se rendre à Ofen avec les vingt canons laissés à Essek et les magasins de munitions. Le grand vesir se dirigea vers Raab, et Stuhlweiszenburg fut désigné comme point de réunion. Cinq jours après, le grand vesir quitta les bords de la Mur le matin et campa le soir à Kanischa. De là on fit sommer le fort du petit Komorn, et le commandant, qui réclamait beaucoup de conditions avantageuses, n'obtint que la liberté de la retraite pour la garnison et une voiture pour emporter ses propres bagages. « Vous avez chassé les défenseurs de Baborsa et de Berzencze au milieu de l'hiver sans pitié pour leur misère, dit le grand vesir au négociateur de la capitulation : pourquoi donc voudriez-vous être traité avec plus de ménagements? » Après une telle déclaration la garnison aurait dû rester dans la place; quand elle en sortit elle fut égorgée au mépris de la foi jurée, et l'on fit sauter la forteresse. Ensuite on retourna vers le cours d'eau de Kanischa, et de là on alla camper sur le lac Balaton. Kaplan-Pascha fut envoyé en reconnaissance vers Egerszeg, et il rapporta que la garnison se disposait à évacuer la place en y mettant le feu. Ismaïl-Pascha, gouverneur de Bosnie, détaché en toute hâte, eut beaucoup de peine à sauver neuf canons et trente prisonniers moslims que la garnison avait laissés dans la précipitation de sa fuite. Le quartier-maître, Husein-Pascha, marcha contre Pœlœske avec deux compagnies de segbans crétois à cheval et mille Albanais; la garnison mit le feu à la place et se défendit vingt-quatre heures avec la plus grande valeur, dans une église où elle finit par périr au milieu des flammes. Là tomba le sandschakbeg de Dukagin avec plusieurs segbans. Les palanques d'Egervar et de Kemendvar, après avoir été rendues par capitulation, furent détruites de fond en comble; on traita de même Kapornak, que les habitants avaient abandonné volontairement. On prit des guides dans ce lieu et l'on se porta vers le Raab, pour aller camper en face de Kœrmend, sur la rive de ce fleuve. Gurdschi-Pascha, Ismaïl-Pascha et Kaplan-Pascha, qui menaient l'avant-garde, tombèrent sur un parti ennemi auquel ils tuèrent deux cents hommes. On échoua dans la tentative de passer le Raab, que défendit Montecuccoli fortifié par des troupes de la Confédération et des auxiliaires français. Les gentilshommes français saisirent avec ardeur cette première occasion de signaler leur courage contre les infidèles. L'adjudant-général Châteauneuf, le chevalier Saint-Aignan, furent tués; le comte

de Sault et le marquis de Troiville reçurent des blessures graves (1).

Pendant que le grand vesir était devant Zrinvar, le comte Souches à la tête de douze mille hommes avait marché contre le pascha de Neuhæusel, qui commandait à plus de vingt mille hommes du côté de Lewencz, l'avait attaqué à Saint-Benedict, à trois milles de la dernière ville, et complètement battu. Les Tatares et les Moldaves furent les premiers à s'enfuir, les autres suivirent [19 juillet]. Toute l'artillerie avec les bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs; six mille Ottomans avec leur chef restèrent sur le champ de bataille; trois Turcs seulement furent amenés vivants aux Autrichiens, qui exterminèrent encore cinq cents janitschares, coupés du gros des troupes de la Porte. Souches poursuivit l'ennemi jusqu'à Parkany, où il entra triomphant.

Après la chute de Zrinvar, Montecuccoli, dans l'ignorance complète du plan de l'ennemi, ne sachant s'il marchait vers la ville de Raab, ou bien se dirigeait plus bas sur le fleuve du même nom, avait passé la Mur près de Neuhof [26 juillet], pour faire sa jonction avec les Allemands et les auxiliaires français, et protéger l'Autriche sur la rive gauche du Raab, ainsi qu'il avait sauvé la Styrie sur la rive droite de la Mur. Il avait atteint heureusement Kœrmend au moment où le grand vesir arrivait sur la rive opposée [26 juillet]. Après avoir tenté vainement le passage de ce fleuve, et canonné la ville sans plus de succès, Kœprili continua sa marche sur la droite du Raab, et Montecuccoli suivit ses mouvements sur la gauche. A Kœrmend était parvenue la réponse du prince de Lobkowitz, duc de Sagan, à la lettre adressée à ce ministre par le grand vesir, en partant de Belgrad; cette réponse était écrite depuis un mois, soit qu'elle eût été arrêtée en route par les événements de la guerre, soit qu'on l'eût antidatée. Le résident impérial Beninger et l'interprète Panajotti avaient suivi le camp du grand vesir; le premier, livré comme prisonnier à la garde des janitschares, l'autre laissé en liberté pour remplir les fonctions de drogman de la Porte. Beninger fut obligé de contempler de ses yeux les villages livrés aux flammes, les femmes et les enfants emmenés comme de vils troupeaux, les têtes de ses compatriotes apportées devant la tente du grand vesir, pour être payées à raison de 3 écus chacune. L'armée turque eut pour guide dans toute la campagne l'alaibeg de Kanischa, le renégat hongrois Garba. Le passage du Raab fut encore tenté en face de Csakany; mais les Impériaux repoussèrent vaillamment l'avant-garde de l'armée ottomane [29 juillet]. Deux jours après, les deux armées, s'avançant parallèlement, se trouvèrent encore en face l'une de l'autre près du Saint-Gotthard, toujours séparées par le Raab. Montecuccoli fit des dispositions pour une bataille qui allait devenir inévitable (1). De son côté Kœprili prenait la réponse du duc de Sagan, conçue en termes vagues et généraux, pour une occasion de nouvelles conférences avec le résident impérial. Beninger fut appelé dans la tente du grand vesir, qui, pour éviter tout soupçon, avait rassemblé les chefs de l'armée; et lui-même, au lieu de paraître, se tint caché derrière les tentures. Les vesirs et les beglerbegs, les gouverneurs d'Ofen, Alep, Damas, Rumili, Anatoli, l'aga des janitschares et celui des sipahis, le kiajabeg et le reis-efendi avaient voix prépondérante dans cette dernière délibération sur la paix. Beninger reproduisit les propositions relatives à la destruction de Szekelhyd et de Saint-Job, ce qui provoqua le rire des dignitaires ottomans; quand ensuite il demanda la restitution de Neuhæusel, ils se mirent à rire de nouveau, et lui demandèrent ironiquement s'il avait jamais entendu dire que les Ottomans eussent rendu volontairement une conquête aux chrétiens? Quand enfin il proposa que pour prévenir les irruptions une forteresse fût élevée sur le Waag, entre Neutra et Guta, Ismail-Pascha, gouverneur de Bosna, et l'aga des janitschares se levèrent pour aller en référer au grand vesir. Alors Kœprili parut dans l'assemblée, et signifia

(1) Ortelius, p. 335; Montecuccoli, l. II, p. 75. Dschewri.

(1) Punti da osservarsi nella battaglia, publicati a di trenta di Luglio 1664, dans le journal de Montecuccoli et dans le Journal militaire, tom. II, p. 259.

comme dernière résolution au résident que la restitution de Neuhæusel était aussi impossible que la destruction de Szekelhyd et de Saint-Job; que l'élévation d'une forteresse sur la rive droite du Waag ne serait admissible que si de leur côté les Impériaux s'engageaient à ne pas relever le petit Komorn et Zrinvar, relativement à Neutra, si cette place résistait aux armes ottomanes, il ne pouvait rien promettre; que Babocsa et Berczencze, dont le résident avait demandé qu'on ne relevât pas les ouvrages, étant situées dans l'intérieur du pays, ne se trouvaient pas dans le même cas que le petit Komorn et Zrinvar, établis immédiatement sur la frontière devant les portes de Kanischa. Au reste il ne voulut entendre nullement parler du renouvellement de la paix de Sitvatorok. La paix à conclure devait être assise sur des bases entièrement nouvelles, posées par la victoire et la conquête. Ainsi Reninger fut congédié; le lendemain il écrivit ses rapports [31 juillet]; et le soir, au moment où il allait expédier son courrier, l'avant-garde turque passa le Raab (1).

Sur la frontière de Hongrie et de Styrie, au confluent de la Laufnitz dans le Raab, s'élève le couvent de Citeaux de Saint-Gotthard, immortalisé par la grande bataille qui porte son nom. Le Raab coupe la vallée fertile, limitée des deux côtés par des collines doucement inclinées, et dont la largeur sur la rive gauche, où la lutte s'engagea, n'a pas plus de deux mille pas. A une lieue au-dessus de Saint-Gotthard, sur la rive droite du Raab, est situé le village de Siming; et entre le couvent et cette commune le village de Windisch, qui alors portait le nom hongrois de Ciasfalu. En face, sur la rive gauche, était le beau village de Moggers, centre de la bataille. La vue à l'orient se borne à la perspective de la vallée du Raab près de Saint-Gotthard; mais du côté de l'ouest s'ouvre un bien plus vaste horizon jusqu'au Hainfeld-kogel et au Gleicherberg-kogel, qui semblent des espèces de sentinelles avancées des Alpes de la Haute-Styrie, perdues au loin dans une teinte bleuâtre. Sur la rive droite du Raab se déployait l'armée ottomane, sur la rive gauche l'armée impériale; les tentes du grand vesir couronnaient les hauteurs au-dessus de Windisch, celles de Montecuccoli étaient plantées en face au pied de la colline. En cet endroit le Raab n'a qu'une largeur de dix à quinze pas, entre Windisch et Moggers il forme une courbure, qui offrait la plus grande facilité aux Turcs pour le passage, parce que les deux extrémités rentrantes de l'arc pour les Croisés ne leur permettaient pas de présenter là un front assez étendu; au sommet de l'arc le grand vesir avait fait placer dans la nuit quinze pièces de campagne pour protéger le passage; quelques autres canons étaient en outre en batterie sur la colline; les troupes de la Confédération, qui formaient le centre de l'armée, étaient si peu sur leurs gardes qu'elles ne remarquèrent pas le mouvement des Turcs, qui passèrent le Raab et commencèrent à se retrancher sur la rive gauche. Le lendemain matin à neuf heures, le grand vesir se porta sur le gué de la courbure avec toutes ses forces; trois mille sipahis, sous les ordres d'Ismail-Pascha, ayant en croupe autant de janitschares, passèrent les premiers [1er août 1664]. Les janitschares se retranchèrent à Moggers. Les troupes de la Confédération au sommet de l'arc furent culbutées, et s'enfuirent dans un tel désordre que le comte Waldeck dut donner de son épée dans les reins aux officiers, et que le prince de Holstein, voulant ramener les escadrons avec Waldeck à la charge, fut à peine obéi de quelques cavaliers; le maître de l'artillerie Fugger tomba frappé d'un coup de feu, le marquis de Durlach ne se sauva qu'avec peine, le marquis de Sulzbach ne put faire bouger le régiment de Schmid, le bataillon de Nassau fut taillé en pièces; Nassau lui-même fut tué et Schmid blessé. Les Turcs n'étaient plus qu'à une portée de pistolet du camp des Confédérés et de la tente du margraf, et se trouvaient en possession du village de Moggers. Le prince Charles de Lorraine, à la tête d'un régiment, faisant alors l'épreuve de sa grandeur future sur les champs de bataille, tua de sa propre main le capitaine des gardes-du-corps du grand vesir, et les Ottomans furent repoussés dans le demi-cercle de la rivière.

(1) Rapport de Reninger, du camp de Saint-Gotthard.

Le village de Moggers fut repris et brûlé. La force de l'attaque n'avait été dirigée que sur le centre de l'armée chrétienne. Montecuccoli accourut de la droite avec les régiments de Spaar, Tasso, Lorraine et Schneidau, prit les Turcs en flanc et les rejeta par-delà le Raab : des janitschares, qui s'étaient jetés dans les maisons du village, s'y défendirent avec acharnement et s'y firent brûler plutôt que de se rendre. De nouvelles troupes franchissant la rivière, Montecuccoli fit dire au commandant des troupes françaises formant l'aile gauche, au comte de Coligny, que maintenant le moment était venu de le soutenir, et Coligny lui envoya mille fantassins avec quatre escadrons de cavalerie, sous les ordres du duc de Lafeuillade. Alors arrivèrent aussi les régiments impériaux de Spick et de Pio, infanterie, et de Rappach, cavalerie, qui rétablirent l'ordre de la bataille. Quand Kœprili vit avancer les Français, il dit : « Qu'est-ce que ces filles? » faisant allusion aux perruques poudrées dont ils étaient coiffés. Mais ces prétendues filles, sans se laisser effrayer par les hurlements des Turcs, se mirent au pas de course, en criant : « En avant! en avant! tue! tue! » et les janitschares qui échappèrent à cette furieuse charge n'avaient pas encore oublié de longues années après ces terribles paroles des Français ni le nom de Fuladi qu'ils donnaient au duc de Lafeuillade (1). Vers midi enfin les Ottomans firent mine de vouloir attaquer les ailes. Les grandes masses de cavalerie se portèrent sur l'aile droite (les Impériaux), trois autres sur la gauche (les Français) au-delà de la rivière. Mais en même temps, en deçà du Raab, en face du centre, se formerent trois gros corps de cavaliers qui devaient se précipiter sur les troupes de la Confédération, tandis que les janitschares se retrancheraient sur la rive. La cavalerie turque resta sans mouvement une demi-heure à observer la mêlée, et laissa passer encore autant de temps pour descendre et franchir le Raab, menaçant ainsi d'une attaque sur deux points. A l'aile droite de l'armée impériale, les régiments de cavalerie de Montecuccoli et de Sporck, à la gauche, ceux des Français, s'élancèrent au devant des Ottomans qui allaient opérer leur passage; au centre, Montecuccoli délibéra une attaque commune avec les généraux. Déjà quelques-uns des chefs conseillaient la retraite, déjà les Français et les troupes de la Confédération avaient chargé leurs bagages, quand le généralissime leur représenta qu'une attaque rapide et bien combinée était l'unique moyen de salut. « La victoire ou la mort, » dit Montecuccoli aux chefs de l'armée, et ceux-ci répétèrent les mêmes paroles à leurs subordonnés. Le général de la cavalerie, Jean de Sporck, qui avait toute l'ignorance mais aussi toute la valeur héroïque des guerriers des anciens temps, se prosterna la tête découverte et prononça cette prière à haute voix : « Généralissime tout-puissant là-haut, si tu ne veux pas prêter assistance aujourd'hui à tes enfants les vrais croyants en Jésus-Christ, au moins ne secoure pas les chiens de Turcs, et tu auras aujourd'hui sujet de rire (1). Aussitôt les trompettes sonnent la charge. Un cri de bataille sorti de tous les rangs de l'armée impériale frappe les Turcs de consternation (2); à l'aile droite s'ébranlent les régiments de Spick, Pio, Tasso, Schneidau, Lorraine, Rappach; à la gauche les Français, au centre les troupes de la Confédération. Tout l'ordre de la bataille formé en demi-lune se porte rapidement sur les Turcs et les repousse dans la courbure du fleuve. Janitschares, sipahis, Albanais, se précipitent pêle-mêle dans les flots du Raab. Plus de dix mille Musulmans sont tués ou noyés, parmi eux le gouverneur de Bosnie, Ismail-Pascha, beau-père du sultan, l'aga des janitschares et celui des sipahis, trente agas du grand vesir et son écuyer; enfin l'alaibeg de Kanischa, Fethi-Begsade (3), le renégat Garba, qui avait guidé l'armée de la Porte (4). Le massacre dura jusqu'à quatre heures après midi. Trente mille cavaliers, qui au-delà du fleuve étaient restés tranquilles spectateurs du combat, prirent la

---

(1) Ricaut, État présent de l'Empire ottoman, p. 117.

(1) Jean, comte de Sporck, dans le Journal militaire autrichien, 1820; VIIe livraison, p. 211.

(2) Montecuccoli, p. 15.

(3) Subdet, fol. 57.

(4) Rapport de Reninger.

fuite, abandonnant les vingt-cinq canons. Les vainqueurs prirent en outre quarante drapeaux. Le butin fut grand en harnais d'argent et d'or, en sabres et en poignards garnis de pierreries, en riches vêtements, en châles de l'Orient. Le lendemain matin Montecuccoli fit rendre grâces à Dieu et à la Sainte-Vierge, et chanter un *Te Deum laudamus*, au lieu même où une chapelle conserve encore aujourd'hui le souvenir de la plus grande et de la plus éclatante victoire en rase campagne que des troupes chrétiennes eussent remportée depuis trois siècles sur les Ottomans.

Après la bataille de Saint-Gotthard le grand vesir était allé camper à Vasvar (Eisenburg), où, le 10 août, il signa la paix en dix articles; et, trois jours après, il échangea les actes dans le plus grand secret (1). Jusqu'à la ratification l'Empereur n'était point obligé de suspendre les hostilités. Cette paix était en effet toute nouvelle, et ne renouvelait en aucune façon celle de Sitvatorok dont le grand vesir n'avait pas voulu entendre parler. La Transylvanie serait évacuée par les Turcs comme par les Impériaux; Apafy était reconnu par l'Empereur et par le sultan comme prince de Transylvanie, et devait continuer à payer le tribut accoutumé à la Porte. Des sept comitats hongrois situés entre la Transylvanie et la Theysz, trois devaient appartenir à l'Empereur; les quatre qui avaient été enlevés à Rakoczy restaient aux Ottomans. Novigrad et Neuhæusel demeuraient en la possession du sultan, Szekelhyd en celle de l'empereur, qui aurait toute liberté de fortifier Lewencz, Schinta, Guta, Neutra, et de construire un nouveau fort sur le Raab entre Schinta et Guta. Les habitants du pays sur la Gran, le Waag, la Neutra jusqu'à la Marche, les Heiduques libres ne devaient pas être tenus de rendre hommage aux Turcs; les courses de pillards étaient interdites de part et d'autre. Neu-Zrinvar n'était pas relevé. Les deux parties contractantes devaient s'adresser des ambassades extraordinaires, avec des présents d'une valeur de 200,000 florins (2) pour ratifier la paix, et tous les autres points des traités antérieurs qui n'étaient point expressément changés par les stipulations actuelles conservaient leur pleine vigueur. Malgré cela la victoire de Saint-Gotthard était bien plus avantageuse pour la Porte que pour l'Autriche, qui perdait Zrinvar, cause de toute la guerre et l'importante place-frontière d'Ujvar. Le grand vesir s'était avancé au-delà de Neuhæusel, probablement pour diriger une entreprise sur Neutra, quand la nouvelle de la ratification de la paix arrivée de Vienne (1) fit rentrer l'armée dans ses quartiers d'hiver (27 septembre 1664). Beninger, qui présenta en audience solennelle l'acte de la paix conclue par lui (2), reçut une pelisse d'honneur et un beau cheval garni de riches harnais. La ratification turque fut portée à Vienne par le kapidschi Jusuf, qui entra dans la capitale du monarque autrichien avec une suite nombreuse. Vers la fin d'octobre les troupes du grand vesir se mirent en mouvement pour gagner leurs quartiers d'hiver de Belgrad; le fils du chan tatare, en prenant congé, reçut une pelisse de martre zibeline, un sabre garni d'or et un carquois. Les Tatares avaient rendu de bons services surtout dans la marche de Saint-Gotthard à Stuhlweiszenburg; plusieurs avaient attelé leurs chevaux pour tirer les canons à travers des terrains marécageux : d'Ofen fut envoyée à Constantinople la tête du beglerbeg d'Adana, Tschatra-Patraoghli-Ali-Pascha; le gouvernement d'Ofen fut conféré à Gurdschi-Mohammed-Pascha, Husein eut celui d'Alep. A Andrinople les mouvements du grand vesir sur le Raab avaient fait ordonner une illumination pendant une semaine; mais le troisième jour, à la nouvelle de la défaite de Saint-Gotthard toutes ces réjouissances furent contremandées. Aussitôt qu'arriva l'avis de la conclusion de la paix par le grand vesir à Vasvar, la ratification fut expédiée sans retard, et, pour effacer la mauvaise impression

(1) Dans le camp non loin de Marzelli, le 14 août, rapport de Beninger.

(2) Rapport de Beninger, du 15 août 1664, du camp de Weizen.

(1) Rapport de Beninger, du 1er oct. 1664, sur la ratification présentée en audience solennelle le 27 septembre, et Traduzione della ratificazione di S. Maometto IV, della pace fatta nel campo turco a Vasvar, 10 agosto, et dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 6.

de la triste fin de la campagne, on arrêta une partie de chasse à Janboli; le kaimakam Kara-Mustafa, beau-père du grand vesir, accompagnant le sultan, fut remplacé dans ses fonctions par le vesir Jusuf. Ces sortes d'expéditions ayant été considérées sous Mohammed IV, passionné pour de tels plaisirs, avec autant d'importance par les historiens que de véritables campagnes militaires, il nous sera permis de suivre pour cette fois le sultan courant après le gibier le long des rives de la Tundscha.

Le sultan sortit par la porte de Tekke [24 octobre 1664], accompagné par le kaimakam et le mufti jusqu'à Taschlik, où il les congédia. Il passa la nuit à Tschoelmekkoï [Hafendorf], dans le palais nouvellement construit; ensuite il coucha successivement à Degirmenderesi, Kisilaghardsch-Jenidsche et Funduklu, où onze têtes de la bande du brigand Sawribuluk-Baschi furent jetées devant sa tente. Le quatrième jour il logea dans le palais des princes tatares à Janboli; et, apprenant que le grand vesir ramenait les troupes dans les quartiers d'hiver, il lui adressa un chatti-schérif conçu dans les termes de la plus haute bienveillance, en y joignant une pelisse et un sabre d'honneur. Le sultan resta six jours à Janboli. Ensuite on alla faire une grande chasse au rabat.

De Tausli le sultan se rendit à Ismila, et le soir il revint encore en chassant. Le kaimakam, qui était venu à Janboli annoncer l'arrivée de plusieurs têtes de brigands de l'Asie-Mineure à Andrinople, jouit encore de la faveur d'accompagner le sultan. Le 12 novembre, le Grand Seigneur se mit en marche au bruit des trompettes et des cimbales, récita la prière du matin à Seirandschik et fit usage des bains chauds d'Aidos. Après avoir parcouru le canton en chassant, il revint à Janboli. Le kiaja du sérail reçut mille coups de bâtons sur la plante des pieds pour avoir irrité le sultan au plus haut degré, en se permettant de chasser sans l'ordre du maître. Le lendemain le kaimakam lui apprit que le mutesellim de Selefke s'était emparé du fameux chef de bande Erdehanoghli et l'avait envoyé avec un autre individu. Le supplice du brigand eut lieu en présence du sultan. Le vendredi Mohammed récita sa prière à Seirandschik, dans la mosquée construite par Suleiman. Le lendemain on chassa encore à Ssarikis, et après vingt-cinq jours de cet exercice dans le canton de Janboli, en cinq campements de nuit à Osmanli, Paschakoji, Derekoji, Kara Hansalu, l'on gagna Kirkkilise. Là le nouveau favori Mustafa offrit au sultan des chevaux arabes de noble race. Arrivé à Andrinople, le sultan, sur la proposition du grand vesir, nomma de suite Kara-Mohammed-Aga, ancien odabaschi des bostandschis, ambassadeur extraordinaire à Vienne [24 novembre 1664]. On lui donna le rang de beglerbeg de Rumili et la somme de 800,000 aspres pour ses frais de représentation. Il baisa la main du sultan et dut partir aussitôt. Il fut chargé d'offrir en présent à l'Empereur un panache de héron retenu par une agrafe de diamants, une grande tente avec un seul pilier, vingt tapis, dont cinq de Perse, cent pièces de mousseline, quarante pièces d'étoffe, deux cent cinquante livres d'ambre, douze chevaux de main, et deux autres chargés de tout l'attirail usité aux jours de grand diwan. Sa suite était composée de cent cinquante personnes, parmi lesquelles cinquante fonctionnaires en titre. Entre tous se distinguait le fameux voyageur Ewlia, qui de Vienne poussa ensuite ses courses à Dunkerque, Amsterdam, en Suède, en Bohême, en Pologne, en Russie, en Krimée, et ne revint à Constantinople qu'au bout de quatre ans (1).

Avant de décrire l'entrée des deux ambassadeurs extraordinaires à Vienne et à Constantinople, un an après la conclusion de la paix de Vasvar, qui parut ainsi recevoir sa consécration dernière, il nous reste à mentionner rapidement quelques événements arrivés dans l'intérieur de l'empire pendant la dernière année de la guerre et dans le cours de celle qui la suivit. Le plus remarquable est une grande insurrection militaire au Kaire: le beglerbeg Mohammed Beg, envoyé naguère à Constantinople, était revenu comme defterdar d'Égypte avec le nouveau gouverneur Omer-Pascha, et il exerça en cette qualité un pouvoir illimité, même sur le gouverneur, qui se vit contraint de complaire à ses caprices. Omer Pascha prit le parti de

(1) Ewlia, [illegible]

se concerter avec Oweis-Beg. Celui-ci, ancien coupeur de bois du serail, était venu en Égypte avec l'eunuque Nesir, expulsé du serail, et il commença l'édifice de sa fortune en gardant 10,000 ducats que l'eunuque lui avait confiés en dépôt. Parvenu au grade d'aga des silihdars, il avait maintenant une part importante dans l'administration des affaires au Kaire. Oweis conseilla au gouverneur d'éloigner le defterdar en lui conférant le gouvernement de Dschidda; Mohammed-Beg, avec quelques officiers des troupes excitées par lui, parut dans le diwan et réclama la vengeance du sang sur Oweis, qui avait tué un de ses frères d'armes nommé Osman. Les agas des troupes forcèrent le gouverneur à ordonner la mort d'Oweis. Deux kiajas furent blessés par les mutins, puis étranglés; un troisième fut banni, et tout s'accomplit au nom du gouverneur contraint à donner des ordres en conséquence. Sur le rapport adressé au grand vesir, un chatti-schérif déclara qu'il fallait laisser la justice suivre son libre cours. Le gouverneur manda le jeune Mahmud, favori du defterdar, invita également ce dernier à se rendre au palais, parce qu'il avait à s'entretenir d'affaires seul avec lui. Mohammed vint avec Mahmud; le pascha leur fit présenter le café, la pipe et le sorbet, mais ses gens les coupèrent en morceaux au moment où ces hôtes prenaient congé de lui (2 septembre 1665). Les agas rassemblèrent leurs soldats au nombre de mille dans la mosquée du sultan Hasan, et mandèrent aux begs qu'il leur fallait renverser le gouverneur et investir l'un d'eux des fonctions de kaimakam. Les begs s'y refusèrent et finirent par persuader aux agas de commencer par déposer le gouverneur. Les agas s'attaquèrent donc au pascha, qui, pour sa justification, invoqua le chatti-schérif. Les mutins se séparèrent; mais, quatre jours après, ils s'établirent près de la porte de fer, dans la mosquée de Moeijed. De son côté le pascha convoqua les vingt-quatre begs en diwan, leur fit lecture du chatti-schérif, et il fut résolu que l'on adresserait une proclamation aux troupes en les sommant de livrer cinq des meneurs. Les soldats répondirent : « Nous périrons tous plutôt que de céder à ce qu'on demande! » Alors le gouverneur nomma Bakladschi-Mohammed serdar contre les rebelles. Celui-ci attaqua la mosquée du sultan Moeijed par quatre côtés, fit amener des canons près de la porte de Suweila, et ordonna d'ouvrir le feu. Les rebelles, réduits à capituler, se retirèrent; à la sortie de la mosquée on saisit ceux qui étaient signalés; ils furent exécutés, et leurs têtes envoyées à la Porte. Sulfikar, l'un des premiers begs, soupçonné de complicité dans la révolte, fut emmené vivant à Constantinople, où les instances du kaimakam ne purent le soustraire à la sentence de mort prononcée par le sultan.

Des habitants de Chypre s'étaient plaints de la conduite inique de leur gouverneur Ibrahim-Pascha. Le chambellan envoyé pour examiner les faits, rédigea un rapport favorable au prévenu; mais le juge d'Atalia en démontra la fausseté ou les erreurs. Ibrahim-Pascha fut appelé à Andrinople, renfermé entre les portes du sérail, puis livré au bourreau. Son successeur, Dersi-Ibrahim-Pascha, provoqua encore les griefs des habitants et du juge de Chypre. Le grand écuyer (Basch-Silahschor), chargé d'une enquête sur la conduite du pascha, le déclara innocent; celui-ci recouvra sa liberté, mais fut remplacé par Abdul-Kadir, l'un des begs de la flotte. Les Chypriotes furent condamnés à une amende de 36,000 piastres, dont la moitié dut être supportée par les troupes de l'île, et le reste tomba sur les sujets.

Des faits analogues se passèrent à Chios, où le kaimakam avait délégué un commissaire pour examiner les griefs des habitants contre leur gouverneur. Pour plaire au pascha le commissaire arrêta le molla de l'île; mais, un second commissaire ayant rendu compte de cet acte, le premier à son retour fut étranglé. Les querelles des Latins et des Grecs à Chios préparèrent des fruits plus abondants à recueillir pour la convoitise du kaimakam Kara Mustafa. Ignace Neochori, métropolitain grec de Chios, né dans cette île, doué d'une intelligence ardente et subtile, habile artisan d'intrigues, obtint un ordre de la Porte qui retirait la juridiction à l'évêque catholique de Chios pour l'attribuer exclusivement au métropolitain grec, et donnait en même temps aux Grecs les églises des Latins (1). L'évêque catholique, accompagné

(1) Rycaut, Hist. de l'État présent de l'Église

de dix des principaux prêtres, se rendit auprès de la Porte pour exposer ses griefs; mais comme il prit par Constantinople, le Grec le devança à Andrinople et représenta les catholiques comme des alliés secrets des Vénitiens. Le kaïmakam tira des Grecs 6,000 écus, des Latins 7,000, promettant aux uns et aux autres une décision favorable. Dans le diwan il attribua quelques églises aux Grecs, d'autres aux catholiques, mais renvoya l'examen ultérieur de l'affaire comme douteuse au pascha et aux mollas de Chios, auxquels ensuite il expédia l'ordre de mettre les Grecs en possession de toutes les églises latines dont les catholiques ne jouissaient pas depuis plus de soixante ans. Les catholiques perdirent ainsi plus de soixante temples.

Pendant la guerre de Hongrie et dans l'année qui la suivit, les pirates d'Alger s'étaient montrés plus menaçants que jamais, et s'étaient fait châtier en quelque sorte par la France. Alger, Tunis et Tripoli, de l'agrément de la Porte, avaient conclu avec l'Angleterre un traité dans lequel il avait été déclaré que, dans le cas de violation des conditions de la part d'Alger, l'Angleterre aurait le droit de venger son injure sans que par là il fût porté atteinte à la bonne intelligence entre l'Angleterre et la Porte; ce qui attestait à la fois l'orgueil des états barbaresques et l'impuissance du Croissant. Le consul général anglais à Smyrne, Rycaut, avait porté à Tunis, Tripoli et Alger, la ratification du traité arrêté avec ces trois régences; mais dans la dernière le diwan ne voulut pas reconnaître le principe de droit maritime anglais d'après lequel le pavillon couvre la marchandise. Des réclamations écrites furent adressées à ce sujet au roi d'Angleterre, et, deux ans plus tard les hostilités recommencèrent contre le pavillon anglais (1). La guerre fut plus sérieuse contre la France, qui jusqu'au commencement du XVII[e] siècle avait entretenu les meilleurs rapports avec Alger. Seule de toutes les puissances maritimes, la France avait quelques possessions sur la côte septentrionale d'Afrique, entre autres le château appelé Bastion de France, quelques bandes de territoire, capo Negro, capo di Rosa, ainsi que la Calle. Les débats, accommodés par un traité ménagé sous la médiation de la Porte [1628] (1), éclatèrent de nouveau, et la valeur des prises faites dans la première année de la régence d'Ibrahim par les Algériens, sur plus de quatre-vingts bâtiments français, doit avoir monté à plus de quatre millions. Le corsaire Ali-Piccinino attaqua le Bastion de France et emmena les habitants au nombre de trois cent sept en esclavage à Alger, où ils ne furent rendus à la liberté que par suite du traité conclu dans la même année [1640]. Depuis le commencement de ce siècle Alger avait essayé ses forces sur mer, en envoyant ses pirates faire des descentes dans les îles les plus éloignées, à Madère, en Islande, en Irlande, d'où ils enlevèrent beaucoup d'habitants. Le nombre des esclaves chrétiens dans le seul état d'Alger montait de dix à vingt mille. Quarante à cinquante vaisseaux de quarante à cinquante canons étaient montés chacun par trois à quatre cents pirates. Les prisonniers hollandais étaient pendus pour la plupart, les Espagnols étaient brûlés à petit feu; les malheureux qui conservaient la vie subissaient des traitements atroces. En 1655 des flottes anglaises et hollandaises, commandées par Black et Ruyter, contraignirent Alger à briser les fers de leurs nationaux. Ruyter donna la chasse à tous les corsaires d'Alger, de Tunis, Tripoli et Tétuan; il se proposait de porter le feu dans le port d'Alger, mais les tempêtes déjouèrent ses projets. La paix fut conclue avec la Hollande un an avant la signature du traité avec l'Angleterre, dont il a déjà été question. La Hollande aurait voulu, d'accord avec l'Espagne, la France et l'Angleterre, mettre fin à la piraterie; mais ses vues ne furent point adoptées par ces puissances. Quand les pirates algériens inquiétèrent les côtes de Provence, la France envoya le duc de Beaufort, amiral, avec une flotte, qui, après un combat naval vaillamment soutenu, s'empara de quelques bâti-

grecque et arménienne, traduite par [illegible]. Middelbourg, 1672, p. 812.

(1) Rycaut, dans ses annales.

(1) Notions sur l'état d'Alger, t. II, p. 771; voyez aussi l'Histoire de la Barbarie, t. I, p. 35.

ments corsaires, et donna la chasse aux autres (1). En même temps la France résolut de fonder une colonie dans le voisinage de Bugia, et dans ce but établit douze mille personnes à Gigeri (2). A Alger un diwan fut tenu à l'occasion du danger dont on allait être menacé par le voisinage si proche de l'établissement français. Il fut décidé que l'on détruirait la forteresse dont la construction occupait en ce moment les Français. Une nuit trois galères sortirent du port d'Alger, et quelques milliers d'hommes marchèrent par terre contre Gigeri. Le château, assiégé dans les règles, fut emporté d'assaut ; toute la population de la nouvelle colonie passa sous le tranchant du sabre, à l'exception de huit cents personnes, réservées à l'esclavage (3). Les Algériens voulaient anéantir la place ; les abases (soldats marins) s'y opposèrent, non-seulement à cause de la perte énorme qui en résulterait, mais encore parce que la plupart avaient leurs habitations dans ce canton. Il fut convenu ensuite qu'eux-mêmes supporteraient les frais de garnison, et se chargeraient de défendre la forteresse. Alors les noms de Ruyter et de Beaufort répandaient l'effroi dans ces parages. En exécution du traité conclu le 25 décembre 1665 par le duc de Beaufort avec le dey de Tunis, en vingt-neuf articles, le chevalier d'Arvieux fut envoyé dans cette régence. D'Arvieux et Rycaut, consuls généraux à Smyrne, le premier pour la France, le second pour l'Angleterre, et chargés tous deux de missions extraordinaires auprès des états barbaresques, en conséquence de traités conclus, ont laissé sur le Levant deux des ouvrages les plus utiles, les plus riches en connaissances des choses, des hommes et des lieux.

A Andrinople, le sultan se livrait toujours aux plaisirs de la chasse, ou bien passait son temps à voir des tours de saltimbanques, les exercices de ses pages. Toutefois son attention se détourna sur l'exécution d'un esprit fort, qui eut lieu à Constantinople, en vertu du fetwa du juge de la ville, en l'absence du mufti. Mohammed-Lari, d'origine persanne, à ce qu'il paraît, niait le jugement dernier, la nécessité de la prière répétée cinq fois le jour et des jeûnes ; le juge de Constantinople, « ferme dans la foi mais faible de lumières, plus versé dans la calligraphie et la musique que dans la science de la loi, prononça une sentence de mort dont l'exécution devait fortifier l'honneur de la loi et de la foi (24 février 1665) (1). » Peu de temps après, le marchand de lait Beschir, accusé de partager les doctrines d'Hamsa, l'apôtre des Druses, fut exécuté. Le sultan, qui avait chargé tout récemment Abdi, page de la chambre intérieure, signalé par sa plume, d'écrire les événements de son règne, lui présenta lui-même l'acte judiciaire relatif à l'exécution de Lari, pour qu'il le consignât dans ses annales. Les rapports établis au sujet des fonctions d'Abdi entre le page et le sultan peuvent donner une idée assez exacte du caractère de Mohammed IV. Un jour ce monarque tout-puissant racontait au page, pour qu'il en tînt note dans son histoire, que, poursuivant un lièvre, il avait rencontré une vache en travail ; qu'il avait attendu sa délivrance, et qu'ensuite il avait persuadé au paysan propriétaire de la vache de se faire moslim, et qu'il l'avait nommé kapidschi. Une autre fois qu'il avait chassé une panthère avec un verrat, il lui demanda s'il avait signalé ce fait, et lui ordonna ensuite en plaisantant de le consigner dans l'histoire de son règne. Une autre fois encore, Abdi lui ayant présenté pour les ablutions du savon sur un plat d'argent, Mohammed prit le savon, puis le replaça sur le plat, et dit : « Je n'ai tenu ce savon dans la main que pour te complaire : va et inscris une telle bienveillance dans l'histoire (2). » Il lui adressa une observation de ce genre dans une visite qu'il daigna lui faire quelques jours après, alors qu'Abdi était au lit (3). « Qu'as-tu écrit aujourd'hui ? » demanda-t-il un jour, et Abdi ayant répondu qu'il ne s'était rien passé de remarquable, le sultan lança sur lui son dschirid, le blessa et dit : « Maintenant tu as matière à écrire ; » et Abdi n'a pas manqué de consigner ce fait (4). Souvent Moham-

(1) Notions sur l'état d'Alger, p. 703.
(2) Subdet, fol. 59.
(3) Le même, fol. 60.

(1) Raschid, l. i, fol. 24.
(2) An 1074 (1663), Abdi, fol. 47.
(3) Abdi, fol. 48.
(4) Le même, p. 46.

med IV écrivait de sa propre main des événements dont Abdi ne savait rien. Pour la traduction en turc de la fameuse Kaszide-Lamije, hymne composé par Kaab-Ben-Soheir en l'honneur des Prophètes, qu'Abdi avait présenté au sultan, celui-ci lui donna trois lampes ; une autre fois il lui fit présent d'un plat d'argent. Le jour où Abdi déposa son œuvre aux pieds du sultan, le médecin de la cour, Ssalih-Efendi, présenta son traité de médecine, intitulé *le But de la Déclamation*, l'un des plus fameux de ce genre chez les Ottomans. Trois jours après, le sultan demanda au mufti Jahja-Efendi, au scheich prédicateur Wani-Efendi, et au médecin Ssalih-Efendi, pour la tesbih (prière extraordinaire dans les nuits du mois de jeûne), de lui composer une nouvelle formule [7 avril 1665]. Huit jours après l'hommage de sa traduction, Abdi fut chargé de rédiger un chronogramme, qui fut écrit par le calligraphe Teknedschisade, et suspendu dans la salle d'audience nouvellement restaurée, en face du trône impérial. Le sultan, qui voulait aussi avoir des inscriptions au-dessus des portes, ordonna au page Abdi de lui en soumettre quelques-unes ; celui-ci lui proposa trois versets du koran, qui obtinrent la haute approbation du maître. En conséquence, on lit au-dessus de la porte conduisant du harem à la salle d'audience : « Dieu ordonne l'équité et la bienfaisance (1) ; » sur le mur en face de la porte, « Bénis ceux qui étouffent la colère et pardonnent aux hommes (2). » et en dehors de la salle d'audience, au-dessus de la porte par laquelle entraient les vesirs : « O vous qui croyez, obéissez à Dieu, au prophète et au souverain (3) ! »

Cette fois au printemps, le sultan se rendit à Demitoka ; la veille il avait escorté avec toute la cour, jusqu'à Timurtasch, la sultane Chaszeki, qui s'était mise en route en grande pompe, d'Andrinople pour le même lieu. A Kapidschikoi, le dernier village avant Demitoka, le sultan daigna prendre son repas dans la maison d'un simple particulier. De Demitoka il se transporta à Feredschik (le Doriskos d'Hérodote). De ce dernier lieu, il visita les bains chauds, établis vers la mer, et le couvent de Ne'sbaba, situé sur un roc élevé. Puis il se mit à chasser sur les rives de la Marizza. Il conféra au kaimakam Mustafa le gouvernement de Bagdad, et fit présent d'une tabatière au mufti. Le courrier du chan de Krimée, qui apporta la nouvelle d'une victoire remportée sur les Cosaques, dont cinq mille étaient restés sur le champ de bataille, fut gracieusement accueilli. A son retour à Andrinople, ayant appris qu'un lutteur et un bostandschi avaient eu l'audace de lutter dans le harem, au milieu des pages, le sultan les fit pendre tous deux. Le grand vesir revenait de Hongrie : on envoya au-devant de lui jusqu'à Dschisr le chambellan Mustafa-Aga, chargé de lui présenter un chatti-schérif conçu dans les termes les plus flatteurs, des plumes de héron, des pelisses, des chevaux et une chaîne d'or. Cet officier du palais fut reçu lui-même par les vesirs, les émirs et les officiers des sipahis et des janitschares, qui sortirent du camp à cheval pour lui faire honneur ; le grand vesir sortant de sa tente s'avança jusqu'à l'étendard, et il combla de présents le messager impérial. Quatre jours après, le 12 juillet 1665, Ahmed-Kœprili remit la sainte bannière entre les mains du sultan. Dans une vaste tente dressée à cet effet, le grand vesir reçut les félicitations de la cour et des ministres pour sa campagne victorieuse, et il présenta devant l'assemblée les deux janitschares qui avaient escaladé le premier et le second les murailles d'Ujvar. Le sultan s'entretint long-temps avec ces deux braves, leur plaça des insignes d'honneur sur leurs bonnets et leur assigna sur la douane d'Erserum un traitement quotidien de 70 et de 50 aspres de retraite. Le favori Mustafa reçut les sandschaks de Tire et de Magnesia comme argent d'orge ; le defterdar Ahmed fut revêtu du titre de vesir. Le chambellan Karakasch fut chargé de présider en qualité de commissaire au rétablissement des murs de la place-frontière de Wan, renversés par un tremblement de terre. Le sultan quitta Andrinople pour regagner la capitale, mais en passant par les Dardanelles et Gallipoli, afin d'inspecter les nouveaux châteaux et reconnaître un nou-

(1) Sure, l. xvi, v. 92.
(2) Sure, l. iii, v. 128.
(3) Sure, l. iv, v. 61.

veau canton pour la chasse. Les étendards furent plantés dans la plaine du Pascha ; une semaine après, on se mit en route, on marcha sept jours tout en chassant ; on se reposa deux jours et l'on atteignit Gallipoli. A Bulair, le sultan visita le tombeau de son aïeul, le prince Suleiman, conquérant de Gallipoli et de la rive européenne de l'Hellespont, et il fit renouveler le drap mortuaire ainsi que le turban posé sur le cercueil. A Gallipoli, il alla aussi s'incliner près des restes de Jasidschisade-Mohammed-Efendi, l'un des plus anciens écrivains mystiques des Ottomans, auteur de la Mohammedije, en neuf mille distiques. Il inspecta les anciens et les nouveaux châteaux des Dardanelles, puis revint vers Constantinople ; il se rendit d'abord au palais de Daud-Pascha, et, deux jours après, fit son entrée solennelle dans sa capitale. La nouvelle mosquée de la sultane Validé, à la porte des Juifs et du marché aux poissons, qui avait été commencée par l'aïeule de Mohammed, la Validé Kœsem, puis, après la mort de cette princesse, poursuivie sous le nom de Sulmije (la sombre), était restée inachevée, fut maintenant entièrement terminée sous le nom d'Adlije (la juste), et consacrée par la prière solennelle en présence du sultan, de toute la cour et du ministère. La magnificence des présents qu'en cette occasion la Validé fit au sultan, le nombre des pelisses et des bourses distribuées, surpassèrent tout ce que l'on avait vu jusqu'alors en semblables circonstances. Après que le sultan suivi de toute sa cour fut entré dans le sérail, la Validé en sortit avec une escorte non moins complète et non moins pompeuse ; de l'argent fut jeté aux pauvres.

Dix jours après la consécration de la mosquée de la sultane Validé, l'ambassadeur extraordinaire de l'empereur, le comte Walther de Leslie, feld-maréchal, commandant supérieur de la frontière de Sclavonie, qui avait déjà complimenté le sultan à Andrinople, eut son audience de congé [10 novembre 1665]. Aucune des six grandes ambassades antérieures envoyées de Vienne, depuis la paix de Sitvatorok, n'avait égalé celle de Leslie pour le nombreux personnel de la suite, la magnificence de la pompe et la richesse des présents dont la valeur s'éleva à 200,000 florins. Le résident nommé pour représenter l'empereur après le départ du comte de Leslie, le Milanais Casanova, était allé déjà au-devant de l'ambassade, jusqu'à Belgrad. Le 1er août, Leslie fit son entrée solennelle à Andrinople ; le 5, il avait été reçu en audience par le sultan avec cent trente personnes de sa suite ; à cause de la présence du sultan, il n'avait pu faire battre le tambour, ni déployer de bannière ; mais à Constantinople, où il entra un jour avant le souverain, les tambours, les fifres, les trompettes et les timbales annoncèrent bruyamment sa marche, et l'étendard impérial, portant d'un côté l'aigle menaçant, de l'autre l'image de la sainte Vierge, se déploya fièrement dans les airs. Avant l'arrivée du sultan l'ambassadeur fut traité par le kaimakam ; ensuite le grand vesir lui donna une fête sur la côte asiatique du Bosphore. Leslie visita le mufti, et obtint comme résultat le plus important de son ambassade deux fermans, l'un en faveur du commerce, l'autre pour le libre exercice de la religion des prêtres catholiques ; mais il demanda vainement la restitution des saints lieux de érusalem, arrachés par les Grecs aux catholiques, et la délivrance sans rançon de plusieurs prisonniers importants, parmi lesquels se trouvait un comte Esterhazy. Leslie ne fut pas plus heureux dans ses efforts pour appuyer l'envoyé transylvanien Christophe Pasko et l'ambassadeur Michel Czermeny, qui ne purent obtenir le redressement des griefs du pays, ni la diminution du tribut ; il leur fallut verser la somme énorme de 80,000 écus (1).

L'ambassade extraordinaire turque mérite aussi d'être signalée, surtout à cause de deux hommes illustres qui figurèrent parmi les personnes de la suite, le fameux géographe Ewlia, qui exerçait en cette circonstance les fonctions de secrétaire, et le commissaire interprète, le Lorrain Mesgnien ennobli plus tard sous le nom polonais de Meninski, auteur de travaux importants sur les langues turque, arabe et persanne. Il accompagna l'ambassadeur en qualité de drogman, et le conseiller Feichter dut se charger surtout

(1) Bethlen, Hist. rerum Transylv., l. I, p. 233, 240, 261, 265.

de diriger les détails de l'hospitalité impériale. On nomma en outre deux commissaires, le conseiller aulique Corelics et le feld-marechal de Souches. La reception du répresentant de la Porte se fit dans le voisinage de Komorn, à Szæn, village déjà célèbre par le renouvellement de la paix de Sitvatorok. Deux poteaux furent dressés à une distance de cinquante pas ; les deux ambassadeurs extraordinaires arriverent à cheval sur ce point en même temps, mirent pied à terre, puis furent échangés l'un contre l'autre par les commissaires chargés de présider à cette formalité ; le représentant de l'empereur était entre le feld-maréchal et le conseiller Feichter, celui du sultan avait à ses côtés le beglerbeg de Stuhlweissenburg et le beg de Gran. Lorsqu'ils se trouvèrent réunis au milieu des deux poteaux, le feld-maréchal prit la main de l'ambassadeur impérial, le beglerbeg fit de même à l'égard de l'ambassadeur turc, et ils unirent les mains des deux représentants des puissances réconciliées comme pour un mariage, s'adressant mutuellement des félicitations, s'engageant réciproquement à veiller fidèlement sur l'ambassadeur dont ils étaient chargés. Deux procès-verbaux sur la réception et l'échange des ambassadeurs furent rédigés et échangés par les commissaires. Le maréchal de la cour et le lieutenant-colonel, seigneur d'Ugarte, allèrent au-devant de l'envoyé turc, qui fit son entrée solennelle dans Vienne entre ces deux seigneurs, précédé par les corporations de la ville, la cavalerie bourgeoise, des troupes à cheval de l'empereur, par les agas, les deux étendards ottomans, derrière lesquels étaient douze trompettes autrichiennes. Après Mohammed-Pascha venait sa suite, et en avant de la bannière rouge des ambassadeurs se faisait entendre la musique turque ; les voitures contenant les présents étaient recouvertes de drap rouge. La marche était fermée par les hussards qui escortaient Jusuf depuis Gran. Sep' maisons avaient été disposées pour l'ambassadeur, qui demanda soixante pains, quinze moutons, trois brebis, trois mesures d'orge, quatre-vingts charges de foin et de bois, et 150 écus pour chaque jour. On lui retrancha cet argent, ainsi que le foin et le bois, ce qui provoqua de sa part une protestation formelle pour cause d'exiguité. L'interprète de la cour dut négocier avec l'ambassadeur le cérémonial de l'audience ; quand Jusuf se rendit solennellement au palais impérial, les présents furent portés en avant ; le secrétaire d'ambassade tenait en les élevant les lettres de créance du sultan et précédait à cheval le carosse attelé de six chevaux, dans lequel était l'ambassadeur, ayant en face de lui l'interprète de la cour. Après avoir fait les salutations prescrites et déposé ses lettres de créance sur la table, l'ambassadeur prononça son discours, qui fut aussitôt rendu en allemand, de même que la réponse donnée par le vice-chancelier au nom de l'empereur fut traduite à l'instant en turc [18 juin 1665]. Puis les présents furent offerts. Deux jours après, Mohammed-Pascha fut reçu chez le président du conseil aulique, le prince Gonzaga, et il lui offrit des présents, ainsi qu'à plusieurs seigneurs et dignitaires. Des dames de la cour qui le visitèrent reçurent des flacons d'eau de rose et des étoffes brodées ; cinq fois par jour toute l'ambassade récitait en même temps les prières, après midi ; chaque jour Jusuf tenait diwan, et la musique militaire se faisait entendre. Jusuf visita Saint-Etienne, le kahlenberg, Ebersdorf, le jardin de la favorite et Schœnbrunn, où il fut traité au nom de l'impératrice-mère. Pendant tout son séjour il donna des preuves continuelles de sa convoitise et de sa vanité. A son audience de congé il voulut recevoir les lettres de créance immédiatement de la main de l'empereur ; elles lui furent remises par le vice-chancelier ; le président du conseil aulique, prince Gonzaga, lui transmit les présents qui lui étaient destinés. Jusuf envoya au prince ainsi qu'au grand-maître de la cour, duc de Sagan, trois vases de sorbets en lui adressant ses adieux. Il s'embarqua sur le Danube, et pendant la route rédigea une description de son ambassade qui remplit trois pages dans l'histoire de l'empire (1) ; entre autres choses, il prétend

(1) Relatio magni legati ottomani, Mohammed, dans la S. B. ; puis Raschid, I. I, fol. 30 et 32 ; traduit dans les archives pour servir à l'histoire. Abdi, fol. 54 ; Subdet. Dschewah. fol. 212-221, à la bi-

que le vieux Vienne (Kahlenberg), dans la campagne d'Ujvar, avait été ravagé par les Tatares, qui entraînèrent deux cent mille prisonniers. L'ambassadeur était dans une ignorance si profonde sur les événements de la guerre arrivés trois ans auparavant, qu'il confond la campagne d'Ujvar avec l'expédition du premier siége de Vienne, entreprise cent trente ans plus tôt; au reste, Jusuf donna la première description des grandes ambassades turques envoyées à Vienne, et c'est à partir de la paix de Vasvar que fut réglé le cérémonial maintenu jusqu'aujourd'hui, et observé dans les missions extraordinaires déterminées par la paix de Carlowitz, de Passarowitz et de Belgrad.

bliothèque impériale de la cour, parmi les manuscrits Hist. prof. n° 785 : Breve ragguaglio con la relazione sopra l'ottomana ambasciata come di tutti li successi di quella dal primo giorno che giunse nelli Stati e provincie di S. M. C. cioè di 30 maggio l'anno 1665, sino li 20 di marzo 1666, da Lorenzo de Churelich, araldo di S. M.

LIVRE LV.

RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC L'AUTRICHE, GÊNES, LA TOSCANE, LA FRANCE, LA RUSSIE. — UNE CAMPAGNE EST RÉSOLUE CONTRE LA CRÈTE. — MAGNIFICENCE DU SULTAN. — SON AMOUR POUR LA CHASSE. — LE JUIF MOSES SABATHAI ET UN KURDE APPELÉ MEHDI SONT DÉMASQUÉS. — TROUBLES A BASZRA ET EN ÉGYPTE. — CATASTROPHES. — EFFET DES PRÉDICATIONS DE WANI. — ÉQUIPAGES DE CHASSE DU SULTAN. — ÉDIFICES. — MARIAGE DE LA PRINCESSE, TANTE DU SULTAN. — RAPPORTS AVEC LA RUSSIE; LES TATARES, LES COSAQUES, LES POLONAIS, LA FRANCE, L'ANGLETERRE, LA HOLLANDE, RAGUSE, LA MOLDAVIE, LA VALACHIE ET LA TRANSSYLVANIE. — LE SULTAN SE REND D'ANDRINOPLE A LARISSA, OU IL REÇOIT DES ENVOYÉS DE VENISE ET DE RUSSIE, ET D'OU SULEIMAN EST ENVOYÉ EN FRANCE. — TROUBLES A BRUSA, BOLI, ANDRINOPLE. — RESSOURCES ET CHARGES DU TRÉSOR. — INCENDIE D'OFEN. — LE SULTAN NE SONGE QU'A LA CHASSE ET AU MEURTRE DE SON FRÈRE. — PREMIÈRE ÉDUCATION DU PRINCE HÉRÉDITAIRE. — MOHAMMED A L'OLYMPE. — EXPÉDITION DE KOEPRILI SUR CANDIE. — SIÉGE ET PRISE DE CETTE VILLE.

Après le départ du comte Leslie et de Reninger qui l'avait suivi, le résident Casanova s'était efforcé de faire mettre à exécution les fermans obtenus par l'ambassadeur extraordinaire en faveur des jésuites, pour lesquels il était intervenu bien plus activement ou plus heureusement que pour les franciscains. Quand Leslie arriva de Constantinople à Ofen, il y rencontra le savant bibliothécaire de la cour, Léopold Lambeccius, envoyé en ce lieu pour obtenir, au moyen du concours de Leslie et de Reninger, la permission de visiter la bibliothèque de Mathias Corvinus, dont la plus belle partie, quand Ofen tomba sous les coups de Suleiman, avait été enlevée par le grand vesir Ibrahim avec les statues d'airain du château, mais dont une partie plus considérable avait été conservée dans des chambres souterraines du château (1). Lambeccius y descendit avec le jeune comte Leslie et l'interprète d'Asquier, et par l'intervention de l'ambassadeur il obtint quelques manuscrits de discours de pères de l'Église plus propres à irriter son ardeur de bibliophile qu'à la satisfaire [mars 1666]. A Constantinople, Casanova détermina l'envoi d'un ferman aux paschas de Neuhæusel et de Wardein pour qu'ils eussent à ne pas inquiéter les Heiduques libres. Néanmoins quatre mois plus tard les mêmes griefs se reproduisirent, et l'interprète de la cour, Mesgnien, vint trouver le gouverneur d'Ofen, qui était encore le vieux Gurdschi-Mohammed-Pascha, lui apporta des présents, et lui exposa les motifs de plainte contre les paschas de Neuhæusel et de Wardein qui tourmentaient les Heiduques libres. Mais Gurdschi récrimina contre les impériaux et leur reprocha les courses faites par Zrinyi et Nadasdy. Deux mois après, le nouveau gouverneur d'Ofen, Kasim-Pascha, envoya un aga avec une suite de trente-six personnes à Vienne notifier sa nomination [2 octobre 1666]; une audience officielle fut accordée par le prince Gonzaga à ce messager d'un pascha si influent qui reçut pour épouse une

(1) Cryptam illam in qua bibliothecæ Corvinianæ reliquias [illegible] [illegible] 1666, parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale et royale, n° [illegible], et dans les Commentaires de Lambeccius, l. II, cap. IX.

sœur du sultan. Le marquis Durazzo vint cette année négocier auprès de la Porte une capitulation pour la république de Gênes; il réussit dans sa mission, et, en récompense des services rendus en cette occasion par Panajotti, cet interprète fut inscrit parmi les nobles de Gênes. En même temps un ferman fut donné en faveur du commerce des sujets du grand-duc de Toscane. Un peu avant le départ de l'ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, était arrivé à Constantinople sur le vaisseau de guerre *le César*, le représentant du roi de France, M. de La Haye Vantelet, le même qui avait été bâtonné par ordre de Mohammed-Kœprili. Il réclama une réception égale à celle des ambassadeurs de l'Empire et de l'Angleterre, et le grand vesir ne lui offrit qu'une escorte de dix tschauschs. Le lendemain il alla occuper sans cérémonie le palais de France (7 décembre 1665). Le grand vesir, qui conservait de la rancune contre la couronne de France, à cause des secours envoyés à l'Empereur en Hongrie, le reçut avec orgueil, sans se lever, et lui reprocha les intelligences de la France avec les ennemis de la Porte. La Haye se retira et fit dire au grand vesir que, s'il rencontrait un pareil accueil une seconde fois, il reprenait la capitulation et partait pour la France. Une seconde audience ayant offert la répétition des mêmes insultes, La Haye jeta la capitulation aux pieds du grand vesir. Kœprili le traita de juif, le grand chambellan l'arracha de son siége qu'il saisit pour le frapper; La Haye ayant voulu tirer son épée, un tschausch lui donna un soufflet (1). Durant trois jours La Haye resta enfermé chez le grand vesir, qui délibéra avec le mufti, avec Wani-Efendi et le kapudan-pascha. Il fut convenu que l'envoyé français aurait une nouvelle audience qui serait considérée comme la première. Le grand vesir s'avança au devant de La Haye, le salua gracieusement et lui dit en souriant : « Ce qui est passé est passé, soyons désormais bons amis. » (2)

Cependant le czar de Russie s'était adressé au patriarche grec Denys de Constantinople, l'invitant à se rendre à Moscou, à l'effet d'y prendre la présidence du concile rassemblé pour la déposition de son patriarche qui se mettait en état d'opposition contre son autorité. Mais le chef de l'Église de Constantinople était encore trop effrayé par le destin de son prédécesseur Parthenius, que Mohammed avait fait pendre sous prétexte de prétendues intelligences avec la Russie, pour entreprendre lui-même le voyage. Il envoya à sa place les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, et l'archevêque du Mont-Sinaï, qui furent très-bien accueillis. Le grand vesir informé de ces circonstances manda le patriarche et le força de déposer les deux patriarches et l'archevêque, de sorte qu'au moment où ces prélats délibéraient sur la déposition du patriarche de Moscou ils perdaient eux-mêmes leurs bénéfices (1). Cela détermina le czar à envoyer à Constantinople un ambassadeur, qui, arrivé à Andrinople avec une suite de douze personnes, eut d'abord audience du kaïmakam, et, trois jours après, fut reçu par le sultan lui-même sous une tente [8 octobre 1666] (2). Ce fut une cérémonie tout-à-fait inusitée que la réception de cet ambassadeur au milieu d'équipages et d'attributs de chasse. Il avait pour mission de solliciter la réintégration des deux patriarches et de l'archevêque, et sa demande fut accueillie. Les patriarches restèrent une année à Moscou; ils l'employèrent utilement à rétablir la discipline ecclésiastique et à introduire en Russie les rites de l'Église de Constantinople. Ils intervinrent aussi en faveur des exilés dans les forêts noires (3), et obtinrent du czar la diminution des droits de douane en faveur des Grecs exerçant le commerce en Russie. Ils revinrent à Constantinople chargés de riches aumônes et de présents considérables (4). L'envoyé russe se plaignit aussi que le nouveau chan tatare réclamait le tribut de quelques

(1) Rapport de Casanova, dans la Ste-R.

(2) Flassan, l. III, p. 395.

(1) L'état présent des nations et des églises grecque, arménienne et maronite en Turquie, par M. de Lacroix, Paris 1715, chap. XXXVIII. De la querelle du duc de Moscovie avec son patriarche.

(2) Rapport de Casanova, du 19 octobre 1666, d'Andrinople.

(3) Lacroix, p. 122.

(4) Ibid.

peuplades soumises au czar. Le souverain actuel de Krimée était fils de Tschoban-Girai; il avait été porté sur le trône des Tatares par le grand vesir, qui n'avait pu pardonner à son prédécesseur Mohammed-Girai d'avoir envoyé son fils à la guerre de Hongrie au lieu de s'y rendre en personne, d'avoir attaqué et harcelé sans cesse les Noghais établis en Bessarabie sur des terres assignées par la Porte. Mohammed-Girai fut donc déposé, et Aadil-Girai quittant l'exil de Rhodes devint chan de la Krimée. Son kalgha Islam-Girai le devança par terre; Serchosch Ibrahim-Pascha fut aussi envoyé à Kaffa avec deux galères, puis le nouveau chan partit lui-même avec une escadre de onze galères, accompagné par le chambellan Oghus-Mustafa [7 avril 1666]. Les propriétés sur le Dniester, qui jusqu'alors avaient été considérées comme domaines princiers du chan, retournèrent au fisc et furent constituées en une woiwodie dont on investit les Tatares noghais. Au reste l'établissement des Noghais en Bessarabie ne dura que trois années, car dans la quatrième, par suite de plaintes multipliées des woiwodes de Moldavie et de Valachie, ces hordes, qui faisaient de continuelles irruptions chez leurs voisins, furent ramenées dans les steppes de leur patrie, sous la direction du chambellan Ssari-beg-Mohammed-Aga, nommé commissaire à cet effet (1). L'année qui suivit son avénement, Aadil-Girai envoya une ambassade solennelle à Vienne, où son prédécesseur dans les trois années qui précédèrent les hostilités avait adressé trois missions diplomatiques. La première était chargée de féliciter l'empereur sur son couronnement; les deux autres lui portèrent des plaintes contre la Transylvanie, et s'efforcèrent de combattre les intrigues de Kemeny. — Maintenant Aadil-Girai notifiait son entrée en possession de la souveraineté. Son représentant fut le premier Tatare qui, outre des lettres du kalgha, du nureddin, de la Validé à l'Empereur, en apporta encore une de la sultane-mère pour l'Impératrice; il la remit même en audience solennelle, et demanda que l'Empereur envoyât de son côté une ambassade au chan; mais on ne répondit pas à cette avance.

(1) Sabhi, fol. 176.

Venise, qui, pendant la guerre de Hongrie, avait respiré plus librement, sentit maintenant de nouveau que les périls allaient fondre sur elle après la conclusion de la paix avec l'Empereur. Toutefois elle ne désespéra pas encore de détourner la guerre, et fit passer au négociateur Ballarino, qui se trouvait toujours à Constantinople, des lettres du doge pour le sultan et pour le grand vesir. Kœprili posa pour conditions de la paix le paiement de 100,000 ducats à opérer par les mains de l'ambassadeur que la République chargerait spécialement de confirmer la paix, et la remise de Suda; en échange, la Porte consentirait à détruire les deux nouveaux forts élevés en face de Candie et à mettre en liberté les prisonniers renfermés dans les Sept-Tours (1). La République était disposée à se résigner à tout, excepté à la cession de Suda, et Ballarino ayant persisté à refuser cette place, dans un conseil général tenu à Constantinople il fut résolu que l'on poursuivrait la guerre avec la plus grande énergie. La flotte complètement équipée fut placée sous les ordres de Kaplan-Pascha; les étendards impériaux furent plantés devant la porte du sérail [2 avril 1667]. Le sultan campa d'abord à Daud-Pascha, puis, tout en chassant et prenant un détour par Kirkkilise, il se rendit à Andrinople en vingt-deux jours. A Chaszkoi les beglerbergs d'Adana et de Karamanie, ainsi que le beg de Tarsus, défilèrent devant lui avec leurs troupes et furent revêtus de kaftans selon l'usage. A Andrinople arrivèrent l'ambassadeur extraordinaire Mohammed-Pascha, de retour de Vienne, et le tschausch Abdunnebi que le grand vesir avait chargé d'une mission en Perse auprès du premier ministre Itimadeddewlet, et qui peignit la situation critique du schah, souverain faible d'esprit et de volonté (2). On versa au defterdar du grand vesir, sur les fonds du trésor privé, 15.000 bourses pour l'achèvement de la guerre de Crète. La sainte bannière fut remise par le sultan entre les mains du grand vesir au milieu des cérémonies accoutumées, et, cinq jours après, Ahmed-Kœprili avec toute l'armée se mit

(1) Raschid, I. I, fol. 29 et 30; Dschew. p. 202.
(2) Abdi, fol. 34.

en mouvement pour l'expédition contre Candie, et alla camper d'abord à Timurtasch, dans le voisinage d'Andrinople. Les quatre premiers jours qui suivirent le départ du grand vesir, le sultan se fit lire par l'historiographe Abdi le récit des grands triomphes de ses ancêtres, tels que la prise de Constantinople par Mohammed II, la bataille de Tschaldiran sous Selim Ier, la conquête de Rhodes et de Belgrad sous Suleiman, comme un prologue de la conquête de Candie. Mais la peinture de ces exploits ne le décida point à entrer lui-même en campagne; elle ne servit tout au plus qu'à exalter son goût pour la chasse; là seulement il avait de l'énergie, car dans le harem il se laissait entièrement dominer par la favorite grecque de Retimo. De cette union le peuple tirait pourtant d'heureux présages pour l'expédition entreprise par les armes ottomanes; il lui semblait impossible qu'une Grecque candiote qui partageait le lit du sultan ne fût point destinée à exercer une autorité exclusive sur sa patrie. Au reste, cette Grecque dissipait toutes les inquiétudes qu'aurait pu inspirer au grand vesir la faiblesse du sultan pour les favoris. A peine eut-elle donné un fils au Grand-Seigneur qu'il fut tout préoccupé de l'idée de se défaire de ses frères Suleiman et Ahmed, et il aurait accompli ce double meurtre, légitimé par les kanuns, si le mufti ne l'en avait détourné, en lui représentant que la succession au trône n'était pas encore assez assurée par un héritier au berceau, et que l'exécution par lui méditée serait prématurée (1). La sultane Chaszeki, mère d'un prince arrivé maintenant à sa deuxième année, reçut des domaines de la couronne une valeur de 10,000,000 d'aspres, et, trois ans après, à la mort de la sultane Fatima, fille d'Ahmed, les biens de cette princesse grossirent encore la dotation de la favorite. Cette générosité, dans laquelle entrait sans doute l'amour de Mohammed pour la belle Grecque, était plus encore le résultat de l'ostentation de ce prince. Maintenant il prit, pour se tenir à côté de l'étrier impérial, trente-six nouveaux officiers, dont le riche costume éblouissait tous les regards.

Au favori Mustafa-Kuloghli fut conférée la place de deuxième vesir avec les revenus de trois sandschaks en Asie (Aidin, Ssaruchan et Karahiszar), comme argent d'orge; le sultan lui attribua en outre des domaines de la couronne pour une valeur de 6,000,000 d'aspres.

Avant le départ de Constantinople, le sultan avait ajouté de nouveaux embellissements à la mosquée du palais impérial de Daudserai. On y avait construit un minaret et une chaire pour le prédicateur, qui prononçait un discours en présence du sultan, le vendredi après la prière; à cette occasion de riches présents avaient été distribués parmi les desservants du temple; toutefois les plus grandes marques de munificence avaient été données surtout au chapelain de la cour, Ibrahim, et au premier prédicateur de la cour, le scheich Wani. Déjà dans une occasion antérieure ce dernier avait reçu en une fois cent brebis du sultan, dont il possédait la confiance comme celle du grand vesir; car Mohammed était un moslim rigoureusement orthodoxe. Dans toutes ses excursions, même à la chasse, il faisait porter devant lui le koran sur un chameau, et dans le sérail il exigeait sévèrement que l'on récitât les prières ordinaires et extraordinaires. Au moment où les Ottomans entrèrent en campagne (2 juillet 1666), un ferman de sa propre main ordonna des prières publiques dans tout l'empire pour le succès de la guerre. Une éclipse de lune étant survenue, tous les pages du sérail durent réciter la formule prescrite en pareille circonstance tant que dura le phénomène. Pour la superstition populaire et pour les orthodoxes qui avaient intérêt à l'entretenir, cette éclipse de lune était un emblème significatif de l'apparition d'un dedschal et d'un mehdi, qui menaçaient d'obscurcir la vraie doctrine. Mais la lumière de la foi devait sortir triomphante de ces ténèbres. Dedschal est pour les moslims ce que l'antéchrist est pour les chrétiens, et Mehdi est l'imam qui après avoir disparu se montrera de nouveau, immédiatement avant le jugement dernier pour l'annoncer. Le dedschal dont il est ici question n'était autre que le juif Sabathai-Sevi, né à Smyrne, qui, après avoir épousé trois femmes, s'était posé à Jérusalem en novateur, avait prétendu abolir la fête du temple

(1) Valiero, l. VII, p. 597.

et avait fini par se donner pour le messie. Invoquant ce caractère, il avait adressé des circulaires à tous les Juifs de l'empire ottoman, surtout à ceux de Smyrne et de Thessalonique; les lettres de Sabathai ne causèrent pas moins d'agitation dans les synagogues de ces deux villes que jadis les épîtres de saint Paul. Le novateur se nommait Sabathai-Sevi, fils unique de Dieu, messie et successeur d'Israel. Des milliers de Juifs s'empressèrent auprès du nouveau messie, non-seulement à Smyrne, à Selanik et à Constantinople; mais il en accourut d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam; les rabbins prirent parti pour et contre lui. Quand le grand vesir le fit renfermer à Constantinople, ses fanatiques partisans virent là un commencement d'accomplissement de l'ancienne prophétie, d'après laquelle le messie doit disparaître pendant neuf mois pour se montrer ensuite monté sur une lionne dirigée avec une bride de serpents à sept têtes, en compagnie des frères Juifs qui habitent au-delà du fleuve Sabation, et agir désormais en souverain absolu du monde. Lorsque le grand vesir se mit en campagne contre Candie, il ordonna la translation du messie antéchrist dans le château européen des Dardanelles. Sabathai, maintenant dans sa quarantième année, mit à profit le temps de sa captivité pour formuler et développer sa nouvelle doctrine, dont un des points principaux instituait la fête de sa propre naissance au lieu de celle du temple qu'il avait abolie. Un rabbin polonais, Nehemiah, qui aurait joué le rôle de messie aussi volontiers que Sabathai, mais qui ne put persuader à celui-ci que deux messies avaient été annoncés par les prophéties, dont l'un serait le souverain et l'autre le prédicateur, et qui se vit ainsi trompé dans son espoir de jouer même un second rôle, provoqua d'autres rabbins avec lesquels il accusa devant l'Empereur, à Andrinople, Sabathai de pousser le peuple à la révolte. Sabathai fut amené à Andrinople, où en présence du sultan, du kaimakam, du mufti et du scheich Wani, il dut rendre compte de ses actions et de sa doctrine. Le sultan voulut absolument des miracles, et ordonna que l'accusé fût posé nu comme but aux plus habiles archers, afin de voir comment les flèches rebondiraient sur son corps. Alors le nouveau messie se vit obligé d'avouer qu'il n'était qu'un malheureux rabbin comme les autres. Maintenant le sultan exigea une expiation de tant de troubles et de scandale, et le châtiment de la haute trahison commise par Sabathai, qui avait prétendu enlever à la Sublime-Porte la Palestine, sandchak de l'Empire. Un tel crime méritait le pal, et le coupable ne pouvait se soustraire à ce supplice qu'en embrassant l'islam. La comédie était à son dénouement: le messie se fit moslim, et, renonçant à tant de hautes prétentions, reçut une place de garde de la Porte, du produit de 50 aspres avec une bourse d'argent. Sabathai poussa toute sa famille et ses alliés dans l'islam, et devint l'un des instruments les plus actifs et les plus utiles de Wani-Efendi pour la conversion des Juifs. Il exerça durant dix années cette espèce d'apostolat pour sa foi nouvelle jusqu'à son exil en Morée, où il mourut au bout de dix ans (1). Le scheich Wani obtint moins de succès contre l'interprète Panajotti, avec lequel le grand vesir s'engagea dans une discussion théologique en sa présence, aspirant à amener le chrétien à l'islam (2). Dans le temps où les Juifs de la Turquie d'Asie et d'Europe étaient ainsi mis en émoi par le messie Sabathai, dans le Kurdistan, le fils d'un scheich kurde s'était proclamé Mehdi et avait agité plusieurs milliers de Kurdes. Le beglerbeg de Moszul d'accord avec le commandant d'Amadia dispersa les adhérents du pauvre garçon, qu'il envoya prisonnier ainsi que le père à Constantinople (avril 1667). Le sultan chassait autour de Wise quand le nouveau Mehdi lui fut présenté. Interrogé sur ses prétentions au rôle de précurseur du dernier jour, le jeune homme répondit avec beaucoup d'intelligence, et le sultan satisfait le prit au nombre de ses pages, et donna au père la place de supérieur d'un couvent (3).

Des troubles d'un autre genre éclatèrent à Baszra, en Egypte et à la Mecque. Husein-

(1) De Lacroix, p. [illegible], le 10 septembre 1656.

(2) Dialogue de Panajotti avec Wani-Efendi, dans Lacroix, État présent des nations et églises grecque, arménienne et maronite, p. 247.

(3) Abdi, fol. 59 et 60; Raschid, t. I, fol. 35.

Pascha, auquel le gouvernement de Baszra avait été conféré à titre héréditaire, s'était attiré la disgrâce du sultan par des actes de rebellion, et le gouverneur de Bagdad Ibrahim-Pascha reçut ordre de marcher avec les begs contre lui et contre Lahsa, et d'installer le nouveau gouverneur Mohammed-Pascha. Ibrahim réunit, comme serdar, sous ses bannières à Helle les beglerbegs de Diarbekr, Schehrsol, Moszul, Alep, Rakka, les émirs kurdes et arabes, et se porta sur le château-fort de Kawarna, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, où Husein s'était posté avec les restes des corps de dragons, de hussards, et des milices du pays qui avaient jadis combattu sous les drapeaux des lieutenants du rebelle Abasa-Hasan. Le siége dura trois à quatre mois sans faire de progrès, et le gouverneur de Bagdad se vit obligé de traiter avec Husein-Pascha. Il fut convenu que celui-ci se retirerait sur la Mecque, et qu'en prenant le gouvernement de Baszra son fils Efrasiab paierait 800 bourses pour les frais de guerre, et verserait annuellement 20,000 écus dans le trésor du sultan. Ibrahim-Pascha regagna Bagdad, et Husein-Pascha Baszra, où durant son absence les marchands avaient pris la direction de la ville au nom du sultan. A son retour, Husein-Pascha se vengea contre ces derniers, en fit étrangler quelques-uns, leva des contributions forcées, envoya au sultan, par son cousin Jahja-Aga 3,000 bourses, fruit d'exactions et de meurtres, promettant de payer peu à peu le reste des frais de guerre qui lui avaient été imposés; il arriva à Andrinople en même temps que les marchands de Baszra, qui venaient demander justice pour la mort ou la ruine de leurs frères. Leurs plaintes furent écoutées dans le diwan, et comme la défense d'Husein-Pascha n'avait aucune valeur dans la bouche de son agent, celui-ci offrit de fournir les mêmes prestations que son cousin, fut investi du gouvernement de Baszra, et le nouveau pascha de Bagdad, Firari-Mustafa, reçut ordre de marcher contre Baszra avec ceux de Rakka, Moszul, Diarbekr et Schehrsol, à la tête de la cavalerie féodale et des janitschares. Pendant les journées de chaleur ardente, les Ottomans se tinrent sans mouvement à Helle; ensuite Kawarna fut attaquée du côté des marais, que l'on combla en y entassant des troncs de palmiers. Husein-Pascha reconnaissant l'impossibilité de tenir plus long-temps s'enfuit en Perse, et, la place ayant capitulé, le nouveau gouverneur de Baszra, Jahja, en prit possession. A cette nouvelle arrivée à Andrinople, Rahma Kasimsade fut envoyé comme defterdar à Baszra, afin de faire un nouveau relevé des terres et des revenus, et la garnison de Kawarna reçut un renfort de deux mille janitschares. Quand le defterdar fut arrivé à Baszra, le gouverneur lui défendit de se mêler en aucune façon des affaires de finances, et, Rahma-Kasimsade s'étant excusé sur cette interdiction auprès des troupes qui réclamaient leur solde, une insurrection militaire éclata contre le pascha gouverneur, qui, ne sachant à quel moyen avoir recours, profita de l'occasion d'une fête pour s'enfuir (16 août 1668). Le sultan, qui se trouvait alors à Brusa pour les plaisirs de la chasse, conféra le gouvernement de Baszra à Mustafa-Aga, époux de sa nourrice. Cependant Jahja-Pascha, qui voyait ses troupes grossies par le rebut des tribus arabes, envoya son kiaja prendre possession de Baszra; puis il se mit en marche avec cet officier vers Kawarna, parce qu'ils avaient appris que le pascha de Bagdad se disposait à venir fortifier la garnison. Les troupes du pascha de Bagdad se mirent en embuscade, tombèrent sur les gens de Jahja et les défirent; le kiaja de Jahja périt dans l'action. Jahja s'enfuit à Surit sur la frontière de Perse, rallia de toutes parts les hommes les plus décriés des tribus arabes et força l'entrée de Baszra. Là ses hordes exercèrent des cruautés qui ne peuvent être comparées qu'aux atrocités commises jadis par les Tatares de Timur, sur les habitants de Siwas; les Arabes pillèrent, brûlèrent, massacrèrent à Baszra, où ils ne laissèrent pas pierre sur pierre. Firari-Pascha reçut l'ordre de marcher contre Baszra avec les beglerbeg de Diarbekr, Rakka, Meraasch, Schehrsol, et tous leurs feudataires. Toute opération fut suspendue pendant les grandes chaleurs, et dans l'automne on se mit en mouvement vers Kawarna. Le gouverneur de Bagdad fit inviter les scheichs des tribus arabes à se réunir à lui, et, les ayant gagnés à la cause du sultan, Jahja se vit réduit à s'enfuir en Perse. Ainsi, après trois expédi-

tions, Baszra redevint tributaire de la Porte, et, bientôt après l'installation du mari de la nourrice dans le gouvernement nouvellement reconquis, Firari-Mustafa dut se charger de réorganiser cette acquisition. Les troubles de Géorgie furent apaisés plus facilement que ceux de Baszra; il suffit aux paschas d'Erserum et de Tschildir de prendre quelques châteaux pour tout ramener à l'ordre. Mais comme les Géorgiens, qui s'étaient trouvés heureux sous la protection du scheich Wani, se plaignirent des injustices de Mohammed, kiaja du gouverneur d'Erserum, un chaszeki vint chercher la tête de cet officier et celle du juge du camp, et les rapporta à Constantinople. L'ex-chan de Bidlis, Abdal-Chan, qui, jadis abattu par Malek-Ahmed-Pascha, était venu après sa déposition vivre paisiblement à Constantinople, fut étranglé tout-à-coup sur un ordre du sultan apporté par un kosbegdschi du sérail, sans qu'il y eût d'autre motif apparent pour cette exécution que le reste des richesses conservées par la victime.

Les événements d'Egypte et de la Mecque viennent toujours s'enchaîner et se confondre. Le successeur d'Omer-Pascha, comme gouverneur en Egypte, était l'Albanais Ibrahim-Pascha, homme juste et bienveillant, mais dominé par un kiaja d'un caractère infernal. Le rusnamedschi Sohrabsade-Mustafa-Efendi, qui, dans les derniers troubles d'Egypte causés par le beg de Dschirdsche, était allé à Constantinople, revint chargé d'une mission de la Porte et empoisonna le kiaja dans un festin. A la Mecque était mort le schérif Seid-Muhsin, et il avait eu son fils Saad pour successeur. L'émirol-hadsch Usbeg, venu à la Mecque avec la caravane, trama la déposition du schérif avec Hamud frère de celui-ci. Ayant réussi dans ses projets, il envoya ses deux fils au Kaire porter 30,000 ducats en présent au pascha gouverneur. Ibrahim-Pascha, ou plutôt le kiaja prit l'argent, mais retint prisonniers les deux jeunes gens. Hamud, pour se venger, marcha sur Jenbuu, et se saisit de toutes les aumônes et de toutes les marchandises déposées dans ce lieu pour être envoyées à Médine. Jusuf-Beg partit donc du Kaire pour l'Arabie avec cinq cents janitschares; trois fois Hamud le fit avertir de ne point s'approcher de la ville de Jenbuu; mais tous ces avis étant restés sans résultat, on en vint aux mains dans le défilé de Dschemidère; les troupes de Jusuf-Beg furent complètement défaites, lui-même resta prisonnier avec son fils [3 janvier 1668]. Quatre hommes, échappés seuls à la défaite, en portèrent la nouvelle au Kaire. Maintenant deux mille hommes et dix begs des mameluks furent détachés en avant de la caravane des pèlerins pour nettoyer la route de la Mecque. Hamud, informé de la supériorité des forces qui le menaçaient, abandonna secrètement le camp, laissant ses tentes pour amuser l'armée égyptienne, et se donner à lui-même le temps de prendre une grande avance dans sa fuite. Durant trois jours les Egyptiens le poursuivirent en vain. Quand la caravane fut revenue en Egypte, Hamud se mit à piller à Dschidde, aussi bien qu'à la Mecque, et devint un si cruel fléau pour le pays que sept à huit mille personnes moururent de faim. Soixante-dix à quatre-vingts proscrits de la Mecque vinrent implorer des secours à Brusa, où le sultan était en quartier d'hiver. Pour ramener l'ordre en Arabie, on transporta Freng-Hasan-Pascha du sandschak de Morée à celui de Dschidde, et on lui attribua, comme argent d'orge, les revenus d'Itschil (Cilicie). En Egypte où il pleut si rarement, où il grêle bien moins encore, il tomba cette année des morceaux de glace dont quelques-uns pesaient plus de deux livres, qui tuèrent des oiseaux dans les airs et des animaux dans les champs. Il y eut beaucoup de phénomènes extraordinaires en 1667, et surtout de grands tremblements de terre qui renversèrent des villes et firent écrouler des montagnes. La moitié d'Ersendschan fut engloutie; à Moszul beaucoup d'édifices tombèrent en ruines, entre autres le dôme qui recouvrait le tombeau du prophète Jonas. Deux ans auparavant, l'attention publique avait été tristement occupée par la mort de l'ex-grand vesir Bojuni-Jarali-Mohammed-Pascha et par celle de l'ex-mufti Ssarisade. Le vieux Turkman Mohammed au cou tord, qui, sous Chalil dit le Pieu-de-Fer, avait reçu quarante blessures dans les campagnes contre la Perse, et avait reçu pour récompense un kœschk bâti selon le goût du sultan Murad IV et le gou-

vernement d'Alep, puis, immédiatement avant Kœprili, avait été appelé au grand vesirat par le parti des eunuques, pour se voir déposé au bout de cinq mois, pour cause d'incapacité, avait depuis dix ans vécu dans une paisible retraite, près du couvent de Schahsewen, dédaigné ou respecté par Kœprili-Mohammed, qui frappait sans ménagement tous les hommes dont les dignités passées ou les prétentions d'avenir lui portaient ombrage. L'ancien mufti Ssarisade parut entraîner après lui, dans la tombe, plusieurs des hauts dignitaires de la loi. On vit mourir presque aussitôt le grand juge Abdurrahman-Schaaban et environ cent mollas exerçant les fonctions judiciaires à Constantinople, Andrinople, Damas et Alep; ce fut probablement la peste qui emporta tous ces personnages. Tant de catastrophes fournirent matière aux prédications de Wani, qui, du haut de la chaire, savait émouvoir ses auditeurs, même le sultan, et leur arracher des larmes; aussi le sultan, après un sermon de Wani, dans un transport de repentir, défendit qu'on laissât paître aucun cheval dans les champs ensemencés, et ordonna de châtier rigoureusement les palefreniers coupables de négligence à cet égard. Une autre fois Wani raconta que, dans les environs d'Hafsza, le tombeau d'un certain Kanburdedde attirait un tel concours de visiteurs que l'on pouvait craindre un retour à l'idolâtrie. Le kaimakam prenant cet avis au sérieux fit aussitôt au sultan un rapport tendant à l'abolition de ce pèlerinage superstitieux: « Dieu soit loué! s'écria le sultan; le kaimakam a prévenu ma volonté; j'allais lui adresser un chatti-schérif dans ce but. » En conséquence une résolution toute-puissante du souverain ordonna la destruction du tombeau, et défendit, sous les peines les plus sévères, toute visite ultérieure à ce lieu. Toutefois cette victoire de Wani sur les mystiques ne put empêcher l'élévation d'un nouvel ordre de derwischs à cette époque; celui des derwischs de Sinan-Ummi, dont le fondateur mourut à Almali l'année suivante. Rigoureux dans la répression de la superstition, Mohammed ne commettait pas la moindre négligence dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il reçut avec toutes sortes d'honneurs le scheich qui, selon l'antique usage, chaque année, au retour des caravanes de pèlerins, apporte les clés et le voile de la maison sainte, le questionna sur l'état des deux lieux sacrés, et le fit revêtir d'une pelisse de martre zibeline.

La réception du scheich eut lieu tandis que le sultan se rendait à la chasse d'Andrinople, aux environs de Philippopolis. Les battues de gibier étaient souvent de grands fléaux pour les sujets, et coûtaient la vie à plusieurs personnes. Ainsi deux années auparavant, à Tschataldsche, trente mille hommes avaient été mis sur pied pour rabattre le gibier, et trente sujets y périrent. Pendant l'hiver que le sultan avait passé à Andrinople, il y eut dix de ces grandes chasses. L'année suivante ces sortes d'expéditions se poursuivirent aux environs de Kirkkilise, Aidos et Karinabad, au cœur de l'hiver; chaque fois on commanda vingt ou trente mille rajas, et à Janboli, les personnes qui entouraient le sultan, fatiguées de ces rudes exercices, ayant proposé le retour à Constantinople, le sultan répondit avec un ton d'ironie amère: « En effet, il serait fort sage de retourner à Andrinople. » Et d'une seule course, sans s'arrêter un instant, il fit en vingt heures à cheval le trajet de Janboli à Andrinople. Aux environs de Fikla et de Kodkiasi, il disposa des chasses pour lesquelles étaient convoqués les rajas de quinze juridictions; parfois il n'emmenait qu'un faible personnel, et tous les jours il chassait, excepté le vendredi qu'il assistait à la prière, au sermon du prédicateur Wani, puis allait contempler les exercices de ses pages. Il gagna Philippopolis en dix-neuf stations; et, Abdi étant resté à Andrinople, le dulbendagasi fut chargé de consigner sur le papier tous les événemens remarquables arrivés pendant ces excursions, pour les transmettre ensuite à l'historiographe qui devait les incorporer aux annales de l'empire. A Philippopolis, comme de coutume, furent encore convoqués les rajas de quinze juridictions pour traquer le gibier, et chaque pièce abattue par le sultan figura dans les fastes de l'empire; mais il ne fut nullement question des hommes qui périrent pour satisfaire ces fantaisies. De retour à Andrinople, le sultan parcourut encore tout le canton, et visita aussi le sérail qu'il avait ordonné de cons-

struire sur la hauteur d'Handerlik. En même temps durent être poursuivis les travaux en pierre du nouveau sérail de Constantinople, dont une partie avait été détruite deux ans auparavant dans un incendie. Le defterdar Ahmed-Pascha, qui avait commencé les constructions avec du bois, fit démolir ce qui avait été fait ainsi, et l'édifice fut achevé à grands frais; il coûta 1,200,000 ducats, et telle était sa magnificence que, suivant les expressions de l'historiographe Abdi, « Le palais magique de Schedad, fils d'Aad, et le palais de Chosroes de Medain n'auraient pu supporter avec lui la comparaison. On y voyait des estrades de marbre, des rangs de colonnes en pierres multicolores, des kœschks tout dorés, des fontaines jaillissantes, des portes ornées de riches ciselures, des murailles garnies de nacre de perles, des merveilles au-dessus de toute description. »

Un événement digne d'être noté, c'est le mariage de la tante du sultan, la sultane Fatima, alors âgée de plus de cinquante ans, avec le gouverneur de Silistra, Jusuf Pascha. Une pompe extraordinaire fut déployée dans cette cérémonie, et la nouvelle épouse reçut une dot de 600,000 ducats. Le rôle de protecteur de la fiancée fut rempli par le chasnedar vesir Jusuf, qui lui-même avait refusé tout récemment la main de la fille du sultan pour conserver la liberté.

Malgré toute sa répugnance pour les affaires du gouvernement et pour la représentation politique, de temps en temps le sultan devait pourtant donner audience à des envoyés étrangers; souvent il les recevait en allant en chasse, ainsi qu'on l'avait vu écouter l'ambassadeur russe. Deux ans plus tard vint un nouvel envoyé du czar avec une suite de soixante-dix à quatre-vingts personnes, et il eut à subir des traitements non moins indignes que ceux dont s'était plaint le représentant français La Haye. Il avait amené trois interprètes pour n'avoir pas besoin des drogmans ottomans, et ne voulut pas communiquer le contenu de ses dépêches au kaimakam Kara-Mostafa-Pascha, aussi cupide que vindicatif. Admis à l'audience du sultan, il prétendit paraître avec son épée devant lui; mais il lui fallut la déposer, et il fut conduit ainsi avec son secrétaire seulement, en même temps que l'envoyé tatare Abdul-Ali-Aga, en présence du Grand-Seigneur (25 janvier 1668). Il avait apporté des dents de vache marine, de l'hermine, de la martre zibeline, et fut revêtu d'un kaftan ainsi que quinze de ses gens. Comme il refusait de s'incliner profondément et se révoltait contre la violence du cérémonial barbare imposé par les chambellans introducteurs qui lui courbaient la tête, on le jeta par terre; à cette vue son interprète éperdu se trouva hors d'état de prononcer une seule parole. Le sultan irrité dit : « Que mes ministres traduisent la lettre, la réponse sera donnée plus tard. » Il ordonna au kaimakam de faire sortir l'ambassadeur à coups de bâton. Le kaimakam frappa lui-même l'ambassadeur, le secrétaire et l'interprète, et les poussa dehors. Le représentant russe, transporté de colère, monta aussitôt à cheval et partit. Comme la traduction mise en regard des dépêches russes n'était pas intelligible, le lendemain le kaimakam demanda un autre interprète. L'ambassadeur se plaignit des mauvais traitements qu'il avait subis, et ne voulut pas envoyer d'interprète; mais enfin le tschausch-baschi et le mihmandar l'y décidèrent. On fit une réponse amicale à la lettre du czar Alexis Michalowicz. La mission du mirza tatare, qui obtint audience en même temps que le représentant russe, était relative à la paix entre le chan tatare et la Pologne conclue par le grand hetman Jean Sobieski avec le kalgha, à la suite de capitulations arrêtées entre son pays et les chans Islam-Girai et Mohammed-Girai. Ce traité était en sept articles : 1° Un voile était jeté sur tout le passé; 2° les griefs mutuels seraient produits par des ambassades; 3° les amis et les ennemis seraient communs; 4° la Pologne serait mise à l'abri des attaques des Tatares noghais de Budschak et d'Akkerman, soumis au chan de Krimée; 5° sur les instances du kalgha, les Cosaques déserteurs de la cause de Pologne étaient reçus en grâce; 6° les esclaves seraient remis en liberté; 7° il devait être mis un terme à toute irruption (1). Trois mois après l'arrivée de l'ambassadeur russe, se présenta un député des Cosaques sujets de la Porte, Barabasch, qui demanda des se-

(1) Rapport de Casanova, du 31 janvier 1668.

cours pour repousser deux mille Cosaques, rassemblés sous le général Cerkas. On lui donna audience sous une tente élevée près de la Tundscha, six semaines après, il prit congé de la Porte le même jour que l'envoyé du czar [30 mars 1668]. A son entrée et à sa sortie, ce dernier fut encore saisi vigoureusement par les chambellans, qui le tenaient sous les bras et qui le forcèrent à toucher la terre du front ; il se débattit avec colère, portant des coups tout autour de lui. En cette circonstance on demanda pour la Porte les services des interprètes autrichiens Panajotti et Marco Antonio. L'ambassadeur fut congédié avec de nouvelles protestations d'amitié, et reçut neuf kaftans. Après l'audience il demanda au kaimakam, par l'intermédiaire de Marco Antonio, que l'envoyé des Cosaques détachés de la puissance russe ne fût pas reçu par la Porte. En échange du général Scheremet, dont il sollicitait la délivrance, on lui demanda deux mille Turcs ; et comme il réclamait pour son maître le titre impérial, le kaimakam le traita lui-même de pourceau (1). A la réception de l'envoyé cosaque, Marco Antonio ne put servir d'interprète, parce qu'il n'entendait pas la langue. Il fut déclaré à cet envoyé que les Cosaques devaient se tenir en paix et rester dévoués au chan tatare (2). Les internonces et les ambassadeurs polonais se succédaient sans cesse depuis l'année précédente, alors que Jean-Georges Podleroski, porte-épée de Neograd, était venu annoncer l'arrivée prochaine d'un ambassadeur pour le renouvellement de la paix (3). On le chargea de signifier aux magnats polonais qu'ils s'abstinssent d'élire un Français pour roi (4). L'internonce se plaignit de l'union des Tatares avec les Cosaques rebelles. Comme on lui demanda où en était Lubomirski, il répondit par la bouche de l'interprète Marco Antonio que Lubomirski avait fait sa soumission au roi, que les Polonais avaient une trêve de trente ans avec la Russie, ce qui provoqua le rire du kaimakam (1). Deux mois après [28 juin 1667] vint l'ambassadeur Jérôme Junosza Radziejowski, palatin de Lithuanie, qui fut entendu à Demitoka sous une tente. Comme à l'audience il ne s'inclina pas assez profondément, le sultan voulait faire mettre à mort les chambellans chargés de lui courber la tête. L'interprète impérial, Marco Antonio Mamucca della Torre, chevalier du Saint-Sépulcre, remplissant ses fonctions au profit de la Porte, fut étendu à terre où on lui appliqua la bastonnade. L'ambassadeur polonais renouvela la paix [8 août] et mourut à Constantinople. Son remplaçant, François Wysocki, peu considéré des Turcs, à cause de sa basse naissance, et plus maltraité encore après l'arrivée du député Cosaque, signa enfin la paix qui était simplement le renouvellement des traités antérieurs ; aucun des points réclamés n'y était accordé, et même ce renouvellement n'avait été acheté qu'à force d'argent. Le roi de Pologne avait protesté que la Porte n'avait rien à craindre de la paix conclue entre la Russie et la Pologne ; à cela le kaimakam répondit que la Pologne n'avait pas eu à se repentir de servir la Porte, ainsi qu'on l'avait vu dans l'invasion de Rakoczy. « Quant à ce que vous dites que la paix arrêtée entre vous et la Russie n'a rien de menaçant pour nous, sachez que, grâce à Dieu, la force et la puissance de l'islam sont telles qu'il se soucie peu de votre union. Déjà plusieurs fois l'expérience a été faite. Les sept ou neuf rois qui entrèrent en lutte contre la Porte n'ont pu, avec la grâce de Dieu et du prophète, lui arracher un seul cheveu, et l'histoire montre en quelles mains sont maintenant leurs couronnes. Notre empire, depuis son commencement, a toujours grandi jusque aujourd'hui, et si Dieu le veut il suivra toujours cette marche ascendante jusqu'au dernier jour (2). » Le 5 août, le député des Cosaques rebelles, Koronka, obtint aussi audience, et sa suite fut revêtue de kaftans. En vain Wysocki se plaignit de cet accueil, on lui répondit que les Cosa-

---

(1) Rapport de Casanova d'après ceux de Marco Antonio.

(2) Ibid.

(3) Rapport de Casanova, de Constantinople.

(4) Rapport de Panajotti, du camp du grand vesir, du 15 mars 1667.

(1) Ibid. Boschid, l. 1, fol. 38.

(2) Cette lettre remarquable de Kara-Mustafa est dans l'Inscha du reis efendi de Mohammed, n° 125.

ques dont il attaquait la défection étaient depuis vingt-cinq ans sous la protection de la Porte Ottomane (1).

L'ambassadeur français de La Haye, sur lequel avait commencé la longue série d'outrages que le gouvernement turc fit supporter aux agents européens, ne pouvait guère avancer les affaires de sa cour, car la Porte adressait des reproches au cabinet de Versailles sur les secours envoyés par la France à Candie. Quand il se plaignit de la reconnaissance et de la réception de l'envoyé génois, le marquis de Durazzo, on lui répondit que le roi devait se contenter d'être traité de padischah par la Porte. L'ambassadeur répliqua que son maître ne devait son titre qu'à Dieu et à ses armes victorieuses. Les ministres turcs objectèrent que nul autre ambassadeur n'osait désigner son maître par le titre de padischah. En vain M. de La Haye sollicita de nouvelles capitulations, attendu que les Français étaient obligés de payer cinq pour cent sur leurs marchandises, tandis que les Hollandais, les Anglais et les Génois, n'en donnaient que trois. Alors il déclara au kaimakam, à Larissa, où il obtint la permission de se rendre, qu'en raison du peu d'égards témoignés à son ambassadeur le roi le rappelait, et ne laisserait qu'un agent à Constantinople. Le kaimakam de la cour du sultan le renvoya au kaimakam de Constantinople, et celui-ci au grand vesir devant Candie. Ainsi, pour le moment, les choses restèrent sur l'ancien pied (2). Quelques personnes regardaient l'envoyé génois comme un agent de l'Espagne, par le moyen duquel cette puissance pouvait engager des négociations (3) ; et comme la France s'était déjà plainte si amèrement de la capitulation avec Gênes, le renouvellement des conventions avec la Toscane rencontra des obstacles auprès du grand vesir. Le représentant de l'Angleterre avait des griefs à produire sur la conduite de l'inspecteur des douanes de Syrie, qui, outre les trois pour cent de droits perçus à Alep, exigeait encore deux et demi pour cent à Alexandrette. Rycaut, attaché en ce temps à l'ambassade de Constantinople, fut envoyé au camp du grand vesir alors encore à Belgrad, et reçut enfin cette déclaration satisfaisante : que les deux et demi pour cent levés à Alexandrette, outre les trois pour cent d'Alep, n'étaient pas portés aux registres de la chambre des finances, et par conséquent n'étaient pas exigibles. Pour se venger de cet avantage obtenu par l'ambassadeur anglais, le defterdar interdit complètement le port d'Alexandrette à tous les bâtiments anglais, et les contraignit à se rendre sans exception à Tripoli pour y débarquer leurs cargaisons, d'où la factorerie, à cause des dangers du port et d'autres inconvénients, avait été forcée depuis long-temps de se transporter à Alexandrette. Toutefois cette mesure n'avait d'autre but que d'effrayer les Anglais pour en arracher de l'argent, et elle n'eut pas de durée (1). La Hollande n'avait pas moins de réclamations à faire que la France et l'Angleterre contre les entraves apportées à son commerce et à sa navigation. Un bâtiment hollandais, chargé de marchandises turques, attaqué par trois corsaires chrétiens, avait été capturé et amené à Candie. La Porte, soupçonnant que cela s'était fait de connivence avec le capitaine, voulut s'indemniser sur des vaisseaux hollandais. Ainsi quelques-uns des meilleurs navires des états-généraux avaient été enlevés par les pirates de Barbarie, parce que les Hollandais s'étaient refusés à payer complètement les sommes stipulées comme rançon des captifs, sous le prétexte que beaucoup d'esclaves étaient morts dans l'intervalle (2). Ces faits et d'autres encore inquiétants pour le commerce, déterminèrent les états-généraux à envoyer à la Porte un nouveau résident, le sieur Colier, qui se trouva en même temps que le représentant de l'empereur et les deux envoyés ragusains à Andrinople (3). Il vit le sultan quitter pompeusement la seconde ville de l'empire, et reçut audience en dehors de la ville, sur la rive de la Marizza (12 août 1668). Il se rendit de

(1) Rapport de [illegible], dans la [illegible].

(2) Chardin, I. I, p. 59, d'après les rapports de La Haye, relation qu'il donna au roi à son retour à Paris, de laquelle j'ai tiré presque tout ce détail.

(3) Valiero, I. VII, p. 614.

(1) Rycaut, dans Knolles, I. II, p. 173.

(2) Valiero, I. VII, p. 583.

(3) Journal de M. Colier, résident à la Porte, 1672, p. 27.

la tente du tschausch-baschi, ou il mit pied à terre, jusqu'à celle du sultan entre deux haies de bostandschis et de chevaux, dont les harnais étincelaient d'or et de pierreries. Le tschausch-baschi lui demanda si le roi de Hollande avait d'aussi beaux chevaux. Après avoir traversé ces rangs de gardes, le résident parvint avec sa suite sur une place pavoisée de petits drapeaux, où plus de vingt têtes fraîchement coupées et jetées sur la poussière durent lui donner une idée de la justice rigoureuse des Turcs. Le sultan était entouré de ses muets et de ses nains; à ses côtés se tenaient le kaimakam, le vesir favori, et derrière lui l'eunuque, secrétaire intime du cabinet. Mohammed siégeait sur un fauteuil, les pieds posés sur un coussin de velours rouge. Son espèce de trône était élevé sur un sopha haut de trois pieds, surmonté d'un baldaquin frangé d'or et d'argent. Sa tunique était d'étoffe d'or à doublure rouge, retenue sur la poitrine par des agrafes de diamants; sur son turban se dressaient trois aigrettes aussi rattachées par des diamants. Le résident donna ses lettres de créance, renfermées dans un sac de drap d'or, à l'eunuque, secrétaire intime du cabinet, qui les remit entre les mains du kaimakam, d'où elles passèrent au vesir favori, et celui-ci les déposa enfin sur le sopha. Les présents de l'envoyé consistaient en draps de Hollande, en satin, velours, soie, damas, étoffe d'or, lunettes d'approche, cadrans et fusils. Les seize articles du projet de traité concernant la liberté du commerce à Constantinople, Smyrne et Alep, furent tous accordés, à l'exception d'un seul par lequel on demandait que des bâtiments hollandais ne pussent jamais être saisis et frétés de force pour le service de la Porte. Les capitulations furent donc renouvelées. Colier a laissé aussi une description de sa mission, la première qui ne fût point due à la plume d'un diplomate impérial.

Pour compléter le tableau des relations diplomatiques de la Porte à cette époque, il ne nous reste plus qu'à parler de ses rapports avec quatre états placés sous sa protection, Raguse, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. Dans la même année où toute la Dalmatie fut ébranlée, ainsi que les groupes d'îles de la Liburnie, par un tremblement de terre, les monts acrocérauniens remuèrent jusque dans leurs fondements, Raguse s'écroula, et cinq mille personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Quatre fois la mer se retira du rivage, quatre fois les vagues revinrent en mugissant battre la plage; les vaisseaux se heurtèrent dans le port, restèrent à sec, et de noirs tourbillons de poussière obscurcirent le jour. Au milieu de la tempête le feu du ciel alluma un vaste incendie, et la ville s'abîma dans cette lutte effroyable de tous les éléments. Ce que les fléaux naturels avaient épargné, les paysans et les morlaques accourus dans la ville ouverte l'enlevèrent ou le détruisirent. Durant huit jours toute la côte de Dalmatie éprouva des secousses continuelles; les îles de Mazzo et de Santa-Croce, les villes de Perasto, Cattaro, Dulcigno, Antivari, n'offraient que des ruines. Parmi les victimes de la catastrophe de Raguse se trouva Georges Crook, envoyé de Hollande, qui se rendait à Constantinople. Dans sa détresse Raguse, au lieu de trouver des secours auprès de la Porte et d'obtenir au moins une remise du tribut, fut traitée avec une indigne barbarie. Le kaimakam rendit les Ragusains responsables de la mort accidentelle de l'envoyé hollandais, et les députés de la ville en ruine qui venaient implorer la pitié de leur suzerain furent arrêtés, jetés dans les fers, et on leur demanda cent cinquante mille écus en expiation du sang de Georges Crook (1). D'après le droit turc les habitants d'un lieu répondent d'un vol ou d'un meurtre commis sur leur territoire, quand bien même il serait démontré qu'ils n'ont pu y prendre aucune part, et les oppresseurs appellent toujours de leurs vœux de tels accidents, car alors ils ont des coups à porter; ils frappent l'innocent au lieu du coupable, et, sous prétexte d'indemnités ou de réparation, ils arrachent le double ou le triple des exigences légitimes. Toutefois nul grand vesir n'avait encore donné une si grande extension à ce kanun, nul homme d'état n'avait songé encore à voir une occasion de contribution dans une effroya-

(1) Rapport de Casanova, dans la St[illegible].

ble catastrophe, à exploiter les désastres d'une ville tributaire au profit du trésor public.

Au reste, les Moldaves qui avaient combattu dans les guerres de Hongrie comme auxiliaires sous Neuhæusel et près de Lewencz n'eurent pas à se louer de leur sort plus que les Ragusains. Les Turcs ayant passé au tranchant du sabre la garnison du petit Komorn, par représailles sept cents prisonniers moldaves et valaques furent pendus devant Gran. Le prince de Moldavie, Eustathe Dabischa, fils d'Etienne et successeur de Luppul, fut déposé, et après lui, en deux années Elias et Duka furent investis alternativement du pouvoir suprême. En Valachie, après la mort de Ghika, régna son fils Gligoraskul (Grégoire), auquel Ahmed-Kœprili accorda sa protection, ainsi que Mohammed-Kœprili avait soutenu Ghika. Gligoraskul mena cinq mille cavaliers valaques et six cents fantassins dans l'expédition d'Ujvar (1). A la bataille de Lewa, les Valaques, postés à l'aile droite, prirent la fuite dès le commencement de l'action et préparèrent ainsi la victoire à l'armée impériale (2). Après la bataille de Saint-Gotthard le grand vesir convoqua de nouveau à Gran les woiwodes de Moldavie et de Valachie. Gligoraskul envoya le grand vestiaire, Démetrius Cantacuzène, avec 40,000 ducats auprès du grand vesir pour se faire excuser; mais Démetrius courut à Constantinople accuser le woiwode de trahison, et rejeter sur lui l'assassinat du vieux Constantin Cantacuzène. Ghika s'enfuit en Transylvanie, et le titre de prince de Valachie fut acquis par Radul, fils de l'ancien woiwode Leo, au prix énorme de 40,000 écus. Le surnom d'Istridiadschi (marchand d'huîtres), que lui donnèrent les Turcs, annonce assez quelle était l'origine de sa famille. L'administration de Radul n'offrit qu'une série d'exactions et de violences. Des nuées de Grecs avides, fléaux perpétuels de la Valachie, s'abattirent sur le pays et le pillèrent sans épargner les couvents et les églises. Avec l'argenterie des temples on fit des selles et des étriers pour le prince. Les trabans de Radul arrachèrent des doigts desséchés d'Igumenos Nicodème, vénéré comme un saint, ses anneaux d'or enrichis de pierreries. Enfin deux cents Bojars et Sluschitors s'en allèrent à Larisse où était la cour, pour demander l'éloignement des Grecs et la déposition du prince; ils furent écoutés (1). A la place de Radul, qui finit ses jours à Constantinople, fut élevé le vieux Dwornik-Anton (2). On le revêtit des insignes de sa dignité dans la plaine devant Larissa (13 mars 1669). « Je t'ai donné la principauté de Valachie, lui dit le sultan avec dignité, mais si j'apprends que tu opprimes tes sujets, je te coupe la tête. »

L'envoyé transylvanien Christophe Pasko, dont l'ambassadeur impérial Leslie avait en vain appuyé les demandes, était retourné dans son pays après un inutile séjour d'un an et demi à Constantinople, sans avoir obtenu ni la restitution des villages retranchés de sa principauté et inscrits sur les registres des impôts de l'empire ottoman (3), ni la diminution du tribut de 80,000 écus (4). Ce n'était point encore assez de cette contribution énorme à fournir au trésor turc; la principauté déjà si misérable fut épuisée par les querelles survenues entre le prince Apafy et l'un des nobles les plus puissants de la Transylvanie, Nicolas Zolyomy, au sujet d'un partage de biens. Zolyomy, esprit ardent et inquiet, jeté trois fois dans les fers, et toujours relâché sous Rakoczy, Barcsai et Kemeny (5), devait maintenant, en vertu de la décision de la diète de Vasarkely, partager ses biens avec Barkocky et Tœkœly, spécialement le domaine de Hunyad, où se trouvait le château du grand Hunyady, l'une des plus belles constructions du moyen-âge, élevée dans un site délicieux et conservée jusqu'à nos jours. Zolyomy eut recours

(1) Engel, Hist. de Valachie, p. [illegible].
(2) Engel, d'après del Chiaro et Bethlen.

(1) Rapport de Casanova, du 14 janvier 1669, de Tornova.
(2) Engel, Hist. de Valachie, p. 315.
(3) Dans Bethlen, p. 294.
(4) Bethlen, Hist. rer. Transylv., p. 294.
(5) Bethlen, p. 287.

au vieux Hamsa pascha, de Wardein, qui l'accueillit honorablement, adressa en même temps une lettre amicale au prince Apafy, pour lui annoncer que Zolyomy était entre ses mains. Apafy envoya une somme considérable au pascha pour le remercier d'un tel service, et Hamsa fit partir Zolyomy pour Temeswar, où commandait Kutschuk-Mohammed, le vainqueur de Kemeny. Zolyomy poursuivit sa route jusqu'à Constantinople; de son côté Kutschuk-Pascha chargea son kiaja d'aller promettre à la Porte au nom d'Apafy 12.000 ducats pour sa confirmation dans le pouvoir princier et l'éloignement de Zolyomy de la principauté. La même demande fut présentée officiellement par le représentant ordinaire de la Transylvanie, Jean David, et par l'envoyé extraordinaire Jean Nemes, par l'entremise de l'interprète Georges Brancovics (1). Le kaimakam Kara-Mustapha, dont l'avidité se flattait d'exploiter les affaires de la Transylvanie, renvoya les parties au diwan de Demitoka. Les débats ayant été portés devant le mufti et les kadiaskers, il fut décidé que les biens de Zolyomy, injustement retenus par Apafy, devaient être restitués au réclamant. Un tschausch alla porter à la diète de Radnoth une lettre du kaimakam pour Apafy. Elle était ainsi conçue : « Zolyomy s'est plaint auprès de la Sublime Porte que le château de Hunyad avait été promis à Tœkœly, Gyalu à Banffy, le haut comitat de Hunyad à Kapi. Mon ami, cela n'était pas convenable, car chez vous les biens des nobles passent aux fils; l'ordre du Grand-Seigneur est que tout ce qui a été enlevé à Zolyomy lui soit rendu. Tu dois l'entendre ainsi et laisser aller en paix le tschausch, porteur du présent message (2). » Mais Etienne Kadar, serviteur de Zolyomy, revenu avec le tschausch, échoua complètement dans sa tentative, quand il réclama au nom de son maître les domaines de Szekelhyhid et de Dioszeg, qui avaient été confisqués sous Rakoczy. Apafy fit transmettre la lettre du kaimakam et le rapport de l'envoyé Nemes, par le chancelier (l'historien de ces événements) Jean Bethlen (1), aux états rassemblés en diète, et l'on résolut de répondre à la lettre du kaimakam : que les états demandaient le renvoi de la décision sur les réclamations de Zolyomy devant les autorités du pays; qu'au reste ils étaient prêts à obéir au sultan. Apafy communiqua aux états sa réponse au kaimakam, rédigée dans un sens entièrement opposé par le chancelier Bethlen; elle était remplie de plaintes contre Zolyomy, et ne contenait pas un mot sur la restitution prescrite; elle réclamait même l'extradition de Zolyomy. En cette circonstance le kaimakam suivit la même marche qu'il avait tenue déjà dans les débats des Grecs et des catholiques de Chios, ou dans l'affaire d'un patriarche odieux à son troupeau, qu'il avait déposé moyennant 25,000 piastres. Cette fois il flatta ou repoussa alternativement les deux partis afin de leur arracher autant que possible par l'espérance ou par la crainte. Tant qu'il attendit les 12,000 ducats annoncés par le pascha de Temeswar, il se prononça contre Zolyomy; puis, gagné par les promesses de celui-ci, il le favorisa. Une seconde lettre à Apafy lui enjoignit de la manière la plus pressante de restituer les biens de Zolyomy, qui d'ailleurs serait bien soutenu auprès de la Porte. Nemes annonçant en même temps qu'Apafy courait le plus grand danger d'être déposé, que son plus grand ami et protecteur, le tschausch-baschi, était tourmenté de cette crainte à son égard, Apafy convoqua les états de la foire de Medyes à Carlsburg, et fit partir Jean Also pour Constantinople avec 10,000 ducats, afin de gagner le kaimakam. Il chargea en même temps ce messager d'un ordre secret pour Nemes. Il s'agissait de se défaire de Zolyomy par le poison, et un Turc se trouva prêt à consommer le crime, sous la condition de recevoir d'avance 7,000 écus (2). On commença par négocier avec Zolyomy, qui éleva ses prétentions outre mesure. Apafy, pour se rendre en quelque point aux ordres de la

(1) Bethlen, l. I, p. 326 et 329.
(2) Bethlen, l. I, p. 328.

(1) Bethlen, l. I, p. 330.
(2) Ibid., p. 349.

Porte, remit le château de Hunyad au représentant de Zolyomy, mais s'abstint de restituer Gyalu, quand il apprit par le rapport de son envoyé Nemes que les 10,000 ducats avaient enchaîné le kaimakam, et que ce dignitaire avait déclaré qu'il ne devait plus être question de Zolyomy. Dans la lettre du kaimakam apportée par un tschausch avec un chatti-schérif du sultan, il s'agissait bien encore de restitution, mais la lettre du Grand-Seigneur ne contenait pas une syllabe sur Zolyomy; on n'y voyait qu'un accusé de réception du tribut et des exhortations à une sage administration, le tout en termes généraux. Ainsi Apafy fut tranquillisé par le silence de la lettre du sultan et par l'assurance verbale du kaimakam donnée à Nemes, tandis que la mention de restitution faite en style officiel par le kaimakam ouvrait encore la voie à de nouvelles extorsions d'argent, et préparait des semences de nouveaux troubles intérieurs. En même temps qu'Apafy suivait de telles négociations auprès de la Porte, par ses agents Nemes et Alsо, il envoyait au grand vesir à Candie Balo dont la mission nous occupera plus tard.

Le grand vesir avait quitté Andrinople avec la sainte bannière, le 14 mai 1666, et déjà un an s'était écoulé depuis son départ. Mais avant de présenter le tableau de cette campagne d'Ahmed-Kœprili et des événements du siége de Candie, nous devons encore revenir au sultan, qui, au bout d'un an, prit la résolution de se rapprocher du théâtre de la guerre et d'aller en chassant d'Andrinople à Larissa, où furent plantés les étendards impériaux. L'astronome de la cour fut consulté dans cette occasion, comme de coutume, sur l'heure favorable. Le sultan voulant mettre à l'épreuve la science cabalistique d'Ahmed-Efendi, fit tenir par un page un petit miroir qui était recouvert, et pria l'astronome de deviner ce qui était là caché. Le rusé Ahmed Efendi, qui pouvait bien être d'intelligence avec le page, étala toutes ses tables, consulta tous ses horoscopes, ses supputations, et, après avoir long-temps médité, il dit enfin que l'objet caché devait être du verre. En soumettant ses calculs à l'examen du sultan, il eut soin de produire l'état de ses propres dettes écrit au revers d'une des feuilles contenant des chiffres cabalistiques; et le sultan se hâta de payer pour récompenser la pénétration si prompte et si sûre de l'astronome. Le moment du départ approchant, les sultanes Chaszeki et Validé furent envoyées à Constantinople, et le second vesir, le favori Mustafa, fut chargé de les escorter; le kaimakam, le mufti, les vesirs et les émirs les accompagnèrent jusqu'au bout des jardins d'Andrinople. Le sultan fit donner des chevaux aux grands dignitaires de l'état, quatre au kaimakan, deux au mufti et aux vesirs, un au defterdar et un au reis-efendi. Lui-même conduisit encore la Validé et la Chaszeki par Binarbaschi jusqu'à Kirkkilise, où il prit plaisir à goûter des cerises belles comme celles du Bosphore. Le lendemain, il versa beaucoup de larmes en se séparant de son épouse et de sa mère, et revint à Andrinople. A Binarbaschi, il manda auprès de lui le prédicateur de la cour, Wani, et lui envoya par le grand-écuyer quelques pièces de gibier, en lui faisant dire qu'il lui serait permis d'en manger, attendu que ce gibier était tombé sous la main du sublime Chalife. Le lendemain, le prédicateur invité à tirer à la cible avec les pages, ayant atteint le but, le sultan lui donna un arc doré.

Le kiaja président de la deuxième chambre ayant perdu la vue par l'effet d'une maladie de la rate, ses fonctions furent conférées par le sultan à l'historien Abdi, qui se trouva en même temps page de la nappe, chef de la troisième chambre des pages et secrétaire particulier du souverain. Quarante-trois têtes envoyées par l'inquisiteur d'Anatoli Mohammed-Pascha fournirent occasion au sultan de déclarer que quiconque mettrait à mort un innocent serait responsable du sang ainsi versé, dans ce monde et dans l'autre, et que les ministres et les gouverneurs ne devaient pas immoler des victimes pour satisfaire leurs passions personnelles. Enfin le 5 août eut lieu le départ du sultan, annoncé depuis quatre mois. Le mufti, qui était retenu au lit par la fièvre, reçut la permission de rester à Andrinople, et un gracieux chatti-schérif accompagna l'envoi de 1,000 ducats qui lui fut adressé. A la première station à Timurtasch, fut accordée au résident hollandais, Colier, l'audience dont il a été

déjà question (1). Le pascha déposé de Ssaida et Beirut, Mohammed-Schuhi, fut appelé devant le sultan, qui l'apostropha ainsi : « T'ai-je confié la province pour la ruiner ou bien pour protéger les serviteurs de Dieu? » et aussitôt la tête du coupable tomba sous le fer du bourreau. En trente-deux marches suspendues par trente haltes, le sultan se transporta de Timurtasch à Jenischehr (Larissa). Là furent établis les quartiers de la cour. Un soir au retour de la chasse, le sultan se fit présenter par le secrétaire Abdi un passage de l'histoire turque, et, après l'avoir lu, il envoya Abdi le porter au kaimakam Kara-Mustafa, pour qu'il en prît aussi connaissance. Le kaimakam lut et demanda si le sultan s'était arrêté sur ce point. Abdi répondit affirmativement et revint dire à son maître que le kaimakam avait pris un vif intérêt à la lecture des pages qui lui étaient signalées. Mohammed enchanté dit : « Le but de tous nos efforts est de laisser de bons souvenirs (2). » A Seres l'interprète Grillo, qui revenait de Venise, annonça l'arrivée d'un nouvel envoyé vénitien. Après la mort violente des deux secrétaires Giavarino et Padavino, chargés de suivre les négociations du pays de Crète, le grand vesir s'étant fait excuser à Venise de cette violation du droit des gens, et ayant demandé un autre envoyé, le *Collegio de' Savi* avait chargé de cette mission le général de Céphalonie, Zante et Corfu, Andrea Valerio, qui a écrit l'histoire de la guerre de Crète en sept livres avec une grande connaissance des affaires. Mais blessé de se voir, après tant de grands services, après avoir occupé les premiers grades militaires, réduit aux fonctions de simple secrétaire, il prétexta son ignorance des lieux et le manque d'interprète habile. Alors on chargea de la mission qu'il refusait le chevalier Luigi Molini, et celui-ci se présenta le 8 novembre 1668 à Larissa. Il entra de suite en conférences avec le kaimakam-pascha, le mufti arrivé de Seres après sa guérison, et avec le prédicateur de la cour, Wani. « Je suis venu, dit-il en débutant, pour arrêter l'effusion du sang. — Bien, bien, interrompit le kaimakam, il n'est pas question du sang à verser ; pour 10 aspres par jour nous avons incessamment 50,000 sipahis à notre disposition, et moyennant 6 aspres nous mettons sur pied un nombre aussi grand de janitschares; le rôle de la Porte est la guerre contre les infidèles ; elle n'est pas destinée à la paix. » L'envoyé offrit 100,000 ducats pour les frais de guerre, 24,000 ducats comme présent annuel, la restitution de Klis et d'autres places conquises en Dalmatie, si Venise conservait l'ancienne Candie, si la Porte voulait détruire la nouvelle Candie et d'autres forteresses jusqu'aux montagnes de Retimo, qui serviraient de frontières naturelles. Là-dessus Kara-Mustafa répondit « que c'étaient les anciennes propositions rejetées avant que le grand vesir partît pour la Crète; que le sultan voulait Candie, et que la guerre durerait indéfiniment, ce qui était pour lui une distraction ; que, s'il avait su que l'ambassadeur venait sans les clés de Candie, il ne lui aurait point accordé audience. » Molini répliqua que Candie n'était plus à la disposition de la république; qu'elle était entre les mains du pape, du roi de France et d'autres puissances chrétiennes, dont les troupes auxiliaires occupaient des postes importants. « La république, dit le mufti, a mis sa confiance dans les Espagnols, les Français et les Allemands; la Porte se repose en Dieu seul : avec cette assistance elle saura bien conquérir Candie (1). » C'est ainsi que se termina la conférence. Au reste l'envoyé fut bien traité ; on lui assigna 30 écus par jour pour son entretien, et on lui signifia qu'il pouvait maintenant partir ou rester, que la Porte ne s'en occupait plus.

Trois semaines après, audience fut accordée devant le sultan aux envoyés de Transylvanie et de Russie (2); le raja Duka fut revêtu du kaftan d'honneur en signe d'investiture de la Moldavie, et l'on reçut un dé-

(1) Colier, Raschid et Abdi sont d'accord pour le jour, le 4 rebiul-ewwel (12 août).

(2) Abdi, fol. 68.

(1) Rapport de Casanova, du 20 novembre 1668, dans Abdi, fol. 68, et Raschid, l. 1, fol. 40.

(2) Le 5 décembre, un mercredi, Abdi, fol. 69.

puté cosaque (1). L'accueil fait au député des Cosaques rebelles avait déterminé la mission de l'envoyé russe, qui apportait deux lettres. On lui promit que le chan tatare se tiendrait paisible s'il recevait les présents d'usage. Le kaimakam demanda à l'ambassadeur s'il était vrai que les Polonais eussent exprimé le souhait d'avoir pour roi le fils du czar. Le diplomate répondit qu'en effet le fils de son maître avait été appelé par les Polonais, mais qu'il ne se rendrait point à leurs désirs parce qu'il ne voulait pas se faire catholique. Le kaimakam se montra satisfait de cette déclaration. Marco-Antonio Mamucca della Torre, qui avait déjà reçu la bastonnade à Demitoka pour avoir traduit avec trop de lenteur les dépêches de l'envoyé polonais, était sur le point de subir encore un pareil traitement. Déjà il était étendu à terre, et il n'échappa cette fois aux coups que par les instances du reis-efendi. Un mois auparavant le kaimakam avait fait appliquer impitoyablement à cet interprète cent cinq coups, à son domestique cent vingt, parce qu'ils avaient lutté contre un tschausch, chargé de chasser un horloger de sa boutique. Quand le résident impérial se plaignit de ces faits auprès du reis-efendi, on lui répondit que Mamucca s'était attiré ce châtiment par son intervention inconvenante. Au milieu de circonstances si critiques, le résident impérial, qui avait suivi le camp et s'était fixé à Tornovo, dans le voisinage de Larissa, dut se juger très-heureux d'obtenir trois berats, le premier en faveur du commerce des Toscans, le second pour les négociants de Kaschau, et le dernier pour le consul général de la compagnie orientale, Lelio de Luca.

Le sultan passa tout l'hiver à parcourir en chassant le pays autour de Larissa. Un jour qu'il se livrait à son exercice favori, dans le canton de Catharino (3 février 1669), il entendit le bruit du canon venant de la côte; il lança son cheval de ce côté, et trouva un corsaire toscan de Livourne, qui poursuivait un tschaik, en lui lâchant des bordées. Le sultan ordonna aux bostandschis et aux pages qui l'entouraient de courir au secours de la faible embarcation; les gens de sa suite se jetèrent à l'eau sur des esquifs qu'ils trouvèrent en ce lieu, et montèrent ensuite sur le tschaik pour diriger plus habilement les canons qu'il portait. Le corsaire s'embossa et pointa ses pièces sur le rivage, de sorte que des boulets vinrent tomber non loin du sultan. Le lendemain un chatti-schérif appela de Larissa le grand fauconnier et le kapudan-pascha, mais le corsaire ne jugea pas à propos d'attendre les renforts demandés, et mit à la voile. Deux semaines après, des troubles éclatèrent à Constantinople, à Brusa et à Smyrne; ils avaient pour cause la fausse monnaie, dont les trois vaisseaux commandés par M. d'Almeras arrivés dans la capitale, avaient inondé ces trois villes. A Smyrne, une proclamation démonétisa les anciennes pièces de huit aspres, jusqu'alors si recherchées, parce que leur valeur intrinsèque était supérieure à celle des nouvelles du même titre nominal. Ce fut là un des motifs principaux pour accorder à l'ambassadeur français la permission de se rendre à la cour, qu'il sollicitait depuis long-temps. M. de La Haye prétendit qu'il venait seulement prendre congé, afin de partir avec l'escadre de M. d'Almeras, parce que depuis long-temps la Porte, sans égard pour les représentations diplomatiques, traitait les négociants français plus mal que les Hollandais et les Anglais. M. de La Haye avait en effet reçu l'ordre de revenir; mais, comme il lui convenait davantage de rester à Larissa, il négocia l'envoi en France d'un diplomate ottoman qui serait chargé d'une lettre où des indemnités seraient promises pour le commerce français, et dans laquelle il serait question du maintien de l'ambassadeur. Cette mission fut donnée au muteferrika Suleiman, qui dut avoir une suite de douze personnes. La porte ne lui alloua que 2,000 écus; l'ambassadeur lui fournit la même somme de sa pro pre bourse. Suleiman s'embarqua dans le port d'Athènes, sur l'un des bâtiments du sieur d'Almeras, et arriva au commencement de novembre à Paris. Le ministre des affaires étrangères, M. de Lyonne, le reçut avec le même cérémonial dont le grand vesir avait usé à l'égard de l'ambassadeur du roi. Comme Suleiman refusa de remettre aux mains de M. de Lyonne

(1) Le 2[illegible] redscheb ([illegible] décembre 1668), Abdi, fol. [illegible]9.

les lettres dont il était chargé pour le roi, Louis XIV lui-même lui donna audience. L'envoyé dit : « Le padischah, mon gracieux maître, sultan Mohammed, m'envoie auprès de Votre Majesté, padischah de France, avec cette lettre qui exprime le désir de voir continuer la bonne intelligence entre les deux empires. » Ce messager d'état, placé même comme muteferrika à un degré moyen dans sa classe, fit encore quelque difficulté de remettre sa lettre, demanda que le roi se levât et fît quelques pas en avant pour la prendre afin d'honorer le sultan. Le roi attendit sur son trône sans bouger, et dit en recevant la lettre de Suleiman qu'il lui ferait transmettre la réponse. La lettre du sultan s'enquérait sur les motifs du rappel de l'ambassadeur, et demandait pourquoi on voulait le remplacer tout simplement par un chargé d'affaires. Suleiman resta à Paris jusqu'à ce que le successeur de de La Haye, le sieur de Nointel, fût nommé comme ambassadeur. Cette mission turque en France fut la première qui excita un grand intérêt à Paris, et fit éclater l'orgueil ridicule des Orientaux à réclamer des honneurs extraordinaires des souverains européens. Une circonstance toute particulière encore qui la distingua, c'est que Suleiman introduisit à Paris l'usage du café, dont le vieux grand vesir Kœprili avait renouvelé tout récemment la défense, mais que son fils ne put maintenir malgré les prescriptions rigoureuses du prédicateur de la cour Wani, et malgré toutes les raisons politiques qui l'avaient déterminé à fermer pour jamais les cafés où se réunissaient des frondeurs du gouvernement. En ce moment, en dépit de toutes les décisions antérieures des muftis et des scheichs, en dépit des ordonnances des sultans et des réglements des grands vesirs, le café et le tabac à fumer restèrent désormais permis sur les rives du Bosphore comme sur les bords de la Seine.

Outre les troubles du marché provoqués dans les trois principales villes de l'empire, par l'introduction de la fausse monnaie, d'autres encore y éclatèrent. A Brusa, le peuple ameuté lapida le colonel des janitschares et le juge qui, dans la perception des impôts extraordinaires, refusaient de recevoir les aspres de mauvais titre. Les habitants de Boli lancèrent aussi des pierres sur le mufti et le juge, qui faisaient l'amas de salpêtre, et le mufti de la ville resta mort sur la place. Une seule émeute eut lieu à Kutahije ; à Andrinople, les mouvements furent déterminés par d'autres causes. Une vieille femme appelée Dschanbas-Kisi, qui prenait le rôle de défenseur des opprimés, avait arraché l'année précédente au sultan un chatti-schérif, en vertu duquel les habitants d'Andrinople étaient affranchis de l'obligation de fournir des rameurs à la flotte. Comme on voulait néanmoins faire cette levée, maintenant il y eut lutte et résistance. Le juge d'Andrinople adressa son rapport au kaimakam, et la vieille Dschanbas-Kisi se rendit elle-même à Brusa, pour implorer justice auprès du sultan. Le kaimakam la fit pendre sans procès, et le bostandschi-baschi d'Andrinople, qui se trouvait auprès de la cour pour faire des levées de rabatteurs destinés aux chasses du sultan, fut renvoyé au plus vite à Andrinople. Il fit aussitôt pendre la fille de Dschanbas-Kisi, qui voulait reprendre le rôle de sa mère et soutenir les opprimés, ainsi qu'une trentaine de ses partisans, et attacher un nombre égal de turbulents aux bancs des galères. Il extorqua violemment l'argent avec lequel on pouvait se soustraire à la presse maritime, et il poursuivait le cours de ses extorsions quand un ordre de Brusa l'arrêta dans ses excès. Le trésor fut ainsi privé de plus de 40,000 bourses ; mais il était temps de mettre un terme à la persécution, car beaucoup de rajas, poussés par le désespoir, voulaient se délivrer de la vie ; à Constantinople seulement neuf se pendirent; en somme plus de cent personnes périrent par l'effet des mesures de l'administration. D'un autre côté, le trésor recueillit des profits considérables par l'inoccupation d'emplois dans l'armée dont les traitements s'élevaient à 17 millions d'aspres. L'empire reçut une blessure cruelle par l'incendie d'Ofen, qui devint la proie des flammes avec tous les magasins et les arsenaux (30 avril 1669). Il ne resta pas une seule pièce de canon en état de service. La poudrière sauta en l'air et fit écrouler plus de soixante toises du mur d'enceinte de la place. Plus de quatre mille Turcs périrent dans ce désastre, sans compter les esclaves

chrétiens qui furent étouffés ou brûlés dans leurs cachots. On en trouva trente-deux enchaînés par couple et se tenant embrassés étroitement. Un mois après, quatre-vingts maisons brûlèrent aussi à Ujvar. Cet incendie et l'établissement d'un retranchement près de Komorn attirèrent la disgrâce du sultan sur le commandant de Neuhæusel, Sohrab Mohammed-Pascha. L'intendant des jardins, Kutschuk-Mohammed-Pascha, fut envoyé de Brusa à Neuhæusel, où, à peine arrivé, il fit trancher la tête à son prédécesseur, et l'envoya de suite à Brusa où le sultan chassait toujours, menant la vie errante et sauvage que son frère lui avait prédite au moment de mourir sous la main du bourreau. Mohammed ne se livrait pas à ce violent exercice sans éprouver de vives douleurs par suite d'une chute qu'il avait faite avec son cheval quelques années auparavant, en voulant franchir un large fossé; et souvent on l'enlevait de sa monture dans le plus triste état. Néanmoins il se lançait de nouveau à la poursuite du gibier à travers les champs et les forêts, les prairies et les bruyères. Cette agitation incessante était un besoin pour son esprit inquiet, mais il n'était pas emporté par le plaisir de répandre le sang. Si, depuis la naissance du prince Mustafa, il était préoccupé de l'idée d'immoler ses deux frères, c'est qu'il voulait assurer plus fortement le souverain pouvoir à lui-même et à son fils. La sultane Validé Tarschaw, russe ou polonaise d'origine, qui ne voulait pas que la vie de ses plus jeunes fils fût sacrifiée à la sécurité de l'aîné, et qui les protégeait avec une sollicitude maternelle, avait eu la précaution de les enfermer dans une chambre du harem, à laquelle on ne pouvait arriver qu'en passant par son appartement. Néanmoins une nuit le sultan entra le poignard à la main dans la chambre à coucher de la Validé. Deux des femmes esclaves de la princesse, chargées de sa garde, n'osant pas crier, la poussèrent pour l'éveiller. La sultane ouvre les yeux, se jette dans les bras de Mohammed, et le supplie de la tuer plutôt que ses fils. Le fratricide ne s'exécuta point; mais les deux esclaves trop vigilantes qui l'avaient empêché furent pendues. Cette tentative de meurtre eut lieu immédiatement avant le départ de la Validé et de la Chaszeki d'Andrinople pour Constantinople; alors la Validé désira être escortée par le kaimakam, le mufti et les kadiaskers, parce qu'elle craignait de n'avoir avec elle que le favori regardé par elle comme un instrument tout disposé pour l'accomplissement du fratricide médité par le sultan.

Cette immolation était devenue l'idée fixe de Mohammed; c'était la crainte pour sa propre vie qui le tourmentait ainsi, car il n'était pas d'une humeur sanguinaire, et il donna souvent des preuves d'un naturel doux et bienveillant. Ainsi on le vit pleurer la mort d'un cornac indien tué par l'éléphant confié à sa garde; un jour que le vieux médecin qui devait le saigner ne pouvait trouver la veine, le kaimakam ayant proposé de mettre à la retraite ce serviteur que l'âge avait rendu tremblant, le sultan s'y refusa en disant qu'il se rappelait les services rendus jadis par le vieillard maintenant affaibli. A la fête du petit Bairam il ne pouvait égorger que deux ou trois victimes, et laissait à une autre main à continuer le sacrifice; bien différent en cela de Selim Ier et de Murad IV, qui se plaisaient en cette occasion à répandre des flots de sang.

Le prince héréditaire Mustafa étant arrivé à l'âge de cinq ans, on fit une grande fête de l'inauguration de son éducation. Dans le village de Thogan, aux environs de Larissa, les tentes du diwan furent plantées à côté du pavillon impérial (4 juin 1667). Le mufti, le kaimakam, le vesir favori, le nischandschi, le defterdar, le prédicateur de la cour, Wani, les kadiaskers et tous les autres grands dignitaires de la cour et de l'état se réunirent dans l'ordre établi à la fête de la naissance du prophète, et amenèrent le prince héréditaire dans la tente impériale. Le sultan se leva, alla au-devant de son fils, lui baisa les yeux, et le fit asseoir à côté de lui. Wani, arrivé avant l'émir-efendi, destiné à donner des enseignements au prince, prit la parole, récita la formule « au nom du Dieu tout clément et tout miséricordieux, » et prononça les quatre premières lettres de l'alphabet, que le prince répéta trois fois après lui; la première leçon fut ainsi terminée. Ensuite les vesirs et les grands ulémas furent revêtus de pelisses de martre

zibeline; on donna aux autres des kaftans. Le sultan attacha, de sa propre main, au turban du prince un panache de héron, orné d'une agrafe de diamants. Le jeune Mustafa fut reconduit par toute l'assemblée; on jeta sur le chemin des pièces d'or et d'argent. Toute l'assemblée fut magnifiquement traitée dans les tentes du diwan.

Huit jours après, Mohammed fit tenir en sa présence une espèce de colloque scientifique, auquel il invita le mufti et les ulémas; on y lut et on y discuta quatre passages des commentaires de Beidhawi et d'autres ouvrages. Le sultan fut si content de la science théologique du mufti qu'il retira son propre kaftan pour le lui donner, et ordonna que, pour le prédicateur Wani et ses disciples, fussent dressées derrière le pavillon impérial trois tentes, où un repas leur serait servi deux fois la semaine après leurs savantes conférences. Le 29 juillet, mourut le secrétaire d'état pour la signature du sultan, Abdi-Pascha; sa place fut conférée au page Abdi l'historien, qui reçut en même-temps la dignité de vesir, quoiqu'elle ne fût pas nécessairement attachée à ces fonctions. Le sultan lui remit de sa propre main le chatti-schérif contenant la nomination, en lui disant: « Puisse le fardeau être léger pour toi! » Abdi sortit du harem et reçut l'hospitalité chez le kaimakam. Deux jours après, le sultan, au retour de la chasse, passant devant la tente du nouveau vesir, lui fit dire par le premier chambellan qu'il devait continuer l'histoire par lui entreprise. Le 31 août, mourut le savant médecin de la cour, Ssalih-Efendi, dont les fonctions passèrent à Hajatisade-Efendi. Mohammed passa tout l'été en Thessalie, au délicieux pays de Larissa, sur les rives du Pénée et de l'Enipée, dans les champs de Pharsale, sur les hauteurs du Cynocéphale, entre l'Othrys et le Pélion, entre l'Ossa et l'Olympe; un jour il tua un de ses meilleurs chevaux qu'il voulut lancer sur les pentes abruptes de l'Olympe; une autre fois il franchit à cheval un profond abîme, ouvert entre d'affreux rochers. Beaucoup de personnes de sa suite et d'autres encore, entraînées derrière lui pour lui faire leur cour, arrivant tout échauffées dans les hautes régions glacées des montagnes, tombèrent malades, et moururent brusquement là où il n'y avait pas assez de terre pour les ensevelir. C'est ainsi que Mohammed remplissait ses loisirs, tandis que Candie tombait sous les coups d'Ahmed-Kœprili.

Afin de pouvoir suivre, sans le briser, le récit de la dernière campagne de trois années en Crète, nous avons d'abord rappelé tous les événements contemporains; nous revenons maintenant au grand vesir, que nous avons laissé au moment de son départ d'Andrinople. Après une marche de quatre mois, Ahmed-Kœprili s'embarqua à Isdin (1), gouverna sur le cap Benefsche (Capo Mallo), et arriva le 3 novembre 1666 devant la Canée (2). Il employa deux mois à disposer ses quartiers d'hiver, puis se rendit dans le camp devant Candie, à la forteresse de la Nouvelle Candie, construite par les assiégeants, afin de visiter les ouvrages et l'armée. Là étaient les bandes de vétérans qui, durant vingt-deux ans, engagées dans la lutte sainte en Crète, avaient attendu si long-temps en vain l'arrivée d'un grand vesir. Kœprili reçut les hommages des sandschakbegs et des alaibegs, releva leur courage et leur inspira de la confiance en leur exprimant tout l'intérêt que le sultan et lui-même prenaient à leurs fatigues et à leurs exploits. Le lendemain, il fit à cheval le tour de la place avec le beglerbeg d'Anatoli, Kara-Mustapha-Pascha, vieux guerrier plein d'expérience, qui avait assisté aux deux premiers siéges de Candie et à celui de Neuhæusel, comme beglerbeg de Rumili, avec l'aga et le lieutenant-général des janitschares, puis revint à la Canée. A la fin de janvier parut la flotte égyptienne, forte de vingt-un vaisseaux et sept tschaiks. Elle fut attaquée en vue de la Canée par les Vénitiens, sous les ordres de Grimani et de Molino [26 février 1667]. Cinq bâtiments furent pris; celui du commandant, le beg égyptien Ramasan, fut brûlé; lui-même tomba entre les mains de l'ennemi, quoique quatorze galères sortissent de la Canée pour le délivrer (3). Comme on voulait avoir l'assistance de la marine des pirates africains, le chaszcki Mohammed-Aga

(1) Au lieu d'Istina dans Raschid, l. I, fol. 42, Istifa.

(2) Dschew. p. 224.

(3) Dschew. p. 230; Brusoni, l. XXII.

fut expédié avec une lettre du grand vesir pour Alger, Tunis et Tripoli, où il reclamait le concours actif des Barbaresques pour la conquête de Candie, devant laquelle le grand vesir était arrivé en personne avec l'étendard sacré. Comme il ne fut pas possible de racheter le beg d'Égypte, pour lequel Kœprili aurait volontiers donné 20,000 piastres, le grand vesir nomma pour le remplacer le chef des muteferrikas égyptiens, qui lui avait apporté du Kaire une lettre du scheich Baili. Après la mort de Ballarino, arrivée au moment de l'embarquement à Isdin, le grand vesir avait demandé à Venise de nouveaux négociateurs. La république envoya les secrétaires Giavarino et Padavino, qui apportèrent une lettre du doge, et offrirent une somme de 100,000 ducats, ainsi qu'une contribution annuelle de 12, 000. Kœprili s'abstint de répondre. Vers la fin d'avril arriva la flotte ottomane de trente vaisseaux avec des approvisionnements considérables, sous le commandement de Kaplan-Mustafa-Pascha [26 avril 1667]. Ce chef s'était signalé dans la guerre de Hongrie, à la prise de Novigrad, et le grand vesir lui avait donné la main de sa sœur ainsi que la dignité de grand-amiral, au moment où son autre beau-frère, Kara-Mustafa, était revêtu des fonctions de kaimakam à la résidence de la cour. Le 17 mai, le grand vesir quitta la Canée; le kapudan-pascha reçut ordre de se porter sur Tscheschme avec 5,000 janitschares, six vaisseaux et dix tschaiks, qui portaient des boulets; il parvint heureusement à Giropetra. La flotte ennemie, composée de trente vaisseaux, six mahones, vingt-cinq galères, parut trois jours après devant la Canée, et prit position à Karabusa, d'où elle établit ses croisières, sans que le grand vesir permît aux bâtiments turcs de s'avancer en mer. Toutes les forces du grand vesir consistaient en 40,000 soldats, outre 8,000 akindschis, et bientôt l'arrivée de renforts continuels porta le nombre des soldats à 70,000. Le camp retentissait du bruit du canon auquel répondait le feu de la place. Peu s'en fallut qu'un boulet n'emportât le grand vesir. Ahmed-Kœprili fit donner des pelisses de martre au commandant de l'armée de siége Ahmed-Pascha, à l'aga des janitschares Ibrahim-Pascha, et des kaftans d'honneur au beglerbeg d'Anatoli et à celui de Rumili. Il fit distribuer également environ trois cents kaftans d'honneur parmi les officiers des sipahis et de l'artillerie, les sandschakbegs et les alaibegs. Deux jours après, un conseil fut tenu sur le mode d'attaque. Les avis qui prévalurent furent ceux de Kara-Mustafa-Pascha, et de Pehliwan-Mohammed-Pascha, beglerbeg de Rumili, qui tous deux avaient assisté au premier siége, du serdar, Franc de naissance, et qui déjà sept ans auparavant avait exercé le commandement supérieur à Candie. Ils opinèrent pour l'attaque des bastions de Saint-André, des Juifs et de Martinengo. D'autres prétendirent qu'il fallait porter ses efforts sur le bastion de San-Demetrio; mais le grand vesir n'approuva pas ce parti, attendu que le bastion était à lui seul une forteresse. Il fut donc décidé qu'on laisserait quelques sipahis avec quelques cavaliers féodaux et quelques canons à l'orient de la ville, et que la principale attaque se ferait sur la partie occidentale.

En arrivant du nord à Candie le navigateur a sous les yeux une ligne de murailles formant une sous-tendante dont l'arc comprend le reste de l'enceinte de la place. A gauche est le château qui protége le port, peu spacieux mais sûr, ouvert seulement pour trente galères. Les vagues qui battent sans cesse le pied des murailles de ce côté rendraient superflus de plus grands ouvrages. La moitié de l'arc est défendue par sept bastions et un fort détaché, trois ouvrages à cornes, quatre redoutes, une demi-lune. Chacun de ces ouvrages avancés est encore protégé par des palissades, des lignes transversales, des batteries, des redoutes, au-dessous desquelles étaient pratiquées des galeries de mineurs qui s'entrecroisaient, où étaient préparés des fourneaux, disposées des poudrières. Laissant maintenant cette partie des fortifications, et commençant à gauche par le château du port, en suivant le côté oriental dans la direction du sud, pour revenir ensuite sur la ligne occidentale en allant du sud au nord, nous trouvons d'abord le bastion de Sabionera, dont celui de San-Demetrio était une dépendance; puis le bastion de Vetturi, avec un ouvrage à cornes appelé Palma; enfin le bastion le

plus septentrional, celui de Jésus. Entre ces trois bastions et le plus voisin s'élevait la redoute de Saint-Nicolas. Ces deux faces du nord et de l'est de la forteresse ne supportèrent cette fois aucune attaque. A partir de l'extrémité septentrionale où nous sommes parvenus, jusqu'à la mer, se dressaient quatre bastions renfermant trois courtines, dont chacune avait une redoute; chacun des trois bastions, suivant immédiatement, était précédé d'un ouvrage avancé; le quatrième et le sixième, d'un ouvrage à cornes, et le cinquième d'une demi-lune. Le bastion situé à l'extrémité nord-ouest portait le nom de Martinengo; les Turcs l'appelaient le piége du pourceau, parce que les chrétiens attirèrent et détruisirent beaucoup de moslims dans ce savant dédale de fossés, de redoutes et de parallèles. L'ouvrage à cornes placé en avant était celui de Sainte-Marie; puis venait une redoute, puis le bastion de Bethléhem, appelé par les Turcs redoute et bastion des Juifs. En avant du bastion de Bethléhem se développait la demi-lune Mocenigo. La redoute appuyée à la courtine tirée entre le bastion de Bethléhem et celui de Panigra, ainsi que l'ouvrage à cornes, touchaient au boulevard portant le nom de Panigra, transformé par les Ottomans en celui de Panighrad. Le septième bastion était celui de Saint-André; il s'élevait en face du Lazaret, au bord de la mer, en face de l'embouchure d'une rivière. Les Turcs l'ont nommé *la Reddition*, parce que là leur furent apportées les clés de la ville. Le long de cet ouvrage et d'une petite rivière parallèle aux lignes qui unissent les deux bastions de Saint-André et de Panighrad, les Turcs avaient construit jadis la forteresse de la Nouvelle Candie, qu'ils détruisirent immédiatement avant le siége, parce que le grand vesir voulait prendre position sur cet emplacement. Le camp turc était divisé en trois parties, dont les attaques se dirigeaient sur les trois bastions de Panigra, Bethléhem et Martinengo. A la gauche (en face de Panigra), le grand vesir, avec le beglerbeg de Rumili et l'aga des janitschares sur les ruines de la Nouvelle Candie; au centre les troupes égyptiennes, commandées par le renégat Ahmed-Pascha, en face du boulevard de Bethléhem et de la demi-lune de Mocenigo; à la droite, opposées à Martinengo, les troupes d'Anatoli, sous le commandement supérieur de Mustafa-Pascha. C'est avec ces forces tirées d'Europe, d'Afrique et d'Asie, qu'Ahmed Koeprili se préparait à renverser le plus ferme boulevard de la chrétienté dans la Méditerranée.

Le 28 mai 1667, le grand vesir ouvrit la tranchée devant Candie, sous le feu de trois cents canons; du côté de la place, trois pièces furent d'abord mises en batterie sur chacun des trois bastions; on tint en réserve les deux pièces de cinquante-six coulées dans l'île. Quinze jours après arriva un chatti-schérif du sultan qui encourageait ses troupes à bien faire; on apprit en même temps de Dalmatie que la forteresse vénitienne de Cattaro s'était écroulée par l'effet d'un tremblement de terre; et cette nouvelle parut aux Ottomans un heureux présage. Au solstice d'été le capitaine-général Morosini entra dans Candie, venant de l'île Standia, et son arrivée fut saluée par l'explosion des premières mines auxquelles on mit le feu des deux côtés. Huit jours après, parurent les escadres auxiliaires; les bâtiments du pape, commandés par le prieur Bichi, et les galères de Malte, sous les ordres du commandeur del Bene, mouillèrent à Standia; mais rien ne put décider ces deux chefs à tenter un débarquement ou toute autre opération propre à jeter la terreur parmi les assiégeants (1). Le beglerbeg de Siwas, qui amena six galères, prit position au centre; Husein-Pascha, ex-gouverneur d'Ofen, établit son quartier parmi les troupes asiatiques. Le defterdar-pascha fut chargé de faire préparer la maison de Katirdschisade dans le voisinage du camp pour les deux négociateurs vénitiens. Les explosions de mines et de fourneaux se succédaient sans interruption; c'était un roulement continuel. Jusqu'au 8 septembre les assiégeants avaient fait sauter cent cinquante-trois mines; les assiégés cent quatre-vingt-deux, et néanmoins le bastion de Panigra était encore debout, quoique le grand vesir portât sur ce point tous les efforts de la principale attaque. Ce fut seulement sept se-

(1) Viaggio di Villa, p. 139.

maines après que les Turcs parvinrent à planter cinq bannières sur la muraille ; mais trois mines fesant explosion lancèrent dans les airs trois des bannières et ceux qui les avaient plantées. Ce jour-là les assiégés lancèrent pour la première fois au-dehors des têtes de prisonniers ou de Turcs restés morts entre leurs mains. Le 11 novembre, les assiégeants, après l'explosion simultanée de quatre mines, livrèrent un assaut dans lequel périrent l'aga des janitschares, l'aga des dschebedschis (armuriers) et celui des serdengetschdis (volontaires). Les assiégés se retirèrent dans le bastion de Martinengo. Huit jours après, le grand vesir suspendit les opérations du siége pour toute la durée de l'hiver, sans pourtant abandonner les tranchées. En six mois et demi on avait consommé vingt mille quintaux de poudre ; huit mille soldats avaient été tués, quatre cents janitschares réduits à un état de mutilation par leurs blessures ; de deux beglerbegs de Rumili, l'un était mort naturellement, l'autre était tombé sous les coups de l'ennemi ; de deux begs égyptiens, l'un était prisonnier, l'autre tué ; les agas des janitschares et des silihdars étaient restés sur le champ de bataille ; la mort avait moissonné parmi les officiers supérieurs comme parmi les soldats. Le kapudan-pascha Kaplan fut appelé de la Canée à Candie ; on garda douze vaisseaux pour l'hiver, le reste de la flotte put regagner Constantinople. Les deux secrétaires de la république, Giavarino et Padarino, avaient été retenus par le grand vesir afin de faire croire à ses troupes qu'ils étaient investis de pouvoirs pour remettre la place aussitôt que les assiégeants auraient planté leurs bannières sur les bastions ; ensuite on s'en défit secrètement, sans doute parce que les troupes, ayant vu les drapeaux turcs flotter sur Panigra sans que la place fût remise, devaient être entretenues dans l'opinion que les négociateurs avaient payé de la vie la perfidie de leurs offres (1). Toutefois, afin d'éloigner de lui tout soupçon, Ahmed-Kœprili adressa de sa propre main une lettre au doge de Venise, l'invitant à lui envoyer de nouveaux négociateurs pour remplacer Giavarino, comme si ce dernier eût fini de mort naturelle. La neige et les pluies forcèrent le grand vesir à quitter les tranchées le 16 janvier, mais il prit des mesures pour qu'elles fussent surveillées durant l'hiver alternativement par le kiaja avec mille segbans, les sandschakbegs, le beglerbeg de Rumili avec sa cavalerie feudataire, et par le kulkiaja avec les janitschares.

Des déserteurs firent observer au grand vesir qu'en établissant des batteries aux deux extrémités des murailles touchant à la mer, on rendrait extrêmement difficile l'entrée des convois. En conséquence, Ahmed-Kœprili ordonna de dresser des batteries dirigées du côté de la mer, à l'extrémité du rempart baigné par les flots, en face du bastion Sabionera, appelé par les Turcs *bastion Rouge*, et du bastion de Saint-André ou du marais. Comme la nature du sol, devant Sabionera rendait l'ouverture des tranchées impossible à l'aide de fascines et de gabions on y éleva deux redoutes, d'où un feu croisé pouvait atteindre les vaisseaux qui chercheraient à entrer. Le 14 février 1668, un parlementaire avec le drapeau blanc apporta une lettre du capitaine-général Morosini pour le grand vesir, auquel on proposait d'ouvrir, immédiatement et sur les lieux, des négociations, pour épargner les lenteurs des messages à expédier à Venise. Il fut répondu que le grand vesir, dont l'autorité était illimitée, ne pouvait entrer en conférences avec le capitaine-général que dans le cas où celui-ci serait revêtu de pleins pouvoirs pour céder pays et forteresse. Afin de faciliter les convois de la Canée au camp, qui se faisaient par des chemins pratiqués dans les rochers, on fortifia le port de Tschanakliman (Saint-Pelage), à quatre lieues de Candie, au moyen d'une palanque. Alors le provveditore Lorenzo Cornaro s'établit avec sept galères devant le port. Le grand vesir envoya l'ordre à Memisade-Mohammed-Pascha, commandant de l'escadre de Retimo, forte de douze vaisseaux de guerre, de se porter sur Cornaro. Memisade fit répondre que ses équipages étaient à peine assez nombreux pour maintenir en ordre les esclaves attachés aux bancs des rameurs, mais que, si on voulait lui donner des renforts, il était prêt à opérer contre

(1) Valla, p. 255.

les Vénitiens. Le grand vesir lui fit passer douze cents hommes sous Chalil-Pascha, beg-lerbeg d'Anatoli. Morosini, averti de ces dispositions, expédia trois conserves portant six cents Italiens et Français avec deux escouades de ses gardes, contre douze bâtiments turcs, chargés de vivres, qui devaient entrer de nuit dans la baie de Fodella, à une lieue de Tschanakliman. Les Vénitiens avaient vingt bâtiments. Les ténèbres couvraient le ciel quand les deux escadres se trouvèrent en présence; et Memi-Pascha, marin plein d'expérience, recommanda vainement à Chalil-Pascha de ne point attaquer, attendu qu'il ne connaissait point la force de l'ennemi; Durak-Beg, l'un des plus fameux corsaires moslims, combattit avec avantage la galère de Polani. Mais Morosini, accourant pour appuyer les siens, fit lancer des brandons enflammés dans la galère turque, qui fut capturée après la mort de Durak-Beg : Memi-Pascha avait disparu. Outre le bâtiment de Durak-Beg, les Vénitiens prirent encore cinq bâtiments aux Turcs; il n'en échappa que sept, qui purent gagner Retimo. Parmi les prisonniers, au nombre de quatre cents, étaient les begs de Chypre et de Navarin, Mustafa, le tschausch de Chalil-Pascha; parmi les morts on signalait Memi-Pascha, Durak-Beg et deux begs de Komorn. Un vaisseau, chargé de prisonniers, portant les drapeaux conquis, fit une entrée triomphale dans Venise, et la république donna le titre de son chevalier au capitaine-général Morosini (1).

L'armée des assiégeants, étant réduite à vingt mille hommes, dont quatorze mille seulement en état de combattre, l'arrivée des renforts était chaque jour plus indispensable. Enfin abordèrent à Giropetra dix frégates avec mille janitschares; puis d'autres bâtiments arrivèrent successivement : on reçut en tout cinq mille janitschares et mille soldats d'élite, choisis dans les meilleures troupes égyptiennes. Le marquis Villa, qui avait été envoyé par le duc de Savoie au secours de la république et s'était signalé parmi les plus vaillants défenseurs du bastion de Panigra, fut rappelé et sa place occupée par le marquis français de Saint-André Montbrun. Le grand vesir s'occupa d'augmenter l'artillerie de siége. Outre vingt gros canons et dix mortiers, qui avaient été fondus en Crète, il en fit couler d'après le calibre vénitien, afin d'employer les trente mille boulets lancés de la place et recueillis par les Turcs. Satisfait des fondeurs, il leur distribua des présents. Mohammed-Aga revint de sa mission auprès des États barbaresques avec des lettres des pachas. Mohammed, pascha de Tunis, promettait dix vaisseaux bien équipés; Osman, pascha de Tripoli, six; Ismail, pascha d'Alger, s'engageait à faire tout ce que lui permettrait la guerre continuelle dans laquelle il était engagé avec les Français. Le kapudan-pascha Kaplan entra enfin heureusement avec toute sa flotte dans le port de Fodella.

Enfin, au commencement de l'été, le siége reprit avec une nouvelle ardeur et sous d'heureux auspices : l'un des boulets lancés par les Turcs frappa le général de Candie, Bernardo Nani, et un rapport du kapudan-pascha fit connaître un avantage remporté dans les eaux de Nio sur le chevalier Giorgio Vitali, signalé dans les annales ottomanes comme l'un des plus fameux corsaires vénitiens; Vitali avait péri dans l'action. Cette perte des Vénitiens ne fut nullement compensée par l'arrivée des galères romaines, sous les ordres de Rospigliosi, neveu du pape Clément IX (1), qui, au lieu de troupes auxiliaires, avait à bord le dominicain Padre Ottomano, frère prétendu de Mohammed IV. Sa présence insignifiante n'imprima aucun caractère nouveau aux événements (2); le 11 juin, le grand vesir rentra dans la tranchée, et aussitôt recommencèrent de part et d'autre les explosions de mines, dont on on avait compté douze cents dans les neuf mois de siége de l'année précédente. Aux troupes établies dans l'île s'étaient joints maintenant mille Égyptiens, huit cents janitschares, quinze cents dschebedschis, mille

(1) Brusoni, l. XXIV, p. 218, et Gratiano, Gesta mauroceni Peloponnesiaci, l. II, p. 147-153.

(1) Voyez à la bibliothèque impériale parmi les manuscrits de Rangoni, n° IX, fol. 15; Viaggio del generalissimo di mare el cav. Vinc. Rospigliosi per il soccorso di Candia.

(2) Brusoni, l. XXIV p. 222, et Dschew. p. 364.

topdschis, mille pontoniers et mineurs, cinq cents Syriens, quatre mille sipahis et silihdars volontaires, munis en abondance de tout le matériel et de tous les approvisionnements nécessaires. Comme la lumière des canons ottomans avait été élargie par la quantité de coups qu'ils avaient tirés, il fut jugé convenable de les refondre : l'opération se fit dans la fonderie établie en Crète même, et d'après l'opinion alors dominante sur l'excellence de l'argile tirée des eaux douces près de Constantinople, et sur son usage indispensable pour la fabrication des moules destinés à toutes les pièces de calibre léger, des cargaisons entières de cette matière, accumulées pendant l'hiver, furent employées à la refonte de l'ancienne artillerie et à la fabrication de vingt nouveaux mortiers. Telle était la réputation de cette argile que des navires de commerce anglais, français, toscans et génois envoyaient de nuit leurs chaloupes en puiser dans les eaux douces, et s'en faisaient un lest; mais des ordres sévères du kaimakam interdirent cette exportation. L'escadre de Tripoli, forte de six vaisseaux, qui, depuis la victoire remportée sur Giorgio Vitali, avait encore enlevé un bâtiment à l'ennemi, jeta l'ancre sur la côte de l'île, à Matella, et les capitaines furent revêtus de kaftans. Ils venaient demander la permission de retourner à Tripoli pour se ravitailler; mais on les chargea d'ordres pour le juge de Smyrne, qui devait envoyer à l'armée des approvisionnements : en même temps on leur enjoignit de croiser devant l'île de Crète, à la hauteur de Giropetra, de concert avec les vaisseaux d'Alger. Tous les efforts de l'attaque s'étaient portés l'année précédente sur la partie occidentale de la ville et sur le bastion de Panigra, réduit à la fin en un monceau de ruines; maintenant on dirigea le feu sur deux extrémités de la muraille baignée par la mer, contre le bastion de Sabionera au nord-est, et celui de Saint-André au nord-ouest. C'était un bruit continuel de pétards, de grenades, de fusées, étouffé quelquefois par l'explosion plus formidable d'une mine chargée de soixante-dix tonneaux de poudre, ou par celle d'un magasin à poudre, ainsi qu'il arriva près de l'église de Saint-Pierre (1).

Le général Cornaro défendait le poste si important de Saint-André; le bastion de Sabionera était confié aux soins du général Battaglia : celui-ci périt dans une sortie. Quinze jours après, tombèrent aussi le vaillant baron allemand de Frisheim et le marquis Francesco Villa, revenu comme général pontifical. Beaucoup des plus nobles Vénitiens avaient succombé ou bien étaient retenus par de graves blessures, tels que Balbi, Badoero, Barbaro, Pisani, Grimaldi, Cornaro et le marquis français Montbrun. De fréquents chatti-schérifs du sultan enflammaient le courage des assiégeants; ces pièces, rédigées, écrites par des secrétaires du cabinet, étaient toujours considérées comme lettres autographes, à cause des mots que le sultan écrivait en tête, et qui souvent se bornaient à dire : « Qu'il soit fait conformément à ceci. » Quelquefois aussi il ajoutait : « après l'agrément et la décision du maître. » Sur la dépêche remise au grand vesir quatorze jours après son arrivée dans les tranchées, le sultan avait ajouté de sa main : « Il doit être fait suivant mon écrit impérial. Dieu veuille réjouir au plus tôt par la victoire et la conquête le pays de Mohammed! S'il plaît au Ciel, je me mettrai en route incessamment, et je m'efforcerai chaque jour de me réunir aux glorieux champions de l'Islam, mes serviteurs. Que Dieu vous fasse saisir le but de vos désirs! c'est là l'objet de mes prières, la nuit comme le jour. »

Le mois de novembre était bien avancé, quand une courte lettre du sultan annonça au grand vesir l'arrivée d'un envoyé vénitien à Larissa : on lui faisait connaître en même temps l'impossibilité de continuer la guerre l'année suivante, avec un aussi grand déploiement de forces. Le grand vesir resta trois jours comme accablé sous le poids des soucis; le quatrième, il rédigea son rapport au sultan, et il écrivit en outre au sultan, au kaimakam, au mufti, au favori, à l'écuyer, au prédicateur de la cour, Wani; leur représentant à tous avec les couleurs les plus vives que trois cents aunes des murailles de la place étaient écroulées, et que les assiégeants n'étaient plus qu'à dix aunes de la muraille intérieure; qu'après s'être frayé un chemin à travers tant de redoutes,

(1) Brusoni, l. xxi, p. 2[illegible].

de retranchements, de décombres, avoir fait de si grands progrès à travers tant de périls, avoir surmonté tant d'obstacles avec la grâce de Dieu, sans doute ils franchiraient les dix aunes qui restaient; qu'il ne fallait pas se laisser éblouir par des offres d'argent, ni tromper par de faux rapports; que l'armée et le général resteraient encore cet hiver dans la tranchée. Ces lettres produisirent leur effet. Molini, qui avait été déjà écouté à Larissa, fut renvoyé à la Canée au grand vesir. Il s'efforça d'adoucir Kœprili en protestant qu'il n'avait pas été en son pouvoir de céder Candie, quand il était à Larissa; que depuis il n'avait reçu aucune instruction nouvelle; qu'il n'était autorisé qu'à céder les montagnes au-delà de Candie, et à s'engager au paiement de contributions annuelles. Le grand vesir le fit venir au camp, l'accueillit honorablement et le logea comme son devancier dans la maison de campagne de Katirdschioghli. Kœprili savait bien que Molini n'avait pas pouvoir de céder Candie; mais il avait besoin de la présence de ce négociateur pour apaiser les murmures des sipahis et des silihdars, dont cinq cents environ, fatigués de la longueur du siége, s'étaient ameutés autour de la tente du chef suprême, menaçant de le lapider. L'aga, le kulkiaja, le beglerbeg de Rumili, au bruit de ce mouvement, accoururent avec leurs soldats les plus fidèles, et chassèrent les mutins à coups de bâtons. Puis ils engagèrent le grand vesir à ne pas s'affecter trop fortement de cette circonstance, attendu que c'était depuis longtemps l'usage de cette canaille d'agir ainsi : pour cette raison son père Mohammed-Kœprili avait réduit les sipahis et les silihdars à quatre ou cinq mille. Les volontaires, enrôlés à Constantinople moyennant une solde élevée, et les rajas pionniers fournissaient, dirent-ils, un meilleur service que les sipahis et même que les janitschares; ces ramas d'émeutiers, tout fiers de la protection de scribes et de tschauschs, avec leur solde de 80 à 120 aspres par jour, dévoraient le trésor et ruinaient l'empire, ainsi qu'on en avait fait souvent la funeste expérience. A l'envoyé vénitien qui offrait de l'argent, Kœprili répondit : « Nous ne sommes pas des marchands : nous avons assez d'argent, et nous ne renoncerons à Candie à aucun prix. »

Le siége continua donc au cœur de l'hiver; et au retour du printemps il fut repris avec une nouvelle ardeur qu'entretint l'arrivée de nouveaux renforts. Les plus grands obstacles étaient opposés par le bastion de Sabionera, où les Vénitiens mirent le feu à une mine chargée de deux cents quintaux de poudre. Hommes et canons sautèrent en l'air, et les janitschares déjà fort avancés durent reculer. L'explosion de cette mine détruisit aussi la batterie du defterdar-pascha établie devant Sabionera, à force de travaux. Entre Sabionera et un ouvrage rattaché au fort de San-Demetrio, s'étendait, sur une longueur de cinq cents aunes et une profondeur de deux cents, un rocher sur lequel on avait été réduit à établir des fascines et des gabions, faute de pouvoir le creuser pour se mettre à l'abri. Le grand vesir fut informé par des espions que depuis six mois les Vénitiens étaient occupés à pratiquer une mine sous ce rocher. Aussitôt il fit percer cinq à six puits qui atteignirent les couches de sable étendues sous le roc. Les assiégés mirent le feu à la mine qui fit voler le rocher en éclat et trembler la terre à deux lieues de distance. Aidés par les lumières d'un renégat allemand, les Turcs poussèrent assez loin une mine contre Sabionera; mais avant l'écroulement des galeries extérieures du bastion, les Turcs disposés à l'assaut se contentèrent de décharger leurs fusils, de lancer leurs grenades, puis se retirèrent. Quinze jours après, l'aga des janitschares fut appelé en qualité de kaimakam à Constantinople, pour y ramener l'ordre parmi les habitants qui se permettaient toutes sortes de propos. Sa place passa au premier lieutenant-général des janitschares, que nous rencontrerons plus tard sur la brèche d'Ofen, dont il sera le dernier gouverneur. Chaque pas était arrêté devant Sabionera par des palissades, des chevaux de frise, des herses, des trappes, des fossés, des casemates recouvertes en terre. Les assiégeants avaient moins de peine au bastion de Saint-André, où une bombe frappa mortellement le proweditore Cornaro. Un parlementaire, que les assiégés voulaient mettre en communication avec Molini, fut repoussé; et l'on signifia aux Vénitiens que leur correspondance devait

passer par le camp (1). A la fin de mai 1669 le bastion de Saint-André était presque entièrement entre les mains des assiégeants. Le capitaine-général Morosini et le marquis Montbrun vinrent s'y placer pour opposer une dernière défense (2). Alors sept cents volontaires turcs se mutinèrent. L'aga des janitschares et le beglerbeg de Rumili accoururent pour les cerner et les tailler en pièces ; ces malheureux expièrent leur faute en se jetant dans les fossés de Sabionera.

Le premier jour de l'année ottomane, (1er juin 1669) un chaszeki apporta une lettre du sultan qui avait écrit de sa propre main : « J'irai te contempler, mon lala ! cette année tu dois te mettre à l'œuvre avec vigueur et vaillance ; je t'ai engagé, ainsi que les valeureux champions de la foi combattant à tes côtés, envers le Dieu tout-puissant. Je sais comment vous avez lutté et triomphé depuis deux ans : que vos visages soient radieux dans ce monde et dans l'autre, maintenant et au jugement dernier. Puissiez-vous, dans cette année de bénédiction, avec la faveur de Dieu, conquérir Candie. J'attends de vous de plus grands efforts encore. » Après la lecture du chatti-schérif dans le diwan, le grand vesir prit la parole et dit : « Vous avez entendu l'ordre de notre glorieux padischah ; ce qui doit arriver arrivera. Notre padischah veut la place : qu'en dites-vous ? Peut-être ma présence vous gêne et vous empêche de parler ; je vais me retirer afin que vous puissiez librement exposer vos idées. » Quand il fut sorti, l'alaibeg des troupes asiatiques, Resul-Aga, prit la parole : « Grâce à Dieu, nos tranchées avancent ; nous sommes maintenant à vingt-cinq aunes sur le glacis de la place ; le bastion Rouge et celui de la Femme (la fausse-braye) sont détruits. Nous pouvons maintenant, sans nous inquiéter du feu de l'ennemi, nous occuper d'enlever la place. » Tous adhérèrent à cette opinion par acclamations, et le grand vesir rentra dans l'assemblée. Il fut résolu de diriger huit attaques sur Sabionera, dont quatre devaient être faites par les janitschares, la cinquième par les dschebedschis volontaires, la sixième par les silihdars volontaires, la septième par les sipahis crétois, la huitième par les troupes de Rumili (1). Les mines continuèrent à ruiner les murailles et les bastions. L'arrivée de la flotte du kapudan-pascha à la Canée enflamma le courage des assiégeants ; mais bientôt les assiégés se livrèrent aux plus brillantes espérances à l'apparition de l'escadre française sous les ordres du duc de Noailles, portant la fleur de la chevalerie : le vaillant comte de Saint-Pol Longueville, le chevalier de Vendôme, alors âgé de quinze ans, qui devait être plus tard le grand-prieur de France ; le chevalier d'Harcourt et d'autres princes de la maison de Lorraine et de Bouillon ; des gentilhommes des plus beaux noms, Dampierre, Beauveau, Colbert, Castellane, le maréchal de Lamothe-Fénelon et ses deux fils ; le jeune Sévigné, et beaucoup d'autres nobles « avec six mille pourceaux mal intentionnés, » dit l'historiographe de l'empire (2). Cinq jours après l'arrivée des troupes françaises, le jeune duc de Beaufort périt dans une sortie contre les tranchées, entre le fort San-Demetrio et celui de Sabionera, avec six cents cavaliers et autant de fantassins. Le kapudan-pascha paya 10 piastres pour chaque tête présentée sur une lance, le grand vesir en donna 15 ; un prisonnier vivant en valut 17 au moslim qui l'amenait. Le butin en selles garnies d'argent, en riches harnais de chevaux en boutons d'émeraude, en anneaux de rubis et en bijoux de toute espèce fut si grand que le camp semblait être transformé en boutiques d'orfèvres et de joailliers (3). Après avoir cherché trois jours le cadavre du malheureux duc, les Français envoyèrent un héraut avec le drapeau blanc dans le camp pour demander ces tristes restes (4). « Cheveux blonds, taille élancée, tel est le signalement du duc de Beaufort ; s'il est encore en vie, nous vous donnerons ce que vous voudrez : s'il a succombé, nous vous paierons son cadavre au poids de l'or. » Tou-

(1) Brusoni, p. 301 et 302, d'accord avec Raschid, l. 1, fol. 58 et Dschew.

(2) Brusoni, p. 302.

(1) Raschid, l. 1, fol. 59 ; Dschew. p. 423.

(2) Ibid., fol. 60.

(3) Ibid.

(4) Ibid., d'accord avec la relation insérée dans Brusoni, p. 304.

tes les recherches furent inutiles. Au commencement de juillet parurent les escadres auxiliaires réunissant vingt-neuf vaisseaux, sept romains, quinze français et sept maltais, qui traînaient après eux les petits bâtiments dalmates. Ces renforts apportés aux chrétiens, loin d'abattre le courage des Turcs, l'exaltèrent. Morosini tint conseil avec les commandants des escadres auxiliaires pour une attaque générale contre les tranchées de l'ennemi du côté de la mer, qui serait appuyée par une sortie de la garnison de la place. Toute la flotte de soixante-dix à quatre-vingts voiles [24 juillet] s'approcha en demi-lune contre les tranchées, dont les pièces étaient maintenant tournées vers la mer. Malheureusement un bâtiment français sauta en l'air par la maladresse des bombardiers, et les débris tombèrent au milieu des batteries turques, au bruit de huit mines auxquelles les assiégés avaient mis le feu. La flotte se présenta donc en désordre ; la sortie ne s'exécuta pas convenablement ; Morosini ne voulut pas hasarder les quatre mille hommes réclamés par le duc de Noailles, car c'était sa dernière ressource. Cent cinquante Français avec un nombre égal d'Allemands se portèrent contre l'ennemi sans lui causer de grands dommages : ainsi cette entreprise, concertée avec tant de soin, échoua complètement. Le chef des belles troupes de Brunswick, arrivées tout récemment (1), le comte de Waldeck, tomba blessé mortellement (2) sur la muraille touchant à la mer, où il s'était élancé pour repousser les assiégeants qui menaçaient de s'avancer du bastion de Saint-André sur la porte Tramata, et du bastion de Sabionera vers l'arsenal (3). De ce côté treize approches roulantes touchaient presqu'à la place : quatre étaient conduites par les janitschares, trois par les troupes de Rumili, une par les sipahis feudataires de Crète (4), une par les dschebedschis, une par les segbans du grand vesir, une par l'aga de Constantinople, deux par les troupes d'Anatoli. Mais le plus grand fléau pour les assiégés, c'était la mésintelligence entre Morosini et le duc de Noailles ; cet amiral fut rappelé avec les escadres pontificale et maltaise. « Ils partirent pour l'enfer, dit l'historiographe de l'empire, cet asile du désespoir (1). » Après le départ des Français la garnison se trouvait réduite à quatre mille hommes en état de porter les armes ; les ouvrages extérieurs et intérieurs étaient percés à jour de tous côtés par l'effet des mines. La reddition fut donc résolue en conseil de guerre durant le jour. Les conditions se négocièrent par l'entremise des députés de Morosini, Anatoli et Scordili, avec le karakulak Ahmed-Aga et l'interprète de la Porte, Panajotti, qui tous deux jouissaient de la plus haute confiance du grand vesir. L'habileté de Panajotti facilita la conclusion de la capitulation, et enfin, au bout de sept jours, le 6 septembre, dans une tente dressée à cet effet, les plénipotentiaires vénitiens et cinq commissaires turcs, le gouverneur d'Alep, ancien kiaja du grand vesir, Ibrahim, le kelkiaja Sulfikar, le petit maître des requêtes, le karakulak Ahmed-Aga et Panajotti signèrent le traité en dix-huit articles, qui remettait Candie et l'île entière aux Turcs (2).

Kœprili combla Morosini d'attentions et d'égards, et lui envoya chaque jour des rafraîchissements. A son imitation, les officiers des tranchées turcs devant Sabionera et Saint-André voulurent connaître personnellement les vaillants adversaires qu'ils avaient eu à combattre : les uns louaient le courage des Savoyards, ou du duc de La Feuillade et de ses compagnons, les autres vantaient les chevaliers de Malte. L'aga des janitschares et le beglerbeg de Rumili traitèrent le général Montbrun et le chevalier Grimaldi avec distinction (3). Dans l'espace de trois semaines la ville fut entièrement évacuée ; la garnison se retira ainsi que toute la population ; il ne resta que deux prêtres grecs, une femme et trois juifs (4). Dans la nuit du 26 au 27 septembre, la grande croix, qui avait été jusqu'alors dressée sur les remparts de Candie, fut descendue ; et le lendemain matin à neuf heures, sur la mu-

(1) Brusoni, p. 308.
(2) Giornale di Rospigliosi.
(3) Brusoni, p. 307.
(4) Raschid, l. i, fol. 60.

(1) Raschid, l. i, fol. 61.
(2) L'acte est dans l'Insché du reis-efendi Mohammed, n° 146.
(3) Brusoni, l. xxvii, p. 127.
(4) Rycaut, dans Knolles, l. ii, p. 209.

raille du bastion de Saint-André, appelé dès lors bastion de la Reddition, Ahmed-Kœprili reçut dans un plat d'argent les quatre-vingt-trois clefs de la ville, des ouvrages de fortification et de tous les édifices publics (1). Le grand vesir mit 400 ducats dans le chapeau du principal bourgeois de la ville qui lui présentait cette offrande, il en donna 100 aux deux compagnons de ce député, et les trois Candiotes furent revêtus de kaftans d'honneur ainsi que le karakulags et l'interprète de la Porte. Le frère et l'oncle du grand vesir, le reis-efendi, le kiajabeg, les deux maîtres des requêtes, vinrent baiser le bord de ses vêtements, versant des larmes de joie. Le grand vesir envoya les clefs à l'aga des janitschares, et lui ordonna d'occuper la place avec le kulkiaja, en ne laissant personne s'y introduire par curiosité avant l'entière évacuation par les chrétiens (2). Alors seulement Ahmed-Kœprili rédigea de sa propre main le rapport au sultan sur la conquête de Candie et la conclusion de la paix (3). Le lendemain il se rendit à Emadin auprès de sa mère, femme pieuse et sage, qui, après la mort de son époux, avait contribué puissamment par sa prudence à faire passer sa succession à son fils (4), et l'avait suivi à Candie, pour être témoin de ses exploits. Les yeux baignés de pleurs délicieux, elle embrassa ce fils aîné, et demanda la permission d'entreprendre avec le plus jeune, Mustafa-Beg, le pèlerinage de la Mecque pour rendre grâce à Dieu d'un si glorieux triomphe (5). Durant sept jours la forteresse et le camp furent illuminés en réjouissance de la conquête et de la conclusion de la paix. Six jours après le départ des habitants de Candie, le grand vesir réunit auprès de lui les chefs de l'armée et les colonnes du diwan, et après leur avoir fait servir du café et des sorbets, il les combla d'éloges pour les bons services qu'ils venaient de rendre : « Vous avez tous contribué à cette conquête de toutes vos forces et de toute votre âme. Que votre visage resplendisse dans les deux mondes ! Que le pain du padischah vous soit légitimement acquis ! Je représenterai sous les yeux de notre sublime maître la grandeur de vos services, et je m'occuperai de faire tomber des récompenses sur vos têtes, suivant la mesure de vos grades (1). » Il exprima successivement les mêmes sentiments aux janitschares, aux sipahis, aux alaibegs de Rumili et d'Anatoli. Les vesirs furent revêtus de pelisses de martre zibeline ; des kaftans furent donnés aux beglerbegs et aux sandschakbegs, aux agas des janitschares, aux sipahis, aux silihdars, aux dschebedschis et aux topdschis. Le lendemain vendredi, le grand vesir entra solennellement dans la ville avec la sainte bannière du Prophète, qu'il alla déposer dans la plus grande église convertie en mosquée, à côté du grand autel, que l'on remplaça par la niche du Koran, et la prière fut récitée (2). Un brillant bulletin fut adressé de Candie aux gouvernements de l'empire, un autre aux Mainotes qui, avec le secours des Vénitiens, avaient essayé de briser leurs fers. Le grand-écuyer du sultan remit à Kœprili un chatti-schérif conçu dans les termes les plus gracieux, avec un poignard et un sabre garnis de pierreries, une pelisse de martre zibeline, un kaftan dont sa majesté s'était revêtue elle-même ; il apportait en même temps sept pelisses pour les vesirs et des kaftans pour les beglerbegs, les sandschakbegs et les agas. Toutes les demandes d'avancement présentées par le grand vesir étaient accordées, et Kœprili lui-même était invité de la manière la plus flatteuse à se rendre dès les premiers jours du printemps auprès de la cour. Le grand vesir passa l'hiver à Candie ; à la fin de février 1669, Molino, qui avait été retenu jusqu'alors à Candie, lui présenta la lettre du doge et de Morosini pour la confirmation de la paix en vertu de laquelle la république conservait encore dans l'île de Crète trois ports : Carabusa, Suda et Spinalunga (3). L'hiver fut employé en Crète

(1) Rycaut dans Knolles, t. II, p. 116.
(2) Dschew. p. 447.
(3) Le rapport est dans le Dschew. p. 445 et 446.
(4) Rycaut dans Knolles, t. II, p. 116.
(5) Dschew.

(1) Dschew. p. 445 ; Raschid, l. I, fol. 62.
(2) Raschid, l. I, fol. 62 ; Dschew. p. 446.
(3) Dans les actes vénitiens des archives de la maison impériale (Fasc. A. 38) se trouve, avec une relazione di Candia, un trattato politico sopra la pace fatta tra la republica di Venezia e il gran Turco

à déblayer les ruines, à réparer les fortifications. Les églises furent transformées en mosquées, deux exceptées, dont l'une fut rachetée pour les Grecs au prix de 2,800 louis d'or par Panajotti, et l'autre par un marchand arménien pour ses co-religionnaires, moyennant 1,400 écus.

L'histoire ne présente pas une place forte dont la conquête eût coûté tant d'argent, d'efforts et de temps que celle de Candie. On avait combattu vingt-cinq ans pour sa possession, et durant ce temps elle avait soutenu trois siéges, dont le dernier s'était prolongé trois années entières. Dans cette dernière lutte, les Turcs avaient perdu plus de trente mille hommes, les Vénitiens plus de douze mille (2). Des bastions de Sabionera et de Saint-André, cinquante-neuf pièces lançaient des boulets de cinquante et cent livres. Les Turcs s'étaient élancés cinquante-six fois à l'assaut, à ciel découvert; ils avaient poussé quarante-cinq attaques souterraines. Les assiégés mirent le feu à onze cent soixante-douze mines, les Turcs en firent sauter trois fois autant (1); les Vénitiens consommèrent cinq mille trois cent dix-sept barils de poudre, les assiégeants en brûlèrent sept cent trente mille quintaux (2). Les Vénitiens lancèrent quarante-huit mille cent dix-neuf bombes de toutes les dimensions, de cinquante à cinq cents livres; cent mille neuf cent soixante-dix grenades de fer et d'airain, et quatre mille huit cent soixante-quatorze projectiles de verre; leurs canons chargés à boulets avaient tiré deux cent soixante-seize mille sept cent quarante-trois coups; ils avaient usé cent trente mille sept cent vingt-cinq mèches et dix-huit mille cent quarante-neuf quintaux de plomb. Leurs pertes pendant tous les siéges avaient été de trente mille hommes, celle des Turcs de plus de cent mille (3).

Neuf mois seulement après la conquête, Ahmed-Kœprili quitta Candie, théâtre de sa gloire militaire.

1669; sur la conquête de Candie. Il y a aussi trois ouvrages allemands, l'un in-folio, par Merian, Frankfurt, 1670; le second, in-quarto, Frankfurt, 1669; le troisième, in-8°, par Bens.

(1) Ryeaut, p. 220.

(2) Gretani, p. 408.

(1) Deshew, p. 158.

(2) Dans Vianoli, p. 526, il y a 472, mais il manque un zéro.

(3) Il périt 30,985 Vénitiens, 126,754 Turcs. Ryeaut, p. 219.

LIVRE LVI.

Retour du sultan à Andrinople. — Interdiction du vin. — Maina. — Délimitation avec les Vénitiens. — M. de Nointel à Constantinople, Andrinople et Antiparos. — Députés des rebelles hongrois auprès de la Porte présentés par Panajotti. — Mort de cet interprète. — Ambassades russe, polonaise, vénitienne, génoise. — Le sultan sur les Alpes du Despote. — Changement du chan de Krimée. — État de l'Église grecque. — Lettre remarquable du grand vesir au chancelier polonais. — Marche sur Caminiec. — Conquête de cette ville. — Paix avec la Pologne, bientôt rompue. — Bataille de Chocim. — Prise de Chocim et de Ladyzin. — Perte d'Human. — Rebelles hongrois. — Traité avec la France. — Fête de la circoncision du prince héréditaire et noces du vesir favori. — Ambassade anglaise. — Les États barbaresques. — Les Grecs en possession du saint Sépulcre. — Frontière de Hongrie. — Troubles en Égypte. — Le sultan à Constantinople. — Paix avec la Pologne. — Mort d'Ahmed-Kœprili. — Poëtes, légistes, historiens. — Parallèle entre Ahmed-Kœprili et Sokolli.

Nous avons laissé le sultan au moment où il se rendait en chassant de Larissa à Négrepont, et nous le retrouvons chassant encore à Livadia, où lui parvint le rapport du grand vesir, avec la nouvelle de la conquête et de l'entière évacuation de Candie. Déjà depuis trois semaines la place était tombée, et la paix avait été signée avec Venise. Mais Ahmed-Kœprili craignant les vicissitudes de la fortune, et ne se croyant point assuré de la possession de Candie, tant que le dernier Vénitien ne serait pas embarqué, n'avait pas voulu en adresser auparavant le glorieux bulletin au sultan. Le kaimakam Kara-Mustafa venait de prendre congé du sultan le soir pour se retirer, quand le kiaja du grand vesir lui présenta le tschausch-baschi de Kœprili, qui arrivait à l'instant du camp, porteur du bienheureux message (3 octobre 1669). Le kaimakam déposa le rapport dans son sein et retourna auprès du sultan, qui fut tout surpris de le revoir si tard. Informé de la cause de cette visite, il voulut voir aussitôt la dépêche; mais, tout tremblant d'émotion, il ne fut pas en état de la déchiffrer lui-même, et le secrétaire intime dut lui en donner lecture. Dieu soit loué! dit le sultan, et il fit aussitôt revêtir de pelisses de martre zibeline le kaimakam et le tschausch-baschi; le dernier reçut en outre vingt-cinq bourses d'argent, et fut investi d'un gouvernement avec le titre de beglerbeg. Des illuminations et des réjouissances pendant trois nuits et trois jours furent ordonnées dans tout l'empire, et le quartier de la cour fut transporté à Salonique, où la sultane Chaszeki se rendit à l'avance; le sultan chassa trois jours entiers dans la vallée des Lièvres.

A Salonique, le prédicateur de la cour, Wani, fut nommé à la place de précepteur du sultan, devenue vacante par la mort d'Emirtschelebi (15 janvier 1670). Le gardien des aiguières de la première chambre des pages, Ali-aga, fut élevé au poste de beglerbeg de Tunis. L'ancien kiaja du grand vesir, Ibrahim, gouverneur d'Alep, succéda au défunt gouverneur d'Egypte, Karakasch-Ali-Pascha. Sous ce dernier administrateur, l'Egypte avait fourni des subsides extraordinaires en hommes et en munitions de guerre; dans la dernière année du siége

de Candie, elle avait envoyé quatre cents quintaux de poudre, quatre cents rangs de chevaux de main, vingt-cinq mille kilos de froment et mille fusiliers.

Au commencement de mai, la cour quitta Salonique, et l'on suivit en chassant la route d'Andrinople. A Timurtasch, on apprit que le grand vesir, revenant de Candie, était arrivé dans le voisinage de Rodosto. Le silihdar Saatdschi-Mohammed Aga fut envoyé au-devant de lui pour le complimenter et lui porter une pelisse, un poignard et une lettre du sultan. Quand le glorieux triomphateur fut à peu de distance, les vesirs, les émirs, s'avancèrent à sa rencontre jusqu'à la plaine du Pascha, où le sultan lui-même se tenait sous une tente de chasse (3 juillet). Là, Kœprili reçut l'accueil le plus flatteur; on lui présenta encore un poignard et une pelisse, et le lendemain il entra en grande pompe dans Timurtasch, où il remit la bannière sacrée entre les mains du sultan. Le 7 juillet, le sultan entra dans la résidence où au bout de trois jours il y eut réception solennelle et distribution de kaftans d'honneur. Le sultan, siégeant sur un trône dressé dans un kœschk, donna gracieusement sa main à baiser, et dispensa généreusement des présents. A l'aga des janitschares Abdi, qui s'était particulièrement distingué, et au lieutenant-général des janitschares, Sulfikar, il adressa ces paroles : « Soyez bénis! vous avez rendu de bons services, aussi ma haute faveur vous est justement acquise. » Après la cérémonie, le prédicateur Wani-Efendi éleva les mains au ciel pour rendre grâces au Dieu tout puissant d'un si éclatant triomphe. Comme œuvre méritoire fut renouvelée sous des peines rigoureuses, l'interdiction du vin, tombée dans les derniers temps en désuétude. On supprima la place de collecteur des impôts sur ce liquide. Cette dernière mesure, conséquente avec la défense, n'en était pas moins absurde, car le bas prix du vin était une excitation d'autant plus grande pour les soldats à goûter clandestinement cette jouissance. L'usage secret s'étendit d'une manière effrayante, et ce fut seulement le trésor qui perdit par l'abolition de l'impôt. Au reste, ces coups partaient de l'hypocrite Wani, qui, tout en défendant le vin au peuple, ne se faisait aucun scrupule d'en boire mystérieusement. Assurément Kœprili n'avait pas favorisé ces tendances. Avant la conquête de Candie, il n'avait jamais bu une goutte de vin; mais depuis ce temps, il était entré en rapports fréquents avec *la fille du cep*, que le prophète appelle *la mère de la dégradation*. Dans le trajet de Candie à Rodosto, il s'était arrêté quinze jours à Chios, près de ces belles sources aux ondes cristallines (1), sans laisser approcher personne, sans souci des affaires de l'état, occupé seulement à reconnaître lequel de ses pages s'entendait le mieux à faire rafraîchir le méthymne capiteux ou le doux vin d'Homère (2) dans les eaux qui murmuraient à ses côtés.

Pendant les quinze jours qu'Ahmed-Kœprili passa près de la source de Chios, couché à l'ombre des pins majestueux, ou se promenant dans les bosquets d'olivier, il rejeta tous les présents que lui offrirent les begs des sandschaks asiatiques voisins, et ne voulut pas non plus accueillir les plaintes des sujets (3). Il lui fallut quinze jours de repos absolu après cette contention extrême de toutes les forces de son esprit et de son corps dans une campagne de quatre années, remplie par des luttes incessantes. Toutefois il pensa à ramener à la tranquillité les Mainotes, contre lesquels il envoya de Chios Kœse-Ali-Pascha avec cinq à six mille hommes rassemblés à Négrepont, Athènes et Lepante. Kœse-Ali-Pascha aborda à Sarnata, éleva un fort sur ce point, en construisit deux autres à Porto-Vecchio et un quatrième à Panara, sans éprouver aucune résistance de la part des Mainotes, qui, séduits par Kœse-Ali-Pascha, travaillèrent même à forger ces chaînes. L'ambassadeur de Venise, Molino, qui en cette qualité avait déjà fait sa cour à Kœprili à Candie, venait d'avoir son audience solennelle auprès du sultan à Andrinople. L'échange des prisonniers, stipulé dans le traité, fut confié aux soins de Kœse-Ali-Pascha, naguère chargé de la construction des forts Mainotes. Celui-ci envoya trois cents prisonniers à Castel-

(1) Rycaut dans Knolles, p. 223.
(2) Lacroix, état général, t. II, p. 249.
(3) Rycaut dans Knolles, t. II, p. 223.

Tornese par son interprète Paul Omero, qui les remit aux primats de Gastuni, et quelques jours après lui-même se rendit à Castel-Tornese pour s'acquitter de la mission dont il était investi. Parmi les prisonniers turcs se trouvaient trois begs d'Égypte, de Chypre et de Candie. Au mois de décembre le kapudan-pascha fit son entrée triomphale dans Constantinople. Le vaisseau amiral traînait à la remorque le bâtiment de Giorgio Vitali et des galères maltaises avec le pavillon de Malte renversé à l'arrière. Des esclaves, revêtus de vieilles jaquettes, coiffés de mauvaises perruques, figuraient des Européens de distinction (1).

En vertu des conditions de la paix, auxquelles avait servi de base le traité conclu immédiatement après la conquête de Chypre, les Vénitiens conservaient encore en Crète Suda, Spinalunga, Carabusa avec leurs territoires, et Klis en Dalmatie. La délimitation des frontières était donc un point fort important et très délicat; on n'y travailla que dans l'année suivante. Les plénipotentiaires vénitiens et turcs se réunirent sous des tentes dans la plaine entre Zara et Sebenico. Avec Nani, commissaire vénitien, étaient le capitaine de Zara, le proveditore de Clissa, accompagnés d'officiers et de représentants des villes de Zara, Sebenico, Spalatro et Trau; du côté des Turcs parurent Mahmud-Pascha avec le mufti et le kadi de Bosnie, tous les kadis et agas des frontières et des troupes; il y avait bien là au total cinq mille hommes mal armés, mal vêtus. Les plénipotentiaires turcs auraient voulu prendre pour base la délimitation de Ferhad-Pascha, qui avait fixé les frontières avec le cavaliere Soranzo, une première fois en 1573 et une seconde en 1576. Les actes et procès-verbaux avaient été rongés par le temps ou la rouille; sur les pièces conservées les noms des lieux étaient effacés ou altérés; c'était un objet de mille contestations. Enfin l'on convint que les limites du territoire de Zara seraient fixées d'après l'acte signé par Soranzo et Ferhad; il en fut de même pour Sebenico, où la Kerka devait marquer la séparation (1). Mais de plus graves difficultés s'élevèrent à Scardona, et toutes les opérations faillirent se rompre au sujet de la redoute de Verpogly. Le vieux Mahmud-Pascha, avec toute l'obstination de ses quatre-vingt-douze ans, en exigeait absolument la possession, et il appela le beglerbeg de Rumili avec dix mille hommes sur la frontière, en sorte que la reprise des hostilités paraissait imminente. Sur ces entrefaites Mahmud mourut; le grand écuyer Husein-Pascha vint en qualité de commissaire avec de nouvelles instructions; l'on convint que la ligne de frontière serait portée sur la chaîne du Tartarus, et que la vallée de Daniel resterait aux Vénitiens. De là on se transporta à Trau, où les choses se traitèrent plus facilement; car les limites fixées par Soranzo et Ferhad se retrouvaient encore avec certitude. Enfin les commissaires arrivèrent à Spalatro, ville ayant au-dessus d'elle Klissa vers la montagne, comme Scardona est située au-dessus de Sebenico. Jusqu'alors Spalatro avait eu un territoire fort restreint; maintenant on lui attribuait une grande plaine bien fertile, s'étendant jusqu'au pied de la montagne. Klissa, dont l'abandon était clairement exprimé dans le traité de paix, ne donna lieu à aucune réclamation de la part des Turcs; mais ils élevèrent des discussions au sujet de Salona et de Magnizza, situés entre Spalatro et Klissa. Si les Vénitiens n'étaient pas maîtres de Salona et de Magnizza, la possession de Klissa leur devenait inutile, car la ligne qui rattachait Klissa et Spalatro se trouvait rompue. Par ce motif même les Turcs ne voulaient pas rendre les places en question; et ils colorèrent leur refus d'un prétexte spécieux, prétendant que Salona et Magnizza appartenaient à une fondation de la sultane Mihrmah, veuve de Rustem-Pascha. Enfin Husein se rendit au bon droit manifeste qui était du côté de Nani, et après trois mois employés à relever les plans des frontières, l'acte de délimitation fut signé dans un diwan solennel, dans la plaine de Salona (2) (24 octobre 1671). Aussitôt on pro-

(1) Journal des ... par Paul Omero, dans le ... [illegible]

(1) [illegible], p. 237.
(2) [illegible] Kodja, I. II, p. 299.

céda à la nomination de consuls à Candie, Négrepont, dans la Morée et aux Dardanelles (1). Le kapudan pascha Kaplan, qui avait parcouru, d'après l'usage annuel, l'Archipel pour lever le tribut des îles, suivant sa route comme de coutume, des Dardanelles vers Athènes en passant par Mitylène, Chios, Samos, Pathmos, Kos, Rhodes, et qui, à la hauteur d'Egine, avait soutenu sans résultat un combat de sept heures contre cinq des plus vaillants corsaires chrétiens (2), visita les nouvelles fortifications de Maina, et pour gagner les Mainotes relâcha cinq de leurs compatriotes attachés aux bancs de ses galères (3).

Trois mois après l'arrivée de l'envoyé extraordinaire de Venise Molino, à Constantinople, l'ambassadeur français de Nointel entra dans le port de cette capitale avec trois vaisseaux de guerre et un brûlot. Le commandant de cette escadre, M. d'Aspremont, demanda au kaimakam et au kapudan-pascha que le sérail rendit le salut royal, et que l'on s'engageât sur caution à cette marque de considération envers son maître. Comme ces deux prétentions furent déclarées inconvenantes, l'escadre passa devant le sérail sans donner le salut, au grand étonnement de la flotte et du port. Une balle de mousquet partie d'une galère turque, et qui abattit un matelot français, inspira une si grande colère à M. d'Aspremont qu'il était prêt à engager un combat naval dans le port même, sous les yeux de la Validé alors assise dans le koeschk de l'arsenal, pour contempler l'entrée de l'escadre et les mouvements de la flotte, s'il n'en avait été détourné par les sages représentations de l'interprète Fontaines, qui heureusement se trouvait à son bord (4). La Validé, qui avait entendu parler de la galanterie des Français, ordonna au kislaraga de demander au seigneur d'Aspremont de la saluer quand elle se transporterait avec sa cour à Skutari. Aussitôt l'amiral français s'empressa de lui complaire. Les quatre vaisseaux de guerre, déployant tous leurs pavillons, donnèrent à la sultane le salut qu'elle désirait, en dépit du kapudan-pascha, qui, pour se venger, se plaignit auprès de la Porte que les vaisseaux de guerre servissent de refuge à beaucoup d'esclaves fugitifs, qu'ils eussent recueilli entre autres le chevalier de Malte Beaujeu; il demanda en conséquence la visite des bâtiments de guerre dans le port, et des navires marchands aux Dardanelles. Mais le grand vesir, qui avait appris à connaître les Français à Saint-Gotthard et en Crète, ne jugea point à propos d'accueillir ces propositions (1). Le jour fixé pour sa visite solennelle au palais de l'ambassade française à Pera, M. de Nointel fut reçu par le tschausch-baschi et le woiwode de Galata, escorté par cent Arabes, cent janitschares et cent tschauschs. Deux chevaux de main envoyés par le kaimakam étaient menés par des palefreniers turcs; ils avaient des chabraques garnies d'or et de perles; les étriers, les brides en argent brillaient en outre de l'éclat des émeraudes et des rubis qui les ornaient. Les interprètes français portaient des habits de satin; leurs pardessus écarlates étaient fourrés de martre, et ils avaient pour coiffure des bonnets de zibeline. L'écuyer du kaimakam, deux officiers de sipahis, le tschausch-baschi et le woiwode de Galata marchaient les uns à côté des autres; derrière eux étaient les officiers de la maison de l'ambassadeur, et quatre musiciens sonnant des trompettes d'argent; puis venaient l'ancien ambassadeur de La Haye et le nouveau, ensuite les secrétaires, l'abbé de Nointel, frère de l'ambassadeur, précédant les seigneurs de la première noblesse de France; suivaient enfin le secrétaire intime, et trente gentilshommes; la marche était fermée par tous les négociants français. Les rues où passait le cortége étaient encombrées de curieux. Une détonation de cent bombes d'artifice et une décharge faite par les mousquetaires turcs rangés devant la place saluèrent l'arrivée de l'ambassadeur à son hôtel. Les principaux officiers turcs furent magnifiquement traités et reçurent de riches présents. Il avait été recommandé au

(1) Rel. ven. dans les archives impériales.
(2) Lacroix, l. II, p. 276.
(3) Ibid. p. 276.
(4) Lacroix, État général, t. II, p. [illegible].

(1) Ibid. p. [illegible].

sieur de Nointel de ne pas communiquer préalablement ses griefs et ses demandes au grand vesir, mais de les exposer en diwan officiel et devant le sultan, afin que le souverain fût informé des mauvais traitements dont son ministre avait usé envers les représentants du roi de France. Le refus de l'ambassadeur de faire connaître préalablement l'objet de sa mission au grand vesir retarda son départ pour Andrinople; il se vit enfin obligé de s'ouvrir à Panajotti, qui, depuis le retour de Crète, avait le titre de premier interprète et de secrétaire d'État de la Sublime Porte. La note de la cour de France contenait cinquante-deux articles, dont voici les principaux : Que la Porte ne reçût jamais dans les ports ottomans que des bâtiments sous pavillon français, à l'exception des navires anglais, hollandais, arabes et génois; que les Français ne payassent, comme les Hollandais et les Génois, que 3 p. 0/0 à la douane; que le commerce de l'Inde par la mer Rouge fût ouvert aux Français; que les saints lieux dans la Terre promise fussent restitués aux catholiques, et que le roi de France fût reconnu seul protecteur des chrétiens; qu'il fût permis aux capucins de Galata de reconstruire leurs églises brûlées quinze ans auparavant; qu'à l'avenir toutes les églises fussent réparées sans qu'il y eût besoin pour cela d'une permission; que tous les Français esclaves fussent mis en liberté (1). Ces demandes parurent inouïes, et le grand vesir ne pouvait pas se persuader qu'elles émanassent réellement du roi. Il fit demander à M. de Nointel s'il avait des lettres de son maître pour le sultan, dans lesquelles ces points fussent exposés; et, l'ambassadeur ayant répondu naturellement que ses lettres de créance étaient suffisantes, le grand vesir ne voulut pas lui accorder d'audience officielle avant que celui-ci eût promis de se procurer une dépêche royale dans l'espace de six mois. Alors Nointel put se rendre à la résidence de la cour, où il arriva le 14 janvier 1671; et le lendemain il fut reçu en audience par le grand vesir et par le sultan.

M. de Nointel, ami de la pompe et de la profusion dans son langage comme dans son costume, tint au grand vesir de longs discours auxquels celui-ci se contenta de répondre par de courtes paroles, comme très-bien, ou par des épigrammes. L'ambassadeur s'étendant sur la grandeur et la puissance de Louis XIV, Kœprili dit : « Le padischah de France est un grand souverain, mais son épée est encore neuve; » puis, le Français venant à parler de l'amitié entre la France et la Porte, le grand vesir répondit en riant : « Les Français sont nos anciens amis, et pourtant nous les rencontrons partout avec nos ennemis. » En se retirant, M. de Nointel dit qu'il avait la mission toute spéciale de lui recommander bien chaudement le commerce de la mer Rouge. « Comment est-il possible, » observa Kœprili sèchement, « qu'un grand padischah comme vous représentez le vôtre s'emploie si chaudement pour une affaire de négociants (1)? » Du cabinet du grand vesir, M. de Nointel fut conduit immédiatement devant le sultan; comme il ne voulait pas se courber assez profondément, les chambellans introducteurs le poussèrent si violemment qu'il tomba par terre. Le discours qu'il tint en présence du Grand-Seigneur dura plus d'une demi-heure; mais Panajotti n'en donna qu'un court extrait, en se tournant vers le grand vesir, et celui-ci résuma le tout en deux mots qu'il adressa au sultan! Mohammed répondit comme à l'ordinaire : « Que l'ambassadeur s'adresse à notre lala. » Au repas donné après l'audience, conformément au cérémonial, M. de Nointel voulut encore parler d'affaires. « Monsieur l'ambassadeur, lui dit Kœprili, tenez-vous à ce que vous avez promis, dans six mois nous saurons si nous sommes amis ou ennemis (2). » Cette violation de l'étiquette dut blesser le grand vesir d'autant plus vivement que la conduite du diplomate français était en outre contraire aux usages des Ottomans, qui toujours gardent le silence pendant leur repas. Quelques jours après, M. de Nointel eut une conférence avec le reis-efendi relativement au renouvellement des capitulations. L'ambas-

(1) [illegible]

(1) Chardin, t. I, p. 49.
(2) Chardin, t. I, p. 58.

sadeur voulait arracher à force de menaces les trente-deux articles demandés (11 mars 1671). Dans l'audience de congé, le grand vesir lui dit à ce sujet, que les faveurs accordées aux étrangers par la Sublime Porte pouvaient être obtenues par les voies de la douceur et de la politesse, mais non par des menaces (1); que s'il ne voulait pas accepter le renouvellement des capitulations sur l'ancien pied, il pouvait s'en retourner en France (2). M. de Nointel dépêcha le chevalier d'Arvieux en France, avec une lettre du grand vesir, en demandant de nouvelles instructions. D'Arvieux les rapporta ainsi qu'une lettre de M. de Lyonne au grand vesir, où il était dit « que la conduite tenue envers M. de Nointel, ne répondant pas aux assurances du dernier envoyé Muc Suleiman, le roi avait ordonné à l'ambassadeur de revenir immédiatement sur le vaisseau qui était envoyé à cet effet (3). » M. de Nointel communiqua au grand vesir qu'il était autorisé à renouveler les capitulations sur l'ancien pied, avec la seule modification de l'abaissement des droits de douane de 5 à 3 0/0, comme les payaient les Anglais, les Hollandais et les Génois. Le renouvellement fut arrêté sur cette base; mais la signature fut ajournée sous le prétexte des mouvements de la campagne de Pologne, de sorte qu'elle ne se réalisa que deux ans plus tard (4) (3 juin 1673). Dans soixante-deux articles composant cette capitulation, les innovations étaient relatives à l'abaissement des droits de douane de 5 à 3 0/0, même au profit des Portugais, Siciliens et Américains naviguant sous pavillon français, à la possession permanente de deux églises à Galata pour les capucins et les jésuites, à la liberté du commerce de l'Inde par Suez; à la déclaration de protection pour les catholiques en possession des saints lieux dans la Terre promise; à la liberté du pélerinage à Jérusalem; à la modération des droits sur le Maszderije et sur les soieries (1). Après la signature de la capitulation, M. de Nointel entreprit son voyage dans l'Archipel, d'où il rapporta des inscriptions et des médailles qui allèrent embellir le cabinet d'antiquités du roi à Paris. Il descendit dans la magnifique grotte de stalactites d'Antiparos, où il célébra les trois jours de la fête du Christ avec une suite de plus de quinze cents personnes, formée en partie des gens de sa maison, en partie de marchands, de corsaires et d'habitants de l'île (2). Au fond de la grotte s'élève en forme de tiare le plus beau bloc de marbre de la terre (3), d'une blancheur éblouissante, avec de grands pendentifs, dont le sculpteur le plus habile ne pourrait surpasser la perfection. Sur ce merveilleux autel souterrain fut célébré le saint mystère de la naissance du Sauveur. Cinq cents cierges de cire et quatre cents lampes dont la lumière se réfléchissait mille fois sur les parois d'albâtre, exaltaient la ferveur religieuse des fidèles rassemblés pour cette solennité.

Les relations diplomatiques de la Porte avec l'Autriche depuis la paix de Saint-Gothard furent signalées par deux circonstances remarquables, les propositions faites à la Porte par les magnats de la haute Hongrie et la conspiration de Zrinyi. Dans l'année qui suivit immédiatement la paix de Vasvar (1664), la Porte avait fait offrir sa protection aux magnats hongrois, qui ne l'avaient point acceptée (4). Trois ans après, parut Balo, député du prince de Transylvanie Apafy, qui, n'étant pas en faveur auprès de la Porte, à cause du rôle par lui joué dans l'affaire de Zolyomy, cherchait maintenant à se faire un mérite de la mission dont il était chargé par les grands seigneurs de la Hongrie supérieure (5). Panajotti, drogman de la Porte, qui avait été aussi premier interprète impérial jusqu'à la campagne de Can-

(1) Flassan, l. III, p. 396.

(2) Ibid.

(3) La lettre du 16 août 1671 est dans d'Arvieux, l. IV, p. 251, avec le rapport circonstancié du voyage. Chardin ne la donne pas aussi exactement, et il change d'Arvieux en d'Hervieux.

(4) Flassan, lib. III.

(1) Rycaut dans Knolles, lib. I, p. 236 et 237; la capitulation est dans de Lacroix, Mém. liv. I, p. 399.

(2) Tournefort, lett. V, pag. 139.

(3) Ibid. pag. 229.

(4) Bethlen, hist. l. I, p. 371 et suiv.

die, donna le premier avis de ces manœuvres au résident impérial. Apafy envoya maintenant l'internonce Inczedi avec un interprète particulier, pour transmettre ses propositions au grand vesir, sans l'entremise de Panajotti (1667). Inczedi s'acquitta de sa mission dans une audience particulière, au moyen de l'interprète qu'il avait amené, et le grand vesir s'étonna de la révélation du secret dont on lui parlait, et de l'accusation portée contre Panajotti, qui possédait toute sa confiance (1). Panajotti exclu de la conférence, en devina l'objet, et détermina le grand vesir à renvoyer l'internonce en rejetant des offres qui portaient atteinte à la paix conclue avec l'empereur. Ainsi fut déjoué le complot des Hongrois. Apafy se tint dans un repos d'autant plus profond que les Turcs de Varad l'avaient accusé auprès de la Porte à cause des fortifications élevées à Sebesvar, à huit milles hongrois de Varad. Les Transylvaniens avaient reconstruit cet ancien repaire des Banffy, pour arrêter les irruptions des Turcs de Klausenburg (2); mais dès l'année suivante, parut un messager du pascha d'Ofen, avec une lettre pour Apafy, dans laquelle on lui signifiait que les trois paschas d'Ofen, d'Erlau et de Temesvar avaient ordre de marcher sur lui si les constructions n'étaient pas aussitôt arrêtées. Ainsi le secrétaire d'Apafy, Pietro, et Stefano Beauset, qui étaient venus pour offrir l'hommage des magnats hongrois, durent revenir sans avoir pu s'acquitter de leur mission (3). L'année suivante, Balo vint avec des présents comme envoyé extraordinaire, pour féliciter le grand vesir sur la conquête de Candie (4); mais le moment n'était pas encore favorable pour reproduire les propositions des magnats hongrois. En congédiant l'envoyé, le grand vesir lui dit d'un ton irrité : « Ton maître a l'audace de retenir encore quarante-neuf villages inscrits aux rôles des impositions de l'empire ; dis-lui de ma part que, s'il ne les restitue pas aussitôt, j'irai détruire toute la Transylvanie. » Tandis que les propositions des magnats de la haute Hongrie rencontraient si peu de succès présentées par Apafy, au commencement de cette année l'intendant du comte Zrinyi, François Bukovacski, vint offrir de la part des grands de la Croatie et de la Hongrie supérieure un tribut annuel de 60,000 écus « pour s'affranchir de la tyrannie des Allemands et des jésuites » [janvier 1670]. Le sultan, auquel Bukovacski s'adressa, le renvoya au grand vesir, qui, en congédiant l'intendant, lui adjoignit un de ses gens en déclarant que les offres de Zrinyi ne pouvaient être acceptées tant que ses domaines seraient occupés par des troupes impériales. Au mois de juin, François Bukovacski vint pour la seconde fois, envoyé par Zrinyi auprès de la Porte, où Balo appuya ses propositions ; mais le grand vesir, mécontent de ce qu'Apafy osait sans son ordre adresser des messages au sultan, repoussa durement les envoyés de ce prince, ainsi qu'on vient de le voir. Le député transylvanien Rhedei, qui vint à Constantinople apporter des plaintes sur les irruptions des Turcs de Varad et de Jenœ, fut mal reçu. Bientôt après, une sentence de mort pour cause de haute trahison fut exécutée sur les chefs de la conjuration dénoncée par Panajotti, Zrinyi, Frangipani, Nadasdi et Tattenbach, à Neustadt, Vienne et Gratz. Les magnats hongrois, désespérant maintenant du succès de leur entreprise, députèrent Étienne Petroczy et Paul Szepesi auprès de la Porte [juin 1671], pour offrir de lever dix-huit mille hommes et de payer un tribut annuel de 50,000 écus (1). Cette fois les envoyés furent gracieusement congédiés ; le kiaja du grand vesir leur assura que l'invincible et tout-puissant padischah prenait les Hongrois sous sa haute protection spéciale. Ils reçurent des kaftans d'honneur, et un tschausch partit avec eux porteur d'une lettre du sultan pour l'empereur, dont on réclamait l'évacuation de tous les lieux occupés en Hongrie, s'il n'aimait mieux la guerre (2). Petroczy et Szepesi, qui se plai-

(1) Béthlen, hist. l. [illegible], p. [illegible].
(2) Bethlen, p. 117.
(3) Rapport de Panajotti à Casanova, du 11 avril 1668.
(4) Les lettres de [illegible] de Balo se trouvent dans l'Insha [illegible] Mohammed, n° [illegible].

(1) Rapport de Casanova [illegible] du [illegible], 5 juillet 1671.
(2) Bethlen, p. 196.

gnaient du manque de concours convenable du côté de Datzo, résident ordinaire de la Transylvanie, retournèrent dans leur patrie. L'envoyé extraordinaire de Transylvanie, Brenkovics, quitta aussi la cour ottomane; il portait une lettre qui informait Apafy des promesses faites aux députés des magnats hongrois (1).

L'envoyé transylvanien, François Rhedei, revint de Constantinople avec une lettre laconique du grand vesir pour Apafy, réclamant la remise des villages dépendants de Jenœ (2). Pour éviter ce triste partage du pays, les états adressèrent trois députés à Constantinople : Jean Datzo, tout récemment de retour de la capitale de l'empire ottoman, Mathias Balo, employé souvent dans des missions auprès du chan tatare, et Michel Csermenyi. Ils attendirent seize jours à Andrinople pour obtenir audience. Le dix-septième ils déposèrent aux pieds du grand vesir la demande des États avec un présent de 2,000 écus. Kiuprili, enflammé de colère, les fit jeter dehors, menaçant d'anéantir le pays et le prince de Transylvanie (3). Bientôt après arriva une lettre du grand vesir qui recommandait le maintien de la paix avec l'empereur, et par conséquent l'éloignement des brigands hongrois, qui, d'après les plaintes du résident impérial, s'étaient enfuis en Transylvanie, pourvu toutefois que ce fussent réellement des brigands et non pas des magnats hongrois mécontents; car ceux-ci pourraient rester paisiblement dans les états héréditaires du padischah (4). Au bout de quatre mois Datzo revint avec un kapidschi-baschi en Transylvanie; les 9,000 écus dépensés en présents ne purent obtenir que l'honneur d'une seconde audience et le renouvellement de la réclamation des quarante-neuf villages (5). En même temps vint le kiaja du pascha de Temesvar avec trente sipahis de Vardar, pour prendre possession des villages, et la lettre du grand vesir apportée par le kapidschi comprit dans cette cession le district de Hunyadi, Doboka, Colos et la partie intérieure du comitat de Szolnok (2), exigeant aussi les châteaux de Cseh, Sebes, Gyalu, Kœvar, Kolosvar, Bethlem, la ville épiscopale de Bistritz et les mines de sel du pays dont l'abandon devait rendre ensuite le paiement du tribut impossible. Le szekler Jean Nemes et le Saxon Valentin Silvasi allèrent porter à Constantinople de nouvelles observations [janvier 1672]. Ils ne furent pas reçus trop rudement, et on les écouta dans le diwan avec quatre des principaux habitants de Varad qui se plaignaient de la construction de cinq nouveaux forts élevés par les Transylvaniens autour de Varad; les envoyés de Transylvanie nièrent ce fait. Un kapidschi-baschi et un tschausch reçurent l'ordre de partir d'Ofen, d'aller reconnaître les lieux et de faire ensuite un rapport. Les commissaires turcs se rendirent dans les châteaux nouvellement construits d'après les gens de Varad. C'étaient Somlyo, berceau de la famille Bathory, maintenant la possession de Bethlen, le chancelier historien qui les y traita; Gyalu, où Banffy leur donna aussi l'hospitalité, puis Cseh, Hadad et Sebesvar; les quatre premiers de ces châteaux avaient été brûlés au temps de la guerre de Rakoczy; on s'était contenté d'y refaire de nouvelles toitures; le dernier avait été épargné par Seid-Ali-Pascha. Les Turcs de Varad osèrent soutenir qu'il n'était point permis de remettre des toits, étendant ainsi à des châteaux transylvaniens le principe du droit canonique de l'Islam, quant aux constructions ou aux réparations des églises chrétiennes. Csermenyi, qu'Apafy avait employé principalement dans l'affaire des mécontents hongrois, revint avec une lettre du grand vesir qui interdisait toute violation de la paix subsistant avec l'empereur d'Allemagne (2), et Chadim-Pascha, ami intime d'Apafy, l'avertit de ne pas tenter de pénétrer le secret d'état gardé encore entre le sultan, le grand vesir et le mufti, relativement à la protection dont on pourrait couvrir les mécontents hongrois. Avant le retour de Valentin Szilvasi, parut encore un chambellan

(1) La lettre est dans Bethlen, l. II, p. 14.
(2) Ibid. p. 153.
(3) Ibid. p. 157.
(4) La lettre est aussi dans Bethlen, p. 172.
(5) Bethlen, l. II, p. 172.

(1) La lettre, p. 175.
(2) La lettre, p. 177.

porteur de dépêches du grand vesir pour Apafy : Kœprili disait : qu'il trouvait bien étrange l'audace d'Apafy à vouloir conserver les villages inscrits sur les registres des impôts turcs et affectés depuis des années à l'entretien de la garnison de Varad. Personne ne pouvait nier que Varad avait été perdu par les Transylvaniens par suite de leur défection, et que par conséquent les villages en dépendants faisaient maintenant partie des possessions du padischah. Apafy devait donc chasser de sa maison et de sa cour le capitaine de Somlyo (Bethlen) qui inquiétait les habitants de Varad, et réprimer tous les mouvements du commandant de Klausenburg. Szilvasi revint bientôt après sans réponse écrite. Le député des mécontents hongrois, qui jusqu'alors avait espéré vainement la médiation du woiwode de Valachie Gligoraskul, fut congédié par ce prince qui avait reçu la note suivante du grand vesir : « La Porte n'est pas contraire aux efforts des Hongrois, mais elle doit veiller prudemment à ce qu'eux-mêmes ne préparent point leur propre ruine. » La guerre avec la Pologne, qui paraissait imminente, empêchait la Porte de saisir le moment pour soutenir les mécontents hongrois. A la diète de Transylvanie, tenue à Radnoth, parut un kapidschibaschi chargé d'une lettre du sultan, qui imposait au pays six cents voitures de grains et de farine, comme prestation en nature pour la campagne de Pologne [août 1672].

Sur la frontière de Hongrie le changement du gouverneur d'Ofen fut, comme toujours, un événement grave pour les états voisins; il donna lieu d'abord à un échange de missions et de plaintes, et aussi à de nouvelles protestations d'amitié sincère et de résolution à maintenir fermement la paix. Le kaimakam Ibrahim-Pascha alla prendre le gouvernement d'Ofen et fut remplacé lui-même par Mahmud-Pascha, qui avait le commandement de cette importante province danubienne. Ibrahim-Pascha, Allemand de naissance, jadis aga des janitschares en Crète, puis kaimakam, avait amassé d'immenses richesses dans ces deux postes. Dans le cours de cette année aussi fut rappelé le pascha de Neuhæusel, beau-père du grand vesir Sidi-Ahmed-Pascha, connu depuis la dernière guerre comme le fléau de la Transylvanie. Il eut pour successeur le fils du fameux Abasa, exécuté sous Murad IV. L'interprète de la cour de Vienne, Mesgnien, se rendit à Ofen pour offrir ses félicitations au nouveau gouverneur et lui présenter des griefs. Dans le cours du mois suivant Derwisch-Pascha, envoyé d'Ibrahim, eut une audience du président du conseil de guerre Montecuccoli (1). Au printemps de la même année le conseiller Beris, le même qui avait suivi en vain des négociations avec le pascha de Temevsar pour empêcher la dernière guerre, fut envoyé par l'empereur au grand vesir avec des présents, afin de l'adoucir au sujet des plaintes provoquées par les troubles des frontières, et en même temps le détourner de prêter appui aux magnats hongrois. Il trouva l'intendant de Zrinyi, François Bukovacski (2), jadis organe des conjurés auprès de la Porte, tombé dans la plus profonde misère pour avoir refusé d'abjurer la foi de ses pères (3). Beris eut audience du grand vesir à Andrinople [27 avril 1671]. Quand il eut présenté ses demandes par écrit, on lui répondit : Que les paschas de Neuhæusel, Wardein, Erlau et Stuhlweiszenburg avaient ordre de restituer les places dont on avait reçu tout récemment l'hommage; que les rebelles ne seraient pas livrés, mais qu'on les ferait partir, et que désormais on ne les accueillerait plus; que l'on était prêt à délivrer les prisonniers moyennant l'échange des Turcs tombés entre les mains de l'empereur; que l'empereur devait raser les places nouvellement fortifiées en Croatie à l'insu de la Porte (4). Dans la lettre remise à Beris par le grand vesir, celui-ci conseillait à la cour de Vienne, toutes les fois qu'elle voudrait faire quelques constructions sur la frontière, d'en donner préalablement avis, afin que les commandants des frontières ne prissent point l'alarme (5) [19 mai 1773].

(1) Relazione di ciò che passò nell' audienza data da S. E. Montecuccoli a Dervis Aga, inviato dal vezir. di Buda a dì 11 luglio, 1671. S. B.

(2) Dans les actes, ce nom est écrit aussi Butwatschki, Butuwacki et Bukovatski.

(3) Rapport de Beris dans la Ste-B.

(4) Rapport de Casanova.

(5) Lettera del primo vezir a Montecuccoli, tradotta l'ann. 1672, 25 avril.

Le résident Casanova retourna à Vienne et fut remplacé par Kindsberg. Alors Mesguneu alla complimenter Kara Mohammed Pascha, venu de Bosnie pour occuper le poste d'Ibrahim à Ofen. Au mois d'octobre, un rebelle hongrois, Thomas Apazay, de Tarfol près de Tokay, juge dans le comitat de Szabolcs, vint apporter à la Porte des propositions de la part de Bakony, dans lequel les Turcs avaient plus de confiance que naguère dans Zrinyi, maintenant décédé (1). Le conseiller Beris mourut à Constantinople, et le secrétaire de la chancellerie de guerre, Hausch, fut envoyé à Constantinople pour recueillir les objets laissés par le défunt. Kindsberg, qui n'avait obtenu audience que six mois après son arrivée à Andrinople, suivit le grand vesir à la guerre [janvier 1673]. L'ouverture de la campagne détermina la Porte à repousser les rebelles hongrois, comme lui-même le demandait. Il obtint l'éloignement du provocateur des troubles, Paul Szepesi; les autres rebelles hongrois qui obsédaient la Porte, étaient : Teleki en Transylvanie, Petroczy en Valachie, Suchay dans la haute Hongrie, et Kende à Constantinople. Kindsberg se plaignit au pascha d'Ofen, qui accordait de l'assistance aux rebelles (2). Alors on vit arriver au camp une troupe entière de députés de ces révoltés; c'étaient Nicolas Forgacs, Gabriel Kende, Paul Szepesi, Ladislaus Kubini, Gaspard Pecsi et Georges Diak, avec l'interprète Brencovics; mais on ne voulut pas les entendre (3). Le gouverneur d'Ofen fut encore changé; on fit succéder Ibrahim à Mohammed-Pascha (4). Une perte vivement sentie par la Porte et la cour impériale fut celle de Panajotti Nicosi, qui mourut frappé d'apoplexie [2 octobre 1673]. Employé d'abord comme interprète de l'ambassade impériale, puis exerçant ces fonctions en même temps auprès de la Porte et des représentants des puissances étrangères, enfin depuis l'expédition de Kœprili en Crète, attaché exclusivement à l'empire ottoman, il exerça une grande influence durant ces vingt-cinq années de sa vie active, rendit les plus importants services à la Porte en contribuant à la reddition plus prompte de Candie, à la cour d'Autriche en découvrant la conspiration de Zrinyi, et en faisant éloigner les rebelles hongrois, qui seuls se réjouirent de sa mort (1). Négociateur habile, politique à larges vues, dévoué à la justice, ennemi de la révolte, il se montra le protecteur intrépide de l'Église grecque, pour laquelle il soutint de savantes discussions contre Wani; il obtint en faveur de ses coreligionnaires la possession du Saint-Sépulcre de Jérusalem, et leur acquit une certaine influence dans les affaires publiques (2).

Dans l'année qui suivit la dernière ambassade russe, un marchand de cette nation, Manoli Iwanovich, vint apporter une lettre du czar, offrir quinze faucons blancs en présent, et justifier le patriarche grec d'Alexandrie qu'un Albanais avait accusé à Constantinople. Cet homme ne fut point admis auprès du sultan; dans l'audience qu'il reçut du grand vesir, il s'embarrassa dans son long kaftan et se laissa tomber; mais il sut par sa présence d'esprit faire tourner cette mésaventure à son avantage, et dit : « Je désire que Dieu renverse ainsi à vos pieds les ennemis des moslims (3). » Deux ans après, le czar envoya un autre représentant, Basili Alexandre, qui, parti de Moscou le 12 mai, fut arrêté en route par les Turcs à Aszow, et n'arriva à Constantinople qu'un an après son départ de la résidence de son souverain. La lettre au grand vesir avertissait la Porte de ne pas se lancer dans une guerre avec la Pologne, au sujet de Dorozenko, et menaçait d'une diversion avec les Cosaques du Don, ainsi que de l'alliance d'autres puissances chrétiennes. Le grand vesir répondit : « Que c'étaient là de vaines paroles, avec lesquelles le czar prétendait se porter pour protecteur de la Pologne; que ce langage inconvenant pourrait coûter cher au

(1) Rapport de Kindsberg.

(2) Rapport de Kindsberg.

(3) Lettera del bascia di Buda Ibrahim, 27 giugno 1673, à Montecuccoli.

(1) Rapport de Kindsberg.

(2) La dernière lettre de Panajotti. Bailo Quirini, 8. sett. 1673. lettres de Panajotti, du 21 avril 1672, dans la Ste-B.

(3) Rapport de Casanova, 1672.

czar que la résolution était prise au sujet de la Pologne; que si le czar avait eu l'intention réelle d'assister ce royaume, il aurait dû intervenir plus tôt en termes conciliants. Si ce prince ou d'autres souverains chrétiens se plaignaient de la Sublime Porte, elle s'en souciait fort peu; l'on savait quels étaient les motifs de ces mécontentements; c'est que les Ottomans si souvent vainqueurs leur avaient enlevé tant de villes, de places et de provinces; la divine Province infligeait le châtiment à ceux qui appelaient de leurs vœux le malheur sur les autres; l'on se réglerait sur la conduite respectives des puissance, dans le bien comme dans le mal. »

Après la mort du représentant polonais Radzieiowski, son secrétaire d'ambassade Wysocky avait été nommé internonce pour notifier à la Porte l'avénement au trône du nouveau roi Michel Coributt, et solliciter le renouvellement des capitulations. Le kaimakam lui donna audience à Seres [30 mai 1672]. Comme il vint sans présents, il fut mal reçu, et on le laissa debout; néanmoins, deux mois après, quand il prit congé, un siége lui fut offert. Il poursuivit les négociations engagées par Radzieiowski, tendant à ce que l'Ukraine et les Cosaques fussent aussi compris dans les capitulations renouvelées. La Porte répondit qu'elle n'empêcherait pas la prise de possession de l'Ukraine, mais que le sultan ne pouvait pas retirer ouvertement la protection dont il avait couvert les Cosaques. Wysocky, homme violent et peu formé aux habitudes diplomatiques, déclara en plein diwan que si le roi son maître, le sénat et la république étaient résolus à accepter une simple confirmation des capitulations, lui-même interviendrait pour s'y opposer, en vertu du droit de *véto* qui lui appartenait comme noble polonais (1). Blessé par tant d'orgueil, le grand vesir prépara la guerre. Wysocky, séduit par la nouvelle d'un soulèvement des Arabes à la Mecque et par les promesses de Nointel, que Sa Majesté très-chrétienne enverrait cinquante vaisseaux de guerre dans l'Archipel, avait conseillé constamment dans ses rapports à la république de tenir ferme et de ne rien céder. Maintenant la république envoya un interprète avec une suite de huit personnes; il arriva six semaines après le départ de Wysocky, et reçut de la Porte un logement et un entretien gratuits. La lettre dont il était porteur, adressée par le chancelier au grand vesir, exprimait l'étonnement sur les préparatifs militaires du sultan, et assurait que si la Porte voulait confirmer la paix de Chocim, la république y était toute disposée et enverrait un ambassadeur extraordinaire; si au contraire la Porte voulait la guerre, ajoutait le chancelier, le roi était tout prêt à se défendre: mais au moins la violation de la paix ne serait point imputée à la Pologne (1). L'interprète partit au bout de huit jours avec la promesse qu'un ambassadeur extraordinaire serait bien accueilli; toutefois l'armée poursuivit sa marche. Au moment où partait Wysocky arrivait l'envoyé vénitien, le chevalier Quirini, pour opérer définitivement l'échange des prisonniers, conformément aux conventions arrêtées à Klissa. Le grand vesir objecta que l'éloignement de mille rameurs esclaves allait réduire à rien les équipages des galères ottomanes, et ne consentit à la délivrance des prisonniers qu'après la guerre de Pologne, et successivement à raison de deux cent cinquante hommes par année [mai 1672]. Quirini revint au bout de six mois, plein d'admiration pour cette politique ottomane insurmontable par l'inflexibilité de ses principes et surtout par la valeur personnelle d'Ahmed-Kœprili, qui savait tout deviner et tout prévoir sans jamais se laisser pénétrer; qui sans beaucoup parler, sans beaucoup écrire, sans s'agiter vivement, savait gouverner l'un des plus puissants empires, et l'agrandir (2). Le résident génois Giustiniani venait de se donner la mort, soit par l'effet d'une sombre mélancolie, soit qu'il désespérât des affaires de sa patrie: en effet la source la plus abondante des bénéfices de Gênes, tirée de fausses sumns (pièces de 8 aspres), venait d'être tarie par la suppression de cette monnaie (3).

(1) Chardin, t. I, p. 71.

(1) Le même, p. 173.

(2) Chardin, t. I, p. 73 et 74.

(3) Rycaut, et Porte ottomane nouvellement ouverte, p. 126.

Maintenant il nous reste à parler des rapports avec les woiwodes de Moldavie et de Valachie et avec les Cosaques, dont l'hetman Dorozenko poussa violemment à la guerre de Pologne. En Moldavie, les bojards Hinkul et Durak avaient excité une insurrection formidable contre le woiwode Duka, qui eût été renversé sans l'assistance de Chalil-Pascha, serasker de Babatagh, et du jaliaja ou inspecteur des bords des fleuves et des rivages maritimes de Bessarabie. Déjà les bojards, adversaires de Duka, avaient obtenu contre lui une sommation de comparaître à Constantinople ; déjà Duka, se mettant en route pour la capitale, était arrivé à Karaszu dans la Dobrudscha, quand il reçut l'ordre de retourner. Les rebelles grossirent leurs forces d'une manière redoutable à Orhei, foyer de l'insurrection. Ils déclarèrent plusieurs fois au pascha qu'ils ne voulaient pas du prince, et le pascha de son côté ne se lassa pas de leur répéter que l'ordre du sultan était que le woiwode régnât. Ceux qui persistaient dans leur rébellion furent taillés en pièces (1). Gligoraskul-Ghika qui, après les trois ans de règne du woiwode Anton, était remonté pour la seconde fois sur le trône princier de Valachie, laissa éclater sa haine contre la puissante famille de Scherban Cantacuzène, et fit arrêter les quatre frères de ce nom. Valentin Nemessani ayant paru devant lui comme député de magnats hongrois, il lui conseilla de s'en retourner attendu que le moment présent n'était pas favorable aux désirs de ses commettants [1672]; lui-même devait fournir six mille hommes pour la campagne contre la Pologne (2). Pour comprendre les mouvements des Cosaques, autant qu'ils rentrent dans la sphère d'activité de l'empire ottoman, il est nécessaire de considérer quelques instants ce peuple et ses trois principales divisions. Les Cosaques étaient fixés sur les rives du Don, près des chutes du Dnieper, et le long des marais qui s'étendent entre l'embouchure du Dnieper et le Bog; les premiers étaient appelés communément Cosaques du Don ou de Tscherkesch, leur principale résidence; les seconds, Zaporogues, des cataractes près desquelles était situé leur chef-lieu (Setscha); les troisièmes enfin formaient aux yeux des Ottomans trois subdivisions : de Barabasch, du Roseau-Jaune et de Potkal. Le premier nom venait de l'hetman Barabasch, avec lequel les Polonais avaient jadis complété l'extermination de tous les Cosaques Zaporogues (1). On appelait le Roseau jaune ou les Eaux jaunes les marais de l'angle formé par les embouchures du Dnieper et du Bog : Potkal était le nom d'une île située en ces cantons. Déjà il a été question de Chmielnicki, auquel obéirent quelque temps les Cosaques de l'Ukraine aussi bien que ceux du Dnieper; l'on a rappelé la paix conclue par lui avec la Pologne à Zbarau, comment il arracha pour son fils Timothée la main de la fille de Lupul, prince de Moldavie. L'on a exposé les ravages de la Moldavie et et le traité qui assujettit les Cosaques Zaporogues à la Russie (2). Deux ans après la paix de Saint-Gotthard, deux hetmans se disputaient l'autorité sur les rives du Dnieper; Bruchowezki, hetman des Zaporogues, dévoué au czar, et Doroszenko, hetman des Cosaques du Roseau-Jaune, qui se rattachait au roi de Pologne. Bruchowezki, pressé par ses adversaires, envoya Etienne Gretschenoi au chan de Krimée, pour l'exciter à la guerre contre la Russie; et Grégoire Galmaleel avec le secrétaire Casporovitsch, auprès de la Porte, en les chargeant de le mettre ainsi que toute l'Ukraine sous la protection du Croissant (3). Cette offre convenait fort à la politique d'Ahmed-Kœprili [juin 1668]. Les députés rapportèrent une lettre qui assurait la protection du sultan à l'hetman Bruchowezki, comme chef des Cosaques de Barabasch, du Roseau-Jaune et de Potkal, c'est-à-dire des Cosaques de l'Ukraine; et qui en même temps promettait que des ordres seraient adressés au chan de Krimée pour qu'il l'appuyât (4). Bientôt après Doro-

(1) Dans les notices et extraits du roi ; t. xi, p. 371.

(2) Rapport de Kindsberg.

(1) Scherer. Annales de la petite Russie, ou l'histoire des Cosaques Saporoques et des Cosaques d'Ukraine, l. i, p. 142.

(2) D'après Scherer, l. i, chap. xvii, p. 199.

(3) Ibid. p. 122.

(4) La lettre à Bruchowezki est dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, p. 123. Il y en a une se-

zenko fut proclamé hetman par les Cosaques des deux rives du Dnieper (1); mais les Zaporogues ne tardèrent pas à se détacher de lui, et nommèrent Suchovei pour leur chef, en se plaçant sous la protection du chan tatare (2). En même temps le lieutenant de Dorozenko, Damian Gretschenoi, le quitta, se fit proclamer hetman, et se réfugia sous la protection russe. Dans cette situation, Dorozenko dépêcha son envoyé Portianka et son juge Bielogrud, auprès du sultan pour obtenir, au moyen d'un traité, l'installation d'hetman de l'Ukraine et sa transformation en sandschakbeg (3). Cette double demande fut accordée; des dépêches réitérées enjoignirent au chan tatare d'appuyer activement l'hetman des Cosaques Barabasch, du Roseau jaune et de Potkal, et en même temps un tschausch se mit en marche avec six mille hommes dans la direction de l'Ukraine. Le second ambassadeur de Dorozenko fut Basilio Loboiko, qui fut chargé d'offrir l'expression de sa reconnaissance pour l'investiture, de le recommander à la protection ultérieure de la Porte, de solliciter les ordres nécessaires à expédier au chan tatare et au pascha de Silistra, et de faire un rapport sur les mouvements des Russes et des Polonais. L'interprète polonais, qui, après le départ de Wysocky, était encore venu avec une lettre du roi, fut expédié avec une réponse du sultan ainsi conçue : « L'hetman des Cosaques, Dorozenko, s'est placé à l'ombre de la protection impériale, et déjà, dans la dépêche précédente, le roi a été averti de le considérer comme vassal de la Porte et de ne point l'inquiéter. Maintenant le bruit court que le roi, à la tête d'une armée, marche contre Dorozenko; ce qui a déterminé le sultan à renoncer à son plan de passer l'hiver en Asie, et à se tenir à Andrinople. Le roi de Pologne doit donc s'abstenir de tout acte attentatoire à la paix, et retourner dans son pays sans faire la moindre offense à Dorozenko; sinon il aura violé la paix, et dans ce cas le sultan est résolu, avec l'aide du Dieu vengeur et la bénédiction du bienheureux prophète Mohammed, à se mettre en mouvement au printemps prochain, avec des armées innombrables, qui chasseront l'ennemi et désoleront son pays. Tu dois observer tes mouvements, et ainsi salut à celui qui suit la vraie direction. » Telle fut la déclaration de la guerre qui éclata en réalité au printemps suivant.

Avant de suivre les étendards du sultan d'Andrinople à Caminiec, il est nécessaire de revenir sur quelques faits diplomatiques à signaler, depuis que nous avons quitté cette seconde capitale de l'empire, au moment où Mohammed donnait audience à l'ambassadeur vénitien. Aussitôt après le patricien de Venise, fut admis en présence du sultan le chan de Krimée, élevé à la place d'Aadil-Girai donte sultan et le grand vesir étaient mécontents, parce qu'il avait pris le parti de l'hetman Hanenko contre Dorozenko; Selim-Girai fut installé avec le cérémonial accoutumé. Son frère Selamet-Girai devint kalgha, et son cousin Ssafa-Girai Nureddin [mai 1671]. Comme toute crainte de la reprise des hostilités de la part des Vénitiens avait disparu, et que l'empire était agrandi par la conquête de Candie, le sultan résolut d'étendre aussi ses courses de chasseur, de se porter vers les cantons montagneux, où n'avaient pas encore retenti la voix des chiens et les hurras des piqueurs, vers les belles Alpes du Rhodope, qui portent encore aujourd'hui le nom d'Alpes du Despote, reçu au temps des empereurs Byzantins. Là Mohammed goûta les charmes d'une délicieuse fraîcheur, durant les ardeurs de l'été, et au commencement de septembre il revint à Andrinople. Toutes les bouches répétaient que l'hiver suivant le sultan se rendrait à Brusa, afin d'être plus près du théâtre de la guerre projetée contre les seidije d'Arabie; mais maintenant, à cause de la campagne que l'on se proposait d'ouvrir en Pologne, les quartiers d'hiver furent établis à Andrinople. Trois mesures d'administration intérieure prises cette an-

cale, n° 121, de 1080 (1669) à l'hetman des Cosaques du Roseau jaune, dans laquelle est simplement donnée l'assurance que les Cosaques, comme fidèles serviteurs de la Porte, ne seraient pas inquiétés par le chan. Les ordres adressés au chan tatare, conformément à la 1re lettre de 1080, sont dans l'Inscha, sous les n° 131 et 132.

(1) Scherer, p. 123.

(2) Ibid. p. 125.

(3) Ibidem, p. 126.

née par Ahmed-Kœprili attestent son attention rigoureuse à ménager les deniers publics. Les châteaux construits à Maina furent occupés par des soldats de Corinthe, et 160,000 aspres, appliqués antérieurement à la garnison de cette dernière ville, durent être versés dans le trésor, ainsi que les produits des fiefs des garnisons de Cilicie : toute la Crète fut mesurée et cadastrée.

Avant même la mort de Panajotti, le patriarche Methodius avait été remplacé par Parthenius, et celui-ci par Denys. Le nouveau primat s'était attiré l'inimitié de l'épouse de Panajotti, femme ambitieuse, fière de la puissance et des richesses de son mari (1). Panajotti, partageant les ressentiments de sa compagne, obtint du grand vesir la déposition de Denys, qui dut se contenter du siége de Philippopolis. Après que l'interprète tout-puissant eut quitté ce monde, laissant dans son héritage un ferman pour la possession du Saint-Sépulcre dans la Terre promise, legs de son zèle pour son Église (2), l'ex-patriarche Parthenius mit en jeu tous les moyens pour se relever, et se replaça pour la deuxième fois sur le siége de la capitale ; mais il lui fallut le céder bientôt encore à Denys. La somme donnée par les patriarches pour acquérir leur dignité, qui ne s'élevait pas auparavant au-dessus de 10,000 écus, fut portée à 20,000 (3). Nicolas de Neochorio, au pied de l'Olympe, jeune homme de seize ans, auquel on avait fait subir violemment l'opération de la circoncision, n'en professait pas moins hautement le christianisme et défendit sa foi au prix du martyre (4). Parthenius employa tous ses efforts pour arrêter l'usage qui s'étendait chaque jour davantage des unions transitoires entre Turcs et Grecques. Ces sortes de mariages, conclus seulement pour un temps, étaient désignées par le nom de Kabin, ou contrats de concubinage. Le patriarche usant de ruse pour le triomphe de la chasteté, alla trouver le mufti et lui demanda « s'il était permis aux moslims de s'unir charnellement à des femmes qui mangeaient de la chair de porc et buvaient du vin, et si des enfants sortis de pareils accouplements n'étaient pas, dès le sein de leur mère, marqués d'un caractère d'indignité relativement à l'Islam. » Après une mûre délibération, le mufti répondit que de tels mariages n'étaient pas légaux. « Alors, reprit le patriarche, vous devez les interdire en Rumili, où ils ne sont que trop fréquents. » Le mufti s'entendit là-dessus avec le grand vesir, et une ordonnance parut, qui interdisait aux moslims toute union avec des chrétiennes, à moins que ces femmes ne se convertissent d'abord à l'Islam (1672) (1). Le consul anglais Rycaut, qui avait contribué beaucoup à faire prendre cette décision, son compatriote, le prêtre Smith, qui, cette année, visita les sept églises d'Asie (2), et le Français de Lacroix, venu à Constantinople avec M. de Nointel en qualité de secrétaire d'ambassade, ont tous trois laissé sur l'état des Églises grecque, arménienne et maronite, à cette époque, des documents qui témoignent combien l'esclavage musulman pesait durement sur les communautés chrétiennes.

Au commencement du printemps tous les préparatifs étaient faits pour que l'on se mît en marche. Les premiers mouvements furent précédés, comme de coutume, par une grande distribution de pelisses, de kaftans d'honneur, de sabres et de poignards ; car ce goût de magnificence est un des traits distinctifs du règne de Mohammed IV. Les étendards furent plantés devant la porte du sérail (3). Au nouveau chan de Crimée, Selim-Girai, furent adressés de la part du sultan,

(1) Rycaut, Hist. de l'État présent de l'Église grecque p. 117.

(2) Rycaut, dans Knolles, p. 212.

(3) Rycaut, pass. cité, p. 113.

(4) La vie et le martyre de Nicolas, enfant grec martyrisé à Constantinople, pour la foi de J. C., p. 213, dans l'État présent des nations et églises grecques, arméniennes et maronites ; par de Lacroix. Paris, 1715.

(1) Rycaut, État des églises, p. 115-116.

(2) Septem Asiae ecclesiarum et Constantinopoleos notitia, auctore Thoma Smitho. Trajecti, 1694.

(3) De Lacroix, État général de l'empire ottoman, p. 24, dit le 1er avril, ce qui est en contradiction avec Raschid qui donne le 24 silkidé, 24 mars. Lacroix commet encore une erreur, en fixant le départ du sultan au 17 avril, au lieu du 30.

pour l'entrée en campagne, 15,000 ducats d'argent, avec une lettre flatteuse, une pelisse et deux kaftans; de son côté, le grand vesir envoya des poignards garnis de pierreries pour le kalgha et nureddin-sultan, et cinquante kaftans d'honneur pour les schirinbegs et les mirsas (1). 400,000 aspres par an furent attribués au gouverneur de Candie, Ankebut Ahmed-Pascha, qui à l'époque du siége commandait la division du centre; des pelisses de martre zibeline furent distribuées aux vesirs et aux ulémas. Le 30 avril le sultan sortit du palais d'Andrinople et alla se loger sous sa tente dressée dans la plaine de Tschakur-Tschairi. Les vesirs et les ulémas décoraient le cortége. Le Grand-Seigneur était revêtu d'une cuirasse d'or, attachée avec des boucles étincelantes de pierreries; un carquois enrichi de diamants resonnait sur ses épaules; les émeraudes et les rubis ruisselaient sur le sabre attaché à sa ceinture; une agrafe de diamants fixait deux plumes de héron sur son turban vert. Son cheval et tous les harnais étaient couverts de pierres précieuses. Tous les agas de la cour, tous les officiers attachés au service de la chasse portaient des cuirasses dorées, et montaient des coursiers magnifiquement harnachés. Des chevaux tirés des écuries impériales avaient été donnés aux vesirs pour la campagne; neuf au grand vesir, quatre au second; au favori Mustafa, puis au kaïmakam, au mufti, au précepteur prédicateur de la cour, à l'aga des janitschares et au nischandschi-pascha, à chacun deux; le reis-efendi avait reçu un seul coursier. Ahmed-Tschausch, qui avait été envoyé tout récemment au roi de Pologne, revint en ce moment avec une lettre de ce prince pour le grand vesir. Le souverain polonais déclarait que l'Ukraine était un domaine de la Pologne, Dorozenko un sujet rebelle, et aux plaintes élevées sur les irruptions polonaises il en opposait d'autres sur les courses antérieures des Tatares (2). Le grand vesir répondit au chambellan du royaume, au sujet de l'Ukraine, que le roi de Pologne persistait à considérer comme son patrimoine : « En effet, Dieu est le seul maître du monde; son éternelle sagesse pour la tranquillité d'un pays agité dans le trouble et la confusion, en soumet les habitants à la protection d'un monarque puissant comme Alexandre. Les Cosaques, peuple libre, s'étaient assujettis à la Pologne; mais, ne pouvant plus supporter les injustices, l'oppression et la cruauté dont on les accablait, ils ont saisi les armes, ont appelé l'assistance du chan de Krimée, et leur chef a reçu l'investiture par la bannière; comment donc le roi ose-t-il dire que l'Ukraine est un domaine de la Pologne? Et d'ailleurs, si les habitants d'un pays, pour s'affranchir, se mettent à l'ombre de la fortune d'un puissant padischah, est-il sage de marcher contre eux, et de les poursuivre malgré l'abri dont ils se couvrent? Que pourrait-il résulter d'une pareille conduite? Quand le très-glorieux et très-puissant padischah, le refuge du monde, défend et délivre les opprimés réfugiés sous l'ombre de son bras, les observateurs attentifs voient clairement de quel côté vient la rupture de la paix. Si pour éteindre le feu de la guerre on veut adresser un envoyé, c'est bien; mais si le nœud des difficultés doit être tranché par l'épée, la décision est entre les mains de Dieu, qui a créé de rien le ciel et la terre et qui fait triompher l'Islam sur ses ennemis depuis plus de mille ans. Le 8 ssafer (5 juin), le tout-puissant et illustre padischah se met en mouvement dans sa gloire, sa fortune et sa force, à la tête d'armées innombrables comme les étoiles, ornements du ciel, et sans s'arrêter il va se porter sur les frontières. Ainsi, une réponse devra être rapide; car à chaque campement d'autres ordres seront donnés, un autre langage sera tenu. » Ahmed-Kœprili exposait ces principes sur l'intervention des grands monarques pour l'affranchissement d'un peuple opprimé au moment où il rivait les chaînes de la Grèce par l'élévation des châteaux de Maina.

Sobieski, petit-fils du héros de Chocim, qui vingt-un ans auparavant avait visité Constantinople dans la suite de Bieganowski, avait triomphé l'année précédente de Dorozenko et des Cosaques; en une campa-

(1) Raschid, t. I, fol. 64. La lettre est dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 158.

(2) La lettre est dans Raschid, t. I, fol. 64.

que il avait enlevé les plus fortes places frontières de ces peuples : Czetwertinka, Human, Braclaw, Stanislaw, Rascow, Mohilow, Impol (1). Cette campagne avait rempli l'Europe d'admiration et jeté l'effroi parmi les Turcs. Pour arrêter tout d'abord le flot des conquêtes polonaises, la Porte avait résolu la guerre. Le sultan se mit donc en marche le dimanche, 5 juin, jour fixé dans la lettre. Au pied du Balkan resta embourbé le chariot d'argent de la sultane Chaszeki, dont la cage, entourée d'une grille d'or, suivait les étendards du sultan, et le grand vesir accourut pour atteler son propre cheval; on eut les plus grandes peines à tirer l'équipage de la vase où il était enfoncé. La Chaszeki s'arrêta à Babataghi, et le vesir de la coupole, Ibrahim-Pascha, resta pour le service de la sultane. A Isakdschi fut établi un pont de bateaux de sept cent cinquante aunes de longueur sur dix de largeur. Le gouverneur de Bosnie, Ibrahim, le beglerbeg d'Anatoli, Ali-Pascha, furent détachés en avant avec les troupes de leurs provinces, afin de transporter les approvisionnements réunis de tous côtés pour les besoins de l'armée. Osman-Pascha, sandschakbeg de Nicopolis, et Murad-Pascha, commandant de Kangleri, reçurent ordre de réunir les convois nécessaires, et le sandschakbeg de Chudawendkiar, Mohammed-Pascha, fut chargé de garder le pont établi sur le Danube à Isakdschi. Les gouverneurs d'Alep et de Karamanie, Kaplan et Ali-Pascha, les begs de Begschehri et de Kirschehri défilèrent avec leurs troupes particulières bien équipées devant la tente du sultan, et reçurent des kaftans d'honneur. A Prusicht en Moldavie, fut publié un chatti-schérif qui réglait l'ordre et le rang des gouverneurs dans le cortège du sultan. A droite devait se tenir d'abord le beglerbeg d'Anatoli, puis ceux de Karamanie, de Siwas, de Diarbekr, Meraasch, Alep, Adana ; à la gauche, le beglerbeg de Rumili, et au-dessous de lui ceux de Bosnie et d'Oczakow. En même temps fut rendue une ordonnance pour enjoindre aux vesirs de se montrer toujours avec le turban officiel, orné d'une large bande d'or disposée obliquement, signe distinctif de leur dignité, qu'ils négligeaient de porter. Quand le sultan entra dans Jassy, capitale de la Moldavie, le prince Duka, qui était relevé pour la seconde fois sur le trône, déposa à ses pieds un poignard garni de pierreries, deux pelisses fourrées de la plus riche martre zibeline, et un paquet des plus précieuses étoffes. Dans un diwan solennel, fut distribuée aux troupes la gratification ordinaire d'entrée en campagne, ensuite les vesirs furent traités dans la tente impériale. Le commandant d'Oczakow Chalil-Pascha, les beglerbegs d'Anatoli et de Karamanie, et le beg de Tschirmen reçurent ordre de faire construire un pont sur le Dniester, et le beglerbeg d'Adana fut investi des fonctions de quartier-maître général. Le sandschakbeg de Kanghri arriva de Kilia avec la grosse artillerie, dont le transport fut imposé aux vassaux de Rumili et de Bosnie. Un rapport du chan de Krimée annonça que le nureddin-sultan et le sandschakbeg d'Awlona, Jusuf Pascha, en étaient venus aux mains dans le voisinage de Ladyzyn avec le fils d'Hanenko, adversaire de Dorozenko, et avec cent Cosaques accourus du château de Braclaw au secours de leurs compatriotes ; que les Polonais avaient fait une sortie de Bar et enlevé Hanenko, qui avait échappé à grand'peine à la captivité ; les prisonniers, envoyés avec ce rapport, en confirmèrent la vérité. Quand l'armée fut campée, à une lieue de Chocim, la garnison du château de Zwanic, situé au-delà du Dniester, abandonna ce poste, qui le lendemain fut occupé par cinq chambrées de janitschares, trois cents segbans à cheval et deux cents à pied, auxquels furent joints cent cinquante segbans du kaimakam. Le grand vesir et Kaplan-Pascha surveillèrent la construction du pont ; sur la rive droite du Dniester furent ouvertes des tranchées, sur la rive gauche on établit des retranchements. Chalil-Pascha, commandant d'Oczakow, et Murad, pascha de Kanghri, passèrent le fleuve sur des radeaux. Cinq jours après, les beglerbegs de Siwas et de Meraasch, ainsi que les woiwodes de Moldavie montèrent la garde en grand costume devant la tente du sultan et furent revêtus de kaftans d'honneur selon

(1) Epistolæ Andreæ Olszowski, ... 1671, p. 407 et 409.

l'usage. Le pont étant achevé, les janitschares passèrent d'abord, le sultan les suivit, et l'on fit le premier campement sur le sol polonais (15 août 1672). Le kaimakam, les vesirs, les paschas de Bosnie et d'Alep, avec quelques alaibegs et le général de l'artillerie, s'approchèrent de la place pour en reconnaître la force. Le woiwode de Moldavie Duka tomba dans la disgrâce, et sa place fut conférée à Étienne Petreitschik. Le lendemain le chan de Krimée fut conduit à une audience solennelle par les vesirs et les beglerbegs; le jour suivant l'hetman Dorozenko vint se prosterner aux pieds du sultan. Enfin le 18 août, après trente-huit marches et autant de haltes, les tentes ottomanes furent plantées dans la plaine devant Caminiec.

Le grand vesir, avec les janitschares et les troupes de Rumili, se plaça au centre; à droite s'établirent le second vesir, le favori Mustafa-Pascha avec l'armée d'Anatoli et le segbandschi-baschi; à gauche le kaimakam, Kara-Mustafa-Pascha, avec les troupes de Siwas et le samsundschi-baschi. Les tranchées s'ouvrirent; en cinq jours elles furent poussées jusqu'au bord du fossé. On s'occupa de la confection des sacs; chaque feudataire dut en fournir deux par 1,000 aspres de revenus de son siamet; chaque sipahi, deux. Les secrétaires du diwan, investis de fiefs, les aides des chancelleries durent aussi prendre part à cette contribution, chacun en proportion de ses revenus. Un plénipotentiaire fut reçu avec égard et logé convenablement dans la tente du tschausch-baschi. Le huitième jour du siége, le principal bastion fut enlevé, et l'on y vit flotter les bannières turques (25 août). Le lendemain le premier rempart s'écroula par l'effet du jeu des mines, mais un second s'élevait derrière, et l'on travaillait avec ardeur à l'attaquer quand le lendemain les assiégés arborèrent le drapeau blanc, pour annoncer qu'ils voulaient se rendre. La capitulation fut rédigée en cinq articles. Tous les habitants étaient libres de rester ou de se retirer avec tous leurs biens sans pouvoir être exposés à aucun dommage; des églises étaient laissées aux catholiques, aux Grecs et aux Arméniens; personne ne pouvait être logé dans les maisons des prêtres et des nobles polonais qui restaient. Au moment du départ, les soldats voulant partager la poudre, le magasin fit explosion, emportant le tiers de la garnison, deux tours et une portion des murailles de l'enceinte. On ne sut si ce désastre avait été l'effet du hasard ou de la résolution désespérée du capitaine allemand (1). Le 30 août le commandant remit les clés de la place, et reçut un kaftan d'honneur. On lui donna trois cents voitures pour le transport des bagages de la garnison. Le pascha d'Alep et le beglerbeg de Rumili furent chargés de protéger la retraite des Polonais. Le lendemain le sultan reçut les félicitations officielles des dignitaires, auxquels il distribua des pelisses d'honneur, selon leurs rangs. Le vendredi 2 septembre, les plus grandes églises furent transformées en mosquées (2), au nom du sultan, de la sultane Validé, de la Chaszeki, du grand vesir, du kaimakam et du vesir favori (3). L'internonce polonais, retenu jusqu'alors, fut congédié et chargé de porter ces paroles : « Si la Podolie est livrée sans que l'épée soit tirée, la paix pourra être conclue; sinon le fer sera promené sur toute la Pologne. Le chan de Krimée, le gouverneur d'Alep, Kaplan-Pascha, les beglerbegs de Rumili, d'Anatoli et de Karamanie, de Moldavie et de Valachie, et l'hetman Dorozenko reçurent ordre de lancer leurs escadrons sur le pays, en le ravageant; ils poussèrent jusqu'à Lemberg qu'ils enlevèrent d'assaut (4). Le sultan chassa dans le canton de Zwanic : là le nischandschi-pascha, l'historien Abdi, déposa aux pieds de son maître une pièce de vers de quarante-huit distiques dans laquelle il chantait la conquête de Caminiec. L'armée s'avança sur la palanque de Kulandane, puis alla camper devant celle de Bucsacs. Comme le defterdar-pascha Ahmed n'était pas assez fort pour la réduire, on le fit appuyer par l'aga des janitschares, maintenant vesir Abdurrahman ou Abdi-Pascha, auquel

(1) Rapport de Kindsberg.

(2) Magdeleine, Miroir ottoman; la marche du sultan Mohammed contre la Pologne en Ukraine, p. 1[illegible].

(3) Raschid, I. I, fol. 75, et Abdi el-Rabi.

(4) Siége de Léopold; de Lacroix, Mémoires, I. I, p. 122.

la palanque se rendit ; celle de Jazlowiecz se rendit au gouverneur d'Adana, Husein-Pascha ; et celle de Zadlotanka au second vesir favori, Mustafa-Pascha. Six jours après, par la médiation du chan de Krimée fut conclue la paix de Bucsacs, si humiliante pour la Pologne (18 septembre), qui livra la Podolie aux Ottomans, céda l'Ukraine aux Cosaques, s'engagea à un tribut annuel de 22,000 ducats, et dut payer 80,000 écus pour le rachat de Lemberg. Au moins les églises qui n'avaient pas encore été converties en mosquées étaient consacrées sans réserve au culte du Christ ; et les rajas étaient affranchis de la contribution de jeunes garçons, tombée à la vérité en désuétude depuis Murad IV, sans pourtant qu'elle fût textuellement abolie. Les Tatares lipkans réfugiés dans le camp turc et les Cosaques détachés d'Hanenko étaient libres de regagner leurs foyers. Les contributions annuelles seraient payées comme de coutume au chan tatare ; mais en récompense la Pologne serait préservée des irruptions des Tatares, et désormais aucun Polonais ne pourrait être vendu comme esclave (1). Les Tatares lipkans, sujets de la Pologne, au premier éclat de la guerre, avaient émigré en Bessarabie, où le chan d'accord avec Chalil, gouverneur de Silistra, leur avait assigné des établissements (2). Le 18 octobre, jour à jamais célèbre dans l'histoire par tant de batailles décisives, les crieurs proclamèrent dans le camp impérial que grâce avait été accordée au roi de Pologne. Le lendemain revinrent de leurs courses le chan tatare et Kaplan-Pascha, qui avaient été détachés contre Lemberg ; ils avaient fui devant Sobieski, qui, seul champion résolu de sa patrie, avait chassé les Turcs de Lublin, Belczice et Lemberg, avait franchi le Dniester sur les glaçons, caché ses troupes dans les forêts de Bednavow, battu à Calusz les Tatares vingt fois plus nombreux que ses gens, et enlevé trente mille prisonniers au kalgha et au nureddin, en les forçant eux-mêmes à prendre la fuite. Malgré cet échec si grave, la paix ayant été conclue à des conditions si glorieuses pour la Porte, des bulletins triomphants furent répandus dans tout l'empire, et des illuminations attestèrent la joie des moslims pendant trois nuits.

Le 31 octob. l'armée commença son mouvement de retraite vers Andrinople, qu'elle atteignit en trente-quatre stations et six semaines. Le vesir favori Mustafa fut envoyé d'Andrinople à Constantinople, pour amener la Validé qui fut escortée avec toutes sortes d'honneurs. Le sultan s'occupa tout l'hiver à la construction d'un kioschk et d'un sérail à Andrinople, près du pont du marché aux selliers, dans un lieu appelé Akbinar ou Source blanche. Quant au grand vesir, il prépara une campagne prochaine ; car les Polonais n'avaient pas payé la contribution stipulée de 22,000 ducats ; il fit en outre de grands armements contre la Russie. A la fin de juin 1673 les étendards impériaux furent plantés dans la plaine du cimetière, d'où l'armée partit le 13 juillet. Arrivée au commencement d'octobre sur le Danube à Isakdschi, l'on apprit que le château construit nouvellement sur le Danube et dépendant d'Aszow avait bravé pendant dix-sept jours les attaques de plusieurs milliers de Cosaques qui s'étaient vus réduits à lever le siége, quoiqu'ils fussent pourvus d'artillerie. L'illustre général Sobieski envoya Iwan Debriz avec une lettre dans laquelle il excusait la Pologne de n'avoir pu payer le tribut stipulé de 22,000 ducats, à cause de la détresse où l'avait réduite la perte de la Podolie (1). Le grand vesir résolut à son tour d'adresser au roi de Pologne le muteferrika Husein, avec une réponse du sultan, qui insistait sur la remise des palanques cédées en vertu du traité, et sur l'envoi d'un ambassadeur polonais avec les 22,000 ducats dont la Pologne était débitrice ; car les armées ottomanes étaient sur le Danube et inonderaient la Pologne au printemps prochain si la Sublime Porte n'obtenait pleine satisfaction (2). Cependant les Turcs passèrent le Danube à

(1) Le traité se trouve tout au long dans Raschid, l. I, fol. 73 et 74, et dans Abdi, fol. 84 et 85.
(2) Sohi-Seijare, fol. 128.

(1) Rapport de Kindsberg.
(2) La lettre est dans Raschid, l. I, fol. 75 et 76, elle est aussi dans l'Inscha du reis efendi Mohammed, n° 139.

Isakdschi et apprirent qu'un vif combat s'était engagé entre les troupes envoyées pour occuper le canal de Tschoplitscha et les Cosaques, et que le woiwode de Moldavie avait passé du côté des Polonais. Ce prince avait d'abord entretenu des intelligences secrètes avec Sobieski, mais maintenant il jeta le masque et indiqua aux Polonais quelle était la partie la plus faible du camp turc. Sa dignité fut conférée à son chargé d'affaires près de la Porte, Dimitrasko ou Demetrius Cantacuzène. A la nouvelle que l'armée polonaise se rassemblait autour de Chocim, le sultan remit, avec les cérémonies accoutumées, la sainte bannière au grand vesir, en le nommant serdar; et après que le camp fut resté soixante-un jours à Isakdschi, le sultan accompagné du vesir favori et du nischandschi-pascha Abdi, se rendit aux quartiers d'hiver de Babataghi. Toute l'armée polonaise était à Chocim, sous le commandement supérieur de Sobieski dont l'étoile brillait maintenant de son plus vif éclat. Afin de dérober sa marche à l'ennemi, il avait détaché en avant le grand porte-étendard du royaume, Sieniawski, en le chargeant d'enlever les avant-postes turcs. Celui-ci avait jeté l'effroi parmi les Turcs jusqu'au cœur de l'Ukraine, en réduisant les villes de Satanow, Jarmolinsk, Zynkowick et Bar. A la faveur de ces attaques habilement portées sur les flancs de l'ennemi, Sobieski était parvenu sur les rives du Dniester, qui commençait, comme l'année précédente, à charrier des glaçons. Le soir qui précéda la bataille décisive, Ghika, woiwode de Valachie, était passé avec ses troupes du côté des Polonais, de sorte que les Valaques et les Moldaves allèrent combattre sous l'aigle de Pologne. Le camp des Ottomans était trop étendu pour pouvoir être bien défendu. Aussitôt que Sobieski y eut pénétré, le gouverneur de Silistra, Husein-Pascha, avec les beglerbegs placés sous ses ordres, franchit le fleuve et se dirigea sur Chocim et Caminiec. Le reste de l'armée suivit dans le plus grand désordre; le pont se rompit, et le Dniester engloutit hommes et chevaux. L'armée turque fut anéantie (1). Parmi les chefs les plus renommés qui périrent dans ce désastre, on regretta surtout le beglerbeg de Bosnie, Suleiman-Pascha, celui de Salonik et le beg d'Ochry, le sagardschi-baschi et l'alaibeg de l'aile gauche, le kiaja et le defterdar des fiefs de Rumili, le beg de Gustendil, l'aga des bannières vertes; le miralem de Bosnie, Seidoghli, beau-frère du grand vesir, fut grièvement blessé; Husein, pascha de Silistra, qui avait perdu la bataille de Lewenz avec Ghika, ne se sauva qu'à grand'peine (1) [novembre 1673]. L'étoile d'Ahmed-Kœprili qui s'était abaissée devant l'astre de Montecuccoli, sur les rives du Raab, pâlit encore ici devant l'astre de Sobieski, qui réveilla les souvenirs glorieux de son aïeul sur le champ de bataille de Chocim, illustré déjà par les exploits des Chodkievicky, des Lubomirski. Le carnage avait duré trois heures. Quarante mille morts couvraient le terrain; le prince Radziwill de sa propre main avait tué le gouverneur de Silistra Husein; Sobieski s'était emparé de la bannière verte qu'Husein avait reçue du sultan, et qui fut envoyée à Rome pour décorer l'église de Saint-Pierre. Le grand vesir s'enfuit à Cecora, où il manda auprès de lui Kaplan-Pascha, puis il désigna Isakdschi pour quartier-général pendant l'hiver. Mais ce lieu étant trop petit, lui-même se rendit à Babataghi, d'où le sultan gagna Hadschibasaroghli à cheval, accompagné seulement du vesir favori Mustafa-Pascha. Les juges et le palladium de l'armée, la bannière sainte avec le manteau du prophète, arrivèrent quelques jours après à Babataghi sous la conduite du nischandschi Abdi-Pascha, [12 décembre]. Là le sultan se consola de la perte de la bataille de Chocim, par la naissance de son second fils Ahmed; et une illumination de trois nuits fut ordonnée dans tout l'empire. Le sultan reçut les félicitations du grand Bairam dans la maison où avait été déposé le trésor de la chambre intérieure, le manteau du prophète et la bannière sacrée, où l'on avait disposé une espèce de salle du trône. A Constantinople le kaima-

(1) Chassepol, Hist. des grands vezirs, p. [illegible]

de Lewenz, l. II, p. 56; [illegible], l. IV, p. 6, et ceux rapportés sur cette bataille dans les lettres fameuses de Zaluski.

kam étant mort, Ibrahim-Pascha fut élevé pour la seconde fois à cette dignité et le mufti Mukarisade, ayant été déposé pour cause de maladie, fut remplacé par Ali-Efendi de Tschataldschi, protégé du grand vesir. Des envoyés usbegs prétendirent avoir perdu une caisse de présents; on refusa de les recevoir en audience, parce que la découverte d'une caisse vide dans leur domicile fit naître le soupçon qu'eux-mêmes étaient coupables de ce larcin. La Moldavie fut dévastée par les Polonais qui avaient pour guide le woiwode Etienne passé dans leurs rangs. Cependant Mohammed parcourait les steppes de la Tatarie Dobruze, autour d'Hadschibasaroghli; et, comme le second vesir favori l'accompagnait dans ses excursions, qui durèrent trente-trois jours, ce fut le nischandschi-pascha Abdi qui expédia les affaires pendant cette absence (1).

Pendant que les quartiers d'hiver étaient à Babataghi, les mouvements diplomatiques, les détails de l'administration intérieure et les préparatifs d'une campagne prochaine réclamèrent toute l'activité du grand vesir. Le nouveau woiwode de Valachie, Duka, fit passer 100.000 écus comme tribut de sa principauté. Le résident impérial Kindsberg se plaignit dans une note écrite que, d'après les propos mêmes des rebelles hongrois amenés par Barkóczy, Denis Banffy, sur l'ordre du prince de Transylvanie, eût nommé pour chefs des insurgés François Ispan et Jean Locri; que ces gens trouvassent de l'appui sur le territoire turc, qu'on les vît paraître dans la suite des paschas, et qu'eux-mêmes se vantassent publiquement d'avoir obtenu un ferman apporté par Szepesi, en vertu duquel Turcs et Transylvaniens devaient leur prêter assistance (2). Dorozenko fit savoir que les Russes avaient conquis six villes des Cosaques, parmi lesquelles Czerkas, Kaniow, Corsum; avaient investi sa propre résidence, et lançaient contre le chan tatare une armée de cinquante mille Cosaques et Kalmuks. On adressa au chan tatare le présent accoutumé d'entrée en campagne (18 février 1674); mais il s'excusa, prétendant qu'il ne pouvait pour le moment venir se joindre aux troupes du sultan, craignant que les Russes, après en avoir fini avec Dorozenko, ne tombassent sur lui-même; il demandait même qu'il lui fût permis de rappeler les six mille Tatares restés en Moldavie (1). On enrôla de nouveaux janitschares, et deux mille pages entrèrent dans les sipahis; eux-mêmes furent remplacés par des enfants chrétiens enlevés de force à leurs parents (2). De sorte que la prise régulière de jeunes garçons pour le recrutement régulier des janitschares, exécutée jadis sous la direction de trois commissaires dans les familles chrétiennes de Bulgarie, de Grèce et d'Albanie, et tombée en désuétude depuis Murad IV, se faisait encore pour remplir les chambres du sérail. Au commencement de mai on vit arriver à Babataghi l'internonce Swkierzynski envoyé par la république de Pologne et par Sobieski, roi nouvellement élu. Il apportait une lettre qui excusait le retard à expédier l'ambassadeur turc, arrivé l'année précédente en Pologne, sur la mort du roi et l'élection du nouveau souverain, et en même temps exprimait le désir de la paix: le grand vesir répondit que la paix devait être sollicitée par une ambassade extraordinaire (3). Ensuite le sultan alla occuper sa tente; les beglerbegs de Siwas, Damas et Silistra, qui arrivèrent avec leurs troupes dans le camp impérial, reçurent suivant l'usage des kaftans d'honneur, et des fermans ordonnèrent dans tout l'empire des prières publiques dans les mosquées, les lundis et les jeudis, pour la prospérité des armes ottomanes. Le 13 juin 1674, le sultan se mit en mouvement de la plaine d'Hadschibasaroghli. Le grand vesir s'avança de Tschiftai à sa rencontre, et le Grand-Seigneur entra à cheval dans Babataghi entre Ahmed-Köprili et le vesir favori Mustafa-Pascha. Des nouvelles d'Orient annonçant que la frontière de ce côté était menacée par les Persans firent sentir la nécessité de nommer sur ce point un gouverneur actif et belliqueux. Le grand vesir choisit l'aga des janitschares, Vesir-Abdurrahman-Pascha, qui

(1) Abdi-pascha, fol. 96.
(2) Rapport de Kindsberg.

(1) Rapport de Kindsberg du 13 février 1674.
(2) Ibidem.
(3) Rapport de Kindsberg du mois de mai.

s'était conduit en vaillant guerrier devant Candie, et lui confia maintenant la garde de la frontière orientale de Bagdad ; les begs de Rokka, Moszul et Schehrsor, lui furent subordonnés ; Kaplan-Pascha, qui jouissait également de toute la confiance du grand vesir, fut nommé gouverneur de Diarbekr et reçut ordre de se rendre au plus vite dans sa province en employant les chevaux de poste. Le chan tatare se rendit au camp impérial en Moldavie, où arriva l'heureuse nouvelle que Chocim s'était rendu volontairement au gouverneur de Damas Husein-Pascha (1). A Soroka l'armée franchit le Dniester et campa sur le sol cosaque, dans la plaine d'Ispel [30 juillet 1674]. De là le woiwode de Moldavie retourna à Jassy pour livrer de la farine et du grain ; le woiwode de Valachie fut chargé du rétablissement des chemins et des ponts. La palanque d'Istone, à six lieues de Soroka, fut rasée par le gouverneur d'Alep Ibrahim, le beglerbeg de Rumili Sidisade-Mohammed-Pascha et le ssamszundschi. Quatre-vingts têtes, trophée d'une victoire remportée par les Tatares Lipkans sur les Polonais qui avaient attaqué Bar, furent jetées devant la tente impériale. Dans le camp de Komar fut proclamée la défense de faire des irruptions de pillards, et le chan tatare fut revêtu d'une pelisse d'honneur en recevant la mission de porter de rapides secours à l'hetman des Cosaques, investi dans Cehrin ; les gouverneurs d'Alep, d'Anatoli, d'Erserum, établirent des ponts et ravagèrent le pays. A Tymanowka se présenta un envoyé polonais. La marche se poursuivit vers Ladyzyn, qui, pressé très-vivement, se rendit au bout de trois jours : sur huit cents prisonniers polonais, cent soixante-dix furent choisis pour le sultan. Le beglerbeg de Rumili brûla la palanque de Kopanidscha, et rentra en triomphe dans le camp impérial avec quelques centaines de têtes plantées sur les lances de ses soldats.

Après ces succès, audience fut enfin accordée à l'envoyé polonais Jean Karwkewski, arrivé à Tymanowka ; il apportait la notification du couronnement de Sobieski, et il était en même temps chargé de réclamer verbalement la restitution de la Podolie et de l'Ukraine à la couronne de Pologne. Il fut congédié avec une simple lettre du grand vesir (1). En même temps Sobieski avait adressé Mysliszewski au chan tatare ; puis il chargea encore Kaczorwski d'une mission auprès de ce prince, auquel furent offerts des présents considérables pour qu'il employât son influence à déterminer la Porte à cesser les hostilités. Maintenant le kaimakam Kara-Mustafa marcha contre la forte ville d'Human avec seize chambrées de janitschares, toutes les troupes feudataires d'Anatoli, de Rumili, de Syrie et de Bosnie, vingt-six fauconneaux et six couleuvrines. C'était la première entreprise militaire dirigée par le kaimakam Mustafa-Pascha, que jusqu'alors nous avons toujours vu à côté du sultan à la chasse, et qui n'avait paru en campagne qu'au siége de Caminiec. Le succès de l'opération était garanti par les forces considérables mises à sa disposition. Avec le secours de Dorozenko Human fut emporté d'assaut [4 septembre 1674] ; tous les habitants furent massacrés, les rues inondées de sang, les chrétiens écorchés vifs, et leurs peaux, bourrées de paille, envoyées au sultan. C'est par un tel exploit que se signala Kara-Mustafa-Pascha. Le chan tatare Selim-Girai annonça que les Cosaques et les Russes, campés autour de Cehrin, n'ayant pas osé l'attendre, s'étaient enfuis à Tscherkeskerman, qu'ils avaient saccagé ; à l'exception du poste de Bialacerkiew, défendu par le colonel Rapp, et de Kiow, occupé par les Russes, tout le pays depuis le Dniester jusqu'au Dnieper était soumis aux armes ottomanes. Le chan tatare et Dorozenko vinrent tous deux faire leur cour au sultan et obtinrent la permission de retourner dans leur pays ; avant leur départ ils reçurent de magnifiques présents qui leur furent remis par le kaimakam, à cause d'une indisposition du grand vesir [15 septembre]. Le 18 septembre, l'armée commença son mouvement de retraite et passa le Bog pour se diriger vers Andrinople. A Isakdschi il y eut baise-main à l'occasion de la naissance d'une sultane, fille d'une esclave que la mère du sultan

(1) Raschid, l. c., fol. 79 ; Defterdar, fol. 21.

(1) Raschid, l. c., fol. 81.

lui avait donnée l'année précédente. Cependant Sobieski et Jablonowski purgèrent encore la Pologne de Turcs et de Tatares ; les derniers avaient entraîné après eux les habitants du Dniester vers le Balkan et les avaient établis sur les deux versants de cette montagne et à Kirkkilise. Jablonowski assiégea Bar, défit le sultan Aadil-Giraï le jour anniversaire de la bataille de Chocim, soumit Braclaw, Nimrow et dix autres villes. Le référendaire de Lemberg, Rzewuski, prit Raskow, d'où s'enfuit Ahmed-Pascha, toute l'Ukraine, à l'exception de Cehrin, redevint polonaise. Pendant l'hiver, les négociations diplomatiques firent quelques progrès. Le woiwode de Moldavie manda que le roi de Pologne campait à Caminiec, Lanckorowski à trois milles de Cehrin. L'ambassadeur français en Pologne, l'évêque de Marseille, envoya auprès du grand vesir un gentilhomme appelé Savanie pour travailler comme médiateur à la paix entre les deux puissances [février 1675]. Le kiaja pensa que, la loi défendant de rejeter la paix offerte par les infidèles, il fallait confirmer les capitulations accordées trois ans auparavant à Bucsacs au roi de Pologne Michel Córibut (1). Mais cet avis ne fut pas mieux accueilli par le grand vesir que la proposition présentée auprès du serasker Schischman-Ibrahim-Pascha par le général Coricki au nom de Sobieski. Ibrahim inonda de sang et couvrit de ruines toute la Volhynie. Zbarras, ancien patrimoine des Wiesnowiecki tomba entre les mains des Turcs, quoique cette place fût défendue par un capitaine français ayant sous ses ordres quarante Heiduques et soixante Polonais ; six mille paysans russes, réfugiés dans l'enceinte, exterminèrent la faible garnison, et jetèrent le capitaine Desauteuil par-dessus les murailles dans le fossé. Ibrahim fit monter sur une colline les plénipotentiaires polonais qu'il menait avec lui, et leur donna le spectacle de la ville en feu et des habitants égorgés. Toutefois il honora le courage de Desauteuil, fit panser ses blessures et le renvoya au roi de Pologne. Un mois après, Jablonowski battit vingt mille Tatares et les repoussa de Zloczow. Le sultan nureddin lui adressa un message pour lui demander un médecin et lui remettre un carquois d'or rempli de flèches, sans doute comme témoignage d'amitié, et non point, ainsi que le prétendirent les Polonais, comme attestation de sa défaite. Jablonowski lui envoya le chirurgien français Renaud et une selle magnifique, comme symbole du repos, parce que les Tatares se servent de selle en guise d'oreiller. Mais il paraît que le nureddin ne comprit pas ce conseil. Le serasker marcha sur Lemberg, que les Polonais appellent Lwow, les Turcs Ilba, et qui, après la perte de Caminiec, était le dernier boulevard de la république. Sobieski accourut au secours de la place, et fit toutes ses dispositions pour une grande bataille : la reine, agenouillée dans l'église des Jésuites devant l'image de saint Stanislas Kotska, implora l'assistance du Ciel. Un orage effroyable pousse d'énormes nuages de grêle sur le camp ottoman, le roi bénit son armée et la lance contre l'ennemi au cri trois fois répété de Jésus : les Musulmans invoquent le nom d'Allah, mais opposent une faible résistance, le nureddin prend la fuite devant le nombre incomparablement plus faible des Polonais. La victoire de Lemberg retentit dans toute l'Europe, et tira un éclat d'autant plus brillant du silence des historiens ottomans, qui ont jugé à propos de n'en pas dire un seul mot. Ibrahim-Pascha regarda maintenant la Volhynie comme son unique proie ; après que la garnison de Mitylène eut subi le supplice du pal (1), Podhalce et le château de Zawale s'étaient rendus sans que le roi eût le temps de les secourir. Mais une plus grande résistance fut opposée par la forteresse polonaise de Trembowla, où le courage héroïque de Chrazanowski, enflammé par son épouse, brava le bombardement, l'explosion des mines et quatre assauts consécutifs : toutefois il allait succomber quand parut Sobieski, et la Pologne célébra de nouveau sa délivrance du joug turc.

Le grand vesir refusait toujours de prêter l'oreille aux insinuations des négociateurs français, que lui avait envoyés l'évêque de

(1) Rapport de Kindsberg.

(1) Coyer, l. IV, et Zaluski, l. I, p. 555.

Marseille et qui cherchaient à l'indisposer contre les Allemands, et aux propositions encore reproduites des rebelles hongrois par l'organe de leur député Forgacs Dopa, au moment où éclataient les hostilités contre les Polonais, Szepesi avait reçu, sous le sceau du plus rigoureux secret, la promesse de secours pour les mécontents hongrois [mai 1673], et cette promesse avait été renouvelée de la part d'Ahmed-Kœprili à leurs délégués Forgacs, Kende, Petsy, Ladislas Kubiny, ainsi qu'à l'envoyé transylvanien (1). Deux mois plus tard [mai 1674], trois des principaux rebelles, Szepesi, Radoczi et Petroczi, introduits auprès du grand vesir à Andrinople, insistèrent encore sur leur demande d'assistance (2). Le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha, qui avait pris la place de Kara-Mohammed-Pascha, et celui de Wardein, se plaignirent des brigandages de Komorn, Rassmermeny, Nanas, Dorog. Le Français Nicolas Beaumont apporta une lettre de Michel Teleki, président de la chancellerie d'Apafy, qui, dans un manifeste, s'intitulait généralissime des mécontents hongrois depuis que la France avait conclu avec lui un traité à Fogaras par l'entremise de l'agent Roger Acacia. Sept principaux rebelles hongrois, Emerich Tœkœli, Gabriel Kende, Étienne Bignol, Paul Szalay, Melchior Keczer, Martin Kende et Étienne Baka promirent, au nom de Wesselény et des autres magnats mécontents, de réunir une armée de douze mille hommes. La France s'engagea de son côté à fournir un subside mensuel de 15,000 écus, plus un corps de six mille dragons sous les ordres de Béthune (beau-frère de Sobieski), que les mécontents devaient élire pour leur roi (3). Le pascha d'Ofen fut encore changé au bout d'un an, Sinoghli-Ali-Pascha obtint ce poste; la place d'interprète de la Porte, fort mal remplie depuis la mort de Panajotti par le renégat polonais Bobowski, fut donnée au médecin grec Mauro Cordato (1).

Le sultan oubliant le désastre de Chocim dans les préparatifs des fêtes de la circoncision de son fils et du mariage de sa fille, dont la magnificence devait, selon ses désirs, émerveiller les habitants d'Andrinople, et qui pourtant n'égalèrent ni en éclat ni en durée les fêtes de la circoncision sous Murad III. A cette occasion de nouvelles charges furent imposées à tous les sujets chrétiens, dont les misères durent aider à célébrer la joie publique. Chaque famille grecque fut taxée à 30 aspres; à Andrinople, chaque dixaine de famille soumise à la capitation dut fournir six poulets, deux oies grasses et quatre canards; il fallut en outre que toutes les familles chrétiennes et juives contribuassent pour la fabrication d'une immense chaudière de cuivre étamée à l'intérieur. On fit venir de Constantinople les artificiers arabes les plus habiles, les coureurs de bague persans les plus adroits, des danseurs de corde, des escamoteurs, jongleurs, bateleurs et bouffons; un grand nombre d'esclaves furent tirés du bagne pour être employés à la construction de yachts et de bâtiments légers, et en former les équipages; on voulut même appeler de Venise des comédiens et des chanteurs pour donner une pièce lyrique; mais le bayle Quirini éluda cette demande, en représentant qu'il fallait plus d'une année pour trouver et transporter à Andrinople de tels artistes : l'on renonça donc à ce projet (1). Le grand vesir, qui, de concert avec le defterdar, avait été particulièrement chargé d'ordonner la fête (2), présida personnellement au transport de la tente impériale hors du sérail, au bruit des trompettes, des timbales et des fifres. Les fêtes commencèrent le 26 mai; le douzième jour [6 juin], anniversaire de la naissance du Prophète, un coup de canon donna le signal de la circoncision, qui se fit dans la chambre intérieure en présence du grand vesir, du mufti, des vesirs et des kadiaskers; le kislaraga portait le prince dans ses bras, le vesir favori lui tenait les mains, le kaima-

(1) [illegible], et d'après lui [illegible], t. II, p. 238; [illegible] (1er [illegible] 1673).
(2) Mémoires des mécontents hongrois [illegible] t. II, p. [illegible]. Rapport de Kindsberg, 1674.
(3) Rapport de Kindsberg, du [illegible] juin [illegible].

(1) Rycaut; Mém. [illegible], p. [illegible].
(2) Ibid., p. 97.

kam lui couvrait les yeux. Quand la preuve eut été fournie de l'heureux succès de l'opération, les sultanes accoururent pour consoler le prince sur la douleur qu'il avait éprouvée; la sultane-mère, la grande sultane Chasseki, la petite sultane Chasseki, la nouvelle favorite, versèrent toutes des larmes, mais par des motifs différents : la Validé craignait que la circoncision de son petit-fils ne devînt le signal du meurtre depuis long-temps médité de son fils puîné Suleïman; la mère de l'enfant exprimait ainsi sa joie en contemplant en lui l'héritier du trône; la petite favorite pleurait d'inquiétude et d'envie de n'être pas aussi mère d'un prince héréditaire. Il y eut encore trois jours de réjouissances; on représenta le spectacle des trois places de Neuhaeusel, de Candie et Caminiec, prises par le grand vesir dans les guerres de Hongrie, de Crète et de Pologne. Tous les après-midi les diverses corporations faisaient de riches expositions des produits de leurs industries respectives, étalant leurs présents sur des tapis : ainsi les cordonniers offrirent une paire de bottines brodées et garnies de pierres précieuses; les orfèvres figurèrent un jardin où des rossignols chantaient sur des cyprès d'argent; les maréchaux donnèrent des fers à cheval en argent; les chaudronniers, des vases de même métal; les tisseurs de soie, des tapis de cette matière; les fourbisseurs, quatre sabres renfermés dans des fourreaux d'argent doré avec des poignées en agate, en aloès; les maçons, un kioschk portatif, recouvert en plomb, sous lequel étaient trois jets d'eau. Toutes ces corporations défilèrent richement costumées; les plus beaux cortéges étaient ceux des orfèvres, des marchands et des corroyeurs: les premiers étaient vêtus en Arméniens, en Juifs et en Persans; une de leurs boutiques, traînée par quatre mules, étincelait de pierreries. De jeunes garçons de boutique, au nombre de deux cents, s'étaient couverts de peaux de tigre; ils avaient le sabre sur le flanc et le bouclier sur l'épaule. Les corroyeurs s'étaient vêtus des fourrures de tous les animaux dont ils travaillent les dépouilles; ils portaient en outre des lions, des tigres, des léopards, des ours, des loups, des renards, des lynx, des martres, des zibelines, des hermines, des belettes, des lièvres, des lapins, des civettes et des chats-[illegible]. Trente-six marchands, vêtus de peaux de tigres, portaient un cabinet couvert de martre et d'autres fourrures précieuses, ce qui était la plus grande exhibition de luxe dans une cour où l'on appréciait si haut ces sortes d'objets. Les présents des vesirs et des gouverneurs de provinces, inscrits au registre des cérémonies, témoignent encore aujourd'hui de la magnificence et du goût de l'époque. Mais ce qui eut bien plus de prix aux yeux du grand vesir et du mufti, ce fut la circoncision de trois mille jeunes garçons chrétiens, arrachés violemment à leurs parents.

Quinze jours après ces fêtes de la circoncision, fut célébré pendant deux semaines le mariage de la fille du sultan, Chadidsche, avec le second vesir favori, Mustafa-Pascha. Le quatrième jour, la fiancée fut conduite pour la forme seulement à la chambre nuptiale; elle était encore loin de l'âge nubile, et le don de sa main n'était qu'une marque de haute faveur. A l'occasion de ces fêtes de la circoncision et du mariage, les colléges de pages de Galata et d'Ibrahim-Pascha avaient été dépeuplés pour garnir les chambres des sérails impériaux d'Andrinople et de Constantinople; on les ferma, et les wakfes de ces colléges furent distribués comme places de muderris. Le sérail des pages d'Andrinople que l'on mit aux enchères, ne trouva pas d'acheteur; on le céda dans la suite au defterdar Mohammed-Efendi pour une somme fort modique.

Les envoyés de Transylvanie et de Raguse, les seuls qui offrirent des présents à l'occasion de la circoncision, avaient obtenu audience six jours avant le commencement des fêtes, le même jour que lord Finch, l'ambassadeur d'Angleterre, nouvellement arrivé 20 mai 1675. Le représentant de la puissance britannique n'eut qu'une escorte de soixante tschauschs et soixante [illegible]-chares; il fut logé dans le quartier des Juifs, dans une maison qui aurait mieux convenu pour recevoir des bohémiens qu'un ambassadeur; il fut si péniblement affecté de ce traitement qu'il ne voulut pas recevoir une seule fois les compliments des autres ambassadeurs sur son arrivée. A l'audience du grand vesir, l'ambassadeur prit place sur un

siége sans dossier placé sur l'estrade, tandis que le grand vesir était assis sur le sofa. Comme lord Finch se répéta beaucoup, le grand vesir ne lui prêta pas plus d'attention qu'aux longs discours et aux pompeuses paroles de l'ambassadeur français de Nointel. Les capitulations furent renouvelées (1). Deux mois avant l'arrivée de l'ambassadeur, à la suite d'un avantage signalé obtenu par l'amiral anglais Narbrough sur une escadre tripolitaine, l'Angleterre avait conclu par l'entremise de cet amiral avec le gouverneur Chalil-pascha, le dey Ibrahim, l'aga et le diwan de Tripoli, un traité particulier en vingt-trois articles, qui assurait la navigation de la Grande-Bretagne et son commerce avec la régence (2). Le médiateur de cette paix fut Hafsi-Beg, frère du dey de Tunis, Mohammed-Beg, qui, après la mort de celui-ci, arrivée à peu de distance, disputa la dignité de dey à ses deux neveux, Sidi-Mohammed et Sidi-Ali, fut repoussé par eux et demanda des secours à la Porte qui lui en accorda. Avec une chambrée de janitschares et des volontaires enrôlés sur la côte d'Asie il revint à Tunis, mais il n'y fut point accueilli. Pareille mésaventure arriva au gouverneur de Tripoli nommé par la Porte, Miszirlioghli-Ibrahim-Beg, qui fut repoussé malgré l'appui prêté par une flotte de neuf vaisseaux de guerre envoyés pour son installation (3). La triple régence des états barbaresques se dérobant au joug ottoman, les puissances maritimes chrétiennes, l'Angleterre, la France et la Hollande, guerroyaient contre ces pirates, les châtiaient ou s'accommodaient avec eux sans que la Porte figurât dans les luttes ou dans les traités. Ainsi le pascha, le dey et le diwan d'Alger, en réponse aux dépêches que leur avait remises de la part du roi de France le consul français chevalier d'Arvieux, adressèrent maintenant à Louis XIV trois lettres dans lesquelles ils lui disaient avec une sorte d'insolence que ses sujets se servaient de bâtiments livournais, génois, portugais, espagnols, hollandais et maltais, sur lesquels les algériens n'avaient pas coutume d'épargner les Français; que là au contraire ils les saisissaient pour les réduire en esclavage ou les tuer (1). Sous les yeux mêmes d'Arvieux, le corsaire algérien Mezzomorto amena deux bâtiments, l'un génois et l'autre livournais, portant des Français qui s'en allaient à Rome pour le jubilé (1675); sur les représentations de d'Arvieux que ses nationaux étaient des pélerins, le dey répondit qu'il se souciait fort peu que ce fussent des matelots, des soldats ou des pélerins; que naviguant sous pavillon ennemi, tout Français qu'ils fussent, ils se trouvaient ses esclaves (2). La lettre de Louis XIV se refusait brièvement aux traités conclus avec Alger, il y avait dix ans, par le duc de Beaufort, et cinq ans seulement par le marquis de Martel (3). M. de Nointel, qui avait entrepris le pélerinage de Jérusalem, pour y relever l'idée de l'autorité du roi comme protecteur des saints lieux, affaiblit au contraire le droit de patronat en arrachant de force au profit des Latins quelques édifices possédés par les Grecs. Le patriarche grec tenant le chatti-schérif obtenu par Panajotti en faveur de ses coreligionnaires, sans que cet interprète l'eût fait connaître de son vivant, parut dans le diwan d'Andrinople porté par une foule immense de Grecs, et là il éleva publiquement des plaintes contre les violences de Nointel et des Latins (4). En conséquence de ce chatti-schérif, les Grecs obtinrent un berat qui, s'appuyant sur le titre accordé par le sultan Murad IV, et invoquant la prétendue décision, adjugea aux Grecs la possession du saint sépulcre de Bethléhem, des candélabres et des clefs, moyennant une rente annuelle de 1,000 piastres, qui devaient servir à la mosquée du sultan Ahmed (5). Au commencement

(1) Dumont, l. VII, p. 231.

(2) Le traité est dans Rycaut et dans Dumont.

(3) Histoire du defterdar Mohammed, fol. 50. Raschid, I. I, fol. 44. Rycaut dans Knolles, p. 250.

(1) La lettre dans les voyages d'Arvieux, partie.

(2) Ibidem. Voyez le traité conclu avec Beaufort.

(3) D'Arvieux, l. v.

(4) Le chatti-schérif, dans d'Arvieux, l. v, ainsi que les protocoles sur cette audience du patriarche dans le diwan.

(5) Rapport de Kindsberg : diploma S. M. consultum Græci patriarchæ contra catholicos; 4 oct. 1675.

de l'année suivante, les clefs, les tapis et les candélabres à Jérusalem, furent repris aux franciscains, qui avaient en vain offert au grand vesir 10,000 écus pour la révocation du diplôme accordé en faveur des Grecs, et ces derniers furent assurés dans la possession des saints lieux (1).

Si le résident impérial Kindsberg avait employé vainement ses offices pour faire maintenir les franciscains dans la possession du saint sépulcre, d'un autre côté l'envoyé transylvanien n'obtint pas plus de succès dans son intervention en faveur des magnats hongrois, qui ne purent être autorisés à reconnaître publiquement Teleki pour leur général. Le lendemain du départ de cet envoyé, Paul Szepesi et Pantscho-Husein se présentèrent chez le grand vesir, en se plaignant hautement des entreprises du général impérial Strasoldo en Hongrie, où il avait attaqué Debreczin avec dix mille hommes, et construit une palanque à Erlau. Kindsberg, mandé pour donner des explications, répondit que Strasoldo s'était contenté de châtier des rebelles à Debreczin, sans offenser un seul Turc, que l'on ne pouvait rétablir la tranquillité que par la force, que la palanque en question était simplement celle de Wolgar, brûlée dix-huit mois auparavant par les Turcs. Dans la Croatie, les Turcs sortant de Podgorze avec trente enseignes, avaient fait une irruption sur les terres impériales, et sous la direction du rebelle Wiekowacky, avaient causé de grands dommages à Gradiska, Dubiza, Velica, Zoboka, Nusoka, Costanoviz, sur la frontière autrichienne, sans que l'on pût obtenir d'indemnités pour ces dégâts. Ces hostilités déterminèrent l'attaque des gens de Karlstadt contre la palanque turque de Wihitsch. Ces nouvelles causaient de l'agitation à Constantinople; le kaimakam fit enlever l'aigle autrichienne de l'entrepôt de la compagnie orientale, et défendit de le relever à l'avenir (2). Le vesir, gouverneur d'Ofen, Ali-Pascha, expédia plusieurs fois des tschauschs à Vienne, tantôt pour se justifier des accusations élevées contre lui, tantôt pour faire porter des plaintes à son tour. Les Autrichiens s'étant récriés avec indignation contre la conduite du beglerbeg de Neuhæusel, qui avait fait appliquer deux mille coups de bâton au commandant autrichien de Neutra, il fut répondu que le beglerbeg avait reçu de vives réprimandes pour cet acte de cruauté (1). Le duc de Mantoue fit insinuer par un Ragusain qu'il était prêt à entretenir avec la Porte une correspondance amicale et intime, comme son aïeul avait jadis échangé des lettres avec le sultan Murad III. On déclara que s'il voulait envoyer un ambassadeur avec des présents, la Porte le recevrait (2). [mars 1676]. Maintenant parurent le bayle vénitien Morosini et le noble polonais Dombrowski; ce dernier était porteur de lettres de l'évêque de Marseille, revêtu du titre d'ambassadeur français en Pologne, et de propositions de paix (3). Il arriva des nouvelles inquiétantes de Bagdad et du Kaire, sur des insurrections militaires. Au Kaire, les mouvements étaient plus graves; les troupes étaient allées jusqu'à déposer le gouverneur Ahmed-Pascha (4). Sous son prédécesseur Dschanbuladsade-Husein, les envois de troupes pour la guerre de Pologne s'étaient faits sans embarras; trois mille Egyptiens et vingt begs tscherkesses avaient partagé les fatigues et la gloire des campagnes contre les Polonais; et même l'élévation arbitraire du titre de l'argent n'avait pas troublé la tranquillité publique, parce que l'amour du pascha pour l'équité était bien connu de tous ses administrés [5). Mais quand les affaires se trouvèrent dirigées par Ahmed-Pascha, chaque exigence parut in-

(1) Rapport de Domenico Lardi, procuratore in Gerusalemme à Kindsberg, annexé au rapport de l'ambassadeur.

(2) Rapport de Kindsberg d'Andrinople, janvier 1676.

(1) Lettera del vezir di Buda Ali-Bassa, recata da Hasan-Ciaus a S. E. Montecuccoli, 16 marzo 1676 : pui. Lettera del vezir di Buda recata da Ahmed Ciaus alli 8 agosto, 1676, dans la Ste-R.

(2) Rapport de Kindsberg, fin de Suar, l. 1, 1676.

(3) Ibid.

(4) Histoire de Mohammed, fils de Jusuf, fol. 169.

(5) Ibid. fol. 171.

supportable, parce que son expérience acquise comme defterdar, de tous les expédients financiers, faisait craindre continuellement de nouvelles extorsions (1). Les troupes se rassemblèrent donc sur la place de Roumili, et signifièrent au pascha gouverneur, établi dans le château, qu'il eût à descendre, c'est-à-dire à se démettre volontairement du gouvernement, sinon qu'ils monteraient, en d'autres termes, qu'ils le renverseraient de force et le tueraient. Ils intallèrent l'un des begs, Ramadhan, comme kaimakam, et adressèrent sur tous ces faits un rapport à la Porte (2). Sur l'ordre du sultan, le gouverneur de Bagdad, Abdurrahman-Pascha, dut passer en Égypte revêtu du même titre. Sous son administration l'Égypte fut frappée par deux fléaux, la famine et la peste; les vivres étant montés à un prix exorbitant, les habitants du Kaire pillèrent le marché aux farines devant la mosquée de sultan Hasan, et brûlèrent les magasins sur la place de Kara-Meidan (3). Abdi-Pascha apaisa l'agitation des troupes en se défaisant peu à peu des soldats les plus turbulents; mais il ne put rien par la force contre le puissant kiaja des Abasas, Ahmed, qui contrariait toutes ses mesures; alors il eut recours à des moyens plus ténébreux. Dans le cercle intime des officiers de sa maison, il dit : « Qui de vous a envie de gagner une bourse d'argent en présent, et cinq bourses d'augmentation de solde, sans craindre cinq cents coups de bâton? » L'un d'eux se coucha aussitôt à terre pour remplir cette condition. « Bien, dit le pascha; si le kiaja vient ici, laisse tomber la précieuse tasse de sorbet que tu lui présenteras. » Les choses se passèrent ainsi qu'il était convenu, la tasse se brisa, cinq cents coups de bâton furent appliqués au maladroit serviteur, et le pascha présenta sa propre tasse de sorbet au kiaja, qui trouva sa mort dans ce sorbet empoisonné. Sous l'administration d'Abdi, des villages autour d'Aschmunin et dans le Gharbije, furent érigés en wakf par la sultane mère du prince, et affectés à l'entretien du cloître et de l'hôpital qu'elle avait fondés à la Mecque (1).

Dix ans étaient presque écoulés depuis que Mohammed avait quitté la capitale, pour établir sa résidence dans la seconde ville de l'empire; maintenant il parut indispensable d'aller jeter encore une fois un brillant éclat sur Istambol, par la présence du souverain. Avant de quitter Andrinople, le sultan, accompagné du harem, visita le nouveau palais construit à Akbinar, à trois lieues d'Andrinople, pour l'ornement duquel on avait enlevé les plus belles colonnes du sérail de Constantinople. Puis il posa la première pierre du nouveau sérail d'Andrinople auquel travaillèrent continuellement dix mille hommes. Il partit dans les premiers jours d'avril pour Constantinople, où il pensait néanmoins rester si peu, que la Validé fut invitée à ne pas quitter Andrinople, afin d'éviter les fatigues du voyage et du retour. Il laissa voir si ouvertement sa répugnance pour le séjour de Constantinople, qu'il n'entra pas une seule fois dans le sérail, et alla se loger dans le palais de Daud-Pascha, d'où il se rendit sur la place des flèches derrière le faubourg Chaszkoi. Là il assista au départ du kapudan-pascha Sidi-Mohammed pour la mer Égée, avec vingt-quatre galères, et d'Huscin-Pascha, second amiral, à la tête du même nombre de bâtiments pour le Pont. Un diwan fut tenu sur la place des flèches, pour aviser aux moyens de solder les troupes; le grand vesir, étant retenu par une indisposition, fut remplacé dans le conseil par son beau-père, le kaimakam Kara-Mustafa. Le sentiment de son état maladif paraissait avoir disposé Ahmed-Kœprili à écouter favorablement les propositions de paix de la Pologne, surtout depuis qu'il ne pouvait plus compter avec certitude sur Dorozenko. L'armée ottomane forte de vingt mille hommes, passant le pont de Chocim, qui avait été rétabli, se porta sur Caminiec; et, après avoir réuni des vivres et fait sa jonction avec le chan tatare, elle alla camper devant Isar (août 1676).

(1) Hist. de Mohammed, [illegible]
(2) Ibid. et [illegible], fol. 44.
(3) Histoire de Mohammed [illegible]

(1) Histoire de Mohammed IV, de Raschid, fol. [illegible]

Ibrahim, pascha de Damas, surnommé Scheitan, avait été nommé serdar à la place d'Ibrahim-Pascha, gouverneur de Bosnie, décédé. Au lieu de parcourir la Volhynie déjà dévastée, Sheitan se dirigea vers la Gallicie. Maître de la Podolie et de la Pokuzie, il avait investi le woiwode Dukas de ces provinces; les habitants, qui appartenaient à la religion grecque, allèrent volontiers au-devant du joug ottoman. Les janitschares murmuraient de supporter les fatigues de la campagne sans être dirigés, ni par le sultan qui se livrait aux plaisirs de la chasse, ni par le grand vesir qui se tenait commodément à Constantinople (1). Six officiers de part et d'autre négocièrent les conditions de la paix. Ibrahim était à table avec les négociateurs polonais, quand il apprit que le roi de Pologne avait attaqué quelques milliers de Tatares campés sous Mohilow, et les avait mis en fuite. Accablant de reproches les plénipotentiaires polonais, il commanda à sa cavalerie de marcher contre l'ennemi, qui fut atteint au-dessous de Zurawna. L'action fut long-temps sanglante, et la nuit sépara les combattants sans que rien fût décidé [27 septembre]. Sobieski se retrancha avec quinze mille hommes à Zurawna, ayant derrière lui le Dniester, en avant la petite rivière de Switza, à droite des bois et des marais, à gauche la petite ville de Zurawna. Protégé par une artillerie de soixante-six pièces, il se défendit durant vingt jours contre deux cent mille Musulmans. Quatre batteries, chacune de vingt pièces de cinquante, ouvrirent tout-à-coup leur feu sur le camp ottoman; pas un jour ne se passa sans combat. Le chan et le serasker se reprochèrent mutuellement leurs fautes et opinèrent pour la paix. Le chan de Krimée envoya plusieurs fois Ali-Pascha dans le camp polonais, pour déterminer le roi à l'acceptation des conditions posées par le grand vesir; le roi de son côté chargea le colonel Grebn de porter des paroles d'accommodement aux Turcs, et la paix fut souscrite [27 octobre 1676] (2). La Podolie avec Caminiec resta aux Turcs; la frontière dut être fixée le long de Buczacs, Bar, Bialow, Cerkow, l'Ukraine étant soumise à la Porte (1), à l'exception de Paurzako et de Pawolocz (2), l'acte turc dit expressément que la paix de Buczacs était renouvelée (3). En attendant la nomination d'un ambassadeur, André Modrzelowski dut se rendre auprès du grand vesir et s'y tenir. Cependant le sultan s'était transporté de la place des flèches à Tscheritschi pour prendre ensuite le chemin d'Andrinople. Le kaimakam Mustafa-Pascha et le favori du même nom l'accompagnaient avec le vesir nischandschi Abdi-Pascha [10 octobre]. Le grand vesir déjà très-malade avait fait tous ses efforts pour suivre le camp impérial. Arrivé au-delà de Burghas, il lui fallut s'arrêter près de la digue d'Erkène, dans la métairie de Karabeber, où il mourut après dix-huit jours de souffrance [30 octobre]. Lorsque les prières d'usage eurent été récitées, ses gens ramenèrent aussitôt ses dépouilles à Constantinople, où elles furent déposées dans le tombeau élevé par son père Mohammed-Kæprili. Il s'en fallut d'un jour qu'il eût manié le pouvoir suprême pendant quinze ans : aussi le garda-t-il le plus long-temps de tous les grands vesirs que l'empire ottoman a comptés jusqu'aujourd'hui. Il avait tenu le sceau huit mois et demi plus que Sokolli, et mourut seulement à l'âge de quarante-un ans d'une hydropisie causée par l'abus du vin et de l'eau-de-vie (4). C'était un homme de haute taille, avec une sorte d'embonpoint; il avait les yeux grands et ouverts, le teint blanc, le maintien modeste, grâcieux, plein de dignité; il ne se montra pas altéré de sang comme son père, combattit toujours l'oppression et l'injustice, et s'éleva si fort au-dessus de la corruption, de la cupidité et de toutes vues personnelles, que les présents, au lieu de

(1) Cantemir, Mohammed, l. iv, p. xvii.

(2) Les sources polonaises donnent le 27 octobre comme jour de la signature de la paix; il est clair que la date du 9 schaban ou 7 octobre, donnée par les historiens turcs, est une faute d'écrivain ou d'imprimeur : c'est le 19 schaban.

(1) Dans Raschid, t. i.

(2) Rapport de Kindsberg(?) de Ponte Pinnola, 17 nov. 1676. Dumont l. vii, p. i, p. 322.

(3) Raschid, l. i, fol. 88.

(4) Lacroix, État général, t. ii, p. 88.

le disposer en faveur d'une demande, l'engageaient à la repousser. Son esprit étendu, pénétrant, sa mémoire heureuse et facile, son jugement sûr et ferme, son intelligence saine et son sens droit le conduisaient à la vérité par la ligne la plus courte. Il parlait peu et avec réserve, à la suite de mûres réflexions et toujours avec une connaissance parfaite des choses. La science à laquelle il s'était consacré d'abord, et qui le lança dans la carrière des légistes, le suivit toujours en compagne fidèle, dans les rangs de l'armée et jusque sur les rives du Raab et du Dniester, comme au milieu des ruines de Candie. A Constantinople, il lui consacra un monument, en fondant une bibliothèque publique (1). Il eut pour gardien du sceau son historien Hasan, auteur des Joyaux des histoires; pour maître des requêtes, le poète Nabi, auteur de l'histoire de la conquête de Caminiec; un autre de ses maîtres des requêtes, le poète Chaili, célébra la prise de Neuhæusel par des chronogrammes; celle de Candie fut chantée par le poète Mesaki, également maître des requêtes. — Ahmed-Kœprili employa quelque temps le poète Thalibi comme reis-efendi, et, en récompense d'une kaszide heureusement composée, il conféra la place de secrétaire de la capitation au poète Fenni. Ce dernier n'était pas moins passionné pour l'architecture et pour les femmes, que pour les vers. Il construisit près du château européen du Bosphore un kœschk magnifique orné de belles peintures. Husein-Hesarfenn laissa des monuments plus durables en composant sous le patronage d'Ahmed-Kœprili trois précieux ouvrages : une histoire universelle, une statistique de l'empire ottoman et un livre sur la grandeur de la maison d'Osman.

Le règne de Mohammed IV ou plutôt des deux Kœprili, d'Ahmed et plus tard de son frère Mustafa, est l'avant-dernier moment d'éclat pour la littérature ottomane, quoiqu'elle n'atteigne plus le degré de splendeur où elle était parvenue sous le grand Suleiman, surtout dans l'art oratoire, la jurisprudence, et tout récemment par le talent des historiens et le savoir encyclopédique d'Hadschi-Chalfa. Néanmoins, on compte alors des poètes recommandables, des historiens, des légistes, des écrivains signalés par leur talent épistolaire; on cite aussi des médecins, des calligraphes et des musiciens distingués. De cinq cents rimeurs inscrits par Ssafaji dans ses biographies, comme poètes de la deuxième moitié du dix-septième siècle et des dix-sept premières années du dix-huitième, cinquante ont laissé des diwans; douze ont composé simplement des hymnes au prophète (Raat); deux, Tifli et Medihi, ont consacré leur talent à des poèmes cycliques; deux ou trois ont chanté le ravissement du prophète au ciel. Des poètes arabes et persans trouvèrent encore des traducteurs et des commentateurs. Nabi, secrétaire intime du vesir favori Mustafa, auquel Ssafaji donne le titre de roi des poètes de son temps, écrivit un livre du bon conseil, un traité sous le titre de Présent pour les deux harems (la Mecque et Médine), et le chant sur la prise de Caminiec dont il a déjà été question. On a cité les œuvres mystiques du poète Dschewri, à l'occasion de sa mort : plus loin nous parlerons des compositions de Miszri, quand nous assisterons à son bannissement; et nous rappellerons aussi les traités des principaux légistes, au moment où eux-mêmes disparaîtront de la scène du monde. Les ouvrages esthétiques du reis-efendi Ssari-Abdullah, connu aussi sous le pseudonyme poétique d'Abdi, sont : les Conseils des rois, le Fruit des cœurs, la Perle et les joyaux, le Sentier des amants. Il fit aussi un commentaire sur les deux plus fameux ouvrages mystiques des Arabes et des Persans, aux anneaux à cacheter d'Ibnolarabi, et au Mesnewi de Dschelaleddin Rumi. On estime beaucoup les recueils de lettres de cette époque du mufti Abdalasis et du poète Nabi. Baldursade, dont le nom poétique est Selisa, laissa des modèles d'actes judiciaires. Dans cette foule de poètes, plusieurs brillèrent parmi les premiers dignitaires de l'empire; deux comme secrétaires pour la signature du sultan, Hasim et Abdi; quatre comme muftis, Behaji, Asis, Said et Feisi.

Mais l'époque dont il est question a produit surtout des documents d'une haute va-

(1) Mémoires d'Hasan, t. II, p. [illegible]

leur pour l'histoire. Les annales d'Husein-Wedschihi, garde du sceau du kapudan-pascha Mustafa, comprennent un espace de vingt-un ans; Emir-Ali décrivit le siége de Szegedin dans un ouvrage spécial, et ces deux auteurs avaient assisté aux événements qu'ils racontent. Le fils du prince des Druses, Fachreddin, et celui du grand vesir Naszuh (Maansade et Naszuhsade), qui, épargnés par le fer, furent élevés parmi les pages dans le sérail, trouvèrent plus sûr d'écrire l'histoire des faits dont ils étaient témoins que de jouer, comme leurs pères, un rôle sanglant dans quelque drame trop réel. Le fils du commentateur du minar et l'encyclopédiste Hadschi-Chalfa, si sensé et si impartial, sont bien au-dessus de l'enflure du grand nischandschi, historien du législateur Suleiman, et de l'emphase du grand mufti Seadeddin; le mufti Asis, dans son histoire universelle, recherche avec trop d'affectation les ornements du style, et en même temps il résume trop rapidement; en décrivant les événements de son propre temps il est diffus et se montre trop passionné; quant au secrétaire d'état Abdi-Pascha, si ponctuel, si exact à consigner les circonstances les plus minutieuses, il ne peut certainement pas être mis sur le même rang que Scharibul-Minarsade, Naszuhsade et Hadschi-Chalfa; néanmoins les documents fournis par cet historiographe et par Asis ont un grand prix quand on les fait servir à contrôler les autres écrivains. L'historien de l'empire Naima n'a fait que compiler les matériaux offerts par tous les annalistes, sans les mettre en ordre, sans leur donner d'ensemble. Toutefois il faut le louer de s'être exprimé si librement et avec courage sur la tyrannie de Murad, la luxure d'Ibrahim, la honte de la domination des soldats et des eunuques, sur les causes des bouleversements dans l'empire et des révolutions sur le trône. Avec lui disparaît l'indépendance dans l'histoire; son continuateur, Raschid, qui, le plus souvent, se borne à copier Abdi-Pascha et le defterdar Mohammed-Pascha, est dépouillé de tout caractère; il s'abstient même presque de tout jugement historique. La meilleure source à laquelle il puise jusqu'à la fin de la guerre de Crète est l'histoire d'Ahmed-Kœprili par Hasan. Cet ouvrage, où les faits sont exposés avec simplicité, et qui comprend dans l'appendice les dépêches échappées à la plume même d'Ahmed-Kœprili, offre le plus bel éloge de ce vesir, comme général et comme homme d'état, qui sut à la fois manier le fer et la plume. La gloire d'Ahmed-Kœprili est assurée par les guerres de Hongrie, de Crète et de Pologne, par la conquête de Neuhæusel, Candie et Caminiec, par la paix de Vasvar, celle de Candie et le traité de Zurawna. Pendant trois lustres il sut agrandir et pacifier l'empire, y établir un ordre intelligent. De tous les grands vesirs c'est lui qui tint le plus long-temps les rênes du pouvoir; son administration dura neuf années de plus que celle de Sokolli, le seul qui puisse lui être comparé, dont la grandeur puisse balancer la sienne. Sokolli et Ahmed-Kœprili suivirent tous deux, par principe, comme vesirs, une direction entièrement opposée à leurs inclinations ou à leurs facultés développées par l'expérience ou par l'étude. Sokolli sortit de la chambre des pages pour entrer dans la carrière des armes; pendant trente ans il y signala son courage, y obtint des succès, quand Suleiman, reconnaissant en lui les qualités de premier ministre, le nomma grand vesir, et maintint ainsi par-delà le tombeau la hauteur où il avait élevé l'empire. Kœprili avait été destiné par son père aux études judiciaires, et, s'avançant rapidement, il était parvenu au rang de muderris près la suleimanije, lorsqu'à l'âge de vingt-six ans il recueillit le sceau, grâce aux services de son père et à l'adresse de sa mère, sans l'avoir mérité par ses actions. Sans avoir fait l'apprentissage des combats, il se lança dans la guerre, soit par ambition de gloire militaire, soit par conviction que la guerre au dehors était le meilleur remède contre les troubles intérieurs; et, quoique par sa constance inflexible et la supériorité de ses forces il soumit Neuhæusel, Candie et Caminiec, par la perte des batailles de Saint-Gotthard et de Chocim il confirma d'une manière bien funeste l'opinion répandue dans l'armée ottomane qu'il n'avait nullement les talents du général. Sokolli, au contraire, valeureux champion de l'empire et de la foi pendant trente années sur terre et sur mer, et conquérant de Szigeth, di-

rigea toutes ses pensées sur le maintien de la paix ; et les plus grandes conquêtes de son temps, celles d'Arabie, de Chypre et de Géorgie, ne furent que les résultats involontaires et accidentels des campagnes auxquelles poussèrent violemment des capitaines avides de combats ou de pillage, tels que Sinan et Mustafa. Les deux grands hommes que nous comparons ont tous deux des titres égaux à la réputation d'amis de la justice. Seulement Ahmed était d'un naturel plus doux, avait un esprit plus orné par l'étude ; car il est douteux que Sokolli sût écrire et lire ; toutefois il se montra protecteur des savants, dont les plus distingués lui dédièrent leurs ouvrages. La première année seulement du grand vesirat d'Ahmed est encore souillée par des supplices, soit qu'il y eût nécessité d'abattre tant de têtes qui soufflaient la révolte, soit qu'Ahmed voulût effrayer l'esprit de rébellion, qui, contenu par la crainte, sous le fils comme au temps du père, renoncerait à tout espoir de succès dans des entreprises ultérieures. Ainsi Ahmed-Kœprili s'imposa une contenance sombre, tandis que sa bienveillance naturelle aurait voulu se peindre sur son front. Kœprili et Sokolli eurent tous deux une rude tâche à remplir ; mais ils luttèrent contre des difficultés différentes. Sokolli reçut l'empire bien ordonné ; tous les pouvoirs, nouvellement réglés, agissaient avec ensemble et harmonie ; et il le maintint tel d'une main ferme sous trois sultans, alors que des rivaux actifs, énergiques, tels que Mustafa, Sinan et Ferhad-Pascha semblaient prêts à chaque instant à trouver dans les débauches de Sélim et la faiblesse de Murad de redoutables auxiliaires contre le pouvoir du grand vesir. Sous ce point de vue la situation de Kœprili fut commode et facile : il n'eut pas de rivaux, et ne pouvait concevoir la moindre crainte du caractère d'un souverain absorbé entièrement par la passion de la chasse. Les trois premiers dignitaires de l'état et les personnages les plus influents étaient ses beaux-frères, le kaimakam Kara-Mustafa, le kapudan-pascha Kaplan-Pascha, puis Sidi-Mohammed-Pascha (1). Avec ces trois bras il étendait son pouvoir sans empêchement sur l'empire. Mais depuis la mort de Sokolli les institutions étaient en ruines ; tous les liens, relâchés par l'insurrection et les révolutions, n'avaient été resserrés pendant un lustre, par son père qu'à force de sang et de supplices ; les finances étaient épuisées, en proie au plus déplorable désordre ; l'armée était désorganisée ; dans la dernière année on avait tenté vainement de réduire les fiefs et de recruter 3,000 jeunes garçons chrétiens. Le rôle d'Ahmed était bien difficile ; car il fallait relever des choses abattues et les réorganiser. Aussi n'eut-il le temps de laisser aucun monument, à l'exception de la bibliothèque, tandis que Sokolli a fondé une infinité de mosquées, de chans, d'écoles et de cuisines des pauvres en Europe et en Asie, depuis Szigeth, où il éleva un dôme au-dessus du lieu qui vit mourir Suleiman, jusqu'en Cilicie, où il fortifia Pajas, et jusqu'à la Mecque. Aucune époque de la vie de Kœprili ne peut être comparée non plus à ce moment imposant de la prise de Szigeth, alors que Sokolli, au nom de Suleiman qui n'existait plus, se montrant conquérant et maître absolu, sut, en observant un secret inviolable, étouffer les semences de la guerre civile et garantir un pouvoir contesté au successeur du sultan, tombé dans l'impuissance de la mort. En raison de ces faits si imposants et de la détermination si constante de Sokolli, général renommé par ses exploits, à maintenir la paix et à porter son énergie sur l'administration intérieure, tandis que Kœprili, quoique né avec des dispositions toutes pacifiques, tira toujours d'une guerre des brandons pour en allumer une autre, et se plut à exciter la sédition en Hongrie, tout en affectant de vouloir pacifier ce pays, il nous semble que Sokolli a plus de loyauté, et, par conséquent plus de grandeur ; mais après lui, sans aucun doute, Ahmed-Kœprili est le premier des ministres qui ont dirigé l'empire ottoman.

(1) De Lacroix, état général, l. II, p. 89.

LIVRE LVII.

KARA-MUSTAFA GRAND VESIR. — CHMIELNICKI HETMAN. — BANNISSEMENT DE MISZRI. — DÉPUTÉS DES REBELLES HONGROIS. — DÉBATS AU SUJET DU SOFA. — ARRIVÉE DE L'AMBASSADEUR POLONAIS QUI VIENT APPORTER LA RATIFICATION DE LA PAIX. — DÉFAITE PRÈS DE CEHRYN. — DÉPOSITION DU CHAN DE KRIMÉE. — ENVOYÉS DE TRANSYLVANIE, DE RUSSIE, DES USBEGS, DE GÊNES ET DE RAGUSE. — RÉSIDENT IMPÉRIAL. — ENTRÉE EN CAMPAGNE. — CHUTE DE CEHRYN. — NÉGOCIATIONS AVEC DES AMBASSADES EUROPÉENNES. — LES PRINCES DE MOLDAVIE ET DE VALACHIE PILLÉS. — INVENTAIRE DU TRÉSOR. — DÉCOUVERTE D'UN GROS DIAMANT. — UNE ADULTÈRE LAPIDÉE. — PROJET DE FRATRICIDE. — SOEURS DU SULTAN. — INONDATIONS ET FONDATIONS A LA MECQUE. — PAIX AVEC LA RUSSIE. — BATIMENTS DE GUERRE FRANÇAIS A CHIOS. — NÉGOCIATIONS DU RÉSIDENT IMPÉRIAL. — AMBASSADE DE TOEKOELI QUI EST INSTALLÉ A FULEK EN QUALITÉ DE ROI. — LES DEUX ABDI. — ENVOYÉ RUSSE. — INCENDIE. — COMÈTE. — AMBASSADE DE CAPRARA. — TENTE IMPÉRIALE. — KARA-MUSTAFA SERASKER. — TOEKOELI A ESSEK. — LE CHAN TATARE A STUHLWEISZENBURG. — RAVAGES DES TURCS EN HONGRIE ET EN AUTRICHE. — SIÉGE ET DÉLIVRANCE DE VIENNE.

Le sultan chassait à Chaszkoi, dans le voisinage d'Hafsza, quand Mustafa-Beg, frère de Kœprili, lui apporta le sceau échappé à la main inanimée de son frère; peut-être le messager espérait-il qu'on lui laisserait ce glorieux dépôt; mais l'influence et le crédit du kaimakam Kara-Mustafa, déjà gendre du sultan, l'emportèrent sur toutes les considérations pour la famille Kœprili, et le symbole du pouvoir fut remis au favori par le grand écuyer Ibrahim, qui lui présenta en même temps un cheval richement harnaché (7 novembre 1676). Kara-Mustafa, fils d'Urudsch-Beg (1), sipahi influent de Mersifun tué au siége de Bagdad sous Murad IV, avait été élevé par le vieux Kœprili avec son fils Ahmed; recommandé pour la première fois à la bienveillance du sultan, en lui apportant la nouvelle de la conquête de Jenœ, il devint succesivement second écuyer, beglerbeg de Silistra et de Diarbekr, kapudan pascha, kaimakam et beau-frère de Kœprili; sa cupidité et son humeur sanguinaire sont déjà connues par son rôle dans les débats entre les catholiques et les Grecs à Chios et à Jérusalem, et par les affreux supplices qu'il ordonna à Human (1). Au commencement de février, la cour quitta Andrinople pour se rendre dans la capitale, où bientôt après arriva l'internonce polonais Modrzeiowski, vice-échanson de Siradie; il était le précurseur de l'ambassadeur qui devait confirmer la paix conclue au camp turc par les envoyés Korycki et Bidrciuski (2). Il apporta l'assurance que l'on était prêt à maintenir la paix suivant les termes contenus dans l'acte écrit en polonais, car il n'y avait pas moins de huit articles essentiellement différents

(1) De Lacroix, état général, l. II, p. 128.

(1) Magdeleiner, miroir ottoman, marche de S. Mahomet en Ukraine, p. 33.

(2) De Lacroix, état général, l. II, p. 190. La lettre du czar à Dorozenko est du 15 janvier 1677.

dans les deux titres. La Porte apprit par le chan de Krimée, Selim-Girai, et par un prêtre Grec venu de l'Ukraine, que l'hetman des Cosaques, Dorozenko, s'était jeté dans les bras des Russes (janvier 1677) (1). Le gouvernement turc avait entre les mains le fils de Bagdan Chmielnicki (2), ancien hetman des Cosaques, qui, après la mort de son père sur le champ de bataille, avait long-temps parcouru les steppes sous le déguisement d'un moine, enfin reconnu et livré par les Tatares, avait été jeté dans les Sept-Tours, où il était tenu sous une garde plus rigoureuse depuis une tentative d'évasion faite au moment où s'échappa le chevalier Beaujeu. Maintenant on jugea nécessaire de tirer ce captif de son cachot, de le produire au grand jour, et de l'instituer hetman des Cosaques. Georges Chmielnicki vit donc le patriarche Parthénius (3) et l'interprète de la Porte, Mauro-Cordato, entrer dans sa prison, et briser ses fers; puis il fut dépouillé de son froc, revêtu d'une pelisse d'honneur brodée d'or, reçut l'investiture comme hetman des Cosaques avec la masse d'armes garnie de pierreries et un cheval richement harnaché; en même temps on lui remit 2,000 ducats et une assignation de 10,000 autres sur les princes de Moldavie et de Valachie (4). Pourvu d'approvisionnements en abondance, avec six chevaux tirés des écuries impériales, cinquante chevaux de main, des mulets, des chameaux et des voitures de bagages, il se mit en route pour l'Ukraine. Des janitschares, des tschauschs, des Grecs et l'internonce polonais l'accompagnèrent avec des trompettes et des tambours jusqu'au petit Tschekmedsche, et son envoyé, Ginowski, partit avec une proclamation du nouvel hetman adressée aux cosaques, pour leur notifier le choix de la Porte (5) (3 mars 1677).

En même temps la guerre fut déclarée à la Russie, et Ibrahim-Pascha reçut ordre de partir comme serdar avec le chan de Krimée, pour la conquête de Cehryn. On adressa au chan une pelisse, un cheval et 5,000 ducats d'argent de carquois (1). Les deux flottes, qui l'année précédente étaient parties pour le pont et la mer Egée, étaient rentrées en novembre dans le port de Constantinople; elles sortirent encore au commencement du printemps. Le kapudan Sidi-Mohammed-Pascha gagna la mer Noire avec vingt-quatre galères; son lieutenant Husein-Pascha se dirigea vers l'archipel avec trente bâtiments (2). Le pascha de Damas reçut ordre d'assurer la caravane des pélerins contre les attaques des Arabes de Balka et d'Hauran, qui avaient pillé la dernière. On assigna une somme convenable à l'entretien de l'ex-schérif de la Mecque, Saad, qui était venu à Constantinople avec son frère le schérif Ahmed; et le scheich des Chalwetis, Miszri, fameux comme poète mystique, fondateur de l'ordre des derwischs Niasis, fut banni dans l'île de Lemnos, parce que ses doctrines agitaient les habitants de Brusa.

La défection de Dorozenko, en poussant nécessairement à de brusques hostilités contre la Russie, dérangea les plans de Kara-Mustafa, qui sans vouloir s'attaquer à la Russie ni à la Pologne, dirigeait ses pensées sur une guerre contre l'Autriche; car déjà sous l'administration d'Ahmed-Kœprili il avait encouragé de tous ses moyens l'insurrection de Hongrie. Maintenant, avec un envoyé transylvanien parurent trois chefs de rebelles auprès de la Porte, Kecser, Kende et un autre encore; on leur assigna trois écus par jour pour leur entretien. Le résident impérial fit des représentations contre cet accueil; mais les rapports des paschas de Wardein et d'Erlau, et les plaintes des habitants de Debreczin, détruisirent l'effet de son langage. Les impériaux avaient imposé une contribution en grains aux gens

(1) De Lacroix, état général, l. II, p. 100. La lettre du czar à Dorozenko est du 15 janvier 1677.

(2) De Lacroix, p. 142. Hist. de Georges Kemilnicky.

(3) Raschid, l. I, fol. [illegible].

(4) De Lacroix, l. II, p. 168.

(5) Instructio pro generoso domino Eustachio Ginowski Ablegato, vices gerenti nostras et legato ad Port. ott. a nobis principe ac duce minoris Russiæ et Ukrainensis exercitus Zaporovensis commisso.

(1) Raschid, l. I, fol. 86. Hist. du defterdar Mohammed, fol. 42.

(2) Raschid, l. I, fol. 86.

de Debreczin, qui demandaient protection à la Porte. Le résident justifia la demande des Autrichiens, parce que Debreczin était une ville soumise à l'Empereur, et dont une rue même appartenait au comitat de Szabolcs. Le grand vesir repoussa cette prétention, et s'opposa de la manière la plus absolue à toute livraison de grains; il nia les manœuvres des Français, tendant à faire déclarer Bethune roi de Hongrie. Enfin le résident obtint que Ladislaus Kutasy, envoyé de Paul Vesselenyi auprès de la Porte, recevrait ordre de s'éloigner, et qu'il serait défendu au pascha d'Erlau de prendre parti pour les rebelles. L'envoyé d'Apafy offrit au grand vesir 5,000 ducats, au kiaja 2,000; il demanda qu'il fût enjoint au pascha de Wardein de respecter les comitats dépendants de la Transylvanie, et que Zolyomy dût rentrer en Transylvanie s'il voulait y recouvrer ses biens. On lui signifia que des commissaires seraient adressés au pascha de Wardein; quant à Zolyomy, la Porte, le considérant comme son hôte, ne pouvait l'éconduire. C'était là toujours la vieille politique du diwan, de contenir Apafy par la présence de Zolyomy à la cour; car le prince de Transylvanie craindrait toujours qu'au moindre signe de désobéissance, on ne lui donnât ce rival pour successeur, comme on venait de remplacer Dorozenko par Chmielnicki (1).

Kindsberg avait à surveiller non-seulement les mouvements des envoyés transylvaniens et des rebelles hongrois, mais encore les efforts de l'ambassadeur français Nointel, car le roi, en guerre avec l'empereur, employait tous les moyens pour déterminer la Porte à engager les hostilités contre cet ennemi. Par l'entremise de l'ingénieur vénitien Barozzi, passé dans les rangs des Turcs à Candie, et avec le secours d'un jésuite français, Nointel fit passer sous les yeux du grand vesir les plans des deux places de Raab et de Komorn, afin d'entretenir dans le cœur de Kara-Mustafa le désir de la guerre en Hongrie (2). Néanmoins la première visite de M. de Nointel au grand vesir pour le féliciter sur sa nouvelle dignité offrit une de ces scènes de scandaleux outrages telles qu'en avaient présentées déjà les réceptions de La Haye père et fils, et de Nointel lui-même. En entrant dans la salle d'audience Nointel remarqua que le tabouret destiné pour lui, était au-dessous de l'estrade où s'élevait, sur des coussins, le siége du grand vesir. Il ordonna donc à l'un des gentilshommes de sa suite de placer le tabouret sur le sofa ou l'estrade. Le grand vesir qui était encore dans la pièce voisine, fit dire à l'ambassadeur, par l'interprète Mauro-Cordato, qu'il ne lui accorderait pas audience si le tabouret n'était pas au-dessous du sofa. Nointel répondit que le grand vesir pouvait disposer du siége, mais qu'il n'avait pas d'autorité sur sa personne. Alors le tschausch-baschi entra en criant : « Va-t-en! va-t-en (1)! » Deux tschauschs jetèrent l'ambassadeur en bas de l'estrade en disant : « Décampe, giaur (2). » L'ambassadeur fit aussitôt reporter à son hôtel tous les présents dont il était chargé, et se rendit à sa maison de campagne. Là, ayant fait tirer un feu d'artifice à l'occasion des victoires du roi en Flandre, il reçut ordre de la Porte de revenir à Péra, et aussitôt il fut mis aux arrêts dans sa demeure (3). Le grand vesir fit de tout cela un rapport au sultan, en disant qu'il n'y avait pas à s'étonner, attendu que les Français étaient toujours des fous (4). Le lendemain, l'ambassadeur vénitien vint offrir ses compliments. Il prit sans difficulté le tabouret au-dessous du sofa [13 mai 1677]; le résident hollandais après lui fit de même; enfin agit ainsi l'ambassadeur extraordinaire de Pologne, Gninski [7 août], le palatin de Kulm, qui venant de Ponte-Piccolo, avec une suite de trois cents personnes, fut accueilli par les secrétaires des ambassades de France et de Venise, des résidents de l'Empereur et de Hollande. Il demanda pour résidence le sérail élevé près de la mer, qu'avait occupé

(1) Rapport de Kindsberg, dans la Ste-B.
(2) Rapport du même, du 22 juillet 1677.

(1) Flassan, l. III, p. 398.
(2) Le rapport de Kindsberg supplée ici à ce qui manque dans Flassan.
(3) Flassan, l. III, p. 398.
(4) Rapport de Kindsberg.

l'ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, comte Leslie : mais on lui répondit qu'il représentait un roi, et non un empereur (1). Il n'eut pas non plus la faculté d'entrer au bruit des instruments de musique militaire. Il se rendit donc dans la maison qui avait appartenu à l'interprète Panajotti, à Galata, sur les bords de la mer (2), et qui était passée au domaine public, quand le gendre de Panajotti, coupable de fabrication de fausse monnaie, avait dû racheter sa vie au prix de 50,000 écus. Dès le cinquième jour après son arrivée, l'ambassadeur polonais, admis en présence du sultan (16 août 1677), demanda l'éloignement des Tatares Lipkans des frontières, la remise des ôtages de Lemberg, la délivrance des esclaves enlevés de Caminiec, Podhaice, Zbaraz, et sollicita vivement l'addition de quelques articles à la paix conclue à Zurawna (3). Les Turcs ne voulurent pas rendre la moindre parcelle de la Podolie. De l'Ukraine ils ne possédaient que le tiers au plus ; vingt palanques et cent villages autour de Bialocerkiew, et quatre-vingts villages avec dix-sept palanques autour de Pawolocz ; ces cantons, remis à Dorozenko depuis le commencement de la guerre, furent abandonnés aux Polonais (4). En revanche, Bar et Wiedzibos, réclamés très-instamment par l'ambassadeur dans une seconde audience (24 octobre), durent être évacués par les garnisons polonaises ; et ce fut seulement au mois de mai de l'année suivante que Gninski put obtenir le rétablissement de l'acte de paix avec les conditions exposées plus haut (5).

Tandis que l'ambassadeur polonais faisait son entrée à Constantinople, le serasker Ibrahim-Pascha, le même qui avait conclu la paix avec la Pologne, marchait contre Cehryn, où soixante mille Russes et Cosaques étaient retranchés. Ibrahim n'avait que quarante mille hommes avec lesquels il était trop faible pour attaquer ; il essaya vainement d'investir la place : assise sur un rocher escarpé, elle n'était accessible que par un pont ; de trois côtés elle était entourée de marais, à travers lesquels de petites embarcations, venant de la rivière de Tasmin, apportaient les vivres nécessaires à la garnison composée de quatre mille Russes, Cosaques et Allemands (1).

L'explosion de deux mines ne produisit aucun effet. Le pascha de Bosnie, qui avec seize mille Tatares devait empêcher les Russes de passer le Dnieper, fut complètement battu (2) ; le fils du chan resta sur la place avec huit mirsas et dix mille hommes. Ibrahim-Pascha se vit réduit à lever le siége le 7 septembre, et à opérer sa retraite en toute hâte, vivement poursuivi par la garnison de Cehryn (3). Telle fut la rapidité de sa marche qu'il franchit en trois jours la distance de Cehryn aux rives du Bog. Deux mille voitures, toute l'artillerie, les bagages furent perdus, et il fallut reculer jusqu'à Tehin (Bender) (4).

A cette nouvelle le gouvernement expédia de Constantinople dans tout l'empire des ordres pour des levées d'hommes et de contributions comme au temps du sultan Murad IV ; tous les serviteurs soldés de la Porte durent se lever pour une prochaine campagne, et les préparatifs furent poursuivis avec la plus grande ardeur. Le sultan donna 2,000,000 d'argent de sa propre cassette ; le grand vesir assista à la fonte de huit nouveaux canons ; de nouvelles tentes du sultan furent plantées sur l'hippodrome. A son retour, le serdar Ibrahim-Pascha trouva le sultan à Siliwri si violemment irrité qu'il voulait le faire mettre à mort à l'instant ; ensuite Mohammed ordonna que le général vaincu fît à pied le chemin de Siliwri à Constantinople et fût jeté dans les Sept-Tours. Le bostandschi-baschi représenta au sultan que cet homme âgé n'était pas en état de faire douze lieues de chemin en douze jours ; l'ordre fut donc adouci : Ibrahim-Pascha ne dut marcher à pied que pendant la première lieue,

(1) Rapport de Kindsberg.
(2) De Lacroix, Mém., t. II, p. [illegible].
(3) Les demandes sont dans de Lacroix, mém. t. II, p. [illegible].
(4) Rapport de Kindsberg.
(5) Le traité est du [illegible] (9 avril 1677).

(1) Rapport de Kindsberg, bien meilleur que les récits de de Lacroix et de Cantemir.
(2) Rapport de Kindsberg.
(3) Cantemir-Mahomet, l. IV, p. 20.
(4) Rapport de Kindsberg.

il lui fut permis de monter ensuite à cheval pour faire le reste du chemin ; l'épouse d'Ibrahim, qui avait été nourrice du sultan, se jeta aux pieds du maître irrité, et le malheureux serasker échappa aux Sept-Tours. Le chan de Krimée, Selim-Girai, auquel pouvait être attribué autant qu'à Ibrahim le désastre de Cehryn, fut déposé et sa dignité conférée au fils de Mubarek-Girai, petit-fils de Selamet-Girai, précédemment nureddin de son oncle Mohammed-Girai et qui avait ensuite été banni à Rhodes ; la place de kalgha passa à son cousin Tokatmisch-Girai, fils de Ssafa-Girai, et le frère de celui-ci, Seadet-Girai, devint nureddin [février 1678]. Murad-Girai est le dernier chan de Krimée qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, envoya des ambassadeurs à la cour impériale. Depuis 1670, chaque année régulièrement, un envoyé tatare se présentait à Vienne avec des lettres du chan, du kalgha, du nureddin, de l'attalik ou grand vesir et de la mère du chan. Le dernier représentant du chan, qui parut à Vienne en 1680, apporta, outre les dépêches ordinaires, des lettres de la sœur du chan et de sa favorite ; ce fut la vingt-cinquième mission tatare à Vienne dans le cours de ce siècle. Alors un autre Ibrahim, gouverneur de Kaminiec, fut investi à la place de Ssujoldschi-Ali-Pascha du commandement d'Ofen, qu'il avait déjà occupé deux fois auparavant. A cette époque aussi, l'interprète de la cour de Vienne, Meninski, fut envoyé à Constantinople avec une lettre de l'empereur, pour se plaindre des mouvements des rebelles et des irruptions des Turcs dont six mille, passant le Raab sur la glace, s'étaient jetés sur la Styrie.

En attendant l'arrivée du printemps pour l'ouverture de la campagne, les rebelles s'agitaient en Transylvanie et en Hongrie ; le grand vesir enfantait toutes sortes de projets pour extorquer de l'argent aux puissances chrétiennes et à leurs ambassadeurs. Le résident impérial mit toujours plus d'aigreur dans ses réclamations au sujet de la douane de Debreczin, dont les habitants invoquaient l'ancienne charte d'affranchissement de l'empereur Rodolphe que Rakoczy et plus tard le roi Léopold avaient renouvelée (1). Cette franchise du droit du trentième avait été abolie quatre ans auparavant, à cause des intelligences des gens de Debreczin avec les rebelles, puis rétablie par la chancellerie hongroise moyennant la fourniture de mille muids de grains faite à Tokai. S'appuyant sur cette décision, les habitants de Debreczin députèrent Étienne Komarosi et Étienne Posalaki à Constantinople, afin de demander à la Porte l'affranchissement du trentième pour les marchands et les Heiduques, la suppression des prestations en grains, la répression des incursions des Allemands, et le grand vesir somma le résident impérial de faire droit à ces réclamations (2). Cependant Ladislaus Kutasy, l'agent des rebelles près de la Porte, devint aveugle, et l'interprète transylvanien Gyulai se fit renégat. A la fin de l'année parurent un envoyé d'Apafy, Georges Cappi, et un député des États, Christophe Pasko ; ce dernier éleva au nom des États les plaintes les plus vives contre Tœkœli, beau-père d'Apafy, qui, disait-il, attirait de Pologne les troupes étrangères et menaçait ainsi de ruiner le pays. Dans une conférence secrète, Kindsberg dénonça au grand vesir les manœuvres d'Apafy et de Tœkœli avec la France [18 décembre 1677] : il produisit les copies de trois patentes dans lesquelles Paul Vesselenyi se remettait aux ordres d'Apafy ; en même temps il plaida pour les franciscains, qui voulaient avoir les saints lieux dans la Terre-promise, offrant pour cela au grand vesir un présent de 30,000 écus. Kara-Mustafa, selon sa coutume quand il entendait parler d'argent, donna de belles promesses et fit accorder au résident audience auprès du sultan, pour remettre les lettres de l'empereur, qui se plaignait des mouvements des rebelles. Georges Cappi fut renvoyé chargé d'ordres très-rigoureux pour Apafy (3). Cependant les sept magnats transylvaniens envoyés par Apafy et Tœkœli, qui tous étaient

(1) Le diplôme de Rakcozy est intitulé : Rakoczy Dei gratià princeps Transylvaniæ, partium regni Hungariæ dominus et vic. comes. Alb. Jul. 8 avril 1632.

(2) Rapport de Kindsberg.

(3) Ibid.

calvinistes ou ariens, soutinrent aux Turcs que toute la Hongrie se tournerait de leur côté : en même temps Apafy accusa les six députés des trois nations de la Transylvanie auprès de la Porte, dont trois étaient catholiques et trois calvinistes, comme s'ils étaient d'intelligence avec les Allemands et s'efforçaient de détacher la Transylvanie du sultan. Ces députés étaient venus pour exposer des griefs contre Apafy et demander que l'on instituât Zolyomy en qualité de prince. Le commissaire envoyé en Transylvanie pour vérifier les faits se laissa corrompre par Apafy, rapporta des suppliques du pays en faveur du prince actuel, et les six députés furent jetés dans les Sept-Tours (1). Le résident génois Spinola, qui devait être renfermé dans cette prison sous prétexte qu'il avait fabriqué chez lui de l'eau-de-vie, racheta sa liberté moyennant 20,000 écus (2). Les envoyés ragusains furent traités plus durement encore : Kara-Mustafa, si ingénieux en moyens d'extorsions, avait mis le gouverneur de Bosnie aux prises avec la petite république ragusaine, et, sous le titre de réclamation de droits de douane illégalement perçus contre les Bosniens, il réclama d'abord un million et demi qu'il réduisit enfin à 150,000 écus. Un aga fut envoyé à Raguse avec ordre d'exiger la somme sous trois jours, et d'annoncer qu'à défaut de satisfactions le pacha d'Herzegowina envahirait à l'instant le territoire ragusain. La république ayant déclaré qu'elle était hors d'état de payer 150,000 écus, les envoyés furent renfermés dans le cachot le plus sombre réservé aux plus vils criminels, et la contribution demandée fut élevée à 200,000 écus [mai 1677] (3). Pour obtenir sa première audience et l'abandon d'une résolution de la Porte, qui menaçait de faire apporter à Constantinople 200,000 écus au lion au-dessous du titre, que les Anglais avaient importés à Alep, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Finch, dut payer 10,000 écus (4). De telles extorsions ne frappaient point seulement les envoyés européens, c'était là l'essence même du gouvernement de Kara-Mustafa. Ainsi il avait taxé le riche Sohak-Efendi à un million en punition de ce qu'il avait donné tant d'élévation à sa maison, afin, disait l'accusation, de pouvoir porter ses regards dans le sérail des sœurs du sultan. Le résident impérial dut être remplacé dans ses fonctions par le secrétaire Sattler ; mais celui-ci étant mort en chemin, le conseiller de guerre Hofman fut envoyé à Constantinople comme internonce [mai 1678] (1). Alors aussi parut un envoyé russe en échange de la mission d'un Tatare que le grand vesir avait adressé au czar après le désastre de Cehrin (2). On assigna six écus par jour pour la table de chacun des gens de sa suite ; mais on le tint lui-même sous une surveillance rigoureuse. Mandé auprès du grand vesir dans le camp, devant Daud-Pascha, où les étendards avaient été plantés depuis la fin de mars pour diriger l'armée contre Cehrin (3), on lui retira son sabre, et il dut rester debout pendant l'audience. Comme on lui demanda pourquoi le czar ne cédait pas Cehrin, il répondit par des raisons analogues à celles que les moslims opposaient toujours aux chrétiens : l'abandon de Cehrin était impossible, attendu que la place renfermait des églises que les Turcs transformeraient en mosquées, ce qui était contraire à la foi chrétienne (4). On lui prit la lettre dont il était chargé pour le sultan, auprès duquel il ne fut point admis. Quatre jours après la guerre fut proclamée contre Moskou, et, le 15 avril, en congédiant l'envoyé, on lui signifia que si le czar était prêt à payer le prix de la cession de l'Ukraine, on voudrait bien traiter avec lui pourvu que le messager porteur de la réponse du czar atteignît l'armée turque à dix marches en deçà du Danube. Dans la note du sultan au czar, la possession de l'Ukraine était réclamée comme celle d'un pays dévasté par le fer et par le

(1) Rapport de Kindsberg.
(2) Ibid.
(3) Ibid. mars 1678.
(4) Ibid.

(1) Rapport de Kindsberg et Contarini, l. I, p. 46, où il est appelé par erreur segretario di stato.
(2) Cantemir, l. IV, p. 30.
(3) Raschid, l. I, fol. 87.
(4) Rapport de Kindsberg. La lettre du czar était du 6 sept., vieux style, 1677. La lettre est dans de Lacroix, mém. p. 234.

feu (1). L'envoyé du chan Usbeg-Abdalasis ayant voulu poursuivre les négociations au nom de son maître, on lui répondit que le sultan marchait contre Moscou (2).

Les étendards impériaux arborés dès la fin de mars contre Cehrin, furent enlevés deux mois après (3), quand le sultan de son propre mouvement, eut nommé kaimakam de la capitale le nischandschi Abdi-Pascha, l'historien [30 mai]. Le camp fut établi à Hadschibasaroghli dans les steppes dobruzes; le sultan remit au grand vesir, avec le cerémonial accoutumé, la sainte bannière, en l'investissant du titre de serdar, et lui dit : « Mes prières sont avec toi (4); » puis il se sépara de l'armée [2 juin 1678]. Mamucca della Torre fut attaché au camp, pour remplir les doubles fonctions d'interprète de l'Empereur et de la Porte; pour cela il reçut un traitement de 150 aspres (5). L'ambassadeur polonais, qui venait d'obtenir une paix fort peu honorable, suivit aussi l'armée. A Isakdschi le grand vesir lui demanda brusquement pourquoi les places cédées de Bar, Miendribosz et de Niemirow, n'étaient pas encore évacuées? Gninski et son secrétaire Rzewuski furent au désespoir en voyant que tous leurs secrets avaient été livrés aux Turcs. Cela venait de la trahison de l'interprète Dasnaki, qui se fit moslim après que son fils eût été attaché à la personne du sultan (6). Mohammed, qui avait établi son quartier d'hiver à Silistra, entendait les regrets continuels des sultanes, qui sur les bords du Danube, soupiraient après les rives du Bosphore : aussi écrivit-il au grand vesir qu'il ne voulait pas rester plus long-temps à Silistra; mais Kara-Mustafa chargea le grand chambellan, porteur du message, de déclarer que l'honneur et le salut de l'empire exigeaient la présence du sultan sur la frontière. Le grand chambellan avait apporté un sac contenant douze lettres en langue russe, saisies devant Cehryn, et dont la traduction devait être faite par Mamucca della Torre, en sa qualité d'interprète du kaimakam; mais comme il ne savait pas le russe, il s'adressa à un vieux esclave de l'ambassadeur polonais, qui n'était autre qu'un jésuite déguisé; il le conduisit dans la tente du reis-efendi, et lui fit transporter le sens russe en latin, pour le traduire ensuite lui-même du latin en turc; de sorte que toutes ces opérations l'occupèrent vingt-quatre heures (1). Le grand vesir voulait absolument que l'ambassadeur polonais suivît l'armée jusqu'au camp devant Cehryn; mais il ne put l'y déterminer. Gninski déclara au grand vesir qu'il aimait mieux mourir que de se rendre ainsi avec les Ottomans sous les murs de la place menacée. Enfin il fut convenu que le comte Proski, neveu de l'ambassadeur, accompagnerait en qualité de résident le grand vesir dans le camp. Dans une audience officielle accordée par le kaimakam à l'ambassadeur, celui-ci demanda qu'après un séjour de plus d'un an en Turquie il lui fût permis de se retirer; et il se plaignit de Chmielnicki qui, en se parant du titre de duc de la petite Russie et de l'Ukraine, se posait au niveau du roi de Pologne; il déclara que le roi évacuerait Bar, mais demandait comme une faveur particulière de conserver Miendribosz et Niemirow. Le kaimakam répondit que cette requête était inadmissible. Enfin l'ambassadeur sollicita une modification au dernier article, dans lequel il était dit que les Polonais jouiraient de toute tranquillité sous la protection de la Porte; il fit observer que ces termes étaient inconciliables avec l'honneur d'une puissance chrétienne indépendante. Le kaimakam lui opposa le même langage à

(1) Traduzione della lettera del G. S. al gr. Duca Nedscheb, 1089.

(2) Traduzione della lettera del principe di Usbek al Gr. S. e risposta; dans le rapport de Kindsberg; aux archives de la maison impériale, et dans l'hist. du defterdar, fol. 46. La lettre même au chan Abdalasis est dans l'Inscha du reis-efendi Mohammed, n° 113 de ssafer, 1089 (mi-avril 1678.)

(3) Dans Raschid, l. I, fol. 87, rebiul-ewwe au lieu de rebiul-achir.

(4) Histoire du defterdar, et Raschid, l. I. fol. 88.

(5) Rapport de Kindsberg.

(6) Ibid.

(1) Rel. di Mam. della Torre, avec les traductions des douze lettres interceptées.

peu près que le reis-efendi avait déjà tenu à l'ambassadeur à Constantinople, alors que celui-ci désirait un changement dans l'article 5, relativement à la protection des lieux saints à Jerusalem. « Le padischah, ajouta celui-ci, a imposé les lois de la paix sur le champ de bataille de Zurawna; les Polonais ne doivent pas s'imaginer qu'ils puissent se dédommager de la perte de la Podolie et de l'Ukraine par des avantages obtenus en Palestine et en Égypte (1). » L'ambassadeur remit un mémoire écrit en latin, où se trouvaient exposées toutes ses demandes.

L'armée turque était campée sur le Dniester quand furent saisis deux espions russes. Ces gens déclarèrent que les troupes du czar s'élevaient à plus de cent mille hommes (2); elles étaient donc de beaucoup supérieures à celles du sultan. La marche se poursuivit néanmoins en bon ordre; en avant étaient les janitschares, puis venaient quatre paschas avec les troupes de leur maison, enfin le grand vesir suivait le gros de l'armée. L'espace compris entre le Dniester et le Bog, tout couvert de bois ou de marais, ne fut franchi qu'en huit jours; il fallut faire des ponts et des digues avec des fascines que l'on recouvrait de gazon et de peaux de buffles. Au-delà du Bog, Chmielnicki vint rendre hommage au grand vesir. Comme depuis ce point jusqu'à Cehrin le pays offrait de vastes plaines abondantes en gibier, l'armée y campa, attendant le chan tatare. Vers minuit le signal du départ fut donné, les tentes furent levées, l'armée se mit en mouvement avant le lever du soleil; le grand vesir suivit à deux heures de distance. A midi on fit halte, et la prière fut récitée. Quand la nuit descendit, les muezzins proclamèrent la prière, et, après qu'elle eut été récitée, le camp retomba dans le plus profond silence. A deux stations de Cehrin arriva le chan tatare qui fut introduit dans la tente du grand vesir avec le cérémonial d'usage. Enfin le 20 juillet l'armée arriva sous les murs de Cehrin; on immola des victimes, et le siége s'ouvrit. Le général russe Romodanowsky et le chef des Kalmuks, Caspolat (1), étaient postés au-delà du Dnieper. Pour attirer les Russes à une bataille, le grand vesir fit passer la rivière de Tasmin (2) aux Tatares et à Kara-Mohammed-Pascha, et pendant dix-sept jours il y eut des escarmouches qui n'amenèrent point d'action générale. L'approche de la mauvaise saison, le manque de vivres, le peu d'effet des mines dans un sol sablonneux et la prompte réparation des brèches, les sorties continuelles des assiégés découragèrent les Turcs, et déjà dans le conseil de guerre on demandait s'il ne fallait pas lever le siége; mais le defterdar Ahmed-Pascha repoussa énergiquement cet avis. Il fut décidé que l'on se porterait entre l'armée russe et la place pour couper les communications. Les woiwodes de Valachie et de Moldavie reçurent ordre d'établir trois ponts. Kœr-Hasan-Pascha et Kaplan-Pascha avec dix mille hommes des meilleures troupes de l'armée et cinquante canons durent mettre à exécution le plan arrêté [8 août]. Kaplan-Pascha franchit le marais et se posta entre Cehryn et Romodanowsky. Quatre jours après s'engagea une bataille par suite d'une sortie dans laquelle les Russes avaient perdu mille hommes et trois canons (3). Les Turcs, complètement défaits, repassèrent les ponts dans le plus grand désordre. Kaplan, couvert de blessures, épuisé de fatigues, fit brûler les trois ponts pour arrêter les Russes, qui se contentèrent d'occuper le camp abandonné par les moslims [12 août 1678]. Kara-Mustafa aurait volontiers immolé le vaillant Kaplan, qui l'offusquait; mais comme ce chef intrépide avait sacrifié toutes ses troupes et ne s'était échappé que l'un des derniers, il était impossible de l'accuser. Neuf officiers de sipahis qui avaient pris la fuite les premiers furent étranglés; et, pour que cet exemple inspirât la terreur, leurs cadavres furent exposés dans le camp, leurs têtes envoyées au sultan. Neuf jours après cette dé-

(1) Rapport de Kindsberg, de Constantinople, le 25 mars 1678.

(2) De Lacroix, état général, l. II, p. 136.

(1) De Lacroix, p. 151.

(2) Dans de Lacroix, Tachmin; dans Raschid, Tasmina.

(3) De Lacroix, État général de l'empire ottoman, p. 155.

faite, les Russes et les Cosaques célébrant la double fête du dimanche et de saint Mathias, les Turcs résolurent de les surprendre au milieu de l'ivresse. Vers quatre heures du matin l'explosion de deux grandes mines ouvrit une brèche de vingt brasses; aussitôt l'assaut fut livré et la ville livrée aux flammes. A minuit le feu prit au magasin à poudre taillé dans le roc, deux mille Turcs périrent, et des pierres furent lancées jusque dans la tente du grand vesir. La garnison abandonna la forteresse après avoir encloué les canons. A la naissance du jour quand le feu fut éteint, l'artillerie de la citadelle ne grondant plus, des janitschares volontaires escaladèrent les remparts, où ils plantèrent leur drapeau victorieux. Douze béliers furent immolés en actions de grâce, et la forteresse fut rasée (1). Les Russes échouèrent dans une attaque nocturne sur le camp ottoman; le grand vesir, en proie à de mortelles inquiétudes sur l'issue de ce combat, ordonna des prières publiques devant l'étendard du prophète : « Seigneur, dit Wani-Efendi, les bras levés au ciel; sauve les vrais croyants, et néanmoins que ta volonté soit faite (2)! » Au point du jour, des bannières et des têtes russes furent entassées devant le vainqueur. Les Kalmuks et les Cosaques voulaient tenter un autre coup de main; mais leur plan fut trahi par un Kalmuk, qui traversa le Tasmin à la nage pour avertir les Turcs, et repassa ensuite la rivière de la même façon, afin de ne pas livrer sa famille à la mort (3). Le grand vesir décampa en silence au milieu de la nuit, après avoir fait massacrer tous les prisonniers, à l'exception de deux frères auxquels on offrit la vie, s'ils voulaient embrasser l'Islam. Mais ces dignes chrétiens accablèrent de reproches l'interprète Mauro-Cordato qui se rendait l'organe de ces odieuses propositions, et moururent en martyrs de leur foi (4).

La conquête de Cehryn fut proclamée dans tout l'empire par de pompeux bulletins. Le grand vesir rentra dans Andrinople avec le quart à peine des troupes qu'il avait emmenées (1); dans la dernière bataille livrée aux Turcs par Romodanowsky, après le départ de Cehryn, Berber-Ali-Pascha, Kurbeg et un autre pascha avaient péri avec beaucoup de colonels. Kaplan-Pascha, Emir-Pascha, Seidoghli s'étaient retirés couverts de blessures. Néanmoins le sultan reçut Kara-Mustafa avec les plus grands honneurs, et envoya même les archers de sa propre garde au-devant de lui. L'envoyé ragusain, Nicolo Bona, étant mort à Silistra dans les fers, son collègue Gozzi, gravement malade, demanda qu'on le mît en liberté, faisant observer que sa mort ne profiterait pas plus au sultan que celle de Bona. Mais sa prière ne fut pas écoutée; on exigea toujours impitoyablement les 150,000 écus (2). Sigismond Boier et Pietro Varda apportèrent de Transylvanie un à-compte sur les 50,000 écus qu'Apafy avait promis au grand vesir, pour l'incarcération des députés des états. Comme il manquait encore quelques milliers d'écus pour compléter le paiement, le kaimakam chassa les messagers en les traitant d'imposteurs, de coquins et de chiens (3).

Pendant l'expédition de Cehryn, l'ambassadeur polonais avait élevé des plaintes amères contre les prétentions intolérables de Chmielnicki; plusieurs fois il avait sollicité l'autorisation de partir, et toujours en vain. Il avait représenté que cent cinquante personnes de sa suite étaient descendues dans la tombe, qu'à Isakdschi un de ses gens avait été mis en pièces, que son neveu avait été chargé de chaînes par le bostandschi-baschi et soumis au supplice de la bastonnade jusqu'à ce qu'il eût abjuré sa religion; que quarante de ses gens étaient encore malades; qu'il devait s'attendre au sort de son prédécesseur Radzieiowski. Nulle attention ne fut prêtée à tous ces griefs. Le résident impérial Kindsberg avait vu aussi la peste lui enlever dix personnes, parmi lesquelles

(1) De Lacroix, p. 160.
(2) Le même, p. 162.
(3) Le même, p. 165.
(4) Le même, p. 167.

(1) Rapport de Kindsberg.
(2) Ibid.
(3) Relat. di Mamucca della Torre, 31 agosto 1678.

son frère, doyen de Melk; enfin lui-même périt frappé par ce fléau, ou emporté par une fièvre chaude; peut-être même succomba-t-il au poison que lui aurait administré l'officier de janitschares, Sulfikar (1). A la fin de l'année, l'internonce impérial Hofmann fut reçu en audience, et prononça son discours en allemand [27 décembre 1678]. Le sultan répondit de sa propre bouche qu'il ordonnerait au grand vesir d'écouter avec soin ce qu'il aurait à exposer en détail. L'objet principal des préoccupations de la cour impériale était l'appui prêté par Apafy à Teleki, qui s'était mis à la tête des rebelles hongrois. Au commencement de mars 1679, la cour se rendit à Constantinople. Le sultan chassa dans les cantons de Tschorli, Karischduran et Tschataldsche. Une illumination de trois nuits célébra le retour du padischah (2). Bientôt après, éclata un incendie dans le Fanar, près de la porte de Petri; et l'on eut beaucoup de peine à l'arrêter. Les deux grands juges de l'armée, le juge de Constantinople et le grand amiral furent remplacés. Kaplan-Pascha succéda comme kapudan-pascha à Ibrahim-Pascha, qui dans les derniers temps remplissait les fonctions de kaimakam, et ne dirigeait la marine que par ses lieutenants. Le chan annonça que cinq cents tschaiks des Cosaques se disposaient à sortir du Dnieper et qu'il était d'une nécessité pressante de construire à l'embouchure du fleuve, en face du château du gué des Faucons, une seconde forteresse, afin de fermer en cet endroit le Dnieper au moyen d'une chaîne. Ces travaux furent résolus à l'unanimité dans un conseil de guerre; et Kara-Mohammed-Pascha, nommé serdar, dut les diriger. Cent quinze deschebedschis, trente topdschis, destinés à former la garnison des deux postes, partirent pour s'y rendre dans le cours de l'été. Après l'achèvement des constructions, le defterdar Ahmed-Pascha fut chargé de faire la statistique des environs de Caminiec. En même temps que ces sages mesures s'exécutaient sur le Dnieper, à Beschiktasch, sur les rives du Bosphore, s'achevait le palais d'été du sultan, qui n'en fut point satisfait, et qui fit réduire de 1,246 bourses à 1,046 les comptes des travaux de ces constructions.

Chmielnicki manda que ses Cosaques passaient du côté de Barabasch-Papoviz, qui en avait déjà rallié plus de trente mille sous le protectorat de la Pologne; qu'il lui faudrait en conséquence retenir deux mille Tatares pour sa propre défense. D'Aszow arriva la nouvelle que deux envoyés russes s'étaient bien rendus au camp du prince tatare, mais que les armements de la Russie n'en étaient pas moins poussés avec la plus vive ardeur (1); que les Cosaques seuls offraient une force de soixante mille hommes; que les Kalmuks ne se montraient qu'en apparence amis des Tatares, qu'ils restaient Russes dans le cœur, et que toute la Lithuanie était dévouée au même parti. Un avis plus alarmant encore, c'est que Sircow, hetman des Cosaques Zaporogues, avait surpris et taillé en pièces les mille Tatares employés aux constructions des châteaux, et que Georges Chmielnicki, hetman des Cosaques de l'Ukraine, nommé par la Porte, avait péri dans l'action; enfin que vingt mille Cosaques s'étaient jetés sur l'Ukraine, où ils exerçaient d'affreux ravages.

A l'équinoxe du printemps, un envoyé russe avait écrit de Periaslow à Chmielnicki pour lui annoncer son arrivée; celui-ci lui envoya pour le guider le Tatare Baitimur, qui, retenu d'abord à Periaslow, fut expédié ensuite à Constantinople afin de prévenir la Porte de la venue de l'envoyé russe. Le représentant du czar poursuivit sa route par Kiow, Bialocercow, Bar et Caminiec, et il fut enjoint au chan tatare de suspendre d'abord toute irruption (2). Le 3 mai 1679, l'envoyé russe Basili eut audience du grand vesir; il était porteur d'une lettre du czar Feodor Alexiowich, qui, se référant aux propositions de paix faites l'année précédente par l'entremise d'Athanase Perascho, puis au traité d'amitié conclu avec le sultan Murad par la médiation de Thomas Canta-

(1) Relat. di Mamucca della Torre, 21 agosto 1678, et rapport d'Hoffman.

(2) Raschid, t. I, fol. 89.

(1) Relaz. di Mamucca della Torre.

(2) Ibid.

cuzène, et à la cession d'Aszow opérée quarante-un ans auparavant, au temps de son aïeul le czar Feodorowich, démontrait le droit des Russes à la domination sur la petite Russie et l'Ukraine, et offrait paix et amitié. Le patriarche de Moscou avait écrit dans le même sens au mufti. L'envoyé demanda verbalement que Cehrin restât en ruines, que l'on ne poursuivît pas la construction de forteresses à l'embouchure du Dnieper. A la suite de ces propositions, le grand vesir ordonna aussitôt à la flotte d'entrer dans la mer Noire : trente-neuf galères sortirent du canal, portant neuf régiments de janitschares, vingt-quatre canons et vingt mille lewends; on dit à l'envoyé que l'on attendait encore la réponse du chan tatare (1); après avoir attendu vainement une réponse pendant trois mois l'envoyé prit le parti de se retirer (2). Le représentant de la Pologne, Spandoschi, informé de la conclusion de la paix entre son pays et la Russie, offrit inutilement sa médiation entre le czar et la Porte, et s'efforça en vain d'obtenir pour son souverain la permission de relever Jasloviz; le grand vesir répondit laconiquement sur l'un comme sur l'autre point : « Cela ne peut se faire. » Toutefois quatre-vingts esclaves polonais furent mis en liberté. Deux envoyés ragusains étant venus pour implorer encore la remise des 150,000 piastres exigées de leur ville, furent jetés impitoyablement dans les cachots : ils offrirent 120 bourses pour leur délivrance, le grand vesir en voulut 2,000 (3). L'envoyé transylvanien, Jean Sarossi, apporta 10,000 ducats hongrois; avec lui était l'agent des rebelles hongrois, André Russai, dont le devancier, Michel Vier, retourna en Hongrie (4). Les Transylvaniens avaient immolé vingt-sept Turcs investis par la Porte des villages contestés autour de Warad : la Porte exigeait une satisfaction et 4,000 bourses à compte sur le tribut qu'Apafy, en devenant prince de Transylvanie, s'était obligé de payer pour les villages neutres et d'autres dépendant de l'empire ottoman (1). Apafy, pour repousser l'odieux du meurtre des vingt-sept feudataires turcs, prétendit qu'ils avaient été tués, non par des nobles transylvaniens, mais par de simples rentiers : assertion mensongère, car les meurtriers étaient des magnats (2). L'internonce impérial Hofmann, qui négociait le renouvellement de la paix touchant bientôt à son terme, mourut d'une attaque d'apoplexie. Il eut pour successeur le résident Jean Charles Terlingo de Guszmann.

Apafy envoya le tribut de 80,000 écus par Sigismond de Laslo, qu'il chargea en même temps d'accommoder, de concert avec les agents André Kerseli et Jean Sarossi, le malheureux différend provoqué par l'assassinat des feudataires turcs près de Wardein. Sarossi montra beaucoup de maladresse dans cette triste affaire; il prétendit que les Transylvaniens avaient pris les Turcs pour des hussards allemands, et que les coupables avaient été pendus. Tout cela était faux de point en point : le grand vesir fit charger de fers envoyés et agents, et menaça de les faire pendre si, dans l'espace de trente jours, le prince ne livrait pas les auteurs du crime [janvier 1680]. Beldi, dans lequel Apafy voyait un prétendant à la dignité princière, était mort dans les Sept-Tours; mais Zolyomy se dressait toujours comme un épouvantail. Enfin le kiaja manda Laslo et Kerseli et débattit avec eux le prix du sang des vingt-sept sipahis feudataires tués par les Transylvaniens : le rachat fut fixé à 50,000 ducats. Sept jours après, le nouveau résident génois Francesco Maria Levante et l'ambassadeur français Guilleragues eurent leur première audience auprès du grand vesir, quoique tous deux fussent arrivés déjà depuis trois mois. Levante, qui avait apporté de mauvais or, dut racheter d'abord sa grâce du grand vesir, et le comte Joseph de Guilleragues avait reproduit les mêmes prétentions au sujet du sofa, qui avaient réduit son prédécesseur, M. de Nointel, à partir sans avoir eu son

(1) Relaz. di Mamucca della Torre.
(2) Mam. della Torre.
(3) Ibid.
(4) Ibidem.

(1) Mam. della Torre.
(2) Ibidem.

audience de congé (1). Comme ni le grand vesir ni l'ambassadeur ne voulurent faire aucune concession sur cette partie du cérémonial, le comte de Guilleragues, au lieu d'être reçu officiellement, n'eut qu'une audience particulière et n'obtint rien de ce qu'il demandait (2). Le nouveau bayle vénitien, Cuirano, dut également acheter la faveur d'une audience, sous le prétexte qu'il avait introduit des marchandises en fraude [18 janvier]. Ce personnage et son devancier Morosini (3), poussés à bout par toutes sortes de vexations, se rendirent sur les bâtiments de guerre de la république, décidés, en cas d'absolue nécessité, à bombarder Constantinople [4 février 1680]. L'envoyé ragusain, Gozzi apporta le tribut de 12,000 ducats et la moitié des 120 bourses auxquels avait été enfin réduite, après bien des négociations, la somme exigée de 200,000 piastres (4). Au commencement de mars, vint encore un envoyé russe, Nicéphore, avec une suite de cinquante personnes (5). On n'assigna aucune somme pour leur entretien, on ne leur donna point de table dans le diwan; le représentant du czar dut rester debout devant le grand vesir, et ne put obtenir la faveur de remettre la lettre de son maître au sultan, parce que la Porte n'était pas encore en paix avec la Russie (6). Le résident impérial Terlingo étant mort aussi brusquement que ses prédécesseurs, Sattler, Kindsberg, Hofmann, fut remplacé par le sire de Khuniz, ancien consul-général du commerce du levant [19 avril]. Il proposa le renouvellement de la paix; mais on ne lui fit qu'une réponse vague, et il était évident que le grand vesir voulait seulement gagner du temps. Le résident se plaignit du pascha de Wardein, qui faisait élever des ouvrages de fortification; le grand vesir récrimina au nom des gens de Debreczin, qui accusaient les habitants des frontières de Kallo et de Bessermen de couper leur bois et d'enlever leurs bestiaux. Christophe Pasko et le comte Csaki, transylvaniens, vinrent ensuite trouver M. de Khuniz et l'informèrent que Solimai Jabor avait offert à la Porte 1,000 bourses d'or et une forteresse de Transylvanie, Szathmar; ils dirent en outre que Mauro-Cordato était à la solde d'Apafy (1).

Sur la frontière de Pologne des commissaires étaient occupés à la délimitation des deux territoires. Chmielnicki, dont le frère avait été tué pendant l'élévation du château du Dnieper, se plaignit des désertions de ses Cosaques en Pologne et des irruptions des Tatares; le résident polonais Proski produisit de son côté des griefs contre Chmielnicki (2). Les Turcs avaient assigné aux Kalmucks un territoire le long de la rivière de Doho, près de Latrania (3). Les commissaires respectifs ne purent s'entendre près de Caminiec, car les Polonais se tenaient rigoureusement aux promesses faites à l'ambassadeur staroste de Kulm (4).

Le résident hollandais Colier dut se résigner à déposer préalablement 6,000 bourses pour obtenir l'audience demandée, et il lui fallut payer 30,000 écus le renouvellement des capitulations (5) [octobre]. Pour extorquer aussi de l'argent à l'ambassadeur anglais, le grand vesir lui signifia une réclamation de 110 bourses d'or enlevées au Berbère Ali-Pascha par des corsaires anglais, et de pierres précieuses évaluées au-dessus de 30,000 écus (6). Si Kara-Mustafa pressurait ainsi les ambassadeurs européens, l'on comprend quel devait être le sort des rajas woiwodes de Moldavie et de Valachie sous une telle administation : dans la campagne de Cehrin il leur arracha, dans l'espace de cinq mois, à tous deux 700 bourses (7); puis il

(1) Flassan, l. IV, p. 33. Le jour de l'audience, dans le rapport de Terlingo.

(2) Rapport de Terlingo.

(3) Relazione delle allegrezze fatte in Pera di Constantinopoli per l'esaltazione dell'illustr. cav. G. Morosini alla dignità di procuratore di S. Marco. Venezia, 1679.

(4) Cent-vingt bourses font 60,000 piastres.

(5) Partito da Moscovia 10 déc. 1677.

(6) Rapport de Terlingo.

(1) Rapport de Khuniz.

(2) Ibid. Litteræ Joannis Wielopolki, 2 janvier 1680.

(3) Ibidem.

(4) Ibidem.

(5) Dumont, l. VII, p. 4.

(6) Rapport de Khuniz.

(7) Rapport de Terlingo.

vendit la principauté de Valachie au Cantacuzène Scherban, à la condition que ce dernier verserait 13,000 bourses dans le délai d'un an (1). La Moldavie fut conférée au prince déposé de la Valachie, Duka, par les manœuvres de Scherban, qui voulait plaire à l'épouse de Duka dont lui-même était l'amant (2). Anton Rosetti, ancien chargé d'affaires de Démétrius Cantacuzène, qui, après la défection de celui-ci, passé du côté des Polonais, était devenu prince de Moldavie et avait gouverné ce pays pendant trois ans, fut soumis au supplice du fouet jusqu'à ce qu'on lui arrachât l'aveu de ses richesses, et après qu'il eut livré 300 bourses, il se vit encore retenu dans les fers (3). Tel était le système financier de Kara-Mustafa.

Tandis que ce ministre engloutissait tant de trésors dans ses coffres, un hasard fit sentir au sultan la nécessité d'ordonner l'inventaire du trésor privé du sérail. A la mort de Mermer-Mohammed-Pascha, l'un des vesirs de la coupole, parmi les effets composant sa succession avaient été trouvés des objets provenant du trésor impérial. Ces détails ayant été mis sous les yeux du sultan, il commanda aussitôt que l'on dressât un état exact de tout ce qui formait le trésor impérial; le defterdar Hasan, le chef de la chambre des comptes et des contrôles, avec tous leurs subordonnés se livrèrent à cette opération pendant une année entière, sous la surveillance de l'administrateur du trésor, qui à ses fonctions joignait encore celles de président des deux chambres du sérail. Comme le trésor avait subi jusqu'alors de grandes pertes en acceptant des espèces d'après un cours trop faible, il fut établi que, dans le cas où les revenus payables en écus de l'empire (rijal) seraient versés en écus au lion, les espèces dues seraient calculées à 110 aspres; mais que pour les versements à opérer en écus au lion on prendrait cette monnaie à raison de 120 aspres. L'un des joyaux les plus précieux du trésor du sultan, le gros diamant de quatre-vingt quatre carats et de la plus belle eau, qui étincelait à l'aigrette impériale, avait été trouvé un an auparavant par un pauvre homme sur un tas de fumier près de la porte d'Egrikapu; ce malheureux n'en connaissant nullement la valeur l'avait cédé comme une pierre rare à un fondeur pour deux cuillers; celui-ci le vendit à un orfèvre moyennant 10 aspres; puis, s'imaginant que cette pierre valait beaucoup plus, il réclama un prix plus élevé. Le différend fut porté devant le chef des orfèvres, qui s'appropria le diamant pour une bourse d'or. Le grand vesir voulut l'enlever de force à ce dernier possesseur, quand parut un chatti-schérif qui adjugea pour jamais le superbe joyau au trésor impérial (1). C'était le second objet de ce genre venant des richesses de l'ancienne Byzance : le premier, encore plus beau et plus gros, avait été trouvé sous le règne de Mohammed II par un enfant dans le haiwanserai ou hebdomon. Peut-être avait-il appartenu à la couronne des empereurs byzantins, qui avait été égarée par la faute des vestiaires pendant une marche solennelle vers l'hebdomon (2).

A cette époque, diverses circonstances particulières occupèrent pour un instant l'attention de la capitale. Un danseur de corde arrivé de la Perse demanda la permission de traverser le port de Constantinople sur une corde tendue d'une extrémité à l'autre. En conséquence, sept bâtiments furent disposés du débarcadère Schahkuli de l'arsenal à la tour de la porte du Fanar située en face, et sur une corde attachée à l'extrémité des mâts de ces vaisseaux le persan Schahin exécuta sa course en dansant, aux yeux de la foule émerveillée et du sultan, qui le récompensa richement (3). Un plus grand concours de peuple encore se porta au spectacle du supplice de la femme d'un savetier, qui fut lapidée pour avoir commis un adultère avec un juif. Depuis la fondation de l'Islam, cette peine, établie par le koran contre la

(1) Rapport de Khunitz.

(2) Del Chiaro, et d'après lui Gebbhardi; et histoire de la Valachie par Eugell, p. 321.

(3) Mamucca della Torre, rapport.

(1) Defterdar, Raschid, l. I, fol. 90.

(2) Theophanes et Cedrenus. Voyez Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 204.

(3) Defterdar, fol. 61.

violation de la foi conjugale, n'avait pas encore été appliquée : car le Prophète, ayant à punir un de ses plus vaillants guerriers accusé de ce crime, modifiant par une interprétation plus douce les effets d'une loi trop rigoureuse, avait exigé comme condition indispensable la déposition de quatre témoins véridiques (1) : de sorte que, ni dans cette circonstance ni depuis, la terrible disposition du koran n'avait été mise à exécution. Il était réservé au règne de Mohammed IV d'en donner le premier exemple sous la présidence du grand-juge Bejasisade-Ahmed-Efendi. Ce magistrat orthodoxe, savant et inflexible, auteur des Symptômes de la Volonté dans les exercices de piété du grand Imam (2), n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé les témoins nécessaires, tout suspects qu'ils fussent (3), pour administrer la preuve exigée ; après quoi une fosse fut creusée devant la mosquée du sultan Ahmed : on y descendit la femme du savetier et son complice. Le juif, qui pour sauver sa vie s'était fait musulman la veille, par grâce singulière fut décapité ; pour la femme, elle fut ensevelie sous un monceau de pierres lancées par le peuple : le sultan s'était rendu dans le palais de Fasli-Pascha sur l'hippodrome pour assister à ce spectacle. Alors régnait un esprit de rigueur impitoyable, soufflé en grande partie par le prédicateur de la cour, l'hypocrite Wani, ennemi acharné des mystiques. Ainsi il fit bannir de Brusa à Lemnos le grand poète mystique Miszri, exiler aussi Karabasch-Ali, scheich de Skutari, dont la Terminologie mystique avait provoqué des propos parmi les ulémas (4). Un an auparavant, un kaloyer grec devenu musulman, et qui voulait, comme tous les néophytes, se signaler par son zèle pour sa nouvelle croyance, était entré dans le diwan pour y outrager publiquement le Christ ; mais son emportement déplut aux Musulmans, et il fut décapité comme coupable de blasphème contre le prophète Jésus (1).

Le tribunal de Balata (derrière Pera ou Galata), où l'on soupçonnait que se dressaient des actes illégaux de mariage, fut supprimé et un chatti-schérif recommanda aux grands-juges de n'instituer que des hommes pieux et loyaux pour magistrats ou suppléants (2). Depuis peu de temps on parlait de faits graves parmi les ulémas : une accusation fut intentée contre le chef des émirs, Esaad-sade, dont un des gens avait enfoncé une bougie allumée dans le corps d'un étudiant, et lui avait ainsi causé la mort. Le coupable, traduit devant la justice et convaincu de cet acte infâme, fut rejeté du corps des ulémas et son père fut banni pour lui avoir donné une mauvaise éducation. L'ex-grand-juge de Rumili, Sahaki-Mustafa, était mort en janvier 1680, laissant une sorte de vade-mecum intitulé *Collection de fautes*. Le frère d'Ahmed-Kœprili, Mustafa-Beg, qui n'avait encore occupé aucun emploi, maintenant que le grand vesir Kara-Mustafa ne craignait plus sa rivalité, fut nommé vesir de la coupole (juin 1480). Le kapudan-pascha Kaplan, beau-frère de Kœprili, mourut à Smyrne, et fut bientôt suivi dans la tombe par l'ingénieur vénitien Barozzi, le traître qui avait livré Candie. Mustafa-Pascha, écuyer du sultan, devint kapudan-pascha. Kara-Mustafa, qui de sa première épouse, sœur d'Ahmed-Kœprili, avait une fille déjà nubile, la donna en mariage à Mohammed-Pascha, ancien trésorier du sultan et la dota de joyaux pour la valeur de 800 bourses.

Le second fils du sultan, Ahmed, ayant atteint sa septième année, une réunion solennelle fut disposée dans le jardin d'Istawros sur la côte d'Asie pour inaugurer son éducation [29 juillet]. Le prince fut amené par le kislaraga de la porte de Félicité devant le sultan, qui le remit à Feisullah nommé chodscha de cet enfant ; mais Feisullah dut laisser l'honneur de la première leçon des quatre premières lettres de l'alphabet au chodscha et prédicateur de la cour Wani-Efendi. Dans cette circonstance Mohammed IV

(1) Raschid, Defterdar, Mouradjea-d'hosson, l. II, p. 285 et 297. Defterdar, fol. 61.

(2) La biographie dans celle d'Ischakisade, elle est la 121ᵉ.

(3) Raschid, l. I, fol. 92.

(4) Abdi-pascha, fol. 94. Defterdar. Raschid.

(1) Rapport de Terlingo, juin 1679.

(2) Raschid, l. I, fol. 91. Defterdar.

sentit se réveiller son ardeur de fratricide, qui déjà s'était manifestée si violemment à pareille fête célébrée pour son premier-né. Maintenant qu'il avait deux fils bien constitués, grandissant en force et en espérance, il pensait pouvoir se défaire de ses deux frères, héritiers surabondants et compétiteurs dangereux au trône. Le grand vesir, consulté le premier sur ce point, se déclara prêt à donner sa coopération ou le meurtre des deux princes suspects, si le mufti, les vesirs et les chefs de l'armée exprimaient leur assentiment. Le sultan, qui n'avait encore assisté à aucun diwan, à aucune réunion des ministres, honora de sa présence le conseil tenu en cette circonstance, et y proposa le fratricide. Tous les membres de l'assemblée demandèrent que le padischah fît grâce de la vie à ses frères; le mufti Ali-Efendi exposa en outre des raisons tirées de la loi, qui repoussaient l'odieux kanun invoqué pour autoriser un tel meurtre; et les princes furent sauvés (1). On devait d'autant moins s'attendre à la modération du sultan, dans cette circonstance, que depuis plus de dix ans il méditait la mort de ses frères, et que, dans les derniers temps surtout, le vesir Ahmed-Kœprili lui ayant donné le goût des liqueurs fortes, il ne se contentait plus des plaisirs de la chasse où les yeux se repaissent de sang, mais s'enivrait encore de boissons irritantes, d'extrait de canelle dont l'abus porte à des désirs, à des jouissances contre nature (2). L'épée de Damoclès était donc toujours suspendue sur la tête des frères du sultan. Plus heureuses étaient ses sœurs, qui passaient successivement comme épouses dans les lits des vesirs. L'aînée, Aische, dès l'âge de trois ans, fiancée à Ipschir-Pascha, avait été sept ans plus tard unie à Mohammed-Pascha, gouverneur d'Alep, et, celui-ci ayant été décapité pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, elle épousa Ibrahim-Pascha, defterdar, gouverneur du Kaire et d'Alep, puis kapudan-pascha, et après la mort de ce dignitaire elle donna sa main à Dschanbulasade, ancien gouverneur d'Ofen, investi ensuite du commandement du Kaire. La seconde, Aatika, mariée successivement au vesir Kenaan-Pascha, au vesir Jusuf-Pascha, au kapudan Sinan-Pascha, à Ismaïl-Pascha, le grand inquisiteur d'Asie, tué à la bataille de Saint-Gotthard, par l'effet d'un vice extérieur de conformation, était restée vierge après dix-neuf ans de mariage, quand le sultan la donna au gouverneur de Temesvar, Kasim-Pascha, condamné à perdre la tête pour avoir été battu par le général autrichien de Souches, mais que Mohammed IV voulut sauver en reconnaissance de l'habileté déployée par ce serviteur à l'occasion de la circoncision du souverain; Kasim sut jouir de ses droits d'époux et posséda ainsi le cœur de la princesse.

A l'automne le sultan retourna pour la huitième fois à Andrinople, et revêtit l'historien Abdurrahman-Pascha de la dignité de kaimakam; l'homonyme de ce personnage, gouverneur d'Égypte, fut appelé au commandement de la Bosnie [octobre 1680]. En chassant à Tschataldschi, le sultan apprit que les boutiques de marchands de busa (sorte de boisson faite avec de l'orge) et de vin se rouvraient à Constantinople, et que la permission de débiter de la busa s'obtenait moyennant 60 bourses (30,000 piastres). Transporté de colère, il écrivit une lettre de reproches au grand vesir, qui avait imaginé cette nouvelle source de produits pour grossir ses revenus. Afin de garantir sa tête, Kara-Mustafa ne trouva pas de moyens plus simple que de sacrifier celle du kiaja (ministre de l'intérieur), rejeta toute la faute des mesures sur ce dignitaire, qui en était entièrement innocent, et, pour que la vérité ne pût jamais se faire jour, il se hâta d'envoyer la tête de la victime au sultan dont la colère devait être ainsi apaisée (1). La confiscation des biens du kiaja fournit 80,000 ducats (2). La tête du gouverneur d'Achiska, Arslan-Pascha, accusé d'extorsions (dont il n'avait point partagé le produit avec le grand vesir), fut jetée aussi sur le seuil du palais impérial; le même coup frappa deux commissaires chargés d'acheter des vivres,

(1) Rapport de Terlingo en chiffres.
(2) Rapport du résident impérial d'Andrinople.

(1) Raschid, l. I, fol. 92
(2) Rapport de Khunitz.

et qui, comptant sur l'appui du grand écuyer, s'étaient fait donner de l'argent qu'ils voulaient s'approprier. Ces coups étaient dirigés par la main du grand vesir; mais l'exécution de Patburunsade-Mohammed, l'un des aides de la première chambre du registre, doit être entièrement attribuée à la haine personnelle du fanatique grand juge Bejasisade, qui avait déterminé déjà la lapidation de la femme adultère. Patburunsade était un joyeux compagnon, qui laissait libre carrière à sa langue, et agissait presque toujours de premier mouvement. Quelques-uns des secrétaires de la chancellerie l'avaient dénoncé auprès du mufti comme un esprit hardi, à cause de certains propos inconsidérés; mais l'accusé étant venu se justifier et s'efforçant de démontrer qu'il était bon musulman, le mufti l'avait rassuré, en protestant qu'il lui fallait des dépositions moins suspectes que celles de ses dénonciateurs pour ternir l'honneur d'un homme loyal et pénétré de la vraie foi. Bejasisade, au contraire, qui avait conservé du ressentiment contre Patburunsade pour quelques sarcasmes lancés à l'occasion du supplice de la femme adultère, ne prit point de repos qu'il n'eût fait avec les témoignages déjà produits prononcer la sentence de mort contre le malheureux qui l'avait blessé. Le supplice s'accomplit en présence du sultan, à la grande joie de la populace fanatique; mais les gens de bien en gémirent, et désormais Bejasisade devint l'objet de leur mépris comme il était déjà signalé à la haine publique [24 août 1681]. Raschid et tous les autres historiographes de l'empire condamnent le fanatisme de Bejasisade et soutiennent que la loi ne doit atteindre que les actes, et ne peut s'attaquer aux pensées, que le juge prononce seulement sur les manifestations extérieures, et que les secrets de la conscience ne sont révélés que devant Dieu seul (1).

A la Mecque, des torrents de pluie, tombée dans les derniers jours de l'année mahométane et les premiers de l'année chrétienne, causèrent une grande inondation; les eaux, se précipitant des montagnes voisines, envahirent le temple et restèrent pendant vingt-quatre heures une aune au-dessus du seuil de la porte. Quand elles se furent retirées, on enleva cinquante-deux cadavres de la Kaaba. Un grand sycomore planté sur le lieu même où était né le prophète, et qui ombrageait un café, avait servi de refuge à des moslims réfugiés sur ses branches; mais la force du courant le déracina et l'emporta jusqu'à la porte Ssafa, avec cent cinquante cadavres. La mosquée et cent cinquante maisons construites autour de la Kaaba, exposées à la plus grande fureur des flots, furent enlevées, et il n'en resta point de traces; l'étang de l'Iémen fut comblé par les cadavres des chameaux et les meubles de toute espèce; plus de cinq mille bêtes de somme avaient péri (1). Le grand écuyer Suleiman-Aga fut envoyé à la Mecque avec des architectes pour réparer les ravages de l'eau, et le nom de Mohammed IV fut inscrit parmi ceux des fondateurs et des restaurateurs de la sainte maison de la Kaaba (2). La sultane mère des princes Mustafa et Ahmed avait, l'année précédente, fondé des couvents et des hôpitaux à la Mecque, et pour l'entretien des pauvres assigné comme wakfs les revenus de Milui dépendant d'Aschmunin dans la Haute-Égypte, et ceux de Dschaaferije au canton de Gharbije, dans la Basse-Égypte.

La paix fut conclue en douze articles à Radzin avec la Russie, par la médiation du chan tatare (3). Les Russes virent reconnaître à leur profit la possession de Kiow et de cinq palanques jusqu'alors contestées; les Cosaques Potkali furent assurés du droit de pêche jusqu'à la mer Noire et de l'exportation du sel [11 février 1683]. Aucune des deux parties n'avait la faculté d'élever des fortifications entre le Dnieper et le Bug; toute irruption sur le territoire russe était interdite au chan tatare. Les esclaves devaient être restitués de part et d'autre; les chrétiens seraient libres d'aller en pélerinage

(1) Raschid, l. I, fol. 94; Histoire du defterdar et Abdi, fol. 199.

(1) Raschid, l. I, fol. 92; Histoire du defterdar Abdi-Pascha.

(2) Lévesque, Histoire de Russie, l. IV.

(3) Raschid, l. I, fol. 93.

à Jérusalem ; les débats relatifs aux frontières n'interrompraient point la paix, qui serait renouvelée après son expiration. Un internonce russe vint apporter la nouvelle que l'ambassadeur extraordinaire était en route. Il fut reçu avec les honneurs dus à sa mission. Quant au grand ambassadeur, il mourut à la frontière, et à sa place vint son secrétaire, André Bokow Wobdonowich, avec une suite de trente personnes. Il fut reçu en audience solennelle et offrit des présents de la part de son maître.

A cette époque la Porte se sentit violemment irritée contre les représentants des puissances européennes par l'atteinte que vint porter à sa suzeraineté l'amiral français Duquesne, en poursuivant des pirates tripolitains jusque dans le port de Chios. Avec dix-huit vaisseaux de guerre sous pavillon ami, Duquesne jeta l'ancre dans ce port, puis hissant tout-à-coup le pavillon de combat, il lança plus de quatre mille boulets dans la ville ; beaucoup de maisons, plusieurs mosquées furent endommagées, quatre-vingts moslims tués, plus de huit cents blessés. Aussitôt que fut arrivé à Constantinople le rapport adressé par le juge de Chios, le gouvernement expédia le kapudan-pascha avec quarante-huit galères à Chios, pour rétablir la paix entre les Français et les Tripolitains (1). L'ambassadeur français, de Guilleragues, fut mandé chez le kiaja du grand vesir, qui lui fit entendre qu'il lui faudrait donner une forte somme pour sauver la vie et la liberté à lui-même et à tous les Français alors présents sur le territoire de l'empire [août]. L'ambassadeur répondit qu'il se regardait lui et les siens comme aussi parfaitement en sûreté à Constantinople qu'à Paris, parce que le sultan était juste et son roi puissant. Quinze jours après, appelé à l'audience du grand vesir, il vit qu'on lui avait disposé un tabouret au-dessous de l'estrade, ne voulut point accepter ce siége, le repoussa deux fois du pied, et s'entretint debout avec le grand vesir (2). Le ministre du sultan réclama 750 bourses ou 375,000 écus pour indemnité du dommage causé à Chios, et menaça de la prison des Sept-Tours, en cas de refus (1). Guilleragues répondit que son roi était assez puissant pour le délivrer, et que lui-même ne pouvait rédiger un écrit par lequel il excuserait le roi et prendrait l'engagement d'une satisfaction (2). Il fut mis sous la garde du tschausch-baschi, refusa ce qu'on lui offrit, et fit venir de son hôtel tous les objets dont il avait besoin. Enfin sur une promesse écrite, faite en son propre et privé nom, mais non pas en celui du roi, d'offrir un présent dans le délai de six mois, il fut relâché (3). Comme la valeur du présent n'avait point été fixée, le grand vesir, mécontent de ce que voulait donner l'ambassadeur, le fit menacer encore des Sept-Tours. M. de Guilleragues déclara que, s'il entrait une fois dans cette prison, il n'en sortirait point que le roi son maître ne lui en ouvrît les portes. Le grand vesir lui fit signifier qu'il l'enverrait prendre pour qu'il eût à entendre sa résolution dernière [mai 1682]. L'ambassadeur répondit qu'il ne voulait pas rester debout comme à la précédente audience, et que pour aucun prix il ne consentirait à s'asseoir au-dessous de l'estrade. Avec ses trois interprètes M. de Guilleragues se rendit chez le kiaja, où se trouvaient aussi le reis-efendi et le tschausch-baschi. Il expliqua sa promesse de présents gracieusement offerts, tels que le sultan pouvait en accepter d'un gentilhomme comme lui, ajoutant que son roi restait étranger à cette circonstance. Après divers messages adressés au grand vesir pour prendre ses ordres, le kiaja demanda un diamant de 50,000 livres pour le sultan ; Guilleragues prétendit que c'était trop. A la suite d'une conférence d'une demi-heure avec le grand vesir, le kiaja demanda un diamant de 10,000 écus, que l'ambassadeur refusa encore. « Alors jetez-vous aux pieds de l'ambassadeur, dit le kiaja aux interprètes, car, en votre qualité de sujets de la Porte, vous garantirez sur votre fortune la valeur du présent. » L'ambassadeur,

(1) Rycaut, p. 283.
(2) Flassan, l. IV, p. 35 ; rapport de Khunitz.

(1) Flassan, l. IV, p. 35, et Raschid, fol. 95 et 96.
(2) Raschid, l. I, fol. 96.
(3) Raschid, l. I, fol. 96 ; Flassan, l. IV, p. 36.

indigné de tant de bassesse, se retira. Deux jours après, le directeur de la douane vint pour examiner le présent de l'ambassadeur, qui lui emprunta ses diamants, pour en compléter la valeur. Le sultan reçut gracieusement dans le koeschk, en présence de son fils et de sa cour, les objets envoyés par Guilleragues, valant à peu près 60,000 piastres. Mohammed IV, enchanté de la conduite de l'ambassadeur, voulut, dit-on, avoir son portrait (1).

Le bayle vénitien ne se tira pas aussi bien d'une lutte de ce genre. Les Morlaques des alentours de Zara qui, dans la troisième année de la guerre de Candie, s'étaient placés sous la protection de la république, et jusqu'à la fin des hostilités avaient combattu fidèlement pour le lion de Saint-Marc, étaient depuis la paix forcés de guerroyer continuellement avec leurs voisins turcs. Il y eut un engagement sanglant pour la possession de Zemonico, dont un chef bosnien voulait expulser une tribu morlaque. Le provveditore fit ses efforts pour rétablir la tranquillité, et le sénat avait ordonné le châtiment des provocateurs des troubles; mais c'était là une occasion trop favorable offerte à la cupidité de Kara-Mustafa, pour qu'il ne cherchât point à l'exploiter et à rançonner la république, ainsi qu'il avait fait envers Raguse. Le bayle Giovanni Battista Donado, successeur de Cuirano, le même dont le médecin Benetti a décrit le voyage (2), et qui, par le premier ouvrage publié en Europe sur la littérature turque, a laissé un digne monument de sa mission (3), pour apaiser les plaintes, dut payer 70,000 écus destinés au sultan, 25,000 au grand vesir, et 25,000 à Husein-Aga. Rappelé par son gouvernement pour ces faits, il dut aller rendre compte de sa conduite à Venise; car, si les représentants de la république pouvaient corrompre des ministres étrangers, leurs pouvoirs ne les autorisaient pas à faire ainsi des paiements officiels (1). Kara-Mustafa, instruit par l'expérience du formidable siége de Candie et des pertes éprouvées devant Cehryn, ne voulait se lancer ni dans des hostilités contre Venise, ni dans des campagnes au nord; ce qu'il appelait de ses vœux, c'était une guerre contre l'Autriche, tout en faisant à l'empereur de continuelles protestations d'amitié. Les six conférences du résident impérial de Khunis avec le reis-efendi, le beglikdschi (chancelier du reis-efendi) et l'interprète de la Porte Mauro-Cordato à Andrinople, où avaient été discutés article par article les conditions du renouvellement des capitulations, ces conférences étaient restées sans résultat (2). Pendant les discussions le sultan était retourné d'Andrinople à Constantinople [mars 1681], où le suivit le grand vesir, puis le résident impérial. Le 7 avril arriva l'alaibeg de Kanischa avec des plaintes contre les Croates, les Hongrois et les Allemands, et les envoyés transylvaniens Ladislaus Secha, Ladislaus Vaida, chargés de sommes considérables, pour fortifier le crédit d'Apafy auprès de la Porte, contre ses rivaux Csaky et Zolyomy (3). Le grand vesir, voulant entraver les négociations avec le résident impérial, fit dresser un état sommaire de tous les griefs élevés depuis vingt ans au sujet des frontières de Hongrie, et de son côté le cabinet de Vienne voulut envoyer une liste de huit cents villages dont la soumission à la Porte avait été arrachée par la violence [juillet]. Ces villages, situés autour de Neuhæusel, furent l'objet de discussions très-vives de part et d'autre. Khunitz proposa le renvoi de la décision à une commission de délimitation. Dans un entretien qu'il eut quatre jours après avec le reis-efendi, il prouva que les villages situés autour de Kœwar ne pouvaient être réclamés comme dépendances de cette ville, attendu la distance qui les en séparait. Tandis que le résident et le reis-efendi s'opposaient de mutuelles réclamations, Emerich Tœkœli,

(1) Hassan, l. IV, p. 11.

(2) Osservazioni fatte dal dottor Antonio Benetti nel viaggio a Constantinopoli del ill. cav. S. Gios. Battista Donado, spedito bailo alla Porta ottomana l'anno 1680.

(3) Della letteratura dei Turchi, osservazioni fatte da Gios. Battista Donado, senator venet. fu bailo, in Constantinopoli.

(1) Hist. de Garzoni.

(2) Rapport de Khunitz.

(3) Ibid.

l'âme de la rébellion en Hongrie, imprimait et répandait les cent griefs des Hongrois contre les Allemands (1), et, tout en se faisant inscrire sur ses bannières comme le champion de Dieu et de la patrie (2), il recherchait l'appui du croissant. Trois de ses envoyés, Ghizi, Redin et Dumoghi (3) parurent à Constantinople dans les derniers jours de l'année, et, le 9 janvier 1682, obtinrent une audience officielle. Apafy appuya par ses agents les demandes des mécontents hongrois que l'on appelait à Constantinople les Hongrois du centre, et Tœkœli que l'on désignait par le titre de roi des Kruczes, et qui baisait en esclave la poussière de la sublime Porte.

Les rebelles hongrois qui avaient pris pour devise « Dieu et la patrie, » et combattaient sous les bannières des Turcs, parodiaient les défenseurs de la foi, comme leur nom de Kruczes offrait une corruption de celui de croisés. Leur chef, Emerich Tœkœli, alors dans la fleur de l'âge, aspirant à saisir la couronne de Hongrie et la main de la veuve de Rakoczy, Hélène Zrinyi, offrait au grand vesir de se reconnaître vassal de la Porte. Au mois de juin, il célébra son mariage avec la fille de Zrinyi, et négocia en juillet avec le gouverneur d'Ofen, Ibrahim, affectant de se porter médiateur de la paix avec l'empereur, tandis qu'il était animé de tous autres sentiments. Le peu de sincérité des Turcs dans ces négociations se manifesta dans les prétentions du vesir gouverneur ; il osa demander que l'empereur remît la Hongrie dans l'état où elle était vingt-sept ans auparavant, payât au sultan un tribut annuel de 500,000 florins, rasât les places de Leopolstadt et de Guta, restituât tous les biens aux mécontents, et accordât une liberté religieuse illimitée avec un pardon entier; sinon les choses resteraient fixées comme au diplôme octroyé à Tœkœli (4). A Constantinople, l'on nomma le vesir gouverneur d'Ofen. Ibrahim-Pascha, seraskier des troupes destinées à secourir le roi des Kruczes, soumettait à ses ordres le gouverneur de Bosnie, Abdurrahman-Pascha, le beglerbeg de Rumili, Kutschuk-Hasan-Pascha, ceux de Temesvar, Sidisade-Mohammed, pascha d'Erlau, Osman, pascha de Warad, Maruloghli Mohammed-Pascha, le sandschakbeg de Silistra et Nicopolis, le lieutenant-général des janitschares, avec dix-huit régiments de janitschares, les deux derniers escadrons des sipahis et le prince de Transylvanie, Michel Apafy (1). Le point de ralliement était la plaine de Pesth; de là l'armée se porta aussitôt sur Keresztes, puis sur Onod, dont le château, situé près de la rivière de Sajo, fut pris et incendié après trois jours d'attaque. Kaschau, Eperies succombèrent; Ibrahim-Pascha et Tœkœli s'avancèrent réunis devant Fulek, que sa situation et ses ouvrages rendaient le boulevard des cantons montagneux. Des ponts, un magasin à poudre et un cachot pour renfermer les prisonniers étaient taillés dans le rocher. François Bebek, vassal des Turcs avait fortifié cette place ; Hamsabeg partant de Szecsen s'en était emparé à l'aide d'un stratagème (2) ; les impériaux ne l'avaient reconquise qu'au bout de trente-cinq ans (3) ; Bocsai l'avait réduite par la famine (4), elle s'était ensuite soumise à Gabriel Bethlen (5) et à Georges Seczy ; enfin, trente-sept ans plus tard, Rakoczy avait échoué contre ses murs (6). Après sept jours de siége, cette forteresse assise sur un roc à l'épreuve de la mine, défendue par Etienne Kohary, guerrier intrépide, inébranlable dans sa fidélité envers son roi, dut pourtant ouvrir ses portes aux alliés; les instantes prières des femmes et les menaces de la garnison réduisirent le commandant à capituler [29 septembre 1682]. Là, sous les remparts de la place soumise, Emerich Tœkœli reçut le

(1) Histoire d'Emerich comte de Tœkœli. Cologne 1664, p. 97.

(2) Szirmay, l. I, p. 251.

(3) Rapport de Khunitz, de déc. 1681.

(4) Feszler, l. IX, p. 311. D'après l'Epistola Michaelis Lecsinski ad strasoldo Ujvarini, 19 mai 1682, ad pray. epp. procc. p. III, p. 481.

(1) Raschid, l. I, fol. 97.

(2) Géographie de Hongrie, l. II, p. 260.

(3) En 1593.

(4) En 1605.

(5) En 1619.

(6) En 1645.

diplôme royal accordé depuis le 10 août, et qui lui fut remis avec l'étendard et les queues de cheval. Étienne Kohary, prisonnier du nouveau roi des Kruczes, imposé par les barbares à la Hongrie, lui dit en face qu'il était un traître à sa patrie, la honte du nom hongrois, un misérable esclave des Turcs (1). Fulek fut rasé, Kaschau donné au roi des Kruczes (2).

Tandis qu'Ibrahim et Tœkœli opéraient leur jonction à Pesth, malgré l'arrivée de l'ambassadeur impérial à Constantinople et les négociations dont il sera question tout-à-l'heure, les étendards étaient plantés à Daud-Pascha avec les cérémonies accoutumées, et l'on récitait la prière de la conquête contre la Hongrie (3). Le gouverneur de Bosnie, Abdurrahman-Pascha, qui avait reçu tout récemment des ordres pour opérer de concert avec Tœkœli, fut nommé au commandement de Caminiec; son homonyme le vesir kaimakam Abdi, l'historien, dut aller exercer l'autorité suprême à Baszra (4). A son éloignement de Constantinople, centre de toutes les grandes affaires, se termine son excellente histoire. Il cessa d'écrire parce qu'il n'était plus sur le théâtre même des événements, ou peut-être conçut-il du ressentiment contre le sultan, dont la faiblesse le laissa transférer à Baszra, parce que le grand vesir ne voulait pas d'un kaimakam plein de bienveillance et d'équité. Cette place fut donnée au gouverneur d'Alep, Tschaschnegirsade-Mohammed-Pascha. Le sultan se rendit pour la quinzième fois en chassant à Andrinople. Un envoyé russe vint annoncer la mort de Feodor Alexiewich, et demander la confirmation de la paix et de l'amitié régnant entre les deux puissances, ce qui lui fut accordé en audience officielle à Andrinople (5). L'apparition d'une comète et de fréquents incendies jetèrent l'effroi dans Smyrne; le minaret à gauche de la mosquée du sultan Bajesid fut brûlé; à Galata, le magasin de plomb se consuma durant cinq jours à l'intérieur, et les flammes s'élancèrent ensuite au dehors; puis l'incendie gagna la mosquée de Suleimanije et dévora plus de mille habitations sur sa route. Comme la meilleure intelligence régnait entre la Porte et les gouvernements de Pologne et de Russie, la grande comète signalée en 1682 entre la grande et la petite ourse présageait nécessairement une guerre contre l'Autriche (1).

Après la mort subite de l'internonce Hofmann, la cour de Vienne avait nommé pour la représenter à Constantinople le comte Albert de Caprara, qui se mit en route au commencement de l'année. Dans sa suite figuraient son cousin le marquis Buoi de Bologne, le jeune comte Thomas Nadasdy, le comte Joseph Schlickh, l'interprète Henri Woghin, âgé de soixante ans comme l'ambassadeur, quatre prêtres, des secrétaires, le hollandais Belloti, et l'italien Benaglia, qui a publié la relation de cette ambassade (2). A Ofen, le gouverneur rendit de grands honneurs au comte de Caprara. Aux approches de Belgrad, l'internonce étant monté sur le pont de son vaisseau pour contempler la ville, tomba dans le Danube, ce qui fut regardé comme un mauvais présage pour toute sa mission. Enfin il fit son entrée dans le village de Kurutscheschme, sur la rive européenne du Bosphore, où un logement lui fut assigné [12 mai]. L'audience que lui accorda le grand vesir fut honorable et pompeuse en rapport avec le caractère officiel du comte et la dignité personnelle du premier ministre. Après qu'il eut été reçu par le sultan, la solde fut distribuée aux troupes; et l'attitude des janitschares parut de bon augure pour la guerre méditée contre le maître du comte de Caprara [9 juin]. Quand l'internonce eut exposé en italien qu'il était venu seulement pour détourner les maux de la guerre et renouveler la trêve, « Très-bien,

(1) Fessler, t. ix, p. [illegible], et aussi Bel. not. Hung. t. iv, p. 81. Chron. Lentschow, ap. Wagner, t. i, p. [illegible]. Nicolas Bethlen, dans Katona t. xxxv, p. 741.

(2) Raschid, t. i, fol. [illegible].

(3) Ibid. defterdar, fol. 75. Abdi, p. 161.

(4) Ibid.

(5) Raschid, t. i, fol. [illegible].

(1) La marche de cette comète est décrite dans Benetti, t. ii, p. 217-229.

(2) Description, en italien et en allemand, du voyage du comte Albert de Caprara, de Vienne à Constantinople, par Benaglia, p. 5.

très-bien, » dit le sultan, réponse que le grand vesir reproduisit en quelques mots, et que l'interprete de la Porte traduisit plus longuement. On assigna pour l'entretien de l'internonce et des soixante-seize personnes de sa suite un traitement mensuel de mille écus au lion. Quinze jours après s'ouvrirent les conférences avec le reis-efendi, le tschausch-baschi et l'aga des janitschares [22 juin 1682]; le premier entretien ne conduisit point à un rapprochement pacifique, et comme le second ne produisit pas plus de résultat, la Porte interdit à l'ambassadeur l'expédition d'un nouveau courrier, qui aurait simplement confirmé la teneur des dépêches envoyées à Vienne, à l'issue de la réunion du 22 juin. Les députés transylvaniens Balthasar Markhasi, Sigismond Boier, arrivés dès le commencement de l'année, et le délégué de Wesselenyi, Luilock, qui offrit une somme considérable pour qu'il fût interdit à Apafy de dépasser les limites de son territoire, contrarièrent tous les efforts de l'ambassadeur impérial, et jetèrent tant qu'ils purent de nouveaux brandons de discorde. Cependant les étendards furent arborés à Daud-Pascha quatre jours après l'expédition du diplôme qui parait Tœkœli du titre royal, et l'on amusa l'internonce avec de vaines paroles. Il contempla les processions où figurait le sultan aux fêtes de Bairam, puis les funérailles de la Validé, enfin le départ du sultan pour Andrinople. Jamais on n'avait vu de si magnifique cortége. Le résident et l'internonce impérial suivirent le sultan et le grand vesir à Andrinople, où, à la fin de décembre, ils eurent avec le reis-efendi et le tschausch-baschi une troisième conférence tout aussi infructueuse que les précédentes.

Le 2 janvier 1683, devant la porte du palais de la seconde capitale de l'empire, furent arborés les étendards de la guerre contre la Hongrie. Le sultan ordonna une grande chasse, pour laquelle furent ramassés trente mille rabatteurs chargés de lancer et pousser le gibier. Pour les entretenir, il fallut frapper une contribution de 150,000 écus sur les districts depuis Gallipoli jusqu'à Philippopolis. Tant de frais donnèrent pour produit un verrat, sept chevreuils et trente lièvres; mais il périt un plus grand nombre de rabatteurs, qui succombèrent épuisés. En rencontrant leurs cadavres, le sultan dit: « Sans doute ils auront médit de moi, et déjà ils ont subi leur châtiment (1). » Le 15 janvier les tentes du sultan furent plantées une demi-heure sur le Champ des tombeaux; leur magnificence et l'éclat des ornements surpassaient tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Le harem brillait au milieu de ce belliqueux appareil plus nombreux que jamais; aussi les soldats murmuraient que l'armée des femmes n'était guère moindre que celle des hommes. Le sultan Murad IV, disaient-ils, s'était mis en campagne avec une femme et deux pages; maintenant le harem occupe plus de cent voitures. La sultane Chaszeki avait un carrosse tout garni d'argent, les bandes des roues étaient de même métal; les selles et les harnais des chevaux étaient doublés de velours. Les équipages du grand vesir offraient la même richesse. Il y eut successivement deux défilés; d'abord on vit se déployer et marcher en ordre les corporations et les artisans de Constantinople, qui avaient été convoqués à Andrinople, afin que le camp ne manquât de rien; des bouffons et des bateleurs égayaient ce spectacle (2). Le lendemain [18 mars], dix mille janitschares furent passés en revue, après quoi le sultan sortit du sérail pour se rendre dans sa tente. En ce moment s'éleva une tempête si violente que le turban de Mohammed faillit tomber, ou fut enlevé en effet, ce qui fut regardé comme un mauvais présage. Le 31 mars, jour où fut signée l'alliance offensive et défensive entre l'empereur Léopold et le roi de Pologne, les janitschares décampèrent; le lendemain le sultan quitta Andrinople. L'internonce impérial, comte de Caprara, était confié avec toute sa suite à la garde des janitschares, et fut toujours traité honorablement. Les villages que traversait l'armée étaient tenus de fournir de la paille, du foin, du grain; des gardes empêchaient les habitants de prendre la fuite jusqu'au passage du sultan; ensuite ils étaient libres de mettre le feu aux maisons et de gagner les

(1) Description du voyage de Benaglia, p. 97.
(2) Caprara, rel. part. fol. 95.

montagnes pour échapper aux cruautés des troupes asiatiques qui formaient l'arrière-garde. Tous les soirs était proclamée la prière, les soldats la récitaient, puis faisaient des vœux pour la santé du padischah, et finissaient par prononcer le nom d'Allah. A Philippopolis se présentèrent les envoyés de Tœkœli, le Hongrois Etienne Sirmey et le capitaine allemand Pierre Feir, avec une suite de plus de trente personnes et vingt voitures. Tandis qu'il faisait à Vienne de prétendues offres de médiation, Tœkœli pressait la marche de l'armée turque sur cette capitale dont les députés présentèrent le plan au grand vesir. A Belgrad le sultan accorda audience aux représentants de Tœkœli, ainsi qu'aux Ragusains qui lui apportaient 12,000 ducats pour le tribut de trois années. Le 12 mai on apprit la signature du traité d'alliance conclu le 31 mars entre l'Empereur et le roi de Pologne (1), et le lendemain le sultan remit avec une pompe inusitée jusqu'alors le saint étendard du prophète au serasker en l'investissant d'une autorité illimitée durant la campagne. Avant le départ du généralissime, le sultan et le prince héréditaire lui firent une visite.

A Essek il y eut une halte de douze jours à cause du paiement des troupes et de l'audience solennelle accordée à Tœkœli. Tout en négociant avec des commissaires impériaux, Tœkœli tenait investies les places fortes de la Haute-Hongrie; il relâchait des prisonniers, mais en même temps poussait les Turcs à une attaque sur les îles de Tschakaturn et sur l'île de Schitt (2). L'internonce impérial obtint une audience pour recevoir la réponse à la lettre de rappel adressée par le président du conseil aulique, le prince de Bade. Le reis-efendi la prit des mains du grand vesir et la remit au secrétaire d'ambassade Benaglia. Il était signifié à l'internonce que, puisqu'il était rappelé, il pouvait partir et rapporter à sa cour ce qu'il avait vu. Trois jours après Tœkœli fit son entrée à Essek avec une escorte de cent vingt volontaires que suivaient cent cinquante hussards hongrois. Une foule de nobles hongrois était mêlée aux Turcs, fraternisant avec eux, puis venait Tœkœli revêtu du plus riche costume, la tête ornée d'un grand panache de plumes de héron; derrière deux voitures d'apparat était porté un grand étendard hongrois déchiré, comme symbole de l'état de la nation. On admirait ensuite une compagnie d'eiduques en uniforme bleu avec de gros boutons d'argent; leur coiffure était surmontée d'une touffe de plumes; ils avaient pour armes des sabres et des lances; enfin quatre cents cavaliers fermaient la marche. Le roi des Kruczes, installé comme roi de la Haute-Hongrie par le grand vesir, fut accueilli avec les honneurs dus à son rang, et revêtu d'une pelisse de zibeline, garnie de riches étoffes. Soixante-dix kaftans furent distribués parmi les personnes de sa suite [10 janvier 1683]. Kara-Mustafa dans cette circonstance affecta d'imiter la réception faite jadis par Suleiman à Zapolya dans la ville de Mohacs. Pour compléter la ressemblance, Tœkœli, de son côté, parut jouer auprès du grand vesir le même rôle que Zapolya envers Suleiman, et guida la marche dévastatrice des Turcs sur la capitale de l'Autriche.

Hasim-Pascha, passé du gouvernement de Nicopolis à celui d'Erlau, reçut, ainsi que Kuru-Beg, l'ordre de marcher sur Buczin. Le gouverneur de Diarbekr, Kara-Mohammed-Pascha, dut conduire l'avant-garde; le commandement de l'arrière-garde fut donné au gouverneur de Damas Hasim-Pascha. Le premier fut détaché avec Chalil-Pascha, beglerbeg de Siwas, trois mille janitschares et cinq cents dschebedschis contre Weszprim, dont il se saisit heureusement. Les habitants de Stuhlweiszenburg, les ulémas à leur tête, représentèrent au grand vesir, qu'il valait mieux raser Weszprim que de l'occuper; mais Kara-Mustafa, loin de se rendre à leurs raisons, laissa quatre cents hommes de garnison dans la place. Des députés de Zrinyi et de Batthyanyi, étant venus apporter la soumission de ces puissants magnats, reçurent un gracieux accueil. A Stuhlweiszenburg parut le chan de Krimée Murad-Girai avec ses deux fils; on lui rendit les honneurs accoutumés. Dans un conseil de guerre où assista le prince tatare la marche sur Vienne fut résolue. Ensuite

(1) Benaglia, p. 114.
(2) Dans l'Histoire des troubles de Hongrie, t. II.

arriva au camp le gouverneur d'Ofen, le vieux et sage Ibrahim-Pascha, avec tous ses feudataires. Le commandant de l'avant-garde Kara-Mohammed-Pascha atteignit les habitants du couvent de Saint-Marton dans leur fuite vers Raab, et envoya leurs têtes au serdar qui lui donna la permission de faire sauter le couvent. Devant Raab il y eut des engagements insignifiants. Le camp des chrétiens était dans la plaine entre la Rabniz et le Raab; au confluent de ces deux rivières s'élève la forteresse de Raab. Les beglerbegs de Diarbekr, Alep, Adana, Siwas, réunissant avec le sultan nureddin, à la tête de huit mille Tatares, une force de vingt mille hommes, enlevèrent la palanque de Moriczhida, à trois lieues au-dessus du camp ottoman, et tentèrent de franchir le Raab en ce lieu, afin de prendre le camp ennemi à revers. Mais comme il n'y avait pas de gué sûr, le woiwode de Moldavie fut chargé d'établir un pont au plus vite. Cet ouvrage fut achevé dans la nuit même; au point du jour une partie de l'armée passa, et les Tatares répandirent la dévastation entre les deux rivières. Le camp des chrétiens ne tint pas contre ce danger; l'infanterie se replia sur Raab; la cavalerie s'enfuit par la Rabnitz en brûlant le pont; mais les Tatares passèrent la rivière à la nage et poursuivirent les fugitifs jusqu'au château d'Altunbardak. Kara-Mohammed concentra ses troupes et mit le feu au faubourg de Raab. La place ayant été sommée de se rendre, le commandant répondit qu'il était impossible de capituler sans avoir été attaqué; mais que le grand vesir, au lieu de perdre beaucoup de temps à un siége ferait mieux de poursuivre sa route sur Vienne; qu'après la chute de cette capitale Raab s'inclinerait aussitôt devant les bannières ottomanes. Cette idée entrait dans les vues du grand vesir, qui, dans dans le conseil de guerre, exprima l'opinion qu'il fallait laisser Raab et se porter droit sur Vienne. Le vieux Ibrahim fut d'un avis contraire. Le grand vesir, irrité de cette opposition, s'écria dans un transport de colère : «Vieillard octogénaire, tu es insensé. — Gracieux seigneur, dit le gouverneur de Syrie Husein-Pascha, écoutez les paroles de votre père, le pascha, qui vous accompagne pour vous assister de ses bons conseils. — Je ne l'emmène pas avec moi, répondit Kara-Mustafa; le vieillard restera ici et se chargera de nos approvisionnements. — Emmenez-moi ou laissez-moi ici, reprit Ibrahim, vous avez tout pouvoir, et je ne mets aucune opposition à vos ordres. »

Le gouverneur de Bosnie, Chisr-Pascha, et l'ex-defterdar Ahmed-Pascha furent chargés d'établir des ponts; le grand vesir se fit dresser une tente pour surveiller les travaux. Les châteaux voisins de Tata et de Papa se rendirent, le premier de lui-même, le second après avoir été investi. Le beg de Csanad fut laissé dans Tata avec quatre cents fantassins tirés de Temesvar; le beg de Stuhlweiszenburg dut occuper Papa avec cinq cents cavaliers. Le nureddin chan, détaché en avant avec quinze mille Tatares, franchit la Leyta le 7 juillet, surprit près de Petronel l'avant-garde de l'armée impériale, qui se retirait sur Vienne, la mit en fuite et pilla les bagages. Dans cet engagement, le jeune Louis de Savoie fut blessé mortellement. A la nouvelle de l'approche des Turcs, la cour quitta Vienne; et de deux heures après minuit jusqu'à huit, des voitures ne cessèrent de passer le Danube pour gagner le haut pays. Kara-Mustafa informé de l'avantage de Petronel, passa le Raab dès le lendemain 8 juillet 1683. Le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha, et celui de Silistra, Mustafa-Pascha, furent laissés à la garde du pont avec quelques milliers d'hommes. Altenburg se défendit vaillamment quelques heures; mais le gouverneur d'Adana, Kara-Mohammed, l'emporta d'assaut; la garnison fut massacrée; les Turcs mirent stupidement le feu à d'énormes magasins de grains. Kara-Mohammed pour cet exploit reçut une pelisse d'honneur, et dut porter le ravage dans tous les lieux qui se trouvaient sur sa route jusqu'à Vienne. Les murailles d'Haimburg furent enlevées à l'escalade par les troupes sous les ordres du gouverneur d'Alep Ebubek-Pascha; la garnison fut passée au tranchant du sabre; les édifices furent livrés aux flammes. En deçà et au-delà du Raab, les troupes du roi des Kruczes avaient réduit en cendres environ cinquante châteaux et donné ainsi des preuves qu'elles étaient dignes de combattre sous les bannières des

Ottomans. Les Tatares ne causèrent pas de moindres ravages autour de Vienne. Bruck, Œdenbourg et Eisenstadt échappèrent à l'incendie, en se plaçant sous la protection de Tœkœli. Neustadt, où commandait le comte Bussy-Rabutin (1), répondit à la sommation du grand vesir et du chan tatare par des coups de canon. Les Turcs épargnèrent les nouvelles constructions élevées sur l'emplacement de la tente de Suleiman, au temps du premier siége. Mais partout ailleurs ils portèrent le fer et le feu. Des rives de la Leyta jusqu'aux côteaux du Calenberg s'élevaient d'énormes colonnes de flamme et de fumée. Les Musulmans signalèrent surtout leur perfidie et leur férocité sur les habitants de Perchtoldsdorf. Deux jours après l'escarmouche de Petronel, les Tatares parurent devant Perchtoldsdorf (9 juillet 1683), mais furent arrêtés devant les murailles. Le 14 juillet, alors que le grand vesir arriva sous les remparts de Vienne, et que l'armée répandait la désolation dans tous les alentours, une troupe arriva devant Perchtoldsdorf, et le lendemain lança des projectiles qui allumèrent l'incendie dans l'enceinte. Les citoyens se réfugièrent avec leurs effets, leurs femmes et leurs enfants, dans l'église et dans la tour fortifiée. Le troisième jour, ils négocièrent avec un pascha venu de Vienne, et obtinrent la liberté de se retirer moyennant 4,000 florins. L'argent fut présenté sur trois plats; les bourgeois sortirent de la tour, précédés d'une jeune fille qui portait une couronne sur la tête et tenait à la main une bannière. A peine éloignés de leur refuge, ils furent attaqués et massacrés, au nombre de trois mille huit cents. Maintenant encore un service funèbre est célébré en mémoire du massacre des chrétiens de Perchtoldsdorf. Des bourgs et des villages incendiés de l'Autriche et de la Styrie, les akindschis entraînèrent plus de quarante mille esclaves. Ils portèrent la désolation le long du Danube et de l'Enns, vers la Haute-Autriche, où la landwehr se retrancha sur l'Enns (2), jusqu'à Ypps et Lilienfeld. Trois abbayes arrêtèrent par la force de leurs murailles et le courage de leurs défenseurs ce torrent dévastateur; à Melk et à Lilienfeld se signalèrent surtout les abbés Georges Muller et Mathieu Kalweis; mais la plus grande gloire doit revenir au prêtre Lebsaft et au frère laïque Marcelin Ortner, qui sauvèrent le cloître et la ville de Klosterneuburg. Après avoir incendié l'église et le château sur le Calenberg, les Tatares se répandirent de l'autre côté de la montagne, jusqu'à Klosterneuburg. Le sacristain Marcelin Ortner réunit la bourgeoisie sous la bannière de Saint-Léopold, repoussa l'attaque des Tatares, des sipahis et des janitschares, et enfin un troisième assaut, livré par treize mille Turcs, qui, après avoir incendié la porte basse de la ville, avaient mis le feu à quatre points de l'abbaye (1). Repoussés des murs de Klosterneuburg, les Turcs et les Tatares se répandirent comme un torrent dévastateur sur les délicieuses vallées de Weidling jusqu'aux chaumières de Weidlingbach, où vit encore aujourd'hui la tradition de cet épouvantable débordement, parmi les paisibles habitants de ces douces retraites.

Le 14 juillet 1683, Kara-Mustafa campa avec deux cent mille hommes devant Vienne, dont l'enceinte ne renfermait pas plus de dix mille soldats réguliers (2). Deux jours auparavant des cavaliers turcs s'étaient déjà montrés sur le côteau de vignes, et quelques escadrons de Tatares, qui s'étaient avancés jusque sous le canon de la place, après avoir essuyé quelques décharges s'étaient établis entre le Gatterhœlzel et la tour du Chien. Le détachement envoyé à leur poursuite rapporta deux lettres de sommation de Kara-Mustafa au comte de Stahremberg, commandant de Vienne. Pour toute réponse le comte fit mettre le feu aux faubourgs, dont les habitants avaient déjà retiré leurs effets dans la ville. Le grand vesir résolut de diriger son attaque sur les bastions du château et du Petit-Lion, et sur le ravelin situé entre

(1) Mémoires du comte de Bussy-Rabutin, dans les mélanges militaires du prince de Ligne, t. v, p. 2.
(2) Histoire de la landwehr en Autriche, au dessous de l'Enns, par Kurtz, t. I, p. 223.

(1) Événemens remarquables concernant le couvent de Klosterneuburg par Maximilien Fischer. Vienne, 1815, t. I, p. 287-308.
(2) Vælkern, p. 13 et 19.

ces deux ouvrages. Dans la nuit du 14 au 15 les travaux des tranchées furent ouverts sur les trois points par lesquels la ville impériale pouvait être embrassée. Au centre, en face du ravelin dont il vient d'être parlé, le grand vesir lui-même prit position avec l'aga et le premier lieutenant-général des janitschares et les troupes de Rumili, le beglerbeg Kutschuk-Hasan-Pascha. A droite contre le bastion du château, furent établis les gouverneurs de Diarbekr, Kara-Mohammed-Pascha, d'Alep, Ebubekr-Pascha, et d'Anatoli, Ahmed-Pascha, avec le troisième lieutenant-général des janitschares, le saghardschibaschi. A gauche, vis-à-vis du bastion du Lion, se logèrent le gouverneur de Temesvar, Ahmed-Pascha, le beglerbeg de Siwas, Chalil-Pascha, celui de Karamanie, et le second lieutenant des janitschares, le ssamszundschi-baschi. Ce jour-là même peu s'en fallut qu'un accident ne fît réduire la ville en cendres. Le feu, ayant pris à la cour des Écossais, dévora les palais de Traun, d'Auersperg et de Palffy, menaça l'arsenal et le magasin à poudre près de la porte Neuve et de la tour Rouge; heureusement Guido de Stahremberg, jeune homme de vingt six ans, neveu du commandant de la ville, conservant sa présence d'esprit, fit démolir des bâtiments et couper la marche du feu, qui n'était plus qu'à une distance de quarante pas de dix-huit cents tonneaux de poudre. L'artillerie de la place était dirigée par le colonel Christophe de Bœrner de Mecklenburg, le lieutenant-colonel Gschwind, dont l'aïeul s'était signalé au temps du premier siége parmi les Carinthiens; les capitaines Weidlinger, un gentilhomme bohémien, les Saxons Mied et Zimmermann, le Danois Cressel, et le Viennois Guillaume Jemagne (1). Le 16 juillet le gouverneur d'Adana, Eszeid-Mohammed-Pascha, à la tête de ses troupes, le sandschakbeg d'Hamid-Hasan avec ses soldats et ceux d'Égypte, le sandschakbeg de Ssaruchan ou de Magnesia, Ahmed-Pascha, celui de Nicopolis, Ali-Pascha, furent détachés à la poursuite du corps d'armée du prince de Lorraine, qui évacuait la cité Léopold et se transportait au-delà du Danube avec dix régiments de cuirassiers, cinq de dragons, trois de Croates, et les Polonais conduits par le prince Lubomirski. Le mouvement de retraite n'était pas encore entièrement opéré, quand les Turcs, passant le Danube, en vinrent aux mains avec l'arrière-garde du prince de Lorraine. Le combat dura trois heures, les Turcs firent quatre cents prisonniers et rapportèrent au camp deux cents têtes. Le général Schulz, qui couvrait la retraite, parvint toutefois à détruire le grand pont du Danube. Ensuite toute la cité Léopold fut livrée aux flammes. Les assiégeants travaillaient continuellement à disposer leur artillerie. Peu à peu dix batteries se dressèrent contre les deux bastions menacés et le ravelin, et deux autres dans la cité Léopold. Dans la ville on éleva des contre-batteries qui furent armées de trente pièces ou obusiers. Pour remédier à l'insuffisance de la garnison, l'on forma cinq corps des étudiants, des négociants, des officiers et des affranchis de cour, des teneurs de livres ou employés de la chambre. Toute sonnerie fut interdite : le signal d'alarme devait être donné par la grosse cloche de Saint-Étienne; au premier tintement les soldats devaient courir sur les remparts, les bourgeois se réunir dans la cour; les étudiants dans la Freyung, les marchands et les employés sur le marché Neuf.

Le camp turc enserrait la ville et les faubourgs dans un immense demi-cercle, qui, partant de la rive droite du Danube, de la Schwechat et du nouvel édifice, et, passant par Vœsendorf et Inzersdorf, Schœnbrunn, Hiezing et Ottakring, Herrnals, Wœhring et Dœbling, se prolongeait jusqu'à Heiligenstadt et Nuszdorf, et venait aboutir encore sur le bord du Danube, comprenant ainsi une étendue d'au moins sept lieues; en outre, les troupes dont il a déjà été question plus haut occupaient l'espace qui s'étend depuis la maison de plaisance du Prater jusqu'à la chapelle de la prairie de Brigitte, à l'extrémité de laquelle un pont de bateaux rétablit la communication avec Nuszdorf. C'étaient les woiwodes de Valachie et de Moldavie qui se chargeaient de ces travaux comme de la disposition des routes. Le 2 août les Turcs firent descendre

(1) Vœkern, p. 31, et Histoire des troubles de Hongrie, p. 58.

le canal du Danube à tous les bateaux trouvés à Klosterneuburg et Nuszdorf, afin de remplacer le pont incendié par un pont de bateaux qui facilitât les moyens de livrer l'assaut. Quelques volontaires de la milice urbaine enlevèrent ces embarcations et les amenèrent dans le canal de l'arsenal, où les brûlèrent. L'artillerie des troupes autrichiennes, postées sur la rive gauche, empêcha la construction du grand pont que les Turcs voulaient entreprendre. Les eaux gonflées du fleuve emportèrent le pont de Nuszdorf, mais les Turcs le rétablirent bientôt. Les travaux des assiégeants contre les bastions du Château et du Lion, et le ravelin, se poursuivaient toujours; les batteries établies sur ces points faisaient un feu continuel, ainsi que les pièces dressées dans la cité Léopold contre le rempart appuyé à la tour Rouge. Comme on n'avait pas pleine confiance aux six mille Valaques et Moldaves postés de ce côté, les paschas de Magnesia et de Bosnie étaient chargés de les surveiller. La porte de la tour Rouge, celles du château et des Écossais avaient été murées dès le commencement du siége; toutes le furent ensuite, à l'exception de la *Stubenthor*. Le dixième jour du siége éclatèrent les premières mines pratiquées à l'extrémité des contrescarpes des bastions du Lion et du Château. Dans tout le cours du siége les assiégeants ne firent jouer que quarante mines et les assiégés dix contremines; mais en revanche les sorties et les assauts, les progrès continuelles des tranchées, les efforts des assiégés pour y opposer d'autres travaux de terrassement, donnèrent lieu à des engagements de tous les instants, où la valeur et l'acharnement se signalèrent de part et d'autre. Les Ottomans assaillirent dix-huit fois les remparts; les Autrichiens attaquèrent vingt-quatre fois les assiégeants. Durant cette lutte désespérée, qui se prolongea soixante jours, les assiégés ne reçurent que sept fois des nouvelles de l'armée impériale. Le septième jour du siége un marinier traversa le fleuve à la nage, pour leur apporter un message du camp du duc de Lorraine. Puis vint Jacques Haider, serviteur du résident impérial de Khuniz, retenu captif dans le camp turc, tandis que l'internonce, comte de Caprara, avait été envoyé sous bonne escorte à Tuln. Ce même homme fit encore le trajet de la ville au camp et du camp à la ville; cette même tâche fut remplie par le lieutenant Gregoroviz, et enfin par le Polonais Georges-François Koltschitzky de Szombor, ancien interprète de la compagnie de commerce de l'Orient, qui se présenta au camp des Ottomans en chantant des chansons turques avec son domestique, le traversa, y revint au bout de trois jours, et fit répéter deux fois avec succès cette redoutable expérience par son brave serviteur. En récompense de tels services l'interprète obtint, après la délivrance de Vienne, la faculté d'ouvrir le premier café dans cette ville; car la quantité de café trouvé dans le camp turc en fit introduire l'usage dans la capitale de l'Autriche. La lettre du duc de Lorraine apportée par Koltschitzky annonçait au comte de Stahremberg l'arrivée des troupes impériales, l'approche du roi de Pologne, la prise de Presburg et les deux victoires remportées sur Tœkœli. Un avis en chiffres, adressé au duc de Lorraine, était tombé entre les mains du grand vesir, qui le fit lancer au moyen d'une flèche dans le ravelin, après y avoir fait ajouter quelques lignes où il disait « qu'il n'était pas besoin d'écrire en chiffres; que le mauvais état de la ville était assez connu; que si la bourgeoisie ne voulait pas se confier à la clémence du grand vesir, elle éprouverait bientôt les effets de la colère divine. » Mais ces menaces n'obtinrent pas même de réponse. Maintenant la tranchée avançait lentement parce que les Turcs voulaient travailler en sûreté et avec toute la commodité convenable. On protégeait les terrassiers et les soldats contre les boulets et les grenades; on creusait pour les paschas et les sandschakbegs des chambres souterraines que l'on garnissait de sofas et de tapis, que l'on ornait d'images de saints enlevés aux églises. Le dix-huitième jour du siége les Turcs avaient poussé enfin les tranchées jusqu'à la contrescarpe, où ils en vinrent aux mains avec les assiégés. Le lendemain 4 août, les Musulmans, dirigés par des renégats et des Hongrois rebelles, lancèrent des bombes particulièrement sur Saint-Étienne et l'église des Capucins; leurs projectiles causèrent plus d'effroi que de

mal; n'ayant plus de boulets, ils chargèrent leurs canons de pommeaux d'épée, de clous et de pierres. Dans la nuit même ils s'élancèrent à la pointe de la contrescarpe du ravelin sous une grêle de balles, de javelots et de flèches empoisonnées; là trois barons de Lottulinsky déployèrent un courage héroïque; deux périrent sur le champ d'honneur; le troisième fut grièvement blessé. Le 15 août les Ottomans s'étaient logés au rebord du bastion du Lion; les assiégés travaillèrent avec la plus grande ardeur à garnir de nouveaux ouvrages de défense ce bastion et celui du Château. Le 17, l'eunuque noir, trésorier Ali, apporta au grand vesir un chatti-schérif rempli d'éloges et de riches présents. Le 20, mille Tatares sortirent du camp pour aller au secours de Tœkœli. Les comtes Drascovich, Nadasdy et Zichy, vinrent au camp turc où ils jouèrent le même rôle que jadis leurs compatriotes Vardai, Athinai et Pereny au temps du premier siége. Le jeune Zrinyi, beau-frère de Tœkœli, avait été pris à la tête des Tatares dont il dirigeait les dévastations sur l'Enns, et emmené au château de Rottenburg dans le Tyrol. Le quarantième jour du siége, la troisième partie du ravelin fut enlevée. Mais dès ce moment le courage des assiégeants commença à faiblir, parce que, suivant les coutumes militaires des Turcs, nul siége ne doit durer au-delà de quarante jours. Des milliers de moslims avaient déjà péri dans les assauts et les sorties; le beglerbeg de Rumili, Kutschuk-Hasan, avait été tué par un boulet dans la tranchée devant le ravelin, et sa place conférée à Choschsade-Hasan-Pascha, resté à Altenburg. Le compagnon inséparable de l'aga des janitschares Mustafa-Pascha, le poëte Besmi, avait été blessé au pied d'un éclat de bombe; le defterdar Ahmed-Pascha était mort naturellement. Le 31 août, les Égyptiens, sous les ordres du gouverneur d'Alep, abandonnèrent la tranchée de l'aile droite devant le bastion du Château. Les prédications mêmes du grand scheich Wani, qui s'était rendu sous les murs de Vienne, ne purent ranimer les moslims; elles purent à peine déterminer les janitschares à rester encore quelques jours. Des mines éclatèrent, des sorties furent repoussées, des assauts furent tentés, mais tout cela sans résultat décisif. Le 3 septembre, les Turcs se trouvèrent maîtres du ravelin du château, défendu par les chrétiens avec tant d'intrépidité, où des milliers de musulmans avaient trouvé la mort. Les assiégeants s'y retranchèrent aussitôt, et, dans la nuit même, ils établirent en ce lieu deux canons et deux mortiers, avec lesquels ils battirent maintenant en brèche le bastion du Château. Le lendemain ils firent jouer une grande mine contre cet ouvrage, auquel trois à quatre mille hommes livrèrent l'assaut durant une heure et demie; ils y plantèrent même une bannière, mais ne purent se maintenir contre le feu de la grosse artillerie des assiégés, qui les prenait par le flanc. La brèche fut bien vite comblée avec des tonneaux et des sacs de sable, retenus avec des pieux. Le serviteur d'un médecin arménien, ayant apporté de la ville une lettre où il était dit qu'il n'y avait plus que cinq mille soldats dans la ville, que le désaccord régnait entre les militaires et les bourgeois, que le commandant était dans le plus grand embarras, le grand vesir sentit se ranimer son ardeur et résolut une nouvelle attaque. L'assaut fut livré durant vingt-quatre heures au bastion du château, afin de reconquérir la position enlevée et perdue la veille; mais les balles, les coups de massues armées de pointes de fer pleuvaient sur les assaillants, qui roulèrent en bas des remparts. Le lendemain 6 septembre une suite de mines fit explosion sous le bastion du Lion, et renversa le mur sur un espace de six toises. Aussitôt plusieurs milliers de Turcs s'élancèrent; mais les défenseurs de ce poste opposèrent un obstacle infranchissable. Là périrent le comte Starhemberg et le comte Horazio Sicco de Padoue. Le 7, le grand vesir passa en revue son armée réduite d'un quart.

Le 9 le camp fut levé et transporté du côté de la forêt de Dornbach et du Calenberg; l'on marchait en ordre de bataille, car l'on avait appris l'approche de l'armée chrétienne; les quartiers établis près de la tour du Chien et de Gumpendorf furent transférés au côteau de Vienne, ceux de Prater également au Calenberg. Le lendemain les Polonais et les Bavarois se dirigeant vers Klosterneuburg passèrent par Kœnig-

stetten, Saint-André, les vallées d'Hagen et de Kirling, et firent leur jonction avec les impériaux et les Saxons, qui s'étaient avancés vers le Danube par Hœflein. Le 11, les chrétiens gravirent la montagne d'où ils devaient anéantir les Ottomans. A la nuit se présenta un cavalier qui avait traversé le Danube à la nage pour apporter ce billet laconique de Stahremberg au duc de Lorraine : « Il n'y a pas un moment à perdre, monseigneur, pas un moment. » Au même instant des fusées lancées de la tour de Saint-Etienne annonçaient l'extrême détresse de la ville. Un bouquet d'artifice du haut du mont Hermann répondit à ce signal, et trois coups de canon du bastion de Melk déclarèrent que Vienne attendait sa délivrance. Sur le Calenberg Sobieski écrivit dans la nuit à la reine, sa chère Mariette, une lettre pleine d'expressions de tendresse ; il n'oublia pas non plus d'y peindre l'état de l'armée et la négligence de l'ennemi : « Les Turcs, dit-il, n'ont rien fait jusqu'alors, sinon de lancer une cinquantaine de leurs escadrons avec quelques milliers de janitschares contre notre aile gauche, où commandent le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe au couvent des Camaldules. Les Turcs paraissent vouloir défendre le chemin creux, j'y cours ; il me faut donc terminer cette lettre. » Le dimanche 12 septembre, aux premiers rayons d'un beau jour d'automne, le saint prêtre Marco d'Aviano célébra la messe sur l'autel de Leopoldsberg, et le roi de Pologne servit l'officiant pendant le sacrifice. Sobieski fit ensuite agenouiller son fils, et l'arma chevalier en souvenir de cette grande journée à laquelle il allait assister ; puis, se tournant vers ses officiers, il leur rappela en quelques mots la victoire de Chocim, en ajoutant que le triomphe qu'ils allaient remporter sous les murs de Vienne ne sauverait pas seulement une ville, mais la chrétienté. Cinq coups de canon donnèrent le signal de la bataille. Sobieski et sous lui le grand hetman Jablonowski commandaient l'aile droite, qui, franchissant les hauteurs au delà du Kogel, déboucha près de Neustift et de Dornbach ; en tête marchaient les nobles polonais Seniawski, Leszinski, Lanckoronski, Potocki, Rzewuski ; l'aile gauche qui s'avançait sur Nuszdorf était dirigée par le duc de Lorraine qui avait sous lui les deux markgrafs Herman et Louis de Baden, les généraux comtes Caprara et Leslie, le prince de Salm, deux ducs de Croy, le prince de Lubomirsky, les majors-généraux comtes Mercy et Taaffe. Parmi les trente-trois princes rangés sous la bannière du duc de Lorraine se trouvait Eugène de Savoie, alors âgé de dix-neuf ans ; au centre les électeurs de Bavière et de Saxe, tous les frères de l'impératrice, Jean-Guillaume, Charles-Philippe, Louis-Antoine, Alexandre-Sigismond et François-Louis, sous les ordres du prince souverain de Bavière, Maximilien Emmanuel. Les troupes bavaroises, saxonnes et franconiennes avaient pour chefs les ducs d'Eisenach-Weissenfels, Saxe-Lauenburg, Brunswick-Luneburg, Wurtemberg, Holstein, Pfalzneuburg. On voyait encore sous les étendards opposés au croissant les princes de Baireuth et Waldeck, les feld-maréchaux Golz, Flemmingen, Rabatta, Dunewald ; les lieutenants feld-maréchaux barons de Leihe et Degenfeld, les quartiers-maîtres généraux Bannau, Steinau, Thungen, Runpel et Munster ; les majors-généraux Gondola et Palffy. L'armée, formée sur trois lignes, brûlait d'en venir aux mains avec les musulmans. L'attaque commença par l'aile gauche, où les chemins creux de Nuszdorf et de Heiligenstadt furent défendus par les janitschares. A la première charge le duc de Croy fut blessé, son frère Maurice tué. Le grand vesir voyant les janitschares plier se porta au centre, tandis que son kiaja des tranchées canonnait la place sans suspendre le feu. Les Autrichiens et les Saxons gagnèrent du terrain pied à pied, enlevèrent le chemin creux d'Heiligenstadt, et parvinrent à Dœbling, où le noyau des janitschares, avec dix canons, s'était jeté dans les gorges sablonneuses appelées encore aujourd'hui les Redoutes des Turcs. A deux heures de l'après-midi le centre, où se trouvaient les Bavarois et les Franconiens, n'avait pas encore donné. En ce moment les Polonais sortirent des bois de Dornbach et s'élancèrent sur l'ennemi. Parmi les braves guerriers tombés dans cette charge furieuse ils eurent à regretter surtout Stanislas Potocki, Maczinski et l'intrépide Montreoski, déjà signalé par la victoire

de Chocim. Des collines élevées derrière Dornbach, Maligni, frère de la reine, enflammait ses guerriers. Vers quatre heures les Turcs avaient été ramenés jusqu'à leur camp principal dans les faubourgs; alors ils retournèrent les canons qui regardaient le champ des Écossais et les dirigèrent contre les Polonais. La terreur se répandit dans le camp et tout s'enfuit. On se battit une heure dans les faubourgs; à sept heures du soir la délivrance de Vienne était consommée. Le butin fut immense. Trois cents pièces de grosse artillerie, cinq mille tentes, celle du grand vesir avec toutes les caisses militaires et la chancellerie, six cents bourses pleines de piastres, les armes enrichies de pierreries, les équipements de Kara-Mustafa tombèrent entre les mains des vainqueurs. Dans leur fuite les musulmans jetèrent armes, bagages, musique, bannières, à l'exception du saint étendard du prophète dont les impériaux prétendaient s'être saisis, mais qui fut sauvé par le grand vesir, ou plutôt par l'émir porte-étendard. Plus de dix mille Turcs couvraient le champ de bataille. Pendant le siége la dyssenterie avait joint ses ravages dans la ville au feu de l'ennemi; Stahremberg lui-même en avait été atteint. Parmi ses principaux chefs Vienne pleura les comtes Souches et Leslie, les barons Walter et Kottulinski, Galenfels et l'ingénieur Rumpler. Après le coucher du soleil Sobieski écrivit dans la tente du grand vesir une seconde lettre à la reine, la seule joie de son âme, sa chère et bien-aimée Mariette : « Je n'ai pas encore vu tout le butin, mais il n'y a pas de comparaison à établir avec ce qui fut gagné à Chocim. Quatre ou cinq carquois ornés de rubis valent eux seuls quelques milliers de ducats. Tu ne me diras pas, mon cher cœur, ce que les femmes tatares disent à leurs maris quand ils reviennent les mains vides : « Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien apporté; celui-là seul qui se lance en avant peut saisir quelque chose. » Le vesir avait enlevé une belle autruche d'un château impérial; il lui a fait abattre la tête, afin qu'elle ne retombât point en la possession des chrétiens. Il est impossible de décrire le raffinement de luxe qui régnait dans les tentes du vesir; on y voyait des bains, des espèces de petits jardins, des jets d'eau, des réserves de gibier; nous y avons trouvé même un perroquet. Quand le vesir reconnut qu'il ne pouvait plus tenir, il manda ses fils, pleura comme un enfant, et dit au chan des Tatares : Sauve-moi, si tu peux. Le chan répondit : Nous connaissons bien le roi de Pologne, il est impossible de lui résister; voyons plutôt comment nous échapper. Je ne pourrais énumérer tout ce qui compose mon butin; les principales pièces sont : une ceinture de diamants, deux montres enrichies de brillants, quatre ou cinq riches couteaux, cinq carquois garnis de rubis, des saphirs, des perles, des couvertures, des tapis et mille petits objets, les plus belles fourrures de martre zibeline du monde. Les soldats ont quantité de ceintures de diamants; je ne sais ce qu'en font les Turcs, car ils n'en portent pas ordinairement; peut-être les destinaient-ils à parer les Viennoises qui seraient tombées entre leurs mains. Je me trouve possesseur d'une cassette d'or pur, contenant trois feuilles d'or, de l'épaisseur d'un parchemin, où sont tracées des figures cabalistiques. Quant au grand trésor, il est impossible de savoir ce qu'il est devenu; je suis entré le premier dans la tente du grand vesir, et n'ai vu personne qui ait pu s'en saisir; il aura été distribué parmi les troupes, ou n'avait pas été encore apporté, ou peut-être aura-t-il été renvoyé sur les derrières avant la bataille. » Le résident impérial Khuniz et l'envoyé polonais Proski, qui avaient été retenus prisonniers dans le camp, furent délivrés (1). Mais six mille hommes, onze mille femmes, quatorze mille jeunes filles, cinquante mille enfants furent entraînés hors de l'Autriche et réduits à l'esclavage. Environ six cents de ces malheureux enfants seulement furent recueillis par l'évêque Colloniz, qui les retira du champ de bataille, les nourrit et les entretint. Le lendemain le roi de Pologne visita les ruines des fortifications avec les électeurs de Bavière et de Saxe et le duc de Lorraine. Le duc de Wurtemberg était retenu par une blessure; une flèche lui avait traversé la cuisse comme il sortait du

(1) Coyer, liv. VI. d'après Dupont.

bastion du Lion. Sobieski, accompagné de l'électeur de Bavière, parcourut la ville à cheval, précédé d'une grande bannière d'étoffe d'or et de deux longs bâtons dorés supportant la queue de cheval qui avait été plantée devant la tente du grand vesir, comme symbole du commandement suprême. Dans la chapelle de Lorette, au couvent des Augustins, le héros se jeta la face contre terre devant l'autel et entonna le *Te Deum laudamus*. Le comte de Stahremberg donna un magnifique festin au roi, au prince royal et à l'électeur de Bavière; puis Sobieski, ami des lettres et des sciences, qui lui-même parlait plusieurs langues et entendait le turc, eut un long entretien avec l'interprète de la cour Mesgnien de Meninski. Vienne était délivrée; le flot des Ottomans qui avait battu ses murailles cent cinquante-quatre ans auparavant était revenu plus furieux, plus menaçant encore contre cette digue protectrice de la civilisation européenne; mais cette fois il en avait été repoussé pour n'y jamais revenir (1).

---

(1) Pour le siége et la bataille, voyez Huhn, Hocke, Vœlkern, Uhlich, Raschid, histoire des troubles de Hongrie; Roccoles, Coyer.

LIVRE LVIII.

RETRAITE ET EXÉCUTION DE KARA-MUSTAFA. — LES TURCS EN STYRIE. — LES COSAQUES EN BESSARABIE. — LE REÏS-EFENDI PENDU. — LE DEFTERDAR ÉTRANGLÉ. — LE CHAN DE KRIMÉE CHANGÉ. — CHUTE DE WISSEGRAD, WAIZEN, HAMSABEG. — BATAILLE D'HAMSABEG. — LEVÉE DES SIÉGES D'OFEN ET DE CAMINIEC. — LA SAINTE LIGUE. — LES VÉNITIENS FONT LA CONQUÊTE DE SANTA-MAURA ET DE PREVESA. — CONDUITE TENUE À L'ÉGARD DES CAPITAINES DE LA FLOTTE OTTOMANE, DES ENVOYÉS DE FRANCE, DE RUSSIE, DE TRANSYLVANIE. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE EN DALMATIE. — DÉLIVRANCE DE GRAN. — CONQUÊTE DE NEUHÆUSEL. — IRRUPTIONS EN CROATIE. — NOVIGRAD, WISSEGRAD, WAIZEN INCENDIÉS. — TOEKOELI, SCHERBAN ET DEMETRIUS CANTACUZÈNE. — CANTEMIR. — AMBASSADE FRANÇAISE. — MISSION RUSSE. — MORT DE WANI. — EXÉCUTION DE SCHEITAN-IBRAHIM. — DÉPOSITION DE KARA-IBRAHIM. — SULEIMAN GRAND VESIR. — SON CARACTÈRE ET SON ADMINISTRATION. — SIÉGE D'OFEN. — PRÉPARATIFS DE CAMPAGNE. — EXILS. — DÉFAITE À MOHACZ. — PERTE DE CHÂTEAUX EN CROATIE ET EN SCLAVONIE. — SOBIESKI EN MOLDAVIE. — PRISE DE CORON, ZERMATA, CALAMATA, CHILAFA, PASSAVA, GOMINIZZA, NAVARIN, MODON, NAUPLIA, ARCADIA, THERMIS, SIGN, CASTELNUOVO, PATRAS, LÉPANTE, CASTEL-TORNESE, CORINTHE, MISISTRA ET ATHÈNES. — SOULÈVEMENT DANS LE CAMP. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR SULEIMAN. — SIAWUSCH GRAND VESIR. — MOHAMMED IV EST DÉTRÔNÉ.

Si la délivrance de Vienne a laissé un glorieux souvenir de la valeur chrétienne, si le siége a donné un témoignage de la constance intrépide de la garnison et des habitants ; ces faits si grands, si éclatants, dénotaient en même temps la convoitise et l'orgueil de Kara-Mustafa, ainsi que son incapacité militaire. Par avarice et pour n'entrer en partage avec personne dans les trésors de la ville, il ne voulut pas la livrer au pillage de l'armée, et, au lieu de tenter de l'emporter par un assaut général, il visa toujours à s'en rendre maître par capitulation. Par orgueil il dédaigna de s'informer de ce qui se passait derrière le Calenberg. Il ignorait complètement que les forces dont les mouvements devaient opérer la délivrance de Vienne, attendues pendant deux mortels mois, étaient réduites à un mauvais pont de bateaux pour passer le fleuve, qu'elles manœuvraient dans un autre sens, que de longues colonnes traversaient la vallée de Hagen, Kirling et Weidling, en tendant à se concentrer, et qu'elles gravissaient sans obstacle le Calenberg sur ses derrières. Dans le moment même où les chrétiens marchaient contre Tuln et Korneuburg, la ville était perdue si un assaut vigoureux avait été tenté. Maintenant précipitant sa fuite vers Raab, la sainte bannière à la main (1), Kara-Mustafa vit se dissiper ses rêves orgueilleux qui fondaient dans l'occident un empire musulman, ayant Vienne (2) pour capitale, où lui-même régnerait en sultan. En arrivant à Raab, il donna un libre cours à sa colère, en accablant de reproches le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha, qui,

(1) [illegible] — (2) Ibid. [illegible]

dans la grande bataille en vue de Vienne, avait été le premier à prendre la fuite. « Toi, lui dit-il, vesir blanchi au service de la Porte, par ressentiment personnel tu as entraîné les fuyards et tu as été la première cause de la défaite ; tu vas en porter la peine ; » (1) et aussitôt il le livra au tschausch-baschi, qui le mit à mort. Le lendemain dans le camp devant Raab, le grand vesir opéra des mutations dans les gouvernements. Le commandement d'Ofen, vacant par la mort d'Ibrahim, fut donné à Kara-Mohammed, et le gouvernement de Diarbekr qu'il quittait passa au précédent gouverneur d'Erserum, Ibrahim-Pascha ; le silihdar Husein-Pascha fut envoyé à Erserum. Après une halte de trois jours devant Raab, Kara-Mustafa ordonna de faire sauter les ouvrages de Tata, et fit poursuivre la marche sur Ofen. Les dévastations des Turcs avaient encore été cette fois, comme au temps du siége sous Suleiman, détournées des frontières de Styrie par la vaillante landwehr de l'Autriche supérieure. Les gens de Lilienfeld, qui avaient repoussé deux assauts de leur couvent, sortirent avec trois cents tirailleurs pour expulser de Kleinzell les Tatares retirés en ce lieu avec leur butin, comme dans un repaire ; ils y parvinrent avec l'aide des paysans de Hohenberg ; deux cents esclaves chrétiens furent délivrés par les vainqueurs, qui rentrèrent en triomphe à Lilienfeld avec dix-huit têtes de Turcs, portées au bout des lances comme des trophées. Le prélat Mathieu Kahlweis, ayant reçu de la poudre du prélat de Saint-Lambert, au nom des états styriens, plus un secours de deux régiments de dragons pour la défense de Lilienfeld, boulevard de la Styrie en Autriche, préserva heureusement la haute Styrie des Turcs. Mais les Musulmans qui avaient concentré des forces à Saint-Gotthard et Güssing, pénétrèrent de Friedberg et de Hartberg par la belle vallée de Feistriz dans la basse Styrie, et entraînèrent hommes et troupeaux ; des fruits de cette expédition, ils vendirent sept cents esclaves à Kanischa seulement (2). Ils campèrent à six heures de Gratz sur la Raab, franchirent cette rivière, saccagèrent Limbach, Neuhaus, Fehring et la fertile vallée de la Raab. A Gratz fut convoquée la landwehr, qui forma trois mille hommes. Le comte d'Herberstein occupa la Mur. A Wildon se réunirent des troupes auxiliaires de Carinthie et de la Carniole ; ces dernières étaient commandées par l'historien Valvasor, qui voulait préserver Furstenfeld et Radkersburg. Valvasor répartit ses hommes entre Burgau, Neidau, Hohenbruck, Rittengrab, Kapfenstein, Bertholdstein et Hainfeld, délicieux château situé sur la Raab, dont le possesseur, le comte de Purgstall, en récompense des services rendus à sa patrie par l'élévation à ses frais d'une forteresse en ce lieu, fut nommé colonel par l'empereur Léopold. Le comte de Dietrichstein, accouru avec les cuirassiers du régiment de Metternich pour soutenir Valvasor, battit les Turcs près de Klech, au nord de Radkersburg, en tua trois cents, les poursuivit au-delà de la Raab, plus loin même que Riegersburg, cette forteresse imprenable qui renferme des champs de blé et des vignobles dans son enceinte, et dont les Turcs ne tentèrent jamais le siége durant leur domination en Hongrie.

Le roi de Pologne et le duc de Lorraine descendirent le long du Danube, jusqu'à Gran, en vue de Parkany, située de l'autre côté du fleuve et que les Turcs nomment Dschigerdilen (qui perce le cœur). En se dirigeant de Komorn sur ce point, les Polonais attirés au moyen d'un troupeau de bœufs dans une embuscade dressée par les Turcs au milieu d'un bois, perdirent deux mille hommes qui furent taillés en pièces ; le roi et le prince royal coururent le plus grand danger, et n'échappèrent à la captivité que grâce à l'arrivée du comte Dunewald, envoyé à leur secours par le duc de Lorraine [7 octobre]. Maintenant neuf mille cavaliers, dix-huit compagnies à pied, chacune de quatre cents hommes, marchèrent à l'aile droite, où se tenaient aussi les Polonais sous le markgraf de Baden, avec Mercy et Gondola ; à la gauche étaient le duc de Lorraine et Dunewald, avec Palffy et Taaffe ; Stahremberg et le duc de Croy commandaient l'infanterie (1). Les Polonais étaient divisés en

(1) [illegible] fol. 106.
(2) [illegible] p. 411.

(1) Wagner, hist. Leop. I. I, p. 623.

trois corps ; le roi menait l'aile gauche, Jablonowski la droite. Le 9, une bataille s'engagea près de Parkany. Les Turcs, poussant trois fois le cri d'allah, se jetèrent avec fureur sur l'aile gauche, où ils rencontrèrent les Polonais qui brûlaient de venger leur échec tout récent ; aussi l'on ne se fit point de quartier. Les musulmans furent repoussés, le pont de bateaux de Parkany se rompit sous la foule des fuyards, qui furent engloutis dans les flots du Danube, ou périrent dans les marais sous le fer des Polonais (1). Cette bataille coûta sept mille morts aux Turcs, parmi lesquels le gouverneur de Bosnie, Chisr-Pascha. Dans les douze cents prisonniers saisis par les impériaux figuraient les gouverneurs de Siwas et de Silistra, Chalil et Mustafa-Pascha ; deux autres paschas, Schischman-Mohammed-Pascha et Schatir-Ahmed-Pascha, avaient disparu. Le roi et le duc de Lorraine avec une égale courtoisie s'attribuèrent réciproquement l'honneur de la victoire (2). Mais les Allemands et les Polonais ne s'accommodèrent pas aussi gracieusement sur le butin fait à Parkany ; peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains pour le partage, car les Polonais prétendaient s'emparer de tout. Ces derniers envoyés en garnison à Parkany, à la vue des têtes de leurs compatriotes plantées sur des piquets, furent transportés de si violents accès de rage qu'ils massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main, n'épargnant ni femmes ni enfants ; il paraît toutefois que huit cents prisonniers chrétiens, parmi lesquels se trouvaient trente femmes et trente enfants, parvinrent à se sauver de cette boucherie.

Pour défendre Gran le grand vesir envoya le sandschakbeg d'Isparta, Arslan-Pascha, avec des janitschares, sous les ordres des lieutenants-généraux sagardschi-baschi et ssamszundschi-baschi et du senberekdschi-baschi (colonel des arbalétriers), les soumettant au commandement supérieur du gouverneur de Diarbekr, Ibrahim-Pascha, nommé baschbogh à cette occasion. Les troupes s'introduisirent en effet dans la place ; mais elles ne formaient que cinq cents hommes à peine. Après l'établissement d'un pont sur le Danube, les chrétiens enlevèrent d'assaut le blockhaus sur le mont Saint-Thomas, où cent quatre-vingts Turcs furent passés au tranchant de l'épée, et deux cents faits prisonniers (20 octobre). L'artillerie battit la ville en brèche pendant deux jours, puis le troisième, un assaut fut livré, mais sans succès. Le lendemain on négocia pour la capitulation par l'entremise de l'interprète Lachoviz. Les paschas sortirent avec sept cents hommes ; cinquante canons et mille quintaux de poudre restèrent aux chrétiens. Ainsi cette formidable place de Gran, conquise par Suleiman, attaquée vainement par l'archiduc Mathias qui lui livra six assauts avec cinquante mille hommes, reprise par Mannsfeld, puis livrée une seconde fois aux Turcs neuf ans plus tard, par l'insurrection de la garnison qui imposa cette dure loi au commandant Dampierre, retomba maintenant entre les mains des chrétiens pour leur servir de boulevard contre les Ottomans.

Le lendemain de la bataille de Parkany, le grand vesir s'était porté d'Ofen vers Belgrad, et deux jours plus tard le sultan avait quitté Belgrad pour se rendre à Andrinople. Sobieski avait jeté un nouvel éclat sur l'anniversaire de la victoire de Chocim, en remportant un brillant avantage près de Szecsen (1). Le chan de Krimée, Murad-Girai, dont le grand vesir était mécontent depuis le siége de Vienne, fut déposé, et le chanat conféré à Hadschi-Girai, qui installa comme kalgha et nureddin les deux fils de Sélim-Girai, Dewlet-Girai et Amsi-Girai. A la nouvelle de la chute de Gran, le grand vesir adressa au gouverneur d'Ofen, Kara-Mohammed-Pascha, l'ordre de faire exécuter les paschas et les généraux qui avaient remis la place. Ainsi Bekir-Pasche, Schatir-Arslan-Pascha, le ssamszundschi, le sagardschi, le senberekdschi-baschi payèrent de leurs têtes le tort de la capitulation. Bientôt après mourut de mort naturelle à Pesth le gouverneur de Damas, Husein, qui malgré tous ses échecs,

(1) Le rapport de Khuniz. Les anecdotes de Pologne, par Daleyrac, et les lettres de Sobieski.

(2) Wagner, p. 624.

(1) Lettres de Sobieski.

puisqu'il avait été battu à Lewencz par Souches, à Chocim par Sobieski, en Transylvanie par Rakoczy, n'en était pas moins l'un des plus redoutables champions de l'Islam; tout récemment il s'était signalé sous les murs de Vienne, devant le bastion du château, et aux environs de cette ville il avait donné une horrible preuve de sa férocité en fesant étouffer une troupe de rajas dans le bourbier.

Vers la fin de la campagne qui suivit la délivrance de Vienne, Étienne Petreitschik, ancien prince de Moldavie, qui en désertant les drapeaux turcs, avant la bataille de Chocim, avait déterminé la victoire des Polonais, et depuis était resté au service de ces alliés, se réunissant à l'hetman des Cosaques Zaporogues, Kunicky, marcha vers la Bessarabie, pour venger les Polonais et les Cosaques sur les Tatares. Il renouvela par ses actes de cruauté le souvenir de Drakul: des enfants écrasés contre les murailles ou écorchés vifs, des jeunes filles violées, puis égorgées, des vieillards torturés, des femmes enceintes éventrées, tels furent les trophées de ses victoires. Quant à Kunicky, il se signala surtout par sa jactance et l'exagération incroyable de ses bulletins, et prétendit avoir exterminé trois cent mille barbares. Il s'était avancé de Tehin ou Bender, jusqu'à Bialogrod ou Akkerman, appelé aussi Moncastro, dans l'espoir d'y trouver un riche butin [4 décembre 1683]. Aux environs de Tilgrotin, il rencontra les Turcs et les Tatares, les begs de Bender, le kaimakam d'Akkerman et de Budschak, les janitschares et les sipahis. La victoire lui resta. Sur une étendue de quatre milles les steppes furent couverts de cadavres de musulmans, atteints dans leur fuite; parmi les morts se trouvèrent le beg de Bender et l'alaibeg, le kaimakam et l'aga d'Akkerman. Mais quatre semaines après, le 30 décembre, le nouveau chan, Hadschi-Girai, fortifié par des janitschares et de l'artillerie envoyée du Danube, attaqua l'hetman des Zaporogues à Tubak, et, après cinq jours de combats, le contraignit à se retirer sur le Pruth. Les Moldaves quittèrent l'armée de Kunicky et se rendirent à Jassy, où l'hetman rallia les Cosaques dispersés [4 janvier 1684]. Petreitschik, qui ne pouvait non plus se fier aux Moldaves, se tenait à Suczawa (1). Abandonné par ses gens, il se retira au village de Domnestin, dans le district de Putna, où il fut arrêté par son propre parent Bajuski, et conduit prisonnier en Pologne. Demetrius Cantacuzène, de la famille des Cantacuzène du Fanar, qui avait reçu du sultan la principauté de Moldavie, en récompense d'une masse d'armes en argent offerte au souverain le jour de la fête de la Circoncision, fut installé dans sa dignité par le chan tatare.

Cependant se préparait à Andrinople la chute de Kara-Mustafa. A la première nouvelle de la délivrance de Vienne, dont toute la faute avait été rejetée sur le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha exécuté, le sultan envoya, selon l'usage, au grand vesir, un chatti-schérif et un sabre garni de pierreries comme marques de reconnaissance pour le salut de l'armée. Mais quand arrivèrent les avis de la bataille de Parkany et de la perte de Gran, les ennemis de Kara-Mustafa gagnèrent du terrain contre le grand vesir jusqu'alors tout puissant. A leur tête étaient le grand-écuyer, qui s'était toujours prononcé contre l'expédition de Vienne, et le kislaraga. La sœur de Mohammed, veuve du gouverneur d'Ofen immolé par Kara-Mustafa, attisait le feu maintenant allumé. Le grand chambellan Ghaszade-Ahmed-Aga fut envoyé à Belgrad avec ordre de rapporter la tête de Kara-Mustafa. Parvenu près du but de son voyage, il communiqua dans le plus grand mystère sa mission à l'aga des janitschares Mustafa-Pascha, qui, se disposant aussitôt avec quelques-uns de ses plus fidèles soldats, attendit chez lui le grand chambellan. Après le coucher du soleil Ghaszade-Ahmed-Aga entra dans Belgrad, et avant minuit il se rendit avec l'aga des janitschares chez le grand vesir, sur lequel il exécuta ses ordres (2) [25 décembre 1683]. Aussitôt l'aga Mustafa-Pascha qui avait aidé au supplice reçut le gouvernement d'Alep avec le titre de serdar, et prit sous sa garde la sainte bannière. Quatre

---

(1) Epistolæ Zaluski, t. I, II, p. 874, et d'après Engel, histoire de Moldavie, p. 281; Cantemir-Mohammed IV, § 86.

(2) Raschid, t. I, fol. 106. Codex n° 822, hist. [illegible]

cent quatre-vingt-dix bourses en argent monnayé qui se trouvèrent dans la succession de Kara-Mustafa furent inventoriées par le grand chambellan et remises au nouveau serdar pour les besoins de l'armée. Le reis-efendi du grand vesir, Telchiszisade, qui remplissait en même temps les fonctions d'interprète de la Porte, fut arrêté et emmené à Constantinople. Telle fut la fin de Kara-Mustafa, l'un des vesirs les plus orgueilleux et les plus fastueux qu'ait jamais eus l'empire ottoman; d'abord beau-frère de Kœprili, puis destiné à l'honneur d'épouser une fille du sultan; durant le grand vésirat d'Ahmed-Kœprili, il se tint continuellement auprès de son maître en qualité de kaimakam, chargé de l'expédition des affaires les plus importantes; depuis sept ans il tenait le sceau de l'empire, et il était à peine âgé de cinquante ans. Son harem contenait plus de quinze cents concubines et au moins autant de femmes esclaves pour les servir, avec sept cents eunuques noirs pour les garder. Ses serviteurs, ses chevaux, ses chiens, ses oiseaux de chasse se comptaient par milliers (1). Déjà il a été fait mention de sa cupidité ardente et de ses extorsions; mais il reste encore à parler des nombreuses fondations utiles qui lui sont dues, des mosquées et des fontaines à Constantinople, Andrinople, Belgrad, Galata et Dschidda; par ses soins un temple s'éleva, un grand marché fut disposé à Mersifun sa patrie; une mosquée, un bain, une medrèse furent construits à Indscheszu près de Kaiszarije. Mais ce qui assura sa célébrité ce sont surtout les scènes d'horreur d'Human et le siége de Vienne.

La première dignité de l'empire fut conférée au kaimakam Ibrahim-Pascha, vieux serviteur de soixante-trois ans, éprouvé par une longue expérience dans les emplois publics. Page de Firari-Mustafa-Pascha, il avait été kiaja de deux vesirs, puis du kaimakam, il passa par les postes de petit et de grand écuyer pour arriver à la place de kaimakam à laquelle étaient alors rattachées les attributions du grand amiralat qu'il céda dans la suite à Kaplan-Mustafa-Pascha. Pendant sept ans l'absence du grand vesir de Constantinople lui avait laissé la direction des affaires, qu'il prit maintenant en son propre nom. Le grand-écuyer, le Bosnien Suleiman-Aga, l'ennemi capital de Kara-Mustafa, fut nommé kaimakam, et obtint en même temps un chatti-scherif du sultan qui donnait la place dont il sortait au silihdar Schahin-Mustafa-Aga; c'était une espèce de disgrâce pour ce dernier, car le silihdar ou grand porteur d'armes était plus près de la personne du sultan que le grand-écuyer, et avait par conséquent plus de droits que ce dernier aux trois queues. Pour émousser ce trait on lui adressa la lettre du sultan pour le kislaraga; néanmoins il remercia et demanda qu'on le dispensât d'accepter sa nouvelle nomination. Alors il fut revêtu du titre de beglerbeg de Rumili avec le privilége de siéger dans le diwan près des vesirs sous la coupole, et de se faire accompagner comme eux par des schatirs ou laquais. Voyant bien que refuser encore ce serait irriter le sultan, il prit le parti de se résigner à sa situation nouvelle. Ces coups étaient le résultat du ressentiment de Suleiman-Aga, maintenant tout-puissant, qui avait été blessé des paroles orgueilleuses de Schahin-Mustafa-Aga. A la première chasse dans le jardin d'Akbunar près d'Andrinople, le nouvel écuyer se tint éloigné de l'étrier impérial, et le sultan n'y fit point attention; enfin, près de la fontaine de Maszlahat-Tscheschme, Schahin-Mustafa Aga demanda tout ému au sultan quelle faute il avait donc commise pour avoir été abaissé de sa charge de silihdar à celle d'écuyer. Le sultan le consola en lui citant l'exemple du grand vesir qui du poste de grand-écuyer s'était élevé à celui de kaimakam. Bientôt après mourut aussi le grand chambellan, Ghasas-Ahmed-Aga, qui, favori et créature de Kara-Mustafa, ne s'était pas moins chargé de l'exécution de ce grand vesir, et qui osa même adresser les paroles suivantes à la victime: « Tu as attiré toi-même tout cela sur toi, n'en rejette donc la faute sur aucun autre. » La place de grand chambellan fut donnée au Bosniaque Redscheb-Aga, ancien laquais de l'ex-grand écuyer, maintenant kaimakam de Suleiman-Aga, qui dans les chasses avait su gagner la faveur du sultan, et fut appuyé fortement par son ancien maître. Mus.

(1) Voyage du sieur A. de La Motraye, à la Haye, t. I, p. 349. 1727.

tafa-Pascha, favori et gendre du sultan, qui peut-être s'était flatté d'obtenir le sceau de l'empire, et qui par quelques propos tenus contre le grand vesir avait inquiété ce ministre, fut nommé kapudan-pascha et par conséquent éloigné du souverain. Keprili-Mustafa-Pascha, qui, après la mort de la Validé dont il administrait les affaires, avait été appelé à Andrinople, avant même d'atteindre cette ville fut mis à la retraite. Le premier écuyer Schahin-Mirsa dut aller prendre le commandement des Dardanelles, et à sa place auprès du sultan fut appelé le grand chambellan Redscheb-Aga. Le supplice du grand vesir Kara-Mustafa devait entraîner l'exécution de ses deux plus fidèles instruments, son reis-efendi Telchiszisade et l'interprète Alexandre Maurocordato. En effet le premier ne put résister aux ennemis de son maître et fut pendu à Andrinople ; il eut pour successeur Mustafa, renégat espagnol, qui déjà deux fois avait rempli les fonctions de reis-efendi. Quant à Maurocordato, il sut se dérober à la sentence de mort déjà prononcée contre lui en rejetant sur le reis-efendi Telchiszisade le tort de la soustraction des propositions de paix dont Kara-Mustafa n'avait pas laissé venir la connaissance au sultan avant l'engagement des hostilités, et en jetant dans le trésor impérial cinquante bourses et tous ses bijoux. Néanmoins sa famille fut renfermée, et à lui-même fut appliquée la bastonnade sous les yeux du kaimakam. Le précédent defterdar Hasan-Pascha, uni à Kara-Mustafa par les liens de la parenté, fut mandé à Andrinople et mis à mort en route par Sidschor-Kara-Ibrahim-Aga.

Le ressentiment et la jalousie inquiète du grand vesir Ibrahim contre tout l'entourage du sultan frappèrent aussi le fidèle compagnon de Mohammed IV, Ishak-Efendi, qui jadis s'était attiré l'inimitié d'Ibrahim. Ishak-Efendi fut chargé d'une mission pour l'Italie. Parvenu à Eskischehr, il ne put ou ne voulut pas aller plus loin ; alors le grand vesir lui-même lui accorda la permission de revenir à Constantinople pour rétablir sa santé. A son retour il fut comblé de marques d'attention et d'égards au nom du grand vesir, qui engagea le kaimakam et le segban-baschi à lui faire visite avec le cortége de leurs officiers. Mais en même temps le parti d'Ibrahim insinuait au sultan qu'Ishak-Efendi recevait à Constantinople des visites suspectes des généraux et des officiers des troupes, et travaillait à exciter une insurrection militaire. Le malheureux accusé fut donc banni à Rhodes, et bientôt après décapité. Plusieurs gouverneurs furent changés ; celui de Diarbekr, Ibrahim-Pascha, reçut ordre de couvrir Ofen, parce que cet important boulevard de l'empire ottoman dans l'occident, menacé de près depuis la délivrance de Vienne, réclamait la défense la plus active. Kara-Mohammed fut donc nommé wali ou gouverneur, et Ibrahim-Pascha muhafis ou commandant de la garnison. Le serasker de Babatagh, Suleiman-Pascha, ayant annoncé qu'il manquait de troupes, le kiaja de la sultane Chaszeki, Elhadsch-Husein, fut envoyé en Rumili avec le titre de vesir pour y mettre à exécution la levée générale déjà prescrite. Afin de compléter la flotte, deux capitaines princes de la mer furent chargés de faire construire de grands bâtiments, dont huit se trouvèrent de suite prêts à mettre à la voile ; leur longueur était de quarante à cinquante aunes. Mais l'équipement et l'armement complet de ces vaisseaux exigeaient une dépense de 530 bourses. Pour se procurer cette somme, on assigna 120 bourses sur les revenus de Rhodes et de Chypre, 20 de ceux de Skenderun ; les 390 bourses qui manquaient encore furent tirées du trésor.

Le changement dans le gouvernement de la Krimée ne répondit nullement à l'attente de la Porte ; le nouveau chan Hadschi-Girai indisposait tous les esprits par son avarice. La Krimée, mécontente, agitée, adressait requête sur requête pour la déposition de ce prince. On satisfit aux vœux de la population en retirant le pouvoir au chan régnant pour rappeler au trône Sélim-Girai, alors en exil à Rhodes (1). Il est assez vraisemblable que ce changement fut déterminé surtout par les manœuvres des deux fils de Sélim-Girai, qui, sous Hadschi-Girai, occupaient les dignités de kalgha et de nureddin. Tous deux furent confirmés par leur père dans ces postes éle-

(1) Dans l'histoire du royaume de la Chersonèse Taurique. Pétersbourg, 1824, p. 388. Sebi-Sejare fol. 129.

vés. Sélim-Girai, amené du lieu de son exil à Andrinople par le grand-écuyer, fut reçu dans le kerschk d'Amadia, puis sortit à cheval avec le grand vesir par une porte conduisant au serail. Les seigneurs de l'étrier impérial vinrent à sa rencontre. Lorsque le cortége fut arrivé devant la tente dressée sur la rive de la Tundscha, le grand vesir descendit de cheval en mettant le pied sur un tabouret, le chan ensuite sur la pierre dont se sert le sultan en se mettant hors de selle. Là le kislaraga reçut le chan et lui assigna la première place dans la tente. Le grand vesir se tint debout, puis alla trouver le sultan pour lui demander la faveur d'une audience, et revint aussitôt annoncer que le sultan était prêt à recevoir le prince tatare. La présentation se fit avec des honneurs extraordinaires; car Sélim-Girai fut introduit par le kislaraga lui-même et par les seigneurs de l'étrier, le bostandschi-baschi, le porteur d'armes, le premier valet de chambre et teneur de l'étrier, et amené ainsi au baise-main, faveur dont ne jouissaient plus les ambassadeurs depuis la mort du sultan Suleiman. Le chan s'assit sur un tapis étendu à terre, se releva aussitôt et rendit compte au sultan des affaires les plus importantes de son gouvernement. Le kislaraga le revêtit d'un kapanidscha ou d'une pelisse de martre zibeline descendant jusqu'aux reins; le silihdar lui ceignit le sabre garni de pierreries; l'un des seigneurs de l'audience lui plaça une agrafe de diamants sur la tête, et on lui donna 2,000 ducats au lieu de mille, montant du présent d'honneur offert en cette circonstance. En outre, quand il partit pour Babatagh, on lui remit un sabre avec un fourreau d'or, une cuirasse à écailles d'or, un carquois orné de perles et quelques chevaux de main.

Vers le milieu de juin, le duc de Lorraine, après avoir appelé à lui à Neutra les troupes sous les ordres du général Halleweil, de Heisler, du prince de Salm et du baron de Mercy, passa sur le pont de bateaux de Gran avec douze régiments de cavalerie et huit d'infanterie, et commanda au colonel comte Styrumb de marcher sur Wissegrad, qui se rendit au bout de cinq jours (1). Informé de ce mouvement, le commandant d'Ofen envoya son kiaja, Rustem-Aga, le gouverneur d'Hersek, l'ancien tschauschbaschi Ahmed-Pascha, avec les vaillants guerriers de Syrmium, Semendra, de Pesth et d'Ofen, et les Tatares sous les ordres du fils du chan pour délivrer la place. Ces troupes, avant la capitulation de Wissegrad, fondirent sur le vaguemestre général Halleweil, qui périt après un combat sanglant. Mille chrétiens morts ou vivants furent emmenés à Ofen. Les impériaux s'étant mis en marche contre Waizen, le gouverneur d'Ofen délibéra s'il valait mieux assiéger Gran ou s'avancer à la rencontre de l'ennemi. Ce dernier parti ayant été adopté, le généralissime des armées turques, le serdar Mustafa-Pascha ordonna aux gouverneurs d'Ofen, de Temesvar, d'Erlau, de Bosnie, Kara-Mohammed-Pascha, Sidisade-Mohammed-Pascha, Ahmed-Pascha, Osman-Paschasade-Ahmed-Pascha, de marcher au-devant des chrétiens avec les troupes arrivées d'Égypte et le fils du chan [27 juin]. On en vint aux mains près de Waizen (1); les Turcs subirent une défaite complète, et le gouverneur de Temesvar, Sidi-Ahmed, resta sur le champ de bataille. Le lendemain Waizen succomba, et le capucin Marco d'Aviano, dont la sainte conduite et les pieux encouragements avaient enflammé l'enthousiasme des chrétiens, donna la bénédiction aux vainqueurs sous la tente du duc de Lorraine.

L'armée impériale se dirigea vers la plaine de Rakos et de Pesth abandonnée par les Turcs, qui avaient tout incendié. « Les boulets lancés d'Ofen, dit l'historiographe de l'empire, envoyèrent beaucoup de scélérats maudits dans le gouffre de l'enfer; mais ce troupeau de pourceaux infidèles se saisit de Pesth sans coup férir (2). » Près de Waizen, des ponts furent établis sur le Danube à l'aide de l'île

(1) Boethius Kriegsheim, p. 550. Guerre des Turcs et victoire des chrétiens, l. II, p. 21. Adlersimmus, p. 156. Beregani, p. 160. Bizozeri, p. 107. Wagner.

(1) Description de la mémorable victoire remportée par l'armée impériale sur les Turcs le [17] 27 juin 1684, près de Waizen. Bibliothèque de Munich.

(2) Raschid, l. c, fol. 113.

de Saint-André ; l'un avec soixante bateaux sur le grand bras du fleuve, l'autre avec quarante sur le petit, et l'armée impériale se posta près de Saint-André. Le serasker Mustafa-Pascha se mettant à la tête de toutes ses forces marcha contre les chrétiens ; mais son attaque fut repoussée, et les Turcs s'enfuirent vers Ofen. Comme cette ville était menacée, le serasker prit les mesures nécessaires pour la défense. Les deux paschas Tscherkes-Ahmed et Abdulmumin avec les troupes d'Adana, de Karamanie, de Syrmium, Semendra et Ofen, et huit sandschakbegs de sipahis, feudataires de Rumili, furent logés dans la place ; les fortifications furent réparées et augmentées ; avec le reste de l'armée le serasker planta son camp à Hamsabeg dans le voisinage d'Ercsi, occupée alors par un chef turc de ce nom qui était la terreur des Hongrois. Ayant fait prisonnier le vaillant comte Szapary, il l'attela à côté d'un bœuf à une charrue et le força de labourer la terre. Le frère d'armes de Szapary, le comte Batthyanyi, délivra son ami et lui mit entre les mains son bourreau, dont il s'était saisi. Mais le noble Szapary se vengeant en vrai chrétien rendit la liberté à celui qui l'avait torturé. Le barbare, qui jugeait du chrétien d'après lui-même, avait avalé du poison pour se dérober aux tourments; avant de rendre l'âme, touché de la grandeur d'âme de Szapary, il embrassa une croyance qui enseigne à faire le bien à ses ennemis.

Le 14 juillet 1684, le duc de Lorraine était sous les murs d'Ofen (1). Du côté de la rive droite du Danube s'élève la forteresse sur une éminence ainsi que la haute ville, au pied de laquelle se déploie la ville basse jusqu'au bord du fleuve. Au nord et au sud, au bas de la montagne s'étendent les faubourgs dont le dernier était désigné autrefois par le nom qu'il porte encore aujourd'hui, de la Semelle (taban) ; en face de la partie septentrionale de la forteresse où se trouve la porte de Vienne, se dresse le mont Joseph ou du Calvaire, que les Turcs appelaient la colline des Derviches, et au sud de la place, vis-à-vis le château royal, s'élève le mont Gerhard ou le Blocksberg, appelé par les Turcs la colline des Corneilles. Le faubourg du nord, aujourd'hui Landstrasze et Neustift, entouré de murailles, formait une ville à part, que l'on appelait la Basse-ville pour la distinguer de la ville supérieure et de celle du bord de l'eau; elle avait trois portes, du Coq, du Cimetière et la Porte neuve. La ville haute ou la forteresse en avait trois aussi, de Vienne, de la Vallée ou de l'Eau, et de Stuhlweiszenburg. A l'approche de l'armée impériale, les Turcs abandonnèrent quelques postes avancés et se retirèrent dans la ville du bord de l'eau [19 juillet]. Le sixième jour du siége, ils y furent forcés, et, réfugiés dans la forteresse, ils barricadèrent la porte de Vienne. Trois jours après le duc de Lorraine se porta contre le corps placé sous les ordres de Suleiman-Pascha, dans le voisinage d'Hamsabeg, sur la hauteur d'Ercsi, le battit, enleva douze drapeaux, des tambours, beaucoup de beaux chevaux et de tentes, et le grand étendard du serasker, qui fut suspendu dans la suite à la voûte de Saint-Étienne. Le jour même où le duc de Lorraine remportait cette victoire sur le serasker Suleiman-Pascha, Leslie et Trautmannsdorf triomphaient des paschas de Bosnie et de Gradiska, près de Veroviz en Croatie, et cette place tomba ensuite entre les mains des vainqueurs, après avoir été cent trente-un ans au pouvoir des Turcs. Les succès des impériaux entraînèrent la chute de Bresoviz, Sopia, Slatina, Wewazin et d'autres châteaux (1). Cependant les batteries se dressaient devant Ofen. Vis-à-vis le côté septentrional de la citadelle les assiégeants armèrent deux batteries de huit pièces de quarante-huit, onze fauconneaux et huit mortiers; sur la colline des Corneilles, ils en élevèrent deux autres, composées de vingt pièces de quarante-huit et douze mortiers. Au pied du Blocksberg sept pièces de quarante-huit, quatre mortiers et quelques fauconneaux furent pointés dans la direction de Pesth. Au-dessous du mont Joseph furent établis huit pièces de quarante-huit, et plus haut une autre batterie fut armée de quatre petits canons, quatre mortiers et sept fauconneaux ; les batteries foudroyèrent le côté septentrional de la forteresse, dit château de

(1) [illegible], t. II, p. 241.

(1) [illegible] p. 14; [illegible] t. II, p. 27[illegible].

terre, la porte de la vallée et les trois tours de Kasim-Pascha, de Karabasch (tête noire) et des Francs. Tous les jours mille à quinze cents boulets et sept à huit cents bombes étaient lancés dans la place ; les mines firent peu de mal aux Turcs ou furent éventées.

Les assiégés firent de vigoureuses sorties, mais furent toujours ramenés vivement par les Impériaux. Dans un de ces engagements, le prince de Savoie reçut un coup de feu au bras, et la bourre d'un canon brisa la main du gouverneur d'Ofen, qui exerçait les mineurs devant la porte de la vallée. Il n'en continua pas moins à remplir les fonctions du commandement ; il était étendu au seuil de son palais, lorsqu'une bombe, éclatant près de son lit de repos, lui déchira le bas-ventre. Aussitôt il appela auprès de lui les beglerbegs et les begs, leur présenta Ibrahim-Pascha comme son successeur, les exhorta à persévérer dans leur vaillante résistance et rendit l'âme au bout d'une demi-heure (1er août). Ibrahim suivit dignement les traces de Kara-Mohammed-Pascha, et détruisit les mines que les assiégeants avaient pratiquées sous les tours de Kasim-Pascha et de Karabasch. Alors les impériaux dirigèrent tous leurs travaux contre la ville basse pour couper l'eau aux assiégés. Le beglerbeg de Diarbekr, Siawusch-Pascha, exécuta une sortie dans les tranchées avec 2,000 guerriers de Syrmium, Semendra et de Rumili, et fit un grand carnage de l'ennemi ; les assiégés apprirent aussi que le pascha d'Erlau, Ahmed-Pascha, avait fait subir une perte considérable au corps impérial sous les ordres du colonel Heisler. Huit mineurs ennemis, saisis dans une sortie, firent connaître au gouverneur que les assiégeants avaient découvert un passage souterrain conduisant sous la citadelle, et que maintenant ils étaient occupés à pratiquer une grande mine sous le cachot. Ibrahim-Pascha ordonna de revêtir ces prisonniers de vêtements turcs, et de les lancer avec quelques milliers de janitschares et de Ruméliotes volontaires sur les canons de l'ennemi. Les indications des mineurs conduisirent sur l'ouverture de la mine, d'où l'on retira quatre cents sacs de poudre. Le 13 septembre l'électeur de Bavière, arrivé quatre jours auparavant dans le camp, fit sommer la place au nom de l'empereur. Le pascha donna quinze ducats au messager, et répondit qu'il ne voyait encore aucun motif de capituler. Les Bavarois échouèrent complètement dans un assaut livré le 4 octobre à la tour des Francs, que leur artillerie avait réduite en ruines. Les pertes éprouvées chaque jour, la saison des pluies, les maladies déterminèrent les généraux impériaux, réunis en conseil de guerre, après l'arrivée du markgraf Hermann de Baden, à lever le siége. Les Turcs prétendirent que deux fois le prophète était venu prêter secours à ses enfants et leur avait assuré ce triomphe sur leurs ennemis (30 octobre) (1). Un chatti-schérif rempli d'éloges pour le courage et la constance d'Ibrahim-Pascha, fut apporté à Ofen avec des pelisses de martre zibeline, des poignards garnis de pierreries, des sabres et un panache de héron, par Sialih, chef des coureurs du sultan. Le serasker Mustafa-Pascha reçut aussi des pelisses de martre zibeline pour lui-même, pour les gouverneurs de Bosnie, Rumili et Diarbekr, et pour le nureddin second fils du chan tatare. Mais ce n'était là qu'une pure formalité ; car les services de Mustafa-Pascha ne méritaient pas de récompense ; on le fit même descendre du gouvernement d'Alep à celui de Kanischa, et le diplôme de serasker lui fut retiré pour être conféré à Ibrahim-Pascha. Ce dernier était bien digne d'une telle distinction comme du surnom de Scheitan (Satan), pour l'activité infatigable avec laquelle il venait de défendre Ofen, et qu'il déploya encore pour mettre cette place à l'abri des entreprises de l'ennemi (2). La garnison fut fortifiée de trois mille janitschares, des sandschaks de Zwornik, Bosna, Semendra. Bientôt après le gouverneur fut changé. Ce poste si important fut donné au commandant de Caminiec, qui avait opposé cet été une vaillante résistance aux Polonais, dont l'armée s'était retirée après quarante jours de siége en abandonnant plus de quinze cents morts et enclouant dix-sept pièces de quarante-huit, quatre mortiers et six canons (3). Le serasker nommé contre

(1) Raschid, t. I, fol. 115.
(2) Ibid. à la fin.
(3) Ibid.

les Polonais, Suleiman-Pascha, Bosnien d'origine chrétienne, surnommé Ainedschi, avait aussi obtenu des succès, en battant l'ennemi à Babatagh avec l'aide des Tatares (1). En reconnaissance de ce service on envoya au chan une pelisse de martre, un poignard, un sabre garni de pierreries, un panache de héron; il y eut aussi une pelisse et un sabre pour Suleiman-Pascha.

Après avoir suivi la campagne sans interruption, depuis la défaite des Turcs sous les murs de Vienne jusqu'à la retraite des impériaux obligés de lever le siége d'Ofen, il faut maintenant nous reporter aux événements de la guerre contre les Vénitiens, les Hongrois et les Polonais. Au moment même où Kara-Mustafa préparait l'expédition contre Vienne, la république avait payé la moitié des 80,000 ducats, montant des indemnités stipulées (2). Mais après la délivrance de Vienne, cédant aux invitations répétées de l'Autriche et de la Pologne, et surtout aux instances du pape, elle entra dans une sainte ligue avec ces puissances contre les Ottomans. C'était maintenant la quatorzième croisade prêchée par les papes contre les Turcs; il s'agissait encore de défendre la foi, la liberté, la civilisation de l'Europe contre la barbarie des enfants de Mohammed. Le jour de saint Marc [25 avril 1684], au moment où le doge Giustiniani avec l'ambassadeur impérial comte Thurn assistait à la grand'messe, arriva de Linz un page de l'ambassadeur vénitien à la cour de Vienne, avec le traité signé par l'empereur et le roi de Pologne; à l'issue de la cérémonie religieuse, la guerre fut proclamée contre la Porte, et le procuratore Francesco Morosini, qui déjà deux fois avait été investi du commandement supérieur contre les Ottomans dans l'Archipel et à Candie, fut déclaré capitaine-général de la république; sous lui le comte Stasaldo, du Frioul, eut le commandement des troupes de terre, Alessandro Molino, celui de la flotte; Domenico Mocenigo fut nommé provveditore straordinario delle armi, et Antonio Zeno, provveditore de Cattaro. A Constantinople la guerre ne fut dénoncée que deux mois et demi plus tard par l'ambassadeur Capello, qui se fit accompagner par l'interprète Tarsia chez le kaimakam, le 15 juillet, jour même où le duc de Lorraine commençait le siége d'Ofen. C'était la première fois que la république adressait une déclaration de guerre à la Porte, au lieu de la recevoir (1). A peine se fut-il acquitté de sa mission, le bayle se fit raser la barbe et les cheveux, et s'enfuit secrètement sur une barque rapide de Chios. Les frères Tarsia, interprètes vénitiens, furent incarcérés. Les Vénitiens engagèrent les hostilités en Dalmatie, où dès la fin de l'automne précédent les Morlaques s'étaient mis en possession de Vrana, Ostroviz, Carino, Nadino, Scardona et Macarsca, ainsi que de Primorgia, chef-lieu de canton (2). Maintenant sous les ordres de leur chef Janko, ils tombèrent sur Licca, la Corbasie, la Bosnie et l'Albanie, s'emparèrent de Duare, de Risano, et saccagèrent Rimnich. Ceux de Sebenico enlevèrent un chambellan turc avec cinquante hommes; les Heiduques de Cattaro mirent le feu à Morigno, d'autres se jetèrent vers Glumaz, et poussèrent leurs courses jusque sous Clin, où ils en vinrent aux mains avec les segbans et les feudataires. Zeno rassembla les hommes du canton de Pastrowich et de Perosto, et dévasta le pays jusqu'aux environs de Castelnuovo. Sur mer, Morosini avait ouvert la campagne en opérant un débarquement à Santa-Maura [20 juillet 1684]. La place présentant l'aspect d'un hexagone irrégulier, protégée par quatre bastions et trois tours, baignée au nord et au sud par la mer, et séparée de la terre à l'est par un fossé plein d'eau, aboutissant à ses deux extrémités sur la mer, ne se rattache à l'île que du côté de l'occident, et communique avec Amaxichi, la capitale, au moyen d'un aqueduc de trois cent soixante arceaux et de quelques ponts, dont Benedetto Pesaro s'était rendu maître après une lutte acharnée, quand il fit la conquête de Santa-Maura sous Bajesid II. Cinq jours après

(1) Cantemir Moh. IV, p. 11.
(2) Beregani, Historia delle guerre d'Europa, t. II, p. 12[illegible].

(1) Beregani, p. 141.
(2) Rel. di Costantinopoli, cod. de la bibliothèque de la cour impériale, n° 882, p. 116.

le débarquement les batteries étaient armées ; deux mortiers de cinquante ouvrirent le feu à l'est, et six grosses pièces sur le côté de la terre, après que la sommation emphatique de Morosini eut rencontré un refus bien décidé, mais en termes polis du commandant turc, Bekir-Aga : « Le refuge que vous avez accordé aux corsaires et aux pirates, disait Morosini, a irrité notre prince glorieux et invincible ; les premiers éclats de sa colère vont frapper vos têtes (1). » Bekiraga repondit : « Relativement aux vaisseaux, nous faisons ce qui est nécessaire, et nous agissons comme vous-mêmes ; quant à nous chasser de nos demeures, c'est autre chose. » Toutefois le seizième jour du siége [8 août], la garnison forte de sept cents hommes sortit de la place, et cent vingt esclaves chrétiens furent délivrés. Mais les Vénitiens avaient perdu trois de leurs ingénieurs les plus distingués, Bissich, Benoni et Gagliardi. Grâce à leur nouvelle conquête, ils se trouvèrent maîtres des îles situées dans le grand golfe, derrière Santa-Maura (2). Prevesa devait tomber bientôt après. Le 21 septembre, les Vénitiens entrèrent dans le havre de Vathi, au-dessous de Prevesa. Le commandant de cette place fit de vains efforts pour empêcher le débarquement du comte Strasoldo. Après une canonnade de sept jours l'assaut allait être livré le huitième, quand la bannière blanche flotta sur les remparts ; six cents hommes sortirent librement de la place, mais trente seulement purent emporter leurs armes et leurs bagages (3). Molino n'eut pas autant de succès dans l'archipel, où le kapudan-pascha Mustafa rançonna deux fois Tine, et s'échappa au moment où l'amiral vénitien croyait le tenir bien enveloppé près de Chios. Enfin une tempête dispersa la flotte de la république devant Scopulo [24 octobre], et deux grands vaisseaux se brisèrent sur des rochers; là périt le commandant Grimani (4).

Dans le but de relever la marine ottomane dont la décadence était sensible depuis quelque temps, le grand amiral et favori Mustafa avait donné le titre de princes de la mer à plusieurs hommes riches, en leur imposant l'obligation de construire des galères à leurs frais. Comme la plupart n'entendaient rien aux constructions navales et négligèrent de s'acquitter de leur nouveau devoir, on confisqua leurs biens, et le produit de la vente à l'encan fut versé dans la caisse de l'amirauté ; le trésor impérial fournit en outre la somme de 1,400 bourses. Ce fut avec la flotte équipée à l'aide de toutes ces ressources que le kapudan-pascha parut cet été dans l'archipel ; ses premiers soins s'appliquèrent à l'élévation d'un château sur l'île d'Orak, située dans le voisinage de Phocée, et d'un bastion en face du phare de Chios. Depuis long-temps les grands amiraux en dirigeant la caravane annuelle de l'archipel, n'étaient point descendus plus loin que le canal de Samos. Mustafa gouverna jusqu'à Rhodes, pour construire un kœschk en face de la tour des Arabes. Puis il escorta à travers le canal de Samos les convois de vaisseaux marchands de Rosette, Damiette et Alexandrie, frétés pour Constantinople, qui, par crainte des garde-côtes vénitiens en station dans les eaux de Samos, se tenaient immobiles dans le port de Kekwe. Derrière Chios, il rencontra l'amiral vénitien Molino, et ordonna aux capitaines de la flotte de lui donner la chasse. Mais deux seulement eurent le courage de se lancer à la poursuite de Molino, Diw-Suleiman-Pascha et Abdulkadir-Pacha, fameux sous le nom de Mezza Mama. Molino leur échappa, et la flotte jeta l'ancre devant le port de Terfil à Chios. Là le kapudan-pascha réunit les princes de la mer en diwan sur le vaisseau amiral, et traitant de lâche Mezza Mama, aussi bien que les autres, d'une masse qu'il tenait à la main, il frappa le vaillant marin, et fit appliquer de cent à cinq cents coups de bâton au reste des capitaines de la flotte (1). Les capitaines rejetèrent toute la faute sur Hasan-Beg, fils de Mariol-Mustafa-Paschasade ; déjà l'amiral avait ordonné de le pendre aux vergues du vaisseau amiral, quand Mezza Mama se jeta à ses

(1) La lettre est tout au long dans Locatelli, p. 53 et 54.

(2) Locatelli, p. 65.

(3) Locatelli, Beregani, Contarini, et le relazioni.

(4) Beregani, Contarini.

(1) Mouradjea d'Ohsson, t. vii, p. 206.

pieds et obtint à force de prières la commutation de la sentence de mort en mille coups de bâton. A défaut d'exploits militaires, ces rudes traitements firent un nom à ce grand amiral, qui acquit parmi le peuple la réputation de restaurateur de la discipline et de l'ordre sur la flotte. Les états barbaresques témoignèrent aussi de leur respect par les présents qu'ils lui offrirent annuellement, ainsi qu'au sultan.

La malheureuse expédition de Vienne avait rapproché le diwan du cabinet français, qui était en guerre soutenue avec l'Autriche. L'ambassadeur français Guilleragues obtint quelques fermans avantageux, sans pourtant parvenir à la satisfaction demandée pour les débats relatifs au sofa. Sur ce sujet, il lui fut répondu que l'on verrait, que l'on examinerait la chose au retour du sultan d'Andrinople. Le 5 octobre 1684, M. de Guilleragues fit enfin son entrée dans Andrinople, avec huit carrosses et cinquante-deux voitures de bagages, suivi de tous les négociants de sa nation, escorté par le tschausch-baschi et le silihdar, avec soixante tschauschs et un régiment de janitschares. Vingt maisons furent assignées pour ses logements et ceux de sa suite, composée de plus de deux cents personnes. Le grand vesir le reçut avec beaucoup de courtoisie et de grandes démonstrations de joie; on lui donna trente chevaux. Pour la première fois l'honneur du sofa fut accordé à un ambassadeur européen, depuis Mohammed-Kœprili; c'est-à-dire que son siége fut placé de niveau avec les coussins où s'étendait le grand vesir (1). Il demanda qu'à ce renouvellement de la capitulation fut ajoutée une clause qui assurât au roi de France la protection des saints lieux dans la Terre promise; il reçut les meilleures assurances. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Sandwich, qui avait envoyé un interprète à Andrinople, pour obtenir la permission de se rendre en cette ville, n'atteignit pas l'objet de ses désirs. La situation critique de la Porte, qui ne s'était jamais trouvée ainsi engagée dans une lutte avec quatre puissances chrétiennes à la fois, la rendit aussi plus disposée à donner des promesses à l'envoyé russe, qui demandait maintenant des secours contre la Pologne (1). La politique actuelle de la Russie accrut l'influence et le crédit des Grecs (2). L'on toléra aussi la protection dont le résident hollandais Colier couvrit les deux interprètes impériaux revenus de Vienne, les Grecs Janaki Porphyrita et Georges Cleronome, et son intervention en faveur de la famille du premier interprète impérial, Mamucca della Torre, incarcérée à Constantinople, que l'empereur lui avait recommandée par une lettre particulière écrite de Linz (3). L'envoyé de Tœkœli, qui apporta le tribut promis en or, reçut sept kaftans brodés en or.

Les préparatifs de guerre auxquels on se livra dans l'hiver pour la campagne prochaine étaient immenses; rarement on avait vu réunir autant de troupes et disposer de tels approvisionnements. Les janitschares nouvellement inscrits étaient à la vérité de jeunes garçons pour la plupart; mais l'armée rassemblée à Belgrad s'élevait à quatre-vingt mille hommes. Dans l'espace de deux mois, à partir du premier janvier 1685, devaient être livrés trois cent mille flèches et soixante mille bois de lances. Il se trouvait dans les places frontières quarante mille quintaux de poudre; les inspecteurs des moulins à poudre de Constantinople, Gallipoli et Temesvar, furent chargés en outre de fournir une quantité de cette espèce de munitions. Le trésor fit passer au serasker, qui était à Babataghi 220 bourses aux troupes égyptiennes cantonnées en Hongrie, 150 en avance sur la solde à payer pour leur pays, 150 au gouverneur de Diarbekr, 30 à celui d'Adana, Ahmed-Pascha, 30 également au beglerbeg de Neuhæusel, Hasan-Pascha. Des vivres furent aussi expédiés de Constantinople en Crète, qui en manquait, et à Chios; trois mille janitschares tirés de Bosnie furent envoyés à Ofen pour en former la garnison,

(1) Flassan, l. c., p. 94.

(1) Rel. di Costantinopoli, 12 agosto 1684. Codex hist. prof. n° 869, p. 96.

(2) Rel. di Costantinopoli, agosto 1684. Codex hist. prof. p. 99.

(3) Litteræ Leopoldi dd. Lincii, 22 febr. 1684, commendatitiæ ad Colier pro interpretibus Porphyrita, Cleronomo, conjuge et liber. Mamuccæ della Torre.

avec une solde de 3 aspres par jour; et comme les deux dernières campagnes avaient jeté un grand désordre dans les chancelleries des frontières, qui, devant assurer le paiement des troupes de ces cantons, se trouvaient hors d'état de suffire à la solde des corps d'Ofen, de Kanischa, Jenœ, Erlau et Neuhæusel, le trésor public vint à leur aide en leur avançant 600 bourses. Pour l'approvisionnement si important de Neuhæusel, le nureddin des Tatares dut fournir douze mille kilos sur les grains achetés à Erlau, et l'on remit encore au roi des Kruczes, Emerich Tœkœli, 50,000 piastres pour qu'il se procurât dix mille boisseaux de blé et la même quantité d'orge. A Belgrad étaient accumulées des munitions de guerre pour une armée de vingt mille hommes pendant sept ans; on y comptait six cent quarante canons (1). On attendait d'Alger, de Tunis et de Tripoli, pour le printemps, vingt-cinq vaisseaux de guerre (2). Le chan tatare seul s'excusa de ne pouvoir envoyer que deux mille cavaliers, au lieu de dix mille qu'on lui demandait, parce qu'il avait besoin de forces considérables pour les opposer aux Cosaques et aux Polonais (3). On renouvela les ordres adressés dans tout l'empire dès l'année précédente, pour que les champs fussent doublement ensemencés et que les wakfes laissés incultes fussent cédés à d'autres laboureurs. Le gouverneur de Damas, Ibrahim-Pascha, qui tardait à transporter ses levées en masse d'Asie en Europe, avait reçu du trésor un secours de 100 bourses; comme les expéditions se firent encore avec lenteur, on accusa sa négligence, et à peine arrivé à Andrinople, il fut déposé et incarcéré; son kiaja fut arrêté aussi et ne put obtenir sa liberté qu'en donnant 150 bourses. Tous les équipages du gouverneur, ses tentes et ses baraques militaires, ses chevaux et ses mules furent inventoriés et remis plus tard à Schahin-Aga, premier valet de chambre du sultan, nommé au commandement de Damas. Pour la solde des équipages des dix-neuf vaisseaux de guerre, des quinze galères nouvellement construites et de la garnison d'Assow, le trésor privé du sultan avança 1,467 bourses. Les commandants de Candie et de Caminiec furent changés. A la place de Mohammed-Pascha, blessé d'un coup de canon, Bikiu-Mustafa-Pascha fut envoyé à Caminiec, et Ahmed-Pascha Burunsis, déposé pour ses iniquités, fut remplacé à Candie par le rusnamedschi Feid-Mustafa-Efendi. Le sandschakbeg de Boli, Ferhadsade-Ahmed-Pascha, dont les extorsions avaient soulevé de nombreuses plaintes, fut arrêté à Andrinople, comme il entrait avec ses troupes, et aussitôt exécuté en présence du sultan.

Les Ottomans accoutumés jusqu'alors à prendre l'offensive et à envelopper les cités ennemies, s'occupèrent maintenant d'opposer à la fois de la résistance à la Pologne, à Venise et à l'empereur, et de défendre l'empire avec trois armées; l'histoire de la sainte ligue nous la montre attaquant les Ottomans sur quatre points, du côté de la Pologne, de la Hongrie, de la Dalmatie et de la Morée. Jusqu'alors la Russie avait été retenue au moyen de manœuvres diplomatiques. Des tschauschs envoyés l'année précédente à Moscou et en Perse essayèrent d'affermir la paix (1). Le résident polonais Proski, traîné jusque sous les murs de Vienne, puis mis en liberté, fut mandé devant le grand vesir, et d'après ses conseils une lettre contenant des propositions pacifiques fut adressée par un tschausch à Zolkiew, au roi de Pologne, dont les dispositions pouvaient donner quelques espérances, attendu que l'année précédente, après avoir inutilement assiégé Chocim et tenté vainement de passer le Dniester, il avait été réduit à se retirer (2). La lettre resta sans réponse; Proski fut envoyé à Isakdschi, auprès de Suleiman-Pascha, serasker contre la Podolie.

Le 21 mars 1685, le nouveau provveditore de Dalmatie, Pietro Valiero, ouvrit la campagne en Dalmatie en menant sept mille Morlaques et six cents fantassins vénitiens

(1) Relaz. di Costantinopoli. Codex 892, p. 212. 1685.

(2) Cod. 883, p. 24, 21 febr. 1685.

(3) Rel. di Costantinop. Codex 883, p. 228.

(1) Beregani, historia delle guerre d'Europa, t. I, p. 252.

(2) Garzoni, historia della republ. di Venezia, p. 74 et 75.

sous les murs de Sign. Le pascha de Bosnie, avec les troupes de l'Herzegovina et de Corbavie, s'avança au secours de la place. Les Morlaques furent battus. Valiero se vit réduit à lever le siége en abandonnant ses trois mortiers. Outre les Morlaques, anciens sujets de la Porte, les Vénitiens avaient encore poussé à des mouvements hostiles les habitants de Maina et ceux du mont Chimarra; avec ces trois peuplades chrétiennes montagnardes, la république porta de rudes coups à l'empire ottoman, qui sentit ainsi déchirer ses entrailles. Les Mainotes, impatients du joug appesanti par les forts élevés sous Ahmed-Kœprili, le secouèrent et attaquèrent Sawosch-Pascha, gouverneur de Morée, qui marchait contre eux avec dix mille hommes: les Turcs furent défaits et laissèrent deux mille morts sur le champ de bataille (1). Les Chimarriotes, fatigués des exactions dont on les accablait, tuèrent leurs oppresseurs dont ils envoyèrent les têtes aux Vénitiens: la république les encouragea et leur adressa des présents avec des promesses de secours (2). De leur côté les Turcs armèrent les marins des rochers Acrocérauniens, les corsaires de Dolcigno et de Castelnuovo, qui débarquèrent sur les îles du canal de Corzola et Narenta, et enlevèrent des esclaves (3). Dans l'île d'Opus, formée par la Narenta, le provéditore Valiero avait élevé des ouvrages de fortification l'année précédente. A deux milles au nord de cette île s'élève la tour de Norin, éloignée de cinq milles encore de Ciclut, résidence de l'aga turc. Valerio s'était emparé de la tour de Norin, et au moyen de ce poste et des ouvrages d'Opus il gênait les mouvements de l'aga de Ciclut (4). A Mana aussi, à vingt-quatre milles au sud de Zara, et à Ostroviz, à cinquante milles plus avant dans les terres, furent élevées des fortifications. Les Morlaques enlevèrent huit cent six chevaux et plus de cent cinquante têtes de bétail, et entraînèrent comme esclaves autant d'habitants du territoire de Zappa, désolé par l'incendie (5).

En Hongrie, pendant l'hiver, les Turcs avaient obtenu quelques avantages et enlevé du butin; mille Tatares, pénétrant dans l'île de Saint-André, située au-dessus d'Ofen, où étaient établis les hôpitaux des impériaux, avaient haché neuf cents malades et enlevé cinq cents soldats chargés de la garde des bagages (1). Dans l'île de Sainte-Marguerite, à un mille au-dessus d'Ofen, ils avaient surpris environ mille hommes dispersés sur une surface de sept milles, les voitures des malades et les bagages du comte Piccolomini. Waizen même retomba au pouvoir des Turcs, qui parurent sous les remparts au nombre de cinq cents tout au plus, tirés des places d'Ofen, Erlau et Novigrad; la garnison, quoique bien supérieure, évacua la place, soit par suite d'intelligences entre les Hongrois et les Ottomans, soit par la faute du commandant Boserzki. La garnison, qui se retirait, fut en grande partie taillée en pièces; sa lâcheté offrait aux Turcs une trop belle occasion de venger la violation de la capitulation de Verovitz, dont les Croates s'étaient rendus coupables l'année précédente (2). Maintenant les troupes postées dans Verovitz coupèrent aux Turcs les communications avec Kanischa, et le général Heisler empêcha la plupart des convois d'arriver à Neuhæusel, de sorte qu'une extrême disette de vivres se fit sentir dans cette place, et la garnison s'agita. Après que Szolnok et Szarvas furent tombés entre les mains d'Heisler, les troupes de ce général en vinrent aux mains avec celles d'Ismaïl-Pascha, beglerbeg de Roumili: les Turcs saisirent quelque butin, mais Ismaïl n'en fut pas moins réduit à se replier sur Temesvar (3). Heisler échoua dans son projet de surprendre Szegedin, et plus tard Waizen (4). Les Turcs ne furent pas plus heureux dans leurs tentatives sur Raab et Wissegrad: ils canonnèrent cette dernière place durant onze jours, puis brûlèrent ses faubourgs ainsi qu'Heisler avait fait devant Waizen. Ce fut seulement vers le

(1) [illegible], l. i, p. 171.
(2) Ibid., p. 273.
(3) Ibid., p. 244.
(4) Ibid., p. 249.
(5) Boethius, l. ii, p. 64.

(1) Guerre des Turcs et triomphe des chrétiens, p. 68.
(2) Boethius, l. i, p. 331.
(3) Raschid, l. i, fol. 110.
(4) Ibid. et Boethius, l. ii, p. 27.

milieu du mois de juillet que l'armée impériale commença ses grandes opérations; l'armée turque se mit en mouvement quinze jours plus tard encore. Les forces chrétiennes agirent dans cette campagne en trois corps : le premier en Hongrie, sous les ordres du duc de Lorraine, réunissait cinquante mille hommes; le second, commandé par le comte Leslie, en comprenait trente mille sur les frontières de Croatie et de Styrie; le troisième, dirigé par le lieutenant feld-maréchal Schulz, présentait une masse de vingt-cinq mille hommes dans la Haute-Hongrie. Le duc de Lorraine, après avoir fait mine de menacer Neograd, s'avança de Gran contre Neuhæusel. Quelques jours avant son arrivée était mort le beglerbeg Hasan, long-temps la terreur de la frontière hongroise et surtout de la ville de Freystadt; quelques instants avant d'expirer, il s'était dit en prenant sa barbe : « Je vois bien qu'il n'y a plus de succès à espérer contre les chrétiens. » Les travaux du siége furent poussés de deux côtés par le duc de Lorraine et par l'électeur de Bavière, ou plutôt par le général Sereni; des troupes bavaroises et polonaises, commandées par le prince de Hanovre, des Franconiens sous le prince de Waldeck, des soldats de la Souabe et de Luneburg, partageaient les fatigues et la gloire du siége. Lorsque, le vingt-troisième jour du siége, tout était prêt pour l'assaut, le duc de Lorraine, voulant épargner l'effusion du sang, envoya un trompette et un interprète porter une sommation dans la place. Le commandant répondit que les clefs de Neuhæusel n'étaient pas en sa possession, mais bien entre les mains du pascha d'Ofen. Sept jours après arriva la nouvelle que le serasker Ibrahim-Pascha assiégeait Gran avec quatre mille hommes. En vertu d'ordres venus de Vienne, dix-neuf mille hommes durent rester devant Neuhæusel, tandis que le duc de Lorraine marcherait avec le reste de l'armée au secours de Gran. Cette place était investie par le serasker, qui avait tracé une double ligne autour de ses murailles, et la canonnait avec avec sept batteries. Le duc se mit en mouvement de Neuhæusel, et le 16 août il attaqua le camp des Turcs : ceux-ci reconnaissant l'immense supériorité de l'ennemi se retirèrent, en abandonnant une prodigieuse quantité de munitions.

Cependant à Neuhæusel les cinq batteries avaient été poussées jusqu'au fossé; alors elles foudroyèrent les remparts, et le 19 août l'assaut fut livré. Au milieu du combat, les assiégés arborèrent le drapeau blanc, mais les impériaux, emportés par la fureur, ne tinrent nul compte de ce signe de soumission et immolèrent tout ce qu'ils rencontraient, de sorte que, de trois mille hommes dont se composait la garnison, deux cents seulement survécurent. La tête du pascha, plantée sur une longue perche, fut exposée à la porte de Vienne; quarante prisonniers chrétiens furent délivrés, les femmes et les enfants turcs vendus à des seigneurs impériaux. Les quatre-vingt-treize canons dont on s'empara venaient pour la plupart des Allemands; ils avaient été fondus sous Maximilien et Rodolph II, Ferdinand III et Jean Frédérick de Saxe.

Le plus magnifique trophée de Neuhæusel fut la grande bannière de la place : longue de dix-huit pieds et large de dix, elle ne pouvait être portée par aucun homme, et on l'avait fixée sur un piédestal. Elle était en étoffe de soie verte du plus beau tissu, de la même couleur que le drapeau sacré du Prophète. Le markgraf de Baden en fit don aux Etats du cercle de Souabe. Si la perte de Neuhæusel avait jeté l'alarme dans la chrétienté vingt-deux ans auparavant, la reprise de cette ville remplit de joie toute l'Allemagne, la Pologne et l'Italie; il y eut des réjouissances à Nuremberg, Frankfort, Breslau, Stuttgard, Hamburg, Lubeck, Brussel, Naples (1). Le kislaraga employa les plus grands ménagements pour apprendre la chute de Neuhæusel au sultan, qui s'en consola par la pensée qu'Ofen n'était pas encore assiégé (2). Le serasker Ibrahim envoya un de ses affidés, Ahmed-Tschelebi, porter au duc de Lorraine une lettre contenant des propositions pacifiques (3); il n'y fut point fait de

(1) Voyez la description de ces fêtes dans Boethius, l. II, p. 134-139.

(2) Relaz. di Costantinopoli. Cod. hist. prof 883, p. 332.

(3) Cantemir-Moh. IV, § 115.

réponse, non plus qu'aux offres adressées en même temps à Vienne par Tœkœli. Tandis que l'armée de Hongrie se signalait devant Gran et devant Neuhæusel, celle de Croatie, sous les ordres de Leslie et d'Herberstein, cueillait aussi des lauriers. Joseph, comte d'Herberstein, général de Carlstadt, avec mille fantassins et trois cents cavaliers, pénétra dans la Licca et dans la Corbavie, emporta et rasa Wuniz (22 juillet 1685), ravagea la vallée d'Udwina. De son côté, le comte Leslie avait marché pour surprendre Essek et brûler le grand pont : avec dix-sept cents cavaliers et deux mille Croates, il campa dans la plaine devant Essek, emporta d'assaut la ville fortifiée et mit le feu au pont de trois mille cents pas construit par Suleiman ; la partie seule de cet ouvrage, conduisant par le marais de ce côté de la Drau, fut dévorée par les flammes ; mais au-delà du fleuve, ce fut dans Essek même que l'incendie exerça ses ravages, et les troupes impériales furent saisies d'une terreur si subite que les Turcs l'attribuèrent à l'apparition du Prophète lui-même (1). Les garnisons turques de Costanoviz, Jesenoviz, Gradiska, qui étaient accourues, poursuivirent les Croates dans leur fuite précipitée (2). Un mois après, Leslie entreprit une autre expédition contre la Licca ; il ordonna aux colonels Orschitz et Purgstall de marcher sur le château de Gretenar, le brûla, campa sur la Liccavoda, investit Budak, capitale de la Licca, ravagea tous les alentours, s'avança ensuite sur Serbaz, dans la direction de Novi et de Ribnik, poussa jusqu'à Bellay, et revint ensuite à Carlstadt par Peruschin. Plus de quatre mille maisons avaient été réduites en cendres dans cette expédition. Le lieutenant feld-maréchal comte Pallfy conquit Dubiza. Le ban de Croatie, comte Erdœdy, arrêté par le gonflement des eaux de l'Unna dans son plan d'attaque contre Krupa, se porta contre Belássna avec le comte Mathias Strasoldo, prit et abandonna cette place, brûla Ozazin, Mutinisa, Troczad, et revint à Carlstadt chargé de butin, après une expédition de douze jours (2). Dans la Haute-Hongrie les commandants turcs de Novigrad et de Wissegrad firent sauter eux-mêmes les fortifications de leurs places en les abandonnant ; Waizen fut livré aux flammes. Le général Schulz enleva Ungwar, Crasnahorka et Eperies à Tœkœli.

Tœkœli, roi de Transylvanie, Scherban et Démétrius Cantacuzène, woiwodes de Moldavie et de Valachie, s'étaient attiré tous trois le mécontentement du grand vesir. Déjà son prédécesseur, Kara-Mustafa, avait rejeté sur Tœkœli la faute de la triste issue du siége de Vienne ; maintenant Ibrahim lui attribua aussi les désastres des deux dernières campagnes. Le pascha de Wardein manda auprès de lui le roi des Kruczes, qui, sans défiance, s'y rendit avec sept mille cavaliers, fut aussitôt chargé de chaînes et emmené à Constantinople. Irrité de ce traitement envers son chef, Petrozzi livra Kaschau au feld-maréchal Caprara. Les deux Cantacuzènes devaient être déposés : Démétrius, woiwode de Moldavie, à cause de sa lourdeur d'esprit et de son inexpérience ; Scherban, prince de Valachie, parce que son caractère entreprenant l'avait rendu suspect. Le dernier parvint à calmer le grand vesir au moyen d'une somme d'argent ; quant à Démétrius, il lui fallut céder la place à Constantin Cantemir, fils de Théodore Cantemir, qui tirait son origine de la famille tatare Noghai de ce nom. Sous les woiwodes Ghika, Dabiza et Dukas, porte-glaive, puis commissaire et guide de l'armée turque dans l'expédition de Chocim, il fut confirmé dans ses emplois par Petreischik, successeur de Dukas sur le trône princier de Moldavie, puis nommé serdar de Moldavie. Reconnu en cette qualité par Dukas à son second avénement au pouvoir suprême, ensuite persécuté par Démétrius Cantacuzène, il avait fini par être nommé prince de Moldavie (1). Sa confirmation dans cette dignité lui avait coûté 220 bourses ou 100,000 piastres (2). Sobieski essaya d'ébranler la fidélité de Cantemir envers la Porte, et celui-ci représenta inutilement au roi qu'une invasion des Polonais en Moldavie resterait sans résultat tant qu'ils

(1|) Cod. 883, p. 881. Bibliothèque de la cour: impériale.
(2) Tœkœli, t. II, p. 364.

(1) Cantemir-Mob. IV, not. 23 Cod. 882, de la bibliothèque impériale. Marzo 1684.
(2) Cod. 883, p. 34.

ne seraient pas en possession de Caminiec. Sobieski passa le Dniester, et se trouva bientôt à Bojan en vue de l'armée ottomane réunissant alors vingt-cinq mille Turcs commandés par le serdar Suleiman, cinquante mille Tatares sous les ordres de Selim-Giraï, chan des Tatares, et cinq mille Moldaves conduits par Cantemir. Ce dernier, dévoué aux Polonais dans le fond du cœur, leur donnait de secrets avis. Néanmoins ils l'attaquèrent d'abord à Bojan, soit par malentendu, soit qu'il leur fût suspect ; sa défense vigoureuse contribua puissamment à la défaite des Polonais, dont six mille furent tués dans l'espace d'une heure, tandis que cinq mille Cosaques se rendaient prisonniers (1). La Porte, pressée par les trois puissances de la sainte alliance, l'Autriche, Venise et la Pologne, et voulant s'assurer au moins un allié et un ami, tourna toute son attention sur la France et sur la Russie. L'ambassadeur français fut traité avec la plus grande distinction ; on lui montra beaucoup de condescendance : outre les honneurs du sofa si long-temps contestés, M. de Guilleragues obtint encore plusieurs fermans en faveur de sujets français et du commerce de ses nationaux ; l'une de ces ordonnances défendait aux galères des pirates africains d'attaquer les bâtiments français sous le canon des ports ottomans, et enjoignait aux autorités locales de soutenir les Français dans leurs réclamations d'objets enlevés de la sorte ; une seconde assurait la franchise de l'ambassadeur quant aux droits de douane (2) ; une troisième promettait au roi de France le droit de patronat sur les saints lieux dans la Terre promise (3). Ce qui assura l'exécution du premier ferman à Tripoli, ce fut moins l'exhibition de la signature du sultan que l'apparition de l'amiral d'Estrées, dont les vaisseaux lancèrent des bombes dans ce repaire de pirates (4). Le représentant du roi de France mourut bientôt après d'une attaque d'apoplexie (1) [2 mars 1685]. Le négociant français Fabre traita les affaires de la France jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur, le conseiller au parlement Girardin, qui se présenta le 11 janvier 1686. Avant l'entrée du vaisseau de ligne *Le Vaillant* dans le port de Constantinople, Girardin, qui était à bord, fit demander au kaimakam si le sérail rendrait le salut du vaisseau coup pour coup ; parce que, dans le cas contraire, il n'offrirait pas cet hommage. Le kaimakam répondit que le sérail était complètement étranger à ces sortes de politesse ; et, en effet, jamais le palais impérial n'a rendu le salut. A l'audience, l'ambassadeur siégea sur un tabouret de velours rouge placé au niveau des coussins du grand vesir (2). Il obtint l'autorisation de faire rebâtir trois églises à Alep, Galata et Milo ; déjà l'on avait permis aux Français de relever les temples de Saint-Georges et de saint Louis à Galata, tandis que toute faveur de ce genre avait été complètement refusée à l'ambassadeur impérial comte Leslie (3). La Russie, à laquelle avait été adressé un tschausch, envoya un ambassadeur qui offrit le renouvellement des capitulations, à la condition d'abandon de territoires dans le canton de Kiow (4) ; il obtint pour ses coreligionnaires la faculté de reconstruire un temple grec (5). Cette année l'orthodoxie musulmane fit deux pertes cruelles dans la personne du juge impitoyable Bejasisade, et dans celle du prédicateur de la cour Wani [1er octobre 1685]. Bientôt après mourut aussi la mère de Scherban, prince de Valachie, et le frère de celui-ci, Mathieu Cantacuzène.

Deux événements bien plus graves furent l'exécution du serasker en Hongrie, Ibrahim-Scheitan, et la déposition du grand vesir Kara-Ibrahim. On reprocha au premier l'envoi de son affidé Ahmed-Tschelebi avec des

(1) Cantemir Mob. IV, § 120-125 et note 23. Relaz. di Costantinopoli, dans le Cod. 884, p. 650 de la bibliothèque impériale.

(2) Flassan, l. IV, p. 92.

(3) Rel. di Costantinopoli, cod. 883, p. 278.

(4) Voyage de Lamotraye à la Haye, 1727. l. I, p. 106.

(1) D'après la rel. le 2 mars, et d'après Flassan, le 5 mars 1684 ; voyez d'Arvieux, l. VI, p. 468.

(2) Flassan, l. IV, p. 92.

(3) Cod. 884, p. 571. 1686.

(4) Mai 1686. Cod. 884, p. 501.

(5) Cod. 884. 1686. p. 562 et 564. Bibliothèque de la cour.

propositions pacifiques au duc de Lorraine, et la perte de Neuhæusel. C'étaient là des crimes d'état qui déterminèrent la condamnation capitale, et la sentence fut exécutée par le grand chambellan Abdisade-Mohammed-Aga, à Belgrad, où le serdar avait été appelé après l'achèvement des réparations aux fortifications d'Essek (1). Le grand vesir réservait un sort pareil au serasker contre la Pologne; il l'appela donc à Constantinople, sous prétexte qu'étant malade lui-même il avait besoin de l'employer dans les affaires. Mais Suleiman, esprit pénétrant et subtil, formé depuis long-temps aux intrigues, sut faire agir le kislaraga, son ami, adversaire du grand vesir, et prévint celui-ci. Ibrahim, qui ne pouvait se hasarder à faire couper tout-à-coup la tête au vainqueur de Bojan, le destinait à la dignité de serasker en Hongrie, à la place de celui qui venait d'être immolé, ne doutant pas que la première défaite dans cette contrée ne lui offrît un excellent motif pour le frapper de mort. Suleiman, informé par son ami Jusuf, le kislaraga, du piége qu'on lui tendait, se fit introduire auprès du sultan, reçut avec une attitude profondément soumise et les marques d'une gratitude infinie les éloges du sultan sur son courage, et sa nomination comme serasker en Hongrie; mais il osa représenter très-humblement que les troupes en Hongrie, accablées par les désastres de Vienne, Parkany, Hamsabeg, Gran et Neuhæusel, avaient besoin pour se relever, sinon de la présence du sultan, au moins de celle du grand vesir. Le sultan, tout indécis, garda le silence; le kislaraga le détermina à une résolution, en faisant observer que Suleiman-Aga était digne de tenir le sceau de l'empire bien plus qu'Ibrahim, qui, n'ayant ni les qualités de l'homme d'état, ni celles du général, dissimulait son incapacité à se charger du commandement suprême en prétextant continuellement son état maladif (2). Au premier jour de diwan, le grand cafetier de la sultane Chasseki, Hadschi-Mohammed-Aga, vint présenter le chatti-schérif de la déposition, et remit aussitôt le sceau à Suleiman-Pascha (3).

(1) Raschid, l. c., fol. 122.
(2) Cantemir Moh. IV, § 131.
(3) Raschid, l. c., fol. 122.

Kara-Ibrahim obtint d'abord la permission de se rendre en pélerinage à la Mecque et de rester un peu à Skutari; mais bientôt après il fut exilé à Rhodes, et l'on confisqua 3,000 bourses sur sa fortune (1). Toutefois le grand vesir lui donna quinze bourses, et le fit partir pour Rhodes avec douze esclaves des deux sexes. L'exilé ne tarda pas à être accusé d'intelligence avec les rebelles d'Asie, et, que ce crime fût réel ou supposé, il subit le supplice du cordon (2) [décemb. 1685]. La nomination de Suleiman à la première dignité de l'empire fut le salut de Tœkœli, qui, sous Ibrahim, voyait la mort suspendue sur sa tête (3). Son argent et ses équipages, mis sous le séquestre, lui furent restitués; et, au milieu des déclamations contre l'ambition criminelle de Kara-Mustafa et l'incapacité de Kara-Ibrahim, le crédit de Suleiman et de son protégé, le roi des Kruczes, s'affermit de plus en plus (4). Les mesures de Suleiman annoncèrent en effet un grand vesir actif, sage et prudent, propre aux affaires de l'administration et aux fonctions du commandement militaire. Il recommanda au defterdar une ponctualité rigoureuse dans le paiement des troupes, dont la solde était arriérée de trois mois (5); mais pour lui en procurer les moyens, dans l'état d'épuisement des finances, il ordonna d'altérer les monnaies, et cent onces d'argent reçurent un alliage de quarante onces de cuivre (6). Il reçut du trésor privé du sultan 2,000 bourses d'argent pour la prochaine campagne. En politique adroit, il donna de belles paroles à tout le monde, et surtout aux Hongrois, dont il avait fortement encouragé la rébellion alors qu'il était kiaja d'Ahmed-Kœprili (7). Il congédia le résident polonais Proski avec la plus grande courtoisie, et lui fit présent d'un beau cheval. L'envoyé russe repartit pour son pays, emmenant avec lui trois cent quarante prisonniers délivrés d'es-

(1) Relat. di Costantinopoli, Cod. 884, p. 489.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem, p. 452.
(4) Cantemir Moham. IV, § 132.
(5) Relat. di Costantinopoli, cod. hist prof. 884, p. 402.
(6) Raschid, l. c., fol. 123.
(7) Cod. 884, p. 352.

clavage (1). En même temps des députés cosaques, qui apportèrent des lettres et des présents, furent accueillis et revêtus de kaftans (2). L'ambassadeur français, qui reproduisit la réclamation de son prédécesseur pour faire placer le saint sépulcre sous la protection des catholiques, ne put obtenir ce point, mais on lui fit des concessions pour la reconstruction de l'église de Saint-Benoît à Galata, la réparation de l'église de Milo, et l'autorisation d'inhumation dans la chapelle de Saint-Louis à Pera (3). Suleiman ne craignit point de donner le gouvernement de Damas, avec le titre de vesir, au kiaja de son prédécesseur, appelé aussi Ibrahim. Le favori Mustafa-Pascha étant mort, le capitaine Misirlisade fut nommé kapudan-pascha. Le revenu de Schahin-Mustafa-Pascha, commandant en Morée, fut augmenté de 30 charges d'aspres prises sur le sandschak de Tirhala. Kœprili-Mustafa-Pascha fut transporté de Chios aux Dardanelles, et eut pour remplaçant dans le commandement de l'île l'aga des janitschares Sulfikar-Pascha. Tscholak-Hasan devint aga des janitschares, et le grand écuyer Redscheb, en récompense de ses bons services rendus dans la confiscation des biens du précédent grand vesir, fut élevé à la dignité de kaimakam de l'étrier à Andrinople. Quand le sultan se rendit ensuite d'Andrinople à Constantinople [14 avril 1684], chacun s'empressant auprès de Redscheb et laissant dans l'isolement le kaimakam de la capitale, Kara-Hasansade-Mustafa-Pascha, le sultan consola celui-ci en l'appelant auprès de lui et le faisant tenir à cheval à ses côtés. Kara-Hasansade siégea parmi les vesirs de la coupole dans le diwan ; mais le kaimakam Redscheb-Pascha se débarrassa bientôt de sa présence importune en faisant donner à ce rival le commandement de Napoli di Romania.

Au commencement de mai, Suleiman-Pascha se mit en marche comme serasker pour la Hongrie. Le mufti aurait voulu que l'on exposât la sainte bannière ; mais le grand vesir repoussa cette opinion, afin de ne pas accroître la terreur. Sentant fort bien l'état pénible de l'empire et les difficultés de sa propre situation, il s'était procuré, par le moyen du kislaraga, une lettre de la main du sultan qui l'investissait d'un pouvoir illimité et garantissait la sûreté de sa tête quoiqu'il pût arriver (1). Comme le chan tatare s'était excusé de ne point paraître en personne à cause des dangers qui le menaçaient du côté de la Pologne, de nouveaux courriers lui furent expédiés pour appeler au moins le kalgha et le nureddin. Les ordres les plus pressants enjoignirent aux paschas gouverneurs de Temesvar, Stuhlweissenburg, Essek, de se tenir prêts avec leurs troupes. En l'absence du grand vesir, le dernier de ces gouverneurs, Osman-Pascha-Ahmed, avait exercé le commandement supérieur. Il éprouva une grande disette de vivres. Voyant l'impossibilité de reprendre Szolnok et Sumos, il avait tenu un conseil de guerre avec cinq paschas pour revenir à Belgrad et attendre l'arrivée du serasker grand vesir. Parvenu à Belgrad, Suleiman envoya Tirkidi avec une forte escorte à Jenœ pour contenir Apafy.

Le plus grand événement de cette campagne fut le siége et la prise d'Ofen. Presque toutes les nations chrétiennes de l'Europe y prirent une part active par leurs chevaliers. Il y vint des grands d'Espagne, des marquis français, des lords anglais, des comtes italiens, des princes du sang allemands et aussi beaucoup de bourgeois, parmi lesquels soixante Catalans, la plupart artisans de Barcelone. L'armée impériale forte de quatre-vingt-dix mille hommes, dont vingt mille Hongrois et Croates, et trente mille auxiliaires de l'empire germanique, trois mille Franconiens commandés par Thungen, huit mille Brandebourgeois par Schœnich, six mille Souabes par Durbach, cinq mille Saxons, huit mille Bavarois par l'électeur. Toutes ces troupes étaient sous les ordres du général en chef duc de Lorraine. Ofen renfermait seize mille guerriers éprouvés, ayant pour chef Abdurrahman-Pascha, ancien aga des

(1) Cod. 884, p. 520.
(2) Raschid, t. I, fol. 123.
(3) Relat. di Costantinopoli, cod. 884, p. 206.

(1) Relaz. di Buda, dans les archives de la maison impériale.

janitschares ; l'âge avancé de ce vieux serviteur, soixante-dix ans, n'avait pas refroidi le courage dont il avait fait preuve devant Candie et dans l'enceinte de Caminiec.

Le siége commença le 18 juin 1686 de trois côtés : sur le mont Gerhard du Blocksberg, ou la colline des Corneilles, était l'électeur de Bavière, à l'opposé près de la porte de Vienne, le duc de Lorraine, les Brandebourgeois et les troupes de l'empire avaient pris position contre la ville du bord de l'eau. Le dépôt des malades et des blessés fut établi dans l'île Sainte-Marguerite. De la cavalerie légère fut jetée sur l'île de Csepel, où, dès les premiers jours, Adam Batthyanyi enleva le harem du pascha, composé de quatre-vingt-douze femmes, parmi lesquelles l'épouse légitime. Cent femmes des plus belles, furent vendues dans le camp comme esclaves ; le butin fut apprécié à 200,000 florins. Cinq jours après l'ouverture de la tranchée, la partie basse de la ville, tournée vers Vienne, fut enlevée d'assaut : le prince de Neuburg et le lieutenant feld-maréchal de Souches en prirent possession (30 juin). Les Souabes firent de nouveaux progrès et occupèrent la hauteur qui porte encore leur nom (1). Les Brandebourgeois prirent position dans la direction du bain impérial. Quinze jours après le troisième assaut fut livré à la forteresse ; à droite contre la tour se lança Guido de Stahremberg, à gauche le comte Auersperg, au centre le comte Herberstein, chacun avec deux cent quatre-vingts soldats, des grenadiers, des fusiliers, pionniers (2) ; ils furent repoussés, les comtes Herberstein et Kuefstein périrent dans cette action. Les grands d'Espagne, duc de Vejas et Escalona, et le marquis Valero son frère, le fils du prince Robert avec quatre Anglais, le prince de Commercy, les seigneurs de Créquy et de Coumaillon, le prince de Veldens de la maison des comtes palatins, le prince Piccolomini, furent blessés. Trois jours après (16 juillet), les Bavarois se logèrent sur le fossé d'un rondel très-bien fortifié, situé en face d'eux ; mais ils perdirent le comte Fontaine avec trente-cinq volontaires ; le comte d'Aspremont fut grièvement blessé. Le feu des assiégeants était dirigé par Antoine Gonzales, envoyé des Pays-Bas, et par le franciscain Pierre Gabriel, très-habile artificier. Un boulet rouge fit sauter la poudrière de la ville. La terre fut ébranlée, le Danube sortit de son lit et les soldats postés sur ses rives durent fuir devant les flots soulevés. Une brèche de soixante pas s'ouvrit aux murailles. Maintenant le duc de Lorraine envoya le comte Kœnigsegg sommer le gouverneur de capituler (1). Comme préliminaires à leur réponse les assiégés accrochèrent à un arbre, contre la porte de Stambul, les têtes du capitaine saxon Lebel et de cent autres guerriers tués avec lui dans une sortie. On livra donc un nouvel assaut sous la conduite du prince de Neuburg et de Souches. On vit à la fois six mille hommes s'avancer sur la porte de Vienne, quatre mille Bavarois du côté du château, deux mille Hongrois sur la partie basse touchant au fleuve. L'explosion de quatre mines auxquelles les assiégés mirent le feu fit reculer les assaillants ; il fallut que le markgraf de Baden et le prince Eugène de Savoie arrêtassent la fuite de leurs gens. Un Heiduque de Raab avait planté la première bannière ; deux mille six cents Impériaux, quatre cents Brandebourgeois, huit cents Bavarois avaient péri ; plus de deux cents officiers étaient morts ou blessés ; parmi ces derniers le duc de Croy, Lavergna, Dieppenthal, Thungen, Truchsesz, Archinto, et les volontaires duc d'Escalona, marquis Valero, Zuniga, Planero, comte d'Urselles. Le duc de Kurland mourut de ses blessures. Maintenant le pascha répondit : « Qu'il était impossible de rendre la place ; que ce dernier assaut, comme les précédents, devait avoir été repoussé par l'intervention miraculeuse du prophète. » Le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière adressèrent encore deux sommations à Abdi-Pascha, qui déclara qu'Ofen était la clef de l'empire ottoman, mais que, si l'on voulait une paix générale, la Porte était disposée à d'autres concessions. Abdi savait qu'à Constantinople se fesaient des prédica-

(1) Description historique et [illegible] de la ville de Bade, Cologne 15[illegible], p. [illegible].

(2) Diar. [illegible], p. [illegible].

(1) La lettre du duc est dans Boethius, l. III, p. 76.

tions et des prières publiques pour la conservation d'Ofen (1). Plus de dix mille Musulmans s'étaient réunis sur la place des flèches avec le sultan, pour demander au ciel de détourner le siége d'Ofen, la guerre et la peste (2). Abdi était informé en outre que le grand vesir s'approchait, et que déjà il était à Ercsi [1er août] (3), à quatre milles d'Ofen. Sur les bords du Danube, à un mille d'Ercsi, est situé le village d'Hamsabeg, d'où s'élève le long du fleuve une hauteur en forme de terrasse, s'étendant jusqu'à une demi lieue d'Ofen et terminée par le village de Promontorium. Cette élévation est appelée par les historiens turcs la colline de Lokum-Depesi (4). De ce point le grand vesir, escorté par de la cavalerie légère, contempla les ouvrages des assiégeants, et résolut en conseil de guerre de jeter des renforts dans Ofen. Les troupes impériales opposées à la marche de l'armée turque occupèrent les hauteurs environnant Ofen. L'aile gauche s'appuyant au Blocksberg et au Danube, le centre au mont de l'Aigle, la droite au mont des Bourgeois; le flanc était protégé par un marais. Le village de Bia forme un triangle avec Promontorium et Hamsabeg: l'armée turque se plaça entre Promontorium et Bia; elle essaya de prendre les Impériaux en flanc par la montagne de Buda-Oers (14 août). Le combat fut acharné; d'abord les Impériaux furent obligés de céder; puis ils repoussèrent les Turcs qui perdirent trois mille hommes, la plupart janitschares d'élite. Le grand vesir avait fait payer à chacun d'eux trois ducats à compte sur les vingt promis à tout guerrier qui pénétrerait dans la ville. Trente drapeaux, onze canons, dix voitures de munitions restèrent entre les mains des vainqueurs, dont la perte fut insignifiante. Le 20, le grand vesir fit une nouvelle tentative de fortifier la garnison, et s'y prit avec plus de prudence. Avec deux mille sipahis et le même nombre de janitschares à cheval, il marcha de nuit par Bia et le petit Turbal, et parut au point du jour dans la vallée de Saint-Paul. Il réussit à jeter cinq cents hommes dans la place. Abdi ordonna une décharge générale de l'artillerie en signe de réjouissance; mais des lettres interceptées, adressées par lui au grand vesir, donnèrent une idée réelle de la triste situation de la place. Les Turcs essayèrent une troisième fois de pénétrer dans la place, en marchant du vieux Ofen, le long du Danube, sur le bain impérial. Le baron d'Asti les repoussa; le baron de Mercy les enveloppa avec trois régiments de dragons, et pourtant ils ne voulurent point se rendre. Un Turc qui perdait des flots de sang par deux blessures s'élança néanmoins à travers les Impériaux sur le comte de Mercy, lui fendit la tête et abattit encore plusieurs officiers. Le duc de Lorraine lui-même courut de grands dangers; son écuyer fut tué à ses côtés; il fallut hacher tous les Turcs. Comme Caraffa était arrivé de la haute Hongrie, Scherfenberg de la Transylvanie, le duc résolut de prendre Ofen d'assaut sous les yeux du grand vesir. Auparavant il fit encore une fois sommer le pascha. Mais il ne pouvait être question de capitulation, après le fetwa que le sultan avait obtenu du mufti pour l'adresser au grand vesir, et que celui-ci avait fait connaître à la garnison: « La défense d'Ofen, clef de l'empire ottoman, était un devoir religieux auquel il fallait sacrifier la vie. » En conséquence de cette décision, et d'après les ordres du sultan, tous les guerriers renfermés dans la place devaient périr glorieusement les armes à la main, sinon passer sous le glaive de l'exécuteur (1). Le 2 septembre, à six heures du matin, six coups de canon donnèrent le signal de l'attaque. Les chrétiens s'élançaient pleins de confiance dans le triomphe; les Turcs se défendaient avec toute la rage du désespoir. Le baron d'Asti périt un des premiers, avec lui tombèrent la plupart des volontaires. Le premier qui mit le pied sur le rempart fut le colonel hongrois Petnehazy, jadis partisan de Tœkœli. Les Turcs l'accablèrent et allaient

(1) Cod. 884, p. 620. Les prières et les prédications, ibid. p. 633.

(2) Relaz. di Costantinopoli, aug. 1686.

(3) Dans Raschid et Defterdar, il est dit par erreur que le grand vezir n'arriva que le 2 schewwal [22 août] à Hamsabeg.

(4) Raschid, l. I, fol. 123. Description hist., p. 106.

(1) Cod. 884. Hist. prof. p. 578. Costantinopoli di 26 luglio e 1 agosto 1686.

[illegible], quand les siens s'élancèrent assez à temps pour lui sauver la vie. Abdi et ses plus vaillants guerriers luttèrent encore contre la porte de Vienne et tombèrent sur la brèche. Toute la nuit la ville fut livrée au pillage; le lendemain matin, on vit quatre mille cadavres encombrant les rues toutes fumantes à travers les décombres, les ennemis mourants et les vainqueurs avides de riches dépouilles. Le Bolonais Marsigli poursuivit un plus noble butin; jadis attaché à la suite du baile vénitien Donado, à Constantinople, où il s'était lié avec des savants turcs, puis réduit en esclavage et employé comme atelier dans la tranchée de Vienne, il accourut maintenant afin de satisfaire sa passion pour l'étude et les livres. D'abord il se rendit à l'église métropolitaine, où des soldats venaient de couper la tête à l'imam. Là, il trouva deux réduits remplis de manuscrits; il obtint autant de succès dans une autre mosquée, et découvrit aussi dans les caveaux du palais impérial les manuscrits de la bibliothèque de Mathias Corvinus; il en rendit compte au commissaire-général Rabatta (1). Le duc de Lorraine envoya par le comte Archinto la bannière verte d'Ofen à l'empereur, qui la fit remettre à son fils aîné l'archiduc Joseph (2). Ainsi Ofen, après avoir été possédé cent quarante-cinq ans par les Musulmans, sous quatre-vingts gouverneurs, retomba enfin entre les mains des chrétiens qui avaient mis vainement six fois le siége devant ses murailles. Cette ville n'était par le rang que la dixième de l'empire; on la citait après Constantinople, Andrinople, Brusa, la Mecque, Medine, Jérusalem, le Kaire, Damas, Bagdad; mais c'était pourtant la capitale de la Hongrie, le boulevard de l'Islam en Europe, la forteresse et la clef de l'empire ottoman.

Après la conquête d'Ofen, Simonterna et Siklos se rendirent au markgraf Louis de Baden; on mit le feu à Kaposwar et à Tarda; Funfkirchen ouvrit ses portes à la première sommation; Segedin capitula au bout de vingt-quatre jours de siége (1). Le grand vesir prit ses quartiers d'hiver à Belgrad, le kalgha et ses Tatares s'établirent à Temesvar. Des propositions de paix adressées de Peterwardein par le grand vesir au président du conseil aulique, le markgraf de Baden, étant restées sans résultat, parce que la Porte persistait toujours à soutenir Tœkœli, les préparatifs furent poussés avec ardeur, afin de poursuivre la guerre vigoureusement. Une contribution fut ordonnée dans tout l'empire; Constantinople dut fournir 1500 bourses, Bruse 200, l'Égypte 350, Bagdad et Baszra 150; la taxe des autres villes et provinces fut proportionnelle; les revenus mêmes des domaines de la couronne affectés au sultan, et qui s'élevaient au-dessus de 100 bourses, subirent une retenue de moitié (2). A Belgrad le grand vesir établit pour les sipahis et les janitschares une forme de revues qui leur parut excessivement odieuse. Beaucoup de gens qui ne paraissaient jamais en campagne se fesaient payer ou avaient entre les mains un, deux ou trois bordereaux de solde; pour mettre fin aux fraudes facilitées par la tenue des contrôles, le grand vesir ordonna qu'au dos du bordereau fût inscrit le signalement de chaque homme, ce qui ne s'était jamais vu qu'à l'égard des esclaves; des janistchares et des sipahis s'irritèrent de cette assimilation humiliante. Pour aider au paiement de la solde des troupes, le trésor privé du sultan avança 500 bourses. Quand à Constantinople le kaimakam Redscheb eut réuni les autorités pour la répartition de la contribution de guerre, le kadiasker de Rumili, Hamid-Efendi, s'éleva hautement contre de telles innovations blessantes pour les moslims. « Pascha, excellence, dit-il, que signifie tout ceci? Avez-vous préalablement délibéré avec nous sur vos dépenses? — Efendi, répondit le kaimakam, ne dépassez pas vos limites. — Quelles limites? reprit le molla irrité, toi qui étant laquais as porté le sac de

(1) Memorie della vita del c. Marsigli, Bologna, 1770, p. 44 et 45. [illegible] aujourd'hui [illegible] dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne; mais on n'en a point tiré le parti que désirait le fondateur.

(2) [illegible], l. c., p. [illegible].

(1) [illegible] Adlerschwung. [illegible], Kriegstheater. Beregani. [illegible]. Raschid, l. i, fol. 125 et [illegible].

(2) Raschid, l. i, fol. 125.

pantoufles et l'éponge à nettoyer les bottes, maintenant que tu es escorté de pages vêtus de martre zibeline, tu ne contribues en rien aux dépenses de la Sublime Porte, et tu nous forces, nous si dévoués au gouvernement, à vendre ce que nous avons épargné pendant soixante-dix à quatre-vingts ans, en épuisant le sang de notre cœur, seulement pour nous extorquer de l'argent! » Les autres ulémas se turent, mais ces paroles laissèrent de profonds ressentiments, et le kadiasker fut exilé à Rhodes (1). Plus tard on confisqua 300 bourses sur sa fortune dont l'inventaire s'élevait à 580. L'ancien juge de Salonik, le fils de Minkarisade, subit aussi la peine du bannissement; à l'exemple de son prédécesseur, il s'était fait adjuger 7 bourses de gratification sur la fourniture de draps tirée des fabriques de Salonik pour les janitschares. Le grand vesir irrité le manda auprès de lui, et au moment où il quittait l'audience le tschausch-baschi l'invita à se rendre dans sa chambre. Refus du molla, recours du tschausch-baschi à la force. Le molla résiste et arrache le turban à l'officier, en le frappant du poing. Le grand vesir, qui de la fenêtre contemplait cette scène scandaleuse dans la cour, s'écria : « Qu'est-ce que cette insolence? — Il y a nécessité d'agir ainsi, répondit le molla, quand des gens comme nous doivent venir trouver un palefrenier tel que toi. » Rapport amplifié de cette affaire fut adressé au sultan, et le molla fut banni à Chios. Tout récemment aussi le mufti Ali-Efendi, qui était en opposition constante avec les ministres, avait été déposé, et sa place conférée au kadiasker de Rumili, Mohammed-Efendi d'Angora. Feisullah, fils d'Ebusaid, devint grand juge de Rumili. Le kaimakam Redscheb, qui détestait le defterdar Ali, avait arraché à force de calomnies un chattischérif qui le déposait, donnait sa place au commandant de Négrepont, Seid-Mustafa-Pascha. Le grand vesir, qui était satisfait du defterdar, fut bien désagréablement surpris de cette décision. Pour consoler le defterdar déposé, il le proposa pour la promotion de pascha à trois queues. Redscheb, furieux à la pensée que son ennemi dont il poursuivait la ruine dût au contraire grandir en dignité, mais ne pouvant s'opposer à la décision suprême, confia au vesir nouvellement nommé la garde des Dardanelles. Mais le grand vesir voyant bien que cet éloignement annonçait une intention de saisir la première occasion de perdre entièrement Ali-Pascha, le retint auprès de lui avec ses six cents lewends, comme s'il lui était indispensable dans le camp.

(1) Raschid, l. I, fol. 125.

La campagne suivante s'ouvrit sur la Drau, et au-delà même de cette rivière, par le siége de Valpo. Suleiman-Pascha était près d'Essek avec quarante-neuf mille hommes, quatorze mille chameaux, soixante-dix canons, quatre cents voitures de munitions; par l'adjonction des Tatares l'armée pouvait être portée à soixante mille hommes (1). Les Impériaux en s'avançant sur Essek détruisirent la chaussée que les Turcs avaient élevée pour remplacer le pont d'Essek, long de sept mille pas, qui avait été incendié. La garnison d'Essek, sommée de capituler, arbora des drapeaux noirs et rouges pour annoncer qu'elle était résolue à défendre la place jusqu'à la mort (2). Dans un marais que les Impériaux devaient traverser les Turcs obtinrent quelques avantages, enlevèrent du butin et des prisonniers; le comte François Palffy fut tué dans l'action [20 juillet 1687]. Quelques jours après, Ismail-Pascha, que Mercy avait battu jadis près d'Arad, et que Dunewald avait fait prisonnier à Pusukilise, fut rendu à la liberté moyennant la rançon fixée de 34 bourses d'or, une pelisse de zibeline et un collier de perles. Le grand vesir avait désigné le beglerbeg d'Anatoli, Hasan-Pascha, pour la défense d'Essek; sur le refus de ce dignitaire, le gouvernement d'Anatoli fut aussitôt transporté à Mariologhli-Gurdschi-Mohammed-Pascha, qui fut chargé de protéger Essek avec le beglerbeg d'Adana et le sandschakbeg de Syrmium (3). Jegen-Osman-Pascha, baluk-baschi du serasker supplicié, Scheitan-Ibrahim-Pascha, qui, après quelques mouvements d'insurrection, avait été investi du sandschak de Karahiszar, où il

(1) Boethius, l. III, p. 89.
(2) Ibidem, p. 104.
(3) Raschid, l. I, fol. 128.

enrôla quelques milliers de Turkmans Toridis, arriva au camp avec ses gens. Dans un conseil de guerre tenu par le grand vesir, l'on pensa que tout mouvement en avant était dangereux ; mais le grand vesir se laissa entraîner à une décision contraire par ses flatteurs, qui lui insinuèrent que ce conseil venait de l'envie. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les environs de Mohacs, près de ce champ où, 161 ans auparavant, s'étaient abîmés le roi et l'indépendance de la Hongrie. Ce lugubre souvenir devait se perdre dans l'éclat d'un glorieux triomphe obtenu sur le même lieu par les descendants des vaincus. A peine la victoire coûta mille hommes à l'armée impériale ; les Ottomans en perdirent vingt fois autant dans leur déroute [12 août]. Le prince de Commercy fut grièvement blessé, un colonel hongrois fut enseveli dans le mosquée de Mohacs ; l'électeur de Bavière eut dans sa part de butin la magnifique tente du grand vesir aux quatorze pavillons, dont chacun était orné d'un globe d'or ; au duc de Lorraine échurent les chancelleries turques. A Constantinople, des victimes venaient d'être immolées, des actions de grâces avaient été rendues au Ciel pour l'avantage obtenu tout récemment à Essek. La nouvelle du désastre de Mohacs frappa tous les esprits de consternation : le sultan resta trois jours sans manger ; la Chasseki tomba malade de chagrin (1). La désolation fut encore augmentée par les incendies et la famine ; le 25 août, les flammes dévorèrent mille maisons et trois cent vingt-cinq boutiques de marchands (2) ; une sécheresse qui durait depuis sept mois fit monter le prix des vivres à un taux exorbitant : la plus petite mesure de grains coûtait 2 écus. La journée de Mohacs jeta une terreur panique parmi les Turcs en Slavonie et en Croatie ; ils évacuèrent Essek, livrèrent Valpo et abandonnèrent quatorze autres châteaux et palanques en Slavonie (3). Dans la Basse-Hongrie, Palota se rendit au comte Eszterhazy, le château de Czokaku au colonel Arriezaga. Le général Dunewald occupa le couvent de Posega, Czernik et d'autres châteaux croates ; Castanoviz et Dubiza furent surprises et réduites en cendres. Le feu s'ouvrit contre Buschin le jour même de la victoire de Mohacs ; deux jours après la place était enlevée (1). En même temps la Transylvanie commençait à se soustraire à la domination ottomane ; Apafy se mettait en relation avec l'empereur, dont les troupes occupaient Clausenburg. Constantin Cantemir, prince de Moldavie, était devenu suspect depuis la campagne précédente, alors que le roi de Pologne avait fait irruption en Moldavie pendant le siége d'Ofen. Le serasker Bïiklu-Mustafa-Pascha, ayant franchi le Danube avec vingt mille cavaliers et huit mille janitschares, se réunit avec le nureddin qui était à la tête de trente mille Tatares, pour repousser le roi de Pologne, déjà parvenu jusqu'à Jassy (2) [au commencement de septembre 1687]. Pour dissiper tout soupçon d'intelligence avec les Polonais, le prince de Moldavie s'était transporté dans le camp du serasker trois jours avant l'arrivée de Sobieski à Jassy. Souffrant du manque de vivres, le roi avait passé le Pruth près de Czecora pour s'emparer des magasins de grains des Tatares à Budschak ; les Tatares, mettant le feu aux herbes sèches des steppes, transformèrent ces immenses plaines ondulées en une mer de flammes, et harcelèrent l'armée polonaise sans pourtant lui offrir l'occasion de combattre. La famine ravagea les rangs des Polonais, qui, à chaque campement, laissaient des centaines de morts. Sobieski repassa le Pruth près de Valestrimba (vallée maudite), où l'hetman des Cosaques, Kunicky, avait été presque anéanti par les Tatares, où le roi lui-même avait été deux fois vaincu. Les Tatares, portant partout le fer et la flamme, se retirèrent après avoir empoisonné les fontaines, tandis que le roi était campé dans la contrée montagneuse située près du Sireth ; mais quand il fit de nouveau un mouvement en avant et occupa Nemes ainsi que Suczawa, les hordes revinrent sur

(1) Rel. di Costantinopoli, cod. 885. 1687, bibliothèque de la cour impériale.
(2) Ibidem.
(3) Adlerschwung, p. 291.

(1) Ibidem, p. 279 et 387. Boethius, l. IV. p. 208 et 210, et dans Bizozeri, p. 151.
(2) Cantemir Moh. IV, § 148.

leurs pas : le grand-trésorier de la couronne les défit quand elles voulurent lui barrer le passage [4 octobre]. Au bout de quinze jours le roi ordonna la retraite. La campagne suivante des Polonais n'offrit pas encore de résultats décisifs, quoique les Russes, unis aux Polonais, se présentassent aussi maintenant comme ennemis de la Porte. Le nureddin en menaçant Kiow contraignit le prince Basile Galizin à couvrir cette ville ; Jacques Sobieski, fils aîné du roi, fut réduit par les Turcs et les Tatares à lever le siége de Camniec qu'il avait entrepris [2 septembre 1687].

Déjà il a été question de la guerre éclatée entre la Porte et Venise, de la première campagne par terre en Dalmatie, par mer contre Santa-Maura et Prevesa ; nous allons maintenant exposer sans interruption les événements des trois expéditions suivantes, tracer le tableau des conquêtes vénitiennes en Morée, où Morosini sut faire une abondante moisson de lauriers qui lui valurent le surnom de Péloponésien.

La presqu'île du Péloponèse, comprenant trois cent cinquante milles géographiques de circonférence, partagée jadis en huit ou neuf états libres (1), fut divisée par les Turcs en deux sandschaks, de Tripolizza au nord, de Misistra au sud, qui réunis ne formaient qu'un seul gouvernement conféré à un seul sandschakbeg ; vingt-trois kadis y rendaient la justice, chacun dans son district (2). Pour les faits qui vont nous occuper il n'est besoin que de connaître la surface générale de la péninsule, les ports et les points les plus voisins des côtes : déjà nous nous sommes arrêtés à la description de Corinthe et de Patras, lorsque ces places furent prises par Murad II ; de Coron et de Modon, quand les Ottomans les soumirent sous Bajesid II ; de Napoli di Romania (Nauplia) et de Napoli di Malvasia (Epidaurus Limera), à l'occasion de la conquête qu'en fit Suleiman. Nous n'avons pas oublié non plus les circonstances relatives à Navarin, quand les Vénitiens s'en emparèrent pour la première fois. Au-dessus de Navarin, sur la côte septentrionale du cap, est situé le port d'Arcadia, probablement sur l'ancien emplacement de Kyparissia. Les huit ports de la Morée frappent tout d'abord les regards du conquérant comme les premiers points de débarquement ; puis ce qui attire l'attention, c'est le canton de Maina sur la côte orientale du golfe de Messénie, aujourd'hui de Coron, parce que là surtout les Vénitiens se sont établis fortement en s'unissant aux valeureux fils des Spartiates. Dans la seconde année de la guerre, Morosini voulut opérer d'abord un débarquement dans ces parages ; mais comme il était encore à Sapienza, il reçut un message des Mainotes qui le détourna de ce plan : car Ismaïl-Pascha, tombant avec dix mille soldats sur les alliés clandestins des Vénitiens, avait brûlé leurs villages, emmené leurs femmes et leurs enfants en otages (1). Il se tourna donc contre Coron [7 août 1685], battit les troupes turques accourues sous les ordres de Chalil, pascha de Lepante, et de Mustafa-Pascha, et enleva un grand étendard avec deux queues de cheval (2). Après un mois de siége la place succomba, la grande mosquée fut consacrée à la sainte Vierge, mère des grâces (3). Pendant le siége de Coron, les Mainotes avaient adressé des députés à Morosini pour lui demander des secours, offrant de livrer leurs primats et leurs archimandrites en ôtages (4); ils suppliaient les Vénitiens de conquérir les quatre forteresses de Zernata, Calamata, Chielafa et Passava, que le grand vesir Ahmed Kœprili avait élevées pour appesantir le joug sur leurs têtes. Morosini débarqua dans le port de Citres : de là il n'y avait que cinq milles pour arriver à Zernata, bâtie sur un rocher de forme ronde, sans fossés et défendue par des tours (5). Aussitôt après l'arrivée d'un corps de Saxons la ville se rendit. Le kapudan-pascha avait pris les équipages de dix-sept galères dans le

(1) Corinthe, Sicyone, Phlius, Achaïe, Arcadie, Elide, Messénie, Laconie, Argos.

(2) Hadschi-Chalfa ; non pas 28, comme il y a par erreur d'impression, dans la traduction de Rumili et Bosnie, p. 112.

(1) Locatelli, p. 146.

(2) Locatelli, p. 148, et mémoires de la Morée de Coronelli, p. 71.

(3) Locatelli, p. 152.

(4) Le même, p. 146.

(5) Garzoni, p. 111, et la description dans Locatelli.

port de Napoli di Romania pour s'opposer aux Vénitiens, le général comte Degenfeld mena contre lui les troupes chrétiennes. A l'aile droite étaient les Brunswickois, à la gauche les Saxons ; l'avant-garde était soutenue par quinze cents Mainotes (1). Le kapudan-pascha fut battu ; Zernata et Calamata furent rasées ; Chielafa et Passava, qui se rendirent volontairement, virent démolir leurs murailles. Lorenzo Veniero resta comme rettore de Maina ; Morosini remit à la voile. Comme il naviguait à la hauteur de Corfu, il gouverna brusquement vers le port de Gomenizza, sur le continent situé en face : le château fut abandonné par les Turcs, on fit sauter les sept tours, et le peu d'artillerie qui s'y trouva fut transporté à Corfu. Au printemps suivant, le kapudan-pascha assiégea Chielafa ; mais Lorenzo Veniero, successeur d'Alessandro Molini en qualité de capitaine extraordinaire de la flotte, jeta des renforts par mer dans la place, et, à l'apparition du capitaine général, les Turcs levèrent le siége. Après que la sécurité de Maina eut été ainsi garantie, Morosini attendit dans le port de Glimino di Santa-Maura l'arrivée du comte de Kœnigsmark. Dans un conseil de guerre quatre entreprises furent proposées, sur Candie, Chios, Négre-Pont ou la Morée ; lorsque fut adopté le dernier parti, l'on délibéra encore pour savoir s'il fallait se porter d'abord sur Lepante ou Malvasia, Modon ou Navarin : Morosini se prononça pour Navarin.

Devant la vaste rade de Navarin s'élève du sein des flots la petite île de Sphakteria, dont les deux extrémités se retirent pour livrer passage à la navigation ; l'entrée du nord n'est praticable que pour les chaloupes ; les vaisseaux de guerre peuvent se diriger par celle du midi, mais ils se trouvent alors sous les canons de la forteresse. Du côté du nord est Zonchio ou l'ancien Navarin, qui se rendit de suite au comte de Kœnigsmark ; le nouveau Navarin était défendu par Mustafa-Pascha et Dschaafer-Pascha ; pendant la nuit onze galères se glissèrent dans le port, et Kœnigsmark commença le siége [2 juin 1687]. Bientôt il sortit de ses lignes afin de combattre le serasker Ismaïl-Pascha, qui accourait avec huit ou dix mille hommes pour délivrer la place. A l'avant-garde, commandée par Courbon, étaient les Dalmates et les volontaires de toutes les nations, le régiment maltais, celui de Barnabo Visconti de Milan ; l'arrière-garde, composée de quatre mille Saxons et du régiment de Brunswick, était sous les ordres du prince Maximilien. Le serasker se retira et Navarin capitula ; le feu éclata dans la place par accident, ou peut-être allumé par Dschaafer-Pascha qui sauta avec la poudrière (1) [15 juin]. Après la chute de Navarin, Kœnigsmark se porta par terre sur Modon, éloigné de dix milles de Navarin. Le commandant ne voulut pas recevoir la sommation que lui adressa Morosini ; malgré les deux forteresses qui la protégeaient à ses deux extrémités, la place se rendit au bout de quinze jours : les remparts étaient garnis de cent pièces d'artillerie, les rues couvertes de cadavres. C'était pour la quatrième fois que Modon se trouvait au pouvoir des Vénitiens : au commencement du douzième siècle, le doge Michel s'en était emparé au retour de la Terre-Sainte ; dans la croisade contre Constantinople, en 1204, elle fut enlevée aux Grecs, puis conquise par des pirates génois auxquels les Vénitiens surent l'arracher encore ; Bajesid II en chassa les soldats de la république, et maintenant les Ottomans durent la laisser ressaisir par le lion de Saint-Marc. Alors la conquête de Nauplia, l'ancien port d'Argos, fut résolue ; le comte de Kœnigsmark débarqua neuf mille fantassins et neuf cents cavaliers, occupa le mont Palamède qui domine la ville touchant par trois côtés à la mer. Le commandant Mustafa avait auprès de lui quatre de ses frères, tous résolus à une défense désespérée [août 1686]. Le serasker campé à Argos, n'ayant plus que quatre mille cavaliers et trois mille fantassins, jeta trois cents janitschares dans la place ; attaqué dans son mouvement, il fut battu et se vit réduit à évacuer Argos, que les Vénitiens occupèrent aussitôt. Dans une furieuse sortie des assiégés, périrent Barbone Bragadino, Barnabo Visconti et Charles comte de Kœnigsmark,

(1) Garzoni, p. 111.

(1) Ibid. p. 149.

neveu du général en chef [29 août]. Le serasker, fortifié par de nouvelles troupes tirées de Válona et de Chios, attaqua encore une fois les assiégeants et les surprit; Morosini, voyant le danger des chrétiens, descendit à terre à la tête des équipages de ses galères pour animer le combat. Le lendemain, la place capitula; la garnison eut la faculté de se retirer librement en laissant toute l'artillerie; tous les Maures et tous les Juifs durent être embarqués pour Ténédos (1). En récompense de ce brillant succès Kœnigsmark reçut un vase d'or d'une valeur de 6,000 ducats, Morosini fut honoré de la dignité de chevalier, transmissible à l'aîné de ses descendants (2). La chute de Modon entraîna celle d'Arcadia, comme la prise de Napoli détermina la reddition de Thermis. Dans ce moment le pascha de l'Herzegovina chassait les Vénitiens de la tour de Norin, sur la Narenta; mais les Turcs échouèrent dans une entreprise sur le canton de Poglizza, et la tentative du pascha d'Antivari contre Budua fut repoussée (3). Le général Cornaro prit Sign au printemps suivant [avril 1687]. Les paschas de Bosnie et d'Hersek attaquèrent vivement cette place avec huit mille cavaliers et cinq mille fantassins; mais Boiani et Borri la défendirent vaillamment, et, après un siége de dix-huit jours, Cornaro avec le chef morlaque Janko la délivrèrent (4).

A la fin de juillet, Morosini prit la mer avec la flotte, et jeta l'ancre devant Patras, capitale de l'Achaïe, siége archiépiscopal, ayant pour suffragants les évêques de Cervizza, Gastuni, Modon et Coron (5). Il était manifeste à tous les yeux que le siége ne pouvait être couronné de succès tant que le serasker Ahmed-Pascha, nommé à la place d'Ismaïl, n'aurait pas été défait, et que l'on n'aurait pas forcé le détroit de Lépante. Kœnigsmark accomplit ces deux exploits. Les Turcs abandonnèrent Patras ainsi que le château du détroit, du côté de la Morée; celui qui s'élevait sur le rivage de Rumili fut investi, puis les Turcs en firent sauter les ouvrages et abandonnèrent aussi Lépante et Corinthe, la clef du Péloponèse. En même temps capitulaient Castel-Tornese, forteresse élevée sur le sommet d'une montagne, entre Chiarenza et Chlumidsch devant Gastuni, et Misistra, l'ancienne Sparte, capitale de la Laconie, sur les rives de l'Eurotas. Les Vénitiens ayant bombardé inutilement Malvasia se portèrent sur Athènes, le serasker, ayant fait de Thèbes une tentative pour entraver les dispositions des chrétiens, fut repoussé. Le comte de Kœnigsmark et Daniel Delvino dirigeaient le siége et l'artillerie. Une bombe éclata dans le magasin à poudre du Panthéon, et fit sauter la plus belle partie de cet édifice; le lendemain la ville capitula [25 septembre]. Le sénat vénitien plaça le buste de Morosini dans la grande salle du palais avec cette inscription: *Le sénat à Morosini le Péloponésiaque de son vivant.* Le surnom de Péloponésiaque était tout aussi bien mérité par Kœnigsmark, comme celui de Dalmate par Cornaro; car ce dernier, après trente jours de siége, conquit Castel-Nuovo, le boulevard de la Dalmatie. Le lendemain de la chute d'Athènes, les lions de marbre qui, en donnant leur nom à l'ancien Pirée, semblaient chargés de la garde de ce port, furent transportés à Venise pour orner la porte de l'arsenal, où, de nos jours encore, un monument d'airain rappelle par ses bas-reliefs le souvenir de la puissance vénitienne, et la gloire du héros du Péloponèse, Francesco Morosini.

La perte des places frontières les plus importantes de l'empire en Hongrie, en Dalmatie et en Morée, aurait certainement fourni des motifs suffisants au mécontentement de l'armée, provoquant ainsi à demander la déposition du grand vesir ou le détrônement du sultan; car nous avons vu déjà de ces menaces venir de causes bien moindres. Maintenant l'irritation se développa de plus en plus et finit par renverser le grand vesir et le sultan. Tandis que le camp turc était en Hongrie entre Szombor et Becse dans la vallée du Pascha, à huit lieues de Peterwardein, il fut résolu dans le conseil de guerre d'envoyer une troupe de sipahis et de silihdars sans bagages au-delà du Danube, pen-

(1) Locatelli, p. 269.
(2) Garzoni, p. 162.
(3) Le même, p. 167.
(4) Bizozeri, p. 259.
(5) Garzoni, p. 197.

dant que le grand vesir restait avec ses gens en-deçà du fleuve. La pluie tomba deux jours de suite, de sorte que les soldats qui avaient ainsi passé le Danube, manquant de bagages et de tentes, sans abri et presque sans vêtements, se trouvaient exposés sans défense et presque sans nourriture à l'intempérie de la saison, enfoncés dans la vase et les marais. Ils voulurent revenir sur leurs pas, mais ils trouvèrent le pont barricadé par ordre du grand vesir, qui prétendait ainsi empêcher leur retour. Le vesir Dschaafer qui commandait la troupe, et le kiaja du grand vesir regagnèrent les premiers le camp. Alors les soldats rejetés démolirent la tête du pont, forcèrent le passage et s'ameutèrent pleins de ressentiment contre le grand vesir. Suleiman-Pascha inquiet leur envoya de bonnes paroles, disant qu'il était prêt à leur donner des vivres et de l'argent; ils répondirent : « Nous ne voulons pas de vivres ni de solde; nous élevons de justes plaintes contre le grand vesir, et nous exigeons qu'il remette le sceau et la sainte bannière. » A cette annonce le grand vesir saisit le drapeau sacré et s'enfuit vers Peterwardein. Là il s'embarqua avec les compagnons de sa fuite, avec le vesir Dschaafer, le defterdar Esseid-Mustafa-Pascha, l'aga des janitschares Mustafa de Rodosto, le juge du camp Seid-Abdul-Baki et le général des silihdars Suleiman, précipitant sa course sur Belgrad. Quand le bruit de l'évasion du grand vesir se répandit dans le camp tout resta tranquille [5 novembre 1687], car Osman-Beg avait fait proclamer que chacun eût à se tenir à son poste; puis, de concert avec Dschadu-Jusuf, kulkiaja des janitschares, il rassembla dans la tente du grand vesir les agas des divers corps de troupes, le kiaja des silihdars d'Amasia, le petit Mohammed, prit la parole et dit : « Camarades, vous savez tout ce qui est arrivé. Jusqu'à ce que nous marchions sur Constantinople il nous faut un vesir habile pour kaimakam : nous silihdars nous avons choisi le gouverneur d'Alep, Siawusch-Pascha; vous convient-il? » Le beglerbeg de Rumili Osman-Paschasade-Ahmed-Pascha fit aussitôt l'éloge de Siawusch-Pascha, vesir plein de l'expérience acquise par les années et la pratique des affaires, prit un koran, et fit jurer à tous les assistants, bon gré malgré, de se défendre mutuellement contre toutes les conséquences d'un tel parti. Ensuite le kulkiaja, auquel son adresse avait valu le surnom de dschadu (magicien) adressa cette allocution à l'assemblée : « Mes fils, puisque vous avez élu Son Excellence le vesir Siawusch, jurez maintenant de vous conformer en tout point à ses ordres, de ne vous immiscer en rien dans ses dispositions, et de ne point opposer de résistance aux punitions qu'il aurait prononcées. » Après la prestation du serment l'aga des sipahis, le kulkiaja, le premier tschausch et Jegen-Osman-Pascha sortirent avec les officiers de l'état-major pour aller inviter Siawusch-Pascha à se rendre à la tente du grand vesir. Là fut rédigée une requête générale que tous les officiers devaient signer (1), dans laquelle étaient exposés successivement tous les griefs contre le grand vesir; ainsi il avait promis à Essek 3 aspres, à Stuhlweiszenburg cinq de supplément de solde en indemnité pour le manque de vivres; puis 20 aspres aux volontaires enrôlés pour la délivrance d'Ofen, et n'avait jamais tenu parole; il avait rayé des contrôles beaucoup de soldats sous les prétextes les plus futiles; il avait fait mettre au dos des billets de solde le signalement de ceux qui étaient maintenus sur les registres; il avait distribué les sipahis et les silihdars en deux cents escadrons, et s'était permis d'autres innovations encore; enfin tout en feignant d'envoyer des secours à Erlau, il avait fait passer une partie de l'armée près de Peterwardein au-delà du Danube avec promesse de deux kilos d'orge et trois okkas de biscuit par homme, puis n'avait distribué cette portion de vivres qu'à quelques soldats seulement, en donnant secrètement l'ordre de ne rien répartir parmi les autres; il s'était enfui à Belgrad en laissant le camp dans la détresse. L'armée avait donc élu Siawusch-Pascha pour kaimakam; maintenant c'était à Sa Majesté de décider à qui devait être remis le sceau de l'empire, parce que tout ordre venait du padischah. Deux hommes de chaque corps

(1) La requête se trouve tout au long dans Raschid, l. I, fol. 129 et 130. Defterdar-pascha, fol. 128 et suiv.

s'embarquèrent sur le Danube pour gagner la mer Noire et aller porter cette pièce à Constantinople (1). Cependant l'aga des janitschares et le juge du camp, qui avaient d'abord accompagné le grand vesir dans sa fuite sur Belgrad, lui représentèrent que leur absence du camp lui serait plus nuisible qu'utile et revinrent à Peterwardein. Quant à lui, il s'embarqua à Belgrad avec le defterdar, le reis-efendi et l'ancien bostandschibaschi Husein-Pascha, ordonnateur des vivres pendant la campagne, et descendit le Danube jusqu'à Rusdschuk, avec l'intention de poursuivre ensuite sa route jusqu'à Constantinople. Avant même l'arrivée des députés et du grand vesir, au premier avis de la mutinerie des troupes, le sultan avait expédié le second écuyer, Osman-Aga (8 septembre 1687), avec un chatti-scherif conférant à Siawusch-Pascha le sabre et le kaftan, symbole du commandement supérieur, et lui ordonnant en même temps d'établir ses quartiers d'hiver et ceux de l'armée à Belgrad. Le messager rencontra l'armée campée devant Belgrad. Le chatti-scherif fut lu aux officiers assemblés dans la tente de Siawusch-Pascha, mais aucun ne voulut obéir; tous exigèrent avec insistance le sceau pour Siawusch, l'exécution de Suleiman-Pascha; pourtant comme le voisinage de l'ennemi rendait la présence de troupes à Belgrad extrêmement nécessaire, le vesir Hasan-Pascha, titulaire du gouvernement d'Anatoli, fut installé en qualité de serasker à Belgrad, et le kaïgha dut prendre avec les Tatares ses quartiers d'hiver à Syrmium.

Arrivé à Constantinople le grand vesir se rendit en secret chez le kaimakam-pascha Redscheb, et envoya par le defterdar Esseid-Mustafa-Pascha la bannière et le sceau au sultan, qui maintenant voulut attendre aussi l'arrivée des députés de l'armée. Quand ceux-ci réclamèrent le supplice de Suleiman et le sceau pour Siawusch, le sultan rassembla un grand conseil d'état. Les personnages les mieux intentionnés dirent qu'il fallait nommer un grand vesir et tous les agas des troupes parmi les plus fidèles serviteurs à Constantinople, et mander à la porte les agas du camp. Le kaimakam-pascha offrit de prendre le fardeau du grand vesirat, et engagea sa tête pour le rétablissement de l'ordre; mais le sultan égaré par les conseils de ses favoris céda aux mutins. Le silihdar Hasan-Pascha fut chargé de porter le sceau à Siawusch-Pascha; le defterdar et le reis-efendi reçurent ordre de retourner au camp. Ils rencontrèrent Siawusch à Nissa (4 octobre 1687), où le silihdar l'installa en qualité de grand vesir serasker, en lui remettant le sabre garni de pierreries, deux kaftans d'honneur et deux panaches de plumes de héron. Quelques-uns des meneurs (1) de la mutinerie, poussés à de nouveaux excès par cette faiblesse, se conjurèrent maintenant pour exiger les têtes de tous les hauts fonctionnaires qui leur déplaisaient, afin de cimenter par ce sang leur propre pouvoir. Le lendemain après l'installation du grand vesir, au moment où les kaftans d'honneur devaient être distribués aux généraux, les mutins à pied et à cheval entourèrent la tente, demandant la tête du defterdar. Le grand vesir sortit pour leur faire une allocution; mais ses paroles n'obtenant aucun résultat, il dit au defterdar qui s'attachait à ses vêtements en le suppliant de le protéger: « Sors toi-même pour implorer leur pitié, car ma voix ne peut rien sur eux. » Le defterdar leur dit avec des accents déchirants: « Mes fils, épargnez ma barbe grise et mon turban vert. » Mais ils ne se laissèrent pas attendrir et le coupèrent en morceaux sur la place; puis ils déchirèrent les deux maîtres des requêtes dont la plume avait écrit les signalements personnels au dos des billets de solde. Abdullah-Aga kiajajeri, ou agent des janitschares près de la porte du grand vesir, et l'inspecteur du trésor, le vieux Adscheinsade-Husein-Efendi, furent massacrés sous leurs tentes. Les révoltés demandèrent ensuite la mort du premier assistant de la chancellerie des janitschares, Weli-efendi, et du reis-efendi Mohammed-Beg; mais ces victimes désignées eurent le temps de s'échapper. L'aga des janitschares Mustafa de Rodosto suspect à ces furieux fut déposé, puis éloigné pour aller

(1) L'arsmahsar dans Raschid, et Defterdar, fol. p. 130.

(1) Raschid, l. c. fol. 170.

garder les Dardanelles. Jusuf-Aga le magicien occupa sa place, et le beglikschi (directeur de la chancellerie du reis-efendi) fut nommé reis-efendi.

Le kaimakam Redscheb-Pascha, qui travaillait à d'autres plans à Constantinople, ne fit que préparer sa propre ruine. Déjà il s'était répandu que les rebelles n'étaient pas satisfaits de ce qu'ils avaient obtenu, qu'ils voulaient la déposition du sultan et l'élévation au trône de Suleiman, l'aîné de ses frères. Redscheb, prévoyant que le changement de souverain était inévitable, travailla dans le but de porter au rang suprême, non pas Suleiman, mais le fils même du Grand-Seigneur actuel, sultan Mustafa : de la sorte, pensait-il, cet important changement serait opéré par les sujets bien intentionnés de Constantinople au lieu d'être l'œuvre des rebelles du camp. Le mufti n'ayant point adopté ces vues, ayant même refusé nettement le fetwa nécessaire, Redscheb tint prête la pelisse de martre zibeline garnie de drap blanc pour en revêtir un nouveau mufti. Mais chez l'aga des janitschares, où il se rendit, il rencontra dans le segban-baschi autant d'opposition à ses plans que dans le mufti. Le sultan, informé de toutes ces menées, suspendit la sentence de mort arrêtée contre le kaimakam jusqu'à ce qu'il eût livré l'ex-grand vesir Suleiman-Pascha dont les rebelles demandaient la tête. Quand Suleiman-Pascha fut enfin arrivé à Constantinople, le sultan le réclama du kaimakam, qui prétendit être hors d'état de saisir cette victime; alors deux chatti-schérifs furent remis au bostandschi-baschi; l'un pour l'arrestation, l'autre pour l'exécution du kaimakam. Le premier seul devait être montré d'abord, afin que le coup fût porté plus sûrement. Le bostandschi-baschi, homme simple et ignorant, qui ne savait pas lire, fit une confusion entre les deux pièces, et en annonçant l'ordre d'arrestation il produisit la condamnation capitale. Le kaimakam lui demanda seulement quelques instants, afin qu'il pût se procurer les objets les plus nécessaires dans sa prison. Mais, à peine éloigné, il s'enfuit par une porte de derrière, traverse la ville en courant, crie aux gens du marché de fermer leurs boutiques, attendu que les rebelles ont pénétré dans la ville, et il s'échappe. Furieux de la stupidité du bostandschi-baschi, le sultan lui ordonna de lui apporter la tête du kaimakam sous trois jours, sous peine d'être frappé de mort lui-même, et il appela aussitôt à Constantinople Kœprili Mustafa-Pascha, fils de Mohammed et frère d'Ahmed-Kœprili, alors chargé de la garde des Dardanelles, pour le revêtir de la dignité de kaimakam. Le bostandschi-baschi lança de tous côtés ses bostandschis ustas et chaszekis après Redscheb. L'usta ou chef des gardiens du jardin impérial à Kawak, sur le Bosphore, ramena l'ex-grand vesir, dont la tête fut envoyée au camp impérial par le chaszeki Musa. Le chatti-schérif qui accompagnait cette offrande promettait aux rebelles, dans les termes les plus flatteurs, satisfaction ultérieure encore pour les injustices dont Suleiman les avait rendus victimes; toutefois, l'ennemi menaçant d'un danger si proche, il n'était pas possible qu'ils vinssent à Constantinople; il fallait qu'ils se tinssent au quartier d'hiver à Sofia et Philippopolis. Le porteur de ce message atteignit le camp à Philippopolis [17 octobre]. Après que la lettre eut été lue, l'orage gronda de nouveau : « Notre padischah, crièrent les rebelles, aurait dû songer auparavant à tout cela et à l'honneur de l'empire, au lieu de passer son temps à la chasse. Quelle valeur ont maintenant toutes ses flatteries? Il faut que les étendards s'avancent aussitôt. » Le quartier-maître n'ayant pas obéi à l'instant à leurs volontés, les officiers lui firent tomber sa tente sur la tête, et les queues de cheval furent portées en avant sur la route de Constantinople. Musa, qui avait apporté la lettre du sultan, fut expédié pour la capitale avec une requête générale signée de tous les officiers, dans laquelle on demandait que le kislaraga fût déposé, que sa place fût conférée au chasinedar, alors gagné aux rebelles, et que Musa lui-même fût investi des fonctions de bostandschi-baschi. Quand ce messager revint à Constantinople, il fut mené par le kaimakam Kœprili-Mustafa Pascha à l'audience du sultan, qui, sans la moindre hésitation, céda aux désirs des rebelles, ordonna la confiscation des biens du kislaraga et du bostandschi-baschi, et les bannit tous deux. Quatre jours après mourut le mufti Mohammed-

Efendi, et la première dignité de la loi fut conférée au grand juge de Rumili, Debbagh-sade-Mohammed Efendi. Quand le camp se trouva établi à Andrinople, la division se mit entre les lewends et les autres troupes. Les premiers, avec leur chef Jegen-Osman, qu'appuyait le grand vesir, voulaient que l'on restât à Andrinople ; les autres étaient d'avis qu'il fallait marcher sur la capitale. Enfin le grand vesir se laissa entraîner par de perfides conseillers à des concessions, et s'avança, quoiqu'avec répugnance, vers Ssolak-Tscheschmesi. De là partit la troisième requête à la Porte ; celle-ci ne demandait rien moins que la déposition du sultan. Quand cette demande fut parvenue aux mains du kaimakam Kœprili-Mustafa-Pascha, il réunit les ulémas dès le point du jour dans la mosquée d'Aja Sofia, et fit lire la requête générale (8 novembre 1687). Les ulémas se turent. Le kaimakam prit la parole : « Puisque le padischah, selon ce que prétend la supplique, n'est adonné qu'à la chasse, et qu'au moment où les ennemis pressent l'empire de tous côtés, il éloigne les hommes qui seraient en état de détourner de si grands maux, vous reste-t-il un doute, mes seigneurs, sur la question de savoir s'il est légitime de déposer un padischah qui abandonne de la sorte les soins du gouvernement ? Pourquoi donc ne parlez-vous pas ? » Les assistants, voyant que la chose était déjà décidée, donnèrent leur adhésion silencieuse. Ensuite quittant l'autel d'Aja-Sofia, tous se rendirent au Schimschirlik (appartement du sabre) où les princes sont renfermés sous des grilles, en tirèrent l'aîné des frères de Mohammed, Suleiman (1), et le placèrent sur le trône en récitant ces paroles du koran : « Nous t'avons fait chalife sur la terre (2). »

(1) Rapport dans le manuscrit 85 ; de la bibliothèque impériale, p. 121.

(2) Raschid, l. I, fol. 134.

Pendant trente-neuf ans Mohammed, au lieu d'être l'ombre de Dieu sur la terre, n'était apparu aux yeux du peuple que sous l'aspect d'un ardent chasseur. Une insurrection l'avait placé sur le trône, une insurrection l'en renversa. Plus heureux que son père Ibrahim, il ne perdit pas la vie avec le pouvoir suprême. Dans les sept premières années de son règne, encore enfant, il fut le jouet des divers partis en lutte dans le harem et parmi les agas, jusqu'à ce que la main de fer de Kœprili brisât la révolte, et durant cinq ans amoncelât des cadavres qui devaient servir de base à la toute-puissance de son fils Ahmed. Alors le sceptre de Mohammed chancelait bien plus que dans les derniers temps ; en effet, ce ne fut point sa passion pour la chasse qui lui coûta le trône. Son renversement fut amené par l'orgueil obstiné de Kara-Mustafa, qui entraîna le siége de Vienne, et l'incapacité militaire des deux grands vesirs Ibrahim et Suleiman. Les faits conservés par l'historiographe Abdi et dont quelques uns ont été rapportés dans le cours des huit derniers livres ont suffi pour donner une idée du caractère de ce souverain plutôt faible qu'inhumain. Avant même que Mohammed-Kœprili prît la direction des affaires, c'est-à-dire trente-trois ans plus tôt, un parti s'agitait déjà pour élever le sultan Suleiman sur le trône. Le souvenir et l'âge de ses fils, dont l'aîné, Mustafa, comptait maintenant vingt-quatre ans, et l'autre, Ahmed, quatorze, l'avaient plusieurs fois conduit à des idées de fratricide, légitimées par le kanun. Durant trente-trois ans il tint l'arme levée sans frapper ; enfin l'événement justifia non pas le kanun, mais les craintes de Mohammed (1).

(1) Relaz. di Costantinopoli, de la bibliothèque impériale et royale. Lamojoye, tome II, p. 350 et suivantes.

LIVRE LIX.

LA CHASZEKI ET LE GRAND VESIR. — DOMINATION DES REBELLES. — PRÉSENT D'AVÉNEMENT AU TRÔNE. — SOULÈVEMENT DES JANITSCHARES. — PERTE D'ERLAU, DE THÈBES, DE KNIN. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR ISMAIL. — RÉVOLTE DU SERASKER JEGEN-OSMAN. — MONNAIES ET IMPÔTS. — DÉPART DE L'ARMÉE POUR LA CONQUÊTE DE BELGRAD. — CAMPAGNE DE BOSNIE, DALMATIE, POLOGNE ET GRÈCE. — MESURES CONTRE LES REBELLES. — KEDUK ET OSMAN-PASCHA EXTERMINÉS. — PROPOSITIONS DE PAIX. — TRAITÉ AVEC LA TRANSYLVANIE. — AMBASSADE DE SULFIKAR ET DE MAUROCORDATO A VIENNE. — CONFÉRENCES EN CETTE VILLE. — MUSTAFA-KOEPRILI GRAND VESIR. — EXPÉDITION DU CHAN A USKUB; SON ABDICATION. — SEADET-GIRAI SON SUCCESSEUR. — AMBASSADEUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE. — L'ENVOYÉ OTTOMAN A VIENNE. — NISAMI-DSCHEDID, PRINCE DE MAINA. — PLUSIEURS PERSONNAGES ÉLOIGNÉS DU SÉRAIL. — MESURES FINANCIÈRES. — CAMPAGNE VICTORIEUSE EN SERVIE ET EN TRANSYLVANIE. — TROUBLES EN ÉGYPTE ET EN CHYPRE. — MORT DU SULTAN SULEIMAN II. — AHMED II LUI SUCCÈDE. — MORT DE KOEPRILI A SLANKAMEN. — INNOVATIONS, EXÉCUTIONS ORDONNÉES PAR LE GRAND VESIR ALI LE CHARRON. — DÉPOSITION DU SCHERIF DE LA MECQUE, DU MUFTI, DU CHAN DE KRIMÉE, DU KISLARAGA, ENFIN DU GRAND VESIR BIIKLI MUSTAFA LUI-MÊME. — AMBASSADES. — PROPOSITIONS DE PAIX. — CHUTE DE GROSZWARDEIN. — LES SURCHANOGHLI EN SYRIE. — LE CHAN DE KRIMÉE, SSAFA-GIRAI, LE DEFTERDAR ET LE GRAND VESIR HADSCHI-ALI SONT DÉPOSÉS; BIIKLI-MUSTAFA EST EXÉCUTÉ. — MORT DE MOHAMMED IV. — DÉSASTRES. — LE SCHEICH MISZRI. — BELGRAD ASSIÉGÉ, DÉLIVRÉ, FORTIFIÉ DE NOUVEAU. — RÉVOLTE DE MAANI A BASZRA. — INCENDIE A CONSTANTINOPLE. — LE KAIMAKAM, LE REIS-EFENDI, LE GRAND VESIR, LE KISLARAGA. — NOCES D'UMM-KULSUM. — LES KADIASKERS ET LE MUFTI DÉPOSÉS. — OFFRES DE MÉDIATION PACIFIQUE. — EXPÉDITION CONTRE PETERWARDEIN. — ÉCHECS EN DALMATIE ET EN POLOGNE. — CONSTRUCTIONS DE PALANQUES SUR LE DANUBE. — UN MEHDI RÉVOLUTIONNAIRE, ASTROLOGUE ARABE. — CHIOS CONQUISE PAR LES VÉNITIENS. — LE SCHERIF. — LES ÉTATS BARBARESQUES. — MORT DU SULTAN AHMED II.

Quand le sultan Mohammed fut jeté du trône dans la prison, la Chaszeki Rebia-Gulnusch (eau de rose du printemps), qui depuis la mort de la Valide Tarchan dominait seule dans le harem, et dirigeait même en partie les affaires de l'empire, dut se retirer au vieux serail. Jusuf-Aga, devenu kislaraga tout-puissant par l'influence de cette sultane, et qui durant seize années avait occupé ces hautes fonctions avec une autorité absolue, avait abattu le grand vesir Kara-Mustafa, fut banni en Égypte. L'ex-chaszeki Rebia-Gulnusch, si séduisante par les grâces de sa personne et la vivacité de son esprit, avide du pouvoir, avait peu de bienveillance pour les favoris du sultan, mais elle ressentait la plus violente jalousie, surtout contre les femmes qui lui paraissaient dangereuses pour l'empire de sa beauté. Dans ce cas sa passion l'emportait au-delà de toutes limites. Ainsi, au village de Kandilli, sur les rives du Bosphore, le sultan

prenant plaisir à contempler la danse voluptueuse d'une belle Tscherkesse, la favorite vit aussitôt dans cette femme une rivale redoutable. Elle chargea un eunuque, renommé pour son talent dans la danse moresque, de saisir le moment où les figures conduiraient la danseuse à l'extrémité de la terrasse, et de la jeter dans la mer, dont les flots murmuraient au-dessous du kioschk. L'eunuque en bondissant précipita en effet la malheureuse Tscherkesse dans le Bosphore, et cette chute fut regardée comme un simple accident (1). Sous le grand vesirat d'Ahmed-Kœprili l'influence de Gulnusch fut très-insignifiante; mais après la chute de Kara-Mustafa, elle exerça une action puissante sous l'administration de Kara-Ibrahim et de Suleiman, son successeur, exécuté au mépris de la sauvegarde écrite que lui avait donnée le sultan. Ibrahim ni Suleiman n'étaient guerriers; le dernier, Bosnien d'origine, se complaisait à des rédactions de chancellerie, à des projets d'organisation pour les troupes, souvent à des dépêches officielles copiées avec soin; il y ajoutait des post-scriptum de sa mauvaise écriture, et telle était sa passion pour le style épistolaire qu'on le vit bien des fois mettre onze à douze lettres sous une même enveloppe (2). Le nouveau grand vesir Siawusch, Albanais d'origine, était un ancien esclave affranchi d'Ahmed-Kœprili, sous lequel il était devenu successivement aga des escadrons, général des munitions, gouverneur de Bosnie et de Diarbekr (3). Aussitôt après le détrônement de Mohammed IV il entra dans Constantinople avec l'armée, se rendit pompeusement à Daud-Pascha, et de là se présenta à l'audience du sultan. Jegen Osman-Pascha seul craignit de se trouver dans l'enceinte de la capitale; avec ses lewends il campa dans la plaine de Tscheridschi; les sipahis s'établirent dans l'hippodrome, non loin du palais de Fasli-Pascha (4). Le kapudan-pascha Misirlisade-Ibrahim-Pascha, qui venait aussi d'entrer dans le port avec la flotte, vint se prosterner aux pieds du nouveau souverain. Alors s'ouvrit le règne des janitschares effrénés et des turbulents sipahis. A peine arrivés à Constantinople, ils rappelèrent le kislaraga déposé, qui, exilé en Égypte, n'était encore parvenu qu'à Nicée, le jetèrent dans les Sept-Tours, et lui extorquèrent en outre vingt à trente bourses. Les janitschares campèrent sur l'Etmeidan (place à la viande) devant leurs nouvelles casernes, les sipahis sur l'Atmeidan (place aux chevaux), devant la mosquée d'Ahmed Ier. Les premiers avaient pour principal meneur le tschausch Fetwadschi; le petit Mohammed dirigeait les sipahis. Ce dernier, odieux même aux mutins à cause de ses extorsions, fut jugé, exécuté par eux, et ils traînèrent son cadavre sur l'hippodrome (1). Puis les deux corps réunis demandèrent la tête de l'ex-kaimakam Redscheb, tenu jusque-là entre les deux portes du sérail sous le fer du bourreau, et sa tête roula aussitôt sur le seuil du palais (2) [21 novembre]. Les sipahis exigèrent d'abord le présent d'avénement au trône pour eux et pour les janitschares, et réclamèrent en outre le rétablissement de la taxe, ainsi que leur réintégration dans les emplois publics, faveurs accordées si souvent à la révolte, et retirées aussitôt après le retour de l'ordre. Ils arrachèrent au grand vesir non-seulement les woiwodies de Tokat, de Mardin, la dignité d'aga des Turkmans, l'administration des mosquées, mais firent donner encore à leurs protégés les places de grand écuyer et de grand chambellan. Pour arrêter les envahissements de la révolte, la Porte nomma pascha de Dschidda, l'aga des janitschares, Dschadu-Jusuf, qui fut remplacé lui-même par le premier porteur d'armes Dscherad-Mustafa-Pascha, éleva Jegen-Osman au gouvernement de Rumili, et distribua le présent d'avénement au trône. Un chambellan, Jegen-Ahmed, parent du dernier grand vesir, fut envoyé en France, en Angleterre et en Hollande, avec des lettres de notification de l'élévation du nouveau souverain, et les trois ambassadeurs de ces

(1) Benetti, l. II, p. 15 et 16.
(2) L'histoire de la biblioth. de Berlin, n° 75, fol. 1.
(3) Hist. des grands vesirs par Osmansade efendi.
(4) Raschid, l. I, fol. 137.

(1) Raschid, l. I, fol. 138.
(2) Ibidem.

puissances lui donnèrent des fêtes à Constantinople avant son départ.

Après que, par la distribution du présent d'avénement, les troupes eurent été calmées pour le moment, le sultan se rendit par eau à Ejub pour y ceindre solennellement le sabre, et revint par terre en rentrant par la porte d'Andrinople. Son turban étant tombé, des torrents de pluie l'ayant forcé de recouvrir ses vêtements d'un surtout rouge, ces deux circonstances furent regardées comme de sinistres présages (1).

Parvenu à l'âge de quarante-cinq ans, le sultan Suleiman avait su faire reconnaître son humeur belliqueuse, son naturel fier et courageux, ennemi de la mollesse et de la volupté. S'apercevant bientôt que son ex-écuyer était hors d'état de contenir les emportements des janitschares, il l'éloigna en lui confiant la garde des Dardanelles, et mit à sa place l'ancien segban-baschi Ali-Aga de Charpurt. Les janitschares attribuant ces changements défavorables pour eux à l'impulsion du kaimakam Kœprilisade-Mustafa-Pascha, insistèrent sur son changement, et aussitôt il fut envoyé aux Dardanelles. Le mufti Mohammed-Efendi, qui ne leur plaisait pas, fut déposé, et le chef des émirs Seid-Feisullah le remplaça. Les miliciens indisciplinés destituèrent de leur pleine autorité leur premier lieutenant-général, le kulkiaja Abdullah-Aga, et lui donnèrent pour successeur l'ancien fiscal Ebubekr, qui promettait de leur complaire. L'aga des janitschares, Ali de Charpurt, s'aperçut bien que les troubles ne prendraient pas de fin tant que le principal meneur, le tschausch Fetwadschi, serait en vie. Abrégeant bien vite le procès, il le poignarda de sa propre main; mais les janitschares furieux entourèrent le cheval de leur aga comme il se rendait à l'Etmeidan pour rétablir l'ordre, l'accablèrent de reproches, et, se jetant sur lui, le mirent en pièces; puis vouant les palais des ministres à la destruction, ils commencent par forcer le serail du defterdar Husein-Pascha, et livrent l'assaut à celui du grand vesir. Mais là se trouvaient le mufti Feisullah, les deux grands juges et le defterdar, qui les repoussèrent. Alors les rebelles nommèrent pour aga des janitschares Hadschi-Ali, l'un de leurs compagnons, assiégèrent dans les formes le palais du grand vesir, contraignirent le mufti et les deux grands juges à en sortir, et Siawusch à remettre le sceau de l'empire. Hadschi-Ali, peu satisfait de ces avantages, continua d'attaquer le palais, voulant arracher la vie du grand vesir en représailles de la mort de Fetwadschi. Aux janitschares vint se joindre toute la canaille de la ville : des Juifs et des chrétiens mêmes voulaient prendre part au pillage. Durant la nuit les flots de la multitude se heurtèrent contre les portes du palais du grand vesir, où ils pénétrèrent vers le matin. Siawusch-Pascha voyant que toute évasion lui était impossible, et ne pouvant supporter la profanation du harem dont le peuple s'approchait maintenant, se plaça devant la porte des appartements sacrés, et avec ses agas fit des décharges continuelles sur les assaillants. Plus de cent cinquante de ces misérables tombèrent morts, un aussi grand nombre furent blessés. Siawusch, fidèle à l'honneur du harem jusqu'au dernier soupir, tomba victime de ses sentiments chevaleresques. Alors les hordes de pillards envahirent le harem, qu'ils se partagèrent; les belles esclaves furent outragées, frappées indignement, puis emportées comme des caisses de marchandises. Les garnitures des fenêtres et des portes, le plomb des gouttières et des coupoles de bains furent arrachés; on vit la sœur de Siawusch-Pascha et son épouse, fille de Mohammed-Kœprili, mutilées, les mains et le nez coupés, traînées nues dans les rues de la ville.

Les janitschares eux-mêmes, sensibles à la honte que de pareils crimes faisaient retomber sur leur corps, se rassemblèrent à la porte de l'aga, où leurs chefs, les deux mulasims-baschi, Ahmed et Déliperi, Hadschi-Ali, et l'orta-tschausch Kandildschi, invitèrent le mufti, les grands juges militaires, le juge de Constantinople et le chef des émirs, à vouloir bien se rendre auprès d'eux, espérant, par la présence de ces grands dignitaires, justifier leur conduite et se mettre sous la protection de la loi. Mais comme un instant après des janitschares forcèrent et pillèrent

(1) [illegible]

des boutiques appartenant à un émir, celui-ci attacha un mouchoir blanc à l'extrémité d'une lance, en signe de ralliement contre la tyrannie et l'oppression, et appela les musulmans à son secours. Une foule immense de peuple se précipita vers le sérail, où s'étaient rendus Osman-Efendi, prédicateur de la Sulemanije et quelques autres ulémas, et la sainte bannière fut arborée au-dessus des créneaux de la porte centrale. A la vue de ce symbole, la multitude insurgée, ramenée d'ailleurs à des sentiments d'équité par les parents d'Osman-Efendi, fut transportée d'indignation contre les excès de la rebellion. Le grand chambellan Esseid-Mustafa, l'un des dignitaires élevés par les janitschares révoltés, étant sorti du sérail pour s'entretenir avec la foule, fut aussitôt mis en pièces. Quelques-uns des meneurs furent massacrés devant le sérail où le peuple se tint rassemblé toute la nuit. Pendant ce temps les ulémas se rendirent au palais, où ils tinrent conseil autour du trône élevé devant la chaszoda. Après que l'on eut fait tomber les têtes de plusieurs chefs de l'insurrection, la foule, animée de meilleurs sentiments, fut invitée à se disperser. Le vieux Ismaïl-Pascha, ancien nischandschi qui avait été nommé kaimakam aussitôt après le meurtre de Siawusch, reçut le sceau de l'empire. Le mufti, les deux kadiaskers et le juge de Constantinople, en punition de leurs faiblesses à l'égard des rebelles, furent tous déposés ; Mohammed redevint mufti, trois pages de la chambre intérieure remplacèrent les deux grands écuyers et le grand chambellan qu'avaient installé les rebelles. Hadschi-Ali fut mis à mort ; quelques-uns des pillards du palais de Siawusch, juifs et chrétiens, furent pendus ; les autres, épouvantés par ces châtiments, rapportèrent une partie de leur butin (1).

Tous ces troubles, tous ces déchirements intérieurs comblaient les vœux des ennemis de l'empire ; car les troupes, au lieu de combattre sur les frontières, marchaient sur la capitale, et les armes destinées à repousser les infidèles se tournaient contre le chef des croyants. La première conséquence fut la chute d'Erlau en Hongrie, de Thèbes en Grèce, et de Knin en Dalmatie. Erlau, qui avait résisté victorieusement aux armes de Suleiman Ier pour tomber ensuite sous les coups de Mohammed III, et subir durant un siècle entier la flétrissure de la domination turque, retourna vers ses anciens maîtres. Le pascha gouverneur Osman ayant péri dans une escarmouche, Rustem-Aga, qui avait pris le commandement, voyant que la place était investie de tous côtés, la remit au général Caraffa, en obtenant la liberté de se retirer [14 décembre 1687]. Le comte Marsigli prit possession de l'artillerie, composée de cent dix canons et treize mortiers, et la grande mosquée fut transformée en une église consacrée à saint Léopold (1). Bientôt après les impériaux s'emparèrent aussi de Munkacs, la plus forte place de Tœkœli, où ils trouvèrent les archives et la coiffure du roi des Kruczes, ainsi que la bannière turque dont le pommeau doré contenait le diplôme de souveraineté de Tœkœli, conservé maintenant encore aux archives de la maison impériale à Vienne (2). Tandis que Munkacs tombait aux mains des impériaux, Thèbes en Béotie, vainement défendue par ses murailles et ses bastions, se rendait aux Vénitiens (3). Morosini partagea la Morée en quatre provinces, Romanie, Laconie, Messénie et Achaïe, ayant pour chefs-lieux Napoli, Malvasia, Navarin et Patras. Chacune de ces villes eut un rectore pour les affaires civiles et la comptabilité, et un provveditore pour les affaires militaires et l'administration des domaines territoriaux. Au provveditore, gouverneur des trois plus grandes îles que possédait la république, Corfou, Zante, Céphalonie, furent soumises également Santa-Maura, Lépante et les côtes situées entre ces deux points. Après la mort du doge Giustiniani, Morosini lui-même fut investi de la première dignité de la république. D'un autre côté les Ottomans perdirent une des places frontières les plus considérables de la Dalmatie. Knin, si-

(1) Raschid, fol. 140. Cantemir Soliman II, vi. vii.

(1) Contarini, l. II, p. 21.
(2) Boethius, l. III, p. 365.
(3) Ibid. p. 380 et suivantes.

tuée sur un rocher escarpé dont le pied est battu par les eaux de la Kerka, qui avait passé successivement aux mains des Vénitiens et des Ottomans, fut livrée cette fois par la trahison du commandant turc Altlubegsade-Mohammed, qui, exilé dans cette place par le grand vesir Siawusch, la rendit au général vénitien Cornaro pour satisfaire ses propres ressentiments (septembre 1688). Mais sa retraite ne s'opéra point comme il l'avait espéré. Les sujets chrétiens, irrités par son oppression, se mirent sur sa route comme il allait sortir, en lui disant : « Tu as » capitulé avec les Vénitiens, mais il te reste » à compter avec nous pour les actes de » tyrannie ; » et il fut immolé avec beaucoup d'innocents.

Sign, sur les bords de la Cettina, le vieux et le nouvel Obrovaz, quatorze forteresses des montagnes et neuf places de la plaine de Likka, tombèrent aussi entre les mains des Vénitiens. En Bosnie, le commandant de Karlstadt s'était avancé avec quatre mille hommes sur le village de Derbend-Kaszabaszi, et avait répandu tout autour de lui une si grande terreur que la garnison de Gradiska abandonna la place où elle aurait pu soutenir un long siége, et, par sa lâcheté, détermina la chute des palanques environnantes. Tant de désastres en Hongrie, en Grèce, en Dalmatie et en Bosnie auraient exigé la main ferme d'un grand vesir belliqueux ; le vieux Ismail, âgé de soixante-dix ans, était peu propre à exercer le commandement suprême dans les armées contre l'étranger, et à contenir en même temps la rébellion. Pour soutenir ce double fardeau et se décharger aussi de la responsabilité, il nomma généralissime de l'armée Jegen-Osman-Pascha-Toridi, auquel il confirma en même temps le gouvernement de la Rumili. Mais, comme Jegen s'affranchit de toute obéissance, se permit même de conférer des emplois dans l'Anatoli, et osa instituer l'un de ses pages, Kara-Mustafa, en qualité d'inquisiteur, le grand vesir le regarda comme l'ennemi le plus dangereux ; dans un conseil spécial tenu à Constantinople, il fut résolu que l'on convoquerait toute la Rumili contre le serasker ; pour ne pas le pousser aux dernières extrémités, l'on jugea convenable de lui offrir le gouvernement de la Bosnie. L'armurier Suleiman Aga fut chargé, en qualité de beglerbeg de Rakka, d'aller prendre le commandement des forces convoquées contre l'ex-serasker, et la direction des troupes destinées à combattre la Hongrie fut confiée au gouverneur de Belgrad, Chasinedar-Ali-Pascha. Comme les Toridis, d'accord avec leur chef Jegen-Osman, arboraient l'étendard de la révolte à Eskischehr en Asie, on poussa contre eux les populations de l'Anatoli, et le rebelle nommé par Jegen-Osman au gouvernement de Karamanie, étant arrivé à Skutari, fut aussitôt arrêté et jeté en prison. De nombreuses plaintes s'étant élevées contre Seinullah chargé de lever les impôts de la Rumili, on le mit à mort. Le grand vesir Ismaïl fut déposé après une administration de soixante-neuf jours (2 mai 1688), et les sceaux furent donnés à Mustafa, pascha de Rodosto, qui, depuis qu'il avait perdu la dignité de serasker, s'était vu investir du gouvernement de Kanischa, et tout récemment du commandement des Dardanelles.

Maintenant le feu de la révolte s'alluma dans les provinces. A Candie, ce formidable boulevard de l'empire contre Venise depuis vingt années, les troupes en se mutinant avaient immolé le gouverneur Sulfikar-Pascha, le turnadschi-baschi, le commandant de la place, l'administrateur de la mosquée construite par le gouverneur vesir, et mis en pièces devant le sérail du pascha le kiaja des janitschares du lieu. Pour rétablir l'ordre, on fit passer à Candie Kœprili-Mustafa-Pascha, alors gouverneur de la Krimée, qui fut remplacé dans ce poste par le vesir Ali-Pascha, en ce moment chargé du commandement à Chios. Ce dernier eut pour successeur le vesir Hasan-Pascha, gouverneur d'Egypte. Firari-Ahmed partit pour l'Egypte afin d'y diriger l'administration. A Temesvar les troupes se soulevèrent également, en se plaignant d'un long arriéré de solde, attaquèrent le gouverneur Ibrahim-Pascha et le tuèrent. Le serasker Hasan-Pascha, alors à Belgrad, nomma aussitôt Dschaafer-Pascha gouverneur de Temesvar, et le chargea de se défaire adroitement des mutins. La situation était bien plus difficile à l'égard de Jegen-Osman, contre lequel toute la population de la Rumili avait été soulevée par le précé-

dent grand vesir Ismaïl-Pascha. Le grand chambellan Hasan-Aga, expédié avec le diplôme et le kaftan d'honneur de serasker pour le gouverneur de Belgrad avait été arrêté par Jegen Osman, qui, se saisissant de ces deux insignes d'investiture, s'était mis en marche sur Belgrad afin de prendre le nouveau serasker et de le mettre à mort; en même temps il avait expédié un message secret au sagardschi-baschi Osman, commandant des janitschares à Belgrad, qu'il voulait gagner. Hasan, informé de ces manœuvres, réunit les paschas et les officiers dans le diwan, leur exposa la situation des choses, et leur demanda s'ils voulaient lui prêter appui comme serasker ou soutenir les rebelles. Ils protestèrent de leur fidélité comme sujets du sultan, et assurèrent qu'ils ne voulaient obéir qu'au serasker. Hasan-Pascha fit apporter le koran, et tous jurèrent par le livre sacré. Néanmoins le serasker ne se confiait pas beaucoup dans leurs serments, car il savait que Jegen-Osman entretenait une correspondance secrète à Belgrad; aussi fit-il embarquer tous ses bagages pour Widdin afin d'être prêt à tout événement. Alors parut le quartier-maître de Jegen-Osman, qui, à côté des trois queues de cheval de serasker, planta les étendards de son maître. Interpellé par Hasan-Pascha sur les motifs d'une telle bravade, il répondit qu'il avait suivi les ordres de Jegen-Osman. Bientôt après se montra le chef rebelle en personne à la tête de troupes brillantes; les janitschares allèrent à sa rencontre et se rangèrent en haie pour le saluer. Hasan-Pascha s'enfuit sous la tente du sagardschi-baschi. Cet officier et les janitschares prièrent Jegen-Osman de préserver Hasan-Pascha de tout mauvais traitement. Le rebelle triomphant se rendit tout gonflé d'orgueil dans la tente où s'était réfugié son rival : « Vous êtes, lui dit-il en affectant une dignité gracieuse, vous êtes comme moi vesir de notre padischah, et je ne veux pas qu'il vous soit fait aucun mal. Transportez votre tente sur un autre point, et emmenez avec vous les gens de votre suite. » Hasan-Pascha obéit, et, d'après un ordre de Jegen-Osman rendu l'après-midi, il partit pour Widdin. Jegen-Osman s'étant mis ainsi en possession du pouvoir de serasker, il fallut révoquer l'ordre d'armement de toute la Rumili lancé contre lui; on alla bien plus loin encore, les principaux toridis, ses complices, obtinrent des sandschaks tels que ceux d'Akschehr, Eskischehr, Siwas, et son ancien page Mustafa vit s'ouvrir les portes de la prison où il était renfermé. L'ex-defterdar Husein, sur l'intervention du précepteur du sultan, Arabsade-Abdulwehhab-Efendi, fut mis en liberté, et reçut le gouvernement de Baszra avec la dignité de vesir. Ramazan-Efendi, qui venait d'occuper aussi le poste de defterdar, fut banni à Hadschioghlibasari, lieu de sa naissance, et ses fonctions passèrent à l'inspecteur des cuisines, Funduk-Mohammed. L'écuyer du sultan, Elmas-Mohammed, sortit du sérail comme secrétaire pour la signature du sultan, en prenant le rang de beglerbeg de Rumili. Le beau-frère de Funduk-Efendi, Suleiman-Efendi, obtint la place de baschi-bakikuli, employé de la chancellerie ou agent du trésor; Husein-Aga, son prédécesseur, était parti pour l'Asie-Mineure, revêtu de la dignité de gouverneur de Meraasch pour faire rentrer des arrérages de fermages et des sommes en retard dues par les woiwodes turkmans. L'on changea l'aga des janitschares et le kulkiaja, qui n'étaient pas en état de contenir leurs troupes; l'aga Hasan fut nommé gouverneur de Wan; le kulkiaja Mustafa, auquel fut d'abord conféré le sandschak de Perserin, finit par être banni à Rhodes. La place d'aga fut donnée au segban Kodschi-Mahmud, celle de kulkiaja au sagardschi-baschi Osman, mandé à cet effet de Belgrad, où il avait soutenu Jegen-Osman contre le serasker Hasan. L'ex-defterdar Kilidsch-Ali-Pascha, transporté à Trabesun sous le grand vesirat d'Ismaïl, fut rappelé à Constantinople pour y siéger en qualité de vesir sous la coupole.

Des actes d'une bien plus grave conséquence furent les innovations apportées par le grand vesir dans la fabrication des monnaies et la répartition des impôts. Dans les premiers temps de l'empire on avait fait usage d'espèces de cuivre; mais bientôt les monnaies d'or et d'argent avaient seules été mises en circulation. Maintenant on ordonna de frapper de la monnaie de cuivre; l'okka valant huit cents deniers, il fallait deux pièces de ce genre pour faire un aspre. Un re-

négat de Livourne et un certain Morgan furent les inventeurs de cette funeste mesure dont ils dirigèrent l'exécution. Un nouvel hôtel des monnaies fut construit à Tawschantaschi dans l'intérieur de Constantinople ; un établissement de ce genre se forma également à Bosnaserai afin de solder ainsi les milices enrôlées contre Zara et les Uscoques. La taxe sur les boissons, qui, à l'instigation de Wani, avait été supprimée depuis quelques années, fut rétablie, et le tabac à fumer, jusqu'alors exempt de tout droit, fut également imposé ; le tabac de Jenidsche dut payer à la douane 10 aspres par okka, celui de Kirdscha 8 aspres. La place de receveur de l'impôt sur les boissons fut conférée à Kufri-Ahmed moyennant 6 millions d'aspres. L'inventaire de tous les ornements d'argent dans les écuries impériales avait été déjà entrepris sous le grand vesirat d'Ismail-Pascha, et tous les objets superflus avaient été livrés à la monnaie, ce qui avait produit 545 bourses d'argent. Le nouveau defterdar, Funduk-Mohammed-Efendi, créa de nouveaux impôts sous les noms de rachats de la levée générale, droit de repos et de sommeil, rachats de fournitures de vivres. La moitié de tous les revenus des wakfs, toutes les pensions et gratifications annuelles, furent séquestrées comme contributions de guerre, et l'on nomma des commissaires spéciaux pour réunir toutes ces ressources. En outre, on leva les contributions extraordinaires établies antérieurement sur l'exemption des corvées sur les galères, dans les mines, sur les routes, et des prestations en nature. Dans le mois de mars, qui ouvre invariablement l'année fiscale des Turcs, on vendit plus de cinquante mille emplois ; de plus, tout riche et tout village composé de deux à trois cents maisons furent taxés à une bourse d'argent. Le defterdar Funduk-Mohammed, le provocateur de toutes ces mesures, n'en dirigea pas long-temps l'exécution ; car le grand vesir voyait en lui un rival. Funduk, appelé devant la Sublime Porte, fut investi du gouvernement de Candie ; il devait quitter la capitale cette nuit même, se reposer seulement à Daje-Chatun, et se rendre à sa destination sous trois jours. Son beau-frère le fiscal fut aussi transporté en Crète en qualité de defterdar, et le secrétaire des dépenses impériales, Jahja-Efendi, fut mis en prison. L'ex intendant de l'arsenal Eli-Efendi devint defterdar à Constantinople ; Ahmed-Aga fut nommé fiscal, Ahmed-Efendi secrétaire pour les dépenses impériales.

Malgré tant de moyens forcés employés pour le paiement des troupes, l'armée ne se mit en mouvement que le 26 juillet 1688 ; elle quitta Constantinople pour Daud-Pascha, et n'arriva que le 1er septembre à Andrinople. Les Impériaux avaient tout naturellement mis à profit les troubles intérieurs de leurs ennemis et la marche des troupes ottomanes des frontières sur la capitale, pour faire de brillantes conquêtes. La campagne avait été ouverte en Hongrie par le siége de Stuhlweiszenburg ; en Transylvanie, Caraffa avait pris Lippa d'assaut ; en Bosnie, le prince Louis de Baden avait occupé Gradiska incendiée. Illock et Peterwardein avaient été abandonnés, et par conséquent la route de Belgrad se trouvait libre. Aussi les chrétiens étaient déjà devant cette ville quand les Ottomans se mettaient à peine en mouvement de Constantinople sur Daud-Pascha. Le serasker rebelle Jegen-Osman-Pascha, qui devait défendre les places menacées, se posta en face pour empêcher la fuite des habitants et des soldats. Après avoir abattu de sa propre main la tête d'Husein, ancien pascha d'Erlau, et fait sabrer le pascha de Belgrad (1), il chargea Ibrahim, pascha de Szekszard, du commandement de la place attaquée, en lui conférant le rang de pascha d'Ofen, c'est-à-dire d'une ville alors entre les mains de l'ennemi, et revêtit Ahmed-Pascha du titre de serdar. Mais à peine l'ennemi, soutenu par les sujets chrétiens, eut commencé à se transporter avec des radeaux sur l'île des Zigeunes, pour jeter ensuite un pont vers Belgrad, Jegen-Osman précipita sa marche dans la nuit avec Tœkœli vers Semendra ; alors les habitants de Belgrad épouvantés s'enfuirent dans toutes les directions ; quelques-uns, se jetant sur des bâtiments, descendirent le Danube, d'autres coururent du côté de Temesvar. Huit mille fugitifs arrivés par le Danube en face de Fethislam négocièrent

(1) Boethius, t. Ier, p. 552.

avec le commandant des troupes postées sur le rivage pour obtenir la faculté de continuer leur route ; on était d'accord moyennant 200 bourses ; trois commissaires devaient recevoir l'argent, quand arriva Tœkœli qui se saisit des commissaires et empêcha les fugitifs de naviguer plus loin (1).

Les Turcs en partant avaient mis le feu aux faubourgs de Belgrad ; l'armée impériale accourut pour l'éteindre et prit des positions dans la ville basse pour ouvrir le siége. L'électeur de Bavière avait le commandement supérieur des troupes ; les travaux étaient dirigés par le lieutenant-général d'artillerie Sereny. Pendant vingt jours la ville essuya le feu de quarante gros canons et de quinze mortiers. Sur ces entrefaites, Jegen-Osman quitta aussi Semendra en y mettant le feu, et se retira sur Sofia. Les Turcs abandonnèrent également Golumbacz. Trois cents femmes musulmanes, qui tombèrent entre les mains des Heiduques, furent baptisées et se marièrent pour la plupart. Semendra et Golumbacz retombèrent sous la domination hongroise. C'était un heureux présage pour les opérations ultérieures ; Stuhlweiszenburg fut emporté d'assaut (6 septembre 1688). Beaucoup d'officiers distingués parmi les Impériaux périrent dans cette action ; entre autres, les comtes Scherfenberg, Furstenberg, Thurm, le prince de Liechtenstein, deux comtes de Stahremberg (2). Les comtes Rabutin et Taxis avaient été blessés à la première sortie des assiégés. Dans l'assaut, le duc de Mantoue, le prince Eugène de Savoie, reçurent deux blessures. Les assaillants furieux immolèrent tout ce qui leur tomba sous la main ; les maraudeurs égorgèrent avec leurs couteaux des Turcs renversés et sans armes (3). La perte des Impériaux fut évaluée à sept cents morts, celle des assiégés à sept mille (4). Mohammed-Pascha, l'aga des janitschares, et treize cents soldats restèrent prisonniers ; le pascha fut transporté à Vienne et logé chez l'interprète de la cour, Marco Antonio Mamucca della Torre. Le butin ne fut pas immense, car beaucoup d'objets avaient été évacués par le Danube. Parmi les soixante dix-neuf canons conquis se trouvèrent deux pièces énormes, dont l'une lançait des boulets de trois cent vingt, l'autre de quatre cent quarante livres. L'électeur Maximilien envoya deux drapeaux turcs à Rome, au pape Innocent XI. Maximilien-Emmanuel avait emmené avec lui à la guerre le peintre Buyg ; les tableaux de batailles et de prises de villes exécutés par cet artiste décorent encore aujourd'hui la galerie royale de Schleiszheim. Les mosquées de Belgrad furent transformées en églises, dont l'une devint la possession des Jésuites.

Pendant le siége de Belgrad, le général Veterani avait conquis Karansebes et Sickovar en Sclavonie. Le markgraf Louis de Baden avait fait une brillante campagne en Bosnie. Mohammed-Beg, fils d'Ipekli, Hasan-Beg et Siawusch, pascha de Busin, au premier avis de l'approche de l'ennemi, étaient accourus avec la levée en masse de leurs sandschaks vers Usidscha, Begbasari, Hiszardschik, Tschatschka, Perepol et Zwornick, et avaient même défait les chrétiens qui assiégeaient Hiszardschik ; Siawusch-Beg avait porté ensuite le ravage dans le district de Komorn, voisin de Perepol, et entraîné des femmes et des enfants en esclavage. Mais le markgraf de Baden vengea bientôt ces échecs par l'incendie de Butica, Jesnewicz, Gradiska, et par la défaite complète du pascha de Bosnie (1). Piccolomini commandait l'aile droite, Castel l'aile gauche ; le massacre fut effroyable. Cinq mille Turcs couvrirent le champ de bataille ; le markgraf en tua six de sa propre main ; deux mille furent pris, tout couverts de blessures. Le markgraf aurait voulu se saisir du pascha, mais ce vaillant guerrier, auquel on avait arraché son sabre, se défendit encore à coups de poignard ; il fallut l'abattre sous une décharge de fusils. Le camp, les bagages, les approvisionnements de vivres, Banyaluka avec ses belles mines de fer, tombèrent au pouvoir du markgraf (2).

(1) Raschid, l. I, fol. 148.
(2) Boethius, l. III, p. 591.
(3) Boethius, l. III, p. 590.
(4) Bizozeri, l. II, p. 320.

(1) Boethius, l. III, p. 591, et Bizozeri, l. II, p. 330.
(2) Mémoires sur le prince Louis de Bade dans les Mélanges milit. et sentiment. l. III, p. 43-44.

Un mois après il conquit Zwornik, dont les habitants, au nombre de quatre mille, s'étaient retirés à Bosnaserai (1). Le ban de Croatie Erdœdy ne fut pas aussi heureux devant Bihacz; néanmoins, en se retirant par l'Unna, il défit le serasker de Bosnie, Mohammed-Iwanowicz.

Dans cette année les expéditions des Polonais et des Russes ne furent pas aussi heureuses que celles des Impériaux. Quarante mille Tatares allèrent dans l'hiver, sous les ordres du nureddin Ahmed-Girai, porter le fer et le feu dans la Volhynie, massacrèrent les habitants de Santomir et du château du prince Csartorinski, ravitaillèrent Caminiec, poussèrent leurs courses dévastatrices jusque sous le canon de Lemberg et de Bar, repassèrent au printemps le Dniester près de Czekora pour jeter encore des vivres dans Caminiec, et battirent les Polonais sur le Sireth (1). Les Cosaques étant divisés entr'eux, et menaçant d'une insurrection à Tarnow, les Tatares mirent à profit cette occasion, pour faire irruption en automne dans les districts de Kaniow et Czerkassy sur la rive droite du Dnieper, et désoler le pays entre le Ros et l'Asman. Galitzin battit quelques troupes de Tatares, leur enleva quelques prisonniers; mais, en s'avançant vers Perekop, il ne trouva plus que de la fumée, des flammes et des cendres, parce que les Tatares avaient mis le feu aux steppes. Pour contenir ces barbares il éleva des fortifications à l'embouchure de la Samara dans le Dnieper.

Si la victoire avait couronné les armes vénitiennes en Dalmatie, la fortune les abandonna en Grèce. Après les vains efforts du pascha de Skutari Suleiman contre les populations des monts acrocérauniens soulevées par Venise, les tentatives inutiles du pascha de l'Herzegowine pour s'emparer de Dernis et surprendre le fort d'Opus, Cornaro, comme on l'a déjà rapporté, avait enlevé l'importante place de Knin et bientôt après celle de Verlika, ainsi que la tour de Norin au-dessus de l'embouchure de la Narenta (avril 1688). En Grèce la guerre avait exercé de furieux ravages; les habitants de Sparte et d'Athènes avaient été chassés de leurs murs; la citadelle de cette dernière ville avait été ruinée (1). Morosini se proposait de tirer parti des insurrections militaires des Turcs pour s'emparer de Salonik ou de Candie; mais ses plans échouèrent (2), il n'obtint pas plus de succès au siége de la capitale de Négrepont, qui dura cent jours, où les princes de Wurtemberg, de Brunswick et d'Harcourt, reçurent de glorieuses blessures.

Le sultan reçut à Hafsza la nouvelle de la chute de Belgrad, et résolut de passer l'hiver à Andrinople pour se mettre lui-même au printemps à la tête de l'armée. Il était sorti de sa capitale sous les plus tristes présages; car au moment où, près de la mosquée du Conquérant, il voulut monter à cheval, son turban tomba. Du moins son chagrin fut adouci par la délivrance de Négrepont. Le kapudan-pascha Miszerlisade-Ibrahim, qui avait été chargé de chasser les infidèles loin de cette île, et de rétablir les fortifications, après avoir rempli sa mission, était arrivé aux Dardanelles avec la flotte. Il reçut ordre de retourner aussitôt à Négrepont, pour veiller avec le commandant Ibrahim Pascha à la conservation de ce point si important. Par le crédit du kislaraga Mustafa, la place de kapudan-pascha fut conférée à Kalailikos-Ahmed-Pascha. Dans un grand conseil de guerre il fut décidé (29 décembre 1688) que, pour remplir les vides de l'armée, les habitants de la capitale, moyennant la remise de l'awaris, enverraient au camp, pour la campagne prochaine, un soldat sur quatre hommes d'une maison. A cette fin des chatti-schérifs furent adressés à Constantinople pour enjoindre au kaimakam Omer-Pascha, à l'ex-defterdar Rustem et au vesir de la coupole Kilidsch-Ali-Pascha, de procéder à un recensement rigoureux de tous les habitants, en se faisant seconder par le juge de Constantinople et de Galata, et par le prédicateur de la mosquée de Sélim, Scheich-Osman. Le kaimakam

(1) Raschid, I. I, p. 148.

(1) Le même, p. 149.
(2) Le même, p. 152. [illegible] et Raschid, I. I, fol. 146.

rassembla les autorités de Constantinople dans le kœschk de Sinan-Pascha, et le grand chambellan Hasan Aga apporta de la cour des ordres plus pressants. On trouva très-difficile qu'une famille fournît trois cavaliers complètement équipés; car telle était la conséquence du projet de la Sublime Porte, et les habitants offrirent de fournir l'argent nécessaire pour mettre sur pied leurs cavaliers, ce qui fut accepté. Aussitôt on se mit à l'œuvre pour faire rentrer le produit de cette contribution. Le kaimakam, blessé de n'avoir pas été chargé seul de toute cette affaire, accusa le vesir Kilidsch-Ali, qui, sur son rapport, fut banni à Brusa; le prédicateur de la Suleimanije fut aussi éloigné aux Dardanelles pour quelques jours, en sorte que le kaimakam et le juge de Constantinople restèrent seuls en situation d'appliquer la mesure financière. Bientôt après la discorde se mit entr'eux; le juge fut banni à Mitylène, et sa place conférée au juge déposé de la Mecque, Mustafa d'Antioche. L'ancien aga des janitschares Jusuf et le premier lieutenant-général Gul-Omar, qui tous deux avaient été bannis comme provocateurs de l'insurrection des janitschares, furent mis à mort. Sous le prétexte de se défaire des complices de la dernière révolte, on immola beaucoup d'innocents; mais le plus grand fléau était le serasker rebelle Jegen-Osman, qui par ses intelligences avec les Toridis en Asie n'était pas moins redoutable pour l'empire que l'ennemi extérieur. Le chan de Krimée, Sélim-Girai, fut appelé à Constantinople pour délibérer dans le diwan sur le système à suivre, et il reçut l'accueil le plus honorable. Le chan, le mufti, les deux grands juges militaires, le précepteur des princes et les agas des troupes, réunis dans le palais du grand vesir, furent d'avis unanime qu'il fallait d'abord détruire le rebelle Geduk-Ahmed-Pascha, qui de l'Asie-Mineure avait des intelligences avec Jegen, et intercepter tous les convois de vivres aux Toridis. En exécution d'un fetwa rendu dans ce sens, les paschas d'Anatoli furent convoqués avec leurs populations en masse, et les ordres les plus rigoureux enjoignirent aux commandants des châteaux des Dardanelles d'exercer la surveillance la plus active afin d'empêcher toute communication des rebelles d'Asie avec Jegen-Osman. Une mesure regardée comme absolument nécessaire pour le rétablissement du repos intérieur fut la suppression de tous les corps francs des sarudsches et de seghans. Outre les troupes régulières des janitschares, et les lewends que les paschas avaient coutume d'enrôler, une quantité de gens sans aveu se réunissait sous le nom de sertscheschmes, de ssaridsches et de seghans, et ces misérables pillaient les caravanes et infestaient les routes. Des ordres sévères enjoignirent aux paschas de supprimer ces corps, et de ne plus admettre au service militaire que les volontaires appelés gönüllus, les delis, les asabes et les beschlis, qui portaient de simples drapeaux rouges et jaunes (1).

Dschiridoghli, ancien beg de Tschorum, appartenant aux Toridis, osa s'avancer avec les lewends rebelles jusqu'à Kartal et Skutari. Le kaimakam de Constantinople, Omer-Pascha, lui opposa les janitschares sur la hauteur de Bulgurli, et fit décapiter trois officiers envoyés par ce rebelle pour engager des négociations. Alors Dschiridoghli se retira près de Keduk-Mohammed-Pascha, le terrible Toridi allié de Jegen-Osman. Keduk s'avança par-delà Nicomédie; pour empêcher sa marche vers Gallipoli, les habitants de Michalidsch avaient rompu le pont, de sorte qu'il se dirigea vers Bosaghadsch. L'inquisiteur d'Anatoli, Husein-Pascha, alla camper avec les habitants levés en masse dans la plaine de Tawschanli; mais bientôt la désertion se mit dans ses troupes; attaqué par Keduk, il fut battu et tué avec son kiaja et diwan-efendi. Son successeur Ahmed-Pascha, ancien pascha de Belgrad, marcha maintenant contre les rebelles avec les turkmans Jekdili et Atmadscha. Il atteignit les Toridis à Torghud, dans le voisinage d'Ishaklu, et les défit entièrement. Keduk tomba dans sa fuite entre les mains du kiaja de l'inquisiteur, et sa tête fut envoyée à la Porte impériale (1). Enfin le même destin frappa le serasker rebelle Jegen-Osman Pascha, qui avait fait de grandes constructions en dehors de Sofia pour y établir le quartier-général de son armée de dix

(1) [illegible], t. I, fol. [illegible]. [illegible] de la bibliothèque de Berlin.

mille ssaridsches et segbans. A l'approche de Redscheb-Pascha envoyé contre lui, il se jeta du côté d'Ipek, où il fut battu par Mahmudbegsade, qui l'attira ensuite par de belles promesses et le mit à mort, ainsi que trente des rebelles les plus dévoués à ce chef.

Cette année, la dernière du onzième siècle de l'hégire, fut signalée encore par la mort de douze poètes, ou du moins de douze écrivains reconnus en cette qualité par les auteurs de biographies. Le plus distingué parmi ces enfants des Muses est Schuuri, moins fameux pourtant par ses vers que par son grand dictionnaire intitulé Ferhengi-Schuuri, auquel il consacra douze années de sa vie. Il écrivit en outre un commentaire au Pendname (livre du conseil) du poète mystique persan Attar, et un ouvrage de médecine sous le titre d'Équilibre des tempéraments. Après lui une mention particulière est due à Waszleti, poète épique du grand vesir Kara-Mustafa, qui chanta en cinq mille dystiques l'expédition de son héros contre Cebryn; nommé sandschakbeg de Semendra, il périt glorieusement en combattant les infidèles. Près des tombeaux de ces poètes nous pouvons nous arrêter un instant, et, nous détournant des scènes guerrières, reporter nos regards en arrière, puis les jeter dans un avenir d'une égale étendue, et embrassant ainsi un quart de siècle, faire la revue des esprits éminents qui se distinguèrent par les travaux de l'intelligence depuis la mort du grand Ahmed-Kœprili jusqu'à la fin de cette période. Dans cet espace Ssafaji ne compte pas moins de quatre-vingt-quatre poètes, qui ajoutés aux douze rappelés tout-à-l'heure porteraient le nombre total à quatre-vingt-seize; mais dans cette quantité à peine quelques-uns méritent d'être cités pour leurs ouvrages. Hasan-Efendi, Saadi, Naim, Nassin, n'ont composé que des vers mystiques, à l'imitation du Mesnewi; Fami et Umidi ne sont que des traducteurs. Aaszim continua le poème romantique de Leila et Medschnun de Kafsade, ainsi que le choix de fleurs du même auteur, auquel Iseti ajouta des vers à son tour. Kefem publia des souvenirs des poètes. Wali chanta la naissance, et Sabit l'ascension nocturne du prophète. Hamdi et Mehdi racontèrent des histoires du Schah-nahme. A cette nomenclature aride qui signale pourtant une sorte d'oasis intellectuelle dans le vaste champ de la barbarie, il faut ajouter Abdi, qui, témoin des événements par lui rapportés, nous a souvent guidés dans cet ouvrage. Dépouillé de la dignité de kaimakam, et envoyé ensuite en qualité de gouverneur à Baszra, il mourut commandant à Candie, laissant de vifs regrets parmi ses administrés, qui rendaient hommage à son amour de l'équité.

Six années de guerre venaient de s'écouler déroulant une longue suite de défaites, de villes perdues, de mutineries et de révoltes. Le trésor était épuisé; il n'y avait plus de main en état de tenir le gouvernail ni l'épée du commandement militaire. La Porte devait donc appeler la paix de tous ses vœux. Cette disposition, encouragée encore par le résident hollandais, qui s'efforçait de convaincre le gouvernement de la possibilité d'un accommodement, détermina l'envoi d'une ambassade solennelle à Vienne. Pour déguiser cette démarche, on prétendit avoir pour but de notifier l'avénement du sultan Suleiman, qui avait fait connaître par des lettres son élévation au trône aux autres puissances européennes, et avait reçu leurs félicitations par leurs représentants à Constantinople (1). Voici le résumé de la correspondance et des efforts tentés par la diplomatie turque, antérieurement à cet événement pour recouvrer la Transylvanie, qui secouait l'autorité du sultan. Apafy avait vainement représenté les embarras présents de sa situation au grand vesir Suleiman; l'agent de Tœkœli, Georges Horvath, essaya d'amuser les Turcs par de vagues espérances. Comme il n'était plus possible d'arracher à la principauté les 80,000 écus de tribut annuel, l'ambassadeur d'Apafy, Jean Sarosi, travailla de concert avec les trois députés des états transylvaniens pour transiger sur cette obligation. Le grand vesir Siawusch conclut avec les négociateurs un traité en sept articles [7 décembre 1687]. Toutes les forces de la Transylvanie devaient être appliquées à la défense contre les Allemands; mais pendant la durée des hostilités les 80,000 écus seraient employés à supporter les frais de guerre; toutefois l'année suivante, en re-

(1) Voyage de Lamotraye, t. I, p. 354.

connaissance de la suzeraineté ottomane, des envoyés apporteraient à Constantinople les présents accoutumés. Il serait enjoint aux commandants des armées ottomanes d'agir de concert avec les chefs militaires de la Transylvanie. Le prince de Transylvanie était investi d'une confiance pleine et entière; personne ne pourrait s'opposer à la translation de ceux qui voudraient quitter la Transylvanie pour se réfugier auprès de la Porte; on prendrait en considération les demandes tendant à la diminution du tribut (1). Le prédécesseur de Siawusch-Pascha, Suleiman-Pascha, aussitôt après sa prise de possession du grand vésirat avait écrit au markgraf de Baden, pour lui faire connaître sa nomination et en même temps lui adresser des insinuations pacifiques; puis, après la prise d'Ofen, qu'il attribuait à l'incendie du magasin à poudre, il demanda l'envoi d'un plénipotentiaire pour la conclusion de la paix. Dans une lettre portée de Belgrad au camp impérial par Mohammed-Aga, le grand vesir soutenait que la Porte avait des indemnités à réclamer des alliés pour la violation de la paix. Le messager offrit verbalement à Caraffa l'extradition de Tœkœli; mais le général impérial répondit que cela était de fort peu d'importance. Plus tard, dans une lettre au markgraf, le grand vesir se plaignit que son messager porteur de propositions de paix eût été retenu dans le camp impérial. A cette pièce originale était jointe une traduction faite par Maurocordato, qui, après le supplice de Kara-Mustafa, échappé à peine à la mort par le sacrifice de tous ses biens, avait été de nouveau employé comme interprète par le grand vesir Suleiman, s'était appliqué à refaire sa fortune aux dépens du patriarche, et avait fini par recouvrer ses revenus comme drogman de la Porte. Enfin le grand vesir Ismaïl-Pascha fit partir la grande ambassade au moment où l'armée impériale était en pleine marche sur Belgrad. Le seizième jour du siége, un tschausch arriva au camp des chrétiens avec une lettre de Jegen-Osman-Pascha, écrite de Nissa au prince électeur de Bavière; on demandait pour les envoyés Sulfikar-Efendi et Alexandre Maurocordato un sauf-conduit, qui fut aussitôt accordé. Le second jour après la capitulation de Belgrad, à la suite du *Te Deum*, les ambassadeurs ottomans parurent au camp des chrétiens. Après avoir attendu une heure, ils furent introduits auprès de l'électeur. Ils demanderent qu'on leur accordât la faculté de poursuivre leur route jusqu'à Vienne, où ils allaient notifier l'avénement de Suleiman au trône. L'électeur les reçut à sa table, où il les plaça à sa gauche, tandis que le duc de Mantoue occupait la droite. Les autres convives étaient les feld-maréchaux, les généraux, le prince Charles-Philippe de Hanovre, le prince Montecuccoli. Des santés furent portées à l'empereur, à la continuation du succès de ses armes, au sultan, à l'électeur, au duc de Mantoue, à l'ambassadeur et à tous les vaillants guerriers. Les Turcs firent raison aux chrétiens en buvant de la limonade. Le lendemain, ils poursuivirent leur route, mais n'entrèrent pas à Vienne; on les logą à trois lieues de cette ville, dans le château de Pottendorf, ancienne possession du comte Nadasdy, où personne n'était admis à les voir sans un ordre spécial de l'empereur. Les conférences verbales et les échanges de notes entre les envoyés et le comte Caraffa durèrent quatre mois; les premiers ne voulaient remettre leurs lettres qu'entre les mains de l'empereur lui-même; enfin ils souscrivirent au cérémonial, qui leur imposait de se courber trois fois devant l'empereur et de baiser le bord de son manteau, et obligeait Maurocordato, en sa qualité de chrétien, à retirer son kalpak et à paraître tête nue devant l'empereur; alors ils purent quitter Pottendorf, passèrent la nuit à Vœsendorf, puis s'arrêtèrent dans le faubourg de Landstrasz, et le lendemain furent admis à l'audience impériale [8 février 1689]. Sulfikar était accompagné de cinq Turcs, Maurocordato de quatre Grecs, son beau-frère Chrisoscolo, son neveu Antonio Kremaki, Constantin Giovanichi, secrétaire, et l'interprète vénitien Thomas Tarsia. Le drogman Lachewiz traduisit le discours turc en allemand, et reproduisit en turc la réponse faite au nom de l'empereur par le premier vice-chancelier de l'empire. Dans cet échange de paroles

(1) Ce traité, dont l'existence était restée jusqu'alors ignorée des historiens et des collecteurs d'actes, se trouve deux fois dans l'inscha des papiers d'état sous le n° VI.

officielles il ne fut question d'une part que de notification d'avénement au trône, de sentiments pacifiques, et de l'autre que de dispositions gracieuses et bienveillantes.

Le retard de trois mois apporté à la première audience de l'ambassade turque venait des lenteurs et de l'indécision de la Pologne et de Venise dans l'expédition d'instructions pour leurs ambassadeurs à Vienne; car la sainte ligue interdisait à ses membres de faire la paix ou de négocier séparément. Toutefois les débats relatifs au cérémonial n'étaient pas de simples prétextes. A Vienne, ce sujet était traité sérieusement; d'ailleurs des difficultés s'élevèrent aussi pour décider si l'on devait considérer Sulfikar et Maurocordato comme des ambassadeurs, des envoyés ou des internonces; car les lettres de créance les désignaient seulement comme des plénipotentiaires. On les traita en envoyés. Quand tous ces points préliminaires eurent été réglés, la première réunion eut lieu le 10 février. A une table longue couverte d'un tapis rouge se placèrent les six plénipotentiaires de la sainte ligue; d'un côté d'abord pour l'empereur, les comtes Kinsky, Stratman, Starhemberg et Caraffa, puis les ambassadeurs vénitiens et polonais, Cornaro et Raczynski. Aux extrémités étaient les secrétaires impériaux Weber et Werdenberg et les deux secrétaires vénitiens. Les envoyés turcs siégèrent à quelque distance de la table sur des tabourets comme assistants, ayant derrière eux leurs secrétaires; tout près de Sulfikar se tenait l'interprète impérial Lachewiz. L'ambassadeur polonais n'avait de pouvoirs que pour écouter les propositions sans être autorisé à rien conclure, aussi ne fut-il admis à la conférence que dans la supposition de l'arrivée prochaine de pouvoirs nécessaires de la part de son gouvernement. La première entrevue se passa en discussions vagues sur l'initiative des propositions. Chaque partie voulait laisser l'autre parler la première. Les Turcs avaient une lettre du sultan qui les autorisait à écouter, une autre du grand vesir qui leur donnait pouvoir de négocier; mais aucun titre ne leur conférait la faculté de conclure. L'on convint que les propositions seraient présentées ensemble, au lieu d'être exposées isolément. Dans la seconde conférence du 12 février les Turcs parlèrent de restitutions pour la garantie de la sécurité; les négociateurs impériaux répondirent qu'il s'agissait non pas de restitution, mais de satisfaction et d'indemnités. L'empereur, dirent les Turcs, pouvait conserver les conquêtes; mais il devait rendre la Transylvanie; ils signalèrent avec insistance la situation de l'ambassadeur polonais autorisé simplement à écouter les propositions; mais les plénipotentiaires impériaux répliquèrent que l'empereur ne séparait pas ses intérêts de ceux de la Pologne. Le 15 février, dans une troisième conférence les envoyés turcs présentèrent une note écrite concernant seulement l'empereur et tendant surtout à obtenir la restitution d'une partie des conquêtes en Transylvanie; mais préalablement il fallait un armistice. Ils insistèrent verbalement sur la nécessité pour l'ambassadeur polonais d'être investi du pouvoir de conclure si on les obligeait à exposer leurs propositions devant lui. Ce retard dans l'envoi de pleins pouvoirs à l'ambassadeur polonais était dû à l'influence de la France sur la Pologne, et en partie aussi au désir du roi de prendre conseil de la Russie sur ce point. Quant au représentant de Venise, les négociateurs impériaux assurèrent qu'il ne tarderait pas à recevoir les pouvoirs nécessaires pour conclure. (1)

Dans l'intervalle de ces conférences, les envoyés turcs virent le résident hollandais Hope, qui leur fit des représentations sur la situation critique de la Porte, tout en étalant le tableau des victoires passées et des immenses ressources en hommes et en argent de l'empire ottoman; ils s'entendirent par écrit avec Hope pour l'acceptation de la médiation officieuse des états-généraux dans la quatrième conférence, le 17 février; ils s'obstinèrent à ne faire aucune proposition concernant la Pologne, et réclamèrent la permission d'expédier un courrier, ce qui leur fut refusé. Ils demandèrent si on leur accorderait cette faculté dans le cas où la Pologne serait comprise dans leurs propositions, on leur répondit affirmativement; le lendemain, ils sollicitèrent un délai jusqu'à l'arrivée des pleins-pouvoirs attendus de Pologne : mais,

(1) Actes de la Stc. R. et histoire de Sulfikar, fol. 23.

comme on leur signifia que s'ils persistaient à faire abstraction de la Pologne tout serait rompu, et qu'il leur faudrait retourner à Pottendorf le soir même, ils envoyèrent les propositions relatives à la Pologne. Enfin, dans la sixième conférence, on donna lecture des pleins-pouvoirs de toutes les parties (23 février) : dès-lors seulement, tout fut prêt pour engager une négociation sérieuse ; néanmoins à la septième conférence, qui se tint chez le comte de Stahremberg, n'assistèrent pas les représentants de Venise et de la Pologne. Les plénipotentiaires impériaux déclarèrent ne pouvoir répondre aux offres des Turcs tant que l'extradition de Tœkœli ne serait point accordée, que la guerre avait commencé par Tœkœli, que l'œuvre de la paix devait aussi commencer par sa destruction. Les Turcs répondirent qu'eux-mêmes considéraient Tœkœli comme un ennemi qui les avait entraînés dans les désastres de la guerre, que c'était un chien dont la vie ou la mort importait peu à la Porte, mais qu'ils n'étaient pas venus pour consommer sa ruine ; ils conclurent en disant qu'ils ne pouvaient promettre son extradition, mais qu'ils prendraient ce point en considération, en attendant que l'on fût d'accord sur les bases de la paix. L'envoyé néerlandais faisant observer ensuite, dans un entretien particulier, qu'ayant eux-mêmes traité Tœkœli de chien ils ne devaient pas hésiter à le livrer : « Tœkœli est en effet un chien, répondirent-ils, qui se tient sur ses pattes ou se couche, aboie ou se tait sur l'ordre du padischah ; mais c'est le chien du padischah des Ottomans dont la parole peut le transformer en un lion terrible. » Ensuite, dans une note écrite à Hope, ils se plaignirent des lenteurs apportées à la paix (1). Le 12 mars, eut lieu la quatrième conférence avec les plénipotentiaires impériaux, qui donnèrent à leur tour 40 contre-propositions accompagnées de quatre remarques : ils demandaient la Hongrie avec tous les domaines de sa couronne, la liberté de fortifier les frontières, l'affranchissement du commerce, la délivrance des prisonniers, la garde du Saint-Sépulcre, satisfaction pour Venise, la restitution des parties de la Moldavie enlevées par les Tatares ; les remarques avaient pour objet l'acceptation de la paix dans l'espace de trente jours, son exécution sous six mois, l'indication de négociations ultérieures et l'extradition de Tœkœli. Le 16 mars, se tint la neuvième conférence ; les envoyés turcs lurent une déclaration dans laquelle ils se plaignaient d'avoir été renfermés quatre mois à Pottendorf, et d'être encore maintenant retenus à Vienne, depuis un mois qu'ils avaient présenté leurs propositions ; ils faisaient quelques concessions, refusaient de se relâcher sur certains points et persistaient à demander avant tout la conclusion d'un armistice. On se sépara en protestant de part et d'autre que de la sorte la paix était impossible (1). Les envoyés turcs se plaignirent amèrement devant Hope de la prétention de l'empereur à porter ses réclamations sur la Moldavie et la Tatarie. Caraffa leur fit une visite et les sonda pour savoir s'ils ne seraient pas disposés à céder la Transylvanie et à traiter à Constantinople ; l'on discuta longuement l'abandon d'Arad, Temesvar, Jenö et Gyula. Les négociateurs impériaux soutenaient que ces places entièrement coupées, isolées, tomberaient d'elles-mêmes ; que la Morava était franchie ; que tout le pays entre le Danube, la Drau et la Save, avait été arraché aux Turcs ; que Raguse était une dépendance de la Dalmatie ; qu'il ne restait plus que la Bosnie et l'Herzegovina à incorporer aux conquêtes de Venise. Malgré la persistance des plénipotentiaires ottomans dans leurs premières propositions, le conseil des ministres, dans son rapport à l'empereur, conclut pour un refus de toute concession, et l'empereur approuva cet avis.

A la fin de mars, l'ambassadeur vénitien fit passer aux envoyés turcs les propositions de sa république : outre la confirmation de ses conquêtes, Venise demandait l'évacuation par les Turcs de Négrepont, Napoli di Malvasia, la fixation d'un district comme dépendance d'Athènes, la cession de Lépante, Prevesa, Arta ; en Dalmatie, l'abandon du pays entre les rivières d'Obrovaz et de Bojana jusqu'aux montagnes de Bosnie

(1) Sulfikar, histoire, fol. 30.

(1) Ibidem, fol. 32.

et de l'Herzegovina, puis, d'Antivari et de Dulcigno, repaires de pirates; l'abolition du tribut de Zante, la restitution des sommes arrachées avant les hostilités par Kara-Mustafa à l'ambassadeur Donado; la liberté de fortifier les frontières; on réservait des négociations ultérieures au sujet du commerce, des bâtiments pirates et d'intérêts communs. Les envoyés ottomans exprimèrent encore à Hope leur mécontentement contre la présomption de Venise qui devait pourtant bien se persuader que, ne cédant point devant les exigences de l'empereur, ils feraient encore moins de concessions à la république (1); toutefois, d'après les conseils du résident hollandais, ils répondirent aux réclamations du représentant de Venise par une note dans laquelle ils reproduisaient leur déclaration de la troisième conférence, qu'ils étaient disposés à faire quelques concessions, mais bien décidés à ne se relâcher en rien sur certains points. Maintenant il ne manquait plus que les propositions des Polonais. Les pleins-pouvoirs du roi de Pologne pour ses deux représentants, Los et Raczinsky, étaient arrivés et avaient été communiqués aux envoyés turcs; mais comme ceux-ci, tenus sous une serveillance rigoureuse, ne pouvaient recevoir de visites de diplomates que celles de Hope, ils s'adressèrent encore à ce résident Hollandais, et, d'après son conseil, écrivirent à Raczinsky pour lui déclarer qu'ils désiraient recevoir les premières propositions de son gouvernement. La Pologne demandait indemnité pour tous les dommages causés par les Cosaques et les Tatares, l'éloignement des Tatares de la Krimée, des Noghaïs, des hordes du Don, d'Akkerman et de Budschak, et leur translation au-delà du Danube et de la mer jusqu'en Asie; la remise des saints lieux dans la Palestine aux mains des catholiques; la faculté pour les chrétiens d'élever de nouvelles églises, de réparer les anciennes, de sonner les cloches, d'aller librement en pélerinage à Jérusalem; la délivrance de tous les prisonniers, la restitution de Caminiec, de la Podolie et de l'Ukraine. Les Turcs se référèrent à leurs premières propositions, qu'ils déclarèrent irrévocables; ils demandèrent encore une conférence. Les plénipotentiaires se réunirent deux jours de suite. Dans la première réunion, les représentants de Venise lurent une déclaration dans laquelle ils se plaignaient de voir les Turcs éluder toutes leurs questions, et demandèrent la liberté de se retirer, puisqu'ils ne recevaient aucune réponse acceptable à leurs propositions [13 avril]; le lendemain, les plénipotentiaires impériaux exigèrent Wardein, Jenœ, Temesvar, Gyula, attendu que ces places ouvraient le passage dans les états de leur maître. « Dans quelle partie des domaines impériaux, demandèrent les Turcs? — Dans la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie, leur répondit-on. — Pourquoi donc ne pas réclamer aussi Constantinople? reprirent les Ottomans. Quant à nous, nous ne demandons pas la Transylvanie pour la Porte; nous voulons seulement que cette principauté soit rétablie dans son indépendance, et nous ne pouvons abandonner les places en question, nos têtes en répondraient (1). » Alors les plénipotentiaires impériaux les renvoyèrent aux représentants de Venise et de la Pologne, avec lesquels ils pourraient négocier séparément. La douzième conférence se tint le 10 mai séparément avec les ambassadeurs du roi de Pologne, Los et Raczinsky, et le noble polonais Mischlosky, alors par hasard à Vienne, qui plusieurs fois avait été envoyé en mission auprès des Tatares; et dans la treizième, le 13 du même mois, les Ottomans se mirent en rapport avec l'ambassadeur vénitien Cornaro. L'offre de l'abandon de Caminiec, de l'Ukraine et de la Podolie, pour obtenir un traité séparé (2), ne trouva aucune faveur auprès des Polonais, de même que Sulfikar et Maurocordato ne purent adopter les raisonnements de Cornaro, tendant à leur prouver que la cession de Malvasia était pour la Porte une nécessité aussi impérieuse que l'avait été jadis pour Venise l'abandon de Candie: car l'empire ottoman avait acheté cette île par trente années de guerre (3). Les

(1) Sulfikar, fol. [illegible].

(1) Sulfikar, fol. 56.

(2) Hist. de Sulfikar, fol. 58, avec plus de détails que dans les archives impériales.

(3) Sulfikar, fol. 60.

plénipotentiaires turcs furent retenus encore quatre semaines à Vienne ; enfin, le 11 juin, dans la quatorzième conférence on leur lut une déclaration qui rejetait sur eux la rupture des négociations, on leur permit d'expédier un courrier, mais eux-mêmes n'eurent point encore la liberté de repartir ; on les transporta seulement de Vienne à Komorn. Ils sollicitèrent encore une fois leur congé, et s'adressèrent vainement aux chanceliers de Bohême et d'Autriche, les comtes Kinsky et Stratman, mais ce fut en vain. Sulfikar expédia donc à son gouvernement l'officier dschebedschi Mustafa-Aga, avec les rapports de son voyage et des négociations suivies jusqu'alors ; Maurocordato adressa aussi un rapport de son côté. Ces deux envoyés n'avaient pour instructions que de prendre pour bases dans leurs négociations le maintien de l'état actuel des possessions de toutes les parties ; mais toutes les prévisions de la Porte étaient trompées, puisque chacune des trois puissances formant la sainte ligue exigeait, outre la confirmation de ses conquêtes, l'abandon de nouveaux territoires et de nouvelles forteresses. Ainsi l'Autriche réclamait Jenœ, Gyula, Wardein et Temesvar ; Venise, Négrepont, Malvasia, Antivari et Dulcigno ; la Pologne, Caminiec, toute l'Ukraine, la Podolie et la Bessarabie, jusqu'à la Krimée, et la translation de tous les Tatares d'Europe en Asie.

Tandis qu'à Vienne se poursuivaient encore inutilement les négociations tendant à la paix, le sultan faisait planter sa tente devant la porte du sérail d'Andrinople ; car on avait publié le fetwa annonçant l'entrée en campagne du Grand-Seigneur pour le salut de l'empire. Par l'influence du kislaraga, Arab-Redscheb-Pascha, beglerbeg de Sofia, avait été nommé serasker sur le Danube. Le commandement des Dardanelles fut donné à Kœprilisade-Mustafa-Pascha. La Validé et et les princes durent rester à Andrinople sous la garde du kaimakam ; à peine ses tentes étaient plantées et les chevaux rangés dans la plaine, que la Marizza sortant de son lit inonda tout le quartier des Zigeunes, et submergea une immense étendue de terre. Le sultan quitta Andrinople le 6 juin, et au bout de vingt jours atteignit Sofia. Là, il fut résolu dans un conseil de guerre que le sultan resterait à Sofia, que Husein, pascha de Bosnie, irait avec Tœkœli assiéger les châteaux sur le Danube. Seïd Ahmed Pascha, chargé de rassembler les recrues, s'étant laissé corrompre, fut mis à mort. Trente têtes des complices de la rébellion de Keduk en Asie roulèrent devant la tente impériale. Redscheb-Pascha s'était avancé par Gregorotdscha jusqu'à six lieues en avant de Belgrad, où il tailla en pièces trois cents hussards ; contraint ensuite à reculer devant des forces supérieures, il se porta par la route entre la Morava et Widdin, droit sur Aladschahiszar, dévastant les villages le long de la Save. Quatre paschas albanais marchèrent de la Bosnie contre cinq à six mille Hongrois et Heiduques campés entre Dschadschka et Posega, et qui s'étaient fortifiés à Korgocza et Walpova. Les retranchements furent renversés, les fuyards poursuivis jusqu'aux environs de Belgrad et de Syrmium, les villages autour de Kopanik et de Sabacs dévastés, les hommes, rassemblés à Casrebina et Barenidscha, taillés en pièces ou dispersés. En Croatie, un corps turc de cinq mille hommes fut anéanti près de Castanoviza par le comte de Draskowiz [29 juillet] ; le camp, onze drapeaux, beaucoup d'étendards, plusieurs centaines de chevaux furent la proie du vainqueur. Le pascha de Bosnie, Topal-Husein, avec les paschas Mohammed-Kemankesch et Mohammed-Surnapa, s'emparèrent de Zwornik après neuf jours de siége. Orsova fut délivrée après un avantage remporté par la flotille turque du Danube sur les bâtiments impériaux. Fethislam fut conquis, et les vainqueurs envoyèrent trois mille oreilles et des drapeaux au camp du sultan. Mais en compensation le serasker Redscheb-Pascha, qui, supposant encore les ennemis à Semendra, s'était avancé au-delà de la Morava, fut surpris dans son camp à Batudschina, et rejeté de l'autre côté de la rivière. [30 août] ; tout le camp avec deux cents canons, trois mortiers, beaucoup de bombes, un tambour, une queue de cheval, mille chameaux, plusieurs centaines de bêtes de somme, des munitions de guerre et de bouche, tombèrent entre les mains des chrétiens. A cette nouvelle, le tschausch-baschi, les agas des sipahis et des silihdars avec leurs escadrons, furent détachés de Sofia jusqu'au

défilé de Dragoman, pour soutenir le seraskier battu. Le markgraf de Baden marcha sur Nissa; le kiaja des janitschares, Redscheb, et celui du grand vesir, Mohammed-Tschelebi, s'étaient retranchés devant Nissa; mais avant que leurs ouvrages de défense fussent achevés, ils furent pris à dos par les impériaux, et, l'armée abandonnant le camp, l'artillerie s'enfuit jusqu'au défilé de Dragoman. Ensuite Nissa, abandonnée par les Turcs, tomba au pouvoir des impériaux. Au bruit de ces désastres un grand conseil de guerre se réunit, le grand vesir y appela le mufti, les grands juges militaires, le chef des émirs, le nischandschi-vesir, les généraux des janitschares, des sipahis, des silihdars, des canonniers, des armuriers : il y fut résolu que le sultan se retirerait à Philippopolis, et que le grand vesir marcherait en avant avec les janitschares. L'aga des janitschares Mahmud dit aux ulémas : « Savants seigneurs, vous venez avec nous. » Mais le kadiasker d'Anatoli lui répondit : « Seigneur aga, les hommes sont divisés en quatre classes, paysans, marchands, soldats et légistes : les premiers cultivent les champs, les seconds exercent le commerce et l'industrie, le devoir des troisièmes est de combattre; à nous il appartient de veiller à l'exécution de la loi. — Bien répondu! seigneur grand juge, dit le grand vesir; notre gracieux maître vous emmène à Philippopolis, et nous, confiant en Dieu, nous marchons à la rencontre de l'ennemi. » Toutefois ces dispositions inquiétaient vivement le grand vesir; il craignait pour sa place si l'un des vesirs, d'accord avec les ulémas, était laissé près du sultan en qualité de kaimakam de l'étrier. Le sultan retourna à Andrinople. Parmi les sipahis et les silihdars furent choisis des volontaires avec lesquels le beglerbeg de Rumili, Surnapa, qui avait déjà les troupes de son gouvernement, fut placé au défilé de Dragoman. L'ex-kaimakam Ali-Pascha reçut ordre de protéger Philippopolis; mais Florentin, Fethislam et Widdin tombèrent sans résister entre les mains de l'ennemi. Alors le serdar Redscheb-Pascha fut mis à mort à cause de ses démêlés avec le kulkiaja Redscheb-Aga devant Nissa; son adversaire fut d'abord banni à Lemnos, où bientôt après il subit aussi la peine capitale. Après la prise de Nissa, les troupes impériales avaient pénétré par le passage de Schehrkoi ou de Pirot jusqu'auprès de Dragoman, d'où elles avaient été repoussées avec perte par les paschas Omer et Kemankesch-Ahmed. Cependant le général Piccolomini, favorisé par les Serviens, avait franchi l'Orbelus et s'était avancé vers Uskub (Scopi), et le chef des Serviens, Karpos, auquel l'empereur avait envoyé les insignes de prince de Comanova, s'était fortifié à Comanova, Kadschanik et Egridere. Pour arrêter les progrès ultérieurs de l'ennemi, le gouverneur de Morée, Chalil-Pascha, reçut ordre de marcher avec ses troupes et des Albanais vers Uskub et Gustendil.

Cette année les armes ottomanes obtinrent plus de succès contre les Russes, les Polonais et Venise. Galitzin, après un faible avantage rêmporté près de Perecop, avait subi une défaite complète; le général polonais de la couronne avait été contraint par Mustafa-Aga à lever le siége de Caminiec, et Morosini s'était vu réduit à transformer en blocus le siége de Malvasia.

Les revers éprouvés devant les impériaux et la retraite forcée du sultan déterminèrent un grand diwan à Andrinople; on y résolut la déposition du grand vesir et de sa créature, le kaimakam, ainsi que l'élévation de Mustafa-Kœprili, frère du conquérant de Candie, à la première dignité de l'état, et la nomination d'Ali-Pascha ex-chasinedar au commandement de Gallipoli et au poste de second vesir; l'ancien grand vesir Mustafa de Rodosto fut banni à Maghalghara. Mustafa-Kœprili, parvenu à l'âge de cinquante-deux ans, avait la réputation bien méritée d'un rigoureux observateur des lois de l'islam, ennemi du vin et des chrétiens, plus versé dans la science qu'exercé à la guerre. A peine eut-il présenté ses hommages au sultan, il convoqua les dignitaires de l'empire en conseil d'État, et leur fit un discours triste et sévère sur les châtiments infligés par le Ciel, sur les devoirs des moslims, les désordres de l'empire, les dangers qui menaçaient l'État au-dedans et au-dehors, car l'ennemi pourrait enlever Constantinople dans la campagne prochaine (1); il leur re-

(1) Rel. di Constantinopoli.

commanda l'observation rigoureuse de la loi et abolit toutes les innovations de son prédécesseur, supprima tous les impôts établis sous les noms de prestations naturelles, de conventions de l'arrière-ban, etc... Mais en même temps, pour alimenter le trésor par d'autres sources, on fit rendre gorge à tous les concussionnaires qui avaient extorqué de l'argent au public sous le dernier grand vesir : ainsi, la confiscation des biens du précédent kaimakam amena 200 bourses dans le trésor, celle de la fortune d'Ismail 400. Plusieurs des instruments de ce haut dignitaire furent mis à mort; parmi eux, l'ex-kaimakam Mohammed-Tschelebi. Afin de soutenir les nouvelles recrues en mettant dans leurs rangs de vieux soldats éprouvés par la guerre, on ordonna que le kiaja des janitschares Egridi-Mohammed passât en revue les vétérans pensionnés, et les rappelât au service. Il y eut des mutations dans les principaux emplois et gouvernements : le Persan Ebubekr remplaça Husein-Paschasade-Mohammed-Beg comme reis-efendi près du kaimakam; les gouverneurs de Bagdad, Diarbekr, Erserum, Tripoli, l'aga des janitschares et le kapudan-pascha furent changés sur les plaintes des princes de la mer. Le kalaili Ahmed-Pascha fut déposé, sa place conférée au commandant de Négrepont Misirlisade-Ibrahim-Pascha; Mezzomorto reçut le commandement de la flotte du Danube. Un conseil de guerre fut tenu avec le chan de Krimée, qui était resté en quartiers d'hiver ainsi que Tœkœli : il fut décidé qu'il fallait avant tout se porter contre Uskub, où les ennemis, d'accord avec les Albanais et leur patriarche, s'étaient établis fortement, et contre Karpos, qui, muni d'un diplôme impérial, s'était installé à Katschanik en qualité de kral, et avait assuré sa position par la palanque d'Egridere, située devant Comanova. Les Tatares, qui parurent pour la première fois armés de lances, parvinrent à se saisir de Karpos, et ce chef fut empalé devant le pont d'Uskub. Là, le serasker de Morée, Kodscha-Chalil-Pascha, se réunit au chan de Krimée et y établit ses quartiers d'hiver; en vertu d'un chatti-schérif il remit la bannière sacrée à Elmas-Mohammed-Pascha, qui la rapporta à Andrinople. Le chan négociait la capitulation de Katschanik quand un corps ennemi déboucha dans la plaine de Kosova, et retarda la reddition de la place. Le chan, laissant Chalil-Pascha devant Katschanik, marcha à la rencontre de l'ennemi qu'il défit complètement, et s'empara de trente canons, deux mortiers et d'une quantité considérable de munitions. La garnison de Katschanik obtint la liberté de se retirer; mais on ne tint parole qu'aux Allemands et aux Hongrois; les Albanais furent taillés en pièces (1). A Persetin étaient rassemblés sept à huit mille Allemands, Hongrois, Albanais; mais à l'approche du kalgha et du beglerbeg de Dukagin, Hasan-Begsade Mahmud-Pascha, ces gens, qui portaient une croix brodée sur la poitrine, se replièrent sur Nissa, ainsi que les impériaux réunis à Pirischitina, après avoir pourtant obtenu quelques avantages à Ischtib sur deux partis de cavalerie turque (15 novembre 1689). Novoberda succomba, et sa garnison, forte de mille hommes, fut passée au fil de l'épée. Le chan revint à Andrinople; il reçut l'accueil le plus honorable dans la tente du grand vesir et fut logé à Timurtasch dans le palais de Kara-Mustafa-Pascha. Le kalgha congédié partit pour la Krimée. Le nureddin était mort dans sa marche sur Nissa; Sélim-Girai, accablé par la mort de son fils, abdiqua volontairement le souverain pouvoir dont il était revêtu pour la seconde fois, et entreprit le pèlerinage de la Mecque; après son retour il alla fixer sa retraite dans le village de Kasikoi. La Porte éleva à la dignité de chan non pas le fils de Sélim, le kalgha Dewlet-Girai, mais le fils de Krim-Girai, Seadet-Girai, dont le frère puiné Hadschi-Girai lui avait été préféré jadis pour la dignité suprême en Krimée. En récompense des services rendus devant Vienne, il fut appelé au village d'Aghadschlar, près de Janboli, et reçut l'investiture solennelle à Andrinople (mars 1691). Il confirma Dewlet-Girai en qualité de kalgha et donna la dignité de nureddin à son propre fils Feth-Girai.

Kœprili, appliqué déjà de toute sa pensée à la guerre et aux préparatifs d'une pro-

(1) Raschid, t. I, fol. 161. Hist. du defterdar, fol. 23 et suiv.

chaine campagne, fut encore excité, fortifié dans ses résolutions par l'arrivée du nouvel ambassadeur français Castagnères, marquis de Châteauneuf, successeur de Girardin. Châteauneuf avait pour instructions de rallumer plus vivement la guerre contre l'empereur, de favoriser la paix avec la Pologne, d'empêcher la reconnaissance du prince d'Orange en qualité de roi d'Angleterre, et de réclamer pour les catholiques la restitution du saint Sépulcre. Il obtint le premier et le dernier point à force d'argent; mais les tentatives pacifiques échouèrent, parce que le grand vesir ne voulait consentir à la paix avec la Pologne que moyennant la destruction des ouvrages de Caminiec. Relativement au roi d'Angleterre, Kœprili répondit que celui-là était véritablement roi, que les Anglais reconnaissaient en cette qualité; qu'il n'appartenait pas aux Ottomans, dont les sultans avaient été si souvent déposés, de contester à d'autres nations le droit de changer leurs souverains (1). Le courrier, que les plénipotentiaires turcs Sulfikar et Maurocordato avaient expédié de Vienne à l'ancien grand vesir Mustafa, revint à la fin de l'automne dans la capitale de l'Autriche avec de nouvelles instructions, pour reprendre les négociations; en conséquence, ils remirent au cardinal Collonitz de nouvelles conditions de paix [19 janvier 1690], qu'ils reproduisirent six mois après à Komorn, au secrétaire impérial Werdenberg. Bien loin de céder à leurs pressantes sollicitations pour êtres congédiés, on les tint sous une garde plus rigoureuse, parce que Kœprili Mustafa, désapprouvant hautement les offres pacifiques de son prédécesseur, se préparait activement à la guerre, et en même temps prenait les mesures les plus efficaces pour le rétablissement de l'ordre dans l'administration intérieure de l'État. Quatorze chambrées de janitschares, chacune de cent hommes, soixante d'armuriers, chacune de soixante, cent vingt-deux canonniers, cent quarante bombardiers, furent expédiés au camp; des ordres partirent pour toutes les provinces de l'empire de ménager les chrétiens, de ne leur imposer d'autres taxes que la capitation fixée à quatre ducats pour la classe la plus élevée, à deux pour la moyenne, à un seul pour la dernière : cette institution s'appela nisami-dschedid, ou le nouvel ordre, dénomination qui devait être reproduite un siècle plus tard pour indiquer d'autres formes. Pour rendre au grand vésirat son ancienne autorité, Mustafa-Kœprili s'occupa surtout d'amoindrir la puissance des vesirs de la coupole, et peu à peu il les éloigna du diwan en les investissant de fonctions productives (1). Quoique musulman rigoureux, Mustafa-Kœprili avait assez de coup d'œil politique pour reconnaître que la tyrannie écrasante sous laquelle les chrétiens gémissaient devait amener inévitablement la ruine de l'empire : les Morlaques et les Albanais embrassaient les intérêts des Vénitiens; les Clémentins et les Serviens étaient attachés à la cause de l'empereur. Homme d'état plus profond que son frère Ahmed, qui voulut assurer le joug sur les têtes des Mainotes avec des forteresses, et que tous les grands vesirs, ses successeurs, qui repoussèrent bien loin le projet de soumettre la Morée, comme la Moldavie et la Valachie, à des princes chrétiens gouverneurs, il nomma un Mainote, Liberius Geratschari, qui avait été enchaîné sept ans aux bancs de rameurs sur les galères, beg de Maina, afin de l'opposer aux Vénitiens (2). Il assura sa toute-puissance en éloignant d'abord le secrétaire du kislaraga et le chodscha du sultan, puis le kislaraga Mustafa lui-même, parce qu'ils entravaient ses mesures. Après la mort de la Validé, un chatti-shérif avait ordonné que les revenus des odalisques fussent assignés à la kiaja-kadin, ou grande maîtresse de la cour, sur les biens de la couronne; le grand vesir fit alors de vaines objections contre une innovation doublement grave en raison de l'épuisement des finances : il lui fallut appliquer 15 bourses à l'objet demandé. Quand Kœprili parla de l'éloignement du chodscha Arab-Abdulwehab à Médine, ses premières demandes à ce sujet rencontrèrent pour obstacle l'influence du

(1) Flassan, t. iv, p. 111.

(1) Voyages de Lamotraye, t. i, p. 358.
(2) Cantemir, Sol. ii, § 24.

kislaraga (1), et déjà il croyait sentir que le terrain n'était pas ferme sous ses pieds ; mais il sut prévenir le kislaraga qui voulait le renverser : convoquant brusquement un conseil d'État, il fit décider la nécessité de la déposition du kislaraga, qui, pour adoucir le coup, demanda sa retraite ; les biens de son ex-secrétaire Ssari-Mohammed-Efendi furent confisqués ; le protégé de Kœprili, Lala-Ahmed, devint kislaraga, mais peu de temps après il mourut des suites du chagrin que lui avait causé la perte de son ancien maître, le sultan Suleiman II. Des deux précédents grands vesirs, dont le retour à la direction des affaires aurait été peut-être à craindre, Mustafa-Pascha était mort naturellement à Malghara, lieu de son exil ; Ismail-Pascha, banni à Rhodes sur la plainte du beglerbeg de Rumili, Seinulabidin-Pascha, frappé par lui injustement, avait été condamné à la peine de mort. Le mufti Debbaghsade, qui inquiétait les ulémas par toutes sortes de faux bruits, le chef des emirs Nefsade, sans raison apparente, furent déposés, et le scheich Osman-Efendi, qui se fesait un grand parti dans la populace, fut banni à Famagusta, ou il mourut bientôt après. Le scheich de la Mecque transmit les plaintes des pauvres de la Mecque et de Médine, affligés par la diminution dans les envois annuels de grain que devaient fournir les wakfs d'Egypte ; mais comme on ne pouvait songer à faire restituer aux janitschares et aux Asabes, administrateurs de ces wakfs, ce qu'ils avaient retenu, on ordonna que le dédommagement serait pris sur les begs et les autres habitants riches du Kaire. Le colonel Tokmak, convaincu d'actions infâmes, le beglerbeg d'Adana, Charmush-Mohammed-Pascha, coupables d'injustices flagrantes, furent exécutés, et bientôt après le secrétaire du kislaraga, Ssari-Mohammed, épargné depuis longtemps, fut pendu à Andrinople. Le serasker Mahmud-Pascha, qui avait fait preuve d'incapacité dans la campagne d'Uskub, fut déposé de la dignité de vesir, condamné à payer 500 bourses et mis à la retraite avec 300 aspres de traitement quotidien. Le defterdar Jusuf fut déposé, et il eut pour successeur Ismail, qui, par un examen sévère des comptes des cuisines impériales et d'autres dépendances de la cour, économisa annuellement plus de 300 bourses, et, en réduisant des traitements d'autres branches, épargna encore 10 000 bourses au trésor. L'impôt sur le tabac, que le vendeur payait autrefois à la douane à raison de 12 aspres le kilo et pour lequel l'acheteur versait ensuite douze pour cent, fut donné à ferme moyennant cinquante-cinq charges d'aspres par an. Toutes ces réformes étaient d'une impérieuse nécessité ; car les finances étaient réduites aux dernières extrémités par la prodigieuse quantité de monnaie de cuivre jetée dans la circulation ; on ne voyait plus guère d'or ni d'argent, et quoiqu'un ordre eût été rendu pour que les impôts fussent acquittés en or, en argent et en cuivre, par portions égales, il n'y avait point possibilité d'en arracher l'exécution. En outre, beaucoup de mauvaise monnaie de cuivre avait été introduite d'Albanie, en sorte qu'il y avait une différence complète entre les bonnes et les mauvaises espèces, ce qui mettait beaucoup de complication dans les marchés et les transactions commerciales. Dans le cours ordinaire des espèces, la piastre était appréciée 120 aspres, le ducat schérif 270, et le jaldis 300 ; on ordonna que dans tous les paiements à faire par le trésor, la piastre fût donnée pour 360 aspres, le ducat-schérif pour 360, le jaldis pour 400, et que le para fût porté à quatre aspres au lieu de trois. L'argenterie superflue du sérail fut livrée à la monnaie ; on y vit beaucoup de présents offerts par les ambassadeurs : le grand vesir, auteur de toutes ces mesures, les fortifia par son exemple, envoya toute son argenterie à la fonte, et ne se servit plus que de vaisselle de cuivre étamé (1).

Des incendies, des tempêtes et des tremblements de terre précédèrent l'ouverture de la campagne de Kœprili-Mustafa : tout le faubourg d'Ejub jusqu'à la mosquée, et même une partie de ce temple, furent dévorés par les flammes ; dix-huit jours après, un effroyable ouragan se déchaîna sur les vais-

(1) Raschid, l. I, fol. 162. Histoire du defterdar et Biographie des kislaragas par Resmi.

(1) Voyages de Lamotraye, t. I, p. 358.

seaux, dans le canal et dans le port de Constantinople, avec une telle fureur, qu'en moins d'une heure cinq cents hommes furent noyés; enfin, un mois après, la terre fut remuée dans ses entrailles, on vit s'écrouler plusieurs coupoles de la mosquée du Conquérant et une partie des murs du côté de la porte des Canons. C'étaient là de tristes présages, qui se réalisèrent tout d'abord par la chute de Kanischa [11 juillet 1690]. Au commencement d'août, les queues de cheval du grand vesir furent plantées devant Schehrkoi ou Pirot, après que Schenkendorf eut été forcé, à la suite d'une résistance de deux jours, d'abandonner Dragoman, le poste le plus avancé occupé par les troupes impériales (1). Veterani et le markgraf de Baden ne purent délivrer Nissa qu'assiégeait le grand vesir; car leur présence était réclamée surtout en Transylvanie, où Tœkœli, pénétrant par le défilé de Toerzburg, avait complétement défait le général Heisler, qui était resté prisonnier avec le marquis Doria et dix-huit officiers : vingt-deux drapeaux avaient été enlevés par le vainqueur; les généraux Rouhfern, Balatschan, Telecky, avaient péri dans l'action. Le prince de Valachie Brankovan fit placer sur une pique, devant sa tente, la tête de Balatschan, qui avait jadis été son chef; il envoya les restes de Telecky à la comtesse sa veuve. Un diplôme du sultan donna le titre de prince de Transylvanie à Tœkœli, qui fut revêtu d'une pelisse d'honneur, ainsi que le chan des Tatares et Brankovan, en récompense de la victoire de Zernescht. Après un siége de trois semaines Nissa se rendit [8 septembre] moyennant une libre retraite pour la garnison; ensuite Semendra fut emportée d'assaut par le gouverneur d'Alep, Chalil, et le gouverneur de Diarbekr, Kemankesch Ahmed-Pascha, s'empara de la palanque de Kubelitsch, sur la Morava. Ce chef se réunit au chan tatare et au beglerbeg de Rumili, et tous trois poussèrent l'avant-garde vers Belgrad. Le grand vesir vint établir son camp sur la colline d'Abasa [27 septembre]. La ville fut investie : du côté du Danube se postèrent les beglerbegs de Siwas et d'Anatoli avec leurs troupes et celles d'Égypte, le sagardschi-baschi et les silihdars volontaires; vers la Save, les gouverneurs d'Alep et de Rumili avec les dschebedschis et les sipahis volontaires; du côté du marché aux chevaux, l'aga et le kiaja des janitschares avec leurs régiments. Le douzième jour du siége, les artilleurs de Chalil-Pascha lancèrent une bombe qui tomba sur le magasin à poudre : une effroyable explosion jeta partout l'épouvante; tout s'enfuit, mais trop tard : à peine six cents personnes purent se sauver sur le Danube. Les historiens ottomans portent les pertes du grand vesir dans ce siége à cinq mille hommes, et ils élèvent celles de l'ennemi au double, même au triple (1). L'ancien bostandschi Husein-Pascha et Kemankesch-Ahmed-Pascha furent laissés à la garde de Belgrad; le gouverneur de Bosnie, Husein-Pascha, tenta vainement la conquête d'Essek (2). Le grand vesir, après avoir encore assisté à la prise de l'île du Danube située en face de Belgrad, revint à Constantinople [22 décembre]; à Siliwri les ulémas venus à sa rencontre le complimentèrent; il fit une entrée triomphale dans la capitale et remit au sultan la sainte bannière, sous la protection de laquelle il avait, dans cette campagne, réuni de nouveau à l'empire ottoman Nissa, Widdin, Semendra, Belgrad, et refoulé les troupes impériales des sources de la Morava et de Nissa par-delà le Danube et la Save (3).

Cependant, en Bosnie les deux partis s'étaient livrés mutuellement à des courses, à des irruptions sur le territoire ennemi. Le commandant impérial de Zrin et de Novi, prenant avec lui deux mille Croates, surprit Ostroviz, le haut et le bas Baduk, Buswich, et poussa jusqu'à Cremagna; Lessina fut enlevée tout-à-coup par les Impériaux, Gradiska par les Turcs; les habitants de cette dernière ville s'enfuirent.

En Dalmatie les Vénitiens avaient conquis Caninno et Valona, et en Morée, Malvasia;

---

(1) Campagnes du comte Veterani, p. [illegible] Dresde, [illegible]

(1) Raschid, t. I, fol. 165. Porte ottomane nouvellement ouverte, p. 543.

(2) Raschid, t. I, fol. 166.

(3) Dans l'inscha du reïs-efendi Rami sont deux rapports de Mustafa Kœprili sur les victoires de cette campagne, nos 394 et 395, et 511, 512 et 513.

mais ensuite les vesirs de Rumili et de Skutari, avec les sandschakbegs de Perserin et de Dukagin, avaient remporté une victoire, à la suite de laquelle furent abattues trois mille sept cents têtes de prisonniers (1).

Tandis que la guerre se poursuivait ainsi contre les chrétiens, l'Égypte et même l'île de Chypre étaient agitées de troubles intérieurs. Dans la Haute-Égypte, Ibn Wani avait rassemblé environ huit mille Maures, avec lesquels il rançonnait le pays; on sentit le besoin d'une administration habile et ferme, et l'on donna le gouvernement du pays à l'ancien chasinedar Ali-Pascha (2). Son prédécesseur immédiat, le vesir silihdar Hasan-Pascha, épousa la fille du sultan Mohammed, veuve du favori Mustafa-Pascha, qui lui fit quitter le service militaire. On cite de cet Hasan un trait de reconnaissance bien rare dans les annales ottomanes. Le chambellan Musa lui avait apporté en Égypte, où il était alors gouverneur, l'ordre de confisquer la fortune entière du puissant kislaraga Jusuf, après le renversement du sultan Mohammed IV : encore tout rempli du souvenir des services que lui avait rendus Jusuf, son protecteur, Hasan vendit ses effets et ses propres esclaves, et se procura ainsi 900 bourses qu'il remit au chambellan comme le produit des biens de l'ex-kislaraga. Dans l'île de Chypre, dix ans auparavant, les janitschares et les Timariotes s'étaient soulevés, et Freng-Mohammed-Pascha avait été envoyé de Constantinople pour les réprimer; après avoir châtié les meneurs de la révolte, Freng fit graver sur une pierre dressée au milieu du marché de Nicosia, que si la révolte osait se remontrer, il avait promis d'adresser à l'étrier impérial 30,000 ducats et trente têtes. Freng-Mohammed ayant été mis à mort cinq ans plus tard, les juges et les principaux habitants de l'île demandèrent la destruction de l'insultante inscription, et l'obtinrent. Bientôt ils tuèrent leur gouverneur Tscholak-Mohammed; le sandschakbeg d'Aidin, Halebli-Ahmed, surnommé généralement le fils du juif, fut chargé d'aller comme gouverneur châtier les rebelles : mais ceux-ci placèrent les canons sur les remparts de Nicosia, et Halebli ne vit d'autre moyen de se mettre en possession de sa résidence que de couper aux habitants les conduits d'eau et les convois de vivres. Les meneurs s'enfuirent; mais ils furent saisis par des agents apostés dans tous les ports de l'île, et subirent le juste châtiment de leur crime. Les habitants toujours inquiets, impatients du repos et de la tranquillité, adressèrent maintenant à Constantinople des plaintes secrètes contre le gouverneur : il fut déposé, mis à mort; et s'il était innocent des fautes qu'on lui reprochait à Chypre, il paya du moins le sang qu'il avait versé jadis, quand il était chargé de lever les impôts d'Aidin. Sept ulémas, parmi lesquels l'imam du sultan, qui s'étaient attiré le mécontentement du grand vesir par des intrigues politiques, furent bannis en Chypre.

Le 10 mai 1691, Mustafa-Kœprili prit en qualité de serasker la sainte bannière à Constantinople; des maux d'yeux l'ayant détourné d'une application continue, les affaires de l'administration intérieure furent expédiées durant quarante jours par le tschausch-baschi et les deux maîtres des requêtes. Il avait paru convenable que le sultan restât à Constantinople; mais les progrès de l'hydropisie dont il était affecté, et qui faisaient craindre un prochain changement de règne, déterminèrent le conseil d'état à proposer sa translation à Andrinople. Suleiman alla s'établir au sérail de cette ville; le grand vesir campa dans la vallée du sérail avec l'armée. Déjà Kœprili était parti d'Andrinople quand Suleiman II mourut le 23 juin 1691. Aussitôt son frère fut reconnu avec les cérémonies accoutumées en qualité de sultan, sous le nom d'Ahmed II. Les restes de Suleiman furent déposés dans le mausolée de Suleiman le Législateur. Le nouveau souverain ceignit le sabre dans la vieille mosquée d'Andrinople, au milieu des pompes déployées jusqu'alors en semblable circonstance dans la mosquée d'Ejub; il était connu jusqu'alors par son amour pour la musique et ses études poétiques; son humeur était mélancolique, son esprit rétréci par la bigoterie. A peine le nouveau sceau eut-il reçu l'empreinte de son nom, il l'envoya au grand vesir à Sofia, avec un chatti-scherif qui le confirmait dans

(1) Bizozeri, l. II, p. 116 et Raschid, l. I, fol. 169; Hist. du defterdar, fol. 214.

(2) Raschid, l. I, fol. 170.

la première dignité de l'empire. Les notifications d'avénement au trône et les firmans pour le renouvellement de tous les diplômes au nom du nouveau sultan, furent adressés dans toutes les provinces. Le médecin du dernier souverain, Hajatizade, perdit sa charge et fut jeté dans les Sept-Tours pour la rigueur du régime auquel il avait soumis son maître : on lui reprochait surtout d'avoir interdit les spiritueux, dont l'usage, prétendait-on, aurait été salutaire au malade, tandis que l'hydropisie de Suleiman venait probablement de l'usage immodéré de l'eau-de-vie. Le secrétaire intime du dernier sultan, le calligraphe Tscherkes-Osman, fut éloigné du sérail en recevant la dignité de vesir-kaimakam de l'étrier impérial, et fut fiancé à la fille du sultan Mohammed IV, la sultane Ummi. Le porteur d'armes, le teneur de l'étrier, le porteur du turban, le premier valet de chambre et les confidents de Suleiman II quittèrent la cour avec des titres de chambellans et d'autres dignités.

Un mois après la mort de Suleiman, le grand vesir était avec l'armée à Belgrad, où il construisit des ponts sur la Save; puis il marcha sur la rive droite du Danube à la rencontre de l'armée impériale qui venait de Peterwardein. Le 19 août, les ottomans et les chrétiens étaient en présence près de Slankamen ; le grand vesir tint conseil avec ses officiers pour savoir s'il fallait attaquer l'ennemi ou attendre encore : le kulkiaja Egridi-Mohammed, l'aga des janitschares, le vieux vesir Kodscha-Chalil, opinèrent pour le dernier parti. « Je t'ai invité à me suivre, dit le grand vesir au vieux Chalil, comme un homme et non comme un fantôme. » Chalil, caressant sa barbe, répondit : « Je n'ai maintenant que peu de jours à vivre, peu m'importe de mourir aujourd'hui ou demain ; mais je ne voudrais pas assister à la honte et à la ruine l'empire. — Faites avancer les canons, » cria Kœprili ; et lui-même, se mettant à la tête des sipahis, sortit de son camp et marcha contre les retranchements de l'ennemi. La fumée qui s'élevait du Danube dans l'éloignement annonçait qu'il y avait un engagement entre les flottes sur le fleuve ; les bâtiments des Turcs remportèrent l'avantage, mais les impériaux triomphèrent sur terre. Kemankesch-Ahmed-Pascha se précipita au cri d'Allah sur les lignes des chrétiens, avec six mille Turkmans et Kurdes à cheval, mais à la première décharge ses cavaliers tournèrent bride ; une seconde attaque eut le même résultat, et les impériaux marchèrent droit sur la bannière sacrée : Ismail, pascha de Karamanie, se jeta tête baissée avec les siens dans les abattis d'arbres qui protégeaient les impériaux, et vit là se briser tous ses efforts. « Que faut-il faire ? demanda le grand vesir au muteferrika-baschi et au kiaja des silihdars. — Il ne nous reste plus qu'à fondre sur les infidèles le sabre à la main. » Kœprili se couvrit d'une casaque noire, et, tirant son cimeterre, se jeta en avant de ses troupes ; les gédiklus, les silihdars le suivirent ; mais il fut impossible de franchir les abattis d'arbres qui défendaient les approches du camp chrétien.

Une balle renversa le grand vesir ; au lieu de cacher sa mort aux soldats, le kiaja Mustafa-Efendi la proclama hautement ; l'on chercha un vesir pour lui remettre la bannière sacrée : Ismail, pascha de Karamanie, la tenait déjà quand le kiaja des janitschares, Deli-Ibrahim, lui disputa cet honneur, et le vieux Chalil-Pascha se saisit du saint étendard. En ce moment la défaite devint générale ; ce fut le plus brillant succès qu'eut jamais obtenu le markgraf Louis de Baden, mais il l'acheta par des flots de sang. Du côté des impériaux, le duc Christian II, de Holstein, les colonels comtes de Kaunitz et de Bucquoy, les lieutenants-colonels comtes Pœttingen et Starhemberg, étaient au nombre des morts ; les ottomans pleuraient la perte du grand vesir, du beglerbeg Ibrahim-Pascha, de l'aga des janitschares et du juge du camp ; le defterdar Ismail-Pascha et le kulkiaja étaient couverts de blessures ; jamais bataille n'avait entraîné autant de vacances dans les fiefs. Le camp devint la proie des vainqueurs, mais ils n'y firent pas un riche butin ; les cinquante-quatre caisses destinées à contenir l'argent n'étaient remplies que de monnaies de cuivre ; cent cinquante canons offrirent un plus beau dédommagement. Le corps de Kœprili ne fut pas retrouvé ; à la renommée d'un saint ce vesir joignit la gloire du martyre : le plus bel éloge que lui donnent les historiens ottomans, c'est qu'il ne commit jamais de crime et ne prononça jamais une

parole inutile, aussi l'ont ils surnommé le Vertueux. Un jour, trois grands juges déposés le visitèrent, et il les congédia sans leur adresser un mot : « Gracieux seigneur, observa son maître des requêtes Nigahi-Efendi, vous auriez pourtant pu leur dire quelque chose. — Je ne suis point un hypocrite. » En campagne, il allait toujours à pied et ne se mettait jamais en route avant le coucher du soleil; dans son palais comme à la guerre, toujours il s'occupait de lecture ; ennemi du luxe, il portait les vêtements les plus simples. S'il était dépourvu de talents militaires, il se montra du moins homme d'état de premier ordre, et sa politique ne fut ni tortueuse ni violente comme celle de son père et de son frère. Il fut le premier grand vesir qui voulut soulager l'oppression des sujets chrétiens, le premier qui, en finance, posa le principe de la liberté du commerce et de la suppression de toute mesure prohibitive. Comme on lui conseillait de régler les ventes et les achats, il répondit : « Le koran ne contient rien là-dessus; l'achat et la vente doivent être laissés à la libre volonté des deux parties. »

Après la bataille de Slankamen et la mort de Kœprili, les vesirs et les émirs avaient remis le commandement en chef au vieux Chalil, pascha d'Alep; mais le sultan nomma au grand vesirat le kaimakam de l'étrier impérial, homme de naissance commune, qui s'éleva d'abord par la faveur de Mustafa-Kœprili, et qui ensuite, faute d'hommes capables, était devenu aga des janitschares et kaimakam. Sur les représentations du mufti Feisullah, un chatti-schérif fut adressé au grand vesir pour lui enjoindre de se rendre au plus vite au camp de Belgrad. Dans un conseil de guerre tenu ensuite, Ali prétendit qu'il serait plus prudent de reporter l'étendard sacré à Constantinople et de l'y laisser pendant l'hiver ; le grand juge Jahja, le même qui jadis avait remontré au grand vesir Mustafa-Pascha que les ulémas n'entraient pas en campagne, insista maintenant dans le conseil d'état sur la nécessité pressante pour le grand vesir de se rendre aussitôt à Belgrad. « Puisque vous jugez que ce parti est indispensable, dit Ali, nous allons faire nos préparatifs de voyage. » Puis le grand juge fut déposé, et le grand vesir ne bougea pas. Cependant le vieux Chalil fut nommé serdar, Eginli-Mohammed aga des janitschares, et le bostandschi-baschi d'Andrinople, inquisiteur contre les brigands qui, après la dispersion de l'armée, infestaient les routes et avaient établi leur principal repaire à Dewelaghirdan, entre Belgrad et Nissa. Là ils furent défaits par le bostandschi-baschi et l'Albanais Mahmud-Beg-Oghli. A Silistra et le long du Balkan fut convoqué l'arrière-ban, parce que le roi de Pologne, qui investissait Caminiec, avait détaché le général Gallewski pour faire une pointe du côté d'Isakdschi. Kahreman, pascha de Caminiec, repoussa les assiégeants. Lippa, qu'assiégeaient les impériaux, fut délivrée par le gouverneur de Temeswar, Topal-Husein-Pascha. La sainte bannière fut rapportée par l'aga des janitschares de Belgrad à Andrinople. On vit alors des changements dans les emplois, et des supplices : le kiaja du précédent grand vesir Mustafa-Kœprili fut mis à mort, parce qu'en divulgant la mort de son maître à Slankamen il avait fait perdre la bataille; les trois vesirs Kemankesch-Ahmed, Deli-Omer et Junal-Pascha, auxquels on reprochait aussi des fautes dans ce désastre, furent décapités devant la porte du sérail à Andrinople; l'essayeur des monnaies, Mustafa-Aga, subit le même sort à cause de ses immenses richesses; ses dépouilles donnèrent au trésor 800 bourses d'argent, 200 bourses d'or et beaucoup de pierreries. L'aga des janitschares, Mohammed-Eginli, odieux depuis long-temps au nouveau grand vesir, fut déposé, jeté sur une voiture traînée par des bœufs et emmené vers la capitale. Ali aimait à faire promener ainsi les condamnés avant leur bannissement ou leur supplice, et pour cela le peuple lui donna le surnom d'Arabadschi (conducteur de voitures) qui lui est demeuré dans l'histoire. Eginli-Mohammed s'échappa en route ; mais il fut ressaisi à Constantinople au moment où il allait passer à Skutari, et amené chez le kaimakam Amadschasade-Husein ; celui-ci en fit son rapport à Andrinople, mais demanda indirectement que la vie du prisonnier fût épargnée. La sentence de mort fut prononcée trois fois, et trois fois le kaimakam implora la grâce du condamné; enfin il fallut qu'Eginli-Mohammed fût exécuté, et le kaimakam, frappé de disgrâce pour ses hésitations, fut

envoyé aux Dardanelles. De Damas, le nouveau gouverneur Gurdschi-Mohammed-Pascha expédia les têtes de neuf provocateurs de troubles qui étaient restés impunis sous son prédécesseur ; le gouverneur de Baszra, ancien defterdar, Husein, périt victime de ses richesses. A la Mecque, par suite de la mort du schérif Ahmed-Ben-Seid, arrivée cinq ans auparavant, son neveu le schérif Saïd, fils du schérif Saad, avait été porté à la garde de la maison sainte par les suffrages unanimes, sous la réserve de la confirmation par la Porte ; mais le beg de Dschidda, Mohammed-Ebu-Schewarib, gagné par quelques milliers de ducats, nomma pour schérif Ahmed-Ben-Ghalib, et obtint pour ce candidat la confirmation par Kœprili-Mustafa. Avant l'arrivée du diplôme, Ahmed-Ghalib ayant tout bouleversé à la Mecque s'était enfui dans l'Iemen, et, sur le rapport adressé à la Porte par le gouverneur d'Égypte, Muhsin fut nommé schérif. Alors celui-ci vit se lever contre lui le schérif Saïd ; et le schérif Jahja, qui cette année était Emirol-Hadsch, ne se trouva pas en état de garantir la sûreté des caravanes de pèlerins ; sous la condition de préserver ces pieux voyageurs, Saïd fut maintenant confirmé par la Porte dans la dignité de schérif et reçut en même temps le titre de vesir. Les ulémas bannis en Chypre et à Chios par Mustafa-Kœprili obtinrent la permission de revenir ; mais, d'un autre côté, le mufti Feisullah, qui était opposé au grand vesir, fut déposé, et Ali fut revêtu pour la seconde fois de la première dignité de la loi. Celui-ci intercéda pour que Feisullah eût la faculté de se tenir dans sa maison de campagne sur le Bosphore. Au bout de quarante jours le nouveau mufti mourut et Feisullah remonta sur son siége de magistrat suprême. Le chan de Krimée, Saadet-Giraï, fut déposé à cause de sa mollesse contre la Pologne, et surtout parce qu'il ne s'était point montré à [illegible]. D'abord on lui assigna pour demeure le village de Tschoghlighan, près de Jamboli ; mais ensuite il fut banni à Rhodes, où il mourut au bout de peu de temps. Il eut pour successeur Selim-Giraï, fils du prince du même nom, qui se signala par une sordide avarice et poussa l'ardeur du gain jusqu'à faire lui-même le commerce de savon, et trafiquer sur la capitation des Zigeunes. Après qu'il eut reçu l'investiture, on lui remit 2,000 ducats, outre l'argent de carquois montant à 80 bourses.

Le grand vesir qui avait fait tant de changements, amené tant de chutes, tomba enfin lui-même dans le piége qu'il avait tendu au kislaraga Ismail. Déjà il avait obtenu la déposition de ce dignitaire, et l'avait remplacé par Nesir. Déjà il se glorifiait au milieu de ses courtisans d'avoir abattu la vieille et noire p... qui prétendait se mêler des affaires de l'empire ; déjà la voiture qui devait emporter Ismail hors du sérail était devant la porte, quand la fortune d'Ali se brisa contre cet étrange écueil. Le nouveau kislaraga Nesir, blessé de voir son prédécesseur prêt à monter dans un char à bœufs, fit des représentations au grand vesir sur ce traitement inouï envers un haut fonctionnaire du palais; n'obtenant aucun succès, il fit porter ses plaintes au sultan par la Chaszeki, protectrice du kislaraga déposé. Ahmed, irrité d'une telle atteinte à l'étiquette de la cour et du harem, fit redemander le sceau au grand vesir [21 mars 1692], et ordonna de le jeter dans la voiture même qui devait emmener Ismail. Ali fut banni à Rhodes; sa fortune confisquée produisit douze cents bourses en argent monnayé et en pierreries, et trois cents bourses pour le prix de sa maison. On lui donna pour successeur le gouverneur d'Alep, Hadschi-Ali-Pascha, homme bienveillant et généreux, qui ne voulut pas toucher à une parcelle des biens de son prédécesseur, et appliqua toute cette fortune à l'extinction des dettes publiques; pour lui, non moins désintéressé que Mustafa-Kœprili, il envoya sa vaisselle d'argent à la monnaie.

Le changement de règne avait donné une nouvelle impulsion aux mouvements de la diplomatie. On vit paraître à la Porte un ambassadeur persan, Kelbi-Ali, avec une suite de trois cents personnes pour offrir ses félicitations au nouveau souverain. Il fut défrayé durant trois mois, ce qui entraîna une dépense de 500 piastres par jour. Lui-même présenta de la part de sa cour des dons d'une grande valeur. Quand il reçut son audience de congé on lui remit une pelisse de zibeline, un cheval richement harnaché, et 5,000 piastres : 20,000 autres piastres furent distri-

buées parmi les gens de sa suite [29 mai 1692]. Un an plus tard vint l'envoyé Usbeg, chargé des compliments de Mohammed-Behadir-Chan. Au moment où arrivait l'ambassadeur de Perse, Sulfikar-Efendi et Maurocordato, après une absence de trois années, revinrent de leur mission de Vienne sans avoir obtenu aucun résultat. Leurs pouvoirs se trouvant annullés par la mort du sultan Suleiman, on avait fini par les délivrer de la garde rigoureuse sous laquelle on les tenait depuis si long-temps à Pottendorf, à Vienne et à Komorn, et par les laisser libres de s'en retourner. Toutefois les négociations ne furent point rompues pour cela; elles se continuèrent même durant toute cette année par l'entremise des ambassades anglaise et hollandaise. Dès l'année précédente le représentant de l'Angleterre, Trumball, avait été remplacé près de la Porte par le chevalier Guillaume Hussey, qui était venu notifier l'avénement de Guillaume III au trône. Vainement l'ambassadeur français travailla contre la reconnaissance du prince d'Orange comme roi d'Angleterre; les Turcs, qui avaient mis à mort leur avant-dernier sultan Ibrahim, en même temps que les Anglais immolaient leur roi Charles Ier, qui avaient détrôné leur sultan Mohammed IV presqu'au moment où les Anglais chassaient leur dernier roi Jacques II, trouvaient un accord trop frappant entre leur conduite politique et celle des Anglais, pour ne pas rester sourds aux représentations des Français (1). Hussey fut reçu à Andrinople, puis dans la capitale, avec le cérémonial accoutumé [17 juillet 1691]. Dans sa suite se trouvait, sous le titre d'attaché d'ambassade, le comte Marsigli qui s'en retourna d'Andrinople à Vienne, parce que Kœprili ne voulait pas entendre parler de paix (2). Il revint encore à Andrinople, où fut envoyé aussi, au commencement de l'année suivante, le conseiller impérial Ignace Quarient, qui se donna pour un employé hollandais (3). Marsigli alla retrouver sa cour après la bataille de Slankamen, pour revenir une troisième fois auprès de la Porte l'année suivante. Alors Hussey étant mort devait être remplacé, comme ambassadeur d'Angleterre, par Harbord; mais celui-ci mourut en route à Belgrad. Le résident hollandais Hemskerke, successeur de Colier, se chargea de présenter les propositions de paix de l'empereur et de ses alliés. Tels étaient les points demandés au nom de l'empereur : le maintien de l'état actuel des possessions, la restitution du saint Sépulcre aux franciscains, l'affranchissement du tribut pour Raguse, la faculté de comprendre le czar dans la paix ; au nom de la Pologne, la renonciation de la Porte à l'Ukraine et à la Podolie, la tranquillité imposée aux Tatares, l'engagement bien garanti de contenir les Cosaques de l'Ukraine et les Zaporogues; au nom de Venise, l'abandon des pays entre l'Obrovacz et la Bojana, la suppression du tribut au profit de Zante, la faculté pour la république d'élever des forteresses (1). Le roi de Pologne avait communiqué à la cour impériale les propositions que lui avait faites le chan tatare. Il s'agissait de la restitution de Caminiec, de l'abandon de toutes prétentions à l'Ukraine, et de l'offre de cent mille sabres tatares pour les intérêts polonais. Ces offres étaient dictées en partie par l'amitié personnelle entre le roi et le chan; car au temps de la confédération le chan avait été appelé en Pologne, et de là il avait été envoyé en Russie avec le roi, alors simple enseigne. Les liens de l'amitié s'étaient resserrés et fortifiés, quand, après la victoire de Kalusz, Ali-Aga, confident du chan et maintenant grand vesir, était tombé comme prisonnier entre les mains du roi, qui l'avait noblement traité. Hemskercke soumit le projet de traité au nouveau grand vesir, mais rencontra des obstacles insurmontables; car l'empereur demandait la Transylvanie, la Pologne Caminiec, et Venise plus encore (2). Le diplomate hollandais n'avait pas obtenu plus de succès durant son séjour à Vienne, pour Tœkœli qui l'avait re-

(1) Voyage de Lamotraye, t. I, p. 359.

(2) Porte ottomane nouvellement ouverte, t. II, p. 564, 566, 576.

(3) Rapport de Colier; de Constantinople, du 13 février 1692.

(1) Litteræ ad G. V. adjuncto projecto pacis, Rom. imp. ejusque fœderatorum 13 oct. 1693.

(2) Rapport de Hemskercke, aux archives de la maison impériale.

vêtu de ses pleins pouvoirs (1). Le chan tatare et l'ambassadeur français Ferriol firent des efforts tout aussi infructueux pour amener un traité séparé avec la Pologne. Le chan avait envoyé un aga au roi de Pologne, et Ferriol désirait que la paix avec la Pologne fût conclue sous la médiation française. Depuis dix années, c'est-à-dire depuis le commencement des hostilités entre la Porte et Venise en Dalmatie, Raguse n'avait payé aucun tribut à la Porte; et durant un certain temps elle fit verser assez régulièrement 500 ducats à la cour de Vienne. Après la conquête de Belgrad par Mustafa-Kœprili, voyant la fortune incliner vers le Croissant, elle fut réduite à envoyer un député à Constantinople. Quand cette même année les armes impériales eurent soumis Groszwardein, et qu'il fut question des mouvements de Hemskerke en faveur de la paix, la République offrit de se placer sous la protection commune des impériaux et des Turcs, et de payer 500 ducats à chacune de ces puissances (2). Toutes les tentatives pacifiques restèrent sans résultat, en dépit des succès des armes impériales cette année; la chute de Groszwardein, qui fit tomber un matériel immense entre les mains des vainqueurs, ne disposa pas les esprits à un accommodement. Il avait été stipulé que la garnison aurait la liberté de se retirer; mais cette condition ne fut pas respectée, parce que les Turcs n'avaient pas tenu leurs engagements quand leur avaient été remis les retranchements de Pisco-Bona et de More-Cobila. A six heures au-dessus d'Orsova, sur la rive gauche de la Drau, où cette rivière se resserre entre les rochers, s'ouvre une caverne que le baron d'Arnau occupa sur l'ordre de Veterani, et qu'il défendit vaillamment; mais les Albanais, à l'aide de crampons de fer étant parvenus à grimper sur les rochers qui dominent la caverne, firent rouler des quartiers de rocher sur les défenseurs. Sur la rive opposée des canons étaient pointés contre l'entrée de la retraite des trois cents braves, qui, dévorés par la soif, suffoqués par la fumée de la poudre, tinrent cependant encore jusqu'à ce que leurs armes se trouvèrent hors de service. Contre Venise la Porte n'avait obtenu d'autre avantage que la possession de Karabusa, massif de rochers situé en face de la Crète, que le commandant napolitain, Luca della Rocca, vendit aux Turcs. Une tentative pour se saisir ainsi de Spinalunga et de Suda, au moyen de la trahison, fut découverte et punie sur les complices [décembre 1691]. Le siége de Santo-Todero par les Vénitiens échoua complètement. En Dalmatie, Erizzi chassa Suleiman Pascha de la tour de Noncovik, et fut réduit à défendre Trebigne, Gazzo et Nevesigne. En Pologne les Tatares poussèrent leurs courses jusqu'à Halicz et Stanislaw, investirent Snyatin et Nemirova; les Cosaques Lipkans dévastèrent le pays de Caminiec à Lemberg. Sorocka, attaquée par le chan tatare et Daltaban-Mustafa avec des forces supérieures, fut maintenue par la brillante valeur des défenseurs, et à une lieue de Caminiec le roi éleva un fort auquel il donna le nom de la Sainte-Trinité.

Le changement de grand vesir détermina comme de coutume des destitutions et des supplices : le gouverneur de Chypre Ali-Pascha tomba, comme on l'a vu, victime des ressentiments du mufti Feisullah plutôt que pour satisfaire aux plaintes des sujets. Ce mufti fut encore cause de l'exécution de Chalil, pascha d'Erserum, qui avait été pris jadis avec le gouverneur de Silistra, le vesir Mustafa-Pascha, dans la bataille de Parkany, et n'avait été mis en liberté que tout récemment. Le mufti dénonça ses extorsions, et la tête de Chalil-Pascha fut abattue par le fer du bourreau. En Syrie, la tribu des Surchanoghlis, qui s'était liguée avec les Druses Maanoghlis pour la révolte, et s'était saisie de toutes les fermes autour de Saida et de Beirut, fut ramenée à la soumission par le gouverneur de Tripoli, Ali-Pascha. Cette année la campagne du grand vesir s'était bornée à la réparation des ouvrages de Belgrad. Une partie des sommes envoyées d'Andrinople à Belgrad fut enlevée par les brigands serviens qui épiaient le passage du convoi sur la route à Alexinza. Les Albanais qui auraient dû en assurer le transport firent

(1) Rapport de Hemskerke. Rapport de Werdenberg, du 12 septembre 1691.

(2) Les actes, aux archives de la maison impériale.

cause commune avec les voleurs et partagèrent le butin. Toutefois l'on sauva cent vingt bourses, et dans la suite on saisit trois cents des voleurs, ou peut-être des Serviens innocents, qui payèrent le crime de leurs têtes. Après que les fortifications de Belgrad eurent été mises en bon état, et que la place fut bien pourvue de vivres et de munitions, le grand vesir revint à Constantinople à la fin de l'année [décembre 1692]. Le khan de Krimée, Ssafa-Girai, de la branche illégitime des Tschoban-Girai, fut déposé parce que le grand vesir avait appris que ce prince, au passage de la Porte de-Fer, avait été abandonné par les Tatares, dont trois cents à peine étaient restés près de lui. Il fut banni au village de Kulaghusli près de Karinabad, où il mourut bientôt après, à l'âge de soixante-six ans. Sélim-Girai fut appelé du village de Kasikoï près de Janboli, et remonta pour la troisième fois sur le trône princier de la Krimée [6 novembre 1692]. Ses fils Dewlet, Ghasi, Tochtamisch, Kaplan et son petit-fils Hosam-Girai furent invités à le suivre, et il se mit en route pour la Krimée ainsi accompagné. Il nomma son fils aîné kalgha, conféra la place de nureddin à Schahin-Girai, fils de son neveu Selamet-Girai. Le précédent nureddin, Schahin-Girai, fils de Tochtamisch, était un poète distingué. Il se retira maintenant au village d'Ibrahim près de Janboli, où il chanta l'élévation de Sélim-Girai.

Cependant deux princes jumeaux étaient nés au sultan, Ibrahim et Sélim. Cet événement fut célébré par des illuminations qui durèrent trois jours, et personne ne pleura la mort du sultan détrôné Mohammed IV, arrivée neuf semaines après [17 décembre]. Il fut enseveli contre la mosquée nouvelle construite par sa mère, près de la porte des jardins. Trois mois après le grand vesir Hadschi-Ali fut déposé pour avoir voulu résister au sultan, qui insistait sur la destitution du defterdar. Toutefois le sultan traita ensuite le grand vesir avec bienveillance. Quand le sceau eut été déposé à ses pieds, il manda le kaimakam Biiklu-Mustafa et lui offrit la première dignité de l'empire. Le kaimakam le supplia d'excuser son refus. « Je vais vous faire tuer tous deux, s'écria le sultan, et j'envoie le sceau à l'aga des janitschares Ismail ou au commandant de Négrepont, Ibrahim. » Puis, se tournant vers Hadschi-Ali : « Pascha, lui dit-il, tu t'es attiré toi-même cette disgrâce ; indique maintenant le gouvernement que tu désires. » Le vesir déposé déclina l'honneur de toutes fonctions publiques, et sollicita seulement la faculté d'aller vivre dans la retraite. « Alors, dit le sultan en s'adressant à Biiklu-Mustafa, fais-moi un rapport sur la pension que ton prédécesseur désire. » L'ancien et le nouveau grands vesirs sortirent ensemble et traversèrent la ville à cheval côte à côte pour se rendre à la Sublime Porte. Là Biiklu pria Hadschi-Ali de désigner la somme qu'il voulait. Celui-ci ne parla que de quinze ou seize bourses. « Comment cela peut-il vous suffire ? s'écria Biiklu. — C'est encore trop, reprit Hadschi, dans ce temps où les charges de la guerre sont si difficiles à supporter [17 mars 1693] (1). » Si le sultan montra de la bienveillance pour Hadschi-Ali, sa colère alla frapper l'avant-dernier grand vesir. Kodscha-Ali, le conducteur de voitures, qui voulait remonter à la première dignité de l'empire par des intrigues, attira sur sa tête une sentence de mort (2). Le sultan ayant indiqué l'aga des janitschares Ismail comme un sujet digne de recevoir le sceau, le nouveau grand vesir éloigna ce rival en lui conférant le gouvernement de Damas. Osman, kiaja du grand vesir, devint kaimakam d'Andrinople. Husein perdit cette place à Constantinople par un zèle malencontreux dans la dernière nuit du Ramasan à la mosquée du Conquérant. Quand la lecture du koran fut achevée, la presse devint si forte que le kaimakam craignit du désordre. Il se rendit donc dans le temple, entouré de ses gardes. A cet aspect inaccoutumé les moslims rassemblés furent saisis d'effroi ; tous se jetèrent les uns sur les autres ; les escaliers furent brisés, des femmes et des enfants furent étouffés ; il y eut une scène d'épouvante et d'horreur, quoique pas une parole de menace n'eût été prononcée. Husein le Bosnien fut donc déposé et nommé au gouvernement de Trapezunt. Déjà il était embarqué, quand ses ennemis l'avertirent

(1) Raschid, l. l. fol. 184.
(2) Ibid. p. 185.

qu'il s'agissait même d'une sentence de mort. Aussitôt il s'enfuit et se cacha. Le commissaire envoyé à sa poursuite revint sans l'avoir trouvé [16 mai 1693]. Le scheich Maanewi, fils du scheich Karabagh, qui pendant quelque temps avait joui d'une grande autorité comme prédicateur de la cour, fut confiné dans son couvent à Constantinople. Le grand scheich Miszri, rappelé de son exil de Lemnos, reçut en route l'ordre d'y retourner. D'abord on lui avait adressé de l'argent pour les frais de son voyage, un commissaire était même allé jusqu'à Rodosto à sa rencontre; mais les discours mystiques auxquels il se livrait ayant provoqué des propos dangereux, on expédia le second écuyer pour lui enjoindre de regagner le lieu de son bannissement. Miszri ne se laissa point arrêter par cet ordre, poursuivit sa route entouré de ses disciples, et ne craignit point d'entrer dans Andrinople et de se rendre à la mosquée de Sélim. Aussitôt parurent le kaimakam et l'aga des janitschares, qui dans les termes les plus respectueux l'invitèrent à se montrer devant le sultan. Mais à peine eut-il quitté la mosquée que les janitschares et les milices du pays l'entourèrent et le conduisirent directement de la porte de son couvent à Gallipoli, où il fut embarqué pour l'Asie.

Après avoir planté sa tente à Akbinar près d'Andrinople, envoyé le beglerbeg de Mossul avec des vivres à Belgrad, et détaché Omer-Pascha sur Nissa, le grand vesir se mit en marche avec l'armée le 5 juillet 1693. Au bout de sept jours il campa dans les champs de Rustschuk. Le chan tatare, qui au même moment arrivait sur la rive gauche du Danube, traversa le fleuve sur une barque et fut reçu avec de grandes marques d'honneur. Il se posta à Jerkoki (Giurgevo) sur la rive droite du Danube. On vit venir aussi le prince de Valachie, Constantin Brankovan, qui avait recherché la protection de l'empereur les années précédentes, et toujours entretenu des correspondances avec Vienne (1), trouva néanmoins les moyens de se justifier, et même d'abattre ses accusateurs. Peu de mois auparavant le prince moldave Constantin Cantemir était mort; sa dignité, au lieu de passer à son fils Démétrius, qu'il avait désigné pour son successeur, ou à Tœkœli, qui la sollicitait, avait été, grâce aux manœuvres de Brankovan, conférée au gendre de celui-ci, Constantin fils de Duka (1). Près de Tutrakan le grand vesir passa le Danube [29 juillet] et campa devant Olentidscha, dans l'intention d'envahir la Transylvanie; mais il apprit que l'armée impériale avait conquis Vilagos et Jenœ, et qu'elle était en pleine marche sur Belgrad pour l'assiéger. Au moyen d'un pont jeté de l'île des Zigeunes, le duc de Croy avait passé la Save et s'était avancé jusqu'à Kiaburun (cap des rochers) où la Save tombe dans le Danube non loin du village de Visniza; couvert par des retranchements hors de la portée du canon de la place, il avait ouvert la tranchée en face du château intérieur, entre la ville basse et la cité du bord de l'eau [7 août 1693]. A cette nouvelle le grand vesir réunit un conseil de guerre, où il fut décidé que l'on se porterait sur Belgrad. Les Turcs repassèrent donc le Danube et remontèrent la rive gauche. Au village de Wei, en face de Widdin, le grand vesir se dirigea par la route conduisant au défilé de Banaderbend, tandis que le chan tatare et le beglerbeg de Rumili s'éloignant moins du Danube prirent le chemin de Semendra. De Widdin à Belgrad on comptait quinze marches; au bout de dix jours le grand vesir campa sur la Morava [12 septembre]. Là il apprit que le chan tatare s'était avancé, que les Tatares, sous les ordres de Seadet-Girai, avaient attaqué les impériaux dans leurs retranchements, et leur avaient enlevé du bétail et des prisonniers. Le pont de la Morava avait été brûlé, mais, la rivière étant presqu'à sec, il fut facile de la traverser; le beglerbeg de Siwas, Mohammed-Pascha, fut chargé de rétablir le pont. A Jagodina le grand vesir reçut du gouverneur de Belgrad l'heureuse nouvelle qu'au bruit de sa marche l'ennemi avait levé le siége. Arrivé dans la ville, il félicita le gouverneur; le conseil de guerre décida qu'il était plus utile d'ajouter de nouveaux ouvrages de défense à la place que de poursuivre l'ennemi; toutefois les Tatares furent

(1) Engel, hist. de la Valachie, p. 338 et suiv.

(1) Engel, hist. de la Moldavie, p. 286.

lancés sur ses traces. A deux lieues de Peterwardein ils l'atteignirent, lui enlevèrent des prisonniers et du butin. Le grand vesir dirigea lui-même les travaux de fortification à Belgrad. En face de l'endroit où avait été établi le camp retranché de l'ennemi, il fit élever deux bastions, l'un devant la porte qui donne sur la Save, l'autre devant le marché aux chevaux. Il approvisionna Temesvar et Gyula, et adressa des ordres dans les lieux voisins de ces deux places, Arad, Szarhely, Tornya, afin que les sujets fournissent leurs impôts en vivres, qu'ils fussent obligés à vendre ce qui leur en resterait à Gyula et Temesvar, sous peine d'être exterminés sans pitié (1). Après avoir mis tout en ordre à Belgrad, il reprit le chemin d'Andrinople. A Sofia, il rencontra le kapidschi Halebli-Ahmed qui apportait de l'argent pour le paiement des troupes. Quoiqu'il fût difficile de vérifier rigoureusement si tous les sipahis et les silihdars inscrits au rôle étaient réellement sous les armes, néanmoins l'abus des fausses inscriptions avait été réprimé, et le trésor profita dans cette campagne d'une économie journalière de 40,000 aspres. A Kasanbaghlari, près d'Andrinople, le sultan, placé sous un kœschk, vit défiler l'armée, et reçut la sainte bannière que le grand vesir lui remit en baisant le bord de ses vêtements. Six jours après arriva le chan tatare, auquel le grand vesir fit une magnifique réception. Le 9 décembre, le prince et le grand vesir allèrent présenter ensemble leurs hommages au sultan. Sélim-Girai, comblé de marques de distinction, resta encore deux mois à Andrinople, puis regagna la Krimée [février 1694]

Tandis que le grand vesir était occupé du salut de Belgrad, la Porte subissait des revers en Orient. Le rebelle Maani défit et tua le gouverneur de Baszra, Osman-Paschasade, et brava tous les efforts du successeur de celui-ci, Ssali-Ahmed, pour le soumettre. Le gouvernement de Baszra fut conféré au frère de Ssali-Ahmed, Chalil, que les gouverneurs de Diarbekr, Moszul et Schehrsor, reçurent ordre de soutenir. Mais les deux premiers s'excusèrent, et l'on ne vit paraître en campagne que le pascha de Schehrsor, Siawusch, et celui de Palu, Katschar-Mohammed, dont les forces étaient trop inférieures à celles des rebelles. Maani coupa les digues des canaux de jonction du Tigre et de l'Euphrate, inonda le pays, et se retrancha dans le village d'Esed, sur la rive du canal d'Esed-Ssalih. Chalil-Pascha, abandonné de ses troupes, dont la plupart passèrent dans les rangs de Maani, dut se replier sur Bagdad. Les habitants de Baszra adressèrent à la Porte une supplique pour être délivrés de ce gouverneur, et obtenir une diminution à la contribution de 100,000 piastres qu'ils étaient obligés de payer chaque année au trésor public. Cette dernière partie de la demande fut accordée : Chalil-Pascha eut ordre de leur remettre 25,000 piastres et de faire procéder à une nouvelle description topographique du pays de Baszra (1).

A Constantinople éclatèrent de furieux incendies ; l'un, qui dura vingt-quatre heures et qui s'alluma de tous les points à la fois, soit par un effet de la malveillance, soit que les vents soufflassent en même temps de tous côtés, naquit d'abord entre la porte d'Ajasma et le magasin aux farines, s'étendit jusqu'à la porte de Dschubb-Ali, dévora les maisons en dehors des murailles, pénétra ensuite dans la ville, attaqua tous les bâtiments autour de lui, se porta derrière la Suleimanije, puis vers la place de Wefa et la mosquée des Princes, revint jusqu'au marché aux Chevaux et aux Selliers, et enfin s'étendit depuis les nouvelles casernes des janitschares jusqu'au marché des Femmes. Les flammes bravèrent tous les efforts pour les éteindre ; les habitants s'enfuirent avec leurs effets hors de la ville. Palais, mosquées, places publiques n'offraient plus qu'un vaste champ couvert de ruines fumantes (2). Douze jours après, le 17 septembre, le feu s'alluma devant la porte d'Ajasma dans un magasin de charbon, détruisit tous les approvisionnements de bois, et se fraya un chemin dans la ville jusqu'à la Suleimanije sur la ligne épargnée par le dernier incendie. Comme on soupçonna la malveillance dans ce désastre, le kaimakam perdit

(1) Raschid, l. I, fol. 191.

(1) Raschid, l. I, fol. 185.

(2) Le même, fol. 191.

sa place; il fut envoyé en Chypre, et le gouverneur de cette île, Kalaili-Ahmed-Pascha, vint le remplacer. Kalaili-Ahmed, ancien cafetier du sultan Mohammed IV, adopta des mesures rigoureuses, non-seulement contre les incendiaires mais aussi contre les rajas, auxquels il interdit les kalpaks de zibeline, les pantoufles jaunes, les vêtements de couleurs variées, et même des chaussures exhaussées dans les bains. Ils devaient adopter des habillements et des chaussures noirs, s'abstenir d'aller à cheval dans la ville, et porter des sonnettes qui les distingueraient de suite des moslims. Cette absurde ordonnance fut la première cause qui détermina les marchands anglais à quitter l'ample costume oriental pour leur habillement national. Mais ces prescriptions de l'intolérance flattaient le peuple et acquirent un nom si imposant au kaimakam, que le grand vesir, inquiet, le déposa et le remplaça par Amudschasade-Husein-Pascha. L'ex-reis-efendi Mohammed Beg, qui tout récemment, comme président de la chambre des comptes, avait obtenu la jouissance de certains domaines de la couronne, en fut maintenant dépouillé par les manœuvres de ses ennemis. On l'envoya comme sandschakbeg à Retimo, où les troupes égyptiennes, se raillant de sa vaste coiffure, lui donnèrent le surnom de Père du turban. Le médecin du sultan, Taukdschi Hasan-Efendi, fut aussi éloigné sans autre cause que des intrigues de cour, et le Maure Seid-Jusuf-Efendi, poussé par les confidents et les favoris, fut revêtu de la charge de médecin du sérail; puis il devint successivement juge de la Mecque et de Constantinople, et reçut, comme argent d'orge, les revenus de la magistrature de Rodosto. Le grand vesir méditait la perte du kislaraga Nesir, qui, de son côté, travaillait à la ruine du grand vesir, et Nesir profita de ses fonctions qui le tenaient près de la personne du sultan pour inspirer au maître de la jalousie contre la pompe et la magnificence du premier ministre. Büklu-Mustafa s'en allait avec tous ses pages s'exerçant à lancer le dschirid du côté de Timurtasch, quand le sultan qui se trouvait incognito près de la fontaine de l'Archer, ébloui par l'éclat de ce cortége, demanda au kislaraga à qui appartenait cette cour. Le kislaraga par ses paroles empoisonnées sut donner de nouveaux aliments à la jalousie qu'il avait allumée déjà dans le cœur du sultan. Le grand écuyer fut aussitôt expédié pour reprendre le sceau de l'empire et le porter au gouverneur de Tripoli Ali-Pascha, que Büklu-Mohammed dut aller remplacer (13 mars 1694). Comme la fête du bairam arrivait dans six semaines, et qu'il n'avait aucun soupçon de sa chute, Büklu-Mohammed avait déjà préparé pour le sultan et la cour les présents qui se faisaient autrefois en pareille circonstance, et dont l'usage, aboli par le vertueux grand vesir Mustafa-Kuprili, avait été remis en honneur sous le sultan actuel. Le vesir déposé pensa que des actes de munificence seraient maintenant superflus, et partit même avec quelques centaines de chevaux de main. Le sultan irrité ordonna de courir à sa poursuite, de le jeter en prison et de confisquer sa fortune. Ses chevaux et deux cent dix-sept bourses d'argent monnayé furent attribués au trésor, et l'on arracha quarante bourses à son kiaja. Au reste le kislaraga ne jouit pas long-temps de son triomphe. Trois semaines après la chute de son ennemi, lui-même fut déposé brusquement, et sa place passa au premier eunuque (basch-aga) de la sultane Chaszeki. Le 11 avril furent célébrées les noces de la princesse Umm-Kulsum ou Ummi, fille de Mohammed IV, qui, trois ans auparavant, avait été fiancée au vesir Osman-Pascha. Quinze jours après arriva le nouveau grand vesir Ali-Pascha, qui fut reçu solennellement par le kaimakam, le mufti, les vesirs et les ulémas dans la tente de cérémonie dressée sur la hauteur de Karabaïr en face de Constantinople; puis il fut investi de l'autorité suprême par le sultan. Ali, surnommé Surmeli, né à Demitoka, avait parcouru dans sa jeunesse la carrière des finances jusqu'à l'emploi de premier defterdar; puis il avait eu le gouvernement de Chypre, celui de Tripoli, pour arriver enfin à la première dignité de l'empire.

Le premier acte du nouveau grand vesir, dans l'intérêt de sa position, fut d'éloigner le kaimakam Osman-Pascha, auquel son mariage avec une princesse avait donné un accroissement d'influence. Osman-Pascha reçut ordre de partir au plus tôt pour aller diriger le gouvernement du Diarbekr. A peine

était il en route qu'on lui retira le Diarbekr, pour lui donner simplement le commandement de la Canée. Le grand vesir osa élever son kiaja Abdullah au poste de vesir kaimakam de l'étrier impérial à Andrinople, ce qui était inoui. Le gouverneur de Wan Mustafa-Pascha, jadis fait prisonnier à Parkany, fut appelé à Constantinople pour y exercer l'autorité de kaimakam. Il y avait encore deux hauts dignitaires qui gênaient beaucoup le grand vesir; c'étaient l'ardent et loyal grand juge de Rumili, Jahja-Efendi, qui n'avait été remis en activité que depuis sept mois, et le mufti Feisullah-Efendi qui avait révélé et poursuivi les actes d'oppression et les iniquités de plusieurs gouverneurs. Tous deux étaient accoutumés à présenter l'état des choses sous son véritable jour, ce qui déplaisait surtout aux grands vesirs. Ils furent donc déposés, et leurs places furent conférées à des hommes professant les opinions du grand vesir. Ssadik-Efendi, après avoir été quelques jours grand juge de Rumili, devint mufti. Enfin Sulermi-Ali put satisfaire la haine qu'il nourrissait depuis longtemps contre le dschebedschi-baschi; il reçut du sultan la permission de lui faire trancher la tête devant la mosquée des trois galeries à Andrinople. Pendant son gouvernement de Tripoli le nouveau grand vesir avait maintenu dans l'ordre les rebelles Surchanoghlis et les Druses Maanoghlis; mais maintenant le nouveau beglerbeg de Tripoli, Arslan-Beg, fit savoir qu'il était trop faible contre les tribus indociles de la Syrie. On mit donc sous ses ordres le beglerbeg de Ssaide ainsi que les administrateurs d'Alep avec leurs troupes feudataires et le woiwode de Klis avec dix mille Kurdes. L'inquisiteur d'Anatoli, Tursün-Mohammed-Pascha, fut nommé serasker contre les rebelles. Avec une armée de vingt mille hommes il envahit les vallées de Baalbek et de Bokaa, et purgea le pays des insurgés qui l'agitaient.

En Europe le grand vesir marcha en personne avec la bannière sainte contre la Hongrie; car toutes les propositions présentées l'année précédente avaient été rejetées. Aussitôt après la mort de Harbond à Belgrad, le roi d'Angleterre avait donné pouvoir à Hemskeerke de parler en son nom, en attendant qu'il eût nommé un ambassadeur; ce fut lord Paget, avec lequel Veterani vint à Andrinople. La Porte ne montra pas le moindre empressement auprès de ces diplomates; elle consentit bien à les écouter, mais sans vouloir répondre (1). L'ambassadeur français Châteauneuf fit tous ses efforts pour entraver les négociations. Outre les rapports de Châteauneuf, l'agent français Ferriol, qui accompagna le grand vesir à Belgrad, rendit compte à M. de Croissy des conditions arrêtées par le grand vesir et Tirkurli, des démarches des représentants hollandais et anglais (2). Quand Paget fut arrivé de Vienne à Ofen (octobre 1692), Ferriol redoubla d'activité dans le camp du grand vesir, qui lui répondit qu'il suivrait l'exemple de ses devanciers, et ne s'écarterait pas des anciens principes de la Porte de rester ouverte à tous les ambassadeurs des puissances amies (3). Au mois de mars 1693 Paget eut audience du grand vesir et du sultan; ensuite les résidents hollandais Hemskeerke et Colier, l'ambassadeur anglais Paget, Veterani et un autre général de l'empereur furent appelés à une délibération officielle où se trouvaient le mufti, le kaimakam, le defterdar, le nichandschi, le reis-efendi, les généraux des troupes, en tout cent personnes environ. Les trois ambassadeurs et les généraux se placèrent sur des siéges, au-dessous des degrés du sofa, moins honorablement traités à cet égard que Châteauneuf, auquel il avait été permis de s'asseoir au niveau du grand vesir. Dans cette réunion Hemskeerke proposa par écrit la médiation officielle de l'Angleterre et de la Hollande pour négocier la paix, en prenant pour base le maintien de l'état actuel de possession (4). Trois jours après, le grand vesir ayant été déposé, les offres de médiation et les propositions d'un envoyé

(1) Rapport de Veterani d'Andrinople, en date du 3 mai 1693. Sur la mission de Paget, voyez aussi la Porte ottomane nouvellement ouverte, p. 614, et Cantemir-Ahmed II, § 15.

(2) Lettre de M. Ferriol, du camp de Belgrade, 15 oct. 1692.

(3) Lettre de M. Ferriol, du 15 oct. à M. de Croissy.

(4) Lettre de M. Coke, secrétaire de l'ambassade anglaise. Ste-B.

de Pologne restèrent sans résultat (1) [20 mars 1695]. Colier fut renvoyé avec de simples lettres de récréance, mais sans aucune réponse pour les offres dont il avait été l'un des organes. Le nouveau grand vesir Ali-Surmeli se mit donc en marche pour Belgrad avec la bannière sacrée. Trois mois après des commissaires allèrent porter de l'argent en Bosnie et à Belgrad pour le paiement des troupes. A la fin d'août arriva le chan tatare dont les troupes avaient déjà fait irruption par la Moldavie en Transylvanie, ravagé le pays autour de Csik, et enlevé le magnat Janos-Sandor, tandis que le rebelle Gaspard Sandor, avec douze mille Tatares faisait des courses jusqu'à Debreczin, et brûlant Szom-selo, ville des Heiduques. Après être resté quelques jours à Semlin, le grand vesir avec toute son armée marcha sur Peterwardein pour l'assiéger. Ghasi-Girai porta le ravage sur la rive gauche du Danube, en descendant le fleuve jusqu'à Pancsowa. Deux grandes tschaiks chargées de vivres furent saisies par les impériaux près de l'embouchure de la Theisz. Le siége de Peterwardein durait déjà depuis vingt-trois jours; et il devint impossible de tenir les troupes dans les tranchées et dans le camp, car la pluie tombant par torrents, et les rivières sortant de leurs lits, l'eau remplissait les fossés et inondait les tentes. On leva donc le camp dans la nuit, et le jour n'était pas encore arrivé que l'armée était devant Belgrad, dans la vallée de Weretscher. Le grand vesir fit des dispositions pour l'approvisionnement de Gyula et de Temesvar. Le beglerbeg de Rumili, Dschaafer, fut chargé de protéger Temesvar avec douze begs, des janitschares, des sipahis, des silihdars, des volontaires et des milices du pays. La défense de Gyula fut confiée au gouverneur de Siwas auquel on donna cinq cents hommes, sipahis et janitschares. Trois cent quatorze bourses destinées à la solde des garnisons des deux places parvinrent heureusement à Temesvar; mais comme il était impossible de franchir la Maros, dont Veterani gardait les gués, retranché sur l'autre rive avec douze mille hommes, les vivres et l'argent réservés pour Gyula furent laissés à Temesvar, dont le gouverneur dut faire en sorte d'approvisionner l'autre place pendant l'hiver.

En Dalmatie la forteresse de Gabella sur la Narenta, qui était la clef de l'Herzegowina et ouvrait le passage sur Mostar, chef-lieu de cette province, était tombée entre les mains des Vénitiens. Les habitants de Mostar alarmés adressèrent des prières à la Porte pour que le gouverneur de Skutari, Suleiman-Pascha, reçût ordre de reprendre les châteaux de Poschret, Podgonizze et Gabella, qui, placés sur la frontière, protégeaient le pays. En conséquence on adjoignit à Suleiman-Pascha le sandschakbeg de Jenischehr et le beglerbeg de Bosnie, pour accomplir ces opérations. Le siége de la première place échoua, et comme le gouverneur de Skutari rejeta la faute sur Suleiman, sandschakbeg d'Hersek, celui-ci fut mis en garnison à Ehlune, et le beglerbeg de Bosnie, Mohammed-Pascha, dut presser Gabella avec la plus grande vigueur [17 octobre 1694]. Mais la seconde entreprise ne réussit pas mieux que la première, et douze petites forteresses restèrent en la possession des Vénitiens. Redscheb, pascha de Trébigne, qui avait été appelé au siége de Gabella, avait confié la palanque de Kordos à son frère; celui-ci, sans être réduit à un tel parti par aucune circonstance, mit le feu aux ouvrages qu'il devait défendre et les abandonna. Alors la place de Klobusk, au-dessus de Trébigne, se rendit aux Vénitiens sans avoir essayé la moindre défense. En Pologne le chan tatare, Mirsa-Schehbas-Girai, n'obtint pas plus de succès dans sa tentative pour ravitailler Caminiec. Ghasi-Girai, qui avait été chargé de cette entreprise, n'avait pas osé s'avancer au-delà de Czecora sur le Dniester, quoiqu'il eût sous ses ordres vingt-cinq mille Tatares deux mille sipahis, six mille Moldaves et quinze cents janitschares. Schehbas-Girai, investi maintenant du commandement supérieur, se fortifia encore par quinze mille Tatares d'Akkerman et de la Dobrudscha, et marcha de Czecora sur Caminiec. Les Polonais passèrent le Dniester près d'Usciesz ko. Sous les ordres des généraux Jablonowski, Sapieha, Potocki, Sluzka, ils combattirent comme des lions et triomphè-

(1) Rapport daté de Constantinople, dans la Ste-R.

rent, trois mille Tatares avec deux mirzas périrent dans l'action; cinq mirzas restèrent prisonniers [novembre 1694]. Le chan tatare s'embarqua avec sa suite à Belgrad pour Rusdschuk, après avoir été revêtu de kaftans d'honneur, ainsi que ses trois fils. Après ce départ le grand vesir lui-même quitta Belgrad, paya deux quartiers de solde aux troupes à Philippopolis, et le 22 décembre, il remit à Andrinople la sainte bannière entre les mains du sultan avec les cérémonies accoutumées. Sur la demande du gouverneur de Belgrad et pour garantir la sécurité des convois, deux palanques furent élevées sur le Danube, l'une au-dessus du quartier de Tachtali, à Dobra, l'autre à l'embouchure de l'Ipek, entre Gœgerdschinlik (Golumbacz) et Ihram (Rama). Pour ajouter aux forces de la défense du tourniquet de la porte de fer, on enrôla cent cinquante beschlus et quatre cents soldats, auxquels on joignit encore cinq cents sipahis volontaires, avec le même nombre de silihdars, et toutes ces troupes furent soumises au commandant de Dobra. Le gouverneur de Belgrad reçut une assignation de trente juks d'aspres de revenus sur les domaines de la couronne, et dans l'Anatoli furent levés huit nouveaux régiments de sipahis volontaires, chacun de mille hommes. A Andrinople, naquit le 21 octobre, la sultane Aatika; mais Ahmed sentit la joie de cet événement se changer en tristesse par la mort de sa sœur la sultane Gewher. Un fanatique prêchait dans l'ancienne mosquée à Andrinople qu'il était le mehdi, précurseur du dernier jour; mandé par le kaimakam, il s'excusa sur sa folie et sa misère. Le kaimakam le soulagea d'abord en lui donnant des sommes assez importantes; mais cet homme, étant venu encore tenir les mêmes discours fanatiques dans la mosquée, se fit bannir à Lemnos. La sécurité de l'état fut bien plus fortement menacée par l'ancien beglerbeg de Tripoli, Jenli-Husein-Pascha, qui renfermé pour deux cents bourses qu'il redevait sur les revenus de son gouvernement, puis mis en liberté, mais sans ressources, monta en chaire dans la mosquée du sultan Sélim, à Andrinople, et se mit à prêcher le renversement du trône. La foule rassemblée se dispersa aussitôt saisie d'effroi. Le kaimakam le fit saisir avec ses complices au nombre de vingt, et tous furent mis à mort. Un astrologue arabe qui n'avait pas de pieds, semblable en ce point à l'un des deux fameux devins qui annoncèrent la venue du prophète Mohammed, et qui, assis sur un char devant la Suleimanije, avait coutume de prédire au peuple toutes sortes d'événements politiques, fut jeté dans la Tundscha avec son char, pour avoir encouragé les espérances des conjurés.

A la guerre l'aspect des choses était plus sombre encore. Une flotte vénitienne avait jeté sur le cap Tschedmek à Chios des troupes qui occupèrent le faubourg, pointèrent des canons contre la porte du Disdar, ouvrirent des tranchées près de la porte du Platane, établirent des mortiers près du bain du faubourg, dans la direction du marché aux teinturiers et aux chaudronniers, et foudroyèrent la ville. Déjà elles avaient pris le bastion de sable; des mines furent pratiquées depuis le jardin de Bekir-Pascha jusqu'à la tour des Arabes; l'assaut devait être livré le lendemain. Comme deux mille sept cents boulets avaient été lancés dans la place, que beaucoup de maisons étaient en ruines, que les habitants étaient dans l'épouvante, la sommation des Vénitiens fut accueillie favorablement par le commandant Hasan-Pascha, dont l'ex-mufti Feisullah, banni en ce lieu, apaisa les scrupules de conscience, car le légiste espérait que la remise de Chios aux Vénitiens mettait fin à son propre exil [21 septembre 1694]. La perte d'une île si importante alarma la capitale; une vive inquiétude se répandit même dans le camp du grand vesir, et les mesures les plus énergiques furent adoptées pour reprendre ce qui venait d'être enlevé si rapidement. Gendsch-Mohammed-Pascha fut nommé serasker de Tschesme : tous les hommes en état de porter les armes dans les sandschaks de Ssaruchan, Aidin, Mentesche, Ssughla, Biga, Chudawendkiar, Karasi, Kaftaghi, Kastemuni et Boli, furent convoqués; l'on enrôla cinq mille cinq cents janitschares, l'on nomma des officiers pour commander les janitschares, les segbans, les dschebedschis et les topdschis; on leva des volontaires. Les ordres les plus rigoureux enjoignirent à tous les janitschares déjà licenciés, aux invalides, aux soldats affranchis du service, aux bûcherons,

aux topdschis, aux manœuvres, aux recrues et aux fils de soldats, de se trouver à Tscheschme; l'on pressa la construction de cent frégates (1). L'ex-mufti Feisullah, qui revenait à Andrinople, reçut en route l'ordre d'aller vivre dans l'exil à Tire. Le commandant de Chios, Hasan-Pascha, fut renfermé entre les deux portes du sérail pour être livré au bourreau. Bientôt après, le serasker de Tscheschme fut changé; à la place de Gendsch-Mohammed-Pascha l'on nomma le gouverneur d'Anatoli, et Feisullah, dont la participation à la reddition de Chios était maintenant publique, fut banni dans l'île d'Ibrim en Nubie; son ami, le chef des émirs, Paschmakdschisade-Ali-Efendi, fut envoyé en exil à Kemlik, et le loyal et sincère grand juge Jahja-Efendi à Alep. Le reis-efendi Ebubekr, distingué par les grâces de son style, coupable seulement de déplaire au grand vesir, perdit sa dignité qu'il lui fallut échanger contre le sandschak d'Ilbessan, et fut remplacé par le second beglikdschi (secrétaire du reis-efendi) Rami. A Kaffa les esclaves de la galère de Ssolaksade-Ahmed-Pascha avaient tué ce commodore de quatre bâtiments dans la mer Noire. Toutefois ils ne purent s'enfuir comme ils le voulaient avec un bâtiment; les autres capitaines firent sabrer trente de ces misérables. L'ex-commandant de Chios, Hasan-Pascha, fut délivré de son horrible prison, et même, à l'étonnement général, on lui confia l'importante place frontière d'Assow (18 décembre 1694). En échange le kapudan-pascha Jusuf, sur lequel on fit retomber maintenant la faute de la perte de Chios qu'il n'avait pas secouru, fut déposé, et sa dignité passa au maître du trésor, beau-frère du sultan; le commandement des Dardanelles fut conféré à Arnudschasade-Husein-Pascha. Le serasker de la Morée, le vieux Chalil, n'ayant pas jugé à propos d'opérer pendant l'hiver, dut céder son poste à Ibrahim-Pascha, commandant de Négrepont, auquel on soumit les beglerbegs et les begs de Ssaruchan, Ilbessan, Janina, Tirhala, Lepante, Skutari, ainsi que le chef des juruks, ou fantassins irréguliers de Rumili.

Le schérif de la Mecque, Saad, fils de Said, confirmé dans cette dignité contrairement aux premières intentions de la Porte, maltraitait si rudement les habitants et les pélerins, qu'il fallut avoir recours à des mesures violentes contre lui. L'on réunit à l'administration du gouverneur de Damas, Ismail-Pascha, les sandschaks de Jérusalem et de Naplus, et l'on plaça sous ses ordres les troupes de Ghasa et de Dschidde, une partie des sept corps de milices égyptiennes et les hommes du beglerbeg d'Abyssinie. Avec ces forces il escorta la caravane des pélerins; à la station de Dscherahi, où le schérif a coutume de venir au-devant de l'émirol-hadsch pour être revêtu du kaftan d'honneur, Saad parut à pied dans une attitude humble et soumise; puis, épouvanté à l'aspect de l'armée dont les rangs s'étendaient sous ses yeux, il s'enfuit sans attendre la cérémonie de la remise du kaftan (19 juillet 1695). L'émirol-hadsch poursuivit sa route et alla s'arrêter à Aisz, tandis que le sandschakbeg de Dschidde campait à Dschebolmir; dans la nuit fut appelé le schérif Abdullah, fils d'Haschim, auquel Ismaïl conféra la dignité de schérif de la Mecque. Comme il se dirigeait sous l'escorte du pascha sur Besawter, il rencontra Saad et son fils Said avec sept à huit cents fusiliers arabes, auxquels se réunit le fils de l'iman de l'Iemen avec six cents hommes. Un combat s'engagea et dura toute la nuit; le matin les rebelles disparurent; la maison de Said fut livrée au pillage; puis Ismaïl-Pascha donna de nouveau l'investiture à Abdullah, l'installa comme chef suprême de tous les schérifs de la Mecque, et laissa le gouverneur de Dschidde, Biiklu-Mohammed-Pascha, à la garde des saints lieux. A peine l'Arabie était pacifiée, des troubles éclatèrent parmi les états barbaresques; les flottes d'Alger et de Tripoli assiégèrent Tunis. La Porte envoya des commissaires essayer tous les moyens de persuasion pour ramener ces pirates à l'union; elle leur fit représenter que les vrais croyants étaient tous frères et devaient se prêter de mutuels secours pour le triomphe de la justice et de la vertu; qu'il fallait déposer tous leurs ressentiments et réunir toutes leur forces pour aider à reprendre Chios sur les mécréants. Dschari-Mohammed-Pascha fut nommé au gouverne-

(1) Raschid, t. I, fol. [illegible].

ment de Tripoli ; Omer-Pascha, qui avait jadis administré Moszul, fut envoyé à Alger pour y commander, et il leur fut enjoint expressément de faire tous leurs efforts pour rétablir le calme entre les voisins sur la côte septentrionale d'Afrique (février 1695). Le présent annuel envoyé à la Mecque fut confié pour l'année suivante aux soins du président de la chambre des comptes (rusnamedschi-ewwel) Sulfikar, jadis plénipotentiaire à Vienne ; en cette occasion le sultan remit pour la maison sacrée une copie du Koran écrite par lui-même.

Deux mesures fort graves d'administration intérieure signalèrent le grand vésirat de Surmeli Ali : le rétablissement de l'usage de tenir le diwan quatre fois par semaine, le dimanche et les trois jours suivants ; la transformation des locations annuelles en fermages viagers. Afin de mettre un terme à toutes les vexations des fermiers, il fut ordonné que, sur toute la surface de l'empire, les fermes comme les villages d'Égypte seraient concédées viagèrement, et que la redevance se paierait tous les ans ; à la mort du concessionnaire les fermes devaient être adjugées aux enchères ; mais si les héritiers du défunt étaient prêts à verser le prix du bail, ils seraient préférés à tous autres (1). Ces actes si importants furent les derniers auxquels Ahmed II donna son approbation ; atteint depuis quelque temps d'hydropisie, ce sultan mourut le 6 février 1695. Peut-être sa fin fut hâtée par l'usage de l'eau distillée, que lui recommanda la sagesse médicale du harem. Ahmed était naturellement pensif et mélancolique, enclin à la colère ; sa piété seule contenait la violence de ses emportements ; il était calligraphe assez habile, aimait la littérature et la versification, et avait un goût prononcé surtout pour la poésie persane. Pas plus que Suleiman II il ne gouverna par lui-même : parmi les dix grands vésirs qui exercèrent le pouvoir suprême durant les sept années que ces deux sultans occupèrent le trône, le sage et vertueux Mustafa-Kœprili seul s'éleva à la gloire, non par ses talents militaires, mais par sa mort héroïque ; non par les combinaisons tortueuses et impitoyables de son père, ni par la politique profonde de son frère, mais par son amour de l'équité et de sages mesures d'administration intérieure, par ses vues si nettes en économie politique, et particulièrement sur la liberté du commerce, par ses dispositions en faveur des chrétiens. Ce sont là des titres à une véritable grandeur pour ce troisième Kœprili, distingué seulement par le surnom de Vertueux.

---

(1) Raschid, fol. 203. Mouradgea d'Ohsson, liv. VII, p. 242 et liv. II, p. 335 se trompe, en plaçant cette ordonnance au commencement du règne de Mustafa II.

LIVRE LX.

AVÉNEMENT DE MUSTAFA. — RÉVOLTE. — DÉPOSITION ET MORT DU GRAND VESIR. — SAAD REDEVIENT CHÉRIF DE LA MECQUE. — REPRISE DE CHIOS. — CHANGEMENTS DANS LES EMPLOIS PUBLICS. — ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN POLOGNE, EN MORÉE ET DANS L'HERZÉGOVINA. — IMPÔT SUR LES ZIGEUNES. — PASSAGE DU DANUBE. — CONQUÊTE DE LIPPA. — MORT DE VETERANI. — ABOLITION DES MILICES PROVINCIALES. — LES BOSTANDSCHIS REVÊTUS D'UNIFORMES. — BATAILLE NAVALE DE CHIOS. — AMBASSADES. — SIÉGE D'ASSOW. — RÉBELLIONS A BASZRA ET DANS L'ASIE-MINEURE. — VIOLATIONS DES RÈGLES D'AVANCEMENT DANS LE CORPS DES ULÉMAS. — TROUPES FOURNIES PAR LES GRANDS. — NAISSANCE ET FIANÇAILLES D'UNE SULTANE. — LES MOEURS DES ZIGEUNES S'ADOUCISSENT. — LIBERACZIO PASSE AUX VÉNITIENS. — MARCHE SUR BELGRAD. — BATAILLE DE LA BEGA. — IRRUPTION EN POLOGNE ET DANS L'ATTIQUE. — MESURES FINANCIÈRES. — CONSTRUCTIONS DE MOSQUÉES, D'ARSENAUX, DE FORTERESSES, DE VAISSEAUX. — AMBASSADE PERSANE. LE SIÉGE DE BIHACS EST LEVÉ. — INCURSIONS DES VÉNITIENS EN BOSNIE. — COMBAT NAVAL PRÈS DE TENEDOS. — MARCHE SUR LA THEISZ. — BATAILLE PRÈS DE ZENTA. — HUSEIN-KOEPRILI GRAND VESIR. — CHANGEMENT ET CONTRIBUTION DE GUERRE. — BASZRA ET LE KAIRE. — AMBASSADEURS PERSANS. — PROJET DE PAIX. — ÉVÉNEMENT A BOSNIE. — BATAILLE DE MITYLÈNE. — INCENDIE DU MOULIN A POUDRE DE CONSTANTINOPLE ET DES MAGASINS DE BELGRAD. — ACCEPTATION DES BASES DE LA PAIX. — DÉPART DES PLÉNIPOTENTIAIRES. — CONGRÈS ET PAIX DE CARLOVICZ.

Le diwan du dimanche se terminait quand le grand vesir reçut la nouvelle de la mort du sultan Ahmed; il en informa le mufti des ulémas, les agas des troupes, qui se rendirent aussitôt avec lui au sérail pour offrir leurs hommages au nouveau souverain. Ensuite l'imam du sérail lava le corps du sultan défunt, récita la prière des morts devant le kœschk des parades, et les vesirs ainsi que les émirs accompagnèrent les dépouilles d'Ahmed II jusqu'à la fontaine de l'Archer. Le troisième jour après son avénement, Mustafa II rendit un chatti-schérif d'une teneur tout-à-fait étrange, qui rejetait ouvertement sur ses prédécesseurs la mauvaise direction des affaires, et qui est trop remarquable pour ne pas être rapporté ici dans son entier.

« Dieu, le dispensateur suprême de toutes les grâces, a départi à nous, pauvre pécheur, le chalifat de la terre. Sous les monarques qui s'abandonnent aux jouissances et à l'indolence d'un lâche repos, les serviteurs de Dieu ne goûtent jamais de tranquillité; dès ce jour la volupté, les plaisirs et le repos sont bannis loin de nous. Comme les padischahs, depuis la mort de notre illustre père Mohammed, ont été dominés par les plaisirs sensuels et la mollesse, les mécréants ont assailli sur tous les points les frontières de l'Islam, se sont mis violemment en possession de nombreuses provinces, ont pillé et décimé les biens du peuple de Mohammed, et entraîné même les enfants du Prophète en esclavage, ainsi que cela est connu de tout le monde et de nous-même. J'ai donc résolu, avec le secours du Seigneur, de tirer vengeance des mécréants qui appartiennent tous à l'enfer, et d'entrer en personne dans cette sainte lutte. Notre illustre aïeul le sultan Suleiman,

qu'un céleste encens puisse s'exhaler toujours de son tombeau ! durant les quarante-quatre années de son règne, ne s'est pas contenté d'envoyer des vesirs contre les misérables infidèles; lui-même s'est mis à la tête des champions de la foi, et sur l'ordre de Dieu a châtié les infidèles. Moi aussi, je marcherai en personne a la tête de mes armées. Ainsi, toi, mon grand vesir, et vous autres, vesirs, ulémas, lieutenants et agas des troupes, rassemblez-vous tous, méditez bien le contenu de ce chatti-schérif, et délibérez entre vous pour décider s'il est plus sage que je marche à la guerre ou que je reste à Andrinople. Le parti qui sera le plus profitable à la foi, à l'empire et aux serviteurs de Dieu, c'est celui-là que vous devez adopter. Vous déposerez la vérité en réponse sur mon étrier impérial, et sur cela, salut. » Les délibérations du diwan durèrent trois jours: les voix étaient partagées; car on ne savait pas si la présence du sultan était bien désirable ; on doutait même des sentiments de Mustafa : il n'était pas bien clair que son langage fût l'expression de sa pensée. Enfin l'on s'accorda sur l'humble opinion que le départ du Sublime-Seigneur en personne exciterait trop d'inquiétudes et entraînerait trop de dépenses; qu'il ne devait pas exposer son corps délicat aux fatigues de la campagne, et qu'il valait mieux remettre la conduite de la guerre au grand vesir. Des ordres précis enjoignirent aux possesseurs de siamets et de timars de se présenter tous à la chancellerie avec les titres en leur possession; car, par suite d'irrégularités dans les concessions, beaucoup de fiefs ne fournissaient pas de soldats, ou, suivant l'expression de la chancellerie ottomane, *étaient tombés dans la corbeille*. Il fallait donc que tous les possesseurs de fiefs comparussent à Constantinople afin de produire leurs titres, diplômes, quittances des chambres ou assignations des gouverneurs. Ensuite parut un chatti-schérif contenant ces seules paroles : « Je persiste à marcher. » En conséquence les mesures les plus actives furent prises pour la campagne; des commissaires recruteurs partirent pour toutes les provinces de l'empire. La notification de l'avénement du sultan fut adressée au chan de Krimée avec 70 bourses, comme argent de carquois. Le kaimakam, le kislaraga, le grand chambellan, le grand écuyer et le grand juge de Rumili furent changés. Elmas-Mohammed-Pascha eut mission d'accompagner la sultane Validé du vieux serail de Constantinople au nouveau à Andrinople. Le grand vesir alla au-devant de la princesse jusqu'à Hafsza, dans le jardin d'Iskender-Tschelebi, près de la fontaine de l'Archer, où lui avait été préparé un grand festin. En récompense de ses soins, Elmas-Mohammed-Pascha devint kaimakam. Il y eut beaucoup de changements de vesirs et de gouverneurs; deux circonstances remarquables furent la nomination du kapudan-pascha Husein en qualité de kaimakam de Constantinople, et l'élévation de l'ancien précepteur du sultan, Feisullah, à la première dignité de la loi. Comme le trésor ne pouvait suffire aux dépenses ordinaires, il n'y eut que de faibles distributions parmi les troupes pour présent d'avénement : les janitschares eurent 250 bourses, les dschebedschis 15, les topdschis 5, les sipahis et les silihdars 15. Quinze cents janitschares, qui devaient partir pour Belgrad, se mutinèrent à Dschisr-Mustafa, déclarant ne pas vouloir marcher tant qu'ils n'auraient pas reçu de gratification d'avénement au trône; ils ne furent calmés qu'avec beaucoup de peine, à force de promesses, de menaces et au moyen de quelques présents : à chaque homme l'on donna six piastres, dont deux pour achat de drap. Ce mouvement coûta au grand vesir sa place et la vie. Il se trouva qu'il devait au trésor 310,000 piastres, à d'autres personnes 87,750; tous ses biens confisqués ne s'élevèrent pas au-dessus de 4,059 piastres 1/2, de sorte que le fisc et les créanciers subirent une grande perte. Sa générosité dégénérait en prodigalité; ce qui lui coûtait le plus, c'était son harem : car il avait toujours trois ou quatre femmes et entretenait une douzaine de belles esclaves.

Parmi les lettres impériales qui annoncèrent l'avénement du sultan, celle que la Porte envoya en Arabie fut adressée non pas au schérif Abdullah-ben-Haschim, mais à Saad-ben-Said; car ce rebelle, sorti de l'Iemen son refuge, était revenu avec une armée de douze mille hommes, avait attaqué d'abord l'ancien schérif Ahmed-ben-Ghalib,

retranché avec sept cents cavaliers à Serdaruje, qui tous furent exterminés à l'exception de vingt hommes; puis, dans la nuit, avait battu les troupes égyptiennes de Mohammed-Pascha, postées sur les hauteurs de Nur, Dschebel, Moalla, et celles du schérif Abdullah, campées au pied du mont Kais. La Porte, hors d'état dans les circonstances présentes d'envoyer des troupes en Arabie, jugea que le meilleur parti était de confirmer le victorieux rebelle en qualité de schérif de la Mecque, et de lui adresser la pelisse d'installation. La campagne maritime dans l'Archipel s'ouvrit sous les plus heureux auspices : trois jours après l'avénement du sultan, la flotte ottomane triompha des Vénitiens, près des îles Spalmadori dans le canal de Chios. Dans la nuit du 8 au 9 février, l'escadre vénitienne, forte de vingt galions et vingt-quatre galères, fit voile sur les îles de Sichel en face de Phocée, et le lendemain matin, elle se dirigea sur les îles Spalmadori dans le canal de Chios : les Turcs avaient seize galions, quatorze mahonnes et vingt-quatre galères. Le kapudan-pascha ordonna que les galères s'attaquassent aux galères et que les vaisseaux de haut bord soutinssent le combat contre les seize grands bâtiments vénitiens : les trois navires de l'amirauté turque, la Baschtarda, la Kapudana, la Riala, se portèrent contre les deux plus beaux vaisseaux de la république, Stella del Mar et Leone coronato. A la première bordée de la Kapudana cent cinquante hommes tombèrent sur le vaisseau ennemi, qui bientôt prit feu par l'effet de la bourre enflammée d'un boulet lancé par la Riala; l'incendie gagna Leone coronato, et cette catastrophe fit périr plus de mille hommes. L'amiral Benedetto Pisani périt sur le San-Vittorio, que Contarini put à peine sauver des mains des Turcs; le Drago prit feu aussi, mais Gradenigo coula la galère commandée par Ali, beg de Mistra (1). La flotte vénitienne fort maltraitée se retira dans le port des Spalmadori (2); les Turcs se dirigèrent sur Egriliman. Dix jours après, la flotte ottomane enveloppa les Vénitiens, qui étaient sortis du port des Spalmadori; le combat fut sanglant, la défaite des Vénitiens fut plus complète encore que le 8 février; leurs amiraux firent les plus grands efforts : Contarini seul lança dix-huit cents boulets, Boloni douze cent soixante; mais il fallut céder à l'impétuosité des Turcs. Les capitaines Hadschi-Abdullah et Abdurrahman, fils de Memi-Pascha, poursuivirent sans relâche les fuyards; les Vénitiens se réfugièrent dans le port de Chios : mais hors d'état de défendre l'île contre les forces supérieures des Ottomans, ils l'abandonnèrent pendant la nuit et firent voile pour Tine. Un vaisseau de haut bord vénitien, qui toucha sur un bas-fond, tomba entre les mains des Turcs avec seize canons de vingt-quatre, six mortiers, cinq mille fusils et deux cent quatre-vingts hommes; dans le port même les vainqueurs saisirent quatre galères, quatre frégates et cinq cents cavaliers vénitiens; sur les remparts de la place, seize fauconneaux, huit mille bombes, cinquante caisses de plomb. Au lieu de réduire les habitants en esclavage, on jugea plus à propos de leur rendre la liberté de leurs personnes et la disposition de leurs biens (1), moyennant 470 bourses (2). Des ordres partirent pour l'Asie afin de contremander les prestations en nature et la levée des sommes exigées comme rachat des fournitures qui devaient servir à conquérir Chios (3). L'heureuse nouvelle de la prise de Chios arriva dans la capitale trois jours avant la nomination du nouveau grand vesir, qui, selon la coutume, changea les hauts fonctionnaires dont il ne s'accommodait pas. Hasan-Pascha fut appelé du gouvernement d'Assow à la dignité de kaimakam de l'étrier impérial; l'ancien kapudan-pascha Jusuf, auquel on avait jadis reproché la perte de Chios, fut nommé commandant des Dardanelles; le kapudan-pascha actuel, Amudschasade-Husein-Pascha, reçut ordre de rester à Chios comme gouverneur de l'île; la charge de grand amiral fut conférée à Husein-Mezzomorto, qui

(1) D'après Raschid, I. I, fol. [illegible], la Porte ottomane n'aurait pas souffert le moindre dommage.
(2) Raschid, I. I, fol. [illegible].

(1) Le diplôme de cette concession est dans l'Inscha des papiers d'état, nos I et II.
(2) Raschid, I. I, fol. 299. Hist. du defterdar, fol. [illegible] et [illegible].
(3) Raschid, I. I, fol. 210 et 211. Histoire du defterdar, p. 78.

avait pris la plus grande part dans les deux victoires navales remportées sur les Vénitiens. Le grand vesir Mohammed-Elmas nomma pour kiaja ou ministre de l'intérieur son frère, le tschausch baschi Mustafa. Les membres influents du précédent ministère, qui, depuis la déposition de Surmeli-Ali, avaient tous été renfermés, le kiaja, le nischandschi, le grand chambellan, après l'exécution de leur chef suprême, recouvrèrent la liberté; mais tous furent taxés suivant leur fortune, et l'on donna le nom de contributions de guerre aux sommes qui leur furent ainsi arrachées. L'on n'abattit d'autre tête que celle de l'ancien kaïmakam Ahmed-Pascha, banni à Mitylène. Le gouverneur de Diarbekr, qui devait aussi être décapité, se donna la mort d'un coup de pistolet. Kaba-Nesir, nommé kislaraga au moment de l'avénement d'Ahmed II, puis banni en Égypte pour faire place à Ishak et à Japrakisade-Ali, fut appelé au gouvernement du sérail, qu'il conserva jusqu'au renversement de Mustafa II.

Tandis que la flotte ottomane rentrait en triomphe à Chios, les Tatares envahissaient la Pologne. Après le congé donné à l'interprète Brianowski, que le roi avait envoyé au chan tatare pour négocier une paix générale, Schehbas-Girai se mit en marche au commencement de février avec soixante-dix mille Tatares, pour venger les affronts subis l'année précédente. Ses hordes portèrent le ravage jusqu'à Lemberg, mais se brisèrent devant les murailles de cette place défendue par le grand maréchal de la couronne et le grand trésorier. Les Tatares refoulés allèrent désoler le pays au-delà d'Halicz et de Stry, et poussèrent jusqu'à Pomerzany en passant par Oduff; les annales de l'empire ottoman portent à dix mille le nombre des villages saccagés, et à trente mille celui des habitants entraînés dans l'esclavage.

En Morée le général Steinau était campé sur l'isthme de Corinthe. De là il entreprit une expédition sur Thèbes, que les Turcs appellent Istifa, comme ils désignent Athènes par le nom d'Istiné. Les ottomans par représailles firent des courses vers Lépante, dont Molino, général des îles, renforça la garnison avec les équipages de quatre galères pour se mettre à l'abri des tentatives de Liberaccio, beg de Maina, qui manœuvrait dans le voisinage avec dix mille soldats. Le serdar de Morée, Ibrahim-Pascha, quitta la plaine de Thèbes à la fin d'avril, et vint camper à Argos, à deux lieues de Napoli di Romania; mais, effrayé par une sortie de la garnison, il se replia aussitôt sur Corinthe. Hasan Pascha, commandant des juruks ou Turkmans nomades, et Liberaccio, parcoururent ensemble la Morée jusqu'à Tripolitza, où ils détruisirent le bourg de Karindsche.

Dans le sandschak d'Hersek, afin de préserver les habitants du district d'Akova, dépendant de la juridiction de Bulur, contre les irruptions des Croates des rives de la Save, les Turcs élevèrent une palanque à Ispendsche, et le beg de Perserin, Siawusch, fut chargé de veiller sur ces contrées. Des convois sous escorte de troupes furent disposés pour le ravitaillement des châteaux de l'Herzegovina, tels que Potschtil, Poschisté, Lupin (Glubigne), Poséga et Bedoschka. A cet avis, le commandant vénitien de Gabella alla investir avec quinze cents hommes la forteresse de Polindscha, aux environs de Bedoschka. Aussitôt l'escorte des convois turcs revint sur ses pas, défit les Vénitiens, leur tua plus de trois cents hommes et amena cent cinquante-huit prisonniers. Le kiaja des tschauschs de Bosnie envoya les drapeaux conquis à Constantinople. La grande armée ottomane ne partit d'Andrinople que le 30 juin, pour se porter vers Belgrad. A Sofia, des habitants de Skutari se jetèrent sur la route du sultan, portant sur la tête des nattes de paille enflammée, symbole de la tyrannie de leur gouverneur. Le sultan ordonna une enquête sévère dans le diwan, et le lendemain les plaignants comparurent dans la tente impériale en présence du souverain, du grand vesir, du mufti et des juges de l'armée. On les interrogea jusqu'à midi sans qu'ils pussent donner aucune preuve à l'appui de leur accusation, et ce procès n'eut d'autre résultat que de donner une haute idée de la justice du sultan. On adopta encore deux mesures financières dans le but d'augmenter les ressources du trésor: comme les fermages annuels transformés récemment en concessions à vie ne trouvaient pas tous des adjudicataires, il fut décidé que les collecteurs d'impôts et les riches habitants du pays se

raient obligés de les prendre pour leur compte. La nouvelle institution de la capitation des chrétiens, établie par Kœprilisade, fut étendue maintenant aux Zigeunes d'Anatoli et de Rumili. La contribution des Zigeunes avait été vendue jusqu'alors 45,000 piastres par an. Comme on comptait quarante-cinq mille individus de cette race dans l'Anatoli et la Rumili, dont dix mille étaient moslims et trente-cinq mille rajas, à l'avenir cette espèce de population dut payer une capitation de 5 piastres par moslim et de 6 par raja, et la contribution tout entière fut adjugée pour 260,000 piastres, ainsi qu'on le fesait pour d'autres fermages. On ne dit pas à quelle religion appartenait les Zigeunes qui n'étaient point moslims. Quand le serdar fut arrivé à Belgrad, il planta sa tente en grande pompe au bruit des salves d'artillerie de la place. Un grand conseil de guerre fut tenu pour savoir s'il convenait mieux d'assiéger Peterwardein ou de marcher dans la direction de Temeswar, pour reconquérir les places de Karansebes, Lugos et Lippa. Comme Lippa, tout récemment pourvue de riches magasins et d'une nombreuse artillerie, offrait la perspective d'un immense butin, l'on décida de se porter sur cette dernière place. Près du village de Wisnicza, non loin de Belgrad, l'on établit un grand pont, dont l'extrémité sur l'autre rive fut fortifiée par de bons ouvrages de défense. Aux fortifications de Belgrad furent ajoutés deux bastions, et le gouverneur Dschaafer-Pascha vit augmenter sa garnison des troupes du beglerbeg d'Alep, Tursun-Mohammed-Pascha, de trois mille Albanais et quinze cents Bosniens. Kaasch-Mohammed-Pascha fut nommé commandant de la flotte du Danube, forte de dix-huit bâtiments, dont vingt galiotes, quarante frégates, cinquante tschaiks et quatre-vingts radeaux. Le roi des Kruczes, Emerich Tökœli, qui jusqu'alors s'était tenu à Belgrad, s'embarqua pour Constantinople avec deux personnes de sa suite, et deux cents hommes de ses milices hongroises furent envoyés au woiwode de Valachie. Comme le sultan avait l'intention de revenir par la Valachie, le harem impérial fut appelé à Nicopolis. Quand le pont du Danube fut disposé, le sultan traversa le fleuve et alla camper à Beriza. Afin de maintenir l'armée sur le qui vive, il ordonna que la musique militaire se fît entendre deux fois par nuit, après le coucher du soleil et à minuit, d'abord devant la tente du sultan, puis devant celle du grand vesir, et enfin près du logement des autres vesirs.

Une fois au-delà du Danube, Mustafa II se dirigea par Pancsova et Ali-Binar, aujourd'hui Carlsburg. De là Mahmud-Pascha, fils de Mahmud-Beg, Adam-Pascha et Kaplan-Pascha furent détachés contre une palanque sur la Theisz, qui fut détruite; puis on marcha dans la direction de Lugos; l'on passa le gué de la Temes, appelé par les Turcs Tschatalgetschidi, pour se porter vers Temesvar. Les approvisionnements et la solde destinés aux troupes de la garnison parvinrent dans la place; le commandant Topal-Husein-Pascha vint dans le camp recevoir des instructions; puis l'armée continua sa route droit sur Lippa. La place fut emportée d'assaut sans que la tranchée eût été ouverte; la garnison fut passée au fil de l'épée, et la population réduite en esclavage [7 septembre 1695]. Trente-neuf grosses pièces d'artillerie, cinq mortiers, une énorme quantité de vivres, de poudre et de plomb, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Là parvint la nouvelle que Kirli-Ismaïl-Pascha, commandant dans l'Herzegovina, avait repoussé une attaque des gens de Cattaro sur les montagnes de Kœpris-Jaila. Les Turcs s'arrêtèrent six jours à Lippa pour raser les fortifications. Sur ces entrefaites arriva le chan tatare avec son armée, suivant l'appel qui lui avait été fait. Le beglerbeg de Rumili, Mahmud, fils de Mahmud, fit savoir de Lugos que le général impérial Veterani avait passé les marais près de Csanad, pour venir prendre position dans le voisinage de Lugos avec douze mille hommes d'infanterie bien équipés et trois mille cavaliers, et que le beglerbeg, trop inférieur à ces forces, s'était retranché. Dans le conseil de guerre il fut résolu de marcher contre Veterani avec toute l'armée. Le frère du grand vesir, le ministre de l'intérieur Mustafa, soutint obstinément qu'avant de s'exposer à une bataille il fallait fortifier Lugos. Il s'attira ainsi la disgrâce du sultan, qui pourtant, sur l'intercession du chan tatare, du grand vesir et du mufti, se contenta de le réduire au gouver-

nement de Temesvar. De Lippa l'on se dirigea vers Temesvar à travers des marais couverts d'eau. Comme l'artillerie ne suivait pas régulièrement, l'officier général chargé d'en ordonner les mouvements fut destitué. Tous les feudataires attachés à l'étendard sacré, dont on reconnut l'absence, perdirent leurs fiefs, et le sandschakbeg de Mentesche, Funduk Mohammed, auquel avait été remis le commandement de l'arrière-garde, s'étant trouvé au front de l'armée, fut puni de cet excès de zèle qui le jetait hors de son devoir, et fut déposé. Dans la plaine de Temesvar le sultan ordonna que le gouverneur d'Alep, Tursun-Mohammed, resté à Belgrad, viendrait fortifier l'armée avec ses troupes et les Albanais, ainsi que le bulukbaschi de Bosnie, Fasli, avec trois mille miliciens du pays, et le buluk-baschi des Trabans avec cinq cents fantassins. L'on apprit que Dschaafer, pascha de Belgrad, s'était emparé du château de Titel au confluent du Danube et de la Theisz. L'armée laissant ses bagages à Temesvar s'avança plus rapidement vers Lugos. Le chan tatare avec ses cavaliers, le gouverneur de Diarbekr, Schahin-Mohammed-Pascha, commandant de l'avant garde, le beglerbeg de Rumili, Mohammed-Pascha, furent détachés sur Lugos, où Veterani était campé. Dès le matin du 22 septembre le sultan lui-même se mit en mouvement avec toute l'armée pour attaquer Veterani, qui n'avait que cinq mille hommes à opposer à des forces quintuples. Il était couvert d'un côté par la Temes, de l'autre par Wagenburg; un retranchement protégeait ses derrières. Le sultan annonça par un chatti-schérif au grand vesir que sa volonté était d'attaquer en personne de front avec les sipahis et les silihdars (gardiens de la bannière sacrée) avec les arbalétriers et les lanciers (ses propres gardes du corps), tandis que le chan tatare passant la Temes prendrait l'ennemi à revers. Le plan réussit. Veterani fut enveloppé, blessé lui même de deux coups de sabre et traversé d'une balle, puis atteint par les Turcs qui lui coupèrent la tête. La moitié des troupes impériales fut exterminée; parmi les morts se trouvèrent le prince de Lichtenstein et le marquis de Mirmillis. Les Turcs eurent à regretter la perte de deux de leurs plus vaillants beglerbegs, ceux de Diarbekr et de Rumili. A peine la bataille était gagnée que Lugos fut emporté d'assaut par les silihdars, qui passèrent la garnison au tranchant du sabre. Quelques femmes et quelques enfants furent épargnés. Parmi les victimes échappées au massacre se trouva la dame de Hanstein que sa beauté merveilleuse fit réserver à l'honneur de la couche du sultan.

Après une distribution de récompenses, Topal-Husein-Pascha, alors gouverneur de Diarbekr et chef de l'avant-garde, et le beglerbeg d'Anatoli, Miszirlisade Ibrahim Pascha, furent envoyés contre Sebes qui tomba entre leurs mains avec seize magnifiques canons et d'immenses approvisionnements en poudre et en plomb. De nouveaux gouverneurs furent établis à Temesvar, à Belgrad et en d'autres lieux; le sandschakbeg de Jenœ, revêtu du caractère de beglerbeg, reçut l'autorité supérieure sur la garnison de Temesvar. La saison étant avancée, le mouvement de retraite fut ordonné. A Nicopolis le defterdar Dschanib-Ahmed fut déposé pour céder la place à son prédécesseur Kœsedsch-Chalil, auquel était due l'idée des baux à vie. Le même esprit de réforme et d'établissement de nouvelles institutions mieux appropriées aux circonstances fit renouveler les dispositions adoptées déjà pour la suppression de toutes les troupes irrégulières. Il fut interdit aux paschas de lever de ces espèces de soldats qui, pour la plupart, étaient des brigands de grands chemins. En même temps l'on adopta un costume uniforme pour les bostandschis. Quand le sultan entra en campagne, trois mille bostandschis avaient été réunis à l'armée, quinze cents tirés du sérail de Constantinople, et quinze cents de celui d'Andrinople; on en forma trois régiments, chacun de mille hommes, et ils furent distingués par un costume particulier. Le premier dut revêtir une jaquette rouge, un pantalon de drap bleu; le second une jaquette bleue et un pantalon rouge; le troisième un pantalon bleu et un dolman vert; tous portèrent la longue coiffure rouge affectée aux bostandschis.

Après une halte de six jours à Philippopolis, le chan tatare ayant été congédié, le sultan se mit en route pour sa résidence. Plusieurs vesirs reçurent des gratifications

et des pensions. Hasan-Pascha, commandant de Rhodes, qui n'était pas en état de payer quatre cents bourses que lui réclamaient ses créanciers, fut gratifié d'un revenu quotidien de 500 aspres assigné sur les douanes de Smyrne. Hasan-Pascha, ancien aga des janitschares, fut investi du droit de percevoir 300 aspres sur la ferme des soies de Brusa; l'ex-kapudan-pascha Jusuf dut prélever une même somme sur la douane de Rusdschuk; le gouverneur de Siwas, Husein, reçut une semblable assignation sur la douane d'Andrinople; au gouverneur de Karamanie, Mohammed-Pascha, il fut déclaré qu'il toucherait ses 300 aspres du trésor du sultan. L'on s'arrêta jusqu'au 1er novembre à Andrinople; puis à Eskibaba l'on s'occupa des seigneurs de la plume. L'ancien reis-efendi, le Persan Ebubekr, dont la santé s'était altérée durant son gouvernement d'Ilbessan, fut nommé inspecteur de la chambre (rusnamedschei-ewwel); l'ex-reis-efendi Mohammed-Beg, qui avait été envoyé comme beglerbeg à Retimo, fut appelé à l'inspection de la première chambre des comptes. Le reis-efendi déposé Nasimi devint defteremini; le substitut du reis-efendi à Constantinople, Mustafa-Efendi, fut élevé au poste de premier maître des requêtes; son prédécesseur Ssalih fut chargé de surveiller la chambre des contrôles des fantassins. Kœsedsch-Chalil, jusqu'alors simple substitut du premier defterdar à Nicopolis, devint titulaire de cet emploi. Quand le sultan fut arrivé à Japaghidschi devant Constantinople, le 12 novembre, les ulémas et les muderris, les mollas et les scheichs vinrent à sa rencontre, et six jours après il fit une entrée triomphante dans la capitale comme conquérant de Lippa, Lugos et Sebes. Des tapis avaient été étendus sur le passage de ses chevaux. En avant du cortége étaient portés les drapeaux, traînés les canons enlevés à l'ennemi; puis venaient trois cents prisonniers, qui tous, disait-on, étaient des généraux, et qui furent attachés comme esclaves aux bancs des rameurs sur les galères. Des courriers furent expédiés avec des lettres de victoire au schah de Perse, au chan des usbegs, au scherif et à l'imam de l'Iémen.

Les marins ottomans qui, au printemps, s'étaient mesurés deux fois avec les Vénitiens dans le canal de Chios, leur avaient livré encore deux batailles six mois après. La flotte turque, forte de dix-huit galères et trente-trois grands vaisseaux, dont l'un avait pour capitaine le renégat anglais Murad-Kapudan, attaqua au-dessous de Chios les Vénitiens qui présentaient six galéasses, vingt-trois galères, dix-sept vaisseaux, quatre brûlots et quelques autres bâtiments. Après cinq jours de combats les deux flottes se séparèrent avec des pertes énormes, sans que l'avantage fût décidé d'aucun côté. Au bout de trois jours [18 septembre] la lutte se rengagea plus acharnée et plus sanglante. Les éléments arrachèrent la victoire aux Vénitiens; le feu éclata sur le vaisseau du général Steinau; le bâtiment sauta; le général seul échappa parce qu'il s'était rendu sur une galère. La tempête dispersa les vaisseaux de la république. Giovanni Zeno perdit la vie, Pietro Sagredo le bras gauche. Six vaisseaux turcs furent criblés par les boulets; le kapudan-pascha Mezzomorto, qui avait commandé dans cette série de combats, se retira sur l'ancienne Phocée avec son bâtiment, dont l'arrière était tout fracassé; les petits navires turcs gagnèrent Smyrne; les grands se dirigèrent vers le port d'Orak (1). Mezzomorto rallia sa flotte et entra en triomphe à Constantinople; le sultan le reçut dans le kœschk du rivage et lui donna une pelisse d'honneur. Des vaisseaux tripolitains et algériens amenèrent dans le port un grand bâtiment vénitien capturé en route et deux chebeks. Le sultan reçut des envoyés de Perse, des Usbegs, de Maroc et de Raguse. Les Ragusains, qui depuis plusieurs années n'avaient pas payé le tribut de 12,000 ducats, se voyant menacés par les paschas de Bosnie et de l'Herzegovina malgré la protection de la république, ou préférant la domination turque à celle de Venise, versèrent maintenant quatre-vingt cinq bourses à porter sur les termes échus (2). Le grand vesir notifia l'avénement de Mustafa II aux princes de Daghistan et d'Anderai.

Si la Porte avait triomphé cette année en

---

(1) Bozozeri, l. II. p. 383. Raschid, l. II, fol 217.

(2) Raschid, l. I. fol. 198, et Porte ottomane nouvellement ouverte, l. II. p. 735.

Hongrie, si elle avait obtenu de grands succès contre Venise, elle ne fut pas moins heureuse contre la Russie, et les armes ottomanes contraignirent Pierre-le-Grand à lever le siége d'Assow, entrepris avec des forces immenses. Lefort commandait l'arrière-garde russe, soixante mille hommes investissaient la place, attendant l'arrivée de cent mille guerriers pour commencer les travaux dans les règles, trois cent cinquante bâtiments portaient le reste des troupes, avec lesquels le czar quitta Moskou à la fin d'avril; en même temps le corps du général Scheremetew se mettait en mouvement du côté du Dnieper, où il devait faire sa jonction avec l'hetman des Cosaques, Mazeppa. Le beglerbeg de Kaffa, Murtesa-Pascha, et Kaplan-Girai, fils du chan tatare Selim-Girai, s'avancèrent contre les Russes avec les Tatares de Tscherkes, Taman, Sunlak et avec les grandsNeghais. Vers la fin de juin, ils se trouvaient près du Fossé-d'Or (Perekop), s'arrêtèrent un peu dans la steppe de Jalinisaghadschi pour rallier encore quelques traînards, et à Ghasikerman, sur les rives du Danube, ils apprirent à la fois qu'Assow était assiégé et que la palanque de Schahinkerman était attaquée. Les éclaireurs détachés vers Akgœl rapportèrent que l'ennemi était campé à Ssaszuk, dans le voisinage de Ghasikerman; Ssaszuk-Tschokrak se rendit au général Scheremetew, Nuszretkerman à quatre cents Cosaques. La chute de ces deux ouvrages détermina les habitants de Mubarekkerman et de Schahinkerman à l'abandon de leurs palanques, ce qui fit jeter Mustafa-Aga en prison à Ferrahkerman. Les Cosaques Potkals ravagèrent le canton de Kilburun, se glissèrent sur des barques jusqu'à Kadiskasak, dans le voisinage de Ferrahkerman, et blessèrent à Balilik le kaimakam de Perekop. Le nureddin Schahin-Girai resta pour la défense de Ferrahkerman. Les nouvelles des triomphes remportés à Lippa, Sebes et Lugos, ranimèrent le courage de la garnison d'Assow, vivement pressée depuis trois mois, et après quatre-vingt-seize jours de siége, le czar, qui avait perdu trente mille hommes, se vit réduit à la retraite (13 octobre 1695). Les Russes avaient élevé un parapet à la hauteur de la tour de l'Oiseau et se disposaient à livrer l'assaut sur ce point, lorsque Kaplan-Girai s'élança sur l'ouvrage construit par les assiégeants et les en chassa au prix de flots de sang ottoman; il poursuivit les Russes dans leur retraite, leur tailla en pièces deux mille hommes et ramena deux canons, mais les Russes laissèrent trois mille hommes dans deux tours dont ils s'étaient emparés, et Scheremetew étant déjà maître du château de Doghan, il y avait de grandes précautions à prendre pour fermer l'embouchure du Dnieper aux Cosaques.

A l'orient, les Arabes inquiétaient aussi les navigateurs de l'Euphrate aux environs de Baszra. Pour les contenir on ordonna la construction de dix bâtiments sur les rives de l'Euphrate; le gouverneur de Rakka, Husein-Pascha avec ses troupes et les Arabes, les Turkmans et les Kurdes soumis à son autorité, et le gouverneur de Bagdad avec les troupes de sa maison, reçurent ordre de marcher contre les Bedouins. Le premier, étant mort bientôt après, fut remplacé par le silihdar-aga de Rakka, Ahmed, et le grade de ce dernier chef fut donné à Osman, fils de Sulfikar. La fortune du seraskier de Morée, le vieux Chalil décédé, fut confisquée, non point, comme beaucoup d'auteurs le pensent à tort, parce que les biens de tous les gouverneurs font retour au trésor public, mais parce que Chalil n'avait pu régler certains comptes avec la chancellerie. Quant aux rebelles qui agitaient l'Anatoli, l'inquisiteur Jusuf-Pascha, frère du gouverneur d'Alep, Dschanfer-Pascha, les écrasa dans le canton de Karahiszar; en récompense, aux sandschaks de Kirschehri et d'Amasia dont il jouissait déjà, l'on joignit ceux d'Akschehr et d'Eskischehr. L'aga de la Chaszeki, Mustafa d'Ostranidsche, Ibrahim, trésorier de l'ancien grand vesir Kara-Ibrahim, avaient été dénoncés au sultan comme receleurs de grands trésors; tout-à-coup l'on surprit leurs maisons, qui furent fouillées de fond en comble sans que l'on pût rien découvrir; pour ne pas perdre entièrement le fruit de cette expédition, on saisit 100 bourses d'argent à l'aga de la Chaszeki. Seid-Feisullah (ancien chodscha du sultan), qui avait eu des démêlés avec Gurdschi-Mohammed, quand celui-ci était gouverneur d'Erserum, fit éloigner cet adversaire; Gurd-

schi dut aller prendre le commandement des Dardanelles, et bientôt un chambellan fut expédié pour saisir les biens et abattre la tête du pascha; mais celui-ci prévoyant le coup s'enfuit sans laisser aucun indice qui pût mettre sur ses traces. Sous le règne du sultan Ahmed II, alors que Feisullah était encore à Erserum, il avait envoyé son fils Feisullah à Constantinople pour le lancer dans la carrière des ulémas. Le mufti lui offrit une medrese de l'extérieur, ou du dernier degré, que le candidat refusa parce qu'il désirait une place d'aspirant des huit, ou du premier rang. Quand le sultan Mustafa occupa le trône, l'influence future de son ancien précepteur n'étant pas douteuse, le fils de celui-ci obtint ce qu'il avait demandé; il franchit les degrés des muderris, fut nommé juge de Jenischehr, et quelques jours après, sans passer par d'autres emplois intermédiaires, il devint tout-à-coup juge de Constantinople, au mépris des règles de la hiérarchie, dont on n'avait pas encore vu de violation aussi insultante.

Les préparatifs de la campagne prochaine que le sultan voulait entreprendre en personne étaient poussés avec la plus grande ardeur. Plusieurs chefs de familles riches et puissantes ayant offert de lever des troupes à leurs frais, on leur en donna le commandement : ainsi Ibrahim-Chansade-Ali-Beg, qui avait pour aïeul le grand vesir Gendsch-Kapudschi, vit ranger sous ses ordres treize cents hommes, Kœprilisade-Nuuman-Beg quinze cent cinquante, Dschowan-Kapudschisade-Ahmed treize cents. Les inspecteurs des chancelleries durent mettre des soldats sur pied, chacun suivant ses facultés; le defterdar fournit cent cinquante hommes; l'on tira mille bostandschis du sérail de Constantinople, cinq cents de celui d'Andrinople, et tous furent revêtus de jaquettes, de pantalons et de bonnets uniformes. Les prestations en argent et en nature furent exigées très-rigoureusement; cependant les pensionnaires de l'état, auxquels on avait retenu jusqu'alors un tiers de leur pension comme contributions de guerre, en leur payant les deux autres tiers en paras évalués sur le pied de quatre aspres, touchèrent intégralement ce qui leur avait été attribué en paras comptés à trois aspres seulement.

Maintenant les étendards furent arborés à Daud-Pascha (8 avril 1696), et douze jours après le sultan se mit en marche pour Andrinople. Immédiatement avant ce départ, deux fêtes de famille avaient donné à la capitale le spectacle de pompeux cortéges et de brillantes illuminations. Fatima, fille de Mohammed IV, avait épousé le gouverneur de Silistra, Tirnakdschi-Mohammed-Pascha, et le sultan avait rendu grâces au ciel de la naissance d'une fille, la sultane Aisché. Occupé des préparatifs de guerre, Mustafa II ne portait pas moins son attention sur l'administration intérieure, où de nombreux abus s'étaient enracinés par une trop longue tolérance; il envoya l'ancien defteremini Mohammed-Beg en Égypte afin de rétablir la régularité dans la livraison des grains, pour les pauvres de la Mecque et de Médine; il rendit une ordonnance rigoureuse pour mettre un terme au débordement des mœurs des Zigeunes. Après un séjour de six semaines à Andrinople, l'armée poursuivit sa marche vers Sofia. Là se rencontrèrent les Musulmans de la suite du beg de Maina, le fameux Liberaccio, auquel on avait donné pour épouse la veuve d'un prince de Moldavie, pour plus grande garantie de sa fidélité, et qui n'en rompit pas moins sa foi et passa du côté des Vénitiens avec tous les Grecs. Craignant les efforts réunis de ce transfuge et des Vénitiens sur Salona, le serasker de Morée, Miszirlisade-Ibrahim-Pascha, détacha le sandschakbeg de Livadia, Mohammed-Pascha, avec vingt compagnies, pour maintenir les habitants de ces cantons. Les gens de Salona et des environs prêtèrent un nouveau serment de fidélité au sultan, remirent en otages trois de leurs kodscha-baschi et se firent inscrire au nombre de deux cents sur les rôles de la capitation. Quatre galères vénitiennes avaient enlevé Liberaccio-Geratschari, investi récemment comme beg de Maina par le tambour et la bannière. C'était là une triste nouvelle; mais en compensation l'on apprit au camp du sultan que le serasker de Babataghi, Jusuf-Pascha, à la tête de mille ottomans, et Ghasi-Girai avec trente mille Tatares, avaient heureusement ravitaillé la place de Kaminiec. Le grand maréchal de la couronne de Pologne réunit toutes ses forces afin de protéger

les ouvrages de fortification de la Trinité, et le colonel Zaburowski occupa les rives du Dniester. Les Tatares poussèrent leur course sous le canon du fort de la Trinité, et revinrent ensuite sans oser se lancer cette fois dans l'intérieur de la Pologne. Sur les bords du Danube, deux mille cinq cents Hongrois avaient tenté de nuit une attaque sur la nouvelle palanque construite pour protéger le passage au dessus de la Porte-de-Fer, mais ils avaient été repoussés. La joie causée par ces bonnes nouvelles fut encore augmentée par la naissance d'un prince auquel on donna le nom de Mahmud; il vint au monde le jour même où le chan était établi sous les murs de Belgrad (2 août 1696). Là on apprit que le duc de Saxe assiégeait Temesvar, et aussitôt on résolut de se porter au secours de cette ville.

Vers le milieu du mois d'août le sultan se trouvait avec cinquante mille hommes sur les bords de la Temes. Un pont fut établi avec trente bateaux; le gouverneur de Siwas, Tursun-Mohammed, conduisit l'avant-garde; le gouverneur de Damas, Osman, l'arrière-garde; le commandant de la flotte du Danube, Aschdschi-Mohammed-Pascha, fit entrer dix galères, trente frégates et soixante-six tschaiks, remonta le fleuve jusqu'à l'embouchure de la Theisz, et Dschaafer-Pascha, gouverneur d'Alep, assiégea du côté de la terre les retranchements élevés en face de Titel. Tursun-Mohammed, quittant ses bâtiments, emporta d'assaut les retranchements, massacra la garnison, puis brûla deux vaisseaux de la flotte ennemie et en captura un troisième. A la nouvelle de l'approche du sultan, le duc de Saxe leva le siége de Temesvar et vint à la rencontre des ottomans; sur la Bega, non loin d'Olasch, un combat s'engagea, qui coûta la vie de part et d'autre à plusieurs milliers d'hommes et à quelques officiers; douze mille serdengetschis décidèrent la victoire en faveur des ottomans (29 août 1696). Le général comte Jœrger périt frappé d'une balle; le comte Heidersmann, le prince de Vaudemont furent blessés; du côté des Turcs périrent le commandant des troupes égyptiennes, l'aga des janitschares, vesir Baltadschi-Mohammed-Pascha, le secrétaire des janitschares Sulfikar, ancien plénipotentiaire à Vienne. Le gouverneur de Temesvar, Mustafa, et le frère du grand vesir furent au nombre des blessés. Maintenant on confia la garde de Temesvar au gouverneur de Rumili, Arnaud-Suleiman-Pascha, et à Dschaafer-Pascha, qui se montra fort mécontent de cette mission. Le gouverneur de Rumili, Mustafa Daltaban, fut chargé d'enlever la palanque de Morawich, sur la Save, au-dessus de Belgrad; le premier commandant Berzeny fut tué, puis tomba aussi son lieutenant; la palanque fut emportée d'assaut, la garnison entière massacrée, et les vainqueurs rasèrent tous les ouvrages dont ils venaient de s'emparer. Mustafa Daltaban, destiné à devenir grand vesir, commença sa carrière de gloire dans les marais du banat de Temesvar.

Temesvar et Belgrad furent approvisionnés de vivres et de munitions de guerre; Amudschasade-Husein-Pascha, plus tard grand vesir, fut chargé de défendre la dernière ville et investi du droit de rendre des fermans auxquels serait apposée la tughra impériale; on lui subordonna un substitut du reis-efendi.

Les muteferrikas, les tschauschs, les secrétaires du diwan et de la chancellerie, tous compris sous le nom de gediklus-saims ou feudataires soldés, furent passés en revue. Un chatti-schérif impérial ordonna qu'à l'avenir le nombre des muteferrikas serait fixé à cent vingt, celui des tschauschs à cinquante-cinq, et qu'il n'y aurait pas plus de quarante-quatre secrétaires de diwan, vingt-six copistes aux chancelleries, neuf secrétaires et dix-huit copistes pour le trésor.

Le 28 septembre l'armée quitta Belgrad, et, au bout d'un mois, le quartier général du sultan était à Andrinople. Pendant cette campagne les deux partis avaient fait des irruptions réciproques du côté de la Croatie. Vers le milieu du mois d'août, le comte Keglevich, chef des milices croates, avait enlevé la palanque de Chyaplia, située au milieu de la rivière de Szan et flanquée de quatre tours. Le comte Simon Forgacs détruisit plusieurs palanques en Bosnie. Mais cette année la Porte fut accablée d'un immense revers au nord: les Russes s'emparèrent d'Assow. L'armée du czar, forte de soixante-quatre mille hommes, sans compter les Cosaques et les Kalmuks, s'était réunie au printemps

sous le commandement de Schein (1). Un vaisseau de guerre portait le czar ; sur un autre Lefort était qui commandait une flotte, de quatre galères, deux galéasses et quatre brûlots. Quatorze tschaiks turcs, avec des vivres, tombèrent entre les mains des Cosaques. Au commencement de juin s'ouvrirent les opérations du siége. Les vesirs Ali, Bekir et Hasan-Pascha, qui devaient défendre les approches de la place, Hasan, kiaja du vesir fugitif Kalailikos-Ahmed-Pascha, nommé commandant dans l'intérieur, et le chan tatare n'étaient pas encore arrivés. Ce qui avait arrêté le dernier, c'est que les Tatares de Krimée nourrissaient une jalousie profonde contre les Noghais de Budschak, parce que le sultan, contrairement à la coutume, avait adressé à ces nomades un chatti-schérif et des vêtements d'honneur, pour les inviter à se mettre en campagne (2). Le kalgha Dewlet-Girai et Mohammed-Girai, fils d'Hadschi-Girai-Chan, se mirent trop tard en mouvement. Les paschas arrivèrent quand le siége était fort avancé, et s'efforcèrent vainement de jeter des renforts dans la place. Au bout de deux mois Assow se rendit ; la garnison eut la liberté de se retirer ; mais le déserteur Zigeune Jacob fut excepté de la capitulation, et les Russes demandèrent son extradition. Ce malheureux orna le triomphe du vainqueur : placé sur un char que surmontait la potence, étalant à tous les yeux le croissant que portait sa poitrine, il fut ensuite livré aux bourreaux comme un traitre au czar et à sa foi. Le beg de Gunia, le sandschakbeg de Dschanik, et Hasan-Pascha, kiaja de Kalailikos-Pascha, payèrent de leur vie la funeste lenteur qui avait causé la perte d'Assow. Le corps des janitschares ne devait pas non plus échapper au châtiment ; le petit tschausch fut chargé de jeter dans les fers autant de janitschares de Dschanik qu'il en pourrait saisir, et de confisquer leurs biens. La fortune de Kalailikos-Ahmed-Pascha, qui avait pris la fuite au lieu d'aller se charger du commandement d'Assow qui lui était destiné, fut attribuée au fisc.

(1) Lacombe, t. II, p. 250.
(2) Raschid, t. II, fol. [illegible] et [illegible].

La Porte fut consternée à la nouvelle de la perte d'Assow ; la terreur devint encore plus grande quand on apprit en outre la défaite des Tatares. Pour effacer la faute de leur tardive entrée en campagne quand Assow était menacé, les Tatares, sous la conduite du sultan-nureddin, firent une irruption en Pologne, où semblaient les appeler la mort de Sobieski et les troubles élevés à la suite de ce triste événement. Ils coururent jusqu'à Lemberg et pénétrèrent dans Stanislaw, d'où ils enlevèrent vingt-quatre religieuses. Cette année les Vénitiens assiégèrent en vain Dulcigno ; et Molino, avec dix-huit mille Albanais au service de la république, porta ses ravages dans le canton d'Athènes, et s'avança jusqu'aux environs de Thèbes.

L'épuisement du trésor et les frais de ces diverses campagnes nécessitèrent l'adoption de nouvelles mesures financières. On s'occupa surtout de l'impôt du tabac et des monnaies. Comme on avait reconnu qu'il était impossible d'interdire complètement l'usage du tabac à fumer, puisque Murad lui-même avait versé inutilement des flots de sang dans cette tentative où son autorité s'était compromise, un impôt avait été établi sur le tabac en 1688 ; ainsi qu'on l'a déjà rappelé, chaque champ livré à cette culture donnait la moitié de son produit présumé ; de plus on levait un droit de dix aspres sur la marchandise de première qualité, de huit sur la plus mauvaise. Mais les fumeurs ne furent point réprimés, et les diverses branches de l'impôt ne donnèrent pas plus d'un demi-million d'aspres. Le goût du tabac s'étendant de plus en plus, l'on frappa cette plante d'un nouveau droit exorbitant. La première qualité de Jenidsche-Wardar, près de Salonik, connue en Europe sous le nom de Pascha-Duchan, dut payer 60 aspres ou une demi-piastre ; la qualité moyenne, dite Kirdschali, 40 aspres ; et enfin la dernière, désignée par le nom de Kaba, 20 aspres ; en outre chaque boisselée de terre consacrée à cette culture fut imposée à un ducat. Toutes ces taxes réunies procurèrent au trésor 12,000,848 aspres. L'altération des monnaies à laquelle on avait eu recours jadis dans des temps de détresse, avait toujours amené des résultats désastreux ; le titre des bons vieux

ducats de Constantinople ayant ainsi été réduit, ces espèces, que l'on ne voulait pas prendre d'après leur valeur réelle, disparurent toutes, et Constantinople fut inondé de ducats égyptiens, algériens, tunisiens, et autres dont la valeur était bien moindre, et les excellentes monnaies sortirent du pays. Maintenant, pour les ramener à la monnaie, l'on ordonna de frapper une sorte de ducats au titre de 300 aspres, qui, ne devant pas être confondue avec les anciens, porterait l'empreinte de la tughra. Les vieux ducats, qui avaient été fixés à 100 drachmes d'or de 100 aspres, furent fondus et convertis en tughralis. Les piastres turques, écus au lion et solotas, qui jadis avaient eu plus de valeur que les écus étrangers, et qui ensuite étaient retombés au même cours, descendirent depuis la dernière refonte des monnaies, de quatre paras au-dessous. Maintenant les piastres étrangères furent rassemblées par la monnaie et converties en espèces turques qui reçurent l'empreinte du chiffre du sultan. Outre les établissements de Constantinople, on fit frapper l'or à Andrinople et à Smyrne; l'argent à Andrinople, Smyrne, Erserum. Au Kaire, l'inspecteur des monnaies, le juif Joseph, qui pour sa charge payait annuellement au trésor vingt-cinq bourses, fut tué dans une insurrection par les troupes, mécontentes qu'il eût expulsé son prédécesseur. Toutefois l'on confisqua tous les biens de ce fonctionnaire immolé par des rebelles, et ceux du kiaja des tschauschs Jusuf, parce que, durant l'administration de ce Jusuf, les ducats égyptiens appelés eschrefis avaient offert une plus mauvaise composition que ceux de Constantinople; en sorte que la somme envoyée annuellement par l'Égypte au trésor subissait une réduction de quatre-vingts bourses.

Comme il fallait se procurer de l'argent par tous les moyens pour aider à supporter les frais de la guerre, on taxa aussi les eunuques noirs. Ceux de l'étrier impérial et ceux que l'on bannissait en Égypte durent abandonner à l'état un quartier de leur traitement annuel. Des ordres furent adressés en conséquence au gouverneur d'Égypte; mais le trimestre qu'il fit passer à Constantinople n'offrit que quarante-quatre bourses et demie. Afin de couvrir les dépenses de la flotte et de l'arsenal pour l'année suivante, Jusuf Efendi, intendant de l'arsenal impérial à Constantinople, avait ouvert, trois mois avant le commencement de l'année, les paquets contenant les bordereaux de la capitation, et levé cette taxe; cette faute le fit mettre à mort. Des plaintes élevées contre les oppressions de Tariakdschi-Ibrahim Pascha, gouverneur de Karamanie, déterminèrent aussi le supplice de ce dignitaire. Jusqu'alors les gouverneurs de Dschidda avaient été tenus d'envoyer en Égypte une somme d'argent sous le nom de kaschiflik ou taxe du kaschif, et une autre à Constantinople, appelée awaid ou excédent. De là bien des vexations et bien des plaintes. Maintenant le dey des Mamluks, Ahmed, fut investi du sandschak de Dschidda, et revêtu en même temps du titre de scheichol-beled de la Mecque, avec la seule obligation pour lui de faire passer annuellement à la Mecque 15,000 piastres pour l'entretien des pèlerins nécessiteux. Tscherkes-Kutschuk-Osman-Pascha fut envoyé dans l'Asie-Mineure avec deux cents bostandschis et 20,000 piastres pour mettre en ordre les affaires de ce pays.

La sultane Validé s'était approprié l'emplacement d'une église brûlée à Galata, afin d'y construire une mosquée; maintenant ce temple était achevé, et du haut de ses minarets les muezzims appelèrent les fidèles à la prière. Ce qui avait plus d'importance pour l'empire, alors en guerre avec des puissances redoutables, c'était l'établissement d'une nouvelle fonderie de boulets à Pirauschta. Jusque là il n'y avait eu qu'une seule fonderie de ce genre à Banyaluka, encore ne travaillait-elle que l'été. Un habile colonel d'artillerie, Ali-Aga, dut se transporter, avec les ouvriers et les artisans nécessaires, de Constantinople à Pirauschta, pour diriger la nouvelle construction, et faire convertir en boulets le produit des mines de fer du pays, sans aucune interruption pendant l'été. Les sujets de dix villages des juridictions de Pirauschta, Kawala, Berekatli, employés jadis dans les mines d'argent de Sidre-Kaisi, furent attachés à la nouvelle fonderie, obligés d'y transporter la terre, le minerai, le sable et le charbon, de fouiller les mines, et de conduire les boulets fondus au port de Kawala.

Pour assurer l'embouchure du Kuban contre les tschaiks russes, on éleva sur ce point du littoral de la mer d'Assow une forteresse en forme de parallélogramme, à laquelle fut donnée le nom d'Atschu; un beglerbeg l'occupa aussitôt avec une garnison suffisante. Une tribu tatare qui jusqu'alors avait vécu parmi les Kalmuks, à l'état d'esclavage, secoua le joug et se réfugia dans une île située au milieu du Kuban, entre la nouvelle forteresse d'Atschu et celle de Temruk, d'une circonférence de vingt-cinq lieues à peu près. Poursuivie par les Kalmuks, elle combattit en désespérée, pour la vie et la liberté, et se fortifia dans l'île.

La Porte ne ralentissait pas ses préparatifs militaires; on poussait avec la plus grande activité la construction et l'équipement des vaisseaux de guerre, afin de compléter les flottes destinées à entrer dès le commencement de la campagne dans la mer Noire, l'Archipel et le Danube. Vers l'Archipel furent expédiés vingt galions, six galères des begs de la mer et quelques frégates. Les vingt galiotes construites près de Sinope, les vingt-cinq tschaiks équipées à Rusdschuk sous la direction du kapudan du Danube, quinze galères et cinq galions durent prendre la mer au plus tôt. Pour la flotte du Danube on tira de Nicopolis, Rusdschuk, Silistra, et même de Belgrad, douze tschaiks; les directeurs des ports d'Ismail, Isakdschi, et les commandants des redoutes à l'embouchure du Danube fournirent chacun une tschaik; le commandant du port de Kilia en livra deux; on en demanda cinq aux woiwodes de Valachie. En outre la Porte arma encore dix galiotes, treize frégates, et se procura trente-neuf autres tschaiks et cent radeaux. Pour la solde des marins envoyés dans l'Archipel il fallut 1166 bourses, pour la flotte de la mer Noire 593, pour la flottille du Danube 713. La plus grande partie de cette somme fut donnée en argent comptant, le reste s'acquitta au moyen d'assignations.

Un peu avant que les queues de cheval fussent arborées, l'ambassadeur persan Abulmaassum, chan du Chorasan, venu pour offrir les félicitations du schah au sultan Mustafa, obtint une audience solennelle (12 avril 1697). Il y eut échange de présents entre les souverains. La Porte se montra magnifique envers le représentant du monarque persan, dont le séjour d'un mois et demi dans l'empire coûta 260 bourses. De son côté, le sultan envoya auprès du schah l'ancien reis-efendi Mohammed-Beg, alors inspecteur-général des chambres. Le reis-efendi actuel Rami fut destitué, parce que le grand vesir ne voulait pas qu'il accompagnât encore le sultan à la guerre; il se rappelait que dans la campagne précédente, Rami appelé deux fois auprès de son maître l'avait aidé à rédiger des chatti-schérifs. Confiné dans Constantinople, Rami dut céder sa place au maître des requêtes de la chambre des comptes Malie-Mohammed, connu sous le nom de Kutschuk-tschelebi.

Comme la route de Nissa à Belgrad était couverte de forêts, infestée de brigands, le beglerbeg de Rumili, Dschaafer, reçut ordre d'éclairer la marche le long des bois en commençant à quatre lieues de Nissa jusque par-delà Hiszardschik; on lui donna pour cela des mineurs de Ssamakowa et un colonel de dschebedschis, qui avait des troupes suffisantes. Des commissaires et des ouvriers furent aussi envoyés au défilé de Kisilderbend, afin de rendre le chemin praticable pour les bagages, ou d'en établir un nouveau. Le 30 avril 1697, la tente impériale fut dressée hors de la ville, et sept jours après le sultan alla l'occuper avec le cérémonial accoutumé. Des ordres furent expédiés de tous côtés pour hâter l'arrivée des troupes, et le 17 juin, l'armée quitta Andrinople. Elle atteignit Sofia le 4 juillet. Là on apprit la levée du siége de Bihke (Bihacz), ancienne résidence des rois croates, que le ban de Croatie et le général Auersperg avaient entrepris avec vingt-six pièces d'artillerie et quatre mortiers; leurs efforts continués pendant un mois leur avaient coûté de grandes pertes, et ils s'étaient vus repoussés dans de sanglants assauts. Au nombre de leurs blessés se trouvèrent le comte Walmoden et le baron de Sickingen. A Sofia, le gouverneur de Diarbekr, Daltaban-Mustafa-Pascha, contre lequel s'élevaient de nombreuses plaintes d'emprisonnements arbitraires, de vexations et de concussions, fut confronté avec ses accusateurs. La réalité des charges ayant été démontrée, le gouverneur dut d'abord restituer ce qu'il avait pris, et le sultan le con-

damna même à mort; quelques uns des favoris du sultan intercédèrent pour le coupable, qui toutefois ne put conserver la vie qu'au prix de toute sa fortune. Le trésor recueillit 500 bourses de cette confiscation. Daltaban fut banni à Potschtil dans l'Herzegowina, assiégé tout récemment par les Vénitiens, avec aussi peu de succès que le château de Nowasin. Canagetti, à la tête de quinze cents Morlaques, avait entrepris de Seng une irruption dans les districts bosniens de Soniani, Chick et Samissa, et, pénétrant jusqu'au cœur de Bosna et d'Hersek, dans l'espace de douze jours il avait dévasté, incendié cinquante bourgs, villages et palanques. A Sofia, le grand vesir se sentit saisi de tristes pressentiments; ayant vu en songe Mustafa-Kœprili qui, après avoir goûté à un sorbet, lui présentait le reste, il en conclut qu'il était destiné à vider la coupe du martyre dans cette campagne. Après un séjour de deux semaines à Sofia, l'armée se mit en marche et atteignit Belgrad en vingt-cinq jours. Là le gouverneur de Temesvar, Dschaafer-Pascha, vint déposer son hommage aux pieds du sultan et recevoir lui-même des félicitations. Car il traînait à sa suite le capitaine de Karansabes, saisi dans une partie de chasse, et dont la déclaration sur la faiblesse de la garnison occupant la palanque lui avait inspiré l'idée de surprendre cet ouvrage, qui venait d'être emporté et livré aux flammes.

La tâche la plus pressante de l'armée ottomane était le ravitaillement de Temesvar; aussi dirigea-t-on bien vite sur cette place un transport de trente mille kilos de grains. Des mesures furent prises pour assurer les rives du Danube et les préserver des brigands qui les infestaient. A Belgrad, on apprit la victoire remportée par Mezzomorto dans les eaux de Lemnos, sur Molino, commandant de la flotte vénitienne (1). Deux bâtiments ennemis avaient été coulés bas, l'un dans le voisinage du port de Sakaria, l'autre près de Mitylène. On envoya une pelisse d'honneur à Mezzomorto pour le récompenser de cet exploit. A Belgrad, deux ponts avaient été construits l'un sur le Danube, l'autre sur la Save, afin que l'on pût se transporter à volonté dans le Banat ou en Sclavonie. Deux conseils de guerre furent tenus, le premier chez le grand vesir, l'autre en présence du sultan. Les vesirs, blessés par les dures paroles que leur avait adressées Elmas-Mohammed-Pascha, s'étaient concertés pour le contrarier sur tous les points. Amudschasade-Husein, pascha de Belgrad, s'exprima sans partialité et avec indépendance : « Voilà trois fois, dit-il, que vous vous mettez en campagne sans avoir enlevé un pouce de terrain aux infidèles; si vous êtes en mesure, assiégez Peterwardein. » Il démontra les conséquences funestes de l'opinion des vesirs, qui conseillaient de franchir le Danube et la Theisz, pour aller fondre sur le camp ennemi le long de la Bacska. Il représenta que le passage de tant de rivières et de marais serait fort difficile; que l'ennemi, adoptant le même système qu'à la bataille de Saint-Gotthard, laisserait une partie de l'armée s'engager sans lui opposer de résistance, pour l'attaquer ensuite; qu'il était impossible d'emporter des vivres pour plus de vingt-cinq jours; que l'on souffrirait donc de cruelles privations; qu'en cas de revers la retraite serait extrêmement périlleuse; qu'en se portant sur Peterwardein, au contraire, on était assuré des transports de vivres par le Danube; que par conséquent il fallait franchir la Save plutôt que le Danube. Ces raisons bien conçues et bien exposées, appuyées d'ailleurs par le grand vesir, ne purent l'emporter sur les idées soutenues par des adversaires ligués pour perdre Elmas-Mohammed-Pascha; l'on franchit donc la Temes, la Bega et la Theisz, et l'on campa sur la rive droite de cette dernière rivière. Là parut Schehbas-Girai avec les Tatares; il excusa son frère Sélim-Girai, qui n'avait pu se rendre à l'invitation du sultan, parce qu'il lui fallait défendre son pays contre les Russes, et fut gracieusement reçu par Mustafa II.

L'armée ottomane sous les ordres du grand vesir, et celle des chrétiens conduite par le prince Eugène, se portèrent toutes deux sur Titel, forteresse située au-dessus de l'embouchure de la Theisz dans le Danube.

(1) Dans Raschid, l. i, p. 231, le 15 silhidsche [5 juillet]; dans Bizozeri, l. iv, p. 451, 6 juillet, il faut substituer, ou le 16 silhidsche au lieu du 15 dans Raschid, ou le 5 au lieu du 6 juillet, dans Bizozeri.

Le grand vesir devança le prince, culbuta les troupes du général Nehm, chargé de couvrir Titel, et livra l'assaut à cette place, qui fut incendiée (1). Un corps de hussards tombé entre les mains des Turcs fut massacré sans pitié. Le général Nehm se retira tout en combattant. Le grand vesir marcha dans la direction de Peterwardein. Les chrétiens avaient mis le feu au pont de Valova, long de deux cents aunes; mais les deux extrémités seules avaient été incendiées. On le rétablit en toute hâte, et le grand vesir s'occupa lui-même des détails de cette opération, ce que les vesirs affectaient de prendre pour de la petitesse d'esprit. De là jusqu'à Peterwardein, il y avait encore neuf autres ponts à établir, dont chacun exigeait quelques jours. Eugène, qui était posté sur la Theisz avec la principale force de son armée, détacha en avant le prince de Commercy avec quinze bataillons et douze canons, et le suivit de près. Les impériaux étaient établis dans le camp retranché près de Peterwardein, avant l'arrivée du grand vesir (2). Ce jour-là l'armée turque avait fait une marche de huit heures, et avait cruellement souffert de la soif [7 septembre 1697]. Comme il parut impossible de réussir dans une attaque sur le camp retranché, et que toutes les tentatives pour attirer le prince hors de ses lignes restèrent sans résultat, les Ottomans tinrent un conseil de guerre; il y fut résolu de marcher vers Szegedin, et de faire entrer la flottille du Danube dans la Theisz, pour que l'armée tirât facilement ses approvisionnements. Eugène, informé par ses espions des projets du grand vesir, donna l'ordre au comte Schlick d'aller se jeter dans Szegedin avec dix-sept cents fantassins, et lui-même se mit à la poursuite du grand vesir, marchant sur douze colonnes, six de cavalerie et six d'infanterie. Le petit Dschaafer-Pascha, saisi par quatre hussards et menacé de mort, déclara que le sultan avait renoncé au projet, inspiré par Tœkœli, de marcher sur Szegedin; qu'il avait pris la résolution de passer la Theisz, près de Zenta, en se dirigeant vers Temesvar, pour envahir ensuite la Haute-Hongrie ou la Transylvanie (1). Eugène pressa la marche de son armée pour atteindre les Ottomans avant qu'ils passassent la Theisz. Du marais de Sirk il se porta sur Saint-Thomas, où alors se trouvait un pont sur lequel on franchissait le marais, et qui a été remplacé par un canal unissant le Danube à la Theisz, et coupant le chemin de Szegedin. Le pont ayant été brûlé par les Turcs, on en établit deux pendant la nuit : l'un pour l'infanterie, l'autre pour l'artillerie. Eugène resta d'abord avec la cavalerie contre le marais, puis se dirigea vers Pecske. Le 11 septembre, à deux heures après midi, il atteignit les bords de la Theisz. La cavalerie traversa aussitôt la rivière sur le pont de Zenta, se lançant à la poursuite du sultan sur la rive gauche, où déjà était parvenue la plus grande partie de la grosse artillerie et des bagages; mais la force de l'armée, l'infanterie était restée en deçà de la rivière, où elle s'était retranchée derrière un double rempart de terre, aussi élevé que les murailles d'une forteresse. Des canons établis sur la rive même de la Theisz la protégeaient contre l'ennemi qui aurait voulu la prendre à revers, et défendaient en même temps les abords du pont. L'action se passa ici comme à Saint-Gotthard : l'armée ottomane fut attaquée au passage de la rivière, avec cette différence toutefois qu'à Saint-Gotthard elle franchissait le Raab pour fondre sur les impériaux, tandis qu'ici elle voulait mettre la Theisz entre elle et l'ennemi, qui la chargea rudement avant que le mouvement fût entièrement opéré; et il arriva justement ce que le grand vesir et Huseïn-Pascha avaient prédit dans le conseil de guerre de Belgrad. L'aile droite des chrétiens était commandée par le comte Guido de Starhemberg, la gauche par le comte Bussy-Rabutin; au centre se tenait Eugène. La droite des Turcs avait pour chefs le beglerbeg de Rumili, Dschaafer-Pascha et le sandschakbeg d'Awlona, Kaplan-Pascha, et Fasli-Pascha, guide de l'armée; l'autre

(1) Raschid, t. I, fol. 187. Porte ottomane nouvellement ouverte, t. II, p. 778. Histoire du prince Eugène de Savoie, t. I, p. 204. Amsterdam 1740. Exploits héroïques du grand général Eugène, t. I, p. 513. Frankfort et Leipzig.

(2) Ibidem.

(1) Histoire du prince Eugène, t. I, p. 210.

aile, composée des troupes d'Anatoli, était sous les ordres de Miszirlisade-Ibrahim-Pascha. Avant que toutes les troupes fussent rangées en bataille et que l'armée impériale eût enveloppé les retranchements turcs dans un demi-cercle, deux heures s'étaient écoulées; il n'en restait plus que deux autres jusqu'au coucher du soleil. Tœkœli avait conseillé au sultan de faire rompre le pont sur la Theisz pour forcer ses troupes à combattre avec le courage du désespoir; mais Mustafa repoussa ce parti. Si les Turcs, mettant à profit les deux heures employées par Eugène à ranger son armée en bataille, étaient sortis de leurs retranchements seulement au nombre de vingt mille pour fondre sur le centre de l'ennemi, sans aucun doute ils l'auraient enfoncé; mais pas un homme ne bougea derrière le double parapet (1). Le grand vesir, qui depuis vingt-quatre heures avait fait filer les paschas avec les sipahis, les rappela maintenant en toute hâte. Les paschas accoururent, et comme le pont était encombré par la cavalerie, ils ne purent le franchir qu'à pied, en se faisant accompagner seulement chacun d'eux par trois tschokadars. Ils se rendirent dans la tente du grand vesir, qui les exhorta au martyre (2). Ils obéirent et retournèrent occuper leurs postes dans les retranchements. Les Tatares sous Schehbas-Girai en arrivant avaient pris position devant les retranchements; ensuite ils se retirèrent derrière cet abri, et Schehbas-Girai resta sous la tente du grand vesir jusqu'au moment où, la bataille étant engagée, un boulet enleva le globe qui surmontait la tente; alors, sur l'ordre du grand vesir, il passa aussi la Theisz avec sa cavalerie. Elmas-Mohammed sentant bien que, pût-il même franchir le pont, il paierait ce mouvement de sa tête, était résolu à tomber glorieusement où il était plutôt qu'à perdre la vie sous la main du bourreau (3). A l'attaque des retranchements, il arriva ce qu'Eugène n'avait jamais vu lui-même. La cavalerie mit pied à terre, s'avança jusqu'au bord du fossé, et soutint le feu de l'ennemi comme de l'infanterie (1). Dans l'enceinte du camp turc régnait la plus grande confusion; tout se pressait vers le pont que foudroyait des deux côtés l'artillerie impériale. L'aile gauche des chrétiens, que les Turcs faisaient mine d'attaquer, pénétra entre la rivière et la droite de ses adversaires, prit les Turcs à dos, les coupa du pont, tandis que les retranchements étaient enlevés de front. Là et dans le parc formé par les voitures il y eut un massacre effroyable. Les impériaux ne faisaient pas de quartier, malgré toutes les sommes qui leur étaient offertes (2). A peine mille hommes s'échappèrent au-delà de la rivière; vingt mille environ restèrent sur la place (3). Beaucoup de paschas furent tués, non pas seulement par l'ennemi, mais au milieu de la confusion du carnage, par les janitschares mêmes en révolte (4). La bataille finit avec le jour, « Comme si, dit Eugène dans son rapport à l'empereur, le soleil avait ralenti sa marche pour éclairer de ses derniers rayons la victoire éclatante remportée par les armes impériales. » Le grand vesir et quatre autres vesirs, le vieux Dschaafer, gouverneur d'Adana, Miszirlisade-Ibrahim, gouverneur d'Anatoli, Fasli-Pascha, gouverneur de Bosnie, l'aga des janistchares, Baltasade-Mohammed, treize beglerbegs, parmi lesquels ceux de Rumili, Diarbekr, Amasia, Meraasch, Sughla, trois lieutenants-généraux des janitschares (le kulkiaja, le sagardschi et le muhsir), le général des armuriers et des canonniers, vingt alaibegs, plus de trente agas de janitschares, de sipahis et de silihdars, étaient parmi les morts. Sept queues de cheval, quatre cent vingt-trois enseignes, dont celle de l'aga des janitschares, le sceau impérial, furent la proie des vainqueurs. Le lendemain matin, 12 septembre 1697, l'armée impériale passant la Theisz entra dans le camp turc, où elle saisit toute l'artillerie et tout le bagage, neuf mille voitures, soixante mille chameaux, quinze mille bœufs, sept mille

(1) Hist. du prince Eugène, l. I, p. 214.
(2) Cantemir (Mustapha, l. II, § 1) suppose un discours du grand vesir.
(3) Raschid, l. I, fol. 252.

(1) Rapport d'Eugène à l'empereur.
(2) Ibidem.
(3) Histoire du prince Eugène, l. I, p. 218.
(4) Cantemir (Mustapha II), not. x.

chevaux, vingt-six mille boulets, quinze cent cinquante-trois bombes, cinq cents trompettes de janitschares, 40,000 florins du trésor du sultan, sa voiture attelée de dix-huit chevaux, dix femmes du harem, quarante-huit tambours et la caisse militaire contenant plus de 3,000,000 de florins (1). Déjà des grands vesirs avaient péri dans d'autres batailles, mais jamais jusqu'alors le sceau du sultan, que le premier ministre porte suspendu au cou, n'était tombé au pouvoir de l'ennemi; et ce désastre ne se reproduisit pas non plus depuis. Ce symbole de la toute-puissance dans l'empire ottoman est gardé avec la couronne turque de Bocskai, parmi les objets les plus précieux du trésor impérial de Vienne. La bataille de Zenta venant après quatorze années de succès, assura le triomphe définitif des armes autrichiennes et consacra la décadence de l'empire ottoman, que la paix de Carlowicz grava en caractères éclatants et ineffaçables.

A peine arrivé à Temesvar, le sultan envoya le second écuyer au gouverneur de Belgrad, Amudschasade-Husein-Pascha, pour lui porter sa nomination à la première dignité de l'empire. Le kiaja du dernier grand vesir, Abdi-Pascha, fut installé en qualité de gouverneur de Temeswar avec le titre de vesir. Le 17 septembre, le nouveau grand vesir baisa la main du sultan à Temeswar. Husein-Pascha, surnommé Ahmudschasade, était fils de Hasan, frère puîné de Mohammed-Kœprili; jusqu'au siége de Vienne, il avait passé sa vie dans la mollesse et les plaisirs; après le désastre subi sous les murs de la capitale de l'Autriche, il fut disgrâcié et relégué dans le sandschak de Schehrsor. Durant cinq années, réduit au commandement du Tschardak des Bedouins, c'est-à-dire du château d'Amasia, il tomba dans l'oubli; puis, après la déposition de Mohammed IV, il fut appelé comme vesir aux Dardanelles. On le vit ensuite, revêtu du grand amiralat, rendre d'importants services à la conquête de Chios, et il devint successivement kaimakam deux fois, gouverneur de Karamanie, d'Adana, commandant de Belgrad. De ce dernier poste enfin, il fut élevé à la direction des affaires publiques: ce fut le quatrième Kœprili qui reçut la première dignité de l'empire, et, comme tous ses devanciers, il se montra digne de la soutenir (1). Son premier soin fut de faire occuper les gouvernements vacants par suite du désastre de Zenta; le gouvernement de Belgrad fut conféré au gouverneur de Karamanie, Biiklu-Mohammed-Pascha; dans les sandschaks de Valona et de Dulcigno fut établi le fils de Kaplan-Paschasade, Seinel-Pascha. Un chatti-schérif rempli d'éloges fut adressé au gouverneur de Bosnie, élevé au rang de vesir en récompense de ses services; mais comme ce dignitaire mourut avant l'arrivée du diplôme, on le remplaça par son kiaja. Bientôt après, Daltaban-Mustafa-Pascha fut rappelé de son exil de Potschtil et investi du gouvernement de Bosnie pour repousser les ennemis qui menaçaient Seraï, capitale du pays; on lui donna quatre mille fantassins, cinq cents cavaliers et 400 bourses d'or. Un mois juste après la bataille de Zenta, Eugène en personne, avec quatre mille chevaux, deux mille cinq cents fantassins, douze canons et deux mortiers, entreprit une expédition en Bosnie, qu'il a décrite de sa propre main. Il marcha par Kotors sur Doboy, forteresse située au confluent de la Bosna, de l'Ussova et de la Spretscha, qui se rendit aussitôt ainsi que le château de Maglai, de l'autre côté de la Bosna; poursuivant sa course toujours le long de la Bosna, il gagna Scheptsche, Zranicza, Wisoki, et parut devant Seraï, capitale de la Bosnie, ville ouverte qui fut livrée aux flammes avec ses cent vingt mosquées [17 octobre 1697]. Les chrétiens vinrent en masse dans le camp du prince Eugène demander des passeports, parce qu'ils voulaient abandonner le pays et suivre l'armée impériale. Après une halte d'un jour à Séraï, Eugène commença la retraite par l'Orahovitza, et traversa d'étroits défilés dont la saison avancée rendait le passage plus difficile encore. Au-delà de Maglai, deux cents bombes furent lancées dans la forteresse de Teschain, perchée sur un rocher; ces projectiles jetè-

(1) L'historiographe de l'empire, fol. [illegible].

(1) Osmansade-Efendi, biographie des grands vesirs.

le trouble dans le place sans pourtant déterminer la reddition. Le 8 novembre, Eugène était de retour à Essek (1).

Cependant, à la fin de septembre, l'armée ottomane s'était mise en marche de Belgrad pour Andrinople. Le chef de la chambre des comptes d'Anatoli, Mohammed, surnommé Kutschuk-Muesin Tschelebi, qui jouissait d'une faveur toute particulière auprès du sultan, fut déposé sur la demande du grand vesir qui avait conservé le souvenir de quelques excès commis jadis par Mohammed, au temps où la capitale était sous l'administration d'Amudschasade comme kaimakam. Silihdar-Hasan-Pascha, kaimakam d'Andrinople, fut nommé gouverneur d'Alep; le vesir Ibrahim, aga des janitschares; le conservateur des forêts de Philippopolis devint dschebedschi. Les deux grands écuyers furent changés; Mohammed-Rami fut rappelé au poste de reis-efendi, et son prédécesseur, le petit Mohammed, passa à la direction supérieure de la première chambre des comptes. Le grand vesir aurait sans doute éloigné aussi le commissaire ordonnateur des fournitures de viande, Karabasch-Mohammed, si celui-ci n'eût pas été sous la protection toute spéciale du mufti Feisullah, qui dominait entièrement le sultan, son ancien élève, et dont les funestes conseils causèrent en grande partie les désastres de la dernière campagne : car lorsque le grand vesir, après la prise de Titel, voulait attaquer l'ennemi dans la plaine de Kobila, où les Ottomans avaient l'avantage de la position (2), Feisullah s'était opposé de toutes ses forces à ce parti, et avait fini par déclarer que quiconque chargerait alors l'ennemi perdrait ses droits à la couronne du martyre, et même irait droit en enfer (3). Fort de l'appui du mufti, Karabasch-Mohammed, qui s'était chargé de fournir soixante mille moutons à l'armée, prétendit être considéré comme ayant rempli ses engagements à cet égard et relativement à trois cent mille autres têtes de bétail qu'il devait livrer à la cour, attendu que tous ses troupeaux avaient été perdus; et en effet il parvint, au grand détriment du trésor, à toucher le prix de quatre-vingt-dix mille moutons qu'il n'avait pas fournis (1). Pour subvenir en quelque sorte aux besoins les plus pressants, l'on établit un nouvel impôt sur le café : sur quarante mille sacs de café qui venaient annuellement de l'Iemen au port de Dschidde, quinze mille étaient destinés aux besoins de l'Égypte et de l'Arabie, vingt-cinq mille étaient vendus dans les provinces de l'empire ottoman; sous le règne de Suleiman, un droit de 8 aspres avait été imposé sur l'okka de café pour les acheteurs musulmans, de 10 pour les chrétiens, et sur la marchandise transportée à Andrinople on levait encore 60 aspres, de sorte que l'okka revenait en définitive à 2 piastres et demie. Afin d'établir quelque égalité sur ce point sans altérer les revenus du trésor, au droit de douane de 8 à 10 aspres par okka dont il vient d'être question l'on ajouta une taxe de 5 paras par okka, payable par tout le monde et qui fut nommée *bedaeti-khane*. L'on exigea comme contribution de guerre 42 bourses du kaimakam, du defterdar, du dschebedschi-baschi, du bostandschi-baschi, de l'inspecteur des monnaies, de l'intendant de l'arsenal, de l'écuyer, du juge du marché à Constantinople; les établissements de piété durent en fournir 37, et il fut ordonné que les 50 bourses adressées annuellement d'Égypte au grand vesir, et les 60 réparties entre les autres vesirs, entreraient pour cette année dans les caisses militaires. Dans la succession de l'aga de janitschares, tué à Zenta, furent recueillis 75 bourses; la confiscation des biens du gouverneur de Diarbekr, Ibrahim-Pascha, en produisit 27.

Les troubles de l'Irak-Arab prirent maintenant un aspect moins menaçant pour la Porte. Le scheich Ibn-Maani avait bravé la puissance des gouverneurs de Bagdad et de Baszra; mais après que Dschaafer, son frère et son kiaja, eut été battu dans une expédition sur Huweise, et que les Arabes eurent

(1) Le journal, traduit de l'original français, écrit de la propre main d'Eugène, se trouve avec le plan qui en dépend dans le journal militaire autrichien de 1808. p. 325-345.

(2) Raschid, l. I, fol. 233.

(3) Raschid.

(1) Raschid, l. I, fol. 234.

été dispersés pour la plupart, les scheichs et les emirs de Baszra adressèrent une requête à Bagdad pour demander qu'Hasan, gouverneur nommé par la Porte, vint prendre possession de son commandement; le gouverneur de Bagdad, le vesir Ali, pour vérifier la sincérité de cette démarche, envoya à Huweise son aga des janitschares, Derwisch, auquel les Arabes, en gage de leur fidélité, promirent de remettre la forteresse de Kawarna. Quand arriva cet avis à Bagdad, Hasan-Pascha enrôla trois cents soldats et les dirigea sur Kawarna que le scheich arabe Ssabhoghli livra sans hésiter; alors les seids et les derwischs Rufajis de Baszra envoyèrent une députation à Hasan-Pascha pour le prier de venir lui-même avec mille hommes encore occuper Baszra; mais Hasan-Pascha n'avait pas assez d'argent pour réunir mille hommes, et Ali-Pascha ne voulut pas employer de fonds à cette opération : l'occasion fut donc perdue. Maintenant vint un envoyé du chan persan, gouverneur d'Huweise, qui sollicita du gouverneur de Bagdad l'autorisation de prendre pour lui possession de Baszra; il paraît que le gouverneur donna son autorisation par écrit. Le chan d'Huweise se mit en marche avec de grandes forces vers Baszra, chassa Maani et occupa la ville ainsi que le château de Kawarna. Les clefs de Baszra et de Kawarna furent apportées au nom du nouveau scheich Husein, en témoignage de ses dispositions amicales, par l'ambassadeur Rustem-Chan, qui fut logé à Andrinople dans le sérail du defterdar; on lui fit un accueil d'autant plus brillant, qu'outre les clefs des places dont il est question, il apportait encore de riches présents. Pour répondre à ses prévenances, la Porte nomma ambassadeur en Perse l'ex-reis-efendi, Mohammed-Beg, et le chargea de magnifiques offrandes pour le shah.

En Égypte, les begs et les habitants du Kaire avaient déposé leur gouverneur Ismaïl-Pascha, homme généreux, mais d'un caractère violent et emporté, l'année même où il prit en main la direction du pays, l'Égypte fut affligée par la famine et par la peste [1695]: il rassembla tous les pauvres, en prit mille à sa charge et distribua les autres parmi les begs et les grands. La peste fit de si grands ravages que cinq cents cadavres sortaient tous le jours des portes du Kaire; quand le fléau eut cessé, on compta vingt-huit mille deux cent quarante corps de pauvres, dont la sépulture coûta 28 bourses au pascha (1). Bientôt après il saisit l'occasion des fêtes de la circoncision de son fils pour combler les habitants du Kaire de généreux bienfaits : il commença par refuser tous les présents offerts en pareille circonstance, tint table ouverte deux fois par jour et prit pour son compte les frais de la circoncision de deux mille trois cent trente-six enfants de pauvres, dont chacun fut habillé à neuf des pieds à la tête et reçut un ducat dans la main; les vêtements entraînèrent seuls une depense de 11840 écus au lion. Dans le sérail Ismaïl construisit un kœschk, une salle d'audience, et une médrésé où quatre personnes, appartenant aux quatre rites orthodoxes, donnaient chaque jour l'enseignement à douze enfants en leur faisant lire le recueil des traditions de Bochara, où quinze autres personnes étaient chargées de lire le koran; les premières touchaient 8 aspres par jour, les secondes 5, et l'on en donnait même 4 aux étudiants. Ce fut sous Ismaïl que l'inspecteur des monnaies Joseph fut assassiné, comme on a vu plus haut, et que les ducats eschrefis furent frappés avec le chiffre du sultan [5 septembre 1697]. Le chatti-schérif rendu à cet effet prescrivit pour le ducat le poids de vingt-deux karats, et pour 100 ducats le poids de 100 dragmes d'or (2). Ce changement dans les monnaies avait déjà irrité le peuple contre Ismaïl; néanmoins ce fut une circonstance bien moins importante qui provoqua le soulèvement. Le chef des officiers de bouche lui ayant représenté que l'escalier conduisant des cuisines à la salle du diwan était, les jours de conseil, encombré de pauvres et de mendiants qui empêchaient le service de la table, le pascha le fit détruire; cela donna lieu aux propos les plus étranges : on prétendit qu'Ismaïl avait supprimé cet escalier afin de pouvoir égorger plus sûrement les malheureux condamnés à mort, qui, attirés vers ce point, n'a-

---

(1) Hist. du fils de Jusuf, fol. 189.

(2) Raschid, fol. 229. Histoire du fils de Jusuf, fol. 191.

vaient plus d'issue pour s'échapper. Le peuple furieux lui arracha violemment l'autorité pour en revêtir le beg Mustafa. La Porte envoya au Kaire l'ancien gouverneur de Siwas, Firari-Husein-Pascha, et nomma Ismail au commandement de Bagdad.

Durant l'hiver qui fut très-rigoureux, l'on s'occupa beaucoup de projets de paix ; en même temps l'on poursuivit avec la plus grande activité les préparatifs d'une campagne prochaine. Paget, qui avait acheté pour sa cour l'honneur de la médiation pour 50,000 écus, somme que l'ambassadeur de France Châteauneuf n'osa point offrir, gagna aussi le chan des Tatares, à cette époque conseiller-né de la Porte. Paget reproduisit donc les propositions faites quatre ans auparavant, aussitôt après son arrivée, au grand vesir Hadschi-Ali, pascha de Mersifun ; le premier ministre tint conseil avec le chan tatare [27 janvier 1698], le mufti, les deux kadiaskers, et, chose inouïe jusqu'alors, une contre-proposition écrite de la main du sultan fut remise à Paget avec une lettre du grand vesir pour le roi d'Angleterre. Dans cette pièce la Porte demandait l'évacuation de la Transylvanie et la fixation des frontières du Banat à la Maros et à la Theisz, la destruction des ouvrages de Peterwardein, l'abandon d'Illok et de Poschéga, s'engageant aussi à retirer ses garnisons des châteaux qu'elle pouvait posséder au-delà de l'Unna ; elle voulait en outre que l'on rasât Caminiec (1). La Porte poussait bien à contre-cœur les concessions jusqu'à comprendre les Vénitiens dans ses propositions de paix ; le vieux Kœprili-Husein, qui, sous le grand vesirat de ses cousins Ahmed et Mustafa-Kœprili, avait assisté aux désastres de Saint-Gotthard et de Slankamen, et, tout récemment gouverneur de Belgrad, s'était bien convaincu de la supériorité des armes autrichiennes, avait mûrement calculé que, dans les quatorze campagnes que l'on comptait depuis le siége de Vienne, les impériaux avaient remporté neuf victoires éclatantes, à Vienne, Parkany, Hamsabeg, Essek, Mohacs, Batucina, Nissa, Slankamen et Zenta ; qu'ils avaient conquis neuf grandes villes et forteresses : Raab, Gran, Ofen, Stuhlweiszenburg, Kanischa, Essek, Peterwardein, Groszwardein, Lippa ; que probablement ils reprendraient dans la première campagne Lippa, Beha, Nissa, Widdin, Fethislam, Orsova, dont ils s'étaient emparés déjà une fois, et pourraient pousser jusqu'au pied de l'Hæmus à Dragoman, et par delà l'Orbelos à Sopi. Il se trouvait donc tout disposé à la paix avec la cour de Vienne ; mais il avait d'autres sentiments envers Venise, dont les efforts s'étaient bien ralentis dans les dernières années de la guerre. Après avoir remis l'armée sur un assez bon pied, passé en revue cinquante mille cent fantassins et quarante huit mille quatre cent trente-sept cavaliers, porté la flotte de la mer Noire à quarante-cinq voiles, celle du Danube à deux cents petits bâtiments, équipé trente-cinq vaisseaux destinés à se montrer dans l'Archipel, installé Bosokli-Mustafa-Pascha en qualité de kaimakam de l'étrier impérial, le 31 mai, il quitta Andrinople où le sultan resta avec les dignitaires de sa cour. De Bosnie arrivèrent des bulletins annonçant que Daltaban-Pascha avait brûlé les faubourgs de Novi et repoussé les Croates arrivés devant Galamotsch, puis avait entrepris une expédition dans le district de Pioka, réduit quinze villages en cendres, détruit six tours et la redoute de Ghorab, et traversé plusieurs autres districts en ravageant tout sur son passage. Le 10 juillet, le camp du grand vesir était encore à Sofia où furent expédiés les pleins pouvoirs qui investissaient le reis efendi Rami et l'interprète de la Porte, Scarlatsade-Maurocordato, de toute l'autorité nécessaire pour suivre des négociations de paix (1). Ces pièces conféraient à Maurocordato le titre de conseiller secret, que depuis ont porté tous les interprètes de la Porte. A peine arrivé au camp, le vesir Ismaïl, gouverneur de Siwas, fut décapité en punition de ses nombreuses extorsions. A Semendra, l'armée ottomane fut grossie par trente mille Tatares qu'amena le chan Sélim-Giraï ; mille Tatares furent envoyés en reconnaissance du côté du camp ennemi, établi à

(1) Fundamentum pacis, dd. 15 regeb 1109. [27 janvier 1698.]

(1) Raschid, l. 1, fol. 239.

Becskerek, saisirent quatre cents prisonniers avec du butin, et coururent ensuite se jeter dans Temesvar, que les Autrichiens menaçaient d'un siége. Dans un engagement, le fils du palatin Esterhazy fut tué et pris ; la flotte vénitienne, sous les ordres de Delfino, soutint un combat très-vif contre les vaisseaux ottomans commandés par Mezzomorto, devant le cap des Oliviers, près de Mitylène. Après une perte à peu près égale en hommes et en bâtiments, les deux partis s'étaient séparés et les deux amiraux s'étaient attribué réciproquement la victoire (13 septembre). A Constantinople, le moulin à poudre établi au milieu de la ville, non loin de la place des Intendants, depuis dix années seulement, sauta en l'air avec trois cents quintaux de poudre qui emportèrent sept ouvriers et vingt-deux chevaux employés au moulin ; quatre cent vingt-cinq maisons s'écroulèrent, et de grands dégâts furent signalés jusqu'à Akserai et la mosquée du sultan Mohammed. Ce désastre détermina le sultan, sur la proposition du grand vesir, à ordonner la construction du nouveau moulin à poudre dans l'ancien jardin d'Iskender-Tschelebi, où il est encore aujourd'hui. Bientôt après, à Belgrad, les flammes dévorèrent cent cinquante magasins où étaient entassés de la farine, du blé, de l'orge et du biscuit (9 novembre 1698). Le 10 novembre, le grand vesir quitta Belgrad ; le sultan, attristé par toutes ces catastrophes, sentit son esprit se relever à la nouvelle de la victoire remportée par Kaplan-Girai sur les Polonais devant Caminiec, et de la naissance du prince Mohammed.

Quand le secrétaire de Paget eut apporté à Vienne la lettre du grand vesir avec la note du sultan, les ministres autrichiens se réunirent pour délibérer sur ces graves questions (24 avril). Il fut répondu qu'avant tout il fallait prendre pour base des négociations l'état actuel des possessions des diverses parties sans restriction ni réserve, et comprendre la Russie dans le traité. Des instructions furent adressées dans ce sens à l'ambassadeur impérial à Moskou, le baron de Guarient, et au comte Zedlnicky à Varsovie. Les représentants des puissances médiatrices auprès de la Porte, de l'Angleterre et de la Hollande, reçurent de l'empereur l'autorisation d'accepter l'état de possession sans réduction comme base des négociations. Ensuite Maurocordato leur transmit la déclaration que la Porte était prête à comprendre la Russie dans le traité (7 mai). Naturellement le roi de Pologne n'était pas content de voir prendre, comme point de départ, le maintien de l'état de possession actuelle, parce que Caminiec, la clef de son royaume, devait rester entre les mains des Turcs (1). Dans une lettre à l'empereur et au comte de Kinsky, le roi, les remerciant de lui avoir communiqué les propositions pacifiques des Turcs, exprimait la confiance que l'empereur prendrait à cœur les intérêts de la Pologne et obtiendrait pour elle de justes dédommagements. Pour lui, il avait l'intention de se faire représenter à la conférence par un ambassadeur, après s'être concerté avec la Russie (2). Le czar Pierre en passant à Vienne demanda si l'empereur était véritablement résolu à faire la paix avec les Turcs, dans quel lieu se suivraient les conférences, et réclama comme allié communication des propositions. L'empereur répondit qu'il n'avait pas recherché la paix ; que les Anglais avaient offert les premiers leur médiation ; que la base des négociations était pour tous les alliés le maintien de l'état actuel des possessions. Pierre demanda, outre ce qu'il tenait déjà, la place de Kertsch ; en cas de refus, il désirait que l'empereur voulût bien prolonger de trois ans la ligue avec la Russie : on lui répliqua que l'on s'efforcerait d'obtenir Kertsch, mais qu'il ne pouvait être question maintenant de la prolongation de la ligue ; que ce sujet devait être réservé au congrès, que d'ailleurs on le tiendrait exactement au courant de tout ce qui se passerait. Dans une conférence avec le comte Kinsky, Pierre lui fit cette brusque question : « Qui donc insiste sur la paix ? — L'empire romain, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, toute la chrétienté, dit le comte. — Mais, reprit le czar, il ne faut en aucune façon s'en remettre à l'Angleterre et à

---

(1) Rapport du comte Zedlnicki, du 31 mai 1698.

(2) Lettre du roi de Pologne, au comte Kinsky, du 14 mai 1698.

la Hollande ; car ces puissances ne sont préoccupées que des intérêts de leur commerce, et ne songent nullement à leurs alliés. » A l'égard de Venise, il n'y eut aucune difficulté, l'envoyé vénitien donna par écrit son adhésion à la déclaration d'acceptation de l'état actuel de possession comme base du traité (1). Le roi de Pologne, toujours en désaccord sur ce point avec la cour de Vienne, s'adressa au pape comme père commun des chrétiens, gardien de la sainte ligue contre les ennemis de l'empire, protecteur de la Pologne, afin qu'il déterminât, suivant le droit et l'équité, une égale répartition des avantages (2). Quand la déclaration des plénipotentiaires impériaux et vénitiens sur l'adoption de la base des négociations arriva au camp turc à Sofia, on investit alors formellement le reis-efendi et l'interprète Maurocordato de pouvoirs spéciaux, et ils signèrent la contre-déclaration de la Porte sur l'acceptation de la base du traité (22 juillet 1698). Les pouvoirs furent conférés par le grand vesir, qui transmit ceux qu'il avait reçus lui-même du sultan (3). En communiquant la déclaration de la cour de Vienne et de la république à Paget, Kinsky dissipa toute espérance relativement aux dispositions de l'empereur à se rendre au désir de la Porte sur l'abandon de la Transylvanie à une puissance tierce ; cette principauté, dit-il, devait rester à son maître ; quant à une trêve, il n'en pouvait être question à cause de l'alliance avec la Pologne et la Russie. Si ces puissances n'avaient pas donné leur adhésion aux négociations de paix, elles auraient dû continuer la guerre avec leurs propres forces. La cour impériale, ajouta Kinsky, proposait pour lieu de réunion du congrès Vienne, où avaient déjà été conclus les traités de 1615 et de 1616 ; si cette ville ne convenait pas, on pourrait se réunir à Debreczin.

Durant le mois d'août, les ministres impériaux eurent de fréquentes conférences avec les envoyés de Pologne et de Russie. Ce dernier déclara que le czar s'en tenait à ces termes de la ligue de 1697 : « En cas de conclusion de la paix, chacun des alliés obtiendra satisfaction convenable, et pendant la durée de la ligue aucun des alliés ne conclura la paix sans les autres. » Il lui fut répondu que l'empereur, toujours préoccupé de remplir ses engagements, et prenant à cœur les intérêts du czar, n'avait point accepté la base de la paix, tant que le czar n'avait pas été compris dans le projet, et que le maintien de l'état actuel de possession avait été obtenu aussi au profit du monarque russe. Cependant le czar Pierre avait eu une entrevue avec le roi Auguste de Pologne; mais comme ces souverains se défiaient l'un de l'autre, le résultat de la conférence n'avait satisfait aucun des deux (1). Quoiqu'il eût déclaré dans ses lettres précédentes être disposé à envoyer un représentant au congrès, le roi ajourna toujours la nomination de cet envoyé, et, dans une nouvelle lettre à l'empereur, il se plaignit que la sainte ligue eût de si funestes effets pour son royaume ; car le maintien de l'état actuel de possession adopté comme base du traité, sans son agrément ni celui du czar de Russie, lui fesait perdre Caminiec ; quelques points dans la Moldavie étaient de tristes dédommagements pour trois duchés, comme Kiow, Smolensk et Czernikow, pour des frais de guerre montant à plus de deux cents millions; l'empereur lui-même ne serait pas en sûreté si Caminiec restait entre les mains des Turcs (2). Ces représentations du roi furent pesées avec la plus grande attention dans la conférence des ministres d'état impériaux (3). Après de mûres délibérations l'on s'arrêta aux considérations suivantes : « L'état de l'Europe depuis la paix de Ryswick, conclue l'année précédente, les désirs instants de

(1) Plenipotentia pro comite Kinsky, 13 janvier 1698.

(2) Litteræ regis Poloniæ ad pontif., 1 Aug. 1698., Ste B.

(3) Les pleins-pouvoirs du sultan pour le grand vesir, ceux du grand vesir aux deux plénipotentiaires et la déclaration de Kapuan sont du 15 moharrem 1110, du camp de Sofia. Ces trois pièces se trouvent aux archives de la maison impériale.

(1) Voyage du comte Zedlnicky du 21 août 1698.

(2) Litteræ regis Poloniæ Leopold ad pontif. et ad imperat., Ste B.

(3) Rapport de la conférence du 11 septembre sur la lettre du roi du 21 août, dans les archives de la maison impériale.

l'Espagne, de l'Angleterre et des États Généraux, réclamaient la fin des hostilités. La paix ne pouvait être établie sur un pied plus favorable que sur le maintien de l'état actuel de possession; car la loi des Turcs leur défend de restituer volontairement des villes et des lieux où déjà la profession de l'Islam a été proclamée. Venise et la Pologne n'avaient rien perdu par la guerre; elles avaient même gagné toutes deux quelques portions de territoire. L'empereur avait poussé les hostilités avec la plus grande vigueur, tandis que la Pologne avait écouté les propositions faites par l'entremise du chan tatare, avec des pensées de paix séparée. Au reste la parole donnée même à un ennemi, devait être tenue, et l'on ne pouvait plus maintenant la retirer. » Les Turcs fesant des objections contre Vienne et Debreczin, et même contre Slankamen, où les ministres de l'empereur proposaient ensuite de transférer le congrès, et, ne voulant se réunir pour les conférences que dans un lieu en deçà du Danube, les deux partis finirent par adopter Carlowicz, situé sur la rive droite du fleuve, au-dessous de Peterwardein. Le premier septembre, Kinsky écrivit aux médiateurs Paget et Colier que les plénipotentiaires impériaux partiraient pour Carlowicz vers le milieu du mois. Les représentants de la cour de Vienne étaient le président du conseil aulique, Wolfgang, comte d'Œttingen, et le vaguemestre général comte de Schlick; on leur adjoignit comme conseiller d'ambassade et commissaire pour la future délimitation des frontières, le colonel comte Marsigli; on leur donna le conseiller de guerre Til pour rédiger les protocoles, et Talman comme interprète. L'ambassadeur de Venise fut le cavaliere Ruzzini, celui de Pologne, Malachowski, que le roi s'était enfin décidé à nommer. Procop Boganoviz Wostinitzinow arriva revêtu des pouvoirs du czar de Russie. Ruzzini, au moment de partir de Vienne, demanda qu'il fût enjoint aux représentants de l'empereur d'agir de concert avec lui, et que l'on convînt surtout de ne pas perdre un instant de vue la religion, le commerce et la sécurité des frontières. Il lui fut répondu que la rédaction des articles du traité était laissée aux plénipotentiaires, que la base était le maintien de l'état actuel de possession, et que la discussion des points relatifs au commerce viendrait plus à propos après que la paix serait arrêtée. Les cinq négociateurs partirent en septembre, et le 14 octobre, le comte d'Œttingen, le comte de Schlick et le cavaliere Ruzzini arrivèrent à Futtak, au-dessus de Peterwardein; Malachowski et Procop Boganoviz Wostinitzinow, qui par un malentendu avaient poussé plus loin, allèrent jusqu'à Peterwardein. Deux jours après, le secrétaire de la légation anglaise apporta la nouvelle que Paget, Colier et les négociateurs ottomans étaient à Belgrad, que déjà l'armistice avait été proclamé pour le territoire sur lequel allaient s'engager les conférences. En conséquence, le 19 octobre, une suspension d'armes fut publiée à Peterwardein, sur la flottille et dans le camp de Kobila pour le Danube et la Save, et les cantons situés entre ces deux rivières, depuis Semlin jusqu'à Illock, et pour le pays depuis Belgrad jusqu'à l'embouchure de la Bossut dans la Save. Le même jour, Paget et Colier passèrent la Save, et comme les Turcs ne devaient arriver que trois jours plus tard à Slankamen, on se mit toujours en route pour Carlowicz, où les ambassadeurs de Vienne, de Pologne et de Venise se trouvèrent le 23; le représentant de la Porte y fut rendu le lendemain.

La paix de Carlowicz, conclue entre les Turcs et les puissances chrétiennes, marque une époque si éclatante de gloire pour les chrétiens, de décadence pour l'empire ottoman, elle a une si haute importance historique, que tout ce qui s'y rapporte mérite d'être exposé avec détail. La Porte a subi depuis des conditions plus humiliantes, mais le traité de Carlowicz est le plus grand triomphe qu'aient obtenu les chrétiens: il mit fin à une guerre qui durait depuis seize ans et assura à l'Autriche la possession de la Transylvanie et de la Hongrie tout entière, comme à la république de Venise celle de la Morée et de la Dalmatie, et ces contrées se trouvèrent ainsi arrachées à la domination ottomane; le traité de Carlowicz est mémorable encore, parce qu'alors les Turcs reconnurent pour la première fois et acceptèrent la médiation de deux puissances européennes. Jamais les Ottomans n'étaient entrés non plus en conférence avec tant de

plénipotentiaires européens, jamais une paix conclue avec les Ottomans n'eut de plus heureux résultats pour la tranquillité de l'Europe et de la chrétienté. Avant l'arrivée à Carlowicz, les envoyés russe et polonais avaient demandé à être logés selon le rang de leurs souverains; on leur répondit que les ingénieurs envoyés sur les lieux n'avaient d'autre mission que de préparer les logements pour les plénipotentiaires de la cour de Vienne, que chacun était libre de s'établir où il lui conviendrait le mieux, qu'il n'y avait aucune distinction entre les quartiers. L'envoyé russe prit son logement à la droite de l'ambassade impériale et chassa l'agent polonais qui avait choisi cette place pour l'ambassadeur de Pologne, moins prompt que Wostnitzinow à se rendre au lieu des conférences. Malachowski se montra irrité de cette insulte et ne voulut point mettre pied à terre avant d'avoir obtenu satisfaction. Sur quelques observations des médiateurs, une nouvelle disposition fut adoptée pour le campement des négociateurs : l'on traça un carré dont chaque côté dût être occupé par l'ambassade de l'une des quatre puissances alliées; le centre était réservé au corps de garde; au-delà de Carlowicz étaient dressées les tentes des Ottomans; dans l'espace compris entre les deux camps se trouvait la salle des conférences, aux deux côtés de laquelle s'étaient établis les représentants de l'Angleterre et de la Hollande, puissances médiatrices. L'édifice où devaient se tenir les conférences, construit en planches, renfermait quatre chambres, dont trois à la suite l'une de l'autre; celles des extrémités, regardant les deux camps opposés des parties contractantes, servaient aux réunions particulières des négociateurs chrétiens ou ottomans; celle du milieu était réservée aux conférences; dans la quatrième chambre, établie tout contre la salle des conférences, se retiraient les médiateurs. Il fut décidé que le dernier venu serait visité par tous ceux qui l'avaient précédé : en conséquence les envoyés russe et polonais rendirent visite aux négociateurs impériaux moins empressés qu'eux, et les ambassadeurs de l'empereur allèrent complimenter les représentants des puissances médiatrices, qui arrivèrent les derniers. Les médiateurs commencèrent par envoyer leurs pouvoirs aux ambassadeurs, puis les représentants des puissances chrétiennes et de la Porte remirent les leurs aux médiateurs, qui en firent l'échange. Il fallut de longues instances de la part des Autrichiens pour décider l'envoyé russe à se conformer à la conduite de ses collègues; car il ne voulait ni reconnaître les médiateurs, ni adopter la base de la paix, si Kertsch n'était pas cédé au czar. Après quelques débats sur la teneur des pouvoirs des impériaux et sur les prétentions de Maurocordato à être traité en plénipotentiaire et en conseiller intime, on rédigea une convention qui supprimait complétement le cérémonial pour les visites à venir; on stipula en outre que chacune des puissances négociatrices serait libre de conclure des traités séparés et de déposer ses pouvoirs entre les mains des médiateurs. Trois jours après l'échange des pouvoirs, les plénipotentiaires de l'empereur, de Venise et de la Pologne, remirent leurs propositions aux médiateurs, qui ensuite présentèrent aux deux parties le règlement fixé d'un commun accord : alors les plénipotentiaires turcs reproduisirent leur première demande qui parut fort étrange, car elle tendait à replacer la Transylvanie dans son ancien état, sous un prince particulier rattaché à la suzeraineté turque; voyant cette prétention repoussée sans aucune discussion, ils proposèrent de laisser la Transylvanie à l'empereur, qui pour cela paierait annuellement une somme à la Porte. De pareilles prétentions parurent si exorbitantes, que les impériaux prièrent les médiateurs de sonder les Turcs pour savoir s'ils songeaient sérieusement à traiter; de son côté, l'ambassadeur russe aurait voulu s'entendre avec les Turcs sans l'intervention des médiateurs qu'il ne reconnaissait point. L'ambassadeur Anglais rassura les plénipotentiaires impériaux en protestant de la sincérité des Turcs et de la ferme résolution des puissances médiatrices à offrir d'une main la paix, de l'autre la guerre (1). On voit que déjà les cours de Russie et d'Angleterre connaissaient la meilleure ma-

(1) Protocole de la paix de Carlowicz, dans la Ste E.

nière de traiter avec les Turcs. Enfin, sur la déclaration solennelle des plénipotentiaires turcs, qu'à l'avenir ils n'insisteraient plus sur la cession de la Transylvanie, de la part de l'empereur, ni sur le présent en argent réclamé au nom de la Porte pour l'abandon de cette principauté, les négociations furent ouvertes le 13 novembre 1698. A une longue table étaient assis d'un côté les plénipotentiaires impériaux avec l'envoyé russe, de l'autre les deux négociateurs de la Porte; aux deux extrémités se tenaient les envoyés d'Angleterre et de Hollande. Après les compliments et les félicitations d'usage, après les protestations réciproques sur le but et la pensée de leur réunion, les négociateurs convinrent de se mettre à l'œuvre en partant des bases arrêtées, de fixer d'abord un peu vaguement les nouvelles frontières de chaque État, et de renvoyer les détails de la délimitation précise à la fin du congrès. Le comte Schlick fit observer] préalablement qu'il y avait deux sortes de frontières, les unes tracées par la nature, les autres conventionnelles; il proposa d'abord d'arrêter les premières. Dans cette première conférence, on convint de suivre attentivement sur la carte la ligne des frontières en commençant par la Transylvanie, de se laisser guider par les sinuosités du Danube et de la Save jusqu'à l'Unna, de fixer les limites de la Transylvanie, du Banat, du territoire de Temesvar, et des cantons situés entre la Theisz et le Danube ainsi que de la Croatie. Cette opération fut faite dans les conférences tenues les 13, 14, 15, 16 novembre, et l'on s'entendit sur quatre articles, dont le premier attribuait à l'empereur la Transylvanie avec ses frontières naturelles, depuis la Podolie jusqu'à la Valachie, et le second assurait aux Turcs le territoire entre la Theisz et la Maros; là se présentait naturellement l'application de l'*uti possidetis*, relativement à l'évacuation ou à la destruction de quelques postes. Les Turcs interprétèrent à la vérité cette clause comme étant établie en leur faveur; mais les troupes impériales occupant autant de points au centre du Banat que les Polonais en tenaient dans la Moldavie, et les Turcs au-delà de l'Unna, cette dérogation à la lettre rigoureuse de l'*uti possidetis* devenait absolument nécessaire si l'on n'avait pour but commun que de fixer une limite plus certaine entre les possessions des parties. Quand les Turcs demandèrent l'évacuation et la destruction de Lugos et de Karansebes, qui dépendaient du Banat, mais se trouvaient en la possession des impériaux, Schlick voulut que cette question fût remise après la fixation des frontières; Maurocordato soutint que la délimitation et la possession étaient inséparables et devaient être traitées simultanément. Après quelques difficultés, les négociateurs autrichiens consentirent à la destruction des fortifications de Karansebes, Lugos, Lippa, Csanad, du petit Kanitscha, de Becse, Becskerek, toutes élevées dans le Banat. L'on parla de transformer en désert le territoire turc le long de la Theisz, afin de mieux garantir la frontière; mais les Turcs repoussèrent une pareille proposition, contraire à leur loi qui leur recommandait de peupler et non pas de dépeupler : après quelques débats, la jouissance de l'eau, des moulins et de la navigation de la Theisz et de la Maros fut accordée aux Turcs. Jusqu'alors la délimitation s'était présentée d'elle-même au moyen des montagnes et des rivières; mais dans le Syrmium, occupé en partie par les impériaux, en partie par les Turcs, il fallut tracer une ligne conventionnelle qui ne présentait pas la moindre séparation apparente et qui fut marquée par une suite de fossés ou de poteaux depuis le confluent de la Theisz et du Danube jusqu'à l'embouchure de la Bossut dans la Save (1). A partir de la jonction de la Bossut avec la Save, cette dernière rivière commençait à former une frontière naturelle qui fut continuée ensuite par l'Unna, à la condition que les impériaux évacueraient tous les châteaux dont ils étaient en possession en-deçà de cette rivière. Venaient maintenant les questions relatives aux prisonniers, aux irruptions sur les territoires des puissances voisines, aux brigands, aux rebelles, à la religion, au commerce, à la confirmation des anciennes capitulations, à la durée de la paix, aux frais des ambassades, au sort de Tœkœli; mais Maurocordato proposa maintenant de conférer préalable-

(1) Art. IV de la paix de Carlowicz.

ment avec les Vénitiens, parce que Venise avait adhéré la première des trois autres puissances belligérantes à la base adoptée pour la paix, et parce que la frontière, tracée par les plénipotentiaires, conduisait aux limites du territoire vénitien. Les 17 et 18 novembre, Maurocordato et le reis-efendi Rami s'abouchèrent donc avec le cavaliere Ruzzini, mais on ne put s'entendre : les Turcs demandaient la destruction des ouvrages de Lépante, l'évacuation des détroits de Morée et de Prevesa, et insistèrent obstinément sur ces points que la république déclara ne pouvoir accorder en aucune façon. La première conférence, tenue avec l'ambassadeur russe le 19 novembre, n'amena pas plus de résultat ; car les Turcs demandaient l'évacuation et la destruction d'Assow, ainsi que la possession des îles à l'embouchure du Dnieper, et le plénipotentiaire du czar exigeait Kertsch. Quand, le 21, les négociateurs ottomans se retrouvèrent en face des plénipotentiaires impériaux, il fut question surtout des intérêts de Venise, que ces derniers appuyèrent fortement. Se rattachant à la base de l'état actuel de possession, Venise voulait avec la Morée, l'isthme de Corinthe et le territoire s'étendant par-delà les montagnes du continent ; la Porte ne consentait à céder que la Morée et Corinthe, mais prétendait retenir l'isthme ; si Venise trouvait que sa frontière n'était pas assez assurée de ce côté, elle pouvait couper l'isthme, et ce travail n'emploierait pas plus de trois mois. L'après-midi du même jour, s'engagea la première conférence avec le représentant du roi de Pologne : les Turcs exigeaient l'évacuation de Caminiec et les Polonais insistaient sur la conservation des points occupés en Moldavie ; il ne pouvait y avoir de rapprochement. Dans la seconde conférence avec l'ambassadeur russe, celui-ci finit par déclarer que, vu l'impossibilité d'arriver à un accommodement, il offrait un armistice [22 novembre]. Dans la réunion du 23 novembre entre les Ottomans et les Autrichiens, à l'article tout récemment arrêté l'on ajouta l'évacuation des châteaux en-deçà de l'Unna. La troisième conférence avec Rizzini et la deuxième avec Malachowseki, furent tout aussi infructueuses que les précédentes [24 et 25 novembre. L'ambassadeur polonais offrit la cession de deux couvents sur cinq en Moldavie, car son maître voulait conserver les trois autres pour avoir un pied dans le pays : une telle naïveté provoqua le rire des Turcs. Une nouvelle entrevue avec les Autrichiens, le 26 novembre, amena l'adoption d'articles concernant le droit de réparer les fortifications existantes, la répression des courses sur les territoires des puissances voisines, l'abandon des rebelles, la commission d'indemnité pour les discussions sur les frontières, les frais d'ambassades, la durée de la paix fixée à vingt-cinq années, la commission de délimitation, l'échange des ratifications : la paix se trouva donc arrêtée dans ses points essentiels. Dans la quinzième conférence du 29 novembre, l'on s'occupa du rang que devraient avoir les ambassadeurs que la Porte et la cour de Vienne s'adresseraient mutuellement ; car après la prise de Vasvar, la Porte n'avait envoyé à Vienne qu'un muteferrika, inférieur par conséquent au général comte Leslie, envoyé par l'empereur à Constantinople ; à cette occasion, Maurocordato prétendit que les muteferrikas occupaient une position élevée, puisque la plupart étaient des petits-fils de sultanes. Quant aux prisonniers, il fut arrêté que ceux qui étaient au pouvoir des gouvernements seraient mis en liberté, et que ceux qui se trouvaient en la possession de particuliers seraient rachetés moyennant une rançon modérée. Dans la conférence du 1er décembre, le comte Schlick parla en faveur des Trinitaires voués à la noble mission de délivrer les captifs, des Franciscains qui réclamaient l'antique possession du saint Sépulcre, des jésuites de Chios et de la religion en général ; Maurocordato dit qu'il ne connaissait ni Trinitaires, ni Franciscains, ni Jésuites. Toutefois, l'on rédigea sur la protection de la religion et des religieux un article conforme aux anciennes capitulations, aux chatti-schérifs et aux fermans antérieurs ; quant au saint Sépulcre, dit Maurocordato, ce point devait être réservé pour le moment où un ambassadeur extraordinaire solliciterait la bienveillance du sultan à Constantinople. La liberté du commerce fut stipulée selon l'esprit des capitulations précédentes. Le comte Schlick, plaidant la

cause des alliés de son maître, demanda l'abandon de la Morée au profit de Venise, avec les frontières de l'état actuel de possession, la renonciation des Turcs à toute réclamation sur Assow, et la cession de Caminiec à la Pologne. La troisième conférence du 2 décembre avec l'envoyé russe n'amena encore aucun résultat; le lendemain, les Turcs se décidèrent à céder Caminiec à la Pologne. Le 4, les Autrichiens se consacrèrent entièrement à la défense de leurs alliés; le ministre polonais débattit encore une fois les intérêts de son maître avec l'envoyé russe; deux essais d'accommodement furent encore tentés inutilement. Dans la cinquième conférence avec Malachowski, il ne s'agit que de collationner les textes turc et latin du traité projeté avec la Pologne. Le 10 décembre, l'envoyé russe produisit dans le protocole l'offre d'une trêve de deux ans, afin que la paix pût être menée à une conclusion meilleure, soit par la médiation des puissances maritimes, soit par l'entremise du chan tatare. Le 18, les Turcs voulurent qu'un procès-verbal fut rédigé de cette offre, mais Wostinitzinow prétendit le 19 que chaque partie devait rédiger son acte pour soi, et qu'ensuite on ferait la comparaison. Ainsi se trouvaient à peu près fixés les points principaux pour un accommodement avec la Pologne et la Russie; restaient donc les intérêts de Venise, sur lesquels les Turcs ne purent encore s'entendre, le 22 décembre, avec les Autrichiens. Le 30 décembre, on fit çà et là quelques changements de mots au traité entre la Porte et l'Empire, les articles furent disposés dans un autre ordre. Le 31 décembre, débats toujours aussi stériles entre l'envoyé de Venise et les plénipotentiaires de la Porte : la république exigeait les montagnes au-delà de l'isthme de Corinthe; les Turcs prétendaient bien retenir ces montagnes, et même ne pas céder un pouce de terrain au-delà du rempart de l'Hexamilon. Le I[er] janvier 1699, le comte Schlick aborda la question épineuse de Tœkœli, de son épouse et de ses adhérents, et déclara que d'après l'engagement contracté par les plénipotentiaires turcs de tenir cet agitateur loin des frontières et de toute influence, l'empereur dans sa clémence souveraine voulait bien ne pas insister sur l'extradition du coupable, daignait même restituer à la comtesse son douaire en capital et intérêts; mais que les complices de la rébellion ne devraient jamais rentrer dans les états impériaux : la discussion fut réservée à un autre temps. Les plénipotentiaires ottomans, fatigués des rigueurs de la saison, voulaient absolument en finir; Marsigli partit en courrier pour aller porter à l'empereur le résultat des négociations poursuivies jusqu'alors. La conférence la plus longue et la plus difficile fut celle dans laquelle les Autrichiens s'adjoignirent le cavaliere Ruzzini, le 4 janvier pour traiter des intérêts de la république. Le 5 janvier, l'ambassadeur vénitien voulait absolument avoir l'isthme entier qui réunit la Morée au continent, prétendant qu'il ne connaissait pas l'Hexamilon; les Turcs n'étaient pas moins obstinés dans leur refus. En vain les médiateurs et même les plénipotentiaires impériaux conseillèrent à Ruzzini de se relâcher un peu de ses prétentions; il y persista d'une manière absolue. La conférence s'étant ouverte de onze heures à une heure après midi, les Autrichiens et les représentants des puissances médiatrices se retirèrent dans leurs chambres respectives pour se reposer un peu; au bout d'un quart d'heure on se rassembla de nouveau, et Ruzzini céda enfin, prétendant qu'il jouait sa tête : aussitôt l'article fut rédigé. L'on passa maintenant à Lépante, dont les Turcs demandaient l'évacuation. Là encore, la lutte fut aussi acharnée : Ruzzini finit encore par accorder ce point, sous la condition que les fortifications ne seraient jamais relevées. Les Turcs ne se trouvèrent pas satisfaits; ils voulaient de plus que l'on rasât les châteaux du détroit, élevés sur la côte de Morée, et qu'on leur abandonnât Lépante sans réserve; Ruzzini ne voulut rien entendre à ce sujet : « Alors, dit Maurocordato, que Venise nous cède Gabella ou une autre place en Dalmatie, Castelnuovo, ou Knin, ou Sign. » Des heures s'écoulèrent sans que la discussion avançât; le comte Schlick ne pouvait contenir son impatience; les débats se ranimaient toujours et l'on ne pouvait s'entendre sur rien; enfin, à huit heures du soir on se sépara. Il y eut une suspension de six jours aux négociations, qui furent reprises le 10 janvier. Dans la troisième conférence,

les plénipotentiaires turcs et impériaux proposèrent qu'un terme de cinq à seize jours fût fixé pour la fin du congrès ; tous les fondés de pouvoir, pressés par leurs instructions autant que par les rigueurs de l'hiver, se réunirent pour signer un acte par lequel ils s'engageaient à attendre encore seize jours ; durant ce délai, la paix serait conclue avec Venise, soit par les ambassadeurs, soit par les médiateurs ; ou bien l'on arrêterait seulement une trêve, et la république serait libre de traiter ensuite séparément comme elle l'entendrait.

Les ministres impériaux employèrent les seize jours accordés à préciser les termes de leur traité, à déterminer quelques points restés encore indécis. Ainsi ils revinrent encore au saint Sépulcre ; mais les plénipotentiaires ne voulurent pas s'occuper de cette question, qui n'avait jamais été discutée dans les négociations des traités précédents. On fixa le délai de rigueur pour l'échange des actes et l'envoi d'ambassades extraordinaires. Le 15 janvier, les plénipotentiaires turcs proposèrent d'ajouter à l'article relatif à la Transylvanie un paragraphe concernant Hélène Zrinyi, épouse de Tœkœli, qui l'autorisait à jouir où il lui plairait de la dot dont la propriété lui avait été assurée lors de la capitulation de Munkacs. Les négociateurs impériaux, qui plusieurs fois déjà avaient élevé des objections contre la rédaction latine de Maurocordato, biffèrent les termes qui leur déplaisaient dans cette addition ; de sorte que la comtesse fut tout simplement assurée du recouvrement de sa dot et de la liberté d'aller rejoindre son époux. Dans les trois conférences des 19, 22 et 23 janvier, l'on travailla très-activement à régler les intérêts de Venise, mais sans la participation du cavaliere Ruzzini ; on voulait en finir avant l'expiration du délai fixé : l'on s'occupa surtout de la frontière de Dalmatie, du territoire à rattacher à chacune des forteresses laissées en la possession de Venise, des golfes d'Angora et de Lépante, dont la navigation serait commune aux deux parties, des îles de l'Archipel qui seraient laissées aux mains qui les tenaient avant la guerre. Les Turcs ne voulaient pas renoncer au tribut de Zante ; il fut pourtant supprimé. Les plénipotentiaires ottomans consentaient bien à céder aux Vénitiens tout le territoire nécessaire pour relier les places restées à la république en Dalmatie ; mais en ce cas le pays au-delà de la Narenta, à partir de Gabella ou Ciclut jusqu'à Castelnuovo, demeurerait à la Porte, parce qu'il rattachait Raguse aux états de l'empire ottoman, dont les troupes s'y étaient maintenues au moyen de Vidosca et d'autres places. Ainsi fut terminé le traité avec Venise, rédigé en seize articles ; le premier, concernant les délimitations de la Morée par l'Hexamilon, fut seul arrêté avec l'agrément de l'ambassadeur vénitien ; pour les quinze autres articles, l'accord se fit au moyen des médiateurs et des plénipotentiaires impériaux. Ainsi se décidèrent l'évacuation de Lépante, la destruction des châteaux sur le détroit et des ouvrages de Prevesa, l'état de possession des îles de l'Archipel comme avant la guerre, la suppression de la pension levée sur Zante, la délimitation de la Dalmatie, à partir de Knin, par Verlico, Sign, Delovar, Zadvar, Vergorac, Ciclut, la jonction du territoire ottoman avec celui de Raguse, la fixation des limites du côté de Cattaro, le châtiment des perturbateurs de la paix, la liberté mutuelle de réparer les places subsistantes, l'échange des prisonniers, la trêve pour le cas où l'ambassadeur vénitien au jour fixé pour la signature n'aurait encore reçu aucune autorisation à cet effet. Deux jours avant la signature des traités, l'envoyé russe souscrivit la trêve dont il était convenu avec les ottomans. Le 26 janvier enfin, à dix heures, tous les plénipotentiaires à l'exception de celui de Venise, se rendirent en grande pompe au lieu des conférences. La lecture fut donnée des trois traités de la Porte avec l'empereur, la Pologne et Venise ; puis on attendit jusqu'à midi moins un quart par déférence pour le reis-efendi Rami, qui avait calculé que de longtemps il n'y aurait une conjonction d'astres aussi heureuse qu'en ce moment. Aussitôt qu'il fut arrivé, les signatures s'apposèrent aux trois traités ; puis les portes de la salle s'ouvrirent vers les quatres points cardinaux, afin que chacun pût approcher et se convaincre que la paix était définitivement conclue, et que l'heureuse nouvelle se répandît dans toutes les directions. Des courriers furent expédiés à Vienne, en Angleterre, en Pologne

à Venise ; les ambassadeurs se donnèrent le baiser de paix. Les salves d'artillerie furent répétées par les canons de Peterwardein et de Belgrad.

Le traité de Carlowicz est le premier où il ne soit plus question de présents honorifiques, quoique dès la fin du siècle précédent eussent disparu ces stipulations qui obligeaient la cour de Vienne à payer annuellement des sommes auxquelles le sultan donnait le nom de tribut, et que l'empereur envoyait comme des présents ; néanmoins, dans les traités de Sitvatorok et de Vasvar, avaient été encore insérés des articles sur une contribution de 200,000 florins. Cette fois la tentative de la Porte pour obtenir une pension annuelle en indemnité de la possession de la Transylvanie ou de Zante échoua de la manière la plus complète ; la demande n'eut même pas les honneurs de la discussion. Venise confirma dans le délai de trente jours le traité signé en son nom. Des trois puissances chrétiennes contractantes, la république fit les plus grands sacrifices par la cession de Lépante, la destruction des châteaux du détroit et des fortifications de Prevesa ; mais elle resta maîtresse du Péloponèse et de toute la Dalmatie, à l'exception d'une langue de terre qui fut affectée à la réunion du territoire ottoman avec Raguse ; et tout le pays entre la Kerka et la Narenta, jusqu'aux montagnes qui séparent la Bosnie et l'Herzegouina de la Dalmatie, avec une ligne de sept forteresses reliées l'une à l'autre, au pied de ces montagnes, demeurèrent en la possession de Venise ; c'était une puissante barrière qui interdisait aux habitants de la Bosnie et d'Hersek l'usage des cours d'eau de la Dalmatie, l'abord des villes maritimes, et leur coupait la route de la mer ; en deçà de Raguse, les territoires de la république étaient défendus par les passes profondes de Cattaro, à l'entrée du golfe de Castelnuovo. Dans les conventions arrêtées par les plénipotentiaires impériaux pour Venise, tout ce qui ne concernait pas les possessions de territoire et les frontières n'avait pas excité fortement leur zèle. Quant à la Pologne, ce qu'elle obtint fut bien au-dessous de ses demandes, produites dix ans auparavant au congrès de Vienne. A la vérité elle recouvra Caminiec, et vit la Porte renoncer spontanément à toute prétention sur l'Ukraine et la Podolie ; sans doute, il ne fut plus question d'humiliants tributs à payer au chan tatare ; mais on ne soutint pas non plus l'indemnité de frais de guerre, ni la restitution du saint Sépulcre aux Latins, ni les faveurs particulières, dont les catholiques devaient jouir sous la protection polonaise. La durée de la paix n'était fixée à vingt-cinq années que dans l'acte passé entre la Porte et l'empereur ; cet article ne figurait pas dans la minute des traités avec Venise et la Pologne. Quant à la Russie, elle n'avait conclu qu'une trêve de deux années.

Considérée sous un point de vue plus élevé que celui de l'acquisition de territoire, la paix de Carlowicz est la plus remarquable de toutes celles qui eussent été jamais conclues jusqu'alors par les puissances européennes avec la Turquie : elle mit fin à la honte des prestations en argent, du tribut pour la Transylvanie, de la rente sur l'île de Zante, de la contribution payée au chan tatare ; pour la première fois la Porte reconnut comme principe de droit politique l'intervention sous forme de médiation de puissances européennes pour l'intérêt général.

Lorsque sous le grand Suleiman les forces de l'empire ottoman dans leur plus grande extension avaient heurté aux portes de Vienne, repoussées par les murailles de cette capitale, elles étaient encore retombées sur la Hongrie et la Transylvanie, qui restèrent cent quatre-vingt-dix ans sous l'oppression. Pour la seconde fois des flots de Turcs victorieux s'étaient roulés sous les remparts de la ville des Césars ; mais ils en avaient été refoulés, ensuite ils s'étaient retirés même de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Podolie, de l'Ukraine, de la Dalmatie et de la Morée, et la paix de Carlowicz les contint, du côté de la Pologne et de la Hongrie, dans les limites du Dniester, de la Save et de l'Unna. Cette paix proclama hautement la décadence de l'empire ottoman, qui, dans la période précédente, suspendue quelque temps par le bras de fer de Murad III et les remèdes sanglants du vieux Kœprili, ne put être arrêtée ensuite par la sagesse politique des grands vesirs de la famille de ce dernier, ni dérobée aux regards du monde par les nuées de soldats indisciplinés que

lançait la Porte dans sa détresse. Un siècle s'écoula entre la soumission de la Hongrie à l'effroyable oppression de la tyrannie turque, et l'établissement du nisami-dschedid par le sage et vertueux Mustafa-Kœprili, pour le soulagement des rajas. Un siècle passa encore avant que, sous le règne de Sélim III, cette nouvelle institution fût rappelée et mise en vigueur dans un cercle plus étendu. Si l'exemple du sage Kœprili, dans ses mesures d'humanité envers les sujets chrétiens, avait été suivi par les grands vesirs ses successeurs; si l'on eût appliqué réellement le système de réparation et d'équité par lui conçu, qui tendait à ramener l'ordre et l'économie dans l'administration publique, la douceur aurait prévenu la récente insurrection des Grecs, ou la force l'aurait facilement comprimée. Les idées du nisami-dschedid et l'intervention reconnue de puissances chrétiennes en qualité de médiatrices préparent immédiatement l'époque où nous allons entrer, qui nous montre l'histoire de l'empire ottoman rattachée plus intimement aux destinées de l'Europe.

LIVRE LXI.

L'HISTOIRE DES OTTOMANS DEVIENT PLUS HUMAINE. — HUSEIN KOEPRILI, RAMI, MAUROCORDATO, LE MUFTI. — DALTABAN ET LE KISLARAGA NESIR. — LE SULTAN RETOURNE A CONSTANTINOPLE. — AMBASSADE TURQUE A VIENNE. — AMBASSADEUR DE L'EMPEREUR. — ENVOYÉS DE POLOGNE, DE VENISE ET DE RUSSIE. — CONCLUSION D'UN TRAITÉ AVEC VENISE ET LA RUSSIE. — FERRIOL ET SUTTON. — ENVOYÉS DE RAGUSE ET DE GURIEL. — RAPPORTS AVEC LA PERSE ET AVEC MAROC. — EXPÉDITION CONTRE BASZRA. — CARAVANE DE PÈLERINS. — LA SURRE ET LE SCHÉRIF DE LA MECQUE. — LA PAIX RAMENÉE EN ÉGYPTE ET DANS LES ÉTATS BARBARESQUES. — LA KRIMÉE ET DEWLET-GIRAI. — INSTITUTIONS DE KOEPRILI. — LETTRE PASTORALE DU MUFTI. — CHUTE ET MORT DE KOEPRILI. — SAVANTS ET POËTES DE SON TEMPS. — DALTABAN GRAND VESIR. — RÈGLEMENT DES COSTUMES. — MESURES FINANCIÈRES. — HASAN LE FUGITIF PROSCRIT. — ARMÉNIENS PERSÉCUTÉS. — CONSTRUCTION DE FORTERESSES. — TROUBLES EN KRIMÉE. — SUPPLICE DE DALTABAN. — EXPÉDITION CONTRE LA GÉORGIE. — FIXATION DES FRONTIÈRES. — ADMINISTRATION DE RAMI. — BRANCOVAN CONFIRMÉ DANS LA QUALITÉ DE PRINCE DE VALACHIE. — FONCTIONNAIRES DE L'ÉTAT SOUMIS A LA BASTONNADE. — SEMENCES DE MÉCONTENTEMENT ET DE RÉVOLTE. — COMMENCEMENT ET PROGRÈS DE L'AGITATION, QUI FINIT PAR LE DÉTRÔNEMENT DE MUSTAFA II.

Enfin l'on peut respirer plus librement; les yeux ne sont plus frappés par des scènes continuelles de sang et de carnage. La période où nous allons entrer offre bien encore deux renversements de souverains, amenés par la révolte, mais ces deux catastrophes ne sont pas souillées par le meurtre des sultans abattus; il y a bien encore des guerres et quelques exécutions, mais la lumière perce peu à peu les ténèbres de la barbarie, et l'on ne verra pas se reproduire les actes de cruauté de Murad IV, ou l'anarchie de la soldatesque sous laquelle gémit la minorité de Mohammed IV, ni les coups de la politique impitoyable du vieux Kœprili. La rudesse farouche des Turcs est adoucie par le frottement avec l'Ouest; la politique et la civilisation européennes répandent un esprit de douceur qui pénètre la grossière écorce dont les races asiatiques sont encore enveloppées; les sentiments deviennent plus humains, les mœurs perdent leur âpreté, les intelligences s'éclairent, une nouvelle vie s'éveille dans l'empire ottoman, ainsi que deux siècles et demi auparavant l'Europe avait reçu un vaste ébranlement par la découverte de l'imprimerie. Si les bases de l'édifice politique, les institutions militaires d'Urchan et de Murad I, le kanunname de Mohammed II, de Suleiman-le-Législateur, d'Ahmed I et de Mohammed sont encore debout, on y fait des additions, et les annales ottomanes révèlent des changements intérieurs, des modifications dans les institutions, dont on n'avait pas trouvé la moindre trace dans les temps antérieurs. Quoique depuis des siècles on cite la fixité des principes et des mœurs de l'Orient en opposition avec la mobilité occidentale, ce n'est là qu'une immutabilité apparente : car dans la nature et dans l'histoire il n'y a rien d'immobile. Les étoiles fixes sont restées au même point pour l'œil de l'homme pendant des milliers d'années, et pourtant elles marchent à l'accomplissement de leur grande période dans le système du monde; ainsi les mœurs et la

civilisation suivent un mouvement réel en Orient, déterminé au moins par une réaction des agitations de l'Occident. Les Chinois eux-mêmes, malgré leur grande muraille, sont attaqués par la civilisation européenne, qui pénètre dans le céleste empire au moyen du commerce maritime, et les Juifs se fondent peu à peu dans les communautés chrétiennes. Résister à ce progrès, c'est se vouer au destin des Maures d'Espagne et des enfants d'Israel. Il y a une grande différence entre le musulman sujet des chrétiens, et le sort qu'il fait subir aux enfants du Christ quand il est leur maître. L'empire russe compte plus de quatre millions et demi de sujets mahométans, l'Angleterre en réunit le double dans l'Inde; les états d'Astrachan et de Krimée ont été incorporés à la Russie, les royaumes de Baber et de Tipu-Saib ont été absorbés dans les vastes possessions anglaises; les murs du Kremlin renferment les symboles de la souveraineté des chans tatares d'Astrachan et de Krimée, qui ne réveillent aucun sentiment d'hostilité; dans l'hôtel de la compagnie des Indes, à Londres, les couronnes et les diadèmes de Tipu-Saïb et des princes de Ceylan sont exposés comme des objets auxquels ne se rattache plus aucune signification politique actuelle. L'intolérance impitoyable de l'Islam éclate dans sa loi et dans le gouvernement des princes qui la professent : l'histoire des chrétiens soumis à ces gouvernements n'est que le tableau des violences atroces de la tyrannie et de la dégradation dans l'esclavage. Tout récemment on s'est donné beaucoup de peine pour offrir les phases successives de la situation du peuple grec sous la domination turque; mais les événements rapportés sont aussi peu dignes de mémoire que les faits concernant les Arméniens sous le joug des ottomans ou des Persans. Les musulmans furent laissés dans une tout autre liberté de mouvement par les princes chrétiens qui les subjuguèrent. Quand la Krimée fut réunie à l'empire russe, tous les mahométans qui voulurent émigrer en eurent la faculté; il ne vint non plus à la pensée de personne d'expulser par la force les habitants du pays : une telle violence eût été aussi indigne de la tolérance chrétienne qu'opposée à la politique européenne. Autre chose est de soustraire les chrétiens au joug de fer des musulmans, autre chose est d'arracher de leurs foyers des populations qui peuvent invoquer une possession séculaire. Par l'effet irrésistible du temps, le dominateur mahométan n'a plus d'autre alternative que de renoncer à son pouvoir sur les chrétiens ou de l'exercer avec plus de douceur et de modération, suivant les conseils de l'intérêt et de la prudence. A la fin du dix-septième siècle, les sultans ottomans reconnaissaient déjà cette nécessité; c'est ce que prouve la première apparition du nisami-dschedid, dans la période où nous entrons. L'action de la politique européenne se fait plus vivement sentir par le moyen de la diplomatie; antérieurement il y avait bien des échanges d'ambassades, et, depuis le commencement du dix-septième siècle, des représentants des puissances maritimes résidaient auprès de la Porte, qui depuis long-temps recevait ceux de Venise et de la France. Des légations de l'Autriche et de la Pologne allaient et venaient fréquemment; mais les ambassadeurs envoyés par la Turquie en Europe à de longs intervalles apparaissaient dans les capitales des contrées de l'Occident comme des personnages étranges, qui restaient indifférents à ce qui les entourait. A partir du commencement du dix-huitième siècle seulement, les envoyés turcs rapportèrent dans leur patrie quelque teinte de la civilisation européenne; ce fut par les plénipotentiaires du traité de Carlovicz qu'un nouvel esprit émané de la diplomatie européenne passa dans les relations des Turcs, et dès-lors la politique ottomane se mêla intimement avec celle de l'Europe.

Avant de parler du traité russe, arrêté l'année qui suivit la paix signée à Carlovicz avec les trois autres puissances, de l'échange d'ambassades entre les parties contractantes, et du long repos qui s'étendit sur l'empire, il faut jeter un coup d'œil sur les divers personnages qui se partageaient alors le pouvoir; l'exposé des faits doit être précédé de la connaissance des hommes qui donnaient l'impulsion. La direction suprême était entre les mains de Kœprili-Amudschasade-Husein, formé aux affaires sous le grand vésirat de son oncle et de ses cousins, champion de la foi sous les murs de Vienne

avec Kara-Mustafa, puis commandant à Schehrsor, Amasia, aux Dardanelles, et enfin gouverneur de Belgrad; là il proposa au sultan de conduire les troupes à Wardein et combattit la marche sur Temesvar (1); le désastre de Zenta démontra la sagesse de son conseil; et, parvenu à la dignité suprême, à la place du grand vesir Elmas, il avait donné à l'empire la paix si nécessaire dont le maintien fut son principal objet. Libéral et généreux, ami des savants et des poètes, on le vit pour une kaszide laisser tomber de sa main 100 et 200 ducats (2). Il remettait annuellement 500 bourses aux scheichs de Constantinople, et faisait chaque jour distribuer mille aspres parmi les pauvres. Immédiatement à côté de lui se faisait remarquer par son intelligence et son activité le reis-efendi Rami, fils d'un manœuvre du faubourg d'Ejub, qui, après avoir gagné péniblement sa vie à la sueur de son front, fut reçu parmi les scribes et s'attacha au grand poète Nabi, qui était alors secrétaire du grand vesir Kara-Mustafa. Il rivalisa de talent poétique avec son patron, et le surpassa de beaucoup comme publiciste; en effet le recueil de ses écrits politiques est resté le modèle inattaquable du style clair, élégant et facile, convenable pour les considérations sur les affaires publiques. Quand Nabi fut appelé au poste de kiaja, Rami le remplaça comme secrétaire de Kara-Mustafa; après la mort de celui-ci, il devint beglikdschi ou sous-secrétaire d'état, référendaire du reis-efendi, puis reis-efendi lui-même, et en cette qualité, revêtu de pleins pouvoirs par la Porte, il avait signé avec l'interprète Maurocordato le traité de Carlovicz. Ce dernier, fils d'un marchand de soie de Chios et de Loxandra, fille du riche marchand de bœufs Scarlatos, avait pris le nom de son aïeul, de sorte que, dans les annales ottomanes et dans le diplôme de l'empereur Léopold, il est désigné comme fils de Scarlatos. Il avait achevé ses études à Padoue, où lui avait été conféré le grade de docteur en philosophie et en médecine; à Constantinople il avait été attaché comme professeur au collége de l'église patriarchale, et avait reçu la licence nécessaire pour exercer la médecine. En rendant des soins à Ahmed Kœprili, il gagna la confiance de ce grand vesir et succéda bientôt à Panajotti dans les fonctions d'interprète de la Porte; c'est en cette qualité qu'il se trouvait avec Kara-Mustafa dans le camp devant Vienne. Après la chute de Kara-Mustafa, persécuté par le grand vesir Kara-Ibrahim, il ne sauva sa tête qu'en sacrifiant toute sa fortune, et se vit remplacé par le renégat Sefer-Aga; réintégré bientôt après dans son emploi, après l'avénement de Suleiman II, il se rendit à Vienne avec Sulfikar-Efendi, plénipotentiaire de la Porte, et revint au bout de trois ans sans avoir obtenu aucun résultat dans sa mission. Dix ans plus tard, ses succès furent éclatants : à la paix de Carlovicz, il fut l'âme de toutes les négociations et donna l'impulsion à toute la politique extérieure de la Porte; aussi son gouvernement lui conféra le titre nouveau de conseiller privé et d'excellentissime, et l'empereur Léopold l'éleva au rang de comte. Sa puissante influence s'exerça, comme celle de son prédécesseur Panajotti, au profit de ses co-religionnaires, et favorisa les relations avec les puissances chrétiennes. Dévoué à trois Kœprili, il prit part à leurs sages et bienfaisantes mesures; il jouissait d'un grand crédit surtout auprès du dernier, avec lequel, joint à Rami, il forma une espèce de triumvirat uni dans l'intérêt d'une politique modérée, mais qui ne put se saisir exclusivement de tout le pouvoir et dut fléchir devant la domination du plus ambitieux et du plus funeste de tous les muftis, de Feisullah-Efendi.

Feisullah, fils de Mohammed, seid d'Erserum, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au seid Schemseddin-Tebrisi, ami et précepteur de Mewlana-Dschelaleddin, le grand poète mystique, était venu trente-trois ans auparavant d'Erserum à Constantinople avec le fameux scheich Wani, prédicateur d'une si rigoureuse orthodoxie à la cour de Mohammed IV; bientôt sa qualité de gendre de Wani le fit parvenir à une si haute considération qu'il obtint avec son maître accès auprès du sultan, puis la place de précepteur des princes Mustafa et Ahmed. Assez versé dans la science des lois, auteur

(1) Raschid, t. I, fol. [illegible].
(2) Ibid., fol. [illegible].

de plusieurs commentaires et de traités, mais poussé par une avidité de pouvoir et de domination bien supérieure encore à son savoir, dès le règne du sultan Ahmed II il s'éleva à la première dignité de la loi, dont il fut de nouveau revêtu sous le sultan Mustafa II, et c'est alors que s'établit sa domination. Il usa de son pouvoir sur le sultan, son élève, pour élever sa propre famille, au mépris de tous égards pour les plus dignes ulémas et de toutes les formes d'une antique institution. Peu satisfait d'avoir créé l'aîné de ses fils nakibul-eschraf, il demanda et obtint pour ce jeune homme non-seulement le titre et le rang de mufti, mais encore la survivance à la première dignité de la loi, qui fut garantie par un diplôme du sultan. Un autre de ses fils, Ahmed, fut élevé comme juge de Brusa au rang de grand juge d'Anatoli, dont le titre et les fonctions réelles furent conférés au troisième, Mustafa; un quatrième, Ibrahim-Efendi, devint précepteur du prince héréditaire Mahmud. L'oncle d'Ibrahim, Ahmed alla rendre la justice à la Mecque, et un autre parent encore, Esseid-Mohammeddede, fut nommé grand juge de Rumili; Abdullah-Beg, l'un des fils du troisième Kœprili, sans avoir rendu aucun service antérieur, sans être recommandé par aucun mérite, fut revêtu du caractère de vesir, non point à cause de sa parenté avec le premier ministre, mais parce qu'il était gendre du tout-puissant mufti. Parmi les paschas gouverneurs, son protégé Mustafa, surnommé Daltaban, était simple janitschare du village de Petritschik, près de Monastir, et ne savait ni lire, ni écrire; sous le grand vesir Kara-Ibrahim, il devint successivement premier planteur de tente, messager porteur des rapports, chambellan, aga des dschebedschis, puis des janitschares. Étant commandant de Babataghi et pascha à deux queues, il avait fait une irruption en Moldavie et s'était avancé jusque sous les murs de Soroka; mais il avait échoué dans le siége de cette ville comme dans sa tentative pour déterminer la Pologne à la paix. Devenu gouverneur d'Anatoli, ses nombreux actes d'oppression et de cruauté provoquèrent contre lui des accusations, et le grand vesir Elmas lui aurait fait subir la peine de mort qu'il méritait, si dès-lors le mufti Feisullah ne l'avait couvert de sa protection, de sorte que sa peine fut réduite au bannissement sur la frontière de Bosnie. Grâce à cet exil, il n'assista point au désastre de Zenta, et obtint de grands succès comme serasker de Bosnie: dans une campagne, il reprit vingt-quatre châteaux-forts en deçà et au-delà de la Save. Aussi, quand Ismaïl-Pascha, gouverneur de Bagdad, se trouva impuissant contre les Arabes rebelles de Baszra et de Kawarna, Daltaban fut nommé au gouvernement de Bagdad: il courba les Arabes sous son joug de fer, comme on le verra plus tard, mais outragea tous les droits de l'humanité par son atroce cruauté et son effroyable tyrannie. Il travailla de ses propres mains à la démolition de l'hôtel du consulat et de l'église des Français en cette ville, et donna le premier coup de pioche contre les murs. Une femme arabe ensuite ne voulant pas déclarer où était l'argent d'un scheich son mari, il lui fit déchirer le ventre par des serpents, puis ordonna de la jeter dans le Tigre. Le kiaja du grand vesir était alors Hasan, surnommé *le fugitif*, qui plus tard devait causer de si grands maux dans le poste de kaimakam; cette dernière place se trouvait occupée par un autre Hasan appelé *le gendre*, auquel avait été unie la sultane Chadischa, jadis fiancée du grand vesir Kara-Mustafa, et qui reçut plus tard le sceau de l'empire. Le tschausch-baschi Mustafa-Aga était le gendre du grand vesir Kara-Mustafa-Pascha, immolé par ordre du sultan. Le fils de cet infortuné, Ali-Beg, se poussa à l'aide de la protection du grand vesir actuel, son parent maternel, devint gouverneur de Candie et obtint la main de la princesse Rakije, fille du sultan régnant. Les sœurs de cette princesse, les sultanes Aische et Emine, âgées l'une de cinq et l'autre de six ans, furent fiancées aux gouverneurs de Damas et d'Erserum, Hasan et Nuuman-Pascha, et on leur assigna sur les contributions des tribus de Torghud et d'Tschik un revenu annuel de 60,000 piastres; mais comme Hasan-Pascha tomba bientôt dans la disgrâce, la main d'Aische fut donnée au silihdar Ali, pascha de Tschorli, qui devint plus tard favori du sultan et grand vesir. Alors Mezzomorto, le vainqueur des flottes vénitiennes, le conquérant de Chios, était kapudan-pascha, et la

place de kislaraga était occupée par Nesir, surnommé *le gaucher*, eunuque vaillant et actif, d'un cœur ardent et généreux, d'un esprit brillant et vif, adonné à la poésie, dont la bouche répandait des vers harmonieux, et dont la main s'ouvrait pour laisser tomber l'or sur le mérite ou l'infortune : tels étaient les hommes qui donnaient l'impulsion au gouvernement du sultan Mustafa.

Six mois étaient écoulés depuis la paix de Carlowicz, et le temps approchait où les ambassadeurs de l'empereur, de la Pologne, de Venise et de la Russie, devaient se rendre à Constantinople pour l'échange des ratifications des traités divers. Pour que leur réception se fit avec plus de pompe, il fut décidé que le sultan retournerait à Constantinople; à la fin d'août la cour quitta Andrinople et se mit en marche dans l'ordre accoutumé; le sultan, tout en se livrant au plaisir de la chasse à cheval, arriva au bout de treize jours à Siliwri (Selymbria) où le grand vesir et le mufti se rendirent en voiture. Dans le voisinage le grand vesir possédait une métairie, dans laquelle il reçut d'abord le sultan, puis le lendemain la sultane Validé; deux jours après, eut lieu de Daud-Pascha l'entrée solennelle dans la capitale [10 septembre].

Les ambassadeurs se succédaient maintenant, ce qui occupait beaucoup l'attention de la Porte et de la capitale. A Andrinople, déjà le premier envoyé polonais Stanislas Rzewuski, staroste de Chelm, avait emporté et reçu la ratification de la paix de Carlowicz [juin] et offert des présents. Puis s'était opérée l'évacuation de Cecora, Soroka en Moldavie, et de Caminiec. Sept cents voitures à quatre et six chevaux, fournies par les woiwodes de Moldavie et de Valachie, transportèrent cent quarante-huit canons de bronze et cent vingt-deux pièces de fer, avec vingt-trois obusiers de Caminiec au Dniester, sur lequel tout ce matériel fut embarqué avec la garnison, et conduit à Bender et à Akkerman. Immédiatement avant son départ d'Andrinople, le sultan avait nommé pour son ambassadeur extraordinaire à Vienne Ibrahim-Pascha, Génois de naissance, qui, après avoir été serviteur de Kara-Mustafa, au siége de Vienne, puis trésorier du grand vesir Kara-Ibrahim, et kiaja du grand vesir Ali-Pascha, avait défendu Caminiec contre les Polonais, Négrepont contre les Vénitiens, combattu les Russes sur la mer Noire, et maintenant gouvernait la Rumili, avec le titre de pascha à deux queues. Il fut chargé d'offrir à l'empereur une tente soutenue par des colonnettes à pommeaux d'or, et tendue à l'intérieur de satin multicolore, parsemé de fleurs en broderies; un panache de héron attaché par cinquante-deux diamants; un harnais complet garni de cinq cent trente-un diamants et trois cent trente-huit rubis, semés sur l'or et l'émail; une chaîne double en or allant de la selle au mors, et des boutons d'or; une sangle et des licous en or; une paire d'étriers en or, enrichis de cent vingt-huit diamants et de deux cent quatre rubis; une schabraque brodée d'or et de perles, avec des franges aussi garnies de perles; une masse d'armes sur laquelle étincelaient dix-sept rubis et vingt-cinq émeraudes, et dont la tête était d'or; elle était suspendue par un ruban de brocard rouge, semé d'émeraudes et de perles; une selle de velours rouge brodée de perles, avec une housse aussi de velours rouge brodé d'or, et une couverture écarlate; un autre harnais brillant d'émail azuré, de l'éclat de cent douze émeraudes, trois cent quatre-vingts rubis, avec le frontal, le mors et la chaîne, les étriers en vermeil, la sangle dorée; une massue artistement travaillée; une lourde schabraque en drap rouge, parsemée de cent vingt-six roses en argent et garnie de franges où pendait du corail, une housse brodée d'or et une couverture d'écarlate, aussi brodée d'or; une verge d'ambre de trois cent trois miskales (89 onces); vingt vessies de musc; trente bezoards; deux pièces d'un tissu d'or appliqué sur de la mousseline rouge; six pièces de lourde étoffe d'or, fabriquée à Constantinople; vingt-deux pièces de riches étoffes parsemées de fleurs; dix pièces de tissus de laine pour turbans; cent vingt pièces de la plus fine mousseline employée ordinairement à former les turbans des sultans; vingt pièces de mousseline rayée d'or; quatre grands tapis de Perse; quinze tapis turkmans brodés, sur lesquels on s'agenouille pour la prière; quinze chevaux; une chaîne d'argent pour retenir le cheval; un baquet en argent; dix housses

de Perse, brodées d'or; deux léopards attachés avec des chaînes d'argent. L'échange solennel de l'ambassadeur turc contre l'ambassadeur autrichien eut lieu à Slankamen (7 décembre 1699), où huit ans auparavant avaient été amoncelés tant de cadavres. L'ambassade turque ne comprenait pas moins de sept cents personnes, qui pour leurs équipages avaient neuf cents chevaux, chameaux et mulets. Le 31 janvier 1700, l'ambassadeur fit son entrée solennelle dans Vienne, conduit par le maréchal de la cour et par l'interprète.

La marche était ouverte par quatre voitures portant les présents, par les gardes-du-corps, les Délis et les Gounullus, par le grand étendard rouge avec les deux queues de cheval, les huit chevaux de selle de l'ambassadeur; Ibrahim Pascha lui-même était dans une voiture turque, tendue de drap rouge et traînée par quatre chevaux blancs dont les queues et les crinières étaient teintes en rouge avec du henna, suivant la coutume turque; en avant de la voiture étaient six laquais portant de courtes hallebardes, sur les côtés quatre joja-baschis (capitaines de janitschares) et quatre trabans armés de boucliers et de flèches; derrière étaient portés son fauteuil de campagne en velours rouge brodé d'or, et son turban recouvert de drap vert. Puis venaient le porte-épée, le gardien du sceau, le trésorier, le premier valet de chambre et d'autres serviteurs de sa maison; le porteur de vases avec l'aiguière et la cuvette, le cafetier avec la cafetière, le barbier avec le miroir et le rasoir, le gardien du linge avec la serviette, etc. La litière de l'ambassadeur était portée par deux chevaux; soixante janitschares, avec leurs longues carabines tournées vers la terre, escortaient les voitures où se trouvaient les présents; le kiaja et le grand chambellan avaient une baguette d'argent; le diwan-efendi et l'imam précédaient les trois étendards, le reste de la suite de l'ambassadeur et la musique turque, dont les cymbales, les trompettes, les tambours et les grosses caisses tatares assourdissaient les nombreux curieux accourus à ce spectacle.

Quatre mois avant l'arrivée de l'ambassadeur turc, l'envoyé extraordinaire, comte d'OEttingen, avait pris congé de l'empereur (26 septembre 1699). La suite de ce diplomate, qui avait joué le premier rôle aux conférences de Carlowicz, était moins nombreuse que celle d'Ibrahim; mais elle brillait par l'éclat des personnages qui la composaient. Il y avait quinze comtes cavaliers d'ambassade; entre les comtes de Collonitz et Breuner, marchait le fils de l'ambassadeur portant un étendard en étoffe d'argent, dont un côté représentait l'image de la Vierge d'Alt OEttingen, et l'autre les aigles doubles des armes de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, magnifiquement brodées; puis venaient les comtes Dietrichstein, de la Lippa, Swirby, Sprinzenstein, Louis Sinzendorf, Thun, Saur, Kuefstein, Nostiz, et entre les deux comtes Adolphe et Charles Sinzendorf, le duc Adolphe-Auguste de Holstein. Outre les officiers de sa maison, l'ambassadeur emmenait encore le capitaine du génie Jacques de Rauschdorf, Guillaume Ernest-Schmid d'Anhalt-Zerbst, que vingt ans plus tard nous verrons renégat, et l'abbé de Neresheim, qui a laissé une relation de cette ambassade. Après avoir obtenu son audience de l'empereur, le comte d'OEttingen quitta Vienne, et s'embarqua avec sa suite sur une flottille de quarante-deux bâtiments. Arrivé à Slankamen, il fut échangé avec l'ambassadeur turc, continua sa route et entra dans Constantinople, le 8 février 1700. Le 13, il fut reçu par le grand vesir, et trois jours après admis auprès du sultan. C'était un jour de diwan et de solde pour les troupes, auxquelles on distribua quinze cents bourses. Le comte offrit de la part de l'empereur de la vaisselle plate, des grilles de cheminées, des seaux pour faire rafraîchir les boissons, des flambeaux, des arrosoirs, des vases, des tasses à café, des coupes à sorbets, le tout en argent, des flacons dorés avec leurs chaînes, des encensoirs, des vases à fleurs, des lustres à miroirs, des montres, un réchaud en argent et une petite fontaine jaillissante, artistement travaillée, du poids de cent marcs. Il y avait pour la sultane Chaszeki un panier couvert tressé en fils d'or, un autre avec des anses d'or, un troisième en argent sans couvercle; une pendule à miroirs; une cassette de bijoux, ornée de pierreries; pour la Validé, une table à café, des vases à fleurs, dorés, ornés de feuillages

et d'émail ; deux branches de lustre, quatre corbeilles tressées en fil d'argent, et plusieurs autres objets d'or, pour le grand vesir et les six autres vesirs, pour le mufti et le reis efendi, des aiguières et des cuvettes d'argent et de vermeil, des seaux pour faire rafraîchir les boissons, des corbeilles couvertes, des encensoirs, des cassolettes, des flacons pour l'eau de rose, des montres et des pendules, des assiettes et des tasses, des flambeaux et des miroirs, des bureaux et des écritoires. Tous ces présents entraînèrent pour l'empereur une dépense de 93,757 florins. En outre, la cour de Vienne offrit à l'ambassadeur turc, quand il prit congé, des aiguières et des cuvettes d'argent, des théières et des cafetières, des tasses, des corbeilles, des coupes et des flambeaux, enfin des pièces de fin drap anglais.

Les instructions du comte d'Œttingen lui prescrivaient la remise des lettres de créance et des présents en audience solennelle, la délivrance des prisonniers, la poursuite des formalités nécessaires pour la fixation des frontières, la sollicitation des mesures pour la garantie du commerce et la sécurité des personnes, la protection des églises et des ecclésiastiques, la fixation du sort des hospodars de Moldavie et de Valachie, l'éloignement de Tœkœli des frontières et de Constantinople. Le comte Sinzendorf, qui avait été adjoint au comte d'Œttingen pour la délivrance des prisonniers, ne s'occupa point long-temps de ces soins, car il mourut le 25 mai ; ses restes furent envoyés à Vienne avec les captifs dont il avait brisé les fers.

Après la mort de Sinzendorf, à Vienne fut arrêtée avec l'ambassadeur ottoman Ibrahim une convention particulière en quatre articles, en vertu de laquelle l'article 12 de la paix de Carlowicz, concernant le rachat des prisonniers, fut étendu à tous les captifs enlevés des diverses parties des états de l'empereur, à quelque peuple, à quelque race qu'ils appartinssent, et même aux enfants nés dans les fers, des chrétiennes restées esclaves (2 juillet). Le comte d'Œttingen obtint à Constantinople trois firmans en faveur du commerce, de la protection des prêtres catholiques en général, et particulièrement de ceux qui étaient dans à Jérusalem. Le premier ne s'appuyait pas sur le traité de commerce conclu en 1617, par l'entremise du seigneur de Czernin, qui paraît même avoir été complètement oublié des deux parties au moment qui nous occupe, et dont l'existence était entièrement inconnue aux diplomates impériaux cent ans plus tard (1) ; il se référait à la paix de Vienne (2). Les deux ordonnances rendues pour la protection des prêtres catholiques et du couvent établi à Jérusalem en rappelaient deux autres de même genre obtenus par le comte de Leslie. La première tendait à préserver les prêtres catholiques de tout trouble dans l'exercice de leur culte, de la part des évêques grecs, serviens et bulgares, de toute extorsion (3). La troisième assurait aux catholiques à Jérusalem l'église de Saint-Jean, dans le quartier du nord, les sépultures de Sion, les couvents de Bethléem et de Nazareth avec leurs tombes et leurs jardins, les lieux saints de Ssafed, Ssaida et Ramla, la chapelle de la Sainte-Vierge, accordait la faculté de célébrer les fêtes accoutumées le dimanche des Rameaux, sur la montagne des Oliviers, et aux lieux de la naissance de saint Jean, de Joachim et de sainte Anne ; de recevoir les pèlerins dans leurs couvents à Jérusalem, à Damas, Bethléem, Nazareth, Ssaida, de relever les monuments en ruines, d'acheter pour leur nourriture des vivres sains et en bon état de conservation, et enfin défendait aux Grecs et aux Arméniens de les offenser en aucune manière. A son audience de congé, le 2 octobre, l'ambassadeur recommanda encore particulièrement au grand vesir le patriarche syrien d'Alep, les catholiques de Chios, les Ragusains, et le pressa de mettre bientôt fin à la délimitation des frontières du côté de Novi.

En même temps que le comte d'Œttingen, était arrivé aussi l'ambassadeur extraordinaire de Pologne qu'avait précédé de six mois le nonce Stanislas Rzewuski. C'était

(1) Il a été retrouvé par M. de Hammer, en 1808, dans [illegible].

(2) Translatio, cum originali collatæ copiæ diplomatis [illegible], dans les archives de la maison impériale.

(3) Translatio, cum originali collatæ copiæ diplomatis [illegible] communicatæ, a. 1700.

Raphael de Winiawa Leszczynski, petit trésorier de la couronne, père de Stanislas, qui plus tard devint roi. Il fit son entrée avec une suite de quatre à cinq cents personnes et déploya une pompe supérieure à tout ce que l'on avait vu jusqu'alors dans les cérémonies de ce genre. Il fut logé dans le palais d'Ibrahim-Pascha, près de l'Hippodrome. Il offrit au sultan des vases d'argent, des flambeaux, des horloges, des fontaines jaillissantes, le tout en argent, et des chiens de chasse. Malgré sa nombreuse suite, il n'obtint pas un accueil aussi honorable que l'ambassadeur impérial [5 mai 1700]; il n'osa paraître sous les yeux du sultan qu'avec cinq gentilshommes, tandis que seize comtes de la suite d'Œttingen furent admis dans la salle où siégeait le souverain. Œttingen resta pendant la séance assis sur le sofa même du diwan; Leszczynski n'eut qu'un tabouret recouvert de soie. Au repas donné à l'issue du diwan, il ne partagea pas avec l'ambassadeur impérial l'honneur du plat de poisson frit. Le représentant du roi de Pologne devait surtout s'occuper de faire nommer la commission pour la rectification des frontières, et pour cette opération le gouverneur polonais avait revêtu de pleins pouvoirs l'ambassadeur lui-même, le palatin de Podolie, François de Sas Dziedusycki, le staroste de Stszyca, Adam de Topor Tarto, le sénéchal de Podolie, l'historien de la paix de Carlowicz, Etienne de Junosza Humiecki. Après que ces points eurent été réglés, la Porte signifia à Leszczynski qu'il pouvait partir, attendu qu'il n'était pas d'usage d'accorder une audience de congé à tous les ambassadeurs. Mais Leszczynski répondit qu'il savait fort bien ce que prescrivait la coutume, à quels égards il pouvait prétendre, ce qui était dû à la dignité de son roi; qu'il se ferait écarteler à Constantinople (1), plutôt que de se résigner à un tel affront; alors l'audience de congé lui fut accordée [27 juillet].

L'ambassadeur de Venise, Lorenzo Soranzo, avait précédé de trois mois le comte d'Œttingen à Constantinople; à la nouvelle de son arrivée aux Dardanelles, deux galères avaient été envoyées au-devant de lui pour l'amener dans la capitale. Il fut logé à Galata, et le 14 novembre parut devant le sultan. Il obtint la confirmation de la paix signée provisoirement et sous quelques réserves à Carlowicz, et amena même la conclusion d'un acte bien plus étendu où furent insérées beaucoup d'autres stipulations de traités antérieurs, qui portèrent de seize à trente le nombre des articles arrêtés à Carlowicz.

La Russie n'avait arrêté à Carlowicz qu'une trêve de deux années. Pour fixer les situations et assurer définitivement des rapports pacifiques entre les deux Etats, l'envoyé russe Oukraintzow était venu à Constantinople avec un second plénipotentiaire; on les tint sous bonne garde, près de la porte de Sable, tant que durèrent les négociations. Ils se réunirent en conférences deux fois par semaine, dans le sérail de l'ancien grand vesir Kara-Mustafa, avec le reis-efendi Rami, et l'interprète de la porte Maurocordato. Les Russes voulaient que Ghasi-Kerman et Schahin-Kerman restassent au czar, ils demandaient la liberté du commerce, a délivrance des prisonniers, le libre exercice du culte et la faculté d'aller en pélerinage à Jérusalem. De leur côté les Turcs insistaient pour l'évacuation des places fortifiées qui leur avaient été enlevées. Après cinq mois de négociations, les plénipotentiaires russes reçurent par un courrier l'autorisation d'accorder la destruction des forteresses conquises; les Turcs n'en persévérèrent pas moins à réclamer leur évacuation, et ce fut seulement l'avis donné par le chan tatare d'un rassemblement de cent mille Russes, près d'Assow, qui détermina la signature de la paix pour trente années [13 juin 1700] (1). Le traité contenait quatorze articles : le second stipule la démolition de Toghan, Ghasi-Kerman, Schahin-Kerman, Nuszret-Kerman; le cinquième fixe la frontière à travers une solitude de douze lieues, d'Or vers Assow. Le sixième accorde dans le district entre Or et le château de Mejusch, aux Tatares comme aux Russes, le droit de chas-

(1) Diarium de Simpert, p. 264.

(1) Le traité est dans Raschid, t. 1, fol. 253-255.

ser, pêcher, élever des abeilles, abattre du bois, faire du sel; le septième attribue à la forteresse d'Assow une étendue de territoire de sept lieues dans la direction du Kuban, où les Noghaïs et les Tscherkesses doivent s'abstenir de toute vexation à l'égard des Russes et des Cosaques; le huitième interdit bien expressément aux Tatares de la Krimée toute irruption sur le territoire russe; le neuvième règle la délivrance des prisonniers; le dixième assure la liberté du commerce; le douzième garantit la tranquillité des pèlerins qui voudront se rendre à Jérusalem; le treizième, les priviléges des agents et des interprètes; le quatorzième décide l'envoi mutuel d'une ambassade extraordinaire dans le délai de six mois.

A l'occasion de l'audience qui devait être accordée auprès du sultan au nouvel ambassadeur français Ferriol, marquis d'Argental, il se passa l'un des faits les plus singuliers dans les annales de la diplomatie européenne. Ferriol, arrivé l'année précédente pour remplacer Châteauneuf, avait été présenté par son prédécesseur au grand vesir (5 janvier 1700). Quelques jours après il se rendit avec son cortége officiel au sérail, pour offrir au sultan les présents apportés de France. Tout alla pour le mieux, jusqu'au moment où l'ambassadeur, revêtu d'un kaftan parsemé de fleurs d'or, devait être introduit auprès du sultan. Alors le tschausch-baschi remarqua qu'une longue épée repoussait les plis du kaftan dont l'ambassadeur était couvert. Maurocordato représenta que cela était contraire à tous les usages depuis si long-temps observés, d'après lesquels nul être, quel qu'il fût, ne pouvait paraître armé devant le sultan. Ferriol mit la main sur son épée, en protestant que son roi seul pouvait la lui retirer. Le grand vesir lui fit signifier qu'il ne serait point admis à l'audience s'il ne déposait son épée. Ferriol prétendit que M. de Châteauneuf lui avait déclaré avoir été introduit avec la sienne. Le grand vesir répliqua qu'il n'en avait pas été ainsi, ou que l'épée avait été si petite que personne ne l'avait remarquée. L'aga des janitschares essaya en vain de ramener l'ambassadeur à la raison: « Vous êtes des sujets, s'écria Ferriol, et moi je suis le représentant d'un grand roi! » Les vesirs de la coupole, les kadiaskers épuisèrent inutilement leur éloquence pour changer la résolution de Ferriol. Les chambellans qui l'avaient saisi sous les bras pour l'introduire, suivant l'usage, essayèrent de lui soustraire la malencontreuse épée sans qu'il s'en aperçût; mais il les repousse avec les genoux et les coudes, se dégage et s'écrie, en se tournant vers Maurocordato: « Viole-t-on ainsi le droit des gens! sommes-nous amis ou ennemis? — Amis, répondit Maurocordato, mais on n'entre pas l'épée au côté. — Alors je n'entrerai pas, » s'écrie l'ambassadeur transporté de colère; et se débarrassant de son kaftan, il ordonne d'une voix retentissante aux personnes de sa suite revêtues de ce costume de le rejeter, et retourne à son palais. Le lendemain les présents lui furent renvoyés. Six mois après Ferriol se promenait dans un yacht, protégé, comme celui du sultan, par un parasol doublé de pourpre (1); le grand vesir lui fit dire, au nom du sultan, qu'il devait renoncer à la satisfaction de naviguer sur un yacht semblable, s'il ne voulait pas se faire couler à fond. Les rameurs, qui étaient des Turcs, reçurent chacun deux cents coups de bâton. La cour de France ne s'enquit pas officiellement de ces querelles, qui n'influencèrent non plus en aucune façon la conduite de la Porte, et Ferriol géra dix ans les affaires de son gouvernement à Constantinople sans avoir jamais reçu audience. Trois mois après la leçon du Bosphore, il obtint pour les ecclésiastiques et les missionnaires un chatti-schérif en tout point semblable à celui qui fut accordé en même temps au comte d'Œttingen (2). Quand, dix ans plus tard, il devint réellement fou, l'interprète Bru, parent de Voltaire, ayant annoncé au grand vesir que l'ambassadeur avait perdu la raison: « Il ne l'avait déjà plus quand il vint ici, » répondit froidement le ministre. M. de Ferriol fut le dernier ambassadeur français qui, par ses emportements et son irréflexion confirma les préventions conçues par les Turcs contre les Français; aussi ne fut-il pas traité avec plus de considération que ses

---

(1) Flassan, l. IV, p. 172, et Diarium de Flassan, p. 263.

devanciers, les deux de La Haye, père et fils, les sieurs de Nointel et de Guilleragues. Brave comme son épée, qu'il ne voulait pas se laisser prendre, le sieur de Ferriol, avant d'être ambassadeur, avait pris part à sept campagnes des Turcs, comme commissaire français auprès de Tœkœli, et se comporta vaillamment dans le camp du sultan et du grand vesir, sans pourtant se mettre au courant des usages et des mœurs des ottomans.

Les envoyés anglais savaient mieux alors comprendre la conduite à tenir avec les ministres de la Porte. Quand le chevalier Sutton succéda à l'ambassadeur anglais Paget, médiateur de la paix de Carlowicz, le sultan daigna lui adresser lui-même la parole, comme jadis Suleiman avait honoré Paget d'une réponse : « Les Anglais, dit-il, sont nos bons et anciens amis, et en toute occasion nous leur donnerons des preuves que nous avons les mêmes sentiments envers eux. Nous nous efforcerons surtout de témoigner à votre roi notre reconnaissance pour sa médiation bienveillante et la confiance que nous plaçons en son amitié (1) » [1702].

Maintenant il nous reste à examiner les relations de la Porte avec les puissances asiatiques et musulmanes, et aussi avec Raguse ; car cet état, quoique rattaché à la religion chrétienne et situé en Europe, en restant sous le protectorat turc a mérité la flétrissure du proverbe accrédité dans le Levant, qui représente les Ragusains comme n'ayant ni sexe, ni pays, ni foi. Du tribut de 12,500 ducats, arriéré depuis plusieurs années, Raguse n'avait payé, sept ans auparavant, que quatre-vingt-cinq bourses, et depuis ce temps, pendant la durée de la guerre, elle n'avait rien fourni. Mais, maintenant que la paix de Carlowicz mettait la Porte en possession de moyens de coërcition, le chambellan Muesin-Mustafa partit avec les députés envoyés de Raguse pour lever le tribut (2) [juin 1700]. L'ambassade de Guriel rencontra plus tard un bien triste accueil : les personnes qui la composaient furent jetées dans le château asiatique des Dardanelles, parce que, au lieu de tribut, elles avaient offert en présents quatre hommes et quatre femmes esclaves (1). Mohammed-Pascha, qui avait été chargé de porter en Perse la nouvelle de la paix de Carlowicz, était revenu avec une réponse écrite du schah et du chan des chans au sultan et au grand vesir. Il avait été reçu sur les rives de l'Arpatschai, qui servait alors de limite entre la Perse et la Turquie, par un mihmandar et deux cents cavaliers, et mené à Isfahan par Eriwan, Nachdschiwan, Tebris, Sultania, Kum, Kas-Chan. Durant un séjour de quatre mois dans la capitale, il avait vu trois fois le schah, et avait été congédié avec de riches présents en or et en tapis. Peut-être avait-il eu une mission secrète au sujet de l'ancien gouverneur de Bagdad, Ismaïl-Pascha, qui, déposé par le grand vesir Husein-Kœprili, et nommé au commandement de Wan, ne croyant pas sa tête en sûreté, avait quitté sa résidence pendant la nuit et s'était enfui en Perse, où il mourut l'année suivante. Après le retour de Kara-Mohammed-Pascha, parut, un peu avant la destitution du grand vesir Husein-Kœprili, un messager porteur d'une lettre de la part du chan des chans Mirsa-Mohammed-Mumin-Chan, qui demandait pour les prédicateurs persans la permission de se fixer près des tombeaux d'Ali et d'Husein, et l'autorisation de reconstruire aux frais de la Perse les dômes qui recouvraient ces restes sacrés. Les présents adressés au grand vesir étaient offerts selon le nombre cher aux Tatares ; c'étaient neuf nappes brodées d'or, neuf châles, neuf pièces de satin peluché, neuf pièces de velours, neuf pièces de coton ouvragé, neuf pièces de coton tissu simple, neuf pièces de satin de Tebris, neuf bezoards. De son côté le grand vesir remit au messager pour le chan des chans trois housses de sofas de Tunis, avec des broderies rouges ; trois autres de même couleur garnies de franges ; un manteau rouge de pélerin,

(1) Raschid, l. I, fol. 261. Lamotraye, l. I, p. 294. Descrizione compendiosa historica di quanto più curioso è seguito nell' anno 1704.

(2) Raschid, l. I, fol. 253.

(1) Raschid, fol. 269.

fabriqué à Tunis; quatre housses de sofas de Chios, à fond blanc, avec le sceau de Salomon brodé en rouge; plus une grande tente de Mardin dont le fond était rouge et violet; trois tapis de Kandilli, fond bleu, avec des bords brodés en soie verte; trois arcs égyptiens dorés et sculptés; une pendule montée en argent; une lunette à longue vue, dorée; trois chevaux de course et deux étalons de race.

La réponse de Kœprili, écrite dans les termes d'une entière bienveillance, contenait l'assurance que les pélerins persans pourraient désormais visiter les tombeaux des deux imams et compter sur la même protection qu'à la Mecque: mais il y avait cette réserve, qu'il ne pouvait être question ni de leur séjour continu en ces lieux, ni de la réparation des saints édifices aux frais des Persans; la paix garantissant la tranquillité intérieure, on s'occuperait maintenant de ce soin. C'est dans le même esprit que fut dictée la réponse à deux lettres du souverain de Fez et de Maroc, Muley-Ismaïl, alors en état d'hostilité avec Alger: « La paix étant rétablie, la prospérité des provinces et le bien-être des sujets serait le premier objet de la Porte. » En effet, c'était une nécessité que la cessation des hostilités avec les puissances étrangères, avec la Russie, l'Autriche, la Pologne, Venise et la Perse; car l'empire était déchiré au dedans; des troubles éclataient sur la frontière de Perse, à Baszra, à Tripoli, en Nubie, en Égypte, à Tripoli, sur la côte d'Afrique et en Krimée.

Au-dessous des ruines de Babylone et des lieux saints visités par les pélerins mahométans, surtout par les Persans, sur les rives de l'Euphrate, est situé le village de Rumahije; à quatre lieues à l'est, la langue de terre entre l'Euphrate et le Tigre est coupée par un canal qui va joindre ce dernier fleuve: c'est le canal de Ilub. A partir de Rumahije, l'Euphrate arrose les districts de Chaled, Kische, Semewat, Beni-Malek, Haske, Aardschije, se dirigeant vers Karna, où il se réunit au Tigre, et roule ses flots ainsi grossis du côté de Baszra, sous le nom de grand Schatt. Depuis environ trente années les digues à l'embouchure de ce canal avaient été entièrement négligées, en sorte que l'Euphrate, faisant une irruption violente dans le canal, inonda les terrains intermédiaires, et les convertit en un vaste marais appelé Hor-Selame, d'où ses eaux gagnèrent ensuite leur ancien lit et coulèrent du côté de Semewat. Ce désastre interrompit toutes les relations commerciales et toute agriculture, et les sujets hors d'état de payer les impôts réclamés par les gouverneurs s'enfuirent des villages dans les roseaux et dans les îles qui s'élevaient de la surface du marais. Un certain Abbasoghli se mit en possession des fermes de Rumahije, Kische, Haske et Beni-Malik, même des produits du tombeau d'Ali, et les troupes envoyées contre lui de Bagdad ne purent l'expulser. Aux alentours de Baszra, le chef rebelle de la tribu de Montefik, le fameux scheich Maani s'empara des revenus d'Aaradschije et de Semewat; un autre rebelle, Abbas-Anuri, ravagea le pays entre l'Euphrate et le Tigre, aux environs de Kuds, Ssolbona, Sib, Abade, Baschije et Hurije, et le brigand Selman assiégea Nedschef. Sous ces chefs, qui bravèrent tous les efforts des gouverneurs de Bagdad, plus de cent mille Arabes se réunirent en armes, et à Dorak, à l'orient de Baszra, se postèrent quarante mille Persans sur l'appui desquels comptaient les rebelles, et surtout le chan persan de Baszra. Quoique jadis le chan persan Feredschullah, pour arracher au scheich Maani la possession de Baszra, eût envoyé les clefs de la ville à Constantinople par l'avant-dernier ambassadeur de Perse, Abulmaszum-Chan, Baszra était pourtant encore entre les mains de Daud-Chan, nommé par le schah gouverneur à la place de Feredschullah. Pour étouffer la rébellion maintenant si menaçante, le nouveau gouverneur de Bagdad, Daltaban-Mustafa, réunit comme serasker sous ses drapeaux les troupes du gouvernement de Diarbekr commandées par les begs kurdes de Palu, Egil, Tschermuk, Dscheble, Mehran, Chasu, Dschesire, Amadia, les troupes feudataires de Moszul, Schehrsor, Siwas, Amasia, Meraasch, Biredschik, Karaman, les janitschares de Bagdad, et les lewends dont il apaisa la mutinerie avec de l'argent, et enrôla des sipahis et des silihdars volontaires dans le canton de Siwas et de Tokat. Mohammed-Pascha-Aschdschisade, qui dans les dernieres guerres avait

commandé la flottille du Danube, construisit à Biredschik, avec des bois amenés des montagnes de Meraasch, soixante tschaiks, qui furent placées sous les ordres d'Ali-Pascha, commandant de Baszra. De Bagdad partirent cinquante frégates, trente radeaux portant quinze gros canons de siége, trente fauconneaux, quatre mortiers. Le beglerbeg de Siwas, Mustafa-Pascha, menait l'avant-garde de l'armée, qui se mit en mouvement sous les ordres du serasker à la fin de janvier. Au-dessus de Rumahije, à Suweita, fut livrée une bataille, et les Turcs vainqueurs élevèrent un trophée avec mille têtes arabes, dressées en pyramide (29 janvier 1701). La renommée, transformant les quarante mille ottomans de Daltaban en une armée de cent cinquante mille hommes, jeta l'épouvante parmi les chefs arabes et consterna surtout le scheich Maani, qui avait alors sous sa tente le chan persan Feredschullah, redevenu son ami. Ils négocièrent par l'entremise du rebelle Abdusch-Chan, scheich de la tribu arabe de Beni-Adam. Afin de prouver la sincérité des intentions de ces chefs pour une réconciliation, Abdusch-Chan se chargea de guider l'armée à travers les marais et les îles vers Baszra, et le chan Feredschullah envoya au serasker les lettres de Daud-Chan interceptées par son neveu. Ainsi Korna se rendit à la première apparition de l'armée ottomane, et Ali-Pascha, nommé au gouvernement de Baszra, resta dans la place soumise en qualité de commandant (25 février 1701). Le chan de Baszra, qui était posté avec les troupes persannes à Kurdelan, en face de Makam-Ali, se retira bien vite, à la nouvelle de la soumission de Korna; le chan d'Huweise, Feredschullah, vint déposer son hommage devant le serasker dans le camp turc, et aussitôt que l'armée fut parvenue aux approches de Baszra, le juge, le mufti, les seids, les ulémas s'avancèrent à la rencontre de Daltaban pour le complimenter (10 mars). Ali-Pascha fut solennellement installé en qualité de gouverneur de Baszra, et la campagne de Diab, ainsi désignée du nom du canal dont la rupture avait causé tous les désastres, fut heureusement achevée.

Au reste, cette expédition, qui coûta tant de morts aux Arabes, devint funeste aussi au pascha de Diarbekr, Mohammed, que Daltaban accusa auprès de la Porte d'avoir favorisé la mutinerie des janitschares; le petit Hasan rapporta la tête du coupable à Constantinople (1). Jusqu'au grand vesirat du troisième Kœprili, l'émirol-hadsch avait reçu annuellement du trésor de Damas 23,029 piastres pour les distribuer parmi les tribus du désert situé entre la Syrie et l'Arabie, les Beni Maamur, Wahidan, Ssamar, Ghasa et autres. Depuis vingt ans, 20,734 piastres étaient réparties périodiquement dans ces mêmes tribus, et tout récemment la somme, moyennant laquelle était achetée la sécurité des caravanes de pèlerins contre les attaques des Arabes du désert, avait été portée à 111,000 piastres. Troublé par son avarice, le schérif de la Mecque venait de réduire ce chiffre et même le nombre des troupes qui escortait les caravanes. Le dernier émirol-hadsch Ahmed-Pascha, fils de Ssalih-Pascha, qui était venu à Andrinople sans autorisation, pour faire des représentations sur la mesure d'économie du schérif, avait été aussitôt mis à mort. Il eut pour successeur Mohammed-Pascha, surnommé Abu-Kauk ou le Père du turban. La caravane placée sous la conduite de ce dernier fut pillée par les Arabes dont on avait diminué le présent annuel, et Abu-Kauk, dépouillé à cause de cet échec de sa dignité de pascha, fut banni dans sa métairie d'Amasia. L'avant-dernier Émirol-hadsch, Hasan-Pascha, auquel on avait imputé en partie le pillage de la caravane, fut condamné d'abord au bannissement, puis à la mort. De plus grands soins furent donc apportés cette année et la suivante à l'expédition de la Surre pour la Mecque. Cet envoi se fait ordinairement dans les premiers jours de Redscheb : le kislaraga tient le diwan auquel assistent les administrateurs des mosquées impériales, les inspecteurs des fondations pieuses, les chefs de la chancellerie des comptes et des chancelleries des fermages de la Mecque et de Médine, les chambellans, le nischandschi, le defterdar, le reis-efendi. La Surre est chargée sur des mulets, et le chameau

(1) Raschid, I. I, fol. 158-159. Defterdar, fol. 391.

qui doit l'apporter ensuite à la Mecque est conduit en grande pompe hors du sérail magnifiquement harnaché. Le reis-efendi rédige sa lettre d'envoi au schérif de la Mecque, le defterdar dresse l'état de la Surre et le nischandschi la marque au chiffre du sultan. L'on forme en tout dix registres qui sont déposés dans les caisses avec les présents. Le kislaraga remet la Surre au grand écuyer, qui la délivre enfin à l'emirolhadsch ; cinq cents pauvres sont nourris aux dépens du sultan, et le chameau sacré se met en marche précédé par les baltadschis du palais. Le présent comprend ordinairement plus de 5 à 6,000 ducats pour les pauvres de la Mecque et de Médine. Le kislaraga, comme inspecteur en chef de la Surre et des fondations pieuses de la Mecque prélevait ordinairement cette offrande sur les revenus des établissements confiés à ses soins, et l'argent était déposé dans la chambre de l'inspecteur des appartements dans une caisse particulière. Durant la dernière campagne de Candie, et tandis que la cour était à Larissa, la Surre tirée des revenus des fondations pieuses du Kaire et de Dschirdsche, fut livrée à Constantinople, et en échange on donna pour la plus grande partie des assignations sur le trésor égyptien, de sorte que les sommes réunies dans la caisse sacrée ne s'élevait pas au-delà de 25,000 piastres; le reste était à prendre sur le trésor d'Égypte. Maintenant l'envoi annuel fut grossi par une somme de 3,300 piastres qui dut être fournie par l'Égypte pour subvenir aux frais des fêtes de la naissance et de la mission du prophète nouvellement instituées par le sultan, et qui devaient être célébrées régulièrement, la première le 10 Rebiul-Ewwel, la seconde dans la nuit du 17 de Ramadan. D'autres dépenses furent encore exigées pour le renouvellement de la couverture de la Kaaba et l'encadrement à neuf de la pierre sacrée qui porte l'empreinte du pied d'Abraham, et que l'on croit tombée du ciel, ainsi que la pierre noire de la Kaaba. La vieille châsse d'argent remplie de terre pétrie avec l'eau de la fontaine sainte de Semsem fut rapportée, à la grande joie du sultan, par le commissaire Ibrahim-Efendi. La piété de Mustafa II ne s'arrêta pas aux lieux sacrés de la Mecque ; il fonda encore dans la mosquée des Ben-Ommeijé à Damas un revenu pour assurer la fourniture d'un grand cierge de camphre au tombeau qui renferme la tête de saint Jean. Tout récemment le sandschakbeg de Dschidda, Suleiman-Pascha, avait été nommé émirolhadsch ; mais on lui conféra simplement le titre de scheich de la Mecque, et Arslan, pascha de Tripoli en Syrie, fut chargé de conduire la caravane. Le schérif de la Mecque, Saad, qui avec son frère Ahmed avait si long-temps dirigé les affaires en ce pays, renonça maintenant à sa place en faveur de son fils Saïd, qui en effet lui succéda. Immédiatement avant sa retraite il avait enlevé les lettres de créance et les présents dont était chargé un envoyé de l'imam au sultan, et qui revenait d'Andrinople à la Mecque avec 1,000 piastres. Trois autres schérifs de la Mecque, qui se trouvaient au Kaire, Ahmed, fils de Chalil, Abdullah, fils de Haschim, et Jahja, fils de Bérékiat, furent mandés à Constantinople, où les deux premiers moururent bientôt après leur arrivée; le troisième obtint la permission de retourner au Kaire. C'est ainsi que pour le moment se trouvèrent réglées les difficultés relatives à la caravane des pèlerins, à la Surre et au sanctuaire de la Mecque.

En Égypte le gouverneur Husein-Pascha avait été remplacé par Kara-Mohammed-Pascha, kiaja de son prédécesseur Ismail ; toujours en lutte avec les tribus arabes de la Haute-Égypte, il avait fort mal administré la province. Sur les quarante mille erdebs de blé que les gouverneurs d'Égypte sont obligés de livrer annuellement à la Mecque, il n'en avait livré que six mille ; il redevait 944 bourses égyptiennes au trésor, et 12,879 aspres aux troupes pour arriéré de solde. De plus il avait engagé pour huit années entières les domaines dont les revenus fournissaient le traitement des paschas gouverneurs. Le nouveau gouverneur reçut ordre de faire rentrer les arrérages, et pour qu'il pût ressaisir les produits des domaines affectés à la solde du pascha, et aliénés par son prédécesseur, un chatti-schérif l'investit du gouvernement pour cinq années. Husein et son kiaja furent enfermés, le premier dans le *kœschk de Jusuf*, le second dans la *maison des tourments*. Kara-Mohammed, qui précé-

demment, comme kiaja d'Ismail, avait été jeté par Husein dans la *maison des tourments*, fit à la vérité renfermer dans la même prison le kiaja de son prédécesseur, mais il se montra généreux envers Husein ; car au lieu de se venger des mauvais traitements qu'il avait endurés de sa part, il livra pour lui le blé dont il était redevable, et s'employa très-activement afin d'obtenir sa mise en liberté. Kara-Mohammed, qui laissa en Égypte le souvenir d'une administration douce, bienveillante et généreuse, régla aussi le cours altéré des monnaies. La piastre légère portée de 40 aspres à 60, il la réduisit à 55 ; la piastre forte ou noire élevée de 60 aspres à 80 fut abaissée à 65 ; le ducat léger marqué au chiffre du sultan, poussé de 100 à 120 aspres, fut ramené à 100 ; et le ducat lourd, ducat à chaîne, auquel on avait fixé une valeur de 130 aspres au lieu de 110, fut restreint dans la limite de 115 aspres. Alors arriva en Égypte le beg expulsé de Tripoli (mai 1702), Chalil, qui, de concert avec le beg de Tunis, Murad, avait dirigé un corps de deux mille hommes contre Alger, et, battu par les Algériens, n'avait pu rentrer à Tripoli, ni se faire accueillir à Tunis. Après son éloignement la Porte réconcilia les trois États barbaresques.

En Asie, Bebe-Suleiman, chef rebelle des Kurdes de Schehrsor, avait été abattu sous le gouvernement d'Hasan, prédécesseur de Daltaban, grâce à l'assistance des paschas d'Alep et de Diarbekr, et il avait été mis à mort avec dix-sept begs, ses complices. La Porte parvint plus facilement encore à mettre fin aux actes de violence de deux agitateurs du nom d'Ejuboghli, qui opprimaient l'un Aidin, et l'autre Denisli dans l'Asie-Mineure. Le collecteur d'impôts d'Aidin fit poignarder le premier dans un festin où il l'avait invité ; le second, contre lequel s'élevaient des plaintes nombreuses, comptant sur la protection du chef des émirs, eut l'audace de se rendre à Constantinople, où il comparut dans le diwan en face de ses accusateurs. Le sultan, qui assistait à la séance derrière la fenêtre grillée, ému par les cris des opprimés, ordonna le supplice d'Ejuboghli de Denisli. Il suffit ensuite de fermans adressés aux beglerbegs de Siwas, de Karaman, et aux sandschakbegs d'Ilghun et d'Akserai, pour détruire les bandes de Turkmans et autres brigands dans l'Asie-Mineure.

La situation de la Krimée présentait un aspect beaucoup plus grave. Sélim-Girai, élevé pour la troisième fois à la dignité de chan, affaibli par l'âge et par les infirmités, avait demandé à être déchargé du fardeau trop pesant maintenant pour ses forces ; conformément à ses désirs, la Porte avait nommé pour lui succéder son fils aîné le kalgha Dewlet-Girai, et l'autre fils Schehbas-Girai était devenu kalgha. Avec un traitement annuel de 800,000 aspres Sélim Girai se retira dans sa ferme aux environs de Siliwri ; l'installation de son fils se fit à Andrinople avec les cérémonies accoutumées [25 mars 1699]. Outre le kalgha Schehbas, Dewlet-Girai avait encore trois autres frères, Ghasi-Girai, Seadet-Girai et Kaplan-Girai. Schehbas-Girai, déjà signalé par sa valeur et son intelligence, et qui avait rendu des services à la Porte, excitait les craintes jalouses de son frère, qui, pour s'en délivrer, jugea que le moyen le plus sûr et le plus prompt était de l'empoisonner (1) ; l'autre frère, Ghasi-Girai, alarmé maintenant pour sa propre sûreté, s'agita pour se préserver, rassembla autour de lui les Noghaïs d'Anapa, avec lesquels il fit des courses vers la Pologne et s'établit dans la Bessarabie, dont les habitants se soumirent à son autorité ; ensuite il déclara renoncer à toute obéissance envers son frère, et prétendit à la dignité de chan pour lui même, ou du moins demanda le rétablissement de son père dans la dignité suprême. Les gouverneurs d'Ocsakow et de Kaffa, Jusuf et Murtesa-Pascha, marchèrent avec le chan contre Ghasi [16 janvier 1701] ; le chan alla camper à Kanlidschik, au-delà de Ferhkerman. Informés par leurs espions des mouvements de Dewlet-Girai sur Akkerman, les mirsas Noghaïs, à l'exception de deux ou trois, se montrèrent disposés à un accommodement ; à la suite de quelques conférences, un traité fut conclu : aux Noghaïs qui se soumettraient à l'autorité du chan fut assurée la liberté de se fixer en Bessarabie

(1) Raschid, l. I, fol. 256. Defterdar, fol. 385. Sebessijar, fol. 181.

et en Moldavie, dans l'asile dit *de Chalil-Pascha*; on stipula l'abolition de l'impôt foncier, la réduction du prelevement sur les revenus au huitième, mais la taxe sur les moutons resta maintenue dans son entier. Les tribus d'Ormit et d'Orak durent avoir chacune un juge, dont le traitement de 1,000 piastres serait payé sur le huitième des revenus, et, au lieu de ce huitieme pour l'année courante, le chan se contenta de 800,000 aspres. Cependant Kaplan-Girai était entré en campagne contre les Tscherkesses, auxquels il livra bataille à Dschindschik, siege principal de la tribu de Jedissan; il brûlait de venger par le fer et par le feu la conduite de ces peuplades envers son malheureux frère Schehbas-Girai, mort empoisonné [mai 1701]. Quant aux Noghais établis en Bessarabie, le chan et le kalgha Seadet-Girai en transportèrent huit cents familles en Krimée (1). Ghasi-Girai se rendit à Andrinople, et, après avoir été retenu dix-huit jours en prison, il fut banni à Rhodes. Ainsi, pour le moment, le calme fut rétabli en Krimée : le chan nomma nureddin son cousin Jnajet-Girai, fils de Selamet-Girai, et Mengli-Girai devint beglerbeg d'Or. La Porte envoya comme à l'ordinaire l'argent des segbans, c'est-à-dire 40,000 piastres pour le chan et 4,500 pour le kalgha. Mais la paix ne devait pas être de longue durée; Kaplan-Girai et Hadschi-Merdan-Ali, vesir du chan, tramèrent ensemble de nouveaux complots à Kaffa. Le kalgha Seadet-Girai parut pour se saisir des agitateurs. Alors tous deux se firent inscrire sur les rôles des simples janitschares à Kaffa; leurs nouveaux camarades s'opposèrent à leur extradition, ils en firent une affaire d'honneur. Les deux Tatares s'enfuirent à Constantinople; Kaplan-Girai fut renfermé dans le château du Canal, Merdan-Ali fut exilé à Lemnos. Dans le château du Bosphore était aussi le schirin-beg Oghlnur, pour ses prévarications dans l'administration de la justice. Enfin sur les représentations du chan, relatives au séjour de son père trop rapproché de ses etats, Sélim-Girai fut banni à Seres; plus tard on permit à ce prince dépossédé de se rendre au village de Fundukli, dans le voisinage de Janboli, qu'avait jadis habité son père Behadir-Girai. Sélim avait alors soixante-dix ans, il était tourmenté par la goutte; l'air de Fundukli ne lui convenant pas, il se fit transporter au village de Dschaghirghan, dans la métairie qu'avait possédée Seadet-Girai pendant sa vie, et, ne s'y trouvant pas bien encore, il gagna le jardin d'Ahmed, scheich des derwischs Dschelwetis; mais il ne s'y plut pas encore, et, espérant toujours sa guérison d'un air plus pur, il se fit traîner dans une voiture attelée de cinquante buffles à la source claire des Oiseaux, dans les montagnes au-dessus d'Islemije. Là, le grand vesir Husein-Kœprili lui envoya deux fois en présent 1,000 ducats et le sultan une pelisse de martre zibeline avec 1,000 ducats. Le chan se montra reconnaissant de tant de bienveillance, mais il sollicita comme une plus grande faveur la mise en liberté de son fils Kaplan, renfermé dans le château du canal, parce que c'était le seul des siens qui lui rendrait les devoirs de la sépulture; sa prière fut exaucée. Alors Sélim quitta les montagnes et descendit au village de Dschubukli dépendant d'Islemije; après avoir parcouru quelques belles vallées, il regagna la source des Oiseaux, où l'auteur de l'histoire de Krimée, le prince Mohammed-Girai, vint le visiter et passer quatre jours avec lui [fin d'août 1702]. Sélim descendit de nouveau dans la plaine, s'arrêta au village de Kisildschikli dépendant de Saghra, d'où il revint encore à Fundukli sans avoir trouvé aucun adoucissement à ses maux, et erra ainsi, sans cesse poussé par des douleurs intolérables ou par l'inquiétude de son esprit.

Les troubles d'Asie, d'Afrique et d'Europe, loin d'arrêter Kœprili, étaient plutôt un stimulant qui l'excitait à suivre sa carrière de réforme; il fallait saisir jusque dans sa source le mal qui attaquait la vie même de l'empire, qui empêchait l'établissement de tout ordre et de toute règle; il lui fallait dans ses sages mesures comprendre les finances et les établissements de piété, la flotte

(1) Sur la transplantation des Noghais de Bessarabie en Krimée, voyez dans l'inscha de Rami, la lettre nº 91-92; puis dans l'inscha de Legrand (bibliothèque impériale, nº 125), et encore dans la grande inscha de Rami, nº 64-70 des lettres au chan, an. 1113 (1701).

et l'armée, les moslims et les chrétiens. Après la conclusion de la paix, il s'occupa d'abord des derniers : il marcha ainsi sur les traces de son cousin Kœprili-le-Vertueux, qui, par le nisami-dschedid, était entré dans cette voie de réforme. Aussitôt après la signature de la paix, les habitants chrétiens de la Servie et du Banat obtinrent l'exemption de la capitation pour l'année courante; en Europe, on fit remise aux sujets chrétiens de 3080 bourses ou un million et demi de contributions de guerre arriérées; en Syrie, on les affranchit du droit de pâturage d'hiver pour les troupeaux. A Bagdad, le grand vesir fit régler par le secrétaire du trésor, Durri-Efendi, les fermages arriérés. Le produit des mines de Maaden, dans le canton d'Erserum, fut exclusivement affecté à la fonte des monnaies et des pièces d'artillerie; les mines d'argent de Sidri-Kaisi, près de Salonik, depuis long-temps abandonnées, furent rendues à l'exploitation, et des dispositions sagement prises durent mettre cet établissement à l'abri des tentatives des corsaires. En même temps fut ordonnée une revision sévère des rôles des janitschares et des tschauschs : tous ceux des premiers qui n'avaient pas été mis en possession de bordereaux de solde, et qui n'avaient pas fait de service actif de guerre, devaient être rayés des registres. Quant à la flotte, qui n'avait subi aucun changement depuis l'organisation régulière due à Kilidsch-Ali (Ochi Ali), sous Sélim II, on lui appliqua maintenant un nouveau kanunname qui régla le rang des vaisseaux amiraux, de la Kapudana, de la Patrona et de la Riala, et l'avancement des capitaines, non plus d'après l'âge et le temps du service, mais d'après leurs actions. Le kanunname, rendu sous le grand-amiralat de Mezzomorto, fut le précuseur d'une autre ordonnance concernant la flotte et l'arsenal, qui parut un siècle plus tard sous le grand-amiralat du petit Husein, durant le règne de Sélim III, et qui descend dans les moindres détails. Deux autres ordonnances, rendues par le grand vesir, sur le rapport du juge d'Andrinople, pourraient fournir un chapitre à l'histoire des superstitions populaires subsistant encore aujourd'hui en Servie, en Grèce et en Hongrie, relativement aux morts qui reviennent parmi les vivants sous l'apparence de *schemes*. « Les Grecs, disait le juge dans son exposé, ont la coutume de visiter le tombeau des spectres afin de reconnaître si les morts ont encore le teint des vivants; dans ce cas ils leur percent le nombril avec un pieu, et si ces revenants continuent à tourmenter les vivants, ils leur coupent la tête et la déposent aux pieds des cadavres. » Le grand vesir ordonna la visite des sépultures; des ordres adressés au commissaire de police d'un quartier d'Andrinople lui enjoignirent aussi de faire inspecter par quatre matrones le tombeau d'une musulmane qui passait pour sorcière; et, dans le cas où le corps serait resté dans un état de conservation et de fraîcheur, et présenterait des traces de magie, d'employer tous les moyens en usage pour rendre la paix aux habitants du quartier. Le zèle de Kœprili pour le rétablissement de l'ordre et de la discipline fut secondé puissamment par le mufti Feisullah et son fils, précepteur du prince, et par le kapudan-pascha Mezzomorto. En effet le mufti adressa à tous les juges et magistrats de l'empire un ferman par lequel il leur enjoignait de veiller 1° à ce que les imams et les chatibes fussent parfaitement instruits dans les trois points indispensables, les dogmes, la lecture du koran et les formules spéciales de la prière; 2° à ce que les professeurs supérieurs (muderris), héritiers naturels de la mission du Prophète, s'appliquassent avec ardeur à lire et à commenter la loi et les traditions, et, suivant l'expression d'Ebu-Daub, réunissent les trois conditions indispensables, la connaissance du koran, de la Sunna, et des devoirs qu'ils imposent; 3° à ce que les prédicateurs s'abstinssent de raconter des anecdotes en chaire; 4° à ce que les écoles élémentaires fussent tenues par des maîtres capables; 5° à ce que tous les moslims fussent exacts à prier, jeûner, aller en pèlerinage, faire l'aumône aux pauvres, instruire leurs enfants dans le koran, contribuer à la construction des mosquées et des écoles. En même temps, pour ranimer l'ardeur éteinte d'instructions religieuses, des scheichs furent envoyés en mission dans la Rumili. Ibrahim, fils du mufti, précepteur du prince Mahmud, préoccupé de l'idée de réveiller l'esprit de la Sunna, exerça même son jeune élève à tirer

de l'arc, l'inauguration de l'éducation de Mahmud fut célébrée par de grandes réjouissances, suivant l'ancien usage (10 mai 1701). Le grand vesir, le mufti, le kislaraga, furent servis dans des tentes dressées à cet effet par les eunuques blancs, qui leur offrirent le café et des biscuits. On vit paraître des chambellans, des chefs de chancelleries, le defterdar et le reis-efendi, les généraux des sipahis et des silihdars, les bostandschi-baschis et les écuyers, précédés du maréchal de la cour et du grand chambellan; le grand vesir et le mufti allèrent au-devant du prince jusqu'à la tente impériale; le chef des émirs, le chodscha, les chapelains de la cour, saluèrent l'enfant de leurs acclamations. L'héritier du trône, âgé de cinq ans, placé sur un cheval, fut conduit à la tente du sultan au milieu d'une pluie de pièces d'argent jetées sur la foule. Les premiers fonctionnaires du serail, le silihdar, le tschokadar et le rikabdar, c'est-à-dire le porteur de l'épée et de l'étrier du Grand-Seigneur, le chasinedar (trésorier) et le kapu-aga (grand-maître de la cour), vinrent revêtus de leurs pelisses d'hermine et coiffés des turbans de l'invention du sultan Sélim. A la droite du prince se plaça le grand vesir, à sa gauche le mufti; les inspecteurs des fondations et les grands juges d'armée purent s'asseoir, le defterdar et le reis-efendi se tinrent debout. Le mufti Feisullah remplit cette fois les fonctions de son propre fils, et fit réciter au prince les premiers mots de l'instruction de l'Islam: « Au nom de Dieu tout bienveillant et tout miséricordieux, Seigneur, facilite cette tâche; ne la rends point trop pénible, Seigneur, fais qu'elle s'achève avec bonheur. »

Parmi les monuments du grand vésirat de Kœprili, il ne faut pas compter seulement les édifices construits à ses frais: à Constantinople, une école sur la tradition et une académie près du marché des Selliers; des mosquées à Gradiska, Lépante, Andrinople et Constantinople, de nombreuses écoles relevées, un aqueduc et cinq fontaines réparées dans la capitale; les jets d'eau dans l'académie de Taschlik à Andrinople, dix fontaines à Merzifon, les abattoirs à Andrinople hors de la ville. On doit encore citer les travaux publics entrepris aux frais de l'état, mais dirigés par ses soins: ainsi, sous son administration fut rétabli le pont de la place des Selliers à Andrinople; des sommes considérables furent affectées aux réparations du canal qui conduit l'eau du Nil à Alexandrie. Les nouvelles casernes des janitschares avaient été brûlées dans le dernier incendie de Constantinople; il fallut en construire d'autres pour loger soixante-dix-huit compagnies, ce qui entraîna une dépense de 212 bourses; le grand vesir et les autres ministres fournirent 100 bourses de leurs propres deniers, les agas et les officiers des janitschares 40, le trésor public n'en eut plus à donner que 72. Les places frontières de Belgrad, Temesvar et Nissa, furent remises dans un bon état de défense. Des fonds furent affectés à la reconstruction du magasin à poudre d'Ocsakow qui avait fait explosion. Malheureusement pour l'empire, Kœprili ne conserva pas assez long-temps sa puissance; au bout de cinq années d'administration, il fut congédié et mourut bientôt après; il était d'ailleurs arrêté ou contenu dans ses mouvements par le mufti et le kislaraga. Quand mourut le kapudan-pascha Mezzomorto, le kiaja du grand vesir, à l'insu de son patron, s'efforça d'obtenir la dignité de vesir et fut appuyé par le mufti et le nouveau kapudan-pascha; Kœprili, mécontent de ces manœuvres, prit pour ministre de l'intérieur l'un de ses anciens clients Hasan-Pascha: bientôt après, il reçut l'ordre de déposer ce kiaja; et, pour adoucir cette disgrâce, l'on nomma Hasan-Aga gouverneur de Schehrsor. Le kaimakam de Constantinople fut déposé parce qu'un vaisseau fut maladroitement lancé de la cale, et on l'envoya commander à la Canée. Le tschauschbaschi Mustafa-Aga, protégé du grand vesir, fut aussi destitué; mais une blessure plus cruelle pour le cœur de Kœprili fut le supplice de son neveu, le grand écuyer Kiblelisade-Ali-Beg. Cette victime ne tomba point, comme le raconte Cantemir, pour avoir déguisé, d'après l'ordre de son oncle, le véritable état de la frontière russe au sultan, ce que les historiens ottomans n'auraient pas manqué de représenter comme un crime d'état: Ali-Beg fut immolé pour un tout autre motif clairement énoncé par l'historiographe de l'empire, d'après les autorités les plus certaines; il avait profané par ses

désirs le harem impérial. Le kislaraga l'accusa, selon les expressions de Raschid, « d'avoir attaché mystérieusement sa pensée à l'une des souveraines dont le corps est gardé dans la chambre du trésor de la chasteté (1). » C'est là un acte de culpabilité qui ne se retrouve en aucun autre temps dans les annales de l'empire ottoman. Pénétré de la plus vive douleur, succombant d'ailleurs aux souffrances d'une maladie incurable qui le retenait au lit depuis six semaines, le grand vesir sollicita la permission de quitter les affaires (2); sa demande lui fut accordée avec la libre disposition de sa fortune et la faculté entière de choisir sa résidence [5 septembre 1702]; il envoya en présent au sultan ses soixante meilleurs chevaux avec tous ses bijoux, et se rendit à Andrinople dans le palais construit sur la hauteur de Batschakdepe; deux jours après, il se retira dans sa métairie située aux environs de Silivri, et au bout de six semaines il mourut. C'était un homme généreux, magnanime, politique profond, grand ami des sciences, qui, après son oncle Mohammed-le-Cruel, après ses cousins, Ahmed-le-Politique et Mustafa-le-Vertueux, mérita bien le surnom de Sage qui lui fut donné. Malheureusement il apparut seulement comme un rayon d'espérance pour le salut de l'empire. Trois mois avant sa mort, il avait envoyé à Naima-Efendi, qui venait d'adresser à la Porte quelques cahiers de son Histoire, commencée à l'an 1000 de l'hégire, une bourse d'or avec le diplôme d'historiographe de l'empire et une assignation de 120 aspres de traitement quotidien sur la douane. La même année vit s'éteindre aussi l'astronome Scheich-Ahmed-Dedé, célèbre par son histoire universelle et plusieurs autres ouvrages; Rodosisade-Efendi, traducteur des biographies d'Ibn-Challikan de Nisami et de l'Histoire naturelle de Kaswini, auteur lui-même d'un commentaire sur quatre kasides du poète persan Urfi; enfin, les deux poètes Katib et Emri. L'année précédente avait aussi été funeste aux lettres : ainsi avaient disparu successivement le scheich mystique Nami-Mohammed, qui traduisit le livre de Mesnevi et composa sur les sept mots sacrés des derwischs l'ouvrage intitulé *la Pierre de touche des règles de l'ordre*, et sept autres savants inscrits dans les biographies des poètes, parmi lesquels il faut citer le mufti Dehhaghisade-Mohammed. Les poètes avaient péri en plus grand nombre encore en 1700, car les biographes et les anthologies n'en comptent pas moins de douze enlevés alors aux Muses.

Sur l'indication du mufti Feisullah, le sceau impérial fut remis à Mustafa-Daltaban-Pascha, l'exterminateur des Arabes, Servien rude et grossier qui ne savait ni lire ni écrire, et qui avait peu profité des bons conseils que lui avait adressés dans une lettre le grand vesir Husein-Kœprili. A l'avis de sa nomination il se mit aussitôt en route, et six jours après la retraite de Kœprili il était déjà près de Skutari, où l'inspecteur des douanes et le kiaja de son prédécesseur vinrent à sa rencontre avec de riches présents. Le kaimakam Jusuf-Pascha le traita dans le jardin du Phare. Le lendemain il se rendit, sans toucher à Constantinople, sur le rivage d'Europe, près de San-Stefano, et continua sa route sur Andrinople. Le defterdar, le reis-efendi, le tschausch-baschi vinrent jusqu'à Hafsa lui offrir leurs félicitations, et avec eux se trouvait l'auteur anonyme et inconnu de l'excellente histoire de la Bibliothèque de Berlin, qui a décrit les événements de son temps comme témoin oculaire (1). Ils le rencontrèrent non loin de Kullélikoi, et trois jours après ils passèrent la nuit dans le village d'Iskenderijé à une lieue d'Andrinople, où le reis-efendi donna un repas à Daltaban. Là se présentèrent les trois premiers agas de l'armée, un fils du mufti, l'imam impérial, le kaimakam d'Andrinople, le frère du sultan. A une demi-lieue au delà d'Iskenderijé les coureurs du nouveau grand vesir furent revêtus d'habits de velours, et ses autres serviteurs furent habillés de drap fin; puis se présentèrent les tschauschs, pour régler l'ordre et la marche. Une demi-

(1) Raschid, I. 1, fol. 264.
(2) Il n'y eut donc point déposition et bannissement, comme le prétend Cantemir, IV. xviii, p. 98.

(1) Raschid, I. 1, fol. 104, et Hist. de la Bibliothèque de Berlin, n° 79, fol. 186.

lieue plus loin encore parut le grand chambellan ; les vesirs, les grands juges, les seigneurs du diwan attendaient au lieu fixé pour le repas. Quand le cortége fut arrivé près de la tente du mufti, ce grand dignitaire de la loi et le chef des emirs s'avancèrent jusqu'à l'extrémité du tapis de la tente; le grand vesir descendit de cheval, non sur la pierre dressée à cet effet, mais au hasard. Il baisa la main du mufti, et frappa dans celle du nakib. Après le repas le grand vesir et le mufti, le nakib avec le kaimakam et le nischandschi montèrent à cheval. Devant les portes de la ville étaient rangés les janitschares avec leurs officiers prêts à complimenter le nouveau grand vesir, qui alla recevoir de la main du sultan le sceau de l'empire dans le kœschk des processions. Ensuite Daltaban se rendit droit au diwan, où les officiers de l'état-major des troupes lui présentèrent leurs hommages. De riches présents et des pelisses d'honneur furent distribués dans cette circonstance. A la suite de ces cérémonies qui avaient encore conservé toute leur importance, la première mesure de Daltaban fut de jeter en prison le kiaja, le trésorier et le beau-frère du dernier grand vesir, pour leur arracher de l'argent. Le sultan, la sultane Chadische et la Validé envoyèrent des présents au grand vesir, qui récompensa généreusement le silihdar Ali chargé de les lui offrir, et les pages qui accompagnaient ce messager. Daltaban revêtit d'une pelisse de martre zibeline le précepteur du prince, fils du tout-puissant mufti, qui vint le féliciter sur son élévation, et le barbier qui lui apporta l'heureuse nouvelle que la tête de l'héritier du trône avait été rasée pour la première fois. Le grand vesir eut l'insigne honneur de traiter dans son palais le sultan, auquel il offrit des poignards, une ceinture garnie de pierreries, une pelisse magnifique, un cheval de bataille, beaucoup de paquets d'étoffes précieuses, et cinq bourses pleines de monnaies nouvellement frappées. Le sultan satisfait lui envoya encore une pelisse de martre zibeline ; mais la fête donnée par le vesir dut lui coûter au moins 20,000 ducats. Il y eut encore un échange de présents entre le grand vesir et le grand écuyer. Le chef des baltadschis bouclés, ou eunuques blancs, qui le premier avait apporté au grand vesir la nouvelle de la naissance du prince Ahmed, reçut de lui 100 ducats [18 février 1703], de riches étoffes et une pièce de drap fin ; l'aga confident qui lui remit les lettres de notification du sultan sur le même événement eut 800 ducats, un cheval et une pelisse. Douze jours après, le sultan donnait une halwet, collation de sucreries; le grand vesir lui envoya un cheval sellé, des bourses pleines d'or et un bouquet de fleurs avec une lettre, dans laquelle il offrait ses félicitations sur l'approche du printemps. Le retour de cette saison était d'autant plus agréable au sultan, qu'à l'exemple de son père, le sultan Mohammed, il aimait passionnément la chasse, battant sans cesse la campagne entre Andrinople et Constantinople : aussi le grand vesir prit-il le soin de faire établir des approvisionnements de vivre pour deux à trois semaines à Tschorli, Burgas et Karischduran.

La première ordonnance de Daltaban concerna le costume des chrétiens et des juifs, et même des femmes de musulmans. Il fut interdit aux chrétiens et aux juifs de faire usage de pantoufles jaunes, de kalpaks de drap rouge ou ornés de galons à la manière des Tatares ; ils ne devaient appliquer que le noir à leur chaussure et à leur coiffure (1). Le drogman du traître qui avait livré Carabusa aux Turcs, et qui jouissait d'une pension pour ce service, reçut des coups de bâton sur la plante des pieds parce qu'il fut rencontré avec des pantoufles jaunes. Quant aux femmes qui, au lieu de s'envelopper d'amples vêtements, en portaient d'étroits pour se dessiner la taille, et ne se voilaient le visage qu'avec de la mousseline légère, à travers laquelle se découvraient les traits, elles durent reprendre les larges manteaux flottants et faire tomber de leur front un tissu noir, épais, impénétrable aux regards étrangers. D'un autre côté les vesirs, qui jusqu'alors dans les circonstances officielles avaient porté les turbans élevés de forme cylindrique, comme les autres seigneurs du diwan, obtinrent la permission de se coiffer du kallawi, turban de forme pyramidale,

(1) Hist. de la bibliothèque de Berlin, n° 75, fol. 167.

orné de raies d'or à sa base, jusqu'alors réservé exclusivement au grand vesir. Ensuite le kaimakam et le nischandschi-pascha eurent la faculté de paraître à côté du grand vesir vêtus de pelisses de zibeline doublées de satin, et de kaftans de Nikde. Au reste, le grand vesir prit des mesures plus importantes et plus utiles; il interdit l'exportation des armes de guerre, ordonna de soumettre les tschauschs et les registres des wakfs à un contrôle sévère, régla les tarifs des douanes et le paiement exact des troupes. Quelques tschaiks ayant chargé des boulets et des bombes sur la mer Noire, contrairement à la défense, furent saisies et confisquées; le commandant du château du canal sur la mer Noire fut déposé, et pour appuyer à une exécution plus redoutable de l'ordonnance, on envoya dans les châteaux du Bosphore vingt-six canons et vingt fauconneaux. Le nombre des tschauschs soldés s'était accru jusqu'à mille, dont cinquante seulement remplissait un service actif auprès de la Porte. Le tschausch-baschi fut chargé de faire l'appel de tous les autres et de renvoyer ceux qui n'étaient pas portés sur les listes ou qui ne remplissaient pas de fonctions réelles. La surveillance des biens religieux conférés à la mosquée de Suleiman par ce sultan lui-même appartient au grand vesir: Daltaban exposa au Grand-Seigneur que dans les derniers temps ces biens avaient diminué dans leurs produits par l'effet d'une mauvaise administration; qu'on pourrait laisser les traitements de nouvelle création à cinquante fonctionnaires durant leur vie; mais qu'à mesure de leur extinction les deux tiers de ces émoluments profiteraient aux wakfs; qu'en outre, pour les réparations extraordinaires des édifices, aucune dépense ne pourrait être faite sans l'avis préalable du contrôleur des wakfs et de l'inspecteur des constructions et des travaux hydrauliques.

Cependant Daltaban envoya par le chambellan Bairam-Aga l'ordre de mort au kiaja du grand vesir, Hasan, gouverneur de Schehrsor. Comme Bairam-Aga avait rempli souvent de pareilles missions, Hasan, qui se défiait fortement d'un tel messager, le fit étrangler avec le cordon préparé pour lui-même, envoya la tête de la victime à Andrinople, et, pensant être en sûreté dans le lieu où on le soupçonnerait le moins, il s'enfuit à Constantinople. Là il se tint caché dans son propre harem, qu'il avait laissé tout disposé au moment de son départ pour Schehrsor. Il fut proscrit, et reçut dès-lors le surnom de Firari ou le fugitif.

A cette époque aussi le patriarche des Arméniens Avetlis persécuta ses compatriotes catholiques, dont il fit enfermer plusieurs. Il fut mandé pour cela de Constantinople à Andrinople, et le grand vesir lui dit: « Chien, ne sais-tu pas que le sultan seul a le droit de condamner à la prison! » Puis il ordonna de le jeter dans un cachot. Néanmoins, sur les instances du mufti, il le relâcha, et quatre des plus riches catholiques furent enchaînés comme esclaves aux bancs des rameurs sur les galères (24 octobre 1703). Les jésuites s'étant mis à prêcher en Turc dans les églises des Arméniens, d'après la permission du patriarche Supi, soulevèrent contre eux ceux de ces gens qui n'étaient pas catholiques. Les wertabietes de ces Arméniens, ayant à leur tête le métropolitain Ephraïm, se rendirent à Andrinople pour exposer leurs griefs contre les catholiques et contre le patriarche lui-même. « Qu'est-ce que des catholiques? demanda le kiaja aux plaignants introduits auprès de lui, ne sont-ce pas des infidèles? » Ephraïm ayant répondu affirmativement: « Eh bien, reprit le kiaja, qu'un cochon soit blanc ou noir, c'est toujours un cochon; la Sublime Porte ne se soucie pas des différences entre un Arménien, un catholique et un schismatique (1). » En dépit de cette déclaration de tolérance à la turque, Ephraïm obtint la déposition du patriarche Supi, dont le successeur Avedick, bien que gagné par l'argent des jésuites à promettre sa protection aux catholiques, commença par les excommunier et les persécuter. Le collége des jésuites à Erserum, où ces religieux avaient déjà converti trois cents jeunes Arméniens, fut fermé; les jésuites se dispersèrent et gagnèrent la Perse ou Constantinople. Ce qui fit tort aux catholiques dans l'opinion, ce fut surtout la quantité de Français qui abjurèrent leur religion pour em-

(1) Lamotraye, t. I, p. 29[illegible].

brasser l'Islam, en vit entre autres un abbé se présenter devant le grand vesir, blasphémer Dieu et fouler aux pieds la sainte hostie. Le grand vesir, sans donner aucun signe d'ironie ou de mépris, ordonna froidement que l'on procédât à la circoncision du renégat.

Le mufti Feisullah, qui avait porté Daltaban à la direction de l'État, et qui ne le trouvait pas assez docile, se fortifia contre lui en élevant le reis-efendi Rami à la dignité de vesir. Abdi, fils d'un scheich de Chalwetis, devint reis-efendi. La place de kaimakam fut conférée à Kœprili-Abdullah-Pascha, fils du grand vesir tué à Slankamen; les fonctions de nischandschi passèrent au savant calligraphe persan Ebubekr de Schirwan, qui fut remplacé lui-même dans le poste de rusnamedschi par l'ancien defterdar Muhsinsade-Mohammed. Le savant grand juge Ewlia-Mohammed mourut à cette époque. Alors s'éteignit aussi, à l'âge de 85 ans, une pieuse et savante femme nommée Ummetul-Dschebbar, épouse du fameux prédicateur Wani, et belle-mère du mufti Feisullah. Elle était si versée dans le koran et la tradition qu'elle soutenait des discussions théologiques avec son mari et son gendre; si pieuse, qu'elle se levait cinq fois la nuit pour faire sa prière, et lisait en cinq jours le koran. Le mufti, le grand vesir, le nakib, les grands juges, les grands ulémas assistèrent à ses funérailles à Andrinople, et virent ses dépouilles mortelles déposées sous le porche de la mosquée de Taschlik.

Cependant de graves événements en Krimée attirèrent vivement l'attention du grand vesir et entraînèrent en partie sa chute. Daltaban voulait bien sérieusement la guerre, et, quoiqu'il eût donné les assurances les plus amicales à l'ambassadeur russe arrivé aussitôt après sa nomination, il était tout préoccupé de préparatifs de défense contre la Russie. Sur le détroit de Kertsch, à la pointe du cap d'[illegible] (le courant), il fit élever un fort pour fermer le canal aux bâtiments russes, et y établit des batteries à fleur d'eau. D'un autre côté, le chan de Krimée, Dewlet-Girai, qui ne songeait qu'à faire des irruptions sur les territoires russes et polonais, avait déjà plusieurs fois adressé à la Porte des avis sur les préparatifs militaires de la Russie. Ces renseignements se trouvaient mal fondés. Maintenant le kalgha Seadet-Girai parut en Bessarabie avec des masses de Tatares, et il écrivit à Jusuf-Pascha, gouverneur d'Ocsakow, que les Russes élevaient des fortifications et armaient une flotte. L'ambassadeur russe à Andrinople, interrogé sur ces faits, répondit que le château que son maître faisait construire pour tenir en bride les Cosaques de Potkal était éloigné de plus de quarante lieues de Perekop, que le czar n'avait pas plus de douze vaisseaux de guerre dans la mer d'Assow, et qu'il était prêt à les vendre aux Turcs. Ces explications déterminèrent la déposition du chan; on le remplaça par son père, le vieux et goutteux Sélim-Girai, auquel Daltaban devait le premier degré de sa grandeur, le grade d'aga des janitschares, et qui fut revêtu de la dignité de chan pour la quatrième fois (26 décembre 1702). Amené en voiture à Andrinople, il reçut l'investiture avec le cérémonial accoutumé; son plus jeune fils, Kaplan-Girai, fut nommé nureddin; la dignité de kalgha passa au troisième, Ghasi-Girai. Mais Dewlet-Girai n'obéit point aux ordres de la Porte qui le renversait, et envoya son frère Seadet attaquer Akkerman et Ismaïl. Jusuf eut à repousser dans cette dernière place les attaques de Seadet et des Noghais soulevés. La Porte, sentant le besoin de secourir promptement Jusuf, fit partir dix régiments de janitschares, quinze mille lewends, et proclamer une levée générale au-delà du Balkan, à Silistria, Nicopolis; le beglerbeg de Rumili reçut ordre de se porter à marches forcées vers Ocsakow avec des troupes de Valona, Delvino, Achrida, Ilbeszan, Janina, Skutari, prenant avec lui le pascha de Salonik. En même temps des lettres pressantes furent adressées à Dewlet-Girai pour le déterminer à la soumission.

A Constantinople, si l'on redoutait une irruption des Noghais, l'on tremblait bien plus fortement à l'idée d'une guerre contre la Russie ou l'Autriche; car le bruit se répandait que toutes ces grandes levées de troupes se faisaient dans la prévision d'une lutte avec ces deux redoutables puissances. Au reste, l'opinion avait deviné juste. Daltaban disait : « Nous sommes satisfaits des Tatares, » et à

ses familiers il racontait qu'en songe il s'était vu conquérant d'Ofen; les personnes de son entourage répétaient : « Notre pascha va se lancer dans la carrière des combats, et il obtiendra des triomphes. » Mais ses plans de guerre et de conquêtes rencontraient des obstacles dans le mufti, qui refusa le fetwa pour les autoriser, et dans Rami, le vesir, qui avait conclu la paix de Carlowicz. Daltaban imagina, comme l'expédient le plus sûr, d'inviter le mufti à une fête et de l'empoisonner. Ce projet fut trahi par le kiaja Ibrahim; le mufti se tint sur ses gardes, et s'unit avec Rami et Maurocordato contre leur ennemi commun, qu'ils représentèrent comme un empoisonneur et un brandon de discorde. Déjà Daltaban s'était aliéné le sultan par sa violence, sa grossièreté et son empressement à proposer pour les emplois les plus importants plusieurs de ses créatures incapables de les occuper; et il avait osé dans maintes circonstances humilier le mufti et les eunuques. Maintenant Feisullah, Rami et Maurocordato représentèrent au sultan que le calme ne pourrait être rétabli en Krimée tant que Daltaban serait grand vesir; et cela paraissait d'autant plus probable, que les deux rebelles, Dewlet et Seadet-Girai, pour tromper leurs partisans, répandaient le bruit de leur intelligence secrète avec le grand vesir. Daltaban fut donc mandé au sérail (24 janvier 1703). Au même moment, sur l'ordre qu'il avait reçu, Rami se rendait à la porte du grand vesir; là on lui dit que le ministre suprême avait été appelé auprès du Grand-Seigneur, et Rami attendit un message du sérail. Un chambellan vint lui apporter le sceau de l'empire, qui avait été repris à Daltaban. Celui-ci fut d'abord retenu entre les deux portes du sérail, dans la chambre du bourreau, et au bout de trois jours livré au supplice (1).

Rami, le plus ferme appui de la paix, avait beaucoup à faire, en prenant la direction du gouvernement, pour rétablir le calme au-dedans et maintenir les bons rapports extérieurs. La révolte des Noghais tomba d'elle-même au bruit de son élévation; la renommée le faisait marcher en personne contre les rebelles avec vingt mille janitschares et cinq mille volontaires. Dewlet et Seadet-Girai s'enfuirent vers le Kuban et chez les Tscherkesses (1). Jusuf, pascha d'Oczakow, se jeta sur les Noghais avec ses troupes, pendant trois mois les épouvanta par la fureur de ses vengeances, leur fit payer 600 bourses et imposa sur chaque maison la fourniture de dix kilos de blé, dix kilos d'orge et un bœuf. Une commission se réunit, composée du juge, du molla et du mufti de Babataghi, des juges de Kili, d'Ismaïl et d'Akkerman, pour faire restituer aux propriétaires les biens enlevés par les Tatares dans les cantons de Tomorova, Ismaïl et Kili. La tranquillité rétablie parmi les Tatares, il s'agissait maintenant de châtier les habitants soulevés de la Mingrélie et du Guriel, qui depuis plusieurs années refusaient les impôts, et les Abases qui pillaient les marchands et les traînaient en esclavage. Cinquante-sept ans auparavant, sept paschas avaient entrepris une expédition contre la Mingrélie; maintenant le gouverneur d'Erserum, Kiose-Chalil-Pascha se mit en marche avec plusieurs paschas et begs, pour attaquer vigoureusement les rebelles de trois côtés à la fois, de Trébizonde, de Tschildir et d'Erserum (2).

Cependant les frontières restaient toujours à fixer avec les quatre puissances signataires de la paix de Carlowicz; les plus grandes difficultés s'élevaient surtout avec l'Autriche. Trois mois après la conclusion du traité, avait été rédigé un acte préliminaire, dont l'objet était la fixation des limites respectives; l'année suivante on formula l'acte de délimitation générale; puis vinrent successivement les réglements séparés des frontières du Syrmium, de la Bosnie et de la Croatie, de la Transylvanie et du Banat; ce fut seulement après l'achèvement de tou-

(1) Raschid, fol. 272. Osmanzadé, Histoire des grands vesirs.

(1) Histoire de la Bibliothèque de Berlin, n° 71, fol. 115. Histoire du prince Mohammed Giraï, fol. 118. Raschid, t. i, fol. 271. Schemdani.

(2) Raschid, t. i, fol. 272, et l'Hist. de la bibliothèque de Berlin, fol. 262.

tes ces opérations que l'on régularisa une convention qui fixait Novi comme le point de séparation entre les possessions ottomanes et celles de Venise (1). Tous ces débats si longs et si compliqués furent dirigés par le comte Marsigli, fondateur de l'Institut scientifique de Bologne, qui régla tous les intérêts avec l'ex-ambassadeur extraordinaire à Vienne Ibrahim, nommé à son retour gouverneur de Temeswar, et investi à cet effet de pleins pouvoirs par la Porte. Après le départ du comte OEttingen, le secrétaire d'ambassade Talman était resté près de la Porte en qualité de résident. Il obtint l'éloignement de Tœkœli de la frontière et son bannissement à Nicomédie, où l'ex-roi des Kruczes établit sa demeure dans une ferme hors de la ville. Les différends sur les frontières avaient été accommodés à peu près en même temps avec Venise et avec l'empire d'Allemagne (2). La délimitation avec la Pologne ne fut terminée que cette année, après que le roi Auguste, que les historiens ottomans désignent toujours par le nom de *briseur de fer à cheval*, eut été reconnu en qualité de souverain par la Porte, auprès de laquelle il avait envoyé le vice-trésorier de la couronne Raphael de Wieniawa Leszczynski (3). Déjà il avait notifié son élection par l'entremise du châtelain de Halicz, Pierre de Wieniawa Bronicz. Les difficultés avec la Russie, relativement aux frontières, ne furent aplanies que deux ans plus tard au moyen de deux conventions. D'après la première, d'octobre 1704, la Saliva devait séparer les deux empires; la deuxième, en date du 22 octobre 1705, fixa pour limite le cours du Dnieper. Les deux parties avaient choisi pour commissaires Oukraintzow et Mohammed-Efendi. Les instructions donnèrent lieu à une correspondance très active du grand vesir avec le chan, le gouverneur d'Oesakow et Mohammed-Efendi.

Rami convaincu, comme Husein-Kœprili, de la nécessité de nouvelles mesures, et formé dès sa jeunesse à la pratique de l'administration intérieure, appliqua tous ses soins à des plans de réforme. Il songea d'abord à rendre plus libres les mouvements des chefs ottomans dans les places frontières de l'empire, à l'orient et à l'occident : il envoya au gouverneur de Bagdad 350 bourses pour entretenir les lewends contre les Arabes rebelles; à Widdin et Temesvar, il transforma en biens héréditaires pour les sujets (Odschakliks) les domaines de la couronne affectés jusqu'alors aux grands vesirs; de la sorte il assura le paiement plus régulier de la solde des troupes assignée sur les impôts de ces terres, et augmenta le nombre des habitants du Banat de Temeswar, dépeuplé par les dernières guerres; cette année seule amena huit mille nouveaux sujets en ces lieux (1). La solde de seize mille hommes de troupes de Bosnie dut être aussi prélevée sur les domaines de l'État dans cette province. Celle des garnisons de Belgrad et des palanques voisines fut prise sur les fermages des villes environnantes. Afin de régler les revenus et les dépenses de l'arsenal, Rami manda le kapudan-pascha et l'intendant des chantiers à Andrinople, et beaucoup de droits éventuels, qui jusqu'alors avaient profité aux employés, revinrent au trésor impérial (2). Dans les derniers temps, la passion pour les fourrures avait été poussée si loin qu'une pelisse de martre zibeline se vendait 1,500 piastres, et que les marchands vendaient 50 et 100 piastres une fourrure d'hermine achetée par eux 20 piastres. Les prix de ces objets furent fixés par une taxe qui régla aussi la valeur d'autres espèces de fourrures. Une ordonnance du grand vesir chargea l'aga des janitschares et le bostandschi-baschi de signaler toutes les femmes de mauvaise vie d'Andrinople, et de les di-

(1) Instrumento [illegible] della evacuazione del territorio di Novi, e consegna di esso insieme col castello dal Nome alla Porta ottomana, 12 agosto 1701 [illegible]

(2) Dans le grand insch a de Rami, lettres du grand vesir au gouverneur de Bosnie, relativement à la délimitation des frontières vénitiennes, n[os] 142, 158, 164, 211, 219, 216.

(3) Raschid, I. x, fol. [illegible]. Hist. du defterdar.

(1) Hist. de la Bibliothèque de Berlin, n° 75, fol. 221.

(2) Raschid, I. I, fol. 247. Une lettre qui fixa les stations des flottes se trouve dans l'inscha de Rami, n° 16.. (Bibliothèque de la cour impériale 423).

riger sous escorte vers Rodosto et Malghara. Tous les soldats tirés d'Égypte furent consignés à Andrinople. On s'occupa aussi des moyens de fournir continuellement de l'eau aux habitants de la seconde capitale de l'empire. Après avoir fait évaluer les travaux nécessaires pour mettre en bon état l'aqueduc de Ssaruchanli, le grand vesir assigna des sommes suffisantes aux dépenses, et fit en outre conduire vers la ville les eaux de la Jundscha, qui prend sa source près du serail de Chisrlik. Il n'appliqua pas moins de soins au rétablissement de la mosquée de Janboli, qui était en ruines depuis plusieurs années, de telle sorte que des chrétiens et des juifs avaient construit des maisons au milieu de ces débris, et que des arbrisseaux croissaient sur l'emplacement du maître-autel. Les lieux consacrés furent déblayés, débarrassés des constructions des infidèles, et le temple fut rendu au culte de l'Islam sous le nom de mosquée du sultan Mustafa. Pour garantir la sûreté des caravanes de pélerins, des présents furent remis bien exactement aux Arabes du désert; la dignité d'émirol-hadsch fut conférée au gouverneur d'Adana, Mohammed-Pascha, fils de Bairam, guerrier infatigable; en même temps l'on donna le titre de dscherdedschi (qui va à la rencontre) à Kawaszoghli-Hasan-Pascha, qui eut le gouvernement des sandschaks de Ghasa et Nablus, et put disposer des troupes de Tripoli, Ssaida, Beirut et Jerusalem : au moyen de ces sages dispositions, les Arabes respectèrent la sainte caravane. L'émirol-hadsch, après l'accomplissement du pélerinage, ne se tint pas à la Mecque selon la coutume; il se porta aussitôt en avant, résolu à tomber sur les Arabes s'ils se montraient; il avait quatre-vingt-dix enseignes, et le dscherdedschi devait en outre venir à sa rencontre avec trente autres enseignes. Les Arabes des tribus de Ssahra et d'Ansa s'étaient bien réunis au nombre de six mille, et se montrèrent à la station de Maan; mais tandis qu'ils étaient attaqués par le dscherdedschi Kawaszoghli et par le scheich des Arabes de Damas, Koleb, combattant dans ses rangs, la caravane continua sa route sans avoir été atteinte. Les tribus turkmannes qui par leurs brigandages infestaient les cantons d'Asir et de Maszisz, furent ramenées à l'obéissance par le gouverneur d'Adana; d'autres tribus de même race furent transplantées en Anatoli par le gouverneur de Siwas. Les dispositions de Rami pour toutes les innovations utiles se montrent encore dans l'ordre adressé aux juifs fabricants de draps à Salonik et aux Grecs fabricants de soieries de Brusa, de faire confectionner dans leurs manufactures les espèces de tissus et d'étoffes qui jusqu'alors avaient été importées d'Europe; il essaya aussi la culture du café, qui, prétendait le beglerbeg de Dschidde, ne pouvait être propagée que par la plantation de fèves avalées d'abord puis rendues par des hirondelles (1).

L'attention de Rami se portait sur toutes les branches de l'administration et s'étendait dans toutes les provinces de l'empire. Jaffa, qui servait de port à Ghasa, Ramla et Nablus, avaient besoin d'être protégés contre les corsaires francs et les Arabes syriens; il y envoya cent hommes de garnison avec six officiers et deux tschauschs, un inspecteur des fortifications, un commandant de place, dix grosses pièces d'artillerie, trois canons de sept, deux de douze, deux mille boulets, deux cents quintaux de poudre. Le prince de Valachie, Brancovan Cantacuzène Bessaraba, dont le grand chancelier Radul-Gretschan a décrit le règne sur le ton du panégyrique, fut mandé à Constantinople. Il occupait le trône princier depuis quinze ans, et durant douze années de guerre il s'était maintenu à force d'habileté contre Tœkœli, le chan, le sultan, le czar et l'empereur; de sorte que le souverain de l'Allemagne l'avait élevé au rang de prince du Saint-Empire, ce qui n'empêcha pas le sultan Mustafa de le confirmer dans la dignité de woiwode de Valachie, et, après la paix de Carlowicz, de lui assurer la domination viagère de ce pays. Il était parvenu à déjouer complètement un complot tramé contre lui près de la Porte par des bojards mécontents, et même avait réussi à renverser son ennemi, Antiochus Cantemir, fils de Constan-

(1) La lettre de Rami au beglerbeg de Dschidde sur cette circonstance se trouve dans l'Inscha. (Bibliothèque de la cour impériale, n° 215.)

tui et frère de Démétrius l'historien, et à faire investir du gouvernement de ce pays son gendre Duka (1). Mais il avait un ennemi implacable dans Maurocordato, interprète de la Porte, qui se joignit maintenant à Rami pour le détruire. Le second écuyer Selim-Aga partit à Bukarest pour le sommer de se rendre à Andrinople. Le prince avait la fièvre, ou la peur lui causa un tremblement : ce fut un prétexte pour retarder son départ, et il espérait ensuite faire agréer ses excuses et obtenir la faculté de rester chez lui. Son médecin Pilarino calma l'impatience de l'écuyer en l'assurant que si le prince voulait arriver vivant à Andrinople, il lui fallait voyager bien lentement. Malgré tous les bons offices des puissants amis de Brancovan près de la Porte, du mufti Feisullah, du silihdar Ali de Tschorli, et d'Hasan beau-frère du grand vesir, l'ordre du voyage ne fut pas révoqué, et après avoir employé plus d'un mois pour le trajet de Bukarest à Andrinople, le prince arriva enfin à Arnaudkoi près de Constantinople. Il offrit à son ennemi Maurocordato une pelisse précieuse, un cheval de bataille magnifiquement harnaché, et mille ducats; et négocia ensuite avec lui sur l'augmentation du tribut annuel de 270 bourses que la Porte voulait doubler. Brancovan à grand'peine se résignait à une augmentation de 100 à 120 bourses; mais voyant qu'il ne pourrait rien obtenir par les voies de la corruption, il s'engagea au paiement des 540 bourses, à la condition toutefois que ce tribut, au lieu d'être appelé capitation, serait donné sous le nom de *[illegible] de Moldavie* (24 juin 1703). Le grand vesir, circonvenu par les protecteurs de Brancovan, le reçut gracieusement. Le mardi suivant jour de diwan, audience solennelle lui fut accordée par le sultan. Introduit selon le cérémonial en usage pour les princes de Moldavie et de Valachie, par le secrétaire et l'intendant des tschauschs, après le diwan et le repas du grand vesir, il fut revêtu du kaftan et de la kuka par le trésorier; et il reçut le diplôme de confirmation comme prince de Valachie pour sa vie.

(1) [illegible]

Tout occupé du soin d'améliorer les finances, Rami ne pressurait pas les sujets; loin de là, il restitua à la famille Kœprili les biens et les métairies confisquées par Daltaban. Durant son grand vésirat, l'État ne saisit les successions de riches fonctionnaires que dans le cas où ceux-ci étaient redevables envers le fisc, sinon les biens passaient dans leur intégralité aux héritiers. Par de tels procédés il gagna les affections de beaucoup de particuliers; mais d'un autre côté il s'attira l'inimitié des hauts dignitaires, dont il diminuait fortement les revenus éventuels, et que souvent même il ne craignit pas de faire bastonner contrairement aux coutumes et sans aucun égard pour leur rang. Ainsi il ordonna d'appliquer deux cents coups de bâton au defterdar des galions et douze à l'intendant de l'orge, deux fois déjà chargé de l'inspection des janitschares, qui refusait de solder le compte des compagnies d'ouvriers; le patient ne fut soustrait à la continuation de ce châtiment que par les représentations du muhsir-aga. De tels actes avaient soulevé contre Rami la haine de toutes les troupes et particulièrement des janitschares. Son kiaja, qui avait jadis occupé le même poste sous Kœprili, alors que Rami était reis-efendi et par conséquent son subordonné, ne pouvant supporter maintenant les manières hautaines et blessantes de celui dont il avait été le supérieur, se plaignit auprès du mufti, qui détermina Rami à l'éloigner de sa personne en le nommant aga des janitschares. L'officier qui occupait ce poste fut envoyé à la Canée avec le titre de gouverneur et la dignité de pascha à trois queues. L'aga des sipahis devint ministre de l'intérieur, et fut remplacé par l'ancien général des armuriers.

Outre le ressentiment des janitschares contre Rami pour l'outrage fait à leur ancien inspecteur, ces miliciens nourrissaient encore des rancunes profondes contre un grand vesir étranger à l'armée, qui n'était parvenu à la première dignité de l'empire que par le supplice de Daltaban, dont la valeur compensait au moins l'humeur tyrannique, et à l'aide de la protection du mufti Feisullah, odieux par son ambition et son caractère impérieux. Jamais contraste plus frappant entre les seigneurs du sabre et les seigneurs

de la plume ne s'était fait sentir que dans le remplacement de Daltaban par Rami. Le premier, oppresseur rude et grossier, incapable d'écrire ou de lire, maniait vigoureusement une épée; le second, écrivain distingué, négociateur habile et délié, ne connaissait absolument rien à la guerre. L'histoire signale plusieurs hommes d'état éminents qui étaient en même temps de grands généraux, mais rarement et par exception elle peut citer de glorieux guerriers qui aient su à la fois écrire et se battre, manier aussi bien le fer que la plume. Rami possédait les qualités d'un écrivain distingué, comme le prouvent les deux recueils de ses écrits politiques, véritables modèles du style simple, clair et noble, si propre à la politique; mais il n'avait point paru sur les champs de bataille, et il avait blessé les soldats par la part prise au supplice de Daltaban, par l'outrage fait à un officier supérieur. Il s'était aussi aliéné les ulémas par ses complaisances envers le mufti Feisullah, odieux à ce corps. Au reste, l'avidité et l'orgueil intolérables du mufti commençaient à peser lourdement sur Rami lui-même. La famille et les partisans de Feisullah osaient dire que le grand vesir était client de leur patron, et Rami, qui savait bien que son prédécesseur était tombé victime de la passion de Feisullah pour le pouvoir, songea maintenant mystérieusement aux moyens d'éloigner ce redoutable protecteur.

A tous les motifs de mécontentement public vinrent se joindre encore pour les habitants de la capitale la résolution plus manifeste du sultan de se fixer à Andrinople, où il passait le temps à chasser. L'on était en outre indigné des sommes énormes consacrées à élever des palais pour la célébration des noces des trois princesses fiancées au vesir Nuuman-Kœprili, frère d'Abdullah, au vesir Ali, fils de l'ancien grand vesir Kara-Mustafa, et à l'écuyer favori Ali de Tschorli. Deux cents dschebedschis préludèrent aux troubles en refusant de partir pour la Géorgie où le gouvernement les envoyait, avant d'avoir reçu leur arriéré de solde. Depuis quelque temps on avait érigé en coutume de ne pas payer complètement la solde aux sept odschaks du corps de troupes mercenaires des janitschares, sipahis, silihdars, topdschis, toparabadschis, dschebedschis et bostandschis, et de leur donner seulement des à-comptes (1). L'aga et le kiaja des dschebedschis jugèrent prudent de faire remettre l'argent réclamé, et d'embarquer de suite les deux cents dschebedschis turbulents. Sur le rapport adressé à Andrinople par le kaimakam Jusuf-Pascha, le grand vesir blâma la faiblesse des autorités en cette circonstance, nomma le jeune Kœprili-Abdullah à la place de Jusuf-Pascha; il donna aussi un successeur au dschebedschi-baschi dans la personne de son client, Ibrahim-Aga; toutefois cette dernière nomination ne fut point d'abord publiée; Ibrahim-Aga parut d'abord être banni de la résidence de la cour. Il entra ainsi comme disgracié dans Constantinople, où bientôt il prit le poste de général des dschebedschis. Il y avait à peu près un mois que le nouveau dschebedschi-baschi était à Constantinople, quand ses troupes s'agitèrent de nouveau; mais cette fois le tumulte dura plus long-temps, et il eut pour résultat une révolution sur le trône. Le kaimakam s'empressa de leur promettre le paiement de dix quartiers arriérés de solde, et de plus un présent de vingt bourses; mais alors se mêlèrent parmi eux des janitschares, qui laissaient enfin éclater leur colère long-temps contenue contre les torts du grand vesir. Ils conseillèrent aux dschebedschis de ne pas accepter les offres de l'autorité et de se réunir sous une même bannière, près des marmites, sur le marché à la viande, avec les janitschares. En effet, le 18 juillet, les mécontents se rendirent au lieu indiqué au cri répété de *Dieu est grand*, en se fesant réciter les surres de la victoire et de la conquête. Environ trente émirs se joignirent à un attroupement de trois cents dschebedschis et de quelques centaines d'hommes du peuple. Les boutiques de la ville se fermèrent; le kaimakam et le segban-baschi Haschimsade Murtesa-Aga résolurent, comme dernière ressource, de convoquer les ulémas et d'arborer la bannière sainte. Le juge de Constantinople, Seid-Mahmud, gendre du mufti, était depuis peu, comme le kaimakam, en grand

(1) [illegible]

désaccord avec Feisullah: maintenant il refusa de convoquer les ulemas. Le lendemain le segban-baschi, avec les officiers et les janitschares demeurés fidèles, se rendit au sérail pour l'occuper; mais le préfet du palais, Jakdar, craignant que les janitschares ne pillassent le sérail, ne les laissa point entrer. Au bruit du mouvement du segban-baschi, la multitude de la place à la Viande courut à la demeure de l'aga des janitschares, en força les portes, brisa les fers des prisonniers et prit pour auxiliaires tous les malfaiteurs. De là elle se porta sur le palais du kaimakam. Une voix cria de l'intérieur que le kaimakam était depuis la veille au sérail et qu'il ne fallait se permettre aucune insulte contre sa demeure. Après un échange de paroles on en vint bientôt à des voies de fait; malheureusement une balle partie de la maison étendit par terre un dschebedschi. Alors les passions s'enflammèrent. La maison fut assaillie, saccagée; les fourrures les plus précieuses furent mises en pièces. Les criminels tirés de prison signalèrent leurs passions destructives long-temps contenues. Le segban-baschi en se dirigeant précipitamment du sérail vers le palais du grand vesir, tomba malheureusement entre les mains des rebelles, qui le renversèrent de son cheval et le gardèrent prisonnier; une masse de misérables jeunes gens perdus de débauches s'était saisi du juge de Constantinople, gendre de l'odieux mufti que les rebelles désignaient par les noms d'hérétique et de Persan. Tous deux furent gardés à vue pendant la nuit. Le 20 juillet, vendredi, les mutins sommèrent le segban-baschi, qu'ils avaient proclamé aga, d'arborer le drapeau du commandement suprême. Comme il s'y refusa, un janitschare cria: « Le mécréant a caché le drapeau dans son sein, » et le tua (1). La bannière fut déployée, et des hérauts allèrent crier dans tous les quartiers: « Que tout janitschare qui ne se range pas sous le drapeau soit séparé de sa femme et dépouillé de sa force virile. » L'un des rebelles monta sur un arbre de l'hippodrome et harangua la foule: « Salut à vous, frères qui êtes ici rassemblés! que Dieu nous aide tous. Salut à vous, amen! frères et amis, peuple de Mohammed, qui voulez-vous pour mufti? qui voulez-vous pour aga? qui voulez-vous pour juge de Constantinople? — Nous voulons, crièrent aussitôt mille voix, nous voulons Paschmakdschisade pour mufti, Tschalik-Ahmed pour aga, Ssaanollah-Efendi pour juge de Constantinople (1). » Cependant ils avaient entraîné le juge, gendre du mufti, dans la mosquée du centre, le véritable foyer de toute insurrection des janitschares, et l'avaient forcé à écrire des invitations à tous les ulémas pour qu'ils se rendissent dans ladite mosquée; un seid secrétaire déroula une bannière comme chef des émirs rebelles; et aussitôt autour de cet emblème se rassemblèrent plusieurs milliers de palefreniers et de planteurs de tentes, qui parèrent leurs turbans de bandes d'étoffe verte, se créant ainsi émirs de leur pleine autorité. Il fut proclamé que toutes les boutiques devaient se fermer, à l'exception de celles des boulangers, des bouchers et des fruitiers. Les inspecteurs des besestans, du marché des Selliers et tous les chefs des corporations furent convoqués; les topdschis, les toparabadschis, les portefaix et les matelots accoururent en foule; les étudiants des diverses wakfs vinrent joindre leurs marmites à celles des rebelles sur la place du marché à la Viande; les bostandschis, qui s'étaient mis à la recherche du saint étendard transporté secrètement d'Ejub au sérail, parurent maintenant devant le palais impérial, réclamant impérieusement l'ouverture des portes. Le préfet n'osa pas défendre l'entrée contre eux, comme il avait fait à l'égard des janitschares. L'étendard du prophète fut donc souillé, il flotta au-dessus de la révolte; les bostandschis le portèrent en triomphe sur la place du marché à la Viande et dans la mosquée du centre. Là un certain Karakasch qui avait à se plaindre du mufti, à cause de la perte d'un fief, s'était posé en orateur et chef de la rébellion, et avait rédigé une requête qui demandait la déposition du mufti et de ses fils les grands juges, et réclamant la présence du sultan à Cons-

(1) Hist. de la bibliothèque de Berlin, n° [illegible], fol. [illegible] et n° [illegible], fol. [illegible].

(1) Hist. de la bibliothèque de Berlin, n°. v. f° 7 et 8.

tantinople ; en cas de refus, les rebelles menaçaient de se transporter eux-mêmes à Andrinople. Cinq ulémas, plus deux députés de chacun des sept corps de troupes, et deux autres de chaque corporation partirent pour aller exposer les exigences des rebelles à Andrinople.

Le jour même où ces gens se mettaient en route, à Andrinople se tenait un conseil dans le palais du mufti. Le grand vesir et tous les officiers supérieurs de l'état-major des janitschares parurent à cette assemblée, où il fut résolu d'envoyer à Constantinople le kulkiaja avec trente bourses pour apaiser les cris devenus trop violents. Le lendemain on délibéra dans le palais du grand vesir, et tous les grands ulémas s'y trouvèrent. Il fut question des mesures à prendre si la mission du kulkiaja restait sans résultats. L'on ne décida rien parce qu'un officier des dschebedschis occupa l'assemblée d'une proposition tendant à obtenir vengeance pour le meurtre du segban-baschi. Comme il prétendait parler au nom des janitschares qui l'avaient investi de pouvoirs à cet effet, la vengeance fut promise, mais on l'ajourna jusqu'au retour du kulkiaja. Le mufti alla faire son rapport au sultan, avec lequel il eut encore des conférences secrètes, le lendemain 24. Mais le grand vesir mit à profit cette occasion pour éloigner le silihdar favori, Ali-Pascha de Tschorli, dont les rapports immédiats et fréquents avec le souverain excitaient depuis long-temps sa jalousie et son inquiétude ; il le nomma donc vesir adjoint, prétendant que les difficultés des circonstances réclamaient un tel auxiliaire. A la nouvelle que les députés des rebelles étaient en route, un troisième conseil fut tenu dans le palais du grand vesir. L'on résolut de faire partir bien vite d'Andrinople le bostandschi-baschi avec cent hommes, qui se saisiraient des députés et les conduiraient en prison. Le bostandschi-baschi rencontra ces gens à Hafsza, brûla la requête dont ils étaient chargés et qui était revêtue de trois cents signatures, et les conduisit à la palanque d'Egridere, où ils furent enfermés. L'aga des Turkmans, Mustafa, leva des volontaires ; le grand vesir, le kaimakam, le silihdar arborèrent des drapeaux sous lesquels se rangèrent des pages et des lewends ; tous ces préparatifs se fesaient selon les idées du mufti, contrairement au sentiment du grand vesir, qui pourtant n'osait pas s'y opposer. Enfin la Valide, informée par ses espions de l'accroissement qu'avait pris la révolte, représenta à son fils la nécessité de sacrifier le mufti et sa famille. Aussitôt fut rendu le chatti-schérif qui renversait l'insolent chef de la justice. En conséquence un ordre du grand vesir enjoignit au tschausch-baschi de se saisir de Feisullah et de ses quatre fils, le nakib, le chodscha, les deux grands juges, et de les mener à Erserum (1). Le sultan demanda compte au grand vesir de la destruction de la requête et de l'incarcération des députés. Rami s'excusa en disant que tout avait été décidé par le pouvoir illimité du mufti. Les prisonniers d'Egridere furent donc délivrés, appelés à Andrinople et bien accueillis. Dans la nuit même de l'enlèvement du mufti et de ses quatre fils, leurs maisons furent occupées chacune par une compagnie de janitschares qui devaient les préserver du pillage (28 juillet). Le grand vesir écrivit aussitôt à Paschmakdschisade à Constantinople, pour lui annoncer le renversement de Feisullah et de ses quatre fils, et lui notifier sa nomination à la première dignité de la loi, dont le chatti-schérif lui serait portée le lendemain par le grand-écuyer.

Cependant à Constantinople la révolte s'était fortifiée d'une manière effrayante par une multitude de gens sans aveu accourus d'Asie ; des hommes s'étaient présentés pour l'organiser et la diriger. La place du marché à la viande ne pouvant plus contenir les flots qui s'y accumulaient, les rebelles transportèrent leur camp dans la plaine du nouveau Jardin (2). A leur tête s'étaient placés Tschalik-Aga, reconnu par eux en qualité d'aga, et un simple janitschare du petit Tschekmetschi, nommé Toridschanli-Ahmed. Ils avaient pour collègue Suleiman-Aga, officier mécontent de janitschares. Enfin Ahmed-Aga, gendre d'Husein-Kœprili, qui après sa dé-

---

(1) L'ordre est tout entier dans l'Hist. de la bibliothèque de Berlin, n° 75, fol. 245.

(2) Hist. de la bibliothèque de Berlin, n° 75, fol. 242.

position du poste de nischandschi avait jusque-là vécu dans la retraite, fut proclamé kaïmakam à la place d'Abdullah-Koprili. C'étaient là les quatre colonnes de la rébellion. La police fut rigoureusement maintenue ; environ dix mille révoltés restèrent paisiblement rassemblés sans que l'on eût à signaler ni vol, ni effraction, ni outrage envers les femmes. Pas un magasin ne fut pillé, pas un jeune garçon saisi par la main de la luxure, on ne vit pas même un homme en état d'ivresse (1). Ali-Paschmakdschisade, nommé mufti par les rebelles, se prétendit malade et incapable de s'acquitter des devoirs de sa charge ; en conséquence, l'imam Mohammed-Efendi de Brusa fut adjoint à Tschalik-Ahmed. Le maître des requêtes du grand vesir et le grand écuyer qui apportaient la lettre de Rami et le chatti-schérif contenant la nomination de Paschmakdschisade à la dignité de mufti, faillirent être massacrés tous deux par les rebelles, qui les prirent d'abord pour des espions. Quand on connut positivement la vérité, les maisons de Feïsullah et de ses quatre fils furent aussitôt placées sous le scellé, et ses biens confisqués ; puis les rebelles écrivirent au grand vesir en faveur du nouveau mufti Mohammed, et pour le prier en même temps d'arrêter l'enrôlement des troupes à Constantinople. Un chatti-scherif du sultan confirma les nominations faites par les rebelles dans les premières dignités de la loi, (4 août 1703) désapprouva l'arrestation des députés, qui d'ailleurs avaient été mis en liberté, et annonça l'arrivée prochaine du sultan dans la capitale. Mais une impulsion toute nouvelle fut donnée à la révolte par l'apparition d'Hasan-Aga le fugitif, qui s'était tenu caché à Constantinople depuis l'envoi de la tête du chambellan chargé de l'amener lui-même à Andrinople. Les rebelles alors, au nombre de 50 à 60,000 établirent un camp régulier près de Daud-Pascha et fixèrent leur départ pour Andrinople au samedi suivant (6 août). Un nouveau chatti-scherif qui excusait le retard du sultan à se mettre en route pour sa capitale ne fit qu'irriter les esprits. Les rebelles criaient : « Si le sultan était mort, son cadavre pourrait être transporté en deux jours d'Andrinople à Constantinople ; pourquoi donc étant vivant ne peut-il franchir cette distance en quatre jours ? » Ils demandèrent le pillage d'Andrinople, puis un fetwa qui légitimât leur conduite. Les ulémas, qui en gagnant du temps avaient fait de vains efforts pour rétablir le calme et empêcher les choses d'être poussées aux dernières extrémités, furent contraints maintenant de rédiger presque sous la dictée des furieux, qui tenaient des cimeterres suspendus sur leurs têtes, les trois fetwas suivants que signèrent le mufti et le grand juge : « Si le padischah, choisi pour gouverner le peuple de Mohammed, abandonne la capitale pour se livrer au plaisir de la chasse, écrase les sujets sous le poids des impôts, épuise le trésor, est-il juste de souffrir tant de fautes ? Réponse : Non. — Si des moslims se lèvent pour repousser les actes de cruauté de l'imam, sont-ils rebelles ? Non. — Si des moslims se mettent en campagne pour réprimer la cruauté de l'imam, est-ce un devoir pour d'autres hommes de prêter secours et assistance à l'imam ? Non. » (1)

Après que la capitale eut été ainsi agitée plus de trois semaines, l'armée des rebelles se mit en marche dans le meilleur ordre de Daud-Pascha pour Andrinople (9 août 1703). En avant était portée la sainte bannière de Mohammed ; un char recouvert d'étoffe verte contenant le manteau du prophète était entouré d'étudiants qui lisaient à haute voix le koran ; soir et matin était récitée la prière de la victoire, qui se terminait par le cri d'Allah (2). Il y avait d'assez nombreuses troupes régulières : mille janitschares, quatre cents sipahis et silihdars, mille hommes d'autres corps, quatre mille dschebedschis, neuf cents canonniers, trois cents conducteurs d'artillerie et neuf cents prétendus émirs qui recevaient un traitement quotidien de dix aspres sur la douane de Constantinople. L'artillerie se composait de vingt couleuvrines, dix

(1) Hist. de la bibliothèque de Berlin, n° [illegible]

(1) Les trois fetwas sont dans l'histoire de la bibliothèque de Berlin, n° 75, fol. 260.

(2) Histoire de la bibliothèque de Berlin, n° [illegible]

fauconneaux, trente pièces de campagne, quatre mortiers, huit cents grenades, quatorze cents barils de poudre. Cependant l'annonce du mépris des rebelles pour le dernier chatti-schérif avait déterminé les mesures les plus actives pour une guerre ouverte. Le gouverneur de Rumili avec toutes ses troupes, Chodawerdi-Pascha avec dix mille Albanais et tous les seghbans des environs furent invités à se rendre dans la plaine d'Andrinople. Des ordres pressants appelèrent d'Asie les percepteurs des impôts d'Aïdin avec dix mille fusiliers, et le gouverneur d'Anatoli Nuuman-Pascha. Des instructions rigoureuses adressées aux ports de Nicomédie, Modania, Michalidsch enjoignirent aux commandants de ne laisser passer aucune troupe pour Constantinople. A la tête de l'armée fut placé le vieux Hasan, chef des juruks de Rumili. Des courriers avaient été expédiés aux Tatares, mais personne ne venait de la Krimée. Quand le bruit de toutes ces dispositions parvint à Constantinople, les rebelles envoyèrent des volontaires dans les ports de l'Asie-Mineure dont il vient d'être question, afin de maintenir le passage libre. Ces volontaires pillèrent la campagne de Brusa, et ramenèrent prisonniers à Constantinople les deux fils de Wani, beaux-frères de Feisullah. A Andrinople s'étaient réunis les juruks de Rumili, appelés Ewladi-Fatihan (enfants des conquérants), et les Albanais sous les ordres de Chodawerdi-Pascha. D'autres paschas arrivèrent encore, et leurs forces réunies présentèrent une masse de quatre-vingt mille hommes, contre laquelle l'armée des rebelles n'aurait pu tenir un instant si le grand vesir eût voulu sérieusement les combattre, s'il avait mis à la tête des troupes du sultan un chef plus capable et plus vigoureux que le vieux Hasan. Le grand vesir, dans une harangue officielle, appela bien tous les serviteurs fidèles à la défense du trône: un chatti-schérif vanta surtout les services rendus tant de fois par les janitschares à l'empire dans les situations les plus désespérées; Rami fit jurer solennellement à toute l'armée sur le koran, par le pain, le sel et le sabre, de soutenir le souverain (1); mais Hasan-Pascha avait ordre de ne point attaquer, et, dans le cas où les rebelles s'approcheraient, de se replier sur Andrinople. Cet Hasan se flattait de leur imposer par la supériorité de ses forces, et de les ramener ainsi à l'obéissance. Parvenus à Silivri le 10 août, les rebelles [illegible] la ferme du chef de la corporation des [illegible], qu'ils détestaient. Là les ulémas se réunirent dans la tente de l'aga des janitschares Tschalik, qui depuis quelque temps avait proposé d'opérer une révolution sur le trône en faveur, non pas d'Ahmed fils de Mohammed, mais d'Ibrahim, fils d'Ahmed II. On lui représenta que cela était contraire à la loi de l'hérédité des ottomans, qui assure le trône à l'aîné des princes du sang, et Tschalik Aga dut se rendre à cette raison. Dès ce jour, la prière, du haut des chaires, fut récitée non plus au nom de Mustafa, mais à celui d'Ahmed (1). A Tschorli, les rebelles rencontrèrent des envoyés du sultan qui apportaient des propositions d'accommodement. C'étaient les premiers paschas de l'armée, Hasan-Pascha, Chodawerdi-Pascha, Suleiman-Pascha et quelques ulémas, parmi lesquels le prédicateur de l'ancienne mosquée d'Andrinople Ali-le-Gros. Suleiman et Ali se rendirent sous la tente d'Ahmed-Pascha, général des rebelles, qui avait changé le titre de kaimakam contre celui de grand vesir (2). Ils épuisèrent en vain tous les raisonnements tirés du droit et du devoir. Les chefs des rebelles leur opposèrent sept fetwas qui approuvaient la révolte et le changement de souverain. Les deux députés demandèrent qu'on leur remît les fetwas pour les montrer à leur général, le vieux Hasan, qui, de son côté, lié par ses instructions, au lieu d'attaquer, en référa au grand vesir; puis revint à Hafsza où était arrivé le grand vesir, parti deux jours après lui d'Andrinople. Le grand vesir désapprouva la retraite d'Hasan, tint conseil avec ses généraux sur la nécessité de l'attaque, et expédia des courriers au

(1) Raschid, I. 2, fol. 13 et 14. Hist. de la [illegible] [illegible] de Iudden, [illegible], 75, fol. 156, et Lamotraye, t. [illegible], p. 258. Hist. de Mohammed-Schefik, fol. 60.

(1) Raschid, I. 2, fol. 16.

(2) Idem.

sultan à Andrinople pour le presser de se transporter dans le camp, attendu que c'était son unique voie de salut (19 août). Les deux fils de Wani, qui jusqu'alors avaient été traînés prisonniers par les rebelles, furent massacrés par des misérables appartenant à la populace de Brusa (1). Le sultan s'était rendu au milieu de ses troupes à Hatsza (20 août). Les deux camps n'étaient séparés que par une journée de marche. Les troupes s'étaient mises en relations secrètes depuis plusieurs jours. Vers le soir, le grand vesir ordonna de couvrir le camp par des retranchements. Quand l'aga des janitschares transmit l'ordre aux troupes, quelques soldats crièrent qu'il était trop tard, qu'il fallait attendre le lendemain matin. Tandis que la dispute s'animait à ce sujet, de tous côtés se faisaient entendre des détonations de fusées et de fusils ; c'était le signal convenu avec les insurgés. Les janitschares, quoique comblés de présents, abandonnèrent tous leur maître ; le grand vesir s'enfuit, le sultan retourna au galop à Andrinople (2). Le lendemain mardi, les rebelles campaient sur les rives de la Tundscha, devant Andrinople (1). Le sultan s'était rendu auprès de son frère en lui disant : « Frère, les troupes veulent te faire padischah ! » (2) Et aussitôt Ahmed confirma dans leurs places le grand vesir, le mufti, le grand juge, l'aga des janitschares des rebelles. Déjà, au premier avis qu'ils s'agissait d'un changement sur le trône, la Validé s'était prononcé contre le sultan Ibrahim en faveur du sultan Ahmed (3). Ainsi ce prince, le troisième de son nom, monta sur le trône à la suite d'une révolte de trente-six jours, et les dschebedschis, qui, soixante-dix ans auparavant, égarés par une féroce et stupide émulation, avaient immolé leur aga, pour ne pas rester au-dessous des janitschares et des sipahis, virent cette fois leur rébellion couronnée par une complète révolution (4).

(1) Raschid, t. II, fol. 15.

(2) Histoire de la bibliothèque de Berlin, nº v, fol. [illegible], et nº [illegible], fol. 261.

(1) Scheichi, fol. 103.

(2) Histoire de la bibliothèque de Berlin.

(3) Histoire de la bibliothèque de Berlin, nº v, fol. 40.

(4) Le jour de l'avénement au trône, dans l'Histoire de la bibliothèque de Berlin, est par erreur fixé au 12. Scheichi et l'histoire de Mohammed-Schefik s'accordent à donner la date du 9. Dans Raschid, le 10 est le jour où fut présenté l'hommage.

LIVRE LXII.

Avénement du sultan Ahmed III. — Exécution du mufti. — Le sultan ceint le sabre. — Supplice de plusieurs chefs de rebelles. — Déposition du grand vesir. — Nomination d'Hasan. — Mort de Mustafa II. — La Porte observe la Russie. — Échange de notifications et de félicitations. — Déplacement de fonctionnaires. — Déposition du grand vesir. — Administration d'Hasan et de son successeur, qui est renversé par ses intrigues. — Administration de Kalaïkos et manœuvres de Baltadschi. — Mort de Selim-Giraï et d'Hasan le fugitif. — Ali de Tschorli élevé à la place de Baltadschi. — Troubles à Baszra. — Délassements favoris du sultan. — Danger de nouvelle révolte. — Ambassades de Perse, des Usbegs, de Venise, de l'Empire. — Envoyés de Rakoczy. — Rapports avec la Russie, la Pologne, la France. — Persécution des Arméniens. — Avedick et Comidas. — La puissance du mufti est restreinte, puis rendue à sa plénitude. — Le chan de Krimée Ghasi-Giraï. — Guerre des Tscherkesses. — Institutions d'Ali de Tschorli. — Fiançailles des sultanes. — La Syrie, l'Égypte. — Mort de Rami-Pascha et de Nabi-Efendi. — Débarquement à Mallora. — Les clés d'Oran. — Apparition d'un prétendu prince ottoman. — Arrivée de Charles XII sur le territoire de l'Empire ; son départ. — Déposition de grand vesir. — Numan, dernier grand vesir de la famille Koeprili. — Déclaration de guerre contre la Russie. — Départ de Ferriol. — Rapports diplomatiques avec des puissances européennes. — Kalaïkos, Jusuf-Pascha. — Le silihdar devient kaïmakam.

Ahmed III monta sur le trône dans sa trentième année et reçut l'hommage des grands dignitaires, suivant le cérémonial accoutumé. Le lendemain, comme il se rendait à cheval pour la première fois à la mosquée afin d'accomplir les devoirs religieux du vendredi, de la foule encore agitée s'élevèrent ces formidables cris : « Nous sommes contents du padischah, mais nous ne voulons pas de traîtres. — Mes serviteurs, répondit le sultan, ce qui vous convient m'est agréable; tous les commandants par vous institués, nous les avons confirmés. — Maintenant qu'on nous livre le mufti, le kislaraga, le chasinedar, avec d'autres formant en tout soixante personnes, dont la liste est entre nos mains. Il faut que le mufti meure à l'instant, afin que par la suite il ne s'élève aucun doute sur son exécution, qu'on ne puisse supposer qu'un autre ait été immolé à sa place (1). » Le sultan promit de satisfaire à cette demande menaçante, et le même jour les queues de cheval furent tournées du côté de Constantinople. Le kislaraga, son secrétaire et le kiaja des baltadschis furent renfermés entre les deux portes du sérail, dans la chambre du bourreau, et confiés à la garde du bostandschi-baschi; quatre eunuques, confidents du dernier sultan, furent chassés du palais. Les places d'imam du sul-

(1) Histoire de la bibliothèque de Berlin, n° [illegible]

tan, de premier et second écuyer furent occupées par des protégés des rebelles; les dschebedschis reçurent leur solde arriérée avec 250 bourses, et le présent d'avénement fut payé aux troupes avec 2,000 bourses. Le sultan quitta le sérail et alla camper sur les bords de la Tundscha dans la plaine du Pascha, près de Kutschuktepe, où s'élève le palais du dernier Kuprili grand vesir. Là, il donna audience au mufti Mohammed, qui insista sur l'exécution de son prédécesseur, afin de se trouver bien plus assuré d'une place qu'il ne devait qu'à la révolte. Feisullah, qui était alors sur la route de Varna d'où il devait être embarqué pour Erserum, fut ramené à Andrinople avec ses quatre fils et jeté en prison. Pendant trois jours il fut livré à tous les tourments que voulurent lui faire endurer les trois chefs de l'insurrection militaire, le janitschare Torischanli, le sipahi Karabasch et le dschebedschi Kutschuk-Ali; enfin son successeur osa rendre le fetwa pour le supplice; c'était le premier acte de ce genre qu'un mufti eût commis envers son prédécesseur, et jamais cet exemple ne fut imité. Feisullah fut placé sur un cheval de charge, la tête tournée vers la croupe; un juif dut tenir la bride, et le patient fut ainsi mené par les rues de la ville; arrivés sur le marché des Fripiers, ses bourreaux lui coupèrent la tête, et rencontrant deux prêtres arméniens qui revenaient d'un enterrement avec leurs encensoirs, ils les contraignirent à se placer derrière le cadavre de la victime et à le suivre en chantant des hymnes et agitant leurs encensoirs, tandis qu'on le trainait avec une corde à travers le camp; ils le chargeaient de malédictions en châtiment du fetwa qui avait autorisé l'abandon de Caminiec avec de nombreuses mosquées aux mécréants (1). Les dépouilles du supplicié furent livrées aux plus horribles outrages: l'un lui coupa le nez, un autre les oreilles, un troisième lui perça les lèvres (2); deux fois le tronc et la tête furent jetés dans la Tundscha, deux fois ils en furent retirés pour être définitivement abandonnés aux flots. C'était le troisième chef spirituel des ottomans livré ainsi au dernier supplice. Trois patriarches grecs ont aussi été exécutés par ordre de la Porte; mais ils ont péri par la strangulation, beaucoup moins infamante aux yeux des Turcs que la décollation. Si l'on songe que la loi de l'Islam place un musulman au-dessus de tout chrétien, un uléma au-dessus de tout musulman, et que la constitution ottomane assigne au mufti un rang si élevé au-dessus de tous les ulémas, on frissonnera d'horreur à la pensée de l'effroyable passion de vengeance qui emportait les ennemis de Feisullah.

Trois jours après son arrivée à Daud-Pascha, le sultan fit son entrée solemnelle dans la capitale, pour aller ensuite ceindre le sabre dans la mosquée d'Ejub [15 septembre 1703]. En cette circonstance fut déployée autant de pompe que trois ans auparavant pour le malheureux Mustafa II; ce prince détrôné ouvrait maintenant la marche renfermé dans une voiture grillée qu'entouraient des eunuques blancs (1); il était suivi de sa mère, de sa sœur et de sa fille, et par trente voitures de son harem qu'il ne lui était plus permis de voir depuis sa déposition; ses femmes, gardées par des eunuques noirs, furent emmenées dans le vieux sérail, le sultan Mustafa et ses quatre fils dans la cage dite *des princes*, au nouveau sérail. Le silihdar, le nakib et l'aga des janitschares ceignirent le sabre au sultan, suivant l'antique usage, et aussitôt les sept collines retentirent des salves d'artillerie du sérail et des vaisseaux dans le port. Un édit sévère défendit à qui que ce fût de paraître armé dans la ville; les troupes reçurent une augmentation de solde: il y eut 40 aspres pour les serdengetschdis, 20 pour les porte-enseignes, 10 pour chacun des mille émirs; vingt mille janitschares, quatre mille trois cents dschebedschis et mille topdschis furent inscrits sur les registres avec une augmentation de solde de trois aspres par jour. Alors les janitschares rayés jadis des rôles affluèrent à Constantinople, réclamant leur inscription nouvelle; mais, les janitschares casernés ne faisant pas cause commune avec

(1) Hist. du prince Mohammed, fol. 121.
(2) Ibid. fol. 121.

(1) Lamotraye, t. [illegible]

ces nouveaux venus, ce mouvement n'ébranla pas l'ordre à peine établi. L'on put également comprimer les gardes du jardin du sérail, les bostandschis, auxquels on avait promis au moment du départ d'Andrinople le paiement de huit quartiers de solde arriérée, et qui maintenant exigeaient avec des clameurs menaçantes non-seulement cette créance, mais encore le présent d'avénement au trône, bien que jamais cette gratification n'eût été distribuée à leur corps. Le sultan se rendit dans l'intérieur du sérail à l'estrade de marbre appelée le sofa; là, entouré du grand vesir, du mufti, de l'aga des janitschares et des scheichs, il exprima hautement son indignation sur cet oubli de tout devoir de la part des bostandschis, qui jusqu'alors s'étaient montrés les gardiens les plus dévoués du sérail; puis il ordonna d'expulser ces ingrats et de les remplacer par des jeunes garçons tirés des enfants enlevés aux chrétiens. Après le paiement des 320 bourses formant le montant des huit quartiers de solde arriérée, sept cent trente-sept coupables furent chassés du sérail, et un commissaire fut institué pour lever mille enfants chrétiens: ce fut le dernier exemple de cette odieuse pratique tombée en désuétude depuis cinquante ans (1). Tschalik, qui, avec quelques milliers de janitschares, avait si bien mis fin aux démonstrations des bostandschis, pensant avoir acquis par là un titre inaliénable à la plus haute faveur près du sultan, eut la présomption d'offrir un festin à son maître. Ahmed se rendit chez l'aga, qui, encouragé par cette faveur inouïe, osa demander la place de grand vesir; trompé par le sens de quelques paroles bienveillantes, il se croyait déjà sûr du succès, lorsque son manque d'égards pour le nouveau kislaraga Abdurrahman vint renverser ses espérances et précipiter sa ruine. A l'époque de la derniere révolution, Abdurrahman, qui occupait la place d'aga du vieux sérail à Constantinople, avait d'abord réuni ses partisans pour le sultan Ibrahim; mais comme les chefs de l'insurrection lui promirent le poste de kislaraga si le sultan Ahmed parvenait au trône, il se déclara pour ce prince. Il remplaça en effet le kislaraga Nesir, qui fut déposé, dépouillé de tous ses biens et condamné au bannissement. C'était l'usage de la cour que, dans toute fête donnée au sultan, le kislaraga marchât devant le grand vesir, et que celui-ci, en s'adressant au gouverneur du sérail verbalement ou par écrit, employât toujours le terme de Monsieur mon fils, et, en cas de visite, qu'il allât au-devant de lui jusqu'au bas de l'escalier; les vesirs lui baisaient la main. Au lieu d'observer ces convenances, Tschalik, qui se reposait sur un sofa, sans turban, coiffé d'une simple calotte, après avoir reconduit le sultan, à l'arrivée d'Abdurrahman resta dans la même position sans réparer le désordre de son costume, et se contenta de lui dire: « Vous plairait-il, aga, de vous asseoir sur le sofa, » en lui indiquant une place en face de lui. Dans ce moment on apportait de l'eau; Tschalik but aussitôt, et le kislaraga ayant demandé aussi à boire, on lui remit le verre dont Tschalik s'était servi. Les eunuques confidents du sultan entrèrent ensuite, et Tschalik ne leur donna pas la moindre marque de considération: « Nous sommes des janitschares, dit-il, qui ne connaissons rien à votre étiquette, nous ignorons s'il faut vous donner le titre de fils ou de père; soyez les bien-venus; » et il demanda du café. Les eunuques, accoutûmés à d'autres manières, se confondirent en remercîments, mais ils ressentirent profondément la grossièreté de l'aga et ne manquèrent pas de s'en venger à la première occasion où le sultan leur prêta l'oreille. Ainsi cette fête fut cause de la ruine de Tschalik, à laquelle travaillait d'ailleurs activement le grand vesir, qui avec raison voyait en lui un rival redoutable.

Le sultan sentit que pour se maintenir sur le trône il lui fallait se défaire des chefs de la révolte, qui chaque jour pouvaient le changer; il commença par frapper l'aga des janitschares, et concerta le coup avec le grand vesir. Les vesirs et les ulémas, mandés au sérail pour une lecture de la Tradition, laissèrent leurs chevaux à la porte du jardin; quand ils furent entrés, on mena les chevaux du côté opposé, près de la grande porte. L'assemblée une fois complète dans le kœschk d'Eriwan, le kaftandschi jeta un kaftan sur les épaules de Tschalik; en

(1) Raschid, I. II f° 22.

même temps le grand vesir lui déclara que le sultan l'avait nommé gouverneur de Chypre. « Quel est donc mon crime ? » s'écrie Tschalik en courroux, et, jetant le kaftan loin de lui, il s'élance vers la porte du jardin dans l'espoir d'y trouver son cheval; mais ne l'y voyant plus, il reconnaît qu'on en veut à sa tête, revient à la porte des Canons, et monte sur une galère disposée pour lui. Le chambellan qui l'accompagnait était aussi porteur d'un ordre de mort, appuyé sur un chattischérif et un fetwa du mufti. L'exécution de Tschalik fut suivie de celle d'autres chefs de rebelles, du janitschare Toridschanli, du sipahi Karakasch, de la déposition et du bannissement du kulkiaja et du musiraga des janitschares, du tschausch-baschi et du bostandschi-baschi. Déjà le silihdar Ipschir, qui avait remplacé Ali de Tschorli s'était vu éloigné par le sultan : les quatre fils de Feisullah, son kiaja et son référendaire avaient été bannis à Limnos; son gendre Mahmud, qui était juge à Constantinople au moment de la révolte, s'étant échappé auparavant, avait été relégué à Brusa. D'un autre côté, l'on rappela deux anciens grands juges de Rumili, Mirza-Mustafa et Abasade-Efendi, exilés par le précédent mufti. Le chef des bouchers, homme puissamment riche, bienfaiteur des pauvres, ancien protégé de Feisullah, qui avait été forcé de racheter des rebelles sa tête au prix de 300 bourses, fut confirmé dans son poste, et l'ex-defterdar, Muhsinsade-Mohammed-Efendi, qui, durant son intendance des cuisines impériales, n'avait jamais rendu de comptes, dut verser une somme de 870 bourses. L'historien Hadschi-Mohammed lui avait succédé en qualité de defterdar. Le présent d'avénement fut pris comme à l'ordinaire sur les revenus mensuels que les commissionnaires de fermes, de wakfs et de pensions devaient laisser à cet effet dans les caisses, au renouvellement de leurs berats (baux). Autrefois on avait fait face à ces dépenses au moyen d'une augmentation de 10 aspres inscrite sur le bordereau de la capitation; mais le grand vesir Kœprili-Mustafa ayant ramené, en faveur des sujets non musulmans, la capitation à un système constant et légal, pour couvrir cette émission de fonds exigée du trésor, on eut recours maintenant aux possesseurs viagers de fermes (malikianes), qui sur 1,000 piastres durent en payer 250. L'argent rentrait d'autant moins au trésor que l'avidité du grand vesir Ahmed avait poussé la corruption jusqu'aux dernières limites : cet homme d'origine russe avait été tiré du sérail sous le sultan Mohammed pour être investi du commandement de Baszra; ensuite il était devenu successivement gouverneur de Moszul, Ssaida, Beirut ; déposé à l'avénement du sultan Suleiman, il était resté long-temps sans emploi, jusqu'à ce que les prières instantes de son épouse, sœur du dernier Kœprili, déterminèrent ce grand vesir à le replacer. Husein avait eu de fortes répugnances à surmonter pour investir de nouvelles fonctions son beau-frère ; quand il le voyait s'approcher avec les autres vesirs, il disait : « Voilà l'administrateur ; » car il connaissait l'esprit d'inventive exaction d'Ahmed. Porté à la première dignité de l'empire par l'insurrection, Ahmed trafiqua de tout dans l'administration, et poussa la vente des emplois jusqu'au plus révoltant scandale. Il prit pour kiaja une véritable brute qui ne savait ni lire ni écrire ; il conférait des sandschaks verbalement, sans apposer sa signature aux diplômes ; il lui arriva d'en donner quelques-uns trois ou quatre fois ; il n'avait à la bouche que ces paroles : « Y a-t-il là de l'argent? » Après avoir remis à l'émirol-hadsch l'argent et les présents accoutumés au moment du départ de Constantinople, il envoya des commissaires à sa poursuite pour lui reprendre le tout. Le sultan, qui n'ignorait aucun de ces faits, avait offert plusieurs fois le sceau à son beau-frère Hasan ; mais celui-ci ne voulut pas l'accepter, car il voyait bien que le grand vesir créé par la révolte était disposé à l'exciter et à l'entretenir encore en secret pour se maintenir. Enfin, obsédé de demandes pour la destitution d'Ahmed, le sultan envoya le silihdar lui redemander le sceau [16 novembre 1603]. Ahmed, à cet ordre du souverain, se sentit frappé d'une telle consternation qu'il ne se trouva pas en état de dénouer le nœud du cordon qui l'attachait. On lui signifia de se transporter dans sa maison près de la Suleimanije ; en chemin il rencontra son successeur, le beau-frère du sultan : « Frère pascha, lui dit Hasan, si tu ne t'obstines pas à vouloir cacher tes trésors,

tu n'as rien à craindre. » Ahmed s'arrêta quelque temps à murmurer quelques paroles à l'oreille du nouveau grand vesir, lui baisa la main, puis gagna sa maison ; après qu'on lui eut fait rendre gorge, il fut exilé à Lépante.

Hasan-Pascha, Grec de Morée, était le commandant de Chios, qui sous le sultan Mohammed avait été retenu quelque temps entre les deux portes du sérail, tout prêt à être livré au bourreau en châtiment de la perte de l'île qu'avaient conquise les Vénitiens ; ensuite, par considération pour la princesse son épouse, on l'avait mis en liberté, et il était devenu gouverneur d'Aszow ; plus tard il s'était élevé au poste de kaimakam à Andrinople et à Constantinople : sa première démarche comme grand vesir fut d'aller trouver le mufti pour se concerter avec lui sur les moyens de maintenir ou plutôt de rétablir le repos. Le mufti voulut adresser un compliment au grand vesir, et lui dire qu'il avait été appelé à la première dignité de l'État par l'opinion publique. Mais coryphée des révoltés et accoutumé à leur langage, il se servit de cette locution : « Mon fils, c'est l'assemblée du peuple qui t'a fait grand vesir. » Hasan vit bien que le mufti était encore dominé par le souvenir des moyens qui l'avaient porté à la tête de la magistrature ; néanmoins il lui répondit d'un ton amical, et, pour le tranquilliser sur les suites immédiates des paroles inconsidérées qui lui étaient échappées, il lui proposa de l'accompagner auprès du sultan. « Mais nous ne sommes point appelés, observa le mufti. — Il n'y a pas besoin d'invitation, » répondit le grand vesir, qui voulait ainsi lui donner la mesure de son crédit auprès du souverain, comme Mohammed avait laissé éclater l'expression de sa popularité et de sa dépendance à l'égard des rebelles. Le jour même de sa nomination, Hasan assista le matin au paiement de la solde des troupes, reçut l'après-midi les félicitations des ulémas et des généraux des différents corps, confirma quelques-uns des plus hauts dignitaires et des gouverneurs, et en changea d'autres. Il fit descendre Hasan-Pascha le fugitif de la dignité de kaimakam au poste de defterdar. L'historien Hadschi-Mohammed, déplacé par suite de ce changement, se consola en pensant que c'était une mesure transitoire : et en effet, il reprit pour la troisième fois la direction de la comptabilité quand Hasan le fugitif fut éloigné dans le gouvernement d'une province. Pour toutes ces nominations le grand vesir ne se fit point donner d'argent ; il remit les diplômes d'installation des seigneurs du diwan en leurs propres mains, ceux des gouverneurs à leurs agens sans recevoir une seule aspre. Nuuman-Pascha faisait quelques difficultés d'aller à la Canée ; on lui laissa le choix entre Amasia et l'une des îles de l'Archipel. Le vieux Hasan, chef des juruks de Rumili, fut désigné pour la conduite de la caravane des pèlerins. Une tentative des serdengetschdis ou volontaires pour soulever de nouveau la première chambrée des janitschares fut vigoureusement réprimée, et la police purgea en secret la capitale des chefs de la révolte. L'aga des sipahis, Ssalih, homme considérable par les richesses qu'il avait acquises en épousant la veuve de Husein, fils de Maan ou de Fachreddin, et qui, pendant la révolte avait conservé sa place moyennant trente bourses, perdit maintenant ses trésors avec la vie. Le même sort frappa les deux dschebedschis, Kutschuk-Ali et Karabadschak, qui avait joué un rôle très-actif dans l'insurrection. D'un autre côté l'ex-silihdar Ali de Tschorli, qui allait être envoyé comme gouverneur à Alep, sur les prières instantes de la sultane son épouse et de la mère du sultan Mustafa, fut laissé dans la capitale et appelé parmi les vesirs de la coupole. Le grand vesir se montra plus généreux encore envers le précédent kaimakam Abdullah, maintenant sorti de sa retraite, qu'il envoya à la Canée en qualité de gouverneur, et envers l'ancien grand vesir Rami-Pascha, qui se trouva garanti dans sa vie, réintégré dans ses biens immeubles et reçut le gouvernement de Chypre. Le sultan Mustafa, dont la faiblesse avait causé la révolte et tous les maux qui en étaient sortis, mourut le 31 décembre 1703, et fut enseveli dans la mosquée de la Validé, à côté de son père : c'était un prince doux et bienveillant, d'un esprit cultivé, qui ne se plaisait ni à verser le sang ni à saisir les biens de ses sujets ; sa grande passion était la chasse ; il aimait aussi à lancer le dschirid et à écrire de très-longs chattichérifs de sa propre main ; il protégea les

savants et les poëtes, dont les biographes portent le nombre à cent sous son règne, mais qui méritaient à peine le nom de faiseurs de rimes. Cette même année enleva au moins douze poëtes, et six étaient morts durant le cours de l'année 1702. Une perte bien plus déplorable est celle des deux meilleurs historiens contemporains du règne de Mustafa, Mohammed le defterdar, et l'auteur inconnu de l'Histoire de la bibliothèque de Berlin.

Sous le grand vésirat d'Hasan-Pascha, arrivèrent les félicitations des puissances européennes et asiatiques en réponse aux notifications de l'avénement au trône du nouveau sultan. L'annonce de cet événement avait été portée à Venise par Mustafa-Aga ; un internonce spécial, Ibrahim, se rendit chargé de la même mission auprès de l'empereur Léopold, et à cet effet on l'éleva au rang de mirialem, ou porteur de la bannière sacrée. Talman présenta, comme ministre résident, la lettre de compliments de l'empereur [9 juillet 1704]. Ibrahim, arrivé à Vienne, remit dans son audience des plaintes écrites de la Porte sur la conduite des Heiduques, qui avaient élevé trente-cinq tschartaks sur l'espace compris entre le cours inférieur de l'Unna et de la Boszut, et le confluent de ces deux rivières. Rien ne troublait d'ailleurs l'harmonie qui régnait entre l'Autriche et la Porte ; Tœkœli était banni à Nicomédie, et la conduite de Rakoczy, qui se présentait comme chef militaire aux mécontents de la Hongrie, inspirait de la défiance à Constantinople, plutôt que d'y exciter des espérances. Un chattischérif ordonna la prompte expédition de cinq cents janitschares sur Belgrad et Temesvar pour garantir les frontières contre toute violation. Ali-Pascha, gouverneur de Belgrad, fut même abaissé au rang de pascha à deux queues pour avoir cherché à engager les deux empires en des hostilités (1). Toutefois les troubles de la Hongrie permirent à la Porte d'observer de moins près les mouvements de l'Autriche, et de fixer sa principale attention sur la Russie, où semblaient se former des orages ; car le czar Pierre augmentait fortement ses flottes sur la mer Noire. Dans la prévision de ces dangers, le diwan ordonna de pousser vivement la construction d'un château à Temruk, commencé sous le règne précédent, pour empêcher la navigation entre Keresch et Taman. Comme les travaux ne pouvaient être achevés avant l'expiration d'une année, le kapudan-pascha Osman-Pascha partit toujours avec la flotte pour la mer Noire, avec la mission de garnir de l'artillerie nécessaire la redoute nouvellement établie. Des rapports du chan de Krimée apprirent non-seulement que le czar fortifiait Aszow, mais encore qu'il élevait un nouveau château à Taighan (Taganroc), augmentait les ouvrages de Kamienska sur les rives du Dnieper, et construisait des vaisseaux dans le port de Waskor pour empêcher la continuation de la redoute que l'on élevait en avant du nouveau château appelé Jenikalaa. Les gouverneurs de Kaffa et d'Ocsakow, Murtesa-Pascha et Jusuf-Pascha, eurent pour instructions de soutenir les travaux de tous leurs moyens, et de se tenir prêts avec leurs troupes. Mais en même temps le dernier reçut ordre de relâcher tous les prisonniers entraînés en esclavage par les Tatares dans les dernières irruptions et de réprimer toutes courses sur le territoire russe, afin d'exécuter les conditions da la paix (1). Au reste, au moment même de la révolution qui changeait le souverain, le grand vesir avait donné à entendre à l'envoyé russe, arrivé alors à Andrinople, que la Porte n'avait aucune confiance dans les protestations d'amitié de la Russie, et s'était plainte de l'élévation de nouvelles forteresses (2). Venise envoya le cavaliere Mocenigo à Constantinople pour remplacer le bayle Ascanio Giustiniani, et apporter en même temps les félicitations du sénat. La délimitation avec la République fut heureusement terminée cette année (3). Un député de Gènes vint présenter des félici-

(1) Rapport de Talman, du 2 décembre 1704.

(1) Raschid, l. II, fol. 31.

(2) Defterdar, fol. 22. La lettre du grand vesir au czar, du 13 safer 1115, et Inscha de Rami, n° 426. Bibliothèque de la cour impériale, 423.

(3) Instrumento imperiale di confini fatto tra la ser. Rep. e la felice Porta Ott. Costantinopoli, 4 chaban 1115, metà di dic. 1703, tradotto da G. P. Navon.

tations de la part du doge, auquel le grand vesir répondit par une lettre de compliments. On vit arriver de la part du prince des Usbegs, Esseid-Mohammed-Behadir-Chan, l'ambassadeur Kutschuk Ali-Beg pour offrir les félicitations de son maître. Le chan des Kalmuks Ajuka envoya aussi un représentant présenter ses hommages au nouveau sultan, et lui annoncer qu'il n'avait pas voulu recevoir le député des Tscherkesses de la Kabartai, révoltés contre leur chan. Des lettres furent adressées au souverain des Kumuks, le schemchal du Daghistan, à l'exemple de ce qui s'était fait déjà à l'avénement de Mustafa II. On notifia aussi l'élévation d'Ahmed III au schah, au chan des chans de Perse, ainsi qu'au souverain de Fez et de Maroc, Mulai-Schérif-Ismail, et au dominateur de l'Inde. Des circulaires furent adressées aux deys des états Barbaresques et au schérif de la Mecque, selon l'usage. Quant aux rois de France, d'Angleterre et de Pologne, les communications se firent au moyen d'un échange de notes et de lettres avec leurs ministres résidents près de la Porte.

Comme on s'était débarrassé des principaux agitateurs parmi les troupes, on s'occupa maintenant à renverser les appuis de la révolte dans le corps des ulémas. Le mufti, dont le compliment adressé au grand vesir était parvenu jusqu'aux oreilles du sultan, dut être frappé le premier. Quelques jours après un examen public d'aspirants aux places de muderris, présidé par ce chef de la magistrature qui avait repoussé les candidats les plus capables demeurés depuis huit à dix ans sans emploi, tels que l'historien Raschid, pour admettre des sujets sortis de boutiques d'épiciers ou de marchands d'herbes, un dimanche soir qu'il y avait réunion comme de coutume dans le sérail pour une lecture d'exégèse sur le koran ou la tradition (26 janvier 1703), le mufti attendait dans la salle qu'on l'appelât auprès du sultan, quand le silihdar, au lieu de l'inviter à l'audience, lui remit le chatti-schérif qui l'exilait à Brusa. Sans lui permettre de rentrer chez lui, on l'emmena de suite pour l'embarquer dans une galère tenue toute prête contre la digue du sérail. En même temps l'on arrêta Ahmed-Efendi, « qui souillait le coussin de juge de Constantinople, » ainsi que le secrétaire Emini, qui depuis la révolte s'arrogeait le titre de chef des émirs, et tous deux furent embarqués pour Famagusta. La place de mufti fut donnée à Paschmakdschisade-Ali, et la même galère qui avait transporté son prédécesseur à Brusa ramena le digne grand juge Jahja Efendi, exilé dans cette ville par Mohammed. Hasan le fugitif, après avoir occupé quelques jours le poste de premier defterdar, fut nommé beglerbeg de Rumili, et à sa place revint pour la troisième fois l'historien Hadschi-Mohammed. Husein le fugitif devint gouverneur de Damas, et Gurd-Beiram, pascha de Rakka, fut revêtu de la dignité d'émirol-hadsch. Comme les Arabes fesaient mine alors de vouloir piller la caravane, les sandschakbegs de Tripoli, Ssaida et Beirut, d'Adschelun et de Jérusalem, reçurent ordre d'aller avec divers petits corps de troupes au-devant du saint cortége dans le désert jusqu'à Bir-Ghanem. On recommanda aussi au schérif de la Mecque, Said, et au gouverneur de Dschidda, comme scheich du sanctuaire, de contribuer de tous leurs moyens à garantir la sûreté de la caravanne. Ismail, kiaja du pascha de Dschidda, Baltadschi-Suleiman, vint à Constantinople; et comme il jouissait antérieurement de la faveur du grand vesir, maintenant, au moyen de fortes sommes, il obtint pour son maître le gouvernement d'Égypte, et pour lui-même celui de Dschidda (23 juin 1703). Le schérif de la Mecque, Said, fut confirmé dans sa dignité.

En Moldavie, au contraire, se fit une nouvelle installation de woiwode, signalée par une circonstance bien grave : antérieurement à la révolution, et durant ses agitations même, les bojards s'étaient plaints des extorsions de leur prince Duka; on leur permit d'en choisir un eux-mêmes (1) : ils élurent Michel Rakowiza, gendre de Constantin Cantemir, non dans le diwan, où toutes choses n'étaient pas remises en ordre depuis la ré-

(1) Raschid, I. II, fol. 29, d'accord avec Gertschan; Engel, hist. de la Moldavie, p. 300. Dans l'Inscha de Rasmi, n° 141. Lettre du grand vesir du [illegible] 1115, n° 142. Du [illegible] de la même année au woiwode de Moldavie, Constantin.

volution, mais dans le kœschk du rivage, et avant d'avoir été reçu en audience par le sultan [3 octobre 1703]. Au reste, peu importait au grand vesir que la Moldavie eût un prince de son choix ou qu'elle gémit sous l'oppression d'un hospodar imposé par la puissance suzeraine; ce qui le préoccupait, c'était la surveillance des sujets qui pouvaient entourer le maître suprême, et mettre en danger la toute-puissance du premier ministre. Aussi ne prit-il point de repos qu'il ne se fût débarrassé du silihdar Ibrahim-Beg, homme simple et trop dédaigneux des avertissements de ses amis, pour le remplacer par le tschokadar Abasa Suleiman [16 avril 1704] Il ne réussit pas de même à pousser le trésorier Mohammed-Aga au poste de kislaraga; et pourtant le succès était d'une grande importance pour lui: car il craignait avec assez de raison que si le premier eunuque de la Validé, Suleiman-le-Long, obtenait le gouvernement du sérail, lui-même ne fût renversé. Il communiqua son plan au trésorier par le moyen de son confident Hamsa-Aga: mais Mohammed-Aga, plus timide qu'ambitieux, révéla toutes ces manœuvres à Suleiman-le-Long, celui-ci à la Validé, qui en fit part au sultan, et Suleiman-le-Long fut nommé kislaraga. A peine en possession de ce poste, celui-ci employa toute son influence au renversement d'Hasan, qui fut préparé dans le plus grand mystère. Le choix du successeur, déterminé par le kosbegdschi (gardien du noyer) allié du kislaraga dans les attaques contre Hasan, surprit le public: Kalaili-Ahmed-Pascha, ancien porteur de bois au sérail, fut appelé secrètement de Candie, où il était gouverneur, par un chatti-schérif que lui porta un simple bostandschi [28 septembre 1704]. Il arriva un jour de diwan à Constantinople, et fut retenu dans la chambre des gardiens du Sofa, au sérail, en attendant la fin du conseil. A peine le grand vesir s'était mis en route pour le palais de son épouse, la sultane Chadidsche, le grand chambellan fut expédié sur ses traces pour lui redemander le sceau de l'empire, et le sultan se rendit dans le kœschk de Bagdad, où il voulait investir Kalaili de la direction suprême des affaires. Au sérail comme en ville on n'avait pas le moindre soupçon de ce changement; quand le sultan fut dans le kœschk et que l'on annonça l'arrivée du grand vesir, chacun croyait qu'il était question d'Hasan, lorsqu'à l'étonnement général parut Kalaili-Ahmed-Pascha. Hasan fut exilé avec son épouse à Nicomédie; on lui laissa trente bourses pour sa pension annuelle, et il put continuer à jouir des biens domaniaux attribués à la sultane Chadidsche. Ce qui signala son grand vésirat, ce furent les sages dispositions prises pour assurer les frontières par des forteresses naturelles, et pour élever d'utiles édifices dans la capitale. Après la soumission des rebelles géorgiens, qui avaient refusé l'impôt dans la Mingrélie, Guriel et Imirette, des châteaux furent construits à Batum et à Bagdadschik, pour les tenir en bride, et sur la frontière de Syrie, au passage de l'Amanus, à l'endroit périlleux de Kubbeagadsch, s'éleva une forteresse pour la protection des caravanes [mars 1704]. Dans le sérail de Constantinople furent jetés les fondations d'un nouveau kœschk; on bâtit dans l'arsenal un nouveau grand magasin, une caserne pour les matelots; Hasan supporta seul les frais de construction d'un bain, d'une mosquée, de fours et de plusieurs boutiques; pour les autres édifices chaque vesir fournit trois bourses, chaque gouverneur de province en donna deux. Pour régler la différence entre les monnaies de bon titre frappées à Constantinople et celles de mauvais aloi fabriquées en Égypte et en Rumili, un édit avait décidé que dix dragmes et demie de mauvaise monnaie d'Égypte équivaudraient à dix de bonnes espèces, et qu'en Rumili cent trente drachmes de monnaie de bon aloi seraient prises pour cent drachmes d'espèces au titre de Constantinople. Hasan avait aussi porté son attention sur la célébration des fêtes des deux Bairam et de la naissance du Prophète: à cette dernière solennité les ulémas furent invités par des billets particuliers du grand vesir. Six jours encore avant sa déposition, il avait disposé des réjouissances et des illuminations pour la naissance de la princesse Fatima, première fille du sultan. Le grand nombre de sœurs que les quinze années suivantes donnèrent à Fatima ferait présumer que précédemment Mohammed aurait pu avoir une quantité non moins grande d'enfants, s'il avait été d'usage

de livrer aux embrassements des princes tenus en réserve sous les grilles du sérail, pour la succession du trône, d'autres femmes que des femmes stériles.

Le nouveau grand vesir Kalaili-Ahmed n'avait pas le zèle de son prédécesseur pour les établissements utiles; porté à la direction des affaires par les intrigues, il ne se distinguait que par le goût de la magnificence dans les habillements. Fils d'un fondeur d'étain du village de Molo, près de Kaiszarije, d'où lui était venu le surnom de Kalaili (étameur), il avait été introduit dans le corps des baltadschis du sérail par son oncle, qui lui-même en faisait partie; puis Jusuf, kislaraga de Mohammed IV, l'avait nommé chef des cafetiers, et chef des porteurs d'eau. Quand son protecteur le kislaraga fut déposé et exilé en Égypte, Kalaili-Ahmed le suivit dans cette province, et par son crédit il obtint le sandschak de Dschidda ainsi que la place de scheichol-harem. Sept ans après, il devint gouverneur de Wan, puis kapudan-pascha et kaimakam près de la Porte, pour être ensuite banni à Lemnos; rappelé au service et nommé gouverneur de Siwas, de Trébisonde, de Chypre, porté encore une fois au poste de kaimakam et envoyé dans les gouvernements de Diarbekr, Bagdad et Adana. Chargé de faire lever le siége d'Aszow, il s'enfuit et se tint caché quelque temps jusqu'à ce que la Validé lui fit obtenir la permission d'aller vivre à Brusa; presque aussitôt, par le crédit de cette sultane, il fut investi du gouvernement de Candie. Élevé contre l'attente générale à la première dignité de l'empire par le crédit et les pratiques secrètes du kosbegdschi, le public ajouta encore à son surnom, l'appela Kalailikos et se plut même à le désigner de préférence par ce sobriquet pour châtier lasotte vanitéde cet indigne parvenu. Peu satisfait des ornements du turban appelé Kallawi, il y joignit encore quatre bandes d'or; parfois il se présentait au diwan avec un turban, portait un vêtement de dessous en drap d'or, attachait à sa coiffure un panache de héron tout garni de pierreries. Quant à ses mesures administratives, elles se bornèrent à quelques dispositions concernant la boulangerie, à la fixation du prix des pantoufles, des turbans, au réglement du tarif sur les petites embarcations. Les rescrits impériaux en désaccord avec ses idées, il se mettait peu en peine de les exécuter; sa prodigalité lui fit contracter des dettes énormes, et son absurde conduite devait amener promptement sa chute: en effet, au bout de trois mois, il fut expulsé d'un poste qu'il n'aurait jamais dû occuper. On ne peut rappeler que des faits insignifiants tandis que le gouvernement était sous cette pitoyable direction; on demanda 300 bourses au kiaja du précédent grand vesir, Ismail-Aga, qui en fut quitte pour 120, et le baschi-bakikuli, taxé d'abord à 100 bourses, en paya seulement 80. Le chef des bouchers, auquel on avait déjà arraché 300 bourses, fut condamné à en verser maintenant 1,400 dans le trésor public, comme reliquat de prétendus comptes. Deux confidents du sultan Mustafa, qui se permettaient des propos un peu libres, furent mis à mort; le chaszeki, ou chef des bostandschis affranchis du service, fut nommé bostandschi-baschi, et remplacé lui-même par le kosbegdschi; selon la coutume, l'ex aga fut mis à la retraite avec une pension quotidienne de 200 aspres, et l'oda-baschi avec un traitement de 60 aspres. Le silihdar Ibrahim, que le précédent grand vesir avait éloigné du sérail, rentra en grâce. Le gouverneur de Schehrsor, Ali de Tschorli, devint gouverneur de Tripoli en Syrie, et Ismaïl, kiaja du grand vesir Hasan, fut investi du commandement de Chypre. Rami-Mohammed-Pascha fut rappelé du gouvernement de cette île pour aller prendre celui de l'Égypte, parce que les habitants ne voulaient pas du sandschakbeg de Dschidda, Suleiman-Pascha, que la Porte avait mis à la tête du pays [octobre 1704]. Rami reçut ordre de soutenir Ausbeg, chargé de ramener le calme à la Mecque avec un millier d'hommes; car, sur les plaintes du schérif Saïd, un fetwa avait été rendu pour autoriser en cas de nécessité l'emploi de la force contre les adversaires du chef de la maison sainte, quoique depuis Mohammed le bruit des combats n'eût pas retenti aux portes du sanctuaire. Des ordres rigoureux furent adressés à tous les gouverneurs pour leur enjoindre d'épargner et de protéger des sujets. Un chatti-schérif réprima le luxe des draps rayés d'or et des brides en or tordu,

qui furent permis seulement aux premiers dignitaires. Quelques faits maritimes occupèrent aussi l'attention publique. D'abord l'incendie d'un vaisseau français qui périt dans les flammes au milieu du port de Constantinople, l'achèvement d'un grand bâtiment qui fut lancé du chantier de la capitale, et enfin les pertes énormes subies par la flotte ottomane, qui, après avoir protégé la construction d'une forteresse à l'entrée du détroit de Taman, dans la mer d'Aszow, fut assaillie d'une affreuse tempête à la hauteur du port de Koken; neuf galères seulement et le vaisseau amiral rentrèrent dans le port, tous les autres avaient été détruits.

Les actes de vanité de Kalailikos, ses mensonges sur l'état de sa famille, sur ses antécédents, l'avaient rendu un objet de ridicule, le livraient en but à toutes les plaisanteries, à tous les dédains; son ancien ami, le silihdar Suleiman-Aga, qui prenait pitié de tant de sottise, fut poussé à des sentiments hostiles contre le grand vesir, quand le perfide Baltadschi-Mohammed, l'un des confidents intimes de Kalailikos, lui rapporta que celui-ci voulait rappeler d'Egypte le précédent kislaraga Jusuf. Mohammed avait été camarade de Kalailikos quand ils étaient tous deux occupés à des fonctions inférieures dans le sérail; l'adresse et la ruse de l'un n'étaient comparables qu'à la stupidité de l'autre. Devenu grand écuyer, Mohammed avait su braver tous les efforts du grand vesir Hasan, qui s'était perdu en voulant l'expulser; maintenant qu'il était kapudan-pascha, il machina la ruine de celui auquel il devait cette élévation. Pour cette œuvre il employa Osman, qui, après avoir été revêtu du titre de kiaja par le grand vesir, s'était vu réduit à la charge de grand écuyer, et brûlait de se venger; afin de l'animer encore davantage, il lui promit le ministère de l'intérieur pour prix d'un concours actif. Maintenant il excita la discorde entre le grand vesir et le mufti, et Kalailikos donnant dans le piége accusa auprès du sultan le mufti de provoquer des troubles; le sultan ayant demandé des témoignages, le grand vesir invoqua l'opinion publique; Ahmed en parla au kislaraga, qui, saisissant avidement cette occasion, répondit que tout cela était pure calomnie du grand vesir; en même temps il informa le mufti de l'attaque dirigée contre lui. Le kapudan-pascha continuant son rôle conseilla au grand vesir de déclarer, si le sultan l'interrogeait encore, que les propos venaient de l'état-major des janitschares; Kalailikos suivit exactement la direction donnée par son faux ami : alors le sultan s'adressa au kapudan-pascha, qui avait des relations multipliées avec le grand vesir. Mohammed demanda jusqu'au lendemain pour bien connaître le fond des choses; il alla trouver le premier lieutenant-général Tortumli, lui découvrit mystérieusement que le grand vesir avait calomnié les janitschares, que le sultan destinait à lui, kapudan-pascha, la première dignité de l'état, et il lui promit, en cas d'élévation à cette haute position, de le nommer aga, si, questionné par le sultan, il affirmait que le grand vesir avait excité tout l'état à la révolte, et n'avait rencontré d'obstacles qu'en lui seul : le marché fut conclu. Le lendemain, le kapudan-pascha annonça dans un rapport au sultan qu'il était sur les traces de coupables manœuvres, mais que le lieutenant-général s'était borné à de simples indications et refusait de tout confesser, ce qu'il ne ferait que s'il en était pressé par le padischah lui-même; Tortumli, mandé devant le souverain, débita la fable dont il était convenu avec le kapudan-pascha : à la suite de cette conférence, le sceau fut redemandé au stupide Kalailikos et remis au rusé Mohammed (25 décembre 1704).

Mohammed, plus particulièrement désigné par le nom de Baltadschi, quoique son prédécesseur eût été jadis occupé comme lui à couper du bois dans le sérail, fut le plus actif artisan de complots, l'intrigant le plus délié dont les annales de l'empire ottoman fassent mention parmi les grands vesirs. Il se hâta de s'appuyer sur les instruments de son élévation. Le premier lieutenant-général des janitschares, Tortumli, fut nommé aga, le grand-écuyer Osman obtint le ministère de l'intérieur. Le silihdar Abasa-Suleiman sortit du sérail avec la dignité de pascha à trois queues, pour aller prendre le commandement d'Alep. Le renégat français Jouvin de Mazarques, de Marseille (1), maintenant

---

(1) Rapport de Talman du 25 déc. 1704, et dans Lamberty, t. I, p. 573.

Abdurrahman, devint kapudan pascha ; le premier valet de chambre Ali obtint le poste de silihdar, et Ali de Tschorli fut appelé de Tripoli en Syrie à Constantinople, pour siéger parmi les vesirs de la coupole. Le tschausch-baschi Turk-Ahmed perdit sa place, parce que la discorde entre lui et le kiaja-beg Osman avait éclaté avec une telle violence que, dans le diwan même, ils en étaient venus l'un contre l'autre aux injures, aux coups, et avaient fini par tirer le sabre. Un debat trop vif avec le kiajabeg fit aussi déposer le defterdar Hadschi-Mohammed-Efendi, l'historien ; mais au bout d'un mois il redevint pour la quatrième fois ministre des finances.

En Krimée, Sélim-Girai était mort après avoir occupé en diverses fois le trône princier pendant vingt-quatre ans [22 décembre]. Il laissait dix filles et dix fils, dont l'un Ghasi-Girai, lui succéda en qualité de chan ; un autre, Kaplan-Girai, occupa la place de kalgha. Le grand chambellan revêtu à cet effet du titre de beglerbeg de Rumili, alla porter à Ghasi-Girai les insignes de la souveraineté et lui donner l'investiture. Le courage héroïque de ce prince est signalé dans les annales de l'empire ottoman depuis la bataille de Kossova, et les charmes et les productions de son esprit l'ont fait inscrire parmi les poètes.

Selim-Girai fut suivi de près dans la tombe par deux personnages qui jouèrent aussi un rôle dans l'histoire : Ahmed-Pascha, surnommé Kowanos, le russe, que la révolte avait jeté un instant à la tête des affaires, et qui depuis sa déposition avait eu successivement le commandement de Chios et de Lépante, et le grand juge de Rumili, Jahja-Efendi, reis des ulémas, premier médecin du sultan, comme son père Ssalih, puis investi par trois fois de la magistrature suprême en Rumili. C'était un homme d'un sens droit, d'un esprit fin, auquel il était impossible d'en imposer en politique, dont la généreuse résolution sous le règne de Suleiman II déjoua la cabale du kislaraga, qui après la conquête de Belgrad tendait à renverser le grand vesir Mustafa-Kœprili. Alors il s'était rendu au sérail à la tête des ulémas, et, sans se laisser arrêter par le kislaraga, il avait pénétré jusqu'au sultan pour lui demander l'exécution du gouverneur du sérail ; et celui-ci n'avait sauvé sa vie qu'en se jetant aux pieds de son maître.

Des ordres furent adressés au nouveau chan de Krimée, afin qu'il se tînt prêt, de concert avec le gouverneur d'Oczakow, pour le cas où se confirmerait le bruit répandu de projets de la Russie sur Caminiec. Le kapudan-pascha entra dans la mer Noire avec neuf galères et dix galions, pour faire relever les ouvrages de la nouvelle forteresse sur le détroit de Taman. On apprit de Syrie [23 juillet 1705] que le pascha de Damas, Husein le fugitif, poussé par de vieux ressentiments conçus depuis son gouvernement de Tripoli contre le scheich de la tribu de Koleib, s'était porté contre ce chef, et l'ayant attaqué seul, sur le refus de l'émirol-hadsch de faire cause commune avec lui, avait été écrasé par les forces supérieures des Arabes et tué dans la fuite, justifiant jusqu'à la fin le surnom dont on l'avait depuis long-temps flétri. Au reste il y avait presque toujours quelque personnage auquel pouvait être appliquée cette épithète de fugitif. Ainsi un an après la défaite et la mort d'Husein, l'émirol-hadsch Mohammed, fils de Gurd-Beiram, s'enfuit de Syrie en Krimée ; Maabe-Mahmud-Efendi, l'un des auteurs de la plainte portée contre le grand vesir Baltadschi, échappa au tschausch qui était chargé de le mener en exil à Sinope. Maintenant le collecteur de la capitation de Salonik quitta furtivement à Constantinople la maison du tschausch, qui devait le livrer au bras de la justice. Le plus célèbre de ces fuyards, le vesir Hasan, finit aussi par subir le destin qu'il méritait ; en 1707, comme il refusa d'aller prendre le gouvernement d'Égypte, parce qu'il visait à la première dignité de l'État, on le mit à mort.

Baltadschi-Mohammed, qui s'était élevé au grand vésirat par des intrigues, ne tarda pas à tomber en s'embarrassant dans ses propres filets ; son esprit rusé était peu propre à saisir les hautes vues de l'administration ; il ne pouvait rien concevoir de grand, et négligeait d'ailleurs avec intention les affaires courantes, afin d'en rejeter la faute sur les hommes qui se tenaient le plus près du sultan, le silihdar Ali et le secrétaire de cabinet Ibrahim. Le sultan déjà indisposé con-

tre lui, grâce à des révélations sur le rôle auquel s'était prêté pour le tromper Tortumli destitué bientôt après de la place d'aga des janitschares, résolut de mettre le grand vesir à l'épreuve, et lui demanda la cause de l'encombrement et du désordre qui régnaient dans les divers ministères. « Avec mon entourage, dit Baltadschi, je ne puis agir, expédier des affaires ; pour bien labourer, il faut avoir une bonne paire de bœufs. » Ces insinuations étaient dirigées contre le silihdar et le secrétaire. Mais ceux-ci avaient pour eux le mufti et le kislaraga, qui, convaincus de plus en plus de l'incapacité de Baltadschi, s'en expliquèrent ouvertement devant le sultan. Alors Baltadschi tendit de nouveaux piéges dans lesquels il se prit lui-même. Il fit rédiger par un fourbe surnommé Anber-Mahmud, une requête anonyme contenant des plaintes contre le secrétaire du cabinet, et le dénonciateur finissait par déclarer que tant qu'un tel homme serait en place il n'y avait à espérer ni ordre, ni tranquillité. Gagné par la promesse de 10 bourses, le muet Mohammed, l'un des confidents du sultan, présenta cette pièce à son maître, comme si elle eût été jetée dans sa chambre. Mais le sultan, qui pénétra le fond de l'intrigue, chassa le muet du sérail ; et, après avoir arraché des aveux à un baltadschi proposé pour secrétaire du cabinet, destitua le grand vesir (3 mai 1706). Appelé dans le sérail du jardin intérieur, Mohammed-Baltadschi dut remettre le sceau, qui fut donné au silihdar Ali de Tschorli. Le bannissement de Baltadschi-Mohammed fut commué, sur l'intercession même du secrétaire Ibrahim dont il avait médité la ruine, et on voulut bien lui donner le gouvernement d'Erserum. Le nouveau grand vesir, fils d'un paysan ou d'un barbier de Tschorli, après avoir été page du sérail s'était élevé successivement aux postes de tschokadar et de silihdar ; puis il était devenu vesir et kaimakam. Envoyé dans le gouvernement de Tripoli, il en avait été rappelé pour reprendre la direction des finances, et maintenant il fut revêtu avec le cérémonial accoutumé de la kapanidscha, ou pelisse de zibeline noire à grand collet armé d'aiguillettes d'or. La première dépêche importante qu'il reçut lui annonça le soulèvement des Arabes autour de Baszra, appartenant à la grande tribu Montefik du désert, qui, avant la conquête de ces contrées par les ottomans y possédait quatre villages. Suleiman le Législateur les confirma dans cette possession, et chargea en outre quatre cents de leurs cavaliers de la garde des champs et des villages des alentours, dont les habitants payaient au trésor deux abasis (l'abasi compté à raison de 40 aspres), par cent palmiers, et un abasi par arpent de terre. Cet impôt produisait en total 78 à 80 bourses ; il était reçu par les gouverneurs, qui remettaient aux cavaliers arabes pour prix de leur surveillance cinq cents tomans (le toman à 16 piastres) et des vêtements d'honneur. Les hommes de la tribu de Montefik payaient pour le fermage des îles de l'Euphrate une redevance annuelle de trois à quatre cents bourses. Pendant la dernière guerre le gouverneur de Baszra, Ahmed, s'était approprié les fermes, avait opprimé les sujets et poussé si loin la tyrannie que les Arabes soulevés le sacrifièrent avec les troupes à leur vengeance [1690]. Son successeur Begsade-Ali-Pascha et Aschdschi-Mohammed-Pascha, ne purent rétablir l'ancien état de choses, et le mutesellim du nouveau gouverneur Chalil-Pascha, ayant refusé l'argent attribué ordinairement aux cavaliers arabes comme prix de leur surveillance, jusqu'à l'arrivée de son maître, les hostilités recommencèrent avec plus de vivacité. Quatre fois le kiaja du gouverneur défit les rebelles et réduisit le chef des Montefiks, le scheich Maghanis, à implorer son pardon. Après une délibération avec les scheichs des familles Idris et Raschid, le scheich Naszir fut nommé chef suprême des Montefiks. Mais le scheich Maghanis ayant détourné les Montefiks de reconnaître dans son autorité ce membre de la famille Raschid, le kiaja du gouverneur était rentré en campagne contre les Arabes du désert et les avait battus deux fois. Faute de vivres, l'armée victorieuse se dispersa ; la plupart des lewends à cheval retournèrent à Bagdad, de sorte que le kiaja put garder à peine auprès de lui quelques milliers d'hommes ; tout fier de ses précédents succès, le kiaja ne craignit pas de se porter avec ce faible corps contre les Arabes, qui l'écrasèrent. Les vainqueurs

se jetèrent aussitôt sur Baszra et les environs, et la contrée fut désolée. A ces nouvelles la Porte nomma le gouverneur de Bagdad serasker contre les Arabes. En ce moment se fesaient divers changements dans les gouvernements : Ibrahim-Pascha, naguère envoyé à Vienne comme internonce, était nommé commandant de Négrepont, et Keprilisade-Nuuman, gouverneur de Candie.

Quant au sultan, il pouvait se consoler un peu des maux de l'empire en contemplant l'accroissement de sa famille. Dans les trois premières années de son règne lui étaient nés six enfants; une esclave russe lui avait donné le dernier prince, appelé Sélim, et les réjouissances ordonnées pour célébrer ces heureux événements tiraient un nouvel éclat de l'arrivée de diverses ambassades. Ahmed changeait de demeures selon les diverses saisons de l'année; tantôt il habitait le palais de l'Arsenal, tantôt celui de Karagadsch; parfois il visitait la collection des harnais impériaux, fermée sous le sceau du souverain; et il n'avait pour escorte que les porteurs de l'épée, du manteau et de l'étrier, le grand vesir, le defterdar et le grand écuyer, avec quatre autres personnes; ou bien il passait quelques jours près du bassin de l'aqueduc de Constantinople avec ses femmes du harem et la Validé. Tandis que le kiaja du grand vesir traitait le Grand-Seigneur dans le kœschk de la Validé, un nouvel orage grondait à Constantinople (2 juillet 1705). Des janitschares et des sipahis, mécontents de la disparition d'un grand nombre de leurs camarades, complices de la dernière révolte, s'étaient réunis tumultueusement dans la mosquée du sultan Bajesid et menaçaient d'aller établir leur quartier dans la mosquée du centre. Alors le grand vesir rappela au plus tôt le kiaja dans la ville et pressa le sultan de rentrer dans le sérail; on pouvait compter sur les bostandschis et sur vingt mille janitschares dévoués. A la vue du kiaja et de l'aga, les mutins se dispersèrent; quelques-uns seulement se laissèrent prendre et furent mis à mort sur la place. Deux vesirs de la coupole, le nischandschi Husein-Pascha et l'ex-grand vesir, beau-frère du sultan, Hasan-Pascha, furent exilés, l'un à Cos et l'autre à Lemnos, parce qu'on les soupçonna d'avoir eu des avis secrets sur le mouvement tenté par les rebelles.

Ainsi raffermi sur son trône, le sultan reçut d'autant plus gracieusement les félicitations de l'ambassadeur persan, Murtesa-Kuli-Chan, commandant de Nachdschiwan, d'un envoyé usbeg et du bayle procurateur Ruzzini. Le député de Raguse, chargé de présenter 12,000 ducats pour le tribut de trois années, parut en même temps que l'internonce autrichien, envoyé extraordinaire, Quarient de Rall, qui vint notifier l'avénement de Joseph Ier au trône impérial, et fortifier le maintien de la paix. A son entrée dans la capitale, l'ambassadeur impérial ne put se faire précéder de trompettes; on lui refusa cette musique sous prétexte que la Porte était en deuil pour deux princes morts tout récemment. Il fit instituer une commission pour régler des différends relatifs à l'enlèvement d'un vaisseau dans le port de Durazzo, à la spoliation de marchands turcs à Kecskemet, et à la construction des tschardaks sur la frontière; néanmoins ces points ne furent accommodés que trois ans après, au moyen d'un acte formel arrêté entre le baron de Nehemb et le pascha de Belgrad. L'activité diplomatique de Quarient fut dirigée principalement contre les manœuvres de l'infatigable Ferriol, qui se donnait beaucoup de mouvement en faveur de Rakoczy et prêtait tout l'appui possible aux rebelles hongrois auprès de la Porte. Afin de gagner les ministres et le sultan à ses idées, Ferriol avait composé et fait traduire en turc trois espèces de mémoires en forme de dialogues, qui parvinrent au sultan par l'entremise du mufti et du kislaraga. Ces entretiens politiques entre un Persan, Ali, et un Turc, Mirsa, jetaient du blâme sur la politique indécise du grand vesir, qui avait tous les vices sans posséder aucune vertu, et ils s'attaquaient aussi à la Hollande et à l'Angleterre. Quarient entretenait des espions chez Ferriol et jusque dans le harem du ministre de l'intérieur; il était informé des moindres circonstances. Ferriol soutenait de toutes ses forces les députés de Rakoczy, Papay et Horvath, qui, arrivés quatre mois avant Quarient, avec le missionnaire protestant Scolontai, avaient été logés dans le faubourg de Balata, le plus sale

de Constantinople, qui était jadis affecté aux députés transylvaniens. A l'audience ils ne se montrèrent pas avec le costume hongrois, et parurent vêtus à la turque. Ils avaient apporté pour le grand vesir 10,000 ducats et deux lingots d'or fin, pour le kiaja 3,000 ducats, pour le kislaraga de la Validé de l'or en barre; ils présentèrent un mémoire dirigé non-seulement contre l'empereur mais encore contre le prince de Valachie et contre le czar, qu'ils accusaient de vouloir assujettir la Suède et la Pologne. Le reis-efendi, alors le savant persan Ebubekr-Efendi, qui avait assisté au siége de Vienne et avait appris à connaître les rebelles hongrois, ne leur était pas aussi favorable que se montra plus tard son successeur, le turbulent Abdulkerim. Celui-ci appuya de son crédit la mission du renégat Ahmed (le Modénois Galoppo), qui savait l'allemand, le hongrois et le turc, et qui avait dirigé comme ingénieur les travaux de construction de Jenikalaa dans le canal de Taman; il protégea également les manœuvres de l'agent français Desalleurs, qui fut envoyé avec des subsides de France auprès de Rakoczy, pour remplir auprès de ce prince les fonctions de commissaire français. L'année suivante, des Hongrois apportèrent des lettres de Rakoczy, qui promettait au grand vesir quarante-cinq livres d'or, au kiaja dix, au mufti 1,000 ducats, et autant à Maurocordato, et annonçait que la diète d'Onod avait déclaré l'interrègne et abjuré l'obéissance envers l'empereur, que le roi de Suède avait pris les protestants sous sa protection, et que Rakoczi avait été proclamé prince de Transylvanie (1).

Malgré l'attitude inquiète de la Porte envers la Russie, les précautions, les mesures de défense réciproque prises par les deux puissances, elles en vinrent enfin à une fixation définitive des limites de leurs territoires (octobre 1705). Mais ce fut après de longs débats; car les commissaires russes prétendaient absolument prendre le Bog pour ligne de séparation, et les Turcs ne voulaient pas s'écarter du Dnieper (2). La surveillance de la Porte n'avait pas moins d'activité. Une flotte de galères entrait régulièrement au printemps dans la mer Noire pour aller observer les travaux des forteresses élevées par les Russes sur les frontières. Vers ce temps arriva l'envoyé polonais Gurski; sans avoir de négociations précises à suivre, il était chargé de fortifier les relations d'amitié de la Porte avec le roi Auguste et la République (1). L'ambassadeur français, suivant les errements de la politique de Louis XIV, soutenait à la fois les protestants comme rebelles de Hongrie, et les jésuites, champions actifs du catholicisme en Turquie. Entraîné par ces pères, il fit saisir à Chios le patriarche Avedick, qui, après avoir été porté à sa dignité par les jésuites mêmes, grâce à des promesses de protection pour les catholiques, s'était montré ensuite leur ennemi le plus ardent, le persécuteur le plus acharné. Le Grec perfide, embarqué sur un bâtiment de guerre français, fut emmené en France, où il fut retenu dans une prison secrète, et d'où il ne revint jamais. Cet enlèvement, tant qu'Ali tint la direction suprême des affaires, fut une cause continuelle de débats entre lui et Ferriol; car toujours le grand vesir réclamait Avedick, et l'ambassadeur français ne se lassait pas de nier toute participation à cet acte de violence. Au reste, la disparition d'Avedick eut pour conséquences immédiates de nouvelles persécutions contre les Arméniens catholiques, et des mesures rigoureuses contre les jésuites. Ceux-ci, qui avaient jadis poursuivi le patriarche grec à Constantinople à cause de l'établissement d'une imprimerie, furent persécutés à leur tour pour avoir fait jouer des presses qui répandaient, sous la protection de Ferriol, des libelles contre le patriarche et les Arméniens non catholiques. Le grand vesir fit surveiller la maison des jésuites, et arrêter tous les Arméniens qui entraient ou sortaient. Soixante de ces prisonniers furent jetés au bagne ou sur des galères.

Les deux patriarches arméniens de Constantinople et de Jérusalem, qui avaient permis aux jésuites de prêcher leur culte,

(1) Rapport de Talman. Lamberty, t. IV, p. 331.

(2) Rapport de Talman, de 1705.

(1) Rapport de Talman, de l'année 1707.

sur la dénonciation des prêtres arméniens schismatiques, furent arrachés de la maison patriarcale de Galata et traînés au bagne. Le grand vesir menaça du même sort les supérieurs des jésuites si Avedick ne reparaissait pas. Un chatti-schérif leur interdit tout acte de prosélytisme et ordonna l'incarcération de tous les Arméniens appartenant au rite catholique (1). Le patriarche de ceux-ci, Sari, et six autres, qui déjà pourrissaient dans les prisons, furent condamnés à mort par le grand vesir. Parmi les captifs il y en eut qui sauvèrent leur tête en abjurant leur foi et en embrassant l'Islam. Vertabiet Comidas se proclama catholique en présence du grand vesir en demandant le martyre. Accusé par le patriarche Ther Joannes, le grand vesir lui demanda s'il ignorait que par sa désobéissance aux ordres du sultan il avait encouru la peine due à la rébellion. Comidas répondit que l'on n'était pas rebelle pour préférer un rite à un autre, et, apostrophant hardiment le grand vesir : « Croyez-vous, lui dit-il, qu'en ayant le pouvoir de décider de la vie et de la mort des sujets, vous êtes pour cela en état de juger lequel du rite orthodoxe ou du rite schismatique est le meilleur ? — Je les tiens tous deux pour mauvais, et je te condamne, comme rebelle, à la mort. Au reste, que ton sang retombe sur tes accusateurs, s'ils sont coupables d'imposture. — Ainsi soit-il, s'écria le patriarche arménien, que ton sang retombe sur les jésuites qui t'ont égaré, toi et tant de membres de notre Église (2). » Ali ordonna de trancher la tête à Comidas et à deux autres catholiques qui, encouragés par son exemple, se présentaient au martyre. Ils furent conduits derrière le palais du grand vesir. Là, Comidas exhorta ses deux compagnons à mourir courageusement, s'agenouilla, fit une courte prière, et tendit sa tête au bourreau, qui d'un seul coup la sépara du tronc [5 novembre 1707]. Trois jours après, la fille de cette généreuse victime vint réclamer les restes de son père, qui furent ensevelis dans le cimetière arménien près de Balikli ; et ce tombeau a toujours été depuis visité par de nombreux pèlerins arméniens du rite catholique.

Le grand vesir, jaloux d'assurer son pouvoir plein et entier, à l'abri de tout contrôle, envoya dans le gouvernement de Bosnie l'ancien kapudan-pascha Weli, maintenant vesir de la coupole, par la seule raison qu'il soupçonnait en lui un rival possible. Ali Paschmakdschisade satisfesait complétement le sultan ; le grand vesir ne prit pas de repos qu'il n'eût ruiné ce chef de la magistrature dans l'esprit du maître, en rappelant qu'il avait été fait mufti d'abord par les rebelles, et qu'il avait donné la première impulsion à l'insurrection. Paschmakdschisade fut donc déposé, et eut pour successeur Ssadik-Mohammed, qui était revêtu de la première dignité de la loi avant la révolte [février 1707]. Le grand vesir chercha encore les moyens de limiter le pouvoir du nouveau mufti ; par une ordonnance dont les dispositions blessaient toutes les idées adoptées dans la constitution, il décida que désormais les promotions dans les places de juges et de muderris ne dépendraient plus de la seule volonté du chef de la magistrature, qui devrait s'entendre avec les deux grands juges de Rumili et d'Anatoli. C'était provoquer de grands désordres, car on créait ainsi trois muftis au lieu d'un. Cette absurde ordonnance avait déjà six mois d'existence, quand un jour le grand vesir se trouvant en visite chez le mufti, le chef des baltadschis parut avec un chatti-schérif du sultan qu'il présenta au maître de la maison. « La lettre est sans doute pour son Excellence le grand vesir ? dit Ssadik-Mohammed. — Non, répondit le grand vesir en riant ; elle s'adresse bien à votre Grandeur. » Le chatti-schérif contenait le rétablissement du mufti dans la plénitude de son pouvoir avec l'exclusion des grands juges de toute participation aux nominations des juges et des muderris. Quand le grand vesir fut sorti, parurent les grands juges, parce que ce jour-là il y avait lieu à des nominations judiciaires en Europe et en Asie. « Tendons les chaines des deux bras [de l'Asie et de l'Europe], qu'on nous apporte les listes, » dirent les grands juges, se disposant à s'occuper de

(1) Lamotraye cite le chatti-schérif dans toute son étendue, p. 381-382.
(2) Lamotraye, t. I, p. 408.

promotions comme précédemment. « Apportez seulement des sorbets à ces messieurs, » dit le mufti, leur donnant ainsi à entendre qu'il s'agissait en ce moment d'une simple visite, et que leur pouvoir avait fait son temps (février 1708). Quatre mois après, Ssadik Mohammed fut déposé, mais seulement à cause de son grand âge; car il était réduit à un tel état de faiblesse, qu'aux funérailles de la fille du sultan, Chadidsche, morte à un an, il ne put lever les bras pour la prière des morts. Sa dignité fut donnée à Ebesade-Abdullah. Le sultan destitua lui-même le juge de Constantinople, qui à cette place réunissait, contre tous les usages, les fonctions d'imam de la cour; et il nomma, pour rendre la justice dans la capitale, le digne chef des émirs, le seid Mohammed-Ssahhafsade.

Un changement fort grave alors fut celui du chan de Krimée. Ghasi-Girai avait donné asile au chef de la tribu tscherkesse des Heiduques, coupable de fratricide, et s'était dispensé de réprimer les irruptions des Noghais d'Anapa au-delà du Kuban, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Pour donner satisfaction aux plaintes de la Russie, et en même temps punir la désobéissance dont Ghasi-Girai s'était rendu coupable jadis envers son frère aîné, le chan Dewlet-Girai, la Porte éleva immédiatement Kaplan-Girai à la dignité de chan, et lui envoya par le grand écuyer, le renégat Osman-Aga, les insignes princiers avec 5,000 ducats. La place de kalgha fut donnée à Mengli-Chan, celle de nureddin au plus jeune frère Makszud. Le chan déposé mourut bientôt de la peste à Karinabad, et Makszud-Girai n'ayant pas tardé à le suivre dans la tombe, Ssahib-Girai devint nureddin. Kaplan-Girai guerroya contre la tribu tscherkesse de Kabarta, établie à Pschlaw, sur le Caucase, dont les begs avaient été jusqu'alors institués par les chans de Krimée, et qui, à la suite de leurs rébellions assez fréquentes, mais passagères, étaient contraints en châtiment, par leurs maîtres victorieux, de livrer un tribut d'esclaves tscherkesses des deux sexes, appelé Ablik. Depuis quelque temps, accablés par l'oppression des Tatares de Krimée, ils avaient abandonné leurs demeures de Pschlaw, et s'étaient retirés dans les montagnes inaccessibles de Balchandschan. En vain de fréquents messages leur avaient été adressés pour les déterminer à regagner leurs anciens foyers, en vain le kalgha Mengli-Girai s'était montré les armes à la main, il fallut que le chan marchât contre eux maintenant avec des forces considérables; six mille Noghais de Bessarabie, quinze cents segbans du chan, les troupes du beglerbeg de Kaffa Murtesa, trois mille sipahis, cinq mille tscherkesses de Kemurkoji, et d'autres tribus de Noghais, d'Ischtuakoghli, de Juwarlak, de Katai, de Kipdschak et de Jedisan. Au passage de Balchandschan, Kaplan-Girai, après de vaines tentatives d'accommodement, attaqua les Tscherkesses, et subit une défaite complète; il perdit la fleur de sa noblesse, le scherinbeg, les begs des tribus de Dscharik, Juruldsche et Manssur, vingt-trois ulémas et la plus grande partie de son armée. Cette défaite et la faute qu'il avait commise en assignant des demeures à Chandepe, dans le voisinage de Temeruk, à huit mille Cosaques fugitifs de Kerman qui avaient pris part à la révolte du cosaque Ignace contre le czar Pierre, déterminèrent sa déposition; et Dewlet-Girai fut tiré de sa prison d'Andrinople pour être placé une troisième fois sur le trône princier de Krimée.

Ali de Tschorli, âgé de trente ans environ, avait une ardeur, un esprit entreprenant qui faisait craindre qu'il ne voulût marcher sur les traces de Kara-Mustafa. Il prit quelques mesures financières qui témoignent de son activité et de son amour de l'ordre. Il soumit les comptes des cuisines de la cour à sa propre vérification. Jusqu'alors on n'avait pas déterminé le nombre des defterlus ou affranchis du service militaire, et des clients du chan ainsi que des vesirs pourvus de fiefs. Pour en réduire l'accroissement si préjudiciable au trésor et au service actif, on assigna pour l'avenir au chan de Krimée vingt muteferrikas soldés, vingt tschauschs soldés, vingt sipahis, vingt silihdars, trente feudataires, et aux vesirs moitié de ce nombre. Sur les plaintes des Moldaves contre les vexations de leur prince, Antioche Cantemir, Ali le déposa, et rendit la dignité d'hospodar à son prédécesseur, Michel Rakoviza. Le grand vesir fit construire

des vaisseaux, fondre des canons et des ancres. Jusqu'alors on avait tiré les armes d'Angleterre, maintenant une fonderie spéciale fut établie sous la direction du bombardier Ali, derrière les chantiers de l'Arsenal qui ont vue sur le port. Afin d'assurer la tranquillité de l'île de Keikowa, qui servait de refuge à de nombreux corsaires, on y éleva un château, et trois galions formèrent une croisière dans ces parages. Cinq galiotes, quatre frégates surveillèrent le canal de Kersch et le nouveau château de Jenikalaa; les sandshakbegs de Konia et de Trapezunt reçurent la même destination avec trois mille janitschares; un autre corps de même force fut envoyé à Bender. Devant le bagne, le grand vesir éleva une mosquée dont le sultan honora la consécration par sa présence. Il en construisit une autre dans le voisinage de la porte des Doigts, et y attacha une cuisine des pauvres, un couvent, une école et une bibliothèque. La première pierre du temple que devait fonder la Validé à Skutari fut posée en présence de tous les ulémas, à l'heure fixée par l'astronome de la cour comme la plus favorable. Le grand vesir assista de sa personne à la visite de l'aqueduc de Chalkali, fit évaluer les réparations nécessitées par l'état de dégradation de cet ouvrage, et contribua dans les dépenses pour 35 bourses avec les autres vesirs, ne laissant plus que 15 bourses à fournir par le fisc. Il fit réparer aussi le palais de l'ancien grand vesir Biiklu-Mustafa, pour la fille du sultan, Fatima, celui de Sirek pour la sultane Aische, fille de Mustafa II; celui du chef des bouchers pour la sultane Chadische. Les deux filles de Mustafa II, Emine et Aische, furent fiancées, la première au grand vesir, la seconde à Nuuman-Kœprilisade, second fils de Kœprili le Vertueux. La plus grande pompe fut déployée dans la célébration des noces. Après avoir marié ses nièces, le sultan songea aussi à choisir un époux à sa fille Fatima, âgée seulement de quatre ans. Le grand vesir fit d'inutiles efforts pour empêcher que Silihdar-Pascha, favori déclaré du sultan, n'obtînt la main de cette princesse. Elle lui fut donnée avec une dot de 40,000 ducats; et aux biens de la couronne, dont on l'investit, fut ajoutée en outre l'île de Chypre [16 mai 1709]. Les fiançailles furent célébrées avec une pompe d'autant plus grande que le sultan était passionné pour toutes ces fêtes. Aussi tout récemment, à l'occasion de la naissance du prince Murad, que lui avait donné une esclave croate, il avait ordonné une illumination de trois jours. Mais deux princesses jumelles étant nées trois jours après d'une esclave russe, leur arrivée dans ce monde ne fut annoncée par aucun éclat. Outre les fêtes ordinaires des deux Beirams, de la naissance du prophète, de l'exposition de son manteau et du départ de la caravane de pélerins, sous Ahmed III, on célébra pour la première fois la fête du printemps; le sérail fut éclairé avec des lampes, et les parterres de tulipes situés dans le jardin des bois furent illuminés avec des verres de couleur. Au milieu de ces plaisirs, Ahmed oubliait les soins du gouvernement et en partie même les malheurs publics, les incendies, les ouragans, les tremblements de terre, les inondations et la peste. A Constantinople les flammes dévorèrent une première fois le marché des préposés aux balances, le faubourg d'Ejub, le long du port, et ensuite une grande partie du quartier près de Chodscha-Pascha. A Gallipoli, l'explosion du magasin à poudre emporta six cents ouvriers; à Constantinople un accident de même nature eut pourtant des résultats moins affreux. A Lemnos, la foudre en tombant fit sauter aussi la poudrière en causant de grands dégâts au château. Des pluies torrentueuses gonflèrent la petite rivière de Kiagadchane (le Cydaris), dont les eaux couvrirent la délicieuse vallée des Eaux douces, et enlevèrent les canons placés en batterie à Kiagadchane ainsi que les caissons; mais le phénomène le plus remarquable fut l'apparition d'une nouvelle île près de Santorin. Durant trois mois elle grandit continuellement, et quand son accroissement fut à son terme, Constantinople ressentit des tremblements souterrains (1).

Toutefois le sultan dut porter son atten-

(1) Lettre du consul Coquilli de Paros, dans Wagner Ortelius red., p. 285. Andreossy, sur l'apparition des îles Caïmenes, l. i, p. 247. Lamotraye, l. i, p. 318; dans Raschid, l. ii, fol. 53

tion sur la Syrie, l'Egypte et l'extrémité de la côte d'Afrique jusqu'à Oran, qui occupaient vivement l'intérêt du grand vesir et même du peuple. En Syrie, la caravane de pèlerins était dirigée par Naszuh-Pascha, qu'avaient signalé déjà son activité, sa valeur et son énergie constante. Après avoir attaqué et battu quatre mille Arabes commandés par Kaleib à la station près de la fontaine de la Validé, il invita Kaleib à une entrevue sous une tente dressée entre les deux camps, et le tua par trahison. En Egypte, Rami-Pascha n'avait pas plus de succès qu'il n'en avait obtenu dans son grand vésirat. Durant son administration, la famine dévora le pays. Le gouverneur ordonna des prières publiques dans les lieux de pèlerinage les plus en crédit, au Kaire, sur la colline des troupes et dans la mosquée d'Amru-Ben-Aasz (1706). La fameuse pierre qui porte l'empreinte des pas du prophète fut portée en procession solennelle par les scheichs et les émirs implorant la miséricorde céleste jusqu'à ce que le Nil eût atteint la hauteur de seize aunes, et que l'on eût percé les digues. Cependant le prix des vivres allait toujours en augmentant. Sous l'administration de Rami, le schérif Seid, après la mort de son père Saad, fut déposé et remplacé par Abdul-Kerim. A celui-ci succéda Ali, pascha de Smyrne, surnommé Gumrukdschi (le douanier), qui, appelé par le grand vesir Baltadschi à Constantinople parmi les vesirs de la coupole, intrigua pour remplacer son protecteur. Rami ne fut pas laissé dans le gouvernement de l'Égypte ; banni à Rhodes, il fut appliqué à la torture et mourut des suites des tourments qu'on lui avait fait endurer pour lui arracher ses trésors. Il ne laissa de monuments que son inscha, véritable modèle de style politique ; mais son souvenir a été perpétué en outre par des chants composés en son honneur ; des beaux esprits tels que Nami et Sami ont célébré en vers la grâce avec laquelle il les recevait à sa table. Vers le même temps que Rami (septembre 1707), mourut aussi le médecin de la cour, Nuh-Efendi, renégat italien, qui avait acquis de vastes connaissances dans la littérature orientale et qui se fit un nom parmi les savants ottomans, comme traducteur de l'Histoire des religions, par Schehristani.

Sous le grand vesirat d'Ali de Tschorli, la marine turque dans la mer Méditerranée et sur les côtes d'Italie réveilla le souvenir de la terreur répandue autrefois par les corsaires ottomans. Le capitaine Elhadsch-Mohammed debarqua à Negrepont, emporta d'assaut un couvent et un château qu'il détruisit, et enleva trois cents captifs. Après être resté un jour entier à l'ancre en vue de Malte, il captura deux bâtiments maltais près de Paros, et les emmena à Constantinople. Vers la fin de cette année la flotte d'Alger bloqua Oran, dont le port et l'heureuse situation offusquaient les pirates barbaresques. A la fin de l'année suivante les commandants des trois vaisseaux amiraux d'Alger, tous trois renégats, dont deux Hollandais, vinrent déposer les clefs d'Oran aux pieds du sultan [29 décembre 1707], alors à peine rétabli de la petite vérole. Au bruit de cette conquête, l'empereur de Maroc, auquel les ottomans donnent simplement la qualification de souverain de Fez, Mulai-Ismaïl, jugea prudent d'envoyer à la Porte une ambassade solennelle chargée de protester de son dévouement et de conduire à la Porte un prétendu fils de Mohammed IV, dont la mère, surprise par un coup de vent pendant sa grossesse, avait été poussée, disait-on, sur les côtes de Fez. A son arrivée à Chios, l'ambassadeur se trouva fort heureux d'être protégé par le droit des gens, et l'on se contenta de le renvoyer. Quant au prétendu prince, il fut retenu sous bonne garde. Mulai-Ismaïl, offensé de ce traitement, prit un ton moins soumis, et dans une nouvelle lettre au sultan il soutint la légitimité du prince et accusa l'iniquité de la conduite de la Porte. Ces reproches hâtèrent l'exécution du prétendu fils de Mohammed IV. Il fut répondu au souverain de Fez : « Que de pareils soupçons ne pouvaient atteindre la sublime famille des Ottomans, attendu que les fils de sultan ne couraient pas le monde comme les autres princes, et que la fable aujourd'hui racontée tirait son origine d'imaginations malveillantes. » La tête du malheureux auquel on avait voulu faire jouer un rôle trop important roula devant la porte du sérail.

L'année suivante, après la bataille de Pultawa, Charles XII s'élança sur le territoire ottoman pour y chercher un refuge. Cet

événement avait été préparé par le grand vesir Ali de Tschorli, et les annales de l'empire turc en ont exposé les causes, qui n'ont pas été connues entièrement des historiens européens. Sur les rapports détaillés adressés par le commandant de Babataghi, gouverneur d'Oesakow, au vesir Jusuf Pascha, relatifs aux circonstances de la guerre allumée alors entre Pierre, appelé par les ottomans *la Moustache blanche*, et Charles XII qu'ils surnomment *Tête de fer*, à l'occasion de la prise de Thorn et de Dantzig, de Lemberg et de Varsovie, de la bataille de Frauenstadt, de la paix d'Altranstadt, de l'élection de Stanislas Leczinski comme roi de Pologne, le grand vesir recommanda à Jusuf-Pascha d'adresser de son côté un envoyé à Charles XII. Le gouverneur d'Oesakow choisit l'homme le plus propre à cette mission, Mohammed-Efendi de Jerkoi, qui, évitant la Pologne, dont la route était peu sûre, se glissa le long des frontières de Hongrie et de l'empire germanique, ayant soin de dissimuler son caractère diplomatique et l'objet de son voyage, parvint à Thorn, et là remit au roi des dépêches qui invitaient Charles XII à s'unir d'une amitié plus étroite avec la Sublime Porte. Le roi demanda quelle était la cause de cette démonstration du pascha envers lui, qui n'avait jamais entretenu de rapports intimes avec la Sublime Porte : « Mon padischah, dit Mohammed-Efendi, a entendu parler de ta valeur, et s'est senti attiré secrètement vers toi. — Quel nom me donne-t-on à la Sublime Porte? reprit le roi. — Tu n'en as aucun, répliqua l'envoyé, parce que tu n'y entretiens aucun résident, ainsi que le font les autres rois francs; ton nom ne pourra y être prononcé et ta situation connue que par suite de l'envoi d'un ambassadeur et de l'établissement de relations commerciales. » Le roi voulut savoir si le pascha d'Oesakow avait assez d'influence pour engager des rapports d'amitié entre la Suède et la Porte, et garantir la sûreté des marchands suédois contre les états barbaresques. Mohammed assura que son maître était assez puissant pour amener les résultats désirés, par son intervention, et qu'aussitôt après l'arrivée d'un ambassadeur suédois à Constantinople toute garantie serait accordée contre les bâtiments algériens. « Eh bien! interrompit Charles XII, que l'on restitue le vaisseau suédois capturé tout récemment par les pirates d'Alger. » L'efendi le promit. « La Porte me fournira-t-elle des secours contre la Russie? » demanda le roi. Sur l'observation de Mohammed-Efendi que le trop grand éloignement ne permettait pas de l'assister avec une armée : « Les distances se rapprocheront, dit Charles ; je vais marcher dans la direction de Caminiec, et la Porte pourra soutenir mes mouvements par des troupes. » L'envoyé promit de seconder ce projet de tous ses efforts. Charles le congédia en lui remettant une note écrite dans laquelle était exprimé le désir d'un traité qui assurât aux envoyés suédois auprès de la Porte le même traitement qu'aux autres représentants des puissances chrétiennes, la liberté réciproque du commerce pour les sujets des deux États, sous la réserve des droits de douane, la restitution des bâtiments enlevés par les Algériens, la reconnaissance de Leczinski en qualité de roi de Pologne, la formation d'une armée ottomane pour chasser les Russes de la Pologne. En conséquence, Charles et Stanislas enverraient des ambassadeurs à la Porte. Le gouverneur d'Oesakow rendit compte du résultat de la mission de Mohammed-Efendi, et le grand vesir répondit que rien ne s'opposait à l'établissement de relations de commerce et d'amitié entre la Turquie et la Suède, mais que la Porte ne pouvait garantir les bâtiments suédois contre les attaques des Algériens, ni faire marcher une armée pour appuyer le roi, sans rompre la paix avec la Russie; tout ce que la Porte avait à faire était donc de veiller à ce que la paix ne fût pas conclue sans son intervention entre la Pologne et la Russie. Si le roi tenait à établir un bon accord avec l'empire ottoman, il devait d'abord envoyer un ambassadeur à la Porte. Le gouverneur d'Oesakow écrivit dans ce sens au roi, et plusieurs lettres furent échangées entre eux. Le grand vesir, qui désirait la guerre avec la Russie, sans être sur ce point d'accord avec le sultan, nourrissait dans le roi, par l'entremise du gouverneur de Babataghi, l'espérance que le chan de Krimée marcherait à son secours avec une armée. Il paraît qu'il aurait secrètement écrit au chan dans ce sens, qu'il se mit en correspondance avec Charles XII, et que le sultan, informé de toutes

ces menées, adressa aussitôt au chan l'injonction la plus sévère de ne porter en quoi que ce soit la moindre atteinte à la paix avec la Russie. Le roi ignorant cette défense et comptant pleinement, en raison des promesses du grand vesir, sur les secours du chan de Krimée, se lança avec huit mille Suédois et un nombre à peu près égal de Cosaques Zaporogues, contre l'armée russe infiniment supérieure à la sienne, et livra la fameuse bataille de Pultawa [8 juillet 1709]. Complètement défait, blessé au pied, il s'enfuit avec les comtes Peper et Poniatowski, le chancelier Mullern, les secrétaires Neugebauer et Klinkowstrom, Herodenski, l'hetman des Cosaques du Don et Mazeppa, hetman des Cosaques Zaporogues.

Charles XII atteignit dans sa course le château des Cosaques Perewolotschna, sur les rives du Dnieper, et pendant deux jours batailla contre des Russes et des Kalmuks envoyés à sa poursuite. Le parti le plus sûr aurait été de se diriger vers la Krimée; mais, se croyant trompé par le chan, Charles résolut de prendre la route d'Ocsakow où commandait maintenant l'ancien général des armuriers, Abdurrahman-Pascha. Comme les Russes avaient déjà brûlé tous les bâtiments et les barques plates, l'on construisit comme on put, avec des débris de voitures et des roseaux, des radeaux sur lesquels le roi passa le fleuve; mais il perdit beaucoup d'hommes qui se noyèrent. Arrivé au gué dit *des Russes*, à une lieue et demie au-dessus du confluent du Bog dans le Dnieper, il espérait voir opérer le passage à cinq cents Suédois et à trois ou quatre mille Cosaques Zaporogues qui le suivaient, quand parurent le soir des troupes russes contre lesquelles il fallut soutenir de vifs engagements cette nuit et le jour suivant jusqu'à midi; ceux de ses guerriers qui ne périrent pas en combattant se perdirent presque tous en traversant la rivière. Parvenu de l'autre côté du Dnieper, dans la retraite de Cantemir, à une lieue et demie encore au-dessus d'Ocsakow, Charles se sépara des deux hetmans, qui allèrent s'établir avec douze mille Cosaques dans la forêt *des Frères*, dépendant de la Krimée. Après quelques moments de repos, le roi se disposait à se mettre en route pour Bender, quand le grand chambellan du gouverneur de Babataghi, Jusuf, lui apporta des présents et lui offrit en même temps tous les objets nécessaires à ses besoins. Le gouverneur d'Ocsakow, Abdurrahman-Pascha, qui, par son refus de livrer des barques sans recevoir une forte somme d'argent, avait été cause que cinq cents Suédois, sur l'autre rive du Bog, étaient tombés entre les mains des Russes sous les yeux mêmes du roi, et qui en outre s'était saisi de plusieurs pages suédois, fut mandé à Bender par le vesir Jusuf-Pascha pour rendre compte de sa conduite, contraint de rendre les captifs suédois, déposé et emprisonné; les prières seules du roi purent le faire remettre en liberté. Avant son départ d'Ocsakow, le roi avait écrit au sultan et au grand vesir; le chancelier Mullern adressa aussi une dépêche au premier ministre ottoman pour proposer une alliance offensive et défensive contre la Russie. Le porteur de ce message, le secrétaire Neugebauer de Dantzick, se rendit à Constantinople avec dix domestiques; douze tschauschs allèrent à sa rencontre; il obtint audience du grand vesir, mais ne fut pas admis auprès du sultan parce qu'il n'était pas revêtu d'un caractère officiel [7 septembre 1709]. Déjà Charles XII s'était construit une maison en dehors de Bender, quand parut un aga porteur de la réponse du grand vesir au roi et au chancelier (1); il était chargé aussi d'offrir un cheval richement caparaçonné et un poignard garni de pierreries : mais il n'avait pas de lettre du sultan (2). Quelques semaines auparavant, en dépit des représentations de Jusuf-Pascha, le roi avait envoyé mille Suédois en observation dans la Moldavie, du côté de la frontière polonaise; les Russes informés de cette circonstance tombèrent sur les Suédois près de Czernowicz et les firent prisonniers pour la plupart. Cette violation du territoire ottoman exaspéra le diwan et inspira des craintes sérieuses à la Porte pour les frontières turques et pour la sûreté du roi de Suède, que c'était pour elle un devoir d'honneur de garantir. En conséquence,

---

(1) Lamotraye I. 1 app. p. 22. [illegible] a commis ici une erreur.

(2) Lamotraye, l. I, p. 417, et la lettre apportée qui est dans l'appendice, p. 22, Voltaire.

après trois longues conférences du grand vesir avec le mufti et le reis-efendi, les troupes feudataires de Rumili, les sandschakbegs de Janina, Tirhala, Gustendil, Ochri, Ilbessan, les deux vesirs, le gouverneur d'Anatoli, et le précédent gouverneur de Rumili, Ismail-Pascha, reçurent ordre de se réunir et de marcher vers Bender [27 juillet 1709]. Cependant le roi revêtit le secrétaire Neugebauer du caractère officiel nécessaire pour qu'il présentât sa lettre au sultan, et le nouvel ambassadeur fut reçu en audience par le Grand-Seigneur avec Poniatowski. Ce dernier ne venait pas à Constantinople pour la première fois; négociateur exercé, par le moyen du juif portugais médecin Fonseca et l'entremise d'une juive, il sut obtenir accès près de la Validé, qui, sensible à la valeur comme toutes les femmes, se déclara pour le héros du nord qu'elle avait coutume d'appeler son *lion*, et demanda à son fils quand il voudrait aider le lion à dévorer le czar (1). Poniatowski revint avec un présent de 1,000 ducats et la promesse que le passage serait assuré au roi à travers la Pologne. Quand, trois mois après, un aga apporta la réponse du sultan au roi et consulta ses désirs sur la force de l'escorte, Charles déclara qu'il ne lui fallait pas moins de trente mille sipahis et vingt mille janitschares; le diwan trouva que c'était trop exiger; car mettre en mouvement une telle armée, c'était rendre inévitable la rupture de la paix avec la Pologne et la Russie. Le roi, mécontent de ces hésitations, envoya le colonel Funk comme ambassadeur auprès de la Porte, à la place de Neugebauer, et Poniatowski retourna une seconde fois à Constantinople, pour exposer les griefs du roi et présenter une plainte contre le grand vesir. Poniatowski s'acquitta de sa commission (2) comme le Grand-Seigneur sortait d'une mosquée [3 février 1710].

Cependant la nouvelle de la violation du territoire ottoman par l'irruption des Russes en Moldavie avait rendu très-difficile la position de l'ambassadeur russe Tolstoi à Constantinople. Il avait eu sa première audience (3) peu de temps après l'arrivée de Neugebauer, et avait alors offert des présents d'une valeur de 25 000 écus : à la faveur de cette générosité, il poursuivit activement le renouvellement de la paix et produisit maintenant deux nouveaux points : il demanda que la Porte ne continuât pas plus long-temps à souffrir le séjour du roi de Suède sur le territoire ottoman, et que l'hetman des Cosaques, Mazeppa, déserteur du service russe, fût livré au czar. Le chodscha du diwan, Husein-Paschasade l'Chodsch Mohammed, fut chargé de conférer là-dessus avec l'ambassadeur (1). Des envoyés russes allèrent présenter les mêmes réclamations au gouverneur de Babataghi, Jusuf Pascha, qui avait pour instruction d'envoyer Mazeppa auprès du chan tatare, et de s'excuser ensuite en disant que les Tatares, comme on le savait, ne livraient jamais un être qui s'était placé sous leur protection. Mais Jusuf ne fit pas ce qui lui avait été ordonné : il appela les commissaires russes, leur reprocha la violation du territoire ottoman, leur déclara que le cas de la fuite du roi de Suède n'avait été prévu dans aucun traité, que par conséquent le séjour de ce prince en Turquie n'était contraire à aucune stipulation, que la Porte ne voyait en Mazeppa qu'un Suédois, et ne le connaissait pas comme Russe ; que si le roi de Suède et l'hetman quittaient le territoire ottoman, alors le czar serait libre d'agir comme il lui conviendrait (2). A Constantinople, l'ambassadeur russe essaya d'abord d'excuser la poursuite de Charles XII jusqu'au Bog et de nier l'irruption des Russes jusqu'à Czernowicz; mais quand les bulletins officiels le réduisirent à l'impossibilité de contester ces faits, il renonça à réclamer l'extradition de Mazeppa et les clefs du saint sépulcre de Jérusalem, que la Russie voulait arracher aux prêtres latins pour les remettre à des prêtres grecs, et la Porte, qui avait demandé la restitution d'Aszow et la destruction des châteaux nouvellement construits, se contenta de l'addition d'un article au renouvellement de la dernière paix conclue sous Mustafa II, en vertu duquel il serait permis au roi de Suède de regagner ses états

(1) Voltaire, hist. de Charles XII. l. V.
(2) Lamotraye, l. I, p. 408.
(3) Rapport de Talman. Raschid, l. II, fol. 72.

(1) Raschid, l. II, fol. 72.
(2) Raschid, fol. 75.

par la route qui lui conviendrait (1). Après ce renouvellement de la paix avec les Russes, dont l'observation fut rigoureusement enjointe au chan (2), une lettre du sultan informa le roi de Suède que le retour dans ses états lui avait été garanti, et cet avis fut accompagné d'une somme de 10,000 ducats pour le voyage, d'un cheval de bataille complètement équipé et de vingt chevaux de main; de son côté, le grand vesir envoyait un cheval de bataille avec son harnais et trois chevaux de main. Le roi prit les 10,000 ducats (3), mais repoussa le présent du grand vesir, auquel il ne pouvait pardonner le renouvellement de la paix avec la Russie, et dit : « Je n'accepte point de présents de mes ennemis (4). » L'orgueilleux Ali, vivement irrité de ce procédé, non-seulement contre le roi, mais aussi contre Jusuf-Pascha auquel il attribuait le refus et les paroles si blessantes pour lui-même, saisit l'occasion des lettres du roi Auguste et de Semenwski, transmises à la Porte par le chan Dewlet-Girai, pour adjoindre le prince tatare à Jusuf-Pascha dans les négociations suivies avec la Suède. Les deux lettres, que le chan lui-même avait probablement provoquées, demandaient sa médiation entre Auguste et Charles XII; le grand vesir détermina donc le sultan à faire partager la mission de Jusuf-Pascha non-seulement par le chan de Krimée, mais encore par le second écuyer, nommé à cet effet commissaire de la Porte. Quand ils furent tous trois réunis à Bender, ils invitèrent le roi à se rendre au sérail de Jusuf-Pascha; comme il s'excusa plusieurs fois en prétextant une maladie, ils finirent par aller le trouver dans la maison qu'il occupait, et lui présentèrent le chatti-schérif qui les chargeait d'opérer la réconciliation entre Auguste et Charles, sous la condition de la reconnaissance du premier en qualité de roi de Pologne. Charles dit que cela était contraire à la parole donnée comme aux conventions écrites, et se tint fermement à cette déclaration. Les négociateurs firent donc savoir à la Porte qu'il était impossible de se défaire du roi de cette manière; le sultan, déjà excité contre le grand vesir par le silihdar et le kislaraga, dont l'inimitié préparait la chute de ce ministre suprême, laissa éclater son indignation quand il vit échouer toutes les mesures proposées par Ali pour éloigner le roi de Suède. Le silihdar se rappelait toujours les efforts d'Ali pour l'empêcher d'épouser la fille du sultan, et il ne pouvait lui pardonner, non plus que le kislaraga, la déposition du précédent mufti, leur ami. Ils manœuvrèrent si activement qu'à l'insu du grand vesir un chatti-schérif rappela Ali-Pachmakdschisade de Sinope, lieu de son exil, à Constantinople. Déjà le gouverneur de Négrepont, Nuuman-Kœprili-Pascha, avait été mandé dans la capitale, de l'agrément du grand vesir, pour la célébration de son mariage avec la sultane Aische, fille du sultan Mustafa, de même que le fils de l'ancien grand vesir Kara-Mustafa, pour épouser Ssafije, autre fille du sultan Mustafa. Quand Nuuman-Kœprili fut arrivé à Constantinople, son nom était dans toutes les bouches, et le silihdar saisit cette occasion et profita du mécontentement du sultan contre Ali de Tschorli pour proposer à la place de celui-ci Kœprili, héritier d'un nom illustré par plusieurs grands ministres. Le grand chambellan fut donc chargé d'aller redemander le sceau à Ali de Tschorli, qui reçut le gouvernement de Kaffa avec l'ordre de s'y rendre au plus vite (1) [15 juin 1710].

L'administration de Nuuman-Kœprili ne répondit pas à l'attente du public, qui l'avait salué de tous côtés comme le sauveur de l'empire; les catholiques arméniens surtout laissèrent éclater leur joie de la chute d'Ali, leur persécuteur; le parti suédois applaudit à ce renversement d'un ministre qu'il considérait comme son ennemi. Chrétiens et moslims ne s'abusèrent pas sur l'esprit de tolérance et les vertus du fils de Mustafa-Kœprili le Vertueux; mais la rigueur consciencieuse

(1) Raschid, fol. 7[illegible]. Lamotraye, p. 410. Rousset, supplément II, fol. 77.

(2) Rapport de Talman, sur la conférence du 15 octobre, dans la [illegible].

(3) Dans Lamotraye, l. I, p. [illegible]. Raschid, l. II, p. 76.

(4) Lamotraye, p. 421. Ce refus est aussi consigné dans Raschid, l. II, fol. 77.

(1) Raschid, l. II, fol. 78, et rapport de Talman.

avec laquelle il exigeait le compte de tout argent reçu lui attira la haine de presque tous les fonctionnaires publics, et une activité perdue dans une infinité de petits détails arrêta la marche des grandes affaires de l'état. Depuis que, sous le grand vésirat de Husein-Kœprili, lui avaient été données les trois queues de cheval avec la main de la fille de Mustafa, il avait été successivement investi des gouvernements de Negrepont, Candie, Erserum, Bosnie, puis envoyé de nouveau à Candie, et partout il avait laissé le renom d'un administrateur plein d'une bienveillante équité. Devenu grand vesir, il voulut tout faire comme lorsqu'il était gouverneur, recevoir lui-même toutes les requêtes, décider tous les procès; mais il arriva qu'il ne pouvait répondre qu'à la dixième partie des requêtes présentées, et que tous les rouages de l'administration furent arrêtés. En outre, il s'entoura d'hommes incapables, d'amis et de confidents avides d'argent, fit occuper les gouvernements les plus importants par des hommes qui n'étaient propres qu'aux plus petits emplois, en sorte que les fautes de sa conduite d'ensemble se repétaient dans les détails. La seule mesure politique extérieure, durant son grand vésirat de deux mois, fut contraire à la saine raison : éloigné de toute pensée de guerre, ne se souciant nullement de soutenir le roi de Suède, et préoccupé plutôt du soin de maintenir la paix tout récemment renouvelée avec la Russie, il avait fait remettre à Charles XII par le chan, Jusuf-Pascha et le second écuyer, une lettre pour le déterminer à entreprendre son voyage par la Pologne; mais s'imaginant imposer aux Polonais, et les déterminer à retirer leurs troupes en répandant le bruit qu'une grande armée accompagnerait le roi, il fit adopter au diwan cette puérile mesure. On écrivit donc encore en Pologne pour annoncer que la décision avait été prise de ramener Charles XII dans son royaume avec des forces égales à celles que Kara-Mustafa avait conduites à Vienne (1); cette fanfaronnade détermina la guerre qu'elle prétendait détourner : car les janitschares la demandaient à grands cris, et comme l'armée était animée des mêmes désirs, l'on sentit que Kœprili n'était pas l'homme des circonstances. Depuis quelque temps, le silihdar favori était en possession de tout le pouvoir au serail, au préjudice du kapuaga; celui ci, jaloux de l'intimité du silihdar avec le Grand-Seigneur, et sachant qu'il devait paraître à une promenade dans la même voiture que le sultan, lui défendit de monter dans le carrosse sous peine d'être écorché vif. Le sultan, irrité d'un tel acte d'audace de la part du chef des eunuques blancs, écrivit aussitôt un chatti-schérif qui déposait le kapuaga, supprimait sa place et en attribuait les devoirs et les priviléges à celle du silihdar (1). Grâce à cette extension de pouvoir, le favori aurait saisi facilement le sceau de l'empire; mais soit qu'il jugeât le grand vésirat un fardeau trop pesant pour lui, soit qu'il préférât les douceurs de l'étude aux soucis des affaires, ou bien encore qu'il redoutât les suites de la guerre, il fit incliner le sultan pour la seconde fois vers Mohammed-Baltadschi, dont l'ancien kiaja, alors inspecteur des douanes, Osman-Aga, lui protesta que s'il faisait obtenir le grand vésirat à son patron il trouverait en lui un aveugle instrument de ses volontés. Kœprili retourna donc à son gouvernement de Négrepont, après avoir fait preuve dans sa courte administration d'autant de scrupule, de piété et de petitesse d'esprit que son aïeul Mohammed avait montré de résolution impitoyable et de cruauté dans l'exécution de ses vastes plans. Mohammed-Kœprili, en arrivant à la direction des affaires à l'âge de soixante-dix ans, n'avait à produire ni aïeux ni gloire personnelle, et dépassa toutes les espérances fondées sur lui; Nuuman au contraire, recommandé par l'éclat de sa famille et la renommée de ses vertus, resta bien au-dessous de ce que l'on attendait. Le premier, s'il n'était parvenu au grand vésirat, n'aurait jamais été jugé capable d'occuper ce poste; le second, s'il n'avait jamais gouverné, aurait été regardé comme l'homme d'état le plus digne de donner l'impulsion aux affaires publiques. Le nom de Nuuman-Kœprili, le cinquième et dernier grand vesir de cette

(1) Raschid, l. II, fol. 79.

(1) Mouradjea d'Ohsson, l. VII, p. 60.

famille, mérita les respects comme celui de son père, à cause des vertus de celui qui le portait; mais la valeur morale de ce ministre ne profita pas à l'empire à cause de l'absence des qualités politiques qui brillaient dans son oncle Mohammed et son oncle Ahmed. Les attentats à l'humanité commis par ces deux hommes d'état, Mustafa et son fils Numan, les ont effacés par leurs vertus, de sorte que la grandeur politique et la bonté active et charitable, la gloire militaire et la sévère équité, sans être réunies dans un seul individu, se trouvèrent le patrimoine de toute la famille Kœprili, la plus illustre de l'empire ottoman.

Aussitôt que Baltadschi fut arrivé d'Alep à Constantinople, cinq mille janitschares d'élite reçurent ordre d'aller former la garnison de Babataghi et défilèrent devant le sultan par la porte d'Andrinople. Le grand chambellan Mohammed, qui était resté sept à huit mois à Bender, revint avec une quantité de suppliques des habitants des frontières, qui tous se plaignaient des violations des Russes à la paix et demandaient la guerre. A son instigation, le chan de Krimée, qui était entièrement dans les idées de Charles XII et partageait ses sentiments guerriers, fut appelé à Constantinople, introduit en audience solennelle devant le sultan, et représenta la nécessité de la guerre contre la Russie, qui, ayant pratiqué des intelligences avec tous les rajas, menaçait de s'emparer de la Rumili (1). On lui remit une pelisse de martre zibeline sur velours rouge, un kalpak orné de fourrure, deux panaches de héron attachés avec des pierreries, un sabre enrichi de diamants, un carquois et un cheval avec ses harnais de diwan et sa schabraque. Dix jours après, s'assembla dans le kœschk du sofa, en présence du sultan, un grand conseil de vesirs, d'ulémas, de généraux de troupes, d'anciens, de secrétaires et de députés des chambrées de soldats; on y lut les suppliques des gens des frontières, dont le contenu servit plus tard de thème au manifeste [20 novembre 1710]. Les plaintes concernant la construction des châteaux de Kamienska, à douze lieues d'Or et de Ssamardschik, au confluent de la Ssamara dans le Dnieper, l'établissement d'une forteresse près du gué de Tighan, la violation des frontières de Moldavie, l'occupation de Stanileschti en face de Jassy, l'enlèvement des Suédois sur le Bog et à Czernowicz, dans la Moldavie, l'irruption toute récente des Kalmuks près de Tschektscheken, en Krimée, l'assujettissement des Cosaques Zaporogues, et enfin la translation d'une garnison Russe à Caminiec. Paschmakdschi-sade, qui était redevenu mufti aussitôt après la chute d'Ali de Tschorli, décida par un fetwa que la guerre était légitime et nécessaire, et aussitôt des ordres furent expédiés pour inscrire trente mille janitschares, dix mille dschebedschis, sept mille canonniers, et pour réunir de petits bâtiments, tels que galiotes, frégatines et felouques, qui, tirant peu d'eau, pourraient entrer dans la mer d'Aszow, trop peu profonde pour les grands vaisseaux de la flotte impériale prête à mettre à la voile. Sur les représentations du chan de Krimée, mécontent du peu d'égards que lui montrait Nicolas Maurocordato, fils d'Alexandre, nommé woiwode de Moldavie depuis un an, ce dernier fut déposé et remplacé par Démétrius Cantemir [28 novembre 1710]. Le chan de Krimée retourna dans ses états, et l'ambassadeur russe Tolstoi fut jeté dans les Sept-Tours.

En ce temps-là, Desalleurs, jadis envoyé de France près de Rakoczy, s'agitait beaucoup pour obtenir à ce prince abattu par les armes autrichiennes un refuge dans l'empire ottoman; mais la diplomatie française obtenait peu de succès près de la Porte: car Ferriol, qui avait donné une mauvaise idée de son caractère, n'avait pu encore calmer l'irritation provoquée par l'enlèvement du patriarche arménien Avedick, et le gouvernement turc ne pouvait pardonner à la France le mauvais résultat de la mission d'Omer-Aga, qui était allé l'année précédente en France réclamer inutilement la délivrance de ce prélat. Ainsi les efforts de Ferriol pour exciter la Porte à la guerre contre l'empereur et la déterminer à soutenir Rakoczy, n'avaient pas obtenu le moindre succès, et maintenant il devait être repoussé plus rudement encore, puisqu'il s'agissait d'engager des hostilités avec la Russie.

(1) Raschid, t. II, fol. [illegible]

Quand, l'année précédente, les envoyés de Rakoczy, Michel Terkely, Csaki et Jean Pop, avaient été introduits officiellement par le gouverneur de Temeswar, Hasan-Pascha, le résident impérial Talman protesta contre leur présentation, et ils furent contraints de faire remettre leurs dépêches par un colonel français, qui amena parmi ses domestiques deux hongrois déguisés. Rakoczy annonçait qu'il ne pouvait pas aller plus loin dans ses efforts et demandait à être déclaré comme Tœkœli roi de la Haute-Hongrie; en cas de refus, il déclarait qu'il lui faudrait chercher des secours auprès de la Pologne ou de la Suède. A cette époque, Ali de Tschorli soutint la cause des rebelles, le mufti se prononça contre (1); maintenant la paix avec l'Autriche importait plus que jamais; le grand vesir envoya donc un de ses agas, Feisullah, avec une suite de vingt personnes, porter au prince Eugène à Vienne une lettre pleine de protestations amicales. Comme la moitié du temps fixé pour la paix de Carlowicz était écoulée, Feisullah devait jeter quelques propositions sur le renouvellement du traité. Un mois avant l'arrivée de ce message à Vienne [15 avril 1711], Eugène avait écrit au grand vesir pour lui offrir la médiation de la cour impériale, afin de détourner la guerre avec la Russie (2), et Talman reçut pour instruction de ne se prononcer ni pour ni contre le roi de Suède, mais d'insinuer qu'au lieu de faire traverser à Charles XII la Pologne avec une armée, il y avait un moyen moins violent de le ramener dans ses états, attendu que la route lui était ouverte par le territoire de l'empire germanique (3). L'empereur Joseph étant mort de la petite vérole, de nouvelles lettres de créances furent données à Talman, qui dut notifier l'avènement du nouveau souverain, et l'année suivante son couronnement (4). A la demande du vieux Maurocordato et de son fils, interprète de la Porte, auquel succéda dans cette qualité le second fils Jean, quand Alexandre fut devenu prince de Moldavie, le fils de Grégoire Ghika, né à Vienne d'une sœur d'Alexandre, tenu sur les fonds baptismaux par l'empereur Léopold, fut admis dès l'âge de douze ans comme élève interprète au service de l'empereur Charles VI (1). Malgré ces relations qui semblaient devoir faire avancer les affaires du ministre impérial, les offres de médiation conciliante de Talman ne furent pas mieux accueillies que celles des ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre, qui remirent en audience solennelle des lettres des États-généraux (2) et de la reine, tendant au même but pacifique. Un envoyé Usbeg avait apporté la nouvelle que le souverain de Chuaresm, après la mort de son frère, s'était trouvé maître absolu du pouvoir suprême (3). Dans les circonstances actuelles, ce fait avait moins d'importance pour la Porte que la démarche du prince des Kalmucks, Ajuka-Chan, qui envoya Pehliwan-Kuli remercier la Porte du bon accueil fait à son dernier envoyé, Mohammed-Ssalih, et sollicita des secours pour aider les Uschtoks et les Karakirghises à secouer le joug des Russes (4) [5 février 1711]. Le roi de Suède chargea le général Mayersfeld d'engager la Porte à publier un manifeste contre le roi Auguste de Pologne, et, n'ayant pu y parvenir, il ne craignit pas d'en lancer un lui-même de Bender (5). Maintenant le premier ami de Charles XII, celui qui avait engagé les premiers rapports de ce prince avec la Porte, Jusuf-Pascha, le gouverneur d'Ocsakow, commandant de Babataghi, qui avait défendu les frontières avec tant de succès et rétabli sur un pied formidable les fortifications de Bender, succombant à l'inimitié du chan de Krimée, qui depuis long-temps l'avait vu d'un œil d'envie conduire les négociations avec le roi de Suède, fut déposé, condamné à la confiscation de ses biens et emprisonné à Kilburun.

(1) Rapport, de Talman.

(2) Lettre du 15 avril 1711, dans la Ste-R.

(3) Instructions à Talman.

(4) Les lettres de créance sont dans la Ste-R. Les lettres de recréance aux archives de la maison impériale. L'audience est rapportée dans Raschid, I. II, fol. 91 et 92.

(1) Rapport de Talman du 12 février 1708.

(2) L'audience de l'ambassadeur hollandais, eut lieu le 1er janvier 1711. Rapport de Talman.

(3) Raschid, I. II, fol. 88.

(4) Le même, fol. 79.

(5) D'après le rapport de Talman, du 28 janvier 1721.

Il y eut plus d'équité dans le châtiment du beglerbeg de Meraasch, Ruschwanoghli-Chalil-Pascha, qui, au lieu de se réunir aux troupes destinées à la guerre de Russie, comptant sur ses montagnes inaccessibles et sur l'assistance des Kurdes, s'était mis en pleine révolte. Le gouverneur de Rakka, le vesir Jusuf Pascha-le-Boiteux, le vainquit et envoya sa tête à Constantinople (1) [juin]. L'ancien grand vesir Kalailikos, gouverneur de Candie, tomba enfin sous les plaintes répétées des sujets chrétiens qu'il opprimait : emporté par son vain amour de pompe et de luxe, il dépouilla les églises de leur argenterie, et des candélabres et des encensoirs il fit faire des étriers (2). Il fut banni à Cos, et son gouvernement passa au vesir Jusuf, commandant de Babataghi. Un changement plus important fut celui du kaimakam; le gendre favori avait bien voulu occuper ce poste pour quelque temps, en raison du départ du grand vesir; mais, voué de cœur et d'esprit aux études scientifiques et littéraires, il se trouva bientôt accablé par les affaires et n'aspira plus qu'à être délivré de ce fardeau d'autant plus pesant que les ministres, suivant le grand vesir, ne laissaient que leurs représentants dans la capitale. De sérieux débats allaient éclater entre le grand vesir et le gendre favori, et ce dernier, craignant d'irriter le sultan, n'osait pas solliciter son congé; il s'adressa donc au mufti, qui lui promit ses bons offices à la condition que le favori emploierait ses efforts pour élever à la place de kaimakam l'ancien aga des janitschares, Mohammed-Tschelebi. Les conventions s'exécutèrent : le mufti obtint la délivrance du favori, celui-ci la nomination du client du mufti au poste de kaimakam [1er avril 1711].

Le premier jour de la nouvelle année lunaire (19 février), les queues de cheval furent plantées avec les cérémonies accoutumées devant le palais du grand vesir. Quinze jours après, se fit la consécration de la nouvelle mosquée de la Validé à Skutari, en présence des hauts dignitaires de l'état, et le lendemain la fondatrice elle-même se rendit à ce temple, entre deux murs de tapisseries tendues depuis le lieu de son débarquement jusqu'à la porte de l'édifice. On vit défiler, comme à l'ordinaire, les corporations de Constantinople, et les janitschares dressèrent les tentes à Daud-Pascha. Le 12 mars, les armuriers, les canonniers et les soldats du train d'artillerie menèrent dans le camp trois cents canons et vingt mortiers. La flotte destinée à la conquête d'Aszow entra dans la mer Noire [14 mars] : outre le vaisseau amiral, qui portait trois mille trois cents soldats de marine, il y avait vingt-deux galères des princes de la mer, vingt-sept galions sur lesquels étaient embarqués six mille soldats de marine, trente galiotes montées chacune par deux cent vingt hommes, et soixante frégates portant chacune quatre-vingts soldats; on comptait encore cent vingt petits transports propres à naviguer dans les bas-fonds, et cent felouques avec sept soldats chacune. Tout cela présentait un ensemble de trois cent soixante voiles et trente-cinq mille hommes, sous le commandement du kapudan-pascha Ibrahim. En même temps l'armée de terre reçut ordre de quitter Daud-Pascha; le premier jour [8 avril], se mirent en marche les janitschares, les dschebedschis, topdschis et toparabadschis; le lendemain, partit le grand vesir après avoir été honoré de la visite du sultan, qui lui remit la pelisse, dite de congé. Les troupes asiatiques devaient être transportées en partie de Tschardak en Asie à Gallipoli, en partie de Skutari à Beschiktasch. Les gouverneurs de Karamanie, Siwas, Alep, Diarbekr, Adana, Kanghri, Angora, Akschehr, Sidischehr, Tekke, Eskischehr et Bosok, défilèrent devant le sultan avec leurs suites et reçurent des pelisses d'honneur. Bientôt après [19 mai 1711], fut envoyé au serasker un chatti-schérif avec un sabre d'honneur, et le diplôme de vesir pour l'aga des janitschares. Les mouvements de l'armée se firent dans l'ordre suivant : les sipahis et les silihdars formaient l'avant-garde, ils étaient suivis par quatre mille canonniers avec l'artillerie, six mille armuriers et les soldats du train avec les voitures pour les malades, les blessés, etc.; puis venaient les boulangers, les porteurs d'eau, les vivandiers et les dresseurs de tentes, les janitschares, les segbans nouvellement enrôlés, le grand vesir avec

(1) Raschid, fol. 86.
(2) Le même, fol. 85.

ses gardes du corps et la musique militaire, les vesirs de la coupole et les autres à la tête de leurs troupes ; les gouverneurs formaient l'arrière-garde avec leurs feudataires (1). L'armée s'était avancée ainsi d'Isakdschi vers la plaine de Kartal, et déjà elle était parvenue dans la Moldavie jusqu'aux environs de Faltschi, quand on apprit que le czar, ayant franchi le Pruth près de Cecora, se trouvait dans le voisinage de Faltschi, et que Scheremetoff faisait mine de vouloir défendre le passage de la rivière. Dix mille Tatares traversèrent les flots à la nage ; quatre ponts établis dans la nuit transportèrent l'armée ottomane ; les Russes n'étaient pas en état de lui tenir tête, parce que les généraux Rhenne et Jonas avaient disséminé des troupes nombreuses dans la Moldavie et la Valachie. Le czar s'était retranché entre le Pruth et les marais ; il fit attaquer les Turcs qui avaient passé le Pruth [28 juillet], mais les Russes furent battus, et le chan leur ayant coupé la retraite (2), il n'y avait plus de voie de salut : des masses impénétrables d'ottomans fermaient toutes les issues aux Russes, que la famine allait dévorer. Alors Catherine, en ce moment le bon génie de Pierre et de la Russie, releva le courage abattu de son époux, réunit tout l'or et tous les bijoux qu'elle put se procurer pour acheter son évasion. Scheremetoff écrivit au grand vesir pour lui proposer la paix, et le chancelier Schaffirof se transporta dans le camp ottoman avec les dépêches et les présents de Catherine, qui valaient à peine 200,000 roubles. Il s'adressa d'abord au kiaja du grand vesir, qui avait été l'instrument le plus actif de sa seconde élévation, et en conséquence exerçait sur lui une très-grande influence. Ces deux dignitaires se partagèrent les offrandes de la czarine ; toutefois, si Baltadschi-Mohammed se laissa dominer par les conseils du kiaja, il put bien aussi céder à son inclination naturelle pour la paix et à la satisfaction de faire obtenir à la Porte les conditions les plus avantageuses : il accéda donc aux demandes du czar, malgré les représentations de Poniatowski, qui assistait aux négociations au nom du roi de Suède, et en dépit des efforts du chan tatare, désespéré de voir ainsi sacrifier les intérêts de l'empire ottoman (1). Vainement Dewlet-Guirai réclama un tribut de 40,000 ducats à son profit ; il ne put obtenir non plus l'extradition de Cantemir, dont la défection, au moment où l'armée passait le Pruth près de Faltschi, avait déterminé aussitôt le rappel de son prédécesseur, Nicolas Maurocordato, dans la dignité princière de la Moldavie (2). Le secrétaire d'état Omer-Efendi rédigea les préliminaires du traité si humiliant pour la Russie : Aswow et ses dépendances devaient être restitués à la Porte ; Kamienska, Ssamara, Tighan, rasés ; l'artillerie livrée aux Turcs ; la Russie renonçait à s'immiscer dans les affaires des Cosaques Zaporogues. A l'exception des marchands, aucun représentant de la Russie ne pourrait séjourner à Constantinople. Tous les prisonniers seraient rendus à la Sublime Porte ; aucun empêchement ne serait apporté au retour du roi de Suède dans ses états, car il s'était mis à l'ombre de la protection de la Sublime Porte. Si le czar et le roi pouvaient s'entendre, il leur était recommandé de faire la paix. Les sujets des deux puissances contractantes seraient garantis de part et d'autre de toute vexation. Le grand vesir, usant de sa pleine autorité, consacrait cet acte dans l'espoir que la clémence du très-glorieux, très-grand et très-miséricordieux padischah lui ferait fermer les yeux sur l'audacieuse conduite passée des Russes, dans la confiance de leur fidélité à exécuter les conditions arrêtées. Après la signature du traité, rien ne s'opposerait à la retraite du czar qui donnerait en ôtages son conseiller intime le chancelier baron Pierre Schaffiroff et Petrovich Michel Scheremetoff ; après l'accomplissement des engagements pris par leur maître, ces deux seigneurs pourraient immédiatement regagner la Russie (3) [22 juillet 1711]. Ce traité si humiliant pour la Russie fut encore bien plus contraire aux intérêts de la Porte et à sa gloire, si l'on considère l'état des choses au moment où il était imposé.

(1) Lamotraye, l. I, p. 8.

(2) Raschid, l. II, fol. 37. Lamotraye, l. II. Gordon. Voltaire, hist. de Pierre I. Journal de Pierre. Rapport de Poniatowski, dans Lamotraye.

(1) Raschid, l. II, fol. 87, d'accord avec Voltaire dans l'Histoire de Charles XII.

(2) Raschid, l. II, fol. 87. — (3) Ibid.

LIVRE LXIII.

LA PAIX SUR LE PRUTH DÉTERMINE DEUX CHANGEMENTS SUCCESSIFS DE GRAND VESIR. — RÉCEPTION DE CHARLES XII. — LE MUFTI DEUX FOIS CHANGÉ. — PAIX AVEC LA RUSSIE. — DÉPART DE CHARLES XII. — SOULÈVEMENT AU KAIRE EXCITÉ PAR KAITAS-BEG. — MORT DE NASZUH-PASCHA, DU MUFTI EBESADE, DU VESIR KALAILIKOS ET DE DIX GRANDS SAVANTS. — CONQUÊTE DE CORINTHE, D'EGINE, DE NAPOLI DI ROMANIA, CORON, NAVARIN, MODON. — SIÉGE INUTILE DE SING. — MESURES RELATIVES AUX ULÉMAS. — DISPOSITIONS ADMINISTRATIVES. — EXÉUTIONS, INCENDIES, ILLUMINATIONS. — MORT DE LA VALIDÉ. — KURDES ET ARABES REPRIMÉS. — INTERPRÈTE ANGLAIS BATONNÉ, INTERPRÈTE VÉNITIEN PENDU. — CORRESPONDANCE AVEC LA COUR DE VIENNE. — ON DÉLIBÈRE TROIS FOIS SUR LA GUERRE EN ALLEMAGNE. — ENVOYÉ DE LA CONFÉDÉRATION POLONAISE. — EXÉCUTION DE PLUSIEURS MEMBRES DES FAMILLES BRANCOVAN ET CANTACUZÈNE. — MARCHE SUR BELGRAD. — COMBAT DE CARLOWICZ. — BATAILLE DE PETERWARDEIN. — CHALIL GRAND VESIR. — EXÉCUTION DU KIAJA. — CHUTE DE TEMESWAR. — SURPRISE DE BUKAREST ET DE JASSY. — ÉVÉNEMENTS DE CORFOU ET DE DALMATIE. — BATAILLE DE BELGRAD. — CHUTE DE CETTE VILLE ET DU GRAND VESIR. — ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE EN BOSNIE, EN DALMATIE ET SUR LA MER. — DÉPOSITION DU KAPUDAN-PASCHA, DU MUFTI ET DU GRAND VESIR. — PROPOSITIONS DE PAIX. — RAKOCZY. — CONGRÈS ET PAIX DE PASZAROWICZ.

La nouvelle de la paix sur le Pruth fut apportée à Constantinople par le kiaja même qui en avait été l'instrument le plus actif, et qui espérait en récompense obtenir le titre de pascha à trois queues. Il était inoui que le ministre de l'intérieur eût jamais quitté son poste en y laissant un remplaçant. Le messager se trompa cruellement dans son attente. Quoique la première annonce des événements accomplis sur le Pruth eût rempli de joie la ville et le sultan, les adversaires du grand vesir ne perdirent pas un instant pour répandre dans le peuple et faire parvenir aux oreilles du sultanl es circonstances du traité et les moyens par lesquels avait été obtenue sa conclusion. Le chan Tatare et le roi de Suède, dans leurs rapports, grossirent encore les torts du ministre. Charles, qui était arrivé dans le camp ottoman au moment où le czar quittait sa position tambour battant et enseignes déployées, avait accablé le grand vesir des plus violents reproches. « Ne pouvais-tu, s'écria-t-il, emmener le czar prisonnier à Constantinople ? — Qui donc, répartit-il sèchement, aurait gouverné son empire en son absence ? » A ces mots Charles se jette sur le sopha, avance son pied jusqu'aux vêtements du grand vesir, y engage son éperon, et les déchire avec fureur (1); puis il se lève, s'élance à cheval et retourne à Bender. Poniatowski resta encore quelque temps auprès du grand vesir essayant les voies de la persuasion pour ramener les hostilités. Quand le muezzim appela les fidèles à la prière, Baltadschi se leva, et s'en alla sans dire un mot faire les ablutions ordonnées par la loi (2). Après avoir reçu avec une pelisse et un sabre d'honneur l'ordre de la retraite, le grand vesir se dirigea vers la plaine de Kartal, et

(1) Voltaire, Hist. de Charles XII, et de Pierre I

(2) Ibid. à la fin du 5e livre.

de là vers Andrinople. Ses intrigues et surtout ses indiscrétions lui avaient attiré déjà auparavant beaucoup d'ennemis, dont les plus puissants étaient le mufti, le kislaraga et le gendre sultan Ali. Bientôt ces redoutables adversaires firent arriver aux oreilles du sultan que la conclusion d'une paix si peu avantageuse en raison des circonstances, avait été déterminée par l'entrée de nuit, dans le camp ottoman, de lourdes voitures chargées d'argent (1). Non contents de cette attaque, ils accusèrent en outre le grand vesir de s'arrêter à Andrinople avec l'intention secrète de répandre des germes de révolte parmi les janitschares, et de ne point oser revenir à Constantinople à cause de la juste colère du sultan. Le grand chambellan Mohammed-Aga reçut donc la mission d'aller à Andrinople, de remettre le premier jour au grand vesir une pelisse d'honneur, et le lendemain de lui redemander le sceau de l'empire. La direction suprême des affaires publiques fut confiée au Géorgien Jusuf, qui après avoir passé par tous les grades dans le corps des janitschares, s'était élevé au rang d'aga et de pascha à trois queues. Baltadschi, exilé d'abord à Lesbos, puis à Lemnos, mourut dans cette dernière île d'une maladie incurable, et fut enseveli près du tombeau du scheich et poëte mystique Mirzsi, dont il a été question sous le règne de Mohammed IV. Le nouveau grand vesir ramena l'armée à Constantinople et remit la sainte bannière au sultan dans le voisinage de Tschekmedschi. Ensuite le 2 décembre 1711 un envoyé des Cosaques Zaporogues, qui avaient été déclarés indépendants par le traité du Pruth, vint déposer aux pieds du sultan le tribut d'hommages et de reconnaissance de ce peuple. La guerre fut déclarée de nouveau à la Russie, et le lendemain le ministre de l'intérieur Osman, qui avait joué un rôle si actif dans le traité du Pruth, le secrétaire de cabinet, le reis Efendi-Omer, qui l'avait rédigé, et Abdulbaki, le secrétaire des tschauschs, qui avait pris part à ces actes peut-être en introduisant Scheremetoff et les voitures d'argent, furent mis à mort [29 décembre]. Dans la succession d'Osman se trouva la preuve de sa culpabilité, la bague de la czarine et 2,000 ducats en espèces de Saxe et de Russie. Cette révélation ne servit qu'à exciter la convoitise du grand vesir Jusuf pour l'or russe, qui ramena la conclusion d'une paix nouvelle au printemps suivant (1). Kiow et l'Ukraine, en deçà du Dniester, furent attribués au czar; ni Asow, ni Tscherkesk ne durent plus être fortifiés; les ouvrages de Kamenoi-Zaton et d'Ust-Samara furent condamnés à la démolition, et la paix fut prorogée de nouveau pour vingt-cinq années [16 avril 1712]. Le chan retourna en Krimée, parce que le retard du czar dans l'accomplissement de ses engagements faisait craindre la reprise des hostilités (2). Avant même la fin de l'année arrivèrent les commissaires envoyés sur les frontières avec un mirza du chan, pour annoncer que le czar ne voulait pas sincèrement la paix, et dans un conseil tenu en présence du sultan fut reconnue la nécessité de recommencer la guerre (3) [11 novembre]. Cela entraîna le lendemain la déposition du grand vesir, qui non-seulement avait un peu participé à la paix sur le Pruth, mais l'avait renouvelée il y avait sept mois, et mettait une excessive lenteur dans les préparatifs militaires (4). Il eut pour successeur l'Abase Suleiman, esclave affranchi de l'ex-kislaraga Jusuf, dont la protection l'avait élevé aux postes de silihdar, gouverneur d'Alep, puis de Négrepont, de vesir de la coupole, nischandschi, kaimakam. Ce fut le gendre favori qui proposa encore ce grand vesir comme il avait déjà proposé les deux précédents, parce qu'il ne se souciait pas de se charger lui-même du fardeau de la première dignité de l'empire [19 novembre]. Sept jours après, la queue de cheval fut arborée en signe de guerre devant la sublime Porte. L'ambassadeur extraordinaire de Russie, Abraham Lapouchin, qui était venu avec de

(1) Raschid, l. II, fol 88.

(1) Schœl, Hist. abrégée des traités de paix, l. XIV, p. 292.

(2) Raschid, l. II, fol. 91.

(3) Le même, fol. 93.

(4) Le même, fol. 94.

riches présents, le comte Tolstoi, les deux otages Schaffiroff et Scheremetoff furent jetés aux Sept-Tours (1), et un mois après le sultan partit pour Andrinople. A Babaeski la marche fut arrêtée par une effroyable tempête mêlée de pluie et de neige; la rivière d'Hafsza sortant de son lit emporta le pont, et il y eut un retard de deux jours dans l'entrée à Andrinople.

Six mois auparavant le sultan avait écrit au roi de Suède, et donné l'ordre au grand écuyer Mohammed-Aga, ainsi qu'au serasker de Bender Ismail, de reconduire Charles XII à travers la Pologne en lui fournissant tous les objets nécessaires et l'argent dont il aurait besoin pour le voyage (2). Charles dit à Mohammed et à Ismail qu'il ne pouvait partir sans payer les dettes qu'il avait été obligé de faire depuis qu'on lui avait retranché sa pension quotidienne de 500 piastres, et demanda 1000 bourses. Le sultan lui en envoya 1,200 accompagnées d'une lettre gracieuse et amicale. Après avoir reçu cet argent sur la promesse de se mettre aussitôt en route, Charles ne refusa pas moins de partir, et envoya Funk à Andrinople pour demander encore 1,000 autres bourses. Pour toute réponse, la Porte fit jeter Funk en prison, et sur le rapport du chan de Krimée, du serasker de Bender et du grand écuyer Mohammed, adressé par l'entremise du tschausch-baschi Ahmed, un conseil se réunit en présence du sultan (3). Le grand vesir Suleiman et le mufti Ebesade, revêtu pour la deuxième fois de la première dignité de la loi depuis la mort de Paschmakdschisade au commencement de l'année précédente, exposèrent l'obstination du roi auquel avaient été fournis tous les moyens de se mettre en route, et le mufti rendit le fetwa en vertu duquel le roi, s'il persistait dans ses refus, pourrait être saisi de quelque manière que ce fût, et emmené à Demitoka. On sait comment Charles XII (4), la tête de fer, se défendit vaillamment avec trois cents Suédois contre six mille Turcs et 20,000 Tatares, comment après que ses hommes eurent été accablés par le nombre, et faits prisonniers, il se barricada dans sa maison avec trois généraux et y soutint un assaut que favorisait la canonnade; comment étant sorti de ce dernier abri en y mettant le feu, il s'embarrassa dans les mêmes éperons avec lesquels il avait déchiré les vêtements du grand vesir Baltadschi, tomba et fut saisi par vingt janitschares au cri d'Allah [12 février] et emmené prisonnier à Demurtasch, près d'Andrinople, puis à Demitoka (1). Voltaire raconte aussi que le marquis de Fierville, envoyé plus tard par la France à Charles XII, trouva le moyen de faire remettre par le Français Villelongue au sultan, au moment où il entrait dans la mosquée, une plainte portant la signature contrefaite du roi de Suède, élevée contre les ministres corrompus par la Russie (2). Il est douteux que Villelongue ait entretenu réellement le sultan pendant un quart d'heure; mais ce qui est attesté par les historiens ottomans, c'est que la conduite tenue envers Charles XII détermina la destitution du gouverneur de Bender, du mufti et du grand vesir, et la déposition du chan Tatare, parce que l'opinion publique se prononça hautement contre les procédés outrageants dont on s'était rendu coupable envers un hôte; car le Prophète a dit: « Honorez votre hôte, fût-il même infidèle. » Le mufti, qui à la première nouvelle de l'arrestation violente du roi avait laissé éclater sa joie, et se proposait d'exploiter ce fait qui était le résultat de son fetwa, se vit tout d'abord renversé, et sa place fut conférée au grand juge de Rumili [4 mars 1713], qui dans le conseil avait combattu la mesure dont on rougissait maintenant. Quinze jours après le chan Tatare Dewlet-Girai fut appelé à Andrinople, déposé et banni à Rhodes, et Kaplan-Girai, retenu dans cette ville, reçut pour la seconde fois le gouvernement de la Krimée [29 mars]. Ce prince conféra la place de kalgha à son frère Mengli, et celle de nureddin à son

(1) Schreit., t. III, p. 294.
(2) Voltaire donne avec une date doublement fausse la lettre probablement réelle.
(3) Raschid, t. II, fol. 91.
(4) Le même, fol. 94.

(1) Hist. de Charles XII, l. VII.
(2) Ibid.

autre frère Ssahib-Girai. Le 6 avril, le grand vesir Suleiman descendit à la place du kapudan-pascha Ibrahim-Chodscha, qui fut élevé à la première dignité de l'empire. Ibrahim, natif de Vurla, vaillant matelot, étant attaché comme rameur au service du serail, avait fait de si grands progrès dans la faveur du sultan Ahmed, que ce monarque l'envoya dans le gouvernement de Candie quand il appela Kalaihkos au grand vésirat. Depuis, Ibrahim avait reçu le commandement général de la marine turque, et maintenant c'était une opinion généralement admise qu'il en finirait avec le roi de Suède, parce que lui même s'était vanté souvent qu'il lui serait facile de débarrasser l'empire de ce monarque. Mais à peine eut-il en main le gouvernail qu'il songea d'abord à se défaire du gendre favori du sultan. Il lui parut que le moyen le plus sûr était de le poignarder dans une fête donnée en son honneur. Malheureusement pour lui il mit dans sa confidence le nouveau chan de Krimée et le reis-efendi, qui trahirent le complot. Ali prétexta une indisposition, et le sultan ordonna tout à la fois la déposition et la mort du grand vesir [27 avril], dont le pouvoir n'avait duré que trois semaines. Alors le gendre favori Ali, du village de Selos, sur le golfe de Nicée, se chargea enfin des rênes du gouvernement, qui lui avaient jusqu'ici paru un fardeau trop pesant, et qu'il accepta peut-être dans l'intérêt de sa propre sûreté. Son premier soin fut de rétablir les bons rapports avec la Russie; et après quelques conférences avec les plénipotentiaires russes, sous la médiation de l'ambassadeur anglais Sutton et du résident de Hollande Colier, un traité fut signé à Andrinople, et la paix prorogée de vingt cinq années, d'après les bases du traité de Constantinople (1) [24 juin 1713]. Sur onze articles, les six premiers et le onzième reproduisaient sept clauses arrêtées par Baltadschi. Le septième fixait la frontière entre la Samara et l'Orel, de telle sorte que le territoire touchant à la première rivière était à la Turquie, et ce qui était baigné par la seconde appartenait aux Russes. Des sources de ces rivières au Don et jusqu'à Aszow la frontière était déterminée comme elle se trouvait avant la conquête d'Aszow par le czar; les Cosaques et les Kalmuks d'un côté, les Tatares de Krimée, les Noghais et les Tscherkesses de l'autre, devaient s'abstenir de toute irruption réciproque (1). Aussitôt furent nommés cinq commissaires pour tracer les frontières. Ils commencèrent au confluent de la Samara et de l'Orel (2) dans le Dnieper, remontèrent ces cours d'eau jusqu'à leurs sources, et marquèrent la ligne par des jalons jusqu'au Don (3). Après l'achèvement des opérations, dans l'année suivante les commissaires furent appelés à de plus hautes fonctions [septembre 1714].

Après onze mois de négociations, le roi de Suède avait enfin demandé lui-même à partir. Mustafa, kiaja de l'ancien gouverneur d'Oesakow, et le chambellan de Jusuf-Pascha, parurent avec six cents tschauschs pour lui fournir une escorte d'honneur; ils lui offrirent de la part du sultan une tente brodée d'or, un sabre garni de pierreries et huit étalons arabes, dont l'arbre généalogique attestait la noble origine. Soixante voitures et trois cents chevaux formèrent le cortège avec lequel la Tête de fer du nord quitta enfin le château de Demurtasch, après avoir, pendant un séjour de plus de deux années dans l'empire, mis à l'épreuve la longanimité de la Porte (4) [1er octobre].

Tandis que s'agitaient de si grands intérêts sur le Pruth, l'Égypte voyait éclater l'un des soulèvements les plus longs et les plus opiniâtres dont ses annales aient gardé le souvenir. Les provocateurs de ces troubles étaient quatre capitaines (5) bannis jadis par le gouverneur Hasan dans l'intérêt de la tranquillité publique. Ces hommes mirent à profit l'ancienne division des habitants

(1) Raschid, l. II, fol. 95. Rousset, supp. II, t. II, p. 110 et 111, et dans l'hist. de Gordon.

(1) Schedl, t. XIV, p. 297.

(2) Raschid.

(3) Raschid, l. II, fol. 99.

(4) Voltaire, histoire de Charles XII, dit le 1er octobre; Raschid, l. II, fol. 100, le 10 ramasan 1126 ou 19 septembre. 1714.

(5) Kerr, Abdullah, Hasan-kiaja, Naszuh kiaja Ismail kiaja, Raschid, l. II, fol. 92.

du Kaire en deux partis, les Kasimlis et les Sulfikarlis, pour opposer au chef du premier, Scheichol-Beled-Ejub-Beg, le chef du second, Kaitas-Beg. Le scheichol Beled avait pour lui non-seulement le gouverneur Chalil, mais encore le riche et puissant beg de Dschirdsche, Mohammed. Les Sulfikarlis saccagèrent ses biens dans la Haute-Égypte, voulurent élever par la force Kaitas-Beg au poste de Scheichol-Beled. Sur les sept corps de troupes ils en gagnèrent six, en sorte qu'il n'y avait plus de l'autre côté que les janitschares, et surtout leur odieux chef Ahmed-le-Franc, avec l'autorité légitime, le gouverneur et le prévôt de la ville. Les deux partis armés en vinrent à des hostilités déclarées, et des canons furent placés sur la haute terrasse de la mosquée du sultan Hasan, et dirigés contre les batteries du château [27 mars 1711]. Aus-Beg, le plus puissant ennemi de Kaitas-Beg, fut emporté par un boulet. Pour gagner les troupes de son adversaire, Kaitas-Beg donna à ses guerriers une solde d'une piastre par jour. Alors les rangs d'Ejub s'éclaircirent, et comme sa faiblesse devenait chaque jour plus sensible, le beg Ibrahim, qui s'était maintenu dans la neutralité tant que les deux partis s'étaient balancés, se déclara pour Kaitas-Beg. La maison d'Ejub-Beg au Kaire fut incendiée, Frenk-Ahmed fut tué; les révoltés mirent à sa place l'un des capitaines exilés, Abdullah l'aveugle, déposèrent le gouverneur Chalil, et nommèrent pour le remplacer le beg Kanszui. A cette nouvelle la Porte donna le commandement de l'Égypte à l'ancien kapudan-pascha Weli; mais Kaitas-Beg et son allié Ibrahim-Beg se maintinrent dans l'administration de la capitale sans que la Porte pût rien changer à cet état de choses. L'agitation des troupes était à peine calmée; sous Weli éclatèrent de nouveaux troubles. Pendant le mois de jeûne, tandis que les fidèles moslims, réunis dans la mosquée du sultan Moejed, près de la Porte de Fer, assistaient à la lecture du traité de Birgeli, un étudiant monta en chaire et déclama contre le culte des saints, qu'il représenta comme une idolâtrie. « Qui a vu, dit-il, la table cachée du destin? Ce n'est pas notre Prophète lui-même. Ce trafic des sépulcres des saints doit être aboli. Celui qui baise un tombeau est un mécréant; il faut raser les couvents des Gulschenis, des Mewlewis, des Begtaschis; les derwisches doivent étudier au lieu de valser. » Plusieurs nuits de suite, il prêcha ainsi et professa d'audacieuses hérésies au milieu d'un concours immense de peuple. Mais les orthodoxes rigoureux obtinrent contre lui, de deux scheichs, un fetwa qui condamnait sa doctrine et lui-même comme infidèle. Le novateur fit lecture du fetwa en public et le commenta. Deux jours après, il disparut; alors la multitude se porta tumultueusement chez le juge du Kaire, réclamant à grands cris le prédicateur, et demandant satisfaction des condamnations prononcées par les scheichs qu'elle voulait faire citer devant le tribunal. Le pascha-gouverneur s'adressa maintenant aux deux magistrats de la ville, Kaitas et Ibrahim-Beg, et les somma d'étouffer cette nouvelle émeute. Les soldats, vieillis dans le service militaire, durent veiller au maintien de l'ordre; l'insurrection fut contenue, et l'étudiant envoyé secrètement en Syrie. La vénération du peuple pour les saints et leurs tombeaux, que les déclamations du novateur avaient affaiblie, fut réchauffée par un surcroît de pompe et de magnificence; on restaura le mausolée de Husein, où furent prodigués l'ébène et la nacre de perle, et quatre candélabres d'argent richement dorés éclairèrent l'intérieur du monument. A peine Ali fut devenu grand vesir, qu'il s'occupa d'affermir l'ordre en Egypte; dans ce but, il fixa surtout son attention sur le choix d'un gouverneur habile et d'un juge éclairé pour contenir l'esprit de mutinerie des troupes, et réprimer les écarts des novateurs en matière religieuse. Il nomma Abdi pascha et Feisullah efendi, gendre de l'ancien mufti Feisullah, fils d'Ebusaid. Abdi-Pascha fit appliquer à la torture Chalil-Pascha, qui était encore au Kaire, pour lui arracher de l'argent, et jeter en prison le kiaja de cet ex-gouverneur [17 septembre 1714]. Quant à Weli, il fut d'abord renfermé, puis, sur l'ordre de la Porte, envoyé à Constantinople. Abdi-Pascha déposa Kaitas-Beg, qui s'était arrogé les fonctions de defterdar, puis il le fit mettre à mort et jeter le cadavre par la fenêtre du château. Cette exécution provoqua de nouveaux tu-

tumultes ; les mutins qui voulaient venger la mort de Kaitas-Beg, transformèrent en forteresse la mosquée du sultan Hasan, près de la place de Romaili. Les Abases se révoltèrent. Mohammed et Osman-Kiaja se mirent à leur tête ; le chef des rebelles, Abdullah le Borgne, tua deux officiers des janitschares et se saisit du commandement de ces miliciens. Quand le calme fut rétabli, les janitschares se justifièrent du meurtre de leurs officiers auquel ils n'avaient pris aucune part. Deux des principaux meneurs, Nedschleli Hasan et Naszuh-Kiaja furent mis à mort. Enfin le gouverneur fit jurer aux troupes un oubli mutuel de leurs injures, pacifia la ville, et régla de nouveau le cours des monnaies et le prix des vivres.

En Syrie, le fils d'Osman, Naszuh-Pascha, chef de la caravane des pèlerins, tranchait du souverain, conférant selon son caprice à ses parents et à ses amis les sandschaks de Jérusalem, de Dschidda, d'Ethiopie, d'Adschelun, Pajas, Tripoli, Ghasa, Ssafed, Balbek, Dscheunin et autres. Comme il menaçait de disposer également de ceux de Damas, de Beirut et de Ssaida, Jusuf-Pascha-Topal, ou le Boiteux, fut chargé de le châtier avec les troupes de Rakka et d'Alep. Ce Naszuh-Pascha avait précédemment à Magnésia, sa patrie, exercé bien des violences comme receveur des impôts d'Aidin, et chassé les bostandschis envoyés contre lui. Plus tard il avait osé mener une fois des troupes contre celles du sultan ; et, comme on avait besoin d'un guerrier résolu, il avait été nommé émirol-hadsch. En effet, en cette qualité il avait battu les Arabes du désert et tué le scheich Koleib ; mais depuis il devint si insolent et si orgueilleux, qu'outre les actes arbitraires dont il vient d'être question il osa citer à son tribunal, sous le prétexte de comptes définitifs à régler, le pascha à deux queues nommé par la Porte pour lever les impôts d'Aidin, le retint dans les fers, et finit par le mettre à mort. Jusuf le Boiteux employa contre lui surtout le pascha de Rakka, fils de Ruschwan, auquel, après l'exécution de son père le rebelle, avait été conféré le gouvernement. Celui-ci, avec quinze mille Kurdes de la tribu de Ruschwan, se réunit à Jusuf qui détacha de Naszuh les milices du pays et les rebelles en leur adressant des lettres pleines de menaces et de promesses. A six lieues de Damas, près du chan de Terchana, Naszuh prit la fuite dans l'intention de s'embarquer à Jafa ; mais s'étant laissé tomber de cheval, il fut saisi par les Turkmans qui le tuèrent, et sa tête fut envoyée à la Porte [janvier 1714]. Son agent à la cour du sultan, premier assistant de la chancellerie des mines, fut banni à Famagusta, où il subit la peine capitale. Son kiaja devint ensuite beglerbeg d'Helle ; mais le souvenir de ses méfaits antérieurs le fit mettre à mort. Le nouveau grand vesir donna d'autres exemples de sa justice active et vigilante en révoquant deux des plus hauts fonctionnaires de l'état, le tschauschbaschi qui avait adjugé l'héritage du riche Kowanossade de Tatarbasari à son gendre, qui plus tard se révolta, et l'aga des janitschares, coupable de corruption [décembre 1713]. Deux anciens muftis, Ebesade et Atallah-Efendi, qui s'étaient permis dans leur société des propos trop libres contre le grand vesir, furent bannis à Trébisonde et à Sinope. Comme ils entraient dans la mer Noire, ils furent assaillis devant Karaszu par une de ces tempêtes si redoutables dans cette mer inhospitalière, et le bâtiment qui portait le mufti Ebesade s'abîma dans les flots [décembre 1714]. Sur la route de Trébisonde mourut aussi l'ancien grand vesir Kalailikos, qui, rappelé de Candie à cause des plaintes élevées contre lui sur le pillage des églises, venait d'obtenir le gouvernement de Trébisonde par le crédit de la sultane son épouse. Une grande perte pour la science fut celle du grand juge de Rumili, Aarif, fondateur d'une médrese à Ejub, qui avait écrit un excellent livre sur la conquête de Candie et les guerres du Prophète. Il doit figurer à la tête des dix principaux écrivains, parmi les cent poëtes et savants qui moururent dans ces dix dernières années, et dont les ouvrages méritent d'être mentionnés : ce sont Ishak Chodscha, auteur de plusieurs traités astronomiques, philosophiques et judiciaires, traducteur du samachschari ou des prolégomènes de philosophie ; le prince des poëtes Nabi, que nous avons déjà cité et dont les ouvrages les plus remarquables sont : *le Présent des proverbes*, *la clef des Sept*, un *Traité sur les devoirs du pèlerinage*, un *Recueil de lettres*, un *recueil de poésies* et le

livre écrit sur la victoire de Caminiec; les trois médecins Schifagi, Schaaban et Nuh-Efendi, le premier, traducteur des légendes des prophètes, le second, auteur d'un traité de médecine estimé sous le titre de la *guérison*, et d'un livre sur la fête de la nativité du Prophète; le troisième, traducteur et abréviateur de l'histoire des religions par Schehristani; Kara-Chalil-Efendi, auteur d'un grand nombre de commentaires, de gloses et de traités; Wahidi-Ibrahim, abréviateur dans sa traduction turque des biographies d'Ibn-Challikan; Aaszim, continuateur du poëme romantique de Leila et Medschnun par Kafsadé; Séki, commentateur du glossaire persan rimé de Schahidi; enfin Schini, qui a écrit la biographie des scheichs sous le titre de *Actions mémorables des scheichs*.

Les intentions pacifiques manifestées par le grand vesir Ali de Nicée dès son arrivée au pouvoir, et dont il avait fait preuve dans la conclusion du traité avec la Russie, servaient d'autant plus puissamment les projets belliqueux dirigés d'un autre côté, notamment contre Venise, dont la faiblesse inactive et la neutralité armée dans les guerres européennes terminées à peine par le traité d'Utrecht excitaient à une attaque et semblaient promettre des succès. Le prétexte à une déclaration de guerre se trouva fourni par quelques vexations exercées en mer et principalement sur le vaisseau qui devait apporter l'héritage du précédent grand vesir Hasan-Pascha à la sultane Chadidsche, son épouse, et à son harem, et par un soulèvement des habitants de Montenegro, excités par la république contre leur souverain depuis la dernière guerre avec la Russie. Les événements de Montenegro prenant un caractère alarmant, il devint nécessaire de s'en occuper activement; le pascha de Bosnie, Nuuman, le dernier grand vesir de la famille Kœprili, dut marcher contre les rebelles avec les troupes des paschas de Skutari et de Hersek. Battu à Swornik, les Montenegrins s'enfuirent dans des cavernes situées sur le territoire vénitien, dans le voisinage de Cattaro [13 octobre 1714]. Après une lutte de sept heures, ils furent forcés dans ces retraites, exterminés pour la plupart, ou chassés loin de ces lieux. Mais leur Vladica ou chef, qui trois ans auparavant leur avait distribué 35,000 ducats apportés de Russie, s'enfuit à Cattaro, où il fut accueilli au mépris de la parole donnée à Kœprili par le commandant de n'accorder asile à aucun rebelle; toutes réclamations à ce sujet restèrent sans résultat, et le capitaine vénitien refusa de livrer le Vladica. Nuuman fit dresser procès-verbal de la déclaration donnée par l'interprète vénitien, et cette pièce lue dans le diwan à Constantinople décida la guerre. La déclaration fut exposée dans un manifeste en quatorze articles [9 décembre] dont le premier rappelait le pillage du vaisseau appartenant au harem d'Hasan-Pascha, et le dernier citait les événements de Montenegro; les douze autres représentaient les vexations isolées exercées sur mer comme un système arrêté de violation de la paix, d'hostilités contre la Porte. Un mois après, les queues de cheval furent arborées au sérail impérial en présence des vesirs et des émirs, des scheichs et des ulémas rassemblés à cet effet. Le 7 mars 1715, les étendards furent transportés au camp de Daud-Pascha, où se rendirent d'abord les corporations, puis les troupes, avec la pompe solennelle étalée ordinairement en pareille circonstance; ensuite le sultan lui-même sortit du sérail avec la sainte bannière après que l'on eut récité les surres de la victoire et de la conquête. Le 29, le sultan remit la sainte bannière au grand vesir serasker, et tous deux partirent avec l'armée, dont la marche fut réglée de telle sorte que le sultan ne campait qu'à une station derrière le grand vesir, serasker. Le 9 avril, le sultan mit pied à terre à Andrinople, à Burni-Pambukli, d'où il vit défiler les troupes le lendemain; puis il alla camper à Timurtasch; et dans les trois jours suivants les janitschares, les topsdchis et les toparabadschis continuèrent la marche. Dans les campagnes précédentes l'usage avait été d'attendre à Andrinople le jour de Chisr (répondant à saint Georges), gardien de la source de vie, qui fait reverdir les prairies et rend le feuillage aux arbres; ce jour-là les chevaux sont mis au vert; mais cette fois, dans l'empressement à mettre le siége devant les forteresses de la Morée, on résolut de passer à Salonik la saison du pâturage. Quand le grand vesir partit, le sultan l'accompagna

jusqu'à la prairie du village d'Emirli, dont la mosquée fut reconstruite à cette occasion. Le serasker donna des ordres rigoureux pour que les récoltes des sujets fussent respectées par l'armée ; et comme les prairies autour de Salonik ne suffisaient pas pour le pâturage des chevaux, celles de Seres furent assignées pour huit jours aux silihdars et aux sipahis. La flotte, qui avait fait voile du Bosphore au moment où l'armée s'ébranlait, arriva en même temps qu'elle à Salonik, où le kapudan-pascha prit à son bord deux énormes pièces du calibre de trois cents, destinées à la conquête de Tine. Des trois mille hommes du contingent d'Égypte on avait coutume de ne laisser sur la flotte que les fantassins, de débarquer les cavaliers ; mais cette fois comme on manquait des objets nécessaires pour équiper des cavaliers, l'on avait mis à terre les fantassins, et les hommes destinés à renforcer la cavalerie restèrent à bord. Le sultan fit l'épreuve du Fal, c'est-à-dire consulta le sort de la campagne en ouvrant au hasard un livre saint ou classique. Il prit *l'Orient des lumières prophétiques*, fameux recueil de traditions, enfonça une aiguille entre les feuillets, et tomba heureusement sur le passage suivant : « Vous ferez la conquête d'un pays où le Kawal a cours ; traitez bien les habitants, car ils vous sont soumis et dévoués. »

Le 1er mai, le sultan se mit en marche avec une grande pompe, traversa Larissa et le lendemain alla camper dans la vallée du Tombeau. A Thèbes, le serasker tint conseil de guerre pour faire décider quelle place de la Morée il fallait d'abord assiéger, ou bien si l'on ne devrait pas plutôt couvrir à la fois de troupes la presqu'île tout entière. Personne ne produisant une opinion, le serasker chargea le beglerbeg de Diarbekr, Kara-Mustafa, d'aller prendre le château de Morée avec quatre mille hommes, et en même temps il interrogea aussi le destin en ouvrant au hasard le diwan de l'interprète des secrets surnaturels, le mystique Hafis, dont les vers lui donnèrent une réponse favorable (1). Mais un présage plus heureux et plus réel fut la nouvelle de la prise de Tine, que les Grecs en grand nombre dans la place forcèrent le provveditore Balbi de livrer sans combat (1) ; trente-cinq pièces d'artillerie qui garnissaient les remparts furent distribuées sur quinze vaisseaux de la flotte. Parmi les habitants, les Turcs enlevèrent deux cents familles catholiques pour les transporter en Barbarie (2). La conquête, vainement tentée jadis par tant de célèbres amiraux, fut l'œuvre du kapudan-pascha Dschanum-Chodscha, Turc de Coron, qui, pris dans la dernière guerre à Imbros, était resté sept ans attaché comme esclave au banc de rameurs sur les galères ; après avoir été racheté moyennant 100 ducats, il s'était élevé rapidement, et maintenant faisait trembler la flotte qui l'avait vu esclave. A Thèbes, les sept régiments de la cavalerie régulière furent passés en revue ; l'on distribua les approvisionnements apportés de Négrepont ; le gouverneur d'Alep fut chargé du transport de l'artillerie de siége avec les troupes feudataires d'Anatoli. Le chambellan Topal-Osman, maintenant nommé chef des Martoloses, reçut 1,100 piastres de récompense, parce que ses milices, à la suite d'un engagement avec quatre cents Vénitiens près de Napoli di Romania, avaient ramené trois prisonniers. Le serasker prit des mesures pour faire donner des rafraîchissements aux milices d'Anatoli, qui s'épuisaient à traîner les canons sous les rayons d'un soleil dévorant ; l'on parvint à déblayer la route de Thèbes à Corinthe. Le 10 juin, le serasker mit enfin le pied sur le territoire de Morée ; les approvisionnements tirés de Négrepont furent débarqués dans la baie de Dscheris (Kenchrea). Le siége de Corinthe dura trois semaines : déjà l'assaut se disposait, vingt mille janitschares à l'aile gauche, deux mille sipahis et cinq cents dschebedschis volontaires à la droite, le chef des Martoloses, Osman-le-Boiteux, avec deux mille lewends, allaient s'élancer, quand, à la honte de la république, le château se rendit moyennant la libre retraite de la garnison ; mais tout-à-coup, soit par l'effet du hasard, soit que l'on eût préparé cette catastrophe, comme les Turcs et les Vénitiens s'en accusèrent mutuellement, un magasin à poudre fit explosion ; ce fut le signal de la rupture de la ca-

(1) Raschid, I. II, fol. 189.

(1) Raschid, I. II, fol. 169 ; Ferrari, p. 40.
(2) Ferrari, Raschid.

capitulation, du sac général de la place et du massacre des Grecs et des Vénitiens sans distinction, au grand regret du serasker. Le provveditore Minoto lui-même fut enlevé comme esclave, et il fallut l'intervention énergique de l'épouse du consul hollandais de Smyrne pour le faire mettre en liberté. Les Grecs d'Égine adressèrent au serasker la prière de les délivrer de la tyrannie vénitienne; ensuite la garnison établie au nom de la république demanda elle-même la liberté de se retirer, qui lui fut accordée, de sorte que le kapudan-pascha put envoyer au sultan les clefs de cette forteresse. L'armée se divisa en deux corps pour assiéger la citadelle de Napoli sur le mont Palamidi et la place elle-même. Turk-Ahmed-Pascha et le second lieutenant-général des janitschares durent attaquer du côté de la Porte; le beglerbeg de Rumili, Ssari-Ahmed, reçut ordre de se porter avec l'aga des janitschares contre Palamidi; le siége ne dura que huit jours, parce que le grand vesir, impatient de la lenteur des travaux ordinaires pour les tranchées, préféra l'assaut à tous les moyens. Il encouragea les plus vaillants soldats par de riches présents; l'un de ces braves, qui avait arraché du rempart le saint étendard de Saint-Marc, reçut un signe d'honneur à porter sur le turban et une bourse d'argent; un sipahi, ayant atteint et saisi sur son cheval un Vénitien blessé qui avait enlevé une enseigne, fut récompensé par une augmentation de 10 aspres à sa solde quotidienne, et par une somme de 200 piastres. D'autres qui, pendant la nuit, avaient tiré avec des cordes des canons hors des fortifications, reçurent également de l'argent. Aussi tous étaient enflammés d'ardeur; dès le huitième jour l'attaque fut livrée à Palamidi, et le lendemain la place succomba. Ce résultat devait être amené par plusieurs causes: commandée par la montagne, la ville pouvait être réduite en cendres, la garnison n'était composée que de sept cents hommes; les Grecs, tout en recevant un ducat par jour, ne voulaient plus combattre, et dans la garnison même se trouva un traître, le colonel Sal, qui tira sur les Grecs et fut ensuite déchiré par le peuple (1). Les Grecs, qui aidèrent les Turcs à escalader les murailles, furent les premières victimes de leur trahison (1); l'archevêque Carlini, avec d'autres ecclésiastiques, fut étranglé, la ville saccagée. Il y eut un si riche butin que cent vingt mille assiégeants y prirent part (2), et que plusieurs en retirèrent jusqu'à 10 et 20 bourses. Le serasker trouva dans Napoli une énorme quantité de canons en bronze et en fer, de poudre, de plomb, de boulets, de bombes et de grenades. Le sultan, qui reçut la nouvelle de cette conquête sur la montagne de Despot-Jaila, vint lui-même contempler la ville et le fort du mont Palamidi. Un chatti-schérif rempli d'éloges accompagna les vêtements d'honneur dont furent décorés les officiers; les églises et les cellules se transformèrent de nouveau en mosquées et en lieux de prière pour les musulmans, et le commandement de la nouvelle conquête fut confié à Osman, aga des sipahis.

A la fin de juillet, le kapudan-pascha eut ordre de faire voile pour Coron avec la flotte, et l'artillerie du siége de Napoli fut embarquée pour Modon. Huit jours après, le grand vesir se porta vers cette dernière ville avec l'armée. La montagne de Maina se soumit, Chielafa et Sernata se rendirent spontanément [30 juillet 1715]. Comme le camp se trouvait établi près des moulins de Begoghli, situés entre Coron, Modon et Navarin, à quatre lieues de chacune de ces villes, arriva la nouvelle que les ennemis, n'ayant pas l'intention de tenir dans Coron et Navarin, avaient transporté tous leurs effets à Modon. Deux beglerbegs furent détachés pour prendre possession de Navarin et de Coron, et le serasker se tourna vers Modon, où la flotte avait fait une tentative malheureuse sur Prevesa, au temps du siége de Napoli; néanmoins, à son approche de Modon, les vaisseaux vénitiens se retirèrent, et le siége commença; les assaillants s'y portèrent avec une grande ardeur [13 août]; le découragement au contraire paralysait les forces des assiégés; toutes les troupes se mutinaient. Dans la citadelle, au Mandrachio, au bastion

(1) Ferrari, p. 57.

(1) Ferrari, p. 57.

(2) Raschid, I. II, fol. 117.

Saint-Antoine, à la porte Saint-Marc, partout éclatait la révolte, et les vaillants généraux Pasta et Jansich ne pouvaient la conjurer (1). Pasta négocia une capitulation, et le beglerbeg de Rumili, Ahmed-Pascha, avait déjà consenti une suspension d'armes pour traiter, quand le grand vesir rejeta toutes les propositions, afin que l'armée ne fût pas privée du butin qu'elle espérait. Les Vénitiens, consternés ou livrés à l'esprit d'insurrection, quittèrent les remparts; les Turcs pénétrèrent sans efforts dans la ville; Pasta tomba entre les mains des lewends, qui le traînèrent devant le kapudan-pascha; celui-ci, se rappelant de légers services qu'il avait reçus de Pasta quand il était lui-même attaché comme esclave au banc des rameurs, saisit cette occasion de montrer sa reconnaissance; non-seulement il protégea la vie de Pasta devant le grand vesir (2), mais il accueillit avec bienveillance et générosité les autres officiers vénitiens qui avaient été traînés sur la flotte, donna à chacun d'eux des vêtements et 10 écus, et Pasta eut un esclave à son service. La grandeur d'âme de l'amiral fit ressortir sous un jour plus odieux la basse férocité du grand vesir, qui à Modon offrit 30 écus pour des chrétiens vivants, afin de les faire décapiter devant sa tente [17 août]. A la nouvelle de la chute de Corinthe et de Napoli, le château de Morée s'était aussi rendu au beglerbeg de Diarbekr, Kara-Mustafa, détaché du camp ottoman avec quarante mille hommes. La prise de Modon fut suivie de près de celle de Malvasia et de Cerigo; Suda et Spinalunga, seuls points de l'île de Crète où se maintînt encore le lion de Saint-Marc, ne tardèrent pas non plus à tomber au pouvoir des Turcs. Le sultan était encore à Seres quand il apprit la conquête de la citadelle de Morée, de Navarin et de Modon; déjà les queues de cheval étaient tournées vers Andrinople, on les fit rentrer pour célébrer les triomphes par des fêtes [27 août]; ensuite les étendards furent déployés dans la plaine de Tubna, et le sultan reprit la route d'Andrinople. De son côté, le grand vesir prit les mesures nécessaires pour l'administration de la Morée : huit commissaires furent chargés du recensement de ce pays, qui contenait alors deux mille localités; deux autres, de lever le plan de l'île de Tine, où étaient bâtis soixante-deux villages. Les rôles d'inscription des sipahis et des silihdars furent soumis à une rigoureuse révision, et Damad-Ali maintint une discipline sévère; des sipahis feudataires de Menteschè et de Chudawendkiar, coupables d'extorsions envers les sujets, avaient été exécutés avant le siége de Modon. Maintenant des moslims rénégats, c'est-à-dire des Turcs qui, pendant la domination vénitienne, avaient embrassé le christianisme et continuaient pourtant à porter le turban blanc, furent condamnés au dernier supplice à Misitra. Après avoir nommé des commandants dans les places nouvellement conquises, le grand vesir reçut à Napoli le silihdar du sultan qui apportait des sabres, des pelisses d'honneur et un chatti-schérif rempli d'éloges pour le grand vesir et tous les officiers de l'état-major. Au contraire, un ferman de reproche fut adressé au gouverneur de Bosnie, le vesir Mustafa-Pascha, parce que, du côté de l'Albanie et de la Dalmatie, les armes ottomanes n'avaient pas obtenu un égal succès. Pour étendre le territoire de Sing et de Knin, le provveditore Angelo Emmo s'était emparé des places de Zazuina, Plauno et Stanizza. Le vesir, avec les beglerbegs de Perserin, Swornik, Klis, Hersek et les troupes du beglerbeg de Meraasch, et cinq mille Tatares, sous les ordres du nureddin, parcourut le pays, à partir de Cettina, dans la direction de la mer, dépeuplant les villages. Tous les habitants de l'île d'Ottock, au nombre de trois cent soixante, passèrent sous le tranchant du sabre turc. Mustafa-Pascha entreprit le siége de Sing; le franciscain hongrois Étienne enflamma le courage des assiégés, et le serasker fut réduit à se retirer. D'un autre côté, les Vénitiens avaient évacué Santa-Maura après en avoir fait sauter les ouvrages. Le 3 décembre, le grand vesir leva son camp de Napoli et quitta la Morée, dont il avait fait la conquête. Maintenant il permit aux déserteurs, qui pendant la campagne avaient été retenus à Gallipoli et Skutari, de retourner dans leur pays; les habitants de la Morée qui s'étaient

(1) Ferrari, p. 59 61.
(2) Ibid. p. 65.

enfuis furent rappelés dans leurs demeures. Comme l'hiver était déjà fort avancé, la bannière sacrée cessa d'être portée en avant de l'armée; pour la préserver des injures de la saison, le serasker ordonna de l'envelopper dans des pièces de satin et de drap d'or, et de la déposer dans son précieux étui. A Larissa, Damad-Ali ne s'arrêta qu'un jour pour le paiement des troupes, il ne fit que traverser Salonik et Seres, et précipita sa marche par Demitoka et Jundtschairi vers Andrinople, où il entra en triomphateur (1).

Le conquérant de la Morée n'était pas seulement guerrier, il avait aussi les facultés de l'homme d'état, et ses institutions ainsi que ses victoires attestent qu'il n'était pas indigne d'occuper le premier poste de l'empire, d'où s'exerce une action absolue dans la paix comme dans le cercle des opérations militaires. Depuis le milieu du règne du sultan Mohammed, le collége des pages de Galata avait été supprimé et les revenus affectés à des places de muderris qui portaient le titre de professeurs d'Ibrahim-Pascha, de première et de deuxième classe. Ali était à peine en possession du grand vésirat qu'il releva cet établissement sur son ancienne base et lui donna un gouverneur, des professeurs, des prédicateurs et des maîtres pour enseigner les pages, qui furent élevés, nourris et préparés en ce lieu au service du sérail et de l'état. Il laissa l'avancement suivre librement les degrés de la hiérarchie dans le corps des ulémas; et le mufti, sur les prières instantes du kaimakam, ayant appelé contrairement à tous les réglements le fils de ce dignitaire, âgé de onze ans, à une place de professeur, le grand vesir ordonna de retirer cette chaire au jeune titulaire, réprimanda le mufti pour cette illégalité et déposa bientôt après le kaimakam lui-même, qui fut envoyé dans le gouvernement de Kaffa où il subit la peine capitale. Par là l'ordre légitime d'avancement, qui ouvre à tous les ulémas l'accès aux premières dignités de la loi, fut rétabli et affermi comme on le désirait; aussi, quand dans une assemblée où il s'agissait de conférer les hautes fonctions de l'état, telles que celles de reis-efendi, de defterdar et de nischandschi, le grand vesir voulut donner cette dernière place à son confident le plus intime, l'historiographe de l'empire Raschid, qui était muderris, le digne professeur refusa, préférant le triomphe des réglements sur l'avancement des ulémas. Les secrétaires d'état qui étaient présents restèrent dans un silence d'étonnement; le grand vesir lui-même parut d'abord déconcerté par ce refus: mais bientôt, reprenant son ton de bienveillance accoutumée, il tranquillisa l'historiographe, et loin de lui en vouloir, il lui fit conférer bientôt après par un chatti-schérif une place de muderris d'un ordre plus élevé. Le médecin du sultan, Mohammed de Jenibagdsche, qui, tout fier de la faveur du grand vesir, se permettait de discourir sur des matières politiques qui sortaient de la sphère de ses attributions, fut déposé et remplacé par Omer-Efendi de Smyrne; le mufti Mahmud-Efendi, qui avait fait ordonner le bannissement de ses deux prédécesseurs, dont l'un périt dans les flots en se rendant à Sinope, vit l'opinion publique soulevée si fortement contre lui à la nouvelle de cette catastrophe, qu'il lui fallut quitter ses fonctions, et la première dignité de la loi fut conférée à Mirsa-Mustafa-Efendi, qui déjà trois fois avait occupé la charge de grand juge. Tandis qu'il était à la tête de la magistrature, un chatti-schérif réprima les abus causés par la vente et le nombre des places de mulasims: on interdit la vénalité de ces candidatures aux rectorats, et le nombre en fut limité de telle sorte qu'à l'avenir le mufti ne put en donner que seize, le grand juge de Rumili huit, celui d'Anatoli six, comme le chef des émirs, le juge de la Mecque ainsi que celui de Jérusalem, cinq; le médecin du sultan quatre, de même que l'imam de la cour; et il fut décidé qu'à chaque muderris, appelé à un poste supérieur, serait attaché un mulasim sous le titre de répétiteur. Bientôt après, Mirsasade-Mustafa perdit sa place: voici quelle en fut la cause. Une plainte en vers contre les deux grands juges Damadsade et Hamidsade était parvenue jusqu'aux mains du sultan, et l'avait si violemment irrité contre ces deux magistrats qu'il les destitua, et il appela pour les remplacer deux hommes honorés comme légistes

(1) Raschid, fol. 115, et le rapport sur la conquête de la Morée comme appendice à l'Inscha de Raami, n° 110.

et comme écrivains, Tschakisade-Esseid-Abdullah, auteur des biographies des ulémas comme continuateur d'Ataji, et Abdurrahim, dont l'homonyme avait publié tout récemment à Constantinople le grand recueil de fetwas. Quoique les deux grands juges eussent été destitués, le kaimakam n'en fut pas moins chargé de rechercher les auteurs de la satire, et comme on apprit que cette pièce partait de l'entourage du mufti, celui-ci perdit sa dignité qui fut donnée au savant Abdurrahim. L'on cita trois juges qui avaient composé la plainte en vers : deux se cachèrent bien vite; le troisième, Dschesbi-Ibrahim, fut saisi au pied du Rhodope où il demeurait, et amené devant le sultan; Dschesbi se reconnut coupable d'avoir rédigé l'écrit incriminé, mais prétendit avoir été poussé par les deux autres : ceux-ci ayant été découverts et confrontés avec le principal accusé, nièrent toute complicité. Alors le le kaimakam de l'étrier impérial appela le mufti, les grands juges et d'autres ulémas présents, pour les consulter afin de savoir si, en vertu de la sentence, *l'honneur du croyant est comme son sang*, ce n'était pas le cas d'appliquer la loi du talion et de verser le sang des coupables, et s'il ne fallait pas rendre un fetwa dans ce sens. Déjà plusieurs assistants avaient adopté cette opinion quand le grand juge de Rumili, Ismaïl, sans craindre l'animadversion du kaimakam et du mufti, prit la parole et déclara qu'il n'y avait aucune disposition à prendre légalement contre les deux prévenus qui niaient toute participation personnelle à la satire, attendu qu'il n'existait pas de preuve pour les convaincre; qu'en ce qui touchait l'auteur avoué de l'écrit dénoncé, une sentence capitale ne pourrait être appuyée sur aucun article de loi : « Si le padischah, dit-il, avait voulu de sa pleine autorité le faire mettre à mort, il ne nous aurait pas demandé notre avis; mais puisqu'il nous consulte, pourquoi dissimulerions-nous ce qui est vrai et juste? Voilà le résultat de mes faibles lumières; mais vous en savez plus que moi sur ce point. » D'après cette ferme remontrance, le rapport au sultan ne conclut qu'à la destitution et au bannissement des coupables.

Sous le règne de Mustafa II, les fermages annuels des biens ruraux (mukataat) avaient été transformés en baux à vie (malikane), d'où étaient sortis de grands abus au préjudice du trésor public : car partout les riches s'étaient saisis de ces baux à vie, qu'ils rétrocédaient ensuite sous main avec bénéfice, en sorte que le sous-fermier, qui voulait tirer les sommes par lui données et de plus un gain à son profit, pressurait sans pitié les sujets. Tous les baux à vie furent maintenant supprimés et les fermes replacées sous la direction de l'administration publique. Des dispositions furent prises en faveur de trois classes d'employés du diwan, appelés teduklis, qui, au lieu de toucher un traitement, ont la jouissance de fiefs; on ordonna que les secrétaires, les muteferrikas et les tschauschs, ne quitteraient jamais le grand vesir, et les profits des fonctions dont ils pourraient être chargés occasionnellement, et dont s'étaient saisis de simples feudataires, leur furent exclusivement assurés. L'ordre fut rétabli dans les postes déplorablement négligées depuis quelque temps, et les ajans (primats) furent rendus responsables de la régularité du service. Les registres de la chambre des comptes d'Anatoli, dans lesquels était signalée une grande confusion, furent soumis à l'examen le plus rigoureux d'une commission spéciale, qui s'y appliqua durant six mois. La même attention fut apportée aux rôles des sipahis et des silihdars ainsi qu'aux revenus des fondations pieuses. On frappa de nouveaux ducats, de meilleur titre même que ceux de Venise; ils valaient 3 piastres. L'on renvoya dans leurs anciennes demeures tous les sujets chrétiens qui se trouvaient réunis depuis quelque temps dans les trois capitales, Constantinople, Andrinople et Brusa; cette mesure s'étendait à ceux qui s'étaient éloignés de leurs foyers depuis dix ans : on voulait ainsi faire ressaisir au trésor les impôts qu'il perdait par l'effet du séjour de ces religionnaires dans les trois résidences, car alors ils n'étaient soumis qu'à la capitation. Une des dispositions les plus remarquables du grand vesir, et qui témoigne surtout de son humanité, est celle qui défendait à l'avenir de châtrer les nègres en Égypte; toutefois, d'après une réflexion de l'historiographe de l'empire, il paraîtrait que le but de Damad-Ali fut de purger le sérail de la présence des noirs.

Quelques actes isolés de rigueur, comme l'exécution de trois juifs accusés par le jeune fils du kiajabeg de l'avoir attiré dans une maison, la démolition du riche couvent grec de Mauromolos, à cause d'une extension un peu trop grande donnée par les moines à une nouvelle église, n'affectèrent pas la marche générale du gouvernement, qui se fesait remarquer par un esprit de bienveillance envers tous les sujets. Ainsi les receveurs de la capitation avaient pour instruction sévère de ne pas exiger des rajas, sous le titre de taxe des secrétaires et des domestiques, une aspre de plus que n'exigeait la loi. Les supplices étaient rares et n'avaient lieu que pour des motifs graves; ainsi tombèrent les têtes du sandschakbeg d'Hamid, qui avait tardé trop long-temps à entrer en campagne avec ses troupes; de l'ancien inspecteur de l'arsenal, parce qu'il n'avait pas voulu faire l'aveu de ses concussions; du commandant de Napoli di Romania, Osman-Aga, fils de Sulfikar, parce que, étant aga des sipahis, il avait montré une partialité révoltante dans le contrôle des registres d'inscription, et que tout récemment il avait imposé des taxes exorbitantes aux capitaines de navire. Son savoir et les agréments de son esprit ne purent le soustraire à l'action de la justice. Le gouverneur de Rakka ayant annoncé que le scheich persan de l'Aserbeidschan, connu sous le nom d'Ebubekr-Seijah ou le Voyageur, trompait le peuple et séduisait les femmes par des artifices de magie, le supplice du coupable fut ordonné. Un autre autre aventurier persan fut encore accusé de sortiléges, mais il était politiquement plus dangereux qu'Ebubekr-Seijah : se donnant pour fils du schah Suleiman et frère du schah régnant Husein, il était venu à Constantinople, où lui avait été assigné un traitement de 200 piastres par mois; exilé d'abord à Mytilène, puis à Lemnos, il s'était enfui de cette dernière île à Bosok, où il prenait dans des actes le titre d'Abbas III. Il eut l'audace de nommer un Turkman Pascha de Tschorum, et rassembla autour de lui quelques milliers de vagabonds, de sorte que tout le sandschak de Bosok était dans l'agitation. Le peuple lui attribuait le pouvoir sur les saisons, parce que souvent le beau temps régnait là où se trouvait cet aventurier, tandis qu'il pleuvait ou neigeait ailleurs; mais toutes ces illusions se dissipèrent quand sa tête tomba sous le fer du bourreau. Par une surveillance active, par des enquêtes fréquentes et des châtiments mérités, le grand vesir maintenait dans le devoir les hauts fonctionnaires et les premiers gouverneurs de l'empire. Le gouverneur de Baszra, Hasan-Juruk, qui, au temps de la dernière révolution, était parti d'Andrinople avec les troupes du sultan Mustafa, se dispensant par avarice d'entretenir le nombre de soldats nécessaires pour en imposer aux Arabes, et n'ayant pas craint même de s'abaisser jusqu'à percevoir les impôts du scheich Maani, fut dépouillé de son gouvernement et de sa dignité de vesir, et appelé à rendre compte de son administration. L'aga des janitschares, Gurd-Hasan, accusé justement de lâcheté et de détournement à son profit des neuf dixièmes des fournitures qu'il avait reçues pour cent mille janitschares, fut destitué honteusement. Le kapudan-pascha lui-même vit sa conduite soumise à une enquête, parce qu'il s'était arrêté quelques jours avec sa flotte devant Malvasia sans emmener aussitôt les habitants, ainsi qu'il lui avait été ordonné. Le reis-efendi, qui avait été envoyé sur les lieux pour examiner les faits, dans son rapport déclara l'innocence du kapudan-pascha, qui se plaignit pourtant de n'avoir pas reçu de ce commissaire les hommages dus à la dignité de grand amiral.

L'un des fréquents incendies qui effrayèrent Constantinople à cette époque se déclara pendant la nuit de la fête du Bairam dans le vieux sérail, dont il consuma une grande partie. Un autre incendie dévora le magnifique palais de l'ancien mufti Béhaji. Il n'y eut à déplorer aucun de ces accidens dans les grandes réjouissances célébrées à Andrinople et à Constantinople, pour les victoires remportées sur les Vénitiens et la conquête de la Morée. Toutefois la joie du sultan et du peuple fut troublée par la mort de la Validé, Grecque de Retimo, qui avait été l'épouse favorite de Mohammed IV. Après le renversement de ce prince, sous les règnes de Suleiman II et d'Ahmed II, fils d'Ibrahim, elle avait été reléguée pendant huit années dans le vieux sérail; puis sous ses deux fils Mustafa II et Ahmed III, elle avait reçu du-

rant vingt années encore les hommages des plus hauts dignitaires comme mère des souverains, le tribut du respect et de l'amour de tous les sujets comme fondatrice de mosquées à Skutari et Galata, et de l'hôpital pour les pauvres.

Pendant la campagne de Morée, Hasan, gouverneur de Bagdad, avait aussi obtenu quelques avantages sur des Kurdes et des Arabes rebelles. Les Kurdes ssatschlis, ou les velus, qui s'étaient retranchés à Deir-Aaszi, sur le mont Sindschar, furent chassés par le gouverneur, dont le kiaja les poursuivit vers le château de Chatunije, situé au milieu du lac de ce nom, à quatre lieues au nord de Sindschar. Le kiaja et plusieurs officiers périrent dans cette action ; mais les rebelles contraints de quitter la forteresse de l'île furent anéantis. Enfin Sindschar même se rendit, et l'ancien scheich de la tribu de Tai fut nommé scheich de ce district. Dans le canton de Baszra, quelques Arabes rebelles de la tribu de Lam s'étaient mis sous la protection du chan persan d'Huweise. Le gouverneur de Bagdad, qui s'était avancé avec son armée jusqu'à Durlak, apprit là par les autorités de Belde, Dschewaser, Mendleschin et par le scheich des Beni-Lam, que trente mille Persans avaient franchi les frontières jusqu'à cinq journées de marche. Alors les Beni-Lam envoyèrent, suivant la coutume des tribus arabes quand elles sont en grand danger, des bannières noires aux Arabes de Baszra et de Bagdad, pour demander leur assistance. Avec leurs secours ils repoussèrent les envahisseurs de leur nation placés sous la suzeraineté persanne, et le gouverneur de Bagdad fit un accommodement avec le chan de Huweise. Enfin, dans le sandschak kurde de Harir, un scélérat ayant assassiné le beg, les Kurdes Sehran se divisèrent en deux partis; les uns reconnurent pour gouverneur le meurtrier, les autres le fils du beg précédent. Avec le secours du gouverneur de Bagdad, le fils fut installé dans la place de son père, et confirmé par la Porte.

Les événements des deux campagnes et les faits intérieurs dont il a été question n'avaient pas tellement absorbé l'attention du grand vesir Ali, qu'il eût perdu de vue la politique extérieure ; mais sa conduite envers les puissances étrangères et leurs ministres ne paraissait pas destinée à les attirer aux intérêts de la Porte. L'ambassadeur anglais s'étant plaint que l'interprète de sa nation à Smyrne, vieillard de soixante-dix ans, eût été bâtonné par un Turc, le grand vesir répondit : « Que voulez-vous que je fasse quand un musulman donne des coups de bâton à un giaur ? » (1) Et comme on lui représentait que de tels procédés de la part des douaniers ruineraient le commerce, il répliqua que la Porte n'avait pas besoin du commerce avec l'Angleterre, que si des marchands s'en allaient, d'autres viendraient ; mais que les Anglais n'avaient garde de se retirer. Le premier interprète vénitien de Constantinople, Jean Navon, subit un sort bien plus cruel ; une lettre interceptée ayant prouvé qu'il s'occupait des événements du jour et des affaires politiques, il fut pendu (2). Un médecin d'origine grecque saisi à Malvasia, où il s'était réfugié, après avoir fui de Constantinople, et où les Vénitiens lui avaient donné le grade de commandant, fut ramené dans la capitale, et pendu devant la porte du Doigt avec le brevet vénitien autour du cou (3). Dès l'ouverture des opérations militaires contre les Vénitiens, le muteferrika Ibrahim avait été envoyé à Vienne avec une lettre du grand vesir pour Eugène, dans l'espérance que la cour impériale observerait la neutralité en cette circonstance, ainsi qu'elle avait fait au temps de la guerre avec la Russie (4). Le muteferrika remit sa dépêche en audience officielle au prince qui siégeait la tête couverte, magnifiquement vêtu, sur un fauteuil de velours rouge à crépines d'or, placé sous un dais en soie rouge bordé d'or, ayant à sa droite les conseillers de guerre de la cour, à sa gauche les référendaires intimes [13 mai 1715] (5). Au bout de quatre mois le messager ottoman rapporta une lettre d'Eugène, qui précédemment avait offert la médiation de l'Autriche entre la Porte et

(1) Rapport du bayle Memmo, dans les actes Vénitiens; archives de la maison impériale.

(2) Raschid, l. II, fol. 125, et Tschelebizade (?) Ferrari, p. 88.

(3) Raschid, l. II, fol. 159.

(4) Voy. la lettre dans les archives de la maison impériale, et Recredentiale pro Ibrahim-Pascha, 9 sept. 1715.

(5) Actes de la stelle.

Venise, sans obtenir de réponse (1). Mais quand l'année suivante, douze jours après la conclusion de la nouvelle alliance offensive et défensive entre l'Autriche et Venise (13 avril 1716), Eugène, dans une lettre au grand vesir, insista sur le rétablissement de la paix de Carlowicz et sur des indemnités préalables au profit de la république de Venise pour les dommages que la Porte lui avait causés, quand le résident autrichien Fleischmann, après avoir vu l'inutilité de ses réclamations annonça son rappel (2), la guerre apparut à tous les esprits. Dans un grand conseil de guerre tenu au palais de la Validé à Ejub, et auquel assistèrent les premiers dignitaires de la loi et les généraux des troupes, le reis lut un manifeste rédigé par le grand vesir lui-même, qui s'était efforcé de démontrer que la paix de Carlowicz n'obligeait pas l'empereur à secourir Venise, que ce monarque avait lui-même violé la paix, et qu'il fallait lui déclarer la guerre. Le mufti se prononça dans ce sens. Alors le grand vesir demanda aux généraux s'il devait se porter sur Corfou, dont la conquête avait déjà été arrêtée dans des plans antérieurs, ou si l'on devait se diriger vers la frontière d'Allemagne ; ils furent tous d'avis que le grand vesir devait marcher comme serasker contre les Allemands, « qui, bien différents des autres infidèles, étaient des ennemis redoutables. — Des hommes pusillanimes, dit le grand vesir, grossissent la puissance de l'ennemi de la foi en disant que ces Allemands sont redoutables, et par là ils découragent les musulmans. N'est-il pas légitime, très-digne mufti, de mettre à mort ces traîtres envers l'empire et la foi, qui voudraient ainsi se soustraire aux fatigues et aux périls de la guerre ? Nous ne commençons pas cette guerre sur une lettre ; mais nous nous armons, et nous marchons vers Belgrad ; si les infidèles franchissent d'un seul pas la frontière ottomane, nous les repousserons. En attendant les ordres les plus rigoureux ont été adressés aux commandants des frontières, afin que la paix ne soit point troublée. » Le grand vesir ajouta qu'il destinait le beglerbeg de Diarbekr, Kara-Mustafa-Pascha, à l'expédition de Corfou, et demanda aux assistants ce qu'ils en pensaient. Les généraux, voyant que la résolution du grand vesir était prise d'avance, trouvèrent plus prudent de se taire que de s'exposer à une accusation d'hostilité envers l'empire et la foi en exprimant une opinion contraire à la sienne. « Assez pour aujourd'hui, dit le grand vesir en levant la séance ; méditez bien cette nuit, et demain à midi, si Dieu le veut, trouvez-vous tous au conseil, qui doit se tenir à Daud-Pascha, en présence de sa majesté le padischah. »

Le lendemain, les ulémas et les généraux se réunirent sous la tente du kaimakam. Au point du jour le grand vesir descendit de cheval devant la tente impériale, où se rendit ensuite toute l'assemblée. Damad-Ali ouvrit la séance par un discours dans lequel il exposa comme dans le manifeste tous les faits qui s'étaient passés depuis la rupture de la paix avec Venise jusqu'à la lettre d'Eugène. Le mufti remit le fetwa qu'il avait apporté, et le reis-efendi en fit lecture. Puis le mufti demanda aux ulémas ce qu'ils en pensaient. Aucun d'eux ne sachant que dire ou ne voulant parler, il régna dans l'assemblée un profond silence pendant un quart d'heure. Le grand vesir le rompit : « Pourquoi ne parlez-vous pas, messieurs ? est-ce que chacun n'est pas libre ici de prendre la parole ? si vous avez quelque doute sur la légalité du fetwa, ne craignez pas de l'exposer. » Enfin le précédent grand juge d'Anatoli, Mirsasade-Scheich-Mohammed, s'exprima ainsi : « Puisque la lettre du premier ministre allemand venue par la poste ne prouve encore aucune violation de la frontière, à quel signe reconnaissez-vous donc la rupture de la paix ? ne vaudrait-il pas mieux faire en sorte que la Sublime Porte acquît d'abord une certitude plus positive à ce sujet ? » Le grand vesir fit observer que la rupture de la paix était implicitement renfermée dans la lettre même qui accusait la Porte d'avoir violé les traités. « Eh bien, reprit l'ex-grand juge, l'ennemi en nous accusant d'avoir porté atteinte aux traités ne reconnaît nullement qu'il les ait enfreints lui-même. Rien ne nous empêche de nous armer tout en demandant des explications. Est-il donc nécessaire de mettre l'ennemi au courant de votre projet de marcher contre lui ? Selon mes faibles

(1) La lettre du 8 mars 1715.

(2) Raschid, t. II, fol. 145.

lumières, il ne serait guère à propos de commencer la guerre à cause de cette lettre; il me paraît plutôt nécessaire de mettre les frontières de l'empire en bon état de défense. — Apporte le traité de paix, cria le grand vesir au reis-efendi, et fais-en lecture au vénérable scheich de l'Islam. » Le reis-efendi lut le traité, et dans les vingt articles qui le composaient ne se rencontra pas un seul mot de Venise. Le sultan dit: « Ainsi sont les choses; à l'époque de la guerre contre les Russes, on a fait la même recherche, et l'on n'a rien trouvé. — Voyez-vous, reprit le grand vesir, en se tournant vers le mirsa-efendi, comme l'ennemi ment en nous accusant d'avoir violé la paix. — Sans doute, répliqua Mirsasade, nous savons que nous n'avons pas enfreint la paix, mais la fausse accusation de l'ennemi ne constitue pas non plus une violation des traités. — D'après vos paroles, s'écria le grand vesir avec violence, il n'y aura rien à reprocher à l'ennemi tant qu'il n'aura pas enlevé Belgrad; mais alors il sera trop tard pour la défense. — Je ne prétends pas, continua l'ex-grand juge, qu'il faille attendre cette preuve de son manque de foi; mais je soutiens que, tant qu'il n'aura pas franchi les frontières, la lettre en question ne nous donne pas le droit de déclarer la guerre. » Le grand vesir apercevant en ce moment un livre entre les mains du scheich d'Aja-Sofia, le demanda pour consulter ainsi le sort. Le scheich se leva, mais le sultan lui fit signe de se rasseoir et de lire deux passages de l'ouvrage, qui était de Serchasi; ils se trouvèrent favorables à l'opinion de l'ex-grand juge. Le grand vesir dit qu'il n'y avait rien à opposer à ces décisions, mais qu'elles n'étaient pas applicables au cas présent. Puis, fesant une sorte de concession: « Nous ne voulons pas engager la guerre sans motif et sans violation de la paix de la part de l'ennemi; seulement il faut que nous marchions sur Belgrad, tout prêts à combattre s'il y a lieu; en même temps nous avons défendu sous les peines les plus rigoureuses aux commandants des frontières de causer le moindre dommage à l'ennemi par des irruptions sur son territoire, leur enjoignant seulement de se tenir sur leurs gardes. Hier soir encore est arrivé un rapport du pascha de Temeswar; viens, reis-efendi, fais-en lecture. » La dépêche annonçait que les impériaux ne laissaient point passer les pontons venant de Bosnie sur la Save. Après un échange de quelques paroles, le grand vesir se tourna vers les vesirs et les émirs, les ajans principaux du pays, les odschakaghas, seigneurs du diwan et les chefs des troupes, pour leur exposer encore une fois la question, et demander de quel côté, dans la double guerre à soutenir, lui et le beglerbeg de Diarbekr devaient se diriger. On prononça comme la veille à l'unanimité, que le grand vesir devait se porter vers l'Allemagne. Le sultan dit: « Si Dieu le veut, nous nous rassemblerons à Andrinople pour délibérer de nouveau sur la guerre d'Allemagne, et nous agirons d'après la résolution qui sera prise. Le scheich d'Aja-Sofia, éleva les mains pour faire la prière; le sultan se leva, l'assemblée se sépara et le grand vesir se retira tout bouillant de colère. Au bout de quelques jours Mirsasade subit la peine de sa franchise et fut envoyé comme simple juge à Parawadi. On pressa vivement les préparatifs de guerre. Pour ajouter aux forces de la flotte qui se trouvait sur les câles, on construisit quinze galiotes, vingt-cinq frégates, dix chaloupes à quilles recourbées et huit felouques. L'aga Ibrahim, établi près de la porte de Fer au tourbillon du Danube, fut nommé pascha à deux queues et kapudan de la flottille du fleuve; le mewkufatdschi Ibrahim et le defterdar de Nissa furent chargés en qualité de commissaires de faire amener les vivres nécessaires de Constantinople à Belgrad. On envoya au chan de Krimée les présents d'usage pour l'entrée en campagne. Le beglerbeg d'Anatoli, Turk-Ahmed, qui était arrivé à Gallipoli avec l'intention de se diriger vers Corfou, reçut ordre de se porter à marches forcées sur Nissa. Ahmed, aga de Lippa, se rendit par Chotim auprès de Rakoczy avec une lettre, où l'on promettait à ce rebelle la principauté de Transylvanie et le titre de roi de Hongrie, dont avait joui autrefois Tœkœli. Le sultan partit pour Andrinople, accompagné du kaimakam, du mufti, des deux grands juges, du chefs des émirs et de tous les seigneurs du diwan. Aussitôt après l'arrivée du souverain à Andrinople, le beglerbeg y fit son entrée avec ses troupes. Ensuite fut tenu le

troisième conseil annoncé par le sultan en levant la séance de la dernière assemblée ; après la lecture du manifeste et du fetwa, le grand vesir dit : « Nous ne sommes pas réunis ici pour perdre le temps en vaines paroles sur la nécessité d'une guerre déjà décidée, mais pour nous enflammer à combattre vigoureusement, d'après le proverbe : « *Combats les infidèles et sois rude avec eux.* » Quelques-uns des assistants se contentèrent de prononcer ces paroles : « Que Dieu vous guide et vous donne le succès. » D'autres s'en référèrent aux généraux ; ceux-ci, dominés par les regards du grand vesir, s'écrièrent qu'ils étaient esclaves du padischah, et prêts à sacrifier leur âme et leur cœur au service de l'empire. Le grand vesir conclut en ces termes : « Il n'y a pas de doute que Dieu nous accordera le triomphe, d'après la maxime : « Ne soyez ni exaltés ni abattus par la tristesse, et vous serez supérieurs » par l'égalité d'âme], et le scheich du camp impérial mit fin à ce troisième conseil de guerre en continuant de réciter les paroles de ce verset du koran.

Avant de se mettre en marche sur Belgrad le grand vesir fit remettre une lettre, rédigée par lui-même, au résident impérial Fleischmann, qui avait suivi la cour jusqu'à Andrinople. Cette pièce, écrite sur un ton plus passionné encore que le manifeste, peut figurer dans l'histoire comme un monument du style arabe de la diplomatie ottomane ; la fin suffit pour en donner une idée : « Et désormais si l'on en venait à traiter, comment ajouter foi à votre parole? Les plus petits ducs et bien moins encore des rois chrétiens devraient-ils se laisser accuser d'actes si blâmables? Eh bien! l'on va se rencontrer avec vous sur les champs de bataille. Si Dieu le veut, vous profiterez peu de cette conduite si noble et si pure de la Sublime Porte. Il n'y a pas de doute que le sang qui va couler des deux côtés appellera sur vos têtes et sur celles de vos enfants et de leurs descendants la malédiction et la ruine jusqu'au jugement dernier (1). » Dans un post-scriptum écrit en marge, il était dit que dans la dernière guerre l'envoyé ottoman Sulfikar, ayant été emprisonné à Komorn, le représentant autrichien serait aussi retenu quelques jours à Belgrad [juillet 1716]. De Philippopolis des ordres furent expédiés au kapudan-pascha et à Kara-Mustafa, ainsi qu'au commandant de Bosnie, Jusuf-Pascha-le-Long ; les deux premiers devaient diriger les opérations contre Corfou, et Jusuf commander les troupes en Bosnie. Le chan tatare, qui venait d'arriver au camp, représenta, d'accord sur ce point avec le rapport du serdar d'Isakdschi et de Chocim, que la Pologne, menacée par la Russie et par la Saxe, avait besoin de toutes ses forces ; que par conséquent lui-même ne pourrait envoyer que dix mille hommes à Belgrad, attendu qu'il lui fallait faire observer la frontière de Pologne avec trente mille hommes. Afin de grossir aussi les forces militaires de ce côté, l'on enrôla trois mille six cents janitschares à Ibraïl ; à ce corps on ajouta la moitié du quatrième régiment, quatre cents hommes avec cinq cents armuriers, trois cents canonniers et trente conducteurs d'artillerie. Aaredsch-Osman-Pascha, titulaire du sandschak de Tirhala, reçut ordre de préparer les routes depuis Tirhala jusqu'à Ssajada, pour l'armée destinée contre Corfou. Pour le transport de l'artillerie on fit une levée de ces rajas qui, dès les premiers temps de l'empire ottoman, étaient attachés aux équipages militaires, sous le nom d'Enfants des Conquérants. L'on envoya trois mille hommes à la porte de Fer ; le commandant de ce poste reçut ordre d'élever de nouveaux ouvrages, et l'on mit à sa disposition trois mille fantassins, cinq pièces de douze, cinq cents boulets, dix quintaux de chiffons, cinq quintaux de plomb, douze livres de mèche et quarante quintaux de poudre. Six cents janitschares furent destinés à renforcer les garnisons des places voisines de la frontière russe, de Temerruk, Rabath, Or, Temkalaa, Taman, Kilburun. On jeta encore des janitschares dans Chocim, des bombardiers dans Temeswar. D'autres ordres pressèrent la marche des troupes appelées sous les drapeaux. Le chan retourna en Krimée. Peu de jours après arriva un député polonais de la confédération de Tarnigrod ; c'était une chose étrange, qui fut consignée ainsi que la conduite servile et l'humilité du

(1) [illegible]

personnage dans les annales de l'empire, où pourtant n'avaient pas été rappelées les deux dernières ambassades du staroste de Sredz, François Golz, et du palatin de Mazovie, Stanislas Chromstowski (22 avril 1714), quoique le palatin eût renouvelé la paix de Carlowicz. L'envoyé de la confédération, le colonel Dominique de Jastrzsbier-Bekierski, staroste de Dolhyce, qui fut reçu dans la tente du diwan, se sentit tellement ébloui de l'éclat de la cour et confondu par la force de l'armée ottomane, qu'il fit « des sottises comme on n'en voit pas faire à un âne » dit Raschid. Lorsque le grand vesir, sortant de sa tente pour se rendre dans celle du diwan, s'avança majestueusement entre deux haies de hauts fonctionnaires, Bekierski prenant son kalpak à la main se confondit en révérences sans fin. Au moment où le grand vesir s'assit et où tous les tschauchs prononcèrent à la fois la formule de salutation d'usage : « Que l'assistance de Dieu descende sur toi, » le député polonais tout hors de lui s'agita sur son siége, se leva, puis se jeta par terre. Quand le grand vesir lui demanda depuis quel temps il était en route et s'il avait rencontré le chan de Krimée, il sollicita une audience secrète qui ne lui fut accordée qu'en présence du kiajabeg. Il se plaignit au nom de la confédération du roi Auguste, qui voulait assujettir toute la Pologne, et pressa le grand vesir d'admettre la confédération dans l'alliance de l'empire ottoman. On écouta pendant une heure; mais on lui répondit que le succès de sa mission dépendait du rapport qui serait fait à l'étrier impérial. Toutes ces communications avaient lieu par l'entremise de l'interprète de la Porte, Jean Maurocordato, fils d'Alexandre et frère de Nicolas, qu'il avait remplacé dans sa charge quand celui-ci fut nommé hospodar de Moldavie en 1709. Ce Nicolas fut chassé de sa principauté par Cantemir; mais il s'en ressaisit, et, au commencement de la campagne de Russie en 1712, il fut transféré sur le siége princier de Valachie, d'où Brancovan avait été renversé par les Cantacuzènes, qui eux-mêmes durent se retirer devant les Maurocordato. Brancovan, qui avait gouverné heureusement la Valachie pendant vingt-six années, fut mis à la torture avec ses fils à Constantinople, puis décapité [août 1714]. Deux ans après, les Cantacuzènes furent étranglés à Constantinople (1).

Quand l'armée eut établi son camp à Nissa, on vit arriver Ssari-Ahmed, beglerbeg de Rumili; Ahmed, beglerbeg d'Erzerum; le sandschakbeg de Kaiszarijé, Kodschajli, et le nureddin Selamet-Girai. Une sentence de mort fut prononcée contre l'ancien gouverneur d'Egypte, Weli-Pascha, qui, mandé à Constantinople pour livrer cent bourses qu'il devait, et manquant d'argent, fut exécuté. Le même sort frappa Jusuf-le-Long, gouverneur de Bosnie, qui s'était rendu coupable d'extorsions. Alors périt violemment l'interprète français Pierre, signalé par ses longs voyages, qui avait rendu de grands services au temps de l'arrivée de Charles XII à Bender, et qui depuis était resté au service de la Porte; ayant excité contre lui des inimitiés par son opinion opposée à l'ouverture de la campagne d'Allemagne pour cette année, il fut surpris et assassiné sur la route de Jagodina à Batudschina par quelques tschebedschis, instruments de la vengeance du kiaja-beg, instigateur principal de la déclaration de guerre. A Belgrad le grand vesir fit son entrée au bruit des salves de l'artillerie, après avoir passé en revue toutes les troupes. Dans le conseil de guerre il demanda s'il fallait marcher sur Temeswar ou sur Peterwardein, et si l'on devait assiéger cette dernière ville. L'aga des janitschares se prononça pour la marche sur Temeswar; le chan tatare fut d'avis qu'il fallait faire une irruption en Transylvanie. Le beglerbeg de Rumili fit observer que l'on n'avait sans doute pas encore oublié combien de rivières et de marais il fallait franchir dans le Banat, et que la défaite de Zenta n'était probablement pas encore effacée de tous les souvenirs; que si les Tatares se répandaient sur la Transylvanie ils se chargeraient de butin, et, comme des femmes enceintes, deviendraient impropres aux entreprises militaires; en conséquence il opina pour la marche sur Peterwardein, soit pour livrer bataille, soit pour faire le siége de la place. Le grand vesir s'abstint de se prononcer afin de mieux gar-

---

(1) Engel, histoire de Valachie, p. 376-379, et de Moldavie, p. 29[illegible].

der le secret des opérations. On sut par des prisonniers qu'à Peterwardein il y avait seulement dix-huit cents hommes sous les ordres de Palffy, et que l'armée ennemie, commandée par Eugène, était à Futak. Trois mille ouvriers soutenus par trois mille janitschares et par soixante-dix Ischaïks avaient établi un pont sur la Save. Kurd-Pascha, d'Ilbessan, fut nommé chef des éclaireurs; les beglerbegs d'Anatoli et de Rumili durent commander l'aile droite et l'aile gauche, et furent chargés tous deux de protéger contre les hussards ennemis les fourrageurs détachés dans le pays de Sirmium. Pendant trois jours les troupes s'avancèrent lentement de Belgrad vers le pont, et le serasker, qui aurait pu choisir un des jours considérés comme les plus heureux de la semaine, tels que le samedi, le lundi ou le jeudi, décida que le passage du fleuve s'opérerait le mardi dans l'après-midi [28 juillet 1716]. Cette résolution donna lieu à bien des propos et à de tristes prédictions d'après les calculs que les préjugés établissaient sur les jours et les moments favorables. Le résident Fleischmann, qui jusqu'alors avait été retenu à Semendra, fut relâché, et put se rendre à Belgrad avec une lettre de défi. Kurd-Mohammed-Pascha, qui rencontra des troupes ennemies dans les environs de Carlowicz, demanda et obtint la permission de commencer les hostilités. La rupture de la paix vint donc de la part des Turcs, et les premières têtes furent plantées devant la *tente de la Justice*. A l'instigation du kiaja, homme sordide, qui avait vu avec déplaisir l'année précédente la générosité du grand vesir, on ne paya maintenant à ceux qui amenaient des prisonniers que 20 piastres par homme et 10 par tête qui était apportée. Les soldats murmurèrent; quelques-uns refusèrent une pareille aumône, d'autres prirent l'argent en prononçant des malédictions et abattirent ensuite la tête aux prisonniers. Le kiaja, inquiet, embarrassé, engagea le defterdar à donner maintenant 50 à 60 piastres. Quand ce fait fut connu, les mécontents devinrent plus exigeants encore; le grand vesir fut contraint de venir s'asseoir devant la *tente de la Justice* pour faire distribuer les présents sous ses yeux; puis il demanda dans le conseil de guerre s'il ne fallait pas mener toute l'armée à la bataille, d'après cette maxime vérifiée tant de fois par l'expérience : « Pour vaincre les Allemands mécréants, que toute l'armée de l'Islam soulève la poussière sous ses pieds. » Le beglerbeg d'Anatoli, Ahmed le Turc, approuva la proposition, mais le beglerbeg de Rumili, Ssari-Ahmed, ou le Jeune, objecta qu'il fallait attendre l'artillerie qui était en route, et le grand vesir se rendit à cette observation. Cependant les troupes légères des deux partis en étaient venues aux mains. Dans cette rencontre les Allemands laissèrent sept cents prisonniers, parmi lesquels le comte Breuner. Le 3 août, l'armée ottomane poursuivit sa route dans la direction de Peterwardein. Déjà le prince Eugène avait assuré sa position derrière les retranchements élevés par Surmeli-Ali-Pascha au temps du siége de Peterwardein. Le grand vesir fit planter la sainte bannière devant sa tente. Durant trois heures l'armée resta sous les armes s'attendant à une attaque; mais, l'ennemi ne bougeant pas, le grand vesir ordonna à l'entrée de la nuit d'ouvrir des tranchées, qui le lendemain matin se trouvèrent poussées à cent pas du camp allemand. Le grand vesir, au lieu d'assaillir l'ennemi et de l'accabler par la supériorité des forces ottomanes, attendit encore une attaque qui n'eut pas lieu, et les troupes de part et d'autres rentrèrent sous leurs tentes. Cette faute énorme fut le résultat de l'influence du commandant des tranchées, Ssari-Ahmed, qui à Belgrad avait donné déjà le malheureux conseil de marcher sur Peterwardein.

Le lendemain au lever du soleil les deux armées se préparèrent à la bataille qu'Eugène avait résolu de livrer, et qu'Ali ne pouvait plus éviter. Eugène rangea en ordre de bataille cent quatre-vingt sept escadrons de cavalerie et soixante-deux bataillons d'infanterie, ayant son aile gauche protégée par un marais, sa droite appuyée à des collines escarpées. L'armée ottomane offrait une force de cent cinquante mille hommes, dont quarante mille janitschares, trente mille sipahis; le reste était composé de Tatares, de Valaques, d'Arnautes et d'Égyptiens. Le grand vesir opposa sa cavalerie à celle des Allemands, commandée par Palffy, Mercy, Falkenstein, Martigni, Patre et Nadasdy. Le combat

s'engagea vers sept heures du matin. Déjà la victoire se déclarait pour les Allemands, quand les janitschares culbutèrent l'infanterie allemande à l'aile gauche. Wallenstein, Lanko et Bonneval firent de vains efforts pour rétablir l'ordre ; les deux premiers tombèrent frappés à mort. Bonneval se défendit avec deux cents hommes, et quand il vit ses guerriers réduits à vingt-cinq, il se fit jour à travers les rangs ottomans. Alors Eugène commanda à la cavalerie de l'aile droite et à la réserve de soutenir l'aile droite qui fléchissait. Le prince Alexandre de Wurtemberg avec Stahremberg, Wallis et Thurn, tint ferme au centre de la bataille. La cavalerie turque voulut appuyer les janitschares ; mais repoussée par celle des Allemands, elle prit la fuite (1). Pendant tout ce temps le grand vesir était resté immobile devant sa tente à côté de la sainte bannière. Quand après la mort du commandant de l'aile gauche, le beglerbeg d'Anatoli, Turk-Ahmed, les sipahis et les silihdars s'enfuirent en masse, qu'il ne vit plus autour de lui qu'une poignée de cavaliers feudataires, que toutes ses exhortations, que les coups de sabre même distribués par ses gens ne furent d'aucun effet pour arrêter les fuyards, il se précipita lui-même à la tête de ses agas, contre l'ennemi, et tomba frappé d'une balle au front. Ses gens le chargèrent sur un cheval, puis sur une voiture, et le transportèrent à Carlowicz. Le defterdar Mohammed, le mewkufatdschi Ibrahim, le reis-efendi Mustafa, l'historiographe Raschid, qui étaient rangés autour de la sainte bannière, la gardèrent au milieu d'eux, et accompagnés de quelques gediklis à cheval et de l'aga des sipahis, coururent à Belgrad. Quand le bruit de cette déroute se répandit à l'aile droite où commandait le beglerbeg de Rumili, Ssari-Ahmed, les janitschares se dirigèrent aussi vers Belgrad. Après une lutte de cinq heures, à midi le sort de la bataille était fixé ; les Allemands n'avaient perdu que trois mille hommes ; les Turcs en avaient laissé le double sur le terrain avec cent quatorze canons, cent cinquante étendards, cinq queues de cheval, six tambours. On trouva dans la tente du grand vesir des correspondances importantes, entre autres les lettres de créances de l'hetman Lubowski pour le député de la confédération. La joie des vainqueurs fut pourtant troublée par la vue du cadavre mutilé du comte de Breuner (1). Le lendemain les restes du grand vesir furent ensevelis sous le porche de la mosquée du sultan Suleiman. Damad Ali avait eu le bonheur de conquérir la Morée sans posséder les talents d'un général ; c'était un homme éloquent, particulièrement versé dans les connaissances des sofis, sans que ses profondes études l'eussent habitué à bien s'examiner lui-même, parce que, dit Raschid, sa vue était offusquée par l'orgueil. Le kiaja l'affermissait encore dans la foi à l'astrologie afin d'exercer ainsi sur lui une influence d'autant plus assurée. L'année précédente les signes du ciel lui avaient promis la conquête de la Morée ; mais cette fois ils le trompèrent cruellement en lui annonçant la prise d'Ofen (2). Après que les derniers devoirs eurent été rendus à Damad-Ali, les beglerbegs de Rumili et d'Erserum, les agas des troupes, le defterdar et le reis-efendi, les présidents des chancelleries, Rusname et Mewkufat, se réunirent dans la tente où était déposée la sainte bannière pour délibérer sur le rapport qu'il fallait adresser à la Porte, et sur la translation du commandement en chef. Suivant la règle, l'autorité supérieure revenait au beglerbeg de Rumili ; mais ce dignitaire refusa de l'accepter par crainte du kiaja, qui était un odieux artisan de trames et de fraudes. Alors Ibrahim, le mewkufatdschi, prit la parole et représenta que, le kiaja n'ayant pas même une queue de cheval, on ne pouvait songer un instant que le sultan lui conférât le commandement en chef ; il engagea donc les troupes à envoyer des députés au beglerbeg pour le déterminer à l'acceptation de l'autorité supérieure ; et ses efforts furent couronnés de succès. Le secrétaire du trésor rédigea ensuite le rapport. Comme il y était dit que l'attaque de la cavalerie ennemie avait été dirigée principalement contre la sainte ban-

(1) Histoire militaire du prince Eugène, p. 158, et histoire du prince Eugène, t. v, p. 17.

(1) Ferrari, p. 115.
(2) Raschid, t. II, fol. 162.

nière et que personne ne s'était trouvé là pour la défendre, les sipahis et les silihdars, gardiens de l'emblème sacrée, se récrièrent violemment : les janitschares, sur qui on voulait faire tomber la faute, poussèrent à leur tour de vives clameurs. Après de longs débats il fut enfin décidé que chacun avait fait son devoir, et que la perte de la bataille ne devait être attribuée qu'à l'entêtement du grand vesir et à l'absurdité de ses plans. Le bulletin fut remis au mewkufatdschi Ibrahim, qui jouissait de la faveur du sultan et qui arriva quatre jours après la bataille à Constantinople. Ahmed fut si joyeux de revoir l'ancien compagnon de sa jeunesse qu'il se montra peu sensible au désastre de Peterwardein. Le sceau de l'empire fut envoyé au gouverneur de Belgrad, Chalil, Albanais d'Ilbessan, qui, introduit dans le sérail comme bostandschi, était devenu chasseki-odabaschi, puis bostandschi-baschi, pour descendre ensuite au poste de gouverneur de Meraasch. Au commencement de la campagne il avait été chargé de faire améliorer les ouvrages de Nissa, et l'on avait fini par lui confier le commandement de Belgrad. La fortune du dernier grand vesir fut séquestrée, et l'on arrêta son kiaja Ibrahim, ainsi que son secrétaire, et Laalisade-Efendi, l'un de ses confidents ; ce dernier était soupçonné d'avoir donné l'explication du songe trouvé dans la tente du grand vesir, et prophétisé à son maître qu'il célébrerait la fête du Bairam à Ofen. La dignité de kaimakam fut conférée au mewkufatdschi Ibrahim, la place de kiaja à un autre Ibrahim, et celle de reis-efendi à Suleiman. Cette dernière mutation s'opéra pour apaiser les propos du peuple qui attribuait au précédent reis-efendi Mustafa une part considérable dans les mesures du kiaja, quoique l'historiographe de l'empire, qui ne manqua pas d'assister à un seul conseil de guerre, atteste que Mustafa fut toujours d'un avis opposé à celui du kiaja. Le grand écuyer, qui portait aussi le nom d'Ibrahim, devint chef de la caravane des pèlerins. Toute l'influence politique passa entièrement au kaimakam, avancé de plus en plus dans les bonnes grâces du sultan. Cet Ibrahim, fils d'un sipahi woiwode d'Islim, près de Kaisarije, était entré dans le sérail comme baltadschi. Bientôt ayant échangé la hache contre la plume, il sut prévenir la jalousie des grands vesirs en s'éloignant du palais, et plus tard arrivé comme d'autres baltadschis, ses devanciers, au premier poste de l'état, on le verra se montrer l'un des plus dignes grands vesirs. L'arrêt de mort rendu la veille de la bataille de Peterwardein contre Elhadsch-Mohammed-Pascha fut heureusement révoqué avant d'avoir été exécuté. En frappant ce coup Damad-Ali avait satisfait de vieilles haines, qui pour se légitimer accusaient Mohammed-Pascha d'intelligences avec les infidèles, parce qu'il s'était prononcé en faveur du dernier traité avec la Russie. Quelque répugnance qu'éprouvât le sultan à prononcer cette sentence il ne pouvait s'en dispenser, parce qu'en campagne les propositions des grands vesirs seraskers ne peuvent être rejetées (1). Il y eut plus d'équité dans l'ordre donné pour l'exécution du précédent kiaja, le fourbe Ibrahim. Le beglerbeg de Rumili, Ssari-Ahmed Pascha, et le defterdar Elhadsch-Mohammed, reçurent la dignité de vesir, quoique le sultan et le kaimakam fussent indiposés contre le dernier à cause de son ambition effrenée. Ssari-Mohammed ne jouit pas long-temps de son élévation. Un jour qu'il voulait se montrer sévère dans une revue de la garnison de Belgrad, les soldat irrités contre lui depuis la bataille de Peterwardein, dont ils lui attribuaient en grande partie la perte, l'entourèrent, se jetèrent sur lui, et le hachèrent à coups de sabre. L'ancien defterdar Mustafa-Pascha fut investi du commandement de Belgrad. Temeswar, le dernier boulevard de l'empire en Hongrie, étant tombé entre les mains de l'ennemi, cette fatale nouvelle fut tenue secrète pendant quinze jours. Le 25 août 1716 Eugène vint mettre le siége devant cette capitale du Banat, plus forte par sa position au milieu des marais de la Temes et de la Bega que par les ouvrages de l'art. Temeswar se composait alors de la ville, du château et de la palanque. Les assiégeants avaient seize régiments de cavalerie sous les ordres du comte Palffy, dix bataillons d'infanterie commandés par le

---

(1) Raschid, I. II. fol. 167.

prince Alexandre de Wurtemberg. L'historiographe de l'empire ottoman a porté cette force à cent cinquante mille hommes; il a augmenté le nombre des jours du siége de quarante quatre à soixante-douze, tandis que l'armée turque accourue au secours de la place sous les ordres de Kurd Pascha a été réduite de vingt-huit mille hommes à quinze mille. Kurd-Pascha échoua dans la tentative de jeter douze mille janitschares, sipahis et Tatares avec des approvisionnements dans la place, et perdit quatre mille hommes. Après un assaut de quatre heures la palanque fut emportée; mais on compta dans cette action quatre cents morts et quatorze cents blessés. Les travaux furent si bien conduits par les princes Emmanuel de Portugal, de Bevern, Alexandre de Wurtemberg, par les généraux Langlet, Wallis, Liebenstein, que la place capitula [15 octobre]. Des dix-huit mille hommes de la garnison douze mille sortirent (1); mille chariots, au lieu de sept mille qu'ils avaient demandés, enlevèrent leurs bagages. Eugène ne fit aucune difficulté pour laisser partir un ramas de renégats et de Kruczes (2); il accorda aussi volontiers aux Arméniens, Grecs, Rasciens, Albanais qui ne voudraient pas se retirer, la permission de rester dans la ville à l'abri de tout trouble. Depuis le commencement de cette campagne il entretenait des intelligences avec les chrétiens de Servie et d'Albanie, auxquels il avait promis des secours pour les affranchir du joug turc. Des salves de cent vingt-six canons, dont la plupart portaient les armes des empereurs d'Allemagne, annoncèrent la délivrance de Temeswar, qui avait supporté cent soixante-cinq ans d'esclavage [25 novembre 1716]. Après cette conquête la route de Valachie était ouverte. Douze cents Serviens, commandés par le bavarois Dettin, surprirent Bukarest qu'ils pillèrent, et emmenèrent l'hospodar Nicolas Maurocordato (3). Cette capture attestait à la Porte la fidélité de l'hospodar, qui n'avait pas imité l'exemple de ses devanciers, liés secrètement avec les Allemands, et qui récemment avait rendu de bons services à l'empire ottoman en engageant une correspondance avec Rakoczy par l'entremise du même Isaac (1). Aussi en reconnaissance de ce dévouement on installa comme woiwode de Valachie le père du prisonnier, Jean Maurocordato, jusqu'alors interprète de la Porte (2) [2 décembre]. Le 21 janvier 1717, le commandant Ernau, dans une tentative sur Jassy, ne fut pas aussi heureux que Dettin; au moment où il attaquait avec deux cents hussards le prince de Moldavie, renfermé dans son château de Tschetazuje, deux mille Tatares accoururent à l'aide de ce dernier, ainsi que le raconte Costin Niclas le jeune (3).

La nouvelle du désastre de Peterwardein jeta dans l'abattement les troupes qui assiégeaient Corfou, où l'intelligence et le courage de Schulenburg opposaient, sur un rocher au milieu de la mer, des obstacles insurmontables aux forces combinées du kapudan-pascha et du serdar Kara-Mustafa-Pascha, entre lesquels ne régnait pas d'ailleurs une parfaite union. Les Turcs étaient débarqués tout récemment au nombre de trente mille cavaliers et trois mille fantassins sur la presqu'île de Xamilia dépendant du territoire de Butrinto; puis ils avaient livré l'assaut à deux collines sur lesquelles cent bouches à feu de la ville vomirent le fer et la flamme. Les assiégeants, au lieu de s'approcher régulièrement au moyen des tranchées et d'ouvrir une brèche, perdirent un temps considérable à canonner la haute tour de Saint-Spiridion qui n'en souffrit aucun dommage; ils lancèrent des bombes dans la place; mais les hommes se mirent à l'abri dans la vieille ville, et les femmes sous les casemates. Après avoir échoué dans une sortie, Schulenburg fondit une seconde fois avec huit cents hommes seulement sur les Turcs, et, à la suite d'un combat de sept heures, les repoussa vigoureusement [18 août 1717].

(1) Histoire de la guerre de Hongrie, Vienne, 1788.

(2) « Cette canaille peut se retirer partout où elle voudra, » dit le prince. Hist. du prince Eugène; p. 82.

(3) Engel, hist. de Valachie, l. II, fol. 67.

(1) Raschid, l. II, fol. 171.

(2) Le même, fol. 172.

(3) Dans le tome XIII des notions et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, p. 284-293.

Le lendemain un violent ouragan venant du sud causa de grands ravages sur la flotte et dans le camp des assiégeants, et deux jours après ils s'embarquèrent dans le plus grand désordre, laissant vingt-trois grosses pièces de siége, trente fauconneaux, sept mortiers, deux cent soixante-dix paires de buffles pour l'attelage des canons, plus de deux mille chevaux, et tout leur approvisionnement en poudre et en plomb. Ensuite Schulenburg occupa Butrinto [21 août] et releva les fortifications détruites de Santa-Maura. En Dalmatie et en Albanie les Turcs se contentèrent de faire des courses contre Verlica, Proloc et Duarc, de menacer les habitants de Pastrovich et de Montenegro. Le pascha de Bosnie établit son camp à Cuprez, celui d'Albanie à Cernizza. Emmo, avec les troupes de Macarsca, Primorize, Vergoraz et Opus, parcourut le territoire de Zuppa et de Budua jusqu'à Antivari, prit Ottavo, Zarine et Popovo. La levée du siége de Corfou fut attribuée en grande partie au kapudan-pascha Dschanun-Chodscha, accusé déjà dans la campagne précédente d'avoir laissé échapper la flotte vénitienne à Modon, et qui était sorti heureusement de l'enquête suivie contre lui à cette époque, grâce à l'influence du kiaja. A Corfou, par haine contre le serdar, il n'avait pas soutenu les opérations de ce général; au lieu de tenir secrète la dépêche qui lui annonçait le désastre de Peterwardein et lui permettait de se retirer si la place ne succombait pas sous six jours, il l'avait rendue publique; et alors il fallut précipiter l'embarquement des troupes, que rien ne pouvait plus retenir. Il osa faire pendre aux vergues Hasan-Chodscha, l'un des plus vaillants capitaines de la flotte. Tant de torts déterminèrent sa déposition et son emprisonnements aux Sept-Tours. A sa place fut nommé Ibrahim-Pascha, qui déjà sous le grand vésirat d'Ali de Tschorli avait eu pendant trois ans le commandement général de la marine, et depuis avait dirigé la caravane des pèlerins. On voulut rejeter aussi le désastre de Peterwardein sur quelque tête élevée; on reprocha au chan tatare d'être resté en Krimée, et il fut déposé. L'on ne jugea pas cette fois qu'il fût absolument nécessaire de choisir le chan parmi les fils de Sélim-Girai, on pensa devoir le prendre dans une autre ligne, et le choix tomba sur le vieux Kara-Dewlet-Girai [16 décembre 1716]. Mais comme il n'eut pas l'approbation des mirsas et des schirinbegs, on revint à la famille de Sélim-Girai, et le kalgha de Dewlet-Girai, Seadet-Girai, fut installé en qualité de chan [29 décembre]. Kara-Dewlet-Girai mourut bientôt après. En ce moment un ambassadeur indien arrivait à Constantinople. Le gouverneur de Rakka intercepta une ambassade française envoyée en Perse. Deux des ulémas les plus distingués, les frères Kewakibisade, que le précédent grand vesir avait exilés, l'un à Meraasch, l'autre à Malatia, furent rappelés. La mort frappa le grand juge Ssahhafsade, renommé par sa science profonde, et Durmischsade, célèbre calligraphe, auquel sont dues les belles inscriptions qui décorent les mosquées construites de son vivant, entr'autres celles d'Ali de Tschorli, de la Validé, du kapudan Ibrahim-Pascha, du mufti Feisullah, du sérail de Galata, et les fontaines du dernier Kœprili dans le sérail de Kutschukdepe à Andrinople.

La fille du sultan, Fatima, alors parvenue à l'age de quatorze ans, qui avait été fiancée au précédent grand vesir Ali, fut donnée en mariage au favori Ibrahim-Pascha, qui réunit ainsi le titre de kaimakam et de gendre du souverain. L'autre gendre d'Ahmed III, le defterdar Mohammed-Pascha, fut déposé à cause de son incapacité, et son prédécesseur Mohammed-Ssari, qui avait laissé voir un si grand désir d'obtenir la troisième queue de cheval, fut condamné à mort pour n'avoir pas mis convenablement sur pied les trois mille hommes qu'il lui avait été ordonné de lever à ses frais. Le defterdar gendre mourut bientôt après.

Afin de se préparer convenablement à la campagne prochaine, la Porte entretenait la correspondance la plus active avec les rebelles hongrois Rakoczy et Berczeny, et des ordres furent donnés pour des rassemblements de troupes. Il fut enjoint rigoureusement aux généraux des sipahis et des silihdars de ne plus accumuler sur une seule tête les places vacantes de sipahis, ainsi qu'il était arrivé jusqu'alors par un déplorable abus, de telle sorte qu'un seul individu jouissait souvent de 100 ou 150 aspres de solde

quotidienne, tandis qu'autrefois ce revenu ne montait jamais qu'à 99 aspres. Le silihdar partit d'Andrinople pour Constantinople avec mission de tirer du trésor impérial du nouveau sérail, en présence et de l'aveu du kaïmakam, 615 okkas 172 drachmes d'argent, et 205 okkas 427 drachmes de même métal, provenant de pièces de vaisselle et de harnais, pour les livrer à la monnaie. Après que l'on eut arboré les queues de cheval et ordonné les prières habituelles au sujet de la guerre, le grand vesir partit le premier et alla camper à Nissa; de son côté le sultan se rendit d'Andrinople à Sofia.

Le grand vesir venait à peine de quitter Andrinople, que l'armée du prince Eugène, ayant franchi le Danube à Visnitza, dans le voisinage de Pancsova, s'était campée entre le Danube et la Save, juste en face de Belgrad (1); le gouverneur de Rumili, Schatir-Ali-Pascha, s'était avancé dans la plaine de Weretschar, et de là était entré dans la place; le gouverneur de Diarbekr, Redscheb, qui avait sous ses ordres trente mille hommes, après avoir pris Mehadia, dut se porter maintenant vers Belgrad, pour arrêter la marche de l'ennemi à Pancsova. Ali-Pascha, fils de Kara Mustafa, envoyé en avant au pont de la Morawa, ayant mandé que le danger était des plus pressants, le grand vesir se porta le 12 juillet vers la Morawa.

Cependant Eugène assiégeait Belgrad depuis trois semaines; une foule de princes allemands et français étaient accourus sous son étendard, afin de prendre part à la gloire de la conquête de *la maison de la guerre sainte*. Les princes de Bavière, de Wurtemberg, de Hesse, de Bevern, de Culmbach, d'Anhalt Dessau, de Lichtenstein, de Dombes, de Marsillac, de Pons, les comtes de Charolais, d'Estrade, le marquis d'Alincourt, fils du maréchal de Villeroi, jetaient un nouvel éclat sur cette expédition, comme on avait vu leurs pères briller aux siéges de Candie et d'Ofen, aux batailles de Nicopolis et de Saint-Gotthard. A la première ligne commandaient les généraux Montecuccoli, Dalberg; à la seconde, Nadasdy, Mercy, Harrach, Lobkovitz, Arenberg, Holstein, Frederick de Wurtemberg, Emmanuel de Savoie, neveu d'Eugène. Le baron de Petrasch, qui avait fait une vaine tentative sur Sabacz, se porta entre Sabacz et Mitroviz. Le 1er août, l'armée ottomane parut enfin sur les hauteurs de Crutzka ou de Hisardschik; elle réunissait quatre-vingt mille janitschares, vingt mille feudataires asiatiques et européens, vingt mille sipahis et volontaires, et trente mille Tatares; les murs de Belgrad renfermaient en outre trente mille hommes. Au lieu d'attaquer avec des forces d'une supériorité si accablante les chrétiens, dont le nombre primitif de quatre-vingt mille avait été diminué par les fatigues du siége, le grand vesir perdit un temps précieux en délibérations : il consulta tantôt le mischandschi Mohammed-Pascha, tantôt le reis-efendi Kadri, tantôt le grand écuyer du sultan, Haider-Aga, qui se trouvait dans le camp, et il finit par n'écouter les avis de personne, pas même ceux du chan tatare, quand celui-ci lui eut amené un renfort de soixante-dix mille cavaliers (1). Durant quinze jours, les deux camps se canonnèrent vivement; chaque parti espérait la retraite de l'autre; enfin Eugène voyant que le manque de fourrage, contre son attente, ne forçait pas le grand vesir à décamper, et prévoyant une attaque inévitable de la part des Turcs, résolut de la prévenir. L'action fut des plus brillantes; dans l'armée impériale, soldats et généraux montrèrent un courage héroïque : à l'aile gauche, les Bavarois se précipitèrent sur une batterie de dix-huit pièces défendue par vingt mille janitschares et quatre mille Tatares; la cavalerie légère et l'infanterie du prince Alexandre de Wurtemberg soutinrent l'attaque, et les canons enlevés furent tournés à l'instant contre les Turcs (2). La défaite de l'aile gauche entraîna celle de l'aile droite et une fuite générale; dix mille Turcs furent tués, dix mille blessés ou pris. Les chrétiens perdirent à peine deux mille hommes; ils comptèrent

(1) Raschid, fol. 181. Hist. de la guerre de Hongrie, p. 121. Hayne, Traité de l'art de la guerre des Turcs, p. 402. Hist. du prince Eugène et Dumont.

(1) Raschid, l. II, fol. 184.

(2) Hist. de la guerre de Hongrie, p. [illegible].

plus de trois mille blessés ; parmi les morts se trouvèrent le lieutenant feld-maréchal comte Hauben, le général Dalberg, le jeune comte Palffy, un prince Thurn et Taxis, les marquis Clerici et Villette ; parmi les blessés, le prince Lobkovitz, le prince Frédérick de Wurtemberg, les généraux Rottenhahn, Locatelli, Arigoni, le feld-maréchal comte Palffy, qui était seul initié au plan du général en chef, et Eugène lui-même (1). Les vainqueurs se saisirent de cent trente-un canons de bronze, trente-cinq mortiers dont quelques uns lançaient des bombes de deux quintaux, vingt mille boulets, trois mille bombes, trente mille grenades, six cents tonneaux de poudre, trois cents tonneaux de plomb, cinquante-et-une bannières, neuf queues de cheval, quatre trompettes, un grand tambour des janitschares, une grande timbale des sipahis et quatre petites. Comme après la bataille de Peterwardein, Eugène réserva pour lui la tente du grand vesir [16 août 1717]. Deux jours après la bataille, fut signée la capitulation de Belgrad, dont la garnison sortit enseignes déployées, tambour battant ; le nombre des canons trouvés dans la ville, dans les îles du Danube et sur les tschaiks, dépassa six cent cinquante. La perte de Belgrad entraîna nécessairement la chute du grand vesir, sur l'incapacité duquel pouvaient être rejetés tous ces désastres ; le sultan offrit le sceau au kaimakam, son gendre : mais celui-ci se défendit de l'accepter par prévoyance, car l'issue de la guerre, qui ne pouvait pas être heureuse, devait amener le renversement de celui qui dirigerait les affaires, et il le fit donner à l'un de ses protégés, le nischandschi pascha Mohammed, fils d'un marchand égyptien de Kaiszarije. Entré d'abord au service du pascha d'Alep, pour tenir registre de la paille, occupé à des emplois subalternes, à l'ouverture de la campagne précédente, s'étant fait connaître à Ibrahim, Mohammed devint successivement, par l'appui de ce puissant favori, nischandschi, vesir, et arriva maintenant au premier poste de l'état. Les deux conseillers du précédent grand vesir, le reis-efendi Kadri et Haider-Aga, furent éloignés du camp impérial.

Pendant que de si grands événements s'accomplissaient devant Belgrad, les armées n'étaient pas restées entièrement oisives en Transylvanie, en Bosnie, en Dalmatie et sur mer. Le serdar Redscheb-Pascha, destiné d'abord pour la Transylvanie, dont les quarante mille coureurs et volontaires avaient été grossis encore par dix mille Tatares sous les ordres de Kaplan-Girai, borna tous ses exploits à la prise de Mehadia et de la nouvelle palanque, puis se replia lâchement sur Orsova et même sur Widdin. Au contraire, en Bosnie, Kœprili-Nuuman-Pascha déjoua par sa prévoyance la tentative du général Petrasch sur Zwornik, en se portant avec toutes ses forces au point d'embranchement des routes de Novi et de Zwornik. Avant la prise de Belgrad, les deux commandants de Zrin et de Costanizza avaient voulu surprendre les places turques de Novi, Kamingrad, Maydan, avec mille chevaux et cinq cents Heiduques, réunis dans la vallée d'Uranovaglava sur l'Unna, non loin de Novi ; mais Czerich, qui avait été informé de leurs mouvements, passa l'Unna, vint se poster à Sainte-Catherine et fit échouer le plan. Les irruptions des Turcs dévastèrent des cantons de la Transylvanie, du Banat et de la Haute-Hongrie ; mais le feld-maréchal Stainville vengea ces dégâts en rançonnant Jassy et renversant la résidence de l'hospodar. En Dalmatie, Alois Mocenigo, successeur d'Emmo, avait mis à l'abri de toute surprise les postes de Popovo, d'Ottovo et de Zarine, menacés par les Turcs. Mille guerriers des frontières de Mosztar, Scoblato et Goranze, furent transportés sur le territoire vénitien ; puis Mocenigo assiégea Imoschi, forteresse de la frontière de l'Herzegowina, qui protége du côté de la Dalmatie les châteaux de Sing, Almissa, Duare, Primorie, Macarsca et Vergoraz, et, du côté de l'Herzegowina, ouvre les routes vers Duuno, Gliubuschi, Pocitegl et Mosztar, chef-lieu du gouvernement d'Hersek. Après la prise d'Imoschi, Mocenigo, qui pouvait maintenant se porter librement sur Mosztar, reçut ordre de pousser vigoureusement ses avantages dans la direction de Castel-Nuovo : après quelque hésitation, il résolut d'attaquer d'abord le

(1) Dumont, Hist. milit. p. 10. Hist. de la guerre de Hongrie, p. 167.

port fortifié d'Alessio ou Antivari, parce qu'il était plus près de Budua et de Pastrovich que Dulcigno, Durazzo et Vallona; mais les Monténégrins ne l'ayant pas soutenu selon leurs promesses, et le pascha de Skutari étant accouru pour délivrer la place, Mocenigo échoua dans son entreprise [26 octobre 1717]. Pisani fut plus heureux contre Prevesa et Voniza, boulevards avancés de Santa-Maura, qui commandent le golfe d'Arta.

Sur mer il n'y eut pas d'action décisive; néanmoins trois fois le capitaine extraordinaire de la flotte vénitienne, Flangini, combattit devant les Dardanelles, à la hauteur de Lemnos et de Ténédos, les trente-quatre vaisseaux du kapudan-pascha Ibrahim, et périt lui-même dans le dernier engagement (1). Les escadres réunies de Diedo et de Pisani rencontrèrent la flotte turque dans les eaux de la Morée à la hauteur de Calotyches; mais les deux armées navales parurent vouloir s'éviter plutôt que manœuvrer pour se chercher; Pisani fit voile vers Cattaro, et le kapudan-pascha reprit la route de Constantinople. Par l'imprévoyance des pilotes et des capitaines, la marine turque subit en vingt-quatre heures de plus grands dommages que pendant toute la campagne [2 décembre]: deux bâtiments échouèrent pendant la nuit au-dessus des Sept Tours, devant la porte de Sable, et le lendemain, l'un de ceux qui étaient entrés dans le port sauta en l'air avec tout l'équipage; quand trois mois après le feu se déclara dans l'arsenal par la négligence apportée dans le calfatement d'un navire, et consuma la moitié du magasin de bois avec le bâtiment en réparation, cette succession d'accidents amena la chute du kapudan-pascha, dont la place fut donnée à son devancier, qui, depuis sa révocation, servait comme capitaine du vaisseau amiral, et qui maintenant reçut les trois queues de cheval. Ibrahim, gardien du sceau du grand vesir Elmas-Mohammed-Pascha, tué dans la bataille de Zenta, conduisit à Aszow l'amiral déposé. Comme ce dernier avait laissé les lewends et les kaliondschis se livrer à tous les excès de la licence, le nouveau grand amiral eut pour instruction rigoureuse de maintenir les troupes dans l'ordre. On sentait d'autant plus vivement le besoin de la discipline que tout récemment, au moment du paiement de la solde à Sofia, les soldats s'étaient mutinés, et que pour les faire rentrer dans le devoir, il avait fallu que le grand vesir ceignît le sabre, et, appelant ses agas, menaçât de les faire tailler en pièces. De vives réclamations s'étaient élevées contre les vexations des beglerbegs et des begs qui, en levant les contributions de guerre pour les augmenter selon leurs caprices, opprimaient cruellement les sujets; un chatti-schérif régla le montant de ces espèces d'impôts, et le sultan ajouta ces lignes: «Quiconque contrevient à cet édit, je le tue, aussi vrai que je compte sur le secours du koran, ce livre envoyé du Ciel.»

Rakoczy, qu'un aga était allé chercher en France, était enfin arrivé sur un bâtiment de ce pays, et avait été reçu à Andrinople comme prince de Transylvanie. Deux cents bourses d'argent furent envoyées au gouverneur de Bosnie, le vaillant Kœprili-Nuumansade, pour les frais de la défense de sa province, et pour lui complaire l'on conféra la troisième queue de cheval à son frère Esaad-Beg, troisième fils du vertueux grand vesir tué à la bataille de Slankamen. Le mufti Ismaïl, créature du kaimakam, élevé par lui dans la prévision qu'il ne contrarierait pas ses vues, perdit sa place pour avoir voulu user de trop de liberté, conférer des places de sa pleine autorité, et Abdullah fut investi de la première dignité de la loi. Enfin, le grand vesir lui-même fut déposé, et le gendre favori, assuré maintenant d'une paix prochaine, ne refusa pas plus longtemps d'accepter le sceau de l'empire, qu'il garda dès-lors jusqu'à la fin du règne d'Ahmed III, pendant douze années. Il mérita du moins le pouvoir absolu dont il jouit dans cet espace de temps par son amour de la paix, son équité, sa capacité politique, son goût pour les sciences et les arts, sa douceur et sa bienveillance. Pour plus de distinction, le sultan lui envoya le lundi (jour heureux) [9 mai 1718], au lieu du sceau d'or, signe du pouvoir suprême, l'émeraude portant son chiffre gravé qu'il portait au doigt: ce fut comme un heureux présage de l'administration di-

(1) Ferrari, p. 189.

gne et prospère d'Ibrahim, qui maintint l'empire dans une paix continuelle.

Dès la première année de la guerre survenue entre la Porte et l'Autriche, le ministre anglais Sutton avait reçu de sa cour des pleins pouvoirs pour offrir sa médiation ; ce rôle lui appartenait plutôt qu'aux représentants de la France et de la Hollande, parce que déjà, un siècle auparavant, l'Angleterre s'était portée médiatrice entre la Porte et la Pologne ; la Hollande ensuite s'était interposée pour la paix de Carlovicz. L'année suivante, l'ambassadeur anglais Worthley Montague, dont les deux prédécesseurs Hussey et Harbond étaient morts, le premier à Belgrad et le second à Andrinople, en se rendant à Constantinople fit à son passage à Vienne quelques insinuations de médiation ; mais on lui répondit qu'avant la prise de Belgrad il ne pouvait être question de paix. La première démarche positive tendant à la paix fut faite aussitôt après la prise de Belgrad par l'ancien commandant de cette place, Elhadsch-Mustafa-Pascha, qui de Nissa écrivit à Eugène, et offrit son entremise avec la cession de Belgrad et du territoire (1) [5 septembre 1717]. Tant que Chalil avait été grand vesir, il n'avait pas osé parler comme il le faisait maintenant que Mohammed-Pascha était à la tête des affaires. Un mois après, le grand vesir lui-même adressa une lettre à Eugène (2) pour proposer un armistice et un accommodement, sans dire un mot de l'offre de l'ancien commandant de Belgrad ou faire mention de la cession de cette place ; le porteur de la dépêche était le secrétaire de l'ambassade anglaise, Heferman, qui fut expédié du camp de Sofia ; Eugène dans sa réponse rappela la première offre, et, comme il attendait des instructions de Vienne, garda le silence sur les deux points de l'armistice et de la médiation (3). Presque aussitôt il reçut des pouvoirs pour engager des négociations sur la base de l'état actuel de possession ; on lui recommandait surtout les questions relatives aux rebelles hongrois, au commerce des prisonniers, aux Barbaresques, aux saints lieux de Jérusalem et à la Valachie (1). Au commencement de l'année, le général autrichien Stainville avait conclu avec Maurocordato une convention en six articles, en vertu de laquelle il fut établi que les troupes impériales s'abstiendraient de franchir l'Alt ; en même temps le conseiller de guerre, seigneur de Talman, fut investi des pleins pouvoirs nécessaires pour négocier (2). A la place de Worthley Montague, rappelé de Constantinople parce qu'il déplaisait à la cour impériale, vint le ministre anglais Stanyan, qui passa par Vienne, où le précédent ambassadeur Sutton avait été chargé aussi d'une mission pacificatrice par sa cour. Si ces trois diplomates anglais travaillaient avec activité au rétablissement de la paix, l'ambassadeur français, puis Rakoczy qui se trouvait à Andrinople, et le chevalier de Boissemène, agent espagnol accrédité auprès de lui, ne faisaient pas moins d'efforts pour l'empêcher. Le mufti et les ulémas étaient pour la paix ; mais le grand vesir Mohammed-Nischandschi-Pascha se prononçait pour la guerre (3). Rakoczy, qui s'était rendu d'abord à Bender après la chute de Belgrad, avait été appelé à Andrinople, où le sultan l'accueillit en audience solennelle en lui disant : « Il n'y a point à douter de l'assistance et de l'appui de ma Sublime Porte ; les hôtes qui se réfugient sous son ombre y sont traités avec honneur, et il est bien arrêté que tu y seras accueilli avec la plus haute distinction. » [4 janvier 1718]. L'audience avait été accordée avec le cérémonial réglé par les kanuns pour un prince de Transylvanie, vassal de la Porte. L'on conféra le kalpak et le sabre à Rakoczy ; ce prince, ainsi que Bercseny et les Espagnols qui se trouvaient avec eux, levèrent des soldats en leur donnant à chacun une gratification de 50 florins. Six mois plus tard

(1) Journal militaire, 1811, p. 40.

(2) Raschid, t. II, fol. 167.

(3) La lettre du 6 octobre 1717, dans la Ste-R. et Vendramino Bianchi, Istorica relazione della pace di Passarovitz, p. 17.

(1) Instruction pour Eugène en 23 articles, 13 octobre 1717 dans la Ste-R. et plein pouvoir du 23 septembre. Ibidem.

(2) Instruction pour le s. de Talman, 30 octobre 1717, dans la Ste-R.

(3) Lettre de Rakoczy du 26 novembre 1717.

encore, alors que les négociations étaient bien engagées, le nouveau grand vesir Ibrahim, qui du côté des Turcs soufflait toutes les pensées pacifiques, écrivit à Rakoczy qu'il eût à rester à Andrinople jusqu'à ce que la paix fût décidée, et que l'ambassadeur d'Espagne, dont on lui avait annoncé l'arrivée, pouvait s'en retourner (1).

Dans le moment où le sultan donnait à Rakoczy des assurances si encourageantes, les ministres turcs en conseil décidaient qu'il fallait accueillir les offres de médiation de l'Angleterre et de la Hollande; le grand vesir écrivit à Eugène pour lui annoncer la nomination des plénipotentiaires turcs : c'étaient l'ancien nischandschi, le silihdar actuel, Ibrahim, et le fils de Suleiman-Aga, Mohammed-Efendi, inspecteur de l'artillerie, qui était surnommé Jigirmi-Sekis-Tschelebi ou le jeune seigneur de vingt-huit ans. Le premier fut élevé au rang de second defterdar, Ibrahim à celui de troisième defterdar. Dans la dépêche du grand vesir, l'orgueil ottoman ne pouvait consentir à l'aveu que la première insinuation, faite par le serdar de Belgrad, eût été connue de la Sublime Porte; au reste, Ibrahim laissait à Eugène la faculté de fixer le lieu du congrès. Le prince proposa une île du Danube et indiqua, pour la résidence des ministres ottomans, Fethislam, pour celle des négociateurs autrichiens, Cornez en Valachie, en deçà de l'Alt. La cour impériale nomma pour ses fondés de pouvoir le comte Wirmond et le sieur de Talman, ancien résident près de la Porte (18 février); et, sur une seconde lettre du grand vesir annonçant que l'hospodar de Valachie, Jean Maurocordato, avait été adjoint aux plénipotentiaires turcs, le prince Eugène répondit que Wirmond était prêt à partir, que la conclusion de la trève était réservée au congrès, mais qu'il fallait comprendre dans le traité Venise, dont le grand vesir ne disait pas un mot; que c'était là une condition préalable absolue. A Vienne, les ministres désignés par l'empereur pour négocier entrèrent en conférence avec le cavaliere Grimani, ambassadeur de Venise près la cour impériale, et le cavaliere Ruzzini, nommé par la république pour suivre les négociations (15 avril). Venise désirant obtenir plus que l'état actuel de possession, les ministres impériaux insistèrent auprès des représentants de la république sur l'ordre du grand vesir au kapudan-pascha, trouvé dans la chancellerie militaire turque saisie à Belgrad, qui enjoignait la levée du siége de Corfou, à cause de la défaite de Peterwardein. Corfou avait donc été conservé à la république par le triomphe des armes impériales, et c'était là un adoucissement à la perte de la Morée. Les ministres médiateurs furent, du côté de l'Angleterre, sir Robert Sutton, du côté de la Hollande, le comte Colyer, malgré les objections du prince Eugène contre ce dernier diplomate; au moins la cour impériale exigea expressément que toute liaison fut interdite à Colyer avec la Russie (1). A la fin d'avril, le comte Wirmond et le cavaliere procuratore, Ruzzini, partirent de Vienne; ce dernier était accompagné de Vendramino Bianchi, nommé par la république secrétaire du congrès dont il a été l'historien (2). Comme on avait, sur la proposition de la Porte, adopté pour point de réunion Paszarowicz (en servien Poszarowacz), sur la rive gauche de la Morawa, à quelques lieues du confluent de cette rivière avec le Danube, deux commissaires, l'un autrichien, l'autre turc, allèrent reconnaître et disposer les lieux; les plénipotentiaires turcs s'établirent près du village de Costelliza, à une lieue de Paszarowicz, où furent établis les logements des négociateurs impériaux. Le 1er mai 1718, Wirmond et Talman partirent de Belgrad pour Paszarowicz, suivis de Ruzzini et de Sutton; de leur côté les plénipotentiaires turcs se mirent en route avec Colyer; et l'ex-defterdar Mustafa-Pascha, maintenant commandant de Narda, qui, après la reddition de Belgrad, avait fait les premières ouvertures de paix, eut mission de se rendre à Fethislam, afin d'être à portée de prêter ses services en cas

(1) Traduction de la lettre du grand vesir Ibrahim pascha, gendre et favori, à Rakoczy, donnée à Sofia, le 5 schabaan (4 juillet, 1718.) Ste-R.

(1) Dans la Ste-R.

(2) Historica relazione della pace di Passarowitz. Venezia 1718. p. 47.

de nécessité, puisqu'il était au courant des négociations dès leur origine. A peine en possession du pouvoir, le nouveau grand vesir avait appelé à Andrinople, en qualité de kaïmakam de l'étrier, le gouverneur de Rakka, Ali Pascha, fils du grand vesir mis à mort, Kara-Mustafa. Malgré toutes ces dispositions pacifiques, les préparatifs militaires ne furent pas négligés : des courriers expédiés de tous côtés pressèrent la réunion des troupes ; le grand vesir reçut la sainte bannière des mains du sultan, et, après quelques jours passés dans la plaine de Kemaï près d'Andrinople, se mit en marche vers Sofia [6 juin]. Au même moment, Eugène se rendait à Semlin, accompagné du prince électoral de Bavière, du frère de ce prince, du duc Ferdinand, du duc de Saxe-Weiszenfels, du palatin de Sulsbach et de plusieurs princes ; un aga alla le complimenter de la part du grand vesir. A Andrinople arrivèrent les gouverneurs de Diarbekr, Alep, Konia, Adana, avec leurs troupes ; ce dernier, qui avait à répondre sur beaucoup d'actes d'iniquités, prit la fuite.

Tout le mois de mai s'écoula sans que s'ouvrissent les négociations à Paszarowicz, parce que les pouvoirs des ministres turcs n'étaient pas suffisants ; car on n'y avait pas compris la république de Venise, sur laquelle on s'exprimait en termes offensants en lui reprochant des provocations à la guerre (1). Enfin arriva aussi le troisième plénipotentiaire impérial, qui pourtant ne devait pas traiter de la paix de concert avec Wirmond et Talman, et n'avait d'autre mission que de négocier un traité de commerce : c'était Fleischmann, l'ancien résident près de la Porte, qui n'avait eu la liberté de retourner à Vienne qu'après la bataille de Peterwardein (2).

Le jour fixé pour la première conférence, les plénipotentiaires, escortés par des gardes d'honneur au nombre de sept à huit cents de chaque côté, s'avancèrent à pas comptés pour entrer au même moment sous la tente destinée aux séances ; ils descendirent de cheval et allèrent occuper leurs siéges, agissant ainsi d'ensemble, et gardèrent tous le silence jusqu'à ce que le plénipotentiaire anglais Sutton ouvrît le congrès au nom des puissances médiatrices [5 juin 1718]. Le principe de l'état actuel de possession était déjà contenu dans les pleins pouvoirs, et les plénipotentiaires turcs reconnurent par écrit pour la Porte l'obligation d'indemniser la république de Venise par restitution ou échange. Ces ministres auraient voulu que l'on proclamât préalablement un armistice général ; mais les impériaux firent observer que cette précaution devenait inutile dans l'empressement à conclure la paix ; et la demande de ceux-ci, relativement à l'extradition des rebelles hongrois, Rakoczy, Bercseny, Antoine Esterhazy, Forgacs, Adam Vai et Czaki, fournit matière à un rapport des Turcs à leur gouvernement. Quand, dans la seconde conférence, les plénipotentiaires impériaux voulurent étendre à toute la Servie l'état de possession actuelle, et faire considérer Nissa et Widdin comme des annexes de Belgrad, les Turcs accueillirent fort mal cette prétention [7 juin], et les médiateurs écrivirent à Eugène, qui venait de se rendre à Belgrad afin de pouvoir imprimer une direction plus rapide, soit aux négociations pacifiques, soit aux opérations militaires. Sa présence en ces lieux rendit les Turcs plus accommodants : dans la troisième réunion, il fut convenu que l'on attendrait d'Andrinople la réponse sur la question relative à la Servie [15 juin]. Nulle difficulté ne s'éleva sur les conquêtes faites en Bosnie entre la Drina et l'Unna, et l'on fixa au lendemain la première conférence avec le plénipotentiaire vénitien. Cette fois la séance fut encore ouverte par le médiateur anglais [16 juin]. Après l'adoption pour Venise de l'état présent de possession et du principe de l'indemnité, Ruzzini demanda la restitution de Suda, Spinalunga, Tine, Cerigo et de la Morée, et dans le cas où les Turcs ne voudraient pas rendre la presqu'île, il voulait une extension du territoire vénitien dans l'Albanie jusqu'au lac de Skutari inclusivement, ainsi qu'Antivari et le repaire de pirates de Dulcigno ; Butrinto, Prevesa et Voniza, avec le territoire de Xeromero conquis par la république, devaient lui rester : les Turcs écoutèrent tout cela

(1) [illegible], p. 30 et 33. [illegible], l. III, fol. 2.
(2) Hist. de la guerre de Hongrie, p. [illegible].

sans s'irriter, et se réservèrent d'en rendre compte à Andrinople. Dans la cinquième conférence, les plénipotentiaires impériaux, au grand étonnement des Turcs, réclamèrent toute la Valachie et la Moldavie comme dépendances de Belgrad et de Temeswar, exigeant l'Unna pour limite, et Bihacz : les Turcs répondirent que cette place était la porte et la clef de la Bosnie, et demandèrent le temps de réfléchir [17 juin]. Deux jours après, les plénipotentiaires obtinrent avec beaucoup de peine la restitution de la place de Novi, enlevée par les Turcs depuis la paix de Carlovicz, et les cinq districts de la Petite-Valachie. [19 juin]. Le surlendemain, Ruzzini s'aboucha pour la seconde fois avec les Turcs, qui refusèrent d'ajouter aucun territoire aux places de Prevesa et de Voniza, désignées par eux sous le simple nom de palanques; ils ne voulurent pas non plus restituer Suda, Spinalunga, Tine et Cerigo, mais consentirent sans difficulté à la mise en liberté des prisonniers vénitiens attachés au bagne [21 juin]. Quand, cinq jours après, les plénipotentiaires autrichiens reparurent dans la huitième conférence, ils tinrent un langage plus modéré, ne parlèrent plus d'indemnité pour les frais de guerre et le sang versé, ni des contrées réclamées d'abord comme annexes des places conquises [26 juin]. La nouvelle du débarquement de dix-huit mille Espagnols en Sardaigne avait opéré cette modification. Ainsi la frontière de Servie fut fixée sans difficulté à la ligne de la possession réelle. La diminution de prétentions de la part des impériaux fit prendre un ton plus élevé aux Turcs à l'égard de Venise : dans la neuvième conférence [28 juin] ils déclarèrent que déjà satisfaction suffisante avait été donnée à la république en l'admettant aux négociations de paix, et firent valoir en outre les avantages commerciaux qu'ils étaient prêts à accorder aux Vénitiens comme aux autres nations. Sur la frontière de Dalmatie, ils réclamèrent même la bande de terrain entre les limites vénitiennes de la Narenta et de Castelnuovo, pour rattacher l'empire ottoman comme autrefois à Raguse. Le 29, les ministres turcs demandèrent le rétablissement de la frontière valaque depuis le Timok jusqu'à Fethislam, et voulaient conserver Zokol: les impériaux accordèrent ce dernier point pour garder le Timok. Il n'y eut rien à obtenir pour les Franciscains et les Carmélites de Jérusalem et du Mont-Carmel. Le traité avec les impériaux touchait à sa conclusion, quand de nouvelles difficultés s'élevèrent par suite des représentations du gouverneur de Bosnie, Kœprili-Nuuman, contre des concessions trop grandes sur la frontière de Bosnie; les médiateurs s'interposèrent pour faire comprendre aux Turcs que ce qui avait été accordé ne pouvait plus se reprendre, et rapprochèrent les Ottomans et les Vénitiens en déterminant les premiers à concéder une bande de terrain pour les châteaux dalmates, et les autres à abandonner l'espace nécessaire pour les communications entre Raguse et l'empire ottoman (1). Au bout de neuf jours arriva la réponse du grand vesir, qui aplanit les obstacles relatifs à la frontière de Bosnie, et, dans une conférence qui dura huit heures, les plénipotentiaires impériaux ne purent faire comprendre la sainte alliance dans le traité [10 juillet]. Les affaires relatives à la religion et au commerce furent réservées pour être discutées par la grande ambassade; déjà le 16 juillet avait été fixé pour la conclusion, quand arriva un aga chargé de demander au nom de la Porte que le nouveau traité, comme celui de Carlovicz, ne contînt pas plus de vingt articles, dans lesquels seraient comprises toutes les autres stipulations, afin que le peuple ne crût pas que, dans les concessions, l'on était allé plus loin que par le passé. Les dispositions relatives au commerce durent être discutées entre le nischandschi Feisullah et Fleischmann.

Afin de bien coordonner les articles sur lesquels on était tombé d'accord, tous les plénipotentiaires se réunirent dans une conférence générale [12 juillet]. Les ministres impériaux réglèrent d'abord ce qui les concernait; puis les Turcs firent adopter la clause du traité de Carlovicz qui défendait de relever les forteresses détruites et qu'Eugène avait recommandé d'éluder. A dix heures, Ruzzini prit la parole : il plaida six heures avec beaucoup de vivacité les intérêts

(1) Rapport de Wirmond et de Talman dans la Ste-B. et Bianchi, p. 136.

de la république, mais il lui fallut se contenter pour toute satisfaction des avantages commerciaux promis tout récemment, de la restitution du rocher de Cerigo et de l'abandon d'un territoire d'une lieue de circonférence, pour les châteaux dalmates; encore dut-il accorder par compensation l'espace de territoire nécessaire pour relier Raguse à l'empire ottoman. Les plénipotentiaires de la Porte firent enfin une concession à laquelle ils s'étaient refusés jusque là : ils accordèrent à la république la faculté de reconstruire les châteaux conquis par ses armes. Après qu'on se fut bien expliqué sur tous les points, l'on s'occupa de la rédaction des actes; alors il sembla qu'il n'y eût plus moyen de s'entendre : les Turcs ne voulaient se départir en rien de leurs anciennes formes orgueilleuses, et ne pouvaient se décider à souffrir que l'empereur et surtout la république de Venise figurassent sur la même ligne que le sultan (1); enfin le 21 juillet, à une heure et demie de l'après-midi, la paix fut solennellement signée avec l'Autriche et Venise. Après la lecture des deux minutes du traité, la déclaration de la Sainte-Alliance, que les Turcs avaient constamment refusé d'admettre, fut également signée, et, à la suite de l'échange des deux actes, présentée aux plénipotentiaires ottomans; les médiateurs en donnèrent un récépissé (2). L'électeur de Bavière et son frère, le prince héréditaire de Sulzbach, assistèrent à la signature officielle dans la tente qui était ouverte; l'on s'embrassa, et les salves de l'artillerie annoncèrent l'heureuse nouvelle par-delà le Danube et la Morawa. Le 27 juillet, fut souscrit le traité de commerce particulier, dont les négociations avaient été confiées aux soins de Fleischmann; la ratification ne se fit attendre que six jours du camp impérial. Des vingt-six articles du traité vénitien, les quatre premiers seulement étaient relatifs à des changements de frontières : les places et les châteaux conquis dans l'Albanie, l'Herzegovina et la Dalmatie, Imoschi, Iscovaz, Sternizza, Cinista, Rolok et Creano, avec un territoire d'une lieue en circonférence, l'île de Cerigo, les forteresses de Butrinto, Prevesa et Voniza, étaient assurées à la république, qui de son côté, pour le rétablissement des communications entre Raguse et l'empire ottoman, cédait les localités de Zarine, Ottovo et Zubzi, plus une bande de terrain pour rattacher encore Raguse au territoire turc, du côté de Castelnuovo et de Risano. Les autres articles, à l'exception de ceux concernant les avantages commerciaux établis sur le pied d'égalité avec l'Angleterre, la Hollande et la France, étaient empruntés au traité de Carlovicz. Les nouvelles frontières relativement à l'Autriche furent également déterminées par les quatre premiers articles : la ligne suivit l'Alt, puis le Danube jusqu'à dix lieues au-dessus du confluent du Timok, ensuite la chaîne de montagnes jusqu'à Parakin; de là elle s'abaissait sur la petite Morava et la Drina, en sorte que Belgrad, Parakin, Istolaz, Csacsak, étaient attribués à l'empereur; Zokol et Rasna restaient aux Turcs. Sur la rive droite de l'Unna, à l'orient, l'empereur conservait Jeszenoviz, Dubiza et le vieux Novi; mais il restituait le nouveau Novi, arraché illégalement aux Turcs dans la dernière démarcation. C'était là une délimitation bien plus favorable à l'Autriche que celle de la paix de Carlovicz, et parce qu'elle lui accordait un morceau de la Servie, et parce qu'elle assurait mieux la frontière; au lieu de traverser obliquement le Banat comme la précédente, la ligne actuelle était marquée bien distinctement par sept rivières : l'Alt, le Danube, le Timok, la petite Morawa, la Drina, la Save et l'Unna, jusqu'au point de rencontre avec les frontières turques et vénitiennes. Les stipulations destinées à garantir la sécurité des provinces limitrophes, en défendant les combats particuliers et les irruptions respectives, étaient empruntées aux précédents traités. Il en était ainsi des articles relatifs aux prêtres, sous la réserve de la protection due à ceux de Jérusalem, à la délivrance des prisonniers. Le prince de Valachie, Nicolas Scarlati (Maurocordato), dut être échangé contre les barons Petrasch et Stein. La Porte s'engagea à tenir en bride les pirates d'Alger, Tunis, Tripoli et Dulcigno; nul asile ne devait être accordé aux rebelles, aux bri-

(1) Rapports de [illegible] et de Talman, S.-B.
(2) Rapport de [illegible] et de Talman.

gands de la frontière, aux Heiduques libres et au ramas de voleurs connus sous le nom de Pribuk. Le gouvernement turc éloignerait de la frontière les Hongrois Rakoczy, Berczeny, Antoine Esterhazy, Adam Vai, Michel Csaky. Quant à la Pologne, avec laquelle on était en paix et qui n'avait pas besoin d'être comprise dans le présent traité, elle aurait la faculté d'exposer à la Porte ses réclamations relatives à Chocim ou à tout autre sujet, par ses ambassadeurs. Enfin il fut convenu que le traité serait ratifié par des ambassadeurs extraordinaires dans le délai d'un mois, et sa durée fut fixée à vingt-quatre années lunaires. Le traité de commerce contenait, outre la liberté du commerce, la faculté pour les puissances contractantes d'établir des consuls et des agents ; les consuls de la Porte en Autriche prendraient le nom de Schah-Bender (seigneurs du passeport). Il était interdit aux juifs de s'immiscer violemment dans les transactions commerciales comme courtiers des marchands autrichiens ; les négociants persans auraient la faculté d'établir des relations commerciales avec les états de l'empereur, à travers le territoire ottoman, en acquittant un droit de cinq pour cent sur les marchandises.

Ce fut la paix la plus glorieuse et la plus avantageuse que l'Autriche eût jamais conclue avec la Porte : par le traité de Paszarovicz, la Turquie perdit Cerigo, Semendra, Belgrad, une partie de la Servie et de la Valachie, Voniza, Prevesa, Butrinto et les châteaux dalmates ; en recouvrant la Morée, elle n'avait encore qu'une faible compensation. La Morée avait été la cause de la guerre que la république avait soutenue pour se défendre contre l'invasion turque dans la presqu'île, que l'Autriche avait entreprise par fidélité à ses engagements, et dont le résultat tourna bien plus à son avantage qu'à celui de son alliée. La brillante campagne de Belgrad et son couronnement à Paszarovicz répandent un double éclat sur le nom d'Eugène, qui se montra à la fois grand capitaine et homme d'état éminent.

LIVRE LXIV.

DÉLIMITATION. — ÉVÉNEMENTS DE DULCIGNO. — RÉCEPTION DU GRAND VESIR. — MESURES ADMINISTRATIVES. — CONSTRUCTIONS, INCENDIES, TREMBLEMENTS DE TERRE. — RELATIONS DIPLOMATIQUES. — AMBASSADE TURQUE A VIENNE. — AMBASSADE IMPÉRIALE A CONSTANTINOPLE. — NÉGOCIATIONS. — PAIX PERPÉTUELLE AVEC LA RUSSIE. — DÉMARCHES DIPLOMATIQUES DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE. — ENVOYÉ TURC A PARIS. — CHARGÉ D'AFFAIRE PRUSSIEN A CONSTANTINOPLE. — MARIAGE ET CIRCONCISION. — RÉGLEMENTS SOMPTUAIRES. — FÊTES POPULAIRES. — MESURES D'ORDRE DANS L'ANATOLI, L'ÉGYPTE ET LA TATARIE. — PREMIÈRE LEÇON DONNÉE AU PRINCE HÉRÉDITAIRE. — CHANGEMENT D'HISTORIOGRAPHE DE L'EMPIRE. — LE MOUCHOIR, LE HALWA ET LE CHALWET. — LE FILS DU DOCTEUR. — MORTS D'HOMMES ILLUSTRES. — ENVOYÉS DE BUCHARA ET DE BALCH. — RETOUR DES DIPLOMATES ENVOYÉS EN FRANCE ET EN PERSE. — L'AMBASSADEUR PERSAN MURTESA-KULI-CHAN. — INSTALLATION DU CHAN DE SCHIRWAN — DIFFICULTÉS AVEC LA RUSSIE. — TROIS FETWAS REMARQUABLES. — LA GÉORGIE OCCUPÉE PAR LES TURCS. — AMBASSADE DE TAHMASIP. — CONQUÊTES SUR LA PERSE PARTAGÉES ENTRE LA PORTE ET LA RUSSIE.

La nouvelle de la conclusion du traité de Paszarovicz mit fin à tous les vains propos sur la paix et la guerre, qui depuis longtemps inquiétaient la résidence. Le reis-efendi Aarifi-Mohammed, dont l'ambition dans ses plus hautes aspirations ne tendait qu'à obtenir la troisième queue de cheval, vit combler ses désirs en récompense de ses bons services pendant les négociations; le sandschak de Tekke lui fut promis à titre d'argent d'orge, et il put revêtir de suite la pelisse de vesir. En même temps, trois commissaires furent nommés pour la démarcation des frontières : l'ancien defterdar, actuellement commandant de Salonik, le vesir Mustafa-Pascha, fut chargé de tracer la ligne, à partir de l'embouchure du Timok dans le Danube jusqu'à Pelino ; le beglerbeg d'Adana, Kara-Mustafa, dut opérer sur la frontière servienne, et l'ancien defterdar, actuellement commandant de Bosnie, sur celle de sa province. Quelques difficultés qui s'élevèrent au sujet de quelques îles dans l'Aluta, furent accommodées plus tard par une lettre du grand vesir à Eugène et par la réponse de ce prince. Avant la fin de l'année, furent signés deux réglements qui déterminèrent la ligne de frontières le long du Danube et de l'Unna (1), et celle qui séparait la Servie du Banat (2). L'année suivante, les mêmes formalités furent remplies pour la délimitation à partir du nouveau Novi jusqu'au point de rencontre des trois frontières (3), et pour la séparation du territoire vénitien (4).

Après la signature du traité, la guerre avec Venise s'était prolongée quatorze jours encore, parce que les généraux vénitiens Schulenburg, le provveditore Donna et le capitaine général Pisani tenaient à honneur d'achever le siége de Dulcigno qu'ils avaient commencé, et l'exaspération des Dalmates

(1) 10 novembre 1718, dans la Ste-R.
(2) 15 décembre 1718, dans la Ste-R.
(3) 11 octobre, de Novi au triplex confinium.
(4) 27 septembre 1719.

et des Dalcignotes était poussée à un tel point qu'elle ne pouvait s'apaiser, même après la conclusion de la paix. Une affreuse tempête, qui détruisit quatorze galiotes, vingt tartanes, toutes les petites barques et deux portes, favorisa une sortie de la garnison sous les ordres du vaillant commandant sandschakbeg de Skutari, Kurd-Mohammed-Pascha : soixante-et une pièces de tout calibre, tout le bagage tombèrent entre les mains des Turcs, et comme on demanda à Constantinople ce qu'il fallait faire, une commission se rendit sur les lieux avec l'ordre de rendre tout le butin aussitôt que les Vénitiens auraient donné des indemnités pour les dommages causés par eux aux plantations d'oliviers et aux bâtiments, après la signature de la paix (1). Le grand vesir, ayant pris les mesures nécessaires pour la sûreté de Nissa et de Widdin, partit de Sofia pour Andrinople, où il fit l'entrée la plus brillante, le second jour des fêtes du Bairam (20 août) ; le grand chambellan était venu au-devant de lui jusqu'à Basardschik, où il lui remit le poignard étincelant, la pelisse de martre zibeline et un chatti-schérif de félicitations. Le kaïmakam, fils de Kara-Mustafa, et le mischandschi vinrent à sa rencontre jusqu'à la plaine de Kemal, et le sultan lui-même s'avança vers son premier ministre à un quart de lieue de sa tente, qui était plantée derrière le village de Kadinkoi : quand ils furent à quinze pas l'un de l'autre, le grand vesir descendit de cheval, fit cinq pas, s'agenouilla et baisa la terre, se releva, s'avança de cinq pas encore, s'agenouilla de nouveau, baisa la terre, et répéta cet hommage une troisième fois ; à chaque prosternation, les tschausches poussaient des acclamations ; le peuple était profondément ému et versait des larmes de joie : car, depuis trois ans, la réception des grands vesirs et serskers au retour de campagnes malheureuses avait toujours offert un aspect sombre et de sinistre augure. Maintenant Ibrahim se présentait sous les auspices de la paix ; après avoir baisé l'étrier impérial, Ibrahim recula de quelques pas sur un signe du sultan, se prosterna encore, monta le cheval amené pour lui, couvert de harnais d'or, et se mit en marche, précédant l'étendard sacré que suivait le sultan. A Kadinkoï, on s'arrêta pour manger, et après le repas le grand vesir fut revêtu d'une pelisse que le sultan avait portée ; ensuite le cortége se dirigea vers la ville. En avant de la bannière sainte marchaient le mufti et le kaïmakam, derrière venait le grand vesir entre l'aga des janitschares et le mischandschi-pascha ; le sultan s'était retiré avec quelques serviteurs de son entourage intime, de sorte que le ministre jouissait des honneurs réservés au souverain : il était environné de l'éclat de la garde du corps impérial, des arbalétriers aux casques dorés, des porte-lances étincelants. Dans le palais, il remit la sainte bannière entre les mains du sultan et reçut un sabre garni de diamants, un carquois enrichi de perles, une pelisse de zibeline à larges manches, une coiffure ornée de deux panaches de héron attachés avec des diamants. A la porte du sérail, on lui offrit un cheval qu'avait monté le sultan ; le grand écuyer et le grand chambellan l'escortèrent avec les gardes-du-corps impériaux jusqu'à son palais, où il fut reçu dans les bras de son épouse, fille du sultan.

Tandis que les négociations allaient mettre un terme aux malheurs de la guerre, l'ambassadrice anglaise, lady Montague, femme d'un esprit élevé, qui s'est acquis un certain renom par son talent d'écrivain, songeait à diminuer les ravages causés par un autre fléau, la petite vérole : soumettant son fils âgé de six ans à l'inoculation, elle répandit cette opération et se rendit célèbre dans les annales de la médecine, comme ses lettres spirituelles sur Constantinople l'ont fait connaître dans le monde littéraire. Après le rétablissement de la paix, les premiers soins du grand vesir s'appliquèrent aux affaires les plus importantes de l'empire. Les deux années d'exemption de la capitation, accordées aux habitants de la Morée, étaient écoulées, et le mode d'impôts fut réglé dans la presqu'île ; l'affranchissement de toute taxe fut offert pour trois ans à tous les sujets qui viendraient du dehors s'établir dans ce pays. Ces espèces de décrets ayant pour objet la prospérité des sujets, portent dans les collections de pièces d'état le titre d'*adalet-*

(1) Raschid, t. III, fol. 27.

name ou livres de l'équité. Chios, qui, malgré les avantages de sa situation, avait su jusqu'alors, en corrompant les ministres et les grands, se soustraire complètement au paiement des contributions, fut inscrite sur les rôles comme les autres îles de l'Archipel. Des Kurdes et des Turcs, qui s'étaient fixés à Constantinople dans la seule vue d'y dérober les produits de leur industrie à toutes les taxes, furent renvoyés dans leur pays natal. Pour remédier à la cherté du café et favoriser le transport de cette denrée de l'Iemen à Dschidda, et de ce lieu au Kaire, comme par le passé un chambellan fut expédié, en qualité de commissaire, au schérif de la Mecque, avec l'injonction de ne point vendre de café aux infidèles, qui en l'exportant en faisaient augmenter le prix. Un autre chambellan partit comme commissaire pour l'Égypte, afin d'y prélever sur la succession du beg Ebuscheneb, mort de la peste, et qui, pendant trente ou quarante ans qu'il avait été defterdar, avait amassé d'immenses richesses, non-seulement les 165 bourses restées sur les prestations en argent et la solde augmentée des troupes, mais encore les impôts à lever sur les villages possédés autrefois par ce beg. Les précédents grands vesirs avaient en vain tenté de réprimer l'abus introduit dans la solde des janitschares, à laquelle prenaient part tant de gens qui n'avaient jamais fait la guerre : Ibrahim réprima ce désordre, et le trésor épargna ainsi sur le premier paiement 1500 bourses, et les dépenses, qui, dans les trois dernières années de guerre, s'étaient élevées à 11, 12, et 13 millions de piastres, ne dépassèrent pas cette année 2 millions et demi. Les woiwodes de Moldavie et de Valachie furent rendus responsables du défaut de paiement de la solde arriérée des troupes ; un commissaire partit pour la Syrie afin de rechercher qui avait détourné à son profit la solde de trois cent vingt-trois hommes, rayés des contrôles de Naszuh Pascha en Syrie, et afin d'assurer un paiement régulier aux sept cent cinquante hommes qui s'y trouvaient maintenus. La solde des troupes de Bosnie fut assignée en partie sur des fermes héréditaires, afin de dispenser les corps d'envoyer chaque année un agent à Constantinople réclamer et toucher ce qui leur revenait. Les segbans et les lewends, cause de si grands désordres, furent supprimés. Depuis le temps des grands vesirs Kœprilisade-Mustafa et Elmas, il y avait toujours auprès de la Porte un officier recruteur pour ces deux corps, sous le nom de Fertscheschme, qui maintenant fut entièrement supprimé, et les vesirs, beglerbegs, begs et collecteurs d'impôts, autorisés à entretenir comme gardes du corps des gonullus, delis et asabes, durent congédier tous les segbans et les lewends ou partisans libres réunis sous leurs bannières. En ce temps furent frappées de nouvelles piastres dites *solota*, car les anciennes avaient disparu depuis long-temps de la circulation ; la plupart avaient été exportées en Perse, où, à cause de la pureté de l'argent qu'elles contenaient, on les fondit pour en faire des abbasis. Les vieilles espèces étaient au titre de six dragmes un quart, de sorte que seize piastres représentaient 100 dragmes d'argent : et comme la dragme d'argent valait 20 aspres, en définitive la valeur nette de la piastre était de 120 aspres : maintenant l'on frappa de nouvelles piastres en leur donnant le cours de quatre-vingt-dix aspres. En même temps, il fut ordonné que la monnaie impériale prît le dragme d'argent pour 22 aspres, parce que depuis la réduction à 20 aspres, personne n'en voulait plus fournir ; mais l'argent suivit une autre route dans le commerce, et les cinquante mille dragmes que les changeurs et les fondeurs étaient obligés de fournir annuellement se trouvèrent insuffisants.

Sous Ibrahim, de nombreuses constructions furent entreprises dans la capitale et sur les frontières : à Constantinople fut agrandi le palais de la sultane Fatima, épouse du grand vesir, et l'on éleva aux frais de l'état un vaste édifice pour loger les ministres de la Porte, le kiaja, le tschauschbaschi, le reis-efendi et les secrétaires d'état inférieurs, le maître des requêtes, le chancelier et le secrétaire du cabinet du grand vesir. Le palais du sultan à Kandilli, sur la côte asiatique du Bosphore, et celui de Beschiktasch, sur le rivage d'Europe, furent réparés avec la plus grande promptitude, afin que les ambassadeurs extraordinaires, attendus pour la confirmation de la paix, n'en vissent pas les ruines : dans le sérail, un

ancien kœschk construit depuis des siècles fut converti en bibliothèque. Les ministres de la Porte se partagèrent les frais de réparation des mosquées tombées dans un déplorable état de dégradation depuis plusieurs années, à cause des désastres et des misères de la guerre. Les travaux les plus importants s'exécutèrent à Nissa et à Widdin, qui, depuis la perte de Belgrad et Temeswar, étaient les principales places frontières de l'empire. Le devis des constructions s'éleva pour la première à 780, pour la seconde à 1600 bourses ou deux millions de piastres. Les travaux durent s'exécuter en trois années; on affecta en 1719 260 bourses pour Nissa et 565 pour Widdin.

Certaines mesures furent déterminées par des événement imprévus ou par des phénomènes naturels. Une grande insurrection militaire à Widdin, à cause du retard dans le paiement de la solde, entraina la déposition de l'aga des janitschares et du defterdar. Une altération dans la prononciation de la lettre *dhad*, le *schiboleth* des Arabes, attira au prédicateur d'Aja-Sofia, le scheich Ispirisade, une vive réprimande du grand vesir. Le mulderris Turndschisade qui, n'ayant pas eu l'avancement qu'il espérait, donnait trop libre carrière à ses propos, fut exilé ainsi que le grand juge Kewakibsade, coupable d'avoir laissé échapper quelques paroles accusatrices contre le mufti. Quatre jours avant la signature du traité de Paszarowicz, un incendie avait désolé Constantinople durant vingt-quatre heures; à l'anniversaire de la conclusion de la paix le feu éclata encore dans la capitale, et donna lieu à un engagement entre les janitschares et les Grecs, parce que ces derniers voulaient s'opposer à la démolition d'une église, qui fut dévorée par les flammes. Deux mois auparavant un tremblement de terre causa de si fortes secousses que les murs d'enceinte du côté de terre, surtout près des Sept-Tours, s'écroulèrent; le dôme de la mosquée située près de la porte d'Andrinople et plusieurs autres se fendirent.

Ibrahim, qui appliquait tant de soins à l'administration de l'empire, n'était pas moins attentif à suivre les mouvements de la politique extérieure. Comme il tenait l'empereur pour l'ennemi le plus redoutable de la Porte, il adressa des lettres aux chanceliers de Russie et de Pologne afin de les remercier de ce que dans les dernières guerres leurs gouvernements n'avaient nullement prêté l'oreille aux insinuations de l'Autriche, et de leur exprimer sa confiance qu'à l'avenir, constants dans leur amitié pour l'empire ottoman, ils persisteraient à refuser des secours à ses ennemis. Par là il se flattait de rompre une union qu'il fallait toujours prévenir; car le Prophète a dit: « Les infidèles ne forment qu'un seul peuple. » Au commencement de l'année l'aga Mustafa avait été expédié au roi de Pologne avec une lettre dans laquelle le grand vesir lui recommandait d'employer son crédit en faveur de Rakoczy (1). Le roi, dans sa réponse, éluda ce point et offrit des vœux pour le succès des négociations commencées. A l'instigation de Rakoczy, le prédécesseur d'Ibrahim avait écrit aussi au premier ministre de Prusse (2); c'était la première démarche tendant à engager avec cette puissance des relations d'amitié, souvent répétées depuis, appuyées dans la suite par la France, la Suède et Naples, contrariées par l'Autriche, l'Angleterre et la Russie; ces tentatives ne devaient amener des rapports diplomatiques et officiels qu'après quatre années. Pour favoriser la France à laquelle avait été promise, au temps de l'ambassade de Châteauneuf, la protection du saint Sépulcre, la permission fut maintenant accordée à cette puissance de réparer les édifices sacrés à Jérusalem; l'on craignait que l'ambassadeur impérial à son arrivée, invoquant la paix de Paszarowicz, ne réclamât cette autorisation pour son maître, et que le représentant de la Russie n'élevât la même prétention au nom du czar. D'ailleurs la Porte en se tirant d'un pas difficile obtenait de la France, pour cette concession, la liberté de cent-cinquante prisonniers. Un mois après le traité de Paszarowicz était arrivé l'envoyé russe Alexis Daskow, pour se plaindre des brigandages

(1) La lettre était du 3 janvier, comme il appert de la réponse dont la copie se trouve dans la St. B.

(2) Lettre écrite par le g. v. Mahomet, au premier ministre de Prusse, janvier 1718.

et des irruptions de Bacht-Giraï, fils de Dewlet Giraï, kalgha sous le gouvernement de son père. Maintenant rebelle à l'autorité de son oncle, Bacht Giraï, plus connu sous le nom de Deli-Sultan, ou le sultan fou, était une cause de troubles et de discordes entre la Russie et la Porte. Le 12 juin 1719, un autre envoyé russe vint demander le renouvellement de la paix; cette démarche avait été déterminée par l'annonce de l'apparition prochaine de l'ambassadeur autrichien. De son côté, la Porte élevant au rang de beglerbeg de Rumili et premier plénipotentiaire aux conférences de Paszarowicz, Ibrahim-Pascha, l'envoya comme ambassadeur extraordinaire à Vienne. Afin qu'il pût déployer une magnificence jusqu'alors inconnue à la capitale de la maison d'Autriche, l'on tira du trésor du palais pour les lui prêter : un poignard avec un manche à la mode des Tscherkesses garni de deux mille diamants gros et petits; un carquois suspendu à une chaîne d'or, enrichi de rubis, de perles et d'émeraudes, sept harnais, sept gourmettes, trois paires d'étriers, sept masses d'armes en argent, sept selles de velours brodées d'or, sept schabraques garnies en or, et quelques autres harnais de moindre prix. Le magasin des tentes du sultan fournit encore deux grandes tentes de cérémonie soutenues par deux colonnes; deux autres en taffetas ciré; une grande tente ronde, un dais avec tous les objets en dépendants, tapis, coussins, etc. Pour les frais de voyage l'on donna à l'ambassadeur 30,000 piastres, et de plus on lui en avança 75,000 (16 juillet 1718). Les présents qu'il fut chargé d'offrir étaient les plus riches et les plus brillants que jamais ambassade turque eût apportés en Europe. Sa suite se composait de sept cent soixante-trois personnes avec six cent quarante-cinq chevaux, cent mulets, cent quatre-vingts chameaux. De la Schwechat il fut conduit à Vienne sous l'escorte de soldats de l'empereur et de milices urbaines de hussards et de riches négociants à cheval. Le maréchal de la cour et un commissaire impérial lui servaient d'introducteurs. La marche dans les rues de la capitale de l'Autriche attirait des flots de curieux par la nouveauté et la magnificence du spectacle.

Trois mois auparavant, l'ambassadeur extraordinaire de l'empereur avait quitté Vienne avec la même pompe et le même ordre que l'on vit ensuite à son entrée dans Constantinople; il avait pour secrétaire d'ambassade Gerhard de Drisch, qui a laissé une relation en langue latine du voyage du comte de Wirmond, et parmi les chevaliers du cortége figurait le capitaine du génie Fréderic d'Obschelwiz, qui le premier a levé le plan de la route conduisant à Constantinople. Le drapeau représentant d'un côté les armes de la maison d'Autriche, de l'autre la Conception de la Vierge, était porté par le comte de Nesselrode, parent de l'ambassadeur. L'échange entre les deux représentants des cours de Constantinople et de Vienne devait se faire sur la frontière nouvelle, aux bords de la petite rivière de Schuppellia, entre Parakin et Raschna. A cet effet on avait dressé d'avance en ce lieu trois colonnes. Arrivés à cinq pas de celle du milieu, les deux ambassadeurs mirent pied à terre simultanément. Le général Oduyer présenta le comte de Wirmond au serasker, qui remplit la même formalité pour Ibrahim-Pascha, et sur-le-champ procès-verbal fut dressé de cette réception (7 août 1719). A son arrivée à Constantinople le comte de Wirmond fut complimenté au nom du sultan par Maurocordato, qui lui offrit des fleurs et des fruits, des sucreries et du café. On lui assigna des janitschares pour gardes d'honneur, et pour son service des dresseurs de tentes, des porte flambeaux et des porteurs d'eau. La Porte montra pour les besoins de cet envoyé et ceux de sa suite des soins et des attentions dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. Les présents offerts au nom de l'empereur surpassèrent aussi tout ce que l'on avait vu jusqu'alors des marques de courtoise munificence données par une puissance étrangère. Les instructions du comte de Wirmond lui recommandaient avant tout d'obtenir de la Porte un traité relatif à la protection des saints lieux de Jérusalem, à la nomination des consuls, au commerce avec la Grèce, à l'échange des prisonniers, aux égards dus aux résidents des puissances étrangères à Constantinople, ainsi qu'aux agents de la

Moldavie et de la Valachie (1). Durant son séjour de près d'un an à Constantinople, il fit délivrer plusieurs fermans en faveur des prêtres de Jérusalem, des trinitaires et des prisonniers chrétiens, de la répression des brigandages exercés par les gens de Dulcigno, de l'éloignement des rebelles hongrois. Parmi ces derniers Batthiany et Forgacs s'étaient établis sur le rivage d'Asie, Berseny et Csaki se tenaient à Chocim, Eszterhazy s'était retiré en Moldavie. En vertu d'un ordre adressé au pascha de Bender, ils furent déportés dans la juridiction de Demurhiszar. Quant à Rakoczy, on l'embarqua pour Rodosto. Afin de régler le point du traité de Paszarowicz relatif au commerce entre la Perse et l'Autriche, et au passage des marchandises à travers le territoire ottoman, Wirmond détermina la Porte à envoyer au schah, en qualité d'ambassadeur, le président de la chambre des comptes de la capitation, Durri-Efendi, qui a écrit une relation de ce voyage traduite en latin par le jésuite polonais Krusinski (2). Il obtint aussi du grand vesir des lettres pour les woiwodes de Moldavie et de Valachie relativement à la faculté pour les négociants allemands de la vente de la potasse, aux possessions des boyards sur les deux rives de l'Aluta, et à la démarcation rigoureuse des frontières afin d'éviter tous les débats. Un ferman, accompagné d'un chatti-schérif, rétablit en quelque sorte pour les catholiques de Chios et leur église de Saint-Nicolas les droits et les priviléges perdus depuis la dernière conquête de l'île; d'après la première capitulation sous le grand Suleiman, les catholiques et les Grecs devaient rester en possession de tous leurs droits; il était même permis aux Francs, en leur qualité de sujets ottomans, de conserver leurs costumes; mais, après la seconde soumission de l'île au croissant, ils perdirent ces priviléges parce que les Grecs les accusèrent d'avoir appelé les Vénitiens. En conséquence un chatti-schérif menaçant avait été rendu contre eux, quoiqu'ils eussent été compris dans la capitulation aussi bien que les Grecs. Ce dernier acte fut en quelque sorte révoqué par le ferman nouveau, qui s'en référa aux capitulations de Suleiman Ier et de Suleiman II.

Des intrigants valaques de la famille Cantacuzène voulurent aussi se servir de Wirmond pour renverser Maurocordato; le nouveau drogman Ghika, tenu jadis sur les fonts baptismaux par l'empereur Léopold, se réunit aux ennemis de l'interprète, son parent; mais Wirmond, fidèle à ses instructions, refusa de se mêler en quoi que ce fût à toutes ces manœuvres. Maurocordato était détesté dans le pays, et comme l'état des esprits à son égard le rendait peu dangereux pour les intérêts de l'empereur, la cour de Vienne n'avait aucun motif de pousser à sa chute; il resta donc hospodar. Outre l'interprète Ghika, les médecins du grand vesir et du sultan, les juifs Conigliano et Fonseca, ce dernier tout dévoué aux Français, servaient alors les intérêts des ministres européens. Fonseca entretenait une correspondance avec les rebelles hongrois, dont quelques-uns vers cette époque s'adressèrent à Wirmond pour obtenir leur pardon par son intervention. L'ambassadeur d'Autriche, pendant son séjour à Constantinople, prêta son assistance au représentant de la république vénitienne, signataire du traité de Paszarowicz, qui maintenant négociait auprès de la Porte sur quelques points litigieux relatifs à la délimitation des frontières et qui ne put arriver à une solution qu'en abandonnant Prologh, ville assurée pourtant à la république par le traité. Ce fut aussi par le canal de Wirmond que parvint à la Porte la lettre de la reine de Suède, annonçant au grand vesir la mort de Charles XII. Grâce aux vives représentations de l'ambassadeur autrichien et du résident anglais Stanyan, une réponse bienveillante fut adressée à Stockholm. Dans une longue audience Stanyan instruisit le grand vesir de l'état des relations politiques entre les diverses parties du nord et du midi de l'Europe; il lui fit connaître la nature et les détails de la guerre, et lui exposa les prétentions exagérées du

(1) Instruction pour le comte Wirmond, du 9 mai 1719, dans le XXVII article dans la St.-R.

(2) Prodromus ad tragicam vertentis belli persici historiam seu legationis a fulgida Porta ad Sophorum regem Szah sultan Hussein, anno 1720 expositæ authentica relatio (Leopoli, 1734), en français par Langlès : Relation de Dourry Efendi. Paris 1810. Raschid, t. III, fol. 40.

czar à l'égard de la Suède, quoiqu'il fût maintenant abandonné de ses alliés. Ibrahim répondit d'abord qu'il ne comprenait pas comment deux parents aussi proches que les rois d'Espagne et de France se fesaient la guerre à cause de l'empereur; quant au souverain de la Russie, il déclara qu'il était de toute justice que celui qui abandonnait ses alliés fût délaissé à son tour, ajoutant que la Porte resterait simple spectatrice de toutes ces luttes. Stanyan exposa ensuite toutes les manœuvres du ministre russe Daskow, qui s'efforçait d'excuser le séjour des troupes russes en Courlande, prétendant que cette occupation avait pour but de défendre le pays contre les troupes impériales, qui devaient en assurer la possession au roi de Pologne en vertu d'un contrat de mariage entre le prince héréditaire de Saxe et une archiduchesse. Le diplomate anglais, afin de combattre les assertions de Daskow, mit sous les yeux du grand vesir le traité conclu entre l'empereur, la Pologne et l'Angleterre pour le maintien des droits de la Pologne; il fit ressortir la perfidie de la Russie, qui en appuyant les prétentions de Rakoczy au trône de Pologne ne voulait que jeter de nouveaux ferments de discorde, et il se plaignit de tous les prétextes imaginés par Daskow afin de prolonger son séjour à Constantinople. Le grand vesir répondit que l'envoyé russe était venu pour traiter de la délivrance des prisonniers enlevés par les Tatares, ce qui donnait lieu à de longues et fréquentes communications, mais que désormais lui-même renverrait les envoyés russes au chan tatare. (1) Stanyan ne toucha que légèrement les intelligences de la Russie avec les Grecs pour ne pas exposer ceux-ci à des enquêtes et à des poursuites. Daskow, qui avait acheté du reis-efendi la permission de prolonger son séjour à Constantinople aussi long-temps qu'y resterait l'ambassadeur impérial, puis, sur les instances du résident anglais, avait reçu l'injonction de partir, négocia le renouvellement à perpétuité de la paix du Pruth, afin, disait-il, de déjouer toutes les manœuvres des ennemis de la Russie. A cet effet le reis-efendi et l'ancien defterdar, Hadschi-Mustafa, eurent avec lui diverses conférences. Le traité nouveau, qui ne reproduisit pas le préambule outrageant pour la Russie de celui du Pruth, contint trois modifications fort importantes aux conventions antérieures: le tribut au chan de Crimée fut supprimé; la faculté fut accordée au czar d'établir un résident russe à Constantinople, et, dans le cas où le maintien des droits et de la constitution de la Pologne l'exigeraient, les deux parties contractantes pourraient faire entrer leurs armées dans ce royaume (1). A la demande du titre impérial produite par le czar, il fut répondu que la Porte ne reconnaissait que deux empereurs, des Ottomans et des Romains (2). Le czar, satisfait de la conclusion d'une paix perpétuelle, adressa ses remercîments au grand vesir dans une lettre que Daskow remit en audience solennelle [16 novembre 1720] (3). De la part de la Pologne vint l'internonce Wilkomir Jean Strutinski apporter des protestations d'amitié; et Raguse envoya le tribut par les deux Bonna, frères du colonel impérial de ce nom tué devant Belgrad (4). L'ambassadeur français marquis de Bonnac, conformément aux promesses de sa cour, pour la permission de reconstruire l'église de Jérusalem, délivra cinquante prisonniers. Le grand vesir profita de cette occasion pour envoyer une ambassade en France, et choisit pour cette mission le second plénipotentiaire de Paszarowicz, Mohammed-Efendi. L'ambassadeur français fut enchanté de cette décision du grand vesir qui jetait plus d'éclat sur la régence du duc d'Orléans, et Ibrahim espérait acquérir ainsi des notions plus exactes sur la véritable situation et les rapports de la politique européenne. A l'instigation du marquis de Bonnac, la Porte permit l'année suivante l'embarquement des recrues levées par Bercseny; toutefois cette autorisation ne s'étendit qu'à la Hongrie (5). Le roi de Prusse, attiré par la lettre amicale que lui avait

(1) Rapport de Stanyan, dans la St-R.

(1) Raschid, l. III, fol. 45.

(2) Rapport de Wirmond, de Buzzini, de Stanian, dans la St-R.

(3) Cette audience de remercîment, est indiquée dans Raschid, l. III, fol. 5, une année trop tôt.

(4) Rapport de Virmond, dans la St-R.

(5) Rapport de Dirlingen, de juin 1721.

adressée deux ans auparavant le grand vesir Mohammed, envoya maintenant à Constantinople l'écuyer Jurgolsky; toutefois il recommanda seulement à la Porte de lui faciliter l'achat de chevaux dont il l'avait chargé.

Le séjour de l'ambassadeur impérial à Constantinople depuis huit mois avait déjà coûté à la Porte près de 200,000 écus; celui de l'ambassadeur ottoman dans la capitale de l'Autriche avait entraîné à peu près autant de frais pour la cour de Vienne. L'empereur éleva quelques plaintes contre Ibrahim Pascha qui ne voulait pas se soumettre au cérémonial usité pour la réception. Déjà l'entrée officielle de ce représentant du sultan avait été retardée depuis midi jusqu'au soir, parce qu'il n'avait pas voulu se déterminer à reconduire jusqu'au bas de l'escalier le maréchal de la cour chargé de l'installer dans sa demeure. L'audience fixée avait été ajournée, et pour l'obtenir il lui avait fallu s'engager par écrit à se conformer à la conduite tenue par ses devanciers après la paix de Vasvar et après le traité de Carlowicz. La lettre du sultan qu'il remit à l'empereur se distinguait de toutes les précédentes par l'omission de la formule offensante : *Salut à celui qui suit la véritable direction*, paroles qui semblaient refuser tous souhaits favorables aux souverains non musulmans.

Autant le grand vesir était libéral dans les dépenses où il s'agissait de soutenir l'honneur du sultan et l'éclat de la Porte, autant il s'appliquait à maintenir une sage économie pour se procurer les sommes nécessaires. En élevant les fermages, en fesant profiter le trésor des vacances dans les rôles de solde, en surveillant la capitation, dont l'accroissement était proportionnel au mouvement de la population dans les lieux où se réparaient les désastres de la guerre, il avait réalisé dans les trois premières années de son administration une épargne de sept millions de piastres pour le trésor. Après l'achèvement du cadastre de Chios, il frappa les ceintures de soie fabriquées dans cette ville d'une taxe de 60, 50 et 40 aspres suivant leur valeur, sans compter un droit de 10 aspres sur chaque pièce [27 novembre 1719]. Vingt-un villages où se fabriquait du mastic offrirent trois mille six cent trente habitants soumis à la capitation. Mais les droits établis récemment sur les produits de l'industrie des Kurdes et des Turkmans fixés à Constantinople furent abolis, parce que le peuple murmurait contre la rigueur de cette mesure. Damad Ibrahim se montra généreux envers les agas de sa cour et envers tous les hommes distingués par leur savoir; il ne laissait échapper aucune occasion de leur donner des marques de sa munificence; lors de la première leçon faite dans la bibliothèque impériale et dans les écoles fondées par lui, il les combla de présents. Il récompensa richement l'historiographe de l'empire, Raschid, qui rédigea les trois diplômes de fondation pour sa médrese, la fontaine et la bibliothèque en face de la mosquée des princes; et quand cet écrivain exalta dans un chronogramme l'adresse du sultan qui à quatre-vingts pas avait percé d'une balle un ducat franc, le grand vesir lui donna une bourse d'or. Il pleura sincèrement la mort du grand scheich des Nakschbendis, Mohammed-Muid-Efendi, mystique perdu dans l'ivresse de l'amour divin, et s'affligea plus encore de la fin tragique du scheich des Chalwetis, Nasmisade-Efendi, assassiné avec sa femme couchée à ses côtés par un baigneur albanais [21 mai 1720]; le meurtrier et ses complices furent exécutés. Au reste tous les attentats à la paix publique étaient rigoureusement châtiés, et le grand vesir se voyait bien secondé par son gendre Mohammed, dont il avait fait son kiaja. Mais il craignait de voir s'élever un rival dans la personne du bostandschi-baschi Seid-Mohammed; il n'avait fait aucune objection contre l'élévation du frère de Seid au rang de beglerbeg de Rumili, et la nomination de son fils, âgé de quinze ans, au sandschak d'Amasia; mais il saisit l'occasion d'éloigner le bostandschi-baschi quand le sultan vint à l'arsenal pour voir lancer la nouvelle baschtarda (vaisseau amiral), en se bornant pourtant à dire qu'il serait temps de conférer au bostandschi-baschi la dignité de pascha à trois queues. Le sultan, prévoyant bien que des plaintes ne tarderaient pas à s'élever, jugea plus à propos de reléguer aussitôt Seid-Mohammed à Siwa, et, contrairement à l'ordre des promotions qui aurait appelé au poste de ce favori l'odabaschi des bostandschis, il le remplaça par le chasseki, et au

poste de celui-ci fut élevé le bamladschi, ou premier rameur du yacht impérial. En même temps un autre adversaire du grand vesir, l'ancien defterdar Mustafa-Efendi, reçut ordre de se rendre à Jérusalem pour y surveiller les réparations au dôme de la mosquée d'Aksa, élevée sur les ruines du temple de Salomon.

Cinq mois après le départ de l'ambassadeur autrichien, le sultan célébra les noces de trois de ses filles et de deux de ses nièces, et la circoncision de quatre de ses fils. Le kapudan Suleiman-Pascha, le nischandschi-pascha Mustafa-Pascha, le gouverneur de Rakka, Ali-Pascha, devinrent les gendres du souverain régnant. Sirke-Osman-Pascha épousa la princesse Ummetullah, et Silihdar-Ibrahim, gouverneur de Négrepont, la princesse Aïsche, la même qui avait été fiancée à Köprilisade-Nuuman-Pascha, et depuis la mort de ce vesir était redevenue libre. On fit des préparatifs prodigieux. Chalil, inspecteur des cuisines impériales, chargé de diriger les fêtes, eut ordre de se procurer dix mille assiettes en bois, sept mille neuf cents poulets, quatorze cents cinquante dindons, trois mille poulardes, deux mille pigeons, mille canards, quinze mille lampes destinées à l'illumination des lieux où devaient s'accomplir les différents mariages; mille lampyres de Mauritanie en forme de demi-lune, et dix mille pots pour servir le sorbet. Des commissaires furent envoyés dans plusieurs provinces pour y recruter des musiciens, des confiseurs, des chanteurs, des danseurs et des saltimbanques. Chalil dut fournir des vêtements neufs à cinq mille enfants pauvres qui devaient être circoncis aux frais du sultan. L'inspecteur était chargé aussi de faire confectionner quatre grandes palmes nuptiales pour les princes, et quarante autres plus petites avec un jardin en sucre. Les palmes des princes, symbole d'une union féconde, avaient treize aunes de hauteur; le jardin en sucre, long de six aunes sur quatre de large, signifiait, dans le langage allégorique de l'Orient, que les douceurs du mariage ne s'obtiennent qu'au prix de quelques douleurs physiques éprouvées le jour des noces. Le tout-puissant grand vesir Damad-Ibrahim jouit d'un honneur inouï jusqu'alors; son fils Mohammed, né d'un premier mariage, et qui fut circoncis avec les princes, reçut comme eux deux palmes et un jardin en sucre, symboles de la force virile; seulement les objets furent pour lui moindres de moitié.

La première cérémonie fut consacrée au mariage de Sirke-Osman-Pascha avec la princesse Ummetullah, fille de Mustafa II (15 septembre 1720). Puis on laissa écouler un intervalle de quatre jours avant la fête de la circoncision des princes, qui dura seize jours entiers. Le sultan ne manqua pas une seule fois de se rendre au lieu des réjouissances, accompagné des princes et suivi de sa garde. On avait réglé les couleurs au nombre de neuf affectées aux divers fonctionnaires dans le cortége : le blanc pour le mufti; le vert clair pour les vesirs; l'écarlate pour les chambellans, exécuteurs obligés des sentences de mort; le bleu foncé pour les deux grands juges, le chef des émirs, les juges de la Mecque, de Médine et de Constantinople; pour les trois defterdars, le defter-émini, le reis-efendi et le nischandschi; le violet pour les grands ulémas et les chodschagians; le bleu clair pour les muderris et les scheichs, et pour les employés inférieurs de la chambre; le bleu azur pour les tschauschs feudataires et les agas des vesirs; le vert sombre pour les agas de l'étrier impérial, le maréchal de l'empire, le miralem (porteur de la sainte bannière); enfin le vert à teinte de naphte pour les employés des écuries impériales. Les officiers de la Porte durent chausser des bottes jaunes, les généraux des troupes des bottes rouges, et les ulémas des bottes bleues. Le 3 octobre le sultan retourna au sérail avec les princes, dont la circoncision ne fut opérée que huit jours après; toutes les fêtes données au peuple n'étaient que le prélude de cette cérémonie. Au bout de trois jours le fils du grand vesir fut circoncis, et les quatre jeunes princes qui venaient de subir la même opération adressèrent de riches présents à Damad-Ibrahim.

Pendant toutes ces solennités probablement on fut frappé du grand nombre de beglerbegs qui se trouvaient à Constantinople, car bientôt après parut un ordre qui enjoignait à tous ces personnages, simples titu-

laires ou en activité de service, de quitter la capitale où leur présence était incommode et gênante à cause de leurs manœuvres pour obtenir des places. D'autres mesures encore devaient amener de bons résultats. Depuis long temps le trésor avait à supporter la lourde charge de la solde des volontaires extraordinaires enrôlés durant le siége de Temeswar par le defterdar Mohammed, et qui au lieu de se rendre dans cette place s'étaient repliés aussitôt sur Belgrad. On n'osait pas rayer tout à coup des rôles ces mille sipahis et silihdars, crainte d'insurrection, mais on réduisit leur solde de 15 aspres à 10. Dans l'Asie-Mineure des misérables sortis des lewends, convoqués au moment des périls de l'empire, inquiétaient les routes et interrompaient les communications; les ordres les plus pressants furent adressés dans tous les sandschaks pour le rétablissement de la tranquillité, et des chefs militaires se trouvèrent tenus à restituer les effets volés dans les lieux soumis à leur autorité. Sous le dernier grand vesir un ferman avait été rendu, qui défendait aux rajas de quitter les campagnes pour se transporter dans la capitale; maintenant l'on en pressa l'exécution afin de remédier à la diminution des impôts qui devait résulter de ce genre de déplacement. Les tribus arabes des Mewalis et des Abbasis agitaient les frontières de Syrie; l'on donna l'ordre aux gouverneurs de Bagdad, Schehrsor, Rakka, Moszul, Karaman et Alep, de marcher contre elles avec leurs troupes. La mort sanglante du puissant defterdar Kaitas-Beg et d'Ibrahim-Scheneb, dont il a déjà été question, n'avait pas suffi pour calmer l'Egypte, et l'emirol-hadsch Ismail-Beg, tout puissant en ce pays, imposait toutes ses volontés au gouverneur Ali-Pascha. Malgré toute sa condescendance, malgré les réglements sur les monnaies et sur la taxe des vivres, Ali-Pascha ne fut pas moins déposé, renfermé dans le köschk de Jusuf, puis mis à mort. A sa place vint l'ancien gouverneur d'Alep, Redscheb-Pascha, et Mustafa qui avait été enlevé du siége de juge de Jérusalem fut nommé pour rendre la justice au Kaire. Il leur avait été recommandé d'agir de concert, comme jadis le gouverneur Abdi-Pascha et le juge Feisullah, qui avaient su par leur bonne intelligence enlacer et renverser Kaitas-Beg. En effet l'ensemble de leurs actes inspira une terreur salutaire aux habitants du Kaire, et le kiaja des tschauschs, appelé Ibrahim, fut exécuté publiquement aux yeux de la population de cette ville. Mais ce supplice avertit l'émirol-hadsch, qui en ce moment revenait de la Mecque; il quitta secrètement la caravane et s'enfuit au Kaire même, espérant qu'on ne s'aviserait guère de l'y chercher. Au lieu de gagner les habitants, le gouverneur les irrita en les traitant de fauteurs d'insurrection. Ismail-Beg sentant son parti grossir, sortit de sa retraite, rallia ses adhérents, déposa le gouverneur, et contraignit le juge à rédiger une supplique au nom de la population qui implorait le pardon d'Ismail-Beg. Sept vétérans appartenant chacun à l'un des sept corps de troupes partirent comme députés pour Constantinople, où contre toute attente la requête fut bien accueillie (mai 1721). Ismail-Beg obtint sa grâce, et le commandant de Candie, le vesir Mohammed-Pascha, fut nommé gouverneur d'Egypte. Damad-Ibrahim ne montra pas une moindre indulgence relativement aux affaires de la Mecque. Jahja, scherif de la ville sainte, avait été confirmé tout récemment pour sa vie à cette dignité par la Porte, mais les habitants de la Mecque, irrités par l'avarice de Jahja, lui donnèrent pour successeur le scherif Mubarek. Voyant qu'il ne pouvait se maintenir contre la volonté de la population, Jahja s'était avisé d'abord d'installer son fils Berekat à sa place, se réservant celle de scheichol-harem qu'occupait ordinairement le gouverneur de Dschidda. Bientôt il fut chassé avec son fils, et Abdullah, fils de Saab, fut choisi pour schérif. Celui-ci accepta, et, en attendant la confirmation par la Porte, Mubarek se chargea d'administrer. Jahja se rendit avec sa famille à Constantinople, espérant obtenir sa réintégration de la miséricorde du sultan; il ne réussit pas, mais rencontra pourtant un accueil assez gracieux, et le sultan accorda une pension annuelle de 2,500 piastres pour lui, et de 500 pour son fils, ses deux frères et son kiaja. Le grand vesir destitua l'emirol-hadsch Osman-Pascha qui avait laissé arrêter la caravane de pélerins à Aala par quelques tribus arabes, et n'avait obtenu la r-

berté de continuer sa route qu'au prix de 200 bourses. Sa place fut donnée au fils du grand vesir Kara-Mustafa-Ali, qui maintenant au gouvernement de Rakka, dont il était investi à titre de ferme viagère, joignait celui de Damas. Il lui fut recommandé surtout de rétablir le repos à Médine, où les Arabes de Beni-Harb, soulevés contre le lieutenant du scheich du sanctuaire, et quatre à cinq eunuques avaient forcé les habitants à les déposer et à les enfermer dans le château, avaient pillé la ville, et osé même tirer des coups de fusil dans « la retraite sacrée qui renferme le tombeau du Prophète, jardin de la grâce éternelle où les chérubins seuls peuvent porter leurs pas. »

La politique pacifique d'Ibrahim dégénéra bientôt en une faiblesse toujours prête à céder, et il ne songea plus qu'à satisfaire sans trouble le goût du sultan et sa propre passion pour les constructions et les fêtes. Le Kiajabeg, Mohammed-Aga, devenu tout-puissant comme gendre du grand vesir, imita cet exemple et reconstruisit sur de plus vastes proportions l'ancienne mosquée de Baltadschi-Mohammed à Ortakoï, au milieu des habitations des juifs et des chrétiens. Damad-Ibrahim fit rebâtir en pierres le phare en bois élevé sur un rocher isolé appartenant à la côte asiatique, mais fortement avancé dans la mer. Cette tour, appelée *de la Jeune Fille* par les Turcs, qui la rattachent à une tradition romanesque sur l'histoire du premier Cid de l'Islam, est nommée par les Européens *tour de Léandre* avec aussi peu de raison qu'ils donnent la désignation de *tour d'Ovide* à celle qui est à l'entrée du Bosphore. Le grand vesir fit relever sur un plan magnifique la porte qui conduit au marché à la viande, entre les anciennes et les nouvelles casernes des janitschares, et à côté il fit construire des magasins pour les habillements de cette milice, et un appartement pour l'aga. Près du village d'Ali-Bey, au-dessus de la vallée des Eaux douces, des massifs d'arbres touffus attiraient souvent le sultan par la fraîcheur de leur ombrage; aussitôt des siéges de marbre se dressèrent en ces lieux, l'eau y fut rassemblée dans trois vastes bassins [juillet 1821], et ce but de promenade, sur la proposition de l'historiographe Raschid, reçut le nom de Chosrewabad. A Kiagadchane, nom que les Turcs donnent à la vallée des Eaux douces, furent entrepris des travaux plus vastes qui tendaient à surpasser les bassins et les jets d'eau de Versailles [août 1722]. L'écroulement du palais construit par Suleiman le Législateur à Kulle-Baghdschesi, sur les rives asiatiques du Bosphore, fournit un prétexte et des matériaux pour l'élévation d'un nouveau palais à Kiagadchane; tous les marbres de de l'édifice en ruines furent transportés en ce lieu et servirent à daller le canal qui, sur une ligne droite de huit cents aunes, conduit les eaux douces devant la délicieuse retraite du sultan. Mais ce canal ne ressemble pas aux ouvrages de Versailles que l'on prétendait imiter; il rappelle plutôt le beau canal de Caserte, avec cette différence pourtant qu'à Kiagadchane l'eau suit une ligne beaucoup plus longue et plus droite, et se précipite en cascades plus élevées sur des degrés de marbre. Des deux côtés des Eaux douces s'élevèrent des maisons de plaisance, parmi lesquelles se distinguait par son étendue et sa beauté celle du sultan, dont les murs revêtus de marbre réfléchissaient les ondes transparentes coulant à leurs pieds. Cette imitation du Bosphore en miniature reçut le nom de Saadabad (construction heureuse); et quand tout fut achevé, ce fut l'occasion d'une de ces fêtes auxquelles le sultan prenait tant de goût, et que le grand vesir s'efforçait de multiplier. C'est de l'administration d'Ibrahim que date l'illumination de la grande mosquée pendant les nuits de Ramazan, au moyen de grands demi-cercles garnis de lampions, qu'on nomme lunes mahijé, parce que, pendant la nuit, ils représentent autant de demi-lunes et imitent ainsi les croissants qui, pendant le jour, brillent sous les rayons du soleil au sommet des tours et des dômes. Ce fut encore sous son administration que s'établit l'usage des fêtes des lampions et des tulipes; elles se célébrèrent tous les printemps dans le jardin du sérail, ou dans un des palais impériaux situés sur l'une ou l'autre rive du Bosphore. Il était d'usage, dans ces fêtes, d'illuminer les parterres de tulipes avec des lampions en verre de couleurs différentes, de sorte que les parties ombrées des fleurs, en se réfléchis-

sant dans les verres, paraissaient brûler elles-mêmes, et les lampions reproduisaient un second parterre de tulipes. Ainsi la magnificence des illuminations qu'on voyait autrefois à Saïs se trouva transportée après bien des siècles des bords du Nil aux rives du Bosphore. De toutes ces fêtes la plus brillante fut celle que Damad-Ibrahim offrit à Ahmed III dans son palais d'été de Beschiktasch; le sultan assistait à cette solennité; on y remarquait aussi quatre de ses fils, Suleiman, Mohammed, Mustafa et Bajesid; les sept princesses ses filles, Ummkulsum, Chadidsché, Aatiké, Ssaliha, Aïsché, Rabiâ et Seimle; la sultane, mère des quatre princes que nous venons de nommer et les quatre mères de princes morts à un âge peu avancé; les cinq sultanes, épouses légitimes d'Ahmed III (sa première, sa seconde, sa troisième, sa quatrième et sa cinquième femme); huit autres sultanes, seize esclaves, confidentes favorites des sultanes, et dix confidents du Grand-Seigneur. Au nombre des grands officiers de la cour intérieure se trouvaient le kislaraga, le porte-épée, le premier valet de chambre, celui qui tient l'étrier, le chef de la première chambre des pages, le kiaja des baltadschis, le gardien de la nappe, le secrétaire du kislaraga, le chef des cafetiers, l'aide des écuries impériales, en tout soixante personnes, non compris le sultan. Le grand vesir fit présenter à tous des pierres fines et des châles, de riches étoffes et de l'or. Ces fêtes si souvent renouvelées firent naître parmi le peuple la passion des fleurs, au point qu'on la vit bientôt surpasser celle qu'un grand nombre d'individus avaient à cette époque en France et dans les Pays-Bas pour la culture des tulipes. Alors parurent en Europe des traités volumineux sur cette fleur; on créa à Constantinople un *Maître des fleurs* (schukufedschi-baschi), dont le diplôme, orné de roses dorées et de fleurs de différentes couleurs, se terminait par ces mots, dans le style fleuri des Orientaux: « Nous ordonnons que tous les » horticulteurs reconnaissent pour leur chef » le porteur du présent diplôme; qu'ils » soient en sa présence tout œil comme le » narcisse; tout oreille comme la rose; » qu'ils n'aient pas dix langues comme le » lys; qu'ils ne transforment pas la lance » pointue de la langue en une épine de grenadier, en la trempant dans le sang de » paroles inconvenantes; qu'ils soient modestes et qu'ils aient, comme le bouton » de rose, la bouche fermée et ne parlent » pas avant le temps comme l'hyacinthe » bleue, qui répand ses parfums avant qu'on » les souhaite, enfin, qu'ils s'inclinent modestement comme la violette, et qu'ils ne » se montrent pas récalcitrants. »

Le grand vesir, entraîné par son goût pour les fêtes, avait aussi renouvelé la mode des festins et des cavalcades, autrefois établie par le grand vesir Kœprili-le-Vertueux et tombée en désuétude au grand regret du dernier grand vesir, que la crainte seule des dépenses considérables qu'elle entraîne avait détourné du projet de la rétablir. Le troisième jour de la fête du grand Baïram, l'aga des janitschares donna dans son palais un festin somptueux au grand vesir, et en sortant de table Damad-Ibrahim retourna à la Porte, escorté par une brillante et nombreuse cavalcade qui s'était assemblée par ses ordres au palais de l'aga. Mais les plus magnifiques de ces fêtes furent celles qu'on célébra à l'occasion de la première leçon donnée aux princes Mohammed, Mustafa et Bajesid; elles eurent lieu dans le kœschk dit des Perles, situé à l'extrémité du serail, du côté de la mer [8 octobre 1721 — 16 silhidje 1133]. On avait dressé des tentes pour le grand vesir, le kapudan-pascha, le mufti, le juge d'armée de Rumili, le defterdar et le reis-efendi. Le premier et le second imam du sérail, Feisullah et Abdullah, furent nommés précepteurs des princes. Damad-Ibrahim, suivi de tout son cortège, entra dans le sérail par la porte du jardin contiguë à l'hôpital, qui ouvre sur la première cour du palais impérial; le defterdar, le reis-efendi, le maître des cérémonies et Raschid, historiographe de l'empire, à la tête des officiers de la cour, se tenaient chacun devant la tente qui lui avait été dressée. Le grand vesir salua les officiers de la chambre intérieure, placés devant le kœschk des Perles; son salut lui fut rendu par le maître du salut, qui, dans toute occasion, le rend au nom de celui qui l'a reçu. D'après les idées des Orientaux, le droit de salut appartient aux supérieurs et non aux inférieurs;

aussi une assemblée blesserait-elle les règles de l'étiquette les plus importantes si elle se permettait de rendre le salut du sultan ou du grand vesir ; le despotisme pousse sa politique minutieuse à tel point qu'en ces circonstances mêmes elle veut dominer encore, qu'elle s'offenserait si le peuple prenait l'initiative dans son accueil au souverain, et établit un mandataire pour rendre à ce dernier son salut, suivant le mode et l'instant qu'elle a fixés. Mais que de fois aussi la voix du peuple long-temps étouffée n'a-t-elle pas couvert la voix des tschauschs : « Vive le padischah, » par cette clameur séditieuse : « Nous ne voulons plus de toi. » A l'arrivée du sultan au kioschk des Perles, le kislaraga Beschir et Damad-Ibrahim-Pascha l'aidèrent à descendre de cheval et le conduisirent en le tenant sous les bras à la tente dressée pour le recevoir. Immédiatement après, Ibrahim, le mufti et le kapudan-pascha rentrèrent chez eux prendre un repas dont les restes furent distribués à leur suite ; lorsqu'ils eurent quitté la table, le cortége passa dans la seconde cour du sérail par la porte du jardin, et se rendit à la salle d'audience, où les vesirs et les ulémas étaient assis sur le banc de marbre placé à l'extérieur de la grande porte. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé qu'on vit paraître sous la porte de la Félicité, conduisant à la salle d'audience, l'aîné des fils du sultan, Mohammed ; le jeune prince était soutenu sous les bras par le chasnedar et le kislaraga ; il donna successivement sa main à baiser aux vesirs, aux ulémas et aux ministres. Lorsque parurent les autres princes, les tschauschs poussèrent des acclamations, puis les escortèrent jusqu'au kioschk des Perles, où entrèrent avec eux le grand vesir, le mufti, le kapudan-pascha, le chef des émirs, les deux grands juges, le silihdar, le defterdar, le reis-efendi, le tschausch-baschi, le grand chambellan, l'historiographe de l'empire, le maître des cérémonies, les deux maîtres des requêtes, le scheich d'Aja-Sofia et le maître du Salut. Le sultan prit place sur son trône ; à sa gauche et à sa droite, sur de riches tapis, s'assirent les princes, le grand vesir, le kapudan-pascha, le chef des émirs, les grands juges et le scheich d'Aja-Sofia ; tous les autres assistants se tinrent debout. Après une courte prière à Dieu, prononcée en langue arabe par le scheich, le grand vesir prit dans ses bras l'aîné des princes et le déposa sur le tapis en face du mufti ; puis le silihdar plaça au milieu d'eux un pupitre recouvert de drap écarlate, et le chef de la loi se mit à lui montrer les cinq premières lettres de l'alphabet ; le prince les répéta, et le sultan lui fit signe de baiser la main du mufti, mais celui-ci se hâta de poser ses lèvres sur l'épaule du prince ; la même cérémonie se reproduisit pour les deux autres jeunes sultans. L'historiographe de l'empire dit que le sultan voyant les efforts des pages placés derrière les ministres et autres dignitaires, pour voir ce qui se passait, fit signe à ces hauts personnages de laisser passer ces jeunes gens. Cette circonstance qui caractérise Ahmed III rappelle un autre fait honorable pour le grand vesir, qui, à la fête de la naissance du Prophète, se leva par égard pour les ulémas pressés par la foule, et porta le tapis du mufti devant le candélabre après avoir appelé plus près les muderris. Damad-Ibrahim ne manquait jamais de professer la plus haute estime pour le corps des ulémas, et il ne négligeait aucune circonstance de leur être agréable : ainsi il assigna aux juges de Médine et de Damas un rang supérieur à celui dont ils jouissaient précédemment ; il plaça les juges de la Mecque au-dessus des magistrats de Constantinople, Andrinople et Brusa, mais ceux-ci eurent le droit de préséance sur le juge de Damas. Enfin, pour marquer sa haute estime envers l'ordre judiciaire, il nomma juge d'Alep l'historiographe de l'empire Raschid, dont les fonctions passèrent à un savant légiste, Aaszim, surnommé Kutschuk-Tschelebisade.

Heureux dans sa paternité féconde, Ahmed III, depuis les dix années de son règne, avait vu ses femmes lui donner vingt-quatre fils et filles dont la moitié vivait encore ; en 1721, il avait célébré les noces de trois filles en même temps que la circoncision de quatre de leurs frères ; maintenant trois autres princesses, Aatike, Chadidsche, Ummkulsum, furent mariées à trois begs, Mohammed, Ali et Ahmed, fils de Tscherkes-Osman-Pascha ; mais elles ne reçurent que 10,000 ducats de dot au lieu de 20,000 qui avaient été donnés à leurs aînées (6 mars 1724). En

cette circonstance, comme il était arrivé précédemment, les fiancés envoyèrent des présents par les paranymphes, auxquels les futures épouses remirent des mouchoirs : c'est de cette particularité dans les mariages qu'est née en Europe la croyance que le sultan jette dans le harem le mouchoir aux favorites. Quand il n'avait ni fêtes civiles ou religieuses, ni processions pour se distraire, Ahmed employait son temps à faire des visites au grand vesir qui le délivrait du fardeau du gouvernement, ou bien à inspecter le trésor ou l'arsenal. Damad-Ibrahim lui faisait servir des sucreries et le charmait par les grâces de sa conversation ; ces soirées s'appelaient Halwa, et il ne faut pas les confondre avec les Chalwet ou promenades du harem. Quand ces promenades avaient lieu, il était d'usage de proclamer le chalwet, ou l'isolement du harem ; tout homme devait s'écarter des rues où passaient les femmes et les esclaves, et quiconque n'obéissait pas à l'injonction était tué par les eunuques, ou du moins recevait des coups de bâton ou de sabre. Le sultan se rendait à l'arsenal quand de nouveaux bâtiments étaient lancés ; et son attention fut bien plus vivement attirée encore à l'occasion de la construction du premier vaisseau à trois ponts. Il se transportait dans les salles du trésor pour repaître ses regards de la vue de l'or et de l'argent amoncelés en ce lieu. Grâce aux sages épargnes du grand vesir, les caisses de l'état se remplissaient journellement, quoique l'on ne vît plus arriver d'Égypte comme autrefois le tribut annuel et complet de 600,000 ducats, depuis que les begs des Mameluks s'étaient saisis des places de defterdars et dominaient en véritables souverains, état de choses déplorable auquel le nouveau gouverneur du Kaire, Mohammed-Pascha, voulut mettre un terme en se défaisant par l'assassinat de l'orgueilleux Ismail-Beg et de tous ses adhérents (18 novembre 1723). Au reste, dans l'empire les exécutions étaient rares et justes : ainsi un châtiment mérité frappa le chambellan Osman, qui, envoyé avec 100 bourses pour l'achat des bois de construction, s'appliqua cet argent, et pressura les sujets dont les plaintes furent d'autant plus facilement accueillies par le grand vesir que lui-même avait à punir l'ingratitude d'Osman, auquel il avait déjà pardonné une première fois. Damad-Ibrahim, d'après la maxime persane, « traitait ses ennemis avec ménagement, et répandait les faveurs sur ses amis. » Ainsi il conféra à son gendre, le kiajabeg Mohammed, le rang de gouverneur de Rumili, qui jadis, au temps de Suleiman le-Législateur, avait été la plus haute distinction même pour le grand vesir, le tout-puissant Ibrahim ; au fils du médecin Nuh-Ali Beg, qui étant chambellan avait été nommé par le précédent grand vesir woiwode de Sila et trois ans auparavant woiwode des Turkmans, il donna le gouvernement d'Adana, lui confirmant en même temps la woiwodie des Turkmans, faveur dont nul n'était plus digne au reste qu'Ali-Hekkimsade (fils du docteur), qui plus tard devint trois fois grand vesir.

Dans le cours des trois dernières années, la capitale avait été menacée par dix ou douze incendies ; la mort avait frappé un certain nombre de personnages puissants, parmi lesquels le précédent mufti, Mirza-Mustafa-Efendi, quelques vesirs gouverneurs, quatre écrivains distingués, Ebubekr-Efendi de Schirwan, investi des fonctions de secrétaire des janitschares au siége de Vienne, puis revêtu quatre fois de la dignité de reis-efendi et en dernier lieu second defterdar, signalé par les grâces de son style et célèbre à cause d'un commentaire sur le premier volume de l'histoire de Perse par Waszaf ; le prédicateur d'Aja-Sofia, le scheich Suleiman, auteur de plusieurs commentaires et gloses sur des ouvrages de jurisprudence, le juge de la Mecque, le poëte Kiami, qui a laissé un diwan et une compilation très-appréciée de livres sur le droit ; enfin le juge du Kaire, Osmansade-Efendi, auquel on doit plusieurs commentaires et traductions estimés et la Biographie abrégée des sultans et des grands vesirs, qui nous a guidés jusqu'à la fin du grand vésirat de Rami. Parmi les vesirs on peut citer le gouverneur de Bagdad, pour son mérite personnel et à cause de son mariage avec Aische, fille de Mustafa, favori de Mohammed IV. Entré soixante-dix ans auparavant dans le sérail impérial, au commencement du règne de Mohammed, sous Mustafa II, il avait été investi des fonctions de grand chambellan ; puis il était de

venu beglerbeg de Rumili, et, au retour de l'expédition de Zenta, il avait obtenu les trois queues de cheval comme gouverneur de Karamanie. Au moment de sa mort il occupait ce gouvernement depuis vingt-un ans, et, six années auparavant, il avait déposé les restes de son épouse sous l'un des plus fameux mausolées de Bagdad, sous le monument funéraire de Sobeide, la femme des vrais croyants, épouse d'Harun-Raschid.

Depuis long-temps, comme on l'a vu par cette histoire, les Usbegs avaient entretenu des rapports continus avec la diplomatie ottomane; à l'époque des guerres contre la Perse, ces relations avaient été de la plus haute importance, car les Usbegs voisins des Persans, co-religionnaires des ottomans, étaient les ennemis naturels des premiers, se trouvaient rattachés par les liens les plus étroits avec les sujets de la Porte, et s'ils prêtèrent rarement leur secours au Croissant, du moins on pouvait l'espérer toujours. Dans les quatre-vingts années de paix avec l'empire des Ssofis, les ambassades très-fréquentes des Usbegs étaient descendues à d'humbles sollicitations; tous les deux ans régulièrement, cinq à six Usbegs se présentaient avec des lettres de créance afin d'être défrayés et d'entreprendre commodément et sans dépense le pèlerinage de la Mecque; mais maintenant on vit paraître deux envoyés d'Ebulfeis-Mohammed-Behadir-Chan, roi de Buchara, padischah des Usbegs, et un troisième de la part du chan de Balch. Les deux premiers obtinrent audience et on leur assigna des frais de voyage; mais pareille faveur ne fut pas accordée au troisième, attendu que les priviléges d'ambassadeurs n'appartiennent qu'aux représentants de princes indépendants, et que le chan de Balch n'était qu'un vassal du souverain des Usbegs. Alors revinrent deux diplomates ottomans fort distingués, Mohammed-Jigirmisekis (l'un des vingt-huit), de sa mission près du régent de France, et Mohammed-Durri, de son ambassade de Téheran; tous deux firent des rapports très-étendus non moins intéressants pour le lecteur chrétien que pour les Turcs, à cause des renseignements précieux qu'ils contiennent sur le gouvernement et la cour de Perse, et sur les idées que se faisaient les Orientaux de la civilisation européenne; chacun de ces rapports occupe dix feuilles in-folio dans l'histoire de l'empire, et tous deux ont été traduits du turc en français (1). De son côté, le schah de Perse envoya au sultan Murtesa-Kuli-Chan, qui fit son entrée solennelle dans Constantinople le 24 décembre 1721; il fut logé dans l'enceinte de la ville. A l'audience du grand vesir, l'ambassadeur et le ministre ottoman entrèrent dans la salle en même temps par deux portes opposées; le grand vesir reçut debout le salut du Persan et la lettre du schah, que le reis-efendi plaça sur un coussin. Quand le grand vesir se fut assis, ayant à ses côtés le kiaja et le reis-efendi, et que les tschauschs poussèrent l'acclamation « Que l'assistance de Dieu plane sur toi, » en s'adressant au grand vesir, l'ambassadeur perdit contenance; c'était pourtant un homme d'un esprit cultivé, formé au beau langage. Le grand vesir lui ayant demandé comment il se trouvait de son voyage, il répondit : « Votre bonté m'a placé à Constantinople dan lit de roses d'Abraham, » faisant ainsi une allusion délicate et flatteuse au nom du grand vesir (Ibrahim) et à la légende connue sur Abraham jeté dans un four ardent, qui se changea pour lui en un lit de roses. Ces délicatesses d'esprit pouvaient être appréciées, car dans la salle se trouvaient les poètes et les savants les plus distingués de Constantinople, le poète Wehbi, l'historien Raschid, l'incomparable calligraphe Welieddin et le dernier ambassadeur en Perse, Durri-Efendi. Quand ensuite le grand vesir parla d'Iszfahan et de Constantinople, et de la traversée de Skutari, l'ambassadeur répondit par un vers improvisé aussi ingénieusement choisi que le quatrain de Melhemi, cité jadis par l'envoyé indien Mohammed, en l'honneur de Constantinople et du Bosphore.

---

(1) Le premier a paru à la fin du 18e siècle, le second au commencement du 19e sous ce titre : Relation de Durri Efendi, ambassadeur de la Porte ottomane auprès du roi de Perse, traduite du turc et suivie de l'extrait des voyages de Petit Delacroix, rédigés par lui-même ; Paris, 1810.

L'ambassadeur persan aurait voulu, à l'audience du sultan, offrir directement une caisse scellée, renfermant des présents dont il ne connaissait ni le nombre ni le genre, mais on lui signifia que les choses ne pouvaient se passer ainsi, que la caisse devait être d'abord confiée au maître de cette partie des cérémonies, qui, après avoir dressé la liste des présents, les dépose eux-mêmes au pied du trône. Le grand vesir donna ensuite à Kuli-Chan une fête dans le palais des Eaux douces, dont la construction à peine achevée n'émerveilla pas moins l'ambassadeur que celle des casernes et de la grande citerne des Canonniers, à Tophane. Pour inspirer à Kuli-Chan une haute idée de la poésie turque et lui prouver qu'elle ne cédait en rien à celle de la Perse, déjà on lui avait adressé des ghasides composées depuis son arrivée sur le territoire ottoman ; maintenant on lui présenta des produits des trois arts dans lesquels les Turcs disputaient la palme aux Persans, de la poésie, de la musique et de la calligraphie : il dut reconnaître que les musiciens et les calligraphes de Rum ne le cédaient en rien à ceux d'Iran, et que le fameux calligraphe Welieddin était l'Ahmad de Rum. La fête, à laquelle assistèrent le mufti, le kapudan-pascha, le nouvel émirol-hadsch, le reis-efendi, le defterdar, les grands juges, les seigneurs de la cour et les ulémas, se termina par des jeux de lutteurs, des combats de lions et de dogues, et un repas somptueux dans lequel tous les convives furent revêtus de pelisses d'honneur. Une seconde fête fut donnée à Kuli-Chan par le grand vesir dans le palais de Beschiktasch, une troisième par le kapudan-pascha dans l'arsenal. A Beschiktasch, tandis qu'il était tout occupé de son hôte, le grand vesir reçut une lettre du sultan, qui, après des informations sur la santé de son favori, qui souffrait des suites d'un refroidissement, lui offrait une de ses pelisses de renard noir et l'invitait à s'en revêtir pour se préserver du froid ; Damad-Ibrahim ordonna au reis-efendi de rédiger de suite la réponse dans laquelle il élevait vers son souverain l'humble hommage de sa reconnaissance. Dans la lettre autographe du sultan, dont l'ambassadeur sollicita une copie, se trouvait la phrase suivante : « La mer de nos désirs pousse de hautes vagues vers toi, et le charme de tes doux entretiens a pénétré mon esprit. » Dans l'arsenal, Murteza Kuli-Chan admira le nouveau bâtiment à trois ponts et les canons dont il était armé, qui lançaient des boulets de trois quintaux ; on lui persuada qu'à une décharge de l'une de ces pièces, le plus grand vaisseau de ligne, fût-il de fer, éclaterait aussitôt en morceaux. « C'est prodigieux ! dit l'ambassadeur, comment pourrai-je donner une idée exacte de ces canons en Perse ? — Le mieux, dit le poète Wehbi avec une douce ironie, serait de vous introduire dans l'intérieur et de le bien examiner. » Kuli-Chan prit la plaisanterie au sérieux, et s'aperçut seulement aux éclats de rire des assistants du sens des paroles de Wehbi, qui voulait dire que l'ambassadeur n'avait qu'à se faire lancer du canon à Isfahan pour donner plus rapidement les nouvelles les plus exactes ; il devint rouge de colère du rôle si ridicule qu'on lui avait fait jouer. Quand il fut question de congédier l'ambassadeur persan, le grand vesir ordonna d'apporter le plus grand soin à la rédaction et à l'écriture des lettres de recréance, afin de donner à la cour de Perse une haute idée du style et de l'art des employés de la diplomatie turque ; trois fameux calligraphes, distingués chacun dans un genre particulier, réunirent les efforts de leurs talents divers : Firdewesi Husein-Efendi, président de la chancellerie du contrôle de la cavalerie, traça le corps de la pièce dans la grande écriture en usage pour les diplômes, appelée *dschelli* ; Mohammed, efendi de Brusa, transcrivit en *rikaa*, genre adopté pour les suppliques, les versets arabes et les passages de la tradition ; enfin le grand juge Welieddin fut chargé de copier les vers persans dans les plus beaux caractères de *taalik*, ou écriture persanne renversée, dont les lettres sont inclinées de gauche à droite, dans le sens contraire à la direction des lignes (1). Ces caractères étaient reproduits avec de l'encre noire, blanche, rouge, verte, bleue

(1) Dans ces directions opposées et pourtant harmoniques, les peuples de l'Orient voient un symbole de la double évolution de la terre autour du soleil et sur son axe.

et jaune, ornés de fleurs d'or; le sac dans lequel fut renfermée la lettre, longue de plusieurs aunes, était en étoffe d'or, parsemée d'étoiles et brodée de fleurs de diverses couleurs; il était fermé par un cachet de cire imprégnée de musc, portant le chiffre du sultan et recouvert d'une capsule en or. A son audience de congé l'ambassadeur de Perse reçut cette lettre des mains du grand vesir, et le sultan lui fit donner 36 bourses d'argent pour lui et 6 pour son kiaja [3 avril 1722].

L'ambassade de Murtesa-Kuli Chan fut la dernière envoyée par l'infortuné Schah-Husein, le dernier des Ssaffis qui occupa le trône de Perse. Impuissant contre la révolte, qui éclata en même temps à l'orient et à l'occident de l'empire, il se vit arracher le pouvoir suprême. En Géorgie, Wachtang V, prince de Karthli, prétendit assurer son indépendance. Mir Weis, gouverneur de l'Afghanistan, arbora l'étendard de l'insurrection; il tomba sous le poignard d'assassins armés par son neveu, qui ensuite se mettant à la tête de forces considérables marcha sur Isfahan et détrôna le schah [21 octobre]. La politique de la Porte sut profiter de cette révolution et de l'impuissance où était tombée la Perse. Dans les derniers temps, du canton de Schirwan, qui renfermait beaucoup de Sunnites, étaient venues de nombreuses requêtes, où se trouvaient exposées de vives plaintes sur la profanation des mosquées, la destruction des livres, le meurtre des légistes. Les co-religionnaires des ottomans suppliaient la Porte de délivrer leur pays de la tyrannie des Schiites, attaquaient l'hérésie des Persans, et demandaient qu'on leur donnât Daud pour les gouverner. En conséquence la Porte nomma ce candidat chan et gouverneur de Schirwan, et le miralem Derwisch Mohammed-Aga fut envoyé en ce pays avec le diplôme impérial pour l'investir comme le chan de Krimée, par la bannière et le tambour, la masse et l'épée. En même temps le chambellan Nischli-Mohammed partit avec une lettre du grand vesir pour le czar, auquel il devait donner avis verbalement de ces événements. Mais bientôt, comme on apprit que le czar était en pleine marche sur le Daghistan, pour se procurer satisfaction au sujet du pillage exercé par les Usbegs sur des caravanes dans le Chuaresm, et du meurtre des marchands russes, commis à Schamachi par les Lesgis, satisfaction que l'usurpateur de la Perse, Mahmud, n'était ni dans l'intention, ni dans la situation de lui donner (1), ordre fut expédié bien vite au beglerbeg de Karsz, Mustafa-Pascha, de se porter vers Schirwan : car les progrès de la Russie sur la mer Caspienne alarmaient la Porte, qui sentait bien que pour son salut et sa prospérité aucune autre puissance qu'elle-même ne devait s'établir ni sur la mer Caspienne ni sur la mer Noire (2). Les Lesgis menacés par les armées russes avaient imploré la protection de la Porte, et Nischli-Mohammed eut pour instruction de défendre leur cause auprès du czar. Mais on lui montra des lettres des habitants de Derbend et de Baku, qui se recommandaient à l'assistance russe, et Mohammed adressa de Nissa ces pièces à la Porte. Déjà l'année précédente le gouvernement turc s'était plaint au résident russe Neplujeff de ce que, d'après le rapport du chan, la Russie appuyait les begs de la Kabartai contre ce prince, et construisait des forteresses sur le Terek. Le czar avait écrit à ce sujet au sultan, et le comte Golowkin au grand vesir, que les peuplades de la Caspienne avaient recherché la protection du czar comme celle du sultan, que néanmoins la Russie ne s'était aucunement immiscée dans leurs affaires; que dans la Kabartai nulle forteresse n'avait été élevée; que le commandant d'Astrakhan s'était borné à mettre les villes russes du Terek à l'abri des irruptions des Kalmuks (3). Afin d'accommoder des différends qui menaçaient d'éclater en hostilités, le résident russe Neplujeff demanda une conférence avec les ministres ottomans sous la médiation de l'ambassadeur français; en conséquence le reis-efendi Mohammed et l'ex-defterdar Mustafa durent s'aboucher avec lui. Le résident prétendait que la domination de la Russie sur la mer Caspienne entraînait pour

(1) Hanway, l. II, p. 186 et 187; et d'après lui Malcolm.

(2) Tschelebisade, fol, 15.

(3) La lettre du czar dd°. Moscoviae, anno 1722, et celle de Golowkin en extrait, se trouvent dans la StR.

elle la possession du littoral (1); puis il demanda au préalable la suspension de tous mouvements de troupes turques vers la Perse; et les plénipotentiaires ottomans ayant déclaré que, l'empire des Perses se brisant, l'intention de la Porte était de ressaisir l'Aserbeidschan, le Daghistan, le Gurdschistan, le Schirwan, ses domaines héréditaires, et de ne point se laisser arrêter dans ses progrès, le résident annonça qu'il n'avait aucun pouvoir pour traiter cette question et qu'il lui fallait demander de nouvelles instructions. En attendant la réponse de sa cour, l'on convint de part et d'autre de suspendre la marche des troupes durant trois mois. Mais comme le czar avait déjà occupé Terki, Derbend, Baku, qu'il menaçait maintenant Gilan et Astrabad (16 août 1723), à la suite d'un conseil auquel assista le mufti, des ordres furent expédiés au gouverneur d'Erserum, Ibrahim-Pascha, ainsi qu'au gouverneur de Trébizonde, pour qu'ils se portassent rapidement le premier vers Tiflis, le second sur Baku, et se hâtassent d'accommoder les différends survenus entre le nouveau chan de Schirwan et les magnats du pays (2). La guerre fut déclarée sur trois fetwas du mufti Abdullah, qui sont de vrais modèles en fait de droit public des orthodoxes à l'égard des hérétiques : « Si avec la permission de l'hérétique qui s'intitule Schah, quelques hérétiques se battaient avec des moslims, la paix est-elle par là rompue avec l'imam des moslims, le sultan des sultans? — Réponse : Oui, d'autant plus que c'est un devoir religieux d'exterminer ces maudits, et que toute paix avec eux doit être considérée simplement comme une trêve que les orthodoxes doivent rompre aussitôt qu'ils ont recouvré des forces. — Le pays des hérétiques soumis aux descendants du schah Ismaïl, qui outragent les trois premiers chalifes en les appelant apostats, et Aisché la chaste, en la traitant de femme impudique, interprètent les versets du koran selon leur opinion déréglée, permettent de tuer les sunnites et de coucher avec leurs femmes, enlevées de force; ce pays des hérétiques doit-il être considéré comme un pays ennemi? — C'est un pays ennemi, et tous les habitants doivent être traités en apostats. — Quelle conduite faut-il donc tenir avec les hérétiques (les Persans) et les habitants originairement infidèles de ce pays (les Georgiens, les Arméniens)? — Quant aux hérétiques (les Schiites), il faut exterminer les hommes, réduire les femmes et les enfants en esclavage, se saisir de leurs biens. Les femmes et les jeunes garçons doivent être poussés à l'Islam par d'autres moyens que le glaive; mais il n'est pas permis de cohabiter avec les femmes avant de leur avoir fait embrasser la vraie foi. Quant aux infidèles d'origine (les chrétiens), les femmes et leurs jeunes garçons seront réduits en esclavage, leurs biens seront la proie des vainqueurs, l'on ne pourra employer la force pour imposer l'Islam aux jeunes garçons et aux femmes; toutefois il sera permis de cohabiter avec ces femmes, encore bien qu'elles ne soient pas devenues musulmanes. »

Tandis que l'armée russe traversait le Caucase et filait le long de la mer Caspienne, les troupes ottomanes se mettaient peu à peu en possession de la Géorgie. La Mingrélie, Imirette et Guriel avec leurs princes, obéissaient déjà depuis plus d'un siècle aux ottomans. Au midi de ces provinces les contrées de Kacheti, Somcheti et Karthli avec Tiflis, capitale de tout le Gurdschistan (ou de la Géorgie), et les deux familles princières d'Alexandre et de Luaszarb se rattachaient à la domination persanne (1). Dans le pays de Karthli régnait le fils de Lewan, Wachtang V, législateur de Grusie (2), que le dernier schah Husein, après une détention de trois ans en Perse, avait installé en qualité de prince. Tahmasip, fils de Husein, le remplaça par le fils d'Heraklius, Constantin III, qui après avoir abjuré le christianisme avait reçu chez les musulmans le nom de Mohammed-Kuli-Chan. Wachtang avait sollicité des secours auprès du serasker Silih-

(1) Rapport du Baile Emmo, du 6 août, 1723.
(2) Tschelebisade, fol. 15 et 16.

(1) Les tables généalogiques de ces princes se trouvent dans Peyssonel, Essais des troubles actuels de Perse et de Géorgie.
(2) Voyage de Klaproth dans le Caucase, t. II, p. 211.

dar Ibrahim Pascha, et le chambellan Derwisch-Mohammed, le même qui avait installé le nouveau chan de Schirwan, lui apporta une lettre qui lui promettait une prochaine assistance. Battu d'abord par Wachtang, Mohammed-Kuli-Chan revint ensuite soutenu par les Lesgis et les tribus de Dschar et de Telah, et s'empara de Tiflis. Wachtang implora l'assistance des Turcs. Le serasker partit de Karsz, et au village de Poka dans le sandschak d'Achalkelek, reçut l'hommage de Jese, frère, puis de Schehnuwas, fils de Wachtang. Ce dernier envoya bien vite son autre frère Gaschtap vers Gori, pour l'occuper avant l'arrivée des troupes de Mohammed-Kuli-Chan, et cette place tomba ainsi au pouvoir des ottomans. Wachtang, averti que le chambellan Mohammed-Derwisch négociait avec Mohammed-Kuli-Chan pour l'occupation de Tiflis, s'adressa d'abord à la Russie ; mais bientôt, repentant de cette démarche, il se rattacha de nouveau au serasker et lui livra les clés de Tiflis, dont la prise de possession fut célébrée à Constantinople par des illuminations (10 juillet 1723). Le serasker Ibrahim, au lieu de prêter l'oreille aux offres de Mohammed-Kuli-Chan, qui proposait de lui remettre sans tirer l'épée Gendsche et Eriwan, comme il avait déjà voulu le faire pour Tiflis, se laissa corrompre par Wachtang, conféra au fils de ce prince, Schehnuwas, qui en se fesant musulman avait pris le nom d'Ibrahim, la ville de Tiflis, le lendemain de l'occupation, à titre de gouvernement héréditaire (odschaklik), moyennant un tribut annuel de 40,000 piastres, expulsa aussitôt quelques centaines de marchands persans hostiles à la domination ottomane, traita ensuite avec indignité le gouverneur institué par lui, contraignit Mohammed-Kuli-Chan à s'enfuir vers Kacheti, perdit un mois à Tiflis, et par sa cupidité aliéna des ottomans tous les esprits dans les cantons voisins. Toutes ces fautes le firent déposer, et le gouverneur de Karsz, Mustafa-Pascha fut nommé serasker en recevant pour instruction de marcher sur Baku (septembre 1723). Cette mutation s'était opérée encore avant la première conférence entre les ministres turcs et le résident russe à Constantinople. Sur ces entrefaites Baku était tombé entre les mains du czar, et cette perte ayant été attribuée à Mustafa-Pascha, le diplôme de serasker fut adressé au gouverneur de Rakka, Aarifi-Ahmed-Pascha. Cependant le gouverneur d'Erserum, l'ex-serasker Ibrahim, le gouverneur de Karsz, Mustafa, et celui de Tschildir, Ishak-Pascha, s'étaient avancés sur Gendsche, et avaient établi leur camp devant la ville sur la colline du sultan Sélim. On allait livrer l'assaut quand un cri retentit : Mohammed-Kuli-Chan a surpris le camp ; aussitôt tous les assiégeants s'enfuirent abandonnant leur artillerie. Le lendemain il fallut de grands efforts pour reprendre les canons. Dix-sept jours furent perdus en négociations avec les Arméniens et les habitants de la ville. A la nouvelle que le nouveau serasker avait donné à Mohammed-Kuli-Chan l'investiture de Gendsche, Ibrahim se retira entraînant avec lui trois mille Arméniens à Tiflis (1). Les habitants de Somcheti se soumirent en sujets tributaires, demandant seulement qu'on leur nommât un gouverneur. On leur donna pour sandschakbeg héréditaire le neveu de Wachtang, le fils de Jese, nommé Abdullah depuis qu'il avait embrassé l'Islam.

Tahmasip, qui, depuis que Mahmud s'était saisi d'Iszfahan et du trône, se tenait à Kaswin comme héritier légitime du pouvoir suprême, venait de conclure avec le czar Pierre un traité en vertu duquel, pour obtenir la protection des Russes, il leur cédait Derbend, Baku avec les cantons du littoral de la mer Caspienne, de Gilan, Masenderan et Astrabad ; quoique le czar lui eût promis une armée contre l'usurpateur, il envoya le chan Berchordar en ambassade à Constantinople. La Porte blessée par les progrès de la diplomatie russe, était résolue à ne reconnaître Tahmasip en qualité de schah que dans le cas où ce prince lui abandonnerait une partie de ses états. L'ambassadeur Berchordar fut retenu à Erserum, et un second envoyé, Murtesa-Kuli-Beg, avec une lettre d'Abdulkerim, Itimadeddewlet, ou premier ministre de Tamahsip, était venu implorer des secours ; il lui fut répondu sans déguisement que, puisque Derbend et Baku étaient tombés entre les mains du czar, Iszfahan dans celles de Mahmud, Kandahar au pouvoir de Mir-Kesim, la Porte avait nommé des seraskers de trois côtés pour

occuper les provinces frontières de Tebris et d'Eriwan, avant qu'elles fussent saisies par l'ennemi ; que si le prince Tahmasip voulait céder de plein gré ces contrées à la Sublime Porte, il serait relevé au rang des souverains, honoré au-dessus de toutes ses espérances et avec l'aide de Dieu, remis en possession du reste de l'Iran (1) [octobre 1723].

Cependant le gouverneur de Bagdad, Hasan, à la tête des troupes de Schehrsor et des Kurdes, soumis à la domination ottomane, avait marché sur Kermanschahan, occupé la ville, et le lendemain le district de Schehrsor, détaché une division contre le Sipehsalar de Schah-Tahmasip, le chan Alimerdan posté à Chawa et Aleschter. Les ottomans en vinrent aux mains dans les montagnes avec les tribus de Delfan et de Silesile, qui perdirent quatre mille hommes. Alimerdan, qui avait quitté Aleschter et s'était fortifié dans le défilé de Schebgian, fut poursuivi par les Turcs (2). Le chan d'Ardelan, Abbas-Kuli-Chan, qui depuis dix ans entretenait les meilleurs rapports avec le gouverneur de Bagdad, dont les forces préservaient Ardelan des irruptions des tribus Kurdes, de Belbas et de Baban, fit d'abord mine de vouloir se défendre avec la tribu de Mamui dans Sine ; mais quand le pascha fut en possession de cette ville, le chan lui rendit hommage. Cet exemple fut suivi par le beg du sandschak de Dschowanrud dans l'Ardelan, avec la tribu des Deredschafis [10 novembre], qui étaient sunnites, et par le beg du sandschak d'Hersin, dépendant d'Hamadan, ainsi que par les tribus du Loristan, au milieu desquelles Alimerdan avait sa résidence à Churremabad. Quand l'armée ottomane fut parvenue à Aleschter, ce dernier fit aussi sa soumission au serasker (3). Sur la proposition d'Abdullah nommé serasker contre Tebris, les territoires de Selmas, Kerdkasan, Karabagh et Ensel, dont les habitants s'étaient soumis spontanément, furent attribués comme sandschak héréditaire moyennant 4,000 piastres payables annuellement sous le titre de capitation, au beg kurde Chatem-Chan, déjà possesseur héréditaire du sandschak de Ssomai. Le chan persan de Meragha fut confirmé dans la jouissance de ce gouvernement et élevé au rang de beglerbeg de Karamanie. Les opérations ne s'accomplirent pas aussi facilement pour la conquête de Choi, entreprise par Abdullah Koeprili, nommé serasker contre Tebris. Le chan Schehbas qui commandait dans cette place, irrité contre deux Kurdes de la tribu de Hakari, venus successivement pour lui apporter des sommations, fit couper les oreilles au premier, et abattre la tête au second (1). Le vingtième jour du siége, les assaillants enlevèrent la ville après un furieux assaut, dans lequel périrent plus de quatre mille Persans ; mais ce ne fut qu'au bout de cinquante-quatre jours qu'ils emportèrent le château ; et alors ils immolèrent Schehbas-Chan et Mirsa-Schelal, avec trois mille Persans [12 mai 1724]. La ville fut occupée par des troupes régulières, auxquelles on adjoignit les Kurdes des tribus de Hakari et de Mahmudi ; et après la chute de Choi, Dschewres se rendit volontairement.

Sur la côte de la mer Noire, les Abases avaient imploré la protection de la Porte contre les Lases qui les harcelaient sans cesse : Rustem-Chan reçut ordre de marcher comme beg contre les agresseurs. La possession du port de Ketschiler-Iskelesi fut accordée à Arslan-Pascha ; les fils de ces deux begs subirent l'opération de la circoncision à Constantinople, et une escadre de six galères et une caravelle appareilla pour la côte septentrionale du Pont-Euxin [15 janvier].

A Constantinople, sur la fin de l'année précédente, un grand conseil avait été tenu à la Porte : il s'agissait de savoir si la guerre devait être déclarée à la Russie ; et quoique la majorité des voix se prononçât pour l'affirmative, l'on écouta pourtant les représentations pacifiques du marquis de Bonnac, et sa médiation fit reprendre la négociation rompue quatre mois et demi auparavant après deux conférences. Le 27 décembre, les plénipotentiaires ottomans s'abouchèrent

(1) Tschelebisade, fol. 19.
(2) Le même, fol. 20.
(3) Le même, fol. 22.

(1) Tschelebisade, fol. 31.

avec le résident russe en présence de l'ambassadeur français; le 3 janvier, le résident déclara que la Russie reconnaissait Tahmasip comme vrai schah et légitime successeur de son père Husein, et que les troupes de la Porte ne devaient pas franchir le Kur. Les ministres turcs ne voulant pas admettre de pareilles prémisses, le résident demanda pourquoi ils avaient reconnu comme roi légitime de Suède Charles XII complétement battu par le czar Pierre, pourquoi, dans les premiers temps de l'empire ottoman, le fils de Bajesid avait été reconnu sultan, quoique le père eût été détrôné par Timur? La Russie voulait se poser en arbitre entre la Perse et la Turquie; les ottomans ne pouvaient adhérer à de si hautes prétentions, et l'ambassadeur français lui-même déclara que de telles bases de négociations n'étaient pas admissibles. Le 7 janvier, Bonnac représenta aux Turcs qu'ils ne pouvaient espérer de succès que des moyens de conciliation, pour faire sortir de Schirwan le czar, dont l'humeur violente s'irritait contre les menaces; ils demandèrent à y réfléchir. Le 10, ils tentèrent vainement d'amener le résident russe à tenir un autre langage; Neplujeff insista sur quatre points: l'éloignement des forces ottomanes de la mer Caspienne, la délimitation des nouvelles possessions russes sur la mer Caspienne, touchant aux provinces turques, la suspension de tous progrès ultérieurs des deux puissances contractantes en Perse, l'engagement de comprendre le schah Tahmasip dans le traité à intervenir. Dans la conférence suivante, les plénipotentiaires ottomans annoncèrent que dans le grand diwan il avait été résolu de suspendre la déclaration de guerre au czar, que la Porte ne pouvait se laisser arrêter par l'alliance entre la Russie et la Perse, dans la poursuite de ses justes droits sur les provinces arrachées jadis à sa domination; que pourtant l'on voulait rester en paix avec la Russie, et que le résident pouvait s'expliquer avec plus de précision [29 mars 1724]. En réalité, malgré l'expédition d'une escadre vers Aszow, pour soutenir l'augmentation des ouvrages autour de cette place, la Porte ne voulait pas sérieusement la guerre contre la Russie; son intention était seulement d'amener le czar à la laisser en possession des provinces qu'elle venait de conquérir; quand arrivèrent les lettres du czar contenant adhésion à l'occupation des places et des contrées soumises par les armes ottomanes, le grand vesir en fit lecture au milieu d'un conseil tenu dans son palais, et ensuite on répéta encore le fetwa qui sanctifiait la guerre contre la Perse [16 avril]. A cette occasion l'ancien juge du camp impérial, ayant osé remarquer que ceux qui se tournent vers la Kibla ne peuvent être traités de mécréants, fut exilé à Lemnos. Il y eut encore trois réunions dans lesquelles les deux partis s'entendirent sur le partage en commun de l'héritage du schah Tahmasip; des débats ne s'élevèrent qu'au sujet des limites respectives: le résident ayant demandé que la Porte n'envoyât pas de troupes vers le Schirwan, le grand vesir lui prouva qu'il était nécessaire que le sultan pût faire passer des forces de ce côté, non-seulement pour maintenir la suzeraineté sur le chan de ce pays, comme on faisait à l'égard de celui de Krimée, mais encore afin de tenir en respect les tribus des grands et des petits-Osmaïs, le surchai Ali-Sultan et d'autres princes tscherkesses [1]. Enfin, le 24 juin, fut conclu le traité de partage du nord-ouest de la Perse entre la Russie et la Porte; il contenait six articles, et l'on y ajouta une clause. Le czar devint maître du Daghistan et d'une partie du Schirwan, jusqu'au confluent de l'Araxe et du Kur; de là une ligne droite était tirée par Ardebil et Hamadan sur Kermanschahan, pour marquer les limites des empires turc et persan, de telle sorte que la portion du Schirwan, de Gendsche, Eriwan, Moghan, Karabagh, de l'Aserbeidschan et de l'Irak persan en deçà de cette ligne, appartiendrait désormais aux Ottomans, et les cantons situés de l'autre côté resteraient au schah Tahmasip; tout ce qui était au nord, au-dessus de l'embouchure du Kur, deviendrait la possession du czar. Cette délimitation, qui coupait en deux toutes les provinces et n'était formée ni par des rivières ni par des montagnes, n'était pas plus naturelle que le traité de partage n'était légitime; en se saisissant des dépouil-

---

1. Tschelebizadé, fol. 14.

ies du schah, son allié, la Russie semblait préluder à la grande iniquité consommée plus tard sur la Pologne (1).

(1) Le traité de partage du 22 juin 1724, se trouve dans Tschelebizade (fol. 55-57), et aussi en français, dans Schoell, Histoire abrégée des traités de paix, t. xiv, p. 102-111, avec la date du 9 schewwal : le 9 schewwal correspond au 14 juin et non pas au 24, comme l'a indiqué Schoell, t. xiv, p. 401, et t. xv, p. 55.

LIVRE LXV.

RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC DES PUISSANCES D'EUROPE ET D'ASIE. — PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES — CONQUÊTE D'HAMADAN ET D'ÉRIWAN, TÉBRIS, ARDEBIL, LORI, DU LORISTAN, DE KARATAGH, MERAGHA, URMIA ET MOGHAN. — MAHMUD L'AFGHAN DANS LA GROTTE DE LA PÉNITENCE; LA PAIX EST FAITE AVEC SON SUCCESSEUR ESCHREF. — DÉLIMITATION AVEC LA RUSSIE. — SITUATION RESPECTIVE DES ENVOYÉS EUROPÉENS A CONSTANTINOPLE. — TSCHERKES-MOHAMMED-BEG EN ÉGYPTE. — TROUBLES EN KRIMÉE ET SUR LE KUBAN. — RÉVOLTE DES TRIBUS PERSANES DE SCHAHSEWEN ET DE SCHIKAKI. — INSTITUTION DU GRAND VESIR IBRAHIM. — CONSTRUCTIONS, FÊTES, BIBLIOTHÈQUES, IMPRIMERIE, SAVANTS. — BONNEVAL, LE RÉSIDENT TALMAN. — DÉBATS SUR LES FRONTIÈRES AVEC LA RUSSIE. — AMBASSADEUR D'ESCHREF. — MORT DE PERSONNAGES ILLUSTRES. — ENVOYÉ DE SCHAH-TAHMASIP A CONSTANTINOPLE. — DÉCLARATION DE GUERRE CONTRE LA PERSE. — LE SULTAN AHMED EST DÉTRÔNÉ. — COUP D'OEIL JETÉ SUR SON RÈGNE.

La Russie était déjà en possession des cantons le long de la mer Caspienne, qui lui avaient été attribués par le traité de partage; quant à la Porte, il lui fallait conquérir presque toute sa portion en deçà de la ligne de séparation, depuis le confluent du Kur et de l'Araxe jusqu'à Hamadan et Kermanschahan. Avant de suivre les armées ottomanes dans ces expéditions, qui durèrent trois années, nous allons nous arrêter un peu à considérer la situation de la diplomatie. Outre les deux puissances liguées pour le démembrement de la Perse au nord-ouest, il est encore un autre état qui doit porter la responsabilité de cet attentat contre le droit des nations : c'est la France, qui accommoda les prétentions opposées des co-partageants et obtint en récompense de la Porte quelques avantages insignifiants. Le traité conclu le 24 juin fut signé le 8 juillet par l'ambassadeur français, qui avait refusé d'y souscrire d'abord jusqu'à ce qu'on lui eût accordé des indemnités pour deux bâtiments de sa nation, capturés par des corsaires, et qu'en reconnaissance de sa médiation, on eût concédé une chapelle pour le consulat français à Chios, et une autre pour celui de Candie (1). Trois mois après, le marquis de Bonnac fut remplacé par M. d'Andrezel, qui eut son audience le 25 octobre 1724, et dont l'historiographe de l'empire loue l'expérience, la fermeté dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Mohammed-Efendi, auquel avait été soumis durant son séjour à Paris, un plan pour le renouvellement des capitulations, avait de son côté présenté le projet d'une alliance offensive et défensive entre la France, la Porte et l'Espagne; ce projet, le grand vesir le remit sous les yeux de M. de Bonnac au moment du départ de cet ambassadeur (2). Le général comte Romanzoff arriva comme envoyé extraordinaire de Russie, le 7 janvier 1725, avec la ratification du traité de partage; introduit à l'audience du sultan par un simple chambellan et revêtu seulement d'un kaftan au lieu d'une pelisse de zibeline, il fut admis néanmoins à la table officielle avec le résident Neplujeff, circonstance qui fut notée par

(1) Rapport de Dirling, dans la Sir J. Malcolm, Hist. de Perse.

(2) Rapport de Dirling.

le résident impérial Dirling comme un fait entièrement nouveau et qui devait servir de précédent pour l'avenir. Le représentant de l'empereur à Constantinople s'attachait surtout à suivre les mouvements de Rakoczy, relégué à Rodosto, et de ses partisans; il était informé principalement par l'interprète Mustafa, renégat bavarois, et par le jésuite Kasod, confesseur du prince exilé. Avec Rakoczy se trouvaient Ladislas Esterhazy, David Kisfaludy, André Torok. François Horvath, qui déjà, au temps de Tarkeli, avait pris part aux insurrections, était mort ainsi que Bercseny. Outre les insurgés hongrois il y avait encore dans les états de la Porte un redoutable rebelle russe, Orlik, ancien secrétaire de Mazeppa, qui s'était enfui avec lui en Turquie, et, après la mort de ce prince abattu, s'était déclaré hetman des Cosaques révoltés contre la Russie, et avait été recommandé aux paschas de Chocim et de Bender. Repoussé après la fin des hostilités avec la Russie, il s'était retiré par la Pologne en Suède, où il resta jusqu'à ce qu'il s'en vit chassé encore par la conclusion de la paix entre ce pays et le czar. Après une absence de trois années, il était revenu à Chocim, et il demanda à la Porte les moyens de se retirer chez les Tatares; déjà le gouvernement turc avait adressé les ordres nécessaires aux woiwodes de Moldavie et de Valachie, quand le plan fut découvert par les Russes: l'on y renonça parce qu'il était attentatoire à la paix, et Orlik fut banni à Seres puis à Salonik, où il jouit d'un traitement quotidien de quatre piastres. Trois semaines après l'arrivée de Romanzoff à Constantinople, mourut le czar Pierre-le-Grand, et son envoyé, accrédité de nouveau auprès de la Porte en qualité d'ambassadeur extraordinaire, présenta les dépêches par lesquelles Catherine confirmait la paix perpétuelle [7 février 1725]. Au bout de six mois, sa mission extraordinaire étant accomplie, Romanzoff ne fut plus considéré que comme commissaire fondé de pouvoir pour la démarcation des frontières, et son traitement quotidien descendit de 80 piastres à 10. L'ambassadeur anglais remit une lettre du roi de Prusse avec un présent composé d'armes précieuses et d'ambre, en reconnaissance du bon accueil fait trois ans auparavant à son écuyer. L'envoyé hollandais Colyer poursuivit la réclamation d'une indemnité pour les dommages causés à la marine hollandaise par les Barbaresques, et il obtint un chattischérif qui enjoignait à la régence d'Alger de renouveler la paix avec les États-Généraux (1). Le bayle vénitien Giovanni Emmo fut remplacé par Francesco Gritti, et tous deux dirigèrent encore en commun, pendant une année, les affaires de la république.

On avait vu paraître comme ambassadeur de Pologne le staroste de Tupczare, Christophe de Sulmal Popiel; il se plaignit des nouveaux ouvrages ajoutés aux fortifications de Chocim, des irruptions des Tatares, et demanda que le royaume de Pologne pût entretenir un résident à Constantinople. La Porte promit de faire des représentations au chan tatare, qui d'ailleurs, disait-elle, quoique feudataire de l'empire ottoman, était maître de ses actions; quant au séjour continu d'un résident polonais à Constantinople, elle déclara ne vouloir à cet égard aucune innovation. Dans la dernière entrevue, dont l'envoyé se promettait quelque résultat, le grand vesir se contenta de lui demander s'il était vrai que le roi eût l'intention de transformer la Pologne en un état héréditaire, question à laquelle le staroste répondit d'une manière évasive [octobre 1722]. Les envoyés ragusains en apportant 38,000 ducats, tribut arriéré de trois années, en sollicitèrent la diminution, se fondant sur l'amoindrissement des produits de leur douane depuis que les Vénitiens étaient devenus maîtres de Zarine; mais ils ne purent obtenir aucune réduction et furent obligés de payer 30 bourses, à titre d'indemnité pour le retard de Raguse à s'acquitter de ses obligations durant les trois années de guerre. En même temps qu'elle repoussait la demande de la Pologne, relative au séjour continu d'un résident à Constantinople, la Porte insistait vivement auprès de l'Autriche pour l'établissement régulier d'un schah-bender ou chargé d'affaires des marchands turcs à Vienne, et, malgré toute sa répugnance, le cabinet impérial dut se rendre à l'article du traité de

(1) Rapport du bayle Emmo du 23 mars 1722.

Passarowicz, dont les termes étaient bien précis à cet égard. Omer-Aga, revêtu des fonctions de chambellan dans le sérail, partit pour Vienne afin d'y occuper la dignité de consul ou schah-bender ottoman. La cour de Vienne était bien obligée de céder sur ce point, objet des réclamations du gouvernement turc depuis sept années, car elle-même avait besoin des bons offices de ce gouvernement pour les traités qu'elle voulait conclure avec les Barbaresques. Tout récemment les Algériens avaient capturé un bâtiment chargé de café de Moka, appartenant à la compagnie de commerce orientale d'Ostende, et refusé sa restitution ou des indemnités (1). Pour contraindre les états barbaresques à conclure la paix avec l'Autriche, la Porte équipa une forte escadre où figurèrent les deux vaisseaux amiraux, la Patrona et la Riala, avec deux autres grands bâtiments de guerre portant à bord le chambellan Ismail-le-Long, commissaire pour le grand vesir, Suleiman-Aga, commissaire pour le kapudan-pascha, et John Schonamille, esquire, avec l'interprète Nicolas Theyls, chargés de représenter la cour impériale (14 juin 1725). Le chatti-scéhrif était adressé aux deys gouverneurs d'Alger, de Tunis et de Tripoli (2). A Alger, les efforts d'Ismail-Aga restèrent sans résultat ; quand il eut fait lecture de la lettre du sultan au milieu du diwan rassemblé, et qu'il eut revêtu le dey du kaftan d'honneur, on lui répondit en lui exprimant grossièrement la désapprobation sur la paix conclue par la Porte avec l'Autriche ; Ismail essaya des remontrances paternelles, mais il vit bientôt que c'était peine inutile, et il remit à la voile. Il fut plus heureux à Tunis et Tripoli, où la paix avec l'Autriche fut conclue en treize articles sous la médiation du commissaire turc. Les bâtiments et les sujets autrichiens durent être à l'abri de la piraterie et de l'esclavage, et les navires néerlandais, siciliens, napolitains, florentins, ceux de Sienne et de Trieste, furent compris dans le bénéfice de cette disposition (1). Par suite de ces traités, que le cabinet de Vienne se hâta de ratifier, des envoyés de Tunis et de Tripoli se rendirent dans la capitale de l'Autriche, et des consuls impériaux furent installés pour la première fois dans les états barbaresques (2). Cette résistance d'Alger aux ordres de la Porte venait surtout de ce que le gouvernement turc refusait de replacer en Égypte le beg des Mameluks, Tscherkes-Beg, que les pirates avaient pris sous leur protection ; ces misérables sentaient gonfler leur insolence parce que l'Angleterre les excitait secrètement et les soutenait contre la Hollande (3). Dans l'espace de neuf années, des corsaires algériens avaient capturé soixante-dix vaisseaux hollandais, et ils avaient dédaigné l'offre de la Hollande qui s'abaissait jusqu'à promettre 200,000 florins pour acheter la paix. Enfin un chatti-schérif du sultan amena un traité avec les États-Généraux (28 septembre 1726), comme plus tard un ordre venu du suzerain détermina aussi la régence indocile à s'accommoder avec l'Autriche (8 mars 1727). Tunis et Tripoli commençant à murmurer de ne point recevoir de présents de l'empereur comme des autres cours, on leur donna 5,000 florins une fois pour toutes, contrairement à l'avis d'Eugène, qui voulait au contraire que l'on équipât une flotte de quarante vaisseaux de guerre et autant de galères afin de mettre Naples et la Sicile à l'abri des pirateries des Africains.

L'ambassadeur français et le résident impérial s'agitèrent alors très-vivement dans l'intérêt des prêtres et des églises catholiques, et particulièrement des catholiques arméniens, contre lesquels se ralluma la persécution commencée vingt ans auparavant par les patriarches schismatiques, et qui avait paru éteinte depuis ce temps. En Syrie les catholiques avaient irrité contre

(1) Tschelebisade, fol. 78. Relation du voyage des commissaires de S. M. I. embarqués sur l'escadre ottomane commandée par le vice-amiral Abdi, capitaine de Constantinople, pour la commission d'Alger, Tunis et Tripoli, depuis le 6 août 1725. [illegible]

(2) Tschelebisade, fol. 79 et 80.

(1) Tout le traité se trouve dans Tschelebisade, fol. 80 et 81. La convention avec Tunis est du 16 avril 1726 ; celle avec Tripoli, de 1726.

(2) A Tunis, Simon Pellavino ; à Tripoli, Mayer. Le consul impérial en Morée était Clairembault.

(3) Rapport de Dirling, et représentations d'Eugène.

eux les esprits par l'orgueil avec lequel ils traitaient les Grecs, dont ils osèrent livrer une église aux flammes (1). Le clergé grec de Syrie adressa ses réclamations à la Porte par le patriarche, et se plaignit surtout du préjudice que lui causaient les ordres religieux des catholiques, particulièrement les jésuites. Un ferman rendu contre ces derniers interdit aux missionnaires toute tentative de conversion dans l'empire ottoman, et leur défendit, sous peine d'emprisonnement, de quitter les lieux où sont institués les consuls de leur nation. Les Grecs de Chios, que l'ouverture de la chapelle catholique obtenue par l'ambassadeur français avait exaspérés, profitèrent de ce nouveau ferman pour se livrer avec fureur à de nouvelles persécutions contre leurs adversaires. Les Turcs ne pouvant se saisir des jésuites, ni rien arracher aux capucins, jetèrent au cachot quatre dominicains et dix novices auxquels ils demandèrent 30,000 piastres pour en extorquer le tiers. La nouvelle église catholique ouverte cinq ans auparavant sur les instances de l'ambassadeur impérial fut de nouveau fermée (2). Ces haines de sectes entre les catholiques et les Grecs de Chios s'étaient déjà déchaînées soixante ans auparavant quand l'évêque grec avait obtenu l'arrestation des catholiques, et l'année suivante le bannissement des jésuites. Après l'accusation de trahison au profit de Venise lancée par leurs adversaires, les catholiques avaient perdu leur église, et il avait fallu de vives instances du pape Clément XI auprès de Louis XV et de l'empereur Charles VI, et d'actives démarches de l'ambassadeur autrichien auprès de la Porte pour les faire rentrer en possession de ce temple. Au milieu de ces tristes circonstances le résident impérial n'osa élever que faiblement la voix en faveur des trinitaires. Il se contenta de demander pour eux l'autorisation de fonder un simple hôpital religieux. Des orages éclatèrent aussi sur les catholiques de Tine parce que les habitants soulevés avaient massacré le woiwode leur oppresseur (3). Quant aux Arméniens, les persécutions contre eux vinrent de la haine et de l'esprit vindicatif du patriarche qui ne pouvait pardonner à ses compatriotes catholiques de n'avoir pas voulu contribuer au paiement de la somme que lui avait coûtée sa dignité (1). Le gouvernement turc en servant les mauvaises passions du patriarche n'était pas dirigé par des intérêts politiques, qui auraient pu être invoqués si le vaste complot formé par les Arméniens persans au temps de la première persécution s'était trahi alors, ou avait au moins provoqué des soupçons. En ce temps, un parti à la tête duquel était un marchand arménien, Israel Ori, ne se proposait rien moins que de reconstituer un royaume d'Arménie, et d'en placer la couronne sur la tête du prince électoral Jean Guillaume du Palatinat; il poursuivit vainement la réalisation de ce projet pendant sept années (2). Fuyant devant les cruels traitements des Turcs, des prêtres arméniens se réfugièrent à Venise, où ils trouvèrent un asile dans la première année de la dernière guerre entre la Porte et la République. Assurés d'une vie tranquille et paisible dans l'île de Saint-Lazare, ils y fondèrent une école de laquelle sortirent ensuite de savants ouvrages, qui par le moyen de la presse arménienne se sont répandus en Europe et ont éclairé d'une vive lumière la langue et l'histoire de ce peuple.

La campagne de Perse s'était engagée au moment où se rouvraient les conférences entre les ministres ottomans et le résident russe sous la médiation de l'ambassadeur français, et les premières opérations avaient été inaugurées par le siége et la prise d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Après la mort d'Hasan-Pascha, gouverneur de Bagdad, son beau-fils, pascha de Baszra, le remplaça comme serasker ou sipehsalar (selon le titre persan). Les paschas gouverneurs de Baszra, Abdurrahman, de Schehrsor, Kara-Mustafa, de Moszul, Meraasch, Karahiszar,

(1) Rapport de Dirling, 1725.
(2) Le même.
(3) Le même.

(1) Rapport de Dirling.
(2) Sur les négociations politiques de l'électeur Jean Guillaume du Palatinat, pour l'affranchissement des chrétiens d'Arménie du joug des infidèles, de 1698 à 1705, par Joseph de Fink; Munich, 182[illegible]

Kirschehr, Dschesire durent se rallier à lui avec toutes leurs troupes feudataires. Cinq jours après la conclusion du traité de partage, le serasker ouvrit la tranchée devant Hamadan. Les janitschares, les lewends et les kalpakli, nouvelles recrues vêtues de kalpaks et levées par le beau-père du serasker, prirent position depuis la porte de la Conquête jusqu'à celle d'Isfahan; à partir de ce point, où il était impossible de pratiquer la tranchée, furent établies les troupes de Mossul, Ardelan, et les begs du Kurdistan, de sorte que la ville était investie dans toute son étendue de deux lieues et demie. Un mur de vingt aunes fut construit en face du boulevard le plus élevé. Les Persans voulurent déloger les assiégeants de cet ouvrage, mais ils perdirent 11,000 hommes dans cette tentative. Néanmoins ils fondirent sur Feridun-Pascha, qui était établi devant la porte d'Isfahan. Le jeu des mines ouvrit des brèches dans lesquelles se précipitèrent les assiégeants en se protégeant avec un abri en bois. Les Persans s'efforcèrent de mettre le feu à cet abri au moyen de chiffons enflammés et imprégnés de naphte; mais les Turcs surent se préserver en éloignant avec des crochets les matières ignées lancées sur eux. Enfin les murailles s'étant écroulées sur un espace de vingt-cinq aunes, l'assaut fut livré le 1er septembre 1724. Le combat fut acharné surtout à la colline de la Prière; enfin l'ennemi dut céder et la ville fut prise. Dix-sept mille hommes tirés des dernières classes du peuple s'étaient jetés dans les jardins et les maisons de plaisance devant la porte des Échos; dans la nuit même ils furent détruits ou dispersés. Le lendemain le serasker fit son entrée dans la ville. Quatorze jours après, la nouvelle de cette conquête parvint à Constantinople, où l'on illumina pendant trois jours. Maître d'Hamadan, le serasker se dirigea vers Dergesin dont le canton était parcouru par Latif-Mirsa, parent du schah Husein, avec trois mille cinq cents têtes rouges, il l'attaqua, le battit, réduisit à la soumission le gros bourg de Samir, dépendance d'Hamadan, et occupa la ville d'Astane.

D'un autre côté, les ottomans s'étaient avancés de la frontière d'Arran devant Eriwan. Mohammed-Kuli-Chan, fils d'Heraclius, souverain de Kacheti, appelé par les Persans au secours d'Eriwan, avait réuni à Akdschekalaa plus de dix mille Géorgiens; les troupes de Gendsche, les Schemseddinlis et les Lesgis se joignirent à lui pour attaquer la place de Gori. Les habitants arméniens de la ville lui avaient donné des otages pour garantie de leur promesse de se tenir calmes et paisibles et de ne prendre parti ni pour ni contre les ottomans. Mohammed-Kuli-Chan avait installé comme seigneur de la Grusie un prêtre géorgien appelé Constantin, et reçut en son nom l'hommage des chefs des troupes grusiennes. Il était donc de la plus haute importance d'abattre un si redoutable ennemi et de pacifier la Géorgie. Cette tâche fut remplie par Redscheb-Pascha, gouverneur de Tiflis, avec l'aide du commandant de Gori, Jusuf-Pascha, et du beglerbeg de Tschildir, Ishak-Pascha, qui attaquèrent les adversaires des ottomans et les rejetèrent au-delà du Kur. Aarif-Ahmed-Pascha, gouverneur de Diarbekr, qui se trouvait avec la garnison de Tiflis, se porta avec ses troupes sur Eriwan, ayant en outre sous ses ordres les beglerbegs d'Anatoli, Karsz, Siwas, Meraasch, des sandschakbegs de Chudawendkiar, Kara-Hiszar, Tschorum, Aksérai, Bajesid, mille sipahis, vingt-sept mille janitschares et volontaires, deux mille cinq cents canonniers et armuriers, en tout plus de soixante mille hommes. Quatorze grosses pièces de siége et trente-deux fauconneaux avaient été amenés d'Erserum. Après avoir passé l'Arpatschai, le serasker Aarifi-Ahmed envoya une sommation à la place en promettant la liberté des personnes et le respect pour les propriétés si Eriwan se rendait volontairement. Les Arméniens de l'Ararat qui vinrent se soumettre avec leur patriarche furent gracieusement accueillis. Le siége d'Eriwan s'ouvrit en même temps que celui d'Hamadan, tandis que l'on signait à Constantinople le traité de partage [24 juin 1724].

Le 7 juillet les ottomans franchirent la Sengi et attaquèrent les faubourgs de la ville; dans l'espace de deux heures douze mille Persans arrosèrent ce lieu de leur sang, quinze mille femmes et enfants tombèrent au pouvoir des assiégeants, qui rasèrent toutes les maisons jusqu'au pied des fortifications. Le serasker se posta en face de la porte de Constantino-

ple, ayant à sa gauche les beglerbegs d'Anatoli et de Karsz, à sa droite les janitschares. Du côté du midi, où la tranchée ne pouvait s'ouvrir à travers le roc, les sipahis sous les ordres du gouverneur de Karahiszar se placèrent derrière la Sengi. L'on perdit plus de quinze jours en tentatives inutiles pour déterminer le chan qui commandait la place à capituler. Enfin l'on fit jouer la première mine sous le grand bastion en face du pont de pierre. Le serasker s'attendait à un long siége; il savait que trois fois déjà la prise d'Eriwan avait coûté aux ottomans de grands sacrifices. Un chatti-schérif qui recommandait de ne faire aucun pas en arrière tant qu'Eriwan ne serait pas tombé en la puissance du croissant, et la nouvelle de la chute de Nachdschiwan enflammèrent le courage des assiégeants. Il arriva de nouveaux ouvriers, bombardiers, mineurs, artificiers [15 septembre 1724]. Le feu de l'ennemi et les maladies avaient enlevé aux Turcs environ vingt mille hommes. Enfin trois begs de la ville et l'aga des kasibs entrèrent en négociation avec l'aga des janitschares; le délai de vingt jours demandé par les assiégés fut réduit à cinq, à l'expiration desquels fut signée la capitulation; la garnison eut la faculté de se retirer avec ses bagages [28 septembre]; elle mit trois jours à évacuer la place. Soixante-dix-neuf canons furent livrés aux vainqueurs. Les six clés d'argent de la place et un sabre long de sept empans, que le schah Abbas avait suspendu au-dessus d'une porte à la place d'une masse d'armes du sultan Murad IV, furent envoyés à Constantinople où la nouvelle de ce triomphe répandit la plus grande joie. Les tschauschs et les agas du grand vesir allèrent jusqu'à Skutari au-devant des clés et du sabre. Dans un diwan solennel les hauts fonctionnaires de l'état, le kiajabeg et le reis-efendi, le defterdar et l'aga des janitschares furent revêtus de pelisses d'honneur; le maréchal de la cour et le grand chambellan précédèrent les plateaux recouverts d'étoffes d'or sur lesquels étaient posés les clés d'argent et le sabre. Une illumination fit resplendir Constantinople pendant trois jours; un feu d'artifice tiré sur le port représentait la prise d'Eriwan, et un chatti-schérif exalta la gloire des conquérants. Après la chute d'Eriwan se rendirent les villes de Nuhawend et d'Ulukerd. Le gouverneur de Wan, le vesir Kœprili-Abdullah, après avoir laissé les garnisons nécessaires à Tschewres et à Choi, s'étant mis en marche de cette dernière ville vers Tébris [5 août 1724]. A Tesudsch, à dix lieues de Choi, sur les bords du lac d'Urmia, l'avant-garde ottomane en vint aux mains avec les chans persans accourus de Tébris; l'un des chans périt dans l'action, l'autre fut pris. Comme les habitants de Merend s'étaient enfuis, l'ordre fut donné d'occuper cette place au commandant de Bidlis, Mohammed-Aabid-Chan, et le chef des Kurdes, Hakiari, dut contenir les Efschares qui menaçaient d'intercepter les convois. En avant de Tebris était posté le chan de la ville avec dix mille Persans, qui furent repoussés. L'armée ottomane campa au nord de la ville à Dewedschi et Surchab à l'endroit où le sultan Sélim avait autrefois planté ses tentes; les Persans s'étaient fortifiés au mausolée de Ghasan. Le seizième jour du siége [16 septembre], toute la garnison fit une sortie. Quatre jours après, le gouverneur Mustafa et deux autres chans s'avancèrent avec deux mille Persans, soixante-dix pièces d'artillerie légère portées sur des chameaux et deux fauconneaux, à la rencontre d'Ibrahim-Pascha, gouverneur d'Alep, qui venait amener des renforts et des vivres aux ottomans. Les deux troupes en vinrent aux mains près du village d'Ikdeli, à une lieue et demie du camp, et les Turcs eussent été détruits si des secours ne leur eussent été bien vite expédiés du camp. Ils triomphèrent et montrèrent sept cents têtes, soixante-un canons et deux fauconneaux comme trophées de leur victoire. Malgré ce succès l'approche de la mauvaise saison détermina la levée du siége de Tébris. Le 30 septembre, l'armée turque décampa en silence abandonnant ses tentes, franchit en toute hâte la rivière d'Adschi, qui de Tébris se dirige vers le lac d'Urmia. Pour le moment Kœprili se contenta de châtier les habitants révoltés de Schebister, de laisser son fils Abdurrahman en quartiers d'hiver à Tasudsch, et de faire occuper comme poste avancé le village d'Akdise à dix lieues de Tébris.

Le chan de Bidlis, Aabid-Chan, qu'Ab-

dullah Kœprili avait détaché vers Merend, après la levée du siége de Tebris, ne put se maintenir pendant l'hiver, et se retira sur Tasudsch. Au sandschak de Merend se rattache la ville de Sonos assise sur un rocher à pic, protégée en outre par une citadelle que les Persans appellent Dise. Là se rencontrent les routes de Tasudsch, Choi, Tschewres et Kerker dont Sonos est la clé. Murtesa-Kuli-Chan, fils de Schehbas-Girai, et Mohammed-Chan défendaient ce point si important. Comme avant la prise de Sonos on ne pouvait songer au siége de Tébris, une forte division de janitschares fut dirigée de ce côté; elle eut un engagement avec vingt mille Persans, dont moitié resta sur le champ de bataille. Sonos fut pris, livré aux flammes et rasé (23 mai 1725). Maintenant Kœprili-Abdullah, fortifié par dix mille Tatares, disposait de soixante-dix mille hommes. Il se mit en mouvement de Tasudsch, où s'étaient concentrées ses forces. Divers corps le joignirent à Kiletschemeni, Akdise, Nairli. A la fin de juillet l'armée campa à Kœseli, à deux lieues de Tébris. A l'aile droite étaient les vesirs gouverneur d'Anatoli, Rakka, Moszul, les begs de Diadin, Melaskerd, Aidin avec les Albanais, la gauche était formée par les gouverneurs d'Alep et de Bagdad; au centre étaient deux enseignes de Dalkilidi (espèce d'enfants perdus), derrière eux les volontaires, puis les janitschares, les chevaux de l'artillerie, les armuriers, les quatre escadrons des gardes de l'étendard, les silihdars et les sipahis volontaires. Le serasker planta son pavillon à l'aile gauche en face de la montagne. Là et au centre en face des faubourgs de Dewedschi et de Surchab furent construites des redoutes détachées de dix aunes, et séparées entr'elles par des espaces de quarante à cinquante pas. De ces ouvrages d'habiles tireurs du Masendaran ne cessaient d'abattre des hommes à l'ennemi. A l'aile droite vis-à-vis le mausolée de Ghasan, les soldats turcs firent des abris avec les murs des maisons. Le siége s'ouvrit un dimanche (29 juillet), et fut l'un des plus courts, mais aussi des plus sanglants dont on ait souvenir. Les Persans avaient entouré de retranchements les neuf quartiers dont la ville se compose. En quatre jours les Turcs en avaient enlevé sept. Le 1er août la ville demanda à capituler; le lendemain les conditions furent arrêtées en plein diwan, et le 3 toute la garnison se retira. Dans une lutte de si courte durée les Persans avaient perdu trente mille hommes, les Turcs vingt mille, parmi lesquels les gouverneurs de Rakka et de Karamanie; néanmoins la nouvelle de la conquête de Tébris répandit une grande joie à Constantinople. Tandis que Kœprili soumettait Tébris, le serasker d'Hamadan, Ahmed-Aarif, détacha de Nuhawend des troupes contre les deux villes de Samin et d'Asistane où s'étaient rassemblés quelques milliers de Persans. Ceux-ci furent battus, et les villes tombèrent entre les mains des Turcs. Ahmed-Aarif, ralliant à lui les gouverneurs d'Ardelan, de Méraasch et de Moszul, forma ainsi une armée de quarante mille hommes, avec laquelle il franchit les défilés de Chawa et d'Alischter pour se porter à la conquête du Loristan. Le chan de Loristan Ali-Merdan, avait pris position près du pont à quelques lieues en avant de Churremabad, capitale de la province. A la vue du serasker qui s'avançait rapidement avec cinq mille cavaliers, il se replia sur Schuster et Disful. Le chef de l'armée d'Erserum ne mettait pas moins d'ardeur dans ses opérations en Géorgie, et la prise de Lori lui valut une lettre du sultan remplie d'éloges pour les vainqueurs. Quant à Kœprili-Abdullah, il reçut en récompense de ses services le gouvernement de Rakka avec le fermage à vie de l'impôt qui s'y trouvait attaché, à la condition de verser immédiatement trois cents bourses et d'en payer cent annuellement. Son fils Abdurrahman fut nommé pascha à trois queues. A Dewab le serasker reçut les soumissions des habitants de Churremabad; puis l'hommage de ceux de Tébris, du gouverneur persan de Karatagh, Abdurrisak-Chan, et même de la ville d'Ardebil à laquelle les vainqueurs promirent de respecter son sanctuaire, que les Persans vénèrent presqu'à l'égal de la Mecque et de Médine. Mustafa-Chan, généralissime des Persans, les chans de Talisch, Ardebil, Méragha et cinq autres se rendirent à Talisch, d'où ils sommèrent les habitans d'Ardebil d'égorger la garnison ottomane. Mohammed-Aga, kiaja d'Abdullah-Kœprili, marcha contre eux et les mit en fuite, ce qui

lui valut le titre de beglerbeg. Sur le rapport du serasker d'Hamadan, Abdulasis Pascha reçut le gouvernement de Meragha, auquel étaient attachés cinq sandschaks. Le chanat d'Urmia, à l'orient du lac de ce nom, fut conféré à titre héréditaire à l'ancien chan Kasim, et celui de Moghan confirmé au chan Ssafi Kuli-Chan. Le prince persan Latif Mirsa, qui prétendait être allié à la maison du schah, et qui avait été pris à Hamadan, après avoir passé quelque temps à Constantinople fut renvoyé en Perse (4 janvier 1726). Afin de prévenir la dépopulation des pays nouvellement conquis, l'on accorda l'autorisation de regagner leurs foyers aux habitants de trois cents villages des districts de Surméli, Schuregil, Albara, et à d'autres qui s'étaient réfugiés à Bajesid, Karsz et dans le Kurdistan, et en même temps l'on défendit aux soldats de continuer à enlever les femmes et les enfants des Persans pour les vendre comme esclaves. Les fermans nécessaires furent adressés en ce sens aux trois seraskers des armées agissant contre la Perse, Abdullah Kœprili, Hadschi-Mustafa-Pascha et Ahmed-Pascha, dont la valeur et la puissance venait de soumettre et d'incorporer à l'empire ottoman la partie de la Perse attribuée à la Porte dans le traité de partage signé à Constantinople; c'est-à-dire un territoire de cent-vingt milles géographiques de longueur sur une largeur de trente à cinquante, à partir des montagnes du Loristan et de Churremabad, et s'étendant au nord jusqu'à Eriwan et aux steppes de Moghan (1).

Le démembrement de la Perse put être opéré d'autant plus facilement par la Russie et par la Porte, qu'à l'intérieur ce malheureux pays était déchiré par la lutte entre le parti du schah légitime, Tahmasip, fils infortuné du souverain détrôné, Husein, et celui du souverain des Afghans, Mahmud, puis du successeur de ce tyran, Eschref. Mahmud, fils du premier chef Afghan qui se fût révolté contre la Perse, avait posé la couronne sur sa tête en immolant son oncle Abdullah, et il l'avait assurée par le meurtre de trois cents personnages du plus haut rang en Perse, et de trois mille gardes du corps (25 juin 1723). Mais ce farouche tyran, poursuivi (1) par le souvenir de ses assassinats, tremblait d'ailleurs devant le mécontentement de son général Amanullah et craignant la vengeance de son cousin Eschref. Après avoir échoué dans une entreprise contre la ville de Jesd, il s'était renfermé dans une caverne pour y expier ses crimes par un jeûne de quarante jours, pénitence appelée Tapassa par les Indiens, et Tapu par les Persans. Mais à peine sorti de son antre, il s'abandonna de nouveau à son humeur sanguinaire, et tua de sa main trois oncles, onze frères et plus de cent fils du schah Husein, qui fut obligé d'assister à cet effroyable massacre (7 février 1725). Alors Mahmud tomba dans un véritable délire, se déchirant le corps, enfonçant ses dents dans des lambeaux de sa propre chair, et ni l'art des médecins persans et afghans, ni les prières de prêtres arméniens ne purent le guérir de sa frénésie. Toujours furieux, altéré de sang, prêt à se dévorer lui-même, à demi rongé par la corruption, il dut regarder comme un terme à ses maux l'ordre donné par Eschref, qui, en le faisant étrangler, commanda d'exécuter en même temps cinq cents de ses gardes-du-corps appartenant à la tribu de Hésare (8 avril 1725). Eschref se rendit ensuite au grand parc situé à huit lieues d'Iszfahan pour voir l'issue de la bataille livrée à Schah-Tahmasip, qui, marchant sur la capitale, s'était arrêté pour assiéger Kum avec douze mille Kadschares. Entre Kum et Kaschan les deux partis en vinrent aux mains. Seïd-Ali-Chan, général d'Eschref, battu avec six mille Afghans, se replia sur Ebrkuh. A cette nouvelle, Eschref quittant le parc courut à Ferrahbad, près d'Iszfahan, et fit massacrer seize des principaux Persans qu'il traînait après lui, Manullah, retenu jusqu'alors dans les fers, Abdulasis-Chan, Ibrahim-Ilmi et trois cents hommes de la ville. Cédant enfin aux instances de son itimadeddewlet Sila-Chan, il adoucit un peu son humeur féroce, mit en liberté Seberdest-Chan, et le nomma à la

(1) Tschelebisade, fol. 57-65.

(1) Krusinski, Tragica vertentis belli Persici historia. Leopoli, 1740, fol. 175-177.

place de Seid-Ali pour commander ses troupes, lui-même courut au-devant des Kadschars de Thamasip, alors à neuf marches d'Iszfahan. Plus alarmé encore des progrès de l'ennemi extérieur, il s'occupa d'envoyer une nouvelle ambassade à Constantinople, et choisit pour son représentant Abdulasis-Chan, qui de la condition de muletier s'était élevé au rang de commandant de Dschulfa (faubourg arménien d'Iszfahan). Retenu par les seraskers ottomans à Churremabad et à Hamadan, cet envoyé n'atteignit Constantinople que cinq mois après son départ d'Iszpahan [25 janvier 1726]. Il apportait trois lettres, l'une d'Eschref qui demandait la restitution des provinces arrachées au royaume, une autre du premier ministre Sila-Chan, qui proposait une nouvelle délimitation, et la dernière signée par dix-neuf ulémas afghans qui représentaient comme injuste la guerre des ottomans contre les Afghans, attendu que les deux peuples étaient Sunnites.

Le grand vesir Ibrahim, toujours ami de la magnificence, avait encore ajouté à l'éclat de son palais et de sa cour pour recevoir l'ambassadeur persan. Les salles étaient tendues de drap d'or, les planchers recouverts de tapis de Perse. Depuis la porte du sérail jusqu'au bas de l'escalier étaient rangés sur deux lignes les gardes-du-corps du grand vesir, les courageux et les téméraires, les huissiers et les courriers, les porte-flacons, les fusiliers, et dans les appartement se tenaient les officiers de la maison et les tschauschs. Quand le grand vesir eut salué l'assemblée, toute sa suite se retira, et il ne resta auprès de lui que le kiaja, le reis-efendi, le maréchal de l'empire, le grand chambellan et les sous-secrétaires d'état, Raschid, maintenant juge d'Alep, le poëte Wehbi, l'historiographe de l'empire, Tschelebisade-Naaszim et Nahifi-efendi. L'ambassadeur remit la lettre du premier ministre du schah au grand vesir, qui la déposa sur le coussin écarlate à ses côtés. L'historiographe de l'empire donna lecture de cette pièce dans laquelle le ministre persan réclamait de la Porte les provinces de Hamadan, Kermanschahan, Ardelan, Tiflis, Tebris, Gendsche et d'Eriwan; puis il lut aussi les observations des dix-neuf ulémas afghans. Abdulasis-Chan ayant prétendu que la lettre destinée au sultan devait être remise par lui entre les mains de ce monarque, on le menaça de la lui arracher de force. Ces dépêches donnèrent lieu à un grand conseil, auquel assistèrent le mufti, les vesirs de la coupole et les premiers dignitaires parmi les ulémas [12 février 1726]. L'affaire était grave : car d'après les rapports du serasker d'Hamadan, les manœuvres d'Eschref avaient remué les esprits dans le camp, et les soldats agitaient la question de savoir s'il était légitime de faire la guerre aux Moslims. La guerre fut résolue, et, sur le fetwa rendu par le mufti, la déclaration officielle se fit dans une grande assemblée d'ulémas. Là furent approuvés la réponse rédigée par Raschid à la lettre du premier ministre persan, le fetwa rendu par le mufti et neuf grands juges, et la réponse à la lettre des dix-neuf ulémas persans; ces pièces furent transcrites par deux des plus célèbres calligraphes, et soixante-douze grands mollas, onze scheichs, soixante-quinze muderris et quatre grands juges d'Anatoli, en tout cent soixante ulémas souscrivirent le fetwa rendu par le mufti, avec l'adhésion de neuf grands juges [12 mars 1726]; l'ambassade fut congédiée avec un présent de 12 bourses d'argent. Le fetwa était ainsi conçu: « Est-il permis de reconnaître à la fois l'autorité de deux imams? — Réponse: De l'opinion unanime des légistes, il résulte que deux imams ne peuvent rendre à côté l'un de l'autre des décisions souveraines, c'est-à-dire qu'ils doivent être séparés par un obstacle comme l'Océan indien. Si donc, après que tous les Moslims ont rendu hommage à sa Majesté le sultan de deux mers et de deux continents, au fils des plus grands souverains et des premiers imams, au destructeur de toute innovation, un certain N. N. qui s'est saisi injustement et par la violence des cantons autour d'Iszfahan, sous le prétexte qu'ils se rattachaient au territoire conquis par ses armes, si cet homme s'attribue la dignité d'imam et la domination, si quelques Moslims l'ont reconnu comme imam, si lui-même expédie un homme chargé d'une lettre à sa Majesté le sultan, s'il a la présomption de réclamer de sa Majesté le chalife (Dieu veuille maintenir les colonnes de son empire!) les pays conquis sur les Persans

hérétiques, que recommande la justice ? — N. N. est un rebelle qu'il faut déposer. S'il renonce à ses folles prétentions et courbe la tête sous le joug de l'ombre de Dieu sur la terre, très-bien ! Mais s'il persiste dans sa désobéissance, son arrêt est prononcé par le verset du koran : « Si un parti se lève contre l'autre, frappez à mort les rebelles jusqu'à ce qu'ils reviennent à l'ordre de Dieu ; » et par ce passage de la tradition : « Si deux chalifes imposent à la foi leur autorité, tuez l'un des deux. » Écrit par le pauvre en Dieu, plus puissant que tous les rois, Abdullah, mufti de la sublime souveraineté ottomane, sous le règne du glorieux Ahmed, que Dieu veuille maintenir comme l'appui de celui qui compte sur sa grâce, et comme l'auxiliaire de celui qui a foi en son épée. »

En conséquence, la guerre se poursuivit encore cette année contre Eschref ; le vesir Abdurrahman, fils de Kœprili, se mit en marche avec vingt mille hommes contre les tribus de Shikaki et de Schahsewen ; parti d'Ardebil, il les atteignit le troisième jour dans les gorges de Tschai, où elles s'étaient retirées après avoir quitté le district d'Aresch, leur résidence habituelle. Le combat fut sanglant et acharné [8 mai 1726] ; mais enfin battus et dispersés, les Persans se dirigèrent de Kisilagadsch vers les steppes de Moghan, où les ottomans les joignirent encore après quatre jours de poursuite, dans une plaine de quatre lieues carrées ; les débris des tribus précipitèrent leur fuite dans les bruyères de Kisilagadsch, abandonnant leurs bagages aux Turcs. Comme il fallait maintenant traverser un désert aride de quinze lieues, les vainqueurs n'allèrent pas plus loin et revinrent à Ardebil. Tahmasip écrivit à la Porte pour lui offrir l'abandon des pays conquis par elle sous la simple condition d'être reconnu en qualité de schah ; sa lettre fut gracieusement accueillie, et l'ancien rufnamedschi Mustafa envoyé à Tebris revêtu de pleins pouvoirs pour négocier avec ce malheureux prince (1).

Le serasker d'Hamadan, Aarif-Pascha, fut arrêté dans le cours de ses conquêtes, dans le Loristan, par les tribus arabes à la tête desquelles se placèrent les Beni-Dschemil, qui, jugeant le moment favorable et se réunissant aux Beni-Lam de Haweise, avaient concentré à Naki, à quatre lieues du tombeau d'Ali, une force de douze mille cavaliers et de vingt mille fantassins, et s'y étaient retranchés ; ils furent battus et les vainqueurs purent étaler deux mille têtes comme trophées. Le serasker de Tebris, Abdullah Kœprili, sur ses instances répétées, fut mis à la retraite et son poste fut donné au gouverneur d'Anatoli, Ali-Pascha, fils du docteur. L'un des premiers exploits du nouveau serasker fut accompli contre Schah-Kuli-Chan, l'ancien gouverneur de Meragha sous le schah Husein. Schah-Kuli-Chan avait été confirmé par Eschref dans la possession de l'Aserbeidschan, depuis Kaplankuh jusqu'à Meragha ; à Urmiabad il avait rassemblé quelques milliers d'Afghans, et lui-même se tenait dans le château-fort de Dise. Le serasker envoya contre lui le woiwode de Kilis, Ali, et le chodscha Ali-Pascha, qui, agissant avec prudence à cause de la rigueur de la saison et de la force de l'ennemi, s'arrêtèrent d'abord à Kolegir, à quatre lieues de Dise. A la nouvelle de l'approche des ottomans, les Persans se retirèrent à quinze lieues plus loin, vers le district de Senawend ; les ottomans investirent les trois places dans lesquelles s'étaient jetés les Persans, les emportèrent d'assaut et massacrèrent au moins cinquante mille hommes, Afghans, Effschares et Kurdes des tribus de Mukaddem et d'Ossalu. Les deux vaillants chefs ottomans, les deux Ali, reçurent un chatti-schérif plein d'éloges et des kaftans d'honneur [30 juillet 1726].

Le serasker de Schirwan, Hadschi-Mustafa, marcha contre les Arméniens Ssighinak, qui, soumis à la suite de la prise de Gendsche, venaient de se révolter [septembre] ; ils avaient rallié à leur cause les Kurdes Karatschorli, établis derrière les montagnes, et quelques Schahsewen. De Gendsche le serasker se porta sur Awan, principale retraite des Arméniens, prit d'assaut le village de Schuschi où ils s'étaient retranchés, et les dispersa tous afin d'effrayer ceux des trois autres refuges (1). Le terri-

(1) Tschelebisade, fol. 96.

(1) Tschelebisade, fol. 107.

toire des Kurdes Karatschorli fut transformé en sandschak et conféré à Ibrahim-Beg, qui, au temps de la conquête de Gendsche, possédait le sandschak d'Isbar sur l'Araxe.

Cependant la grande armée turque, forte de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes destinés contre Eschref, était entrée en campagne sous le commandement supérieur d'Ahmed-Pascha, serasker d'Hamadan. Eschref n'avait que dix-sept mille hommes, dont mille cuirassiers afghans et seize mille cavaliers persans et dergesins, avec quarante pièces d'artillerie légère portées sur des chameaux ; mais il compensait son infériorité numérique par l'adresse et la ruse : ainsi il parvint à détacher les begs kurdes de la Porte en leur promettant des chanats, il jeta l'irrésolution dans les rangs des Turcs en y envoyant des scheichs qui n'avaient à la bouche que les mots de paix et de religion (1). A vingt lieues d'Hamadan, dans la plaine d'Andschedan, une grande bataille fut livrée (20 novembre). L'aile droite des ottomans était formée par vingt mille cavaliers kurdes, sous vingt begs reconnaissant le commandement supérieur de Bebek-Suleiman-Oghli ; à l'aile gauche étaient cinq paschas ayant pour supérieur celui de Diarbekr, Silihdar-Mohammed. Eschref dirigeait son armée, monté sur un éléphant, à la manière indienne (2). A six heures du matin, les ottomans donnèrent le signal du combat par dix coups de canon auxquels les Afghans répondirent par cinq autres coups ; trois fois le serasker chargea l'ennemi à la tête de l'aile droite, trois fois il fut repoussé : les ottomans perdirent la bataille et douze mille hommes. La défaite et la fuite furent attribuées aux Kurdes et au gouverneur de Meragha, Abdulasis-Pascha, possesseur des sandschaks de Seldus, Ladschan et du district de Mokri ; ce dernier périt bientôt après dans une expédition contre Ferruh-Pascha, son prédécesseur dans la jouissance des sandschaks cités ([illegible] février 1727). Ils se rencontrèrent entre Seldus et Sschehrkerhue, et Abdulasis resta sur le champ de bataille ; son gouvernement fut divisé en trois portions : le tschausch baschi Hadschi-Mustafa eut le sandschak de Meragha, Ferruh-Pascha le sandschak de Mokri, et son neveu Hasan-Ali-Beg ceux de Seldus et de Ladschan (1).

Le serdar de Tébris, Ali-Pascha, fils du docteur, arracha aux Efschars la ville d'Uriabad, reçut les hommages de la tribu de Katabegli, qui promène ses tentes entre Uriabad et Sengan, réduisit à la soumission les tribus kurdes révoltées de Karatschorli, Hadchi-Ali et Mahmudi, qui s'étaient réunies aux Arméniens Ssighinak entre Gendsche et Eriwan, dans le canton de Disak et Berkuschad (août 1727), et détacha contre les Schahsewen, dans les steppes de Moghan, son kiaja avec quinze mille hommes de cavalerie légère. Ceux-ci s'enfoncèrent dans le désert, quatre lieues plus loin encore que n'avait fait précédemment Kœprili-Abdurrahman-Pascha, détruisirent environ mille tentes de ces tribus (2), tuèrent six mille hommes et ramenèrent six cents prisonniers. Ces avantages partiels n'étaient nullement en rapport avec les préparatifs immenses que la Porte avait faits pour cette campagne, et d'ailleurs ils étaient réduits à rien à cause de la désertion des troupes nouvellement levées ; d'ailleurs la voix publique se prononçait ouvertement contre la continuation d'une guerre entre Moslims. La Porte écouta donc les propositions de paix qu'Eschref fit présenter par un Afghan son confident, Ismaïl, au serasker Ahmed-Pascha (3 octobre). Après dix jours de négociations, la paix fut signée par Ismaïl, Ahmed-Pascha et l'ancien juge d'Hamadan, Obeid-Allah-Efendi : la Porte restait en possession de Kermanschahan, Hamadan, Sine, Ardelan, Nuhawend, Churremabad, du Loristan, du Mekri, Meragha, Choi, Sengan, Tebris, du district de l'Aserbeidschan, de Gendsche, Karabagh, Eriwan, d'Orduabad, Tiflis et Nachdschiwan, ainsi que de tout le Gurdschistan, de Schamachi et de Schirwan ; les villes de Sultania, Ebher, Tarim et Sendschan, occupées l'année précédente par les

(1) Hanway, t. I, p. 244 à 255. [illegible]
(2) Hanway, t. I, p. 253.

(1) Tschelebizadé, fol. 131.
(2) Le même, fol. 133.

Persans, devaient être évacuées, et les canons enlevés à la bataille d'Andschedan restitués (1). En échange de tant de sacrifices, Eschref était reconnu schah de Perse, et comme tel on lui assurait les droits de la souveraineté dans l'Islam, de faire battre monnaie et réciter la prière en son nom; on l'autorisait aussi à envoyer tous les ans à la Mecque une caravane, sous les ordres d'un emirol hadsch nommé par lui (2).

Ce fut seulement trois mois après la conclusion de la paix avec Eschref, et trois ans et demi après le traité de partage avec la Russie que se fit la démarcation des frontières entre les deux puissances conquérantes. Quand la Russie eut désigné pour aller à Schirwan, en qualité de commissaire pour cette opération, le général Alexandre Iwanowitsch Romanzoff, le même qui avait apporté à Constantinople la ratification du traité, la Porte s'était empressée de nommer Mohammed-Derwisch-Aga, et M. d'Allion devait aussi se rendre sur les lieux de la part de la France; mais au moment du départ (23 avril), l'ambassadeur français s'excusa de ne pouvoir adjoindre aux commissaires M. d'Allion, qui avait une autre destination, de sorte que Romanzoff et Derwisch-Mohammed partirent seuls. La Porte ne s'était pas occupée sérieusement de cette démarcation, tant que ses armes avaient été triomphantes contre la Perse et que les opérations militaires suivaient leur cours. Cependant elle avait soin de respecter les formes de la meilleure intelligence avec la Russie; les bons rapports avec cette puissance lui paraissaient d'autant plus nécessaires durant la guerre de Perse, que l'Autriche et la Russie avaient contracté alliance, et une telle union causait une grande alarme à Constantinople (3). Quand donc l'ambassadeur d'Eschref arriva dans la capitale, la Porte en donna de suite avis au cabinet russe par une longue lettre, et l'année suivante, après quelque retard, elle lui fit notifier verbalement la conclusion de la paix avec l'usurpateur du trône des schahs; toutefois elle ajourna la délimitation, en partie à cause d'empêchements réels, en partie sous de vains prétextes. Parmi les obstacles sérieux, l'on peut citer une supplique des habitants de Schamachi qui, au moment où l'opération allait commencer, se plaignirent de ce que la frontière russe dût être poussée si près de leur territoire (13 septembre 1726). Le seraskier de Gendsche, Hadschi-Mustafa-Pascha, calma les esprits agités, et, conformément au traité, une ligne droite fut tirée sur la mer Caspienne, à onze lieues vingt-cinq minutes de Schamachi; cette étendue fut divisée en trois parties, dont deux furent attribuées à la Russie; la troisième se rattacha au territoire ottoman. Le point de rencontre fut marqué par une élévation artificielle près du village de Maabur. Le lendemain, les commissaires partirent pour Derbend, où ils arrivèrent au bout de huit jours : là se rencontrèrent des obstacles, des difficultés; il y eut lieu d'en référer à Constantinople. En vertu d'un ordre venu de la capitale, Derwisch-Mohammed fut laissé à Schamachi avec trois compagnies de sipahis; le seraskier accompagna Daud, chan de Schirwan, jusqu'à Berdaa; puis il entreprit son expédition contre les Arméniens à Moghan, dont il a déjà été question. Quinze mois s'écoulèrent encore avant que la démarcation fût achevée conformément à l'esprit du traité de partage (1), et signée par les commissaires des deux parties (23 décembre 1727). Six mois après que cet arrangement eut été souscrit, mourut à Constantinople l'ambassadeur français, vicomte d'Andrezel, et son poste fut sollicité à la fois par Allion et par Fontenu, consul à Smyrne. Alors le ministre français Maurepas écrivit confidentiellement au médecin du sultan, au juif Fonseca, pour lui demander son opinion sur les prétentions de Fontenu à l'ambassade de Constantinople (2); Fonseca ayant répondu qu'un personnage d'une plus grande autorité et d'un rang plus élevé conviendrait davantage, M. de Villeneuve fut nommé. Les derniers efforts d'Andrezel avaient tendu à faire en-

(1) Tschelebisade, fol. 129.

(2) Hanway, I. I, p. 245.

(3) Theyls, 28 mars 1726.

(1) Tschelebisade, fol. 130.

(2) La lettre et la réponse sont dans la Ste-B. du 17 septembre 1727.

trer la Porte dans la ligue de Hanovre; le grand vesir, voyant le résident impérial Dirling inquiet de ces manœuvres, lui déclara qu'une alliance avec des princes chrétiens était contraire aux principes de l'Islam ainsi qu'aux lois constitutives de l'empire, et qu'il ne détruirait pas ainsi son propre ouvrage, la paix de Passarowicz. Contre cette fermeté du grand vesir échouèrent aussi les intrigues de Rakoczy, dont le fils, nommé en France duc de Makoviz, était venu à Constantinople vêtu du costume hongrois, et s'était fait soutenir par le nouveau bayle vénitien Camillo. Le schah-bender turc résidant à Vienne communiqua le traité en douze articles conclu avec la Perse (1), en remettant une lettre du sultan qui annonçait les conquêtes faites par les armes ottomanes, peut-être, suivant les soupçons du résident russe Neplujeff, dans le but d'amener la cour impériale à une lettre approbative. Omer-Aga prétendait jouir des prérogatives de résident à Vienne, mais le référendaire impérial lui fit observer que, d'après la teneur du traité, il ne devait être considéré que comme consul; le schah-bender se plaignit auprès de la Porte que ses lettres eussent été ouvertes par le résident autrichien Dirling et communiquées au représentant russe Neplujeff, et au contraire c'était Omer-Aga qui avait intercepté à Vienne des lettres du beg Mamluk Tscherkes, lequel s'étant enfui d'Égypte à Tripoli, était ensuite venu à Trieste avec des recommandations du dey de Tripoli, pour obtenir des secours de l'Autriche. Le cabinet de Vienne irrité demanda le rappel d'Omer-Aga et remplaça Dirling à Constantinople par le jeune Talman [17 décembre 1728]. Dirling, avant son départ, négocia, par l'intermédiaire du pelletier Paraskovicz et de l'interprète de la Porte, le rappel d'Omer-Aga, dont la présence était devenue insupportable à la cour impériale, et promit à son médiateur de distribuer 3,000 ducats entre le kiajabeg et le reis-efendi. Dirling pendant sa mission avait embrassé avec ardeur les intérêts des Franciscains et même la cause des Juifs de Jérusalem, et il était parvenu à amener un accommodement entre des Israélites considérables et leurs créanciers turcs dans la cité sainte; il avait aussi échangé avec le grand vesir les ratifications des traités de commerce conclus avec les Barbaresques. L'Angleterre entretenait toujours à Constantinople son représentant Stanyan, qui avait communiqué dans le plus grand mystère à la Porte la ligue de Hanovre; la Hollande avait envoyé à la place de Colyer qui était mort, Cornelius Calcoën, qui eut sa première audience cinq jours après la notification de la mort de Catherine par le résident russe [10 août 1727]. Le gouvernement turc envoya en Suède Mustafa-Aga, pour réclamer l'argent prêté à Charles XII et qui était encore dû.

Nous allons maintenant suivre en Égypte le beg des Mamluks, Tscherkes, qui, étant venu à Vienne sans autorisation, avait été bien vite renvoyé à Trieste d'où il était parti pour Tripoli. Mohammed-Pascha, ex-grand vesir, gouverneur d'Égypte, avait été déposé et sa place conférée à Morali-Ali de Candie, que le tschausch-baschi dut aller installer; en même temps ce messager était porteur d'un ordre de mort sur Mohammed-Tscherkes, ce beg trop puissant des Mamluks, qui, étant scheichol-beled, avait bravé l'autorité du gouverneur et s'était saisi de la direction des affaires. Le nouveau gouverneur Ali-Pascha, au lieu d'agir de concert avec le tschausch-baschi, comme cela lui était recommandé, pour abattre Tscherkes-Beg, s'était entendu avec ce dernier; le tschausch-baschi s'aperçut de cette intelligence, et aussitôt il rallia contre les deux complices les ennemis de Tscherkes-Mohammed, entre autres Sulfikar-Beg et Hindi-Ali-Beg. Dans le diwan, Sulfikar sabra le kiaja des Asabes, ce qui fut le signal d'un grand tumulte; Sulfikar et Ali-Hindi prirent immédiatement possession de la porte des Asabes, Ssari-Ali se saisit de celle des Janitschares; le tschausch-baschi et l'ex-gouverneur Mohammed-Pascha s'établirent dans la mosquée du sultan Hasan, où ils appelèrent le gouverneur Ali, mais celui-ci n'osa pas s'y rendre. Le chatti-scherif contre Mohammed-Tscherkes fut publié, et, les troupes s'étant montrées satisfaites, Hindi-Ali-Beg fut installé en qualité de defterdar, Sulfikar et

(1) Rapport de Dirling, du 13 septembre 1727.

Ssari-Ali-Beg prirent pour eux les autres emplois. Dans la nuit Tscherkes adressa une lettre aux soldats pour leur promettre 70,000 piastres. Mais Kindi-Ali et Sulfikar les avaient attachés à leur cause en leur donnant l'argent de la veuve d'Ismail-Beg. Les deux chefs se trouvèrent donc à la tête de trente mille hommes, avec lesquels ils assaillirent les maisons de Tscherkes-Mohammed et de son allié Kasim-Beg. Pendant trois jours les rues du Kaire furent ensanglantées par la lutte entre le parti de Tscherkes-Beg et du gouverneur Ali d'un côté, et celui de Sulfikar, de l'ancien gouverneur Mohammed et du tschausch-baschi de l'autre. Après avoir étranglé toutes les femmes de son harem, Tscherkes-Mohammed s'enfuit à Tripoli. Le troisième jour, le tschausch-baschi et Sulfikar entrèrent dans le palais du gouverneur Ali-Pascha, le déposèrent, et le remplacèrent par son prédécesseur Mohammed-Beg. La tête de Kasim-Beg fut envoyée à la Porte (1). Pour rétablir l'ordre l'on nomma juge du Kaire Mirsasade-Neili-Ahmed-Efendi, neveu du nakib Esaad et gendre du savant Aarif. C'était un poète et un savant calligraphe distingué, et de plus, habile joueur d'échecs. Deux defterdars d'Eriwan, Merami et Mohammed, tout récemment de retour de sa mission en France, partirent de Constantinople pour le Kaire avec un aga du grand vesir, afin de prendre possession des villages et des revenus de Tscherkes-Mohammed et de son parti. Omer, kiaja de Tscherkes-Mohammed-Beg, et son trésorier Seifi, quand ils virent leur maître à Tripoli, se mirent sous la protection d'Omer-Aga, chambellan du kapudan-pascha, et se rendirent avec lui à Constantinople. Il y avait plus d'un an qu'ils étaient dans la capitale, quand leur existence, à cause de l'esprit de discorde soufflé en Égypte par le parti de Sulfikar, fut regardée comme dangereuse; et on les mit à mort (19 novembre 1727). Les troubles d'Égypte ne furent pas étouffés pour cela; car deux mois après, au moment où le defterdar Ali-Beg entrait dans le diwan, les Asabes et les janitschares tirèrent sur lui, et le feu de la guerre civile se ralluma de nouveau. Quelques adhérents de Tscherkes-Beg s'étant remués, les begs des Mamluks et les sept corps des milices envahirent les deux mosquées d'Hasan et de Mohammed, que leur construction solide transformaient en forteresses de l'insurrection, et remplirent aussi la place Romaila. Ils prétendaient que le defterdar Ali Beg, le vieux Sulfikar-Beg et le commandant des muteferrikas étaient en intelligences secrètes avec Tscherkes-Mohammed, qui après avoir quitté Vienne, puis Trieste, ayant gagné l'Afrique, s'était enfui d'Alger pour s'avancer jusqu'à Benghasi (30 janvier 1728). L'émeute dura trois jours; le gouverneur Mohammed-Pascha ne vit d'autre moyen pour y mettre fin que de livrer les têtes des trois personnages accusés par les insurgés. Le beg de Dschirdsche, Suleiman, le beg Dschesaroghi-Mohammed, et Scheraibi-Jusuf-Beg, partisans des victimes, s'enfuirent chez les Arabes du désert. Leurs villages furent confisqués. La place de defterdar fut donnée à Kaitas-Hadschi-Mohammed, celle d'inspecteur des chasz (biens du trésor) au kiaja des tschauschs, Ali-Beg; à la requête adressée à Constantinople pour obtenir la confirmation de ces nominations, étaient jointes les têtes des fonctionnaires mis à mort (1).

En Krimée, le chan Seadet-Girai était en discorde avec les Schirinbegs, famille la plus considérable du pays, pour les motifs suivants: d'abord, au retour de la campagne contre les Tscherkesses et les Tatares de la Kabarta, il avait fort maltraité le chef de cette famille, Dschantimur, dans la répartition du butin; de plus, il lui avait préféré son gendre Murtesa-Mirsa, et il avait obtenu de la Porte des ordres de bannissement contre trois des principaux commandants militaires: celui d'Or (Perecop), Selamet-Girai, l'aga des côtes maritimes, Ermirsa, et le gouverneur d'Adschi. Ermirsa revint en Krimée où sa présence provoqua de nouveaux troubles. Il disputa la main d'une jeune fille à un Tatare de la tribu des fils

(1) Tschelebisade, fol. 86. Voyez le rapport de l'interprète Theyls et l'Histoire d'Égypte, par un auteur anonyme; p. 130-150.

(1) Tschelebisade, fol. 141.

du Subhan-Ghasi, et le chan, pour les mettre d'accord, donna la belle à un troisième aspirant. De la sorte il s'attira l'inimitié des deux tribus auxquelles appartenaient les deux rivaux. Les Schirinbegs se rassemblèrent tumultueusement à Kialaralti; les Subhan-Ghasi adressèrent une supplique à Constantinople pour demander la déposition du chan, qui eut lieu aussitôt. Mengli-Girai-Sultan, frère et ancien kalgha de Kaplan-Girai, qui, depuis la déposition de ce prince, vivait retiré dans le village de Kasikoi, près de Siliwri, fut revêtu de la dignité de chan. Seadet-Girai fut exilé à sa métairie de Janboli (16 octobre 1724). Le nouveau chan reçut l'investiture selon l'usage, et l'année suivante il envoya dix mille Tatares grossir l'armée ottomane contre les Persans. Le kalgha Ssafi-Girai, auquel avait été adjoint Ahmed-Girai, commandait cinq mille cavaliers, le nureddin Selamet-Girai en avait autant sous ses ordres, et avec lui se trouvait le fils du chan Tochatmisch-Girai. Ils prirent leur route par le Bosphore. Le kalgha se rendit de Bujukdere à Chunkariskelesi sans venir à Constantinople. Sous la direction du chambellan Mustafa-Aga il alla joindre le serasker d'Hamadan. Les troupes du nureddin, ayant pour guide un autre chambellan, se portèrent vers Schirwan. A Begkos, sur le rivage du Bosphore, les chefs Tatares présentèrent leurs hommages au grand vesir, qui leur fit de riches présents. Bientôt après la dignité de kalgha fut conférée au fils de Selim-Girai, Aadil-Girai, parce que Ssafi-Girai se rattachait aux fils de Seadet-Girai (août 1725). En attendant l'arrivée d'Aadil-Girai de Rhodes, Asmet-Girai fut investi du commandement général des Tatares à Tebris, et l'année suivante le nureddin Selamet-Girai et l'ancien kalgha Ssafi-Girai furent autorisés, le premier à regagner ses foyers, le second à se retirer dans sa métairie de Janboli. Bientôt Ssafi-Girai vit arriver auprès de lui son successeur Aadil-Girai, dont le chan avait obtenu la déposition, et qui fut remplacé dans la dignité de kalgha par le nureddin Selamet-Girai. Ensuite Aadil-Girai provoqua les Noghais de Bessarabie à la révolte; il les excita à revenir dans leurs anciennes demeures en Moldavie, demander l'installation de Kaplan-Girai en qualité de chan. Mais des suppliques parties de Krimée contrarièrent ces manœuvres; là on attestait que la conduite du chan régnant était en tout point conforme à la loi, et l'on ne pouvait admettre l'idée que les Noghais se mêlassent du changement des princes de la presqu'île (1). Le chanat fut confirmé de nouveau à Mengli-Girai, et les gouverneurs d'Oczakow, de Bender, Ismail, Kili, Akkerman, les woiwodes de Moldavie et de Valachie, reçurent ordre de le soutenir avec leurs troupes contre les Noghais. Alors Aadil-Girai eut recours au chan, par l'intercession duquel il implora son pardon auprès de la Porte; les provocateurs des troubles parmi les Noghais, Jusuf-Mirsa et Timur-Chan, s'enfuirent en Pologne. Le chan et le gouverneur d'Oczakow se réunirent ensuite à Ismail pour régler les affaires des Noghais (28 février 1728); les mirsas des Noghais, des Kowais et de la tribu de Karalhalk, furent mandés devant leur tribunal; on leur assigna de nouveau le territoire qui s'étend entre le Pruth et le Dniester, sur une longueur de trente-deux lieues et une largeur de deux, et qui leur avait déjà été attribué dix-sept ans auparavant : ils promirent de vivre dans le repos et s'engagèrent, en cas d'infraction de cette obligation, à payer 1,000 bourses à la Porte (2). A peine les Noghais de Bessarabie étaient apaisés, que ceux du Kuban se soulevaient, excités par Dschantimur et Bacht-Girai : Dschantimur, le puissant Schirinbeg dont l'indocilité avait causé la déposition du dernier chan, refusa encore obéissance au prince actuel et fut pour cela déclaré rebelle par la Porte. Aussitôt les ordres nécessaires furent expédiés à tous les juges de la Krimée et des places sur le Danube; le chan se mit en marche d'Or avec son armée et les Cosaques Zaporogues, se dirigeant sur le Kuban; le kalgha se porta vers le même point à la tête des Tatares de Budschak (Bessarabie). Dschantimur s'était ligué avec Bacht-Girai, fameux sous le nom de Deli-Sultan, qui avait allumé chez les Noghais le feu de la guerre civile. Les Noghais du Kuban réunissaient quatre tribus

(1) Tschelebizadé, fol. 139.
(2) Le même, fol. 140.

principales, les Jeditschekis, les Kassaoghlis, les Dschemboiliks et les Jedisans ; parmi les premiers, la famille Kataikipdschak seule se rattachait à Bacht-Girai ; la famille Newrusogli, appartenant aux Kassaoghlis, avait seule adopté le plan de livrer les Jedisans aux Kalmuks (1). Pour étouffer ces redoutables mouvements, la Porte ordonna aux commandants d'Oesakow et de Kaffa d'appuyer le chan dans son expédition contre le Kuban et les Tscherkesses ; les Jedisans et les Dschemboiliks, transportés du Wolga sur le Kuban, qui redoutaient les Kalmuks et ne vivaient pas d'ailleurs en bonne intelligence avec les anciens habitants de leur nouvelle patrie, sollicitèrent l'autorisation de passer en Krimée, et elle leur fut accordée ; ils furent suivis par les Kataikipdschaks, quand ceux-ci eurent obtenu le pardon de leur révolte. La Porte se montra clémente même envers Bacht-Girai-Deli, qui implora sa grâce et promit de laisser en paix les Noghais et les Tscherkesses (2). D'autres Noghais s'étaient établis plus anciennement en Bessarabie, dans le canton de Chalil-Pascha, d'où ils inquiétaient la Moldavie ; sur les plaintes des Moldaves, ces voisins incommodes furent éloignés, transplantés vers Ismail et Akkerman, et on leur fixa des frontières qui les séparaient bien distinctement des habitants du Budschak (juillet 1728). Trois ans après, fut signée entre les Moldaves et les Noghais une convention en vertu de laquelle une bande de territoire longue de trente lieues sur deux de profondeur, le long de la frontière de la Moldavie et de la Bessarabie, fut abandonnée à ces derniers, qui renoncèrent à toute prétention ultérieure sur toute portion de la Moldavie. Dschantimur, qui s'était réfugié chez les Abases de Schapzagha, grâce à l'assistance de Ssain-Sultan, frère de Bacht-Girai, s'enfuit au-delà du Kuban.

Sur un autre point, Daud, chan de Schamachi, agita les habitants de Schirwan par son refus de respecter la frontière russe, nouvellement tracée ; il fut destitué, et le nouveau chanat de Schirwan fut conféré au prince des Kumuks, Surchai-Chan. En Moldavie, Michel Rakoviza avait été remplacé par l'interprète de la Porte Grégoire Ghika ; le gouvernement de Kacheti avait été conféré au fils d'Heraclius, Mohammed-Kuli-Chan élevé au rang de pascha à deux queues, et celui de Kermanschahan au fils d'Hasan-Pascha, créé beglerbeg. Le chan de Weghan, Ssafi-Kuli-Chan, s'était soumis volontairement.

Outre ces grandes agitations sur le Nil et sur le Kuban, il y avait encore des soulèvements partiels et des mutineries de soldats dans diverses provinces : à Eriwan, les janitschares s'insurgèrent contre le serasker Ahmed-Pascha et le maltraitèrent ainsi que le defterdar ; le serasker ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de Miralem Derwisch-Mohammed, commissaire pour la démarcation des frontières avec la Russie. Il fit porter du trésor 100 bourses à la porte de l'aga pour en faire la distribution ; les mutins accoururent. Le serasker respira et eut le temps de s'enfuir hors de la ville ; il rassembla des forces, et le lendemain il réduisit les rebelles, auxquels il reprit 95 bourses sur les 100 qui leur avaient été jetées comme une proie.

A Asow, l'esprit de rebellion de Dschantimur et de Deli Sultan gagna aussi les janitschares, qui se soulevèrent contre les mesures prises pour empêcher toute communication avec les insurgés. Des instructions, enjoignant tour-à-tour les menaces et les flatteries, furent adressées aux lieutenants-généraux des janitschares de ce lieu, aux tschauschs, aux chefs d'escadrons, aux capitaines, aux chefs de manœuvre et aux vétérans, aux commandants de Jenikalaa, Taman, Or, Kaffa, Oesakow, Kilburn, Temruk et Atschu, pour qu'ils empêchassent les janitschares de se mêler des affaires des Tatares. Le souffle de l'insurrection avait frappé aussi la garnison de Kaffa, qui, excitée par le mufti de ce lieu, Abdulasis, chassa de la place les principaux habitants et se jeta dans le parti des Abases révoltés et de Bacht-Girai. Le gouverneur fut changé, le mufti fut renfermé à Tuldscha. Le gouverneur de Baszra, Abdurrahman, marcha contre les arabes rebelles, à la tête desquels Maanoghli et son frère ravageaient les villages de Gharas, Himar et Manszurjé ; il les défit et les repoussa (27 avril 1728). En compensation de

(1) Tschelebisade, fol. 145.

(2) Le même, fol. 146.

ces troubles, les tribus arabes de Huweise, qui reconnaissaient la souveraineté des Persans, se soumirent volontairement à la Porte [octobre 1726].

Tandis que la guerre se poursuivait sur la frontière de Perse, les milices à cheval, les lewends et les segbans recommençaient leurs anciens brigandages en Asie-Mineure; le gouvernement les mit hors la loi et enjoignit aux habitants de leur courir sus et de les exterminer. Le sandschakbeg de Karasi, Deli-Omer-Pascha, était tombé sous les coups de malfaiteurs, dans le village de Ssuszigherlighi. A Smyrne, deux meneurs d'insurrection, Derwish-Efendi et Hadschi-Seferogli, avaient réduit la Porte à déposer le woiwode et à se rendre en apparence à leurs demandes; mais le pascha d'Aidin les attira dans un piége par de fausses démonstrations d'amitié et les anéantit. Les Abases avaient tué ou pris les bûcherons et les chauffourniers occupés aux travaux préparatoires des fortifications de Sochum, ils avaient même osé assiéger la place; les ordres partis de Constantinople pressèrent les paschas de Tiflis et de Tschildir de châtier ces attentats. Le dadian et l'adschekbasch, ou princes de Mingrélie et d'Imirette, allèrent trouver le chambellan Ibrahim, investi par la Porte du pouvoir nécessaire pour régler les affaires en ce pays, sollicitèrent leur pardon à cause de l'appui prêté aux Abases, restituèrent les prisonniers et promirent de rompre toute relation avec Bacht-Girai, qui alors était en révolte contre le sultan.

Ismaïl-Kalender, capitaine des gardes-du-corps du prince Tahmasip, avait pillé avec un ramassis de misérables tirés de la Perse diverses localités appartenant à la Russie; repoussé par les soldats du czar, il appela les tribus de Schasewen et de Schikaki sous sa bannière, et médita des expéditions destructives contre Chalchal et Ardebil. Le pascha de Chalchal, Mohammed-Kuli, dut d'abord se retirer précipitamment; mais ensuite il rassembla des troupes, livra pendant quatre heures un combat acharné à Ismaïl-Kalender, et le contraignit à se réfugier dans les montagnes de Masula, près de la tribu de Schikaki. Le cheval d'Ismaïl, ses étriers d'argent, sa tente écarlate, trois cents chameaux et quatre cents mulets tombèrent entre les mains des vainqueurs [juin 1728]. Mais ce Persan reparut bientôt après plus redoutable encore, comme allié d'Abdurrisak, beglerbeg de Karabagh, qui, s'étant révolté et réuni aux Schahsewens, avait battu les troupes d'Ali, pascha de Tébris, et mis le siége pendant quatorze jours devant Ardebil; au bout de ce temps, forcé de décamper et poursuivi jusqu'à Mahmud-Beg-Keduki, Abdurrisak répara ses pertes et vit grossir ses rangs par l'arrivée d'Ismaïl-Kalender dans son camp et par les secours des tribus de Schahsewen, Moghanlu et Killibedschan, qui portèrent ses forces à vingt mille hommes. Néanmoins il fut battu par Rustem-Beg qui abattit quatre mille deux cents têtes, prit huit cents chevaux, s'empara d'un riche butin où se trouvèrent les queues de cheval d'Ismaïl-Kalender et les trompettes de bataille d'Abdurrisak. En même temps, le gouverneur de Tébris, Ali-Pascha, avait détaché le commandant de Karabagh, Mohammed-Emir, contre un autre rebelle persan, Kasim-Sultan. Ce dernier, à la tête de huit mille cavaliers, fut battu en face de Dschewsin et laissa six cents morts sur le champ de bataille, ainsi que de nombreux prisonniers entre les mains des ottomans. Malgré les succès de Rustem-Beg, qui avait été nommé beglerbeg de Kaiszarije, les entreprises d'Abdurrisak déterminèrent la Porte à renforcer la garnison de Tébris et à charger de cette opération le chan de Schirwan, Surchai, le beglerbeg d'Ardebil, Mohammed-Pascha, le gouverneur de Gendsché, Tiflis, Erivan, Mekri, et le gouverneur de Diarbekr, Gurd-Ibrahim; ce dernier battit les Persans, pénétra jusqu'à Meschgin, siége de la tribu de Schikaki, aux dernières limites de Karabagh, détruisit mille tentes et emmena en captivité une multitude de femmes et d'enfants à Tébris. Le pascha d'Ardelan, Chan-Mohammed-Beg, avait défait plusieurs sultans des Abdalbenlis et des Efschars, et Surchai-Chan s'était avancé avec une armée de vingt mille hommes [octobre 1728]. En trois jours il aurait pu atteindre la résidence des Schasewenlis, mais pour ne pas violer la frontière russe, il fit un long détour et n'arriva qu'au bout de vingt-neuf jours à Ungure, où il fit sa jonction avec les gouverneurs de Tébri et de Diarbekr. Les Schasewens s'étaient

dirigés vers Tschelepe, puis s'étaient portés sur Jelieppe, et avaient pris position le long de la rivière de Billhar; les ottomans n'étaient plus séparés d'eux que par une distance de quatre lieues, lorsque les Russes, qui se trouvaient dans le camp des Schasewens, prirent la résolution de les conduire à Salian. Dans la nuit même il les amenèrent sur les rives du Kur, qu'ils leur firent traverser à l'aide de quarante à cinquante barques; au moment où le reste des fugitifs allait franchir le fleuve, les ottomans les atteignirent, les taillèrent en pièces et enlevèrent un riche butin (14 janvier 1729). Quand les vainqueurs furent arrivés au confluent du Kur et de l'Araxe, trois mille familles d'Enballus et d'Efschars, qui s'étaient séparées des Schasewens, demandèrent grâce, et Abdurrisak, enveloppant son cou d'un linceul, vint implorer un pardon qui lui fut accordé.

Au milieu du tumulte de la guerre et des opérations suivies avec vigueur pour comprimer les rebelles, le grand vesir Ibrahim poursuivait les bienfaits de la paix, qui furent toujours le principal but de son gouvernement. A la suite des traités, il s'était occupé de la démarcation des frontières avec l'Autriche, Venise, la Russie et la Perse. Il avait reculé les bornes de l'empire au sud-ouest par la conquête de la Morée, au sud-est par la reprise de tant de provinces persanes incorporées pour la première fois aux possessions ottomanes sous le grand Suleiman. Pendant la guerre de Perse, il créa plusieurs établissements utiles. Pour remédier aux fréquents incendies qui éclataient de toutes parts, sur la proposition d'un renégat français, il institua une compagnie de pompiers, tirés des plus jeunes et des plus vigoureux des janitschares nouvellement recrutés. Le nombre de ces pompiers, fixé d'abord à cinquante, fut élevé à cent quatre. Un réglement nouveau remit en vigueur l'ordonnance relative aux bostandschis d'Andrinople, depuis quelque temps tombée en désuétude, et disposa que ceux d'entre eux qui recevaient une solde ne pourraient plus désormais séjourner hors d'Andrinople dans les villages environnants, et seraient tenus de faire acte de présence pour le service du sérail. Un ordre spécial et formel abolit un abus bien grave connu sous le nom de Jamak, d'après lequel on employait au service des frontières des affiliés aux janitschares, et l'on inscrivait sur les rôles de cette milice des rajas et des fils de rajas. Pour mettre un frein au luxe que les femmes déployaient à Andrinople, on leur défendit de porter à l'avenir des collets de plus d'un ampan, des mouchoirs de plus de trois, et des rubans dont la largeur excéderait un pouce; l'usage des pelisses d'hermine fut interdit aux personnes des deux sexes appartenant à la classe moyenne (septembre 1727). Une taxe imposée sur les oignons de tulipes, réprima les excès de la passion pour les fleurs qu'avaient éveillée jadis les fêtes des parterres illuminés, sous le règne du sultan Ahmed III; à cette occasion, le scheich Mohammed-Lalesari dressa le catalogue déjà connu en Europe des oignons de tulipes que l'on cultivait de préférence à Constantinople. La prohibition de toute vente de bois, ailleurs que dans les chantiers publics, mit fin aux profits scandaleux de ceux qui trafiquaient du combustible, dont la rareté et la cherté se faisaient péniblement sentir à Constantinople; ces marchands se faisaient livrer le bois à si bas prix par les habitants de Terkos et d'Achtebili, que les rajas avaient fini par renoncer à l'exploitation des forêts. Maintenant ces gens eurent la faculté de transporter leur bois sur leurs propres navires à Constantinople pour le vendre directement aux consommateurs. Afin de mettre à l'abri des tentatives des brigands le présent envoyé annuellement à la Mecque, il fut ordonné que les gouverneurs des provinces traversées par la caravane, ceux de Kodschaili, Akschehr, Konia, Adana, Hama, iraient au-devant de la surre et adresseraient successivement à la Porte un bulletin de l'état où ils l'avaient trouvée, jusqu'à ce que le gouverneur de Damas la prît sous sa responsabilité en qualité d'émirol-hadsch. Un chattischérif abolit aussi les abus qui s'étaient glissés pendant la guerre dans la collation des dignités de la magistrature, en décidant qu'à l'avenir les places de juges seraient conférées pour deux années, que les commissions seraient délivrées gratuitement, que les emplois vacants seraient donnés, suivant les règles de la hiérarchie, aux candidats éprouvés par un examen spécial; que

les mollas, les kadis et les naibs ne pourraient rien exiger au-delà de ce qui leur est attribué par la loi pour les contrats de mariage, de vente et de louage, les apurements de compte, les citations, les mises en liberté, les fondations, partages; mais que d'un autre côté les gouverneurs ne pourraient leur imposer aucune charge, à titre d'impôt sur les maisons, de prestations en nature, de contributions de paix ou de guerre. A cette époque, quatre nouvelles mosquées, une à Galata, une à Skutari et deux à Constantinople, ayant porté à douze le nombre des temples impériaux, on ajouta quatre scheichs aux huit prédicateurs de la cour.

Pour les constructions utiles, le règne d'Ahmed III put rivaliser avec ceux de ses prédécesseurs les plus glorieux. L'on répara la fonderie de canons et la salle du diwan de l'arsenal; un nouvel hôtel des monnaies s'éleva à Tébris, celui de Constantinople fut recouvert d'une magnifique coupole. Le grand vesir s'était occupé très-activement de réglements monétaires en Perse, dans la capitale de l'empire ottoman et en Égypte: en Perse, les abbasis, qui avaient le poids entier et valaient 16 paras, furent convertis en sultanis, ceux de huit et de quatra paras; en demie et en quarts de sultanis; l'on frappa en outre de nouveaux ducats, dont 100 équivalaient à 110 dragmes d'or de vingt-quatre karats. Au Kaire, sous le gouvernement de Mohammed-Pascha en 1725, les vieux ducats à chaîne furent démonétisés et remplacés par de nouveaux fonduklis à vingt-quatre karats. Dans le vieux sérail, les logements des baltadschis qui avaient été brûlés furent reconstruits. La sultane Fatima, épouse du grand vesir, releva l'ancienne mosquée de Piri-Aga, située derrière son palais, et la décora d'un minaret en marbre; le sultan en illustra la consécration par un chronogramme de son auguste main (24 octobre 1727). Le lundi suivant, la sultane visita l'édifice et laissa des marques de sa munificence à toutes les personnes consacrées au culte de ce saint lieu. Près de la porte d'Egrikapu, dans l'ancien palais de l'Hebdomon, aujourd'hui Tekfur-Sérail, fut établie une fabrique de faïence bleue de Perse; les ouvriers en ce genre de production avaient été transportés d'abord par Sélim Ier sur le lac de Nicée, après la prise de Tébris, et la nouvelle conquête de cette dernière ville avait amené un renfort d'industriels persans dans les manufactures de l'empire, qui, pour les beaux carreaux de faïence aux brillantes couleurs, rivalisèrent avec les produits de Kum et de Kaschan. Les travaux de construction ne s'arrêtaient pas à la capitale; dans toutes les provinces s'élevaient des édifices. A la Mecque furent rebâtis le palais de pierres entre les portes du Prophète et de Siadet, appelé Tabtab, et la médrese du sultan Suleiman; à Médine, furent réparés les aqueducs conduisant les eaux de Kubbetal-Islam à la source de Seki, les bassins formés près de là, ceux des sources de Munadscha, Suk et Saha, les réservoirs établis sur la partie supérieure du chemin de Medschidkaba à Médine, les trois arches de Kubbetol-Islam et le mur oriental du sanctuaire. Près du tombeau du Prophète la chaire fut renouvelée; l'estrade de l'autel d'Omar se recouvrit de nouveaux tapis, et, pour mettre les marchands de Jenbun à l'abri de toute surprise contre les brigands arabes, un mur fut construit derrière le bazar. A Suez, on restaura les chantiers, les granges et les magasins, établis jadis par Suleiman dans l'intérêt de la navigation et du commerce de la mer Rouge. L'on construisit des vaisseaux; à Fajum on releva deux digues tombées en ruines: pour ces travaux furent prélevées 30 bourses sur les fermes des villages, et 10 sur la somme envoyée annuellement d'Égypte à Constantinople. Dans l'arsenal de la capitale furent construits des vaisseaux à trois ponts et des caravelles, et le sultan avec toute sa cour et son ministère vint les voir lancer à la mer. L'un de ces bâtiments, qui sortit contre les corsaires, s'échoua près de San-Stefano et ne fut dégagé qu'avec beaucoup de peine; deux autres furent assez heureux pour triompher du fameux corsaire Andronaki et l'amener prisonnier à Chios (13 mars 1727), tandis que les gouverneurs de Négrepont et de Skutari tenaient en bride les marins de Dulcigno. La place de Novi en Bosnie, qui n'était à vrai dire qu'une palanque, fut entourée d'une muraille quadrangulaire de dix-huit mille cinquante aunes d'étendue, flanquée de cinq bastions et percée de deux

portes : les frais de ces ouvrages furent supportés par la province (1). Au cap Bababurun (Lectum), en face de Mitylène, le précédent kapudan-pascha Mustafa avait entrepris d'élever à ses frais un château ; cet ouvrage fut achevé. Les habitants d'Enos, Adremid, Tusla et Alexandrie en Troade, durent amener les pierres des ruines des anciennes villes pour la construction de la nouvelle forteresse. Afin de protéger la province de Kachet contre les irruptions des tribus lesgiennes de Dschar et de Tali, sur la proposition du gouverneur Mohammed-Kuli, l'on rebâtit le château de Topkara, qui reçut une bonne garnison. Afin que l'eau ne manquât pas dans la capitale, on établit sept nouveaux *bende*, c'est-à-dire réservoirs ou écluses, dont cinq dans la vallée du Conquérant près le village de Dschebedschi, un près de Belgrad dans le village de Tomusderé, et un autre près du double bassin du sultan Osman II ; en même temps on fit exécuter le nettoiement de tous les autres conduits d'eau. On donna des noms persans aux trois palais d'été érigés par le sultan Ahmed III : le premier fut appelé palais du Bonheur, le second palais de Chosroès, et le troisième palais de l'Empereur ; pour son usage particulier le grand vesir en construisit un quatrième, le palais de la Sécurité. Le kapudan-pascha décora aussi le palais du grand vesir Kara-Mustafa-Pascha, celui qui avait assiégé Vienne, et y reçut le sultan. Cette habitation est située sur la côte européenne du Bosphore, près du village de Kurutscheschmé. A Constantinople, le grand vesir fonda près de Chodscha-Pascha un kœschk, un bain, une fontaine, une école de garçons et une académie ; le village de Hamsa, dans le sandschak de Tschorum, lui dut son rétablissement, et le revenu de sept autres villages fut assigné à sa mosquée. Mais le village de Meschkara dans le sandschak de Nikdè, qui l'avait vu naître, devint l'objet de tous ses soins : par la fondation d'un grand nombre d'édifices et d'établissements, il le plaça au rang des villes et éleva le magistrat qui y présidait au niveau des six premiers juges de l'empire ; ce village fut appelé Newschehr (nouvelle ville), et, sur la proposition du defterdar, il y transporta les fiefs affectés à l'entretien de deux garnisons devenues désormais inutiles aux deux forteresses voisines de Nikdè et de Karahiszar. On chargea l'inspecteur des bâtiments Mustafa et un secrétaire de la chambre d'en lever le plan et de procéder au cadastre de son territoire.

Nous avons déjà parlé de ces brillantes fêtes, au moyen desquelles le grand vesir sut conserver toujours la faveur du sultan dont il flattait les goûts. Aux cinq fêtes religieuses, des deux bairams, de la naissance du prophète, de l'exposition du manteau sacré et du départ de la caravane des pélerins pour la Mecque, auxquelles présidait toute la cour ; aux autres fêtes plus mondaines du printemps et aux soirées données par le grand vesir au sultan pendant l'hiver, aux festins que l'usage forçait le grand vesir, le kapudan-pascha et les autres dignitaires de l'empire d'offrir au souverain, vint s'ajouter maintenant selon la coutume persane la fête du Newrus ou de la nouvelle année, non point l'année lunaire civile qui retarde chaque fois de onze jours, mais celle qui commence invariablement à l'équinoxe du printemps. C'est le moment, d'après la tradition persane, où Dschemschid, le front ceint d'une couronne rayonnante, assis sur le trône de Persépolis, attendait le lever du soleil, pour le saluer par un hymne de reconnaissance, et recevoir les hommages et les présents apportés par les divers peuples de son vaste empire. Au reste, cette fête dans l'empire ottoman n'eut point une aussi grande solennité que dans la Perse ancienne et moderne, et elle fut signalée seulement par un banquet que l'aga des janitschares offrit au sultan. Outre ces fêtes régulières, les visites qu'Ahmed III fesait de temps à autre aux palais impériaux donnaient lieu à des banquets et à des réjouissances. Parfois aussi le sultan ou le grand vesir se rendait en pompeux cortége pour inspecter les aqueducs et les bassins, et c'étaient autant d'occasions de déployer la magnificence, où se complaisait Ahmed III ; les mariages des princesses, l'inauguration de l'éducation des princes lui fournissaient d'ailleurs des motifs légitimes de satisfaire

(1) Tschelebisade, fol. 11 à 152.

sa passion dominante. Ainsi, la capitale vit successivement le spectacle des noces de la sultane Ssafije, fille du sultan Mustafa II et veuve du fils du grand vesir Kara-Mustafa avec Mirza Mohammed, Pascha, gouverneur de Candie; des trois filles du sultan, Ssaliha, Aische et Seineb, avec le gouverneur d'Eriwan Mustafa, le silihdar Mohammed-Aga et le second écuyer Mustafa, neveu du grand vesir. Le prince Neuman reçut sa première leçon avec les mêmes solennités déja décrites pour l'inauguration de l'education de ses frères; et le sultan voulut assister à cette nouvelle cérémonie au milieu de ses quatre fils aînés, de même que le grand vesir y parut environné des quatre vesirs de la coupole (21 octobre 1727). Ibrahim ajoutait souvent par sa présence à l'autorité des assemblées des ulémas, dans lesquelles, après la lecture de l'exégèse, de savantes discussions s'engageaient sur le texte sacré. A cette époque, les lettres en général jouissaient d'une protection toute puissante. Le sultan, qui avait déjà fondé la première bibliothèque dans l'intérieur du palais, en établit maintenant une nouvelle attachée à la mosquée de la sultane, mère de Mohammed IV. Sous son règne, trois autres bibliothèques furent ouvertes au public : celle du grand vesir Ali, celle d'Ismaïl-Efendi, contre la mosquée à Tschebarschenbebasari, et celle du grand vesir Ibrahim, à Dschedscha-Pascha. Aucun règne ne vit donner autant d'encouragement aux lettres et aux sciences; le grand vesir favorisa la publication de la traduction de l'histoire générale de Perse de Chuand-Émir, neveu de Mirchuand, célèbre sous le titre de *l'Ami des biographes*, et l'histoire universelle arabe d'Aini, intitulée *Grains de corail de l'histoire des contemporains.* Le premier travail fut confié à l'historiographe Aaszim et à vingt-cinq savants pris dans les ulémas, scheichs, muderris, juges et secrétaires de la chancellerie d'etat; sept autres écrivains furent chargés de faire passer l'ouvrage d'Aini de l'arabe dans la langue turque. Mais Ibrahim rendit encore un bien plus grand service aux lettres par l'introduction de l'imprimerie, qui fut un résultat de la mission de Mohammed en France, et dont la direction passa au renégat hongrois Ibrahim (1). L'histoire littéraire des ottomans cite, pendant la deuxième moitié du règne du sultan Ahmed III, une centaine de poètes et d'écrivains. Les notions transmises sur les poètes, par Salim, Ssafaji et Mudschib, les biographies des poètes et des savants, données par Scheichi et son fils, sont malheureusement les dernières sources de ce genre auxquelles l'historien de l'empire ottoman soit en état de puiser. Depuis un siècle, aucun ottoman n'a réuni de matériaux sur les poètes, ou de détails biographiques sur des savants; l'imprimerie n'arriva dans l'empire qu'au moment où déclinait la littérature ottomane.

L'établissement d'une imprimerie à Constantinople, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim, est le fait le plus fécond en conséquences d'une époque dont le caractère se reconnaît à l'action de la civilisation occidentale sur les mœurs de l'Orient, à la liaison intime entre la politique de l'Europe et celle de l'empire ottoman. Le choix des ouvrages imprimés les premiers annonce aussi la tendance de la Porte à éclairer par les lumières de l'histoire les relations avec les puissances maritimes de l'Europe et avec la Perse. Après avoir débuté par la traduction du dictionnaire arabe de Dschewheri, la nouvelle presse livra au public l'histoire des guerres maritimes des ottomans, par Hadschi-Chafa, l'histoire des chalifes, celle de Timur, par Nasmisade; d'Égypte, par Suheili, l'histoire d'Amérique, celle des Afghans, traduites du latin du jésuite polonais Krusinski. Successeur du père Kachod, comme directeur de la conscience de Rakoczy, Krusinski partagea, comme son devancier, son dévouement entre son pénitent, le résident impérial et le grand vesir Ibrahim, pour lequel il traduisit en turc l'histoire de la guerre des Afghans. Ainsi que Louis de Dieu, qui voyagea en Perse en même temps que lui, Krusinski avait été chargé de missions importantes de la part du pape et de l'empereur. Un autre contemporain du renégat hongrois Ibrahim, agent de Rakoczy

(1) Tschelebisade, fol. [illegible]. Le fetwa se trouve dans Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, I. [illegible], p. [illegible].

auprès de la Porte, fut le renegat français Bonneval, beaucoup plus fameux, artisan infatigable de discordes avec l'Autriche, protecteur constant et actif des rebelles hongrois, et en même temps promoteur d'utiles innovations dans l'empire ottoman, qui sut éclairer la Porte sur la politique des cabinets européens et sur ses propres intérêts, imaginant toujours de nouvelles ressources pour poursuivre avec succès la guerre à laquelle il donnait sans cesse de nouveaux aliments. Après avoir sollicité quelque temps, de Bosna-Seraï, la permission de venir à Constantinople, il parut tout-à-coup avec une lettre du gouverneur de Bosnie, et entra aussitôt, en qualité de général des bombardiers, au service de la Porte, pour laquelle il agit avec ardeur [septembre 1729]. Dès-lors, pendant quatorze ans, au milieu des fluctuations de sa faveur, il fut le conseiller secret, le directeur invisible des rapports de la politique ottomane avec les cours de l'Europe, le point d'appui de la France et de la Suède contre l'Autriche et la Russie. Telles étaient alors les relations diplomatiques de la Porte avec ces quatre puissances. L'ambassadeur français Villeneuve, après d'inutiles négociations pour obtenir satisfaction et indemnité de la part de Tripoli, dont les corsaires avaient causé de graves dommages à la marine marchande des Français, finit par conclure la paix entre la France et cette régence. Kosbegdschi-Aga, envoyé en Suède pour réclamer l'argent prêté à Charles XII, revint par la Russie avec 2,000 bourses et une lettre, par laquelle le gouvernement suédois s'excusait de ne pouvoir faire davantage pour le moment [14 mai] (1). Le résident impérial Talman, qui vint remplacer le seigneur de Dirling [21 décembre 1728], présenta encore des griefs contre le schahbender à Vienne, qui de son côté, dans une lettre au grand vesir, se plaignit qu'on n'eût mis à sa disposition ni argent pour son entretien, ni courrier, ni habitation où il jouît de toute franchise (2), priviléges auxquels sa qualité de consul ne lui donnait d'ailleurs aucun droit. L'ambassadeur français et le résident impérial prirent sous leur protection les catholiques syriens, persécutés par les Grecs. Déjà Andrezel avait obtenu un ferman pour la déposition du patriarche de Jérusalem, Sylvestre; mais il n'en poursuivit pas l'exécution. Des ordres rigoureux furent lancés encore contre les missionnaires de Chios. De vives explications s'échangèrent avec la Russie au sujet de la protection accordée récemment aux Schahsewens, dans leur fuite devant les ottomans. Mohammed, beg de Crète, partit revêtu du caractère de miralem, avec une lettre du grand vesir (1) pour le chancelier russe, dans laquelle Damad-Ibrahim se plaignait qu'un abri eût été accordé par les Russes, dans le nouveau fort de Salian, aux Schahsewens, poursuivis par le chan de Schirwan, Surchai [mai 1729]. Le résident russe, Neplujeff, pressé de rendre compte de ce fait, se lança dans les récriminations, disant que Surchai avait enlevé soixante mille brebis du territoire russe, et s'arrogeait de l'autorité dans les affaires des Guralinskis, dont dix villages étaient situés sur le territoire russe, entre Kaba et Tabaszaran. Le reis-efendi soutint que les Guralinskis étaient sujets du chan, et rédigea dans ce sens la lettre du grand vesir au chancelier du czar. Le chancelier répondit au grand vesir que Surchai, par son irruption dans les steppes de Moghan et de Salian, avait violé le territoire russe; qu'Asitare et Kerkenrud étaient des possessions du czar, et que le territoire de Surchai commençait à quinze lieues de la Ssamura; que si de ce côté la délimitation était restée incomplète, la faute en était à Surchai, qui en avait empêché l'achèvement. Les Kuralis, ou Guralinskis, dit-il, habitaient dans le Schirwan, entre Kuba et Tabaszaran, à partir de la Ssamura en se dirigeant vers la mer Caspienne; Surchai pouvait d'autant moins prétendre à la domination sur eux, qu'avant la conquête russe les pays situés sur la mer Caspienne obéissaient aux chans de Derbend et non pas à celui de Schirwan.

---

(1) Rapport de Talman, dans la Ste-R. Interpretatio litter. a Sueciæ primo ministro, ad supr. vez. per Mustafa-Aga transmissarum.

(2) Interpretatio litterarum Omer Agæ ad supr. vez. dans la Ste-R.

(1) Dolgoroucki à Neplujeff, 29 mars 1729.

La Porte avait agi contrairement au traité conclu avec la Perse et ne pouvait en rejeter l'inexécution sur la Russie ; le schemchal, ou souverain des Kumuks, avait reconnu l'autorité du czar ; et la communauté de religion ne donnait aucun droit de possession territoriale (1). Vers ce temps, l'ambassadeur anglais, Abraham Stanyan, remit en audience solennelle les notifications de la mort de Georges I[er] et de l'avénement au trône de Georges II. Le 27 septembre le baile vénitien Dolfino, mourut à Péra, à l'âge de soixante-quinze ans.

Pour la confirmation de la paix conclue avec Eschref, la Porte éleva l'ancien historiographe Mohammed-Raschid-Efendi à la dignité de beglerbeg de Rumili, afin qu'il se rendit en Perse avec le rang dont jouissent ordinairement les ambassadeurs, tirés en général des chefs militaires et non pas des seigneurs de la plume. Raschid ne fut pas traité pourtant avec une haute distinction à Isfahan, où il ne put rester que dix-neuf jours, et quand il entra dans cette capitale, il fut défendu aux femmes de se montrer dans les rues. La Porte traita exactement de même Mohammed, chan de Schiras, qui ne se rendit à Constantinople qu'un an plus tard. Raschid revint en poste, et ne rapporta point de lettre pour le grand vesir, ce qui blessa profondément ce ministre. Néanmoins Damad-Ibrahim voulut, par une pompeuse réception, donner à l'ambassadeur persan la plus haute idée de la puissance et de la magnificence de la Porte. A cet effet, toutes les maisons dans les rues où devait passer le cortége furent réparées et blanchies ; dans la salle même du diwan l'on renouvela les dorures de la coupole, au-dessous de laquelle siégent les vesirs. L'on tendit de drap écarlate la balustrade du sérail, conduisant de la porte du Centre à celle de la Félicité. Tous ces apprêts dans la capitale firent donner par le peuple à l'ambassadeur le surnom de *Récrépisseur*. Dans sa traversée de Skutari à la douane principale, le chan de Schiras fut salué par l'artillerie de tous les bâtiments, qui tirèrent plus de neuf cents coups. Les plus grands honneurs lui furent rendus à son arrivée et pendant sa marche dans les rues de Constantinople, quoiqu'il n'eût lui-même qu'un triste cortége. Le jour où le grand vesir le reçut en audience, la salle de réception avait été décorée avec un luxe inoui [9 août 1729]. L'antichambre, ordinairement garnie de simples nattes, fut couverte de tapis de Perse. Ceux qui ornaient la salle d'audience représentaient un parterre de fleurs où brillaient la soie, l'or et les perles. Aux pieds du grand vesir, à l'angle du sofa, était étendu un tapis brodé de perles ; à sa droite on voyait un portefeuille orné de pierres précieuses, et un encrier tout brillant de rubis et d'émeraudes ; à sa gauche était placé un pupitre étincelant de pierreries sur lequel reposait un koran, dont la reliure en velours noir était parsemée de brillants. Entre les deux fenêtres se voyaient dix-sept autres korans avec des reliures brodées d'or et des sacs semés de perles. Aux deux côtés de la cheminée, sur cinq pupitres artistement travaillés, étaient disposés des paquets de pelisses retenus par des liens d'étoffe d'or. Les valets de chambre portaient des ceintures précieuses, dans lesquelles étaient passés des poignards et des couteaux ornés de pierreries. Les ministres d'état, le defterdar, le reis-efendi, le tschausch-baschi et les sous-secrétaires d'état, le chancelier, les maîtres des requêtes, le secrétaire du cabinet rivalisaient de magnificence ; mais tous étaient éclipsés par l'éclat des diamants qui couvraient le grand vesir, « qui de la tête aux pieds, dit l'historiographe de l'empire, nageait dans une mer de perles et de pierres précieuses. » Après l'accomplissement du cérémonial préalable, l'ambassadeur alla s'asseoir auprès du grand vesir, et, sa suite s'étant retirée, il eut avec le premier ministre un entretien d'une demi-heure, dans lequel Damad-Ibrahim se plaignit hautement que l'ambassadeur ne lui eût point apporté de lettre du premier ministre persan. Le chan de Schiras n'en reçut pas moins, ainsi que sa suite, des marques de la munificence du gouvernement ottoman.

Ce fut la dernière fois qu'Ibrahim étala le spectacle de son luxe et de sa magnificence, quoique son administration durât une année

(1) La lettre [illegible].

encore pour s'écrouler avec le trône d'Ahmed III. Avant d'exposer cette révolution, amenée par une insurrection populaire, nous devons reporter notre attention sur la mort de quelques hommes célèbres et puissants qui descendirent dans la tombe quatre ans avant la fin du grand vesir. Nous nous bornerons à citer les noms les plus remarquables, en signalant cette circonstance honorable pour le règne d'Ahmed, ou plutôt de Damad-Ibrahim, que l'on n'y vit presque pas de morts violentes. Sur trente hauts dignitaires de l'état, cinq seulement furent immolés par le bras du gouvernement, ce qui forme une proportion inverse avec le nombre des victimes politiques frappées sous des tyrans tels que Murad IV et le vieux Kœprili ; et de ces cinq grands fonctionnaires suppliciés, pas un ne succomba sous les coups de vengeances ou de passions personnelles ; ils expièrent tous de véritables attentats. Le defterdar de Candie, Osman-Efendi, par ses actes arbitraires et ses extorsions, avait bouleversé le service des fermages de cette île ; de plus, il avait fabriqué quatre faux fermans et imité le chiffre du souverain et la formule exécutoire ; en conséquence de ces faits, il fut puni de mort après que les falsifications eurent été prouvées en justice. Le molla Abdusz-Szamed de Krimée, légiste fort ignorant, jeté dans les prisons des Dardanelles comme instigateur de la révolte de Dschantimur contre Seadet-Girai, fut enfin exécuté sur les représentations réitérées du chan et les réclamations des habitants de Krimée, qui n'espéraient point de repos pour le pays tant qu'un pareil homme serait en vie. Seid-Osman, de la famille Schehsuwar, gouverneur de Bender, homme sanguinaire et oppresseur, avait déjà été déposé une fois sur les instantes prières des victimes de sa tyrannie. Réintégré dans ses fonctions, grâce à la médiation du chan Seadet-Girai, il s'était livré de nouveau à sa cruauté, et un affranchi des bostandschis fut expédié pour lui abattre la tête [juillet 1727]. Quant au rebelle Husein, surnommé Jenidunja, le gouverneur d'Anatoli ne crut pas devoir solliciter d'ordre supérieur pour le mettre à mort. Mais ce fut en vertu d'un fetwa que la tête de l'odieux gouverneur de Schehrsor, Boghasanlisade-Mohammed-Pascha, fut envoyée à la Porte. Parmi les hommes éminents qui arrivèrent naturellement au terme de leur carrière, il faut citer le schérif déposé de la Mecque et l'ancien chan de Krimée. Jahja, qui deux fois avait été revêtu de la dignité suprême près du sanctuaire de la Kaaba, s'éteignit paisiblement en Syrie, où il s'était retiré. Les fonctions de schérif furent conférées pour la vie à son successeur Abdullah, en récompense des services qu'il avait rendus à la caravane de pèlerins. Dewlet-Girai, qui s'était assis quatre fois sur le trône princier, et avait vécu dans l'exil tantôt à Chios, tantôt à Rhodes, rendit le dernier soupir dans sa métairie de Rumili. Dans une foule de vesirs gouverneurs qui moururent durant cette période, il suffira de nommer celui de Retimo, Kœprili Esaad-Pascha, fils de Kœprili le Vertueux, frère du dernier grand vesir de cette famille, et qui, par le succès de ses poésies, mérita le surnom de Fortuné (Esaad). Ami de la vie paisible et retirée, blessé d'ailleurs par quelques injustes dédains, il envoya sa démission en vers au grand vesir, et bientôt après mourut à Retimo. Sur douze ulémas, nous mentionnerons seulement un certain Faïs, qui se fit connaître comme poëte, et Ischakisade, continuateur de la Biographie des Jurisconsultes, entreprise par Attaji, et de cinq ou six poëtes revêtus du titre de chodschagian ; le second defterdar Ssafaji mérite seul une mention particulière comme auteur d'une collection de détails remarquables sur les poëtes de ce temps.

L'orage qui renversa Ibrahim et Ahmed III fondit sur eux inopinément. Le grand vesir se flattait d'accommoder avec la Perse et la Russie les différends élevés au sujet des frontières. Le nouveau résident russe Wisniakoff eut à ce sujet avec le reis-efendi une conférence, dans laquelle il fut décidé que le kosbegdschi-aga, à peine de retour de sa mission de Suède, serait envoyé en qualité de commissaire sur la frontière [26 mars 1729]. Aux plaintes de Surchai, Romanzoff opposa qu'environ quatre mille hommes de troupes du chan de Schirwan avaient fait irruption sur le territoire des Kuralis, pour le soustraire à la domination russe ; que, n'ayant pas voulu se retirer de bonne grâce,

les envahisseurs avaient dû être repoussés par la force, et que dans ce conflit trois cents d'entr'eux avaient péri, douze villages avaient été détruits (1). La Russie, alliée jadis du schah Tahmasip, n'avait pas moins conclu un traité en dix articles avec l'usurpateur Eschref, et tandis que les deux puissances co-partageantes foulant aux pieds les droits de Tahmasip, dont elles saisissaient les états, reconnaissaient Eschref comme souverain légitime de l'Iran, la fortune de celui-ci déclinait malgré l'appui sur lequel il comptait de la part des puissances de l'Ouest, et Tahmasip se relevait grâce à l'assistance de ses voisins du Sud-Est, à des traités avec les souverains de l'Inde et du Kandahar, mais surtout par le concours d'un chef énergique, apparu tout-à-coup sur la scène politique, Nadir-Kuli-Chan, qui voulut d'abord assurer le trône de Perse contre les étrangers avant de le saisir pour lui-même. Dans le Chuaresm et le Chorasan, où Tahmasip s'était réfugié, les Efschars, les Béates et les Tschemischgeseks s'étaient déclarés pour lui, ainsi que Feth-Ali-Chan avec sa tribu turkmane de Katschars, et tandis que l'ambassade d'Eschref était reçue à Constantinople, Nadir-Ibrahim embrassa la cause de l'héritier des Ssaffis, de même que Mesched et Herat (2). Défait dans trois sanglantes batailles, à Damaghan, Derechar (3) et devant Iszfahan, Eschref, après avoir immolé le vieux schah Husein, s'enfuit vers le Beludschistan, où il fut massacré par les habitants (janvier 1730). Cependant Tahmasip, en parcourant son ancien palais d'Iszfahan, avait rencontré une vieille esclave employée aux plus vils travaux, et sous ces haillons il reconnut sa mère, qui pendant sept années avait prolongé sa vie sans être découverte ni trahie. A peine en possession du trône paternel, il envoya un ambassadeur à Constantinople pour réclamer les provinces arrachées par la Porte, et en même temps il équipa une armée destinée à marcher contre Tébris, sous les ordres du vieux turkman Ssaffi-Kuli-Chan, Itimadeddewlet, sous le schah Suleiman, aïeul de Tahmasip, qui s'était tenu caché pendant sept années, et maintenant amena six mille hommes de cette tribu au service de son souverain légitime (1). Tandis que l'ambassadeur Risa-Kuli-Chan négociait à Constantinople avec le grand vesir, on apprit que déjà les armées persanes attaquaient les frontières ottomanes. A cette nouvelle, un grand conseil se rassembla [24 juillet], la guerre fut déclarée contre la Perse, les queues de cheval furent arborées, et l'ambassadeur fut envoyé prisonnier à Lemnos. Dix jours après, le grand vesir quitta la capitale pour se rendre à Skutari [8 août]. Avant le lever du soleil les janitschares et les canonniers étaient rangés en bataille, attendant l'arrivée du sultan. Déjà les drapeaux des escadrons, les queues de cheval, les agas, les chevaux de main, les chapelles étaient en marche, et le sultan ne paraissait pas. Alors le grand vesir, soupçonnant quelque obstacle inattendu, se rendit au sérail. Ahmed, désapprouvant le départ précipité, refusa de se transporter à Skutari avec la bannière sacrée. Alors le grand vesir expédia Ismaïl-Aga auprès de l'aga des janitschares, Hasan, pour savoir ce qui se passait dans le camp. Ismaïl rapporta que les janitschares, étant sur pied depuis minuit, seraient fort mécontents si le sultan ne paraissait pas. Ahmed ne vit donc pas d'autre moyen que de prendre la sainte bannière, malgré toute sa répugnance. Il était déjà une heure après midi quand il s'embarqua; ce qui était de mauvais augure, car, suivant la croyance des Orientaux, toute entreprise, pour réussir, doit s'engager le matin. On avait décidé que le grand vesir irait prendre ses quartiers d'hiver à Alep ou Amasia, et que le sultan se tiendrait à Brusa ou Skutari. D'abord l'armée devait se mettre en marche le 18 ssafer [2 septembre], ensuite le jour du départ fut fixé au 1er rebiul-ewwel [14 septembre], puis aussitôt après la fête de la

(1) Rapport de Talman, dans la pièce B.

(2) Malcolm, Hanway; hist. de Tahmas-Kouli-Chan, Amsterdam 1741; hist. de Nadir-Schah par Mehdi. Fraser, History of Nadir-Schah, London, 1742.

(3) Malcolm, fol. 41; Hanway, t. II, fol. [illegible]

(1) Malcolm, d'après Hanway, lequel est complètement d'accord avec l'hist. écrite en turc par Seïd Tarich-Sejah, fol. 22.

naissance du Prophète, ou dix jours plus tard (1). Sur ces entrefaites se répandit le bruit qu'un convoi de six cents chameaux chargés de vivres, envoyé à Tebris sous l'escorte de quatre mille cavaliers, par Kerprilisade-Abdullah-Pascha, avait été enlevé, que Kerprilisade lui-même, attaqué, avait été mis en fuite vers Eriwan (2), qu'Hamadan et Kermanschahan avaient été pris, et que Tébris était tombé entre les mains des Persans (3). L'on se dit que ce désastre était arrivé par suite des instructions du grand vesir au commandant de Tébris; les esprits s'irritèrent encore par l'effet de rumeurs propagées avec une perfide habileté, d'après lesquelles, les troupes ottomanes expulsées de Tebris, auraient été déjà sur la route de Constantinople. Le mufti et le scheich d'Aja-Sofia, Isperisade, reçurent des billets qui provoquaient à la révolte. Des écrits de ce genre furent jetés dans la mosquée du Centre. Le kiaja du grand vesir, qui tenait toute l'administration intérieure, fut averti plusieurs fois de l'approche du danger; mais il dédaigna ces avis et repoussa avec mépris ceux qui les donnaient (4); car ni lui, ni le grand vesir, ne croyaient qu'il y eût le moindre péril à craindre. Le jeudi, 28 décembre 1730, au lever du soleil, dix-sept janitschares à peine se réunirent devant la porte de la mosquée de Bajesid, ayant à leur tête l'Albanais Patrona-Chalil. Ils se mirent à parcourir l'ancien marché de Besestan, en criant : « Nous avons à faire des réclamations légitimes; que tout homme appartenant au peuple de Mohammed ferme les boutiques et vienne se rallier à nous! » En effet, quelques marchands effrayés commencèrent à fermer les boutiques. Les mutins se dirigèrent alors vers le marché à la viande, où ils transportèrent la marmite du premier régiment de janitschares, celui du kulkiaja. Patrona-Chalil se rendit à la porte de l'aga des janitschares pour réclamer la mise en liberté des prisonniers. Hasan manqua de courage pour résister à cette demande, et n'osa même rester à son poste; il se couvrit d'un déguisement et prit la fuite. Aussitôt Patrona-Chalil courut aux casernes des armuriers, d'où il apporta la marmite du quinzième régiment des janitschares au marché à la viande. Un ramas de vagabonds et d'ouvriers oisifs s'arma en pillant le marché des Fripiers, et ferma le marché des Selliers. Le kapudan pascha, qui dès le matin s'était fait transporter à sa maison de campagne, sur le bord du canal, où il s'occupait à planter des oignons de tulipes, et le reis efendi, alors aussi aux environs de Constantinople, abandonné à son oisiveté ordinaire, ne voulurent pas d'abord ajouter foi aux premiers avis qui leur parvinrent de la révolte. Le kapudan retourna dans la capitale, il cria aux marchands de rouvrir les boutiques, puis se rendit au camp de Skutari, où s'enfuirent également le kiaja et l'aga des janitschares. A la nouvelle de ce qui se passait à Constantinople, le grand vesir convoqua dans le palais du sultan, sur le rivage, le mufti, les vesirs, les ulémas et les scheichs, les chodschagians et les généraux. Il fut décidé que le sultan retournerait aussitôt à Constantinople avec la sainte bannière, les princes et toute la cour. Avant de s'embarquer, le monarque demanda encore l'avis de sa sœur, la sultane Chadidsché; celle-ci lui conseilla de tenir auprès de lui tous les ministres, afin que si les rebelles demandaient la tête de l'un ou de l'autre, en la livrant il fût d'autant plus assuré de conserver la sienne (1).

Vers dix heures du soir, le sultan débarqua près de la Porte des Canons, et se transporta au sérail avec les ministres et les ulémas,

(1) Ssubhi, fol. 5.

(2) Seil-Tarichi-Sejah, fol. 22.

(3) Ssubhi, Hanway, t. II, p. 41; et Seil Tarichi Séjah, fol. 22.

(4) Ssubhi, fol. 6.

(1) Ssubhi, fol. 7. Relation de deux rébellions arrivées à Constantinople, en 1730 et 1731; dans la déposition d'Ahmet III et l'élévation au trône de Mahomet V, Mahmoud I à la Haye, 1737. Relation de la révolte de Constantinople, in Büsching's magazin vi, p. 32. t. II, p. 53; et relazione di quanto è occorso di rimarchevole nella sollevazione in Costantinopoli, contra il ministero e lo stesso sultano secondo le notizie avute dalla parte dei ribelli e dal serraglio del sultano; par l'interprète impérial, Gaspard Momars. Rapport de Talman. Relation des deux rébellions, t. XVI. Momars, relazione.

qui se rendirent dans l'antichambre, touchant à la salle du manteau du Prophète, en présence du souverain. Le grand vesir jugea convenable de mander au serail le juge déposé de Constantinople, Salah-Hasan, soupçonné d'intelligences avec Patrona-Chalil, et le bostandschi-baschi fut envoyé à cet effet à la ferme où se tenait l'ancien juge. Ensuite Damad-Ibrahim parla de sortir avec la sainte bannière; mais l'aga des janitschares fit observer que ce moyen ne serait d'aucune utilité si personne ne se ralliait à ce symbole sacré. Il fut résolu de l'arborer à la porte du Centre. Le chaszeki-aga, ou second officier des bostandschis, fut envoyé avec vingt de ses gens, auprès des rebelles, pour leur dire de la part du sultan que leur juste demande serait accordée, mais qu'ils devaient se disperser. Ils répondirent qu'ils étaient satisfaits du padischah, mais que sous deux jours il fallait leur livrer vivant le grand vesir, le kiaja, le kapudan-pascha et le mufti, qui tous quatre étaient des traîtres. Le sultan remit le kiaja et le kapudan-pascha à la garde des bostandschis, et envoya le chaszeki faire savoir aux rebelles qu'il était disposé à destituer le grand vesir et le mufti pourvu qu'ils se contentassent de cette concession à leur égard, et que les autres dignitaires leur seraient livrés. Ils répliquèrent qu'ils se contenteraient de la déposition et du bannissement du mufti, mais que le grand vesir devait leur être remis entre les mains. Durant ces négociations, la canaille pillait à Galata la maison du woiwode; des crieurs proclamaient que si les infidèles se tenaient tranquilles dans leurs maisons, ils n'auraient rien à craindre, et que les boutiques de comestibles devaient être ouvertes; on obéit à ces injonctions. Les hérauts qui avaient été détachés pour appeler le peuple autour de la sainte bannière ne purent faire entendre leurs voix plus loin que la mosquée d'Aja-Sofia. Les promesses d'argent n'attirèrent que peu de monde, et le petit nombre de fidèles se dispersa de nouveau dans l'après-midi. Vers le soir la sainte bannière fut arborée à la seconde porte du serail, où les ministres passèrent la nuit. Damad-Ibrahim et les vesirs se tinrent dans la chambre des seigneurs de l'audience; le grand juge Damadsade, qui était malade, resta dans la chambre du sultan Murad; le mufti et les autres ulémas se reposèrent dans la pièce affectée aux bostandschis. Le lendemain soir (30 septembre), le mufti se rendit avec Sulah-Efendi et le scheich d'Aja-Sofia, Isperisade, deux provocateurs de révolte parmi les ulémas rassemblés, se mit à pleurer sur les malheurs réservés à sa vieillesse, sur le danger de voir sa barbe blanche souillée de sang. Tous les assistants s'étant récriés, il poursuivit en disant que, les demandes des rebelles tendant toutes à obtenir un imam (souverain) doué de hautes qualités, le seul moyen de salut était la déposition du sultan. Après avoir récité la prière du matin, ils se rendirent par le jardin extérieur vers le kœschk d'Eriwan, où vint de son côté le grand vesir: « Je suis un homme mort, dit celui-ci, mais notre devoir à tous est de songer au salut du souverain; » puis se tournant vers le mufti, « Le pascha t'a déposé et banni, ainsi que le kapudan-pascha et le kiaja. » Aussitôt ces dignitaires furent emmenés à la chambre des bostandschis. Damadsade ayant refusé, à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, d'accepter la place du mufti, le juge de Médine, Mustafa-Efendi, fut appelé à ce poste, et faute de pelisse blanche, on le revêtit d'un kaftan vert. Le segban-baschi, que l'on voulait nommer aga des janitschares, déclina cet honneur, prétendant que du moment où il ne serait pas du côté des rebelles il serait mis en pièces. Maintenant il s'agissait de savoir qui envoyer aux rebelles avec la réponse à la liste de bannissement et de condamnation nouvellement produite par eux. Le choix tomba sur deux ulémas, le scheich de la mosquée nouvelle, Seid-Mohammed, et le juge déposé de Salonik, Ahmadsade Seid-Mohammed. A ce dernier le sultan donna pour instruction secrète, en cas de nécessité, de sacrifier même le grand vesir (1). Le capitaine Abdi fut nommé kapudan-pascha, le vieux Nikdeli-Ali-Aga, kiajabeg. Jusqu'alors les rebelles n'avaient avec eux aucun des officiers supérieurs des janitschares. Ils arrachèrent de la maison où il était caché le vieux Suleiman, leur maître d'exercice, et le

(1) Subhi, fol. 1111.

nommèrent reis-efendi, ils créèrent le sellier Mohammed-Aga, un de leurs tschauschs, et un fiscal déposé, Orli, lieutenants-généraux, un professeur des huit, Ibrahim-le-Niais, juge de Constantinople, et Sulali grand juge d'Anatoli. Quand Ahmadsade leur eut apporté le message du sultan, ils délibérèrent pendant une heure dans la mosquée du Centre, mais persistèrent dans leur première demande et réclamèrent la confirmation de leurs nominations. Ils envoyèrent leur reis-efendi et leur grand juge au sérail présenter ces dernières conditions, qui furent acceptées; on leur remit en outre, de la part du sultan, un acte souscrit par tous les ulémas, qui leur garantissait sécurité entière. Vers le soir le kislaraga reprit le sceau au grand vesir, qu'il mena auprès du kapudan-pascha et du kiajabeg dans l'appartement du bourreau, sous la porte centrale du sérail. Le reis-efendi retourna vers les révoltés avec cette nouvelle. Dans la nuit on agita encore la question de savoir si les trois victimes devaient être livrées vives ou mortes, et le dernier parti fut adopté. Au point du jour [1er octobre 1730], le mufti et le grand juge furent appelés bien vite auprès du sultan, et l'ordre fut donné d'exécuter tout de suite les trois prisonniers. Le mufti et le grand juge demandèrent la cause de cette précipitation. On leur répondit que la rue en avant du kœschk des processions était remplie de rebelles. « Mon padischah, reprit le grand juge, envoyez au moins deux de vos serviteurs à la découverte pour vérifier le fait. » Aussitôt sortirent le scheich d'Aja-Sofia et Sulali, qui revinrent bientôt après en disant qu'il n'y avait pas une âme dans la rue (1). Cependant le grand vesir, le kapudan et le kiajabeg étaient étranglés; leurs cadavres, chargés sur une voiture attelée de bœufs, furent conduits à la place à la Viande, où se tenaient les rebelles. Ceux-ci jetèrent les restes du kapudan devant la fontaine Chorchor, ceux du kiajabeg devant la porte du marché à la Viande, et ceux du grand vesir sur la place du Sérail, devant la magnifique fontaine construite par ses soins. Les misérables prétendirent qu'on ne leur avait pas livré les restes du grand vesir, que le cadavre étendu sous leurs yeux était celui d'un rameur appelé Manoli, et que le sultan les avait trompés. Isperisade eut l'effronterie de dire en face au sultan que les rebelles ne voulaient plus de lui comme padischah. Alors Ahmed déclara aux ulémas qu'il était prêt à céder le trône, mais que deux d'entr'eux devaient se rendre auprès des rebelles pour leur faire garantir, sous la foi du serment, la sécurité de sa vie et celle de ses enfants. Frappés de stupeur, les ulémas gardèrent le silence. Mais Isperisade et Sulali, qui étaient tous deux d'intelligence avec la rébellion, se chargèrent de la commission. Trois heures après le coucher du soleil, ils revinrent au sérail avec la réponse des rebelles qui se déclarèrent satisfaits, et le scheich Isperisade annonça qu'ils avaient juré sur le koran de respecter la personne du sultan et ses enfants. Toutefois, le chambellan Derwisch-Mohammed, qui, en sa qualité de tschausch-baschi, nommé par les révoltés, avait accompagné les messagers, effraya le sultan en lui certifiant que sa vie était en danger. Une demi-heure après, Mahmud, fils de Mustafa II, fut amené devant Ahmed, qui le baisa au front, et, en sa qualité d'oncle, présenta sa main au contact des lèvres de celui qui allait le remplacer; sur un signe d'Ahmed, les princes ses fils rendirent hommage à leur cousin comme au padischah, en lui baisant la main. Au bout d'un quart d'heure encore, Mahmud monta sur le trône dans la salle du manteau du Prophète, para son turban du panache de plumes de héron, attaché avec une agrafe de diamants, se montra aux députés des rebelles venus pour le voir, et reçut au milieu de la nuit les hommages des seigneurs de la cour intérieure. Des billets furent expédiés pour appeler les ulémas, les généraux des troupes et les rebelles, à venir au lever du soleil s'incliner devant le nouveau souverain. Les ulémas se rendirent à cette invitation; mais les rebelles ne parurent point; ils craignaient que des mines n'eussent été pratiquées sous le sérail pour les faire sauter, et demandèrent leurs officiers. Il leur fut répondu qu'ils les retrouveraient à la porte du sérail. Ils parurent enfin et rendirent hommage au sultan Mah-

(1) Ssubhi, fol. IX.

mud. Après cette cérémonie, les ulémas et les ministres regagnèrent leurs habitations; les rebelles, avec leurs officiers, retournèrent sous les tentes établies au marché à la Viande (1).

Le règne de vingt-sept ans d'Ahmed III est un des plus glorieux de l'empire. Trois traités de paix, déterminés à la vérité par des motifs blessants pour l'orgueil ottoman, avaient pourtant donné à la Porte la Morée, Aszow et des provinces de la Perse. Les armées turques avaient été défaites par les Allemands; Temeswar, Belgrad, une partie de la Servie, étaient passés sous le pouvoir de l'Autriche: mais ces pertes s'étaient trouvées grandement compensées par la reprise de la Morée. Le traité du Pruth avait rendu à l'empire Aszow, ce boulevard de la frontière du nord, et la paix conclue avec Eschref avait confirmé la possession de provinces persanes attribuées à la Porte par le traité de partage avec la Russie, et conquises ensuite par les armes ottomanes. Après avoir changé treize fois de grand vesir dans les quinze premières années de son règne, dans les douze dernières il maintint avec une résolution inébranlable Damad-Ibrahim à la direction suprême des affaires. La succession rapide des premiers ministres avait été déterminée en partie par les désastres de la guerre, en partie par les fautes commises dans la conclusion de la paix, mais surtout par des intrigues de palais; car tant que le silihdar Ali fut dans le sérail, les grands vesirs étaient nommés et déposés selon son bon plaisir. Quelques-uns rencontrèrent aussi l'opposition du puissant kislaraga Suleiman-le-Long: mais avec Ibrahim s'établirent l'unité et l'harmonie entre tous les hauts fonctionnaires de l'état et de la cour; de même qu'Ahmed-Kœprili, il fit occuper les premières dignités de l'empire par des membres de sa famille: le kapudan-pascha et le kiajabeg avaient pour femmes des filles d'un premier mariage du grand vesir; son fils et deux de ses neveux, mariés à des filles du sultan, siégeaient dans le diwan comme vesirs de la coupole. Le mufti et le kislaraga, sans être les instruments de ses plans, ne s'y montraient pas du moins opposés, par conviction de la justesse de ses vues ou par crainte de sa toute-puissance. La direction du harem se trouvait entre les mains de Beschir, qui, après avoir été dévoué à Ahmed quand celui-ci n'était encore que prince, se vit, par l'avénement de son maître au trône, porté à la plus haute faveur, accompagna la nourrice impériale dans son pélerinage de la Mecque, fut nommé trésorier au retour, partagea neuf ans après la disgrâce et l'exil du kislaraga Suleiman-le-Long, remplit quelque temps les fonctions de scheichol-harem de la Mecque, et, au bout de quatre ans, fut revêtu de la dignité de kislaraga qu'il garda quatorze ans sous le règne d'Ahmed III, et qui lui fut conservée sous Mahmud Ier seize autres années encore, pendant lesquelles il sera souvent question de lui. Son pouvoir, que nous verrons si prépondérant, avait été contenu dans une juste infériorité sous Ahmed III par le grand vesir Damad-Ibrahim, avec lequel il agissait en parfait accord. Au moyen d'une administration ainsi prolongée et harmonieusement conduite dans toutes ses parties, Damad-Ibrahim se vit en état d'introduire tant d'institutions utiles, d'élever tant d'édifices et en même temps de réunir tant de trésors: après sa mort on trouva dans trois caisses enterrées sous le colombier de sa maison 70,000 ducats (1); dans une quatrième, quantité de bijous, des tapis, des châles, des armes, des vases, pour une valeur de 1,000 bourses d'or (2). Ces richesses témoignent de la sage administration du grand vesir et de l'abondance des ressources financières de l'empire ottoman; car elles ne furent point le fruit de la convoitise, il n'y eut point d'extorsions employées pour les amasser. L'accusation d'avarice est repoussée par la munificence d'Ibrahim et la grandeur de ses fondations (3), et il ne voulut jamais avoir recours aux supplices comme moyens financiers. Ses connaissances pratiques, sa modé-

(1) Subhi, fol. 4.

(1) Relation de deux rébellions, p. 46.

(2) Ibidem, p. 47.

(3) Deux lettres de fondation, pour les écoles, bibliothèques, fontaines, se trouvent dans l'inscha du reis Mohammed Efendi, nos 164 et 171.

ration et sa capacité politique sont attestées aussi par la lettre écrite de sa propre main et adressée au gouverneur de Bagdad (1), après la défaite subie près d'Hamadan devant Eschref ; là il donna d'excellents conseils et des encouragements au général vaincu.

Doué d'un regard doux et majestueux, d'un son de voix flatteur et insinuant, Ahmed possédait les qualités de l'homme qui attirent l'amour de l'autre sexe ; passionné pour les femmes, grand amateur d'oiseaux, de tulipes et d'œillets, de miroirs et d'illuminations, père de trente-un enfants, il fut pour ses épouses l'objet de l'affection la plus tendre et la plus dévouée ; il passait son temps avec elles à broder et à coudre, et les récréait sans cesse en leur offrant de nouvelles illuminations, des combinaisons de fleurs de tulipes dans ses parterres et des collations de sucreries (2). Plus il se livrait à ces frivolités, plus la toute-puissance du grand vesir était assurée ; l'exemple d'un souverain régnant par lui-même, qu'avait donné Murad IV, restait sans imitateur : sous les autres sultans, on avait vu la direction suprême des affaires entre les mains de femmes ou d'eunuques, de sultanes mères ou de favoris ; sous Ahmed au moins, le grand vesir tint seul les rênes de l'état avec un pouvoir illimité, ce qui est un éloge pour un monarque qui règne sans gouverner, car l'unité de l'autorité vaut mieux que le partage et la division. Le règne du sultan Ahmed III, porté au trône et renversé par la révolte, est l'un des plus mémorables conservé par les annales ottomanes : il est signalé par la paix de Paszarowicz et par celle du Pruth, par le traité de partage de la Perse avec la Russie, qui osa confirmer le schah illégitime, par des institutions utiles et des fêtes éclatantes, par la présence de deux rois chrétiens, Charles XII et Stanislas Lesczinski, comme hôtes de la Porte, par l'asile donné à Rakoczy et à Bonneval, par l'élévation de mosquées et de châteaux de plaisance, par l'établissement de quatre bibliothèques à Constantinople et par l'introduction de l'imprimerie.

(1) Tschelebisade, cinq pages in-folio, fol. 130 et suiv.

(2) Petit Delacroix, Histoire de l'empire ottoman.

LIVRE LXVI.

RENVERSEMENT DE LA DOMINATION DES REBELLES. — LES WOIWODES DE MOLDAVIE ET DE VALACHIE. — GRAND VESIRAT DE KABAKULAK. — REPRISE DE KERMANSCHAHAN ET D'HAMADAN. — BATAILLE DE KORIDSCHAN. — PAIX AVEC LA PERSE. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR TOPAL-OSMAN, DU KAPUDAN-PASCHA, DU MUFTI ET D'AUTRES DIGNITAIRES. — LOIS SOMPTUAIRES. — AUDIENCES D'AMBASSADEURS CHRÉTIENS. — LA KABARTA. — ARRIVÉE DU GRAND VESIR A CONSTANTINOPLE. — MONNAIES. — AQUÉDUC DE BAGDSCHEKOÏ. — GUERRE CONTRE LA PERSE. — DÉLIVRANCE DE BAGDAD. — DESTINÉE ET CARACTÈRE DE TOPAL-OSMAN. — PROMOTIONS, EXÉCUTIONS, INSTITUTIONS ET GOUVERNEMENT D'ISMAÏL. — MAISONS DE PLAISANCE. — FIXATION DE LA FÊTE DE LA NAISSANCE DU PROPHÈTE. — EXPÉDITION DE FETH GIRAI AU CAUCASE. — NÉGOCIATIONS DE MINISTRES EUROPÉENS AUPRÈS DE LA PORTE. — DÉCLARATION DE GUERRE. — MARCHE DES CORPORATIONS. — DÉPART DE L'ARMÉE. — OPÉRATIONS MILITAIRES EN PERSE. — BATAILLE DE L'ARPATSCHAI. — NÉGOCIATIONS ET CONCLUSION DE LA PAIX AVEC LA PERSE.

Le sultan Mahmud était assis sur le trône, mais les passions révolutionnaires grondaient encore, excitées par les simples janitschares Patrona-Chalil et Muszli; le sultan désirait connaître le premier, qui parut devant le souverain sous le costume de janitschare et les jambes nues. « Que puis-je faire pour toi? demanda Mahmud. — Le but de mes désirs se trouve atteint puisque je te vois sur le trône; maintenant je sais bien qu'une mort ignominieuse m'est réservée. — Je te jure par mes ancêtres qu'il ne te sera fait aucun mal; demande une récompense, d'avance elle t'est accordée (1). » Patrona demanda la suppression des baux à vie (Malikiane) qui opprimaient le peuple, et aussitôt ils furent abolis (2). Les ministres furent remplacés, tous les protégés et amis d'Ibrahim-Pascha éloignés, le grand vesirat confirmé au silihdar Mohammed-Pascha, gendre du dernier sultan, qui lui avait conféré le sceau après le supplice d'Ibrahim. Sur la place du marché à la viande continuait toujours d'affluer la plus vile populace qui voulait grossir les flots des révoltés, pour avoir part à la solde des janitschares. Le premier lieutenant-général, quoique créature des rebelles, ayant voulu s'opposer à cet avilissement des rôles de la milice privilégiée, fut aussitôt sabré par Patrona et déchiré en mille pièces par la canaille (1). Le vendredi suivant (6 octobre 1730), le chef des émirs ceignit le sabre au sultan, suivant l'antique usage, dans la mosquée d'Ejub; Mahmud, en se rendant au temple, était précédé de Patrona et de Muszli, les deux chefs de la révolte, coiffés de petits turbans, les jambes nues, jetant de l'or au peuple. Au lieu des douze bourses d'or données ordinairement en pareille circonstance, le sultan en fit distribuer cinquante (2). Maintenant les rebelles demandèrent la permission de mettre le feu

(1) Histoire des deux rébellions, p. 41, et suivantes.

(2) Subhi, fol. 12.

(1) Histoire des deux rébellions, p. 51; Subhi, fol. 1.

(2) Hist. des deux rébellions, p. 55.

à toutes les maisons de plaisance que depuis six à sept ans les ministres avaient construites sur les deux rives du canal des Eaux douces, pour plaire au sultan Ahmed ; cette fois Mahmud fit ses réserves : « Je ne donne point, dit-il, mon adhésion à l'incendie, nous serions la risée des peuples chrétiens ; je permets seulement que l'on renverse les bâtiments. » Cent vingt kerschks et maisons de plaisance, dont les jardins étaient en partie dessinés sur les modèles de ceux de France, furent démolis et rasés ; toutefois la destruction n'en fut pas tellement complète qu'au bout d'un siècle on ne vît encore les traces des murs et les fondations de ces gracieux édifices, qui, ornant les Eaux douces, les faisaient rivaliser avec les rives du Bosphore. La place de kapudan-pascha, qui, aussitôt après l'arrestation du dernier titulaire, avait été conférée à Abdi-Pascha, fut donnée maintenant à Hafis-Ahmed-Pascha ; mais celui-ci fut obligé au bout de vingt jours de la céder à Dschanum-Chodscha, qui avait déjà été grand-amiral à l'époque de la conquête de la Morée. Le fils et le gendre du mufti Feisullah, qui, vingt-sept ans auparavant avaient été bannis à Brusa, furent rappelés par le nouveau mufti, Mirsasade-Scheich-Mohammed-Efendi ; le secrétaire des janitschares, envoyé depuis douze années à Gallipoli par le grand vesir Ibrahim-Pascha, et le chambellan Chiszim-Mohammed, relégué depuis cinq ans à Salonik, purent aussi rentrer dans la capitale ; d'un autre côté, Feisullah et Abdurrahman, que les rebelles avaient nommés, le premier, grand juge de Rumili, et le second juge de Constantinople, furent bannis l'un à Mitylène, l'autre à Chios, comme créatures du grand vesir exécuté. L'historien Raschid-Mohammed pour la même cause fut relégué à Cos ; l'ex-reis-efendi Mohammed, qui, pendant l'administration entière de Damad-Ibrahim, avait été été initié à tous les secrets de l'état, dut partir pour Ténédos. Les précédents généraux des janitschares et des armuriers, et le lieutenant-général des miliciens privilégiés furent exilés et réduits à la misère, parce que leur présence déplaisait aux rebelles, qui firent aussi reléguer à Mitylène le bostandschi-baschi Karakulak. Le commandement des bostandschis passa au chaszeki, en récompense des messages dont il s'était chargé entre le sultan Ahmed et la révolte. L'organe de la sédition Isperisade-Scheich, prédicateur d'Aja-Sofia, fut frappé tout-à-coup d'apoplexie au milieu d'un discours en chaire, ce qui fut regardé comme l'effet des malédictions du sultan détrôné (1). Les scheichs des douze mosquées impériales avancèrent suivant l'ordre hiérarchique. Deux capitaines de gardes-du-corps, Kara-Mustafa et Usun-Abdi, odieux à cause de leur rigueur, et qui s'étaient cachés dès le commencement de l'insurrection, furent arrachés de leur retraite et mis en pièces sur le marché à la viande (2). Au bout de trois jours, le présent de joyeux avénement fut donné suivant l'usage ; il fut transporté au marché à la viande sur cent cinquante voitures, chargées chacune de 50 bourses ; la somme entière de 7,500 bourses se distribua parmi quarante mille janitschares, dont chacun reçut 25 piastres, dix-huit mille canonniers, vingt-deux mille armuriers et vingt mille sipahis. Après ce paiement, les soldats satisfaits séparèrent leurs intérêts de ceux de la populace ameutée et se déclarèrent prêts à marcher en bons moslims, conformément au fetwa du mufti sous la sainte bannière, contre ceux qui voudraient provoquer de nouveaux troubles. Les rebelles capitulèrent à deux conditions : que nul d'entre eux ne serait puni pour cause de révolte, qu'il leur serait permis de déployer deux drapeaux, sous lesquels ils pourraient se réunir si l'on se portait à quelque attaque contre eux. Ainsi les tentes furent enlevées de la place à la viande, et, quatorze jours après l'explosion de la révolte, les boutiques du marché se rouvrirent (11 octobre 1730).

Parmi les mutations déterminées par le triomphe des rebelles, il faut citer surtout la destitution du ministre de l'intérieur et la déposition des deux princes de Moldavie et de Valachie ainsi que du chan de Krimée. Comme le vieux Ali Aga de Nikde n'agissait pas dans ses fonctions de kiaja du grand vesir de manière à satisfaire entièrement les rebelles, ils l'accusèrent de corruption et

(1) Ssubhi, fol. 18.
(2) Ssubhi, fol. 13.

obtinrent la nomination du grand écuyer Mustafa-Beg à sa place. En Valachie, quinze jours avant la révolte [14 septembre 1730], était mort Nicolas Maurocordato, fils du grand Alexandre Maurocordato, prince savant, qui comme écrivain avait marché sur les traces glorieuses de son père, et dont le livre Sur les Devoirs occupe dans la nouvelle littérature grecque le même rang que le traité de Ciceron *De Officiis* parmi les productions de la langue latine. Des savants allemands dont il s'entourait (1) ont écrit son panégyrique, tels que Wolf et Hœlbius; d'autres prirent soin d'éditer ses ouvrages, comme Bengler; son médecin grec Schendo, ennobli sous le nom de Vanderbech, écrivit au contraire des satires contre lui (2). Plus reconnaissant envers le prince et plus dévoué à la littérature de son pays, le philologue grec Demétrius Procopius de Mochopolis travailla à la cour de Maurocordato et donna une revue des savants de la Grèce moderne au dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, qui sert de point de départ à l'histoire de la nouvelle littérature des Hellènes (3). Nicolas Maurocordato eut pour successeur son neveu Constantin Maurocordato, fils de Jean, qui lui-même dut céder la place, au bout de quatre semaines, à l'ennemi de son père Richard Rakoviza, surnommé Dschihan, qu'appuyaient les rebelles (4): 150,000 piastres furent le prix de cette dignité princière (5) [17 octobre]. Un changement beaucoup plus scandaleux encore fut celui qui renversa le woiwode de Moldavie Grégoire Ghika, auquel le diplôme confirmatif du nouveau sultan avait été adressé à peine quatre jours auparavant. Un boucher grec nommé Janaki, qui pendant la révolte avait fourni de la viande à crédit et prêté de l'argent à Patrona-Chalil, se sentit enivré par la faveur des rebelles au point d'oser aspirer à la dignité suprême en Moldavie, que Chalil-Patrona lui assura moyennant 500 bourses en faisant dire au grand vesir par Muszli d'installer aussitôt le boucher en qualité de prince; vainement le grand vesir représenta que la confirmation venait d'être accordée à Ghika depuis quatre jours: « Quelle différence peut-il exister entre giaur et giaur? » répondit le rebelle; le grand vesir s'excusa sur l'impossibilité de prendre une telle décision sans l'ordre du sultan: « Allez donc trouver le sultan, mais songez avant tout à faire la volonté de Patrona (1). » En effet sa volonté fut acomplie, et la Moldavie s'épouvanta en voyant un boucher s'asseoir sur le trône de ses princes. Les rebelles forcèrent également le grand vesir à déposer le chan de Krimée Mengli-Girai et à le remplacer par Kaplan-Girai, qui résidait à Brusa. Le grand vesir tenta inutilement de retarder la nomination jusqu'à l'arrivée de Mengli-Girai, qui fut appelé à venir rendre compte de sa conduite; mais les rebelles exigèrent que Kaplan-Girai fût amené aussitôt en qualité de chan à Constantinople, et on leur obéit (2). Mengli-Girai reçut ordre de rester à Janboli. Mais les rebelles étaient tombés dans une lourde méprise en s'imaginant trouver un puissant appui dans le chan nouveau; car, tout en affectant d'entretenir avec eux les meilleurs rapports, il servait d'instrument au kislaraga qui avait formé le plan de les anéantir. L'insolence de leur chef était arrivée aux dernières limites: un palais fut accordé à la concubine de Patrona, et la sultane Validé avait été réduite à envoyer le sorbet (3) à cette femme à la suite de ses couches. Le vaillant kislaraga Beschir s'occupa sérieusement de mettre un terme à cet état de choses intolérable; pour l'exécution de ses projets il jeta les yeux sur des hommes d'une activité éprouvée, comme Kaplan-Girai, le kapudan-pascha Tschanun-Chodscha, et Ibrahim, kiaja de l'ancien gouverneur d'Égypte Mohammed, qui avait déjà fait ses

(1) Secretarii aulici Wolf Panegyricus in laudem Nic. Maurocordati. Theodori Hœlbii oratio de litterarum studiis Nicolai Maurocordati.

(2) Septem remedia chymica, alchymistica imprimés dans l'Hist. de Valachie d'Engel, l. II, p. 11.

(3) Dans le tome II, de la Bibliotheca græca de Fabricius.

(4) Engel, Hist. de la Valachie, l. II, p. 18. Ssubhi, fol. 14.

(5) Hist. des deux rébellions, p. 73.

(1) Hist. des deux rébellions, p. 93.

(2) Ssubhi, fol. 15.

(3) Le même, fol. 16.

preuves en étouffant au Kaire la révolte de Mohammed-Tscherkes-Beg. Le chan, informé par le grand juge d'Anatoli Sulali du complot des rebelles tendant à renverser le grand vesir, le mufti et le kislaraga, à remettre le sceau de l'empire à l'aga des janitschares, à investir Patrona du grand amiralat, et à donner à Muszli le poste d'aga des janitschares, communiqua ces renseignements aux ministres et se concerta avec eux sur les moyens d'anéantir les ennemis de la paix publique. Sulali était l'homme des rebelles; mais ses sentiments n'étaient point partagés par le grand juge de Rumili Paschmakdschisade, qui repoussa les propositions de Patrona avec mépris et fit jeter à la mer l'or distribué à ses gens par ce chef de séditieux. Le kislaraga, le grand vesir, le mufti et le chan tatare communiquèrent aussi leurs idées au defterdar, au kiajabeg et au colonel du septième régiment de janitschares, homme doué d'une force extraordinaire et surnommé Chalil-le-Pehliwan (le lutteur ou le champion); par l'entremise de ce dernier ils distribuèrent 15,000 ducats parmi les janitschares et inspirèrent une grande sécurité à Patrona-Chalil à l'égard du grand vesir [23 novembre]. Le coup devait être porté dans un conseil tenu chez le grand vesir, où Patrona demanda que la guerre fût déclarée aux Russes comme alliés des Persans; le chan combattit cette idée, mais les rebelles étant trop nombreux pour qu'on osât les frapper en ce moment, l'exécution du plan fut remise à deux jours plus tard, alors que le diwan devait se réunir pour agiter de nouveau la question des hostilités contre les Russes et les Persans. Chalil-Pehliwan et trente-deux hommes résolus furent cachés dans la chambre de Porcelaine (1); quand le conseil fut fini, le grand vesir annonça à Patrona-Chalil que sa Majesté le padischah avait résolu de le décorer des insignes de beglerbeg de Rumili: « Je n'en veux point, » s'écria Patrona en apostrophant grossièrement le grand vesir; car il voulait être aga des janitschares. On résolut de se rendre au sérail au sujet de la déclaration de guerre; Chalil-Pehliwan gagna le palais et la salle des gardiens du sofa, par la porte de la Fontaine-Froide; le grand vesir, le chan, le mufti, le kapudan-pascha, les ulémas, entrèrent dans le kœschk d'Eriwan avec Patrona et Muszli; les autres officiers restèrent dans la salle qui précède la ménagerie des lions. Au moment où le sultan prenait place sur le sofa, le grand vesir donna le signal convenu: Chalil et ses trente-deux compagnons se précipitent hors de la salle où ils étaient cachés; mais jugeant indigne d'un vaillant homme d'attaquer l'ennemi par derrière, Pehliwan se dresse en face de Patrona en disant: « Quel est le misérable qui prétend être aga des janitschares? » Patrona veut saisir pour se défendre l'arme qu'il porte à sa ceinture, il est aussitôt coupé en morceaux ainsi que Muszli; le vieux Wunli est remis à la garde des bostandschis; vingt-six hommes de leur suite, qui étaient restés près de la ménagerie des lions, furent introduits un à un, sous prétexte de recevoir la pelisse d'honneur, et massacrés. Muhsinsade-Abdullah fut nommé aga des janitschares, Chalil-Pehliwan premier lieutenant-général; Sulali et le juge de Constantinople, créatures des rebelles, passèrent dans les rangs des sandschakbegs, et quand on les eut ainsi dépouillés des priviléges des ulémas, on les remit à la garde du bostandschi-baschi avec le miralem Derwisch-Mohammed. Les ministres offrirent au sultan leurs félicitations pour cette victoire remportée sur les rebelles; un chatti-schérif remercia les janitschares de leurs fidèles services dans cette circonstance (1): ils reçurent 50,000 piastres; l'on en distribua 30,000 parmi les topdschis, et 35,000 dans les rangs des tschebedschis. L'un des instruments les plus actifs de la destruction des rebelles avait été le grand chambellan Ibrahim-Aga, surnommé Kabakulak (à l'oreille dure), fils d'un raja de Karahiszar; il était entré quarante ans auparavant comme valet-de-chambre au service du vertueux Kœprili, tué à la bataille de Slankamen; sous les grands vesirs suivants il s'était élevé dans les emplois de la chambre jusqu'au poste de chodscha. Ensuite, dans la dernière guerre contre l'Autriche, il avait

(1) Ssubhi, fol. 18.

(1) Ssubhi, fol. 19.

mis la Bosnie en bon état de défense, et plus tard encore il avait su en Égypte étouffer la révolte de Tscherkes-Mohammed-Beg. En récompense de ce service on lui avait conféré la dignité de vesir et le gouvernement d'Alep. Le grand vesir, inquiet de la présence à Constantinople d'un personnage qu'il regardait avec raison comme un dangereux rival, voulut l'éloigner violemment; mais il se perdit dans cette tentative. Le kislaraga Beschir favorisa maintenant Kabakulak auprès du sultan, qui lui confia le sceau de l'empire; le premier ministre déposé descendit au poste de son successeur, et reçut l'ordre de partir aussitôt en qualité de serasker pour Bagdad. A peine Kabakulak était-il à la tête de l'administration depuis deux mois que la révolte éclata de nouveau (1): les janitschares attaquèrent leur aga dans son palais, et il eut peine à se sauver blessé au bras d'un coup de fusil; alors les marmites et les tentes furent établies sur le marché à la viande (24 mars 1731). Le héros de ce quartier, le boucher Janaki devenu prince de Moldavie, n'avait pas joui long-temps de sa prodigieuse fortune; il avait partagé le sort de son protecteur Patrona-Chalil, et sa tête était tombée (2) quand plus de sept mille rebelles furent massacrés dans l'espace de trois jours (3), de sorte que Grégoire Ghika fut réinstallé dans la dignité princière de Moldavie, de même que l'ex-prince Constantin Maurocordato reprit sa place en Valachie à l'exclusion de Rakoviza (4). Pour abattre l'hydre qui relevait la tête, on arbora la sainte bannière; les dschebedschis, les baltadschis du sérail et les bostandschis marchèrent contre les rebelles et les défirent (5). Après que le calme fut ramené dans la capitale, il y eut des changements dans les fonctionnaires : Pehliwan-Chalil, kulkiaja des janitschares, qui n'avait pas montré pour contenir les soldats la même énergie dont il avait fait preuve en frappant Patrona-Chalil, fut déposé ainsi que le segban-baschi, et banni à Brusa; à la place de ces deux serviteurs s'élevèrent l'ancien segban-baschi, Hasan l'Allemand, que nous avons appris à connaître comme lieutenant-général des janitschares au temps des délibérations sur la guerre contre l'Autriche, et Abdul le kiaja. Schahin-Mohammed-Pascha succéda à Abdullah comme aga des janitschares (1); le nischandschi baschi Ahmed-Beg, fils de Nuuman-Köprili, le dixième et dernier de cette famille, cité par les annales de l'empire ottoman comme occupant de hautes fonctions publiques, reçut le titre de pascha à trois queues et prit rang dans le diwan parmi les vesirs de la coupole; son oncle Abdullah fut dépouillé du gouvernement d'Égypte dont on investit le gouverneur de Kerkuk, Mohammed-Pascha, ancien silihdar. Le mufti Mirsasade fut déposé et Paschmakdschisade-Seid-Abdullah devint scheich de l'Islam. Le kapudan-pascha Dschanum céda son poste à Abdi-Pascha, qui l'avait occupé un instant pendant la rébellion; on lui reprochait d'avoir ouvert tout récemment dans l'arsenal un grand café où se rassemblaient des lewends et des Barbaresques, d'avoir insulté des bâtiments français et armé de sa pleine autorité la flotte ottomane, comme s'il eût été dey d'Alger. Le juge de Constantinople Abdurrahman perdit sa place, parce que les ministres attribuaient l'enchérissement des vivres à sa cupidité; il eut pour successeur l'imam du sultan, le savant Pirisade, que nous rencontrerons plus d'une fois dans les champs de la littérature et de la politique. Le grand vesir Kabakulak frappait impitoyablement les rebelles par des exécutions secrètes ou publiques; dans l'espace de six mois il en fit immoler au moins quinze mille (2). Néanmoins le feu de la révolte, que l'on voulait éteindre dans le sang, se ralluma encore une fois : deux officiers des dschebedschis, passant auprès des bains établis sur le marché au chanvre, furent entraînés par une troupe d'Albanais mutinés; ils la dispersèrent et furent récompensés par une augmentation de solde (2 septembre 1731). Mais le peu-

(1) Ssubhi, p. 2.
(2) Histoire des deux rébellions, p. [illegible].
(3) Ibidem, p. [illegible].
(4) Engel, Hist. de Valachie, t. II, p. [illegible].
(5) Ssubhi, fol. 22, et Hist. des deux rébellions, p. [illegible].

(1) Ssubhi, fol. 23.
(2) Hist. des deux rébellions, p. 150.

ple murmurait, disant que le grand vesir dans toutes les exécutions satisfaisait des haines personnelles, et alarmait la ville par des rondes inutiles (1); en conséquence, le kislaraga, qui d'ailleurs le trouvait peu reconnaissant, abattit le ministre qu'il avait élevé (2) et le relégua dans le gouvernement de Negrepont (11 septembre). Le sceau fut envoyé à Osman-Pascha-le-Boiteux, et en attendant l'arrivée de celui-ci, l'aga des janitschares exerça les fonctions de kaimakam.

Osman-le-Boiteux, originaire de Morée, était entré au sérail dans sa jeunesse, sur la recommandation de quelques-uns de ses compatriotes, comme kosbegdschi ou gardien des noyers; il devint surveillant du jardin et acquit une certaine réputation. Sous Ali-Pascha qui périt à Peterwardein, il obtint deux queues de cheval, et après la la révolution fut revêtu du titre de vesir en recevant la mission de parcourir comme inquisiteur la Bosnie et l'Albanie, afin de poursuivre et d'exterminer les Albanais qui avaient allumé le feu de la révolte et s'étaient ensuite réfugiés dans les montagnes de leur patrie. Il se trouvait entre Salonik et Seres quand le chambellan Mustafa-Beg lui apporta le sceau impérial; il revint à Constantinople et fut reçu dans la plaine près de Daud-Pascha par le mufti et le kaimakam, les grands juges de Rumili et d'Anatoli, le juge de Constantinople, le nischandschi et le grand chambellan, le tschausch-baschi, le defterdar, le reis-efendi, les six généraux de la cavalerie et les quatre de l'infanterie; puis, suivant l'antique usage, on l'escorta jusqu'au palais, où toutes les personnes figurant dans le cortége furent revêtues de kaftans et de pelisses avant de prendre congé.

Maintenant que l'empire était pacifié, il devenait possible de s'occuper activement des affaires de Perse. Aussitôt après l'avénement de Mahmud au trône, les deux ambassadeurs persans, Risa-Kuli-Chan et Weli, n'ayant reçu aucune réponse aux communications adressées à leur cour pour établir les bases de la paix à conclure, les gouverneurs de Bagdad, Ahmed-Pascha, de Karamanie, Aarifi Ahmed Pascha, de Gendsche, Ibrahim-Pascha, eurent ordre de disposer des troupes pour la défense des frontières de Bagdad, Tébris et Gendsche; Rustem-Pascha, auquel les rebelles voulaient faire donner le sceau de l'empire, mais dont la modestie ne se prêta nullement à de telles prétentions, fut nommé, en sa qualité de gouverneur d'Eriwan, serasker de ce côté. Le chan persan Husein, qui, en se rendant de Tébris à Eriwan, était tombé entre les mains des Turcs, fut décapité devant le kioschk des processions. Les deux envoyés persans, après avoir eu plusieurs conférences avec le reis-efendi, le defter-émini, le secrétaire du cabinet du grand vesir et le président du contrôle de la cavalerie, furent adressés au serasker de Bagdad. Comme ils entraient à Diarbekr, arriva aussi la nouvelle que les Persans avaient franchi l'Araxe, et que Weli-Mohammed-Kuli-Chan était en route pour venir féliciter le sultan Mahmud sur son avénement. Ce nouveau représentant du schah fut emmené à Temeswar; les deux autres furent renfermés à Mardin. Un plus funeste sort frappa l'envoyé persan qui était allé trouver Surchai, chan turc de Schirwan; il fut décapité ainsi que toutes les personnes de sa suite, et Surchai adressa les têtes à la Sublime Porte. Surchai, qui en récompense de ses services dans les dernières campagnes contre les Schahsewens et les Ssighinaks, avait été investi à perpétuité, pour lui et ses descendants, du chanat de Schirwan, et qui maintenant avait mis sur pied plus de trente mille hommes, reçut du gouvernement turc 30,000 ducats. Ahmed-Pascha, serasker de Bagdad, commença le premier à jeter les Persans hors des places et des provinces qu'ils avaient reprises depuis la fin du règne d'Ahmed III. Kermanschahan, avec ses trente-deux bastions armés de vingt-deux canons, fut reconquis, et Ardelan incorporé de nouveau à l'empire ottoman (juillet 1731). Après la soumission de Kermanschahan, l'armée ottomane se mit en mouvement du côté d'Hamadan, sous les ordres du serasker Ali-Pascha, fils du docteur. Les Persans s'étaient repliés sur Kaswin et Ebhar; les Turcs campèrent près du village de Ssalihabad, dans le voisinage d'Hamadan. L'armée du schah

(1) Ssubhi, fol. 26.
(2) Histoire des deux rébellions, p. 159.

était forte de trente mille hommes, commandés par ses deux généraux, Thamas-Kuli-Chan et Ali-Merdan. Les ottomans s'avançaient contre elle, quand parurent deux messagers, Feth-Ali-Beg de Tebris et Allah-Werdi, avec deux lettres souscrites par les trois premiers begs du schah, son général d'infanterie, le chef des gardes-du-corps, et le chalife des chalifes, ou premier chancelier, adressées, l'une au serasker, l'autre à son kiaja. Il fut répondu à ces missives, et en attendant d'autres communications, l'armée ottomane s'avança jusqu'à une lieue et demie du camp persan. Le lendemain, une heure avant le lever du soleil [15 septembre], le schah déboucha dans la plaine de Koridschan, à six lieues d'Hamadan, à la tête de plus de quarante mille hommes, ayant de la grosse artillerie, cinq fauconneaux et deux cents petites pièces. La bataille fut sanglante; mais enfin la fortune décida en faveur des ottomans. De vingt mille cavaliers persans, deux mille à peine échappèrent; les trois quarts de l'infanterie furent taillés en pièces; le secrétaire de l'armée et le chalife des chalifes restèrent parmi les morts. Trente-deux canons, deux cents pièces d'artillerie volante et tout le parc des transports tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui le lendemain s'emparèrent d'Hamadan, où se trouvaient sept grosses couleuvrines, vingt-huit fauconneaux, deux mortiers et douze pièces d'artillerie légère. Pour témoigner sa haute satisfaction de cette victoire éclatante, le sultan envoya le second écuyer avec un chatti-schérif et un ferman à l'armée « dont le visage resplendissant, l'épée tranchante, avait bien légitimement gagné le pain et le sel. » Le messager impérial devait attacher « sur le turban du serasker le panache de héron, orné de pierreries en signe de gloire, couvrir son corps valeureux de la pelisse qui réjouit le cœur, lui ceindre le sabre conquérant pour abattre les ennemis (1), et lui remettre en outre cent cinquante kaftans pour les crocodiles de la mer et de l'intrépidité, pour les léopards de l'armée et de la vaillance. »

Après la défaite de Koridschan, les Persans s'enfuirent vers Kum et Kaschan; les ottomans, pour profiter de leur avantage, se divisèrent en deux corps; l'un, de sept à huit mille cavaliers, conduit par le sandschakbeg d'Amasia, ravagea tous les villages sur les derrières; l'autre, sous les ordres de Ssadik-Aga, woiwode de Mardin, poussa du côté d'Iszfahan. Le schah avait précipité sa course vers Taharan. Bientôt parut Mohammed-Bakir avec une lettre de l'itimaded-dewlet pour demander que l'on admît Kuridschi-Baschi-Mohammed-Risa-Kuli-Chan à négocier la paix comme plénipotentiaire du schah [18 novembre 1731]. Le serasker y consentit et engagea des négociations qui furent approuvées par la Porte, sous la condition expresse que la sécurité des frontières ne serait point compromise, et que l'armée ottomane ne perdrait aucun de ses avantages. Cependant Ali-Pascha, fils du docteur, et Rustem-Pascha, après un siége opiniâtre d'un mois, s'étaient emparés de la ville et de la forteresse d'Urmia [15 novembre]. Le prince de la tribu Binanschin, le Kurde Hakari, y fut laissé avec une garnison, et l'armée poursuivit sa marche sur Tébris (1). Douze mille cavaliers prirent la route de Ssaukbulak et de Meragha, afin de poursuivre le chan de Bisatun. Le serasker se dirigea par Selmas, vers la plaine de Tudsch. En ce lieu accoururent de tous les points les habitants du pays pour implorer merci d'Ali-Pascha, qui jadis avait déjà exercé l'autorité à Tébris en qualité de serasker. A Kesel-Melek, à deux stations de Tébris, se présenta Tadscheddinsade-Mohammed-Risa, au nom des habitants, avec les anciens des faubourgs de Schenbghasan, Hikemabad et Bilankuh, pour rendre hommage au vainqueur et implorer sa protection. Aussitôt le bin-baschi, Musa-Aga-Jektscheschm, fut détaché avec trois mille cavaliers avec l'ordre de courir bien vite occuper la ville. Au moment où ce chef passait le pont de l'Adschiszu, arrivaient aussi les troupes envoyées de Meragha, et Ali-Pascha, fils du docteur, entra triomphalement dans la résidence de

---

(1) Ssubhi, fol. [illegible]

(1) Le siége d'Urmia dans Ssubbi, fol. 34-36.

son ancien gouvernement [4 décembre]. Le sultan adressa un chatti-scherif, un sabre et une pelisse d'honneur au conquérant de Tébris et d'Urmia (1). A la nouvelle de la victoire de Koridschan, la place de Huweise, pressée par les tribus arabes de Beni-Montefik et des Beni-Eam, était retournée sous la domination ottomane. Les rapports adressés par le serasker de Bagdad sur la poursuite des négociations de paix étaient à Constantinople l'objet de délibérations dans le palais du grand vesir, et le premier valet-de-chambre du sultan partit pour Bagdad avec la mission de bien connaître l'état des choses. Avant qu'il pût atteindre sa destination, un messager du serasker Ahmed-Pascha apporta l'acte du traité conclu avec la Porte le 10 janvier 1732. Les frontières étaient fixées, du côté de l'Aserbeidschan, par l'Araxe, du côté de l'Irak, par Derteng et Derue, de sorte que Gendsche, Tiflis, Eriwan, le Nachdschiwan, Kachet, Karthli, Schamachi et le Daghistan, avec toutes ses dépendances, restaient à la Porte; Tébris, Ardelan, Kermanschahan, Hamadan, Huweise et le Loristan, demeuraient en la possession des Persans (2). Le traité donna lieu à un grand conseil tenu à Constantinople dans le kœschk des Perles, en présence du sultan; là se trouvaient le grand vesir, le mufti, les grands juges de Rumili et d'Anatoli, le juge de Constantinople et le chef des émirs, les généraux des troupes, les ministres de la Porte et les chodschagians, parmi lesquels figurait l'historiographe Ssubhi comme secrétaire du cabinet du grand vesir (3) [février 1732]. Le reis-efendi Ismaïl lut le rapport du gouverneur de Bagdad, la traduction de la lettre écrite en persan et l'acte du traité, après quoi le sultan prit la parole et fit des objections contre la cession de Tébris, qui avait été conquis durant les négociations. Tout le monde gardant le silence, le mufti s'adressa au defter-émini Mohammed-Efendi, et lui dit : « Parle, toi qui connais bien toute la négociation. » Celui-ci n'osant exprimer son opinion, Firdewsi-Seid-Ebubekr-Efendi quitta sa place et, s'avançant jusqu'au bord du sofa, exposa successivement les raisons qui devaient faire confirmer la paix aux conditions souscrites par Ahmed-Pascha. Le mufti le réprimanda rudement, en s'attribuant à lui-même une admirable perspicacité : « Eh bien ! Ebubekr-Efendi, tu es plus aveugle que moi, malgré mon âge; tu perds le temps à de vaines paroles avant d'avoir saisi la volonté impériale. » Maintenant le grand vesir invita les généraux à parler, fixant ses regards sur celui des armuriers, qui se prononça comme Ferdewsi-Efendi, pour l'adoption de la paix. Le sultan prit de nouveau la parole et dit qu'il fallait ajourner toute décision jusqu'au retour du chambellan envoyé pour prendre des informations sur les lieux. Le mufti, qui avait d'abord imposé silence à Ferdewsi, parla maintenant dans le même sens, mais avec une adresse toute diplomatique : « Glorieux padischah, nos têtes se courbent devant tes ordres; les provinces et les places fortes t'appartiennent, et la loi défend de céder la moindre parcelle de territoire à l'ennemi; mais pour assurer le repos des serviteurs de Dieu, de tes sujets et de tes domaines, la remise de quelques localités par simple faveur et par l'effet de ta grâce peut être considérée comme un don de la générosité et de la munificence impériale. N'est-il pas vrai, messeigneurs? » ajouta-t-il en se tournant vers les ulémas, qui tous l'approuvèrent. Toutefois le sultan ordonna que cette grave question serait agitée encore dans le palais du grand vesir. Il paraîtrait que le signe d'intelligence adressé par le grand vesir au général des armuriers, pour le faire parler en faveur de la paix au prix du sacrifice de Tébris, fut une des causes de la chute de ce premier ministre, qui arriva quinze jours après. Le sceau fut envoyé au serasker de Tébris, Ali-Pascha, dont le père, le fameux Nuh-Efendi, était probablement un Vénitien (1). Le mufti et

(1) Ssubhi, fol. 37.

(2) Ssubhi, fol. 39, et Traduzione turca dello scritto persiano che il Curu-Zibasci Mehemed riza con plenipotenziario del ciah di Persia consignò al vesir Ahmed p. di Bagdad, plenipotenziario dell alta Porta, il quale contiene il trattato di pace concluso tra queste due monarchie. Hanway, t. II, p. 64.

(1) D'après les rapports du bayle Emmo du 25

le grand vesir tombèrent tous deux victimes de la paix honteuse conclue avec les Persans, pour donner satisfaction au peuple (1).

La déposition du grand vesir eut lieu dans le mois de Ramasan, d'une manière tout-à-fait inattendue le jour même où le manteau du Prophète était exposé dans le sérail aux hommages des fidèles. Le premier ministre et le mufti, les vesirs et les ulémas, les scheichs et les chodschagians s'étaient rassemblés, comme de coutume, dans le kœschk du Sofa, sous les yeux du sultan, et venaient de toucher le vêtement sacré avec leurs sourcils. Après que la cour se fut retirée, comme il ne restait plus que le grand vesir, le mufti et les vesirs, Osman fit signe à ceux-ci de sortir, et ils s'en allèrent se placer devant le kœschk d'Eriwan. Le silihdar qui, d'après le cérémonial, doit soutenir le grand vesir sous les bras, s'excusa sur la faiblesse de son âge et sortit; de sorte que le premier ministre alla seul retrouver les autres vesirs. Aussitôt revint le silihdar pour annoncer aux grands dignitaires que le sultan se rendant à la salle de la circoncision, ils ne pouvaient rester ou ils étaient, et qu'il leur fallait se retirer dans l'intérieur du kœschk, ce qu'ils firent. Le sultan étant passé en effet dans la salle de la circoncision avec le mufti, le silihdar demanda le sceau au grand vesir et lui signifia de s'embarquer sur une galère toute prête à faire voile pour Chalcédoine; en même temps il annonça au defterdar qu'en attendant l'arrivée du nouveau grand vesir, il était chargé de la direction des affaires en qualité de kaimakam. L'histoire a peu de faits importants à signaler sous l'administration du vieux Osman-le-Boiteux, homme violent et emporté. Pour mettre un terme aux débats élevés au sujet des comptes entre le gouverneur actuel d'Égypte, le silihdar Mohammed-Pascha et son prédécesseur Abdullah-Kœprili, il envoya sur les lieux l'ex-reis-efendi Suleiman, et lui confia en même temps l'inspection de la monnaie. Un autre Suleiman-Efendi, surnommé Joghurtdschisade (le fils du marchand de lait caillé), qui avait été comme le reis-efendi Suleiman, l'un des familiers du grand vesir Ibrahim-Pascha, et le confident le plus intime de son beau-fils, le kiaja Mohammed, et installé en qualité de directeur de la monnaie impériale, puis, après la chute du ministre, s'était vu jeté en prison et condamné à payer 1,000 bourses, fut rappelé de Lemnos, lieu de son exil, et chargé de conduire la surre à la Mecque. Le kapudan-pascha, Schahin-Mohammed, qui avait rendu jadis de grands services comme aga des janitschares, fut reconnu incapable de diriger la marine, et nommé gouverneur de la Canée. Le reis du port, Elhadsch-Husein le marabuth, ou le vaillant champion dans la guerre sainte, fut d'abord investi provisoirement des fonctions de grand amiral, dont il reçut définitivement le diplôme. Le lendemain de la déposition de Schahin-Mohammed, l'interprète de l'arsenal, Constantin Ventura, depuis long-temps suspect de corruption et d'espionnage au profit de l'étranger, fut mis à mort, et à sa place on nomma Giorgki, agent du woiwode de Valachie. Le savant imam du sultan, Pirisade, qui, six mois auparavant, avait été institué juge de Constantinople, fut, à sa prière, admis à résigner ses fonctions, en échange desquelles il reçut la dignité de grand juge d'Anatoli, avec les émoluments de quatre places de juge. Le chef des émirs, Ammadsade-Seïd-Mohammed, élevé par les rebelles, fut rejeté dans son obscurité. Le mufti Abdullah-Paschmakdschisade, homme grossier et plein d'orgueil, qui, fier de l'appui d'Osman-le-Boiteux, s'était permis souvent des propos audacieux contre le sultan lui-même, fut déposé, et eut pour successeur Damadsade-Ebulchair [24 février 1732], qui, le lendemain de son installation, fit preuve d'adresse et de souplesse diplomatique dans la délibération relative à la paix avec la Perse.

Dans une inspection du trésor impérial, il s'était trouvé dans l'une des caisses une pierre offrant l'empreinte de pas; l'on crut y reconnaître la trace des pieds du Prophète; elle fut considérée comme une des plus saintes reliques, et par ordre du sultan, on l'incrusta dans le mur de la mosquée d'Ejub,

mai 1732. Venezia, dans les actes des archives de la maison impériale.

(1) Rapport de Talman, et d'après celui-ci l'exposé de la conférence adressé à l'empereur en date du 2 mai 1732, dans la Ste-R.

au sud-est, à droite de la grande fenêtre, « où elle brille de reflets éternels comme le front des houris. » [13 janvier 1732] (1). Les jardins de la vallée des Eaux douces qui, après la destruction des cent vingt kœschks, accomplie en trois jours, avaient été adjugés à cent cinquante propriétaires divers, furent maintenant confisqués et attribués comme fondation au corps des bostandschis [19 janvier]. Les prohibitions antérieures contre les amples bournous des femmes, les pantoufles et les bonnets brodés, les collets des manteaux en soie, longs de deux aunes, les voiles trop fins et trop transparents qui laissaient deviner le visage, les vêtements de dessus trop justes et trop serrés, qui trahissaient les formes du corps, furent renouvelées avec une grande rigueur, et quelques femmes, accusées d'avoir voulu séduire des moslims à l'aide de ce costume, furent noyées. En ce temps aussi audience fut accordée aux envoyés extraordinaires de Russie et d'Autriche, venus pour offrir leurs félicitations au sultan sur son avénement au trône. « Le maudit (l'internonce Talman), dit Subhi, fut amené dans le diwan impérial, et après qu'il eut touché de son front, en signe de soumission, la poussière de la porte de la salle du trône, puis déposé ses lettres de créance et des présents, il fut, selon l'ancien usage, revêtu de l'habit de gala, hors de proportion avec sa chétive stature. Inondé de bonheur, il sortit du sérail du roi des rois, et par l'éloignement de cet être misérable et couvert de souillure, le champ resplendissant du sérail qui accroît et conserve les sentiments de tendresse, se trouva délivré enfin et pacifié. » (2) [19 février.]

L'élévation du résident Talman à la dignité d'internonce avait répondu à l'envoi de l'ambassadeur Mustafa-Aga, depuis reis-efendi, qui, promu au rang de second defterdar, était allé à Vienne avec une suite de soixante-deux personnes et vingt-cinq chevaux notifier l'avénement au trône du sultan Mahmud. Entre autres présents, il offrit des ouvrages imprimés dans les trois dernières années à Constantinople et reçut de son côté le Dictionnaire de Meninski : c'était le premier exemple, et jusqu'aujourd'hui il est resté le dernier signalé du moins dans l'histoire de la diplomatie ottomane, d'échange de livres par voie d'ambassade. Au reste Mustafa-Efendi n'eut qu'à se louer des procédés de la cour impériale à son égard, tandis que l'efendi envoyé en Pologne avec une mission analogue se plaignit à son retour de n'avoir pas été traité convenablement ; à la vérité, le résident polonais comte Stadnicky soutint le contraire (1). Outre l'ambassadeur turc, on vit alors paraître aussi à Vienne Jusuf-Chodscha, envoyé par le beglerbeg de Tunis, Husein, pour se plaindre des actes de violence des pirates siciliens. Talman avait joui d'une grande faveur dans son audience auprès du sultan ; car au discours tenu en italien par le représentant de l'empereur, Mahmud avait répondu lui-même par quelques paroles [19 février 1732]. Quant à Bonneval, il n'était arrivé à Constantinople qu'à la fin du grand vésirat de Topal-Osman, qui se montra extraordinairement attaché à cet envoyé et aux Français en général. Les subsides accordés à Rakoczy, qui depuis quelque temps avaient été diminués, furent reportés à 74 piastres par jour ; malgré cet accroissement dans le crédit du réfugié transylvanien et ses efforts combinés avec ceux de Bonneval contre l'empereur, le représentant de ce monarque rencontra moins d'obstacles dans sa marche, parce que la mésintelligence éclata entre ses deux adversaires : Rakoczy déclara ne vouloir plus avoir affaire à Bonneval, qui refusait de lui donner le titre de prince de Transylvanie. Grâce à ces disputes, et à l'aide des espions qu'il entretenait dans leur entourage, Talman, informé de tous leurs propos et de toutes leurs démarches, se trouvait en état de combattre leurs hostilités.

La Porte envoya au nouveau dey gouverneur d'Alger le diplôme de confirmation, à la condition qu'il ratifierait le traité de navigation conclu avec l'empereur. Talman sut dépenser fort à propos 1,000 ducats pour

(1) Subhi, fol. 38.
(2) Le même, fol. 39.

(1) Rapport de Talman, dans la Ste-R.

déjouer le plan de Bonneval, consistant à mettre en campagne deux armées, l'une dirigée en apparence contre Belgrad tandis que l'autre opérerait contre la Bosnie et la Styrie. Le schah-bender turc à Vienne, Omer-Aga, dont la mission avait été ajournée pendant sept ans et dont la cour impériale avait demandé vainement le rappel auprès de la Porte durant sept autres années encore, fut enfin révoqué. La persécution des Arméniens et des Grecs contre les catholiques s'arrêta enfin, et la discorde éclata violemment entre les premiers au sujet de la nomination d'un patriarche; les deux parties ayant comparu dans le diwan, le grand vesir ajourna la décision au lendemain [27 avril 1731]. Le samedi de la Passion, le nouveau patriarche fut confirmé dans sa dignité et son prédécesseur condamné aux galères avec tous les métropolitains et les archimandrites ses partisans; l'année suivante, le nouveau patriarche fut exilé à Brusa, et Jérémias, odieux à toute la nation, fut installé sur le premier siége spirituel [25 octobre 1732]. La prédilection du grand vesir pour les Français venait de ce qu'autrefois il avait été racheté et enlevé par des hommes de cette nation à des pirates entre les mains desquels il était tombé; mais à peine Topal-Osman eut-il quitté la direction des affaires, le nouveau grand vesir Ali, fils du docteur, également indisposé contre les Français et les Russes, se plaignit que les Maltais eussent osé capturer la Riala (troisième vaisseau amiral des Turcs); Villeneuve répondit que les chevaliers de Malte écoutaient peu les remontrances du roi de France de même que les états barbaresques étaient indociles envers le sultan (1). L'ambassadeur anglais eut à subir de grands affronts, parce que le capitaine du vaisseau à bord duquel il avait soupé, dans un transport d'ivresse, fit tirer le canon au milieu de la nuit; la Porte exigeait que l'on pendît le capitaine; heureusement la chute du grand vesir, arrivée trois jours après, vint mettre un terme aux anxiétés de l'ambassadeur [Mars]. L'envoyé vénitien Emmo Angelo s'efforçait d'apaiser la Porte irritée des déprédations que deux capitaines de brigands de Xéroméro, Trombuchi et Cazouli, avaient exercées sur le territoire de Butrinto, Prevesa et Vonizza.

(1) Rapport de Talman.

La Russie avait envoyé à Constantinople le prince Scherbatoff comme ambassadeur extraordinaire, pour féliciter le sultan Mahmud de son avénement au trône. De son côté, la Porte fit partir pour la Russie Mohammed-Saïd, qui se rendit ensuite en Suède pour aller complimenter le roi, en réponse à ses félicitations sur l'avénement de Mahmud, et en même temps afin de poursuivre encore le paiement des dettes de Charles, déjà réclamé en vain par le dernier ambassadeur (1). Les débats entre la Porte et la Russie au sujet des Tscherkesses eurent une gravité toute particulière. Au nord du Caucase, dont la chaîne s'étend de la mer Caspienne à la mer Noire comme un mur de séparation naturelle entre l'Europe et l'Asie, deux grandes rivières prennent leur source, le Kuban et le Térek, qui d'abord se dirigent du sud au nord, et dont l'une tournant ensuite à l'ouest va se jeter dans la mer d'Aszow tandis que l'autre verse ses eaux dans la mer Caspienne; entre les sources de ces deux fleuves, toujours au nord du Caucase, naît aussi le Baksan qui, dans sa direction au nord-est, rencontre la Malka avec laquelle il se réunit un peu avant l'embouchure de cette rivière dans le Térek. Le territoire, limité par la Malka, le Baksan et le Térek, est habité par les Tscherkesses, dont une branche porte aussi le nom de Kabartaïs, car Tscherkesses et Kabartaïs parlent la même langue et forment un seul et même peuple : ce nom de Kabartaï vient de deux frères qui le portaient, et il est une des nombreuses appellations sous lesquelles apparaît dans l'histoire cette nation remarquable par l'héroïsme des hommes et la beauté des femmes. Déjà Strabon connaît les Kerketes dans la contrée occupée par les Tscherkesses; l'identité des Zyches de Procope, de Pline et d'Étienne de Byzance, établis sur le littoral de la mer Noire, avec les Tscherkesses, ressort du témoignage du voyageur génois Giorgio Interiano (2), et la Kabaxia de Con-

(1) Rapport de Talman.
(2) Ramusio, l. II, p. 196.

stantin Porphyrogenète est bien la Kabarta d'aujourd'hui (1). D'après les Ossètes, avant l'arrivée des princes Kabartais de la Krimée, les Tscherkesses se nommaient Keseks ou Kasachs; de leur mélange avec les Russes sont probablement sortis les Cosaques (2). Eux-mêmes se nomment Aidegu, d'après le premier chef des Noghais dont ils partagèrent autrefois les demeures et dont les souverains leur donnaient aussi des lois, mais avec lesquels il ne faut pas les confondre; car leur idiome est bien distinct de la langue turque. La tribu Tscherkesse des Kabartais, qui, dans le septième siècle de l'hégire, émigra de la Krimée et s'établit dans l'île formée par les deux bras du Kuban (3), se transporta plus tard sur le territoire limité par les fleuves cités plus haut, où une partie d'entr'eux se fixèrent le long de la Malka, du Baksan et sur la rive gauche du Terek, et l'autre sur la rive droite de ce dernier fleuve; les premiers s'appelèrent les Grands et les seconds les Petits-Kabartaïs. Le prince de Tmutorokan, au commencement du onzième siècle de l'ère chrétienne, avait déjà soumis les Kaseks ou Kesogs (4); cinq cents ans plus tard, les Tcherkesses et les Kabartais envoyèrent des députés et des otages aux czars de Russie, en signe de soumission (5). Dans les derniers traités de paix entre la Porte et la Russie, les Tscherkesses comme les Noghais avaient été reconnus indépendants du chan de Krimée (6), et dans les dernières expéditions déjà racontées de Kaplan et de Seadet-Girai contre les Kabartaïs, pour les forcer au paiement du tribut infamant en jeunes filles et en jeunes garçons, la Russie avait fait mine de vouloir assister les adversaires des Tatares (7) [1729].

Mais avant que deux années s'écoulassent, Bacht-Girai-Sultan et Murad-Girai-Sultan, frères du chan Mingli-Girai, avaient pénétré avec une armée dans la Kabarta et avaient été battus par les Tscherkesses dans les défilés sur les bords du Baksan (1).

Maintenant la Russie réclama d'abord la souveraineté sur une partie de la Kabarta (2) et bientôt après sur ce pays tout entier, en produisant un mémoire dans lequel les Tscherkesses étaient représentés comme des Cosaques originaires de l'Ukraine et par conséquent des sujets russes; cette assertion étrange sur l'origine des Tscherkesses et les prétentions de la Russie devaient d'autant plus blesser la Porte et irriter surtout le nouveau grand vesir Ali, fils du docteur, d'ailleurs indisposé contre les Russes, que neuf années auparavant le czar, dans une lettre apportée par Mohammed, aga de Nissa, avait reconnu les Tscherkesses comme des Noghais sujets du sultan (3).

Le nouveau grand vesir arriva à Skutari deux mois après sa nomination, et fit une entrée solennelle dans la capitale [10 mai 1732]; puis l'internonce impérial reçut son audience. Ali, fils du docteur, changea selon la coutume le kiaja et la plupart des fonctionnaires de la Porte; il trouva le trésor augmenté de 15 millions de piastres, somme énorme qui provenait de la succession et et des biens du grand vesir Ibrahim-Pascha immolé dans la révolte, de son kiaja, de ses fils et de ses gendres. Plusieurs ulémas furent bannis; le secrétaire du défunt kapudan-pascha, Selim, et son ami dévoué le defterdar déposé de Candie, Hasan-le-Hongrois, sur une accusation portée contre eux par le jardinier de Selim auprès de l'aga des janitschares, tombèrent dans la disgrâce; et comme les calomnies du jardinier donnaient lieu à des propos dans la ville, pour y mettre fin l'on envoya le premier en qualité de defterdar en Bosnie, et le second au-

(1) Archives du Nord, nos 23 et 24, en extrait dans le Bulletin universel de Férussac, en février 1820. Hist. p. 267.

(2) Voyage de Klaproth, dans le Caucase et la Géorgie, tom. I, p. 147 et suivantes.

(3) Voyage de Klaproth, tom. II, p. 226.

(4) Nestor, et d'après lui Evers.

(5) Le même, chap. 18, aperçu des relations de la Russie avec le Caucase et la Géorgie.

(6) Paix d'Andrinople, 1713, dans Schœl, l. XIV, p. 297.

(7) Voyage de Klaproth, chap. XVIII, p. 34.

(1) Voyage de Klaproth, p. 342.

(2) Pro memoria del residente Wisniakoff; Pera, li 9 agosto, 1731.

(3) Copia della lettera di S. M. Russiana, che scrisse al sultano, con il ritorno del capigi-bassi, Nisli-Mehemet-Aga, 21 febvr. 1723. Ste-B.

près du gouverneur de Salonik pour lui servir de secrétaire. A la place du defterdar Firdewsi-Ebubekr-Efendi, décédé, fut nommé Laali-Mustafa, envoyé naguère en Égypte comme inspecteur des monnaies: Firdewsi fut l'un des calligraphes les plus renommés de son temps, et c'est lui qui écrivit la plupart des lettres de créance des ambassadeurs auprès des puissances étrangères sous le règne d'Ahmed III. Le grand vesir, qui, ayant résidé long-temps sur les frontières de Perse, connaissait les services et les fautes des commandants de ces cantons, montra tout d'abord qu'il savait récompenser et punir: le vaillant beglerbeg Timur-Mohammed-pascha fut revêtu de la dignité de vesir; Aarifi-Ahmed-Pascha fut déclaré traître et traité comme tel. Il avait entretenu avec les Persans une correspondance pour les appeler à Eriwan, puis sacrifié volontairement la moitié de l'armée qui lui était confiée; rappelé d'Eriwan, il avait été transféré à Tekke pour y commander les Juruks ou Turkmans nomades. Maintenant les gouverneurs d'Hamid et d'Aidin reçurent ordre de marcher contre lui et livrèrent sa tête.

Un des premiers soins du grand vesir fut l'amélioration des monnaies, dont l'altération entravait depuis long-temps les transactions commerciales: l'on frappa de nouvelles piastres et de nouveaux paras, et les anciens paras, dont il fallait 8 ou 9 d'après le titre légal pour une dragme, furent rachetés à raison de 13 demi-paras pour une dragme d'argent. Une solennité intéressante fut honorée de la présence de tous les membres du ministère et de la cour du sultan: ce fut l'ouverture du nouvel aqueduc qui devait amener aux faubourgs de Péra et de Galata les eaux de deux vallées des villages de Balban et de Belgrad, et qui se développait sur une longueur de cinquante-six aunes. L'ensemble des travaux formant ce grand ouvrage peut être attribué à une douzaine de ministres et de personnages éminents.

Nadir-Kuli-Chan, l'heureux brigand du Chorasan, avait ouvert sa carrière de conquérant en prenant possession par trahison de Kelat, héritage de son oncle qu'il mit à mort; combattant ensuite pour le schah Tahmasip, souverain légitime, il avait par trois victoires affranchi la Perse du joug des Afghans et replacé l'héritier des Ssoffis sur le trône de ses aïeux; en récompense de tant de services, il avait reçu de ce prince quatre des plus belles provinces du royaume, le Chorasan, le Masenderan, le Sistan et l'Aseirbeidschan: le schah voulait même le revêtir du titre de sultan, mais Nadir ne l'accepta point et se contenta de celui de serviteur du schah; il s'appela donc Tamas-Kuli-Chan. Ainsi qu'on l'a déjà vu, immédiatement avant le renversement de Tahmasip, Nadir avait battu les ottomans, pris Hamadan, Kermanschahan, Ardelan et Tébris; mais pendant ces conquêtes les Afghans s'étaient ressaisis du Chorasan, et il avait dû courir de ce côté pour faire rentrer la province sous la domination du schah ou plutôt afin de s'y fortifier lui même. Mais cette diversion permit aux ottomans de reprendre les villes perdues et de faire subir aux Persans la défaite de Koridschan. Ali, le fils du docteur, qui, étant gouverneur de Tébris, avait construit dans cette ville une mosquée et une médrèse auxquelles il attacha de grands revenus, ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'une paix qui devait ramener Tébris en la possession du schah. Néanmoins la reprise des hostilités ne vint pas de lui, mais bien de Tamas-Kuli-Chan, qui, battu d'abord dans le Chorasan, avait fini par s'emparer d'Hérat et par transporter plus de neuf mille familles afghanes dans d'autres villes de la Perse. Quand la paix dont il a été question plus haut eut été conclue avec la Turquie par l'entremise de l'ambassadeur persan Ssafi-Kuli-Chan, et que Raghib-Efendi se fut rendu à Iszfahan de la part du sultan, Tamas-Kuli-Chan saisit cette occasion pour outrager publiquement le schah et proclamer sa désapprobation par une circulaire adressée à tous les gouverneurs du royaume (1). Arrivé à Iszfahan, il renversa du trône le schah Tahmasip dont il s'était jusqu'alors prétendu le serviteur, et il y plaça le fils de ce malheureux prince, enfant de quarante jours [26 août 1732]. Mohammed-Aga, envoyé jadis par le sultan Ahmed à Nadir-Kuli-Chan, et retenu par celui-ci tan-

(1) La circulaire se trouve dans l'histoire de Mehdi-Chan, l. II, chap. 24.

dis que les deux envoyés persans Risa-Kuli-Chan et Weli-Kuli-Chan étaient dans les prisons de Lemnos, fut mis en liberté et chargé d'aller déclarer au sultan qu'il devait restituer toutes les provinces arrachées à la Perse ou se préparer à la guerre (1) [17 octobre]. Nadir lui-même marcha contre la frontière ottomane et vint camper à Gulbaigan, menaçant Bagdad; après avoir châtié les tribus de Bachtiari dans le Loristan, réuni des troupes à Schuster et Disful, et tiré des approvisionnements de Kum, Kaswin et Kaschan, il parut avec son armée devant Kermanschahan (2) [4 décembre]. Le gouverneur de Bagdad, Ahmed-Pascha, avait eu la précaution de faire occuper les défilés de Derne, Mendele, Dschin, Bedre, Dschesan, par des milices du pays à cheval et des troupes des begs kurdes de Baban, Hazir, Sengine, Karatagh (3). Dix jours après, Tamas-Kuli-Chan attaqua ces troupes à l'improviste, à l'aide du beg de Derne, Ahmed-Beg, franchit le Diala en se dirigeant vers Sengabad; mais n'osant pas attaquer Bagdad, il s'arrêta à Derne, partagea son armée en deux divisions, envoya l'une vers Kerkuk, l'autre sur la route entre Kerkuk et la Sab dans la direction d'Erbil. Après la prise de cette dernière place, il marcha sur Kerkuk par Dschowanan, laissa ses gros bagages à Tus et attaqua Kerkuk à la tête de sept mille cavaliers; mais rebuté par un assaut inutile de trois heures [26 décembre 1732], il se retira sur Tuschurmati. Deux jours après il assaillit l'armée turque, postée près du pont d'Adana à dix-huit lieues de Bagdad, la battit et fit un beg prisonnier; trois jours plus tard, plus de dix mille cavaliers persans franchissaient le Tigre en face de Samara, menaçant Bagdad. Le serdar envoya contre eux les paschas d'Alep et de Diarbekr avec dix canons pour arrêter leurs progrès; en même temps les troupes kurdes des sandschaks de Koi, Baban, Ssaukbulak, entraient dans Bagdad. Entre les troupes ottomanes et l'avant-garde de Nadir-Kuli-Chan il y eut un engagement dans lequel le sandschakbeg de Koi resta prisonnier. Les Persans campèrent près du village de Jendsche, et, le lendemain [17 janvier 1733], près de la colline de Seiran; là ils voulurent passer le Tigre. Le pascha de Bagdad marcha contre eux avec quarante enseignes de fusiliers et quarante enseignes de volontaires; les Ottomans se retranchèrent sur le bord du Tigre; dans la nuit, cent cinquante fusiliers persans passèrent le fleuve et voulurent s'établir à Dschurf près du camp ottoman, mais ils furent bientôt délogés. Maintenant les Persans s'occupèrent de se procurer des moyens de transport, des barques plates et des radeaux. Nadir renvoya l'alaibeg de Diarbekr, pris au port d'Adana, porter des propositions de paix (1) qui donnèrent lieu à de grandes délibérations à Constantinople, dont le résultat fut la nomination de l'ex-grand vesir Topal-Osman-Pascha en qualité de serasker. Ce général eut ainsi sous ses ordres les forces de tous les gouvernements asiatiques, formant une armée de quatre-vingt mille hommes (2).

Malgré les retranchements élevés par Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad, pour défendre le passage du fleuve contre Nadir, campé en face des tombeaux des deux saints imams à deux lieues seulement de Bagdad, celui-ci parvint à transporter ses troupes sur l'autre rive du Tigre, sur un pont construit par un ingénieur européen. A Dechale, à sept parasanges de Bagdad, fut amassé le bois nécessaire coupé dans les forêts de palmiers, que douze mille hommes firent arriver ensuite à Schehrwan, à deux lieues de Bagdad. Nadir passa le premier avec deux mille cinq cents hommes; les ottomans, au lieu de s'opposer à ce mouvement, se retirèrent; les Persans poursuivirent la marche le lendemain, malgré les inégalités du terrain, sur sept colonnes, et au moment où ils rencontraient Kara-Mustafa, envoyé pour les arrêter, ils furent joints par les renforts qu'ils attendaient et qui avaient passé le pont après eux : les Turcs furent battus (3). Le soir, les

---

(1) Histoire du chan Mehdi, l. II, chap. XXIV.

(2) Ssubhi, fol. 51.

(3) Le même, fol. 51

---

(1) Medhi-chan, l. III, p. 2, dément ces deux propositions.

(2) Hanway, l. II, p. 75; Mehdi, l. III, p. 3, Subhi fol. 52.

(3) Medhi-chan, l. III, p. 2. chapitre.

Persans étaient postés sur la rive droite du Tigre, en face des retranchements ennemis, et maîtres du vieux Bagdad; ensuite ils occupèrent Samara, Helle, Kerbela, Nedschef, Eschref, Chaszekije et Ramahije : alors Bagdad se trouva complètement investi du côté de la terre et du côté du fleuve. La fête de la nouvelle année persane, c'est-à-dire le Newrus ou le commencement du printemps, fut célébrée par Nadir avec une grande magnificence [19 mars 1733]: des pièces d'or dans des vases d'argent furent distribuées parmi les princes de l'armée; sept mille vêtements d'honneur furent donnés aux officiers (1).

Cependant Osman-Pascha avait reçu à Moszul sa nomination en qualité de serasker [24 février 1733] : après avoir rallié à lui tous les renforts des troupes kurdes, il se mit en mouvement. Au bout de huit jours il était sur le Sab : les ottomans, avec tous les auxiliaires kurdes et dergesins, avaient plus de cent mille hommes; aussi leurs opérations étaient extrêmement lentes. A Kerkuk Topal-Osman reçut un défi de Tamas-Kuli-Chan écrit dans ce style qui nous est déjà connu par la correspondance établie jadis entre Sélim et Ismaïl : « Il avait, disait-il, appris qu'un général turc était en marche contre lui, il le priait de se hâter; car, bien que Bagdad fût déjà entre ses mains, il voulait pourtant le battre avant de se porter sur Constantinople; il pensait bien s'emparer de son armée et le prendre lui-même comme un enfant dans son berceau. » Osman répondit que son surnom de Topal (boiteux) expliquait la cause de sa lenteur, qu'au reste il espérait que Nadir aurait le sort de Nemrod (2) [9 juin]. Topal-Osman nomma Ruschwansade commandant des tirailleurs et confia la conduite de l'avant-garde au gouverneur d'Adana, Pulad-Ahmed; l'aile gauche était sous les ordres d'Ibrahim-Pascha, l'arrière-garde sous Memisch-Pascha. L'avant-garde et l'arrière-garde n'offraient qu'une force de six mille hommes, le parc d'artillerie ne réunissait que soixante canons de trois à douze livres. Cependant Nadir éleva sur les deux rives du Tigre deux grosses tours pour protéger le pont, puis il construisit quantité de maisons en deçà et au-delà du fleuve pour les officiers de son armée. Rahgib-Efendi et Mohammed-Aga sortirent de la ville pour le prier de leur accorder encore quelques jours de réflexion avant d'exiger la remise de la place; mais, apprenant que Topal-Osman était parvenu à Samara, Nadir laissa douze mille hommes pour bloquer Bagdad et marcha au-devant des ottomans avec le reste de son armée forte de soixante-dix mille hommes (1). Topal-Osman poursuivit sa marche le long du Tigre se tenant toujours prêt à recevoir l'attaque de l'ennemi. A Duldscheilik, douze lieues de Bagdad, sur les bords du Tigre, l'on en vint aux mains (2) [19 juillet 1733]. Le matin à huit heures, l'armée persane se montra rangée en bataille sur sept colonnes; au centre des ottomans se tenait Topal-Osman, qui, ce jour-là quittant sa litière, s'élança plein d'ardeur sur son cheval; l'aile droite était commandée par Abdullah, premier lieutenant-général des janitschares, la gauche par les paschas Ibrahim et Ruschwansade. Le combat dura neuf heures et se termina par l'entière défaite des Persans; dix mille de leurs cavaliers étaient anéantis, l'armée entière prit la fuite et Bagdad fut délivrée. A Constantinople, le sultan reçut les félicitations des ministres et des grands, les illuminations et les réjouissances durèrent trois jours; le chambellan qui apporta cette joyeuse nouvelle reçut cinq bourses d'argent; le fils du général victorieux, le chambellan Ahmed-Aga, fut revêtu d'une pelisse de martre zibeline; un panache de héron attaché avec une agrafe de diamants, un sabre garni de pierreries, furent envoyés au père. Au nom du sultan, dans les prières publiques, fut ajouté maintenant le titre de Ghasi (le victorieux) (3). Mais la joie du triomphe fut de

(1) Mehdi-chan. l. III, chap. 3.

(2) Hanway, l. III, cap. I, et Journal du médecin français Jean Nicodème.

(1) Mehdi-chan, l. III, chap. III.

(2) Le même. Le rapport de la victoire de Topal Osman dans Ssubbi, fol. 56, et le rapport du médecin français Jean Nicodème, témoin de la bataille.

(3) Ssubbi, fol. 57.

courte durée ; car, trois mois après, à la suite d'un avantage obtenu par les Turcs sur les Persans près de Leitam, Topal-Osman, complètement défait par Nadir près de Kerkuk, périt dans l'action martyr de la guerre sainte (1).

De deux cents grands vesirs inscrits dans les annales ottomanes dans l'espace d'un demi-siècle, nous n'avons sur aucun d'eux autant de détails circonstanciés que nous en ont transmis sur Topal-Osman les relations si précieuses du voyageur anglais Hanway. Si ce personnage fixe plus particulièrement notre intérêt, ce n'est point à cause de l'abondance des sources où l'on peut puiser, bien supérieures aux biographies écourtées et arides des grands vesirs en général ; ce n'est point à cause de sa mort glorieuse, car avant lui six grands vesirs tombèrent ainsi, en martyrs de la foi ; ce n'est point en raison des grands monuments élevés par lui ; il n'en laissa pas un ; mais c'est que dans toute sa vie brille une des plus nobles vertus, la reconnaissance, que les Persans et les Turcs désignent par l'expression : *Sentiment du juste* (2), que le musulman manifeste même envers le Giaur. D'après les idées des Persans et des Turcs, la reconnaissance est l'aveu de la dette envers le bienfaiteur, la confession de la vérité et de la justice, dont le nom est pour l'Arabe le même que celui de Dieu, l'éternelle vérité, l'éternelle justice (3). Originaire de Morée, peut-être de race grecque, Topal-Osman, appelé dans le sérail, avait été bien vite poussé au grade de capitaine des pandours du jardin, et à l'âge de vingt-quatre ans il était beglerbeg (4) [1696]. Deux ans après, il fut chargé d'une mission en Égypte, et dans la courte traversée de Ssaida à Damiette il tomba entre les mains d'un pirate espagnol, qui amena le vaisseau capturé à Malte. Vincent Arnaud, de Marseille, alors capitaine du port de Malte, se rendit à bord du bâtiment capturé. A son aspect, Osman lui cria : « Es-tu capable d'une bonne action ? délivre-moi, et tu n'y perdras rien. » Il s'adressait à un noble cœur qui entendit son langage. Arnaud paya 600 ducats pour la rançon du prisonnier, fit panser ses blessures, et le renvoya libre au lieu de sa destination, plein de confiance dans la parole du Turc. Osman fit voile pour Damiette sous pavillon français, puis remonta le Nil jusqu'au Kaire. Aussitôt arrivé, il envoya 1,000 ducats comme rançon destinée au capitaine de corsaire, de riches fourrures et 500 écus en présent pour son noble libérateur. Dans l'expédition des Vénitiens contre la Morée, sa patrie, Topal-Osman emporta d'assaut l'isthme et la ville de Corinthe, ce qui lui valut la dignité de vesir [1715]. Sept ans après, étant serasker de Morée, il invita son libérateur Arnaud et son fils à venir auprès de lui, les combla de présents, et leur accorda des priviléges commerciaux si étendus que bientôt ils acquirent une fortune considérable. Les faveurs du serasker se répandirent en même temps sur tous les Français, qui durent se féliciter de la confiance spontanée de leur compatriote, et durant le gouvernement de Topal-Osman dans la Morée, et quand il fut grand vesir. L'année qui précéda le renversement d'Ahmed III, il résidait à Nissa comme gouverneur de Rumili. Là, Arnaud et son fils le visitèrent ; il leur fit l'accueil le plus honorable et voulut qu'ils prissent place à côté de lui sur le sofa, marque de distinction jusqu'alors inouïe de la part d'un vesir envers ces chiens de chrétiens. Après la révolution qui éleva Mahmud sur le trône, chargé de rechercher les rebelles qui s'étaient enfuis dans la Rumili, il dut en purger sa province [1730]. Il était occupé de ces soins à Salonik, lorsque Mustafa-Beg, fils de Kara-Mohammed-Pascha, lui apporta un chatti-schérif qui l'appelait à Constantinople, où il fut élevé à la première dignité de l'empire [21 septembre 1731]. Topal-Osman, grand vesir, pria aussitôt l'ambassadeur français d'écrire à Malte pour appeler Arnaud et son fils à Constantinople. Ils vinrent, et amenèrent encore douze Turcs rachetés de l'esclavage. Le premier ministre les reçut avec toute la pompe officielle, et s'adressant à ses officiers : « J'étais, dit-il, esclave moi-même, chargé de chaînes,

(1) Hanway, l. II, cap. II.

(2) Hakk-Schinasi.

(3) L'exclamation, *ja hakk*, dans la triple signification : ô vérité ! ô justice ! ô Dieu ! est aussi fréquente que celle d'Allah ou de Jahu, [Jehova] !

(4) Pandulbaschi, Mohammed-Said, Biographie des grands vesirs.

couvert de blessures, baigné de sang ; voilà l'homme qui m'a racheté, guéri, sauvé ; je lui dois la vie, la liberté, le bonheur et tout ce que je possède. Sans me connaître, il paya pour moi une grosse rançon, me délivra sur ma simple parole, me donna un vaisseau pour me conduire où je voudrais ; où est le musulman capable d'une telle générosité ? » Tous les regards étaient fixés sur les deux Français. Le grand vesir tenait pressée la main du vieux Arnaud, âgé de soixante-douze ans ; il le questionna, ainsi que son fils, sur leur situation et l'état de leur fortune, et termina en s'écriant : « Dieu est tout miséricordieux ! » Plusieurs fois encore il les admit à des entretiens familiers et les renvoya comblés de présents. Au reste, dans toutes les situations de sa vie il se montra également plein de gratitude des services reçus. Étant grand vesir, il rétablit, à l'aide d'une rigueur salutaire, le repos troublé par la rébellion, et quoiqu'il fit exécuter beaucoup d'insurgés, pas un cependant ne fut mis à mort sans un fetwa du mufti. Ce ne fut pas sa rigueur, mais bien la corruption de son ancien kiaja, le tschausch-baschi Suleiman-Aga, qui détermina sa déposition (12 mars 1732). Sans tomber véritablement dans la disgrâce, sans voir confisquer sa fortune, il fut nommé gouverneur de Trébisonde, puis d'Erserum et de Tiflis, et enfin serasker contre le Persans. Ce fut en cette qualité qu'il triompha de Nadir-Kuli-Chan à Bagdad, lui livra encore deux batailles, dans la dernière desquelles il sacrifia sa vie pour la foi et pour l'empire. Le rapport du chirurgien français qui l'accompagnait, sur la brillante victoire de Bagdad, donne une juste idée de ses talents comme général, le montre en même temps assez disposé à croire à l'astrologie, fécond en stratagèmes militaires, quoique sur ce point il fût bien inférieur à Nadir-Kuli Chan. Ce dernier, usurpateur du trône et de la souveraineté des Ssullis, est stigmatisé par l'histoire comme coupable de la plus noire ingratitude envers le fils de son souverain légitime, tandis que le nom d'Osman-le-Boiteux brille du plus vif éclat répandu par la vertu la plus chère aux Orientaux. Les meurtres, les actes de brigandage qui se rencontrent à chaque pas dans la vie de Nadir transforment le théâtre de l'histoire d'Orient en un vaste champ de carnage et de désolation, sur lequel l'historien est heureux de rencontrer une figure noble et pure comme celle de Topal-Osman.

Le grand vésirat d'Ali-Pascha fut une époque de faveurs de toute nature ; on ne vit alors que promotions dans l'armée, pelisses d'honneur distribuées parmi les officiers, rappels d'ulémas exilés, réinstallations de hauts fonctionnaires déposés, nominations de vesirs. Les deux grands juges d'Anatoli, Ishak et Raschid-Efendi, l'ancien chef des émirs, Bulewisade-Seid-Mohammed, et Chodschasade-Seid-Omer furent rappelés, et reçurent l'autorisation de résider à Chalcédoine. Le premier, bientôt après son retour, fut investi des fonctions de grand juge de Rumili, puis de la dignité de scheich de l'Islam, et son prédécesseur eut la faculté d'aller vivre dans sa maison de campagne à Bujukderé. Raschid l'historiographe, que son vaste savoir et le souvenir de son ambassade en Perse semblaient porter à la première dignité de la loi, mourut un an et demi après son retour de cette mission, peut-être de chagrin de n'avoir pas obtenu l'élévation qu'il méritait. Au même temps mourut aussi l'ancien mufti Mirsasade-Scheich-Mohammed, homme savant et plus pieux encore, qui lisait le koran tous les trois jours. Son fils, Selim-Efendi, le plus ancien des grands juges d'Anatoli, fut appelé à cette dignité en Rumili. Le mufti Ishak-Efendi expira au bout d'un an, laissant une réputation de savoir et d'équité. Il avait d'ailleurs le goût des fleurs et des vers ; ses poésies arabes, persanes et turques on été recueillies dans un diwan. Il eut pour successeur le grand juge de Rumili Durrisade. Sur les représentations du sérasker Topal-Osman, l'ex-tschausch-baschi Kara-Mustafa, auquel la reddition de Tébris avait fait enlever les queues de cheval, les recouvra, et fut de plus revêtu de la dignité de vesir. Le silihdar du sultan, Jakub, le kiaja du grand vesir, Gul-Ahmed, le grand-écuyer Jahja et le bostandschi-baschi Husein, furent élevés aussi au vésirat. Le vesir Mohammed-Pascha, fils de l'infortuné grand vesir Ibrahim-Pascha, gouverneur de Chudawendkiar, obtint, pour raison de santé, la permission

de venir à Constantinople ; on lui assigna en outre un revenu de 6 000 piastres, dont il alla jouir dans sa maison de campagne du Bosphore. D'après l'esprit de douceur de l'administration d'Ali, fils du docteur, attesté par toutes ces faveurs, on devine aisément qu'il y eut bien peu d'exécutions sous son grand vésirat. Toutefois le fameux pirate Janaki-le-Juif, saisi à Milo, fut pendu. L'ex-général des armuriers, qui, durant l'insurrection militaire, avait toujours excusé les rebelles, et n'avait cessé de leur distribuer des présents, ce qui l'avait fait éloigner d'abord dans le commandement des Dardanelles, puis bannir à Rhodes, finit par être mis à mort en cette île, en vertu d'une sentence légalement prononcée. Un fetwa légitima également l'exécution d'Osman, gouverneur de Karsz, dont les propos imprudents ou coupables avaient semé l'inquiétude dans le pays. Osman Pascha, gouverneur de Tscherman, admonesté vivement à la suite d'accusations élevées contre sa cruauté, ayant soulevé les mêmes plaintes par des actes de même nature, fut décapité. Abdullah-Pascha, coupable de semblables faits, auquel on reprochait en outre d'avoir détourné les troupes de marcher contre les Persans, eut la tête tranchée. Le scheich d'Aja-Sofia ayant osé, du haut de la chaire, lancer le blâme contre le gouvernement, s'étant permis d'ailleurs d'agrandir son jardin aux dépens d'un cimetière voisin, et de détourner pour arroser ce même jardin les eaux appartenant à la fondation de Mesih-Pascha, fut relégué au lieu de sa naissance, et son remplacement donna lieu à un avancement par tous les anneaux de la chaîne des scheichs. Ali-Pascha, protecteur de tous les Français et particulièrement de Bonneval, conféra les deux queues de cheval à ce général des bombardiers, et lui eût donné la troisième si Bonneval eût connu la langue turque et se fût trouvé en état de parler dans le diwan. Le corps des bombardiers fut distribué en trois chambrées, chacune de cent hommes, et l'on régla la solde des officiers. Jusqu'alors l'Égypte n'avait pas acquitté bien réellement la capitation, ce qui portait une grave atteinte aux finances publiques ; on l'assimila aux trois résidences de l'empire, et l'on y envoya des quittances de l'impôt personnel, que le gouverneur dut faire passer à la Porte (1). Des bâtiments furent lancés à la mer, et à cette occasion l'historiographe Ssubhi composa quelques vers comme il en avait écrit pour célébrer l'achèvement de la mosquée du grand vesir, appelée mosquée de la Lumière. L'administration si douce et si bienfaisante d'Ali, fils du docteur, ne put le maintenir à la direction des affaires. Le tout-puissant kislaraga l'éloigna parce que, dans le conseil tenu sur les moyens de poursuivre la guerre de Perse (14 juillet 1735), Ali exprima le désir de marcher en personne contre l'ennemi, ce qui déplut au sultan, ou plutôt au kislaraga.

Le dispensateur des emplois nomma pour grand vesir le Géorgien Ismaïl, ancien esclave du lieutenant-général des janitschares Schaaban. Valet de justice sous Ibrahim, nommé second lieutenant-général des janitschares par les rebelles, Ismaïl s'était caché, et par un tel refus avait mérité d'obtenir cette place du sultan. Devenu successivement premier lieutenant-général, aga des janitschares, vesir, gouverneur de Rumili, de Trébizonde, de Bagdad, il fut appelé par le kislaraga à la première dignité de l'empire, et deux mois après fit son entrée dans Constantinople au milieu de la pompe accoutumée (20 septembre). Il arrêta de suite les réglements sur les postes et sur les monnaies : le nombre des chevaux à fournir aux divers fonctionnaires de l'état fut rigoureusement fixé, afin de préserver le pays de toute vexation à cet égard ; le cours des trois espèces de monnaie d'or, ducat fort, ducat à la chaîne et ducat au chiffre du sultan, fut abaissé ; la piastre fut de nouveau frappée au titre de 40 aspres. Sur les réclamations des habitants de Damas, auxquels les gouverneurs demandaient deux cents chameaux de plus qu'autrefois pour la caravane de pélerins, cette innovation fut abolie. L'on fit au schérif Saad de la Mecque remise du présent qui était adressé ordinairement au sultan. Les brodeurs attirèrent aussi l'attention

(1) Le ferman tout entier se trouve dans Ssubhi, fol. 62.

du nouveau grand vesir. Ceux de Constantinople, au nombre de quarante, avaient tous leurs boutiques contre la mosquée de Bajesid; de nouveaux dessins de broderie, de nouvelles modes avaient fourni aux femmes de la capitale matière à beaucoup de propos frivoles, et les gardiens des harems considéraient la broderie comme un moyen de perdition pour les *êtres faibles*, dénomination sous laquelle les musulmans comprennent toutes les femmes en général, d'après l'expression même du prophète qui désigne cette partie du genre humain par les mots *êtres à intelligence bornée* (1) : on chassa donc tous les ouvriers en broderie pour femmes.

Cependant Nadir-Schah adressa par une lettre particulière des félicitations au grand vesir, en faisant des propositions de paix; à la suite d'un conseil tenu à ce sujet, l'on résolut d'attendre le rapport du serasker. Le chan de Krimée, vivement pressé d'entrer en campagne contre la Perse, s'était dirigé vers Jinikalaa [1er août 1735] afin de se transporter de là sur Temruk. Comme on voulait en son absence tenir en bride les Noghais autour d'Ocsakow, de Bender et en Bessarabie, Chahin-Mohammed-Pascha, gouverneur d'Ocsakow, reçut ordre de se porter avec quelques milliers de cavaliers à Babataghi, ce qui était d'autant plus nécessaire que le kalgha laissé en Krimée venait de mourir. Le mufti Durrisade, ayant représenté que son état de santé ne lui permettait pas de souscrire les actes relatifs à l'avancement des ulémas et à d'autres, on lui permit jusqu'à son rétablissement d'apposer simplement son sceau sur toutes les pièces. Le grand vesir, auquel on reprochait de se laisser trop fréquemment corrompre, fut déposé après six semaines d'administration, et l'on confisqua au profit du trésor public 4,000 bourses amassées par lui au moyen de nombreuses exécutions, quand il était aga des janitschares. Pour le moment il ne fut pas remplacé, et l'on se contenta de nommer au poste de kaimakam le silihdar Esseid-Mohammed; mais au bout de seize jours celui-ci reçut les insignes de grand vesir, en laissant néanmoins la réalité de la toute-puissance au kislaraga. Le sultan, au lieu de régner par lui-même, passait son temps à visiter ses châteaux de plaisance ou bien à ordonner les constructions nouvelles; ainsi, en compagnie du grand vesir, du kapudan-pascha et du mufti, il alla voir le tombeau du Géant, situé au pied d'une montagne de ce nom, où les Turcs pensent que reposent les dépouilles de Josué. Dans le voisinage d'Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore, il construisit un nouveau palais qui fut nommé jardin de la Joie, et non loin de là, en face de Tschengelkoi, la Validé fit élever un kœschk qu'elle appela la maison du Désir, afin que ce nom fût en harmonie avec ceux des six autres kœschks, appelés maisons du Bonheur, de l'Empereur, de la Gaîté, de la Sécurité, de Chosroès, du Printemps. Dans le sérail impérial même, contre la porte des Canons, le sultan fit bâtir un nouveau kœschk soutenu sur des colonnes de marbre, dont la couleur était celle de l'aurore. Les nombreuses fêtes instituées sous le règne du sultan Ahmed avaient été supprimées; néanmoins celle de la naissance du Prophète fut célébrée avec d'autant plus d'éclat que, dans cette circonstance seule, le kislaraga paraît en grande pompe; ce jour-là, il sort du sérail avec une suite nombreuse d'eunuques et de gardes-du-corps de l'intérieur, une demi-heure avant le sultan. Le grand vesir et le mufti siégent à droite et à gauche de l'autel sur des coussins élevés; du côté du grand vesir sont les vesirs de la coupole, l'aga des janitschares et les chodschagians; à la suite du mufti se rangent les grands juges, les mollas, les muderris, sur des petits tapis barbaresques comme en ont les pélerins. Entre ces deux lignes se placent les seigneurs des chambres et les membres des tribunaux, le reis-efendi et le tschauch-baschi, le visage tourné non pas vers l'autel, mais vers la tribune du sultan. Le chef des émirs se tient sous une tente verte, en face de la chaire du prédicateur; derrière lui et le dos tourné à l'autel, se trouve le maître des cérémonies et capitaine des gardes-du-corps du grand vesir; les lieutenants-généraux des janitschares sont rangés près de la chaire où sont prononcés les sermons du

(1) Nakisatol-Akl, Subha, fol. 67.

vendredi ; deux rangs de janitschares séparent de la foule cette auguste assemblée. Tour à tour trois scheichs des mosquées impériales se succèdent et prononcent un panégyrique au sujet de la naissance du Prophète. Le porte-épée et les premiers serviteurs des chambres offrent au sultan l'aloès et l'essence de roses, dont les baltadschis arrosent et parfument les ulemas et les dignitaires, en commençant par le grand vesir et le mufti. Ensuite des chœurs entonnent les uns après les autres un hymne à la louange du Prophète et enfin le poëme de la Nativité proprement dit. Durant tout ce temps, les baltadschis font des distributions de sucreries et de sorbets. Toute l'assemblée se lève au moment où l'on prononce le passage sacré relatif à la naissance du Prophète, et l'on présente alors au sultan une lettre du schérif de la Mecque, réponse à celle que lui a remise le porteur du présent annuel. Ce messager, qui annonce l'heureux retour de la caravane des pèlerins, assiste à la fête au milieu des baltadschis, et porte un turban en mousseline noire, surmonté d'un panache de héron ; il dépose entre les mains du vesir la lettre renfermée dans un sachet de satin vert ; le vesir la donne au reis, et celui-ci, précédé du maréchal de la cour et du messager du chef de la caravane, se rend auprès de la tribune. Le kislaraga reçoit cette lettre, la remet au sultan, qui la lui rend pour qu'il la fasse ensuite passer au reis-efendi et qu'elle soit déposée dans les archives impériales ; le kislaraga revêt alors une pelisse de zibeline ; on distribue des kaftans d'honneur aux trois chanteurs, et la cérémonie se termine par une courte prière. Les grands dignitaires reçoivent chez eux des tasses remplies de sucreries ; le sultan retourne sans cortége au sérail. Le kislaraga, que précède l'aga des janitschares à une distance de cinquante pas, se retire un quart d'heure après ; c'est le kislaraga qui dispose cette fête pour laquelle lui est allouée une somme considérable ; c'est lui qui l'offre au sultan et aux grands fonctionnaires de l'état.

Nous voici maintenant arrivés à l'époque où les hostilités vont éclater de nouveau avec la Russie. Comme la cause de la rupture entre les deux états se lie étroitement aux événements de la guerre de Perse et aux efforts des puissances européennes pour enflammer les passions belliqueuses au sein du divan, il est nécessaire de jeter un regard en arrière sur les faits accomplis dans les deux dernières années le long de la frontière turco-russe en Asie, et sur les mouvements des agents et ministres européens à Constantinople. Quand, après la mort d'Osman-Topal à la bataille de Kerkud, se fut répandue la triste nouvelle que les Persans avaient pénétré à Schehrsor et enlevé Kerkud ainsi que Derne, le chan tatare Kaplan-Girai reçut l'ordre de marcher contre la Perse et de resserrer par sa présence les anciens liens relâchés depuis quelque temps par l'effet de la politique russe, qui avaient jadis rattaché à la Porte les montagnards du Caucase septentrional, depuis l'embouchure du Kuban jusqu'à la frontière russe à Derbend. Dans ce but, on avait expédié à Usmei-Ahmed, souverain des Kumuks, le diplôme de vesir, et à son fils Mohammed, celui de beglerbeg. A la tête d'une grosse armée formée de Tatares de la Krimée, de Bessarabie et du Deschtkiptschak, de Nogaïs et de Tscherkesses, sous les ordres de leurs schirinbegs et mirses, le kalgha Feth-Girai-Sultan se dirigea de la Krimée vers l'Asie ; sur les rives du Kuban il reçut l'hommage du prince des Kalmuks, et dans la Kabarta celui des chefs de ce pays. Dès que le bruit de la marche du kalgha contre la Perse se fut répandu dans la Krimée, le général russe Weisbach, commandant dans l'Ukraine, protesta contre ce mouvement dans une lettre adressée au chan. Quand le kalgha fut sur le Kuban, le commandant russe de la forteresse frontière de Croix-de-tous-les-Saints envoya le général Eropkin avec Esaul-Abraham Pasmanoh au sultan Feth-Girai, pour le sommer d'arrêter sa marche, qui, opérée sur le territoire russe, devait troubler la paix (21 avril 1733). Un mois plus tard, le kalgha étant déjà dans la Kabarta, le commandant supérieur des forces russes sur la mer Caspienne, le prince de Hesse-Hombourg lui écrivit qu'il se verrait forcé de s'opposer à ses progrès les armes à la main ; le kalgha répondit qu'il ne pouvait plus s'arrêter, attendu que ses mouvements avaient été déterminés par les ordres du chan et de la Porte, et que d'ailleurs le résident russe à Constantinople avait donné

son adhésion aux mesures adoptées par le gouvernement turc (1).

Il continua donc d'avancer du côté du Térek, franchissant douze rivières, qui du versant septentrional du Caucase coulent au nord-est vers ce fleuve, à travers la grande Kabarta. A Tatartop, ancienne capitale du pays sous la famille de Dschengis, il reçut les hommages des princes de la petite Kabarta. Sur les bords de la Sundscha, il campa dans le village d'Iflaw ; là vint s'incliner devant lui le prince des Tscherkesses, qui lui amena plusieurs milliers de cavaliers; on apprit aussi que Surchai, chan de Schirwan, s'avançait pour faire sa jonction avec les Tatares. Après avoir franchi quatre rivières encore, on vit arriver le prince des Kumuks; puis on traversa l'Iamam, le Tschardak et l'Aktasch, sur les rives duquel s'étendent les pâturages de la tribu d'Enderi; Atimur, beg de la tribu, baisa l'étrier du chan et promit de fournir des troupes. Sur les bords du Koï, dont le cours forme la limite du Daghistan, l'on campa à Tatarghaw, résidence du Schemchal, prince du Daghistan. Là se présenta Mohammed-Chan, fils d'Ahmed-Chan, Usmaï des Kaïtaks, pour offrir ses compliments, et il fut revêtu de la dignité de beglerbeg. Le fils de Surchai, Mohammed-Beg, vint aussi de la part de son père trouver le chef des Tatares; le schemchal Kaszpula fut déposé et sa place conférée à Atam-Beg. Le prince des Kaïtaks Dschungunis, l'Usmaï Ahmed, obtint le rang de vesir. A huit lieues en avant de Derbend arrivèrent les légistes des Akusches et les magnats des Kubetschs, dont les cuirasses, les plus renommées du Caucase, ne sont pas moins fameuses que les boucliers des Tusches, des Inguscbes, et des habitants d'Aanamiri en Géorgie, qui jadis luttèrent contre Timur (2). Les principaux d'entre les Kasikumuks, soumis à Surchai-Chan, vinrent aussi protester de leur dévouement. Durant toute la marche, depuis le pays des Tscherkesses, il y eut une correspondance des plus animées entre les commandants russes et Feth-Girai, ainsi qu'avec le chambellan Mustafa qui l'accompagnait de la part de la Porte. Les premiers déclarèrent fermement à plusieurs reprises qu'ils s'opposeraient par la force à toute violation de la frontière : en effet les passages du mont Gerseli et le pont de Gudermus furent garnis de canons (1). Il fallut donc que Feth-Girai se détournât de douze lieues le long de la frontière du Daghistan, prenant la mauvaise route de Majeriop; en débouchant de ce passage, il trouva les Russes devant lui : deux cents Cosaques et la cavalerie du prince de Hesse-Hombourg en vinrent aux mains avec les Tatares [11 juin 1733]. Le combat dura deux heures; les Russes perdirent cinquante-cinq hommes et relevèrent soixante-dix-huit blessés. Les Tatares se détournèrent, laissèrent Derbend de côté, se portèrent sur le Samur et campèrent à Eskichodad; de là, sur des ordres reçus de la Porte, ils commencèrent leur mouvement rétrograde.

Tandis que les généraux russes dans l'Ukraine et sur la mer Caspienne faisaient des réclamations énergiques contre l'expédition de Feth-Girai, le résident russe Neplujeff protestait à Constantinople; il fut déclaré à celui-ci que les Tatares franchiraient le Caucase sans toucher le territoire russe. Le miralem Chalil avait même été envoyé en Russie avec une lettre pour représenter que l'expédition de Feth-Girai était purement dirigée contre Nadir-Schah. Un mois après, Neplujeff étant en conférence avec le reis-efendi, celui-ci lui demanda comment la Russie pouvait élever des prétentions sur la Kabarta, quand une lettre de Pierre Ier, écrite plus de dix ans auparavant (2), quand l'article VI du traité de partage les condamnaient péremptoirement; le résident essaya de prouver la justice des réclamations de la Russie sur la Kabarta par les raisons exposées déjà dans le mémorandum qu'il avait remis à la Porte [8 mars 1733]. Il rappela en outre que deux ans auparavant, à l'appa-

(1) Relazione della marcia delli Tarteri, in Trapess. per passar in Persia l'anno 1733. Ste-R.

(2) Note de Klaproth, au voyage de Guldenstadt, p. 10.

(1) Rapport de Feth-Girai à Gendsch-Ali-Pascha gouverneur de Gendsche, traduit dans la Ste-R.

(2) Littera imp. Petri Moscoviæ, 1722.

rition de Deli-Sultan, frère de Bacht-Girai, dans la Kabarta, le commandant russe de la place frontière de la Croix-des-Saints lui avait signifié de se retirer en le menaçant de marcher contre lui avec ses troupes. De même que Neplujeff essayait par des représentations énergiques d'arrêter la marche ultérieure des Tatares dans le Caucase, de même le reis-efendi protestait contre l'entrée des troupes russes en Pologne, contraire au second article du traité de paix, qui garantissait la liberté de la constitution polonaise et les priviléges du pays. Des lettres de Poniatowski et d'Orlik, hetman zaporogue, avaient éveillé l'attention de la Porte sur les projets de la Russie contre la Perse et la Pologne. Orlik avait révélé l'année précédente le traité en six articles conclu entre la Russie et la Perse (1); Poniatowski avait fait connaître l'entrée des Russes en Pologne. Toutefois le gouvernement ottoman, engagé déjà dans une lutte difficile avec la Perse, regardait comme une chose fort grave toute rupture avec la Russie; voilà pourquoi il adressa à Feth-Girai une réprimande avec l'ordre de revenir sur ses pas. Une lettre du gouverneur de Gendsche, Ali-le-Jeune, qui rejetait la violation du territoire russe sur les Kaitaks et les manœuvres de l'Usmai, dut justifier Feth-Girai auprès du diwan et fournir des excuses suffisantes à la Porte envers la Russie. Cependant le chan tatare annonça que les Cosaques des places russes de la ligne frontière du Kuban s'étaient réunis avec les Kalmuks et avaient enlevé deux cents chevaux aux Noghais, et que, pour en obtenir la restitution, le nureddin s'était porté vers la rivière de Sut, sur les rives de laquelle est établie la tribu tatare de Jedissan; qu'à Utschbaghan s'étaient montrés quatre mille Russes, qui à la vérité étaient rentrés ensuite dans leur place de Ssolak. Une lettre du grand vesir enjoignit au chan de ne donner prétexte à aucune violation de la paix avec les Russes. Dans une conférence du résident impérial Talman, dont la cour était nouvellement alliée de la Russie, avec le reis-efendi, le kiaja beg et le mektubschi, ou sécretaire du cabinet du grand vesir (15 septembre 1733), Talman voulut justifier l'entrée des troupes russes en Pologne, en prétendant que la France, par le choix forcé de Lesczinski, mettait en péril les libertés de la Pologne; le reis-efendi objecta que l'article 2 du traité, auquel pouvait se référer un pareil raisonnement, ne parlait que de l'entrée des troupes d'une puissance étrangère; que la France n'avait pas dirigé de forces contre la Pologne, et que rien n'avait pu autoriser un mouvement des régiments russes; que la Porte se souciait peu du choix du roi de Pologne, mais que la liberté de la république devait être maintenue. C'était la première fois que la Porte, quoique suzeraine depuis quatre siècles de la république de Raguse, se présentait comme protectrice de la république de Pologne et de ses libertés. Le mot qui, dans les langues persane et turque, désigne la république, signifie en même temps *communauté;* mais l'expression persane, dont les Turcs se servent, à défaut de mot dans leur propre idiôme, pour indiquer la liberté, répond absolument à *enveloppement de tête*, parce que l'homme qui n'est pas esclave a seul le droit de se coiffer du turban. Au reste, le résident russe avait exposé par écrit les griefs de sa cour sur la marche des Tatares dans le Caucase, l'attaque dirigée par eux contre les Cosaques qui se rendaient d'Assow à la Croix-des-Saints, le refus d'extradition du rebelle Calumski, « actes, disait-il, qui avaient réduit la Russie à renforcer ses troupes sur la frontière du côté de la Turquie (1). »

Quant au grand vesir, il songeait à se rattacher à la politique européenne: on peut se faire une idée de l'intérêt qu'il y portait par les huit questions suivantes par lui posées dans une conférence à l'ambassadeur de France (12 décembre 1733): « Quels sont les forces militaires et les revenus du roi de France? du roi d'Espagne? de l'empereur (qu'il appelait seulement le roi de Vienne pour plaire à l'ambassadeur)? La Hollande

(1) Le traité se trouve dans Ssubhi, fol. 76, dans Rousset, supplément l. III, chap. II, p. 326, et recueil, l. II, p. 457.

(1) Pro memoria di Goodi Neplujeff, contramiraglio e residente di S. M. di tutti le Russie appresso la fulgida Porta, 10 dec. 1733.

et l'Angleterre se déclarent-elles pour l'empereur ? Quel parti prendra l'électeur de Brandebourg ? Sur quels électeurs la France peut-elle compter ? Combien y a-t-il d'électeurs dans l'empire romain ? Le roi de Suède s'alliera-t-il à la France ou à la Russie ? » L'ambassadeur répondit en grossissant diplomatiquement les ressources de son maître, qu'il porta à 200 millions de livres et à deux cent mille hommes de troupes régulières. Travaillé par les lettres de Poniatowski et par les insinuations de Bonneval ainsi que de l'ambassadeur français, le lendemain de cette conférence, le grand vesir écrivit aux premiers ministres des deux cours alliées, au comte Golowkin et à Eugène, contre la marche des Russes sur Varsovie, qui était une violation du traité subsistant [13 décembre 1733]. Golowkin répondit dans une lettre fort détaillée (1), que les libertés de la Pologne étaient menacées par le parti de Stanislas Lesczinski, qui avait attiré dans ses intérêts le primat et la famille Potocki, par les vaisseaux de guerre français en station à Dantzick ; que la Russie, sans aucune vue personnelle, sans songer à rien s'approprier en Pologne, et pour se conformer purement à l'esprit des traités, avait envoyé des troupes à Varsovie afin de maintenir le *liberum veto*, et défendre le roi Auguste régulièrement élu contre toute intervention et toute hostilité étrangères. L'année entière s'écoula au milieu des manœuvres de l'ambassadeur français Villeneuve et de Stadnicki, plénipotentiaire de Poniatowski, laissé par son oncle [illegible] pour amener une rupture entre la Porte et la Russie, tandis que les puissances maritimes s'agitaient pour éloigner la guerre et accommoder les différends (2). Villeneuve s'efforçait de pousser la Turquie à des hostilités contre la Russie et l'Autriche, et à soutenir Lesczinski ; Bonneval de son côté, sans consulter l'ambassadeur, méditait le plan d'une ligue offensive et défensive entre la France et la Porte ; toujours actif, infatigable, il expédia son secrétaire Bon pour la France et deux Suédois pour leur pays, avec des lettres qui proposaient une alliance et l'abandon de la dette de Charles XII. Alors Bonneval avait obtenu le gouvernement de Karamanie, qui lui produisait 25 bourses et qu'il administrait par un lieutenant. Trois Français, attirés par le bruit de sa fortune, vinrent offrir leurs services à la Porte en abjurant leur religion ; il en fit des officiers dans le corps des bombardiers, dont il était général (1). Le bayle vénitien Simon Contarini, qui avait remplacé Emmo, parvint à faire renouveler à perpétuité la paix de Paszarowicz : ce fut le dernier traité conclu entre la république et la Porte [20 mai 1733].

Rudement pressée en Géorgie par les Persans, la Porte fit encore quelques démarches afin de déterminer le cabinet russe à donner son consentement à la marche du chan tatare à travers le territoire des Kumuks et des Kaitaks, sur lesquels elle voulait maintenir sa suzeraineté (2) ; les deux résidents russes Neplujeff et Wisniakoff remirent en commun un mémoire pour exposer les rapports de la Russie avec la Perse (3). Dans une seconde conférence, le grand vesir soutint que les Kumuks et les Kaitaks, le schemchal et l'Usmaï, depuis la conquête d'Astrachan, étaient sujets ottomans (4) [24 mai 1735] ; Wisniakoff n'en persista pas moins à déclarer que le passage à travers le territoire de ces peuples ne serait pas plus accordé cette fois que deux années auparavant. Dans une conférence avec le résident impérial Talman, le grand vesir prétendit qu'il y avait un chemin à vingt lieues de la place de la Croix-des-Saints et à dix de Derbend, qui, traversant le territoire de l'Usmaï récemment nommé vesir, ne passait point sur les terres des Russes. Un mois après, le grand vesir donna encore audience au résident, moins dans l'espoir d'obtenir quelque chose

(1) [illegible]

(2) [illegible]

(1) Lettre de trois Français à Bonneval.

(2) Protocollo della conferenza del residente Talman, 23 marzo 1735.

(3) Pro memoria dei ministri residenti Neplujeff et Alexio Wisniacoff (6 maggio 1735).

(4) Le protocole de cette conférence se trouve dans le rapport de Talman.

que pour faire croire au peuple que la rupture n'était pas encore si proche. Lewascheff, commandant de la place de la Croix-des-Saints, avait protesté contre la marche ultérieure des troupes du chan de Krimée, et aussitôt que les Tatares entrèrent dans la Kabarta, les Cosaques firent irruption sur le territoire turc, de sorte que Noghais et Cosaques en vinrent aux mains, et la Russie se trouva liguée avec la Perse. Le grand vesir écrivit au ministre russe que, d'après le fetwa des légistes, c'était un devoir pour le chalife de prêter assistance aux moslims qui l'invoquaient, et par conséquent de secourir les habitants du Daghistan. En même temps le grand vesir adressa une note au comte de Kœnigsegg, successeur d'Eugène, pour lui exposer que la suzeraineté de la Porte au sujet du Daghistan et la conduite de la Russie étaient les seules causes de la guerre qui menaçait d'éclater (1). Le comte Ostermann répondit longuement que la Perse n'avait jamais élevé de prétentions sur le Daghistan [10 juillet 1735], et que les réclamations de la Porte étaient maintenant d'autant plus inattendues que sept ans auparavant quelques peuplades de ces contrées, ayant sollicité l'appui du grand vesir Ibrahim, avaient éprouvé un refus; que les frontières étaient déterminées par des traités et non par la communauté de religion; que le territoire ottoman s'étendait jusqu'au Schirwan, que la Porte n'avait aucun droit sur le Daghistan, et que l'on ne pouvait voir avec indifférence le chan se faire rendre hommage par les peuples de cette contrée. L'ambassadeur anglais Kinnoul et le résident hollandais Calcoën, qui, sur la demande du grand vesir, avaient écrit à leurs collègues à Pétersbourg, reçurent des réponses dans le même sens et conseillèrent la suspension de la marche du chan tatare; là-dessus il fut déclaré verbalement au résident russe que la Porte ne reconnaîtrait jamais les peuples du Daghistan comme sujets russes, que le chan ne les vexerait en aucune façon, mais qu'il continuerait sa marche à travers leur territoire (2). La Porte comptait sur la fin prochaine de la guerre de Perse et sur l'appui de la Suède; car deux diplomates suédois, les seigneurs de Hœpken et Carlson, étaient arrivés depuis quelque temps déguisés en pélerins à Smyrne, et négociaient maintenant à Constantinople, soutenus par l'ambassadeur français. L'envoyé polonais du roi Auguste, Malujez, était mort de la peste à Nissa; les pleins pouvoirs d'Auguste furent conférés maintenant au jeune Stadnicki, que la Porte, malgré les représentations des deux résidents impériaux et des représentants des puissances maritimes, fit éloigner à Andrinople. L'ambassadeur d'Angleterre Kinnoul, contre lequel les deux résidents et l'envoyé de Hollande à Londres élevèrent de vives plaintes, fut néanmoins confirmé d'abord dans son poste par le duc de Newcastle, qui pourtant le remplaça ensuite par Fawkener. Rakoczy était mort de la peste à Rodosto [8 avril]. Le renversement du vesir Ali fit crouler le crédit de Bonneval, dont les bombardiers étaient emportés par la peste. Cependant l'armée russe, sous les ordres du comte de Munch, se mit en mouvement, et ce général lui-même écrivit au résident (1) qu'il allait opérer pour arrêter la marche du chan tatare vers le Daghistan. Le grand vesir vivement alarmé [29 décembre 1735] appela auprès de lui les représentants de la Hollande (2) et de l'Angleterre (3), puis invita deux fois le résident russe à des conférences; il fit savoir au résident que des troupes russes s'étaient montrées à l'entrée de la Krimée à Orkapu (Pérékop), que d'autres corps se rassemblaient à quatre lieues d'Assow, et que le chan tatare était déjà parvenu

(1) La lettre est dans les archives de la maison impériale.

(2) Riposta verbale data dalla Porta alla lettera del conte Ostermann, del 1 luglio 1735. Dans le rapport de Talman.

(1) Lettre du C. Munch au résident. Poltava, 20 octobre 1735. Ste-R.

(2) Relazione della conferenza avutasi tra il G. V. Ismail, E. Lamb. di Niederlande, 1 décembre 1735. Ste-R.

(3) Rapport au duc de Newcastle [10 décembre 1735], précédant le protocole de la conférence de Wisniacoff; puis relazione della conferenza tenuta da S. E. le ch. di Kinnoul col G. V. Ismail, 19 novembre 1735.

sur le Kumisch, près de Derbend. Le résident répondit que le grand vesir pouvait s'informer lui-même si les Cosaques avaient causé le moindre dommage aux Noghais; que les préparatifs de défense à Tscherkask étaient dirigés contre le chan, qui, en dépit de toutes les protestations, voulait absolument fouler le territoire russe à main armée; que la Russie avait conclu avec la Perse comme avec la Porte une paix éternelle, qu'elle ne voulait prendre aucune part à la guerre entre ces deux puissances, que par conséquent elle ne pouvait accorder le passage du chan par le territoire russe, et qu'elle protestait encore une fois de la manière la plus solennelle contre cette marche (1). Ce fut seulement deux mois après que le résident remit les observations de sa cour aux plaintes exposées dans cette conférence (24 février 1736). Il y était dit que la réunion des troupes n'était qu'une mesure de prévoyance contre la marche du chan tatare. L'internonce impérial Talman, en offrant ses félicitations au nouveau grand vesir Sidi-Mohammed-Pascha, dut écouter les griefs du premier ministre sur la conduite de la Russie; mais un mois après, arriva la nouvelle que les Russes avaient commencé le siége d'Assow. Le grand vesir s'adressa aux ambassadeurs des puissances maritimes et à l'internonce Talman pour obtenir satisfaction, ou du moins des explications; bientôt après il reçut une longue lettre du comte Ostermann, ministre russe, qui, renfermant tous les griefs de la Russie contre la Porte depuis vingt ans, menaçait de la guerre si l'on ne pouvait arriver à un accommodement, et finissait pourtant par offrir la paix et par inviter la Porte à envoyer des plénipotentiaires sur la frontière.

Quand on apprit que les Russes s'étaient emparés des deux tours du Pascha et des Janitschares, situées devant Assow, et que cette ville était investie par une immense armée qui recevait par le Don ses approvisionnements et son artillerie, aussitôt la guerre fut résolue dans le diwan à Constantinople (6 mai 1736). Le résident russe déclara à l'interprète que, le chan s'étant rendu dans le Kuban et la Porte faisant d'immenses préparatifs de guerre, il avait fallu porter des troupes russes en Krimée dans le seul but de se préserver contre toute irruption des Tatares, et en même temps il communiqua la lettre du feld-maréchal Munch, adressée au souverain de la presqu'île. L'on fit signifier à Wesniakoff qu'il accompagnerait l'armée sans être pour cela tenu en état de captivité. Le 28 mai, la guerre fut annoncée dans le diwan public par un fetwa, et proclamée avec tout le cérémonial accoutumé. Au lever du soleil, tous les ministres et tous les généraux se rassemblèrent près de la porte; les douze scheichs des mosquées impériales récitèrent les *sures* de la victoire et de la conquête, tandis que le grand vesir, le mufti ainsi que tous les efendis et les agas rassemblés dans la salle voisine, criaient à pleine voix: « Amen, amen. » Chacun des douze scheichs donna sa bénédiction à la queue de cheval; puis le kiaja beg prit cet étendard sur ses épaules et alla le planter au pied de l'escalier de la salle du diwan, et onze agneaux furent offerts en holocauste. Six jours après, se fit la procession des corps de métiers, que le sultan contempla du kœschk des Parades, à l'angle du sérail; le lendemain, l'aga des janitschares se rendit au camp de Daud-Pascha conduisant soixante-dix-neuf chambrées de janitschares. Le jour suivant, défilèrent trois mille armuriers et quatre cents arabadschis; le 5 juin, ce fut le tour des canonniers, au nombre de trois mille; enfin, le 7, le grand vesir alla joindre les troupes. De tous les envoyés des puissances européennes, le résident impérial seul avait été invité à voir le défilé du cortége, pour recevoir un témoignage des sentiments bienveillants de la Porte à l'égard de sa cour. Pendant les huit jours que le grand vesir passa au camp, il reçut la visite des ambassadeurs européens, qui vinrent lui offrir leurs vœux pour le succès de la campagne, et celle du sultan lui-même; il partit enfin le samedi 16 juin 1736. Quinze jours après le départ de l'armée, mourut le sultan Ahmed, empoisonné, selon l'opinion la plus générale, parce qu'il offrait un appât trop séduisant aux plans de révolution dans un moment où la guerre s'allumait avec la

(1) Le protocole est dans le Rapport de Talman, ibid.

Russie et embrasait la frontière de Perse. Afin de poursuivre avec plus de vigueur les opérations contre les Russes, il était nécessaire de traiter avec les Persans. Diverses circonstances de la lutte contre ces schismatiques ont été couvertes d'un silence absolu par les écrivains ottomans, qui espéraient ainsi soustraire à la connaissance de la postérité les défaites et les pertes qu'avaient subies leurs armées; mais des révélations nous sont arrivées du Persan Mehdi, de l'Anglais Hanway et des rapports des ambassades. L'histoire si précieuse des négociations suivies jusqu'à la conclusion de la paix, qu'a laissée l'un des plénipotentiaires, Raghib, plus tard grand vesir, sous le titre de *Preuves d'une bonne direction*, s'occupe, dans l'introduction, de Nadir-Schah et de son avénement, mais ne signale aucune des victoires remportées par ce prince depuis les batailles de Kerkuk et de Karabagh. La révolte du gouverneur du Beludschistan et le soulèvement de la tribu de Bachtiari rappelèrent les armes victorieuses de Tahmas-Kuli-Chan de la frontière turque vers les contrées méridionales, et, pendant un an, la Porte jouit du repos, grâce à la trève conclue par le gouverneur de Bagdad Ahmed-Pascha avec Tahmas-Kuli-Chan [19 décembre 1733]. Le suppléant du juge du camp, Abdulkerim-Efendi, en ramenant les restes de Topal-Osman à Constantinople, avait remis au grand vesir deux lettres de Nadir, l'une en persan, l'autre en turc, dans lesquelles l'heureux aventurier faisait valoir la communauté d'origine entre les Ottomans et les Turkmans comme un motif pour déterminer les deux peuples à la paix (1). Abdulkerim vint à Iszfahan vers le milieu du mois de mai de l'année suivante, porteur d'une dépêche contenant la nomination d'Abdullah-Kœprili en qualité de serasker et des pleins pouvoirs pour négocier. Nadir fit partir avec l'efendi un envoyé chargé d'aller demander au serasker à Diarbekr, comme base de la paix, l'abandon de tout le pays situé sur la rive droite de l'Araxe (2); en même temps il marcha sur Hamadan et Ardebil. Abdullah-Pascha répondit par des paroles de conciliation; mais le chan de Schirwan, Surchai, ne voulut pas entendre parler de l'abandon proposé: « Il avait conquis, disait-il, le Schirwan avec le fer des Lesghis, et le gouverneur de Bagdad n'avait point à se mêler de cela (1). » Nadir envoya son général Tahmas-Kuli-Chan (nom qu'il portait lui-même tout récemment) contre Surchai, qui, battu près de Schamachi, se retira sur le territoire des Kumuks [18 septembre]. Surchai, renforcé par les Lesghis de Tschar et de Tal, demanda en outre des secours aux gouverneurs de Gendsche et de Tiflis; défait pour la seconde fois par Tahmas-Kuli-Chan, il s'enfuit auprès des Ghasi-Kumuks. Les vainqueurs détruisirent le château de Kaghmes qu'il avait élevé récemment; Nadir poursuivit le chan fugitif pendant dix jours sur le territoire des Kumuks jusque sur l'Aktas: là il apprit que les Lesghis avaient coupé le pont de Samar sur ses derrières et s'étaient retranchés sur une montagne. Alors il fit établir de nouveaux ponts, attaqua les Lesghis dans leurs retranchements et les dispersa; ensuite il passa l'Araxe [22 octobre], prit Schamachi et assiégea Gendsche, mais il se consuma en efforts impuissants devant cette dernière place pendant trois mois. Assiégeants et assiégés s'attaquèrent par des mines et des contre-mines qui coûtèrent la vie à beaucoup de monde. Nadir ordonna de construire le nouveau Schamachi sur un point fortifié par la nature, à quatre parasanges du vieux Schamachi, entre cette ville et le Kur (2). Laissant son lieutenant pour observer Gendsche et Eriwan, renforcé lui-même par mille Kurdes de Wan, il se porta bientôt à travers les montagnes couvertes de neige sur Karss, qui couvrait l'armée de Timur-Pascha [6 avril 1735]; alla camper à Etschmiasin sur l'Ararat, et de là marcha sur Eriwan. Ses troupes poussèrent leurs courses jusqu'à Bajesid, dont le commandant s'étant laissé prendre fut amené à ses pieds. Abdullah-Kœprili marcha à la tête de quatre-vingt mille hommes contre l'armée persane, qui en comptait soixante-dix

(1) Ssubhi, fol. 86; les dernières lignes.
(2) Medhi, l. VIII, p. 87.

(1) Medhi, l. III, chap. IX.
(2) Le même, l. III, chap. XII.

mille ; les ottomans se postèrent près de Baghaverd au pied d'une montagne, les Persans près d'Achikendi à une distance de deux parasanges (14 juin) ; une vaste plaine séparait les armées ennemies. Les Turcs éprouvèrent un effroyable désastre : leur armée entière fut anéantie ; leur camp devint la proie des Persans, et Nadir vit rouler à ses pieds les têtes du gouverneur de Diarbekr et du serasker (1). On ne trouve dans les annales de l'empire ottoman d'autre trace de cette catastrophe que l'exécution de Timur-Pascha, mis à mort comme auteur de quelques désordres funestes à l'armée ottomane (2).

Après le désastre d'Arpatschai, Gendsche, Tiflis et Eriwan tombèrent entre les mains de Nadir. Ahmed, gouverneur de Bagdad, nommé serasker par la Porte et investi aussi de pleins pouvoirs pour négocier, envoya Husein-Aga porter au camp persan des propositions de paix. Nadir poursuivit ses triomphes dans le Daghistan et dans la Géorgie. Dans la première de ces contrées il installa Kassfulad en qualité de schemchal, en Géorgie, Ali-Mirza (3) comme gouverneur de Karthli et de Kachet. Il s'occupa très-activement d'apaiser les troubles du Daghistan, où Chan-chuim avait destiné le gouvernement à Ildar, le commandement de Schirwan à Surchai, et celui de Derbend à Ahmed-Usmaï. Ces trois chefs s'étant réunis contre Kassfulad, Nadir vint les attaquer, les dompta, jeta dans son harem la fille d'Usmi et ne laissa de ressource à Surchai que dans la fuite.

Cependant Husein-Aga, messager d'Ahmed-Pascha, était revenu à Erserum avec Mirza-Mohammed, trésorier de Nadir, et, sur le rapport adressé à Constantinople, Gendsch-Ali-Pascha fut chargé de négocier la paix de concert avec le chan de Krimée, Kaplan-Girai. Gendsch-Ali partit pour Tiflis accompagné de Husein-Aga et de Mirza-Mohammed. Comme Nadir opérait alors contre les Lesghis de Tschar et de Tal, Gendsch-Ali-Pascha fut retenu à Gendsché, où il eut pour mihmandar le chan Abdul-Baki (23 novembre 1735). Il resta avec lui jusqu'à ce que Nadir se fût rendu de Tarchu et de Derbend dans la plaine de Moghan. Là douze mille ouvriers travaillaient à établir au confluent du Kur et de l'Araxe un camp de plaisance où Nadir-Schah voulait donner à la Perse le spectacle d'un changement de règne. L'heureux aventurier, affectant un respect ironique pour les volontés du peuple, somma les chefs de l'armée du royaume de déclarer librement et sans contrainte quel était l'homme qu'ils voulaient pour schah, attendu que lui-même, fatigué des travaux de la guerre et des soucis du gouvernement, était résolu d'aller se reposer dans la retraite [1er février 1736] (1). Toutes les voix le proclamèrent schah de Perse. Il se défendit d'accepter le diadème, prolongea cette comédie durant un mois, et, prétendant enfin céder à la contrainte, il voulut bien s'asseoir sur le trône, mais à la condition que l'unité de doctrine régnerait désormais en Perse, et que la religion des Sunnites qui comptait quatre rites orthodoxes, des Hanefis, des Malekis, des Schafis et des Hanbelis, comprendrait aussi celui des Dschaaferis, ainsi nommé de Dschaafer, le sixième des douze imams. En même temps que s'opérait cette révolution, les négociations se poursuivaient avec le plénipotentiaire turc, Gendsch-Ali-Pascha, qui était arrivé dans le camp de Moghan. Nadir-Schah demanda que les pèlerins persans eussent à l'avenir leur propre émirol-hadsch ; que le rite des Dschaaferis fût reconnu orthodoxe, que la Porte entretînt un chargé d'affaires ottoman à Iszfahan, que les prisonniers fussent rendus sans rançon (2). Gendsch-Ali fut congédié avec des propositions, et Abdulbaki-Chan partit aussi pour aller notifier à la Porte l'avénement de Nadir-Schah au trône de Perse, et revêtu en même temps de pleins pouvoirs pour la conclusion de la paix. Il était accompagné du chef des mollas persans, Sidi-Abdulkasim,

(1) Soubhi, fol. 67.
(2) Medhi, l. III, chap. XIV.
(3) Peyssonel, Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie, p. 75.

(1) Son discours très laconique se trouve dans Soubhi, d'après le Tahkik de Raghib ; et dans Mehdi, l. IV, chap. I.
(2) Soubhi, fol. 88, d'après Raghib, dans Medhi, l. IV, chap. I.

et de l'imam de Nadir-Schah, Ali-Ekber. Ils se mirent en route après le couronnement, et arrivèrent à Constantinople au commencement de juillet [1736]. La Porte nomma pour conférer avec eux le reis-efendi Ismaïl, le chancelier d'état Mustafa-Efendi, et Raghib-Mohammed, déjà envoyé plusieurs fois en mission en Perse. Comme on devait agiter surtout des questions religieuses, on leur adjoignit quatre des premiers légistes, le grand juge effectif d'Anatoli, Leili-Ahmed-Efendi, le titulaire de cette dignité, Meshusade-Abdullah-Efendi, directeur des archives des fetwas, qui avait rang de juge de la Mecque, Abdullah-Efendi, et l'ancien juge de Constantinople, Ahmed-Efendi. Gendsch-Ali-Pascha, arrivé avec l'ambassadeur persan, assista aussi aux conférences tenues dans le palais de Muhsinsade, près de la porte du jardin. Dans la première réunion des plénipotentiaires et des ulémas ottomans, l'on se contenta de lire les lettres du schah au sultan, au grand vesir et au mufti, et tous les assistants furent d'avis qu'il fallait délibérer jusqu'au lendemain [30 août 1736]. Le jour suivant l'on sépara dans les propositions du schah les points purement religieux, tels que la reconnaissance du nouveau rite et le choix d'un chef persan pour les caravanes de pèlerins, des questions essentiellement politiques, comme la délivrance des prisonniers et la résidence d'un chargé d'affaires. Ces derniers articles ne présentaient aucune difficulté, et l'on espérait s'entendre sur les autres. Dans la première conférence entre les plénipotentiaires des deux puissances, l'ambassadeur persan exalta les services de Nadir-Schah pour la destruction de l'hérésie des Schiites, exposa comment ce prince avait été porté sur le trône par la volonté de tous les peuples de Perse, et termina en exprimant sa confiance de voir la Porte accorder les quatre points ci-dessus mentionnés. Les plénipotentiaires ottomans établirent leurs distinctions entre les demandes politiques et les réclamations religieuses, puis ils accordèrent le voyage des caravanes persannes par les routes de Lahsa et d'Imam-Ali. Le lendemain ils rendirent visite à l'ambassadeur persan, avec lequel ils s'entretinrent d'affaires. A la deuxième conférence l'ambassadeur se fit long-temps attendre, se plaignit ensuite qu'on n'eût point pour lui toutes les prévenances convenables. Quand il eut reçu des explications satisfesantes, l'on convint que les deux cours entretiendraient réciproquement l'une auprès de l'autre un chargé d'affaires [4 septembre 1736]. Le 6 septembre, dans la troisième conférence, qui avait pour objet la délivrance des prisonniers persans, l'ambassadeur, étalant la richesse de son savoir et la délicatesse de son esprit, cita la tradition historique d'après laquelle le chalife Motaassem n'aurait déclaré la guerre à l'empire de Byzance que pour délivrer une esclave qui, d'Amorium, avait invoqué son assistance. Le 7 septembre l'on s'occupa encore du même sujet; l'ambassadeur représenta la délivrance des prisonniers comme un point d'honneur pour le schah, et prétendit que si l'on ne pouvait les mettre tous en liberté, il fallait au moins briser les fers de quelques milliers de ces malheureux. Dans la cinquième conférence, tenue le 13 septembre, les ottomans entreprirent de déterminer l'ambassadeur à renoncer à la reconnaissance du cinquième rite, qui blessait leur conscience; mais il insista sur ce point. Quand ils allèrent lui rendre visite, ils lui représentèrent encore l'impossibilité pour la Porte d'admettre un cinquième rite orthodoxe. En conséquence, dans la sixième conférence du 17 septembre, on arrêta la rédaction des trois premiers articles ainsi que de la lettre du sultan, et l'on convint qu'une ambassade serait adressée au schah pour lui rendre compte de l'état des choses. Dans la septième conférence l'ambassadeur consentit à l'acceptation du traité ainsi modifié, sous la réserve de la confirmation par le schah, et dans la huitième l'acte fut entièrement mis au net [22 septembre]. Alors le contenu du traité fut communiqué au diwan rassemblé, ainsi que l'ordre de mettre en liberté les prisonniers [24 septembre]. Comme l'ambassadeur persan et les deux premiers dignitaires de l'ordre judiciaire de Perse insistèrent obstinément sur la nomination d'un ambassadeur du rang de vesir, et sur l'adjonction de deux légistes de première classe, Mustafa-Beg, fils de Kara-Mustafa-Pascha, choisi pour aller à Iszfahan, reçut les trois queues de cheval,

et, pour l'assister dans sa mission, on lui adjoignit deux anciens gardes des fetwas, Abdullah et Chalil, que l'on éleva, le premier à la dignité de grand juge d'Anatoli, et le second à celle de molla d'Andrinople. Dix-huit jours après le conseil qui confirma la paix, l'ambassadeur persan et ses deux assesseurs furent invités à se rendre dans le diwan pour y recevoir officiellement l'acte du traité (17 octobre). Ils furent revêtus de pelisses d'honneur, et par une faveur signalée, Abdulbaki-Chan reçut un koran écrit de la main d'Osman ; à Sid-Abdulkasim et à l'imam Ali-Ekber furent donnés d'autres livres où le sultan, qui avait une fort belle main, avait daigné écrire son nom et des vers formés avec de superbes caractères. A la suite d'un préambule orné de nombreux versets du koran et de la tradition, et dans lequel Nadir-Schah est reconnu en qualité de schah de l'Iran, la Porte s'oblige 1° à donner les ordres nécessaires pour l'escorte et la sécurité des caravanes de pèlerins persans sur les routes de Lahsa et d'Imam-Ali, à la condition toutefois que le chef persan prendrait un autre titre que celui d'émirol-hadsch ; 2° un chambellan doit être entretenu auprès de la cour de Perse et changé tous les trois ans ; par réciprocité, un chargé d'affaires persan doit résider auprès de la Porte ; 3° les prisonniers doivent être mis en liberté et l'on prend l'engagement de les rechercher partout où ils se trouvent. L'article IV figurait comme annexe. Les frontières des deux empires restaient telles qu'elles avaient été fixées au temps du sultan Murad IV. L'on abolit entièrement les anciens usages offensants établis au temps de la dynastie des Ssafewis, attendu que désormais les Persans étaient des Sunnites comme les ottomans. Les deux peuples citeront donc avec respect, avec éloge, les quatre premiers chalifes et les dix compagnons du Prophète. Ils reconnaîtront le premier hommage (des disciples au Prophète) sous l'arbre, ne parleront qu'en termes respectueux de la famille entière, si pure, du Prophète, et de tous ses compagnons, et se traiteront mutuellement en frères. Ces bons procédés réciproques devront surtout réjouir les marchands, qui, après l'acquittement des droits de douane, n'auront à subir aucune vexation. Les Persans qui se rendront en pèlerinage aux deux tombeaux d'Ali et de Husein, et aux sépulcres des saints à Bagdad, ne seront soumis à aucun droit s'ils ne portent point de marchandises avec eux. Les transfuges ne seront accueillis dans aucun des deux empires, on devra les livrer à la première demande. Le traité se termine par cette formule : « En confirmation du présent acte nous invoquons le nom de Dieu, nous mentionnons les miracles bénis du Prophète et la fin des temps, et nous promettons, suivant l'antique usage des souverains, d'exécuter ce traité. Tant que ces conditions et conventions, ces promesses et ces obligations seront observées par la partie opposée, rien ne sera entrepris contre leur teneur et leur esprit par nous, nos lieutenants et autres serviteurs. Si quelqu'un changeait quelque chose après avoir entendu cela, que celui-là sache que la faute retomberait sur lui. »

LIVRE LXVII.

DISPOSITION DE LA PORTE EN FACE DE L'EUROPE. — CORRESPONDANCE ENTRE LE GRAND VESIR ET TALMAN. — LES RUSSES DANS LA KRIMÉE. — LE KAPUDAN-PASCHA DSCHANUM CHODSCHA. — LE WOIWODE DE MOLDAVIE, GHIKA, EST CONFIRMÉ. — L'UKRAINE EST DÉVASTÉE. TRAITÉ DE COMMERCE AVEC LA SUÈDE. — CORRESPONDANCE ENTRE LE GRAND VESIR ET KOENIGSEGG. — CONGRÈS DE NIEMIROW. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE PAR LES RUSSES ET LES AUTRICHIENS. — LES CLÉMENTINS. — PRISE DE NISSA. — ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN MOLDAVIE ET EN VALACHIE. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — TRAITÉ AVEC RAKOCZY. — L'AMBASSADEUR DE FRANCE FAIT ACCEPTER SA MÉDIATION. — PRISE D'U-SITSCHA, DE MEHADIA, SEMENDRA, ORSOWA. — OPÉRATIONS MILITAIRES SUR LE DNIESTER, EN KRIMÉE ET EN BOSNIE. — DESTRUCTION DES OUVRAGES D'OCSAKOW ET DE BENDER. — LE GRAND VESIR SE REND A CONSTANTINOPLE. — TENTATIVES DE NÉGOCIATIONS. — DÉMARCHES DU ROI AUGUSTE ET DE LA CONFÉDÉRATION POLONAISE. — LE GRAND VESIR JEGEN A POUR SUCCESSEUR AUS-MOHAMMED. — CONVENTION RELATIVE A LA DETTE DE LA SUÈDE ENVERS LA PORTE. — LE LIEUTENANT PRUSSIEN SATTLER. — BATAILLE DE KROZKA. — SIÉGE DE BELGRAD. — PRISE DE CHOCIM. — LES RUSSES EN MOLDAVIE. — CORRESPONDANCE ENTRE WALLIS ET LE GRAND VESIR. — NEIPPERG EST ENVOYÉ AU CAMP TURC. — PRÉLIMINAIRES ET CONCLUSION DE LA PAIX DE BELGRAD.

C'était avec répugnance que la Porte avait conclu la paix avec la Perse ; contre sa volonté encore elle se vit entraînée dans une guerre, réduite à combattre les Russes d'abord, et bientôt les forces de l'Autriche. Les hostilités contre la Perse avaient été poussées avec ardeur, car il s'agissait d'une lutte religieuse et politique, de frapper des hérétiques toujours plus odieux que les infidèles, et d'acquérir, de posséder des villes et des provinces, tandis que du côté de l'Europe ne s'ouvrait pas une pareille perspective. Depuis qu'Ali, le conquérant de la Morée, avait vu s'évanouir pour jamais sur le champ de bataille de Peterwardein le rêve chéri des ottomans, de reconquérir Temeswar et Ofen, et depuis que la Russie occupait les rochers inaccessibles de Derbend et les champs désolés de Baku, c'est-à-dire les portes du Caucase et la forteresse qui, semblable à une sentinelle avancée, gardait l'ancienne frontière ottomane sur le littoral de la mer Caspienne, l'espoir de conquête au-delà du Danube et du Don s'était évanoui ; les ministres ottomans commençaient à tenir en grande valeur la discipline et la tactique militaire des européens. Des grands vesirs tels que le pacifique Ibrahim dans les douze dernières années d'Ahmed III, Topal-Osman, et tout récemment Ali, fils du renégat vénitien, avaient l'intelligence de la politique occidentale. Outre les woiwodes de Walachie et de Moldavie, intermédiaires naturels des européens avec les Turcs, Rakoczy et Bonneval étaient à Constantinople les initiateurs les plus ardents de la diplomatie chrétienne ; les représentants des puissances maritimes, depuis leur rôle de médiateurs dans les négociations de Carlowicz et de Paszarowicz, exerçaient une haute influence sur les rapports du diwan avec l'Europe, et depuis que l'ambassadeur du roi très-chrétien avait arrêté l'explosion d'une guerre entre les ottomans et les Russes en ménageant le fameux traité de partage des provinces du nord-ouest de la

Perse, la voix de la France était écoutée dans les conseils de la Porte; ce qui lui donnait du poids surtout, c'était l'impression laissée par les guerres continuelles de Louis XIV et l'attitude toujours hostile des Bourbons vis-à-vis de l'Autriche. Rakoczy, Bonneval, Villeneuve, et tout récemment les Suédois Hœpken et Carlson, qui n'avaient pourtant pas encore déployé le caractère officiel d'envoyés, soufflaient sans relâche la guerre contre la Russie et l'Autriche; mais d'un autre côté la Porte était trop bien éclairée par les résidents des cours impériales, et les ambassadeurs des puissances maritimes sur la véritable situation des choses et sur les rapports des intérêts européens, pour prendre feu aussitôt. Les grands vesirs, jadis inabordables pour les envoyés européens, étaient maintenant avec eux en conférences de tous les instants, et si l'écuyer Mohammed, tout récemment porté à la première dignité de l'empire, ne s'était élevé que dans les emplois du sérail, et ignorait les grandes relations extérieures, il avait d'heureuses dispositions, des mœurs douces, un grand amour de la vérité et de la justice, et un désir ardent de s'instruire. Mais depuis les six dernières années du règne de Mahmud, les grands vesirs, au lieu de posséder un pouvoir illimité comme leurs devanciers, n'avaient été que des instruments dans la main du kislaraga, qui dirigeait toutes choses derrière les rideaux du harem. En vain le dernier Ismaïl, dans des entretiens nocturnes avec les familiers du sultan, s'était plaint de sa propre impuissance et de l'autorité écrasante du kislaraga; il avait ainsi précipité sa chute à lui-même, et il aurait perdu la tête avec sa dignité si la protection de la sultane Validé n'avait détourné le coup fatal, de sorte que pour conserver la vie il lui fallut payer 2,000,000 de piastres de sa fortune et se retirer à Chios (1). L'ardeur guerrière et l'activité du kislaraga étaient affaiblies par son grand âge (il avait plus de soixante-dix ans) et par le désir de jouir sans troubles de l'autorité le reste de sa vie (2). Il ne se serait donc jamais prononcé pour la guerre si la Russie n'avait elle-même engagé les hostilités par le siége d'Assow. Cette circonstance avait jeté la Porte dans la nécessité de conclure la paix avec Nadir-Schah à des conditions si défavorables, en abandonnant toutes les provinces acquises par le traité de partage et par la conquête. Forcée à la défense, elle était préoccupée de la pensée de terminer aussi vite que possible la guerre avec la Russie, et de prévenir une lutte redoutée avec l'Autriche.

Douze jours avant de faire arborer les queues de cheval, le grand vesir donna audience à l'internonce impérial, Talman, pour lui remettre une lettre adressée au président du conseil de guerre, comte Kœnigsegg, dans laquelle il justifiait le chan tatare et accusait les Russes (1). Talman fit observer que le traité du Pruth n'avait pas fixé les frontières de la Kabarta et du Daghistan. Le grand vesir rejeta toute la faute de la guerre sur la Russie (2). Le nouvel ambassadeur d'Angleterre, Fawkener, et le représentant hollandais Calcoën, dans une audience qu'ils obtinrent encore avant le départ du grand vesir du camp de Daud-Pascha, le déterminèrent à adresser aux puissances maritimes une note modérée qui, en servant de manifeste, réclamait néanmoins la médiation des nations amies pour le rétablissement de la paix. En même temps Fawkener et Calcoën écrivirent au ministre russe, comte Ostermann, dans une pensée conciliatrice; mais ils n'eurent pas lieu d'être satisfaits de sa réponse, qui se référait à la note adressée par lui au grand vesir et qui était une véritable déclaration de guerre. Le résident russe, au lieu d'être retenu, fut envoyé jusqu'à la frontière avec toutes sortes d'égards; on ne le laissa pourtant regagner son pays que plus tard.

Le grand vesir avait quitté Daud-Pascha depuis quinze jours, quand Talman annonça qu'il attendait au premier moment des pleins pouvoirs et des lettres de créance comme

(1) Rapport de Contarini.

(2) Contarini.

(1) Protocollo della conferenza nella quale il G. V. consegnò una sua lettera per il eccellentissimo presidente del consiglio aulico li 16 maggio 1736, e seguenti, fol. 79. La lettre est dans les archives de la maison impériale.

médiateur entre la Porte et la Russie [28 juillet]. Un mois après, l'internonce lui fit savoir qu'il les avait reçus. Dans les premiers jours d'août il lui écrivit une troisième fois relativement à la reconnaissance d'Auguste, roi de Pologne, et de son ministre Stadnicki. Le grand vesir répondit d'abord de Babataghi, en acceptant la médiation de l'Autriche et en déclarant que la Porte, par ses notes à l'empereur, aux rois de France, d'Angleterre, de Suède, et aux républiques de Hollande et de Venise, avait fait assez connaître ses sentiments pacifiques et modérés, et qu'avant tout elle voulait apprendre des puissances médiatrices quels étaient les deux points qui serviraient de base aux négociations. La seconde fois il écrivit qu'il avait reçu la dépêche de l'internonce des mains du noble Suédois Stadnicki, et qu'il n'y aurait aucune difficulté à la reconnaissance du roi de Pologne. Talman, qui, malgré l'engagement d'accepter la médiation, n'avait pas été appelé au camp, en exprima son étonnement [14 septembre]. Trois jours après, il fit part au grand vesir de sa nomination en qualité d'ambassadeur extraordinaire, revêtu de pleins pouvoirs à l'effet de prendre le rôle de médiateur [17 septembre]. Dans une autre lettre du même jour il le remercia de la reconnaissance du roi Auguste, et de la réception faite à l'envoyé Stadnicki. Le 18 septembre il eut son audience officielle auprès du kaimakam. Le grand vesir adressa ses compliments à Talman sur la qualité nouvelle qui lui était donnée. Talman répondit que depuis trois mois il avait ses pleins pouvoirs, que néanmoins il n'avait pu encore se faire écouter, que la Porte pouvait s'expliquer relativement aux deux points de l'indemnité pour le passé et des garanties pour l'avenir [fin d'octobre]. Le grand vesir objecta qu'il attendait les plénipotentiaires russes, dont il n'apercevait pas la moindre trace, et qu'il n'entendait plus parler de la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, dont il était question dans les pouvoirs du représentant de l'empereur.

Avant de suivre plus loin les négociations, il faut reporter nos regards sur le théâtre de la guerre. L'armée russe s'était rassemblée à Zaritsinka, à deux lieues du Dnieper; il y avait douze régiments de dragons, quinze d'infanterie, dix de landwehr, dix escadrons de hussards, cinq mille cosaques du Don, quatre mille de l'Ukraine, trois mille Zaporogues, en tout cinquante mille hommes, avec huit mille voitures [19 mai]. Ces forces marchèrent le long de la rive gauche du fleuve, où le général Spiegel et le colonel Weiszbach en vinrent les premiers aux mains avec les Tatares du Kalgha. Ensuite l'armée, passant par Selmaja-Dolina et Tschernaja-Dolina, s'avança vers les frontières des Tatares, d'où elle atteignit, après une marche de six heures, la petite rivière de Kolitschka. Le lendemain, 20 mai, le feld-maréchal Munch était devant les lignes d'Orkapu ou de Perekop, regardées comme inexpugnables. La langue de terre qui unit la presqu'île au continent est coupée dans toute sa largeur de sept werstes par un fossé de douze toises de largeur, sur sept de profondeur; derrière le fossé s'élevait un parapet de soixante-dix pieds de haut à partir du fond de la tranchée. Six tours en pierre protégeaient les lignes et servaient d'ouvrages avancés à la forteresse d'Orkapu. Il y avait derrière ces abris mille janitschares et cent mille Tatares. Les lignes furent emportées, et les drapeaux russes flottèrent sur les tours des remparts de la Krimée le jour même où à Constantinople les queues de cheval étaient arborées devant la porte du sérail, tournées contre la Russie [28 mai 1736]. Deux jours après, la ville d'Orkapu se rendit. De là, Munch détacha le général Leontiew avec dix mille fantassins et trois cents Cosaques sur la place de Kilburun, qui s'élève à la pointe du promontoire formé à l'embouchure du Dnieper, en face d'Oczakow et de la petite île de Beresin. Quant à lui, il poursuivit sa marche vers Gozlewe [Koslow], le plus grand entrepôt du commerce de la Krimée, sur la côte occidentale, où le soldat fit un riche butin (1). Un mois après l'enlèvement des lignes de Perekop, Munch était devant les portes de Bagdscheserai, l'ancienne résidence des chans de Krimée, qui, après une forte lutte, fut abandonnée à la fureur de la destruction. Deux mille maisons et le vaste palais du souverain s'abîmèrent

(1) Vie de Munch, p. 54.

dans les flammes ; la riche bibliothèque fondée par Selim-Girai, celle des jésuites, ne furent pas même épargnées (1). Le même destin frappa la ville d'Akmesdschid, résidence du sultan-kalgha et des principaux mirsas ; dix-huit cents habitations furent réduites en cendres. De la Munch avait tourné ses regards vers Kaffa, la place la plus importante de la Krimée ; mais la maladie et l'opposition du prince de Hesse-Hombourg le contraignirent à revenir à Perekop, où il reçut la nouvelle de la prise de Kilburun par Leontiew, comme il avait appris précédemment la conquête d'Assow par Lascy (2) (3 mai). La marche de Munch à travers le beau pays de la Krimée fut signalée par la destruction des villes et la désolation des campagnes (3). Le vainqueur quitta la presqu'île après avoir rasé les lignes de Perekop et fait sauter les murs de la ville (juillet 1736). Le chan de Krimée, Kaplan-Girai, qui avait si mal défendu son pays, fut déposé, et le kalgha Feth-Girai le remplaça ; le nureddin Arslan-Girai devint kalgha, et lui-même eut pour successeur Mohammed-Girai, autre frère du chan. L'auteur des *Sept planètes qui voyagent, dans leur course errante, à travers les nations sur les rois des Tatares*, dont nous avons suivi la direction dans l'histoire des chans de Krimée, à la fin de son ouvrage donne une lettre de l'un des scheikhs les plus considérés de la presqu'île, qui attribue à sept causes les désastres de la campagne : 1° les ouvriers convoqués en temps utile pour travailler aux lignes de Perekop restèrent soixante-dix jours inactifs à Ferhkerman. 2° Quand le kapudan-pascha vint aborder Goslewe, le chan n'accepta pas les secours qui lui étaient offerts. 3° A la première rencontre avec l'avant-garde russe, à [illegible], déjà les Tatares avaient repoussé quelques escadrons, et le kalgha demandait du canon pour achever la défaite de l'ennemi, mais le chan le refusa. 4° Aux lignes de Kandlidschik, un boulet étant tombé près de la voiture du chan, ce prince quitta aussitôt la place, et son départ fut le signal de la fuite. 5° L'on s'était abandonné à la confiance que le manque d'eau et de fourrage éloigneraient les Russes de Kalindschik. 6° Quand les Russes attaquèrent les lignes, les Tatares lâchèrent pied aussitôt, et s'enfuirent en masse jusqu'à Tschetrlik. 7° Enfin les Tatares avaient une si grande peur des boulets, qu'un seul tombant au milieu d'eux suffisait pour les faire courir quatre à cinq lieues (1). Tandis qu'Assow et Kilburun succombaient, le prince des Kalmuks, Don-duc-Ombo, battit les Tatares sur le Kuban, et les contraignit à se soumettre à la domination russe. Leur sultan et deux cents mirsas rendirent hommage à la czarine ; quinze mille de leurs cavaliers se réunirent à l'armée kalmuke (2).

La Porte ne se contenta pas de déposer le chan de Krimée, elle destitua aussi le kapudan-pascha Dschanum-Chodscha, et fit divers changements dans les commandants. Dès le commencement de la guerre, quatre mille janitschares, ouvriers, canonniers et conducteurs de transports, avaient été envoyés à Kaffa ; quatorze cents Bosniaques étaient partis pour joindre l'armée. Ces dernières troupes avaient été prises sur les forces de la Bosnie, où le corps provincial de vingt-neuf mille neuf cent trente hommes devait fournir, par vingt hommes une recrue bien équipée (3). Maintenant que la campagne était achevée pour cette année, la défense de Kaffa fut confiée au commandant de Bender, Schahin-Mohammed-Pascha, élevé au rang de serasker. Les troupes tirées d'Egypte furent placées dans le château neuf (Jeni-kalaa), et les deux gouverneurs d'Anatoli et de Karamanie, Gendsche-Ali et Memisch-Pascha, reçurent ordre de se rendre au camp impérial dès les premiers jours du printemps. Dschanum-Chodscha, redevenu kapudan-pascha pour la troisième fois, et toujours doué de la plus grande activité malgré son âge avancé, était en état de rupture déclarée avec le tout-puissant kiajabeg Osman. La chute d'Assow fut attribuée à la négligence

(1) Keralio, l. I, p. [illegible]. Vie de Munch, p. 66.
(2) Même ouvrage, p. [illegible].
(3) Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie, par M. de Castelnau, t. II, p. 60.

(1) Sebeestjar, fol. 232.
(2) Keralio, l. I, fol. 72. Castelnau, t. II, p. 63.
(3) Ssubhi, fol. 89.

de Dschanum, qui se vit déposé et condamné à fournir 1,000 bourses pour les frais de la guerre. Il eut pour successeur Ali-Pascha. Afin de délibérer sur les mesures de défense pendant l'hiver et sur les préparatifs de la campagne prochaine, l'on manda à Constantinople le nouveau chan Feth Ghirai, le gouverneur de Chocim, Koltschak-Pascha, et le woiwode de Moldavie, Grégoire Ghika, frère de l'interprète de la Porte, Alexandre. Ghika, qui était monté pour la première fois, neuf ans auparavant, sur le trône princier de Moldavie, au bout de six années avait été trasnféré en Valachie, laissant sa place à Constantin Maurocordato, qui avait été déjà revêtu deux fois de la dignité d'hospodar de Valachie, mais pour très-peu de temps. La troisième fois, il acheta le rang suprême un million d'écus au lion (1). Ainsi, immédiatement avant l'ouverture des hostilités, Ghika dut retourner en Moldavie. Dans des temps si pleins de dangers il désirait être délivré du fardeau du pouvoir, et, par l'organe de son frère l'interprète, il offrit maintenant de l'argent pour être autorisé à céder le trône à Michel Rakowiza. Mais ses démarches furent inutiles (2), parce que le kiajabeg crut devoir le maintenir à la direction des affaires de la principauté. Ghika paraît avoir mérité cette confiance, et son message au feld-maréchal Munch, pour le déterminer à venir assiéger Oczakow plutôt que Bender pourrait être considéré comme un acte de sollicitude pour détourner les maux de la guerre de la Moldavie (3). Le nouveau chan, après s'être concerté avec le grand vesir à Babataghi, retourna en Krimée. Son arrivée ramena la victoire et le butin dans le camp des Tatares (12 novembre 1736). Le sultan de Budschak envahit l'Ukraine, battit cinq mille Russes qui voulaient lui barrer le chemin, porta partout le fer et la flamme pour venger les incendies de la Krimée, et entraîna trente mille esclaves (4).

La Porte hésitait entre la médiation que lui offrait l'empereur par son ambassadeur Talman, d'accord avec les puissances maritimes, et celle de la France et de la Suède, à l'acceptation de laquelle la poussaient Villeneuve et Bonneval, de concert avec les ministres suédois, Hœpken et Carlson. Quelques jours après que Talman fut parti pour le camp de Babataghi (10 janvier 1737), les envoyés de Suède eurent audience auprès du sultan, en conséquence du traité de commerce maintenant mené à conclusion avec leur pays. Par cet accord la Suède garantissait ses traités de navigation avec les Barbaresques, et dès-lors elle exerça une influence très active sur la politique ottomane (1). Le renégat hongrois Ibrahim, directeur de l'imprimerie, fut envoyé auprès du palatin de Kiow à l'effet de renouveler les traités conclus avec les Polonais (2).

A la fin de l'année, Talman partit enfin de Constantinople pour le camp du grand vesir, à Babataghi, où il arriva vers le milieu de janvier; il remit une lettre du président du conseil aulique, comte de Kœnigsegg, qui exposait les griefs de la Russie, l'alliance de cette puissance avec l'Autriche et la nécessité de travailler pendant cet hiver au rétablissement de la paix (3). Le grand vesir répondit qu'il espérait que l'alliance n'avait pas été conclue au préjudice d'un tiers, que l'amitié des deux empires était un bien rare et précieux dont la Russie ne paraissait pas sentir toute la valeur; que néanmoins, par affection pour la cour impériale, la Porte était prête à accepter sa médiation pacifique. Le kiaja beg, qui dirigeait toutes les affaires au camp, aussitôt après l'expiration des fêtes du Baïram, demanda une entrevue à Talman, et le lendemain le grand vesir remit à cet ambassadeur la réponse ci-dessus rappelée. Au bout de quelques mois Talman eut une nouvelle conférence avec le kiaja, dans laquelle celui-ci, avec une franchise blâmée rudement par l'historiographe de

(1) Engel, Hist. de la Valachie, l. II, p. 19.

(2) Avvisi della corrente novità di maggio 1736, dans le rapport de Talman.

(3) Souvenirs du comte de Dadich, dans la bibliothèque historique, l. XIV. p. 270. Engel, Hist. de Moldavie, p. 300.

(4) Ssubhi, fol. 95 et Laugier, Hist. de la paix de Belgrade, l. I, p. 33.

(1) Contarini, fol. 448, 473, 491 et Laugier, fol I, p. 32.

(2) Rapport de Talman.

(3) La lettre, est dans Ssubhi, fol. 93, ainsi que dans l'ouvrage de Moser sur la paix de Belgrade, n° 3, p. 66.

l'empire, déclara sans détour que la Porte attachait le plus haut prix à ses bonnes relations avec l'Autriche, et que lors même que l'empereur, en vertu de son alliance avec la Russie, ferait marcher des troupes dans les états ottomans, la Porte ne considérerait pas encore un tel acte comme une déclaration de guerre [11 février 1737]. Le grand vesir et le kiaja annoncèrent tous deux que la Porte, selon les désirs de la Russie, était prête à renouveler la paix de Carlowicz, mais à la condition de la restitution d'Aszow (1); Talman déclara qu'il n'avait point d'autorisation de la Russie pour rendre Aszow, et qu'il lui faudrait demander de nouveaux ordres. La Porte proposa un congrès à Soroka, sur le Dniester. Une nouvelle note adressée à Kœnigsegg revint sur ce point, en exprimant l'espérance qu'il suffirait à l'honneur de la Russie que la Porte renonçât à toute demande d'indemnité pour le ravage de la Krimée: de toute autre façon, ajoutait le grand vesir, la paix n'était pas possible. Kœnigsegg déclara d'abord de la manière la plus expresse que les intérêts de l'Autriche ne pouvaient dans aucun cas être séparés de ceux de son allié, que dès ce moment elle se présentait non plus simplement comme médiatrice, mais comme alliée de la Russie, avec laquelle elle partagerait toutes chances de paix et de guerre. Dans sa réponse à la seconde lettre du grand vesir, le ministre autrichien exprima son regret de voir la Porte insister sur la possession d'Assow, ancienne propriété de la Russie, reprise par elle et qui ne devait pas être soumise à restitution. Les ambassadeurs des puissances maritimes, qui étaient restés si long-temps sans vouloir entendre parler de médiation, parce que la Porte seule avait demandé cette intervention, venaient pourtant de recevoir les pouvoirs nécessaires à cet effet et l'invitation expresse du grand vesir de se rendre dans le camp. Une lettre du résident russe Wesznakoff à l'hospodar de Valachie insistait sur la prompte réunion des ministres au congrès. La Porte, voyant bien qu'il n'y avait plus de temps à perdre, nomma pour ses plénipotentiaires le reis-efendi Mustafa, le président de la chambre Rusnam Emini Mohammed-Efendi, le secrétaire du cabinet du grand vesir, Mohammed-Raghib, et le secrétaire des sipahis, Mohammed-Saïd Efendi, fils de Mohammed-Tscherkes, jadis envoyé en mission en France. Sept cents fusiliers et trois à quatre chambrées de janitschares furent destinés à composer la garde du congrès; le grand vesir transporta son camp de Babataghi à Isakdschi. Talman fit des objections contre le choix du lieu de la réunion sur le territoire turc; les ottomans proposaient Soroka, Kudak, les Russes Bielotzerkow: Talman indiqua Niemirow sur le territoire polonais, à une distance convenable de la frontière turque, sur la rive gauche du Bog. Le grand vesir se rendit aux observations du représentant de l'empereur, et il écrivit en conséquence à l'hetman Rzewuski [9 janvier 1737]. Cependant entre l'Autriche et la Russie avait été arrêtée une nouvelle convention stipulant le concours immédiat de la première puissance dans la guerre, et en vertu de laquelle Kœnigsegg avait adressé une troisième note à la Porte pour fixer le 1er mai comme le terme fatal après lequel ne pourrait plus être fait d'accommodement pacifique. Talman, qui reçut cette dépêche à Babataghi avant le départ des ambassadeurs des puissances maritimes de Constantinople, prit sur lui d'en laisser ignorer le contenu au grand vesir; il lui dit seulement avoir reçu la réponse du président du conseil aulique, mais qu'un fragment de bougie enflammée l'avait brûlée avec d'autres papiers et qu'il avait écrit à sa cour pour avoir un duplicata. Cette conduite attira une sévère réprimande à l'ambassadeur autrichien, dont le gouvernement avait communiqué la dépêche en question à tous les cabinets européens. Les représentants des puissances maritimes ne quittèrent Constantinople que le 15 mai, deux jours après que Talman était arrivé à Soroka avec les plénipotentiaires turcs; au bout de dix jours ils eurent audience du grand vesir à Babataghi.

A peine le mois de mai était écoulé, Talman reçut de nouvelles instructions qui lui enjoignaient de réclamer la destruction des ouvrages de Widdin, le remboursement des frais des préparatifs de guerre, et d'autres

(1) Le protocole est dans [illegible], fol. 91.

frontières ; dans la dépêche jointe à ces instructions, Kœnigsegg disait que la Porte ayant consumé le mois de mai en démarches inutiles, la cour impériale n'était plus libre de refuser des secours réclamés instamment par son allié ; que néanmoins l'empereur et la czarine, tout en ayant les armes à la main, étaient prêts à négocier la paix sur des bases équitables. Cette lettre de Kœnigsegg contenait en outre la déclaration de guerre, comme le manifeste russe était compris dans une lettre du comte Ostermann au grand vesir. La Russie et l'Autriche avaient résolu la guerre contre la Porte (1), et la faiblesse des motifs qui les déterminaient ressortait vivement dans les pièces que nous venons de citer ; le système des deux cours alliées était de surprendre la Porte en affectant toujours des sentiments pacifiques, et l'Autriche commença la guerre par la prise de Nissa, comme la Russie avait engagé les hostilités l'année précédente en attaquant Assow. Les instructions de Kœnigsegg à Talman fixaient à l'avance les limites des conquêtes à faire ; on ne voulait pas conclure la paix avant la prise de deux ou trois forteresses en Bosnie, puis on était résolu à traiter d'après l'état de possession ; les indemnités pour les frais des préparatifs de guerre furent portés à 12 millions. Talman et les plénipotentiaires turcs restèrent quarante jours à Soroka avant de recevoir avis de l'arrivée des plénipotentiaires russes à Kiow, et ils attendirent un mois encore sur le territoire polonais l'ouverture des négociations de paix. Le gouvernement russe était représenté par Schaffiroff, Neplujeff et Wolinsky ; l'empereur, par le comte Ostein, son ambassadeur à Pétersbourg, et par Talman ; le sécretaire d'ambassade Nuuman et l'interprète Ghika furent adjoints aux envoyés turcs. A la production des pouvoirs, il se trouva que la Porte accusait la Russie d'avoir engagé les hostilités sur de simples soupçons, que les puissances maritimes avaient été invitées à se porter pour médiatrices sans l'agrément de la czarine, et qu'il était question des conditions sous lesquelles la paix pourrait être conclue. Les Russes objectèrent que la dernière dépêche du comte Ostermann montrait assez de quel côté était venue l'aggression, que la Russie devait être consultée au sujet de la médiation de l'Angleterre et de la Hollande ; quant à la fixation des frontières, les pouvoirs des Turcs leur paraissaient ne pas contenir d'instructions. Les ministres autrichiens firent observer de leur côté que la Porte attribuait à l'empereur la position de médiateur, tandis que, dans la derniere dépêche du comte Kœnigsegg, il était expressément déclaré qu'après l'expiration du mois de mai il ne serait plus que l'allié de la Russie. Dans une conférence avec Talman, le reis-efendi se plaignit amèrement de l'entrée des troupes impériales sur le territoire turc, ce qui était entièrement contraire à la loyauté jusqu'alors bien établie de la cour impériale (1). Alors les Turcs produisirent de nouveaux pouvoirs, qui, sans toucher aux points déclarés inadmissibles dans les premiers, se référaient à cet acte ; les impériaux déclarèrent que ces pièces n'étaient pas suffisantes attendu qu'elles n'étaient pas revêtues de la signature du sultan. Les ottomans durent donc promettre de se procurer au plus tôt le chatti-schérif, et l'on admit provisoirement leurs pouvoirs qui étaient rédigés dans les termes les plus flatteurs pour l'Autriche. Les ministres impériaux adressèrent ensuite une circulaire aux ministres des puissances maritimes qui se trouvaient dans le camp du grand vesir (3 août 1737), aux représentants de Hollande, de Suède et de Pologne, restés à Constantinople, en leur communiquant la copie des lettres échangées jusqu'alors entre le grand vesir et le président du conseil aulique (3 août 1737). Cinq jours après, les ambassadeurs se rendirent mutuellement visite ; les derniers venus firent les premières démarches ; puis on disposa une maison en bois pour les réunions. Le 12 août, l'on apprit l'exécution inattendue du kiaja Osman, jusqu'alors l'âme de toute la politique ottomane, et la déposition du grand vesir ; les deux coups avaient été dirigés par le kislaraga, afin de calmer le mécontentement public et de faire retomber sur ces victimes le poids des précédents dé-

(1) Par la convention du 9 janvier 1737.

(1) Protocollo del discorso tenuto dal reis-efendi a Talman, 30 luglio 1737.

sastres (1). Le sceau de l'empire avait été donné au vieux Muhsinsade-Abdullah-Pascha, nommé defterdar trente-trois ans auparavant par les rebelles, dans la révolution qui porta le sultan Ahmed III sur le trône, ensuite occupé à divers emplois des finances, et qui s'était signalé en livrant à la Porte la tête du fameux rebelle égyptien Kaitas-Beg. Après avoir administré diverses provinces, il était devenu grand chambellan et il quitta ce poste pour la première dignité de l'empire.

Le 16 août, eut lieu la première conférence des plénipotentiaires à Niemirow; l'on se contenta d'échanger les pouvoirs. Le 18, dans la deuxième conférence, les Russes se plaignirent des Tatares, les Turcs des Cosaques; les plénipotentiaires ottomans insistèrent sur la nécessité de fixer des bases, les Russes se refusèrent à ces préliminaires, et les Autrichiens, rejetant le rôle de médiateurs, voulurent absolument traiter de la paix comme alliés de la Russie. Le lendemain, les ottomans entendirent avec un profond étonnement les cinq demandes des Russes : 1° l'abrogation de tous les traités antérieurs à celui qui allait se conclure; 2° la cession du Kuban et de tous les Tatares à la Russie; 3° la reconnaissance de la Moldavie et de la Valachie comme principautés indépendantes sous le protectorat de la Russie; 4° le titre impérial pour les souverains moscovites; 5° la libre circulation sur la mer Noire, le Bosphore, l'Hellespont et la Méditerranée. Les plénipotentiaires autrichiens ne s'étonnèrent pas moins que les Turcs des prétentions sur la Krimée et le Kuban, la Moldavie et la Valachie. Dans la conférence suivante (22 août) les plénipotentiaires russes développèrent leurs demandes; les Turcs élevèrent hautement la voix contre l'injustice de pareilles conditions et ne se récrièrent pas moins énergiquement quand les Autrichiens réclamèrent à leur tour l'extension des frontières de l'empire dans la Moldavie et la Valachie jusqu'à la Dumboviza, en Servie jusqu'au Lom en y comprenant Widdin : les Russes protestèrent contre la prétention de l'Autriche de reculer ses frontières jusqu'à la Dumboviza. Enfin les plénipotentiaires autrichiens dans leur ultimatum déclarèrent que la cour impériale voulait bien abandonner quelque chose de son état de possession en Moldavie et en Valachie, à la condition que ses frontières s'arrondiraient en Bosnie par l'adjonction de Bihacz et de Novi (1). Les Turcs, qui n'avaient pas de pouvoirs suffisants pour admettre les prétentions exagérées des Russes et des Autrichiens, dirent qu'il leur fallait en référer au grand vesir, et Raghib partit avec le rapport pour le camp du grand vesir. En attendant la réponse on suspendit les conférences officielles et générales; mais le reis-efendi eut des entretiens particuliers avec Talman et son sécretaire d'ambassade, et le diplomate turc exprima nettement l'opinion que la Porte n'achèterait jamais la paix par des cessions de territoire (2). Le langage des plénipotentiaires turcs en cette circonstance fut aussi nouveau qu'imprévu; non-seulement ils invoquèrent le koran et la tradition, mais ils tentèrent encore d'appuyer leur droit sur l'évangile et sur Hugues Grotius : « Les mesures des cours, dirent-ils, doivent se fonder sur les lois religieuses ou sur la raison; mais votre conduite est aussi contraire aux principes de l'Évangile qu'à ceux de Grotius (3). » Les Autrichiens et les Russes répondirent que les ottomans, comme moslims, agissaient aussi en opposition à leurs lois; car ils entraient en négociations avec des chrétiens, tandis qu'il leur était enjoint d'imposer l'Islam ou de frapper avec le sabre. Les ottomans répliquèrent que ce texte s'appliquait seulement aux idolâtres et aux schismatiques, mais que les confesseurs des saintes écritures, l'Évangile et le koran, ne devaient pas être menacés du tranchant du sabre quand ils payaient la capitation ou demandaient la paix, qu'il fallait dans ce cas leur accor-

(1) Laugier, t. i, p. 72. Ssubhi, fol. 101. Le rapport de l'ambassade est du 8 rebiul-ewwel, 1150 (6 juillet 1737).

(1) Le protocole de la conférence est dans la Ste E.

(2) Protocollo del discorso del reis efendi 1 lett. 1737, et protocollo per la riposta al reis-efendi, l. ii, lett.

(3) Ssubhi fol. 117.

der(1); que la Sublime Porte ferait la guerre ou concluerait la paix selon qu'on le désirerait. Ils rappelèrent Mohacz, où plus de deux cent mille hommes pesamment armés avaient été anéantis par les valets des sipahis; que cent dix mille chrétiens avaient couvert de leurs ossements la plaine de Keresztes. Relativement à la demande d'indemnité des frais de guerre, ils dirent que les trésors des grands rois n'avaient d'autre destination que la dispersion, que la Porte ne parlait pas des dépenses que lui avaient causées l'entretien et les voyages de Talman et des ambassadeurs des puissances maritimes : « Est-il donc permis, demandèrent-ils, de rompre la paix tout récemment jurée par l'empereur à l'avénement du sultan Mahmud ? » Le sécretaire de l'ambassadeur impérial, auquel le reis-efendi adressait ces énergiques interpellations, s'excusa en disant que les diplomates étaient les serviteurs de leurs cours, et prononça des malédictions contre les auteurs de la guerre (2) : « Vous avez, dit-il, inquiété les Russes qui ont été contraints de se mettre en défense, et l'empereur s'est vu obligé d'agir en vertu de son alliance; vous êtes les provocateurs, que les malheurs de la guerre retombent sur vous ! — Soit ! s'écrièrent les ottomans; que Dieu donne aux méchants la récompense qu'ils ont méritée ! Il sépare les bons des méchants, et le glaive de sa justice atteint les têtes élevées. » Et tous les assistants s'écrièrent : « Amen, amen, » chaque parti appelant sur l'autre le châtiment du Ciel. Les deux mois fixés pour la réponse définitive s'écoulèrent sans qu'il fût fait aucune communication nouvelle, et le congrès fut rompu; les plénipotentiaires russes et autrichiens s'en retournèrent auprès de leurs cours, les ottomans regagnèrent le camp du grand vesir, où ils firent le rapport de tout ce qui s'était passé (11 novembre 1737). La Porte prêta l'oreille aux représentations de l'ambassadeur français Villeneuve, qui avait envoyé au camp l'interprète Laria, pour conseiller la continuation de la guerre plutôt que l'adhésion à des demandes aussi dangereuses que la libre navigation de la mer Noire (1). Avant même l'ouverture du congrès de Niemirow, le grand vesir Seid-Mohammed et ensuite son successeur Muhsinsade s'étaient adressés au cardinal Fleury pour solliciter la médiation de la France (2). Le cardinal écrivit au grand vesir en exprimant son acceptation du rôle de médiateur (17 octobre 1737), et le sécretaire d'état Amelot adressa des instructions à l'ambassadeur pour le cas où l'empereur consentirait à la médiation de la France. Des notes de la Porte, adressées aux puissances chrétiennes de l'Europe, les informèrent de la rupture du congrès de Niemirow (3).

Les Russes étaient entrés cette année en campagne deux mois avant l'ouverture des conférences de Niemirow; leur armée, commandée par le feld-maréchal Munch, forte de soixante à soixante-dix mille hommes, avec un parc de six cents pièces d'artillerie, se mit en mouvement le 10 juillet, longea le Bog en se dirigeant sur Oczakow et campa entre la mer et l'embouchure du Dnieper. Il n'y avait aux alentours ni fourrages pour les chevaux, ni bois propre aux fascines; l'on renvoya aussitôt les gros bagages, et le siége commença. Quinze mille hommes de la garnison, ayant fait une sortie sur l'aile droite des assiégeants formée par les Cosaques, furent repoussés après deux heures de combat. Cinq mille ouvriers soutenus par cinq mille soldats étaient occupés la nuit à élever entre la mer et le Liman cinq batteries et des parapets; mais la terre était si dure et la nuit si courte qu'au lever du soleil à peine une redoute était achevée. Toute l'armée reçut ordre de se mettre sous les armes : la moitié se porta contre la ville; l'autre moitié, sous le prince de Hesse-Homburg, dut rester dans le camp. A la faveur d'un chemin creux et des jardins, les Russes s'approchèrent de la place à une portée de fusil. Le troisième jour au matin, le feu

(1) Ssubhi, fol. 117.
(2) Ibidem.

(1) Laugier, l. I, p. 82.
(2) Lettre de M. de Villeneuve à M. le cardinal Fleury, 17 juillet. Laugier, l. I, p. 75, et aussi Tott, p. 78.
(3) Ssubhi, fol. 119, contient la note dans toute son étendue.

prit à la ville, des bombes l'alimentèrent; les troupes, déjà parvenues jusqu'au bord du fossé, restèrent exposées pendant deux heures au feu des assiégés et se retirèrent en désordre dans leurs retranchements; si le serasker commandant avait saisi ce moment pour faire une sortie, il aurait facilement repoussé l'armée russe et l'aurait forcée à lever le siége. Alors l'incendie vint porter secours aux assiégeants : à neuf heures, le plus grand magasin à poudre sauta et ensevelit six mille hommes sous les ruines d'une partie de la ville; le serasker abattu arbora la bannière blanche et fit négocier la capitulation par le tschausch-baschi. Déjà des hussards et des Cosaques du Don avaient pénétré dans la ville du côté de la mer; la garnison fut désarmée et envoyée dans le camp. Jahja-Pascha, gendre du grand vesir Ibrahim, le serasker Vesir Mustafa, pascha à deux queues et muhasis ou commandant de la place, trente hauts personnages, soixante officiers inférieurs, trois mille cent soixante-quatorze soldats, douze cents femmes, cinquante-quatre Grecs, quelques centaines de soldats mis en liberté, voilà tout ce qui restait d'une garnison de vingt mille hommes; cent bouches à feu, trois cents drapeaux, neuf queues de cheval, huit masses de commandement, tombèrent au pouvoir des vainqueurs (1). La perte d'Oczakow coûta la tête au kiajabeg Osman, au grand vesir et au chan de Krimée leur dignité. Mengli-Girai fut appelé de Rhodes au camp imperial, et institué pour la seconde fois souverain des Tatares; Feth-Girai, fils de Dewlet-Girai, dont il prenait la place, fut banni dans sa métairie de Rumili (2) [25 juillet 1737]. Mengli nomma kalgha son frère Selamet-Girai et investit des fonctions de nureddin Ssalih-Girai, fils de Seadet-Girai.

Dans la Krimée, Lascy s'était avancé avec une armée de quarante mille hommes (3); une flotte sous les ordres du contre-amiral Bredal croisait dans la mer Noire. Lascy se porta de Jenitschi sur l'isthme d'Arabat, et, renforcé de quatre mille Cosaques commandés par Goldan-Narma, fils de Don-Duc-Ombo, hetman des Kalmuks, il poursuivit le chan jusqu'à Karaszubasar, Bagdscheserai et Akmesdschid, la troisième des villes importantes de l'intérieur de la Krimée; six mille maisons, trente-huit mosquées, deux églises, cinquante moulins furent livrés aux flammes [9 août]. Le général russe repassa ensuite le canal de Schungar. Quand Lascy et Munch eurent ramené leurs troupes dans les quartiers d'hiver, les Turcs et les Tatares jugèrent le moment favorable pour surprendre Oczakow, dont la garnison était réduite de huit mille hommes à cinq mille, sur lesquels il y avait mille malades (1). Vingt mille Turcs et autant de Tatares investirent la ville sous les ordres du serasker, du nouveau chan de Krimée Mengli-Girai, et du sultan de Bielogrod. Déjà six mille Turcs s'étaient emparés des redoutes sur la mer [4 novembre]; mais le général Stoffeln les délogea et leur tua trois mille hommes. Une attaque se porta ensuite près de la porte d'Ismail et de celle de Saint-Christophe; l'explosion de deux mines jeta le désordre parmi les assaillants, qui se retirèrent en abandonnant des drapeaux et des queues de cheval, des échelles et des fascines. Cet échec et la désertion toujours croissante forcèrent le serasker à lever le siége; l'entreprise avait coûté aux Turcs plus de vingt mille hommes (2) dont la moitié fut emportée par la maladie. Ainsi se termina la campagne glorieusement pour la Russie.

Aussitôt que le mois de mai fut écoulé, deux armées autrichiennes se mirent en mouvement : l'une, sous les ordres du duc de Lorraine et du feld-maréchal Seckendorf, marcha contre la Servie; l'autre, commandée par le feld-maréchal prince Hildburghausen, menaça la Bosnie; un troisième corps dirigé par Wallis était destiné à envahir la Valachie. Sous Seckendorf, les feld-

---

(1) Appendice à l'Hist. de Munich, par Halem. Hist. de la conquête d'Oczakow, d'après les rapports de [illegible]. Keralio, Hist. de la guerre des Russes et des Impériaux, I, [illegible]. Soubhi, fol. 96, 97 et 98.

(2) Soubhi, fol. 8.

(3) Vingt régiments d'infanterie, treize de dragons, dix à douze mille Cosaques et Kalmuks. Keralio, I, p. 131.

(1) Keralio, p. 140.

(2) Ibidem. I, p. 141.

maréchaux Philippi et Khevenhuller, les généraux Schmettau et Wurmbrand commandaient des divisions particulières; ils avaient sept lieutenants feld-maréchaux et dix majors-généraux, deux cent quarante-neuf escadrons de cavalerie, quatre-vingt-dix bataillons d'infanterie, quatre-vingts de grenadiers, sans compter cinquante mille hommes de milices irrégulières (1). Schmettau, qui malgré ses droits d'ancienneté s'était vu préférer pour le grade de feld-maréchal Philippi et Wurmbrand, qui s'appuyaient sur la faveur du duc de Lorraine, avait reçu l'assurance de sa promotion prochaine de l'empereur lui-même, qui lui avait donné le commandement d'un corps agissant en dehors des ordres des deux nouveaux feld-maréchaux : cela fut cause d'une grande mésintelligence entre les chefs et de la mauvaise issue de la campagne (2). Le 12 juillet, l'armée principale, sous les ordres du duc de Lorraine et de Seckendorf, franchit la frontière à Kœnigsfeld, entre Jagodina et Parakin; le même jour les hostilités commencèrent en Servie, en Transylvanie, en Moldavie, en Valachie (3). A l'approche de l'armée impériale, les Turcs évacuèrent Kragojevacz, Casonoraz, Gorgeschevaz, Supelijag, Bania, Rasna, Isperlik, Alexindscha. Quinze jours après que la frontière eut été franchie, le commandant de Nissa, Jahja-Pascha, fut sommé de capituler; sept officiers turcs apportèrent les clés des trois portes de la ville; cent trente-sept canons, cinquante mortiers, des approvisionnements immenses furent la proie des Autrichiens. L'on apprit que Widdin n'avait qu'une garnison de quatre mille hommes; les Albanais Clémentins, Arnautes transportés trois siècles auparavant, sous Murad II, d'Albanie sur le territoire albanais et servien, dans le district appelé Clemento (1), firent dire aux impériaux qu'ils étaient prêts à prendre les armes contre les Turcs (2). Khewenhuller marcha contre Widdin, où les Turcs jetèrent de nouvelles troupes, tandis que l'armée impériale était affaiblie par le manque de pain et de fourrage. L'avant-garde, formée de huit régiments de cavalerie, rencontra au passage d'un marais le kiaja Husein-Aga qui lui fit subir des pertes graves et la repoussa jusqu'au pont du Timok. De son côté, Seckendorf dépassant Nissa avait occupé Musa-Pascha, palanque près de Kurutscheschmé, et Pirot près de Scherkoi et de Sarlbrod; mais les faibles garnisons qu'il y laissa furent chassées par les Turcs. Devant Widdin le kiaja Husein-Aga avait détruit le pont de Florentin (10 septembre 1737). Dix-huit jours après, l'armée ottomane, commandée par le gouverneur de Karamanie Mohammed-Pascha, marcha vers le Timok avec le sandchakbeg de Karahiszar, Tos-Mohammed-Pascha, l'ajan de Schumna, Seid-Mohammed-Aga, et Memisch-Pascha. Le feld-maréchal Khewenhuller était posté à Radojovaz avec environ quatre mille hommes, parmi lesquels se trouvaient des Saxons et des Polonais, pour observer Widdin, couvrir le grand dépôt de munitions et protéger les convois destinés à Nissa. L'ennem, quatre fois plus nombreux, franchit le Timok; mais sa cavalerie, malgré toute sa valeur, ne put ébranler l'infanterie autrichienne; quoique les sipahis eussent pénétré jusque sur les derrières de l'armée impériale et porté le pillage dans le camp, ils ne purent rompre l'ordre de bataille de Khewenhuller. La lutte se prolongea jusqu'au coucher du soleil, les Turcs repassèrent le Timok, mais le lendemain matin le feld-maréchal se replia sur Persépalanka.

Du côté de la frontière de Bosnie, le colonel Lentulus avait occupé Jenibasar, et Seckendorf, au lieu de voler au secours de Nissa menacée par une armée ottomane, perdit du temps au siége d'Usidscha, ville d'une grande importance pour les Turcs, à cause de sa ressemblance d'aspect avec la Mecque. Usidscha capitula; mais dix jours

(1) Ordre de bataille de l'armée de S. A. R. le duc de Lorraine, et sous les ordres du général feld-maréchal comte de Seckendorff, dans les mémoires secrets de la guerre de Hongrie, pendant les campagnes de 1737, 1738 et 1739, par M. le comte de Schmettau. Francfort, 1786.

(2) Mémoires de Schmettau, p. 4. Keralio t. I. p. 160.

(3) Schmettau, p. 14.

(1) Sur les Clémentins, dans le pays de Syrmium, voyez magasin Vind. Hongrois, t. 4, p. 78.

(2) Schmettau, p. 65.

après toute la population de la frontière bosnienne fut taillée en pièces à Wallievo par une armée ottomane de dix mille hommes, qui détruisit vingt-neuf mille Clémentins et Bosniens : dans le petit nombre échappé au carnage se trouvèrent trois cents Arnautes Clémentins, qui prirent avec leurs femmes et leurs enfants la route de Belgrad, et, sous la conduite d'un de leurs prêtres nommé Sano, allèrent s'établir dans le pays de Sirmium où ils fondèrent aux environs de Mitrovitz les villages d'Herkotze et de Nikinzé, sur la Save, où ils signalèrent ensuite leur bravoure, quand il s'agit de repousser les Turcs. La Bosnie fut attaquée sur tous les points, et néanmoins l'espoir d'un succès prompt et décisif s'évanouit comme en Servie, à cause de la mésintelligence entre les chefs des impériaux, le prince d'Hildburghausen et le ban de Croatie comte Esterhazy. Hildburghausen marcha sur Banyaluka et alla camper à Gradiska : le ban de Croatie, avec les commandants de Kopranidscha et de Warasdin, prit position en face de Busin et de Czetin ; les généraux de Lika et de Karlstadt avec vingt mille hommes s'établirent dans le voisinage du vieux Ostrowitz, sur la frontière occidentale de Bosnie ; du côté opposé, vingt autres mille hommes se postèrent devant Swornik. Les communications entre la Bosnie et la Servie étaient coupées par les troupes sous les ordres du colonel Lentulus, répandues depuis Jenibasar jusqu'à Usdscha et Wallievo. Le gouverneur de Bosnie, l'ancien grand vesir Ali-Pascha, fils du docteur, réunit à Trawnik les châtelains, capitaines et agas du pays, et convoqua les trente-deux juridictions de la province à la défense commune. Ce fut d'Ostrowitz que partirent les premières nouvelles des succès des Turcs. Dans la plaine de Bélai, le kiaja-tschausch Osman-Beg défit une troupe ennemie, à laquelle il tua un général et prit un colonel. La garnison d'Ostrowitz se défendit avec un courage héroïque : les femmes surtout se signalèrent et combattirent sur les murailles couvertes de casques et de cuirasses. Sept mille hommes, formant l'avant-garde de l'armée d'Hildburghausen destinée au siége de Banyaluka, s'avançaient en trois divisions. Le juge de la ville, Ali le Bosniaque, exhorta la garnison à marcher au-devant de l'ennemi : les ottomans triomphèrent dans l'action. Le général Muffling et le Bosnien Ssalih-Kiaja s'étant précipités l'un contre l'autre tombèrent tous deux mortellement blessés ; le général étendu dans la poussière demanda au kiaja qui gisait à côté de lui quelle était la force de la garnison : « Infidèle, répondit le musulman, que nous importe maintenant la place, à toi comme à moi? Vas en enfer (1). » A la nouvelle de ce combat, le gouverneur, qui jusqu'alors s'était tenu à Jaicza, se porta vers la plaine de Podresiza, à six lieues en avant ; les hommes de Novi et Bihacz, Trawnik, Dina, Raczar, Kali, Kibuth, furent convoqués, et quoique l'on apprit que Busin et Czetin étaient assiégés, il fut décidé que l'on se porterait d'abord au secours de Banyaluka. Cette place, foudroyée par neuf batteries, reçut dix-huit cents boulets en vingt-quatre heures ; la garnison répondit aux sommations par des coups de canon. Ali-Pascha, ralliant à lui l'ancien kapudan de Swornik, Mohammed, tout le ban des trente-deux juridictions et des quatre sandschakbegs de Bosnie, arriva encore à temps pour délivrer la ville et chassa les assiégeants [4 août] ; douze canons, trois bombardes, deux mille trois cents tentes, quinze mille barils de poudre, des armes en quantité devinrent la proie de l'armée ottomane. Après ce succès on s'occupa de soigner les blessés, de réparer les fortifications, de récompenser les braves qui s'étaient signalés : le mutesellim de Banyaluka, Ibrahim-Aga, devint beglerbeg ; le juge de Banyaluka, Ali le Bosnien, fut élevé au rang de l'un des six premiers mollas ; le juge de Karaferia, le Bosnien Suleiman-Efendi, qui avait assisté l'armée de ses bons avis, obtint la juridiction de Rumili ; le juge de Bosnisch-Brod, Habilsade-Abdullah, qui remplissait les fonctions de juge du camp, fut mis à la tête de la juridiction d'Akhiszar ; Ibrahim, beg du sandschak de Trebigna, eut celui de Klis ; l'alaibeg Ahmed fut investi de la même dignité en Bosnie. Des fiefs furent conférés aux agas d'Ostrowitz, de Bihacz, Novi, Ostrosacz ; le kiaja Jakub devint chambellan. Le messager qui avait porté la nouvelle à l'étrier impérial, le secrétaire des mutesellims,

(1) Omer efendi, fol. 15.

fut récompensé par une queue de cheval. La délivrance de Banyaluka détermina de suite la levée des siéges de Czetin et de Busin [10 août 1737]. Deux jours après la retraite de l'ennemi, le gouverneur de Bosnie se mit en route pour Serai, capitale de la province, afin de presser les travaux de la nouvelle citadelle; arrivé à Serai, il ordonna au kiaja Jakub, au kiaja des tschauschs, Mohammed, et au sandschakbeg d'Hersek, d'aller délivrer Jenibazar. Le kapudan Mohammed-Beg, qui n'avait pu sauver Usidscha, surprit du moins la garnison qui se retirait sous la protection d'un corps allemand, l'enleva ainsi que l'escorte et amena Turcs et chrétiens devant le gouverneur. Le commandant Ismail-Kapudan et le naib Mustafa, en punition de leur capitulation, furent exécutés sous les yeux des Allemands; Hekkimsade renvoya les soldats de l'escorte en leur donnant à chacun un ducat. Mohammed-Kapudan ravagea le pays autour d'Usidscha, exerçant surtout ses fureurs sur les rajas révoltés. Afin de protéger Sokol sur la Dina, ou plutôt Swornik, que menaçait le colonel Grune, le vesir gouverneur s'avança de la plaine d'Oszmadscha sur Srebernik, à quatre lieues plus loin; les troupes commandées par les deux begs sortis de Swornik atteignirent l'ennemi à Wallievo, dévastèrent le pays et entraînèrent trois mille prisonniers : Wallievo fut repris, et ce succès valut au begsade Mohammed-Aga de Swornik la dignité de beglerbeg. Le gouverneur ramena son armée à Serai. Cependant l'ancien kaimakam Ahmed-Kœprili, maintenant gouverneur de Rumili, s'était avancé avec une armée de quatre-vingt mille hommes par Dragoman et Saribrod, et avait chassé facilement les impériaux de Schehrkoi et de Musa-Pascha-Palanka, parce que Seckendorf, occupé du siége d'Usidscha, n'avait aucunement entravé ses opérations ni arrêté sa marche sur Nissa. Doxat, commandant de cette dernière ville, la rendit à la première sommation; il stipula le pardon et l'oubli du passé en faveur des Grecs et des Rasciens, et paya plus tard cette capitulation de sa tête. La reprise de Nissa est le dernier exploit glorieux du dernier Kœprili, le dixième de cette illustre famille dans laquelle s'était transmise la noblesse légitime des hautes facultés de l'intelligence et des grandes actions.

Avant même la nouvelle soumission de Nissa, la Porte avait adressé au gouverneur de Widdin, Aus-Mohammed-Pascha, un chatti-schérif rempli d'éloges, auquel étaient joints un poignard garni de pierreries, quatre pelisses d'honneur et 50,000 écus à distribuer parmi les guerriers qui s'étaient le plus signalés. Il envoya son kiaja Husein-Aga, et le miralem Suleiman-Aga, sur Krajova, dont les Autrichiens s'étaient saisis dès le commencement de la campagne; car ils avaient franchi l'Alt et avaient poussé jusqu'à Bukarest. L'ennemi fut expulsé de Krajova et mené vivement quatre lieues plus loin [28 octobre]. Le général Gilani, qui fit une nouvelle irruption en Valachie avec des hussards et des dragons, fut battu et put à grand'peine gagner la Transylvanie. Une troupe de huit cents hommes, sous la conduite du lieutenant-colonel Ursetti, n'obtint pas plus de succès en Moldavie; sur l'ordre du pascha de Bender, elle fut chassée par le prince Grégoire Ghika. Mohammed, gouverneur de Widdin, laissant dans cette ville son kiaja Husein-Pascha pour le remplacer, se porta avec le vesir Memisch-Pascha contre Orsowa, pour en chasser les ennemis, qui s'y étaient fortifiés après la bataille livrée sur le Timok [7 novembre]. Comme il était à Radovidscha, il fut joint par un chambellan du sultan qui lui apportait des récompenses honorifiques et une lettre de félicitations. Les ennemis s'étaient établis et retranchés dans la palanque de Berese, à cinq lieues de Fethislam; le corps d'armée principal était campé à une lieue et demie plus loin, à Grabovaz. Les Autrichiens se replièrent sur le vieux Orsova; la palanque de Berese fut enlevée par les Turcs, qui poussèrent jusqu'en face du château de Sainte-Elisabeth, se saisirent de deux bâtiments de guerre et les incendièrent après en avoir enlevé l'artillerie. Maintenant la campagne se trouva glorieusement fermée, et le grand vesir quittant la plaine de Kartal en face d'Isakdschi se mit en marche pour Constantinople [16 novembre], afin de surveiller pendant l'hiver les préparatifs de la campagne prochaine. Le 23 novembre, on atteignit Hadschioghlbasar, où parvint la

nouvelle de la prise de Fethislam ; on s'arrêta à Andrinople pour le paiement des troupes. Près de Daud-Pascha le sultan vint au devant de la sainte bannière (18 décembre 1737). Le grand vesir, accompagné de tous les grands dignitaires de l'état et de la cour, entra dans le serail, et, après qu'il se fut entretenu avec le kaimakam Jegen-Mohammed-Pascha, le silihdar impérial vint lui redemander le sceau pour le remettre au kaimakam : tel était le bon plaisir du kislaraga.

Jegen-Mohammed, homme ardent et orgueilleux, d'un esprit obstiné, résolu, avait hautement blâmé la faiblesse des grands vesirs ses prédécesseurs qui s'étaient laissé jouer par de vaines espérances de paix. S'imaginant que l'offre de la médiation de la France était un signe de l'impuissance des cours impériales, il refusa donc à l'ambassadeur français l'audience qu'il sollicitait pour remettre la lettre du cardinal Fleury, dont il a déjà été question. Afin de pénétrer les véritables intentions du grand vesir, Villeneuve s'entendit avec Rakoczy, qui avait été reçu en audience solennelle avec tous les honneurs dus au prince de Transylvanie. N'ayant rien pu découvrir, le représentant de la France attribua le refus du grand vesir de le recevoir en audience à des projets de négociations séparées avec la Russie. En effet, Jahja-Pascha, le gouverneur d'Oczakow emmené à Petersbourg, avait transmis au grand vesir des offres pacifiques du comte Ostermann. Jegen fit proposer au comte trois lignes de frontière ; la première, le long du Bog jusqu'à l'embouchure du Dnieper ; la seconde, du Dnieper au Don ; la troisième, du Don au Kuban. Le diwan n'ayant point adhéré à ces négociations particulières avec la Russie, l'audience demandée fut accordée à l'ambassadeur français, et le grand vesir fit préparer un plan de négociation par l'entremise de la France. En attendant il conclut avec Rakoczy, sans faire aucune communication à Villeneuve, un traité en vertu duquel la Porte reconnaissait le premier comme prince de Transylvanie et chef des Hongrois (2[illegible] janvier 1738). Toutefois la Transylvanie devait payer 40 000 piastres, non comme tribut, mais à titre de présent volontaire. Villeneuve, se conformant à l'esprit des instructions communiquées par l'archichancelier de l'empire, comte Sinzendorf, déclara être prêt à une médiation active, pourvu que les négociations comprissent toutes les parties intéressées, et demanda qu'on éloignât les puissances maritimes dont la Russie avait tout récemment demandé l'intervention. D'après les instructions de sa cour, Villeneuve devait s'entremettre pour que l'on adoptât comme base des négociations la restitution de Kilburn et d'Oczakow aux Turcs, ainsi que la possession d'Assow ; mais une note secrète, adressée de Vienne, jeta de l'incertitude sur les véritables vues de la Russie (10 février 1738). Dans la première entrevue accordée ensuite par le grand vesir à l'ambassadeur, il lui déclara que le sultan ne déposerait point les armes qu'il n'eût reconquis Oczakow, Kilburn, Assow, Belgrad et Temeswar, et installé Rakoczy comme prince de Transylvanie. Cependant un entretien confidentiel avec Saïd-Efendi, fils du dernier ambassadeur en France, paraissait avoir conduit Villeneuve à penser que l'adoption des articles de Paszarowicz et le consentement de la Porte à la destruction des ouvrages d'Oczakow et de Kilburn seraient pris comme bases du traité, quand l'arrivée du secrétaire du gouverneur d'Oczakow vint arrêter l'action du représentant de la France, parce que les Russes promettaient la restitution d'Oczakow et de Kilburn, et que le grand vesir, se croyant assuré de ces conditions, pensa qu'il pouvait se passer de la médiation française. Toutefois on répondit en termes généraux et pleins d'amitié à la lettre du cardinal Fleury : car, si le grand vesir était bien résolu à n'user de la médiation française qu'à la dernière extrémité, il voulait encore moins entendre parler de celle des puissances maritimes.

Le secrétaire du pascha d'Oczakow, toujours retenu prisonnier par les Russes, avait apporté une lettre du comte Ostermann qui demandait plein pouvoir pour Jahja-Pascha et l'envoi du reis-efendi à Petersbourg. Le grand vesir répondit qu'il ne pouvait prendre pour plénipotentiaires des prisonniers, mais que l'on était prêt à négocier avec toute personne que la czarine voudrait envoyer à Constantinople. La démarche de la Russie était l'œuvre d'Ostermann, qui, après avoir poussé

les puissances maritimes à offrir leur médiation, ne négligeait rien pour exciter la défiance entre la czarine et l'empereur, entre la cour de Vienne et le cabinet français. La czarine, avertie de ces menées, fit déclarer à l'ambassadeur de France à Constantinople, et à l'insu d'Ostermann, par l'entremise de l'empereur, qu'elle ne donnerait pas son adhésion à une paix séparée, et que la médiation de la France lui convenait pleinement. Cependant les efforts de Villeneuve rencontraient toujours un obstacle dans la politique de Jegen, qui tendait à traiter séparément avec la Russie ou avec l'Autriche, et inclinait plutôt vers la première de ces puissances, parce que Rakoczy et Bonneval lui persuadaient qu'il était plus facile de faire des conquêtes sur le territoire autrichien. Les représentants de l'Angleterre et de la Hollande écrivirent au grand vesir pour qu'il demandât la fixation du lieu de congrès [14 mars 1738]. Jegen répondit au bout de six jours qu'avant tout ils devaient communiquer leurs pouvoirs et leurs propositions; Villeneuve s'adressa encore au grand vesir au moment où celui-ci allait entrer en campagne, lui proposant le renouvellement du traité de Paszarowicz, la restitution de Kilburn et d'Oczakow à la Porte, et l'abandon d'Assow à la Russie. L'interprète de la Porte vint déclarer que si Villeneuve était autorisé à signer ces trois articles il ne devait plus douter de l'adhésion du grand vesir. Mais Villeneuve ne pouvait compter assez pleinement sur les instructions reçues jusqu'alors de Vienne ni sur l'engagement verbal du grand vesir pour donner la signature demandée. Sur ces entrefaites, le grand vesir partit de Constantinople, où resta en qualité de kaimakam son kiaja Ahmed, qui avait obtenu le rang de vesir en récompense des services rendus dans la dernière campagne. Le sultan remit à Jegen, dans le serai, la sainte bannière en présence du mufti, lui fit revêtir la pelisse de zibeline, ceindre le ceinturon garni de pierreries, et lui attacha de sa propre main le panache de héron sur le turban [5 avril]. Douze jours après, il l'accompagna jusqu'au lieu où l'on s'arrêta pour déjeuner. Quand Jegen entra dans Andrinople il fut salué par les acclamations des janitschares et des troupes régulières rangées en deux lignes pour le recevoir.

Cependant l'ambassadeur français avait reçu de Vienne des pleins pouvoirs et une lettre du comte de Sinzendorf qui l'autorisait à signer les articles préliminaires dont il a déjà été question [15 avril]. Il envoya son secrétaire d'ambassade Peyssonel au camp d'Andrinople, où se trouvait déjà l'interprète français Delaria. Peyssonel communiqua d'abord à l'interprète les préliminaires en quatre articles souscrits par Villeneuve. L'interprète ottoman fit observer que pour ne pas déplaire au grand vesir il serait convenable de faire figurer d'abord la restitution d'Oczakow et de Kilburn, et l'on convint que le grand vesir recevrait le secrétaire d'ambassade dans le plus grand secret, sous un déguisement, dans le kœschk de Kutschukdepe. Le résultat de l'entrevue, à laquelle assistaient aussi le reis-efendi, le sous-secrétaire d'état Raghib et l'interprète, fut que Jegen, après avoir écouté la lecture des quatre articles, n'y trouva ni la garantie ni la satisfaction qu'il croyait pouvoir attendre de la médiation de la France. Il déclara que la Porte, pour être satisfaite, devrait obtenir la reconnaissance des droits princiers de Rakoczy, et qu'il lui fallait, comme gage de sécurité, la restitution d'Oczakow, ou au moins la destruction des ouvrages de cette place [4 mai 1738]. Villeneuve communiqua la réponse envoyée par le cardinal Fleury à la dernière lettre du grand vesir. Le ministre français y fesait surtout sentir que, d'après des nouvelles de Kandahar, Nadir-Schah avait fait un accueil bien plus distingué à l'envoyé russe qu'à celui de la Porte, et qu'il songeait à offrir sa médiation; en même temps Fleury promettait la garantie de la France que demandait Jegen. Peyssonel s'efforça de persuader au grand vesir que dans la garantie donnée par la France il y avait plus de sécurité pour la Porte que dans la destruction des ouvrages d'Assow (1). Le grand vesir écrivit à Villeneuve dans le sens de ses déclarations verbales sur Rakoczy et sur Assow, et Villeneuve répondit que l'empereur ne consentirait pas plus à l'éle-

(1) Subhi, fol. 121, 122, 123, 124. Laugier, t. I, p. 155, 158, 167, 171, 174, 201.

vation de Rakoczy en qualité de prince de Transylvanie, que la Russie à la destruction des ouvrages d'Assow. Dans une suite d'entretiens de Peyssonel et de Delaria avec le grand vesir et le reis-efendi, Jegen voulut savoir si Villeneuve pensait que la France se bornerait à de bons offices pour Rakoczy, si le traité de Paszarowicz ne pourrait pas être renouvelé de telle sorte que la Porte conserverait quelque portion de territoire, comme la partie de la Valachie qu'elle occupait, attendu que la cour impériale n'avait accepté pour base des négociations que l'état actuel de possession. Le grand vesir écrivit à Constantinople pour avoir des instructions; on le renvoya au corps des ulemas. Dans une note adressée à Villeneuve le 18 juin, il offrit de négocier avec l'empereur sur la base indiquée ci-dessus et sous la garantie de la France, à la condition d'une satisfaction pour Rakoczy; à l'égard de la Russie, il s'engageait à renouveler le traité du Pruth si cette puissance voulait détruire les ouvrages d'Assow.

Au milieu de ces tentatives pacifiques l'armée impériale entra en campagne pour s'opposer aux ottomans. Seckendorf, dont la cupidité et les fausses opérations avaient attiré l'année précédente tant de revers sur les armes autrichiennes, était en état d'arrestation à Vienne. Hildburghausen, qui avait subi tant d'échecs en Bosnie, avait perdu toute faveur et toute influence. Cette année le duc de Lorraine reçut pour collègue dans le commandement le feld-maréchal comte Königsegg, auquel on subordonna les trois feld-maréchaux Olivier Wallis, Neipperg et le prince Hildburghausen pour l'infanterie, les trois autres feld-maréchaux Philippi, Seher et Lobkowitz pour la cavalerie. Ils avaient sous leur commandement huit lieutenants feld-maréchaux de cavalerie, neuf d'infanterie, trente-cinq généraux, douze mille cavaliers et vingt mille fantassins. Les hostilités avaient commencé dès la fin d'avril en Bosnie, où l'infatigable gouverneur Ali, fils du docteur, avait détaché un corps de troupes contre Sabacz. Les habitants soldés ou non soldés des juridictions de Swornik, Tusla, Kladina, furent convoqués et placés sous les ordres de Mohammed, pascha de Swornik, et de Mustafa efendi de Tusla; ils dévastèrent la palanque de Pernievar, abandonnée par ses défenseurs, surprirent celle de Belina, et retournèrent à Swornik chargés de butin. Maintenant Ali-Pascha médita la reprise d'Usidscha et le châtiment des Clémentins et des Albanais, surtout des gens de Kotes et d'Ostrovitz qui avaient saccagé les palanques de Jenibasar, Bohur, Senidscha et Okova. Le diwan de Bosnie décida que cette entreprise devait être confiée à l'ancien gouverneur de Dukagin, Mahmud-Pascha, au sandschakbeg de Skutari, Chudawerdi-Aarif-Pascha, et au mutesellim-sandschakbeg d'Hersek, Murad-Beg. Ali-Hekkimsade voulut en référer à la Sublime Porte. Pendant ce temps, les rebelles de Clémente et de Kocz furent réduits à la soumission. Le beglerbeg Ibrahim-Pascha et le capitaine de Swornik, Mohammed, menèrent contre Usidscha quinze mille vaillants guerriers des frontières qui dévastèrent les palanques de Czatzak et de Sitniza, enlevèrent Usidscha et châtièrent les Clémentins en ruinant Rudnik, leur place principale. Le gouverneur de Widdin, Hadschi-Mohammed, s'était mis en mouvement avec vingt mille hommes pour assiéger Mehadia, que défendait le colonel Piccolomini; Hadschi avait sous ses ordres les gouverneurs de Karamanie, Karsz et Tirhala, Memisch, Tos-Mohammed et Murtesa-Pascha. L'île d'Orsova et le fort Sainte-Elisabeth furent bloqués. Près de Kornia, non loin de Mehadia, eut lieu un premier engagement dans lequel les Autrichiens obtinrent l'avantage, en perdant à la vérité plus de mille hommes, et poursuivirent les Turcs par-delà leur camp, où ils trouvèrent sept canons et douze cents têtes coupées de chrétiens [4 juillet 1738]. Comme les Autrichiens avaient perdu trois fois plus de monde, les deux partis s'attribuèrent la victoire. Cependant Mehadia capitula aux conditions sous lesquelles Piccolomini avait remis le fort aux Turcs. Deux mille janitschares se retirèrent avec armes et bagages. La perte de Mehadia entraîna la levée du siége d'Orsova. Le duc de Lorraine voulait marcher en personne sur cette place quand il apprit que les ottomans, ayant franchi la Drau, s'avançaient contre lui. L'armée impériale campa près du village de Topliza, le long de la Czerna, où se jette la Bellarcha.

Une division autrichienne, détachée en avant, revint en toute hâte apportant la nouvelle que le grand vesir lui-même se trouvait à Orsova. En effet, à peine informé que les Autrichiens étaient à Lugos et à Karansebes, Jegen avait quitté Nissa, et, passant par Gorguschevaz et Jeni-Chan, le quatrième jour il était parvenu près de Widdin, dans la vallée de Musa. Là il reçut le bulletin victorieux du premier engagement devant Mehadia; puis il soumit de nouveau Semendra à la domination ottomane; mais quand il sut que le camp des Turcs avait été pillé par l'ennemi, que le siége d'Orsova était levé, que Mehadia était entre les mains des Autrichiens, Jegen, indigné contre le serasker Hadschi-Mohammed de Widdin, le déposa, et nomma Gendsche-Ali pour le remplacer, en le chargeant de reprendre Mehadia. D'après les réglements, les janitschares avec leur aga ne devaient combattre que sous les ordres du grand vesir; mais, cédant aux exhortations du reis-efendi Mustafa et du juge du camp, Hasan-Efendi, l'aga Hasan voulut bien marcher avec les miliciens sous le commandement du serasker Gendsche-Ali. Mehadia succomba de nouveau sous les armes ottomanes. Le grand vesir assiégea l'île d'Orsova et le fort Sainte-Elisabeth. Pendant le jour des milliers de boulets pleuvaient dans la place; durant la nuit, le scheich du camp turc Abdulhakim priait auprès de la sainte bannière, et récitait avec les derwischs soixante-dix mille fois cette sure du koran : « Dis : Dieu est un; il est de toute éternité, il n'a pas été engendré, aucun être ne lui ressemble. » Au bout de quatre semaines Orsova capitula [15 août 1718]. Les assiégés se retirèrent avec leurs bagages.

Après avoir visité lui-même Orsova, le grand vesir jugea nécessaire de retourner à Widdin et à Nissa, parce que le bruit courait que les Allemands établissaient des ponts près de Semendra. Il confia la défense de Fethislam et d'Orsova à Tos-Mohammed-Pascha, élevé à la dignité de pascha à trois queues, et au vesir Mahmud-Pascha, sandschakbeg de Dukagin; puis il reprit la route de Widdin et gagna Nissa [27 août]. Là le lieutenant du grand chambellan apporta un chatti-schérif avec des pelisses et des kaftans d'honneur, un panache de héron pour le grand vesir, des décorations en or et en argent pour les vesirs et les officiers, pour les magnats et les soldats. Comme la nouvelle du passage du Danube par l'ennemi, près de Semendra, ne se confirma pas, Jegen jugea fort à propos de pousser des partis du côté de Belgrad. L'on mit à la tête de l'expédition le gouverneur de Diarbekr, Abdi Paschasade-Ali-Pascha, qui de Nissa se porta vers Belgrad, rencontra six cents hussards devant cette ville, en tua cent, mit les autres en fuite [17 septembre], brûla des églises et des maisons et se retira en traînant après lui une multitude de prisonniers. L'on apprit aussi le succès d'une attaque contre le camp russe sur le Dniester. Ssafa-Girai-Sultan, serasker de Budschak, se réunissant au beglerbeg Weli-Pascha, était allé à la rencontre de l'armée russe, qui marchait sur le Dniester entre les petites rivières de Molochich et de Bielochich. Vingt mille Tatares et autant d'ottomans assaillirent les Russes, qui perdirent beaucoup de monde [8 août 1738]. Toutefois ce furent moins le fer et le feu des musulmans que les maladies et le manque de fourrage qui détruisirent tant d'hommes et de chevaux dans l'armée de Munch.

Le kapudan-pascha Suleiman manda de la mer Noire qu'une escadre russe, sortie du port de Tschekmedsche, sur le Palus-Méotide, avait jeté l'ancre devant Kialiburun dans la vue d'opérer un débarquement en Krimée; mais que les infidèles ayant rencontré la flotte ottomane dans les eaux de Salbasch, en deçà de Lorijorin, et n'étant pas en état de lui résister, avaient tiré leurs bâtiments à terre pour les livrer aux flammes. De son côté le chan de Krimée, Mengli, fit savoir que les troupes russes, sous les ordres de Lascy, ayant voulu détruire les lignes de Perekop, il les avait battues et poursuivies si vivement que sur dix-sept mille hommes, Lascy en avait conservé mille à peine. Mais ce n'était là qu'une fanfaronade tatare, car Lascy, après avoir défait le chan dans un combat acharné, s'était retiré librement dans l'Ukraine. Sur le Danube, le commandant de Widdin, Hadschi-Mohammed, opérant sa jonction avec le gouverneur de Karsz, Tos-Mohammed et le sandschakbeg de Dukagin, Mahmud-Pascha, avait enlevé les nouvelles palanque sétablies au-dessus d'Or-

sova, et s'était avancé dans le banat jusqu'à Pancsova, qu'il avait assiégée. En Bosnie les habitants avaient signalé leur ardeur guerrière, comme l'année précédente, dans la défense de leurs châteaux-forts. Le ban de Croatie s'avançant avec une armée de Dubiza et de Kostainizza contre Kossarz, pensait surprendre la place un vendredi, tandis que les fidèles étaient dans les mosquées. Mais le muezzin signala du haut du minaret la marche de l'ennemi, et donna l'alarme. Ostrovitz, menacé par trois mille Croates, dut son salut à la vigilance d'une mère qui allaitait son enfant. La palanque de Derbend, enlevée l'année précédente aux Turcs par le colonel Palant, fut reconquise. Les Turcs de Novi surprirent le village de Globotze, situé près de Kostainizza, et enlevèrent bestiaux, femmes et enfants ; ils obtinrent les mêmes succès contre le château de Korkovidscha, et revinrent dans leur ville chargés de butin. Le gouverneur de Bosnie, Ali-Hekkimsade, se réunissant aux Tatares sous les ordres de Mohammed-Ghirai-Sultan et au sandschakbeg de Salonik qui commandait les troupes de l'Herzegovina, s'était porté vers l'Unna pour empêcher le ban de Croatie de passer le fleuve. Il poussa des partis jusqu'à Dubiza, et rejeta bien loin une troupe ennemie qui ayant pénétré du côté de Banyaluka, avait saccagé le village de Kostor devant cette ville. Au moment où la Porte recevait le bulletin de tous ces petits succès, à Constantinople arriva la nouvelle inattendue que les Russes, ayant fait sauter les ouvrages d'Oczakow et de Kilburn, avaient abandonné ces deux places. Peu de temps auparavant le commandant de Bender avait été chargé de les reprendre. Les paschas nommés pour diriger les opérations représentèrent que le succès était impossible avec le petit nombre de troupes dont ils disposaient et qui manquaient de vivres. A peine la dépêche était partie que l'on apprit la destruction des forteresses et le départ des Russes. Aussitôt les paschas expédièrent des courriers après le porteur du premier message. Mais celui-ci ne put être atteint et arriva au camp du grand vesir deux jours seulement plus tard que la nouvelle de la destruction d'Oczakow et de Kilburn. Jegen, tout irrité qu'il fût des excuses des paschas, ne jugea pas à propos de les châtier pour le moment. La campagne étant terminée glorieusement, le grand vesir-serasker reprit en triomphe la route de la capitale [2 octobre 1738]. Près du village d'Ahmed-Chalife, non loin des murs de Philippopolis, il rencontra le silihdar, porteur d'un chatti-schérif qui lui enjoignait de presser sa marche. Le 24 octobre, il atteignit Daud-Pascha, où il remit la sainte bannière entre les mains du sultan.

Comme pendant tout le cours de la guerre les négociations marchaient parallèlement avec les opérations militaires, à la fin de chaque campagne il est nécessaire de jeter un regard sur les efforts tentés en même temps pour le rétablissement de la paix. Quand le duc de Lorraine quitta Vienne pour aller prendre le commandement supérieur de l'armée, il fut pourvu d'instructions expresses pour conclure la paix sans congrès sous la tente du grand vesir, si, comme on le présumait, Villeneuve avait fait avancer les choses au point qu'il n'y eût plus qu'à signer, et pour continuer la guerre si aucune base n'était arrêtée. Ces pouvoirs ne concernaient que l'empereur ; il n'y était nullement question de la czarine ; Villeneuve pensa donc que l'Autriche, suivant l'exemple donné par Ostermann, avait l'intention de négocier la paix à part et pour son propre compte (1). Son embarras et son mécontentement augmentèrent encore à la réception d'une lettre du comte Ostermann [17 juillet 1738], dont le contenu, en contradiction avec les assurances venues de Vienne, demandait l'extension du territoire d'Assow, le partage des cantons entre Assow et le Kuban, la liberté du commerce et l'admission de la Perse dans le traité (2). En même temps Munch avait écrit au grand vesir qu'il était revêtu de pleins pouvoirs pour négocier (3). Cette contradiction dans le langage de la Russie au sujet des conditions sous lesquelles elle était prête à conclure, venait de ce que Ostermann s'exprimait envers la Porte d'après ses propres idées, et que la czarine parlait à l'Autriche dans un autre sens par l'organe

(1) Laugier, I. I. p. [illegible].
(2) Le même, I. I. p. 247. Subhi, fol. 136.
(3) Ssubhi, fol. 136. Laugier, p. 250.

de Biron (1). Le grand vesir répondit au comte Ostermann que la Porte n'insistait pas sur la restitution de Kilburn et d'Oczakow, mais qu'elle exigeait la destruction des ouvrages d'Assow (2). La médiation de la France fut acceptée par la Porte comme par les deux cours impériales; l'offre des puissances maritimes fut déclinée, et l'on rejeta bien plus nettement les bons offices de la Perse que Nadir-Schah fit offrir par son ambassadeur (3). Les ministres suédois, Hœpken et Carlson, excités et soutenus par Bonneval, négociaient une alliance offensive et défensive avec la Porte à la condition de l'extinction de la dette de Charles XII et de subsides pour la Suède (12 août), circonstance tout-à-fait inouie, rien de pareil ne s'étant fait encore pour une puissance chrétienne (4). Les plans ambitieux de Rakoczy pour se faire élever sur le trône princier de Transylvanie par une diète rebelle, échouèrent contre la fidélité des magnats et des trois nations établies dans la principauté. Durant un mois il ne put obtenir audience de l'orgueilleux Jegen, qui plus tard demanda pourtant une indemnité pour ce prétendant. Bonneval, dont le regard perçant avait bien vite pénétré la vanité des promesses de Rakoczy sur le puissant concours des rebelles transylvaniens, s'était attiré par ses représentations la disgrâce du grand vesir, qui, dans sa présomption, n'accueillait que ce qui était conforme à ses désirs, taxait de stupidité ou de sinistres intentions ceux qui pensaient autrement que lui-même. Bonneval avait été mieux apprécié par le précédent grand vesir Ali-Pascha-Hekkimsade.

Depuis l'ouverture de la campagne jusqu'à la reddition d'Orsova aucune démarche directe n'avait été faite par l'Autriche dans la voie des négociations. Quand Furstemberg, parent de Kœnigsegg, après la reddition d'Orsova, eut reçu du grand vesir l'assurance qu'il était disposé au rétablissement de la paix, le comte Kœnigsegg écrivit aussitôt que la cour impériale était disposée à négocier la paix sous la médiation et la garantie de la France (fin de septembre 1738). Le grand vesir ne répondit pas à cette lettre. Pendant que le grand vesir était en route pour revenir à Constantinople, le secrétaire Theyls lui remit à Nissa une dépêche du duc de Lorraine qui proposait une entrevue pour négocier aussitôt directement avec Jegen; le grand vesir répondit qu'il était prêt à s'aboucher avec le duc sans aucune intervention étrangère. Au bout de dix jours Theyls revint avec une lettre du feld-maréchal Kœnigsegg qui annonçait le départ du grand-duc de Toscane pour cause de maladie, mais donnait en même temps communication des pleins pouvoirs qui le mettaient à la place du grand-duc, et demandait à Jegen une entrevue; dans le cas où elle ne pourrait avoir lieu, Kœnigsegg proposait la réunion des plénipotentiaires impériaux à Jagodina, et celle des négociateurs turcs sur la Morava. L'orgueil de Jegen repoussa une entrevue avec le feld-maréchal comme contraire aux usages de la Porte; suivant lui, le grand vesir aurait dû s'aboucher avec le grand duc. Quand il fut arrivé à Constantinople, des notes de Kœnigsegg et d'Ostermann lui furent remises en réponse aux dernières résolutions de la Porte. La Russie insistait sur l'abandon d'Assow, place qui lui était nécessaire pour tenir en bride les Tatares; l'Autriche demandait quelques modifications dans l'état actuel de possession. La Porte nomma quatre plénipotentiaires, Esaad-Efendi, juge du camp, le reis-efendi Mustafa, le sous-secrétaire Raghib-Efendi, et Said-Efendi; ils eurent six conférences avec Villeneuve à Dolmabagdsche. Ils se trouvèrent très-offensés de ce que, par une erreur de chancellerie, dans les pouvoirs des Autrichiens, au lieu du nom du sultan Mahmud se trouvait celui de son prédécesseur Ahmed. Ils parlèrent du projet de la Porte de reconquérir Belgrad et Temeswar pour compenser la perte d'Oczakow et de Kilburn, et du maintien des libertés des Hongrois et des Transylvaniens; car quoique Rakoczy fût mort tout récemment et que Czaki eût pris sa place, ils prétendirent que la Porte était plus liée avec les deux peuples qu'avec le prince. Bonneval ayant entravé les négociations en voulant faire adopter le traité de

(1) Voyez l'instruction au duc de Lorraine.
(2) La lettre est dans Laugier, t. I, p. 252.
(3) Laugier, t. I, p. 258 et 259.
(4) Ibidem, t. I, p. 260.

subsides avec la Suède, tomba dans la disgrâce et fut condamné au bannissement [29 novembre 1738]. Les Turcs persistant obstinément à réclamer Assow, que Villeneuve n'était point autorisé par la Russie à leur abandonner, et ne voulant pas entendre parler de la restitution d'Orsova ou de la destruction de ses ouvrages que désirait la cour de Vienne, les négociations se rompirent [6 décembre], et le grand vesir écrivit à Ostermann et à Kœnigsegg afin de demander des pouvoirs plus étendus pour les ambassadeurs chargés du rôle de médiateurs (1). En même temps il congédia l'ambassade persane en déclinant l'offre de la médiation du schah (2).

Tandis que les puissances maritimes et la Perse employaient leurs efforts pour arracher à la France l'honneur de ménager la paix entre les parties belligérantes, et que la Suède essayait d'entretenir le feu de la guerre, le roi Auguste de Pologne et la confédération polonaise travaillaient à combattre leur influence réciproque à Constantinople. Dès le commencement des hostilités, l'internonce du roi et de la république, Srzeniawa Stadnicki qui résidait depuis cinq ans à Constantinople, après avoir notifié l'avénement d'Auguste III, était retourné en Pologne; mais en ce moment Joseph Zaluski arrivait sur la frontière avec une lettre de l'hetman Rzewuski qui protestait de son désir de maintenir la paix de Carlowicz, et demandait une garantie contre les irruptions des Tatares (3). Le commandant de Bender, Nuuman-Pascha, reçut l'ordre de faire passer le messager à Constantinople; mais déjà Nuuman-Pascha l'avait congédié et renvoyé en Pologne. Cette mission de Zaluski avait réellement pour but de répondre à celle du directeur de l'imprimerie, le renégat hongrois Ibrahim, substitut de l'interprète de la Porte dans le camp, qui avait été envoyé en Pologne pour assurer que la Porte saurait bien faire jouir ses troupes des mêmes facilités accordées par les Polonais à celles des Russes. Comme Ibrahim n'obtint pas le succès que l'on espérait de ses talents, à son retour il était tombé dans la disgrâce et le grand vesir l'avait banni. A la lettre de Rzewuski apportée par Zaluski, la Porte répondit, au bout de huit mois, qu'elle avait bien voulu accepter l'excuse de la Pologne sur le passage forcé des troupes à travers le territoire polonais, mais qu'il fallait aussi ne pas condamner le zèle des Tatares qui dans l'ardeur de la poursuite de l'ennemi avaient franchi les frontières polonaises; que si la Pologne continuait à fournir des vivres aux troupes ennemies ou à les assister de toute autre manière, elle devait ne pas trouver mauvais que les ottomans attaquassent l'ennemi là où ils le trouvaient. Au même temps le roi Auguste avait adressé un de ses affidés au prince de Moldavie pour le charger d'offrir sa médiation dans l'intérêt de la paix avec la Russie [3 décembre 1738]. Le reis-efendi Mustafa et le sous-secrétaire d'état Raghib rédigèrent chacun un projet de réponse au roi de Pologne. Le premier exprimait la pensée que la médiation d'Auguste était suspecte à cause de son alliance avec l'Autriche et la Russie; qu'il lui fallait d'abord rappeler ses troupes du service de l'empereur et détacher les Polonais des intérêts russes. Raghib se bornait à énoncer que la Porte était engagée par son acceptation de la médiation française. Le dernier projet fut adopté comme le plus modéré dans ses termes. Le grand vesir était plus disposé à prêter l'oreille aux offres de la confédération polonaise qu'à celles du roi, et il aimait à se bercer de l'espoir d'une armée auxiliaire de cent mille hommes que la confédération lui promettait. L'envoyé de la confédération, Gorowski, vint demander l'assistance de la Porte [4 février 1739] pour obtenir à la Pologne la restitution des territoires qui lui avaient été arrachés, et le rétablissement de ses anciennes libertés; en même temps il mit sous les yeux des ministres ottomans le plan d'une alliance offensive et défensive en huit articles; les voici: 1° la Porte confirmera l'acte du traité d'alliance offensive et défensive, revêtu des signatures et des sceaux de tous les woiewodes et magnats de la Pologne; 2° la Porte et la Pologne sont désormais unies d'une manière inséparable; 3° l'armée ottomane sur la

(1) Voyez Ssubhi, fol. 141.
(2) Laugier, t. i, p. 226.
(3) Cont. fol. 510.

frontière de Pologne sera, comme alliée, pourvue de vivres et assistée de toute manière; 4° de son côté, la Porte soutiendra la république comme son alliée, soit avec des troupes, soit avec de l'argent, et le remboursement des avances sera réglé à des termes fixes sans que la Porte soit obligée d'attendre la levée d'impôts sur certaines localités; 5° cette année la Porte mettra du côté de Chocim et de Soroka cinquante mille Tatares à la disposition de la Pologne; il sera enjoint au chan et au serasker de Budschak de soutenir la république de la manière la plus active; 6° si la république détermine la couronne de Suède à entrer dans cette alliance, la Porte s'engage à l'y recevoir en raison de son ancienne amitié avec la Suède; 7° la Porte ne retirera pas ses secours avant la restitution des territoires enlevés à la république; en reconnaissance il lui sera fait abandon de petites localités, et l'armée polonaise partagera avec les ottomans le butin fait sur l'ennemi; 8° si les troupes ottomanes, dans leur marche à travers la Pologne, causent du dégât dans les moissons et les jardins, la république, en considération de l'amitié et de l'alliance qui l'unissent à la Porte, ne réclamera aucune indemnité pour des pertes de si peu d'importance. Le grand vesir Jegen déclara que si ces huit articles étaient formulés dans les règles, et approuvés par les signatures de tous les magnats, la Porte s'engagerait à les faire exécuter.

Les projets belliqueux du grand vesir rencontrèrent une puissante opposition dans le chan tatare, qui était venu à Constantinople pour conseiller la paix. Dans une conférence avec le reis-efendi et le sous-secrétaire d'état Raghib, ce prince leur exposa les raisons qui rendaient la paix extrêmement désirable et qui devaient facilement adoucir la perte d'Assow; le grand vesir ne poursuivit pas moins activement les préparatifs de guerre. Les possesseurs des fermes viagères durent fournir comme dans les années précédentes des hommes équipés et armés; on tira du trésor les sommes nécessaires pour les envoyer au serasker de Widdin [12 mars 1739]. Des chambellans partirent pour la Rumili, en qualité de suridschis ou recruteurs, pour réunir des troupes. Cependant le court séjour du chan à Constantinople avait fortifié le parti pacifique opposé au grand vesir, et tandis que Jegen disait devant l'interprète français Delaria qu'il était résolu plus que jamais à laisser aboyer ses adversaires comme de petits chiens, et se vantait de partager toute la confiance du sultan avec le kislaraga, ce dernier s'occupait de l'éloigner, sachant que le grand vesir avait juré sa ruine. Le troisième jour de la fête du Bairam, comme le grand vesir et le mufti se rendaient de la salle des Roses au sérail, dans la salle du vêtement sacré du Prophète, le silihdar vint réclamer le sceau à Jegen, et le bostandschi-baschi le conduisit lui-même dans la baraque en planches située en dehors des murs du sérail, du côté de la mer, où se tiennent les vaisseaux destinés à recevoir les fonctionnaires disgraciés et à les conduire en exil [23 mars]. Le mufti, le kapudan-pascha Suleiman, le reis efendi Mustafa, l'aga des janitschares Hasan, le premier defterdar Jusuf, le kiaja de Jegen, Jedekdschi-Mohammed, et les autres agas et chodschagians furent alors mandés devant le sultan, qui leur annonça lui-même qu'il avait conféré le sceau au gouverneur de Widdin, Elhadsch-Mohammed-Pascha, et la place de kaimakam au vesir Ahmed; qu'en attendant l'arrivée de ce dernier en ce moment à Widdin, ses fonctions seraient exercées par le kapudan-pascha. Le nouveau grand vesir jouissait de la réputation méritée d'un vaillant guerrier et d'un homme loyal, mais de faibles facultés. Né à Jagodina, d'un père qui avait de nombreux enfants, il avait été kiaja du vieux vesir Bekir-Pascha, fiscal-adjoint, tschausch-baschi, pour devenir enfin gouverneur de Widdin; en cette qualité il s'était signalé dans la première campagne: mais dans la seconde, Jegen-Mohammed-Pascha, qui redoutait avec raison en lui un rival et un successeur, saisit l'occasion de la levée du siége d'Orsova pour le dépouiller pendant quelque temps du commandement supérieur et même de la dignité de vesir, jusqu'à ce qu'il se vit obligé par un ordre du sultan de la lui rendre. Les deux prénoms Elhadsch et Aus ou Aiwas indiquent qu'il avait fait le pèlerinage de la Mecque et qu'il sortait d'une famille nombreuse. Quatre jours après le changement du grand vesir, le kaimakam arriva à Constantinople, et les queues de cheval furent arborées [28

mars 1739] : la sainte bannière lui fut remise après le défilé des troupes et des corporations, au milieu des cérémonies accoutumées. Le premier jour de la nouvelle année lunaire [10 avril], Ahmed-Pascha quitta le camp de Daud Pascha ; le grand vesir ayant joint l'armée à Andrinople en prit le commandement supérieur. En avant de Sofia il rencontra le gouverneur de Karamanie, Memisch-Pascha, qui venait au-devant de lui, et il entra dans la ville en traversant les rangs des janitschares et des dschebedschis. Le kaimakam retourna à Constantinople, où il pressa très-activement l'enrôlement des troupes ; aux seraskers de Kaffa, Widdin et Bender, furent adjoints des chambellans en qualité de commissaires de la Porte pour l'administration de la guerre. Le grand vesir généralissime, sur sa demande, reçut 250 000 piastres tirées du trésor impérial. Nuuman, pascha de Kaffa, qui, sous le grand vésirat de Jegen, avait été banni à Chios, recouvra sa dignité de vesir à la sollicitation de son protecteur le chan de Krimée, Mengli-Girai ; le vesir Mohammed-Pascha, ancien gouverneur d'Oczakow, déposé aussi par Jegen à cause de sa négligence à secourir Bender, fut de même réintégré dans ses honneurs et chargé de la défense de Jenikalaa en Krimée, pour recevoir bientôt après l'ordre d'aller protéger la frontière de Moldavie. La même injonction fut adressée aussi à Katirdschisade, qui avait été envoyé avec cinq cents lewends pour tenir garnison à Bender.

Dans l'Asie-Mineure, Ahmed-Pascha ayant abattu le rebelle Ssari-Beg-Ali, combattu jadis dans la province d'Aidin par le kaimakam actuel, Ahmed Beg, envoya sa tête à Constantinople. Les envoyés persans, qui étaient venus à Constantinople proposer la médiation de Nadir-Schah, étaient repartis pour Iszfahan, et avec eux s'était mis en route l'ambassadeur turc Mustafa-Pascha, suivi des deux ulémas Abdullah et Chalil, élevés au rang de grands juges : ils reçurent ordre de s'arrêter à Nicomédie. Une convention fut arrêtée avec les envoyés suédois : la Suède dut livrer un vaisseau de guerre avec trente mille fusils et recevoir la remise de la dette contractée par Charles XII. En Moldavie, parut le lieutenant Sattler avec une lettre du roi de Prusse au chan de Krimée, pour acheter des chevaux et enrôler des grenadiers ; le roi se faisait un mérite auprès de la Porte de n'avoir porté aucun secours à l'empereur cette année ni la précédente. Le commandant de Chocim, Elias-Pascha, envoya le lieutenant au commandant de Bender, et celui-ci fit parvenir les lettres à leur destination par le serasker de Bessarabie, Islam-Girai-Chan. Le grand vesir chargea ce dernier de favoriser la mission du lieutenant prussien, qui pourtant n'emmena que deux hommes de très-haute stature à Berlin.

Après quarante jours passés à Sofia, le grand vesir partit pour Nissa ; près du village de Bana, le commandant de cette place et le gouverneur de la Rumili, Ali-Pascha, vinrent à sa rencontre avec les alaibegs et toute la cavalerie feudataire : sur leur rapport et d'après les nouvelles données aussi par le gouverneur de Widdin, Tos-Mohammed-Pascha, que les armées ennemies se mettaient en mouvement à Pancsova, il fut résolu dans un conseil de guerre qu'on se porterait en avant. L'armée autrichienne était forte de cinquante-six mille hommes, sans compter l'artillerie, les hussards, les Rasciens et les autres troupes légères ; celle du grand vesir comprenait plus de cent mille hommes. Sous les ordres du feld-maréchal Wallis servaient les feld-maréchaux prince Hildburghausen et comte Neipperg, les généraux de cavalerie Soher et Styrum [20 juillet 1739]. A la nouvelle que l'avant-garde ottomane, commandée par le vesir Ali-Pascha, était à Hiszardschik ou Krozka, Wallis résolut de l'attaquer sur-le-champ, pensant que le grand vesir n'arriverait à Semendra que trois jours après ; il passa le Danube à Pancsova, laissant Neipperg sur l'autre rive, et marcha vers Hiszardschik. Du village de Deux-Ponts quatre chemins conduisaient à ce point ; c'était par là que Seckendorf avait fait opérer son armée sur quatre colonnes deux années auparavant : au lieu de suivre cet exemple, Wallis prit un chemin creux avec une seule masse formée de cavalerie, quoique la veille il eût adressé au conseil aulique une lettre dans laquelle il représentait combien il était difficile d'obtenir des résultats contre les Turcs en agissant uniquement avec de la cavalerie. Les cuirassiers de Jean Palffy avaient à peine

débouché du chemin creux au point du jour qu'ils furent attaqués par les Turcs, et l'armée entière du grand vesir parut sur la hauteur, au-delà de la montagne de Kroska (22 juillet 1739). Le régiment Pallfy fit des prodiges de courage; mais le régiment de Savoie repoussé dans la gorge jeta le désordre dans les régiments Caraffa, Soher, Hohenzollern et de Charles Palffy : six tambours et dix étendards tombent entre les mains des ottomans; les cuirassiers de Jean Palffy sont sabrés ou précipités de la hauteur, au pied de laquelle ils tombent sur vingt mille janitschares rangés en bataille; les généraux Wittolf, Lerschno, Caraffa, les princes de Waldeck et de Hesse-Rheinfels restent morts sur le terrain. Tout était perdu si les ottomans, profitant de leur avantage et s'avançant à droite et à gauche avaient enveloppé la cavalerie impériale engagée dans la gorge; mais ils se contentèrent de poster leur aile droite sur le Danube, d'occuper avec la gauche les vignes dans lesquelles ils avaient fait tant de mal à l'avant-garde impériale. La cavalerie du prince de Hildburghausen, l'aile gauche de l'infanterie impériale et une partie du corps principal restèrent dans l'inaction pendant tout le jour, tandis que le poids de la bataille fut soutenu seulement par six bataillons d'infanterie et dix-huit compagnies de grenadiers. L'engagement, sans compter l'attaque de l'avant-garde, dura depuis cinq heures du matin jusqu'au coucher du soleil (1); l'armée impériale compta cinq mille sept cent vingt-deux morts, quatre mille cinq cent trente-six blessés (2). Dans la nuit, le prince de Hildburghausen conseilla d'appeler le comte Neipperg, resté de l'autre côté du Danube, pour attaquer les Turcs le jour suivant; mais Soher et Styrum furent d'avis contraire, parce que la cavalerie fatiguée et manquant de fourrage ne serait d'aucun secours. Durant la bataille, Pallavicini, commandant de la flotte du Danube, avait été exposé aux feux des batteries ottomanes; il échangea avec elles environ cinq cents coups de canon, reçut à peu près quarante boulets et revint le lendemain à Belgrad. Le 23 au matin, les ottomans furent surpris de ne plus apercevoir les Allemands, le grand vesir s'avança avec quatre à cinq mille janitschares, mais voyant le reste de l'armée chrétienne rangé en ordre de bataille, il abandonna tout projet d'attaque ultérieure et se retira sur Hiszardschik. La défaite des Autrichiens appartint absolument à l'incapacité et à l'obstination de Wallis : au lieu d'engager l'action avec toutes ses forces, il les avait divisées en quatre corps pour attaquer avec le plus faible; s'il n'avait pas repoussé l'assistance de Neipperg et s'il avait porté en même temps son infanterie sur l'ennemi, assurément la bataille n'eût pas été perdue. Le grand vesir enflamma les Turcs par sa présence, et les ministres de la Porte, le reis-efendi Mustafa, le sous-secrétaire d'état Raghib, le second maître des requêtes Haschim, s'occupèrent activement du transport des munitions de l'artillerie. Le grand vesir distribua 80 bourses aux vaillants guerriers qui lui apportaient des têtes d'ennemis, et quand il n'eut plus d'argent il donna des billets; le defterdar Aatif et les trois premiers présidents des chambres, le rusnamedschi, le muhasebedschi et le mewkufatdschi, comptèrent aussi de leur côté des ducats pour les têtes coupées. L'historien Ssubhi atteste leur zèle, dont il avait eu les preuves sous les yeux, et compare la bataille de Krozka au désastre de Mohacz.

Le troisième jour après la bataille d'Hiszardschik ou de Krozka, le grand vesir remontant le Danube se dirigea vers Belgrad par Wischniza; le 25 juillet, il traversa les champs de Weretschar, laissa de côté les retranchements de Chalil-Pascha, mit le feu aux faubourgs de Belgrad et le même jour fit ouvrir la tranchée devant cette place. Sur ces entrefaites, le serasker Tos-Mohammed-Pascha ayant quitté Orsova était venu se poster d'abord en face d'Hiszardschik, puis sur les rives de la Temes, non loin de Pancsova, à deux lieues du camp du grand vesir. Le lendemain, le grand vesir somma Belgrad de capituler, offrant de faire escorter la garnison de vingt mille hommes jusqu'à Ofen; on répondit à la sommation par des coups de canon. L'armée impériale commandée par Wallis, Neipperg et le prince Lobkovitz, marcha en ordre de bataille au devant des ottomans, puis les attendit de

(1) Schmettau, l. I, p. 206.

(2) Keralio, l. II, p. 163. Ssubhi, fol. 156.

pied ferme près de Pancsova : cinq cents Turcs, qui se lancèrent au milieu d'un carré autrichien, y périrent jusqu'au dernier. Tos-Mohammed, qui avait ordre de pénétrer avec ses seize mille hommes dans le Banat et de pousser vers la Transylvanie, et dont le camp était devenu la proie des Autrichiens, paya ses échecs de sa tête ; on lui reprochait surtout le peu d'attention prêtée par lui aux pontons de l'invention de Musaffersade-Abdullah et transportés au camp sur des voitures par le vesir Ali-Pascha-Hekkimsade. Sur l'ordre de la Porte, au printemps de cette année, Hekkimsade avait parcouru et dévasté le pays autour de Kortainizza et d'Irim entre la Kulpa et l'Unna, où aucun parti ottoman n'avait pénétré depuis soixante ans : partant de Serai et prenant la direction de Novi, il avait franchi l'Unna, assiégé Zrin et désolé le pays autour de Kostainizza et de Novodol, jusqu'à la Kulpa. Six mille Tatares ravagèrent les localités de Knesawa, Dubiza et Jessenowaz, au-delà de l'Unna. Le fils d'Ali-Pascha, Ibrahim-Pascha, et le fils de Ssalih-Pascha, Mahmud-Pascha, rassemblèrent la levée en masse de Trawnik, Akhissar, Jaiza, Banyaluka, Kossaraz, Novi, Bihacz, Ostrosacz et du vieux Ostrovaz, dans les plaines de Bilan, coururent le pays autour de Kotar, Lika, Udwina, et portèrent l'incendie jusqu'à Waratdscha. Le gouverneur Ali se trouvait à Trawnik quand il reçut l'ordre de suivre le camp impérial ; en conséquence il alla planter sa tente devant Belgrad.

Mais en Bessarabie et en Moldavie les armes ottomanes n'obtinrent pas autant de succès contre les Russes qu'en Bosnie et en Servie contre les Autrichiens. L'armée russe, comprenant environ soixante-dix mille hommes dont trois mille Cosaques, traversant le territoire polonais sans se laisser arrêter par les représentations de la république, se porta sur le Dniester ; les Cosaques brûlèrent Soroka, Mohilow et d'autres localités (1). A Sukowza, six lieues de Chocim, Munch franchit le Dniester avec vingt mille guerriers. Cantemir, déclaré prince de Moldavie par les Russes, souleva le pays contre le prince Ghika. Les Cosaques ne se montrèrent pas moins féroces que les Akindschis turcs. Le serasker de Bender, Weli, et celui d'Ocsakow, Gendsch-Ali, étaient postés devant Chocim : le premier voulait se retrancher dans les murs de la place ; mais les troupes préférèrent se déployer en campagne, et allèrent occuper les hauteurs de Stawutschane. Sur l'ordre de Munch, Romanzoff mena huit mille hommes à une attaque dont le succès couronna l'audace (18 août). Gendsch-Ali-Pascha, emporté par son naturel fougueux, repoussa orgueilleusement les conseils du serasker et précipita ses bostandschis au carnage ; les Turcs battus, dispersés, s'enfuirent vers Bender ; Elias-Pascha, commandant de Chocim, put à grand'peine se jeter dans cette place avec quelques hommes (1). Des dix mille guerriers de la garnison il ne restait plus que sept cents janitschares avec leur aga dans Chocim, qui capitula (2). Munch marcha contre Jassy, qui fut abandonnée par le woiwode Ghika et le buluk-baschi Katirdschioghli, quoiqu'ils eussent huit mille hommes. Munch traita les bojards avec une rudesse maladroite : quand le métropolitain lui présenta la croix et l'Évangile à baiser, il ne posa ses lèvres que sur le livre sacré et repoussa la croix, et le prélat ayant commencé son discours par ce texte : « Que le Seigneur bénisse ta sortie et ton entrée, » les généraux russes se prirent à rire de la prophétie (3). Munch exigea des bojards vingt mille hommes et vingt mille ducats ; les Cosaques désolaient la campagne ; les Russes se pressaient dans Jassy, pillant les couvents, profanant les églises. Munch poursuivit sa route sur Bender ; son armée rencontra de grands obstacles au passage du mont Kodrui-Bachlui. Quand Ghika eut annoncé au grand vesir la marche des Russes en Moldavie, le beglerbeg de Bender, Atmadscha-Pascha, qui se trouvait auprès du serasker, reçut ordre, ainsi que les chefs des lewends, Katirdschioghli, Wanli, Jegwi, et le woiwode de Boli, d'aller soutenir Ssari-Ahmed-Pascha

(1) Keralio, t. II, p. 114.

(1) Ssubhi, fol. 169. Keralio, t. II, p. 133. Dadich, p. 285.
(2) Ssubhi, fol. 169.
(3) Dadich, p. 291.

dans la principauté envahie; sur les rives du Danube fut convoquée une levée en masse de douze mille hommes pour la défense d'Ibraïl, de Kilia et d'Ismail (1).

Maintenant il nous faut suivre l'une des négociations les plus étranges et les plus tristes pour l'Autriche, où les plénipotentiaires de cette puissance montrèrent une légèreté, un entraînement de décision, dont le cabinet de Vienne n'avait pas conservé d'exemple. Avant l'ouverture de la dernière campagne, le chancelier aulique comte Sinzendorf avait autorisé le seigneur de Villeneuve à consentir peu à peu à l'abandon d'une partie de la Valachie autrichienne jusqu'à l'Alt, moyennant toutefois la restitution d'Orsova et de Mehadia, ou la destruction des fortifications de ces places (2); mais la Porte n'ayant pas voulu entendre parler de cette dernière condition, à moins que la Russie n'accordât la destruction des ouvrages d'Assow, et le cabinet russe ayant rejeté cet article, les hostilités s'étaient engagées de nouveau. Villeneuve, après avoir déployé solennellement le caractère d'ambassadeur extraordinaire revêtu de pleins pouvoirs spéciaux pour ménager la paix (3), avait suivi le camp turc et se trouvait à Nissa quand les ottomans arrivèrent devant Belgrad [27 juillet]. Le 28, le grand vesir fit prier le comte Wallis de lui envoyer deux officiers comme ôtages; le feld-maréchal expédia aussitôt le comte Grosz, capitaine au régiment Schulenburg, devant lequel le grand vesir déclara que si le comte Wallis avait les pouvoirs suffisants pour négocier la paix, l'on pourrait aussitôt traiter. Des instructions arrivèrent ensuite à Wallis, qui lui enjoignaient de négocier sur la base du projet dont il a déjà été question, de ne céder du terrain que pied à pied, et en cas de nécessité, d'adresser un rapport sur la situation de Belgrad, qu'il avait représenté comme hors d'état de tenir contre l'ennemi, et d'employer aux négociations le comte de Neipperg, qu'il avait proposé lui-même. Wallis envoya pour la seconde fois le comte Grosz au camp du grand vesir avec une lettre dans laquelle il le déclarait autorisé à négocier sous la médiation de la France et des puissances maritimes, et prêt aux plus grands sacrifices, à l'exception de l'abandon de Belgrad; aussitôt Hadschi-Mohammed répondit en termes orgueilleux que les négociations devaient commencer par la cession de Belgrad (1) [13 août 1739]. Grosz revint une troisième fois apporter une lettre qui demandait un armistice de dix jours et annonçait que Wallis ne pouvait pas commencer par abandonner Belgrad, mais qu'il se chargeait d'accepter ce point pour le soumettre à l'empereur : les choses prenaient déjà un mauvais tour et Wallis s'écartait de ses instructions; mais ce qui fut plus grave encore, c'est que le comte Grosz, après avoir remis sa lettre en présence de Schwacheim, offrit verbalement au grand vesir la cession de Belgrad et répéta son offre malgré les observations de l'interprète de la cour. Dans son rapport à l'empereur, Wallis avait en effet parlé du comte Neipperg comme d'un diplomate employé par lui dans les négociations; mais il ne s'était pas attendu à voir ce seigneur préféré à lui-même par le cabinet de Vienne. Ses instructions lui enjoignaient de communiquer au comte toutes les dépêches et notes confidentielles, et de partager avec lui la direction des affaires; il ne le tint au courant de rien : ce fut seulement lorsque Neipperg, éclairé par deux lettres venues de Vienne sur les sentiments véritables de la cour impériale envers lui-même et à l'égard de Wallis, et envoyées au camp turc par le généralissime, eut demandé à se mettre directement en rapport avec Villeneuve, que Wallis adressa encore deux nouvelles notes au grand vesir, tendant à faire rappeler l'ambassadeur français au camp turc et à obtenir un sauf-conduit pour Neipperg. Le porteur de ces dépêches fut l'interprète français Delaria, qui transmit aussi à Villeneuve, de la part de Sinzendorf, l'avis de

(1) Ssubhi, fol. 169.

(2) Laugier, l. i, p. 346.

(3) Laugier, l. ii, p. 12. Description de la pompe étalée dans l'audience.

(1) La lettre du comte Wallis se trouve dans l'hist. de Neipperg, p. 157. La réponse du grand vesir, p. 160. Ssubhi, fol. 158 et 159, a rappelé très fidèlement tous ces détails.

correspondre immédiatement avec Neipperg. Un employé des postes remit secrètement au comte des lettres du président du conseil aulique qui l'autorisaient, en cas de nécessité, à céder Belgrad aux Turcs, même avec tous ses ouvrages de défense [18 août 1739]. Enfin Neipperg fut envoyé par Wallis au camp du grand vesir; il était accompagné du comte Grosz, de l'interprète de la cour Schwacheim et du premier interprète conseiller aulique, Momars. Le généralissime ne lui avait remis que les pouvoirs les plus irréguliers et les plus insuffisants; car il y était fait mention non-seulement de la médiation des puissances maritimes, alors complètement abandonnée, mais encore de l'union indissoluble de l'Autriche avec la Russie. Neipperg ne connaissait ni cette pièce, ni les lettres antérieures de Wallis, ni surtout l'offre de Belgrad faite verbalement par le colonel Grosz : dans cette ignorance il quitta le camp autrichien de Surdok et se rendit à Belgrad pour gagner ensuite le camp du grand vesir. A Belgrad il ne se donna pas la peine de visiter la brèche dont avait parlé le commandant Sukow, négligence d'autant plus grave que Schmettau, venu deux jours auparavant pour inspecter les fortifications, n'avait trouvé aucune ouverture à l'enceinte extérieure et n'avait pas aperçu d'ennemi. Ce fut pourtant sur la déclaration du lâche Sukow que Wallis, dans ses rapports particuliers, et Neipperg, dans l'exposé confidentiel que lui avait demandé l'empereur, se prononcèrent sur l'impossibilité de maintenir Belgrad : voilà ce qui détermina le grand-duc de Toscane et le référendaire Bartenstein à se résigner à l'abandon de Belgrad.

Neipperg, bien accueilli par l'interprète de la Porte et le reis-efendi, fut logé convenablement avec les deux interprètes Schwacheim et Momars dans deux tentes dressées entre celles du grand vesir et du reis-efendi. L'ambassadeur français vint le complimenter accompagné de son secrétaire Peyssonel et de l'interprète Delaria, et l'informa aussitôt que toutes les propositions antérieures faites successivement avaient été rejetées par le grand vesir, qui insistait sur la cession de Belgrad comme base des préliminaires [18 août 1739]. Neipperg se crut donc autorisé à offrir aussitôt Belgrad, sous la réserve de la destruction des fortifications; le grand vesir, auquel le colonel Grosz avait déjà proposé l'abandon de la place sans restriction, répondit qu'il n'avait qu'un Dieu, qu'une parole, et qu'il n'écouterait les propositions de paix qu'après la remise des clés de Belgrad. Cependant le trésorier Beschir apporta de Constantinople un chatti-schérif qui louait les guerriers ottomans de la victoire de Krozka, et les encourageait à suivre le cours de leurs conquêtes [20 août]. Les travaux de siége furent poussés avec la plus grande ardeur : déjà deux parallèles enveloppaient tout le front de la place; le grand vesir ne quittait plus la tente qu'il avait fait dresser derrière les tranchées des janitschares; les autres ministres dirigeaient alternativement les rondes de nuit. Le defterdar et le muhasebedschi, ou président de la chambre des comptes, furent chargés d'établir un pont de bateaux sur la Save; en quelques jours cet ouvrage fut achevé, et de la sorte on put aller de Belgrad à l'île des Zigeunes, et de là se transporter facilement à Semlim. Les Autrichiens avaient eux-mêmes brûlé près de Wisniza les cinq plus grands bâtiments de leur flotte du Danube; toutefois le serasker Memisch-Pascha échoua dans une tentative pour s'emparer des retranchements établis par l'ennemi sur la petite île du Danube. Neipperg voyant les troupes ottomanes enflammées d'une nouvelle ardeur par la distribution des récompenses reçues de Constantinople, remit à l'ambassadeur français les bases des conditions auxquelles il était prêt à signer la paix : il offrait de céder la Valachie autrichienne, Orsova, la Servie, Belgrad dont les fortifications seraient rasées, Sabacz, et de fixer comme limites la Save et le Danube (1). Le lendemain, Neipperg impatient des retards de la diplomatie ottomane, ayant demandé la permission de se retirer, le grand vesir fit aussitôt ouvrir les conférences. Dans la première et dans celle qui suivit, le 25 août, Neipperg se contenta d'offrir l'abandon de Belgrad, dont

(1) Dans l'histoire de Neipperg, p. 255, et Laugier l. II. p. 43.

les nouveaux ouvrages de défense seraient détruits ; les ottomans ayant exigé qu'on leur livrât la forteresse dans l'état où elle se trouvait, le comte demanda chaque fois l'autorisation de se retirer, et le grand vesir la lui refusa en l'invitant à rester sous la tente de l'ambassadeur de France. Villeneuve, pour rendre les plénipotentiaires turcs plus conciliants, attira le gouverneur de Bosnie, Ali-Hekkimsade, aux intérêts de la médiation ; en même temps il rendit compte par écrit à Sinzendorf de l'état des négociations. Quant à Neipperg, quoiqu'il eût déjà rédigé ses dépêches, il adopta l'inconcevable résolution de ne rien expédier avant que l'affaire ne fût terminée ; seulement, lorsque quatre jours après le grand vesir fit demander de la glace au commandant de Belgrad, Neipperg saisit l'occasion pour adresser quelques informations secrètes à Sukow et à Wallis, et il ajouta dans un post-scriptum qu'il ne voulait point de réponse, parce qu'il ne fallait pas se fier aux lettres que les Turcs pourraient bien ouvrir [28 août]. Le lendemain eut lieu la troisième conférence, à laquelle le grand vesir n'assista point : il fut remplacé par Ali-Hekkimsade, qui réclama Belgrad dans l'état actuel avec tout son territoire ; mais Neipperg soutint toujours qu'une telle concession dépassait la limite de ses pouvoirs. Villeneuve proposa comme *mezzo termine* la destruction des nouveaux ouvrages et la conservation des anciens ; Ali demanda si la démolition des fortifications nouvelles pouvait se faire sans dégât pour les anciennes, et si l'armée ottomane pourrait assister à cette opération : Villeneuve et Neipperg se retirèrent et déclarèrent à leur retour qu'en détruisant les nouveaux ouvrages on mettrait en péril les anciens, que d'ailleurs ils étaient disposés à l'adoption des préliminaires. Quand, le lendemain, Villeneuve compara son projet de traité avec celui du reis-efendi, il se trouva que le ministre turc avait ajouté l'abandon du vieux Orsova, de Mehadia et de Jenipalanka, dont il n'avait été nullement question dans les trois conférences ; cette altération provoqua de vifs débats, qui se prolongèrent toute la journée. Le lendemain, Neipperg offrit la bande de terrain en face d'Orsova, et les Turcs, pour obtenir le vieux Orsova, proposèrent de détourner le cours de la Czerna. Le 1er septembre, l'ambassadeur de France et Neipperg, accompagnés du tschausch baschi et d'un chambellan, se rendirent à cheval à la tente du grand vesir, qui était assis sur le sofa entre les deux gouverneurs de Rumili et de Bosnie ; en face de lui prirent place Villeneuve et Neipperg ; à ses côtés s'accroupirent sur des coussins le defterdar Aarif, l'aga des janitschares Hasan et les quatre plénipotentiaires. Ces derniers arrêtèrent aux conditions ci-dessus énoncées les préliminaires de la paix, qui furent signés par le grand vesir ; l'ambassadeur français apposa sa signature à l'acte qui reconnaissait sa médiation et à celui par lequel il engageait la garantie de son maître. Deux jours après, le grand vesir fit son entrée dans Belgrad après avoir été complimenté à la porte de l'Empereur par le nouveau gouverneur Schmettau ; le gouverneur de Bosnie Ali-Pascha fut investi du commandement supérieur en qualité de serasker. Le 7 septembre, Ali et Schmettau arrêtèrent, pour la démolition des fortifications extérieures dans l'espace de six mois, une convention qui fut aussi revêtue des signatures de Neipperg et de Villeneuve.

Neipperg avait déclaré ne pas vouloir signer la paix avant la conclusion des arrangements avec la Russie, dont la négociation était confiée au plénipotentiaire russe Cagnoni qui se trouvait auprès de Villeneuve. La prise de Chocim et l'occupation de Jassy rendirent les Turcs plus accommodants. On s'était entendu sur la destruction des ouvrages d'Assow ; mais les Turcs demandèrent que le territoire autour de cette ville restât sans culture, ce que Cagnoni n'accorda que sous la réserve de l'approbation de son gouvernement, attendu que cela était contraire à ses instructions. Quant à la fixation des frontières, ce point devait être réglé à Nissa où se trouvaient les archives de l'empire. Le reis-efendi éleva quelques difficultés en faisant observer qu'il était contraire à la dignité du grand vesir de signer l'acte de paix sans réserve, tandis que le plénipotentiaire russe y souscrivait conditionnellement ; mais, moyennant 5,000 ducats, il voulut bien laisser entre les mains du médiateur l'acte du traité jusqu'à l'arrivée de la ratification

russe. Un article de cet accord imposait à la Russie l'obligation de raser les fortifications d'Assow dont le territoire resterait inhabité; par compensation elle avait la liberté d'élever une forteresse sur le Kuban, mais elle ne pouvait entretenir des flottes ou construire des vaisseaux ni sur la mer d'Assow, ni sur la mer Noire. Les deux Kabartais étaient déclarées indépendantes; on devait s'entendre relativement au titre impérial dont voulait être paré le souverain de la Russie, et il était stipulé que des commissaires seraient nommés pour la fixation des frontières. Le traité ne portant aucun terme à sa durée, la paix semblait devoir être perpétuelle comme la dernière; avec l'Autriche on l'avait conclue pour vingt-sept ans. Les vingt-trois articles arrêtés avec Neipperg contenaient des changements aux frontières, un oubli du passé pour les bojards, la Moldavie et la Valachie, la reconnaissance des droits des Trinitaires (qui n'avait pu être obtenue à la paix de Passarowicz) avec la faculté de reconstruire leurs eglises, quelques garanties pour Csaki, chef des rebelles hongrois, qui avait succédé a Rakoczy, avec la liberté pour les exilés d'appeler leurs femmes auprès d'eux sur le territoire turc, la garantie de la part de la Porte contre les pirateries des Barbaresques et des Dulcignotes. Les copies auxquelles on avait travaillé toute la nuit furent signées le 18 septembre à six heures du matin, sans lecture préalable, puis échangées par l'intermédiaire de l'ambassadeur français. Après la signature, le grand vesir leva son camp aussitôt, et à Nissa fut signé l'acte en trois articles relatif à la fixation des frontières avec la Russie, qui avait pour base l'ancien traité de délimitation de 1705, et qui établissait le point de séparation des deux empires du côté du Dnieper occidental, entre les rivières de Berda et de Mius, en se référant à ce sujet à la convention de 1700. Le grand vesir rentra dans Constantinople le 28 octobre, et remit entre les mains du sultan avec les cérémonies accoutumées la sainte bannière, consacrée dans cette campagne par de glorieux triomphes. Quelques jours après l'arrivée du grand vesir, le secrétaire du conseil aulique, Momars, apporta la ratification de l'empereur. Avant l'échange des actes, de nouvelles difficultés s'élevèrent : l'article III avait un sens différent en turc et en latin; d'après le dernier texte, il portait que les frontières de Servie du côté de la Bosnie seraient comme elles avaient été fixées par le traité de Carlowicz, tandis que suivant la version turque il parlait seulement des frontières de Bosnie réglées selon la paix de Carlovicz. La cour impériale demanda que l'acte turc fût corrigé d'après le texte latin, et qu'une convention spéciale fût arrêtée pour fixer la manière dont les routes militaires seraient détruites en Valachie, et assurer la liberté d'élever de nouvelles forteresses; en effet cet acte fut signé dans une conférence solennelle, tenue à l'arsenal en présence et sous la garantie de Villeneuve [5 novembre], et à laquelle, outre les sept plénipotentiaires ottomans de la paix de Belgrad, assistèrent encore le kapudan-pascha, l'aga des janitschares et plusieurs autres agas (1). L'ambassadeur français reçut une pelisse d'honneur et un cheval richement caparaçonné; de plus on lui remit trente prisonniers allemands tirés du bagne à sa demande. Le secrétaire Momars remit à la Porte une déclaration du cabinet de Vienne sur l'indissolubilité de l'alliance offensive et défensive, toujours subsistante entre les deux cours impériales. Seize jours après, l'ex-résident russe près de la Porte, Wischniakoff, malgré tous les obstacles élevés par Munch, apporta l'engagement de l'évacuation de Chocim et la ratification de la paix avec la Russie. Toutefois le comte Ostermann fit observer à l'ambassadeur français, au sujet de la convention de Nissa, que par l'effet de l'extension des frontières turques jusqu'à la Kamenka et la Saliva, les territoires des Cosaques et des Tatares se confondaient; que s'en référer aux délimitations des traités antérieurs, c'était laisser les choses dans le vague; que rien n'était dit sur les nouvelles forteresses; qu'il y avait quelque différence entre le texte latin de l'acte russe et l'exemplaire turc; que l'article concernant la restitution de Chocim devait être rédigé en termes plus respectueux pour la czarine, à laquelle il convenait

(1) Laugier, I. II, p. 401.

que la Porte donnât le titre d'impératrice. Les ministres ottomans ajournèrent ce dernier point à un autre temps et promirent au reste d'aplanir les difficultés qui leur étaient signalées. L'échange des ratifications se fit avec toutes les cérémonies observées pour le traité autrichien, avec cette différence seulement qu'il n'y eut pas de repas, parce que l'on était dans le mois de jeûne [28 novembre 1739]. Le nouveau traité russe, modifié suivant les désirs du comte Ostermann, leva les équivoques et fit disparaître les contradictions relatives aux frontières, décida la destruction des ouvrages d'Assow dans l'espace de trois mois, l'évacuation de Chocim et des points occupés dans la Moldavie, et assura aux sujets des deux puissances contractantes l'oubli et le pardon des actes de rébellion commis dans le passé. Il fut signé un mois après, dans la salle de l'arsenal, et le lendemain le résident remit la déclaration de l'indissolubilité de l'alliance offensive et défensive avec l'Autriche. La Porte nomma pour commissaires à la délimitation des frontières, du côté du territoire autrichien, l'ancien inspecteur des sipahis, Said, et le mewkufatdschi Mohammed-Efendi; du côté des provinces russes, le mewkufatdschi Merami et l'ancien secrétaire du kiajabeg, Chatti-Efendi. Les sept plénipotentiaires ottomans du traité de Belgrad, le grand vesir, les gouverneurs de Rumili et de Bosnie, le defterdar reis-efendi, juge du camp et sous-secrétaire d'état, s'élevèrent tous à la plus haute considération, pour une paix si glorieusement conclue et pour l'acquisition de Belgrad, dont la conquête fut annoncée aux gouverneurs de l'empire et aux puissances musulmanes par un bulletin dû à la plume élégante du sous-secrétaire d'état. Quant à l'empereur, il fit connaître son mécontentement dans des notes énergiques et frappa de sa disgrâce les négociateurs, qui tous deux reconnurent l'avoir bien mérité. La paix de Belgrad est l'une des plus glorieuses que la Porte ait jamais conclue; pour l'Autriche, elle fut ce que le traité du Pruth avait été pour la Russie. Sans doute elle avait pu être déterminée par le désastre de Krozka; mais, de même que le triomphe du grand vesir, en cette journée fut moins dû à ses talents militaires qu'aux fautes énormes de Wallis : ainsi la conclusion du traité fut le fruit de la précipitation de Neipperg et de l'adresse de Villeneuve, bien plus que de l'habileté des négociateurs ottomans (1).

Les frontières entre l'Autriche et la Porte sont restées fixées comme au traité de Belgrad sur la Czerna et l'Unna, sauf quelques modifications insignifiantes arrêtées par la convention de Sistow.

(1) Rapport de Schmettau à l'empereur, du 26 juin 1740.

LIVRE LXVIII.

VILLENEUVE. — BONNEVAL. — ALLIANCE AVEC LA SUÈDE. — TRAITÉ DE COMMERCE AVEC NAPLES ET LA FRANCE. — MORT DE MENGLI-GIRAI. — BIBLIOTHÈQUE DU SULTAN. — SOULÈVEMENT A CONSTANTINOPLE. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — DIFFICULTÉS POUR L'EXÉCUTION DE LA PAIX AVEC LES DEUX COURS IMPÉRIALES. — LE COMTE ULEFELD. — AMBASSADEUR TURC A VIENNE. — EXÉCUTION DE GHIKA. — CONVENTION AVEC L'AUTRICHE ET LA RUSSIE. — AMBASSADE PERSANE. — ROMANZOFF. — ENVOYÉS DE LA PORTE EN FRANCE ET A NAPLES. — DESTITUTION DU GRAND VESIR. — MORT D'UNE SULTANE. — NADIR-SCHAH DEVANT BAGDAD. — LE GRAND VESIR EST RENVOYÉ. — DÉLIMITATION DE LA BOSNIE. — RAPPORT AVEC LA RUSSIE, LA FRANCE, LA SUÈDE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE. — BONNEVAL. — NADIR-SCHAH ÉCHOUE DANS LE SIÉGE DE BAGDAD. — LE MAITRE DES CÉRÉMONIES MENACÉ DE MORT. — RAGHIB EST ENVOYÉ AU KAIRE, KESRIELI A ERSERUM. — LE SERASKER MARCHE CONTRE LES PERSANS. — MISSION DE KESRIELI. — LE SIÉGE DE KARSZ EST LEVÉ. — AMBASSADE INDIENNE. — NOTE RELATIVE A LA MÉDIATION. — PENKLER ET BONNEVAL. — BATAILLE D'ERIWAN. — MORT DE JEGEN-MOHAMMED-PASCHA. — PRÉPARATIFS DE GUERRE ET NÉGOCIATIONS TENDANT A LA PAIX. — LE MUFTI PIRISADE EST DÉPOSÉ. — MORT DU KISLARAGA. — CHANGEMENTS DANS LE MINISTÈRE. — CONSTRUCTIONS. — DESTITUTION DU GRAND VESIR ESSEID-HASAN. — EXÉCUTION D'UN CHRÉTIEN QUI FESAIT DE LA PROPAGANDE. — LE GRAND INQUISITEUR. — PRINCE PERSAN. — EFFORTS DE LA FRANCE. — MORT DE BONNEVAL. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC LA RUSSIE. — LES EFFETS DU TRAITÉ AVEC L'AUTRICHE SONT PROLONGÉS INDÉFINIMENT.

La paix de Belgrad qui assura de nouveau à des conditions avantageuses les frontières de l'empire du Croissant, qui fut conclue par la médiation et sous la garantie de la France, marque une époque importante dans les annales de la diplomatie des ottomans et de la France. Jamais antérieurement ni depuis l'influence française sur les affaires de la Porte ne se fit sentir par des résultats aussi éclatants; la mission de Villeneuve est la plus brillante que signale l'histoire dans les rapports de la France avec le diwan de Constantinople. Si un siècle auparavant l'Angleterre avait pris, la première, le rôle de médiatrice entre les Turcs et les Polonais, dans la paix de Belgrad la France donna le premier exemple d'une puissance européenne garantissant les conventions arrêtées conformément au droit des gens entre un autre état de l'Europe et l'empire ottoman. Villeneuve, revêtu du titre éclatant d'ambassadeur extraordinaire, fut l'âme, le conseiller et le directeur de toutes les négociations alors engagées par les cabinets européens auprès de la Porte. A côté de lui, l'agent le plus actif dans toutes ces relations de la Porte avec l'Europe fut Bonneval. Exilé à Kastemuni, parce que la vivacité de ses mouvements et la franchise de son langage étaient insupportables au grand vesir Jegen-Mohammed impatient de toute contradiction, après la déposition du premier ministre il avait été aussitôt rappelé. Sans la protection du kislaraga probablement il eût perdu la tête. Le prétexte apparent de son bannissement c'était qu'il n'avait pas empêché ses bombardiers de pré-

senter tumultueusement une requête au sultan pour être payés de leur solde ; mais le motif réel était la haine du grand vesir Jegen. Sous le successeur de celui-ci, il reprit un rôle actif dans les affaires, sans imprimer pourtant toujours le mouvement auquel il tendait, parce que Villeneuve, avec lequel il était en discorde, entrava ses plans et ses projets plus souvent qu'il ne les servit. Toutefois, dans maintes circonstances ils visaient au même but, leurs intérêts se confondaient, et alors le succès était plus rapide et plus sûr, ainsi qu'il arriva dans les négociations avec la Suède, que Villeneuve et Bonneval appuyèrent tous deux de tous leurs efforts. Les ministres suédois Hœpken et Carlson désiraient signer le traité d'alliance proposé avant la remise réciproque des ratifications du traité conclu avec la Russie, afin de pouvoir en donner avis au résident russe au moment où les ratifications s'échangeraient. Le grand vesir, disposé par Villeneuve en faveur de l'alliance suédoise, en avait fait rédiger l'acte ; mais, malgré les instances les plus pressantes des envoyés de Suède, il ne voulut pas les signer avant l'échange des ratifications dont il vient d'être question, afin de ne donner aucun prétexte à la Russie de retarder la destruction des ouvrages d'Assow ou l'évacuation de Chocim (1). Le traité fut signé le jour même où l'on apprit à Constantinople la remise de Chocim. Il comprenait neuf articles qui assuraient les relations de commerce et d'amitié entre les deux puissances ; la Suède et la Turquie s'engageaient réciproquement à se prêter secours en cas d'attaque de la part de la Russie (2) [20 janvier 1740]. Ce fut la première alliance offensive et défensive formellement conclue entre la Porte et une puissance européenne ; car la prétendue ligue de Suleiman-le-Grand avec le roi de France n'avait été qu'un traité de commerce et d'amitié. Le résident russe Wischniakoff fit exprimer au grand vesir, par l'interprète de la Porte, le mécontentement de la Russie au sujet de cet acte. Il fit offrir au reis-efendi Mustafa, dont la cupidité lui était bien connue, 400 bourses pour empêcher la ratification de l'alliance suédoise. « J'aime l'argent, répondit très-naïvement le reis-efendi à l'interprète, j'aime l'argent comme un autre ; mais il ne faut pas fouler aux pieds les convenances, et je ne vois aucun moyen de satisfaire en cette circonstance les désirs de la Russie (1). » Le résident russe Cagnoni apporta au comte de Villeneuve 25,000 roubles et l'ordre de Saint-André ; il avait pour mission de négocier à Constantinople la reconnaissance du titre impérial en faveur du souverain de la Russie, la fixation du cérémonial des grandes ambassades, et le retrait de l'alliance suédoise. Villeneuve s'efforça de prémunir contre les séductions russes le reis-efendi et l'interprète de la Porte, tous deux très-sensibles à l'appât de l'or (2). C'était aussi au moyen de l'or et par l'entremise de Bonneval que les ministres napolitains, Finochetti et Rumiti, avaient mené à fin le traité d'amitié considéré d'un œil d'envie par la France autant que par les puissances maritimes. Comme ils remirent leur minute signée avant d'avoir reçu l'exemplaire turc, Villeneuve trouva moyen de prendre communication de celui-ci, et d'y faire effacer l'article qui garantissait la sécurité de Naples et assurait des indemnités contre les attaques des Barbaresques. Le traité, composé de vingt-un articles, fut échangé dans une audience solennelle chez le grand vesir [14 avril 1740]. Enfin, dans une suite de conférences, l'ambassadeur français négocia le renouvellement des anciennes capitulations qui existaient entre la Porte et la France, et qui furent converties en un grand traité d'amitié et de commerce en quatre-vingt-quatre articles [30 mai]. Ces relations entre les deux états se maintinrent ainsi jusqu'à la rupture de la paix par la campagne d'Égypte, et se rétablirent sur le même pied à la conclusion de la paix.

Le chan de Krimée, Mengli-Girai, était mort bientôt après la signature de la paix de Belgrad, et sa dignité avait été conférée à son frère, le kalgha Sélim-Girai. La paix étant assurée, il y eut une suite de fêtes et de réjouissances. Le sultan visita la biblio-

(1) Laugier, l. II, p. 118.
(2) L'acte est dans Laugier, l. II, p. 383.

(1) Laugier, l. II p. 130.
(2) Le même, l. II, p. 142.

thèque fondée par lui près de la mosquée d'Aja-Sofia, à laquelle étaient attachés dix lecteurs du Buchare, ou de la grande collection des traditions connue sous ce nom. Les sultanes qui avaient atteint l'âge de puberté furent mariées : Ssalije épousa l'ancien gouverneur de Dschidde, Bekir-Pascha, alors vesir à Constantinople; Ssaliha, le gouverneur de Belgrad, Vesir-Ali-Pascha; Aische, le vesir Ahmed-Pascha, collecteur des impôts de Morée. La joie de ces heureux événements fut interrompue par un soulèvement de la populace, qui, mécontente de l'augmentation du prix des vivres causée par la guerre et par les rigueurs de l'hiver, s'ameuta sur le marché aux Fripiers, et se précipita du côté des boutiques des chaudronniers, dont plusieurs furent mises au pillage. Averti de ce qui se passait par le nischandschi Ahmed-Pascha, le grand vesir quitta aussitôt sa maison de campagne des Eaux douces, et revint de suite à Constantinople avec toute sa suite qui avait pris les armes. L'aga des janitschares, Hasan, arma quelques centaines d'ouvriers inscrits sur les rôles de sa milice. Le colonel des gardes, posté devant la mosquée de Bajésid, harangua les mutins, qui, ayant vu sabrer plusieurs de leurs camarades, se dispersèrent. Le sultan, qui se promenait sur la rive asiatique du Bosphore, fut rappelé bien vite au sérail. Le lendemain les vesirs et les agas, dont la conduite énergique avait si promptement réprimé l'émeute, reçurent des vêtements d'honneur, et un chatti-schérif proclama la peine de mort contre quiconque entraverait le marché [7 juin 1740]. Comme les mutins étaient la plupart des Albanais ou appartenaient à la canaille entassée dans la capitale, on fit des recherches rigoureuses, et tous les gens qui n'étaient pas depuis plus de dix années à Constantinople furent enlevés et renvoyés au lieu de leur naissance. Au bout de huit jours peu s'en fallut qu'un nouveau soulèvement ne fût provoqué par une fausse alarme. Un juif, marchand de drap, poursuivi sans pitié par un janitschare, son créancier, et se voyant menacé de rudes traitements, s'écria que son persécuteur était un rebelle. L'aga des janitschares qui était dans le voisinage envoya un huissier pour savoir de quoi il s'agissait. En un instant le marché entier fut en émoi. Les marchands, armés de bâtons, se mirent à la poursuite du janitschare qui s'enfuit. Le tumulte s'apaisa ; mais le grand vesir qui, sur le rapport du tschauschbaschi, avait déclaré au sultan quelques jours auparavant que le calme était complètement rétabli, fut révoqué de ses fonctions, que le puissant kislaraga fit conférer au nischandschi Ahmed-Pascha. Le tschauschbaschi fut déposé et envoyé en qualité de mihmandar au devant de l'ambassadeur qui devait arriver de Perse. Le grand vesir déposé fut d'abord nommé au gouvernement de Dschiddé à la place de Bekir-Pascha, gendre du sultan, et quelques jours après au commandement de la Canée. Un chatti-schérif notifia aux agas des janitschares, des sipahis, des silihdars, des dschebedschis, des topdschis, des toparabadschis, des chumtaradschis, les motifs de la déposition du ministre suprême en les invitant eux-mêmes à veiller au maintien de l'ordre et de la tranquillité, de concert avec le nouveau grand vesir. Ce fut le premier exemple d'un compte rendu par le gouvernement à l'armée sur la translation du sceau de l'empire, et depuis cette notification est passée en usage. Toutefois la lettre impériale dont il s'agit n'était adressée ni au gouverneur du pays, ni aux gouverneurs des provinces, ni aux notables, ni aux ulémas, ni aux membres du diwan, encore moins au peuple, mais purement et simplement à la force armée résidant dans la capitale. Le nouveau grand vesir était fils de Dschaafer-Pascha, créature dévouée du kiaja Osman, mis à mort après la chute d'Ocsakow et de Nissa. Poussé dans le service par Bekir-Pascha, il s'était élevé jusqu'au rang de maréchal de l'empire et de grand chambellan, et s'était signalé contre les Russes et contre le rebelle Ssarioghli dans le pays d'Aidin. Devenu ensuite kaimakam, il ne tarda pas à siéger sous la coupole, et il était nischandschi-vesir quand il reçut le sceau. La veille de son élévation à la première dignité de l'empire, le bâtiment de guerre suédois, dépêché pour l'affaire de l'extinction de la dette de Charles XII, était entré dans le port de Constantinople [19 juillet 1740]. Gagné, à ce qu'il paraît, par l'argent russe, Ahmed-Pascha déclara aux ministres suédois que la Porte n'était pas disposée à

l'acceptation du vaisseau en acquittement de la créance sur la Suède. Néanmoins, les résidents Cagnoni et Wischniakoff ayant échoué dans leurs efforts pour faire attribuer le titre impérial à leur souveraine, les ratifications de l'alliance avec la Suède furent échangées. Les ministres russes témoignèrent leur mécontentement à ce sujet, et pour les calmer l'on accorda des satisfactions à leurs prétentions sur le rang des envoyés de la Porte à Pétersbourg, la délimitation des frontières autour d'Oczakow, sur la mise en liberté des prisonniers. Au reste les inquiétudes du diwan au sujet du retard apporté au démantellement d'Assow s'apaisèrent à la nouvelle que le comte Romanzoff avait été nommé ambassadeur extraordinaire; que le prince Repnin et Neplujeff avaient été chargés de signer comme commissaires pour la délimitation des frontières. Ali-Pascha avait été nommé ambassadeur à Vienne, et revêtu de la dignité de beglerbeg de Rumili; et dès la fin de mai il avait reçu ses lettres de créance en audience solennelle. La nomination de l'ambassadeur impérial avait été retardée par divers obstacles dans l'exécution de la paix, et des plaintes étaient arrivées de la cour de Vienne. La destruction des ouvrages de Belgrad avait été interrompue; des actes de violence étaient reprochés aux Turcs, et l'on réclamait des indemnités. Afin de satisfaire la cour impériale, grâce aux prudents conseils de Villeneuve (1), l'on résolut la reconstruction des onze villages du district du vieux Orsova, le châtiment des auteurs des violences et la déposition du pascha d'Orsova. Schmettau écrivit à Villeneuve pour le déterminer à se plaindre de ce que les Turcs avaient ouvert dans la vallée de Mehadia le canal qui, en vertu du traité, devait conduire les eaux de la Czerna à l'embouchure de la Bella, à trois ou quatre lieues au-dessus du vieux Orsova. Il avait proposé d'abandonner les réclamations d'indemnités si la Porte, de son côté, voulait renoncer à la possession du vieux Orsova et au canal. Villeneuve conseilla le dernier parti avec d'autant plus d'empressement que les ingénieurs turcs eux-mêmes disaient hautement qu'ils n'étaient pas en état de détourner complétement les eaux de la Czerna, comme on les en avait chargés, et qu'ils ne pouvaient répondre des dommages que les travaux de canalisation causeraient aux villages. Cependant, le grand vesir Ali-Mohammed tenant obstinément à l'ouverture du canal, ce point fut renvoyé à la décision des commissaires des frontières. Ceux-ci se rendirent sur les lieux; le comte Ulefeld fut nommé ambassadeur; mais le reis-efendi ne voulut pas entendre parler de l'échange des représentants des deux cours avant l'évacuation de Belgrad par les Autrichiens. Le chancelier comte Sinzendorff chargea Villeneuve de faire là-dessus de nouvelles observations, et de déclarer que l'empereur voulait bien céder Syrmium si la Porte abandonnait la bande de territoire entre la Drina et l'Unna, qui se rattachait plus à la Sclavonie qu'à la Servie. Comme Schmettau, de son côté, écrivit dans un sens tout opposé, Villeneuve pensa que le mieux était d'attendre la décision des commissaires à la délimitation. Dans la conférence de ces derniers avec le lieutenant feld-maréchal Guadagni, les ottomans insistèrent sur le détournement des eaux de la Czerna, quoique cette opération fût impraticable; sur l'abandon aux Turcs des montagnes en face du vieux Orsova, bien que le traité fixât positivement la ligne de démarcation au pied de ces montagnes; sur la possession de l'île de Velik-Orsova, près de Belgrad, quoiqu'elle fût plus rapprochée du Banat que de la Servie, et que d'après le traité elle dût être attribué aux Autrichiens. Le grand vesir, à l'instigation de Villeneuve, chargea les gouverneurs de Bosnie et de Servie de surveiller la délimitation des frontières et de presser l'achèvement de ce travail. L'ambassadeur impérial, comte Ulefeld, arriva en juillet à Constantinople avec une grande suite. L'accueil qu'il y rencontra ne répondit pas à son attente. Les ambassadeurs étrangers se défendirent de lui envoyer les chevaux de main qu'il leur avait demandés pour son entrée. Le tschausch-baschi, qui tout récemment encore avait précédé à une longue distance l'ambassadeur français lorsque celui-ci fit son entrée dans la capitale, prit la droite du comte Ulefeld, qui fit de vaines protestations, et quand cet ambassa-

(1) Amillot à Villeneuve, 3 avril 1740.

deur voulut à son tour se mettre à sa droite, le tschausch-baschi alla se placer derrière lui.

L'ambassadeur turc envoyé à Vienne, et qui amena une suite de neuf cent vingt-deux personnes, montra les prétentions les plus exagérées. Avant d'entrer dans la capitale de l'Autriche il prit l'engagement de se conformer à tous les usages auxquels s'étaient soumis tous ses devanciers, et néanmoins il éleva à chaque instant de nouvelles difficultés sur le cérémonial. Quand il fut question de se présenter devant l'empereur, il ne voulut ni baiser le manteau impérial, ni déposer ses lettres de créance sur une table voisine du trône, et il fallut l'intervention de l'ambassadeur français Mirepoix pour l'amener à une juste condescendance. Enfin, le 23 août 1740, il fut reçu par l'empereur, auquel il offrit de magnifiques présents.

Cependant les débats sur la délimitation des frontières jetaient le comte Ulefeld dans une situation difficile à Constantinople : les Turcs insistaient toujours sur leur injuste réclamation des montagnes au-delà du vieux Orsova, du territoire de cette ville et de l'île de Danube devant Belgrad. L'ambassadeur impérial fit observer avec raison que la Porte substituait ses propres convenances aux stipulations du traité. Le reis-efendi voulait que la délimitation se continuât en réservant ces trois points à une conférence spéciale; mais Ulefeld, qui avait pour lui la justice, demeura inébranlable. Le dernier mot du grand vesir fut que, laissant de côté l'île de Danube, les commissaires procédassent à leur travail sur la Save et sur le grand fleuve, et qu'une fois arrivés à Orsova, si les eaux de la Czerna n'étaient pas entièrement détournées comme le voulait le traité, ils attribuassent le vieux Orsova à l'empereur.

Cette tentative de faire passer les eaux de la Czerna dans un canal qui ne pouvait pas en contenir la quinzième partie, attira le ridicule sur les ingénieurs turcs; au reste le plan venait du reis-efendi Mustafa, dont l'influence toute puissante dirigeait la politique extérieure de la Porte. L'idée même ne lui appartenait pas; elle était éclose du cerveau du dernier grand vesir, Aiwas Mohammed-Pascha; le reis-efendi l'approuva, soit pour flatter le premier ministre, soit pour tirer quelque tribut de l'argent destiné à l'entreprise. Deux mille ducats et un gros diamant que lui offrit Ulefeld ne suffirent pas pour le faire renoncer à son projet. Quand on apprit à Constantinople l'ouverture du canal de la Czerna, la Porte communiqua ce fait aux ambassadeurs comme s'il s'agissait d'un événement de la plus haute importance. Quoique bien convaincu de l'inutilité de cette entreprise engagée par son prédécesseur, le grand vesir la laissa librement poursuivre afin d'y trouver occasion de renverser le reis-efendi, qui lui était odieux. Le comte Ulefeld vit encore de nouveaux obstacles embarrasser sa marche par suite de la mort de l'empereur Charles VI [20 octobre]; il ne reçut que de nouvelles lettres de créance de la reine de Hongrie et de Bohème, et dès-lors il ne se trouva plus qu'ambassadeur royal; encore la Porte fit-elle difficulté de lui reconnaître ce titre; car elle voulait gagner du temps et régler sa conduite sur celle des autres cours d'Europe. Enfin, en sa qualité de représentant de la reine, Ulefeld entra en conférence avec le grand vesir au sujet de la délimitation. Il offrit de céder quatre-vingts à quatre-vingt-dix aunes pour la largeur de la bande de terre en face d'Orsova, et de consentir à l'extension de la frontière de Servie jusqu'à la Drina [13 janvier 1741]. Le grand vesir s'étant concerté avec l'ambassadeur français qui, depuis la mort de l'empereur Charles VI, n'avait reçu aucune instruction de sa cour, posa les conditions suivantes comme ultimatum : Une ligne parallèle à la Drina, tirée depuis l'ouverture du canal de la Czerna jusqu'au ruisseau qui sépare la Valachie du Banat, devrait former la frontière du côté d'Orsoya, et celle de la Bosnie resterait comme au traité de Carlovicz. Quant à sa reconnaissance, Ulefeld dut se contenter de faire remettre ses lettres de créance par le secrétaire d'ambassade Penkler au grand vesir, qui, en donnant avis de leur réception à l'ambassadeur, s'assura par écrit que la réponse du sultan aux précédentes dépêches serait donnée directement par le représentant de la Porte à Vienne, et que le comte Ulefeld, avant son départ,

obtiendrait une audience de congé. Quant à la frontière de Bosnie, en consentant à élargir la bande de terre devant Orsova jusqu'à la Drina, Ulefeld présentait une demande au profit du Banat, déclarant, en cas de rejet, ne pouvoir consentir à l'extension de la bande de terre que jusqu'à la Drina. Le grand vesir, qui nourrissait une vieille rancune contre le reis-efendi et l'interprète de la Porte, auxiliaire dévoué de celui-ci, saisit cette occasion pour les immoler tous deux en les accusant de s'entendre par cupidité avec l'ambassadeur français afin de traîner en longueur les négociations relatives à la délimitation des frontières. Le reis-efendi fut déposé et banni à Kutahije, et l'interprète, après quinze jours d'arrestation, exécuté devant le kœsckh du sérail. L'intercession des représentants de la France et de l'Autriche en sa faveur n'avaient servi qu'à faire accélérer son supplice. Ghika, aussi vindicatif que cupide, avait juré la perte du premier interprète hollandais, Karadscha, et caché dans sa maison le patriarche révoqué; il eut pour successeur Jean Callimachi. Le lendemain fut tenu un grand diwan auquel assistèrent les chefs des ulemas et des troupes; l'on y approuva l'accommodement fait avec l'empereur au sujet de la délimitation des frontières par un acte spécial (1). La nouvelle de la marche des Prussiens sur la Silésie avait rendu nécessairement l'Autriche plus condescendante pour les demandes même injustes de la Porte. Le nouveau reis-efendi, profitant des embarras de la reine, exigea impérieusement l'abandon de la langue de terre étendue jusqu'à l'Unna, et la cession du vieux Orsova, auquel pourtant ne fut annexée aucune portion de territoire. Une convention fut donc signée en quatre articles (2 mars 1741) qui rétablissaient les frontières jusqu'à l'Unna comme au traité de Carlovicz, partageaient par moitié l'île de Velik-Ostrova, et attribuaient à la Porte l'île des Zigeunes, dans la Save, ainsi que les îlots de Pavizza, Kisilova, Hiszardsche, situés dans le Danube (2).

(1) Calcoen à Sivert, 6 mars 1741.

(2) La convention se trouve dans Laugier, t. II, p. 372; mais avec la date erronée du 5 mai, au lieu du 2 mars.

Mais avec la Russie la Porte succomba dans la lutte diplomatique. Le prince Repnin retarda le démantèlement d'Assow jusqu'à ce qu'eût été tracé le circuit de la nouvelle forteresse à élever en face de l'île de Tscherkes, en vertu de l'article III du traité; il voulut ensuite que ces ouvrages fussent construits non plus à Tscherkes, à huit lieues d'Assow, mais tout contre cette ville ou tout au plus à quatre lieues. Dans une conférence des ministres russes Cagnoni et Wischniakoff, avec le reis-efendi, les Turcs se bornèrent à réclamer la destruction des fortifications d'Assow, sans répondre à aucune des questions soulevées par les Russes, telles que la délivrance des prisonniers, la reconnaissance du titre impérial pour le souverain de Russie, et la situation de la nouvelle forteresse (24 novembre). Au reste on s'accorda sur la route que suivraient les ambassadeurs et sur les frais de leur entretien; de part et d'autre on avait affiché des prétentions absurdes à ce sujet. Le grand vesir fixa la somme destinée au comte de Romanzoff, représentant de la czarine, à un chiffre un peu inférieur à ce qui avait été accordé au comte Ulefeld, pour établir la prééminence de l'ambassadeur impérial sur celui de la Russie (1). La mort de la czarine et les troubles intérieurs qui en résultèrent vinrent apporter un changement défavorable dans la situation de Romanzoff; toutefois, après quelques négociations suivies de San-Stefano au sujet du cérémonial, il fit son entrée solennelle dans Constantinople (28 mars). Villeneuve, dont l'influence avait beaucoup baissé depuis le changement du reis-efendi et l'exécution de l'interprète, les principaux instruments de sa politique, vit arriver avec joie son successeur, le marquis de Castellane; de concert avec lui pourtant il travailla sans relâche à lever les obstacles qui arrêtaient l'exécution de la paix avec la Russie. La Porte soutenait que la reconnaissance du titre impérial ne serait qu'un acte de pure complaisance de sa part, mais que la destruction des ouvrages d'Assow était la première condition à remplir. Villeneuve

(1) Laugier, t. II, p. 267. Rapport d'Ulefeld.

appuya les raisons de la Russie ; avant son départ, il remit en audience solennelle la confirmation de la garantie donnée par lui à la paix (16 avril 1741), et apposa encore pour un engagement de même nature sa signature à la convention arrêtée avec l'Autriche, formalité à laquelle il s'était refusé jusqu'alors, par le motif que Marie-Thérèse n'avait pas encore été reconnue par la France en qualité de reine de Hongrie (1). Dans une nouvelle conférence du comte Romanzoff avec le reis-efendi, celui-ci ne voulait accorder le titre impérial qu'à une condition, c'est que les rivages du Palus-Méotide entre les rivières de Berda et de Mius resteraient déserts, qu'Assow serait démantelé et que la nouvelle forteresse serait placée à une distance convenable de cette place. Enfin les deux parties s'entendirent, les ouvrages d'Assow furent démantelés, et le czar fut reconnu par la Porte en qualité d'empereur. Après la convention du 2 mars, la ligne de démarcation avec l'Autriche fut tirée le long de la Save et de l'Unna, entre le Banat et la Servie, entre la Transylvanie et la Valachie. Un acte à part fut passé entre le comte Romanzoff et le reis-efendi : Raghib à Constantinople régla tous les différends avec la Russie et consacra définitivement le démantellement d'Assow, la construction d'une nouvelle forteresse à une distance de trente werstes, la suzeraineté de la Russie sur les Zaporogues, et la reconnaissance du titre impérial pour le souverain de Russie. Ainsi, deux années entières s'étaient écoulées avant que les conventions particulières amenassent enfin l'exécution de la paix de Belgrad, aussi désavantageuse à la Russie qu'à l'Autriche ; les ottomans avaient fait de rapides progrès dans l'art de négocier, et ils avaient tourné contre les puissances chrétiennes les connaissances qu'ils leur devaient (2). Le grand vesir d'alors était un homme d'un esprit élevé, animé d'un grand amour pour l'équité, attentif à montrer des égards aux ministres européens, auxquels il donnait fréquemment des fêtes ; le reis efendi Raghib, que nous avons déjà connu dans ses précédentes négociations, avait autant de pénétration que de savoir ; sa modestie était grande, il agissait dans un accord parfait avec le grand vesir, et son désintéressement était à l'abri de tout soupçon. D'ailleurs les Turcs se laissaient souvent diriger par les conseils des ministres suédois et napolitains, qui eux-mêmes recevaient l'impulsion de Bonneval, acteur le plus infatigable sur le théâtre de la diplomatie de Constantinople. Toutefois les premiers, qui ne s'étaient point aperçu du changement apporté dans la politique de leur cour et qui s'étaient livrés à des manœuvres hostiles contre Marie-Thérèse, immédiatement après la mort de l'empereur Charles VI, avaient reçu à ce sujet des réprimandes de leurs supérieurs. Bonneval avait aussi échoué dans son projet de transporter en Turquie les habitants protestants des cantons de Zurich et de Berne, dont le receveur prussien des impôts à Neufchâtel lui avait offert de seconder l'exécution (1).

Le grand vésirat d'Ahmed continua de donner des marques de considération aux représentants des cours européennes, avec lesquelles la Porte désirait d'autant plus vivre en bonne intelligence qu'elle regardait avec inquiétude l'attitude menaçante de Nadir-Schah, et c'était afin de pouvoir diriger toutes ses forces du côté de la Perse qu'elle avait accommodé tous ses différends avec l'Autriche et avec la Russie au sujet de la paix de Belgrad ; on ressentit donc une impression d'autant plus profonde en voyant apparaître à Constantinople l'ambassadeur persan, qui, parti de Bagdad avec une suite de quatre à cinq mille hommes, avait traversé les divers gouvernements de Diarbekr, Rakka, Alep, Adana et Anatoli ; l'ancien defteréminí Chalil avait été envoyé au-devant de lui à Fenerbagdsché : mais des disputes sur le cérémonial s'étant élevées entre eux, ils n'avaient pas fait route ensemble. L'ambassadeur, après avoir été traité somptueusement à Skutari, s'embarqua pour

(1) Laugier, p. 256.

(2) L'ambassadeur hollandais Calcoen, au greffier Fagel.

(1) Lettre du nommé Commun, receveur des droits du roi de Prusse à Neufchâtel donnant avis que le projet, pour l'établissement des sujets des cantons de Zurich et Berne, dans les états du Grand Seigneur a échoué. Ste-B.

Ejub avec deux chans et avec Oghus-Ali-Chan, envoyé en Turquie dès l'année précédente par Nadir-Schah; en mettant pied à terre il se trouva en face du tschauschbaschi à la tête de tous les tschauschs, des généraux de cavalerie ainsi que des inspecteurs des revues. A l'audience du grand vesir, il déclara ne pouvoir recevoir une pelisse d'honneur des mains du premier ministre, et néanmoins, cinq jours après (30 mars 1741), il fut admis à l'audience solennelle du sultan, qui dans cette occasion fit déployer la plus grande pompe dans la salle du diwan; il fut installé à la place occupée ordinairement par le nischandschi. Quand il se trouva devant le sultan entouré de ses ministres, l'ambassadeur se sentit si troublé qu'après avoir dit: « Mon schah, » il ne put prononcer une seule parole. Le cérémonial usité aux audiences de la cour ottomane fut observé cette fois avec d'autant plus de rigueur que l'ambassadeur était venu avec une suite de douze cents personnes, sous l'escorte de quatre mille hommes, ce qui était sans exemple, et ne se reproduisit jamais depuis.

Peu de temps après, le grand vesir donna près des Eaux douces une fête brillante à l'ambassadeur et se plut à y étaler le luxe de son mobilier et la pompe de sa maison militaire. Dans une autre fête donnée par le kapudan-pascha, et à laquelle assistèrent les ulémas, le premier imam du sérail, Ssahib-Efendi, le juge du camp impérial, Esaad-Efendi, l'ancien grand juge d'Anatoli, Neili-Efendi, l'ancien ambassadeur en Perse, Abdullah-Efendi, le mihmandar de l'ambassadeur, Chalil-Efendi, et le reis-efendi de Raghib, on traita l'objet de la mission du chan persan, c'est-à-dire la reconnaissance de la cinquième secte, dite des Dschaaferis, fondée par Nadir-Schah; n'osant pas opposer un refus décisif à l'ambassadeur, on éluda la question directe en déclarant que l'on se conformerait en tout point aux préceptes de la vraie loi. Comme lui-même n'était pas investi de pouvoirs assez étendus, que d'ailleurs on ne pouvait guère discerner les intentions de Nadir-Schah sur la paix ou la guerre, l'on jugea nécessaire d'adresser avant tout une ambassade au dominateur de la Perse. On choisit pour cette mission le maître des requêtes du fisc, le savant Munif-Efendi, auquel fut adjoint le directeur de la douane de Constantinople, Nasif-Mustafa-Efendi.

L'insistance de Nadir-Schah pour faire déclarer l'orthodoxie des Dschaaferis et assurer aux Persans le droit de former eux-mêmes de pieuses caravanes pour la Mecque, avait exalté le zèle religieux du sultan comme protecteur des deux villes saintes; il fit remettre au porteur des présents annuels pour la Mecque et Médine une magnifique pendeloque, composée de huit diamants entourés de quatorze saphirs et de trente-sept brillants avec un soleil étincelant de pierreries.

Peu de temps après le départ de la Surre, fut célébré le mariage de la sultane Hebetullah avec Ali-Beg, fils de Kel-Ahmed-Pascha. La capitale s'agita en outre aux fêtes données aux envoyés extraordinaires d'Autriche et de Russie, Ulefeld et Romanzoff, aux représentants de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, ainsi qu'aux envoyés suédois et napolitains, et admira surtout l'éclat des réjouissances ordonnées par le grand vesir et par l'aga des janitschares, quand ils eurent l'honneur de recevoir le sultan dans leurs palais. Mais plusieurs incendies en novembre et décembre 1740, et dans les premiers jours de janvier 1741, jetèrent l'effroi parmi les habitants; les esprits furent aussi profondément agités par la chute de deux grands aérolithes à Hezargrad : l'un de ces corps pesait dix-neuf okkas (1) et l'autre deux (25 octobre 1740). Les naturalistes et les astronomes, après avoir bien étudié ce phénomène signalé sur la frontière septentrionale de l'empire, déclarèrent que c'était le présage de la mort prochaine de deux souverains du nord, attendu que les aérolithes venaient des étoiles qui forment le carré de la Cynosure (2). La prédiction se réalisa : on apprit que, cinq jours avant l'apparition du météore qui avait lancé les deux pierres, l'empereur Charles était mort, et trois jours après, l'impératrice Anne descendit dans la

(1) L'okka vaut 2 livres 1/4.

(2) Les Orientaux voient dans cette partie de la constellation l'image d'un cercueil.

tombe. Mais c'était à l'est que la Porte eût désiré que s'adressassent les sinistres pronostics, car Nadir-Schah dans son attitude menaçante la contraignait à des préparatifs de guerre. Nuuman-Pascha, ancien gouverneur de Bender, puis d'Oczakow, fut donc nommé serasker et gouverneur d'Anatoli; Weli, ancien gouverneur d'Anatoli, fut envoyé à Erserum, et le tschetedschi-pascha ou commandant des tirailleurs, Abdullah-Pascha, fut confirmé dans le gouvernement de Wan. On saisit l'occasion pour faire tomber la tête de Gendsch-Ali Pascha, qui a déjà figuré comme serasker dans les guerres de Perse et de Hongrie, et comme ambassadeur auprès de Nadir-Schah: jusqu'alors, gênée par les circonstances, la Porte avait paru fermer les yeux sur le crime de ce chef, qui n'avait pas prêté au grand vesir le concours dont il avait besoin à Orsova; mais rien n'était pardonné, et Gendsch-Ali, qui avait lui-même oublié ses torts, donna dans le piége qu'on lui avait tendu en lui offrant un commandement en Asie. Il quitta donc le gouvernement d'Oczakow, où il aurait pu braver les exécuteurs, et déjà il était parvenu à Andrinople pour gagner Gallipoli, quand le bostandschi-baschi le fit saisir brusquement par quarante bostandschis qui le mirent à mort. Jahja-Pascha, le gouverneur d'Oczakow emmené prisonnier par les Russes, revint alors en Turquie avec le comte Romanzoff, et obtint à titre d'argent d'orge le sandschak de Brusa. L'arrivée de l'envoyé russe à Constantinople produisit un effet d'autant plus grand, que les représentants de l'empereur et du roi de France venaient d'obtenir leur audience de congé; néanmoins on ne permit pas à ses trompettes de sonner en entrant dans la ville, quoique cette faculté eût été accordée aux trompettes de l'ambassadeur impérial. La Porte choisit pour l'envoyer en France Mohammed-Saïd, dont le père, Mohammed-Tschelebi, avait rempli jadis la même mission, et elle accrédita près la cour de Naples Husein-Beg, qui s'embarqua pour sa destination sur deux bâtiments de guerre napolitains.

Le sultan, dont la pieuse munificence s'était déjà signalée en faveur de la Mecque et de Médine, s'occupa aussi de la sainte ville de Jérusalem; il renouvela la couverture en étoffe d'or destinée à protéger contre les regards impies et le contact des mains profanes le rocher de Moria, sur lequel Abraham avait voulu immoler son fils au Seigneur, où le Prophète, la nuit de son ascension, s'était élancé sur le cheval de lumière; où descendit l'ange Gabriel, et qui en porte encore l'empreinte. Le sultan consacra en outre deux korans à ce saint lieu, afin que la lecture des paroles laissées par le Prophète se mariât aux chants des chérubins rassemblés autour de cette pierre, la seule qui jouisse de cette miraculeuse faveur à l'époque où nous sommes parvenus. Le reis efendi Mustafa, révoqué de ses fonctions, et le defterdar Aatif, reçurent une sorte d'injonction d'entreprendre le pélerinage de la Mecque. L'interprète de la Porte, Alexandre Ghika, ayant été mis à mort, comme on l'a vu plus haut, son frère Grégoire ne put se maintenir dans le gouvernement de la Moldavie; il eut pour successeur l'hospodar de la Valachie, Constantin Maurocordato, qui lui-même fut remplacé par Michel Rakowitza, rappelé à la direction des affaires après une disgrâce de dix années (13 septembre 1741). Le chan de Krimée, Sélim-Giraï, fut mandé à Constantinople pour donner son avis au sujet des affaires de Perse; car les commandants des frontières, comme l'ambassadeur Munif Efendi, annonçaient que Nadir-Schah, à son retour de l'Inde, s'était porté rapidement, sans passer à Iszfahan, sur la frontière septentrionale de Perse, pour châtier les Lesghis et les peuples du Daghistan.

A cette époque, l'attention publique fut un peu distraite par l'arrivée de deux aventuriers qui surprirent la crédulité de l'historiographe impérial. L'un se donna pour le fils de l'empereur Charles VI; il prétendait être né à Barcelone de la fille de l'écuyer de ce prince, appelée Hélène. Élevé à Rome sous les yeux du clergé, ajoutait-il, dans ses entretiens avec quelques moines, il avait été frappé des vérités de l'Islam, et, plein de dédain maintenant pour les doctrines du christianisme, il était venu par Alger à Constantinople pour embrasser la foi du Prophète et s'incliner devant la Sublime Porte. L'interprète du diwan ayant reconnu l'authenticité de son acte de naissance, l'imposteur fut revêtu d'une pelisse de zibeline, et

on lui assigna un logement dans le palais du reis efendi. Hasan, capitaine d'un navire ottoman, avait à raconter de romanesques aventures : chargé d'une mission pour la Krimée, à son retour une tempête effroyable l'avait jeté sur l'île des Serpents (l'ancienne Leuce), en face de l'embouchure du Danube, près de Sunna. Les naufragés, au nombre de vingt-cinq, construisirent des huttes avec les débris de leur navire et passèrent une année dans ces lieux désolés, luttant contre les éléments, soutenant leur misérable existence avec la chair des gros poissons qui souvent les mettaient en péril. Ils avaient fini par se dévorer entr'eux, et il ne restait plus que quatre de ces infortunés quand l'arrivée d'un bâtiment les arracha au désespoir. Ils revinrent à Constantinople où Hasan montrait sur ses épaules et sa poitrine les traces de blessures reçues, disait-il, dans un combat contre un requin du poids de quatre cents okkas ou neuf cents livres.

De terribles incendies préoccupèrent encore la population de Constantinople. Les alarmes étaient provoquées encore par les nouvelles des frontières de Perse, et, le peuple commençant à murmurer hautement, le kislaraga craignant quelque insurrection résolut de la prévenir : en conséquence, le grand vesir Elhadsch-Ahmed fut destitué, et Ali-Hekkimsade reçut le sceau de l'empire pour la seconde fois. Elhadsch-Ahmed conserva son palais et sa fortune évaluée à 150 bourses d'argent ; mais peu de temps après, un incendie dévora tout ce qu'il possédait.

Le nouveau grand vesir fit de grands changements dans le personnel de l'administration, comme c'était l'usage. Deux des anciens ministres les plus influents, le reis-efendi Mustafa et le defterdar Aatif, étant revenus de leur pélerinage de la Mecque, le dernier reprit la direction des finances ; mais il mourut au bout de peu de temps. L'on disait que Hekkimsade avait l'intention de rappeler également dans leur poste les sept vesirs de la coupole, que son prédécesseur avait éloignés successivement pour rester maître absolu du gouvernement. Au reste il montra par quelques justes exécutions qu'au besoin il savait exercer une rigueur salutaire. Un corsaire fut pendu à l'une des vergues de son navire. Le féroce mutesellim de Karili, qui avait fait saisir au pied du tribunal, puis immoler par ses segbans un adversaire avec lequel il était en procès, fut mandé à Constantinople, où il se rendit plein d'une confiante audace, et subit le dernier supplice. Quant au sultan, en face de la mosquée d'Aja-Sofia il fonda une nouvelle cuisine des pauvres, dont l'inauguration se fit avec une grande solennité. Un mois après (février 1743), fut célébré le mariage de la sultane Aaszima, parvenue à l'âge de puberté, avec Jakub-Pascha, gouverneur d'Adana, son fiancé. Le kislaraga, qui présidait à la cérémonie, joua encore le premier rôle aux funérailles de la sultane Chadidsche, fille du sultan Mohammed IV.

Cependant à l'orient l'horizon s'assombrissait. Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad, soupçonné d'inclination pour Nadir-Schah, annonçait que ce monarque, mécontent de la condition trop modeste des deux légistes envoyés à sa cour par la Porte, exigeait l'entière liberté de commerce, le droit pour lui-même de fournir la couverture de la Kaaba, la reconnaissance de l'orthodoxie du cinquième rite adopté par lui, et l'établissement à la Mecque d'un nouveau lieu de prières pour l'exercice de ce cinquième culte, menaçant en cas de refus d'une déclaration de guerre. Des fonds furent aussitôt expédiés aux gouverneurs d'Erserum et de Bagdad pour l'armement des lewends. Peu de temps après, Ahmed-Pascha écrivit que Nezar-Ali-Chan et Mirsa-Seki, surnommé Ghairi-Meschur (sans gloire), étaient venus le prévenir que le schah marchait sur Erserum et Diarbekr, résolu aussi à s'emparer de Bagdad par la force si cette ville ne lui était remise de plein gré. Dans le conseil extraordinaire tenu à la réception de ces avis, l'on reconnut que la guerre était inévitable. En conséquence Ali, gouverneur de Diarbekr, fut nommé serasker contre la Perse, malgré l'inimitié qui régnait entre lui et le gouverneur de Bagdad. Bientôt l'on apprit que Nadir-Schah s'était montré sous les murs de Bagdad, avait ravagé les environs et s'était saisi des fermes dépendant de cette ville. Constantinople s'émut violemment et la fermentation des esprits fut augmentée par des écrits jetés dans le marché

des Selliers, qui prêchaient la révolte. Le vesir aga des janitschares redoubla de vigilance; tous les rassemblements d'oisifs et de curieux furent interdits dans les cafés. Sur le rapport du grand vesir, le kapudan-pascha fut révoqué pour avoir mis trop de négligence dans l'armement d'une galère, et eut pour successeur Jahja-Pascha, gouverneur d'Egypte. Sur ces entrefaites, deux envoyés d'Usmai-Chan, prince des Kaitaks, vinrent rendre compte à la Porte des victoires remportées par leur maître, dans le cours du printemps précédent, sur les armées de Nadir-Schah, dans les vallées d'Amid et de Kœrli. Mais la satisfaction de ces revers des armées persanes ne fut pas de longue durée : car on apprit l'irruption de Nadir-Schah sur Owar, la dévastation des villages de Ssoghrat, de Moha-Abuk et de Dschuk [août 1743], et l'on fut informé que des intelligences régnaient entre le monarque persan et Surchai. Toutefois, pour prix de ses services, Ahmed-Chan-Usmai fut investi par le drapeau et le kaftan de la dignité de chan des Kaitaks. Mohammed-Aga, kiaja du gouverneur de Bagdad, qui s'était rendu auprès du schah, revint accompagné de Mustafa-Chan, porteur de nouvelles dépêches de Nadir, qui, reproduisant les prétentions dont il a déjà été question, menaçait d'assiéger Moszul et Kerkuk si la Porte les rejetait; voulant encore éloigner les hostilités, le gouverneur Ahmed écrivit à Maabir-Chan, premier ministre de Nadir-Schah, qu'il avait proposé à la Porte de désigner deux des plus illustres légistes ottomans pour aviser aux moyens de résoudre la difficulté relative au cinquième rite.

A cette époque, la Porte confia le gouvernement de Rakka à l'ancien grand vesir Ahmed-Pascha, et la dignité d'émirol-hadsch à Esaad, pascha d'Amid; en même temps, elle lança de nouveau sur la scène politique l'aventurier persan Ssafi-Mirza, qui se prétendait fils du schah Husein, et qu'elle proclama héritier légitime du trône de Perse. L'historiographe Ssubhi-Mohammed-Efendi écrivit même un mémoire à l'appui des droits de ce prétendu souverain, qui fut conduit en grande pompe à l'audience solennelle du sultan; le reis-efendi rédigea au nom de Ssafi des circulaires en langue persane; des mihmandars et des commissaires furent attachés à sa cour, et le defterdar dut veiller à ce qu'il pût se montrer dans tout l'éclat de son rang [22 août 1743]. Cependant le bruit se répandit que Kerkuk était tombé au pouvoir des Persans, que Bagdad et Baszra étaient investis. Afin de prévenir le mécontentement populaire, on retira pour la deuxième fois le sceau de l'empire à Ali-Hekkimsade [20 septembre 1743].

Dans le cours de son dernier grand vésirat, Hekkimsade s'était montré moins accessible qu'au temps de sa première administration; néanmoins il avait appliqué une attention toute particulière aux relations avec les représentants des puissances européennes à Constantinople. Après le départ du comte Ulefeld, le secrétaire d'ambassade, Henri de Penkler, était resté à Constantinople avec le titre de résident, et, selon ses dernières instructions, il avait remis ses lettres de créance en cette qualité au sultan lui-même, ce qui était une haute faveur; car autrefois les résidents ne communiquaient pour cet objet qu'avec le grand vesir. Toutefois Reninger, et après lui Kunitz, Hofmann, Fleischmann et Dirling, avaient présenté directement leurs lettres de créance au sultan. A l'audience qu'il obtint, Penkler fut revêtu d'une pelisse de zibeline au lieu d'une pelisse d'hermine ou même d'un kaftan, seule distinction accordée jusqu'alors aux résidents. Hekkimsade avait soutenu aussi avec chaleur les intérêts de la Bosnie, et la délimitation avec l'Autriche du côté de cette province n'était pas encore fixée. Quoique la cour impériale n'eût aucunement l'intention de céder la bande de territoire qui, s'étendant vers la Bosnie en partant du confluent de la Save, entourait le vieux Novi, sans vouloir relever la faute d'Ulefeld à ce sujet, elle se contentait de demander la destruction du pont jeté sur l'Unna au vieux Novi, disant que l'Autriche élèverait une barrière près du pont de Costanizza. Le pont du vieux Novi fut détruit; mais les Bosniens, inquiets de voir subsister celui de Costanizza, réclamèrent contre l'occupation de l'île d'Ostorgha (Strugh) par les troupes impériales, tout en se maintenant eux-mêmes en possession des îles de Suhaniz, Sapliza, Bivniak, de la grande et

de la petite Ottoka. Le grand vesir décida en définitive qu'Ostrogha serait réunie à la Bosnie et Sunamz à la Croatie; en conséquence le ban de Croatie, Batthyany, qui s'était trouvé à Constantinople en même temps que l'ambassadeur comte Wirmond, fut chargé de procéder dans l'est à la démarcation des frontières. Quand les commissaires furent réunis dans la presqu'île de Strugh, ils finirent par reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre au sujet de Suhaniz et de Sumiza (11 août 1743). La première de ces îles, formée par l'Unna, est située à une demi-lieue au-dessus de Novi; Sumiza est le territoire compris entre l'Unna et la petite rivière de Sirovaz. Les Croates prétendaient que ce terrain se rattachait à l'île de Suhaniz, les Bosniens réclamaient Sumiza comme une dépendance de Suhaniz; après la chute d'Hekkimsade, protecteur un peu trop passionné des Bosniens, le différend s'accommoda au moyen d'une convention arrêtée entre le reis-efendi Raghib et le résident impérial (18 janvier 1744). L'on commença par éclaircir la dispute de mots : il fut établi que désormais le territoire de Sirovaz, compris dans la ligne des frontières impériales, ne porterait plus le nom de Sumiza; mais, par compensation, l'île de Suhaniz et la péninsule de Strugh furent cédées aux Bosniens, à condition qu'un fossé plein d'eau isolerait cette dernière portion de terrain de la Croatie.

Le résident russe Wischniakoff s'étant plaint des Tatares, qui avaient troublé les Cosaques Zaporogues dans l'exploitation des salines concédées par les traités, le sultan adressa des dépêches au chan et des ordres au serasker de Budschak, afin que toute satisfaction fût donnée aux Cosaques et qu'ils se trouvassent désormais à l'abri de semblables attaques. L'année suivante, la Porte ayant exprimé des inquiétudes au sujet des rassemblements de troupes sur les frontières russes, Wischniakoff lui communiqua des notes qui prouvaient le désir de sa cour de maintenir la bonne intelligence avec la Turquie.

La défiance de la Porte envers ses voisins du nord était entretenue soigneusement par l'ambassadeur français, qui avait fait connaître à Constantinople le traité conclu entre la Russie et Nadir-Schah, et qui d'ailleurs soutenait les intérêts de la Suède auprès des ministres ottomans. Castellane jouissait d'un crédit tout particulier; le premier des ministres chrétiens il fut admis à visiter quelques-uns des appartements intérieurs du serail, faveur accordée, disait-on, en considération des égards montrés à l'ambassadeur turc en France, Saïd-Mohammed, qui jadis avait eu l'honneur de parcourir le palais de Versailles. A ce moment, ce dernier était de retour et avait rapporté des présents pour le sultan et pour le grand vesir. Les bâtiments de guerre français sur lesquels il avait pris passage avaient amené aussi vingt-deux artilleurs, qui furent incorporés dans les bombardiers de Bonneval, et la France contribua ainsi, la première de toutes les puissances européennes, au perfectionnement de l'artillerie turque. Le sultan avait envoyé l'un de ses valets de chambre à Paris, pour y apprendre à jouer de l'orgue, et, après y avoir acquis une certaine habileté, le serviteur revint avec l'ambassadeur pour enseigner la musique à Constantinople; mais cet art n'y fut pas reçu avec la faveur qu'avait rencontrée celui de l'imprimerie, introduit dans l'empire vingt-cinq années auparavant. Le renégat hongrois Ibrahim, directeur de l'imprimerie turque, et son fils, du même nom, étaient avec Bonneval les principaux instruments employés par l'ambassadeur français pour éloigner la Porte de la Russie, et la pousser vers la Suède, à laquelle Castellane voulait faire accorder un nouvel envoi d'argent à titre de subside. Quand la paix fut rétablie entre la Suède et la Russie, le ministre suédois protesta contre l'interprétation donnée par Wischniakoff à la convention arrêtée entre les ministres ottomans et le cabinet de Stokholm, et qui, suivant Wischniakoff, aurait placé la Suède sous la dépendance de la Porte. Au reste, le résident russe s'attira les reproches de sa cour par ses malencontreuses explications. Finochetti fut remplacé par le chevalier Majo, qui arriva comme envoyé extraordinaire de Naples. Quant à la Pologne, durant la seconde administration d'Ali-Hekkimsade, elle envoya à Constantinople l'internonce Benoe accompagné de l'interprète Giustiniani, le chargeant: 1° d'of-

frir à la Porte des excuses sur les atteintes portées à une stricte neutralité pendant la dernière guerre entre la Russie et l'empire ottoman; 2° de réclamer des indemnités pour les ravages commis par les Tatares; 3° d'obtenir qu'une portion du territoire des Cosaques Zaporogues fût cédée et réunie à la Pologne. Mais entre les membres composant cette ambassade il n'y avait pas unité de vues: le langage tenu par l'ambassadeur ne se trouva pas d'accord avec ses lettres de créance: Benoe et presque toute sa suite servaient la cause de Stanislas Leszczinski, tandis que l'interprète Giustiniani et quelques autres personnages vouaient tous leurs efforts au roi Auguste III. Le secrétaire de l'ambassade, Paul Starynski était le confident de Potocki, lequel écrivait au grand vesir que la mission de Benoe se bornait à l'accommodement de l'ancien différend, relatif à la portion de territoire des Zaporogues que la Porte et la Russie s'étaient partagée. Benoe arriva le 8 janvier 1743 à Constantinople; ses lettres de créance, délivrées avant la bataille de Czaslau et que l'on avait oublié de remplacer, étaient rédigées dans un sens tout favorable à Charles VII. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, ayant une fois accédé à la paix de Breslau, son envoyé ne devait point parler comme il aurait dû le faire pendant que l'empereur était en guerre contre la Prusse et la Pologne. Potocki adressa donc bien vite de nouvelles lettres de créance à Benoe; mais quand elles parvinrent à celui-ci, les premières étaient déjà remises. A l'audience du grand vesir, Benoe se servit de l'interprète Sicilien Marini au lieu de Giustiniani, qui, selon lui, ne connaissait pas assez bien la langue turque, et il exposa les raisons que lui avaient suggérées Castellane, Potocki et Bonneval; quand il eut fini, le grand vesir lui répondit: « Que peut-on arrêter avec un royaume où il faudrait réunir d'abord trente mille têtes sous un bonnet, avant de pouvoir prendre une résolution? » La Porte se borna dans ses notes officielles à déclarer qu'elle excusait la Pologne d'avoir ouvert son territoire aux armées russes; mais que, pour fixer des relations ultérieures, elle attendait la grande ambassade qui lui avait été annoncée (5 mai 1743). En conséquence Giustiniani resta comme chargé d'affaires à Constantinople; l'ambassadeur y laissa aussi l'agent Lumaca et le négociant Hubsch, ancien facteur de la compagnie orientale de l'Autriche, lesquels continuèrent à correspondre avec Bunau, représentant d'Auguste III à Vienne.

Le palatin de Kiow, Ghika, prince déposé de Moldavie, et Carlson, ministre de Suède, appuyaient de toute leur influence les tentatives de Fréderick II pour rétablir des relations d'amitié entre la Prusse et l'empire ottoman. Frédérick avait notifié par écrit son avénement au prince de Moldavie, qui lui adressa en réponse des compliments de condoléance sur la mort de Frédérick I, et des félicitations sur l'ouverture du nouveau règne (10 janvier 1741). Peu de temps après, le général prussien comte Seewald entra au service du palatin de Kiow; de là il devait entretenir une correspondance secrète avec la cour de Prusse. De son côté le prince de Moldavie envoya Marini Pazegna à Kiow dans le même but (24 juillet 1741). Mais un certain Ghisen, établi à Jassy pour y diriger la correspondance des agents prussiens y mourut tout-à-coup, et quelques personnes pensèrent qu'il avait été empoisonné. Les communications de la Prusse avec l'empire ottoman se trouvèrent ainsi interrompues en dépit de tous les efforts de Bonneval pour les renouer. Ce dernier se livrait sans relâche à son activité politique, rêvant toutes sortes de projets pour une nouvelle alliance suédoise, pour l'établissement de colonies protestantes, pour la formation d'un corps d'ingénieurs; il reproduisait un plan soumis vingt-cinq ans auparavant à la Porte par l'officier français Rochefort, tendant à organiser une corporation d'arpenteurs étrangers; il entretenait l'ardeur du grand vesir en lui mettant sous les yeux des mémoires sur l'état des puissances de l'Europe. Toutefois il refusa de soutenir l'aventurier Beaujeu, qui, en sa qualité de représentant du roi Théodore de Neuhof, promettait de rendre la Corse tributaire de la Porte.

Le nouveau grand vesir Esseid-Hasan-Pascha, parti des rangs des simples janitschares, et parvenu à la dignité d'aga de cette milice, puis choisi par le kislaraga

comme l'homme le plus propre à tenir le gouvernail de l'état dans ces temps d'agitations et de luttes, s'occupa sans relâche des moyens de soutenir la guerre contre Nadir-Schah. Mohammed-Aga, kiaja du gouverneur de Bagdad, avait rencontré à cinq stations de cette ville vingt mille Persans qui venaient saisir toute la récolte du pays. Plus loin il avait vu le généralissime persan, chalife des chalifes, qui se portait avec vingt autres mille hommes sur Helle, et qui le renvoya à Bagdad. De cette ville le gouverneur l'avait fait partir une seconde fois pour Kerkuk, où était le camp de Nadir-Schah, contenant cent mille Persans avec un nombre égal de Kurdes et d'Arabes. Après avoir établi sur le petit Tigre et le Sab deux ponts protégés par des palanques, Nadir avait enlevé toutes les moissons des alentours, de sorte qu'une affreuse disette se faisait sentir à Bagdad. Il congédia Mohammed-Aga en l'assurant qu'il n'avait aucun projet de guerre, que son seul but était d'obtenir la reconnaissance du rite des Dschaferis. Après la chute d'Ali-Hekkimsade l'ordre fut transmis à Ahmed-Pascha de ne plus engager de correspondance inutile avec les Persans, et le grand écuyer Abdullah-Beg fut chargé de porter à Husein-Pascha, gouverneur de Moszul, le fetwa qui repoussait la cinquième secte comme opposée à la loi, et légitimait la guerre contre les Persans. Le grand écuyer était chargé aussi de remettre au gouverneur de Diarbekr 20,000 piastres pour des levées de troupes. Après avoir reçu la réponse de la Porte, Nadir-Schah quitta Kerkuk, se porta sur Moszul, et planta ses étendards à l'est de cette ville sur le tombeau du prophète Jonas [13 septembre 1743]. Quatorze batteries, armées de cent soixante canons et de deux cent trente mortiers, foudroyèrent la place. Quatorze mines, fesant explosion en arrière au lieu d'éclater contre les murailles, devinrent fatales aux Persans; enfin, après douze assauts vaillamment soutenus par la garnison de trente mille hommes, où se distingua le gouverneur d'Alep avec ses troupes, Nadir-Schah, découragé de ses inutiles efforts pendant trente jours, dut se résoudre à la retraite. La démoralisation s'était répandue sur son armée, et il venait d'apprendre que le prétendant Ssafi-Mirsa, soutenu par la Porte, marchait d'Erserum sur Kars [20 octobre 1743]. Harcelé dans ses mouvements par les troupes des seraskers de Moszul et de Bagdad qui opéraient de deux côtés chacun avec cent mille hommes, Nadir, poursuivi jusqu'au défilé de Senne, fut défait par les Turcs. Après avoir reçu avis du triomphe des armes ottomanes, le nouveau grand vesir fit des changements dans le personnel de l'administration; les grands vassaux de l'empire eux-mêmes s'en ressentirent. Le chan de Krimée, Selamet-Girai, fut révoqué et remplacé par Sélim-Girai, fils de Kaplan-Girai, qui dut occuper le trône princier pour la seconde fois; et Selamet obtint la permission d'habiter sa métairie près de Gallipoli. Dans le Daghistan, les princes des Kaitaks, des Kumuks et des Ghasi-Kumuks, qui, lors de l'invasion de leur pays par Nadir-Schah, s'étaient inclinés devant son autorité, furent déclarés déchus de leur dignité, et le chanat des Ghasi-Kumuks fut adjugé à Mohammed-Beg, fils de Surchai, ancien chan de Schirwan. Un événement de palais qui fit du bruit fut la disgrâce du maître des cérémonies Aarif-Mohammed-Efendi, destitué pour avoir, aux fêtes du Bairam, laissé les chefs des armuriers, des canonniers et du train d'artillerie baiser la main du sultan avant les janitschares, qui auraient pu s'irriter de ce passedroit inouï. Le sultan voulait même faire mettre à mort Aarif-Mohammed, et le grand vesir, le reis-efendi ainsi que l'aga des janitschares purent à grand'peine obtenir que sa condamnation fût commuée en un exil perpétuel dans l'île de Ténédos.

A Médine plusieurs soldats de la garnison osèrent tirer les uns sur les autres dans l'enceinte même du sanctuaire, où l'usage des armes est interdit, et leurs balles avaient frappé les joyaux magnifiques offerts tout récemment par le sultan. Le schérif, le juge et le scheich de la Mecque furent chargés de punir ce sacrilége. A cette occasion le gouverneur de Dschidde fut remplacé par le vesir Ebubekr-Pascha, qui avait occupé ce poste pendant vingt ans, et qui alors dirigeait la perception des impôts en Morée. Jahja-Pascha, ancien gouverneur d'Égypte, puis kapudan-pascha, après avoir vu Piri-Mustafa-Pascha lui succéder dans l'amiralat,

fut envoyé à Belgrad pour en bien établir les ouvrages de défense. Des troubles avaient éclaté en Égypte : Osman-Beg, conducteur de la caravane des pèlerins égyptiens, avait été chassé du Kaire par ses ennemis ; et Saïd-Mohammed fut envoyé en cette ville pour prendre possession, au nom de la Porte, des biens d'Osman-Beg, répartir entre les chrétiens, les koptes et les juifs les cotes de l'impôt de la capitation, et passer en revue les équipages des bâtiments du sultan dans le port d'Alexandrie. Le besoin d'argent se fesant plus fortement sentir pour la guerre contre la Perse, la Porte, depuis le grand vésirat d'Ali-Hekkimsade, était surtout préoccupée des moyens de remplir les coffres de l'état. Kabakulak, ancien grand vesir, qui depuis dix ans était gouverneur de Retimo, fut mis à mort, et ses biens furent confisqués. Dschanib-Ali, l'ancien ambassadeur à Vienne, et postérieurement investi des fonctions de directeur de l'arsenal, puis de celles de defterdar, étant venu à mourir, on leva 500 bourses sur son héritage; on lui donna pour successeur Seadullah, riche octogénaire dont les dépouilles ne devaient pas se faire attendre long-temps. Le kiajabeg Mohammed-Aga remplaça Jahja-Pascha dans le gouvernement de l'Égypte. Kaitas-Ali-Pascha, exilé à Chos, dut verser 400 bourses dans le fisc. La place du tschausch-baschi Seruzi passa à l'agent fiscal Abdi-Aga, dont les fonctions productives furent exercées par Molladschikzade-Ali-Aga, beau-frère du reis-efendi Raghib. Le cours des ducats hollandais, hongrois et vénitiens fut abaissé, et l'ambassadeur hollandais Calcoën réclama vainement contre cette mesure [4 avril 1744]. Raghib ne tarda pas à être envoyé en Égypte comme vesir-gouverneur, et Elhadsch-Mustafa-Efendi redevint reis-efendi. Ce qui fit éloigner Raghib, c'est qu'il était uni d'amitié au gouverneur de Bagdad Ahmed-Pascha, et qu'il inspirait à cause de son savoir de la jalousie au grand vesir, ancien [illegible], étranger même aux notions de la lecture et de l'écriture. Le premier vesir se délivra aussi de la presence de Kesrieli, favori du sultan, qu'il envoya à Erserum en qualité de defterdar du camp ; et il fit en sorte d'adoucir le kislaraga, ami de Kesrieli.

Craignant que le grand vesir ne se mît en possession de la plénitude du pouvoir, s'il dirigeait en personne les opérations militaires, les trois hommes qui se partageaient au sérail le gouvernement de l'empire, le kislaraga, le trésorier et l'imam Piri-Efendi, qui, devant les ministres européens, prenait le titre de cardinal du sultan, décidèrent que le grand vesir resterait à Constantinople. Cependant, comme il fallait absolument renforcer bien vite les trois armées destinées à opérer du côté de la Perse, et que la ville de Karsz surtout attirait l'attention, puisque le prétendant Ssafi-Mirsa y avait été envoyé, l'on résolut d'y expédier sans retard des secours. De son côté Nadir-Schah se mit en campagne avec trois armées, dont l'une, sous les ordres d'un chan, se porta sur Karsz; la seconde, commandée par Schahroch, fils de Nadir, s'avança vers Eriwan, et la troisième, conduite par Nadir-Schah en personne, prit la route de Tébris. Les trois armées de la Porte avec trois seraskers prirent la direction de Karsz, Diarbekr et Bagdad. Ahmed-Hamalsade, vesir de Rakka, céda la place à l'ancien grand vesir Ahmed-Pascha ; au serasker de Diarbekr Ali-Pascha, décédé, succéda Husein, gouverneur d'Alep. Ahmed, gouverneur de Bagdad, devint serasker [mars 1744]. La défense de Moszul fut confiée au vesir-gouverneur Abduldschelilsade-Husein, dont la famille en a conservé depuis l'hérédité, et le vesir Mohammed reçut le gouvernement d'Aidin. Le woiwode de Valachie, Michel Rakovitza, fut déposé en punition de ses exactions [28 mai 1744] ; après avoir rétabli la taxe supprimée jadis sur les bêtes à cornes, il avait augmenté encore les impôts d'un quart. Constantin Maurocordato fut nommé woiwode pour la quatrième fois, mais pour trois ans seulement, comme son prédécesseur ; il paya sa nomination de 12,000 bourses. Rakovitza fut exilé à Mitylène. Trois semaines auparavant la flotte sous les ordres du kapudan-pascha était partie comme de coutume pour la mer Égée [25 avril 1744]. La direction des travaux d'Oczakow, jusqu'alors remise au kapudan-pascha en personne, fut confiée au gouverneur de la place ; et à cet effet on envoya dans la mer Noire tous les bâtiments de troisième rang qui fesaient partie de la

flotte. Le grand vesir appela successivement les ministres des puissances maritimes afin de s'entendre avec eux sur les principes à établir pour la neutralité à observer en cas de guerre entre l'Angleterre et la France. L'idée venait encore de Bonneval. L'on traça sur la carte maritime, à partir du golfe de Sidra jusqu'à celui d'Arta, une ligne en deçà de laquelle il fut défendu à tout corsaire de naviguer, et l'envoyé d'Angleterre dut donner une déclaration qui interdisait toute hostilité entre les vaisseaux anglais, français, hollandais et autrichiens sur les mers soumises à la domination ottomane. Ce fut là le premier acte de la Porte pour établir les principes de neutralité si conformes au droit des gens.

Cependant Nadir-Schah, malgré son échec devant Moszul et sa défaite au défilé de Senne, avait déclaré ne vouloir négocier qu'avec Ahmed-Pascha, et la Porte, contrainte à plier devant une telle exigence, avait adressé au serasker Ahmed des pleins pouvoirs avec un présent de cent bourses d'argent, un kaftan et une pelisse d'honneur. Le secrétaire d'Ahmed s'était abouché avec deux envoyés de Nadir, qui, renonçant à l'établissement d'un cinquième lieu de prières à la Mecque, demandaient au nom de leur maître l'abandon à son profit de la souveraineté sur les tribus de Huweise, l'extradition de Ssafi-Mirsa, la délivrance des prisonniers et l'affranchissement pour les pélerins de toutes sortes de taxes, dont le montant s'élevait pour chaque homme à 25 piastres. Nadir-Schah, s'appuyant de son côté sur les légistes réunis de Balk, Buchara, Kerbele et de Helle, leur fit déclarer l'orthodoxie du cinquième rite Dschaaferi. Aussitôt il lança un manifeste pour gagner à son opinion les ulémas turcs. Lui-même avait accompli un pélerinage au tombeau de l'imam Abuhanife, et à ceux des martyrs Ali et Husein; et comme il avait fait dorer le dôme de la mosquée de Kerbele, partout sur son passage il avait été complimenté par des envoyés d'Ahmed, pascha de Bagdad. Au printemps suivant, Nadir-Schah vit se dissiper les espérances fondées sur cette conduite, il apprit la déclaration de la Porte en faveur du prétendant Ssafi-Mirza et l'alliance de l'empire ottoman avec les princes du Daghistan, Osmai et Surchai. Sur ces entrefaites Jusuf-Pascha d'Achiska fut complètement défait en Géorgie par Tahmuras-Chan, prince de Kacheti, et par Ali Chan-Kildischi. En récompense de ce succès, Tahmuras fut investi du gouvernement de Karthli, et son fils Irakli (Heraclius) reçut celui de Kacheti, qu'il conserva durant un demi-siècle; car il ne le quitta qu'à sa mort, arrivée à la fin du dix-huitième siècle, et fut le dernier prince de sa maison revêtu du pouvoir dans la province de Kacheti (1).

Pour Nadir-Schah, lui-même il marcha sur Karsz, ville située sur le lac du même nom, la plus forte barrière de l'empire ottoman du côté de la Perse; là étaient concentrées les meilleures troupes de l'armée turque. Le monarque persan alla couronner une hauteur située au midi et à deux lieues de la place; un combat acharné s'engagea, et au bout de cinq heures il repoussa les ottomans (31 mai 1744). Deux jours après, il s'établit près du village de Kunbed, à une lieue et demie à l'ouest de la ville, au bord du fleuve, près de la grande route d'Erserum. Là il éleva un fort en brique destiné à protéger les travaux entrepris pour couper les eaux aux habitants de Karsz. Mais le serasker empêcha l'exécution de ce plan, et déjoua également le projet de Nadir qui voulait pénétrer dans la vallée en forçant le défilé à l'entrée du village de Kemszur. Après un mois de mouvements et d'escarmouches continuelles, Nadir-Schah se retrancha à Kemszur et dans le village d'Azagkoi, à peu près en face du camp ottoman. Là il disposa son armée formée en douze corps pour la bataille, qui dura huit heures; deux chans, deux paschas y périrent, plusieurs milliers de cadavres restèrent sur le terrain (24 août 1744); et néanmoins Nadir-Schah continua de faire des propositions de paix pour amener le serasker à négocier. Celui-ci, sans être autorisé par la Porte, se vit

(1) Histoire de Medhi. Irakli mourut en 1798; voir la généalogie des souverains de Kacheti, dans le voyage de Klaproth, deuxième partie, et leur histoire dans son ouvrage intitulé, *Tableau historique géographique, ethnographique et politique du Caucase*, 1827.

contraint par les murmures de l'armée, et surtout par les manœuvres de l'artificieux defterdar de Kesrieli à entendre les conditions offertes par le souverain de la Perse. Il choisit pour négociateurs Kesrieli, Murtesa-Pascha et Ali-Efendi, qui se rendirent au camp persan. Kesrieli, ancien favori du sultan, persuada au schah ou se laissa persuader à lui-même qu'il fallait traiter directement avec le Grand-Seigneur, ce qui aurait enlevé au grand vesir et au serasker la conduite ultérieure des négociations. Du camp de Nadir-Schah il partit pour Constantinople; mais la nouvelle de sa mission l'avait dévancé, et il rencontra en route un chatti-scherif qui, blâmant sévèrement sa conduite, ordonnait son arrestation à Ssamszun. A l'annonce de ce fait Nadir-Schah pressa le siége de Karsz avec une nouvelle vigueur [13 septembre 1744]. Les ottomans ne montrèrent pas moins d'énergie dans la défense. Au poste le plus important de la montagne de l'Espion était le beglerbeg de Tirhala, Murtesa-Pascha, avec le quatrième lieutenant-général des janitschares et les volontaires d'Adana; aux bastions des fabriques de fil de fer, et à la Porte de Behram-Pascha commandaient le gouverneur de Trébisonde, Sélim-Pascha, les sandschakbegs d'Angora, de Jenischehr, de Nikde et de Kutahije: dans le grand faubourg le gouverneur d'Erserum, Weli-Pascha, avec trois autres paschas jusqu'au bastion de gauche; cet ouvrage était occupé par le serasker Ahmed-Pascha, qui avait déployé aussi les milices du pays et les Diwanes jusqu'au bord de l'eau. Entre la droite de Weli-Pascha et le pont de bois était Musa-Pascha; le tschausch-baschi du camp commandait l'artillerie placée en avant de la mosquée du grand faubourg, et la colline au-delà de la rivière était occupée par les sandschakbegs d'Alaije, de Karahiszar, d'Itschil et par le bairakdar Ahmed-Pascha avec les compagnies nouvellement levées des Dalkilidsch. Le premier lieutenant-général des janitschares garnissait avec toute sa milice les retranchements du bastion de Timur-Pascha, en s'étendant jusqu'à la rivière, et au-dessus de ce bastion, près de la Porte, là où le roc se dresse brusquement, le beglerbeg de Karamanie, Abdullah-Pascha, était posté avec les sandschakbegs d'Amasia et les Juruks. Le serasker, au lieu d'occuper sa tente dressée en avant de la forteresse, avait établi son quartier dans une maison voisine du pont de bois. Nadir resserra la ville au moyens de tours et de redoutes. Il avait fait élever une batterie sur la hauteur qui domine à l'ouest le bastion de Timur-Pascha, et méditait un assaut général. Mais dès le point du jour les Turcs attaquèrent les Persans, les débusquèrent de cette position et s'emparèrent de neuf pièces de campagne et des bagages [19 septembre 1744]. Trois semaines après, les Persans commencèrent à canonner la place d'un autre point, et continuèrent le feu jusqu'à ce que la rigueur de la saison les contraignit à se retirer [9 octobre 1744].

Pendant le siége de Karsz on vit arriver à Constantinople un envoyé du grand Mogol, Naszireddin-Mohammed, souverain de l'Indostan. Ce diplomate, appelé Seid-Atallah, était un ancien marchand de Buchara qui avait passé vingt-deux ans auparavant par Constantinople, où le grand vesir Ibrahim lui avait remis une lettre affectueuse pour son maître. Celle qu'il rapportait cette fois du nouveau souverain de l'Indostan ne contenait que de vagues protestations d'amitié; mais les lettres des ministres indiens fesaient une peinture désolante des maux que l'invasion de Nadir-Schah avait répandus sur l'Inde, et imploraient l'assistance de la Porte contre le farouche conquérant. Seid-Atallah fut reçu en audience solennelle, et la Porte, en le congédiant, fit partir avec lui, en qualité d'ambassadeur, le maître des requêtes du fisc, Salim, qui a écrit la vie de quatre cents poètes contemporains. Le sultan répondit directement au grand Mogol; le grand vesir écrivit aux deux ministres indiens, dont l'un portait le titre de nisamulmulk (ordre de l'empire), le second celui de kamreddin (lune de la foi). Le mufti, le kislaraga et l'aga des janitschares répondirent aussi aux lettres qui leur avaient été adressées; mais tous se renfermèrent en de vagues protestations d'amitié. Probablement ces relations de l'Inde avec la Porte étaient le résultat des manœuvres de Bonneval; car, dans un mémoire adressé par lui trois ans auparavant au ministère français, on voit qu'il s'attachait à exposer la nécessité d'une

alliance entre le grand Mogol et le sultan contre Nadir-Schah.

Le reis efendi Mustafa, ancien secrétaire d'ambassade à Vienne et depuis plénipotentiaire dans les traités de Niemirow et de Belgrad, avait conçu le projet de rapprocher les puissances belligérantes de l'Europe en les amenant à rechercher la médiation de la Porte. Bonneval combattit de pareilles idées qui ne lui paraissaient pas acceptables, puisque la Porte n'avait à sa disposition ni flottes ni armées pour donner du poids à ses paroles. Malgré toutes ces représentations une note fut adressée dans le sens de la médiation à tous les cabinets de l'Europe, qui se trouvèrent fort embarrassés, car aucun d'eux ne voulait heurter de front le reis-efendi. Après de longs délais on donna des réponses évasives [mars 1745]. La cour de Naples seule voulut bien accepter la médiation. Venise, que l'on ne regardait plus à Constantinople comme une puissance maritime, adressa par le bayle Donado, successeur d'Erizzo, des protestations d'une amitié éternelle envers la Porte. Comme on avait déjà reçu la réponse de la France, et que celle de l'Autriche n'était pas encore arrivée, le reis-efendi s'abstint pour le moment d'adresser à Vienne les félicitations sur le couronnement de l'empereur François Ier. Enfin l'Autriche expédia une note dans laquelle se plaignant des manœuvres de ses ennemis, elle protestait de son désir sincère de conclure la paix, sans pourtant faire aucune mention de la médiation proposée. [avril 1745]. A partir de ce moment seulement l'on pria dans l'église de Smyrne pour l'empereur François Ier.

Penkler, élevé au rang d'internonce à l'effet de notifier à la Porte l'avénement de son nouveau souverain, obtint pour les Franciscains de Chios un fetwa qui leur permettait de réparer leur église; il put aussi faire agrandir à Péra l'église des Trinitaires, mais refusa d'appuyer une demande des Jésuites qui voulaient s'établir à Syra; car il ne voulait pas compromettre son crédit par une intervention trop fréquente dans les affaires religieuses, à une époque où la persécution se déchaînait pour la troisième fois contre les catholiques arméniens. Adroit et prudent dans sa conduite, Penkler avait su gagner deux puissants auxiliaires à la reine Marie-Thérèse et à la religion catholique, le vieux kislaraga et le savant Pirisade, premier imam du sérail: il avait acheté le gardien de la chancellerie du reis-efendi et le trésorier de ce ministre; il avait même trouvé moyen de neutraliser l'hostilité de l'infatigable Bonneval, en corrompant le confident de ce profond politique, le chancelier de la légation napolitaine, son fils naturel Suleiman Beg, et le jeune Ibrahim, fils du vieux renégat hongrois, qui lui livrait le secret des traductions de son père. Le résident russe Wischniakoff étant mort subitement d'une fièvre chaude, Penkler géra également la légation russe jusqu'à l'arrivée du nouveau résident le jeune Neplujeff [août 1745].

Si Pirisade, premier chapelain du sérail, agissait dans l'intérêt de l'Autriche, le grand juge Esaad-Efendi avait embrassé les intérêts du roi de Prusse; il suggéra au ministre suédois Carlson l'idée d'engager ce monarque à notifier à la Sublime Porte le mariage de sa sœur avec l'héritier du trône de Suède. Carlson, quoique jaloux de l'importance de Bonneval, l'appuya de tous ses efforts pour déterminer la Porte à se rapprocher des puissances protestantes du nord; il représenta ses co-religionnaires comme exposés à la haine fanatique des catholiques, qui, disait-il, avaient juré de faire une guerre d'extermination aux disciples de Luther comme aux Turcs. D'un autre côté, Bonneval travaillait de concert avec Castellane, ambassadeur de France, à indisposer la Porte contre l'Autriche et à provoquer des troubles en Hongrie; mais tant d'efforts restèrent sans résultat, et l'élévation du grand-duc de Toscane à la dignité impériale anéantit tous les plans des coalisés.

Le serasker Ahmed perdit son commandement peu de temps après la levée du siége de Karsz; il eut pour successeur l'ancien grand vesir Jegen-Mohammed-Pascha. Le général commandant l'avant-garde de tirailleurs, Abdullah-Pascha, reçut avec le titre de vesir l'ordre de porter le ravage sur le territoire persan, de concert avec Ahmed, chan d'Ardelan: à cet effet on mit sous ses ordres douze mille lewends, et à sa disposition 1,700 bourses. 50,000 piastres furent expédiées au gouverneur de Bagdad, Ahmed

Pascha. L'armée de Jegen-Mohammed-Pascha fut renforcée de toute la milice albanaise de la Porte. L'aga des janitschares, Ibrahim, élevé au rang de vesir, fut investi du gouvernement d'Erserum, et le savant Pirisade devint mufti. Le gouverneur de Rakka, Hamawisade-Ahmed-Pascha, fut révoqué en punition de ses exactions criantes, mais la milice de la province rejeta l'ordre de destitution apporté par le premier écuyer Abdullah Beg, auquel Hamawisade déclara que tel était l'usage des lewends. Le sultan, irrité à cette nouvelle, appela la vengeance du ciel sur le pascha indocile, et la mort naturelle de celui-ci, arrivée peu de temps après, fut regardée comme un effet de cette malédiction.

Cependant le chan de Krimée, Sélim-Girai, voulant se réunir à l'armée destinée contre la Perse, s'était rendu par mer avec dix mille Tatares de Baliklawa, sur la côte d'Asie, où des vents contraires le retinrent dans les ports de Keresun et d'Unia; dix mille autres Tatares se mirent en marche pour l'Asie formés en deux colonnes, l'une commandée par le kalgha Sélim-Girai, l'autre par le nureddin Kasim-Girai. A Bujukdere, les princes tatares résolurent de gagner le port de Sultania; là ils reçurent les présents du sultan pour eux et leurs principaux officiers [7 avril 1745]. Peu de temps après, on apprit de la frontière de Perse que le commandant persan de Mekri, Mohammed-Kuli-Chan, et ses frères, avaient quitté leur patrie avec deux mille familles pour se retirer à Choi et à Belbas; que l'efschare Kasim-Chan, le chan de Choi, Murtesa-Kuli, et celui de Denbeli, Mohammed-Tahir, s'étaient établis autour de Wan avec sept tribus kurdes [22 juillet 1745]; que Sélim Aga, après avoir parcouru avec ses Tatares le pays de Bajesid, avait franchi l'Ararat et s'était emparé de Maku; enfin, qu'Abdullah-Pascha, général des tirailleurs, avait fait de son quartier de Moszul une irruption sur le territoire persan, et poussé jusqu'à Saukbulak et Serdesch. A peine rendait-on grâce au ciel de ces succès que de tristes nouvelles abattirent les esprits. Le serasker Jegen-Mohammed-Pascha, mettant en mouvement toute son armée, forte de cent mille hommes (1), s'était porté vers le camp retranché de Nadir-Schah, établi à six lieues d'Eriwan, aux environs de Kaghawerd, non loin de Muraddepe. C'était là que douze ans auparavant l'ancien grand vesir Topal-Osman avait perdu la bataille et la vie. Jegen, plein de confiance en la supériorité de ses forces, se flattait d'anéantir son ennemi [10 août 1745]; l'action resta indécise jusqu'à midi : à ce moment, quinze mille miliciens des provinces d'Asie s'enfuirent du champ de bataille. Néanmoins le serasker lutta encore pendant quatre jours contre les Persans et tint tête aux mutins de son armée; puis il mourut de douleur ou frappé par un rebelle (2) [14 août]. La perte des ottomans s'éleva à plus de vingt mille hommes; Nadir-Schah descendit de la colline de Murad, vainqueur comme douze ans auparavant d'un serasker et d'une armée ottomane qui devaient le réduire en poussière. Jegen fut remplacé par l'ancien grand vesir Elhadsch-Ahmed-Pascha, qui laissa lui-même son gouvernement d'Alep à l'ancien grand vesir Ali-Hekkimsade, retiré de la Bosnie. Le kiajabeg Chalil-Efendi, célèbre par ses travaux littéraires, quitta le ministère de l'intérieur pour être investi du gouvernement de Karamanie; mais, peu de temps après, il le laissa à Chalil-Mohammed-Pascha pour passer dans celui d'Aidin. Le président de la première chancellerie, Elhadsch-Mustafa-Efendi, devint kiajabeg.

Aussitôt après la mort de Jegen-Mohammed, Husur-Chan avait adressé de la part de Nadir au serasker Elhadsch-Ahmed-Pascha deux dépêches contenant de nouvelles propositions de paix; mais alors il ne s'agissait plus de la reconnaissance de la cinquième secte et de l'érection d'un monument dans la cinquième mosquée de la Mecque : on demandait la cession de Wan, du Kurdistan, de Bagdad, de Baszra et des deux villes illustrées par les tombeaux des

---

(1) Suivant Mehdi, dix mille fantassins, quarante mille cavaliers; d'après Hanway, chap. xxxii, cent mille hommes.

(2) Isi dit que la mort fut naturelle, mais le rapport italien penche à croire qu'il tomba sous les balles des mutins.

martyrs Nedschef et Kerbele. Ce message eut pour résultat de faire accélérer les préparatifs de guerre dans tout l'empire. 40,000 ducats furent envoyés au chan des Tatares pour les recompenses à donner aux segbans et pour les armements de la prochaine campagne. L'un des princes du Daghistan qui se prétendent issus des Dschenschis avait été revêtu l'année précédente de la dignité de schemchal des Kumuks ; la Porte le réduisit maintenant au chanat de Dschengtai, et donna l'autorité sur les Kumuks à Chaszpulad Chan, fils d'Aadil-Girai. En même temps elle nomma schemchal de Krimée en Daghistan Seadet Girai, frère de Chaszpulad Chan [2 août 1745]. Ainsi il y avait alors six chans du Caucase sous la suzeraineté de la Porte : Dschengtai et les deux schemchals des Kumuks et de la Krimée, Usmai, chef des Kaitaks, Surchai des Ghazikumuks et du Schirwan, et le chan d'Ardelan. Cependant Elhadsch-Ahmed-Pascha, serasker de Karsz, fut remplacé par Ali-Pascha-Hekkimsade. Le gouverneur d'Égypte reçut ordre d'envoyer à l'armée de Perse, qui n'avait pas vu encore arriver un seul homme de cette province, le contingent de trois mille hommes à prendre sur les sept corporations du Kaire ; mais Raghib-Pascha obtint à force d'instances que l'on acceptât à la place de ce contingent la somme nécessaire à l'armement et à l'entretien de trois mille cavaliers. Pour trois années, les frais se seraient élevés à 2,160 bourses ; Raghib, s'excusant sur les troubles qui agitaient la province, n'envoya que 200 bourses en suppliant la Porte de le dispenser pour le moment de payer le reste : le diwan malgré son mécontentement dut se résigner. Les gouverneurs d'Asie et d'Europe ayant été invités à se mettre en mouvement avec les forces dont ils pouvaient disposer, on vit arriver au camp du serasker les sandschakbegs de Chudawendkiar, Karasi, Begschehri, Akschehr, Karahiszar, Angora, Sultanœni, Amasia, Tschorum, Itschil, Alaijé, Kodschaili, Adana, en Asie ; et ceux de Skutari, Ochri, Valona, Delvino, Ilbessan, Dukagin, Perserin, Uskub, Janina, Selanik, Hersek, Klis, Swornik et Bosna, en Europe. Leurs troupes particulières et les lewends formaient en tout soixante à quatre-vingt mille hommes, auxquels vinrent se joindre les vesirs gouverneurs de Siwas, Sélim-Pascha, de Trébizonde, Weli-Pascha, de Karamanie, Mohammed-Tschelik-Pascha, et d'Erserum, Ibrahim-Pascha, chacun avec mille ou douze cents hommes de sa maison, la cavalerie des sipahis et des silihdars, enfin, les feudataires d'Anatoli, de Karamanie, de Siwas, d'Adana, de Rakka, d'Erserum, d'Alep et de Meraasch. En même temps, les ordres les plus rigoureux furent lancés contre les lewends fugitifs, dont la lâcheté et la trahison avaient causé le désastre d'Eriwan. Chypre fut de nouveau érigé en un gouvernement que la Porte conféra au premier écuyer Abdullah Beg, et le grand vesir, qui jouissait des revenus de cette île montant à 122,000 piastres, reçut une assignation de même somme sur les fermes d'Asas et de Klis près d'Alep. Cependant l'ambassadeur persan Feth-Ali-Chan, qui s'était arrêté plusieurs mois à Bagdad, arriva à Skutari où il fut complimenté par les inspecteurs de l'arsenal et des cuisines. A Constantinople, on le logea dans le palais de Raghib-Pascha, et un chattischérif ordonna que ses propositions fussent discutées dans le diwan [1er février 1746]. Nadir-Schah renonçait à l'établissement d'un cinquième monument à la Mecque, et se bornait à demander que les Persans attachés au rite Dschaaferi fussent admis désormais dans les mosquées ouvertes aux quatre rites orthodoxes des Sunnites. D'ailleurs il exigeait la cession des deux lieux saints de sépulture Nedschef et Kerbelé ainsi que de l'Aserbeidschan et de l'Irak. Le diwan déclara que l'abandon des prétentions de Nadir-Schah, relativement au cinquième rite et à la cinquième mosquée, pouvait faire considérer la paix comme rétablie quant aux conditions religieuses ; qu'il était impossible de céder la moindre partie du territoire ottoman, mais que le souverain de Perse pouvait bien ne pas exiger une aliénation formelle des provinces par lui réclamées, attendu que la Porte lui en laisserait purement et simplement prendre possession [4 février 1746]. L'on décida enfin qu'un envoyé turc partirait pour la Perse avec le représentant de Nadir. Nazif-Efendi, mihmandar de Feth-Ali-Chan, fut nommé ambassadeur et chargé de lettres du sultan ainsi que

du grand vesir pour Schahroch-Mirsa, fils de Nadir-Schah, ainsi que d'une épître du mufti pour le chef des légistes persans. On remit à Feth-Ali-Chan la réponse du Grand-Seigneur au souverain de Perse et celle du grand vesir à la dépêche du schahroch : toutes ces pièces s'accordaient à représenter comme une condition absolue de la paix la renonciation au cinquième rite et à la cinquième mosquée. La Porte offrait de prendre pour base du traité le rétablissement des frontières telles qu'elles avaient été fixées pour les deux états au temps de Murad IV.

La lettre arabe du mufti Pirisade fut son dernier acte officiel ; peu de temps après il fut révoqué sous le prétexte que sa santé trop faible ne lui permettait plus l'exercice de ses fonctions, mais en réalité parce qu'il avait perdu toute faveur dans le sérail ; il eut pour successeur le médecin du sultan, Hajatisade-Mohammed-Emir, et celui-ci fut remplacé par Mohammed-Said, ancien juge de Smyrne, qui du rang de mollah d'Andrinople fut élevé à celui de mollah de la Mecque. Le kapudan-pascha Mustafa fut mis à la retraite, quoiqu'on n'eût pas de reproche à lui adresser, et l'on investit de ses fonctions le grand chambellan Mahmud, surnommé Soghan-Jemez, c'est-à-dire qui ne mange pas d'ognons.

Des changements bien autrement importants furent amenés par la mort du tout-puissant kislaraga Beschir, qui s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-seize ans dont il avait régné trente au sérail et sur l'empire ottoman. Sorti de l'esclavage d'Abyssinie, acheté pour 30 piastres, il laissa 20 millions, 18,000 bourses d'argent, cent soixante harnais et huit cents montres garnies de pierreries ; il avait fondé à Constantinople la mosquée de l'Aga, à Ejub l'école de la tradition, une école élémentaire, une bibliothèque, et, dans le voisinage du palais du grand vesir, une autre école contre laquelle il fut enterré. Vers la fin de sa vie, ses facultés avaient été paralysées, et comme le sultan lui-même était maladif, le grand vesir ne cessa de croître en puissance ; aussi fut-il en état d'éloigner sur-le-champ toutes les créatures du kislaraga. Sur son lit de mort, Beschir avait prié son maître de le remplacer par l'aga du vieux sérail, Nezir, espérant ainsi gouverner encore le palais du fond de sa tombe ; mais déjà le pouvoir était passé aux mains du grand vesir. Nezir et deux confidents du sultan, Kebabdschi-Ali et Jakub-Aga, furent exilés au Kaire, et la place de kislaraga fut conférée, suivant la hiérarchie établie pour les eunuques, au trésorier qui s'appelait aussi Beschir. Celui-ci est le dernier des trente-huit grands eunuques dont Resmi-Ahmed-Efendi a réuni les biographies dans un ouvrage spécial intitulé *Amulette des grands*. Ce Beschir, calligraphe distingué, aimait la poésie et savait récompenser les écrivains qui lui dédiaient leurs ouvrages. Le grand vesir s'empressa aussi d'éloigner le kiajabeg, créature du défunt kislaraga, et l'envoya dans le gouvernement de Tripoli de Syrie, en l'élevant au rang de vesir ; il le remplaça par l'inspecteur de l'arsenal, Elhadsch-Mohammed, homme éclairé, mais d'un esprit vindicatif, avec lequel il était uni par d'anciennes relations. Behdschet-Efendi, qui avait rempli pendant quinze ans les fonctions de secrétaire du defterdar, obtint le poste même de defterdar, où il fit régner l'ordre et la loyauté. Le commandement des dschebedschis fut donné au grand chambellan Elhadsch-Salih, qui eut lui-même pour remplaçant Abdi-Aga, gendre du grand vesir. Quant à l'ancien grand chambellan, on le chargea des réparations à faire aux aqueducs de la Mecque, et à cet effet il reçut 40,000 piastres, plus 15,000 pour ses frais de voyage. Le général des armuriers, Mustafa-Aga, dut aller en Égypte pour faire relever la digue entre Abukir et Maadia, qui tombait en ruines. La mer avait recouvert plusieurs villages, endommagé près d'Arakil le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie, et menaçait d'inonder les plants de riz et tous les champs environnants jusqu'à la hauteur de Fajum. Raghib, gouverneur d'Égypte, eut pour instruction d'appliquer toute son activité à l'exécution d'un travail dont l'achèvement préserverait la côte septentrionale de la province. Déjà les begs et les sept corps des troupes égyptiennes avaient représenté par trois fois dans leurs suppliques la nécessité pressante de relever la digue sur une largeur de dix aunes et une hauteur de deux ; mais maintenant on ne savait s'il suffirait d'opposer une jetée à l'in-

vasion de la mer, quand la vieille digue avait été rompue sur une étendue de 550 aunes, l'on pensa que peut-être il vaudrait mieux construire une nouvelle digue de six mille aunes. Quel que fût le plan adopté, on se hâta de mettre toutes sortes de moyens à la disposition du général des armuriers. A Constantinople se firent aussi de grands travaux; le général d'artillerie Mustafa avait mérité la direction de l'entreprise dont on venait de le charger en Égypte, par la construction de la fonderie de canons dans la capitale de l'empire, qu'il établit telle qu'elle est restée depuis. A l'arsenal fut ajouté un nouveau magasin de bois tout recouvert en plomb. Sur le promontoire européen du Bosphore, appelé Boghazkesen, autrefois Laimakopos, la mosquée de Hafizkemaleddin qui était en bois, ayant été réduite en cendres, fut rebâtie en pierres. Sur la côte asiatique du Bosphore, le château de Tokat, élevé par le grand Suleiman, fut restauré et embelli par de nouveaux kœschks, des bassins, etc. Une magnifique fontaine à Begkos, dans l'ancienne baie d'Amykos, fit l'admiration des habitants et de l'historiographe Isi lui-même. Tous ces ouvrages fournirent aux beaux esprits du temps, tels que Newres, Isi et Abdurrisak, matière inépuisable à d'insipides louanges et à de fades chronogrammes.

Mais au milieu de ses travaux, un mois à peine après la mort du puissant kislaraga, le grand vesir fut tout-à-coup renversé (10 août 1746). Toutes ses précautions, le chatti-scherif obtenu pour défendre de s'adresser en quelque affaire que ce fût, excepté en ce qui concernait les fondations pieuses de la Mecque et de Médine, au directeur du harem, avaient provoqué le ressentiment du nouveau kislaraga, qui se mit à la tête du parti du sérail et gagna le mufti pour élever le kiajabeg Elhadsch-Mohammed à la première dignité de l'empire. Ce dernier, surnommé Terjaki (mangeur d'opium), était fils d'un derwisch-begtaschi de Constantinople, et avait d'abord été derwisch lui-même. Quand s'ouvrit la dernière campagne contre la Russie, le kiaja Osman l'avait fait nommer écrivain de l'armée; à la fin de la guerre la même protection l'avait poussé au poste de mewkufatdschi, ou président de la chancellerie des taxes. Ensuite il fut nommé commissaire à la délimitation des frontières de Servie, et devint successivement maître aux revues des janitschares, intendant de l'arsenal, et enfin ministre de l'intérieur. Dans ce dernier poste il eut pour remplaçant l'intendant de la chambre, Mohammed-Said, fils de Mohammed-Tschelebi, qui avait rempli déjà plusieurs missions en Suède, en Russie, et dernièrement en France. La direction des affaires extérieures fut remise à Mustafa, qui avait été, dix ans auparavant, internonce à Vienne, puis avait figuré parmi les plénipotentiaires au congrès de Niemirow, et avait signé le traité de Belgrad. L'ancien grand vesir fut éloigné à Rhodes, et un chatti-scherif annonça l'installation du nouveau. L'intendance de la chambre fut donnée à Bekir-Beg, qui en avait déjà été chargé antérieurement. Le silihdar du sultan, Mustafa-Beg, fils du grand vesir Baltadschi, célèbre par le traité du Pruth, qui, après l'exécution de son père, y avait rempli pendant dix ans les fonctions de premier porte-épée, reçut la dignité de pascha à trois queues avec le gouvernement de Morée, et Ali-Aga, kiaja du trésor, fut nommé silihdar. L'on désigna des remplaçants pour le bostandschi-baschi et le grand chambellan, et les vesirs-gouverneurs furent changés sur presque toute la surface de l'empire. Les principaux emplois dans le diwan se répartirent suivant les vues de la nouvelle administration dont les principaux chefs, le grand vesir, le kiaja et le reis-efendi, étaient versés dans la politique de l'Europe en raison de leurs relations passées, comme ambassadeurs ou plénipotentiaires avec les hommes d'état de l'Occident. Au reste le ministère, recommandé par ses lumières, ne chercha point à inspirer la terreur; son avénement ne fut point signalé par des exécutions; l'on ne mit à mort qu'un juif, facteur de l'ancien grand vesir. Un fanatique, originaire d'Agram, Ibrahim, qui, surpris jadis à faire du prosélytisme au profit de la religion chrétienne, n'avait sauvé sa tête qu'en embrassant l'Islam, attira sur lui une condamnation capitale par ses propos insensés; il répétait qu'il était Mohammed ressuscité et qu'il serait le dernier des prophètes afin de proclamer la vé-

rite du christianisme, de la sainte trinité et de la doctrine de Jésus. Le mufti décida que la loi ordonnait de mettre à mort cet infidèle dangereux pour la foi.

Après les fêtes du Bairam il y eut encore des mutations dans les hauts fonctionnaires. L'ancien médecin du sultan, Hajatisade-Mohammed ne conserva la dignité de mufti que sept mois; son orgueil et son ambition avaient soulevé contre lui le diwan; il eut pour successeur l'octogénaire Seid-Mohammed-el Huseini, et sa destitution entraîna celle de ses principaux subordonnés, tels que le grand juge de Rumili, le chef des emirs et le médecin du sultan.

Weli-Pascha, gouverneur d'Aidin, nommé grand inquisiteur contre les lewends rebelles d'Asie, ne se contenta pas de détruire ces coupables: il désola aussi les pays qu'il lui fallait traverser. Arrivé au village de Gumruk près de Kaitzarije, il y mourut subitement, et Isi, le plus indulgent et le plus insignifiant des historiographes de l'empire, laisse échapper l'observation que cette mort fut sans doute attirée par les malédictions des pauvres, et qu'elle épargna de grandes souffrances aux sujets de l'empire. Ali-Pascha-Hekkimsade, ancien grand vesir, dont la rigueur salutaire avait puissamment contribué à la ruine des lewends, fut complimenté par un chatti-schérif, et le sultan lui envoya en présent des chevaux et une pelisse d'honneur. Les vesirs, gouverneurs d'Alep, de Rakka, de Damas, Jérusalem, Wan, Chypre, Widdin, Bender furent confirmés. Le kapudan-pascha Mahmud-Soghan-Jemez, dont les sottes prescriptions contre l'usage des ognons avaient indisposé contre lui toute la marine, fut exilé à Mitylène; il eut pour successeur le premier écuyer Schehsuwarsade-Murtesa-Beg [28 novembre 1746]. Peu de temps après, il y eut des mutations parmi les gouverneurs: celui de Rumili, Jahja-Pascha, reçut ordre de se rendre à Nissa pour y apaiser une révolte de janitschares.

Cependant l'on reçut à Constantinople la nouvelle que Nasif-Efendi venait de signer un traité de paix au camp de Kerden entre Kaswin et Taheran [4 septembre 1746]. Nadir-Schah l'avait reçu sur un trône étincelant de pierreries, paré des dépouilles de l'Inde. Après le discours de l'envoyé ottoman qui parla au nom du plus glorieux, du plus puissant, du plus fort et du plus grand souverain du temps, Nadir-Schah demanda, suivant les formules de la politesse persane, si le cerveau du sultan était sain et lucide. Il invita ensuite Nasif à s'approcher de son trône; se répandit en protestations d'amitié pour le sultan Mahmud, puis touchant à peine à la reconnaissance du rite Dschaaferi, à l'érection d'un cinquième monument à la Mecque, au territoire contesté, il dit que son plus vif désir était de voir une amitié sincère succéder à la guerre qui divisait les deux empires. Après cinq conférences entre l'envoyé ottoman, le majar-chan et le mollabaschi, le traité fut signé. L'on avait pris pour base la délimitation fixée autrefois avec le sultan Murad IV; trois nouveaux articles seulement portaient 1° que les pélerins persans jouiraient, comme les ottomans, de la protection de l'émirol-hadsh; 2° que les deux cours entretiendraient mutuellement l'une auprès de l'autre des résidents dont le renouvellement se ferait tous les trois ans; 3° que les prisonniers des deux nations seraient remis en liberté [16 décembre 1746].

Après la publication de ce traité dans un diwan solennel à Constantinople, l'on s'occupa des préparatifs pour l'ambassade brillante que l'on voulait envoyer en Perse. L'on choisit pour cette mission Kesrieli qui, peu de temps après la mort du vieux kislaraga, était revenu à Constantinople, et rentré en grâce. Afin d'ajouter à l'éclat de son représentant, le sultan le nomma en outre gouverneur de Siwas et président de la première chancellerie du journal. Pour l'entourer d'un cortége plus imposant, l'on invita les sandschkabegs de Siwas, de Karamanie, d'Adana, d'Alep, de Meraasch, Rakka, Ersérum et Diarbekr à fournir chacun quelques siamets et une douzaine de timarlus; de sorte que les feudataires grands et petits donnèrent à l'ambassadeur une suite de quatre cents cavaliers. Ahmed, gouverneur de Bagdad, fut chargé de l'échange des ambassadeurs. Celui de Nadir, Mustafa-Chan, fut revêtu du titre de chalife des chalifes; comme le bruit se répandit qu'il apportait un trône d'or garni de rubis et de perles, de riches tissus d'or d'une disposition nouvelle, et qu'il amenait en outre quatre rangs d'élé-

phants, la Porte, pour soutenir son ancienne renommée de magnificence, fit rechercher dans toute l'Anatolie quatre-vingt-dix chevaux turkmans de la plus grande beauté. L'on adjoignit à l'ambassade l'un des plus savants muderris de l'empire, Nuuman-Efendi, comme juge du camp, et le célèbre poète Rahmi, originaire de Krimée, en qualité d'historiographe. L'on réunit en même temps les objets les plus rares et les plus riches pour être offerts en présents. Kesrieli, après avoir reçu son audience de congé, partit muni de la ratification du traité et de cinq lettres de créance.

Vers le même temps, l'arrivée du chan de Krimée, Sélim-Girai, qui n'était point encore venu à Constantinople, donna lieu à de brillantes fêtes. Le prince fut comblé de présents ainsi que le sultan Mesud-Girai, le chasinedar et le schirinbeg Mahmud, et tous les grands dignitaires de l'empire s'empressèrent à l'envi de donner des marques de la plus haute considération à Sélim-Girai. Quand il partit le sultan alla voir défiler le cortége ; le grand vesir, les ministres et les généraux l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la ville, et le reïs-efendi l'escorta jusqu'à la métairie de la porte de Fer (9 février 1747). Presque à la même époque le prétendu fils du schah Husein, qui était parti en si grande pompe pour aller à la conquête du trône de Perse, revenait triste et abattu après avoir vu s'évanouir ses rêves de gloire. Quand avait éclaté la guerre, il s'était vu entouré de tous les honneurs dus à un prince souverain, il s'était dirigé vers les frontières de Perse suivi d'une armée formidable parce que le diwan se flattait que Ssafi-Mirza renverserait Nadir ; mais dès que l'usurpateur du trône de Perse eut imposé à la Porte une paix humiliante, le prétendant fut d'abord envoyé sous bonne garde à Karahiszar (Scherki) ; puis cette ville ouverte et trop près de la route ne paraissant pas être une prison assez sûre, on le renferma dans Samsun. Le chan persan Mirsa-Sam fut relégué successivement à Trabezun et à Tokat, puis consigné à Sinope.

Sur ces entrefaites l'aga des janitschares, Ibrahim-Pascha, fut nommé gouverneur d'Aidin, et le bostandschi-baschi se vit mis à la retraite ; dans leur remplacement on suivit l'ordre hiérarchique. Le premier eut pour successeur le kulkiaja, et le second le chasseki-aga, lieutenant-général des bostandschis. L'on remplaça le kiaja-beg, le tschausch-baschi et le defterdar. Mohammed-Said dont l'importance, en raison de ses anciennes missions diplomatiques, excitait la jalousie du grand vesir, dut se contenter de ses anciennes fonctions de directeur des comptes, et laisser prendre son rôle actuel au tschausch-baschi Esseid-Abdi-Aga, qui lui-même vit passer son poste de maréchal de la cour à Mustafa, gardien du sceau du grand vesir Tschorli-Ali-Pascha tué à la bataille de Peterwardein. L'ancien mufti Pirisade-Mohammed-Efendi et son gendre Osman-Mollah, de retour de La Mecque, furent autorisés à jouir à Gallipoli de leurs pensions de retraite. Cette année vit mourir à l'âge de quatre-vingt-treize ans, en grand renom de sainteté, Nureddin, scheich des scheichs, pour lequel le sultan avait la plus haute vénération. Cette perte rappelait la mort toute récente du scheich des nakschbendis, décédé le 8 février 1746, Mustafa-Risa-Efendi, surnommé Nedscharsade, traducteur de l'ouvrage persan : *Compendium de morale*, et auteur de quatre recueils d'hymnes à la louange du Prophète.

Tandis que se préparait le traité avec la Perse, l'ambassadeur français Castellane et Bonneval avaient employé tous leurs efforts pour amener la Porte à une alliance offensive et défensive avec la France. Dans trois conférences secrètes, Castellane avait exposé au ministère ottoman son plan en dix articles que voici : 1° les plénipotentiaires de la Porte assisteront au congrès qui devra se réunir pour le rétablissement de la paix en Europe. 2° La France et la Porte s'engagent à réduire le grand-duc de Toscane à renoncer à la couronne impériale. 3° Le sultan restera en possession de ses conquêtes de Hongrie. 4° La guerre se poursuivra tant que le grand-duc n'aura pas renoncé à la couronne impériale. 5° Dans le traité avec le roi de France seront compris les alliés de ce souverain. 6° Nulle des parties contractantes ne pourra engager séparément de négociations avec le grand-duc de Toscane ou avec la reine de Hongrie (1). La nouvelle du

(1) Le projet est joint au Rapport de Penkler, en date du 3 février 1746.

traité conclu à Dresde entre Marie-Thérèse et Frédéric II (20 juillet 1746) arrêta ces négociations que l'ambassadeur Castellane tenta vainement de renouer l'année suivante malgré l'appui qu'il trouva dans le kiaja-beg Saïd-Efendi et le mufti Hajatisade, tous deux dévoués à la France. Mohammed-Saïd agissait avec toute l'indécision de son caractère timide, et le mufti fut révoqué. Quant au reïs-efendi, sa cupidité ne l'aveuglait pas sur les dangers que son concours dans les intrigues françaises aurait pu attirer sur sa tête ; d'ailleurs les ministres ottomans étaient persuadés que la France n'avait pas l'intention de poursuivre la guerre contre l'Autriche, et que dès lors le poids de toute la lutte retomberait sur la Porte. Bonneval ne fut pas plus heureux dans ses tentatives pour lier plus étroitement la Prusse à l'empire ottoman, quoiqu'il eût profité du retour de Carlson pour insinuer au comte Podwils que la Porte désirait vivement le rétablissement de la correspondance entretenue jadis avec le feu roi Frédéric-Guillaume Ier. Le projet d'alliance avec l'Espagne rencontra un obstacle insurmontable dans la bulle des croisades au moyen de laquelle le roi catholique percevait chaque année des sommes considérables. Bonneval nourrissait toujours une haine implacable contre la cour impériale, dont il n'avait jamais pu tirer vingt-quatre mille cinq cents florins qu'il réclamait d'elle, de même que son fils naturel, le comte de Latour, échouait dans toutes ses réclamations d'indemnité pour des livres et des meubles enlevés à son père. Bonneval était en outre fort mécontent de sa position actuelle, parce qu'il ne touchait sa solde qu'avec beaucoup de difficulté ; de son côté, le reïs-efendi ne se sentait pas disposé à lui faire compter de l'argent, sachant qu'il était pensionné par plusieurs puissances européennes (1). Ce fut alors que l'aventurier songea en secret à retourner en France, et entra en négociation avec Desalleurs, désigné pour succéder à Castellane. Desalleurs le chargea au nom du ministre français d'Argenson de pousser la Porte à un armement contre l'Autriche, et l'Hospital, ambassadeur de France à Naples, lui écrivit dans le même sens. La lettre qui l'autorisait à rentrer en France lui fut remise déchiffrée par Peyssonel ; mais le lendemain il mourut d'un accès de goutte remontée, sans testament, laissant des dettes pour plus de dix bourses (23 mai 1747). Son fils adoptif, qui se prétendait son fils naturel, le renégat Milanais Suleiman, âgé de quarante-cinq ans, le remplaça comme chef des bombardiers, de même qu'Ibrahim, fils du renégat hongrois Ibrahim, mort l'année précédente, avait succédé à son père dans la direction de l'imprimerie.

Bonneval aurait voulu que le nouveau ministre suédois Tessin laissât Carlson à Constantinople ; néanmoins celui-ci fut rappelé et remplacé par Celsing, qui arriva d'abord comme chargé d'affaires, et reçut ensuite le titre de résident. L'ambassadeur anglais était alors Porter, auteur d'un opuscule sur le gouvernement turc, estimé autant que l'ouvrage composé sur le même sujet par Businello, alors secrétaire de la légation vénitienne à Constantinople. A cette époque le jésuite Borowski vint avec une suite de six personnes demander au nom de la Pologne le rétablissement des missions en Tatarie et la fondation d'un hospice à Syra. Il fut reçu avec distinction et obtint les fermans nécessaires pour accomplir les voyages qu'il désirait entreprendre. La Porte n'avait pas eu d'autres rapports diplomatiques avec la Pologne depuis la lettre écrite deux ans auparavant par le grand vesir à l'hetman Potocki au sujet d'armements de la Russie contre l'Ukraine.

L'accueil si pompeux fait tout récemment au chan de Krimée devait, selon les idées du diwan, produire une certaine impression sur la Russie, disposée sans doute à plus d'égards pour l'empire ottoman maintenant en paix avec la Perse. Le chan se plaignit que les Russes voulussent assujétir les populations de la Kabarta, déclarées indépendantes par le dernier traité, et les Zaporogues qui se trouvaient dans les mêmes conditions. Le résident Neplujeff en référa à sa cour, et proposa d'ailleurs de faire accréditer un consul russe auprès du chan ; mais on lui ré-

(1) Castellane écrivait au sujet de Bonneval : [illegible] qu'il mange avec trois bouches [illegible] de la France, et des États-[illegible].

pondit que les Tatares étaient des barbares qui venaient de maltraiter le consul de France, et qu'il fallut avant tout attendre le retour du prince en Krimée. Deux mois après Neplujeff négocia le renouvellement de la paix dans le seul but de faire substituer sur le traité le nom de Catherine à celui d'Iwan, qui figurait sur la dernière convention. Quoique la paix, conclue à perpétuité, n'eût pas besoin d'être renouvelée, le reis efendi, voyant dans cette circonstance une nouvelle source de profits pour lui-même, se rendit de bonne grâce au désir de la Russie, et la paix perpétuelle fut renouvelée par un acte spécial conclu au nom de l'impératrice le 10 avril 1747.

Déjà le jour était fixé pour l'audience solennelle dans laquelle le baron de Penkler, nommé ambassadeur extraordinaire après le couronnement de François I[er], devait notifier à la Porte l'avénement de ce monarque, quand le reis-efendi prit ombrage de la qualité de roi de Jérusalem donnée à l'empereur. A la vérité ce titre avait disparu des pièces diplomatiques adressées à la Porte depuis le débat élevé à ce sujet sous le règne de Suleiman-le-Législateur, et la mention blessante pour le ministre des affaires étrangères de l'empire ottoman était le résultat d'une méprise de la chancellerie autrichienne. Le reis-efendi voulut en avoir l'explication du baron Penkler, et lui demanda s'il lui conviendrait que le sultan prît le titre de roi de Hongrie parce qu'il avait autrefois possédé ce pays. Penkler fit une réponse évasive, et se vit enfin réduit à effacer la malencontreuse qualification que le roi de Naples avait été obligé de rayer également des lettres de créance données à ses représentants à Constantinople. Après l'accommodement de ces difficultés, Penkler entama une double négociation tendant à la conclusion d'un traité d'amitié entre la Porte et François comme grand-duc de Toscane, et à la prorogation indéfinie de la paix de Belgrad. Cette idée de paix perpétuelle venait d'abord du reis-efendi, toujours actif à provoquer les négociations productives pour lui-même, et à susciter des débats que l'or seul peut apaiser. Dans les discussions sur le traité d'amitié, il opposa à Penkler une objection que lui avaient suggérée Castellane et Bonneval : Il dit que dans l'histoire de Florence, par Varchi, à Côme de Médicis était attribuée la fondation de l'ordre de Saint-Étienne, dont les chevaliers, ainsi que ceux de l'ordre de Malte, sont engagés dans une guerre ouverte avec les musulmans ; que dès lors l'amitié ne pouvait subsister entre la Porte et la Toscane. Penkler répondit : « Si les anciennes inimitiés devaient se perpétuer, comment la Porte pourrait-elle vivre en paix avec les puissances chrétiennes ? car il est écrit dans le koran : « Frappez de mort tous les infidèles. » Chaque souverain, ajouta-t-il, doit s'efforcer de concilier le bien public avec sa conscience, et sans doute la Porte est animée des mêmes sentiments ». Le reis-efendi disait encore que le mot *éternel* était contraire à la loi ; allégation au moins étrange puisque la Porte avait conclu un traité éternel avec la Russie. Le ministre turc voulait que le traité avec l'empereur fût seulement de *longue durée*. L'internonce tenait aux expressions *continu* et *éternel*. Enfin l'on tomba d'accord sur *continu* et *durable* ; toutefois, dans l'exemplaire turc, à ces deux mots est ajouté le commentaire suivant : « de longue durée en tant que la loi le permet. » Au reste, ces chicanes étaient inspirées aussi par le mufti Hajatisade, dévoué aux intérêts de la France, et qui, ne pouvant pousser la Porte à une guerre contre l'Empire, entravait au moins par tous les moyens le rapprochement entre ces deux puissances ; c'était lui surtout qui s'était élevé avec le plus d'énergie contre le titre de roi de Jérusalem attribué à l'empereur. Après la révocation d'Hajatisade et celle du mufti octogénaire Akmahmudsade-Seinulabeddin, le reis-efendi, libre dans ses mouvements, voulut bien que l'impératrice prît, dans l'exemplaire autrichien du traité, le titre de seule héritière de l'empire d'Allemagne, et il consentit à laisser supprimer sur la minute turque la qualification de roi de Jérusalem ajoutée au titre du sultan. Mais pour prix de ces concessions il se fit donner une somme de 6,000 ducats. Le traité de Belgrad lui avait déjà valu 1,500 ducats et une bague précieuse. En dépit de toutes les manœuvres françaises le sultan signa un traité perpétuel avec l'Autriche et la Toscane le 25 mai 1747. C'était le troisième grand acte de pacification dans l'espace de sept mois.

LIVRE LXIX.

SALLE DU MANTEAU DU PROPHÈTE. — DESTITUTION DU GRAND VESIR. — LE SCEAU DE L'EMPIRE EST DONNÉ A SEIDABDULLAH. — MORT DE NADIR-SCHAH. — L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE KESRIELI RETOURNE EN PERSE. — MASSACRE DES MAMELUKS. — NOMINATION DE GOUVERNEUR. — DESALLEURS. — CHATTI MUSTAFA INTERNONCE A VIENNE. — MARIAGES. — CONSTRUCTIONS. — SOULÈVEMENT A CONSTANTINOPLE ET A BAGDAD. — AMBASSADES DE PERSE ET DE NAPLES. — MORT DU CHAN DE KRIMÉE. — NOMINATIONS DE VESIRS. — LE MUFTI ESAAD. — MORT DE NEILI ET DE L'IMAM DES COUTELIERS. — MORT DE KESRIELI, DE PIRISADE ET DU REIS-EFENDI MUSTAFA. — RÉFORMATION DE L'ISLAM ACCOMPLIE PARMI LES BEDOUINS PAR ABDULWEHAB. — NOUVELLES DÉSASTREUSES D'ARABIE. — LE PRINCE DE VALACHIE, LE MUFTI ET LE GRAND-VESIR DESTITUÉS. — ARRIVÉE D'UN AMBASSADEUR INDIEN. — ÉVÉNEMENTS DE PERSE. — OPINION DE LA PORTE SUR LA PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE. — MOUVEMENTS DES MINISTRES EUROPÉENS A CONSTANTINOPLE. — TROUBLES DANS L'INTÉRIEUR. — ÉVÉNEMENTS MARITIMES. — DESTITUTION DU GRAND VESIR. EXÉCUTION DU KISLARAGA. — TREMBLEMENT DE TERRE. — OURAGAN. — SOULÈVEMENT DES GRECS. — CHANGEMENTS DES INTERPRÈTES DE LA PORTE ET DES HOSPODARS. — LES AMBASSADEURS FRANÇAIS ET SUÉDOIS ET L'ENVOYÉ DE DANEMARK. — VENISE ET RAGUSE. — RELATIONS AVEC LA POLOGNE. — DÉBATS ÉLEVÉS DANS LA NOUVELLE SERVIE ET LA KABARTA. — ÉVÉNEMENTS EN GÉORGIE ET DANS L'IRAK. — MORT DU SCHEICH JUSUF ET DU SULTAN MAHMUD I.

Assuré de la paix avec tous ses voisins, le sultan Mahmud put se livrer sans réserve à sa passion pour les constructions ; malheureusement les travaux qu'il fit exécuter furent presque tous insignifiants ou sans utilité, à l'exception du nouveau château élevé dans l'île d'Atschu pour en imposer aux Tatares du Kuban et maintenir les bonnes relations avec la Russie, qui tout récemment s'était plainte de leurs irruptions. Nimet et Newres-Efendi célébrèrent en chronogrammes rimés l'achèvement de la résidence d'été de Beschiktasch, qu'ils comparent aux palais de Chosroès-Nuschirwan sur le Tigre, de Chosroès-Perwis à Medain, de la Belle-Schirin sur l'Oronte, aux édifices élevés par le roi arabe Naaman dans l'Irak, par les rois de la famille Homjar dans l'Hadhramut et dans l'Yemen. L'historiographe de l'empire décrit avec toute la pompe de sa prose poétique le trône d'argent pur, placé alors dans le kioschk nouvellement réparé de Sinan-Pascha, et le met au-dessus du fameux trône du Paon de l'ancien roi persan Keikawus. Il a plus de dignité dans les pages consacrées à la salle des reliques du sérail, où sont conservés l'étendard sacré du Prophète, son sabre, son arc et son manteau de drap noir appelé *la Borda*, objets considérés comme les joyaux les plus précieux de l'empire. L'étendard et le manteau sont conservés chacun dans quarante couvertures et déposés dans un coffre en argent. Mahmud donna 78.000 drachmes pour la fabrication d'un nouveau coffre, et plus de 20.000 drachmes encore furent consacrés à l'ornement de la salle des reliques, dont le fond était bleu azur.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, sous les règnes des sultans Ahmed III et Mahmud Ier, grâce à l'influence de la

civilisation européenne, un certain esprit de tolérance, quelques sentiments de pitié et de bienveillance avaient pénétré dans la cour de Constantinople, et les successeurs des chalifes étaient moins prompts à tremper le glaive dans le sang. En d'autres temps, le prétendu prince persan, après avoir cessé d'être un instrument utile, aurait été immanquablement immolé, et son esprit inquiet aurait fourni de suffisants prétextes à ce sacrifice; maintenant l'on se contenta de l'enlever de Ssamszun et de le transporter à Rhodes. Les sujets moldaves ayant élevé des plaintes contre leur woiwode Jean Maurocordato, l'on déposa le tyran et à sa place fut élevé Grégoire Ghika, frère de l'interprète de la Porte Alexandre Ghika, qui se trouva pour la troisième fois élevé sur le trône princier (24 août 1747). Bientôt après, le grand vesir tomba lui-même. Elhadsch-Mohammed, qui avait occupé si long-temps les plus hauts emplois de l'empire et avait pris part à la conclusion du traité de Belgrad, qui, dans les neuf mois de son administration, avait assuré la paix avec la Perse, la Russie, l'Autriche et la Toscane, ne put dompter son naturel emporté et sa passion pour l'opium; il s'attaqua aux ulémas, dissimulant si peu son goût funeste que le peuple le désignait toujours par le nom de Teriaki (mangeur d'opium). Le chatti-schérif qui annonça l'élévation de Seïd-Abdullah à la première dignité de l'état, contenait en même temps des paroles de blâme sur la conduite du grand vesir destitué envers les ulémas. Depuis ce précédent, chaque fois que le sceau change de main, le sultan ne manque pas dans son chatti-schérif d'insérer des réprimandes publiques contre le ministre destitué, dont il accuse la violence quand c'est un sujet sorti des rangs des seigneurs du sabre, ou l'inexpérience dans l'art de la guerre, quand il a été fourni par les seigneurs de la plume.

Le nouveau grand vesir Seïd-Abdullah était fils de Hasan-Pascha, kiaja du grand vesir Husein-Kœprili, exécuté en Égypte où il avait été envoyé comme gouverneur par Ali de Tschorli. Son fils, n'étant encore que grand écuyer, avait étouffé dans Aidin la rebellion de Ssaribegoghli, et après avoir gouverné successivement Chypre, Rakka et Aidin, il fut rappelé à Constantinople pour recevoir le sceau de l'empire. Son prédécesseur fut banni à Rhodes; quant au dernier mufti, Hajatisade le docteur, il était mort à Damas. Le reis-efendi Mustafa fut entraîné dans la chute d'Elhadsch Mohammed; toutefois ce fut surtout la jalousie du kiajabeg qui le renversa et sa propre avidité: n'ayant donné au fisc que 500 bourses de la succession du vieux Murtesa, dont les enfants étaient confiés à sa tutelle, il entra en querelle avec le defterdar et fut banni à Kastemuni, sa patrie; ensuite il obtint la permission de venir se fixer à Andrinople. Naili-Abdullah, poète distingué, calligraphe estimé, fut mis à la tête des écrivains de la chancellerie d'état; l'historiographe Isi fut investi de la charge de maître des cérémonies.

Outre le reis-efendi, le nouveau grand vesir Seïd-Abdullah, suivant la coutume, changea les premiers fonctionnaires de l'état, le kiajabeg, le tschausch-baschi, le nischandchi, les trois defterdars, les sous-secrétaires d'état, le beglikdschi, le mektubdschi et les deux teskeradschis (maîtres des requêtes), les six intendants et inspecteurs, les six secrétaires maîtres des revues de la cavalerie, les quatre de l'infanterie et les chefs des principales chancelleries du trésor, une douzaine de gouverneurs de provinces. La première ordonnance contint une interdiction rigoureuse de la vente publique du vin dans les tavernes de Pera et de Galata. « La fille de la vigne, dit Isi, que le Prophète nomme la fille du vice, n'osa plus se montrer sans voile, et les hommes efféminés du temps échangèrent de nouveau le cristal rempli de vin contre la porcelaine de la tasse à café. » Lorsque, peu de temps après, le feu éclata dans Psamatia, quartier de Constantinople renfermant le plus de tavernes, les poètes virent dans l'incendie l'effet des soupirs exhalés par les gosiers brûlants des amateurs de vin.

Un plus grand incendie menaçait de s'allumer sur les frontières de Perse: le bruit s'était répandu de la révolte d'Eriwan contre Nadir-Schah, et bientôt l'on apprit la mort violente de ce glorieux usurpateur. Emir-Chan, neveu de Dschelil, chan de Kermanschahan, le général de l'artillerie de Nadir-

Schah, Gurd-Husein-Chan, et Ali-Kuli-Chan, neveu de Nadir-Schah, s'étaient mis en révolte ouverte; ils gagnèrent le keschekdschi-baschi, Kodscha-Beg, et le dschesairdschi-baschi, Ssalih-Beg, chef des gardes-du-corps, et complotèrent l'assassinat du schah. Quand il avait quitté Meschhed dans le Chorassan pour se rendre à Kotschan, Nadir avait fait partir pour la forteresse de Kalat ses trois fils : Risakuli-Mirsa, tout récemment aveuglé par ses ordres, Naszrulah-Mirsa, et Schahroch-Mirsa qu'il avait eu de la fille du schah Tahmasip et qu'il destinait à lui succéder sur le trône, et il avait concerté avec les chefs des Afghans et des Usbegs un massacre des Persans. Les deux capitaines des gardes-du-corps nommés plus haut, voulant prévenir cet effroyable complot, pénétrèrent de nuit sous la tente du tyran et l'égorgèrent (23 juin 1747). Le lendemain matin, Nasar-Ali-Chan fut massacré par l'armée; Majar-Chan et le mollabaschi, chef de la loi, prirent la fuite. Le garde du sceau de Nadir-Schah chargea le cadavre de son maître sur un chameau et se dirigea vers Meschhed; mais, rencontré par un parti de Kurdes, il fut obligé de jeter le corps dans un ravin et de le couvrir de terre. A Constantinople, la mort de Nadir-Schah fut considérée comme le troisième témoignage de la protection accordée au sultan par la Providence, qui le délivrait successivement de ses ennemis, et l'historiographe de l'empire expose avec un dogmatisme plein d'assurance que l'empereur Charles VI et la czarine Anne étant descendus dans la tombe, le troisième monarque qui avait osé faire la guerre au sultan devait nécessairement les suivre, d'après cette sentence du Koran : « Ce n'est rien que deux, il en faut trois. » Le jour même où Nadir-Schah tombait sous le fer des assassins, la grande ambassade turque passait les frontières avec les riches présents qu'elle était chargée d'offrir au schah, et le muderris Nuuman, qui a laissé une relation de cette mission, assure que Nadir-Schah devait nécessairement tomber sous le sabre, parce qu'un sabre garni de pierreries se trouvait parmi les présents envoyés par le sultan. A peine se fut répandue la nouvelle de l'assassinat de Nadir-Schah, Sam-Mirsa, qui se donnait pour fils du schah Husein, proclama dans l'Aserbeidschan ses prétentions au trône de Perse et ceignit à Ardebil le sabre qui était regardé comme le symbole de la toute-puissance. Le chef usbeg Ibrahim-Chan battit avec quelques milliers d'hommes le pays d'Hamadan, dans l'espoir de se saisir de l'ambassade ottomane, des objets dont elle était chargée, et de les conduire ensuite à Téhéran. Les Persans cherchèrent d'abord à tromper l'ambassade sur la mort de Nadir-Schah pour l'attirer plus loin dans le pays; mais en comparant la date des lettres qu'on leur montrait, le second ambassadeur Redscheb-Pascha, le kiaja-defterdar et le juge Nuuman entrevirent la vérité, que des rapports ultérieurs ne tardèrent pas à confirmer. Nuuman pensa qu'il fallait s'en retourner, et se chargea de constater légalement la nécessité de cette retraite; Kesrieli, heureux d'avoir maintenant les mille cavaliers feudataires de son escorte pour contenir l'ardeur de pillage des Usbegs, Kurdes et Efschars, atteignit Sina sans accident, et de là se rendit à Bagdad. Le 25 août, un diwan général fut convoqué par un chatti-schérif et l'on résolut de maintenir la paix sur la frontière. Bientôt après on apprit qu'Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad, était mort frappé d'apoplexie; on lui donna pour successeur l'ancien grand vesir Ahmed-Pascha, et l'ambassadeur Kesrieli obtint le gouvernement de Baszra. Le second écuyer Mustafa-Beg partit avec l'ordre de recueillir la succession du dernier gouverneur et de ramener à Constantinople les objets qui la composaient et les présents destinés naguère au souverain de Perse. Le second ambassadeur Redscheb-Pascha, le defterdar de l'ambassade, Mustafa-Beg, le juge Nuuman-Efendi et l'historien Rami furent tous rappelés à Constantinople. Nuuman, élevé à un rang supérieur, trouva cet avancement bien au-dessous de ses espérances et représenta au mufti que ses services passés lui donnaient droit au moins au rang de juge de Bagdad. Plus tard il devint l'un des huit muderris attachés à la Suleimanije, et enfin juge de Magnesia : c'est en cette qualité qu'il écrivit son ouvrage intitulé *Conseils agréables*.

Les esprits étaient encore tout occupés de la mort de Nadir-Schah, quand on apprit à

Constantinople qu'une révolte avait été comprimée en Égypte, et les têtes des begs mamluks rebelles, envoyées par le gouverneur Raghib, furent jetées devant la Sublime Porte. On était habitué depuis long-temps dans Constantinople à considérer l'Égypte comme le pays des Pharaons, et les begs mamluks comme des oppresseurs imposés à cette contrée, et déjà plus d'une fois nous avons rappelé les scènes de meurtre qui la souillèrent. Vingt ans avant le moment où nous sommes arrivés, la révolte de Ketas-Beg avait désolé les rives du Nil, et depuis, la plupart des gouverneurs n'avaient guère été que des instruments plus ou moins dociles entre les mains des Mamluks ou des Katamites, comme les appellent les historiographes de l'empire. Raghib-Pascha s'était soumis pendant trois années à leur volonté, quand il jugea enfin nécessaire de mettre à exécution le chatti-schérif reçu de la Porte pour la destruction des rebelles. Le parti des Katamites était dirigé par le scheich ol-beled, le grand Ibrahim, l'émirol-hadsch Chalil-Beg, le beg de Damiette Ali-Beg, le beg du trésor, Tscholak-Mohammed-Beg, le commandant de Bohaira, Puladomer-Beg, et le petit Omer-Beg. L'orgueil et l'insolence de l'émirol-hadsch déterminèrent enfin le gouverneur à frapper sur eux le coup médité depuis long-temps : après avoir injustement mis à mort un marchand Mogrebin, dont il s'appropria la fortune, Ibrahim refusa de diriger la caravane des pèlerins à moins qu'elle ne s'engageât à lui payer 125 bourses d'argent. Raghib pensa que c'était le moment favorable pour attaquer à main armée les chefs indociles dans le diwan ; le defterdar, le chasinedar, les begs de Damiette et de Bohaira furent coupés en morceaux (1) (10 août 1747). Le gouverneur se rendit avec la sainte bannière, qui passe aussi pour avoir appartenu au Prophète, à la porte des Asabes. L'émirol-hadsch nouvellement nommé, Tagadschelli-Beg, occupa le poste de Mahdschar (2). Ibrahim, tschausch de Kaftagh, la porte des Janitschares, et Ridwan-Kiajabeg la mosquée du sultan Hassan ainsi que le quartier de Sebilol-Muminin ; les sept corps de troupes jurèrent fidélité au drapeau du sultan. Cependant Ibrahim-Beg et le petit Omer-Beg avaient armé plus de six mille Mamluks et distribué les premiers emplois de l'Égypte parmi les begs de cette milice. Du côté du gouverneur s'étaient rangés, outre les sept corps de troupes, le précédent beg de Dschirdsché, Mostafa-Beg, celui de Schefer, Chalil-Beg, et le defterdar du Kaire, Abasa-Mohammed-Beg. Les deux partis étaient prêts à en venir aux mains à Sebilol-Muminin. Pour enflammer les troupes régulières au nombre de trois mille hommes, Raghib leur promit six mille aspres en sus de leur solde, et il attaqua les Mamluks retranchés dans leur maison. Le combat dura depuis quatre heures de l'après-midi, jusqu'à deux heures après le coucher du soleil : quatre begs, le grand Ibrahim, le petit Omer-Beg, Suleiman-Beg et l'ex-commandant de Bohaira, Hasan-Beg, s'échappèrent à la faveur de la nuit et dirigèrent leur fuite vers la Haute-Égypte. Le soir même, le gouverneur revêtit de kaftans d'honneur, en les élevant à la dignité de begs, le chef des muteferrikas et l'aga des Asabes, qui lui avaient rendu les plus grands services. L'aga des janitschares, le lieutenant de police, les begs, restèrent debout toute la nuit et firent des rondes pour assurer la tranquillité de la ville. Le lendemain vendredi, la mosquée fut rouverte et le gouverneur assista selon la coutume, mais avec moins de pompe, à la cérémonie dans laquelle on perce la digue qui arrête l'épanchement des eaux du Nil. L'arrivée à Constantinople des têtes des Mamluks rebelles y répandit à peine autant de joie que l'entrée dans le port d'un petit convoi amenant cent cinq esclaves moslims de la part du grand-duc de Toscane : ces gens furent présentés deux à deux au sultan, qui leur fit distribuer 5,000 piastres ; le kislaraga et le grand vesir leur donnèrent chacun 1,000 piastres,

(1) Isi, fol. 139, et Relation tragique à l'occasion que le grand Raghib-Pascha au grand Caire selon ses instructions secrètes de la Porte fomenta à détruire la grande autorité de vingt-quatre begs mal intentionnés en Egypte, le jour de jeudi, août 1747. Dans le Rapport de Penkler.

(2) Isi, fol. 139.

et ils reçurent une somme égale du kiaja-beg. Jegen-Ali, que le sultan nomma quelques jours après vesir, puis collecteur des impôts en Morée. Les fonctions du kiaja-beg passèrent à l'intendant de l'arsenal, Jusuf-Efendi. Le précédent collecteur des impôts de Morée, le vesir silihdar Mustafa-Beg, reçut le gouvernement de Négrepont avec les revenus des sandschaks de Kurli et d'Ili à titre d'argent d'orge, et le vesir Ahmed, fils du grand vesir Osman-Pascha, qu'il vint remplacer, dut partir pour Aidin pour y présider à la perception des impôts (janvier 1748). Les détails dans lesquels est entré l'historiographe de l'empire à l'occasion de ces nominations, jette un grand jour sur la situation respective des gouverneurs et des commandants de sandschaks. Le possesseur réel (mutesarrif) de cette circonscription de territoire est seul gouverneur (Wali). Si le sandschak est attribué comme argent d'orge (arpalik) au dignitaire qui ne l'administre pas lui-même, la direction des affaires est remise entre les mains d'un lieutenant appelé mutesellim. Ordinairement ces sortes de revenus sont attribués aux commandants des frontières et des forteresses (muhafis); enfin, quand la Porte abandonne la totalité du produit des impôts, le sujet sur lequel tombe cette faveur est appelé Muhassil, c'est-à-dire collecteur des revenus, et cette sorte de jouissance prend elle-même le nom de Malikiane, c'est-à-dire espèce de propriété.

Six mois après la conclusion de la paix perpétuelle entre l'Autriche et la Porte, arriva à Constantinople le sieur Desalleurs, successeur de Castellane qui avait fait tant d'efforts pour s'opposer au rapprochement des deux états. Il reçut son audience du sultan avec toute la pompe accoutumée; dans son cortége figura le baron de Tott à la tête de soixante négociants français. Ce seigneur, originaire de Hongrie, alors au service de France comme officier de génie, avait déjà été expédié par Villeneuve à Versailles pour y porter la lettre du grand vesir contenant l'acceptation de la médiation française, et depuis il était resté en France. Le cabinet français comptait beaucoup sur les talents et l'activité de cet aventurier dans les relations avec les Turcs et avec les Hongrois exilés à Rodosto, à la tête desquels se trouvaient Csaky et Zay; mais tous les mouvements de ces réfugiés n'amenèrent pas plus de résultat que les efforts de l'envoyé polonais Zierzanoiski, qui s'adressa à Desalleurs pour se plaindre des atteintes portées par les Russes aux libertés de la Pologne (1748). Desalleurs se tint long-temps inactif pour mieux observer le terrain sur lequel il devait manœuvrer; sa première démarche fut de remettre au grand vesir un mémoire par lequel il voulait déterminer la Porte à protester contre la marche de trente mille Russes vers la Flandre; mais la Porte resta impassible, satisfaite intérieurement que les Russes dirigeassent leurs armes ailleurs que vers les frontières ottomanes; elle nourrissait des sentiments pacifiques à l'égard de la Russie et de l'Autriche, ignorant l'article secret, resté inconnu jusqu'ici, joint à la dernière alliance conclue entre la czarine Anne et l'empereur d'Allemagne, par lequel les deux cours s'étaient engagées, en cas d'attaque de la Porte, à lui déclarer simultanément la guerre, à combiner leurs mouvements, à réunir leurs forces pour la combattre (1). Les mémoires successifs remis encore par Desalleurs, contre la marche des troupes russes à travers les états autrichiens, obtinrent aussi peu de succès que ses efforts pour négocier une quadruple alliance entre la Porte, la France, la Suède et la Prusse, contre la Russie (2). Toutefois la Porte s'adressa au représentant de Louis XV pour faire restituer la galère de Mustafa-Pascha, ancien kapudan, alors beg de Rhodes. Mustafa venait de mettre à terre à Mégri, dans le port de l'ancien Telmissus, l'ex-grand vesir Ethadsch-Mohammed-Pascha, renvoyé dans le gouvernement d'Itschil, quand cent quatre-vingts esclaves chrétiens de la galère brisèrent leurs fers avec l'assistance de douze Napolitains; vainqueurs des soldats de marine nouvellement enrôlés qu'ils surpassaient d'ailleurs de beaucoup en nombre, ils se rendirent maîtres de la galère qu'ils emme-

(1) Article très-secret. Il manque au traité du 11 juin 1746, publié dans la collection de Schœll.

(2) Rapport de Penkler, auquel sont joints ceux de Chevrier.

nèrent à Malte, malgré toute la surveillance recommandée aux stations de Megri, Adalia et Fenika par les ordres du précédent grand vesir et du kapudan (9 janvier 1748). La Porte pensa que la médiation de la France ferait restituer ce bâtiment par les chevaliers de Saint-Jean. Cependant le ministre impérial, baron de Penklér, avait échangé comme nonce extraordinaire la ratification de la paix perpétuelle, deux mois après la signature de l'acte, et remis en présent d'honneur, pour le grand vesir, le reis-efendi, le secrétaire du cabinet du grand vesir, l'interprète de la Porte, Ibrahim, suppléant de celui-ci, 3,000 ducats seulement, somme bien minime, comparée aux désirs du reis-efendi, qui avait demandé 6,000 ducats pour lui seul, et surtout si l'on considère que Naples avait versé 100,000 piastres pour le dernier traité, et donné en outre au grand vesir, lors de l'échange des ratifications, une bague d'une valeur de 7,000 piastres. Penklér détermina la Porte à envoyer un chargé d'affaires turc, Sunqur Ali-Aga, accompagné de l'interprète impérial Gaspard Momars et du commissaire toscan Ippoliti, auprès des Barbaresques, afin de négocier avec ces puissances un traité d'amitié et de commerce en faveur de la Toscane. Les trois régences d'Alger, Tunis et Tripoli, se rendirent aux instances du gouvernement de Constantinople, et les actes pacifiques furent signés dans l'espace de six mois (1). Voulant marquer sa considération pour la cour impériale, le grand vesir, en nommant Chatti-Mustafa-Efendi à l'ambassade de Vienne, l'éleva au rang de nischandschi. Ce diplomate, président de la chancellerie des taxes, marié à une esclave tirée du harem impérial, avait déjà été employé à la dernière délimitation des frontières avec la Russie; maintenant il partit pour Vienne avec une suite de cent personnes et des présents d'une valeur de 250 à 300 bourses, afin d'aller féliciter l'empereur à son couronnement. Il réclama le double de la somme fixée pour son entretien, attendu qu'il était accrédité en même temps auprès de l'empereur et de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, et obtint en effet 12 ducats en sus de ce qui avait été attribué à ses devanciers; de son côté, il était chargé de vingt-deux objets pour l'impératrice, ce qui formait la moitié des présents destinés à l'empereur. Avant son audience, il lui fallut s'engager par écrit à observer les quatre points suivants du cérémonial: 1° de remettre la liste des personnes composant sa suite, l'état des présents, l'ordonnance de son cortège, la copie de son discours; 2° de faire descendre toute sa suite dans la première cour, et de n'entrer à cheval dans la seconde qu'avec le secrétaire de l'ambassade et le kiaja-bey; 3° de s'incliner trois fois en entrant dans la salle d'audience, au milieu, et devant le trône, de déposer ses lettres de créance sur la table contre le trône, puis de se retirer à reculons, de laisser sur la table la liste des présents et de déposer les présents eux-mêmes sur les degrés du trône; 4° de baiser le bord du manteau impérial et de sortir de la salle à reculons en s'inclinant trois fois, sans armes, sans Grecs, juifs ou renégats. L'ambassadeur alla visiter les principaux établissements et les environs de Vienne; à Schœnbrunn, il eut un entretien avec l'impératrice et avec l'archiduc Joseph, âgé de huit ans, auquel le père François, le jésuite collaborateur de l'empereur dans ses expériences chimiques, et qui plus tard devint premier directeur de l'académie orientale, fesait lire alors la description de l'ambassade du seigneur de Kuefstein à Constantinople. Chatti-Mustafa lui-même a laissé une relation détaillée de son ambassade à Vienne, qui est annexée à l'histoire de l'empire par Isi. Quant à Penklér, après avoir eu son audience de congé à Constantinople comme internonce extraordinaire, il y resta en qualité d'internonce ordinaire; ce fut le premier représentant de l'empereur à la Porte revêtu de ce titre. Le rétablissement et la garantie de la paix permirent à la cour de Constantinople de se consacrer de nouveau aux constructions et aux fêtes interrompues depuis dix années. La sultane Saliha, âgée de dix-neuf ans, fille du sultan Ahmed, fut fiancée au gouverneur d'Anatoli, Suleiman-Pascha; la princesse Fatima-Chanum, fille

---

(1) L'Acte de navigation avec Alger, fut signé le 8 octobre 1748; avec Tunis, le 28 décembre de la même année; avec Tripoli, le 27 janvier 1749.

de la sultane Ssaliha et du vesir Mustafa-Pascha, épousa Ibrahim-Beg, frère de Jahja, gouverneur de Rumili, et ces noces furent célébrées avec une grande pompe (janvier 1748). Le fiancé de Sobéïde étant mort quelques jours avant le mariage, au bout d'un an la princesse passa entre les bras du vesir Nuuman-Pascha (janvier 1749). Outre quelques nouveaux kœschks, le sultan fit construire alors un vaste bassin à Beschiktasch, élever sur la côte européenne du Bosphore une nouvelle mosquée à la place de l'ancienne, et bâtir un kœschk magnifique près de Dolmabaghdsche. La première pierre d'une mosquée fut posée par le sultan dans le voisinage du vieux besestan, en présence du mufti, avec le sacrifice accoutumé de cent moutons (18 janvier). L'historiographe Isi nous a laissé en six pages in-folio la description de la fête donnée à Dolmabaghdsche par le grand vesir au sultan ; les rapports des ambassadeurs nous apprennent qu'en cette occasion le ministre fit présent à son souverain de 25,000 ducats et en distribua 12,000 aux officiers de la cour, afin de se maintenir au pouvoir (7 octobre 1748). Ainsi, l'émeute populaire, éclatée trois mois auparavant, n'eut point pour conséquence de le renverser, quoique ces sortes d'événements eussent ordinairement entraîné la chute des grands vesirs. Le 2 juillet, un ramas de Kurdes (Isuli) s'était agité en criant qu'on allait raser les boutiques, dans la vue de piller le besestan. L'aga des janitschares réunit les troupes des trois principaux corps-de-garde de la mosquée de Bajesid, de Parmakkapu et de Merdschan, et ralliant à lui les marchands du quartier, il tomba sur les voleurs. Avec l'assentiment du mufti, l'autorité fit proclamer qu'il était permis aux Grecs et aux Arméniens de courir sus aux malfaiteurs et de les tuer, sans que personne ensuite fût autorisé à demander compte du sang versé ; ainsi les émeutiers du marché furent écrasés. En récompense de ce succès, le grand vesir fut revêtu d'une pelisse d'honneur à Beschiktasch ; les troupes des trois corps-de-garde reçurent 1,500 piastres, les soldats du guet 500 ; 2,500 autres piastres furent distribuées en indemnité aux marchands dont les boutiques avaient été forcées. L'on fit partir pour leur pays les Arméniens et les Grecs de Nikde, qui depuis quelque temps affluaient à Constantinople, et, la hotte sur le dos, s'étaient mis pour ainsi dire en possession du marché, de telle sorte qu'à l'arrivée des navires de marchandises, il était impossible à tous les autres marchands d'acheter de première main. Une insurrection dangereuse éclata parmi les janitschares de Bagdad, qui, ayant expulsé Elhadsch-Ahmed-Pascha, nommé tout récemment à ce commandement important, réclamaient de la Porte la somme de 200,000 piastres arriérées de leur solde, et la nomination de Kisriéli au gouvernement de Bagdad. L'on accorda le sandschak d'Istschil à Elhadsch-Ahmed-Pascha, celui de Moszul à l'ex-grand vesir Mohammed-Pascha Teriaki, et Abduldschelil fut transféré de Moszul à Baszra, d'où partit Kisriéli pour se rendre à Bagdad. Alors l'émir arabe, beau-père de feu Ahmed-Pascha, prédécesseur d'Elhadsch-Ahmed, furieux que le gouvernement de Bagdad n'eût pas été conféré à l'époux de sa petite-fille, vint investir cette grande ville ; des ordres furent aussitôt expédiés au gouverneur de Meraasch pour qu'il allât avec tous ses feudataires travailler à réparer les fortifications de la place menacée, qui avaient été endommagées dans le siége poursuivi par Nadir-Schah.

Le neveu et le successeur de Nadir-Schah sur le trône de Perse, Ali-Kuli-Chan, aussitôt après son avènement, avait envoyé le chan de Kermanschahan, Abdulkerim, à Constantinople, pour notifier cet événement au sultan. Un mois après son arrivée, Abdulkerim fut conduit avec les cérémonies accoutumées à l'audience du sultan, auquel il présenta les lettres de créance du nouveau schah, et remit au grand vesir des dépêches venant de l'Itimadeddewlet (chancelier d'état) Ibrahim-Mirsa, frère du souverain, et du molla baschi (1er mai 1748). Au bout de deux mois de séjour, il emporta des lettres du sultan, du grand vesir et du mufti, qui félicitaient Ali-Kuli-Chan de son avénement au trône et l'assuraient du maintien de la paix conclue avec Nadir-Schah. Cependant la haine qui régnait entre le nouveau schah et son frère, Ibrahim-Mirsa, éclata en hostilités; ce dernier, soutenu par un parti d'Usbegs et d'Afghans et par Arslan-

Chan, défit son frère dans la plaine entre Sultanije et Sendschan, se saisit de sa personne, le fit priver de la vue et se proclama souverain. Mais à peine s'était-il paré du titre de schah qu'il lui fallut tirer l'épée contre son allié Arslan-Chan : le chan fut battu et tué entre Kaswin et Tébris; son frère Ssari-Chan, tombé entre les mains de l'ennemi, fut exécuté à Tébris. En même temps, à Meschhed dans le Chorasan, Schahroch, né de Nadir-Schah et de la fille de Husein, déclaré jadis successeur au trône, se leva en armes et prétendit faire valoir ses droits. Ibrahim, maître des provinces occidentales de la Perse, voulut maintenant envoyer deux ambassadeurs à Constantinople, Mustafa-Chan et Mehdi-Chan. La Porte, qui avait déjà congédié l'envoyé d'Ali-Kuli-Chan et qui ne savait lequel des deux prétendants se maintiendrait en définitive sur le trône, se défendit de recevoir la nouvelle ambassade, déclarant qu'elle était inutile et que le maintien de la paix était assuré. Toutefois le grand vesir fit passer à chacun des deux représentants désignés de la Perse une montre garnie de pierreries; on remit en outre de la part du sultan 2,000 ducats au premier et 1,000 au second, et on eut soin de pourvoir à leur entretien pendant leur séjour à Bagdad. La Porte se montra plus empressée envers l'envoyé du nouveau dey de Tripoli Mohammed-Pascha, parent d'Ibrahim-Pascha, mort tout récemment, qui arriva sur un bâtiment suédois apportant des présents pour le sultan, le grand vesir, le kislaraga et le kapudan-pascha. Le sultan de son côté fit don à son vassal de quatre canons nouvellement fondus à Constantinople, de quelques mortiers, de mille aunes de toile à voiles, de mille quintaux de fil de fer et d'une égale quantité de même métal, pour être employée dans l'arsenal et dans les cables de Tripoli [21 mars 1748]. A cette époque, la Porte avait une grande supériorité dans les constructions navales; au moment même dont il est ici question, deux vaisseaux de haut-bord furent lancés à la mer. Le kapudan-pascha Esseid-Mustafa, confirmé dans sa dignité, reçut une pelisse d'honneur, et le sultan lui exprima sa satisfaction sur le dernier combat naval livré dans l'Archipel. La Riala, vaisseau du troisième amiral, avait croisé devant Napoli di Romania et rencontré dans le port de l'île de Gosterelik deux scampavie de Malte, qui s'étaient emparées d'un garde-côte trois mâts de Damiette; les Maltais s'enfuirent dans la nuit et gagnèrent le port de Karatova près de l'île de Mis, où Ibrahim, capitaine de Stanchio, qui stationnait dans ces parages, les assaillit et saisit les bâtiments avec dix-neuf Maltais vivants, qui furent conduits au bagne comme esclaves. Ce même capitaine avait pris l'hiver précédent l'un des plus fameux corsaires maltais, nommé Paulo, avec son vaisseau, près de l'île de Degirmenlik (Milo), et l'avait amené à Constantinople, où ce prisonnier fut pendu aux vergues du premier vaisseau amiral, la Kapudana, au moment où la flotte ottomane quittait le port pour aller prendre la mer.

Les troubles qui avaient menacé d'éclater du côté de la Krimée par suite de la fuite en Pologne, du kalgha déposé, Schahin-Girai, et de ses efforts pour exciter à l'insurrection les Zigeunes de la Bessarabie, furent détournés par le retour volontaire de ce prince dans sa patrie, et le chan ayant intercédé pour Schahin Girai, l'on se contenta de le bannir d'abord à Rhodes; puis on lui permit de résider à Chios; son frère Mahmud-Girai eut la faculté de vivre au milieu des domaines de la famille Dschengis à Jamboli. Cinq mois après mourut le chan de Krimée, Selim-Girai, fils de Kaplan-Girai, et la dignité suprême fut conférée au fils de Dewlet-Girai, Arslan-Girai, l'ancien kalgha, qui vivait alors dans la retraite à Wise. Le grand écuyer Torak-Mohammed-Beg lui porta le diplôme d'investiture. Un chatti-schérif ajournait à un autre moment sa présentation à la Porte, et le pressait de se rendre immédiatement en Krimée, où le chaszeki lui porta encore des fonds.

De tous les changements opérés encore dans les gouvernements et les vesirats, voici les plus importants : les deux hospodars de Moldavie et de Valachie, Grégoire Ghika et Constantin Maurocordato permutèrent dans le cours de cette année; Ghika, qui avait déjà trois fois administré la Moldavie en qualité de prince, fut investi pour la deuxième fois du gouvernement de la Valachie; et Constantin Maurocordato, qui avait siégé quatre fois déjà sur le trône d'hospodar de la Valachie,

alla prendre pour la troisième fois la direction des affaires en Moldavie (juillet 1748). L'ex médecin du sultan, Mohammed-Saïd, reprit ses fonctions, et son prédécesseur Ahmed reçut pour dédommagement le rang de juge de Constantinople. Chypre fut attribué de nouveau comme chass ou domaine de la couronne au grand vesir. Au Kaire, Raghib-Pascha fut déposé par le parti des begs dont il méditait la destruction, et la Porte, malgré toute son indignation, dut tolérer cet acte de violente rébellion des Mamluks, à cause du moment où l'Égypte livrait le grain destiné à la Mecque, où se percevait l'impôt sur les villages, où se faisait l'envoi annuel du tribut en argent (12 septembre). Le gouverneur d'Itschil, l'ex-grand vesir Ahmed-Pascha, fut porté à la direction de l'Égypte, sa place fut donnée à Kara-Ali-Pascha, commandant de Kandia, et Raghib-Pascha fut appelé à Constantinople où il devait siéger parmi les vesirs de la coupole en qualité de mosch, Imrudschi. La dignité de vesir fut conférée au gouverneur de Tschildir, Tschaldschi-Ahmed-Pascha, et le kiaja Numan-Pascha reçut les sandschaks de Salonik et de Kawala comme argent d'orge (16 décembre). L'ancien kapudan-pascha, Schehsuwarsade-Mustafa, qui avait jusqu'alors possédé ces sandschaks, eut le commandement de la Canée, d'où Koeprilisade-Hadschi Ahmed-Pascha fut transféré à Tirhala. Le kiaja de l'ancien gouverneur de Bagdad, le même que les Arabes, campés devant cette ville, voulaient élever au commandement, et qui maintenant était gouverneur d'Adana, eut la troisième queue de cheval avec le gouvernement de Baszra, après avoir toutefois payé les 1,800 bourses arrachées par lui à des particuliers de Bagdad, et versé les 48,000 piastres qu'il devait au trésor public. Le chambellan Abbassade-Mohammed partit pour Baszra avec la mission d'apaiser les troubles parmi les Arabes de ces contrées, et Abduldschelilsade, jusqu'alors gouverneur de Baszra, dut se rendre à Adana. Le gouverneur de Bagdad, Ahmed-Kesrieli, n'étant pas en état de contenir les janitscharen, quoiqu'il eût envoyé à la Porte la tête de son propre kiaja, qui avait entretenu des intelligences avec Suleiman, kiaja du précédent pascha, le rude et actif Mohammed-Teriaki, ancien grand vesir, alors gouverneur de Moszul, dut aller exercer le pouvoir à Bagdad, et Kesrieli attendre dans la retraite une destination ultérieure. Moszul fut confié au précédent gouverneur de Rumili, Jahja-Pascha, qui s'était excusé d'accepter le sandschak d'Aidin à titre de malikiane. Raghib-Pascha fut chargé de percevoir les impôts dans cette dernière province. Raghib brillait au milieu de tous ces vesirs par son intelligence et son savoir, de même qu'Esaad-Efendi, fils de l'ancien mufti Ismaïl, nommé à la première dignité de la loi à la place du vieux mufti Akmahmudsade, éclipsait tous les ulémas par ses lumières. Esaad-Efendi est auteur d'un ouvrage philologique très-estimé : *l'Écrin des pierres précieuses*, de diverses gloses à de célèbres panégyriques; il a écrit deux kasidets très-estimés, le *Livre du rossignol* et des *Souvenirs des chanteurs*, composa le dictionnaire turc-arabe-persan sorti des presses de Constantinople, et a laissé des poésies en arabe et en turc. A cette époque la science fit une grande perte dans la personne du grand juge de Rumili, Neili-Ahmed-Efendi, fils du savant juge de Constantinople sous Mohammed IV, Mirsa-Mohammed, qui mourut à l'âge de soixante-dix ans (10 mars). On lui doit une traduction de l'ouvrage de l'historien arabe Ibnol-Dschusi sur la descendance du Prophète, qui a pour titre : *La noblesse des élus*. Il termina le dictionnaire arabe annexé à l'histoire de Perse de Waszaf, interrompu par la mort du savant reis-efendi Ebubekr-Schirwan, et sut expliquer les énigmes du scheich Ibnol-Arabi, père du mysticisme arabe. Deux mois avant lui était mort le plus grand des scheichs mystiques, alors à Constantinople, Abdullah-Efendi, fameux sous le nom de l'Imam des Couteliers. A peu près vers le même temps mourut aussi le premier imam du sultan, Hafis-Mustafa, signalé par sa belle voix (février 1748). Parmi les vesirs on vit descendre dans la tombe le gouverneur de Tschildir, Ishak-Pascha, qui eut son fils Ahmed pour successeur; celui de Diarbekr, Hasan, ancien grand vesir. Il fut remplacé par le pascha de Moszul, Jahja, dont le gouvernement passa à Ibrahim-Pascha, appelé de Meraasch, où fut envoyé Ahmed-Kesrieli, l'ancien commandant de

Bagdad. Deux grandes éclipses de soleil et de lune qui furent signalées dans l'espace de quinze jours ne jetèrent pas autant de trouble dans les esprits des astrologues que la conjonction du soleil, de la lune, et de mercure dans le signe de la balance. De sinistres prédictions annoncèrent des orages et des pluies torrentueuses, et parurent s'accomplir à Constantinople. Car une effroyable tempête détermina l'inondation des vallées du Bosphore et la destruction des ponts aux Eaux douces (24 septembre). L'équinoxe amena d'autres désastres encore, qui furent regardés comme le présage de la mort ou le renversement de personnages politiques éminents. En effet, dans cette année disparurent le kinjaberg Jusuf qui eut pour successeur Abdi-Pascha, l'ancien grand vesir Muhsinsade-Abdullah-Pascha, dernier gouverneur de Bosnie, le vesir Ahmed-Pascha-Kestieli dont il a déjà été souvent question, et qui a laissé d'honorables souvenirs dans plusieurs fondations et constructions d'utilité publique. Il releva la mosquée de Kurutscheschme, construisit une fontaine en pierres à Kasim-Pascha, agrandit le couvent de derwischs du scheich Murad dans le quartier du Neschandschiler près d'Ejub, et fonda un grand collége avec une magnifique bibliothèque à Kastoria, sa ville natale (1759). La science eut à pleurer un bienfaiteur plus éclairé encore, le précédent mufti Pirisade qui ne passa pas sa soixante-quinzième année. Dans sa jeunesse, Pirisade avait reçu les leçons du poète Tahir et d'Ahmed, surnommé Ishak-Chodschasi; devint ensuite imam des grands vesirs Daltaban et Rami, et finit, après avoir parcouru les divers degrés de la hiérarchie, par occuper le poste d'imam du sultan; il se mêla très-activement aux affaires politiques et favorisa particulièrement les intérêts de Marie-Thérèse. Dépouillé de la dignité de mufti, il entreprit le pèlerinage de la Mecque, resta quelque temps à Gallipoli et finit ses jours à Rodosto. Auteur de plusieurs milliers de gloses marginales et de remarques aux ouvrages par lui étudiés, il a perpétué son nom par sa traduction des prolégomènes d'Ibn-Chaldun qui a mérité le surnom de Montesquieu arabe. Vers ce temps aussi mourut à l'âge de plus de soixante-dix ans le président des émirs Bidewasade-Esseid-Mohammed, dont le savant Esseid Mohammed Said obtint la place. Le juge de la Mecque, Elhadsch Ahmed-Kasabadi laissa en mourant la réputation de second Serchasi et de second Ibn-Hadschr, grâce à un commentaire sur l'Ethique de Birgeli, à un autre sur le traité des métaphores de Samarkandi, et à quatre prolégomènes de la philologie. Enfin le coup le plus terrible fut porté à la science par la mort du dernier reis-efendi Elhadsch-Mustafa. Né à Gœl, dans le voisinage de Kastemuni, l'an 11 de l'Hégire, il fut servi par le préjugé commun aux Turcs, aux Persans et aux Arabes sur les hommes qui naissent au commencement d'un siècle. Gendre du tauksdschi-baschi ou chef du marché aux volailles de Constantinople, il succéda à son beau-père dans cet emploi, et n'en consacra pas moins presque tout son temps à l'étude. Plus instruit et plus expérimenté, il entra dans la carrière des finances, et lors de l'avènement du sultan Mahmud, revêtu de la dignité de second defterdar, il alla le notifier à Vienne, où il s'instruisit de la politique européenne sur laquelle désormais il exerça une influence décisive. En qualité de beglikdschi, ou de vice-chancelier, il accompagna le reis-efendi Ismaïl au camp de Babataghi, devint bientôt après reis-efendi lui-même, fut nommé plénipotentiaire au congrès de Niemirow, et apposa sa signature au traité de Belgrad. Le changement de quelques expressions sur lesquelles insistait la cour impériale et qui amena la convention de l'année suivante fut une des causes de l'exécution de l'interprète de la Porte et de la déposition du reis-efendi. A la suite de cette disgrâce, Elhadsch-Mustafa se rendit en pèlerinage à la Mecque. Quand Raghib fut envoyé dans le gouvernement d'Égypte, Mustafa reprit la direction des affaires étrangères. Dans ce second ministère il offrit la médiation de la Porte à toutes les cours européennes, détermina la déclaration de la neutralité des mers ottomanes, dans la guerre entre la France et l'Angleterre, négocia les traités de commerce et d'amitié avec la Suède, Naples et la Toscane, renouvela les capitulations avec la France, la paix perpétuelle avec la Russie, et donna le caractère de prolongation indéfinie aux

relations pacifiques avec la Russie. Déposé pour la seconde fois, il vécut quelque temps dans la retraite à Andrinople, puis revint encore à Constantinople comme président de la première chambre du journal, et mourut dans sa maison de campagne à Kialar, sur la rive européenne du Bosphore (septembre 17[illegible]). A Belgrad il bâtit des mosquées et des medreses, à Gœl et à Ferwadsch, dans le voisinage de Kastemuni, il fonda des écoles et une bibliothèque; à Constantinople, à la Mecque et à Médine, il établit des fontaines et des écoles en grand nombre; il assigna aussi une somme considérable à l'envoi de présents annuels à la Mecque. Doué d'un esprit pénétrant, d'une vaste intelligence, d'une éloquence persuasive, vif et pressant dans son argumentation, maniant avec facilité l'arme de la plaisanterie, il usait en maître des trois langues, arabe, turque et persane, dont la connaissance est exigée de tout ottoman lettré, s'entretenait volontiers en vers et en prose avec les savants, et faisait l'admiration des Arabes surtout par son élocution rapide et brillante dans leur langue. Dépourvu d'orgueil, mais avide d'argent, recevant d'énormes présents de toutes les puissances européennes avec lesquelles il avait à négocier, il était, suivant l'expression de Pirisade, le grand pensionnaire des états de l'Occident; mais les sommes qui lui étaient données, il se gardait bien de les enfouir par avarice ou de les dissiper en plaisirs sensuels; il savait les appliquer à des constructions utiles, à des fondations bienfaisantes, et poussait le développement de la civilisation ottomane avec l'argent des chrétiens (1).

Le dix-huitième siècle de l'ère chrétienne jeta le germe de nouvelles réformes, non seulement en Europe, mais encore en Asie. Celles des institutions politiques de l'empire ottoman ne se manifestent qu'à la fin du siècle; mais avant la moitié, en Arabie, dans la patrie du Prophète et le berceau de l'Islam, s'éleva une nouvelle doctrine prêchée par Abdulwehhab, l'apôtre des bédouins. Vingt ans avant que le fameux voyageur Niebuhr eût donné à l'Europe les premières notions sur Abdulwehhab et ses nouvelles idées religieuses (2), l'histoire ottomane fesait déjà mention, mais sans s'y arrêter, de cette hérésie funeste, digne de la damnation; et tout récemment les rapports de Niebuhr ont été confirmés ou rectifiés par un autre voyageur allemand, le fameux Burkhardt (3). La relation de ce dernier nous dédommage de la réserve des historiens ottomans, et, d'après son autorité, nous allons parler des bédouins et du réformateur de l'Islam, Abdulwehhab. La liberté habite le Désert, et le Bédouin porte toujours la même empreinte de sauvage indépendance dans ses mœurs et son caractère. Ses vices, ses vertus sont restés comme il y a des milliers d'années. Cupide et ardent, menteur et artificieux dans toute sa conduite et dans toutes les transactions, mais vaillant et généreux, doux et reconnaissant, hospitalier surtout et fidèle à la parole donnée même à son ennemi, tempérant et sobre, compagnon vif et joyeux, spirituel avec une tendance à la moquerie, éloquent avec des inspirations poétiques, il se montre défenseur passionné de son honneur et particulièrement de celui du harem; prompt à laver un affront dans le sang, il brûle de plonger le fer dans le sein d'un ennemi, quand il s'agit de venger la mort d'un parent. Toutefois, le devoir de l'hospitalité étouffe encore en lui l'ardeur sanguinaire, et le Bédouin est plus noble encore qu'implacable. Ce que la tradition rapporte de l'hospitalité généreuse d'Hatim-Taï, de la valeur de Maadi-Kerb le lanceur de javelots, des facultés poétiques d'Antar, le père de la chevalerie, est confirmé encore aujourd'hui par de nombreux exemples pris isolément. Les Bédouins trouvent un grand charme à écouter des histoires et des chants au clair de la lune. Les jeunes gens des deux sexes, rassemblés en groupes, répètent en chœur le vers entonnés par le premier chanteur, et s'accompagnent avec

(1) Voyez sa biographie dans [illegible], fol. 108 et 109; [illegible] biographies des [illegible] par [illegible], la [illegible].

(2) Niebuhr, Description de l'Arabie 1779, t. II p. 206.

(3) Burkhardt's notes on the Bedouins and Wahabis, London, 1830.

des claquements de mains en faisant toutes sortes de contorsions. Deux ou trois jeunes filles voilées vont en dansant au devant du chœur des jeunes gens, que la pudeur leur défend d'appeler par leurs noms. Cette mélodie du chant nocturne est la même que celle de la bataille. Dans les occasions de réjouissances le *tili* des femmes retentit seul dans l'immensité du Désert, comme leur cri funèbre quand est mort un membre de la tribu. Le Bédouin a pour demeure une tente dont les diverses parties tirent leur nom de mots empruntés à la poésie. Une selle de chameau, une outre, une marmite à trois pieds composent tout son mobilier. Il a pour habillement une chemise de laine et un manteau (abba) dont les rayures brunes et blanches imitent la peau du zèbre. Ses armes sont une lance et une épée, un casque et une cuirasse : quelques tribus seulement font usage d'armes à feu. Le Bédouin se nourrit de lait de chameau, de pain, de beurre, de dattes et de truffes du Désert. Sa plus grande richesse est dans le chameau et le cheval dont il compte cinq nobles races. Le nombre cinq se retrouve dans ses principales institutions. La vengeance du sang s'étend jusqu'à la cinquième génération. Les rapports de protection et de soumission sont également au nombre de cinq, et les cinq doigts de la main représentent le symbole du droit de souveraineté chez les Arabes. Le scheich, l'ancien, ou vieillard, est le chef de la tribu, directeur de l'administration intérieure ; l'Akid, ou commandant de la tribu en temps de guerre, balance par son autorité et son influence le pouvoir du scheich. Le kadi, ou juge, décide les débats importants d'après le sens de la loi. Le waszi, tuteur ou patron, est choisi pour veiller sur les mineurs, et pour protéger les faibles contre les puissants. Le dachil est celui qui, voulant garantir sa vie et ses biens, se réfugie sous la protection d'un autre. Afin que le voleur et le brigand ne puisse acquérir un droit à la liberté et à la défense en partageant le sel ou le pain, en touchant l'habit de celui qui le tient prisonnier, on le renferme dans un caveau sous terre. Mais s'il parvient à cracher au visage d'un homme libre, il peut réclamer l'appui de ce dernier, qui aussitôt lui procure la liberté. Le voleur est appelé Haram, et ce mot désigne aussi les trois objets dont le Bédouin doit éviter le contact : le cochon, l'âne et le sang. Cette abstinence, la prière cinq fois répétée les jours du Ramasan et la fête de Pâques avaient été, jusqu'à la réforme nouvelle d'Abdulwehhab, les seules pratiques religieuses des Bédouins.

Abdulwehhab, c'est-à-dire le serviteur du Tout Puissant, de la tribu des Wahhabi, branche de la grande tribu de Temim, est le Calvin de l'Islam, qu'il prétendit ramener à la pureté primitive en réveillant la piété endormie des moslims. Préparé par de profondes études sur la loi, et par de longs voyages, il disposa la base de sa nouvelle doctrine, si peu opposée aux principes fondamentaux de l'Islam, que les légistes d'Égypte et de Syrie n'ont pas osé condamner la doctrine d'Abdulwehhab comme hérétique. Le réformateur trouva appui et assistance dans Mohammed-Ibn-Suud, de la tribu de Mesalih, branche des Waldi Ali, à laquelle se rattachait originairement celle des Anese. Mohammed-Ibn-Suud, de Diraje, converti le premier à la réforme, épousa la fille d'Abdulwehhab, et fut le fondateur du gouvernement politique des Wehhabi, qui par la suite se confondit avec l'organisation religieuse. Mais d'abord il y eut deux directions distinctes : Abdulwehhab prêchait la doctrine, et Mohammed-Ben-Suud, avec son fils Afis et son petit-fils Suud la répandaient dans l'Arabie le fer à la main, exterminant les incrédules, comme avait fait Mohammed. Abdulwehhab combattit la vénération portée à l'excès pour le Prophète, et surtout les trop grands hommages rendus aux saints dont les tombeaux furent voués principalement à la destruction ; cette fureur alla si loin dans la suite que les tombeaux de Mohammed lui-même et de ses petits-fils ne furent pas épargnés. Les aumônes prescrites par le koran, l'interdiction prononcée contre le luxe et contre les boissons enivrantes, l'administration rigoureuse de la justice, l'esprit belliqueux des premiers moslims, tout était visiblement négligé, tombé dans l'abandon ou le mépris. Abdulvehhab s'éleva énergiquement contre toutes les jouissances défendues, et principalement contre les plaisirs monstrueux trop recherchés par les Turcs, contre l'usage du vin.

du tabac, de l'opium, enfin contre la pratique du chapelet. Mohammed-Ben-Suud devint le chef spirituel et temporel des partisans de la nouvelle doctrine dans toute l'Arabie. Le catéchisme des Wehhabi qu'Ibn-Suud publia dans la suite lors de la conquête de la Mecque, ramène l'Islam, comme essence de la religion révélée, à ses éléments les plus simples. Toute la science du salut consiste en cinq choses : 1° la connaissance de Dieu : il n'y a qu'un Dieu, et Mohammed est son prophète ; 2° la prière cinq fois par jour ; 3° l'aumône conforme à la loi, un cinquième de la fortune ; 4° le jeûne du mois de Ramasan ; 5° le pèlerinage à la Mecque. La foi comprend six points principaux : 1° la croyance en Dieu ; 2° à ses anges ; 3° à ses saintes écritures ; 4° à ses prophètes ; 5° à ses qualités, et 6° au dernier jour. Les bonnes œuvres reposent sur cette prescription : « Prie Dieu comme si tu le voyais, et si tu ne peux le voir, sache qu'il te voit. » Le troisième point essentiel de la science du salut, la connaissance du Prophète, est le plus important, parce qu'il détruit l'abus de la vénération exagérée pour les prophètes. Mohammed, fils d'Abdallah le prophète, est un homme mortel, envoyé, non pas à un peuple spécial, mais à l'humanité entière. Aucune autre religion que la sienne n'est admissible, et nul prophète ne viendra après lui, car il clot la liste des prophètes. Dans tout cela il n'y a point d'hérésie ; au contraire, l'Islam se trouve ainsi ramené à sa pureté primitive, but de la doctrine d'Abdulwehhab. Avec cette réforme, l'Islam est toujours exclusif, dominé par le fanatisme comme à son origine. La reconnaissance du Prophète, la prière cinq fois par jour, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage sont exigés aussi impérieusement que la croyance au Koran, aux anges et aux prophètes. Toute autre religion est proscrite. La négligence dans l'accomplissement des devoirs religieux est punie de peines rigoureuses, la guerre est déclarée à toutes les autres religions jusqu'à l'extermination ou l'asservissement de leurs sectateurs.

Après cet exposé de la doctrine d'Abdulwehhab et du caractère de ses premiers adhérents, il faut rappeler l'impression produite par les premières nouvelles de cette révolution sur le serail, le diwan et la capitale, ainsi que d'autres agitations moins graves en Arabie, et l'on comprendra mieux le motif politique de l'envoi à la Mecque d'un magnifique présent par le sultan. Le nouveau gouverneur de Baszra, Suleiman-Pascha, annonça que les Arabes révoltés du Désert, les Beni-Montefik, qui s'étaient réunis à Kawarna, aux Beni-Lam, Arabes de Huweise, de la tribu Muide-d'Ahwas, attaqués et battus à Aardscha, avaient perdu plus de mille hommes, parmi lesquels le provocateur de la rebellion, Burhane, et son fils Kelbali ; qu'il avait purgé d'Arabes les environs de Baszra, et qu'avec le secours de la tribu fidèle de Dewasir, établie sur les bords de la mer, il avait abattu le pirate Kiabi qui infestait ces parages, et avait brûlé son repaire. Mais bientôt après, le gouverneur de Bagdad, l'ancien grand vesir Mohammed-Pascha, fit savoir que Suleiman-Pascha, poussé contre lui par les Arabes, menaçait d'assiéger Bagdad avec une armée composée de ces nomades (septembre 1749). En conséquence, la Porte nomma aussitôt le gouverneur de Siwas, Savelisade, serasker contre Bagdad, en mettant sous ses ordres les begs et les Kurdes de Diarbekr, Moszul, Alep, Rakka, le woiwode de Mardin et le gouverneur de Meraasch. De son côté, Suleiman-Pascha s'excusa sur la disette de vivres qui l'avait forcé de sortir de Baszra, et protesta de son inviolable fidélité. Le second écuyer Mustafa-Beg fut envoyé avec un ferman pour examiner sa conduite. D'autres fermans furent adressés au gouverneur de Dschidde, qui était en même temps scheich du sanctuaire de la Mecque, au gouverneur d'Égypte, l'ancien grand vesir Ahmed-Pascha, et au schérif de la Mecque, Mesuud-Ben-Saad, pour leur recommander l'union, la bonne intelligence et le concours le plus actif « afin de détruire l'hérésie impie par laquelle Mohammed-Ben-Abdulwehhab d'Aijine, dans le canton de Nedsched, attaquait les bases fondamentales de l'Islam en se levant comme chef de nouvelles doctrines religieuses. » Ces tristes nouvelles furent adoucies par l'annonce d'un trésor trouvé à Moszul. Le gouverneur de cette ville, l'ancien grand-vesir Mohammed-Pascha, manda que des maçons, en fouillant la terre, avaient

rencontré par hasard deux pots remplis de monnaies d'or à l'empreinte des Abbasites, grandes et petites, au nombre de trois mille quatre cent cinquante quatre, pesant ensemble quatre mille neuf cent soixante-dix drachmes, ce qui, au titre de 10 ducats pour onze drachmes, donnait 4523 ducats. Le gouverneur favorisa le bruit populaire qui grossissait fabuleusement tant de richesses et remplissait les caisses publiques : et pendant quelque temps l'attention fut détournée des affaires de l'Arabie. Afin d'effacer entièrement les tristes impressions, le sultan destina un magnifique présent pour décorer la sainte maison de la Kaaba. Plus la nouvelle doctrine se montrait hostile à la pompe extérieure du culte, plus il fallait orner le sanctuaire vers lequel se tournent tous les moslims dans leurs prières, éblouir les vrais croyants par l'éclat des pierres précieuses. Le kiaja de la trésorerie et le secrétaire du kislaraga, chargés du transport de la nouvelle couverture de la Kaaba, durent en même temps aller déposer les magnifiques ornements de pierreries dont les vives étincelles feraient rivaliser la Kaaba avec son modèle idéal, le tabernacle de rubis qui brille au haut des cieux. A Constantinople, Mahmud fonda une seconde bibliothèque, et attacha à la mosquée du sultan Mohammed II dix lecteurs pour l'explication des traditions de Bochara. A cette époque il y eut plusieurs mutations dans les vesirs : Abdi-Aga, récemment nommé kiaja, et le grand écuyer Torak Mohammed-Beg, décorés des trois queues de cheval, reçurent, le premier le sandschak de Tirhala, le second celui de Karamanie. L'hospodar de Moldavie, Constantin Maurocordato, fut déposé et banni à Ténédos sous le prétexte qu'il aurait laissé voir par les vices de son administration son mécontentement du dernier échange des principautés, mais en réalité parce qu'à l'occasion des fêtes du Bairam il n'avait pas fait des avances assez considérables aux employés du sérail. Sa place fut donnée à Constantin Rakoviza, fils du vieux Michel Rakoviza qui deux fois avait occupé le trône princier de Valachie, et trois fois celui de Moldavie (août 1749). Un événement plus grave fut la déposition du mufti, du savant Esaad-Efendi, obtenue par le grand vesir, et qui bientôt entraîna celle du ministre suprême, parce que l'opinion publique ne lui pardonna pas la chute d'Esaad. Lors de sa nomination au premier poste de l'état, le chatti-schérif rendu à cette occasion avait accusé la négligence de son prédécesseur dans l'entretien des places frontières. L'administration d'Esaad-Abdullah se distingua par la douceur et la tolérance ; il y eut alors suspension complète d'exécutions, et si l'on excepte quelques falsificateurs d'ordres du sultan pris sur le fait, pas un sujet ne subit la peine capitale. Le nouveau grand vesir Mohammed-Emin, surnommé Diwitdar (qui tient l'écritoire), avait rempli les fonctions de ce titre, sous Ahmed III, auprès du grand vesir Ibrahim-Pascha, et s'était uni à la fille du tout-puissant kiaja Mohammed. Depuis il avait été successivement président des chambres de finances, intendant de l'arsenal, de la ville, des comptes ; maintenant il quittait la place de ministre de l'intérieur pour recevoir la seconde de l'empire. Son père était Mohammed-Pascha-Aschdschisade, c'est-à-dire le fils du cuisinier, qui dans le soulèvement des Arabes à Baszra et Kawarna avait rendu de si importants services. La dignité de mufti fut conférée au grand juge de Rumili, Mohammed-Said.

Dix jours avant la déposition du grand vesir, il y avait eu pendant quatre heures une éclipse de lune, et ce sinistre présage fut considéré comme rempli par cette disparition de la lune de l'empire, dont l'éclat est emprunté au sultan qui en est le soleil. Les esprits du peuple furent encore plus agités quand, le cinquième jour après la déposition, apparut une éclipse de soleil ; alors on crut voir dans ce signe céleste une menace pour le sultan lui-même. Les alarmes devinrent si vives que la police de la capitale reçut ordre de veiller activement au maintien de la tranquillité publique, et fit étrangler plusieurs astrologues qui jetaient le trouble sur la terre par leurs interprétations de la marche des astres. En même temps il fut enjoint à l'astronome de la cour de ne plus désormais joindre à l'annonce des éclipses de lune ou de soleil des observations qui pouvaient provoquer des bruits inquiétants : mais la superstition populaire trouva un nouvel aliment dans le grand incendie qui

éclata à Constantinople quatre semaines après, et dans lequel on vit la confirmation du présage dont on s'était effrayé (3 février 1750). Dans l'espace de trois heures le feu dévora six mille six cent soixante-sept maisons, entre autres l'habitation de l'aga des janitschares. Le sultan envoya aussitôt 80 bourses d'argent pour la reconstruction d'un nouvel édifice qui s'éleva rapidement. Dix-huit jours après, les flammes détruisirent l'habitation du mufti Said, qui perdit alors ses effets les plus précieux, à la grande satisfaction des janitschares, ses ennemis déclarés. Aussi pensa-t-on que la malveillance était pour quelque chose dans ce désastre. De graves soupçons s'élevèrent aussi à l'occasion de l'incendie qui deux mois plus tard frappa de consternation le marché aux Armes. Au premier cri d'alarme le sultan envoya au grand vesir et à l'aga des janitschares l'ordre d'occuper, avec un corps de troupes suffisant, les deux rues aboutissant au marché, de crainte que le peuple ne se ruât sur les nombreux magasins de ce quartier, qui pouvait armer quarante mille hommes. On fit en sorte que rien ne fût dérobé aux flammes, afin d'assurer la tranquillité de la capitale. De l'argent fut distribué aux janitschares, et, pour apaiser les murmures du peuple, le grand vesir destitua l'aga Guldsche-Mustafa, sous le prétexte qu'il s'était montré trop dur dans les tristes circonstances dont on sortait. On le flétrit du nom de l'aga incendiaire ; ses fonctions passèrent au kulkiaja Esseid-Ahmed-Aga. Peu satisfait de relever tant de ruines, le sultan fit continuer l'écluse pour l'aqueduc de Tophane, et construire un palais impérial à la porte des Canons, sur l'emplacement destiné quelques années auparavant à recevoir une maison de plaisance. Des inscriptions en style ambitieux élevaient la gloire de Mahmud au-dessus de celle d'Alexandre à deux cornes et de Chisr, le gardien de la Source de Vie. Dans le cours de cette année fut lancé à la mer un nouveau bâtiment à trois ponts, qui reçut le nom de *Courrier de la victoire*. Mahmud avait un goût prononcé pour les constructions en tout genre ; mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'étaient les présents que lui offraient les ambassadeurs des puissances étrangères. Tout récemment la cour d'Autriche lui en avait adressé de magnifiques ; les envoyés de Tunis et d'Alger lui avaient remis des fusils, des pistolets, des peaux de tigre et de léopard, des lions et des léopards vivants, des chapelets de corail, des tapis, des esclaves chrétiens, des nègres eunuques ; Jusuf, secrétaire de l'ambassadeur ottoman, Salim de Trébisonde, mort en revenant de l'Inde, apporta de la part du grand mogol Naszreddin-Mohammed-Pascha, et de son nisamul-mulk des lettres amicales et de magnifiques offrandes destinées à servir de gages d'une bienveillance réciproque, plutôt qu'à resserrer les liens d'une alliance politique : car l'union entre le sultan et le Grand-Mogol était moins nécessaire depuis que, par suite de la mort de Nadir-Schah, la Perse servait de champ de bataille à sept prétendants qui se disputaient ce malheureux pays. Tahmas et son fils Héraclius, maîtres de Tiflis et de Kacheti, luttaient contre le chan des tribus de Dschowanschi et de Saridscheli-Penah, pour la possession de la Géorgie. Bachili-Mohammed-Chan, l'efschare, marcha de Kerni contre Eriwan, qu'il assiégea ; mais il fut repoussé par les chans du canton avec l'assistance des princes de Géorgie, Tahmas et Héraclius, vit la désolation s'étendre sur Kerni, puis se retira sur l'Arpatschai vers Schuregil, et ravagea le territoire des tribus d'Irmelu et de Taschanlar. Le chan de Rumije assiégea Tébris pour venger la mort de son frère. Cependant Asad-Chan, l'afghan, s'emparait de Rumije, et prétendait établir son pouvoir sur Ardelan et Mégri. Au centre du royaume était Ali-Kuli-Chan, neveu de Nadir-Schah, qui, sous le nom d'Aadil-Schah, avait envoyé Abdulkerim en ambassade à Constantinople, avait succombé sous les coups de son frère Ibrahim, qui lui-même s'était vu abattre par les troupes de Schahroch, successeur désigné de Nadir-Schah. Contre Schahroch s'était levé Seid-Mohammed, fils d'une fille du schah Suleiman, qui renversa ce prince, et lui fit crever les yeux. Mais lui-même subit un cruel supplice par les ordres de son vainqueur Jusuf-Chan-Dschan, qui replaça Schahroch sur le trône. Les habitants du Chorasan étaient divisés en deux partis dont l'un tenait pour Schahroch, l'autre pour Ismail-Mirsa, issu

également d'une fille du schah Husein. Contre Ismail se révoltèrent Ssali-Chan, Ali-Kuli-Chan, Ibrahim, Schahroch, Seid-Mohammed, Ismail-Mirsa-Ssalih et plusieurs autres encore dont il sera question plus loin, prétendant tous à un pouvoir indépendant et absolu. Dans cette effroyable confusion, les habitants de Tebris s'adressèrent à la Porte en la suppliant de les recevoir au nombre de ses sujets, et Mustafa-Chan, l'ancien ambassadeur de Nadir-Schah, qui venait d'obtenir la permission de revenir de Bagdad, écrivit à Constantinople pour demander des secours afin de conquérir les territoires de Kermanschahan, Hamadan, Iszfahan, Kaswin, qu'il voulait administrer en qualité de chan, sous la souveraineté ottomane, en payant les mêmes tributs offerts jadis à la Perse pour ces contrées. Fidèle à son système pacifique, la Porte rejeta ces deux demandes.

Parmi plusieurs mutations dans les gouvernements et les hauts emplois, il faut remarquer la déposition du kapudan-pascha Schehsuwarsade-Mustafa, que remplaça El-hadsch-Ebubekr-Pascha, le plus riche des vesirs, et celle du mufti, auquel succéda Murtesa-Efendi. Le chatti schérif du sultan au mufti, sur la collation des emplois aux plus dignes, renferme le blâme tacite des procédés de son prédécesseur, expose les causes de sa destitution et commence par ces paroles du Koran : « Dis, n'y a-t-il aucune distinction à faire entre ceux qui savent quelque chose et ceux qui ne savent rien? »

Les ministres européens près de la Porte étaient les mêmes qu'au moment du renouvellement de la paix avec la Russie, à l'exception du nouvel ambassadeur hollandais Hochepied, et du bayle vénitien, le cavalier Lezze, qui était venu remplacer Veniero [janvier 1749]. La paix d'Aix-la-Chapelle avait ramené le calme en Europe sans pourtant déterminer un changement dans la politique des puissances belligérantes, dont les ministres continuaient toujours à représenter chacun à la Porte les événements sous l'aspect le plus favorable à sa cour. La Porte, à l'instigation du reis-efendi Mustafa, avait jadis offert sa médiation; mais n'ayant vu sa proposition accueillie d'aucun côté, elle se consola de la continuation de la guerre entre les infidèles, d'après ces maximes rappelé par l'historiographe de l'empire à l'occasio du traité de paix d'Aix-la Chapelle : « Di donna au chien la puissance sur le cochoi Quand un infidèle est tué, il y a profit pou l'Islam; les infidèles ne forment qu'un peu ple : que Dieu les condamne tous à la ruine! Connaissant ces principes du droit publ des Moslims, l'ambassadeur français Desal leurs et l'envoyé de Suède Celsing n'en tra vaillaient pas moins avec la plus grande a deur à une alliance entre la Porte et la Prusse; mais il leur fallut renoncer à tout espoir de succès quand la Porte déclara par une note écrite qu'elle n'avait nullement l'intention de conclure un traité avec la Prusse. L'intervention de la France à Malte, pour la restitution de la galère enlevée par des esclaves révoltés, mérita une lettre courtoise du gouvernement turc au comte de Puysieux [juin 1750]. Pour faire accueillir ses propositions et ses plans dans le sérail, Desalleurs se servait surtout du mufti Esaad et de Suleiman-Aga, trésorier du kislaraga, qui avait de l'autorité dans le palais; dans le harem de ce dernier, se trouvait une favorite qui visitait l'épouse de Desalleurs et mangeait quelquefois à l'hôtel de l'ambassade. Un médecin français, Bellet, qui avait apporté une lettre du roi de France au sultan avec une cassette de bijoux d'une valeur de 12,000 ducats, essaya d'abord de négocier sans l'ambassadeur un traité de commerce et d'alliance avec la France et la Prusse; mais il échoua dans ses tentatives. Desalleurs et Celsing ne cessaient de provoquer l'attention de la Porte sur la ligue de Hanovre et sur les projets de la Russie tendant à l'assujettissement de la Suède et de tout le Nord; ils appelaient le gouvernement turc à intervenir dans les affaires du Nord. L'ambassadeur anglais, au contraire, et l'internonce impérial faisaient observer qu'il n'y avait pas lieu à intervention tant que n'éclataient pas d'hostilités : le reis-efendi déclara donc au ministre suédois que la Suède pouvait s'accommoder avec la Russie. L'année précédente, le comte Tessin avait écrit au grand vesir pour lui notifier le mariage du prince royal, et en avait reçu la réponse la plus affectueuse. Le représentant de Naples, comte Ludolf, avait pour instruction de se placer aussi sous l'appui

de l'ambassadeur français, par suite du traité d'amitié conclu avec la Porte. Naples s'efforça d'arriver à un traité de garantie à l'égard des Barbaresques. Les frais de la négociation furent évalués à un demi-million de piastres, ce qui était bien au-dessous des dommages causés annuellement à la marine napolitaine par les pirates africains. Les relations de la Pologne avec la Porte se réduisirent dans les dernières années à une lettre du roi au grand vesir, pour intercéder en faveur de l'ancien kalgha tatare, qui s'était réfugié en Pologne, et dont il a déjà été question. L'hetman appuya par une lettre la tentative du serasker tatare de Budschak pour engager des relations avec le roi de Prusse. Les agents français Issards et Castera manœuvraient pour enflammer la haine que s'était attirée la famille Czartoryski, soulever les magnats polonais contre le roi, et, en cas de vacance du trône, y pousser le prince de Conti à l'aide d'une confédération [mai 1750]. Le résident russe Neplujeff protesta de nouveau auprès de la Porte que la Russie ne désirait pas une seule parcelle du territoire de Suède; mais qu'en vertu de l'article VII du traité d'Abo, elle ne pouvait non plus souffrir que la forme du gouvernement fût changée dans ce royaume. Quant aux affaires de Tatarie, sur la demande du chan Selim-Ghirai dans son voyage à Constantinople, le grand vesir avait écrit au chancelier impérial, comte Bestucheff, et une note avait été adressée relativement aux mouvements d'un émissaire russe qui s'était glissé dans la Kabarta, pour y provoquer le peuple à la révolte. Le résident Neplujeff mourut à Constantinople comme son prédécesseur Wischniakoff, et Penkler se chargea pour la seconde fois de la direction des affaires de la Russie près de la Porte; pour sa propre cour, il suivit des négociations avec les députés d'Alger et de Tunis, afin de faire comprendre Neuport et Ostende dans les conventions conclues l'année précédente avec les États barbaresques, au nom de l'empereur, du grand-duc de Toscane, auxquelles avaient été rattachées aussi Trieste, Fiume, Buccari et Zengg. En conséquence, le grand vesir écrivit au dey et aux odschaks d'Alger, Tunis et Tripoli; les Barbaresques se rendirent à la demande du grand vesir, et comprirent les deux ports désignés dans le traité. Pour les trois conventions heureusement conclues le reis-efendi reçut 2,000 ducats, le commissaire Ssunkor-Ali 1,000, le kapudan-pascha 1,000, l'interprète de la Porte, Callimachi, 500. Penkler fit occuper les consulats impériaux dans le Levant. A Vienne se trouvait l'envoyé de Tripoli, Hasan-Efendi, defterdar de l'odschak ou ministre des finances; il avait apporté des présents fort mesquins afin d'en provoquer de considérables, qu'il obtint en effet. Jamais les ministres européens n'avaient été aussi prodigues d'offrandes à la Porte que dans cette époque, où le succès de chaque demande était acheté régulièrement du grand vesir, du reis-efendi et de l'interprète. En outre, il était passé en coutume que, dans les fêtes données ou reçues par le sultan, les ministres européens envoyassent au sérail des bouquets de fleurs et des fruits confits, et le sultan ou le kislaraga adressait des compliments à celui qui avait offert les produits les plus brillants.

Si les représentants des puissances européennes recherchaient les suffrages du sultan ou du kislaraga, on peut croire à l'exaltation des janitschares quand eux-mêmes se voyaient l'objet de quelque faveur du maître; quelques exemples vont servir en même temps à faire connaître les usages du pays. En inaugurant les nouvelles casernes des janitschares, Suleiman-le-Législateur avait établi une règle invariable, que toutes les fois qu'il passerait devant les vieilles casernes, situées en face de la mosquée des princes, le colonel du soixante-unième régiment lui présenterait une tasse de sorbet, et que le wekilchardsch (administrateur) du même corps en offrirait une autre au kislaraga; le sultan rendait toujours sa tasse pleine de ducats. Mahmud Ier chargea le reis-efendi de porter solennellement à l'état-major des janitschares, assemblé à la porte de l'aga, un chattischérif où il était dit que, toutes les fois que le sultan passerait devant le palais de l'aga des janitschares, le kulkiaja devrait lui apporter une tasse remplie de sorbet, qui serait présentée par l'aga; quant au kislaraga, la tasse apportée par le sagardschi-baschi lui serait offerte par le Ssamszundschibaschi; une autre disposition ordonnait que

le grand vesir fût servi d'abord par le kiajajeri, puis par le kulkiaja. Tous les tschauschs et les procureurs des janitschares allèrent au-devant du reis-efendi, chargé du chatti-schérif, jusqu'à la mosquée du sultan Suleiman ; les lieutenants-généraux et le maître des revues l'attendirent devant la porte et l'accompagnèrent ensuite dans la salle du diwan de l'aga. Là, l'ordonnance fut lue, après quoi l'imam du corps appela, suivant la coutume, les bénédictions du Ciel. Le sultan commençait par de grands éloges, qui offrent un contraste frappant avec les malédictions consignées dans un chatti-schérif rendu soixante ans plus tard par le souverain aujourd'hui régnant. Voici les expressions de Mahmud Ier (1) : « Les janitschares de ma Sublime-Porte forment un corps de champions de la foi, sur lesquels reposent la bénédiction de l'ombre de Dieu et le regard des hommes pieux ; tous les soins consacrés à rehausser leur dignité et leur considération garantissent un bonheur temporel et éternel. Comme officiers et soldats, mes serviteurs en paix et en guerre, ont déployé un zèle ardent et utile, qu'ils ont mérité ainsi ma satisfaction impériale, mon affection intime et profonde leur est acquise, et mes nombreuses faveurs s'appliqueront sans cesse à les élever, à augmenter leur dignité et leur considération. » Peu de temps après, une partie des vieilles casernes des janitschares furent consumées dans un incendie qui en dix heures dévora trois mille maisons. Les janitschares étaient alors divisés en cent quatre-vingt-dix-neuf chambrées ou régiments, dont cent étaient appelés dschemaats, soixante-un buluks, trente-quatre segbans, et quatre ssolaks ; il n'y en avait que vingt-six logées dans les vieilles casernes, cent soixante-treize occupaient les nouvelles. Toutefois il fallut se procurer de suite les sommes nécessaires à la reconstruction des bâtiments incendiés, afin de prévenir le mécontentement des troupes, peut-être même une insurrection. Dans l'incendie de 1693, quatre-vingt-treize chambrées seulement avaient été détruites, et les événements de la guerre avaient empêché pendant cinq années la réparation de ce désastre. Alors chaque compagnie avait reçu pour gratification 1002 piastres et demie ; aux dschemaats et aux segbans avaient été données 1166 piastres et demie : le total des sommes ainsi distribuées s'était élevé à 271 bourses d'argent dont 70 seulement étaient sorties du trésor impérial ; pour le reste, les ministres s'étaient cotisés. Cette fois, les dépenses calculées sur le même pied montèrent à 441 bourses, parce qu'il y avait quarante-une compagnies et cent vingt-une chambrées de dschemaats et de segbans. Le sultan ajouta encore pour chaque buluk 566 piastres et demie, de sorte qu'en définitive il fut donné aux janitschares 689 bourses d'argent. La somme entière fut déposée à la mosquée du sultan Suleiman, en attendant qu'on l'appliquât aux travaux de reconstruction des casernes. Mahmud ordonna également de relever sur un nouveau plan les casernes des dschebedschis, en outre il fit construire sur la rive du Bosphore, à Kutschuksza, une maison de plaisance dont chaque façade offrait un développement de cent quarante-huit aunes. Le palais de Kandili, situé au milieu des paysages les plus enchanteurs fut réparé et remis à neuf. Il faut reconnaître que le sultan n'oubliait pas les véritables services rendus à l'empire. Au chan de Krimée, Arslan-Girai, qui avait réparé les retranchements d'Orkapu, pourvu d'une garnison le château d'Arbat, et déployé la plus grande activité pour le transport des troupes appelées de Kaffa, il envoya une pelisse d'honneur et 1,000 ducats, avec une lettre remplie de témoignages d'estime et de satisfaction. Les ouvrages entrepris aux fortifications de Belgrad, et commencés aussitôt après la conquête, furent achevés, et une inscription, placée au-dessus de la porte conduisant à Constantinople, exalta Mahmud comme le restaurateur de l'empire.

Tandis que les historiographes officiels et les faiseurs de chronogrammes attribuaient au sultan la gloire d'avoir affermi l'édifice politique, des agitations intérieures l'ébranlaient de tous côtés. A Baszra, le commandant de l'Euphrate s'était revolté contre le gouvernement, et avec les Arabes Montefiks avait désolé la contrée ; assiégé dans son châ-

(1) De l'histoire des janitschares imprimée à Constantinople.

au de Menawi, il se vit réduit à s'enfuir sur un petit esquif vers Abuschehr, où il fut pris par les capitaines des bâtiments stationnés sur ce point [janvier 1751]. En Bosnie, Abdurrahman-Efendi et Derwisch-Kapudan se disputaient la prééminence à Bosna-Serai, et les janitschares prirent part à leur lutte sanglante; il fallut des envois répétés de commissaires pour rétablir le repos dans ces cantons. Dans la Kamaranie, privée de gouverneur, on attendait l'arrivée du successeur de Torak-Mohammed-Pascha, appelé au commandement général des flottes ottomanes. le buluk-baschi des lewends avait ravagé le pays, saccagé le village d'Ilitsch dans le sandschak de Kaiszarije, et fait périr vingt-six hommes, vingt-neuf femmes et quarante-trois enfants, en allumant du feu à l'entrée d'une caverne où ces malheureux s'étaient réfugiés. Les habitants de neuf villages du district de Bala avaient jeté l'alarme aux environs d'Heszargrad et enlevé Rudschuk; poursuivis par la justice, les coupables virent vingt-cinq d'entre eux emprisonnés comme provocateurs à Silistra, Warna, Jerkoï; les autres durent souscrire un acte par lequel ils garantissaient solidairement la sécurité du pays, et s'obligeaient, en cas de nouveaux troubles, à payer 130,000 piastres.

Afin de réprimer l'oppression par laquelle les autorités provoquaient en grande partie ces insurrections, l'on expédia en Anatoli comme en Rumili des ordres dits de justice, par lesquels on défendait sous des peines sévères toute exaction aux commissaires, woiwodes, administrateurs, et aux inspecteurs des fondations pieuses. En déterminant les taxes légitimes, le grand vesir abolit une douzaine d'impôts arbitraires, à l'aide desquels l'argent était extorqué aux sujets. Ces mesures rigoureuses n'empêchèrent pas Deli-Ahmed, de Simaw en Anatoli, de ravager le pays jusqu'à ce qu'enfin Elhadsch-Mustafa-Kara-Osmanoghli, possesseur des sandschaks de Chudawendkiar et de Karasi, vint le saisir dans le canton d'Alaschehr, près du village de Sadschaja, et lui fit trancher la tête ainsi qu'à huit de ses lieutenants. Dans le canton de Malatia, Kalenderoghli, de la tribu d'Alhassli, menaçait de renouveler les scènes de rébellion de son homonyme, si fameux sous Ahmed Ier. A la tête de quelques milliers de lewends déserteurs, il osa marcher à la rencontre du gouverneur de Meraasch, Rischwansade-Suleiman-Pascha, et lui livrer bataille; heureusement il succomba, et sa tête alla rouler avec celles des principaux agitateurs devant le seuil de la Sublime-Porte [mars 1752]. Dans le gouvernement de Rakka, Raghib eut recours à la politique perfide dont il s'était servi en Égypte afin de se défaire des begs des Mamluks, pour mettre fin maintenant aux désordres causés par Beschar-Iskan-Baschi, de la tribu des grands Mullis, et dont souffraient surtout les habitants de Rakka ainsi que la tribu des Dœkerlis errant dans ces cantons. Après avoir attiré ce chef par une invitation amicale, il le fit saisir et ordonna de lui abattre la tête [mai 1752]. Dans le sandschak d'Amasia, des officiers de lewends, réunis avec des Kurdes de Tschorum, portaient le fer et la flamme dans ce pays; ils furent immolés. En Arabie, le schérif Mesuud était mort le 18 février 1752, et sa dignité était passée à son frère puîné, Musaid, qui fut chargé de protéger les saints lieux ainsi que la caravane de pélerins, contre les attaques des Arabes, particulièrement des Beni-Harb, dont les hordes erraient entre la Mecque et Médine. Il trouva une forte opposition parmi les schérifs, dont le chef, Mohammed-Schérif, fortifié par les Arabes de Taif, menaçait d'ensanglanter le sanctuaire. Mais le gouverneur de Dschidde, l'ancien grand vesir Esseid-Mohammed, qui avait reçu des ordres rigoureux à ce sujet, empêcha les hostilités d'éclater. Les capitaines de la flotte avaient aussi des instructions sévères contre les corsaires qui infestaient les mers; Emeksis-Kapudan s'empara dans le voisinage de Maina d'une grande galère maltaise à cinq rangs de rames, qui à la vérité faillit être reprise bientôt après par les Maltais près d'Ipsara; dans cette occasion, une schahtie des corsaires, avec neuf canons et treize prisonniers, tomba entre les mains des ottomans, qui entrèrent en triomphe à Constantinople [16 avril 1751]. Le même kapudan rencontra dans le port de Vetiloz la petite escadre du corsaire maltais Paulo, composée d'un trois-mâts, de deux schahties et d'une grande galère; il le défit,

brûla l'un des quatre bâtiments, et ramena les trois autres à Constantinople novembre. Deux mois après, fut lancé un superbe vaisseau de cinquante cinq aunes de long, qui fut appelé *l'Ornement de la mer*, et, à cette occasion, les poëtes s'épuisèrent en chronogrammes et en panégyriques, dont un seul, composé par le maître des requêtes Enis-Nuuman, fut jugé digne d'être inséré dans l'histoire de l'empire. Sur le rapport du kapudan-pascha Torak-Mohammed, successeur d'Ebubekr-Pascha, le bayle de Venise fut invité à donner les instructions nécessaires au consul de Patras, afin que le vaisseau du capitaine tripolitain Mina, que des bâtiments de guerre vénitiens avaient poursuivi jusque dans le port de Lépante, pût se retirer librement. La république se hâta de complaire en ce point à la Porte.

Parmi des changements amenés par des décès ou par les circonstances, il faut signaler les suivants : le gouverneur de Dschidde Elhadsch-Osman étant mort, sa place, d'abord demeurée vacante durant quelque temps, sur la proposition du schérif de la Mecque, fut ensuite conférée au kiaja Mustafa, qui reçut seulement le titre de kaimakam, avec la mission de faire rentrer au trésor de fortes sommes dont Osman était débiteur. On donna aussi un remplaçant au mirialem Chalil-Aga, qui, après avoir occupé dix-huit fois les postes d'aga des sipahis et de silihdar, était parvenu à force de retenues sur la solde des troupes à se constituer un revenu quotidien de 1380 aspres, et qui ne poursuivit pas moins sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. L'ancien grand vesir Elhadsch-Mohammed-Pascha-Terjaki, gouverneur de Bagdad après Kisrieli, mourut en même temps à Retimo, le jour même où ses maisons étaient dévorées par les flammes à Constantinople, où le vaisseau qui portait sa fortune mobilière s'engloutissait à l'entrée des Dardanelles. Rahmi de Krimée, l'un des poëtes les plus célèbres de l'époque, fut emporté par la peste [19 août 1741]. L'ex-mufti, Ali-Mahmud-Efendisade Esseid-Mohammed Seinul Aabidin el Huseini, s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et enfin le poison peut-être mit un terme à la carrière de la sultane Aisché, sœur aînée du sultan, qui avait contribué puissamment à la chute du kislaraga. L'aga des janitschares, Esseid-Ahmed, fut nommé vesir gouverneur de Saida, ce qui entraîna des mutations dans tout l'état-major. Les habitants d'Alep obtinrent l'éloignement de leur gouverneur. Le kapudan-pascha, Torak-Mohammed-Pascha, alla remplacer dans le gouvernement de Dschidde le vieux Ebubekr-Pascha, qui voulait se rendre en pèlerinage à la Mecque. Mohammed-Saïd, ancien ambassadeur en France, puis Nisandschi et deux fois ministre de l'intérieur, obtint la permission de quitter Gallipoli, lieu de son exil, et de revenir à Constantinople. L'ancien defterdar, le poëte Mohammed-Behdschet, jadis déposé et emprisonné par suite de calomnies, fut mis en liberté et plus tard put revenir dans la capitale ; l'ennemi auquel il avait dû sa chute, Memisch-Efendi, fut renversé lui-même et banni à Ténédos. La place de kiaja qu'il occupait fut donnée à Nafis-Mustafa, homme instruit, de formes agréables, qui avait rempli deux missions politiques auprès de Nadir-Schah. Des incendies répétés firent craindre quelques bouleversements ; car les janitschares, irrités des retenues faites sur leur solde pour la reconstruction des casernes, semblaient menacer d'un renversement du trône. Afin de prévenir une catastrophe, le kislaraga Beschir, qui exerçait sur le harem et sur le diwan un pouvoir aussi absolu que celui dont avait joui jadis son prédécesseur de même nom, sacrifia le grand vesir, que l'on embarqua pour Retimo, et le remplaça par le grand écuyer. Le chatti-schérif dont on fit lecture le lendemain dans le diwan, attribua la destitution d'Emir-Mohammed à sa conduite offensante envers les janitschares et leur aga. Mais d'un autre côté, les ulémas se sentaient vivement irrités contre l'orgueil du kislaraga et de ses créatures ; un de ses tschokadars avait eu l'audace de couper la figure à coups de fouet à un kadi de Skutari. Le gouvernement apaisa le magistrat outragé, à force de présents ; mais, bientôt après, des gens du kislaraga s'introduisirent chez le plaignant et l'étranglèrent, puis on répandit le bruit qu'il avait été écrasé sous les ruines de sa maison écroulée pendant la nuit (1). Les ulémas ne

(1) Rapport de Penkler.

songèrent plus qu'à provoquer une révolte. Le mufti insinua au sultan que le seul moyen de salut était l'éloignement du kislaraga ; il lui indiqua aussi la manière dont tout devait s'accomplir. Mahmud, s'enveloppant dans la dissimulation profonde propre au despotisme, partit pour une maison de plaisance sur la rive du Bosphore, affectant la meilleure intelligence avec le kislaraga ; en quittant l'esquif qui le portait, il ordonna au bostandschi-baschi, qui tenait le gouvernail, de se diriger avec le kislaraga vers la tour de la Jeune Fille. Mahmud avait l'intention de bannir son favori en Égypte, mais, sur l'avis que cela ne satisferait pas les ulémas, il donna l'ordre de mort : Beschir, jeune nègre plein de vigueur, tira son poignard pour se défendre contre les valets qui se jetaient sur lui le sabre à la main, mais il tomba presque aussitôt. Ainsi fut étouffée ou prévenue l'insurrection préparée pour le lendemain. On eut soin que la tête du kislaraga et celle de son favori, Suleiman, fussent exposées aux yeux des janitschares, devant le kieschk des Processions. La fortune de Beschir était évaluée à cinq millions de piastres, dont il avait employé une partie à fonder une médrese. Il y eut quelques serviteurs du serail frappés d'exil, et le silihdar avec le médecin du sultan occupèrent dans la faveur du maître la place du malheureux Beschir. Le tschokadar, qui avait donné des coups de fouet au juge de Skutari, fut décapité au bout de vingt-quatre jours. Mohammed, secrétaire de Suleiman, favori du kislaraga, fut appliqué à la torture pour qu'il eût à découvrir les trésors de son maître, qui avait été exécuté ; puis il fut mis à mort à la même place où Suleiman et le Iscal, autre créature du kislaraga, avaient subi le dernier supplice. Le second imam du sultan fut banni. Parmi les papiers du kislaraga se trouvèrent beaucoup d'obligations de solliciteurs d'emplois ; par exemple, une de 80 bourses de Behir Efendi, gendre du reis-efendi Mustafa décédé, payable dans le cas où lui serait confiée la direction des affaires extérieures. Le grand vesir déposé obtint le commandement de Rétimo. Le sultan, bannissant maintenant toute crainte, se rendit à la mosquée aux fêtes du Bairam, et tout demeura tranquille, malgré les terreurs inspirées par un effroyable tremblement de terre, qui avait presque détruit Hafsza et fortement endommagé les plus grandes mosquées à Andrinople (30 juillet 1752).

Les dangers dont menaçaient les murmures des janitschares et le mécontentement des ulémas, conjurés par le supplice du kislaraga et de son favori, furent enfin éloignés par la sagesse et la fermeté du grand vesir, qui, aux fêtes du Bairam, fit prendre toutes les mesures, accomplir toutes les cérémonies d'usage, comme si rien de grave ne s'était passé ; quand il invita son souverain à un festin splendide (20 août 1752), à cette occasion, il ordonna la publication de la liste des hauts fonctionnaires de la cour, nouvellement promus, et celle des dignitaires maintenus dans leurs emplois ; on n'y voyait figurer que les noms des ministres, des sous-secrétaires d'état, des chefs de chancelleries, des agas et des inspecteurs aux revues, des intendants, des tschauschs, enfin des gouverneurs des provinces et des sandschakbegs. Le reis-efendi Naili, le tschausch-baschi Mohammed-Aga, que le grand vesir envoya peu de temps après en Bosnie, sa patrie, pour y rétablir l'ordre, et les trois defterdars furent confirmés. Le nischandschi Mohammed-Saïd fut seul mis à la retraite, et sa place passa à Memisch, jadis ministre de l'intérieur. Chatti-Mustafa, dernier ambassadeur turc à Vienne, demeura chef de la chancellerie de la première chambre des comptes, Resmi-Ahmed, directeur de la fabrique des poudres à Gallipoli, l'historiographe Isi, maître des cérémonies. En général, les gouverneurs des provinces gardèrent leurs places : parmi eux se trouvaient deux anciens grands vesirs, le gouverneur d'Erserum, Elhadsch-Ibrahim-Pascha, celui de Trébisonde, Ali-Pascha, et plusieurs fils d'anciens ministres suprêmes, tels que Kœprilisade-Ahmed-Pascha, en Bosnie ; Mohammed-Pascha, fils d'Osman-Pascha, tué à la bataille de Kerkuk, en Rumili ; Muhsinsade-Mohammed-Pascha, à Oczakow. La tranquillité, fortifiée par cette constance dans la marche du gouvernement, fut pourtant troublée à Constantinople par une émeute de sujets grecs : quatre mille d'entre eux assaillirent brusquement le palais du patriarche, outragèrent leur chef spirituel, auquel

ils reprochaient d'avoir exilé un moine fanatique au couvent du mont Athos, et demandèrent à grands cris la destitution du métropolitain. Le grand vesir, qui n'attendait pas d'attaques de ce côté, n'avait pris aucune mesure pour les réprimer : il céda aux clameurs de ces furieux ; mais ensuite il fit pendre quelques-uns des meneurs devant le palais patriarcal, et les Grecs rentrèrent aussitôt dans l'ordre, car leur insurrection n'avait été dirigée que contre leurs propres archontes, les seigneurs du Fanar, et contre le patriarche, mais ne menaçait nullement le gouvernement ottoman.

Un an avant cette émeute, le grand vesir Emir Mohammed-Pascha avait fait arrêter brusquement l'interprète de la Porte, Callimachi, et le patriarche, parce que les habitants de l'île de Chypre, dont les revenus étaient encore attribués au premier ministre comme gratification, l'avaient accusé d'exaction auprès du sultan, et que, dans leur plainte, ils s'étaient appuyés sur le témoignage de l'interprète et du patriarche. Emir voulait d'abord faire pendre les deux dénonciateurs ; puis il changea d'opinion, envoya le premier en exil à Ténédos, et ordonna de renfermer le patriarche dans un couvent du mont Athos. La place de Callimachi fut donnée au second fils du prince de Valachie, Mathias Ghika, âgé seulement de vingt-trois ans ; son père le mit sous la direction de l'ancien drogman suédois Lukaki, et choisit pour son agent à lui-même auprès de la Porte un certain Jakovaki Riso. Mathias Ghika, qui avait dépensé 200 bourses d'argent pour obtenir la nomination de son fils, ne jouit pas long-temps du résultat de ses combinaisons ; au bout d'une année il mourut à Bukarest, et fut enterré dans le couvent et hôpital de Saint-Pantaléon, fondé par lui pour les pestiférés. Aussitôt les bojards envoyèrent une députation auprès de la Porte, afin qu'on leur donnât pour hospodar Scarlat-Ghika, fils aîné du souverain décédé ; on devait en outre présenter au grand vesir une requête tendant à obtenir qu'il fût défendu aux Turcs de s'établir en Valachie, exposant aussi qu'il serait convenable pour le bien du pays que la Porte ne changeât pas si fréquemment les hospodars, et qu'elle s'abstînt de les confirmer tous les ans. Les envoyés étaient encore en route quand ils apprirent la nomination du jeune Ghika, auquel on donna pour successeur dans ses fonctions d'interprète le vieux Callimachi, rappelé à cet effet de son exil. Le nouveau prince s'aliéna bientôt tous les esprits : aux six espèces de swertes ou de contributions déjà existants son père avait ajouté deux taxes nouvelles, sous le nom de présents du Bairam et de complément de contributions ; Matthias accrut ces charges et poursuivit avec acharnement les envoyés des bojards qui avaient demandé son frère pour souverain. Des plaintes réitérées des bojards, parvenues à Constantinople, déterminèrent enfin la Porte à envoyer à Bukarest un commissaire. A son arrivée, les habitants se rassemblèrent, et amenant avec eux le métropolitain et les bojards, ils allèrent lui exposer leurs griefs. Sur le rapport de ce délégué, le gouvernement ottoman envoya l'ordre à Matthias Ghika de se rendre à Jassy pour y remplacer Constantin Rakoviza, qui lui-même viendrait exercer l'autorité d'hospodar à Bukarest ; quant aux bojards qui avaient osé se plaindre directement à la Porte, ils furent tous bannis.

Afin d'assurer la tranquillité dans la capitale, le kiaja du grand vesir enjoignit aux patriarches arménien et grec de faire en sorte que tous les prélats résidant à Constantinople partissent sous huit jours, pour aller occuper leurs siéges respectifs ; un second arrêté ordonna aux kadis de renvoyer dans leurs fiefs tous les Siames et les Timariotes ; enfin le ministre de l'intérieur prescrivit, sous peine de mort, l'expulsion de Constantinople de tous les Grecs et Arméniens, qui, depuis dix ans, s'étaient introduits dans les maisons des grands vesirs comme portiers ou porteurs de litières.

Tous les Fanariotes, aspirant aux principautés de Valachie et de Moldavie, cherchaient à se rendre favorable l'ambassadeur français Desalleurs, dont l'influence sur le diwan rencontrait alors peu d'obstacles. Le plus ambitieux d'entre eux, Rodolphe Cantacuzène, promit à Desalleurs, en cas d'investiture de la principauté de Valachie, de payer au sultan un tribut annuel de 10,000 ducats et de le remettre en possession du banat de Temeswar. Le représentant du roi de France voulut encore ramener le diwan à

un projet, déja deux fois repoussé, d'une alliance entre la Porte, la France et la Prusse. Quelque temps après, il remit aux ministres une lettre écrite par Louis XV en faveur de la Suède, que le roi très-chrétien déclarait vouloir défendre, dans le cas où elle serait attaquée par la Russie. Desalleurs, de concert avec le ministre suédois Celsing, appuya les efforts de l'agent danois Gœlher, pour négocier un traité d'amitié entre le gouvernement ottoman et le Danemark. Enfin il proposa à la Porte l'alliance de la France pour défendre la Pologne, menacée déjà deux fois d'un morcellement par la Russie, qui paraissait vouloir lui enlever Dantzig [1753]; le grand vesir, sans vouloir s'engager, pria l'ambassadeur français de ne pas regarder sa réponse évasive comme un refus. Le ministre suédois Celsing, en notifiant à la Porte la mort de Frédéric I., roi de Suède et landgrave de Hesse-Cassel, ainsi que l'avénement au trône du prince de Holstein Gottorp, remit une lettre du nouveau monarque au grand vesir pour le sultan; en même temps il lui déclara que Frédéric II était résolu à ne changer en rien la forme du gouvernement du pays où il venait régner, déclaration qui rassura la Russie [17 juin 1751]. Peu de temps auparavant, le premier ministre de Suède, comte de Tessin, avait remercié le grand vesir des démarches de la Porte en faveur de la Suède auprès de la Russie, et lui avait adressé une note dans laquelle il justifiait son maître, accusé par la cour de Pétersbourg de vouloir troubler la paix dans le nord de l'Europe. Le comte de Tessin eut pour successeur dans la direction suprême des affaires de Suède M. de Hœpken, bien connu à Constantinople, où il avait long-temps représenté sa patrie, et dont l'influence dut contribuer à rapprocher la Porte de la Suède. Toutefois il ne put servir l'écuyer du roi de Danemark, de Gœhler, qui voulait être reconnu en qualité de ministre plénipotentiaire. Quoique le gouvernement de Gœhler eût déjà conclu quatre années auparavant un traité de paix avec les Barbaresques, le grand vesir refusa de considérer l'envoyé danois comme revêtu d'un caractère officiel. Le reis-efendi, musulman orthodoxe, avait à cette occasion soumis au mufti Murtesa-Efendi la question de savoir si la loi permettait de contracter de nouvelles alliances avec les infidèles; Murtesa répondit par un fetwa: « Non, à moins qu'il ne s'agît de l'avantage du sultan et de l'empire. » Alors, les démêlés du ministre napolitain, comte Ludolf, avec son secrétaire Chenevrier de Genève, confident de Bonneval, causaient une sorte de scandale à Constantinople. Chenevrier, convaincu de relations intimes avec l'internonce impérial, auquel il livrait les secrets de sa propre cour et ceux de la France, ainsi que d'intrigues contre son supérieur, fut embarqué de force et renvoyé en Italie [6 juin 1752]. C'était lui qui, dix années auparavant, avait soumis à Bonneval un projet de transplantation de quelques milliers de protestants suisses dans certaines parties de l'empire ottoman.

De grandes difficultés s'étaient élevées entre la république de Saint-Marc et l'état de Raguse, au sujet d'un droit levé par ordre du sénat vénitien sur les bâtiments naviguant dans le golfe Adriatique; Marco Broccoli fut chargé d'exposer à la Porte les griefs de Raguse. Le grand vesir vivement pressé adressa au gouverneur de Bosnie l'ordre de prendre connaissance de l'état des choses et d'accommoder le différend. Sous la médiation turque, l'agent vénitien, Giuseppe Canobe, et le commissaire ragusain, Matteo Sorgo, signèrent une convention par laquelle Raguse s'obligeait à offrir tous les trois ans un vase d'argent d'une valeur de 20 ducats à l'amiral vénitien commandant dans l'Adriatique, à titre de dédommagement du droit auquel renonçait la république de Saint-Marc, en s'engageant à laisser naviguer librement sur le golfe les navires ragusains, qui pourraient se livrer même à la pêche du corail. Il fut stipulé en outre que les navires et les sujets vénitiens ne pourraient couper du bois dans les forêts ragusaines; enfin l'on renouvela le traité conclu entre les deux républiques dans l'île de Sussar, cent soixante-douze ans auparavant (1) [6 juillet 1754].

(1) Ce document se trouve en turc et en italien aux archives de Vienne, et porte la date du 16 ramazan 1167, cioe 5 luglio 1754; ni Engel, hist. de Raguse, ni Marteus, ne parlent de cette pièce non plus que du traité de 1592, dans l'île Sussar.

A cette époque, les relations de la Porte avec la Pologne se bornaient à un échange de lettres entre le grand vesir et Potocki, généralissime pour le gouvernement de Varsovie : l'une de ces lettres concernait des pâtres polonais qui menaient leurs troupeaux sur le territoire de Moldavie ; une autre intercédait pour les Minorites, établis depuis un siècle en Moldavie, où ils avaient à subir toutes sortes d'avanies. Sur l'ordre de la Porte, le prince de Moldavie, Constantin Rakoviza, répondit à Potocki que le grand vesir lui avait enjoint d'exécuter à la rigueur les conventions existantes. Dans le même temps, Potocki, par ses agents en Krimée et à Constantinople, semait toutes sortes de bruits contre la famille Czartoryski et la Russie, qu'il faisait représenter comme les ennemis acharnés des libertés polonaises. Le chan tatare, Halim-Giraï, envoya sur-le-champ un ambassadeur à la diète de Varsovie, pour dénoncer au nom de la Porte les complots tramés par les puissances étrangères contre la liberté de la Pologne. L'envoyé tatare, Mohammed-Aga, eut à ce sujet des conférences avec sept magnats polonais, qui l'amusèrent avec de vaines paroles (1). L'internonce impérial Penkler arracha le premier à la Porte un ferman qui enjoignait aux hospodars de Moldavie et de Valachie de livrer désormais à l'Autriche les déserteurs de cet état réfugiés sur leurs principautés ; il fit aussi autoriser l'importation des écus allemands et de fusils dans ces provinces. En raison de ces concessions, le grand vesir espérait que l'internonce blâmerait l'élévation projetée par le gouvernement russe de deux nouvelles forteresses entre Kiow et Ocsakow, l'une à trente lieues, l'autre à dix-sept des frontières. Comme une note en ce sens avait été remise aussi à l'ambassadeur anglais Porter, le cabinet de Saint-Petersbourg fit cesser les constructions commencées. D'autres débats s'élevèrent entre la Porte et la Russie, au sujet de la Kabartai : Obreskoff, successeur de Wischniakoff près le gouvernement ottoman, s'était plaint tout d'abord de l'infraction commise aux traités par les deux princes tatares, fils du chan, qui avaient voulu expulser les Russes de la Kabartai ; il avait demandé que des commissaires nommés par les deux parties prissent connaissance de l'affaire, et que les deux princes fussent rappelés [septembre 1751]. A peine cette satisfaction était donnée au cabinet de Petersbourg, le chan des Tatares se plaignit de ce que les Russes lui avaient enlevé six tribus de l'Abasa Keszik, soumises de temps immémorial au souverain de la Krimée ; dans sa réponse, Obreskoff prétendit n'avoir aucune connaissance de ce fait, et soutint que la commission d'indemnité, réunie dans le but d'apprécier les indemnités à donner pour le pillage commis à Perekop par la seule faute des Tatares, avait été obligée de se séparer au bout de cinq séances. Le chan ayant énergiquement protesté dans ses réclamations au sujet de l'Abasa Kiszik, la Porte ordonna que ce prince veillât à faire respecter les frontières d'après la lettre des traités.

Maintenant il faut revenir aux faits bien autrement graves qui se passaient sur la frontière de Perse. Ces événements étant intimement liés aux agitations de la Perse durant l'interrègne, nous allons, d'après Isi, exposer rapidement les troubles qui déchiraient alors ce malheureux royaume. Asad-Chan, l'Afghan qui s'était emparé de Rumije, comme on l'a vu plus haut, avait détaché contre Eriwan ses généraux Musa et Ahmed-Chan, auxquels Tahmuras, seigneur de Tiflis, barra le chemin ; Asad-Chan, accouru pour les soutenir, fut attaqué par Tahmuras à Metriskoi, battu, poursuivi et poussé jusque sur Rumije, où il ne ramena que le tiers de son armée, portée auparavant à douze mille hommes [8 mai 1751]. Aux huit prétendants qui se disputaient déjà le trône de Perse vint se joindre un neuvième, qui se disait Husein Mirsa, fils du schah Tahmasip, et soutenait avoir pris la fuite, au temps du massacre des princes, pour se réfugier en Russie. Il parut d'abord

(1) Rapport de la conférence, tenue dans le palais de S. E. le grand-maréchal de la couronne avec l'envoyé du chan des tatares, Mahmud-Aga, à laquelle furent présents : l'évêque de Cujavin, Dembrocoswki, le castellan de Cracovie Poniatowski, le grand-maréchal de la couronne Bielinski, le grand chancelier de la couronne Malachowski, le grand-chancelier de Lithuanie, le comte Czartoryski, le vice-chancelier de la couronne Wodzicki, le maréchal de la couronne Minszick, le 19 août 1754.

à Meschehed, et Kerbhela, où l'ancien commandant des gardes-du-corps de Nadir-Schah, puis Mehdi-Chan, Mirsa-Ibrahim et d'autres grands le reconnurent pour le véritable fils de Tahmasip; le dernier ambassadeur de Nadir-Schah, Mustafa-Chan, qui était resté à Bagdad, écrivit à la Porte dans ce sens. Le grand vesir, qui voulait maintenir la paix sur la frontière, répondit au chan que les derniers traités ne lui permettaient pas de s'immiscer dans les affaires de la Perse; en même temps il ordonna au gouverneur de Bagdad, Suleiman-Pascha, d'éloigner le prétendu Husein-Mirsa, auquel il fit pourtant remettre un présent de 1,000 ducats. Afin d'éviter même sujet d'alarme aux Persans, la Porte enjoignit aux deux paschas de Basra et de Bagdad de se retirer en-deçà des limites de l'empire. Déjà elle avait repoussé la requête d'intervention des habitants d'Iszfahan, transmise par le gouverneur de Bagdad. Elle n'accueillit pas mieux la supplique des habitants de l'Aserbeidschan, apportée à Erserum par Risa-Chan, fils de Feth-Ali-Chan, alors diwan-beg de Tébris, au nom des chans et des ajanes de Tébris, Rumije, Karadschatagh, Erdebil, Meragha, Denbeli, et envoyée à Constantinople par le gouverneur d'Erserum. Les riches présents destinés à la Perse, au temps de l'ambassade de Kesrieli, étaient restés jusqu'alors à Bagdad, parce que l'on espérait encore qu'ils pourraient servir auprès du schah futur au maintien de la paix; mais le nombre toujours croissant de prétendants au pouvoir suprême, qui déchiraient la Perse, affaiblissant chaque jour cette espérance, des fermans furent adressés au gouverneur de Bagdad, et à ceux de Moszul, Diarbekr, Siwas, Scheriszor, Malatia, Meraasch, aux woiwodes de Mardin, Boli et autres, pour qu'ils dirigeassent de province en province, sous escorte sûre, ces présents sur Constantinople, où ils devaient être déposés au trésor impérial. D'autres ordres furent expédiés au gouverneur de Bagdad et à l'écuyer Mohammed-Aga, pour qu'ils veillassent à la sûreté de l'ambassadeur persan de Nadir-Schah, Mustafa-Chan, auquel enfin, sur ses demandes répétées, avait été accordée la permission de venir à Constantinople. Ce personnage allait se mettre en route, quand il apprit que deux de ses fils avaient été incarcérés sur l'ordre de Sendkerim, l'usurpateur d'Iszfahan, qu'un millier de ses amis et partisans s'étaient jetés dans la forteresse de Péri pour s'y défendre, enfin que deux chans et les juges du Loristan, accompagnés de vingt-cinq notables, étaient arrivés avec des troupes à Kermanschahan, où ils l'attendaient impatiemment avec Husein-Mirsa: ces nouvelles changèrent sa détermination. De nouveaux ordres recommandèrent au gouverneur de Bagdad de veiller activement à la sûreté de Mustafa-Chan et d'Husein-Mirsa, tout en respectant la frontière persane. Un autre chatti-schérif prescrivit au gouverneur de retenir les présents de Nadir-Schah et de les conserver jusqu'à nouvel ordre, afin qu'ils pussent être adressés ensuite au futur schah de Perse. La Porte possédait des états détaillés des forces respectives des partis en Perse. Ahmed-Chan l'Afghan s'était fortifié dans le Kandahar et avait gagné les Belusdches; Schahroch-Mirsa, aveugle et impuissant, se tenait à Meschhed; dans l'Irak dominait Ali-Merdan, chef de la tribu Bachtiari au nom d'Ismail-Mirsa, jeune homme de dix-neuf ans, fils d'une sœur de Schah-Husein; mais son général ayant été vaincu par Send-Kérim, chef de la tribu des Send, Ali-Merdan s'était enfui et avait cédé sa place au vainqueur. Les commandants de Huweise, du Loristan, Schuster, Disful, Dorak, qui avaient le titre de chans héréditaires, exerçaient l'autorité suprême dans leurs provinces. Kaswin était entre les mains des Lutis rebelles, Téhéran au pouvoir de Mirsa-Nisam; la tribu turkmane des Karagœslus avait soumis Hamadan; Kermanschah obéissait à Abdali, chan du Choraçan, institué jadis gouverneur par Nadir-Schah. Asad-Chan, maître de Ramian, possesseur de l'Aserbeidschan, était en guerre avec Tahmuras, qui dominait dans le Kurdschistan; son général, ayant voulu faire une irruption avec sa cavalerie du côté d'Ersendschan et de Sultania, fut complètement défait par le chan Ssofi-Jar, fils de Gurbistu-Chan, qui tenait sa cour à Enguran.

Dans le Gurdschistan (la Géorgie), Tahmuras de Tiflis et son fils Héraclius, maîtres de Kacheti, luttaient contre le chan Lesghi

de Scheki, Hadschi Tschelebi. Afin de satisfaire des haines privées, d'autres chans Lesghis, tels que celui de Karadschatagh, Kor-Kasim, celui de Gendsche, Schahwerdi, chef de la tribu Dschowanschir, s'unirent avec Tahmuras. Tandis que le gonflement des eaux du Kur retenait l'armée Grusienne à Berdaa, Tahmuras concevant des soupçons contre les chans Lesghis, qui pourtant lui étaient dévoués, les fit arrêter, puis alla mettre le siége devant Gendsche. Hadschi-Tschelebi passa rapidement le Kur avec six mille hommes, attaqua l'armée grusienne près d'Utschdepeler, et la mit en fuite [août 1752]. Ensuite il vit se soumettre les tribus turkmanes du Gurdschistan, les Timurdschis et les Hasanlus. Mais deux mois après, Tahmuras s'avança de la Géorgie à la tête de troupes tirées de Tiflis, de Kachethi, auxquelles avaient été réunis environ deux mille Tscherkesses, et se porta contre Hadschi-Tschelebi, qui fut battu; maintenant il menaça aussi d'installer comme Schah de Perse un prétendu prince de l'ancienne famille souveraine. Après avoir congédié les Tscherkesses, qui ravageaient le pays, Tahmuras soumit les tribus turkmanes de Kasaks et des Bortschalus en les obligeant à réparer les dommages qu'ils avaient causés [octobre]. Le jeune prince d'Imirette, dont le père était mort l'année précédente, mais qui avait été expulsé par ses deux oncles et par sa mère, se trouvait à Achiska, où il implorait l'assistance ottomane. Au printemps suivant Héraclius battit encore les Lesghis sur la frontière des Kasaks et des Bortschalus. Les Lesghis dévastèrent le canton d'Achiska, et le pascha dut leur livrer cent vingt paires de culottes, soixante paires de bottes et sept chevaux pour racheter douze esclaves qu'ils avaient enlevés. Hadschi-Tschelebi, le plus puissant chef des Lesghis, continua de faire des irruptions sur les terres de Tahmuras et de son fils Héraclius, jusqu'à ce qu'Asad-Chan, l'Afghan, ami de ces deux seigneurs, acquit dans l'Irak une si grande prépondérance par les armes qu'il osa lui-même prétendre au trône. Alors Hadschi-Tschelebi se présenta aux princes grusiens comme l'ennemi de leurs ennemis et l'ami de leurs amis. Avant qu'Asad-Chan élevât si haut sa puissance dans l'Irak, divers événements importants s'étaient passés dans cette contrée. Ali-Merdan le Bachtiare, chef des tribus de Loristan, et Kerim, chef de la tribu de Send, se disputèrent à Iszfahan la domination de la Perse au nom du mineur Ismail-Mirsa. Ali-Merdan se fortifia par les secours de son parent Ismail-Chan, gourverneur du Loristan, du commandant de Huweise et de Schuster, ainsi que des tribus de Sengine et de Kelhur, puis il marcha contre Iszfahan. Kerim installa son frère Mohammed en qualité de serasker, et l'envoya vers Kermanschahan à la tête de douze mille hommes. Près du village d'Hadschiabad, dans les environs de Kermanschahan, ils laissèrent leurs bagages, et sept mille hommes voulurent surprendre le camp d'Ali-Merdan; mais celui-ci les reçut si bien, que Mohammed-Chan et deux de ses frères restèrent sur la place avec trois mille hommes. Fier de sa victoire, Ali-Merdan marcha contre la forteresse de Péri, entre Iszfahan et Hamadan, où Kerim avait déposé ses trésors. Il conquit cette place et s'avança sur Iszfahan. Mais Send-Kerim vint à sa rencontre, et lui livra une bataille qui dura deux jours. Enfin la plus grande partie des troupes du Loristan ayant déserté les drapeaux d'Ali-Merdan, la victoire passa du côté de Send-Kerim. Ali-Merdan et Ismaïl-Chan s'enfuirent vers Bagdad, où le gouverneur les logea près du dernier ambassadeur Mustafa. Cependant Kerim avait repris la forteresse de Peri; et informé de l'accueil fait à Ismaïl-Chan et à Ali-Merdan par Mustafa, il saccagea Sawa, où étaient situés les biens de cet ambassadeur, dont il emmena deux fils prisonniers à Iszfahan. Le juge du Loristan et deux chans apportèrent cette triste nouvelle à Bagdad, d'où Mustafa partit en toute hâte pour la Perse avec le prétendu prince Husein-Mirsa, qu'il voulait porter au trône. L'ex-ambassadeur appela les secours de l'Afghan Asad-Chan de Rumije, qui repoussa Kerim-Send et assiégea Peri. Kerim-Send rechercha l'appui de Mohammed-Husein-Chan, chef de la tribu turkmane des Katschares qui s'étaient fixés à Astrabad, sur la mer Caspienne. Battu par Asad-Chan, Kerim-Send fut contraint d'abandonner Iszfahan et Schiras, et aurait peut-être précipité sa fuite plus loin encore

si Rustem-Chan, seigneur du village de Chuscht, dans les montagnes de Germasir, ne l'avait encouragé à se porter dans le défilé du Kenne pour y attendre l'ennemi (1). Complètement défait, Asad-Chan se vit réduit à se réfugier du côté de Bagdad, à l'exemple d'Ali-Merdan qui venait de périr sous les coups d'un assassin; dans la suite il vint en sujet soumis se prosterner devant Send-Kerim, qui sut en faire un ami dévoué. Le rival le plus redoutable de Kerim-Chan était maintenant Mohammed-Husein-Katschar, auteur de la dynastie persane d'aujourd'hui. Pour bien distinguer les dix ou douze prétendants qui se disputèrent le royaume de Perse après la mort de Nadir-Schah, il faut les rattacher à leurs diverses tribus respectives dont l'influence prédominante a été déjà signalée au temps de la domination de Ssafewis, et qui, après la chute de cette famille souveraine, voulaient chacun se saisir du pouvoir suprême. Les princes Schahroch, Ismail-Mirsa, Husein-Mirsa, Ssafi-Mirsa, qui se disaient, à tort ou à raison, descendants de la sœur du schah Husein, appuyaient leurs prétentions sur leur parenté avec la dynastie renversée. Tous les autres n'étaient que des chefs de tribus: Ahmed-Chan dans le Kandahar et Asad-Chan dans l'Aserbeidschan, étaient des Afghans, de cette tribu qui avait amené la destruction sur la famille Ssafewi. Ali-Merdan était le chef des Bachtiares dans le Loristan; Kerim-Chan, celui de la tribu Send-Ali-Kuli-Chan; les autres parents de Nadir-Schah étaient des Efschares; Mohammed-Husein-Chan, commandait aux Katschares. Ainsi en résumé Ssafewis et Afghanes se disputaient le trône de Perse, ralliant sous leurs drapeaux opposés les tribus turkmanes des Efschares et des Katschares, les tribus persanes des Bachtiares et des Sends.

Malgré les confirmations d'emplois dont on a vu les effets immédiatement après la mort du Kislaraga Beschir, plusieurs changements s'opérèrent plus tard dans quelques ministères. Le plus important fut l'éloignement du kiajabeg Nafis Mustafa-Efendi, jadis envoyé en mission auprès de Nadir-Schah. Il fut remplacé par l'intendant de l'arsenal, Mustafa-Beg, qui lui-même eut pour successeur Bekir-Efendi, l'ambitieux gendre du reis Mustafa. Le kapudan-pascha Mohammed, fils de Suleiman, reçut la troisième queue de cheval. Les deux grands juges et le magistrat de Constantinople furent remplacés. Le chef de la chambre des pages du trésor, que le sultan avait éloigné du sérail, fut envoyé dans le gouvernement de Tirhala. L'ancien grand vesir Kœr Ahmed-Pascha étant mort, Abdullah, jadis investi également du sceau de l'empire, et alors gouverneur du Kaire, alla le remplacer, laissant lui-même son commandement à Mohammed-Pascha, ancien premier ministre. Le savant mufti Esaad, célèbre par ses œuvres et recommandable par ses pieuses fondations, disparut de ce monde le 10 août 1753. Alors le grand vesir était occupé de la construction d'un couvent de derwischs Nakschbendis dans le faubourg d'Ortakdschiler, près d'Ejub, et il fit installer en qualité de scheich Muradsade-Mohammed, récemment arrivé de Syrie, qui venait aussi de fonder une mosquée à Galata sur l'emplacement du magasin à plomb, s'imaginant qu'en ce lieu les Beni Ummeije avaient élevé la première mosquée de Constantinople quand ils assiégèrent la ville pendant sept ans. Ce même scheich avait naguère aussi découvert dans son voyage à la Mecque le tombeau du père du Prophète, pour lequel furent disposés un cercueil magnifique, une riche couverture et des lampes. Le sultan, exact à remplir ses devoirs de piété, encourageait de sa présence la lecture de la tradition de Bochara. Au reste, montrant un intérêt actif aux entreprises utiles à l'empire, il assista aux fêtes célébrées quand on lança des bâtiments à la mer; et aux essais de nouvelles pompes, dont le besoin se fesait d'autant plus vivement sentir que les incendies devenaient toujours plus fréquents. Le grand vesir déployait pourtant une activité infatigable pour le maintien de la police, et ne ménageait pas non plus les grands coupables dans l'empire. C'est ainsi qu'il fit étrangler le sandschakbeg d'Asir qui s'était livré à des actes de brigandage. Les soins de Mustafa-Pascha s'étendaient à toutes les branches de l'administration. Il visitait assidument l'arsenal et les fonderies dont il surveillait

(1) Malcolm, Hist. de la Perse, t. III, p. 178.

activement les détails. La bibliothèque nouvellement construite par le sultan près du sérail de Galata reçut une riche collection de livres tirés du vieux sérail impérial. L'aga du sérail de Galata vint recevoir ces livres, suivi de tous les baltadschis et des officiers du palais. Le silihdar impérial, le chodscha de la nouvelle bibliothèque, les trois chodschas (professeurs) de la chambre des pages, le scheich des lectures du koran, l'inspecteur des fondations pieuses de la Mecque et de Médine, l'administrateur et le secrétaire de la bibliothèque, trente sous-maîtres, des professeurs avec tous les pages, s'assemblèrent dans la grande salle de l'édifice, où, après la lecture de dix versets du koran, l'un des assistants expliqua la première surre du koran, d'après Beidhawi. Six jours après le sultan s'y rendit en personne pour entendre la lecture du livre du Prophète. Ce fut là la dernière démarche officielle du sultan qui avait ouvert son règne par la fondation des bibliothèques attachées aux mosquées d'Aja Sofia et de la Validé. Depuis quelque temps déjà sa santé chancelait, et les deux tremblements de terre qui dans l'espace d'une année avaient ébranlé Constantinople et Andrinople, furent considérés comme de sinistres présages. L'année précédente, au mois d'octobre, des palais et des mosquées avaient fortement souffert; maintenant dans la nuit du 2 au 3 septembre quatorze secousses se firent sentir dans la capitale. Les murs d'enceinte furent endommagés, l'une des sept tours s'écroula, les mosquées d'Aja-Sofia et de Mohammed se crevassèrent, cinquante à soixante personnes furent écrasées. Des prières publiques furent ordonnées dans les mosquées. Les ottomans superstitieux s'attendaient à la mort de quelques hommes éminents dans les sciences ou dans l'administration. En effet, le 14 octobre 1754, mourut le grand scheich Jusuf-Efendi. Précepteur du grand vesir Ali de Tschorli, dans l'espace de vingt-huit ans il avait achevé un grand commentaire à la collection des traditions. Quand il présenta cet ouvrage au sultan, Mahmud le récompensa par un don de 1,000 ducats, et déposa le livre plus tard dans la bibliothèque attachée par lui à la mosquée de Mohammed II. Le jour où se fit ce dépôt ce fut une grande solennité, et le scheich, mandé devant le sultan, reçut encore 6,000 piastres. Jusuf Efendi rédigea en outre des gloses au commentaire de Beidhawi, commenta une moitié de la collection des traditions de moslim, laissa vingt traités sur des sujets de la tradition, et vingt-sept sur diverses parties de la science. Auteur de poésies religieuses en turc et en persan, sous le nom d'Hilmi (le doux), il avait consacré soixante années de sa vie aux fonctions de professeur, de lecteur et de prédicateur dans les mosquées, et s'éteignit à l'âge de quatre-vingt deux ans. Deux mois après les esprits furent frappés par la mort du sultan, déjà très-malade, il s'était fait violence pour assister à la prière du vendredi : le silihdar et les autres agas de la cour ne purent qu'à grand'peine le mettre à cheval et l'y maintenir. Sous la porte extérieure, en rentrant au sérail, il rendit l'âme. et les canons du sérail ainsi que les muezzims, du haut des minarets, annoncèrent aussitôt l'avénement de son frère, Osman III, fils de Mustafa II. Mahmud, premier de ce nom, régna vingt-quatre ans; son gouvernement prospère en général fut marqué par la douceur des actes, par le succès de la paix de Belgrad, et par la fondation de bibliothèques dans la capitale. Des seize grands vesirs qui tinrent sous lui le sceau de l'empire, il reçut les douze premiers de la main du tout-puissant kislaraga Beschir, qui exerça un pouvoir absolu jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, et les quatre derniers de l'autre Beschir, exécuté à vingt huit ans. Parmi ces premiers ministres il faut signaler le vaillant Topal-Osman, qui périt en combattant Nadir-Schah, et Ali-Hekkimsade, qui deux fois dirigea d'une main habile les rênes de l'état. L'influence la plus décisive sur la politique extérieure de la Porte, sous Mahmud I[er], fut exercée par des hommes formés dans les ambassades auprès des cours européennes, dans les négociations de paix et les commissions pour la délimitation des frontières, instruits, éclairés surtout par Bonneval, tels que Mewkufatdschi-Mohammed-Terjaki, qui fut lui-même un an grand vesir; Mustafa-Efendi, l'ambassadeur à Vienne, qui voulut ménager la paix entre les puissances chrétiennes; Mohammed-Raghib, qui donna l'impulsion aux négociations pacifiques avec la Russie, l'Autriche et

la Perse ; Mohammed-Saïd, envoyé en France, en Suède et en Russie, qui devint ensuite ministre de l'intérieur ; Naili-Abdullah, alors reis. Ces trois personnages furent grands vesirs sous le règne suivant. Dans les divers emplois par lesquels ils passèrent, leur voix eut toujours une grande autorité dans les délibérations sur les plus hauts intérêts de l'empire. Leur concours amena le traité de Belgrad avec l'Autriche et la Russie, le renouvellement des capitulations avec la France, l'alliance suédoise, la paix avec Nadir-Schah, des traités d'amitié avec Naples et la Toscane. Le règne du sultan Mahmud marque la période la plus brillante de la diplomatie ottomane ; alors des ambassades et des négociations obtinrent d'heureux résultats pour l'extension des frontières, et le zèle du sultan pour la civilisation est attesté par la fondation de bibliothèques. De ces deux points de vue l'historien européen peut reconnaître la justesse des éloges donnés à Mahmud Ier par les ottomans qui, fesant allusion à son nom qui signifie le béni, considèrent son règne comme une époque de bonheur et de prospérité pour l'empire.

LIVRE LXX.

AVÈNEMENT DU SULTAN OSMAN III. — DÉPOSITION DU MUFTI ET DU GRAND VESIR. — LA GLACE COUVRE LA MER. — ALI HEKKIMSADE, PUIS NAILI, GRANDS VESIRS. — GLOSSIERETI DU REIS-EFENDI. — INCENDIE. — EXÉCUTION DU GRAND VESIR ALI. — ENVOYÉS D'AUTRICHE, DE RUSSIE, DE POLOGNE, D'ANGLETERRE. — NÉGOCIATEUR PRUSSIEN. — LA MOSQUÉE DE NURI-OSMANI. — CHANGEMENT DE GRANDS VESIRS. — MORT DU SULTAN OSMAN. — AVÈNEMENT DU SULTAN MUSTAFA III. — TRAITÉ AVEC LE DANEMARCK. — DÉPOSITION DU MUFTI, DU KAPUDAN-PASCHA, DU KISLARAGA. — EXÉCUTION DU DERNIER. — PASSION DU SULTAN MUSTAFA. — MARIAGE DE SA SOEUR AVEC RAGHIB. — RETOUR DE BANNIS ET D'ENVOYÉS. — MORT D'ALI-HEKKIMSADE. — MORT DE NAILI. — NAISSANCE D'HEBETULLAH. — LE CHAN DE KRIMEE, LES HOSPODARS, L'INTERPRÈTE DE LA PORTE ET LE REIS-EFENDI SONT CHANGÉS. — UN CANAL EST CREUSÉ A NICOMÉDIE. — POLITIQUE DE MUSTAFA. — RÈGLEMENT DES AFFAIRES D'ARABIE ET D'ÉGYPTE. — MORT D'HALIMI ET D'AASZIM. — CONSTRUCTIONS. — EXERCICES MILITAIRES. — MORT DE SAVANTS. — WASZAF, BOSSUET PERSAN — TROUBLES A L'INTÉRIEUR. — TRAITÉ D'AMITIÉ AVEC LA PRUSSE. — NAISSANCE DE PRINCESSES. — MORT D'HOMMES ILLUSTRES. — LE MUFTI ET LE KAPUDAN-PASCHA DEUX FOIS CHANGÉS. — BIBLIOTHÈQUE ET MORT DE RAGHIB. — REVUE DE LA LITTÉRATURE OTTOMANE DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — RAGHIB DERNIER GRAND MINISTRE.

Le sultan Osman, qui sortait de l'ombre du harem à l'âge de cinquante ans, n'avait aucun agrément extérieur qui pût attirer les affections de ses sujets. Sa face large, épaisse, sa tête enfoncée sur les épaules, dont l'une était plus élevée que l'autre, offraient plutôt un aspect repoussant : et d'ailleurs on lisait sur ses traits une humeur sombre et emportée, quoiqu'il ne fût pourtant pas sanguinaire. Sa longue réclusion, son éloignement si prolongé de la scène du monde, son arrivée si tardive dans le mouvement de la vie avaient aigri les préventions ordinaires aux souverains qui leur font repousser le système de leurs prédécesseurs immédiats. Toujours enclin à manifester des goûts opposés à ceux de son frère, il fut néanmoins assez prudent pour ouvrir son règne par la confirmation du grand vesir et du mufti. Sa mère, qui n'était pas la même que celle de Mahmud, fut amenée du vieux sérail au nouveau, suivant l'usage, et, le neuvième jour seulement de son avénement, lui-même alla ceindre le sabre à Ejub (22 décembre 1754). De retour au palais, il signa un chatti-schérif pour faire remise de l'impôt d'avénement payé ordinairement par les feudataires et les fonctionnaires soldés de l'état. Le présent de joyeux avénement ne fut pas moins distribué aux troupes, qui reçurent 2,394 bourses. Des envoyés furent expédiés pour aller notifier l'ouverture du nouveau règne aux trois puissances septentrionales voisines. Le chambellan Ali-Aga partit de Sistow pour la Pologne; l'ancien gardien du sceau d'Iset-Ali-Pascha, devenu ensuite inspecteur aux revues des silihdars, Derwisch-Efendi pour la Russie, et l'ancien second maître des requêtes, Chalil-Efendi pour Vienne. La première mesure gouvernementale émanée d'Osman lui-même fut une ordonnance qui fermait les auberges, interdisant l'accès des

promenades publiques aux femmes et réglait le costume des rajas. La clôture des cabarets diminuant les revenus de l'aga des jardiniers, du bostandschi-baschi, du topdschi-baschi et du woiwode de Galata, excita leur mécontentement. Quant aux femmes, qui ne purent se montrer dans les rues les dimanches, jeudis et vendredis, attendu que ces jours-là étaient destinés aux promenades du sultan, il paraîtrait qu'Osman voulut se venger sur elles de sa propre captivité d'un demi-siècle, et qu'il prétendait étendre sur la ville entière la chaîne du harem. A cette occasion on peut exposer ici certains usages de la cour ottomane. Quand le sultan entre dans le harem, il porte des bottes garnies de clous d'argent, afin que le bruit des pas, retentissant sur les dalles de pierre [illegible], annonce de loin la présence du maître aux esclaves qui peuvent alors s'enfuir à temps et se retirer dans leurs appartements et leurs cellules. Car la rencontre simultanée de cinq cents femmes pourrait être importune à leur maître [illegible]. Aussi nulle d'entre elles n'aurait l'audace de venir essayer le pouvoir de ses charmes sans avoir été appelée. Relativement au costume des rajas, Osman ne fit que renouveler les anciens règlements. Au reste, les prescriptions sorties de la tête du sultan ne jouirent pas d'une longue existence, à l'exemple de certaines ordonnances qui, selon le proverbe populaire, ne durent à Constantinople que depuis le matin jusqu'à midi. Le vin se vendit clandestinement, les femmes sortirent comme par le passé, et le sultan se réserva de châtier les infracteurs de ses règlements par le [illegible] (1). Il expulsa du sérail les chanteurs et les musiciens, ainsi que les [illegible] qui avaient joui de la faveur de son prédécesseur; les uns furent relégués au vieux sérail, d'autres envoyés au Caire; les imams, chapelains de la cour, durent se retirer, le mufti fut déposé, et cinq semaines après le sceau fut redemandé au grand vesir (11 janvier 1757). Le plus vieux des uléma, l'ex-[illegible] [illegible], reçut le premier degré de la loi, et Ali-Hekkimsade fut rappelé de son gouvernement de Kutahija

(1) [illegible]

afin de prendre pour la troisième fois la direction de l'empire (16 février). Cet hiver fut tellement rigoureux que le port se couvrit de glace, de sorte que l'on allait à pied du débarcadère du defterdar à Sudlidsche. Depuis la conquête de Constantinople ce phénomène n'avait été signalé qu'une fois sous Osman II. Au temps des Byzantins le Bosphore s'était congelé plusieurs fois au point que l'on pouvait marcher d'Europe jusqu'en Asie. Sous Arcadius, les ondes restèrent ainsi prises pendant vingt jours (1); sous Constantin Copronyme, la mer roula des glaçons, et dix ans après (2), l'eau s'étant gelée jusqu'à cent pas du rivage, quand vint la débâcle, les courants lancèrent des glaçons qui ébranlèrent les murailles. Le Bosphore était encore couvert d'une surface solide sous le règne de Romanus (3), quand les Turcs firent leur première irruption sur le territoire de l'empire byzantin; et au temps de Ducas (3), alors que fut conclu la première alliance entre les Grecs et les Ottomans, le même phénomène se reproduisit pour la septième et dernière fois, autant du moins que l'on peut se prononcer d'après les données historiques.

Le vieux grand vesir Ali-Hekkimsade, bravant les rigueurs de l'hiver, avait quitté Trébisonde, où lui était parvenu le sceau de l'empire; à la fin de mars déjà il se trouvait à Skutari. Il fit aussitôt quelques changements, dont les plus remarquables furent le déplacement du directeur de la douane, Ishak, et la destitution du kapudan-pascha Mohammed, qui eut pour remplaçant Karabaghi-Suleiman. Le kaimakam fut envoyé dans le gouvernement de Trébisonde, et le vieux et riche Ebubekr-Pascha, éloigné tout récemment par la jalousie du dernier grand vesir, reçut, en considération de son âge, des instances de son épouse, la sultane Ssalihe, et surtout de son immense fortune, la permission d'habiter Constantinople. Le médecin de la cour, Tschelebi-Mustafa, tomba dans la disgrâce parce que ses compotes ne

(1) En 400, *Chronicon Paschale*.
(2) En 763, Theophanes.
(3) En 928 et 934, Simon Logotheta.
(4) En 1232, [illegible] 37. Niceph. Greg. l. II, c. 8.

satisfirent point le palais du sultan, et le grand écuyer Ssadik, parce que le cheval du souverain avait fait un écart. Les ulémas virent avec mécontentement la place du médecin de la cour donnée à un renégat ; mais le grand vesir les satisfit en prenant pour kiaja le savant Welieddin. L'ancien defterdar, qui avait quitté la carrière des chodschagians pour devenir beglerbeg de Saïde, rentra au sérail en qualité de l'un des seigneurs de la chambre. Le nouveau kapudan-pascha reçut du sultan un présent de 90 bourses en venant prendre congé du maître au kœschk du rivage. Le capitaine Dschaafer qui, avec une galère équipée à ses frais, avait combattu trois navires maltais, dont l'un fut coulé bas, le second forcé à la fuite et le troisième capturé, fut récompensé par le don de sa glorieuse prise (6 mai 1755). En ce temps la mort enleva plusieurs hommes illustres : le dernier ministre de l'intérieur, Nasif-Mustafa, parent du fameux reis-efendi Ssari-Abdullah, et affilié au scheikh de l'ordre des Beïramis ; l'ancien mufti Kara-Chalilsade-Mohammed-Saïd, traducteur d'une partie de l'histoire de l'Arabe Aini ; le maître des cérémonies historiographe Isi-Efendi, dont la prose est appréciée bien plus haut que les vers par l'historiographe Waszif ; le beglerbeg de Meraasch, Abdullah-Pascha, et le fameux defterdar Behdschet-Efendi. La place de ce dernier passa à Hakim-Efendi, et celle de maître des cérémonies à Aakif, qui en avait déjà été investi. Isi eut plus tard pour successeur comme historiographe Enweri, qui a écrit les règnes d'Osman III, de Mustafa III et d'Abdul-Hamid Ier, dont l'histoire de Waszif, imprimée à Constantinople, n'est qu'un abrégé. A peine Ali-Hekkimsade avait eu le temps de considérer l'état des choses du haut de la première position de l'empire qu'il fut déposé au bout de cinquante-trois jours à la suite d'un grand incendie qui avait éclaté pendant la nuit (19 mai 1755). Ce n'était là qu'un prétexte : le véritable motif du renversement du grand vesir était sa mésintelligence avec le silihdar, favori du sultan. Le biographe d'Ali-Hekkimsade, son fils Saïb, assigne à cette destitution trois causes dont l'exposé peut servir à caractériser l'opinion des ottomans même éclairés : 1° Ali-Hekkimsade était assailli par un trop grand nombre de ses anciennes connaissances, surtout par les Bosniens, auxquels il lui fallait donner des emplois ou des promesses ; 2° ses ennemis le calomniaient auprès du sultan ; 3° le jour où lui fut donné le sceau de l'empire, son horoscope se trouva sous l'influence du vingt-deuxième degré du cancer, la lune entrait dans son troisième quartier, toutes les autres planètes étaient contraires ; enfin la nuit précédente il y avait eu éclipse de lune, ce qui est toujours de sinistre augure pour le grand vesir, qui est la lune de l'empire, comme le sultan en est le soleil. Ali-Hekkimsade ne fut pas conduit à la maison des pêcheurs du sérail, ainsi qu'il arrivait ordinairement au grand vesir déposé ; on le transporta immédiatement à la tour de Léandre, ce qui dut le remplir de sinistres pressentiments, car c'était là que le jeune kislar-aga Beschir avait été immolé. Le chaszeki des bostandschis, préposé à sa garde, le pria de lui pardonner l'accomplissement d'un triste devoir, d'après le proverbe arabe : « *Le devoir excuse.* » « Je sais bien, dit Ali, qu'à personne ne peut être attribué ce qui m'arrive, sinon au silihdar qui est aussi voué à la mort. » Ces paroles furent considérées comme prophétiques quand dans la suite le silihdar fut en effet exécuté. Toutefois le lendemain le grand vesir déposé fut gracié et banni simplement à Famagusta. Le sultan envoya le sceau de l'empire à Nailî-Abdullah, qui, employé dès sa jeunesse dans la chancellerie impériale, avait rempli déjà deux fois les fonctions de reis-efendi, devenues vacantes par la retraite du reis-efendi Mustafa-Tankdschi, puis nommé maître des cérémonies, avait mis en ordre les protocoles du cérémonial, et occupait en ce moment le poste de premier defterdar. C'était un homme instruit, versé dans les lettres comme dans les affaires ; on doit à sa plume une relation des dernières négociations de la Porte avec Nadir-Schah, qu'Isi a insérée dans son histoire de l'empire, et qui peut soutenir la comparaison avec le rapport de Raghib-Pascha sur les préliminaires du premier traité conclu avec l'usurpateur du trône de Perse. Le changement dans la direction suprême des affaires amena l'élévation du silihdar favori au rang de vesir, avec

ses fonctions de secrétaire pour la signature du sultan et le droit de siéger sous la coupole, la déposition du mufti Wassaf-Abdullah et la nomination de Damad-zadé-Ebulchaïr-Efendi. Le vieux mufti s'était mêlé aux intrigues des bojards moldaves et avait voulu faire donner de nouveau la dignité princière à l'hospodar déposé, Constantin Mauro-cordato. Mais l'intercession de l'ambassadeur français Desalleurs détermina l'exil de Maurocordato et des bojards qui s'étaient agités en sa faveur. Des manœuvres d'un autre genre divisaient le clergé grec de Constantinople : le patriarche soutenait que l'immersion de tout le corps était nécessaire pour le baptême ; comme les métropolitains se récriaient contre une telle opinion, le gouvernement, pour mettre fin à la querelle, fit partir ces derniers pour leurs diocèses. Dans la Krimée, le chan, étant venu à mourir, eut pour successeur le kalgha. Sous le grand vesirat de Naili, le sultan ordonna de commencer les travaux de reconstruction de la vieille mosquée des marchands de tentes non loin du faubourg d'Ejub. Mais Naili ne gouverna pas assez long-temps pour voir cet édifice terminé ; au bout de quatre-vingt-dix-sept jours il fut déposé lorsqu'il venait d'installer Mohammed-Saïd, ancien ambassadeur en France, dans le poste de kiajabeg qu'il avait déjà occupé deux fois. Comme son prédécesseur, Naili fut renversé par le silihdar Ali, maintenant nischandschi, qui reçut le sceau de l'empire. Le même jour le reis-efendi Abdi, moslim loyal et incorruptible, mais de formes rudes et grossières, fut déposé et conduit aux Dardanelles. Le jugement suivant de l'historiographe de l'empire montre à quel degré les ottomans étaient arrivés dans la carrière de la civilisation, quelles idées ils avaient acquises sur les convenances et les formes diplomatiques. « Abdi, dit Wassif, était un homme de l'ancienne roche, étranger au commerce du monde, et signalé dans les affaires par sa grossièreté. » La destitution d'Abdi fut suivie de celle du kislaraga Beschir, qui fut éloigné au Kaire à cause de son grand âge, et vit sa place occupée par le second eunuque, le chasnedar Ahmed. Le sultan Osman, qui aimait à parcourir la ville incognito et à se mêler aux groupes du bas peuple, avait un jour rencontré sous un groupe d'arbres à Skutari un vieux naib déposé, ami d'Ali-Hekkimsade. L'ex-magistrat, reconnaissant le sultan, mit à profit l'occasion pour ramener la faveur du maître sur le vesir exilé. Il fit ensuite connaître à Siaji, fils d'Ali, quel avait été son entretien avec Osman, et Siaji fit si bien la leçon au naib, qu'au premier rendez-vous, sous le groupe d'arbres, celui-ci obtint du sultan non-seulement le rappel d'Hekkimsade de l'île de Chypre, mais encore le gouvernement d'Égypte, dont l'ex-grand vesir avait été déjà investi. Le porteur de cette joyeuse nouvelle fut l'ancien écuyer Ghalibeg, autre fils d'Ali-Pascha. Au reste le sultan bornait son action sur le gouvernement à des entretiens avec le peuple, et à des réglements somptuaires. Tout récemment il avait rendu encore une ordonnance qui, rappelant le texte du koran d'après lequel les femmes ne doivent se parer que pour leurs maris, leur défendait de porter des vêtements de dessus étroits, des couleurs variées et de longues fraises. Une disposition interdit à tous ceux qui n'étaient pas vesirs de faire ferrer d'argent leurs chevaux ou de les couvrir de housses en tissus de ce métal. Un incendie, qui dans la nuit du premier au deuxième jour des fêtes du Baïram réduisit en cendres près de deux mille maisons, fut comme le prélude d'un autre bien plus effroyable qui trois mois après désola plusieurs quartiers de la capitale, et dévora même la sublime Porte, ou le palais du grand vesir, ainsi que la Porte du defterdar. Le sultan, par un chatti-schérif spécial, adressa des remerciements au grand vesir pour l'activité déployée afin d'arrêter les progrès du feu ; néanmoins, quatre semaines après, il le destitua et lui fit abattre la tête sous la porte centrale du sérail. A peine deux heures s'étaient écoulées après ce supplice, Osman se repentait d'avoir immolé son favori auquel il avait pourtant reproché de la négligence dans l'exécution de ses ordres, des mensonges et de la corruption. Issu de parents obscurs, Nischandschi-Ali-Pascha était entré au sérail comme simple baltadschi, et sa belle voix l'avait fait attacher en qualité de muezzim à la troisième chambre des pages. Plus tard la faveur du sultan l'éleva successivement aux postes de

silihdar et de vesir ; et après avoir renversé successivement deux grands vesirs, il avait pris la direction suprême des affaires. Osman choisit pour lui succéder Mohammed-Said Pascha, fils de Mohammed-Tschelebi, ancien ambassadeur en France, qui lui-même avait rempli une mission auprès du cabinet de Versailles, et qui occupait maintenant la place de kiajabeg pour la troisième fois. Le ministère de l'intérieur fut donné au reis-efendi Kamil-Ahmed, qui lui-même eut pour successeur Hamsa-Hamid, secrétaire intime du cabinet du grand vesir.

Cependant Ali-Hekkimsade était dans une position difficile en Egypte, à cause de la prédominance des begs, qui depuis long-temps dédaignaient les gouverneurs ottomans ; de sorte que l'envoi des grains à la Mecque, et le paiement du tribut à Constantinople restaient souvent suspendus. Le plus insolent de ces begs, Ibrahim-Kiaja, était mort l'année précédente (23 novembre 1754) ; mais il avait nommé pour son successeur Abdurrahman-Kastaghli, qui, après la fuite d'Osman-Beg au Kaire, avait été long-temps banni à la Mecque. Abdurrahman s'adjoignit dans le gouvernement Ali-Beg et Osman-Beg de Dschirdsche, ainsi que Riswan-Kiaja, qui, du vivant d'Ibrahim-Kiaja, était déjà chef des Abases. Ce dernier et Abdurrahman d'Ida (de Kastagh) en vinrent aux mains ; Riswan, complètement défait, s'enfuit avec cinq begs de son parti ; d'autres furent bannis. Ali-Pascha fut reçu avec toutes les cérémonies accoutumées par les begs, au nombre de vingt-quatre ; par les chefs des sept corps de troupes, et par le mufti des quatre rites orthodoxes (16 mai 1756). Il visita, selon l'usage, le tombeau de l'imam Schafii, assura autant que possible l'envoi des grains à la Mecque et à Médine, ainsi que le paiement du tribut à Constantinople, et renouvela la couverture de la Kaaba. Il y avait aussi de l'agitation sur les frontières d'Autriche et de Perse, à Belgrad et à Erserum. Le gouverneur de Belgrad, Ahmed-Kyprili-Pascha, s'était enfui pour échapper à la fureur des janitschares ; Abdullah, pascha d'Erserum, dut abattre plusieurs rebelles des environs : Alaeddin de Musch, dont la forteresse de Merdschimek fut prise et rasée ; Nuhbeg de Melaskerd, dont deux forteresses furent aussi détruites ; Mihrab de Mahmudi et le chan tatare d'Hatschuri. Le gouverneur fit souscrire aux habitants de Musch et de Bidlis un acte par lequel ils s'engageaient à repousser par la force les rebelles ou le gouverneur déposé de Bidlis, Barhatchan, dans le cas où ils se montreraient sur leurs territoires. Le fils d'Alaeddin n'en rançonna pas moins les districts de Latuwan et de Tschabakschighan, sur lesquels il leva annuellement 1,000 et 2,000 piastres, et déposant le fruit de ses rapines dans la forteresse de Chalcres, il porta le fer et le feu autour d'Achlath et d'Andildschuwas. A Alger le dey septuagénaire fut poignardé au moment où il faisait payer ses troupes ; l'assassin, ayant ensuite voulu se mettre à la place de sa victime, fut sabré par le général de la cavalerie, Ali, sur lequel tomba le choix de la milice, et qui reçut la confirmation de la Porte.

Pendant la première année du règne d'Osman, la capitale vit arriver les ambassades des trois cours d'Autriche, de Russie et de Pologne, qui répondaient ainsi aux notifications de l'avénement du sultan. Les compliments de l'empereur furent apportés par l'internonce baron de Schwachheim, qui remplaça le baron de Penkler ; ses lettres de créance n'étaient accompagnées d'aucun présent, circonstance inouïe jusqu'alors à un changement de règne (17 juillet 1755). Il prononça son discours en italien, comme son prédécesseur. L'envoyé turc Chalil à Vienne fit sa première visite au chancelier d'état, et non point au président du conseil aulique, ce qui prouve la nature pacifique et amicale des rapports entre les deux gouvernements. Comme Schwachheim avait des doubles lettres de créance, puisqu'il se présentait au nom de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, et de l'empereur François, grand-duc de Toscane, le vieux interprète de la Porte réclama 200 ducats au lieu de 100, qu'il recevait ordinairement (1). A Tripoli, le consul impérial Cosmo Conti renouvela par un acte spécial avec Ali-Pascha, successeur du dey décédé, Mohammed-Pascha, le traité d'amitié subsistant entre l'empereur et la régence.

(1) Schwachheim, Rapport d'avril 1756.

Un jeune Persan de dix-huit ans, qui se prétendait fils de Nadir-Schah sans produire de preuves, s'était enfui de Belgrad à Semlin; la Porte ne s'occupa nullement de cette évasion, mais, en vertu de l'article XVIII de la paix de Belgrad, elle réclama l'extradition de quatre-vingt-cinq familles émigrées du Banat en Croatie, sans pouvoir l'obtenir. Ce fait, dit l'interprète de la cour ottomane, n'avait pas moins d'importance pour la Porte que l'élévation de forteresses par les Russes dans la nouvelle Servie. Les griefs contre le gouvernement de Pétersbourg à ce sujet furent exposés à l'envoyé extraordinaire Dolgorucki, qui vint offrir les félicitations de son maître à Osman. Le derwisch Mohammed, envoyé en Russie, rapporta à son retour une relation de son ambassade, que Wasif a insérée dans son histoire. Mohammed, comme son homonyme, envoyé en France au temps de la régence, exprime son admiration sur les bals et l'Opéra; il déclare que les théâtres sont des jeux de nuit, des noces, imaginés par les amoureux pour s'entendre et s'entretenir sans qu'un tiers s'en aperçoive; il s'étonne que l'impératrice se mêle aux danses, se mouvant dans tous les sens avec une grâce attractive. Dans la suite de l'ambassadeur polonais, comte Mnizek, se trouvait Komorowski (décembre 1755), qui, quelques années auparavant, avait été à Constantinople avec l'envoyé Benoé. Comme jusqu'alors les ambassadeurs extraordinaires avaient été précédés par des internonces, cette fois le généralissime de la couronne de Pologne, Branicki, envoya au grand vesir le colonel Malczewski, qui avait pour instructions d'exciter la Turquie contre la Saxe et de persuader à la Porte que la tranquillité était complète en Pologne. Le lendemain de l'arrivée de Malczewski, se présenta aussi l'ambassadeur français de Vergennes, qui devait agir de concert avec le négociateur polonais (21 mai). Vergennes fut mieux accueilli que le représentant de l'Angleterre. Porter, par le reis-efendi Abdi, dont la grossièreté est blâmée même par l'historiographe de l'empire. Quand Porter lui remit en audience solennelle les lettres de félicitations du roi d'Angleterre sur l'avénement d'Osman, Abdi lui appliqua la lettre du sultan sur le front tandis qu'un officier du palais poussait par derrière la tête de l'ambassadeur, pour le forcer à baiser cet écrit; il lui fit retirer aussi le tabouret, de sorte que Porter fut obligé de rester debout après que le grand vesir se fut assis. Le chargé d'affaires napolitain, comte Ludolf, avait été nommé ambassadeur pour la présentation des lettres de félicitations de la cour de Naples sur l'avénement du sultan; mais Naples était toujours en guerre avec les États barbaresques. Quant au ministre suédois à Constantinople, Celsing, avant d'avoir reçu les lettres de félicitations de son maître pour l'avénement d'Osman dans un mémoire remis au grand vesir, il appuya vivement la demande du chargé d'affaires prussien, Rexin, par l'entremise duquel le souverain de la Prusse renouvelait encore la tentative de conclure un traité d'amitié avec la Porte. Dans cette circonstance, Frédéric agit comme toujours, dans ce qui était relatif aux affaires de Turquie, d'après les conseils du Florentin Cagnoni, qui avait signé comme ministre de Russie le traité de Belgrad; plus tard Cagnoni avait été envoyé à Constantinople avec Weschniakoff; mais ensuite, mécontent du gouvernement russe, il avait abandonné son parti pour passer au service de la Prusse (1). Cette fois encore, la Porte s'adressa au mufti pour savoir si la loi permettait d'entrer en relations d'amitié avec la Prusse, et la réponse fut favorable; mais le reis-efendi combattit cette décision. L'agent prussien fut expédié au roi avec la simple réponse du sultan; mais l'on fit entendre par une note à l'envoyé de Suède, que, pour consacrer la bonne intelligence avec le roi de Prusse, il fallait attendre une autre année prospère, qu'ainsi le voulait le Dieu tout-puissant (2).

Le premier acte solennel, sous le grand vesirat de Mohammed-Said, fut la consécration de la mosquée que, sept années auparavant, le sultan Mahmud avait commencé à bâtir, et qui maintenant reçut le nom de Nuri-Osmani. Le jour où il se rendit pour la

(1) Rapport de Schwachheim.

(2) La note avec la réponse du roi, traduite en turc, se trouve aussi dans les archives de la maison impériale.

première fois à ce temple nouveau, afin d'y assister à la prière du vendredi, Osman fit revêtir les vesirs, le mufti, les grands mollas et les seigneurs de la chambre, de pelisses et de vêtements d'honneur : le grand vesir, le kislaraga et le mufti reçurent chacun une pelisse de zibeline, les grands mollas, des pelisses doublées d'hermine; les scheikhs des mosquées du sultan et autres ulémas, des pelisses garnies de petit-gris. On distribua en outre des vêtements de laine; les généraux et les chefs de la chancellerie eurent des kaftans. Le vendredi suivant, le sultan, après avoir fait sa prière dans la mosquée du sultan Ahmed, prit un détour par la porte de la ville pour assister au sauvetage d'un bâtiment égyptien échoué. Douze jours après, la veille de Noël, à deux heures après minuit, apparut au ciel un grand globe de feu, qui, en s'abaissant vers la terre, se divisa en trois vaisseaux enflammés et disparut après une forte détonation. Ce phénomène fut regardé comme un sinistre présage de la mort d'Osman-Oghli d'Aidin, dont la famille avait toujours été la plus considérable du pays; sa tête fut exposée à la porte du serail, ses biens durent être confisqués, et ses immenses richesses entrer dans les caisses publiques. Le grand reis-efendi Abdi et l'ex-kiajabeg, Jegen-Mohammed, qui, sous le précédent grand vesir, avaient été bannis à Gallipoli, furent rappelés. Mohammed Saïd dirigeait depuis six mois les affaires de l'empire, quand le sultan le déposa, sous prétexte qu'il voulait introduire de nouveaux impôts, et le remplaça par Mustafa, déjà chargé du sceau sous Mahmud Ier, et qui avait causé la ruine du puissant kislaraga Suleiman; le nouveau grand vesir arriva au bout d'un mois de la Morée, où il était receveur général des impôts. Trois semaines après son installation, Constantinople vit encore éclater un incendie; les dégâts furent de peu d'importance, comparés à ceux d'un fléau du même genre qui, quatre semaines plus tard, ravagea la capitale pendant deux jours entiers. Le nombre des maisons incendiées s'éleva à deux mille; cinq cent quatre-vingts moulins, soixante-dix établissements de bains, un chan, deux cents mosquées et près de mille boutiques furent réduits en cendres. Tout en s'occupant de relever tant de ruines, le grand vesir ne surveilla pas moins activement les travaux d'un château, dont les fondations avaient été jetées par le kapudan-pascha au port occidental de l'île de Mitylène. Cette forteresse, formant un pentagone régulier de douze mille aunes, fut achevée dans l'espace de six mois.

La nouvelle élévation de Mustafa-Pascha amena plusieurs changements importants. Le mufti Damadsade-Feizullah fut mis à la retraite pour céder sa place au savant Durrisade; Pirisade, qui était imam impérial dans le serail, fut promu à la dignité de grand juge de Rumili, et Moula Osman à celle de grand juge d'Anatoli. Le maréchal de la cour, le premier porte-épée et le grand écuyer reçurent les trois queues de cheval. Enfin le grand vesir lui-même, qui était le sixième du règne d'Osman, fut obligé de remettre le sceau de l'empire au savant Raghib-Pascha. Il est à croire, d'après le caractère inconstant d'Osman, que Raghib, malgré tout son mérite et ses grands services, n'aurait pu se maintenir plus d'une année à son poste, si la mort n'était venue délivrer l'empire d'un souverain qui ne pouvait s'accoutumer à la durée des choses et des hommes. L'administration de Raghib-Pascha se continua encore pendant cinq années et rendit pour quelque temps une certaine force à l'empire. Ce ministre occupe une haute place dans les annales ottomanes par la fermeté et la sagesse avec lesquelles il sut maintenir la tranquillité dans la capitale comme dans les provinces, par sa politique digne et habile en face des puissances étrangères, et enfin par la protection dont il couvrit les sciences et les lettres. Mais avant d'exposer la conduite de ce grand homme, le dernier qui ait su véritablement gouverner la nation turque, il faut citer les hauts dignitaires qui précédèrent le sultan Osman III dans la tombe. Trois mois avant son avénement, était mort l'ancien gouverneur d'Oczakow, Jahja-Pascha, envoyé dans le sandschak de Tichala depuis son retour de sa captivité de Russie. Pendant les trois années du règne d'Osman, moururent aussi les deux anciens kapudans-paschas, Torak-Mohammed à Rethimo, lieu de son exil, et Mustafa, fils de Kara-Mohammed-Pascha, à Ochri, où il avait été banni. Ils furent suivis de près par

le célèbre calligraphe, Mohammed Rasim, à qui sont dus plusieurs des plus beaux manuscrits du koran, et qui, dans sa piété fervente, récitait tous les mois soixante-dix mille fois la première surre du koran. Trois mois plus tard fut enseveli l'ancien nakibol-eschraf ou chef des émirs, Risa Efendi, qui traduisit du persan en turc pour le chan tatare, son intime ami, la célèbre histoire de Ghasan-Chan. Dans le sérail, la mort enleva un cousin et une cousine du sultan, ainsi que sa mère octogénaire, la sultane Validé-Schehsuwar, originaire de Russie [27 avril 1756], dont la piété a été vantée par Wassif, qui la compare à Raabia-Aduje, l'une des plus saintes femmes de l'Islam. La sultane Sobeïde, fille du sultan Ahmed III, laissa de vifs regrets; le public pleura plus amèrement encore le prince Mohammed, sur lequel reposaient de grandes espérances [22 décembre 1756]. Le bruit s'étant répandu qu'il était mort empoisonné, l'intérêt général fut excité; plus de cinq mille personnes accompagnèrent ses restes au tombeau de son père où ils reposent. Osman III ne lui survécut guère. Quand les généraux des janitschares eurent constaté qu'il n'existait plus, sa dépouille mortelle fut transportée à la mosquée de la Validé et déposée à côté de celle de son frère Mohammed-Chan, en présence du grand vesir, du mufti, du kapudan-pascha, des deux grands juges de Rumili et d'Anatoli, du juge de Constantinople et de tous les généraux de la cavalerie [30 octobre 1757].

Le sultan Mustafa, troisième de ce nom, fils d'Ahmed III, de quelques jours seulement plus jeune que son frère Mohammed, était né en 1716, dans l'année qui vit enlever par les infidèles tout le banat de Temeswar. Depuis le commencement de l'empire, le nom de Mustafa semblait marqué du sceau de la fatalité. Le premier prince de ce nom, fils de Bajesid, avait disparu dans la bataille d'Angora, sans que l'on pût savoir ensuite ce qu'il était devenu. Il paraît que Düsme Mustafa ne fût réellement le fils du sultan captif de Timur-Chan, comme il le prétendait. Après avoir disputé le trône à Mohammed Ier et à Mohammed II, puis enduré une longue captivité à Byzance, Düsme, vaincu à la bataille d'Ulubad, avait fini par être pendu à une tour d'Andrinople. Bœrekludje-Mustafa, chef des derwischs rebelles de l'Asie-Mineure, expira sur la croix après avoir vu égorger ses adhérents. Mustafa, frère puîné de Murad II, trahi par son échanson Elias, fut pendu à un figuier sous les murs de Nicée. Mustafa, fils de Mohammed II, gouverneur de Karamanie et commandant des troupes de son père dans cette contrée, périt à la fleur de l'âge, empoisonné peut-être par ordre de celui auquel il devait la vie. Le prince Mustafa, fils de Suleiman, succomba sous les coups de la haine de Roxelane. Mustafa, fils de Selim II, fut étranglé avec ses cinq frères à l'avénement de Murad III. Le prince Mustafa, le seul des dix-neuf fils de Murad III qui donnât de lui de brillantes espérances, suivit son père au tombeau. Après la mort violente de huit princes ou prétendants au trône, tous du nom de Mustafa, Mustafa Ier quitta les ténèbres du sérail pour y être replongé à la suite d'une révolte. Le sultan Mustafa II, qui subit la paix humiliante de Carlovicz, fut détrôné et finit ses jours sous les grilles du sérail. Enfin Mustafa III, onzième prince de ce nom et le vingt-sixième des sultans ottomans, monta sur un trône dont il ne fut pas renversé, mais qu'il occupa sans gloire dès que Raghib-Mohammed-Pascha, son illustre grand vesir, eut disparu de la scène du monde. L'acte le plus utile à l'état, et par lequel il ouvrit son règne, fut la confirmation de Raghib dans la dignité de grand vesir; aussitôt après avoir pris possession du trône, il lui envoya un chatti-schérif avec le sceau de l'empire nouvellement gravé à son nom, en l'invitant à continuer de diriger l'état. Des quatre sceaux impériaux qui sont gravés à l'avénement de chaque nouveau souverain, l'un, de forme carrée, reste entre les mains du sultan; les trois autres, de forme ronde, sont remis au grand vesir, à la grande maîtresse de la cour et au chef de la première chambre du sérail. Le second jour du nouveau règne, dans la matinée, il est d'usage que le grand vesir envoie au souverain, comme présent de bienvenue, cinquante tasses et des vases en porcelaine, remplis de fleurs et de fruits. Vers midi, le sultan fait parvenir au premier ministre un chatti-schérif écrit de sa main. Tous les ministres, à l'exclusion des ulémas,

se réunissent dans la salle d'audience pour y attendre l'arrivée du sublime symbole que le porteur tient élevé au-dessus de sa tête, enveloppé dans une pièce de mousseline. L'assemblée, ayant en tête le grand vesir, s'avance au milieu de la salle; puis le premier ministre baise la lettre impériale, la porte à son front et la remet ensuite au reis-efendi qui en fait aussitôt la lecture. Cela terminé, le grand vesir donne une pelisse de zibeline au messager qui vient baiser son vêtement; ensuite il reçoit les félicitations de l'assemblée, dont tous les membres retournent chacun chez soi. Rentré dans son cabinet, le grand vesir adresse au sultan des actions de grâces dans les termes les plus humbles et les plus soumis; le porteur de ce message reçoit un riche vêtement d'honneur, en outre d'un présent de quelques centaines de ducats. Neuf jours après son avénement, Mustafa III se rendit à la mosquée d'Ejub pour y ceindre le sabre du Prophète, et, une fois consacré, il abandonna la moitié des taxes, prélevées à chaque nouveau règne sur les diplômes des pensionnaires et sur les brevets des grands dignitaires, car alors l'usage leur en impose le renouvellement, sous peine de déchéance. Mustafa III fut le dernier des sultans ottomans qui donna aux troupes un présent d'avénement; ses successeurs s'affranchirent d'un usage qui avait été la source de tant de mutineries. Une circulaire notifia l'élévation du nouveau souverain à tous les princes de la chrétienté; à la Pologne, à la Russie et à l'Autriche seules furent adressés des ambassadeurs à ce sujet. La cour de Vienne reçut le renégat grec Resmi-Efendi, historien que nous citerons plus d'une fois et qui va figurer comme l'un des hommes d'état les plus éminents de l'époque. Les cours d'Autriche et de Russie se contentèrent d'adresser de nouvelles lettres de créance aux ambassadeurs qui avaient jadis offert leurs félicitations à Osman II, et qui depuis ce temps n'avaient pas quitté Constantinople : c'étaient le baron de Schwachheim et le comte Mniezek; deux ans plus tard seulement, ces deux cours envoyèrent à Constantinople des ambassades extraordinaires, pour reconnaître le témoignage de haute considération de la Porte. Les lettres de félicitations des cours de Naples et de Suède furent remises au sultan par les comtes Ludolf et Celsing; celles des cours de France et d'Angleterre, du sénat de Venise, par Vergennes, Porter et Foscari. Le représentant du roi de Danemark, M. de Gæhler, qui, après un séjour de trois ans dans la capitale de l'empire ottoman, était parvenu à conclure avec la Porte un traité d'amitié, de commerce et de libre navigation, revint alors à Constantinople avec les ratifications de son maître; il était chargé en outre d'offrir au sultan, avec les félicitations du roi de Danemark, de riches présents apportés par deux vaisseaux danois, venus de la mer Baltique. Pour arriver à ses fins, Gæhler avait acheté, moyennant 100 bourses d'argent, le secours dans les négociations du grand juge d'Anatoli, l'imam du sultan, Osman-Molla, gendre du riche Bekir-Kiaja. Schwachheim obtint aussi que le sultan envoyât au dey d'Alger un commissaire chargé de faire mettre en liberté le consul autrichien de Kersch, que les troupes algériennes avaient emmené prisonnier à la suite d'une attaque imprévue sur Tunis. Quelques changements s'étaient opérés en Hongrie : le chef des mécontents, Csaki, était mort à Rodosto; le comte de Zai le remplaça, et lui-même ayant été enlevé par la maladie au bout de treize mois, eut pour successeur le Transylvanien Mikies. Csaki avait été précédé de quelques mois dans la tombe par le Hongrois Tott, brigadier au service de France, dont le fils a laissé de célèbres Mémoires. La situation des ministres européens près de la Porte avait subi de graves modifications depuis le traité d'alliance entre l'Autriche et la France (2 mai 1756), et la ligue conclue huit mois après entre l'Angleterre et la Prusse (16 janvier 1757); les intrigues et les manœuvres des ministres anglais ne se ralentissaient pas. Porter s'efforça d'exciter la Porte contre l'Autriche et la France et employa surtout comme agent Ipsilanti, médecin du grand vesir Raghib. La Suède unie à la France déclara que le roi, malgré ses liens étroits de parenté avec le monarque de Prusse, ne prendrait aucune part à la guerre qui venait d'éclater, et s'attacherait au contraire à maintenir la paix de Westphalie (1).

(1) Rapport de Schwachheim, [illegible].

(21 mars 1757). Le 8 janvier, l'envoyé russe Obreskoff avait remis à la Porte une note pour l'informer que la czarine était disposée à faire marcher une partie de ses troupes afin d'appuyer l'Autriche et la Pologne, et que ces forces traverseraient les provinces [illegible] paisiblement d'accord avec le gouvernement de ce pays; le grand vesir s'était fait remettre [illegible]. L'année suivante (février 1758), à l'occasion des brigandages des Nogaïs, la Porte répondit que le khan tatare avait reçu ordre de réduire ces peuplades à l'obéissance, et que les paschas d'Aszow, de Bender, Chocim et Sofia, devaient l'appuyer dans cette entreprise. Raghib, qui avait encouragé comme reis-efendi le premier projet d'un traité avec la Prusse, rejeté pourtant à cette époque, accueillit avec empressement les avances de cette puissance, maintenant qu'il avait en main la direction suprême des affaires (août 1758). Le négociateur prussien Hauden, plus connu sous le nom de Rexin, se rendit plus tard à Smyrne, où se trouvait aussi un autre agent de la Prusse appelé Varennes. Hauden était muni de pleins pouvoirs pour la conclusion d'un traité d'amitié; il apportait d'ailleurs une lettre du roi de Prusse, qui félicitait le sultan Mustafa de son avénement au trône. Malgré les dispositions les plus favorables du grand vesir, le plénipotentiaire prussien ne put obtenir une réponse positive, et il ne lui fut permis de se rendre à Constantinople qu'en observant le plus grand secret. Long-temps les résidents de France et d'Autriche firent de vaines recherches pour saisir ses traces; enfin, un de ses domestiques, Saxon d'origine, leur révéla le lieu de sa retraite, pour se venger des mauvais traitements de son maître. Quand l'interprète autrichien lui fit part de cette découverte, conservant tout son sang-froid et son impassibilité, Raghib déclara qu'il n'y avait rien de vrai dans ce qu'on lui rapportait. Le premier des grands vesirs, Raghib s'occupa sérieusement de réprimer l'abus des lettres de protection délivrées par les ambassadeurs européens à leurs interprètes, et que ceux-ci vendaient ensuite aux rajas; il renouvela aussi la défense faite aux Européens d'épouser des filles de rajas et d'acquérir des biens immeubles dans l'empire. Un ordre adressé au woiwode de Galata lui enjoignit d'envoyer la liste de tous les contrevenants à cette double interdiction.

Raghib ayant commencé à gouverner dix mois avant l'avénement de Mustafa III, il est nécessaire de se reporter vers cette époque, afin de suivre les faits qui signalèrent son administration. Il ordonna tout d'abord la reconstruction des casernes [illegible] des janissaires, donna la place du defterdar de Tiflis, Ahmed-Efendi, à Halimi-Efendi, rappelé de son exil, révoqua le mufti Durrisade, qui eut pour successeur Damadsade-Feisullah (février 1757). Le kaimakam de Constantinople, Ali-Pascha, fut envoyé à Dschidda, et le gouverneur révoqué de l'Égypte, Hekkimsade, eut la permission de se fixer dans l'Asie-Mineure, partout où il lui conviendrait; à la tête de l'Égypte fut placé Saadeddin-Pascha. Le reis-efendi Auni céda la direction des affaires extérieures au riche Ebubekr-Efendi, qui s'était livré à tant d'intrigues, qui avait dépensé de si grandes sommes pour obtenir cette place. Raghib n'opéra pas d'autres changements sous le règne d'Osman, montrant d'autant plus de réserve, qu'il connaissait le caractère faible, inconstant du sultan, et l'influence prépondérante du kislaraga Ahmed-Abukuf. Dans les derniers jours de la maladie d'Osman, le kislaraga avait déjà fait choix du kaimakam de Constantinople, Ali, fils de Kell-Ahmed-Pascha, pour l'investir de l'autorité suprême: déjà Raghib avait été mandé au sérail, où l'on avait besoin, disait-on, de son avis sur une affaire de la plus haute importance; mais en réalité il s'agissait de lui redemander le sceau. Le secrétaire du kislaraga l'avertit des projets de son ennemi, et lui fit savoir que le sultan ne passerait probablement pas la nuit. Aussitôt Raghib quitta son palais seul et sous un déguisement. A peine était-il sorti que le kiaja des baltadschis se présenta pour le sommer de comparaître devant le sultan; inquiet de sa disparition, le kislaraga ordonna à son kiaja de chercher le grand vesir et de l'amener au sérail. Ibrahim-Kiaja parcourut la ville sans trouver le premier ministre; quand les ombres de la nuit furent descendues sur la ville et que la nouvelle de la mort d'Osman se répandit, Raghib reparut à la Porte, et déjà il était

confirmé par le nouveau sultan. Huit jours après (7 novembre 1757), Ahmed Abukuf n'était plus kislaraga ; ses fonctions avaient été données à Beschir, confident de Mustafa III. Le secrétaire d'Abukuf fut éloigné du sérail, car le nouveau kislaraga Beschir, instruit des derniers complots de son prédécesseur, tout ami qu'il fût lui-même de Raghib, ne pouvait donner sa confiance à un secrétaire qui avait trahi le secret du sérail. Hamsa-Aga devint silihdar, et le kapudan-pascha, auquel Abukuf avait destiné la plus haute dignité de l'état, perdit sa place, sa fortune et fut exilé à Stanchio. Le tschausch-baschi, le bostandschi-baschi, le grand chambellan et plusieurs vesirs furent révoqués (12 novembre 1757). Enfin Abukuf fut frappé de mort en châtiment de son orgueil. Abusant de son pouvoir quand il gouvernait le sérail, il avait obtenu la destitution du conducteur de la caravane des pèlerins, Esaad-Pascha, qu'il avait fait remplacer, ainsi que le commissaire des vivres de la caravane, par deux de ses créatures tirées de la plus profonde obscurité. Les Beni-Harb, pour venger l'emirol-hadsch destitué, attaquèrent la caravane à trente lieues de Maan et la pillèrent. Cette nouvelle, parvenue à Constantinople un mois avant la mort d'Osman III, avait été tenue secrète ; mais bientôt le bruit s'en répandit, et comme on ne voyait point arriver le messager apportant de Damas l'avis de l'heureuse arrivée de la caravane à la Mecque, le peuple éclata en murmures ; Mustafa III, pour apaiser l'irritation publique, ordonna de mettre à mort l'ex-kislaraga, dont la tête fut exposée sur une pique, avec cette inscription : « Ainsi sont traités ceux qui amènent le malheur sur les pèlerins musulmans. » Le supplice avait été légitimé par un fetwa rendu dans un conseil tenu en présence du sultan, et auquel assistèrent les grands ulémas, le mufti, le grand juge de Rumili, Mohammed-Ssalih, celui d'Anatoli, Aasim-Ismaïl, le juge de Constantinople, le chef des émirs et les généraux des troupes. Le sultan nomma ensuite le tschetedschi ou général des tirailleurs, Abdullah-Pascha, conducteur de la caravane des pèlerins, et lecture fut faite d'un chatti-schérif relatif à l'examen et à la tenue des registres des fermages des deux sanctuaires. Depuis long-temps le plus grand désordre régnait dans cette comptabilité ; les fermes étaient fort souvent abandonnées gratuitement à des baltadschis, des tschokadars et autres employés de la cour. Le grand vesir ordonna que désormais elles seraient adjugées au plus haut enchérisseur et soumises à la vérification de la chancellerie d'état. L'exécution de l'ex-kislaraga Abukuf entraîna celle de sa créature, l'aga des Turkmans, qui avait abusé de sa position pour opprimer ses subordonnés. Plus tard aussi, une sentence de mort frappa l'ancien emirol-hadsch Esaad, soupçonné d'avoir excité pour se venger les Arabes à piller la caravane dont on lui avait retiré la direction.

Assuré maintenant dans son poste, Raghib-Pascha se garda bien de heurter le nouveau sultan, qui avait le désir de paraître gouverner par lui-même. Mustafa III renouvela tout d'abord les ordonnances rendues par ses prédécesseurs contre le luxe des rajas ; les patriarches grec et arménien, ainsi que le grand rabbin, mandés devant le tschausch-baschi, reçurent l'injonction sévère de veiller à ce que leurs co-religionnaires respectassent les lois de l'Islam relatives aux sujets non musulmans, qui n'ont pas le droit de porter des vêtements somptueux. D'ailleurs Mustafa se montra bienveillant, charitable et généreux. Dès les premiers jours de son règne, il chargea le reis-efendi de déclarer aux représentants des puissances européennes que les ambassadeurs, chargés de lui offrir des félicitations, n'avaient pas de plus sûrs moyens de gagner sa faveur qu'en délivrant des esclaves musulmans ; en outre, il affecta de fortes sommes à la mise en liberté des prisonniers pour dettes. A la suite d'une visite dans l'arsenal et les magasins des chantiers, il envoya au grand vesir 20,000 piastres en or, pour les capitaines de la flotte et les employés de la marine. Il se livrait à une activité continue, se transportant d'un point à un autre, tantôt à cheval, tantôt en gondole ; un jour se montrant dans la capitale avec un cortége nombreux, un autre parcourant les divers quartiers sous un déguisement. Il paraissait dominé par une profonde affection pour sa nièce, Chanum-Sultane, épouse du gouverneur de Rumili, princesse

remarquable par son esprit et sa beauté ; il allait la voir tous les jours, et lui laissa exercer une grande influence sur les affaires de l'état. C'est par elle que le riche Bekir, dont l'épouse avait été élevée dans le sérail du sultan Mahmud, était parvenu au poste de reis-efendi, et qu'il obtint plus tard le ministère de l'intérieur ; mais ces relations de domesticité intime déterminèrent ensuite sa chute, quand sa femme, appelée au sérail pour déclarer où avaient été cachés certains objets précieux, du temps du sultan Mahmud, ne put ou ne voulut faire aucune révélation là-dessus (8 décembre 1757). Au bout de deux mois, Bekir eut pour successeur dans l'administration des affaires extérieures Abdi, musulman obstiné, grossier, ignorant, qui bientôt fut remplacé par le secrétaire du cabinet du grand vesir, Mohammed-Emir, auquel l'historiographe Wassif attribue les facultés les plus éminentes. La déposition du reis-efendi fut suivie de près de celle du mufti, Damadsade, qui perdit pour la deuxième fois la première dignité de la loi, et la vit passer à Ssalih-Mohammed (26 janvier 1758). Le sultan rappela à Constantinople son beau-frère, époux de la princesse Seineb, le petit Mustafa, surnommé aussi Sinek (la mouche), qui avait occupé successivement tous les gouvernements d'Asie : il le fit nischandschi. Mustafa maria sa sœur Aïsche, âgée de quarante-trois ans, au vesir silihdar Mohammed-Pascha, sandschakbeg de Tirhala, et ne lui constitua en dot que 5,000 ducats, le vingtième de ce qui avait été réglé pour la dot des sultanes sous Suleiman le-Législateur. Une autre sœur du sultan, Ssaliha, veuve du gouverneur d'Oczakow, Jahja-Pascha, si long-temps retenu en captivité chez les Russes, fut donnée au grand vesir Raghib comme un témoignage de la plus haute faveur. Ce grand vesir recueillait déjà le fruit de l'ordre établi dans les fermages de la Mecque et de Médine : le trésor public reçut un excédant de 1,000 bourses d'argent. Aussi Mustafa III, plein de reconnaissance, fit revêtir son premier ministre d'une kapanidscha d'étoffe d'or doublée de zibeline, distinction inouïe depuis le sultan Ahmed III. Plusieurs hauts dignitaires obtinrent la permission de quitter l'exil où ils avaient été confinés et de revenir à Constantinople, entr'autres l'ex-reis-efendi Abdi, l'ancien defterdar Halimi, le précédent kiaja Welieddin. Il y eut quelques mutations parmi les vesirs et les grands fonctionnaires. Quant au sultan, plusieurs fois, de son palais d'été de Karagasch, il visita les aqueducs de Bujukdere et de Belgrad ; il affecta de fortes sommes aux réparations du sérail impérial d'Andrinople, fortement endommagé par le tremblement de terre qui avait désolé la seconde capitale de l'empire, cinq ans auparavant. Pour couvrir ces dépenses, il fit de grandes économies au sérail de Galata en supprimant une chambrée de baltadschis, qui coûtait 6 ou 800 bourses d'argent par an. Sous ce règne, furent frappés de nouveau des ducats Solotas (à la chaîne), ce qui semblait annoncer la grossesse d'une des sultanes ; car, depuis Ahmed III, qui publiait par de telles exhibitions les nombreuses grossesses de ses femmes, la Monnaie n'avait point émis de ces pièces. Le gouverneur de Siwas, Sarelisade-Feisullah, détruisit une troupe de quelques milliers de lewends qui infestaient les cantons d'Erserum et de Tschorum ; il mérita ainsi la troisième queue de cheval, que la faveur du grand vesir dispensa également au ministre de l'intérieur, Mohammed d'Achiska, et au grand écuyer Husein-Aga. Le dernier, quand Raghib était gouverneur de Rakka, administrait Mardin, il connaissait donc parfaitement les provinces des alentours ; aussi le grand vesir le fit partir pour Rakka, dont les habitants avaient expulsé violemment leur dernier gouverneur. En ce moment Resmi-Ahmed et Osman-Efendi revinrent de leurs missions de Vienne et de Varsovie, sur lesquelles ils firent des rapports écrits. Les observations du premier sur la politique respective d'Autriche et de Prusse, sur le caractère des habitants de Vienne, offrent un grand intérêt. Il termine par des considérations dignes d'un sérieux examen. La relation de Resmi-Efendi le met bien au-dessus de tous les ambassadeurs ottomans qui l'avaient précédé à Vienne, et prouve qu'il était profondément instruit des affaires du pays qu'il visitait. Le 14 août 1759 mourut Ali-Hekkimsade, le plus vieux des vesirs, qui trois fois avait été dépositaire du sceau de l'empire. Né dans la nuit du

15 schaaban, onze cents ans après la fuite du Prophète, les croyances populaires semblaient déjà le réserver pour une haute influence sur les destinées de son époque. Ali usa du pouvoir avec rigueur, n'hésitant jamais à verser le sang ; du reste il se montra généreux envers les pauvres, bienfaisant, simple dans sa manière de vivre comme un Ssofi ; il avait l'esprit cultivé et composa des hymnes mystiques. Ce fut surtout dans les gouvernements de Tebris, du Kaire et de Bosna-Serai qu'il déploya une grande sévérité. Vainqueur d'Hildburghausen, dans les campagnes de Bosnie, il avait contribué puissamment à la conclusion de la paix de Belgrad, et à cette occasion l'historiographe de l'empire lui appliqua la maxime arabe bien connue : « Il n'y a de héros qu'Ali, il n'y a d'épée que celle de Sulfikar. » Quelques mois avant sa mort il fit exécuter son dernier kiaja, le fameux Welieddin, dont, suivant lui, la grossièreté et les odieux procédés avaient déterminé surtout sa dernière déposition. Rappelé de son exil de Retimo par Raghib, Welieddin se rendit à Kutahije auprès du gouverneur Ali, dans l'espoir de se relever encore à l'aide de cet appui. Parvenu au village de Pirelikoi, dans la vallée d'Ektimtasch, à quatre lieues de Kutahije, fidèle à sa détestable rudesse, il envoya dire à son ancien maître qu'il ne ferait pas un pas de plus tant que celui-ci n'aurait pas fait exécuter seize de ses agas. Hekkimsade, dont la haine contre Welieddin s'était encore accrue depuis qu'on lui avait rapporté que cet odieux serviteur se vantait de le mener à sa fantaisie, ordonna au capitaine de ses gardes d'aller abattre la tête à l'insolent ambitieux. Puis il envoya cette tête à la Porte comme si elle avait appartenu à un rebelle, ce qui lui valut le blâme universel d'après Waszif, et lui attira au contraire les éloges de tout le monde, s'il faut en croire Siaji, fils d'Ali.

Dans son testament, Ali-Hekkimsade avait exprimé bien formellement le désir que ses deux fils mineurs fussent circoncis à la première occasion. Le grand vesir Raghib se chargea de remplir ce vœu d'un bon musulman. L'on apprit d'Arabie que la caravane des pèlerins de la Mecque avait encore été attaquée par les Arabes, mais qu'elle s'était heureusement frayé le passage. Dans le voisinage de Médine, près de Dschidde, le chef de l'avant-garde, Abdullah, reçut avis que Fid-Ben-Mofehad, scheich des Arabes Beni-Harb, avait le dessein de couper la route à la caravane. L'on en vint aux mains, le scheich ci-dessus nommé et ses deux fils périrent dans l'action. Hess, oncle du scheich tué, le remplaça et jura de laisser désormais passer sans empêchement les pèlerins, après qu'il aurait reçu les présents accoutumés. A la Mecque la joie fut si grande à cette dernière nouvelle que les quatre muftis des quatre rites orthodoxes rendirent quatre fetwas d'après lesquels désormais, dans la prière publique du vendredi, au nom du sultan serait ajouté le titre de Ghasi, ou vainqueur dans la sainte lutte (1). L'échec des Arabes Beni-Harb n'empêcha pourtant pas le chef des Arabes Beni-Ssahar, appelé Karadan-Fais, de faire demander au vesir Abdurrahman-Pascha, chargé de l'approvisionnement de la caravane, le présent que le commissaire des vivres se croyait dispensé d'offrir à cause des déprédations des Arabes qui avaient pillé la caravane l'anné eprécédente au retour de la Mecque. Voyant les Arabes intraitables, Abdurrahman en appela aux armes : il attaqua donc les tribus intraitables dans la plaine de Sargh et les dispersa dans l'espace d'une demi-heure. Abdullah-Pascha parvint à faire arrêter peu à peu les instigateurs les plus ardents des violences des trois tribus arabes des Ssahar, des Onaise et des Benhan, et envoya leurs têtes à Constantinople. Les gouverneurs de Damas et de Tripoli, comme émirol-hadsch et comme tschetedschi-baschi, reçurent des secours pécuniaires du trésor impérial, et l'approvisionnement de l'eau pour la caravane fut retiré aux baltadschis pour être remis aux chaszekis des bostandschis. Parmi les pèlerins de cette année se trouvait l'ancien reis-efendi grand vesir, le poète Abdullah-Naili, qui mourut à quelques lieues de Dschidde sans avoir pu atteindre la Kaaba. La nouvelle de sa mort arriva à Constantinople en même temps que celle du vaillant gouverneur de Moszul, Abduldschelilsade-Hasan-

(1) Rapport de Schwachheim. Siaji, fol. 155 et 162.

Pascha, qui jadis avait repoussé tous les efforts de Nadir-Schah. Le sultan transmit à sa famille l'hérédité de son gouvernement, qui passa dès lors à son fils Mohammed-Emin. La triste impression causée par ces pertes fut bientôt effacée par la naissance de la princesse Hebetullah, premier enfant du sultan, que l'on célébra par des illuminations de sept jours, ce qui n'avait lieu ordinairement que pour la naissance d'un prince (15 mars 1759). Des réjouissances furent ordonnées aussi dans toutes les provinces. Les fêtes magnifiques dont on amusa la capitale donnèrent un mouvement extraordinaire à la population, dont l'accroissement devint chaque jour plus sensible. En ce temps il fallut construire de nouveaux magasins de blé et de farine. Quarante ans auparavant la ville absorbait chaque jour huit mille kilos de blé ; vers la fin d'Ahmed III il y avait eu nécessité de bâtir sept ou huit autres magasins à blé près de l'arsenal ; le nombre se trouvant encore insuffisant, Mustafa III ordonna d'en ajouter trois nouveaux assez vastes pour contenir cent mille kilos.

Quant aux règlements somptuaires, Mustafa suivit exactement l'exemple de son frère Osman. Non moins opposé que lui au luxe des vêtements, à la présence des femmes sur les places publiques, il renouvela les ordonnances rendues par ce sultan à ce sujet. Pour en surveiller l'exécution, lui-même parcourait sans cesse les rues de Constantinople et des faubourgs. Dans toutes ses courses il rencontrait toujours sur son chemin un alaibeg de Tschorum, destitué pour d'injustes collations de fiefs, qui le poursuivait de ses instances de réintégration. Fatigué enfin d'une telle persécution, le sultan irrité ordonna d'abattre la tête à cet obstiné solliciteur, dont le fils, accusé aussi de manœuvres coupables, subit le même destin. Pendant que Mustafa s'appliquait à toutes sortes de détails somptuaires et faisait exécuter des sentences de mort, Raghib prenait d'importantes mesures pour l'administration et l'occupation des gouvernements. Le chan de Krimée, Halim, fut déposé à cause de sa faiblesse à l'égard des Noghaïs, qui tout récemment encore venaient de faire irruption dans la Moldavie et d'en dévaster plusieurs cantons. La Porte voulut rappeler au pouvoir chez les Tatares l'ancien chan Arslan-Giraï, alors à Rhodes ; mais celui-ci ayant décliné cet honneur, et les Noghaïs demandant son frère Krim-Giraï, ce prince fut installé dans le chanat à la condition de donner des indemnités pour les dommages causés en Moldavie. Les woiwodes de Moldavie et de Valachie furent changés. Nicolas Maurocordato, qui se trouvait pour la cinquième fois sur le trône princier de Valachie, avait soulagé le pays par la suppression de l'impôt mensuel dans le but d'accroître la population, qui au dernier recensement ne comprenait que trente-cinq mille familles. A chaque Isprawnik (commandant de cercles) il avait donc adjoint un bojard comme contrôleur d'impôts. Mais avant d'avoir recueilli quelque fruit de sa disposition nouvelle il fut déposé, jeté aux Sept-Tours et menacé de mort ; il n'échappa au fatal cordon que par le paiement de 300 bourses d'argent et le bannissement à Mitylène. Sa chute avait été précédée de la destitution de l'un de ses correspondants, le médecin du sultan, Aarif, à Constantinople. Dans l'une de ses excursions, Mustafa rencontra un kalarasch, ou messager du prince de Valachie, qui revenait de Bukarest ; il l'arrêta, et comme dans les lettres de ce courrier s'en trouva une d'Aarif qui demandait un présent à Maurocordato, en se plaignant de l'insuffisance des appointements payés par la Porte, le médecin fut aussitôt destitué, et sa place donnée au savant Baki Efendi. L'on donna pour successeur à Maurocordato, Scarlatto-Ghika, alors prince de Moldavie, qui fut remplacé lui-même par le vieux interprète Callimachi ; et la charge d'interprète de la Porte fut conférée à Grégoire Ghika, fils de l'ancien interprète décapité après la convention de Constantinople (17 août 1758) ; c'était le cousin du nouvel hospodar de Valachie. Il avait eu pour concurrent Ipsylanti, médecin du grand vesir, qui échoua cette fois dans ses manœuvres. La toute-puissance de Raghib était maintenant si incontestée, que les trois beaux-frères du sultan, le gouverneur de Kutahije, Muhsinsade, celui d'Alep, Sinek-Mustafa-Pascha, et celui de Monastir, Silihdar-Mohammed, reçurent ordre de regagner leurs gouvernements parce que Raghib se mon-

trait mécontent de leur présence dans la capitale ; le dernier, à la sollicitation de son épouse, put obtenir la permission de retarder son départ de deux mois. Maintenant le sultan maria sa nièce chérie, Rakije Chanum, à Lalisade-Nuriberg, administrateur des fondations pieuses de la Mecque et de Médine. Le nouvel époux, à l'époque du changement annuel des fonctionnaires, sollicita la place du reis efendi Abdi, qui fut porté à la présidence de la première chambre du journal. Raghib, qui ne voulait pas se laisser imposer un reis-efendi par la faveur, avait proposé pour ces fonctions Mohammed-Emin, qui déjà les avait remplies, et dans la supposition d'une décision favorable et instantanée du souverain, il avait déjà adressé l'invitation à Mohammed-Emin de se rendre à son nouveau poste. Néanmoins le sultan voulut conférer la place à Nuriberg, et envoya transmettre ses intentions au grand vesir. Raghib persista dans sa première proposition. Des explications furent donc échangées entre le sultan et son ministre, jusqu'à ce qu'enfin Mustafa, trop vivement blessé pour nommer Mohammed-Emin, proposé contre sa volonté souveraine, et trop faible pour installer comme reis-efendi l'époux de sa nièce bien-aimée, en dépit de Raghib, renvoya la demande avec l'apostille suivante : « Si Nuriberg ne peut être reis-efendi, Mohammed-Emin ne doit pas non plus le devenir ; fais d'ailleurs ce que tu voudras. » La direction des affaires extérieures fut donc confiée à Dilawer-Agasade-Omer-Efendi, nommé plusieurs fois dans cette histoire comme continuateur des biographies des grands vesirs ; mais il mourut au bout de quarante jours, et Raghib lui donna pour successeur Ahmeddschi-Abdullah.

Le mariage de Rekije Chanum fut célébré en même temps que les fiançailles de la fille du sultan, Hebetullah, âgée à peine de trois mois, avec le silihdar Hamsa-Pascha, qui tout récemment avait été nommé collecteur des impôts de Morée, et revêtu des trois queues de cheval. Le mufti Ssalih, qui avait présidé à ces deux actes, fut destitué quinze jours après, et la pelisse blanche de scheich de l'Islam fut donnée au digne Asim-Ismail-Efendi. Aussitôt celui-ci rappela de l'exil l'ex-grand juge Welieddin, bien différent par l'esprit et le caractère de son homonyme exécuté par Hekkimsade (juin 1759). Le sultan, protecteur des sciences et des légistes, fit préparer dans le mois de juin une dissertation sur le koran. Les cinq ulémas qui devaient argumenter en sa présence étaient : l'intendant des fetwas, Ebubekr, le chodscha du sérail impérial, Hamid-Mohammed, l'inquisiteur du mufti, Idris, et les deux mollas Moslihet Ismail Efendi. Le verset sur lequel était appelée la discussion était le trente-deuxième de la quatrième sure (40) vous qui croyez, soyez fermes dans le maintien de la balance de la justice. » Moslihet Idris Efendi, qui se montrèrent supérieurs dans cette lutte, reçurent chacun cent ducats. C'était à des occupations de cette nature et à la reconstruction du sérail d'Andrinople que Raghib exerçait l'activité du sultan, pour avoir lui-même les mouvements plus libres dans la conduite des grandes affaires du gouvernement. Le palais d'Andrinople était maintenant achevé, et Jusuf-Pascha, l'ancien kiajabeg, qu'il avait chargé de surveiller les travaux, était de retour à Constantinople. Raghib dut maintenant penser à trouver de nouveaux aliments à l'activité du sultan, qui aurait pu, faute de cela, commander de trop fréquentes exécutions pour manifester son amour de la justice. Ainsi Mustafa venait d'ordonner de pendre devant sa maison, dans le Fanar, le chargé d'affaires valaque, Drako, coupable d'avoir fait administrer la bastonnade à deux femmes esclaves turques qui avaient mis le feu à deux de ses maisons à Tarapia. Raghib reproduisit donc l'ancien projet de réunion de la mer Noire avec le golfe de Nicomédie, dont l'exécution avait été tentée trois fois vainement sous les sultans ottomans, et deux fois avant eux sous les rois de Bithynie et sous Trajan. Dans ce but, Suleiman-le-Législateur avait fait niveler jadis par les soins du grand architecte Sinan l'espace qui s'étend du lac de Ssabandscha jusqu'au golfe de Nicomédie. Sous Murad III, le grand vesir Sinan avait destiné trois mille ouvriers à ces travaux : pendant trois jours on avait remué des terres, jusqu'à ce que le sultan décidât que le bois parviendrait bien encore à Constantinople comme il était venu jusqu'alors. Mohammed IV avait ordonné des études sur cette

entreprise, mais l'ingénieur Hindiogli avait déclaré dans son rapport que l'on rencontrerait trop d'obstacles à percer ces forêts, et que l'ouverture du canal causerait de grands dommages à une quantité de villages, de métairies et de pâturages. Actuellement Raghib reprit le projet de réunion du lac de Ssabandscha au golfe de Nicomédie en faisant valoir les avantages qui en résulteraient pour la capitale dont les approvisionnements de bois s'opéreraient ainsi avec facilité, et pour les constructions navales au moyen d'un arsenal qui pourrait être établi sur les bords du lac. L'architecte de la cour, l'astronome, deux maîtres constructeurs, deux hydrographes, et l'inspecteur des travaux hydrographiques furent envoyés d'abord pour examiner les lieux; ils déclarèrent à leur retour que l'exécution du canal depuis le lac de Ssabandscha jusqu'au golfe de Nicomédie sur une longueur de vingt-deux milles, était facile à cause du niveau du terrain. Alors les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, le dschebedschibaschi et le renégat grec Ahmed de Crète furent chargés de présider à la réalisation de cette œuvre, à laquelle le sultan avait destiné 6,000 bourses. Les ambassadeurs d'Angleterre et de France caressèrent à l'envi cette idée favorite du sultan. Porter fit traduire en turc la lettre de Pline (1); Vergennes envoya son beau-frère Tott près de la Porte. Si ce célèbre aventurier, dans ses fameux mémoires, s'est amusé de l'ignorance en géométrie de l'ingénieur grec, qui, au lieu d'employer le niveau ordinaire, se servait d'une petite table de cuivre, objet d'admiration pour une foule de curieux, lui-même a fait preuve d'une ignorance plus grande encore en géographie, car il parle de la jonction de la rivière de Sakaria avec le lac de Nicée, tandis qu'il s'agissait du lac de Ssabandscha et du golfe de Nicomédie. Le kiaja du grand vesir, le reis-efendi, le général des armuriers et le géomètre grec, après quelques travaux, rapportèrent qu'aux premières fouilles l'eau apparaissait, que les propriétaires du pays éprouveraient de grands dommages, et que l'hiver approchait; c'en fut assez pour faire suspendre les travaux, et la jonction de la mer Noire avec le golfe de Nicée, après six tentatives, ne sera probablement jamais opérée si l'entreprise n'est point animée par l'esprit européen. Le sultan n'ayant plus à songer à de vastes travaux porta toute son activité dans ses explorations de la ville, parcourant tous les quartiers sous toutes sortes de déguisements, depuis le matin jusqu'à la nuit. Un jour il arriva de très-bonne heure à la porte centrale du sérail, où ne se trouvait pas un seul des quarante gardes. Irrité de cet oubli du service, il envoya le bostandschi qui l'accompagnait dans ses rondes, vers la caserne des dschebedschis, située à peu de distance du sérail. Le bostandschi revint en disant que ni le général, ni son lieutenant n'étaient encore arrivés à la caserne. Alors le sultan, furieux, ordonna aux armuriers de garde d'amener prisonniers à la Porte tous les hommes qui avaient abandonné leur poste. Ces délinquants furent jetés aux Sept-Tours; le général et son lieutenant destitués. Une autre fois, Mustafa passant déguisé, comme toujours, devant la cuisine du sérail, arrêta un homme tout couvert de haillons et lui demanda : « Qui es-tu, depuis quand sers-tu ? » Celui-ci répondit qu'il était cuisinier, et qu'il était entré dans le sérail sous le règne d'Ahmed. Le sultan lui donna aussitôt un fief fort lucratif qu'un des pages de la quatrième chambre avait refusé comme ayant trop peu d'importance.

Cependant le grand vesir changeait le schérif de la Mecque et menaçait de destitution les deux paschas chargés de veiller à la sûreté et à l'approvisionnement de la caravane des pèlerins. Musaid-Ben-Said, qui occupait la dignité de schérif depuis sept ans, entra en lutte non loin du sanctuaire de la Mecque avec le conducteur de la caravane des pèlerins d'Égypte, Keschkesch-Husein. Les begs d'Égypte, irrités, réclamèrent la destitution de Muraid-Ben-Said. La Porte s'empressa de les satisfaire, et remplaça Ben-Said par son frère Dschaafer. En même temps elle accrut les revenus du dscherdedschi-tschelik Mohammed, et lui enjoignit de soutenir de tout son pouvoir l'émirol-hadsch ainsi que le tschetedschi; mais il n'y avait là rien de définitif : le schérif destitué, qui s'appuyait à la Mecque

(1) Rapport de [illegible]

sur un parti nombreux, et pouvant compter en outre sur les quatre muftis des quatre rites orthodoxes, fit parvenir à Constantinople des suppliques dans lesquelles il se plaignait de l'injustice commise à son égard, et rejetait tous les torts du passé sur le conducteur de la caravane d'Égypte. Deux grands conseils se tinrent à ce sujet dans la capitale ; l'on y décida la réintégration de Musaid-Ben-Said, le changement du chef de la caravane de Syrie, Abdullah-Pascha, et la promotion de Tschelik-Mohammed de la place de dscherdedschi à la dignité d'émirol-hadsch. Le mutesellim actuel des sandschaks de Hama et de Himsz devint dscherdedschi ; le tschededschi Abdullah-Pascha remplaça le gouverneur du Diarbekr, qui passa dans la province d'Alep, d'où se retira le nischandschi Mustafa-Pascha, moyennant une pension annuelle de 36,000 piastres.

Depuis trois ans déjà le tribut d'Égypte ne parvenait que fort irrégulièrement dans les caisses de l'état ; de plus, les querelles entre les begs mamluks, et leur esprit d'insurrection avaient plusieurs fois retardé l'envoi du blé que l'Égypte devait envoyer annuellement à la Mecque. Voulant remédier à ces désordres, le grand vesir choisit pour commissaires le grand écuyer, et l'un des principaux ulémas, Abbas-Efendi, et les envoya au Kaire avec des pouvoirs étendus revêtus de la signature du sultan. Il leur était recommandé surtout d'arrêter des dispositions nécessaires pour l'envoi régulier du tribut à Constantinople et l'expédition du blé à la Mecque. Mais ils devaient aussi régler les affaires de la succession de Riswan-Kiaja-Hetwani et presser les rentrées des créances arrivées à leurs termes. Une fois au Kaire, les commissaires s'adressèrent aux scheichs de la famille Bekri et aux ulémas de la mosquée d'Esher. Ils en obtinrent des titres obligatoires par lesquels il était établi que les 380 bourses d'argent restant dues à la Mecque sur l'envoi d'Égypte seraient livrées au profit du gouvernement impérial, et qu'après la livraison de deux cents herdebs de blé aux scheichs de la famille Bekri et à la mosquée d'Esher, les 90,000 bourses arriérées de la succession de Riswan-Kiaja et des deux dernières années seraient payées intégralement, et qu'en outre l'arsenal impérial recevrait la quantité de riz due pour l'année courante, ainsi que deux mille quintaux de ligneul, cent quintaux de ficelle et dix quintaux de fil-de-fer. Toutes choses ainsi réglées, les commissaires retournèrent à Constantinople.

En Syrie, l'un de ces effroyables tremblements de terre si souvent mentionnés dans ce pays avait ébranlé les villes de Damas et de Saida, et renversé le minaret de marbre blanc de la mosquée des Beni Ommeje. Mustafa-Beg, fils de Fasli-Pascha, fut envoyé sur les lieux avec 50,000 piastres comme inspecteur des travaux de reconstruction, et 10,000 piastres furent affectées à des réparations à Saida. A Constantinople, près de la fontaine des Tulipes, l'on choisit l'emplacement d'une nouvelle mosquée que le sultan Mustafa voulait élever sur le modèle de celle de Selim (31 mars 1760). Cette même année moururent deux hommes célèbres, le defterdar Halimi, livré au bourreau sur les plaintes nombreuses élevées contre ses exactions, et le mufti Ismail-Aasim, auteur d'un diwan, d'un recueil de lettres et d'une histoire, qui laissa la réputation d'un savant de premier ordre. L'historiographe Waszif dit que les poésies d'Aasim étaient une huitième merveille, digne de figurer à côté des sept autres suspendues au temple de la Kaaba ; qu'il était, comme prosateur, le digne rival de Chuaresmi et de Bedius-Seman, que pour le style il pouvait lutter avec Waszaf et Chodschai-Dschihan.

Si le sultan Osman avait rejeté des idées favorites de son prédécesseur, Mustafa III s'appliqua surtout à suivre les traces de Mahmud Ier : comme lui il aimait le faste et les constructions. Il dédia une émeraude hexagone de 400 karats au sanctuaire de Médine ; fit réparer l'aqueduc qui conduit les eaux de Jeudan à la Mecque. A Constantinople il poursuivit les travaux de la mosquée des Tulipes. A Skutari s'éleva la mosquée de sa mère, la sultane Mihrimah, dont l'achèvement fut célébré par une infinité de chronogrammes, l'un desquels sortit de la plume du grand vesir lui-même. Raghib savait tirer parti de toutes les circonstances au profit du bien public. Les cavalcades même du sultan servaient à encourager les soldats à s'exercer au maniement des armes et à stimuler l'ardeur belliqueuse de la nation. Par

son impulsion les mineurs s'exerçaient dans la plaine des Eaux-Douces à creuser et à faire jouer des mines. Dans la capitale les troupes s'exerçaient fréquemment en présence du sultan. Des fermans envoyés dans toutes les provinces enjoignaient aux cavaliers feudataires de manier souvent le sabre, la lance et l'arc, dont le Prophète recommande l'usage aux musulmans. Raghib avait soin d'inviter son maître aux spectacles représentant des combats afin de l'entretenir dans ses idées guerrières. Mustafa III ne fesait presque jamais rien sans avoir consulté d'abord son grand vesir, et les quarante-neuf mémoires adressés par Raghib au sultan dans le cours de son administration offrent aux yeux des ottomans d'excellents modèles de style de chancellerie. La moitié de cette collection se compose de rapports sur les affaires les plus importantes de l'état, sur des traités de paix, des déclarations de guerre, des ambassades, des collations de gouvernements, etc. Dans la deuxième partie il ne s'agit que de fêtes et de cérémonial, de félicitations sur la santé du maître à la suite d'un traitement médical ou bien à l'occasion des nuits saintes du mois de jeûne et des fêtes du Bairam. Voici quelques lignes d'un compliment adressé par Raghib au sultan au sujet de la fête du printemps, et qui pourra donner une idée des tours employés dans ces sortes d'écrits : « Que le Dieu tout puissant, » celui que nulle pensée ne peut nettement » concevoir, par la volonté duquel s'ouvre le » printemps, et qui revêt d'une verdure » nouvelle les jardins et les arbres dégagés » des glaces de l'hiver, élève au plus haut » degré d'éclat le corps auguste qui perce de » sa lumière toutes les ténèbres, qui, sem- » blable au soleil du ciel et de l'empire, aug- » mente dans sa marche la puissance et la » domination sur le monde ; que le Dieu » tout - puissant enveloppe dans tous les » temps votre majesté des rayons de la gran- » deur ; qu'il maintienne les jours de votre » majesté dans un solstice d'été perpétuel, » afin qu'elle puisse traiter les affaires des » hommes, diriger parfaitement les forces » des nations ! qu'il vous conserve comme » son ombre sur la terre ! Que par votre » chalifat perpétuel il recueille une immense » moisson d'espérances pour l'humanité ; » qu'il répande les fleurs de la gloire et » l'éclat d'un bonheur sans cesse renaissant » sur votre règne, qu'il rafraîchisse conti- » nuellement votre vie, de sorte que le » règne de votre majesté sublime soit bien- » faisant comme les jours du printemps, » surpasse en éclat et en bonheur la fête du » solstice d'été ! amen ! au nom du Pro- » phète ! »

Une éclipse complète de soleil qui dura deux heures donna lieu, comme la dernière sous le règne de Mahmud, à mille propos dans la multitude [25 mai 1760]. Les prédicateurs enseignèrent au peuple qu'il n'y avait rien à conclure de ces ténèbres, car au jour de la mort d'Ibrahim, fils du Prophète, le soleil s'étant voilé, le Prophète dit : « Le soleil et la lune sont deux œuvres merveilleuses de Dieu, qui ne dérobent point leur lumière à cause de la mort d'un individu. » Au reste ce phénomène ne dut pas être considéré comme un présage de la chute ou de l'exécution de plusieurs hauts fonctionnaires ; car de tels événements étaient fort ordinaires. Ainsi l'on ne s'étonna point du supplice d'Abdurrahman-Beg, ami et instrument des mesures financières de l'ancien defterdar Halim-Pascha frappé déjà par la main du bourreau. Dans toutes les parties de l'empire disparurent d'illustres personnages: en Krimée le kalgha qui fut remplacé par le seraskier du Kuban, Bacht-Giraisade-Seadet-Girai, dont le jeune frère alla prendre le commandement de Kuban ; à Constantinople mourut le scheich Abdullah Kaschghari, qui a laissé des poëmes et des traités sur divers sujets ; à Jérusalem, l'ancien chodscha du sérail, actuellement juge de la Mecque, Mohammed-d'Akkerman, qui, d'après les expressions de Wasizf, était pour la philologie un second Dschordschani, pour la philosophie un second Teftasani; à Diarbekr, le pascha Tschetedschi-Abdullah, qui mérita bien des pélerins par sa vigueur à repousser les Arabes, et acquit un nom dans la littérature et la calligraphie par son ouvrage intitulé : *Disposition de la parure* ; à Alep, l'ancien grand vesir Esseid-Abdullah-Pascha, fils du fameux Firari-Hasan, qui fut remplacé dans les fonctions de tschetedschi par le riche Békir, maintenant intendant des cuisines impériales. Ce-

lui-ci, qui avait été reis-efendi et kiajabeg, s'était plaint de se trouver au niveau de beaucoup d'autres dans le diwan. Raghib, faisant droit à ses griefs, lui dit qu'il avait à lui offrir maintenant une situation indépendante dans le gouvernement d'Alep, devenu vacant par la mort du titulaire. Bekir reçut donc les trois queues de cheval, et les fonctions d'inspecteur des cuisines impériales passèrent à Ibrahim, qui avait été aussi ministre de l'intérieur. La mort frappa encore l'ancien mufti Waszaf-Abdullah, qui, jadis envoyé avec l'ambassadeur Mustafa auprès de Nadir Schah pour la fixation du cinquième rite des Dschaaferis, avait alors parcouru toute la Perse, s'était arrêté long-temps à Iszfahan, Kandahar et Samarkand, et prit ensuite le pseudonyme poétique de Waszaf, grand historien persan dont il était l'admirateur passioné. Jusque dans sa centième année, livré sans relâche à l'étude et au travail, il enrichit de nombreux volumes de gloses précieuses, continua l'ouvrage de rhétorique, célèbre sous la désignation de *Titre de la gloire*, rédigea *le Titre de la gaieté* en cinq cents dystiques, laissa un traité de métaphysique et beaucoup de preuves de son talent dans l'écriture dite *taalik*. Il était élève de Kara-Chalil Efendi, célèbre comme savant et comme mufti, dont le fils Abdurrahim Molla mourut en même temps que Mustafa-Raschid, fils de Welieddin, alors mufti, et que Mustafa-Beg, fils de l'ancien grand vesir Rami-Pascha. Enfin l'année 1760 vit encore descendre dans la tombe le second defterdar Ssalih-Efendi, d'une intelligence non moins ornée que les personnages précédents, et qui les surpassait en éloquence et en vivacité d'esprit dans la conversation. Il a laissé une collection de bons mots et de saillies, de contes et d'anecdotes en vers et en prose, et s'était exercé dans le style en transcrivant le chef-d'œuvre de l'éloquence persane, l'histoire de Waszaf. Les prolégomènes d'Ibn-Chaldun, le Montesquieu arabe, et l'histoire de Waszaf, le Bossuet persan, étaient alors les modèles incontestés de la littérature arabe et persane, dont l'étude formait les ministres et les secrétaires d'état ottomans à la science de la politique et à l'art du style. Les prolégomènes d'Ibn-Chaldun avaient été mis en turc par le mufti Pirisade. L'histoire de Waszaf avait été rendue plus accessible au moyen d'un dictionnaire composé par Rasmisade, et d'un commentaire commmencé par le savant reis-efendi Ebubekr, continué par le grand juge Neili. Le grand vesir Naili lut, quand il était reis-efendi, l'ouvrage entier de Waszaf, avec son successeur Auni; le defterdar Ssalih le copia plusieurs fois, et le mufti Abdullah ne trouva pas, comme poëte, de nom plus beau, résonnant mieux aux oreilles ottomanes que celui du panégyriste de la majesté de Ghasanchan, du modèle inimitable de l'éloquence persane.

L'empire, toujours agité pendant toute sa durée, était tranquille, si on le compare à ce qu'il avait été jadis et à ce qu'il fut depuis. Toutefois quelques troubles éclatèrent à Tschildir, en Karamanie, en Bosnie et sur la flotte. Le gouverneur de Tschildir, le vesir Elhadsch-Ahmed-Pascha, qui possédait Achiska comme gouvernement héréditaire, avait été néanmoins déposé pour ses relations avec les Lesghis, et remplacé par Ibrahim-Pascha de Diarbekr. A son départ d'Achiska, ayant voulu prendre la fuite, il fut poursuivi par le chambellan Abdul-Mohammed, qui le fit décapiter aussitôt et envoya sa tête à la Porte. A cet Ahmed, Achiska doit l'élévation d'une mosquée et la fondation d'une bibliothèque, l'une des plus riches de l'Asie-Mineure, dont la portion la plus précieuse, formée de trois cents manuscrits choisis, a été transportée au musée asiatique de Saint-Pétersbourg comme un trophée des armes russes. La situation du gouverneur de Karamanie, Tscherdedschi-Abdurrahman, ancien conducteur de l'avant-garde de la caravane des pélerins, offrait quelque chose de mystérieux. Plusieurs fois les habitants de Koniah adressèrent des plaintes écrites contre lui, et la Porte, pressée par leurs instances, expédia un chambellan avec l'ordre de le déposer de la dignité de vesir. Au lieu d'obéir, le gouverneur arrêta le chambellan et s'avança sur la route de Constantinople jusqu'à Boli avec une troupe d'hommes sans aveu rassemblés à la hâte. De là, il engagea une correspondance avec la Porte, puis se retira paisiblement à Larenda, sa patrie. D'après l'historiographe de l'empire tout cela n'aurait été qu'un jeu concerté

avec le grand vesir pour effrayer le sultan et le rendre plus docile à sa volonté. Quoi qu'il en soit de cette assertion, Abdurrahman fut en effet réintégré par la suite dans son gouvernement. Mohammed-Pascha, gouverneur de Bosnie, sur les plaintes continuelles des habitants contre sa tyrannie et ses exactions, fut destitué et dépouillé même de sa dignité de vesir. Une mutinerie des esclaves chrétiens attachés aux galères entraîna la perte du vaisseau amiral. Tandis que la flotte était à l'ancre à Stanchio, et que le kapudan pascha se trouvait dans la mosquée avec le premier amiral pour la prière du vendredi, les esclaves se saisirent de la kapudana et firent voile pour Malte. Le pavillon arboré sur ce bâtiment avait été envoyé de la Mecque au sultan; dans ses quatre angles étaient brodés les noms des quatre premiers chalifes; au milieu était représenté Sulfikar, le sabre à deux tranchants d'Ali; tout au tour on avait tracé la surre de la victoire en beaux caractères. Cet emblème sacré flotta dans le port de Malte, où les mutins avaient conduit le vaisseau, et d'où il fut renvoyé à Constantinople, grâce à l'intervention de l'ambassadeur français Vergennes. Le sultan, furieux de la négligence du kapudan-pascha et du kapudan-beg ordonna de les livrer tous deux au bourreau et de faire jeter leurs têtes sur la place devant le serail (9 décembre 1760). Toujours plus rigoureux dans ses prescriptions contre le luxe des vêtements, il renouvela ses ordonnances à ce sujet en promulgant la peine de la bastonnade contre tous les sujets des classes inférieures qui oseraient porter des fourrures de lynx ou d'hermine. Le grand vesir fut le premier à se conformer à ces règlements en proscrivant ces espèces de fourrures de sa maison. Une disposition du même genre fut arrêtée contre le luxe introduit depuis quelque temps de riches étoffes vénitiennes qui étaient offertes en présent par les grands au lieu de tissus de Constantinople dans les solennités. Au reste le luxe des fourrures et l'usage de l'opium étaient les passions dominantes de l'époque. Le savant Akkermani, dont il a déjà été question, étant allé visiter un derwisch begtaschi pour prendre le café et savourer l'opium, celui-ci lui prédit que l'abus de cette dernière substance l'enlèverait de ce monde avant qu'il eût accompli son pèlerinage expiatoire à la Kaaba; ce qui se réalisa en effet. Radschi-Beg, employé de la chancellerie du defterdar, administrateur de la mosquée de Mohammed-Pascha, était soumis à la même passion. Ses fonctions religieuses l'obligeaient à porter l'encensoir devant le sultan quand il se rendait au temple le vendredi. « L'abus de l'opium et du jus de jusquiame, dit Waszif, l'avait rendu plus mince que la ligne d'Euclide; sa voix était comme le coassement d'une grenouille; il ne se livrait guère à plus de mouvement qu'une momie; son corps offrait l'aspect d'un squelette transparent. » Un jour qu'il devait marcher devant le sultan, les forces lui manquant tout-à-coup, il tomba privé de sentiment. Osman, le prenant en pitié, le nomma maître aux revues des dschebedschis. Cette faveur sembla donner un nouvel aliment à la passion de l'opium. Près de la Suleimanije se trouve une vaste place appelée le marché des Terjaki (ou mangeurs d'opium). Tous les soirs, au coucher du soleil, les amateurs d'opium et de jusquiame y affluent en masse; là on ne voit que des hommes pâles, amaigris, à la marche indécise et chancelante, au cou roide, aux yeux éteints, ne pouvant presque plus faire usage de leurs membres, bégayant, ressemblant à des spectres échappés de la tombe. Ils prennent place sur un sofa le long d'une galerie de bois, pour avaler, avec un verre d'eau fraîche, le nombre de pilules dont chacun s'accommode. Les plus robustes en prennent quatre de la dimension d'une olive. Avant qu'une heure soit écoulée, tous subissent l'influence de la puissante substance; ils tombent dans une sorte d'extase dans laquelle il leur semble que se réalisent les rêves les plus extravagants de leur imagination. Ils traversent les flammes, marchent sur les flots, nagent dans une mer de délices. Les cieux leur sont ouverts; ils entrent en possession de toutes les joies du paradis. Ils goûtent dans les bras des houris des félicités inconnues. Voilà les paradis dans lesquels le vieux de la Montagne transportait ses terribles disciples au moyen de l'opium et de la jusquiame pour exalter leur courage jusqu'au mépris le plus absolu de la vie.

Parvenus au terme prochain du grand vesirat de Raghib, il est encore à propos d'exposer l'état des relations de la Porte avec les puissances européennes, et de signaler l'acte le plus important de sa politique, la conclusion du premier traité d'amitié avec la Prusse; non pas que cette alliance ait déterminé en réalité de graves changements dans la marche et l'attitude de la Turquie, mais parce qu'elle sert à caractériser Raghib comme homme d'état, et qu'elle aurait profondément affecté les mouvements de l'empire ottoman, si ce ministre eût vécu plus longtemps. Considéré sous ce point de vue, ce traité, poursuivi vainement pendant trente années, et amené enfin à conclusion grâce à l'action de Raghib, fait ressortir la politique du glorieux grand vesir qui, préparant des voies nouvelles à l'empire, aurait transformé le traité d'amitié en une alliance offensive et défensive, si vivement désirée par Frédéric, si fortement appuyée par l'Angleterre, si la mort n'était venue l'arrêter dans ses vastes plans. Le plénipotentiaire prussien Hauden de Kirschberg, en Silésie, d'abord commis dans la maison du négociant Hubsch, puis cornette dans l'armée autrichienne, connu plus tard sous le nom de Rexin au service de la Prusse, avait été envoyé, comme on l'a vu plus haut, à Constantinople lors de l'avénement d'Osman, avec une lettre de félicitations du roi Frédéric pour ce sultan et des pleins pouvoirs pour conclure un traité d'amitié; mais il avait échoué dans ses tentatives. Revenu une seconde fois dans la capitale de l'empire ottoman, il poursuivit ses négociations dans le plus grand mystère, qui fut à demi pénétré seulement par l'ambassadeur français et l'internonce autrichien, et conclut enfin entre la Porte et la Prusse le premier traité d'amitié rédigé en huit articles. Cet acte, écrit en italien et en turc, ne différait guère des conventions commerciales arrêtées récemment avec Naples, la Suède et le Danemark: on y avait stipulé les droits sur les marchandises à trois pour cent, la liberté de la navigation, les droits des envoyés et des consuls, et leur juridiction dans les affaires concernant les sujets prussiens, le renvoi à Constantinople des procès entre musulmans et Prussiens, quand les sommes s'élèveraient au-dessus de 4,000 aspres, la liberté individuelle de tous les sujets prussiens, qui ne pourraient être réduits en esclavage, à moins qu'ils ne fussent pris les armes à la main, combattant ouvertement les Turcs. D'autres articles étaient réservés à des négociations ultérieures. Après la signature du traité, Rexin, revêtu de la qualité de ministre plénipotentiaire de Prusse, reçut l'acte signé en audience solennelle [2 avril 1761], et quatre mois après il échangea les ratifications comme envoyé extraordinaire [27 juillet]. Dans son œuvre si péniblement achevée, Rexin avait été secondé surtout par l'ambassadeur anglais Porter, qui, en sa qualité de représentant d'une puissance alliée, appuyait toutes les démarches du diplomate prussien; par Giacomo Riso, beau-père de l'interprète de la Porte Ghika; par Ipsylanti, médecin du grand vesir; par l'agent moldave Drako, et par le secrétaire du grand vesir, Ali-Aga. Drako, comme on l'a vu déjà, fut pendu pour avoir fait bâtonner deux femmes esclaves incendiaires; Ali fut banni à Chypre à cause de sa complaisance trop grande et trop intéressée pour les solliciteurs. Probablement ces deux derniers agents se partagèrent la plus grande partie des 80,000 piastres pour lesquelles Rexin fit traite sur sa cour. Le résident russe Obreskoff et l'internonce autrichien proposèrent à leur cour de risquer une somme de 100,000 ducats pour faire rejeter le traité avant la ratification; mais, avant qu'on se fût décidé à Vienne et à Pétersbourg, les actes furent échangés, quoique le courrier prussien, porteur de la ratification turque, eût été tué à Aidos par le janitschare qui l'accompagnait et qui soutint que Rexin lui devait 900 piastres. L'ambassadeur extraordinaire de Russie, prince Schachowski, qui avait apporté la lettre de félicitation de sa souveraine sur l'avénement du sultan Mustafa, était revenu au bout d'une année. Il se plaignit de la rudesse et de l'obstination de l'envoyé turc Osman, qui avait voulu absolument remettre ses lettres de créance entre les mains de la czarine [1761]. De la part de la Pologne vint le Franciscain Thomas Morewicki, chargé d'obtenir, de concert avec l'ambassadeur de France Vergennes, le baile vénitien Foscari, l'internonce impérial Schwachheim et l'en-

voyé napolitain Ludolf, la restitution des saints lieux de Jérusalem à son ordre. Mais, comme tout récemment les Grecs avaient arraché au sultan Mustafa un chatti-scherif qui les mettait en possession de ces objets de la vénération des chrétiens, les quatre représentants des puissances ci-dessus nommées trouvèrent que ce n'était pas le moment d'agir à ce sujet. Il y aurait eu d'autant plus de maladresse à s'immiscer en des affaires de religion, que les schismatiques menaçaient de renouveler avec fureur les persécutions contre les Arméniens catholiques, que les églises des Jésuites, des Dominicains et des Capucins, placées sous la protection française, avaient été forcées, profanées, et que plus de cinquante arméniens catholiques, qui s'y étaient réfugiés, avaient été enlevés et traînés au bagne. L'ambassadeur français se plaignit en vain du supplice du négociant français Linchon, mêlé aux intrigues du prince moldave Rakoviza, alors exilé à Lemnos; on lui répondit que Linchon avait été mis à mort, non comme français, mais comme agent des complots des bojards moldaves. Vergennes n'obtint pas moins de Malte la restitution de la Kapudana, enlevée par les esclaves chrétiens révoltés (décembre 1760). Porter, en remettant de nouvelles lettres de créance, notifia l'avénement du roi Georges III au trône d'Angleterre. Ludolf remit deux lettres du roi de Naples, partant pour l'Espagne, l'une qui ratifiait le traité d'amitié conclu avec Naples, l'autre qui avait pour but d'engager de nouvelles négociations avec l'Espagne, mais qui ne produisit aucun effet (août 1761). L'internonce impérial Schwachheim, qui avait tenté vainement d'empêcher le succès de Rexin, obtint pourtant un firman en faveur des pâtres transylvaniens, auxquels il fut permis de se transporter en Valachie avec leurs troupeaux et d'y passer l'été; mais il ne sut rien des négociations entamées pour amener un traité d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et la Porte. Ce projet ne fut découvert que par son successeur Penkler, envoyé pour la deuxième fois à Constantinople en qualité de représentant de l'empereur, et seulement après la mort de Raghib.

La joie du sultan sur la naissance de sa deuxième fille Schah-Sultane fut encore augmentée par celle du prince héréditaire Sélim. Pour célébrer un tel événement, on illumina la ville et le port, des prisonniers furent renvoyés du bagne, on mit en liberté même des catholiques arméniens; mais les fêtes furent troublées par la mort de la princesse Hebetullah, et la disparition de quelques hommes illustres vint ajouter à la tristesse publique. On pleura surtout Saïd-Mohammed, qui avait rempli deux missions en Suède et deux en France, avait été revêtu successivement de la dignité de nisandschi, de defteremini, de kiaja, et s'était vu confier le sceau de l'empire pendant cinq mois et demi, pour être envoyé ensuite dans les gouvernements de Koniah, du Kaire et d'Adana; Damadsade, fils du mufti Ebulchair-Ahmed, qui lui-même avait occupé deux fois la première dignité de la loi. Parmi les nombreux auteurs de chronogrammes inscrits sur les édifices publics du règne du sultan Mahmud, nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de citer le poète Newres; il fut banni de Constantinople avec un autre bel-esprit, appelé Hischmet-Efendi, pour avoir tenu de trop libres propos; il a laissé un diwan, regardé comme l'un des meilleurs de ce temps. A Bagdad, décéda à l'âge de soixante-six ans le gouverneur Suleiman-Pascha, primitivement Mamluk d'Ahmed-Pascha, fameux par son rôle dans les guerres et les négociations avec Nadir-Schah. Quoique la Porte, après la mort d'Ahmed, eût conféré le gouvernement à Mohammed-Pascha, Suleiman avait su s'y établir avec l'aide des tribus kurdes et arabes, et arracher ensuite la confirmation du diwan de Constantinople; le chatti-scherif rendu à cette occasion assure au pascha, déjà en possession par la violence de la contrée confiée à un autre, que ses constantes protestations de fidélité et de dévouement ont effacé toutes les traces de mécontentement antérieur, et attiré de nouveau sur lui toutes les faveurs impériales. Suleiman-Pascha était un vaillant guerrier, toujours prêt à effrayer ses ennemis par des surprises nocturnes : aussi les Arabes lui avaient-ils donné le surnom de *père des lances* ou *malheur de la nuit*. Dans la même année 1761, mourut au Kaire le gouverneur Bekir, gendre du fameux

reis-efendi Taukdschi. Bekir avait lui-même acquis une grande célébrité par ses richesses, au moyen desquelles il avait pu devenir ministre de l'intérieur et des affaires étrangères. Malgré la somme énorme que Taukdschi avait payée après la mort de son beau-père, on trouva encore chez lui, le jour de son décès, en or monnayé seulement, mille bourses ou un demi-million de piastres : le premier noyau de cette fortune colossale fut l'héritage de Taukdschi. Bekir fut suivi de près dans la tombe par le savant Abbas-Efendi, père du bel esprit Hischmet-Efendi ; par le grand écuyer Mustafa, alors chargé de diriger les réparations des aqueducs de la Mecque, et par l'ancien silihdar Mustafa, banni à Demitoka, fils du célèbre grand vesir Baltadschi, signataire de la paix du Pruth. Tout occupé de ces pertes douloureuses, le public fit à peine attention à l'exécution de Surre-Emini, conducteur du présent destiné à la Mecque, condamné pour ses exactions et ses prévarications, et au supplice d'un esclave pendu enveloppé dans ses vêtements, pour avoir immolé les enfants de son maître.

Parmi les mutations dans les grands dignitaires de l'empire, il faut citer surtout celles du kiajabeg et du reis-efendi, du mufti et du kapudan-pascha. Malgré la protection du grand vesir, Hamsa fut dépouillé des fonctions de ministre de l'intérieur, qu'il remplissait pour la cinquième fois, par une influence du sérail que Raghib n'osa braver ; la direction de l'intérieur passa au reis-efendi Kaschif Mohammed-Efendi, surnommé Schatirsade. Tous les sous-secrétaires d'état avancèrent alors suivant leur rang : le grand-maître des requêtes Rischaji-Elhadsch-Mohammed, devenu reis-efendi, fut remplacé par le petit maître des requêtes, qui eut lui-même pour successeur le premier des secrétaires adjoints du cabinet. Après la mort du savant mufti Aassim, célèbre comme historiographe sous le nom de Tschelebisade, la première dignité de la loi fut conférée à Welieddin ; mais peu de temps après, la violence de son humeur lui fit céder ce poste éminent à l'ex-grand juge de Rumili, Békir-Sadé-Ahmed-Efendi. Sur le désir du sultan, le gouvernement d'Ocsakow fut offert au kapudan-pascha, qui refusa, malgré les instances de Raghib et l'offre de 50,000 piastres pour frais de voyage ; le sultan, irrité de pareils dédains, ordonna de rayer Hasan de la liste des vesirs et de le bannir à Rethimo. Le commandement général des flottes fut donné au kiaja Mohammed-Pascha, qui bientôt après céda la place à Kutschuk-Mustafa Pascha, pour aller prendre le gouvernement de l'Égypte. Hamsa-Mohammed, investi cinq fois des fonctions de kiajabeg du grand vesir, eut la lieutenance du vieux nisandschi Bekir-Beg, et bientôt après fut pourvu du commandement de Salonik en recevant le titre de vesir. Au gouverneur de Belgrad, Abdi-Pascha, fils du vesir Ali, fut adressé aussi un vêtement d'étoffe d'or, insigne de cette dignité, en récompense de sa fermeté à dompter les mutineries des Jamaks, en garnison à Belgrad ; mais bientôt après, le grand vesir, craignant de nouveaux troubles en cette ville, si Abdi continuait à y commander, l'envoya à Silistra (juillet 1762). L'ex-kapudan pascha, Mohammed-Pascha, le remplaça. Une éclipse de soleil qui dura quinze minutes jeta moins d'effroi dans la capitale qu'une tempête dont elle avait été assaillie deux jours auparavant : la foudre frappa un des minarets de la mosquée du sultan Bajesid, mais sans l'endommager. Un an auparavant, le feu du ciel avait causé plus de dégâts aux minarets des mosquées du sultan et de la Validé, le jour même où Raghib posa la première pierre de la bibliothèque qu'il fondait à ses frais. Quand, au bout de dix-huit mois, furent achevés cet édifice et le collége qu'il y rattachait, Raghib y fit transporter de son palais les livres rassemblés à grand'peine ; il installa le directeur et le secrétaire de la nouvelle bibliothèque, ainsi que les professeurs chargés de donner l'enseignement à quarante jeunes gens. Les magnifiques ornements ajoutés à la bibliothèque n'étaient pas encore achevés que la coupole s'écroula, et la prédiction funeste tirée de cet accident parut s'accomplir quarante jours plus tard par la mort de Raghib, décédé à l'âge de soixante-cinq ans ; son tombeau, élevé près de la bibliothèque fondée par lui, reporte naturellement la pensée vers la littérature ottomane, à laquelle il avait donné tant d'encouragements. Il faut reconnaître que les productions de cette

époque furent plus nombreuses que remarquables. Déjà il a été question des principaux légistes, des historiens et des poètes, à mesure que leurs noms étaient amenés par la cours de la narration ; il reste à jeter un coup d'œil rapide sur l'état des sciences en général, dans l'espace qui sépare la paix de Carlowicz du traité de Kainardsche. Dans cette période comme dans les précédentes, les ouvrages de théologie et de jurisprudence l'emportent de beaucoup sur toutes les autres productions par le nombre et par la valeur ; mais les traités religieux, les commentaires sur les œuvres fondamentales de la dogmatique et de la tradition n'offrent pas un puissant intérêt à l'historien, qui doit s'attacher plutôt aux ouvrages judiciaires, examiner surtout les collections des fetwas et les formulaires d'actes. Après la collection du mufti Abdurrahim, qui a rassemblé près de dix mille fetwas, il faut citer le recueil du mufti Durrisade-Esseid-Mohammed-Aarif-Efendi, qui a pour titre *Résultat des fetwas*, et en contient plus de dix-huit cents ; puis les collections du mufti Ali contenant ceux du mufti Atullah-Mohammed-Efendi d'Angora, de l'inspecteur des archives des fetwas, Fikhi-Mohammed-Efendi. Hadschisade-Mustafa-Efendi et Halisade ont laissé des formules de pièces judiciaires calquées sur des modèles donnés par Baldirsade. Ces formules servent de règles aux juges, comme les *Inschas*, collections de modèles épistolaires, guident les secrétaires du trésor, de la chancellerie d'état et des gouverneurs des provinces. Déjà nous avons parlé des lettres dues aux grands vesirs Rami et Raghib, au poète Nabi, au defterdar Aarif ; nous mentionnerons encore le *Trésor de l'art épistolaire*, les modèles de lettres (Munschiat) du sécretaire du cabinet, Hajatisade, du molla Ahmed-Taïb-Osmansade, de Hatschi-Tschelebi et de Rafia. La littérature turque s'enrichit aussi d'ouvrages philologiques arabes, des *Sérénades* de Hariri et de Hamadani, la *Quiétude de l'homme névrement* d'Ibn-Seidun, des *Saillies* d'Obeid-Sakani, des *Prolégomènes philologiques* de Samahschari. Taïb-Ahmed-Osmansade et le mufti Seid-Feisullah ont écrit des recueils de facéties. Le derwisch Hasan d'Andrinople, les poètes Kudsi et Nabi, le molla Ibrahim-Hanif-Efendi ont laissé des proverbes. Rasi-Abdullatif-Efendi dédia au grand vesir Ibrahim-Pascha une collection de contes et d'anecdotes; Taïb-Ahmed écrivit pour le même personnage l'ouvrage intitulé : *Fruits d'entretiens nocturnes pour le conseil des rois*. Le mufti Feisullah est auteur d'une composition analogue ; le mufti Esaad écrivit *les Éclairs des hommes éloquents*, et le mufti Waszaf, *le Titre de la noblesse*. Osmansade-Efendi, biographe des vesirs, abrégea le célèbre ouvrage arabe : *Éloge des humanités* ou *Guide dans l'étude des humanités*, et un autre : *Conseil aux rois ;* mais, sans contredit, le *Navire des sciences* de Raghib-Pascha est l'un des plus précieux de tous les ouvrages philologiques de cette période. Les grammairiens se bornèrent alors à interpréter les principaux traités sur la syntaxe arabe. La rhétorique et la grammaire persanes ne furent un objet d'études que pour un très-petit nombre d'auteurs ; à peine écrivit-on sur l'astronomie, l'arithmétique et la logique. Les poètes Tschelebisade-Aassim, Nabi, Rasim, Raghib, Newres, Nasmisade, Subhi, Thalib et Nakschi composèrent des diwans ; d'autres traduisirent ou commentèrent ceux des poètes mystiques persans Saïb, Urfi et Schewket. Les kaszides les plus célèbres furent commentées ; nulle ne donna lieu à plus de travaux que celle composée par le grand vesir Kœprilisade à la louange du mufti Feisullah. Les livres de l'*Unité des chevaux*, des *Événements*, du *Rossignol*, de l'*Échanson*, de la *Missive*, le *Livre d'or* et le *Livre heureux*, sont des poëmes didactiques, ainsi que l'ouvrage persan intitulé le *Livre du conseil*, dont se firent alors cinq traductions. Dans la *Rose centifole*, sont exposées en vers les traditions du Prophète ; dans le *Confident des amants*, des aventures amoureuses. Nabi, Wehbi et Remzi imitèrent en vers rimés le *Livre du conseil*. Déjà ont été cités en leur lieu les historiens ottomans et les traducteurs des histoires en persan de Mirchuand, Chuandemir, Ibnol-Dschusi, Ibnol-Aini, Ibn-Chaldun et Ibn-Chali-Kan. A cette époque, parurent aussi des ouvrages biographiques et topographiques : les biographies des poètes, des muftis, des vesirs, des kapudans-paschas, des calligraphes et des chanteurs ; les relations des voyages des pé-

lerins, les descriptions de la Mecque, de Médine, de Damas, de Jerusalem et de Tebris. On réunit aussi en un seul corps, sous le titre du *Kulliat* (œuvres complètes) des ouvrages de poëtes, comme Nabi et Wehbi, de prosateurs tels que Taib-Osmansade, Sabit (Alaeddin), et ceux du scheich Ismail-Hakki-Efendi. Eschref-Abdurrahman-Efendi écrivit les *Sources des sciences* et un compendium d'histoire littéraire, *Méditations philosophiques sur les diverses classes des peuples*, c'est-à-dire des Arabes, des Persans et des Turcs, ouvrage d'un bien grand prix pour l'histoire littéraire de ces nations. Les lettres ne doivent pas moins au *Nouveau monument* du fils d'Elhadsch-Ibrahim-Hanif-Efendi, qui a continué le grand dictionnaire bibliographique de Hadschi-Chalfa, et qui acheva son œuvre dans l'année même où s'éteignit le grand vesir Raghib. Avec cet illustre ministre tomba l'une des plus fortes colonnes de l'empire ottoman, dans la soixante-troisième année du dix-huitième siècle. Dans l'espace de six siècles, ce chiffre 63, qui s'applique à une époque climatérique dans la vie humaine, avait marqué des événements de la plus haute importance pour l'empire ottoman. En 1263, les premiers Turcs s'établirent dans la Tatarie Dobruze; en 1363, les Hongrois combattirent pour la première fois les Turcs et partagèrent la célèbre défaite des Serviens; en 1463, le roi de Bosnie fut décapité après la perte de son royaume, et le flot de l'invasion ottomane, franchissant l'isthme de l'Hexamilon, pénétra dans la Morée; en 1563, la plus effroyable inondation dont les annales turques aient conservé le souvenir emporta tous les ponts, et menaça la vie de Suleiman-le-Législateur; en 1663, la Hongrie fut envahie par les Turcs; enfin la soixante-troisième année du dix-huitième siècle vit Raghib descendre dans la tombe. Sans doute ce ministre n'a point acquis la gloire de Sokolli et ne s'est point élevé à la hauteur des deux premiers Kœprili; néanmoins il mérite bien que l'on s'arrête encore un instant à le contempler, car il fut le plus savant des deux cents grands vesirs qui ont dirigé l'empire ottoman jusqu'à ce jour, et c'est la dernière grande figure qui apparaisse dans cette histoire. Les biographes des grands vesirs et l'historiographe de l'empire lui ont décerné les titres de sultan des poëtes de renom et de président des vesirs. Fils d'un secrétaire de la trésorerie, il fut chargé, dès l'âge de vingt-cinq ans, dans les campagnes de Perse, de faire la statistique de Tiflis et d'Eriwan; nommé ensuite defterdar d'Eriwan, il remplit auprès des seraskers les fonctions de defteremini et de reis-efendi. Ali-Hekkimsade et Ahmed-Pascha surent tous deux apprécier ses connaissances et ses capacités administratives. Ce dernier paya de 20,000 piastres un kaszide que Raghib lui avait dédié. Après un éloignement de sept années de la capitale, Raghib y revint et fut employé comme chef de la chancellerie de la capitation et d'autres branches d'impôt, comme secrétaire du cabinet du grand vesir dans la négociation de la paix avec la Perse, et assista au congrès de Niemirow ainsi qu'à la conclusion du traité de Belgrad; puis il devint reis-efendi lui-même, gouverneur du Kaire, d'Aidin, d'Alep, et finit par tenir le sceau de l'empire durant six années. Quand il administrait Alep, il construisit un nouveau pont et une nouvelle tour pour cette ville; durant son grand vesirat, il fonda une bibliothèque, des écoles, dota la ville de fontaines et d'édifices. Mais des monuments plus durables sont les productions de son esprit, moins nombreuses sans doute que les ouvrages du savant grand vesir Lufti-Pascha, sous Suleiman-le-Législateur, mais bien supérieurs par la composition et le style. Ses traductions des deux histoires classiques persanes, de l'histoire universelle de Mirchuand et de l'histoire des Tatares du savant ministre mongol Abdurrisak, sont restées inachevées et paraissent avoir été entreprises par lui comme des exercices de style; il n'accomplit pas non plus sa tentative d'une histoire du Prophète, faite à l'instigation d'Ali-Hekkimsade, en rivalité avec l'ouvrage célèbre de Weisi sur le même sujet. Déjà a été question de son exposé des négociations suivies pour la paix avec Nadir-Schah, de ses rapports, du bulletin sur la conquête de Belgrad. A la tête de son diwan se trouve un panégyrique du gouverneur de Bagdad, composé de cinq dystiques; puis viennent des panégyriques des muftis Esaad et Aassim, des vers nombreux sur la tente et la

mosquée d'Ali-Hekkimsade, sur la conquête de Belgrad, sur la naissance des princesses Hebetullah et Schah-Sultane, des gloses à de célèbres ghasels des poëtes persans Schewket et Saib, et du turc Nabi; enfin cent cinquante ghasels sur des matières sérieuses de philosophie. Son chef-d'œuvre est sans contredit l'anthologie philologique, où il a recueilli les meilleurs morceaux de littérature arabe en prose et en vers. Par tant de travaux Raghib a conquis le rang de classique parmi les modernes écrivains ottomans, et il a bien mérité les éloges donnés par Waszif, qui, pour la pénétration et la rectitude du jugement, le compare à Ibn-Ajas, met sa prose et ses vers au niveau des écrits d'Ebn-Nuwas, ses essais de style historique à côté des productions de Weisi, trouve dans ses lettres une élégance, une grâce égales à celle de Nerkesi, pense qu'il n'était pas moins grand philosophe que Platon et Aristote, et le regarde comme l'homme le plus complet de son siècle. Sans partager cet enthousiasme des ottomans, l'historien européen peut considérer Raghib comme le politique le plus éminent de l'empire des sultans. Sans doute l'illustre vesir n'était pas un homme parfait : car, loin de respecter la vérité et la sincérité, il aimait à s'envelopper dans la dissimulation et le mensonge; mais il avait de grandes lumières et le sentiment de sa valeur, ce qui lui donnait la force de concentrer en lui toute l'action gouvernementale et de lancer hardiment le vaisseau de l'état. Son histoire des négociations pour la paix avec la Perse est un modèle de style diplomatique, souple, libre, facile, admiré par tous ceux qui comprennent la langue des affaires en usage chez les ottomans. Au reste, Raghib conserva ces formes polies et gracieuses, non-seulement comme négociateur dans les traités auxquels il participa, mais encore comme grand vesir, quand il conclut le premier traité d'amitié avec la Prusse et engagea avec cette puissance une correspondance pour une ligue offensive et défensive, qui aurait amené une rupture avec l'Autriche s'il eût vécu plus long-temps. Déjà, dans la prévision d'hostilités futures, la Porte faisait déclarer la perpétuité de la paix de Belgrad, contraire à la loi, et répandre parmi les ambassadeurs à Pera que l'Autriche devait renouveler le traité de Belgrad, dont le terme de vingt-sept ans allait bientôt expirer. Les vastes plans de Raghib pour agrandir de nouveau l'empire ottoman aux dépens de l'Autriche, grâce à l'appui de la Prusse, descendirent avec lui dans la tombe; peut-être auraient-ils échoué contre la volonté du sultan lui-même, plein de bienveillance pour l'Autriche, et qui probablement aurait abattu Raghib plutôt que de se laisser entraîner par lui dans la carrière des combats. Quoi qu'il en soit, il est certain que Raghib entrait dans les vues de Frédéric II, avec lequel il avait des rapports par les qualités et la culture de l'esprit; mais il ne s'était pas signalé sur les champs de bataille, et par conséquent n'était pas un grand vesir complet : car, aux yeux des ottomans, pour bien diriger l'empire, il faut savoir également bien manier le sabre et la plume. Placé comme écrivain au-dessus de tous les ministres ses devanciers et ses successeurs, il se montra protecteur ardent des talents littéraires; dans les encouragements et les distinctions qu'il accordait aux savants, aux poëtes et aux calligraphes, il n'était ni provoqué par les organes de l'opinion publique, ni déterminé par des prédilections personnelles ou des flatteries. Il appréciait et récompensait les écrivains éloquents et habiles, comme les interprètes les plus capables des affaires, pour leur propre mérite, parce qu'il les regardait comme la gloire et l'ornement de la nation, et que lui-même était juge souverain en cette matière. Sans se produire sous l'aspect d'un grand vesir complet et surtout d'un homme parfait, Raghib se présente pourtant comme le dernier grand ministre de l'empire ottoman; il apparaît comme la plus imposante et la dernière colonne de ce vaste édifice.

LIVRE LXXI.

HAMSA-HAMID GRAND VESIR DURANT SIX MOIS. — CHANGEMENTS. — MORTS. — LE GRAND VESIR ET LE KAPUDAN-PASCHA ÉPOUSENT DES SULTANES. — TROUBLES A BAGDAD, JANINA, CHYPRE. — LE CHAN DE KRIMÉE DÉPOSÉ. — TROUBLES EN GÉORGIE. — DÉPOSITION ET SUPPLICE DU GRAND VESIR. — AMBASSADES DE PRUSSE, DE POLOGNE, DE RUSSIE, D'AUTRICHE, DE TOSCANE. — MUHSINSADE DEVIENT GRAND VESIR. — NAISSANCE DES PRINCES. — ÉDUCATION. — DISPUTES. — TREMBLEMENTS DE TERRE. — TROUBLES EN CHYPRE, A CHIOS, EN GÉORGIE, ÉGYPTE, ARABIE. — TRAVAUX HYDRAULIQUES. — FLOTTE. — DIWAN. — MORTS. — DÉPOSITION DU CHAN TATARE ET DU MUFTI. — INCENDIE A PERA. — TROUBLES AU KAIRE, A MÉDINE, ACHISKA ET MONTENEGRO. — MUSTAFA RÈGNE PAR LUI-MÊME. — LE GRAND VESIR SE MAINTIENT PAR SA FEMME. — MARIAGE DE SCHAH-SULTAN. — MORT DU KIAJABEG MOHAMMED-KIASCHIF, DU KISLARAGA ET D'AUTRES. — ÉCHANGE DE NOTES ENTRE LA PORTE ET LES MINISTRES DE RUSSIE ET DE FRANCE. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — DÉCLARATION DE GUERRE. — LE CHAN TATARE, LE GRAND VESIR, LE MUFTI, LE KAPUDANPASCHA, L'INTERPRÈTE DE LA PORTE SONT CHANGÉS. — LEVÉE DE TROUPES ET MANIFESTE. — NOTES DE L'AUTRICHE, DE VENISE, DE LA HOLLANDE, DE LA FRANCE, DE L'ANGLETERRE, DE LA PRUSSE A LA PORTE. — DÉPART DE LA SAINTE BANNIÈRE.

Hamid-Hamsa, fils d'un marchand de Dewelihiszar, dans le sandschak de Nikde, mais né lui-même à Constantinople à l'époque où Raghib-Mohammed-Pascha était secrétaire du cabinet du grand vesir, avait été le premier assistant de ce fonctionnaire, avait occupé ce poste durant dix ans; et puis il avait remplacé son chef, appelé à la direction des affaires étrangères. Nommé ensuite reis-efendi, trois fois kiaja beg du grand vesir, et dans ces intervalles defteremini, rusnadmedschi, tschausch-baschi, puis secrétaire pour la signature du sultan, vesir de la coupole, pendant tout le grand vesirat de Raghib, son protecteur, il jouit auprès de lui de la confiance que celui-ci lui avait accordée trente ans auparavant, et dont Hamid-Hamsa était plus digne par sa longue expérience des affaires et par sa fidélité éprouvée, que par ses talents. Comme il avait rempli provisoirement les fonctions de grand vesir après la mort du premier ministre, le sceau de l'empire lui fut conféré. A peine les trésors amassés par Raghib durant son grand vesirat, évalués à 60,000 bourses, eurent-ils été confisqués, le favori, confident intime et intendant de Raghib, le Persan Ali, dont les efforts avaient contribué puissamment à la conclusion du traité avec la Prusse, et qui avait touché une grande partie du demi-million dépensé pour cet objet par Frédéric II, fut mis à mort sous prétexte d'extorsions commises en Chypre, où il avait été jadis collecteur d'impôts, et le même sort frappa son banquier qui avait partagé ses bénéfices. La nomination d'Hamsa était une sorte d'hommage rendu à la désignation faite par Raghib. Mais on vit bientôt que ce ministre ne se recommandait point par de hautes facultés; que s'il était propre aux fonctions inférieures, il n'était guère digne du premier poste de l'empire; aussi ne l'occupa-t-il que quelques mois, et il commence cette série de grands

vesirs éphémères qui passèrent au nombre de dix-sept dans les dix années suivantes du règne de Mustafa III.

Après la fête du mois de jeûne, se firent les collations ou les confirmations ordinaires des gouvernements, des places de juges et de grades militaires. Parmi les changements opérés dans les emplois du diwan, les plus remarquables furent ceux du defterdar Abdi, déjà renvoyé de la direction des affaires extérieures à cause de sa grossièreté, qui eut pour successeur l'intendant de l'arsenal, Rakim-Mohammed-Efendi, et du maréchal de la cour, Monladschiksade-Ali-Aga, remplacé par l'ancien reis-efendi Ridschaji-Mohammed. Des cafés furent démolis au village d'Indschirkoi à cause des désordres qui s'y commettaient; des dispositions rigoureuses furent adoptées contre les rogneurs de ducats. Ces ordonnances de police sont, avec quelques incendies, les seuls faits à signaler dans le grand vesirat d'Hamsa-Hamid, qui dura six mois. Il fut révoqué et remplacé par Bahir-Mustafa-Pascha [20 octobre 1763], qui deux fois déjà avait été revêtu de la première dignité de l'empire. Hamsa-Hamid conserva sa fortune et alla prendre le gouvernement de Candie; plus tard il devint collecteur des impôts de Morée, fut remis en possession de l'administration de la Crète, puis investi du commandement à Dschidde, et mourut six ans après en se rendant en pèlerinage à la Mecque.

Les premières mesures du nouveau grand vesir annoncèrent une rigueur salutaire contre les oppressions, les extorsions, les brigandages et les mutineries. Le kapudan-pascha Karabaghi-Suleiman-Pascha, trop vieux pour contenir le ramas de canaille jeté sur la flotte, fut mis à la retraite à Rhodes avec une pension convenable, et le commandement général de la marine passa au kaimakam Kutschuk-Mohammed-Pascha. Le kiaja de Karabaghi, qui s'était livré à des extorsions dans les îles de l'Archipel, au lieu de poursuivre les pirates de cette mer, fut soumis à une enquête et mis à mort. Le kiaja-beg du grand vesir, Katschif-Mohammed-Emin fut déposé, et Ridschaji-Mohammed appelé au ministère de l'intérieur. Ali-Beg, fils de l'ancien grand vesir Aus-Pascha, devint tschauschbaschi, et l'ex-defterdar Abdi fut nommé encore une fois reis-efendi. Son homonyme, l'ancien gouverneur de Belgrad, dépouillé jadis de sa dignité de vesir à cause de sa rigueur excessive contre les Jamaks de Belgrad, reçut de nouveau les trois queues de cheval, attendu que la sévérité était à l'ordre du jour. En se rendant d'Alep à Constantinople, le grand vesir, ayant rencontré à Adana le beglerbeg Ssalih-Aga, kiaja du dernier tschetedschi, Abdullah-Pascha, lui témoigna son étonnement de ne plus entendre citer son nom, qui retentissait jadis si fréquemment quand il remportait tant de triomphes sur les Arabes ennemis des caravanes de pèlerins. Ssalih répondit qu'il était comme une épée qui se rouille faute d'emploi. Alors le grand vesir lui conféra la troisième queue de cheval et le gouvernement de Dschidde. Le grand écuyer Ahmed, fils de l'ex-grand vesir Aus-Pascha, reçut aussi la dignité de vesir comme gouverneur de Selanik. Le destin amena aussi d'autres changements : à Rétimo, dans l'île de Candie, mourut Ahmed-Pascha, l'un des vesirs les plus distingués de l'empire, célèbre sous les deux noms de Ssopa-Szalan et de Kiamil. Alors s'éteignit aussi l'octogénaire vesir Nischandschi-Kutschuk-Mustafa-Pascha, époux de la sultane Seineb, surnommé Sinek. Une fille du sultan, la princesse Mihrmah, mourut à l'âge de trois ans, et fut enterrée à côté de sa sœur Hebetullah, près de la mosquée Laleli, ou des Tulipes, maintenant achevée et consacrée. Ce temple avait coûté plus de deux millions de piastres. Le sultan trouva moyen de recouvrer quelques sommes en fiançant la fille unique qui lui restait, la princesse Schah-Sultane, au grand vesir, et la veuve de Raghib-Pascha, la sultane Ssaliha, au kapudan-pascha Mohammed; car le grand vesir seul envoya pour sa fiancée 40,000 ducats en argent, des étoffes pour une valeur de 120,000 piastres, et des objets d'ameublement évalués 80,000. Aux fêtes des fiançailles du grand vesir succédèrent celles de la circoncision de ses fils. Le premier ministre sévit contre le gouverneur de Janina, le beglerbeg Suleiman-Pascha, qui fut frappé par le glaive du bourreau en punition de ses actes d'oppression. Tschaparsade-Ahmed-Pascha marcha en Asie contre une troupe de Lewends qui infestaient les environs de Nikde; cent soixante de ces

misérables périrent sous le tranchant du sabre ; le reste s'enfuit en Karamanie, dont le gouverneur Abdi-Pascha reçut ordre de les exterminer. Cette année les Jamaks de Bagdad se soulevèrent contre le gouverneur Ali Pascha, créature de Raghib, excités par Omer-Aga, kiaja du dernier gouverneur, Suleiman-Pascha ; ils avaient chassé le nouveau gouverneur de la ville. A force d'argent et de promesses, Ali-Pascha trouva moyen de se faire rouvrir les portes ; mais en jetant trop précipitamment le masque de bienveillance dont il s'était couvert, il réunit contre lui la garnison tout entière, qui jura de porter Omer au vesirat. A l'heure convenue retentit par toute la ville le cri aux armes ! aux armes ! Des canons furent braqués contre la citadelle. Le gouverneur, reconnaissant l'impossibilité de résister, s'échappa du château et alla se réfugier dans une maison de la ville, où il se tint caché quelques jours ; mais découvert à la fin, il fut arrêté et mis à mort. Les mutins se réunirent à la maison de ville où ils agitèrent de funestes projets, parlant même de livrer Bagdad aux Persans. Enfin une requête dut être adressée à la Porte pour demander la nomination d'Omer comme gouverneur-vesir, attendu qu'un sujet né dans le pays était seul propre à défendre Bagdad et à y maintenir la tranquillité. Malgré l'irrégularité d'une telle demande, il fallut bien y accéder, et Omer obtint le gouvernement de Bagdad. Ismaïl-Pascha, jadis gouverneur de Janina, auquel ses extorsions avaient fait retirer d'abord les trois queues de cheval, qui plus tard lui furent rendues, étant entré en hostilités déclarées avec les habitants de Valona, fut tué par une balle dans un combat contre ces rebelles. A Egine, quatre changeurs, probablement arméniens, subirent le dernier supplice, parce que la famille du chef des émirs de ce lieu, tué dans une émeute, les avait accusés d'être les auteurs de ce meurtre (1er septembre 1763). Le reis-efendi Abdi ayant été frappé tout-à-coup d'apoplexie, sa place fut donnée au secrétaire du cabinet du grand vesir, Mohammed-Emin, qui lui-même eut pour successeur Ahmed-Resmi, revenu tout récemment d'une mission à Berlin. Le defterdar, appelé aussi Mohammed-Emin, fut remplacé par Auni-Efendi. Les vesirs, époux des sultanes, Muhinsade-Mohammed-Pascha, gouverneur de Rumili, et Silihdar-Mohammed-Pascha, gouverneur d'Anatoli, reçurent du sultan l'ordre de se rendre dans les provinces placées sous leur autorité. L'un des employés les plus actifs du ministère et du sérail, l'ancien grand cafetier Nakschi-Mustafa-Aga, homme aussi généreux qu'il était humble, mourut de mort naturelle, ainsi que le gouverneur d'Égypte, Ahmed-Pascha, qui fut remplacé par l'ancien kapudan-pascha Hasan-Pascha. Nuuman, frère du sultan, emporta les regrets universels dans la tombe, où il descendit à l'âge de quarante ans. Le chan de Krimée, Krim-Girai, qui avait été, à vrai dire, imposé à la Porte par les Noghais (1), fut maintenant déposé, et son prédécesseur, Selim-Girai, fut mandé de Chios à Constantinople pour être réinstallé dans le chanat. Krim-Girai avait soulevé le pays à cause du retard dans le paiement du subside de 50,000 piastres que la Porte fournissait annuellement pour la solde des troupes, et avait cherché à s'assurer des Noghais pour le cas où il serait déposé. Avec lui tomba son protégé le chambellan Abdi, qui avait durement foulé le pays comme inspecteur des magasins d'Isakdschi, et dont la tête fut abattue dans le château des Sept-Tours. La rébellion des habitants de Chypre qui avaient tué le collecteur des impôts de l'île, Tschil-Osman, resta pour le moment impunie. La Porte devait alors porter son attention sur la Géorgie.

Les troubles de ce pays doivent aussi nous occuper sérieusement ; car ils acquirent dans la suite une haute importance, et au bout de quelques années ils devinrent l'un des principaux motifs de la guerre avec la Russie. Il faut donc nous arrêter à considérer leur origine, qui n'a pas encore été exposée clairement. Le tribut que les habitants d'Imirette payaient à la Porte, sous le nom d'atschikbasch (*têtes ouvertes*), consistait en 300 bourses et en esclaves dont le nombre était déterminé par le pascha d'Achiska ou d'Achaldschik, c'est-à-dire le gou-

(1) Siestrzencewiz, Hist. du royaume de la Chersonèse Taurique, p. 410.

verneur de Tschildir. Depuis quelque temps déjà ces peuples avaient refusé non pas le tribut, mais la fourniture d'esclaves, par des motifs tirés de la religion chrétienne, cédant en cela, d'après l'historiographe de l'empire, aux conseils de la Russie. Hadschi-Ahmed-Pascha, le dernier gouverneur d'Achiska, fondateur de la mosquée construite sur le modèle d'Aja-Sofia, ralliant à lui les Lesghis, avait marché contre Imirette et forcé les habitants à livrer le tribut ordinaire [1758]. Ensuite le prince Salomon se rendit à Achiska, pour y exposer les réclamations des habitants d'Imirette contre les garnisons de Bagdad et de Tokat. Après que tout fut réglé, trois mille Turcs partirent avec lui pour Imirette avec le kiaja du pascha d'Achiska. En route, le prince ayant été maltraité par les Turcs, fit avertir secrètement ses sujets, qui, surprenant les Turcs dans une attaque de nuit, se saisirent du kiaja et le précipitèrent du haut des rochers. Cet échec détermina la destitution du gouverneur, qui ne tarda pas à être exécuté. Son successeur, Ibrahim-Pascha, d'après les instructions de la Porte, mit à profit la querelle survenue entre Salomon et son frère puîné pour soutenir celui-ci à main armée contre ce prince [novembre 1762]. A la tête de treize mille hommes Ibrahim-Pascha marcha contre Imirette, défit les Atschikbasch, et se serait facilement rendu maître du pays sans la discorde qui éclata entre les janitschares, les Lewends et les Kurdes, dont les uns voulaient dévaster la contrée, tandis que les autres ne tendaient qu'à sa soumission. Les troupes abandonnèrent leurs drapeaux; plus de huit cents Kurdes périrent dans les précipices recouverts de neige. Le pascha se replia sur Achiska, et rendit compte à la Porte de sa campagne. Il fut remplacé par Hasan, que l'on nomma gouverneur de Tschildir et seraskier contre la Géorgie. Tant de causes de fermentation amenèrent la déposition du grand vesir Mustafa-Pascha [30 mars 1765]. Le sceau de l'empire fut envoyé au gouverneur de Rumili, Muhsinsade, et, en attendant son arrivée, Mohammed-Pascha, époux de la sultane Saliha, fut nommé kaimakam. Un mois après, à peine le grand vesir avait mis le pied dans la capitale, le chambellan Kelledschi-Osman fut expédié avec un chaszeki à Mitylène pour en rapporter la tête de Mustafa, qui, durant son ministère, avait ordonné tant de supplices. Sa tête fut déposée sur le seuil de la sublime Porte, et le lendemain son fils, âgé de douze ans, mourut de la peste ou du poison. D'après l'historiographe de l'empire, la veuve de Raghib contribua puissamment à la chute de Mustafa qui aurait été même exécuté aussitôt après sa destitution si le peuple n'avait murmuré à ce sujet, disant que l'on ne devait pas faire subir le dernier supplice à un homme qui trois fois avait été grand vesir, et, après la mort du sultan Osman, avait été investi seul du pouvoir suprême pendant trois heures. Ses grandes richesses, la dilapidation du trésor public et ses mensonges débités au sultan, qui l'appelait à rendre ses comptes, sont donnés par l'historiographe Waszif comme les causes de son supplice, tandis que Dschawid, continuateur des biographies des grands vesirs, y voit l'accomplissement de cette sentence : « Celui qui tue sera tué, » et le juste châtiment d'un crime d'état semblable à celui dont se souilla Mustafa-Pascha en livrant l'infortuné Dschem à la vengeance de Bajesid. Cette comparaison donnerait une consistance effrayante au bruit répandu dans Constantinople, et dont les ambassadeurs européens rendirent compte à leurs cours, que Sultan-Nuuman avait été mis à mort par son frère Mustafa, qui craignait en lui un rival et un successeur, et que le grand vesir avait approuvé le meurtre. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître au moins que ce nom de Mustafa fut bien funeste aux grands vesirs et aux sultans qui le portèrent. Au reste, la tête de Mustafa-Bahir, qui avait trois fois tenu le sceau de l'empire, fut déposée dans le couvent de derwischs Nakschbendis par lui fondé à Ejub.

Il reste encore à signaler la marche de la politique extérieure depuis la mort de Raghib Pascha, les rapports diplomatiques de la Porte avec les puissances européennes sous le grand vesirat d'Hamsa-Hamid et de Bahir-Mustafa. Hamsa-Hamid, que Raghib, dans les derniers jours de sa maladie, avait indiqué comme le plus propre à le remplacer, comme pénétré de l'esprit de sa politique, suivit scrupuleusement dans les six mois de son

ministère les traces de son maître et prédécesseur. Six mois avant la mort de Raghib, le 14 octobre 1764, le plan d'une alliance offensive et défensive avec la Prusse, présenté par ce grand ministre, avait été rejeté dans un conseil tenu au sérail, malgré tous les efforts du mufti pour l'appuyer. A la suite de ce conseil, Raghib avait dû remettre au plénipotentiaire prussien Rexin une note exposant la répugnance absolue du sultan à s'exposer à la guerre (1). Après la mort de Raghib, le premier soin d'Hamsa Hamid fut de nommer un envoyé près le cabinet de Berlin pour reconnaître la mission de Rexin, et offrir de riches présents au roi Frédéric II. Il choisit Ahmed-Resmi, déjà recommandé par son ambassade à Vienne, qui était alors président de la chambre des comptes d'Anatoli, et qui fut à cette occasion élevé à la dignité de nischandschi. Dans les lettres de créance de cet envoyé extraordinaire de second rang, Frédéric II était qualifié de roi de Prusse et de markgraf de Brandeburg, de chambellan de l'empereur de Rome, de duc, de prince et de duc de Silésie. Les instructions d'Ahmed-Resmi lui prescrivaient, à son passage en Pologne, de renouveler à la république l'assurance de la protection de la Sublime Porte; de n'élever aucune contestation au sujet du cérémonial; de maintenir l'ordre et la discipline parmi les gens de sa suite; de remettre en audience solennelle ses lettres de créance, ainsi que les présents dont il était chargé; de se concerter avec le cabinet de Berlin sur l'attitude à prendre en cas de mort du roi de Pologne, la Porte étant déterminée à ne souffrir aucune intervention russe ou autrichienne dans les affaires de ce pays; d'en référer à la Porte pour les propositions qui pourraient lui être faites au sujet d'une alliance offensive et défensive, et de déclarer que le sultan aimait à croire que l'alliance conclue tout récemment entre la Prusse et la Russie n'aurait rien de menaçant pour ses intérêts. Ahmed-Resmi eut soin de tenir un journal détaillé de toutes les circonstances de sa mission, suivant les recommandations de la Porte; et cette relation, la plus volumineuse que l'on connaisse dans les annales ottomanes, occupe douze feuilles in-folio dans l'histoire de Waszif. La description de la prodigieuse activité guerrière de Frédéric II, et des manœuvres des troupes prussiennes offre un côté assez plaisant, mais le fond n'est pas moins vrai que celui de la peinture faite par le même diplomate de l'humeur sociable et de l'ardeur de jouissances des habitants de Vienne, quand il représentait le sultan auprès de l'empereur. Rexin, auquel avaient été adjoints le conseiller prussien Delon et le secrétaire Péterson, avait perdu deux de ses instruments les plus actifs aussitôt après la mort de Raghib, Ali-le Persan et Mollasade Osman-Efendi. Boscamp, agent du roi près du chan de Krimée, ayant provoqué la colère de ce prince tatare, venait de passer au service de la Pologne. Rexin échoua donc complètement dans toutes ses tentatives pour amener une alliance offensive et défensive entre la Prusse et la Turquie; il avait eu à lutter contre le mauvais vouloir du sultan, et de plus contre les démarches incessantes de Penkler et de Vergennes. Comme la Russie demandait son rappel à cause de certaines expressions de ce diplomate injurieuses pour elle-même, il fut remplacé comme envoyé de Prusse par le major Zegelin.

Peu de temps après le passage d'Ahmed-Resmi à travers la Pologne, était mort le roi Auguste III, et le primat Wladislaus Alexandre Ponian Lubna Lubiensky avait notifié cet événement au sultan ainsi qu'au grand vesir (1). Le général de la couronne, Branicki, à la tête du parti opposé à toute intervention russe et prussienne, usa du privilège de sa charge pour engager directement une correspondance avec le grand vesir, et revêtit de pleins pouvoirs le colonel Stankiewicz, qui fut nommé résident polonais auprès de la Porte (2). Dans une seconde lettre il

(1) Rapport de Penkler et d'Obreskoff.

(1) 1° Copia litterarum celsissimi principis primatis regni Poloniæ et magni ducatus Lithuaniæ ad serenissimum imperatorem Constantinopolitanum, 20 novembris 1763. 2° Ad celsissimum supremum vezirium cum denuntiatione obitus serenissimi Augusti IV, regis Poloniæ. Varsoviæ 20 nov. 1763.

(2) Litteræ Joannis comitis Branicki, castellani Cracoviensis supremi exercituum Polonorum ducis ad serenissimum vezirium. Varsoviæ 22 novembris 1763.

adressa des félicitations au grand vesir Mustafa sur son élévation. Le grand vesir répondit affectueusement au primat sur la mort du roi, en déclarant que la résolution du sultan était que les libertés de la Pologne fussent maintenues sans intervention de cours étrangères (1). Dans une première lettre au généralissime Branicki, il lui exprimait sa satisfaction pour l'accueil amical fait à l'ambassadeur Resmi-Ahmed, et dans une seconde il se montrait reconnaissant des félicitations personnelles sur son avènement au pouvoir, et des assurances générales données par le généralissime sur la continuation de l'amitié entre les deux états voisins, et le maintien de la paix de Carlowicz. De leur côté l'ambassadeur de Russie et le résident prussien avaient remis à la Porte un mémoire arrêté en commun pour demander la liberté de l'élection du roi de Pologne et toute garantie contre l'intervention de la France et de l'Autriche. Cependant les troupes russes avaient fait dissoudre la diète de Graudenz et s'étaient mises en pleine marche sur Varsovie. Alors les patriotes se tournèrent du côté de la Porte, et lui adressèrent une requête signée de quatorze de leurs chefs, accompagnée d'une lettre de Branicki (2). Le résident Stankiewicz joignit à ces pièces un mémoire pour appeler l'attention de la Porte sur le danger de voir la Pologne passer entièrement sous la suzeraineté absolue de la Russie (3). Déjà antérieurement il avait dénoncé à la Porte les manœuvres et les intrigues de la Prusse et de la Russie, et représenté les dangers qui en résulteraient pour l'empire ottoman. Aussi la Porte avait fait remettre aux ministres de Russie et de Prusse, à l'ambassadeur de France et à l'internonce autrichien une déclaration contre l'entrée des troupes russes en Pologne. Cette protestation fut adressée aussi par l'intermédiaire du résident polonais au généralissime avec une lettre du grand vesir (4). Branicki remercia le ministre ottoman en déplorant l'impression produite par la déclaration de la Porte sur les Russes, qui investissaient Varsovie. La Porte, travaillée en sens opposé par les ministres de Russie et de Prusse, et peu disposée d'ailleurs à s'engager dans une guerre pour l'élection du roi de Pologne, adressa aux chefs des patriotes signataires de la requête citée plus haut, une lettre du grand vesir pleine de sages conseils, d'avertissements prudents et de prophéties politiques sur les dangers des partis à l'intérieur et de la discorde qui ouvriraient le chemin du trône à un étranger. L'ambassadeur de France ayant essayé par une note particulière d'alarmer la Porte sur la marche des troupes russes, qu'il regardait comme une rupture de la paix, on lui répondit que jusqu'alors les troupes étrangères avaient pénétré en Pologne sans que la République s'y fût opposée; que le cas présent n'avait pas été prévu par le traité de Carlowicz, qu'il n'appartenait pas à la dignité de la Porte d'en faire un objet de négociation (1). Dans une lettre à Branicki, Vergennes expliqua la conduite douteuse de la Porte, dont les troupes étaient concentrées sur le Dnieper et le Dniester pour la protection des frontières de l'empire ottoman. Dans une telle situation, l'on devait s'attendre à voir la Porte accueillir l'agent du nouveau roi de Pologne, Roscamp, l'ancien consul de Prusse en Krimée, qui apporta la notification de l'élection de Poniatowski, prêter l'oreille aux insinuations des Russes et des Prussiens, et conseiller à Stankiewicz de s'éloigner, parce qu'elle était résolue à recevoir l'ambassadeur de Poniatowski, Alexandrowicz, qui attendait sur la frontière l'autorisation de se rendre à Constantinople. Ainsi éconduit, Stankiewicz n'en reçut pas moins une lettre du grand vesir pour le généralissime, dans laquelle le ministre ottoman prétendait que le résident polonais avait été congédié sur sa demande, et recommandait à Branicki d'informer régulièrement la Porte des circonstances de la dernière élection [août

(1) Traduction d'une lettre du grand vesir Mustapha, [illegible] le primat du royaume de Pologne.

(2) Varsovie, 17 avril 1764.

(3) Mémoire du 14 mai 1764.

(4) Traduction de la lettre du [illegible] Mustafa Pacha, écrite à S. A. M. le comte Branicki, sans date, traduite par M. Giuliani.

(1) Mémoire suprême à notre très-honoré ami l'ambassadeur de France.

1765). Après le départ de Stankiewicz, Alexandrowicz fut admis, sans que cette réception impliquât la reconnaissance de Poniatowski en qualité de roi, au moins d'après les assurances données à l'ambassadeur de France (a) et à l'internonce autrichien. Enfin, après une attente de plus d'une année sur les frontières de Moldavie, Alexandrowicz fut reçu comme représentant du roi que la Porte reconnut à l'instigation de la Russie et de la Prusse. On lui accorda les priviléges dont jouissaient les envoyés extraordinaires d'Autriche, de Russie et de Pologne. Toutefois il rencontra un accueil très-froid, et l'on cessa de lui payer les sommes accordées pour son entretien journalier du moment où il eut reçu son audience de congé du grand vesir, afin de le déterminer à partir plus vite. Quant à Boscamp il ne put obtenir de rester à Constantinople en qualité de chargé d'affaires, parce que le souvenir de ses intrigues auprès du chan tatare était encore trop récent.

Le prince Daschkow avait été nommé pour annoncer l'avènement de l'empereur de Russie Pierre III; mais il n'avait pas encore atteint la frontière, que Catherine chargea le prince Dolgorucki d'aller notifier sa propre intronisation. Les félicitations du sultan à l'impératrice furent portées par Osman-Efendi, le même qui, dix ans auparavant, avait été envoyé à Pétersburg pour annoncer officiellement l'élévation d'Osman III sur le trône des ottomans. En quittant l'alliance de l'Autriche pour celle de la Prusse, Pierre III avait surtout favorisé les négociations du traité entre cette dernière puissance et la Porte, auxquelles sa mort et celle de Raghib apportèrent un obstacle infranchissable. Pierre avait fait à la Porte une proposition suggérée probablement par Frédérick II, de s'emparer du banat de Temeswar (1). Quand Raghib entendit parler de la nouvelle alliance entre la Prusse et la Russie, il la caractérisa par un seul mot, qui donne une juste idée de sa prévoyance profonde et des vues saines de la politique ottomane à cette époque : *Jolsit* (impropre à toucher un but). Zegelin, successeur de Rexin, assura la Porte que les liens de la Prusse avec la Russie n'étaient pas tellement étroits qu'ils pussent présenter des dangers pour l'empire ottoman. D'accord avec Obreskoff, il remit notes sur notes contre les patriotes polonais; dans l'une de ces pièces, il s'attachait surtout à représenter le projet de substituer la majorité des voix à l'unanimité pour la décision des affaires, comme une innovation qui devait ruiner entièrement la constitution polonaise; en même temps il essayait d'alarmer la Porte par de fausses nouvelles sur l'élévation de casernes en Hongrie et la construction de tschaiks à Vienne, et s'efforçait de rendre suspects les avis transmis par l'ambassadeur français. Brognard, successeur du baron de Penkler, employa tous ses moyens pour calmer la Porte. Les difficultés qui, à la fin du ministère de Raghib, s'étaient élevées contre la perpétuité de la paix de Belgrad, s'évanouissaient maintenant peu à peu. Il n'était plus question de la nécessité de renouveler la paix de Belgrad, et dans la réponse aux nouvelles lettres de créance ainsi qu'à la notification du couronnement de l'empereur Joseph II, remise encore par le baron de Penkler, le sultan se servit du mot éternel en parlant du traité qui liait les deux empires. Penkler alors obtint plusieurs fermans, dont un, en faveur des catholiques de Chios, souleva une vive opposition chez les Grecs de cette île, et accrut la haine qui divisait les habitants. L'empereur Joseph refusa d'envoyer des présents à l'occasion de son avènement, s'appuyant sur le principe du droit des gens: qu'il devait y avoir une égalité parfaite entre les divers souverains, et faisant observer qu'en montant sur le trône jamais les sultans n'avaient adressé de présents aux autres cours, quoiqu'ils en reçussent eux-mêmes dans cette circonstance. La résolution prise à ce sujet par l'empereur Joseph sur le rapport du chancelier de l'empire, écrite de sa propre main, expose ses vues sur l'attitude à prendre vis-à-vis de la Porte, et là, comme sur tant d'autres points, il a encore ouvert une voie nouvelle. L'entrée de Brognard, successeur de Penkler comme internonce ordinaire, se fit avec les cérémonies en usage (24 mai 1766). Ses instructions lui recommandaient de remettre le jour de l'audience, avec ses

(2) Rapport de Brognard du 6 mai 1766.

lettres de créance, les pouvoirs qu'il tenait de l'archiduc Léopold en qualité de grand duc de Toscane. Mais la Porte, qui avait eu à l'avance communication de ces pièces en expédition, éprouva quelque mécontentement de ce que l'impératrice prenait également le titre de grande-duchesse de Toscane, et de ce que la souveraineté de la Toscane était déclarée reversible sur l'Autriche à la mort du grand-duc; elle refusa donc de recevoir les lettres de créance, par des motifs développés dans un mémoire qui fut remis à l'internonce. Il y était dit que le premier traité entre la Porte et le grand-duché n'avait été conclu que sur la demande de l'impératrice, avec son époux, élu empereur des Romains; que l'empire ottoman n'avait aucune relation directe avec le grand-duché; enfin que l'impératrice et son fils ne pouvaient exercer en même temps la souveraineté sur la Toscane. Brognard répondit sur ce dernier point que l'empereur François avait légué la Toscane à son fils, l'archiduc Léopold; mais que le titre de grand-duc ne restait pas moins attaché à la branche qui occupait le trône impérial. Après quatre mois d'explications, il fut arrêté que les lettres concernant la Toscane, comme celles de l'impératrice et du grand-duc, seraient remises au grand vesir en audience solennelle par les ministres respectifs de ces deux souverains, le prince de Kaunitz et le marquis de Botta [8 septembre 1766]. Le sultan répondit à l'impératrice, et le grand vesir au prince de Kaunitz, mais non pas au marquis de Botta. Brognard, dans le discours prononcé devant le sultan, ne dit rien du renouvellement du traité conclu avec la Toscane. A cette époque l'intermédiaire entre l'interprète de la Porte et les envoyés européens était toujours Ibrahim, fils du renégat directeur de l'imprimerie. L'interprète de la Porte, Ghika, fut nommé prince de Moldavie et remplacé lui-même par Karadscha, fils du premier interprète de Hollande. A Grenvile, ambassadeur d'Angleterre, succéda Murray. L'envoyé du Danemark, Gœhler, reçut ses lettres de rappel et laissa les intérêts de sa cour au chargé d'affaires Horn; le comte Ludolf, représentant de Naples, négociait toujours un traité d'amitié pour l'Espagne; le baile Correr remit ses fonctions à Ruzzini; Dedem était alors ambassadeur de Hollande. Le souverain de Maroc envoya un négociateur pour une demande relative à la caravane des pèlerins. Un messager d'état apporta de la part d'Ahmed, padischa de Kandahar, une lettre dans laquelle le prince Afghan réclamait une chapelle spéciale à la Mecque pour les pèlerins de Kandahar appartenant au rite Sunni. On vit arriver aussi le fils du chan des Lesghis, venu des bords de la mer Noire pour rendre hommage au sultan. Les aventuriers affluèrent sous le règne de Mustafa dans l'empire ottoman, où ils espéraient faire fortune. Deux entr'autres fixèrent sur eux une attention plus générale. L'un qui se fit passer à Belgrad pour le dernier Stuart, et qui mourut musulman dans cette ville; l'autre, nommé Pierre Robert de Bassemond, français de naissance, qui avait eu le grade de colonel du génie au service du Portugal, et qui prétendait reprendre le rôle de Bonneval; mais c'était aspirer trop haut pour sa renommée et ses talents: aussi échoua-t-il dans ses tentatives; il n'avait de commun avec Bonneval que l'apostasie.

Un mois après l'exécution du grand vesir Bahir-Mustafa, son successeur arriva à Constantinople. Fils de Muhsinsade-Abdullah-Pascha élevé vingt-sept ans auparavant à la première dignité de l'empire, il était entré comme chambellan dans la carrière des emplois et avait été nommé grand chambellan, pendant que son père dirigeait l'administration. Neuf ans après, il était devenu gouverneur de Meraasch, et, pendant les dix-huit années qui suivirent, il avait été chargé successivement du gouvernement de dix-huit provinces, tant en Asie qu'en Europe. Investi ensuite du grand vesirat pendant trois ans, il avait été écarté des affaires un égal espace de temps; puis, rappelé au gouvernail de l'état, il le tint trois ans encore, et mit un terme à la guerre entre la Porte et la Russie par le traité de Kainardsche. Son premier et son second grand vesirats avaient été marqués par de tristes événements: sous le premier, des troubles avaient éclaté en Géorgie, en Égypte, en Arabie; sous le second, la guerre contre la Russie avait été soutenue d'une manière désastreuse, d'où l'on pouvait augurer les triomphes futurs

des armes russes sur les troupes ottomanes.

Après la nomination de Muhsinsade Pascha comme grand vesir, les premières explications entre la Porte et le résident russe à Constantinople avaient été provoquées par le chan tatare Selim-Girai, qui, ayant élevé des plaintes au sujet des forteresses construites dans la Kabarta, fut invité par le grand vesir à venir conférer avec lui dans la capitale. Le prince fut traité avec la plus haute distinction, et, après avoir présenté ses hommages au sultan, il reçut de riches présents; mais il n'en fut pas plus satisfait du système politique suivi par la Porte, qui semblait surtout préoccupée du soin d'éviter tout ce qui aurait pu amener une rupture avec la Russie. Au reste, l'administration de Muhsinsade s'ouvrit sous de tristes auspices. Dix jours après l'arrivée du ministre à Constantinople, un premier incendie éclata à Topchane; le surlendemain, un second se déclara dans le voisinage de la mosquée du prince Dschihangir. Pour donner un témoignage de sa résolution à rendre bonne et sévère justice, le nouveau grand vesir fit abattre la tête de l'un des principaux gouverneurs de l'Asie-Mineure, Tschaparsade-Ahmed-Pascha, contre lequel des plaintes nombreuses s'étaient élevées; en même temps, voulant témoigner ses sentiments de bienveillance et d'impartialité, il investit du gouvernement de Salonik l'ancien silihdar Hamsa-Pascha, dégradé sous Hamsa-Hamid, et lui rendit les trois queues de cheval. Le reis-efendi Mohammed-Emir, vanté pour son éloquence et le charme de son entretien, fut élevé à la dignité de nischandschi, et reçut les revenus de la Morée à titre d'argent d'orge. L'ancien secrétaire maître aux revues des janitschares, Hamamisade-Omer-Efendi, fut nommé chef des écrivains du diwan. Ahmed, beglerbeg d'Alep, reçut la troisième queue de cheval et la faculté de siéger sous la coupole. D'un autre côté, le grec Stauraki, chargé d'affaires du prince de Valachie, convaincu d'intrigues et de divulgation des secrets de la Porte, fut jeté dans la prison du bostandschi, et quelques jours après accroché à la potence. Le gouverneur de Dschidde, Ssalih-Pascha, après avoir garanti les habitants de la Mecque et de Médine contre les brigandages des Arabes, périt victime du climat de la Mecque, funeste à tant de pèlerins. Le vesir Mekkisade-Husein-Pascha, après avoir soutenu des luttes incessantes contre les Arabes ben-Ssachar et Kaanadie, tomba dans un dernier combat livré aux environs de Ghaza, qu'il habitait. L'historien Hakim-Efendi, dont les récits commencèrent à partir des troubles d'Arabie, fut nommé secrétaire, maître aux revues des armuriers; le maître des cérémonies Ankif-Efendi fut promu au rang de nischandschi et remplacé dans ses précédentes fonctions par Wahdeti-Ebubekr-Efendi.

Le sultan, qui déjà était père du prince Sélim et de la princesse Schah-Sultane, vit le Ciel lui accorder encore une fille, Beigchan, et un second fils dans l'espace d'une année. A la naisssance du prince aîné, la ville fut inondée de lumière, les chambres du sérail furent tendues de riches étoffes [14 janvier 1766]; quand le second vint au monde [19 janvier 1767], il y eut seulement des salves d'artillerie; les hauts dignitaires présentèrent des hommages et reçurent des pelisses d'hermine.

Dans le courant du mois de jeûne, fut tenu en présence du sultan un congrès scientifique de légistes, auquel assistèrent cent vingt-six muderris et mollas; durant dix-neuf séances, on disserta principalement sur la seconde sure du koran, où se trouve le plus remarquable de tous les versets du livre sacré, considéré par les musulmans comme le meilleur talisman: c'est le verset du *Trône céleste*. Au commencement il est dit: *Les infidèles endurcis sont comparables aux hommes qui ne voient rien, même quand l'espace est sillonné par les éclairs; qui se bouchent les oreilles avec les doigts, de peur que le retentissement de la foudre ne se fraie un passage; et qui, aveugles, sourds et muets, tomberont frappés par la colère de Dieu* (1). Ce sont là les dernières lignes qui arrachèrent au grand poëte arabe Lebid la confession de l'origine divine du koran, de sorte qu'il enleva son poëme, l'un des sept attachés aux murs de la Kaaba, et reconnut le Koran comme la parole de Dieu, Mohammed comme son envoyé. En effet, ces ver-

(1) [illegible] 17 [illegible].

sets, comme ceux du Trône céleste, de l'Unité de Dieu, du Déluge (1), de la Sure du tremblement de terre (2), et de la Dernière heure (3), appartiennent aux inspirations les plus hautes, non-seulement du Koran, mais de tous les sentiments religieux.

A cette époque, le peuple fut saisi d'une profonde terreur, et crut sentir le châtiment céleste, quand Constantinople fut ébranlée par un effroyable tremblement de terre [22 avril 1766]. Comme c'était le troisième jour du sacrifice, et que la mosquée du Conquérant souffrit surtout de grands dommages, les esprits superstitieux se persuadèrent que les murs et les palais de la capitale étaient offerts en sacrifice à Dieu, à la place des brebis, et que l'empire ottoman, établi fermement en Europe seulement depuis la prise de Constantinople par Mohammed II, allait, comme le temple bâti par le conquérant, s'ébranler dans ses fondements et disparaître de la face de la terre. Les dégâts furent évalués à 22,000 bourses ou 11 millions de piastres. Le sultan résolut d'appliquer une somme égale à la réparation des murs et des édifices endommagés de la ville. Les fonds de la mosquée de Mohammed ne suffisaient pas pour les frais de sa reconstruction; le surplus fut tiré du trésor impérial, et Haschim-Ali fut chargé de diriger les travaux. Sept autres inspecteurs des bâtiments surveillèrent les ouvrages des marchés, des murailles de la ville, de la fabrique de poudre, du marché aux selliers, du sérail impérial, de la caserne des janitschares et de la fonderie. Outre la mosquée du Conquérant, plusieurs temples avaient grandement souffert; dans presque tous les quartiers, des murs avaient été renversés ou remués, et l'opinion populaire tirait de ces désastres le présage de la ruine prochaine de l'armée ainsi que de la chute de l'empire.

Les sinistres prédictions semblèrent de suite s'accomplir : des soulèvements, des guerres éclatèrent à la fois en Chypre, en Géorgie, en Arabie et en Égypte. Le commandant de Kerine (Cerignes), Chalil, s'était levé contre Tschil-Osman, collecteur des impôts de l'île de Chypre, et le nouveau receveur Suleiman-Aga, chargé d'accommoder leurs débats, fut assiégé par Chalil dans Nicosia [juin 1766]. Alors la Porte ordonna à Dschaafer-Beg, l'un des princes de la mer, qui avait sous ses ordres deux frégates et deux galiotes, de combiner ses efforts avec ceux du beglerbeg de Tekke, Kœr-Ahmed-Pascha, pour mettre fin à ces troubles. Les marins de Dschaafer firent à l'île plus de mal que les rebelles, et jetèrent l'épouvante parmi les Turcs, les Grecs et les Francs. Après que Kœr-Ahmed eut abordé à Chypre avec seize bâtiments chargés de troupes, Chalil leva le siége de Nicosia, et se fortifia à Degirmenlik pour y attendre l'attaque du général de la Porte. Il succomba; sa tête et celle de ses principaux complices attestèrent la véracité du bulletin du beglerbeg, qui en récompense fut revêtu de la dignité de vesir [août]. Un incendie, éclaté vers ce temps dans le port de Constantinople, détermina la destitution du kapudan-pascha Tusuni, qui eut pour successeur Mohammed-Pascha, alors gouverneur de Rumili. En janvier 1767, les flammes dévorèrent encore un grand nombre de maisons et portèrent le ravage jusqu'à la porte du sérail. Mais les plus tristes nouvelles venaient surtout de la Géorgie : Hasan-Pascha, gouverneur de Tschildir, s'était mis en marche contre Guriel, avait massacré ou réduit en captivité les habitants de la forteresse de Bori, qui s'étaient mis en état de résistance. Il avait reçu la soumission du dadian d'Odisch, du seigneur de Mingrélie, qui s'était obligé à fournir du grain dans le camp. Ensuite il conquit le château de Siantscho, et installa comme seigneur Tahmuras le cousin de Salomon, qui lui-même invoqua l'appui de la Russie [1765] (1). Après avoir passé l'hiver en Mingrélie, le serasker termina au printemps suivant l'expédition contre Sowir, dernier refuge de Salomon, qui se rendit après un siége de vingt-cinq jours, et la place fut remise au nouveau souverain

(1) Liv. [illegible], verset [illegible].
(2) Voyez plus haut, t. [illegible].
(3) Sure, chap. [illegible].

(1) Histoire de Géorgie, dans le voyage de Klaproth, t. I, p. 23, et Wassif, p. 281.

Tahmuras (1). A Cotatis, les principaux habitants d'Imirette se réunirent avec les plénipotentiaires ottomans, et signèrent le traité qui les assujettissait à Tahmuras, auquel Hasan Pascha remit aussi le château de Sowir (1766). Le receveur des impôts de Dschanik, Hadschi-Ali-Beg, resta en garnison à Cotatis avec quatre mille hommes de troupes de Dschanik et de Trebisonde, et le serasker revint à Achiska, dont le gouvernement fut rendu à Tschelik-Ibrahim-Pascha, revêtu de la dignité de vesir.

En Égypte, où depuis plusieurs années le scheichol-beled, première autorité de la ville, avait été presque toujours l'ennemi déclaré des gouverneurs ottomans, cette dignité fut conférée par la Porte à l'abase Ali, qui, favori de l'ancien kiaja Ibrahim, s'était ensuite enfui de Damiette sous l'administration de Raghib-Pascha, à cause du meurtre commis par lui sur son ennemi le tscherkesse Ibrahim, et s'était réfugié en Syrie auprès du scheich Tahir, commandant d'Akka. De retour au Kaire, il se mit en état d'opposition contre le gouverneur ottoman Hamsa-Pascha, et arracha un ordre de bannissement contre son adversaire Husein-Keschkesch, beg des Mamluks, qui alors combattait dans la Haute-Égypte contre un autre beg appelé Ssalih. Le gouverneur, forcé de subir cette volonté, envoya secrètement prévenir Husein-Pascha de ne point faire attention au ferman et de venir au Kaire; Husein parut donc dans cette ville et réclama ses biens confisqués. Les ennemis d'Ali-Beg, Ssalih-Beg et autres, avec quinze Kaschifs et deux mille Mamluks, forcèrent l'entrée du Kaire et se réunirent à Husein-Keschkesch. En vain Ali tenta de se défaire de ce dernier par le poison; il lui fallut céder à la supériorité de son adversaire : accompagné seulement de son trésorier et de huit domestiques, il se rendit hors de la ville, à un endroit appelé la Coupole d'or, où bientôt il fut enveloppé par un corps de deux mille hommes. Sa maison fut placée sous le sequestre, et on lui réclama 3,600 bourses, montant des trois années du tribut arriéré de l'Égypte; sa fortune, évaluée à 30 millions, fut confisquée, et lui-même alla chercher encore une fois un refuge en Syrie auprès du scheich Tahir (1). Husein mit ensuite Hasan-Beg à mort, et bannit d'autres chefs à Dschiddé (2). Hamsa-Silihdar fut déposé, Rakkim-Mohammed devint gouverneur d'Égypte, et on lui recommanda de veiller rigoureusement à la rentrée du tribut précédemment fixé par un engagement en six articles, revêtu de la signature des scheichs des familles Esherijé et Bekrijé, ainsi qu'à la livraison des grains pour la Mecque et Médine. Cette dernière ville était alors agitée par la haine acharnée des Arabes Beni-Ali et Beni-Sefer. Les Arabes des environs se sentaient transportés de fureur à la vue d'un rempart construit pour protéger la ville contre leurs attaques. Musaid, schérif de la Mecque, et le gouverneur de Dschiddé tentèrent tous les moyens pour réconcilier les deux partis; le mufti du rite Hanefi et celui du rite Schafi, avec quatre cents délégués, se transportèrent de la Mecque à Médine, afin d'y régler le prix du sang et les indemnités pour les bestiaux enlevés. Les différends s'accommodèrent, et il fut convenu que le rempart, cause de l'irritation des Arabes du dehors, serait démoli. Les hordes errantes ayant de nouveau inquiété Médine, le mur fut conservé, et le schérif de la Mecque ainsi que le gouverneur de Dschiddé reçurent ordre de s'interposer encore en faveur de la paix et du bon ordre. Les habitants de Médine prouvèrent que les torts n'étaient point de leur côté, et, afin de prévenir toute lutte ultérieure, il fut arrêté que nul Arabe du dehors ne pourrait se montrer en armes au marché de Médine.

Cependant le sultan déployait la plus grande activité à réparer les désastres du grand tremblement de terre, à faire remettre en état les aqueducs, à presser les travaux dans les chantiers de la marine; il se trouva présent à l'arsenal quand un nouveau vaisseau de guerre fut lancé à la mer (6 avril 1767), ayant à ses côtés le nouveau kapudan-pascha Mohammed, son beau-frère,

1. Waszif, p. 282.

(1) Lettera di A[illegible], [illegible] 19 aprile 1766. Dans le Rapport de P[illegible] du 2 juin 1766.

2. Waszif, p. [illegible].

époux de la veuve de Raghib, auquel il avait donné le surnom de Melek, c'est-à-dire l'ange. Un mois après et cinq jours avant la fête du Sacrifice, la flotte sortit du port (4 mai 1767). Le kapudan-pascha s'arrêta quelques jours à Dolmabagdsche, dans le voisinage du mausolée de Barberousse, où il rallia ses bâtiments ; il stationna deux jours encore près du château des Sept-Tours, puis il alla dans l'Archipel parcourir ces mers comme à l'ordinaire, sinon pour les purger des pirates qui les infestaient, au moins pour lever le tribut annuel sur les îles. Cette fois on apprit que trois corsaires maltais étaient dans les eaux de Chypre ; l'un d'eux fut rencontré par Dschaafer-Beg à la hauteur de Kerpe (Carpathos), et tomba entre les mains des Turcs avec quatre-vingt-dix-neuf hommes et le chevalier de Malte qui les commandait. Le second, plus fin voilier, fut poursuivi par Ibrahim-Beg, capitaine de Coron, qui l'attaqua non loin de Maina ; après un combat de deux heures, le commandant maltais fit échouer son navire, qui fut pris ; mais l'équipage se sauva à terre. Un pirate russe, qui avait capturé dans les eaux de Latakia une schelije arabe, montée par vingt-quatre hommes, et qui la conduisait à Malte, rencontra le bâtiment crétois d'Elhadsch-Husein ; celui-ci enleva le vaisseau russe à l'abordage et le traîna avec sa prise jusque dans le port d'Alexandrie, où le gouverneur d'Égypte le décora d'un habit d'honneur.

Par un retour salutaire aux anciennes institutions, le sultan enjoignit aux membres du diwan de se réunir au moins une fois par semaine. Depuis assez long-temps, les vesirs de la coupole étant éloignés de Constantinople, le diwan se trouvait abandonné, de sorte que les membres du conseil ne se réunissaient plus qu'à l'occasion du paiement des troupes ou des réceptions solennelles, non point pour traiter des affaires, mais pour se montrer en spectacle au peuple. C'est ainsi que tout récemment ils furent convoqués pour recevoir un envoyé du souverain de Fez, Mulai Abdullah ben-Ismail. Cinq ans auparavant, sous le grand vesirat de Raghib, le prince africain avait adressé au sultan des présents composés de sabres et de selles enrichis de pierreries, en faisant demander lui-même des matériaux propres aux constructions navales, ce qui lui avait été accordé avec empressement. Le nouvel envoyé apportait en outre la réponse de son souverain à la lettre que Mustafa III lui avait écrite pour l'inviter à relâcher les bâtiments ragusains dont les Marocains s'étaient emparés.

Vers cette époque, la mort de plusieurs grands personnages vint augmenter le nombre des mutations opérées ordinairement après le mois de jeûne. Le vesir Mohammed-Pascha, gouverneur de Karsz, qui s'était vu autrefois repoussé à main armée à son arrivée par les habitants du chef-lieu de sa province, et dont la condescendance n'avait fait qu'augmenter l'audace des mutins, périt dans une émeute. Les vieillards et les autorités apaisèrent maintenant l'émeute, et le commandant de Wan, Ssarisade-Mohammed-Pascha fut chargé de pacifier Karsz. Des mouvements analogues agitèrent aussi Aidin. Jilanli musa d'Egerdur, dressa le drapeau de la rébellion dans la forteresse d'Egerdur contre le vesir Abdurrahman-Pascha, receveur des impôts d'Aidin. Obligé de s'enfuir à Ermenak, il trouva un intercesseur dans la personne de Scheich-Efendi. Abdurrahman-Pascha pardonna à la condition que le rebelle ne reviendrait plus à Egerdur ; mais peu de temps après, le vesir étant mort sur la route de Sparte, Jilanli ne se fit pas scrupule de violer sa promesse. Dans cette année 1767, moururent encore l'ancien mufti, Ebubekrsade-Ahmed-Efendi, renommé par sa franche et généreuse hospitalité autant que par son vaste savoir, et Ahmed-Mohammed-Efendi, fils du fameux Neili, autrefois juge de Constantinople, qui s'appliquait jour et nuit à l'étude de l'histoire. Le chan tatare Selim-Girai fut déposé et remplacé par Arslan, qui, douze ans auparavant, avait été renversé malgré la Porte et banni à Rhodes ; mais celui-ci mourut à Kauschan avant même d'avoir été installé, et Makszud-Girai devint prince souverain de Krimée. Vers ce temps aussi, fut destitué le mufti Durrisade, qui avait combattu les plans de guerre de Raghib et qui avait une prédilection marquée pour la Russie, tandis que son successeur Welieddin était au contraire opposé à cette puissance et poussait à la guerre.

La superstition populaire vit au reste un présage d'hostilités prochaines dans l'incendie de Pera, où furent consumés les palais des ambassadeurs de Russie et de Naples, ainsi que l'église des Franciscains; l'hôtel de l'ambassadeur de France ne fut sauvé que par les efforts des équipages des bâtiments français ancrés dans le port.

Un an s'était écoulé depuis que l'abase Ali-Beg, auquel l'historiographe de l'empire donne le surnom de Bulutkapan, s'était enfui à Ghasa, chassé par Husein-Keschkesch, chef du parti des begs des Mamluks, et que les réglements, consentis par acte authentique, avaient été remis en vigueur sous le gouvenement de Rakim-Mohammed. Le calme fut de courte durée : Ali-Balutkapan, revenu de Ghasa dans la Haute-Egypte, y avait ramassé une armée de Moghrebis, de Fellahs et d'Arabes du désert, qui menaçait le pays. Au Kaire se trouvaient trois vesirs : le précédent gouverneur Hamsa, le nouveau, Rakim-Mohammed, et le chef de la caravane des pèlerins égyptiens, Ahmed-Pascha, tous trois représentants de la puissance ottomane, et comme tels haïs et redoutés des begs des Mamluks du parti d'Ali-Beg comme de celui de Husein. Les adhérents de ce dernier, en possession du Kaire et d'accord avec les Odschaklus, corps de troupes du pays, s'étaient refusés d'abord à rendre l'hommage accoutumé au nouveau gouverneur, et ne s'y étaient ensuite résignés qu'avec contrainte (1). Iset-Ahmed, autrefois kiajabeg à Constantinople, apaisa leurs craintes, et Husein-Keschkesch se laissa enfin persuader de conduire le nouveau gouverneur d'Aadilije, où étaient dressées les tentes des Mamluks, dans l'intérieur du Kaire et jusque dans la citadelle [15 octobre 1767]. Ensuite Husein-Keschkesch se mettant à la tête d'une nombreuse cavalerie de Mamluks, où se trouvaient cinq begs, marcha au-devant de l'armée d'Ali-Beg, qui, avec son allié Ssalih-Beg, était à quatre journées du Kaire, dans la haute Egypte (2). Husein-Keschkesch détacha en avant son kiaja Mumdschi-Ali, qui, surpris dans une embuscade, fut taillé en pièces avec sa troupe. A deux journées du Kaire les deux armées se rencontrèrent; Husein-Keschkesch fut battu, tout son camp et toute son artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs [20 octobre] (1). La ville traita avec Ali-Beg, qui s'engagea à n'entrer dans l'enceinte des murailles qu'avec huit mille hommes. Tous les begs bannis depuis trois ans revinrent aussitôt; Ali et Ssalih-Beg firent leur entrée triomphale dans la capitale de l'Egypte le 22 octobre. Le premier alla rendre ses hommages au gouverneur Mohammed-Rakim, qui le revêtit de la dignité de scheichol-beled. Ce fut là le fondement de la grandeur d'Ali-Bulutkapan, qui pour le moment affecta une juste soumission envers la Porte, et réunit 1,500 bourses pour le paiement de l'argent dû à Constantinople (2); mais il ne tarda pas à jeter le masque. Dès l'année suivante, il battit monnaie à son propre nom (3), et la Porte, incapable de le réduire à l'obéissance, se contenta de changer le gouverneur, Rakim-Mohammed, comme trop vieux et trop faible, et de le remplacer par le commandant de Rakka, Mohammed-Dewitdar (4).

A Médine, il fut plus facile de rétablir l'ordre. La discorde avait éclaté entre les habitants de la ville et les Arabes du dehors, au sujet de deux portes fermées; tout s'accommoda quand fut tombée la tête du puissant chef Kabab-Ssalih, qui avait ordonné cette clôture, et que l'on eut mis à mort quelques-uns de ses partisans, qui, au mépris de la convention arrêtée précédemment, se montrèrent en armes dans les rues de Médine, et l'on assigna 2,000 ducats pour la solde des cinquante hommes qui furent chargés de veiller à la sécurité du sanctuaire.

Au nord-est et au sud-ouest, en Géorgie et du côté de Montenegro, il n'y avait pas moins d'agitation que sur les limites méridionales de l'empire. Le gouverneur Ibrahim

(1) Waszif, p. 302.

(2) Lettera di Alessandria, 19 oct. 1767, comme appendice au Rapport de Brognard du 20 décembre 1767.

(1) Lettera di Ali-Pascha, 27 octob., dans le Rapport de Brognard. Waszif, p. 302.

(2) Le même, p. 305.

(3) Volney.

(4) Waszif, p. 369.

avait été jeté hors de la ville d'Achiska, et la Porte avait confié son poste à Nouman de Trébisonde. Celui-ci marcha contre les rebelles, les battit plusieurs fois et conquit réellement par les armes le gouvernement qui lui avait été conféré (1). Le kiaja du gouverneur d'Achiska ou de Tschildir était en campagne contre Salomon, seigneur de Guriel, et avait planté ses tentes devant le petit Bagdad. Là Salomon vint le trouver, s'excusa de sa rébellion et rejeta toute la faute sur l'ancien gouverneur de Tschildir, Ahmed-Pascha. Il promit désormais d'être soumis en tout point à la Sublime Porte, de livrer le moine qui était accusé d'avoir poussé la Géorgie à la rébellion, de concert avec des agents russes, de raser la forteresse de Soweira ou de la remettre à une garnison ottomane, et de n'apporter à l'avenir aucun obstacle à la vente d'esclaves. Ces propositions, transmises à Constantinople, reçurent l'approbation de la Porte : Soweira fut rasée, le moine renfermé dans la forteresse de Hoszn-Keif, et Salomon reconnu de nouveau par un diplôme souverain de la Géorgie.

Un autre moine également dévoué aux intérêts russes, le petit Étienne, avait poussé à l'insurrection tout le pays de Montenegro; jouant le rôle de prophète inspiré, il annonçait la prochaine arrivée des armées russes, et prétendit exercer le pouvoir suprême depuis Niksig jusqu'à Skutari. Le gouverneur de Bosnie, Silihdar-Mohammed-Pascha, et celui de Rumili, Mohammed, marchèrent avec tous leurs feudataires contre Montenegro, battirent deux ou trois fois le petit Étienne dans la plaine, mais n'osèrent point l'attaquer au centre des montagnes, dans le couvent de Cettigne, d'où le vaillant Kœprilisade-Numan-Pascha avait été jadis forcé de se retirer. Néanmoins le gouverneur de Bosnie n'hésita point à rédiger un pompeux bulletin des glorieux triomphes remportés sur les ennemis de la foi (2).

Le grand vesir Muhsinsade, époux de la sœur chérie du sultan, ne se maintenait à son poste que par l'influence de la princesse et par son absolue soumission à toutes les volontés du maître suprême, qui, depuis la mort de Raghib, régnait réellement par lui-même. La domination des kislaragas avait cessé depuis l'exécution du tout-puissant Beschir, et maintenant, après les six années du gouvernement de Raghib, le pouvoir sans limite des grands vesirs s'était annulé devant la volonté du sultan Mustafa IV, qui voulait tenir de ses propres mains les rênes de l'empire. Bahir-Mustafa perdit la vie pour avoir voulu agir d'après ses propres idées, et Muhsinsade sauva sa tête dans les situations les plus périlleuses et les moments les plus critiques, qui amenèrent la guerre contre les Russes, tout simplement par ce qu'il se laissa guider par les désirs du sultan et s'abandonna à l'influence de son épouse. L'union avec le sérail par la main d'une princesse avait maintenant plus de poids que jamais dans la balance de la politique, et, aux yeux de Mustafa, c'était une sorte de talisman qui préservait celui qui en était honoré, sinon de la déposition et du bannissement, au moins du dernier supplice. Raghib seul était parvenu à éloigner de Constantinople les trois beaux-frères du sultan, sans que la vengeance de leurs épouses osât ensuite le frapper lui-même; mais quand Bahir-Mustafa déposa le kapudan-pascha, époux de Ssaliha, veuve de Raghib, pour l'envoyer dans un gouvernement, la sultane dans son ressentiment poussa de tout son pouvoir au renversement et au supplice de ce grand vesir (1). Ainsi qu'on a pu le voir, le sultan Mustafa aimait beaucoup à faire des mariages; non-seulement il unit sa nièce chérie, Chanun-Sultane, à un grand dignitaire de l'empire; mais il engagea encore par les mêmes liens sa propre fille dès le berceau. Hebetullah mourut avant de parvenir à l'âge nubile; Schah-Sultane devint l'épouse du grand vesir Hamsa-Pascha, qui, après sa déposition, passa du gouvernement de Candie à la perception des impôts de Morée, fut investi en définitive du gouvernement de Dschiddé et d'Ethiopie, et mourut en se rendant en pèlerinage à la Mecque. Maintenant le sultan était occupé de l'union de

(1) Wassif, p. 115.
(2) Rapport de [illegible], [illegible] 1766 ; Wassif, p. 114.

(1) Rapport de Penkler et de Brognard.

l'aînée de ses deux filles, Schah-Sultane avec le nischandschi-vesir, Mohammed-Émir; le vendredi, 1er janvier 1758, se firent les fiançailles, l'échange des présents de noce et l'envoi du mouchoir.

Le 23 mai suivant, naquit à Mustafa une nouvelle fille à laquelle fut donné le nom de Chadidsché. Deux des grands écuyers du sérail, Husein-Aga et Chalil, reçurent dans l'espace de trois mois la dignité de vesir; le premier fut nommé d'abord gouverneur de Karamanie, et alla au bout de quelques jours prendre la direction de l'administration de l'Anatoli; le second fut chargé de garder la frontière du côté de Chocim, et on lui attribua les sandschaks de Bosok et de Janina comme argent d'orge. Bientôt après Jegen-Husein fut envoyé à Bender pour commander sur cette frontière; quant au grand vesir, son action sur la conduite des affaires se borna à une ordonnance de police pour défendre la construction de nouveaux bains à Constantinople, à cause des plaintes élevées sur le manque d'eau et de bois.

Dans sa jalousie de souverain, le sultan se rendait souvent déguisé à la Sublime Porte, où il avait des conférences secrètes avec le grand vesir, le kiajabeg et le reis-efendi. Un matin, à l'issue d'un de ces conseils, le kiajabeg Kiaschif mourut subitement de la peste. Cet événement mettait le sultan en possession d'une riche succession, car le ministre, enlevé si brusquement, avait la passion d'accumuler. Néanmoins Mustafa, malgré sa convoitise bien connue, déclara qu'il eût volontiers donné une somme égale à celle dont il héritait pour prolonger la vie du kiajabeg. En effet, la mort de Kiaschif fut une grande perte pour l'état : car il était l'agent le plus actif du gouvernement. Deux fois reis-efendi, puis defterdar et defteremini, élevé en dernier lieu pour la deuxième fois au ministère de l'intérieur, il avait toujours donné des preuves de lumières et d'habileté; malheureusement ces qualités étaient ternies par une sordide avarice, et l'on prétendait qu'il n'avait jamais fait la moindre aumône à un pauvre. Vers le même temps, mourut le defterdar Auni, et il y eut un remaniement ministériel. Le reis-efendi Hamsamirsade-Omar devint kiajabeg, le tschauschbaschi Osman, reis-efendi, et Abdullatif-Beg fut investi de nouveau des fonctions de maréchal de l'empire. Le jour du mariage de la princesse Schah-Sultane, mourut aussi l'intendant des princes, le vieux Ebubekr, blanchi dans la pratique des affaires. Quant au grand juge Mohsinsade-Ahmed-Efendi, sa mort ne fut signalée que parce qu'il était parent du grand vesir et fils de Mohsinsade-Mohammed-Pascha, décédé gouverneur de Dschidda. L'on s'entretint beaucoup plus de la fin subite du kislaraga, parce qu'il périt victime de l'ignorance de son médecin (juillet 1758), et, comme ce prétendu docteur, dépourvu de diplôme, avait été recommandé par l'imam Ibrahim de Crète, ce dernier fut rayé de la liste des muderris, banni de la capitale avec son protégé, et le sultan rendit un décret portant que quiconque, sans être muni du diplôme de docteur et de l'autorisation nécessaire, oserait pratiquer la médecine, exposerait sa tête à tomber sous le fer du bourreau. Le sultan attachait un haut prix à l'art de guérir, et ce fut par son ordre que le médecin Ssubhi traduisit avec l'interprète impérial Hebert les *Aphorismes* de Boerhave. Trois jours après la mort du kislaraga, décéda Gendsch-Mohammed-Pascha, ou le le jeune Mohammed, élevé à la dignité de vesir du vivant même de son père, qui depuis quarante ans vivait retiré à Beschiktasch occupé de l'administration des établissements de piété fondés par son père. Enfin mourut aussi le médecin du sultan, Katibsade-Mohammed-Refii-Efendi, auquel succéda Mohammed-Emini, l'un des muderris de la Suleimanije, le membre le plus distingué de l'école de médecine attachée à cette mosquée; ce poste ne pouvait être donné qu'à l'un des ulémas; mais comme on s'était aperçu au sérail que dans ce corps l'habilité dans l'art de guérir n'était pas au niveau des connaissances générales, dans l'intérieur du palais le sultan préférait les médecins francs. La liberté dont jouissaient ces docteurs, leurs rapports fréquents avec la personne du souverain les faisaient rechercher par les ministres européens, et souvent ils devenaient agents ou espions politiques. Ainsi le Napolitain Caro, médecin du sultan Mustafa, s'était rendu tout récemment à Naples pour une

mission politique. Son successeur, l'Allemand Ghobis, ayant traité la plus chérie des femmes de Mustafa, acquit toute la confiance de ce souverain, et se trouvait dans le harem quand Mustafa éclata en plaintes contre la Russie : « Je veux, s'écria le Grand Seigneur, déclarer la guerre aux Russes pour les infractions au traité commises en Géorgie et en Pologne ; depuis long-temps j'aurais commencé les hostilités sans l'opposition de quelques-uns de mes ulémas gagnés par l'or venu de Pétersburg, entre autres de Durrisade, dépouillé tout récemment de la première dignité de la loi. J'espère que l'Autriche ne contrariera pas mes mouvements, car elle n'est plus amie avec la Russie, et la Pologne demande que l'on sauve sa liberté contre les entreprises de ses voisins du Nord. [28 décembre 1767.] » Cette sortie était toute nouvelle; elle annonçait des résolutions dissimulées jusqu'alors par une habile affectation de sentiments pacifiques. Ghobis, pour savoir au juste à quoi s'en tenir, engagea une longue conversation avec le premier favori du sultan, le nain Mustafa, qui le confirma dans l'opinion inspirée déjà par les paroles du maître. En effet, le directeur des mehterchans, ou du magasin des tentes impériales, fut mandé à la Porte et interrogé sur l'état du matériel confié à ses soins, et, sous le prétexte de la prochaine circoncision du prince héréditaire Sélim, on lui ordonna de tenir prêtes quelques centaines de tentes. Mais Ghobis, sachant qu'il n'était pas question au sérail de la circoncision de l'héritier du trône, pensa que ces préparatifs avaient une destination plus grave (1). Ce fut ainsi que l'internonce impérial Brognard acquit la première certitude des projets de la Porte contre la Russie. Toutefois le sultan agita encore ses plans durant neuf mois, jusqu'à ce qu'enfin, après de nombreuses conférences et de fréquents échanges de notes diplomatiques, ils éclatèrent au grand jour.

Le germe de la guerre contre la Russie avait été jeté au commencement même de l'année 1767 par les négociations relatives à la marche des troupes russes sur le territoire polonais, alors que la Porte s'étant plainte de cette intervention, le résident russe prétendit que la Russie, en soutenant les dissidents, défendait la liberté des opprimés. Quand l'interprète de la Porte lui demanda des explications sur le mouvement des troupes russes contre Varsovie, il répondit par écrit qu'il n'en avait aucun avis, mais que probablement de telles mesures avaient été déterminées par l'inexécution des traités à laquelle poussaient les intrigues de la France (1). Obreskoff représenta la confédération de Bar comme un ramas de misérables sans aveu et demanda ce que penserait le monde s'il voyait des Russes et des Prussiens soutenir les dissidents, des Turcs et des Tatares courir à l'aide des Catholiques. Dans une conférence avec le résident russe et l'envoyé de Prusse on agita les affaires de Pologne, et les deux ministres repoussèrent hautement au nom de leurs cours toute pensée d'atteinte violente à la liberté de la Pologne [mars 1767]. L'engagement survenu entre les troupes russes et les confédérés, par suite duquel Radziwill s'enfuit en Moldavie, ajouta encore au mécontentement de la Porte. A ces causes d'irritation se joignirent l'élévation d'une forteresse dans la nouvelle Servie, les plaintes sur la violation du territoire de la Kabarta, les provocations adressées aux Moldaves et le soulèvement des Montenegrins. Le résident russe chercha dans une note écrite à démontrer qu'Orel, où l'on avait construit seulement un lazaret et non pas une forteresse, était situé en-deçà du Dniester, à quatre-vingt lieues d'Oczakow, cinquante de Bender; que les plaintes sur la violation des frontières venaient seulement de l'ignorance relative à la véritable ligne de démarcation, qui, commençant à l'ouest sur la limite de Besleni, dépendant de la Porte, courait ensuite à l'est jusqu'à la rive orientale de la petite rivière de la Krupa, affluent du Terek, et que la Kabarta ne s'étendait pas au-delà de ce cours d'eau: que la garnison de Mosdok n'avait d'autre mission que de contenir les habitants de ces cantons, d'empêcher leurs irruptions, ainsi que les funestes entreprises des marchands persans; que les retranchements le long du Terek n'étaient pas sur le territoire

(1) Rapport de Brognard, janvier 1768.

(1) Protocole de la conférence.

de la Kabarta ; quant à l'assistance que l'on accusait la Russie d'avoir prêté à la Géorgie, que ce pays, en raison de sa situation et de ses nombreuses forteresses pouvait se défendre lui-même et n'avait aucun besoin de secours étrangers, que la Russie ne songeait qu'à la prospérité de ses propres provinces, bien loin de chercher des motifs de querelle avec la Sublime Porte. Obreskoff insista en même temps sur l'autorisation pour sa cour de nommer un nouveau consul en Krimée, et la Porte n'ayant voulu l'accorder que dans le cas où lui-même s'obligerait à la destruction des ouvrages d'Orel, il déclara n'avoir pas les pouvoirs nécessaires pour un tel engagement (1). Quant aux manœuvres de moines russes pour détacher de la Porte ses sujets Moldaves, Obreskoff répondit qu'il avait adressé un rapport là-dessus à sa cour. Mais les explications que le cabinet de Pétersburg le chargea de transmettre au diwan durent envenimer les blessures déjà faites à l'orgueil ottoman ; car il y était dit que les fugitifs dont on parlait devaient être du nombre de ces malheureux qui, non-seulement en Moldavie, mais sur tous les points de l'empire, s'efforçaient de se soustraire aux exactions et aux violences des princes ou des gouverneurs. Les choses étaient dans cet état, quand Mustafa, déjà résolu à la guerre, laissa éclater son indignation en présence du médecin Ghobis. Les événements qui suivirent et l'échange de notes donnèrent encore de nouveaux éléments à l'orage qui grondait plus fortement chaque jour. Obreskoff prétendait n'avoir aucune information sur l'appui prêté aux Monténégrins par la Russie, ni sur les provocations à la désertion adressées aux sujets moldaves, ni sur la marche des troupes russes contre Varsovie, ajournait sa réponse jusqu'à l'arrivée d'avis ultérieurs de son gouvernement ; et l'envoyé prussien, son écho fidèle, parlait dans le même sens. A chaque instant l'interprète de la Porte était dépêché auprès du résident russe et de l'envoyé prussien, qui semblaient se faire un jeu d'abuser l'ignorance et la simplicité du reis-efendi. Zegelin débitait toutes sortes de contes sur de prétendus rassemblements de troupes en Hongrie, et la Porte adressait de vives interpellations à l'internonce autrichien. Le gouvernement ottoman sembla poussé à bout quand arrivèrent cinq nobles polonais, députés par les confédérés de Bar, pour exposer la situation de la république et informer la Porte de toutes les circonstances qu'Alexandrowicz avait passées sous silence. En même temps la confédération informait le grand vesir de la nomination d'internonces à Vienne, Paris, Berlin, Dresde, Madrid, et autres cours de l'Europe. Quand Biala et Sulatz furent occupés par les Russes, la Porte signifia au ministre prussien qu'en raison du voisinage, elle serait forcée d'aller au secours de la Pologne et d'appeler les Tatares aux armes (19 janvier 1768). Alors le ministre russe déclara que si la Porte ordonnait au chan tatare de marcher vers la Pologne, lui-même ferait ses préparatifs de départ. Les Russes et les Tatares en étant venus réellement aux mains à Balta, le mufti approuva la guerre par un fetwa motivé et que l'on tint encore secret, car il ne l'avait rendu qu'avec répugnance, sur les instances réitérées du kadiasker Osman-Molla. Toutefois six semaines s'écoulèrent encore avant la publication de cette pièce.

Au milieu de toutes ces agitations, le grand vesir Muhsinsade fut tout-à-coup révoqué le jour même du rikiab, où les ministres viennent présenter leurs hommages au sultan et lui rendre grâce pour la solde des troupes comptée deux jours auparavant (7 août 1768). On donnait pour motif à cette destitution l'incapacité bien notoire de Muhsinsade dans des circonstances si importantes. Lui-même dit à l'historiographe Waszif aux quartiers d'hiver de Schumna, que, dans un entretien secret avec le sultan, il avait insisté sur l'armement complet des ouvrages de défense sur la frontière avant la déclaration de guerre, afin que l'ennemi les trouvât en parfait état, mais que ce conseil avait déplu à l'impatience du sultan. Cette version s'accorderait en quelque sorte avec les rapports des ambassades d'après lesquels le sultan aurait été d'abord satisfait du grand vesir, qui opinait pour la guerre, mais l'aurait ensuite disgracié parce que, dans le dernier conseil auquel Muhsinsade prit part,

(1) Mémoires d'Obreskoff des mois de juin 1767, juillet 1767 et mars 1768.

il s'était rangé à l'opinion des ulémas, et avait voulu détourner le sultan du voyage d'Andrinople (28 août 1768). Quoi qu'il en soit, Muhsinsade fut simplement banni à Ténédos, où il se rendit tout tremblant pour sa vie, car il était escorté par le même chambellan qui avait jadis rapporté de Mytilène la tête de Bahir-Mustafa. Le sceau de l'empire fut donné au gouverneur d'Aïdin, Hamsa Pascha, ancien silihdar, parvenu à peine à sa quarantième année. Fils d'un riche feudataire de Karahiszar, dans le sandschak de Nikde, dès l'âge de quinze ans il était entré dans le sérail comme confiseur, avait grandi ensuite parmi les pages des chambres, et, au moment de l'avènement du sultan Mustafa, avait été fiancé, étant silihdar, à la princesse Hebetullah. Sorti du sérail pour aller lever les impôts de Morée avec la dignité de vesir, il avait occupé successivement dix gouvernements dans l'espace des dix dernières années. Quinze jours après sa nomination, il arriva à Constantinople (22 septembre 1768), se signala tout d'abord par des actes de munificence et déposa aussitôt le reis-efendi Osman, créature de son prédécesseur, qu'il remplaça par le ridschaji-efendi, qui avait déjà occupé ce poste six ans auparavant. Dans le chatti-scherif rendu à l'occasion de la promotion de Hamsa-Pascha, son prédécesseur était accusé d'avoir négligé les affaires les plus importantes, et d'avoir fait occuper tous les emplois par ses créatures. Dans un grand conseil fut agitée la question de la guerre contre la Russie (4 octobre 1768); et, attendu que la Russie, par l'invasion du territoire de la Pologne, avait porté atteinte à la liberté de ce pays, essayé d'y introduire un nouvel ordre de choses, attaqué, spolié les dissidents, poursuivi les fugitifs jusque sur le territoire ottoman, lancé des troupes même sur Balta, patrimoine de la famille du chan; qu'ainsi elle avait commis de nombreuses violations à la paix, la guerre fut déclarée légitime. Seulement, comme le grand vesir, qui venait à peine de saisir le gouvernail, n'avait pas encore vu le résident russe, il fut résolu que l'on manderait ce dernier pour lui déclarer qu'il n'y avait plus qu'un seul moyen de maintenir la paix : c'était que la Russie s'engageât, sous la garantie de ses quatre alliés, le Danemark, la Prusse, l'Angleterre et la Suède, à ne plus s'immiscer désormais dans l'élection du roi de Pologne, ni dans les débats entre les sectes qui divisaient ce pays, à retirer ses troupes de la Pologne et à s'abstenir de toute tentative contre les libertés polonaises. Obreskoff, qui, après avoir reçu un courrier de sa cour vers la fin de septembre, avait demandé une conférence secrète, fut appelé au bout de huit jours à un conseil public, où il se rendit avec toute sa suite afin de saisir cette occasion d'offrir ses félicitations au nouveau grand vesir. Amené en présence de tout le ministère, il fut reçu d'une manière peu convenable. Le grand vesir, au lieu de se lever, resta assis sur le sofa les jambes étendues avec une affectation de négligence tant soit peu insultante, l'interrompit brusquement au milieu de son discours en disant qu'il ne s'agissait pas de conférences, attendu qu'il y en avait eu assez avec le reis-efendi, et tira de son sein un écrit par lequel Obreskoff s'était obligé quatre ans auparavant à la retraite des troupes russes de Pologne, sous la réserve de sept mille hommes, en lui faisant observer qu'il y en avait maintenant trente mille (1). Obreskoff en avoua vingt-cinq mille. « Traître, parjure, s'écria le grand vesir, ne confesses-tu pas toi-même ta perfidie, ne rougis-tu pas devant Dieu et devant les hommes des horreurs commises par vos troupes dans un pays qui ne vous appartient pas ; vos canons n'ont-ils pas renversé le palais du chan tatare ? » Là-dessus on le somma de signer la résolution adoptée au conseil, et comme il s'y refusa faute de pouvoirs suffisants, la guerre fut déclarée. « La Russie, répondit le résident, ne la demande pas, mais elle poursuivra les hostilités avec énergie, puisqu'elles lui sont dénoncées. » Paroles que l'interprète traduisit ainsi : « La Russie est invariable dans son amitié; mais si l'on veut la guerre il en sera tout autrement. » Vainement le résident répéta trois fois sa réponse, en réclamant une traduction fidèle; il ne put rien obtenir (2). Il fut reconduit dans la salle des étrangers,

(1) Précis de l'audience donné par le grand vesir à M. Obreskoff, le 6 octobre, dans Wasif, p. 318.

(2) Voyez le rapport allemand, cité plus haut.

et le grand vesir fit un rapport au sultan de ce qui s'était passé. L'interprète de la Porte se présenta encore pour déterminer Obreskoff à donner la signature demandée; ses efforts restèrent sans résultat. Il était trois heures après-midi avant que cette résolution fût rapportée au sérail. Le mubstraga (prevôt) d'état-major, releva la garde des janitschares auprès de l'ambassadeur; les domestiques d'Obreskoff furent retenus jusqu'à nouvel ordre, ses chevaux renvoyés à Pera. L'interprète de la Porte et le maître des cérémonies déclarèrent au résident que c'était l'ordre du sultan qu'il fût conduit aux Sept-Tours avec le premier interprète. Obreskoff répondit qu'il subirait son sort, et que dès ce moment il résignait ses fonctions. Il demanda quelques gens de sa suite; on lui accorda son secrétaire, deux interprètes et sept domestiques, avec lesquels il fut conduit aux Sept-Tours.

Huit jours après la déclaration de guerre, fut nommé un nouveau chan des Tatares qui devait donner une vive impulsion aux opérations militaires. Makszud-Girai fut mis à la retraite, et son prédécesseur, Krim-Girai, si odieux aux Russes, fut installé de nouveau par le sabre et la ceinture, l'arc et le carquois, le kalpak et le panache de héron (18 octobre 1768). Pour lui donner une marque toute particulière de distinction, quarante têtes de Montenegrins furent étalées sous ses yeux quand il entra au sérail. A cet envoi de têtes, Mohammed-Pascha, le gouverneur de Bosnie, avait joint une supplique collective dans laquelle les Montenegrins rendaient hommage au pouvoir suprême du grand padischa, dont les troupes portaient dans leur pays le ravage et la mort; ils faisaient le serment solennel au nom du tombeau du Prophète et du sang versé par le Christ de livrer à la Porte les agitateurs Etienne et Waszili, dans le cas où ceux-ci auraient l'audace de se montrer encore chez eux, et réclamaient enfin le droit d'être comptés au nombre des fidèles sujets de la Porte.

Six semaines après sa nomination, le grand vesir fut dépouillé de sa dignité et exilé à Gallipoli par l'influence du nouveau chan; il mourut dans cette ville trois ans après, ne laissant d'autre réputation que celle d'un homme généreux à l'excès. Sa destitution fut tellement précipitée que le ministre de Naples n'eut pas même le temps de lui adresser sur son élévation les félicitations d'usage. Le sultan, bien connu pour son économie, ne pouvait lui pardonner son goût pour la dépense, et le peu de capacité qu'il avait montré à l'époque des troubles d'Égypte avait aussi excité le mécontentement du nouveau chan des Tatares. Toutefois nulle mention de ces griefs ne fut faite dans le chatti-scherif qui annonça sa révocation; elle fut attribuée à la faiblesse de sa santé, que le Grand Seigneur désirait ménager. Mohammed-Emin, surnommé Jaghlikdschisade, c'est-à-dire le fils du marchand de mouchoirs, le remplaça dans la dignité de grand vesir. Vingt-quatre ans auparavant il avait fait avec son père un voyage dans l'Inde pour son commerce; six ans après son retour il avait obtenu une place de molasim, puis avait passé par les postes de secrétaire du cabinet du grand vesir, reïs-efendi, nischandschi, kaimakam et de gouverneur d'Aïdin. Fiancé à la princesse Schah-Sultane, et nommé gouverneur d'Alep, il avait été rappelé de cette résidence pour être investi une seconde fois des fonctions de nischandschi et de kaimakam. Enfin son alliance avec le sultan l'avait porté au grand vesirat. A quelques jours de là mourut le mufti Welieddin, fondateur de la bibliothèque de la mosquée du sultan Bajesid, que son fils Mohammed-Emin a enrichie d'ouvrages précieux. La première dignité de la loi fut conférée à Osman-Molla, fils de l'ancien mufti Pirisade (25 octobre 1768), recommandé au sultan par l'énergie avec laquelle il s'était prononcé pour la guerre contre la Russie. A peine en possession de sa haute dignité, Osman nomma Abdullah juge du camp. Les instances du chan tatare déterminèrent la révocation du jeune Alexandre Ghika, prince de Valachie, qui avait laissé l'archimandrite d'Ardschisch recruter avec un lieutenant-colonel russe des partisans pour la Russie, et l'ancien prince de Moldavie, Grégoire Ghika, fut investi de l'autorité suprême en Valachie. L'ancien interprète Karadscha, originairement médecin comme Maurocordato, Callimachi, Ipsylanti, fondateurs de familles princières, était mort à l'âge de quatre-vingts ans, et son prédécesseur *Suzzo*, au-

teur d'une nouvelle race d'hospodars, avait été pendu sept ans auparavant à Constantinople (1). Le jour de la déclaration de guerre contre les Russes, Ibrahim-Efendi, fils du renégat hongrois directeur de l'imprimerie, qui depuis vingt-cinq ans exerçait l'emploi de secrétaire auprès de l'interprète de la Porte, fut destitué comme suspect d'intelligence avec Obreskoff. Ensuite furent opérées des mutations, selon la coutume à chaque changement de grand vesir. Le defterdar Sarim Efendi, détesté pour son humeur grondeuse et sa grossièreté, dut céder sa place au tschausch-baschi Aatifsade-Omer-Efendi. Jesri-Ahmed-Efendi devint tchausch-baschi. Le kapudan-pascha Mohammed, revenu de sa course dans l'Archipel, fut nommé kaimakam et receveur titulaire des impôts de Morée; le grand amiralat fut conféré à Ibrahim, fils d'Osman-Pascha, et l'on poussa les préparatifs de guerre avec la plus grande ardeur. Deux cents fermans furent adressés dans toutes les parties de l'empire pour appeler les gouverneurs et les alaibegs des feudataires à Andrinople au mois de mars. Outre les possesseurs des siamets et des timars l'on mit sur pied en Rumili les juruks et les ewladi-fatihan (enfants des conquérants); quatorze chambrées de janitschares, trente de dschebedschis, quatre de topdschis, deux de toparabadschis furent expédiées vers la frontière de Pologne; 6,000 bourses furent envoyées en Rumili; cent cinquante canons de dix, cinquante pièces de grosse artillerie de siége, cinquante mortiers furent transportés devant la fonderie pour être embarquées sur la mer Noire (4 et 5 décembre 1768). Quatre mille sipahis asiatiques franchirent le Bosphore. En Moldavie déjà quarante mille hommes étaient rassemblés; l'on embarqua sept mille sept cent soixante-douze bêtes de somme pour le service du transport des vivres. A l'arsenal maritime deux vaisseaux de guerre furent lancés à la mer et reçurent les noms de *la Fortune* et de *la Conquête*. On mit à la disposition du defterdar sept millions et demie de piastres, du chef des bouchers pour la fourniture de la viande un demi-million, du chan tatare deux millions; le manifeste de la Porte fut communiqué aux interprètes des puissances européennes; enfin le grand vesir répondit aux nombreuses lettres de la confédération polonaise. Cette réponse se croisa avec trois autres lettres des chefs de la confédération. Potocki, palatin de Kiow, Kracsinski, Antoine Rulan et le maréchal Pulawski, reproduisaient leurs plaintes sur les attentats des Russes contre la liberté de la Pologne, se déclaraient tous prêts à obéir aux ordres de la Porte, et demandaient l'autorisation d'envoyer à Constantinople un ambassadeur. Le grand vesir répondit à la lettre de Potocki (1), mais n'accueillit pas la demande relative à l'ambassade, parce que, dit-il, l'armée turque étant en marche pour la frontière, on pourrait recevoir l'envoyé à Bender, Isakdschi ou Chocim, et qu'en attendant, s'il y avait nécessité, les confédérés pourraient faire des ouvertures au gouverneur de Chocim ou au chan tatare. Potocki et Kracsinski avaient aussi écrit à ce prince (2) et même avaient expédié auprès de lui le Staroste Podorski (3); mais ensuite ils avaient de nouveau représenté à la Porte que le chan, qui n'avait aucune instruction en faveur de la confédération, et devait simplement entrer en campagne contre les Russes, pouvait bien être dirigé spécialement sur la Pologne pour secourir les confédérés (4).

Le diwan appliquait maintenant tous ses soins à maintenir ses relations d'amitié avec l'Autriche et à détourner cette puissance d'une ligue avec la Russie. Le bruit s'étant répandu d'une quadruple alliance entre la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre, la Porte alarmée fit sonder l'internonce autrichien sur les intentions de sa cour; en même temps, elle lui offrit le double appât de toute l'assistance possible pour la conquête de la Silésie et l'occupation du trône

(1) Engel, Hist. de la [illegible], t. II, p. [illegible].

(1) La traduction en chiffres est dans le rapport de Brognard du 16 décembre 1768.

(2) La lettre est au rapport de Brognard du 16 décembre 1769.

(3) Ses Lettres de créance au rapport de Brognard du 16 janvier 1769.

(4) La représentation au rapport de Brognard du 17 février 1769.

de Pologne par le roi de Saxe. L'internonce exprima sa reconnaissance dans une note écrite, mais déclara que l'Autriche, fidèle à sa parole, ayant cédé la Silésie au roi de Prusse et reconnu Poniatowski roi de Pologne, ne pouvait profiter des bonnes intentions de la Porte; en même temps il offrit sa médiation. Ensuite le grand vesir Mohammed-Emin adressa au prince de Kaunitz une lettre extrêmement amicale, dans laquelle, reproduisant tous les griefs articulés déjà contre la Russie, il déclarait que depuis le temps de Nuschchirwan, le souverain de l'Autriche, héritier de la couronne de Hongrie, était seul digne du titre impérial, usurpé par la czarine de Russie. Par toutes ces espérances d'acquisition de provinces et d'extension de pouvoir, par toutes ces flatteries, le grand vesir, le reis-efendi et l'interprète Suzzo se flattaient faire dévier la politique de l'Autriche; mais, chose étrange! dans cette dernière lettre, le grand vesir refusait encore d'appeler perpétuelle la paix subsistant avec l'Autriche, prolongée indéfiniment vingt-un ans auparavant, quoique les internonces impériaux n'eussent jamais cessé d'insister sur cette expression. Sur d'autres points à débattre avec la cour impériale, la Porte se montrait d'autant plus facile : ainsi elle adressa en Bosnie et à Belgrad des fermans pour le redressement des griefs élevés au sujet des frontières, et pour la reconstruction d'un couvent de Franciscains consumé tout récemment. Dans les affaires de Pologne, l'internonce observa une stricte neutralité, conformément à ses instructions, et ne s'occupa nullement de la lettre que lui adressèrent les chefs de la confédération. Le chargé d'affaires des confédérés, Jacques Magnecki, envoyé secrètement à Constantinople, nuisit à ses commettants plus qu'il ne les servit, à cause de ses ridicules forfanteries. Toutefois ses plaintes contre la cupidité du pascha de Chocim, Chalil, déterminèrent la disgrâce de ce gouverneur. Parmi les puissances européennes, Venise fit donner à la Porte des garanties pour le maintien de la paix et des relations d'amitié du côté de la république; on reçut de semblables assurances du chargé d'affaires hollandais Weiker, accrédité à Constantinople depuis la mort de l'ambassadeur Dedel, du résident danois M. de Gessel, que la Porte ne voulut pas reconnaître tant qu'il n'eut pas reçu les lettres de créance comme ambassadeur. L'envoyé suédois Celsing s'abstint de donner suite au traité d'alliance entre la Suède et la Turquie, que la Porte invoquait, ou d'adopter les projets de médiation qui occupaient l'Autriche, la France, la Prusse et l'Angleterre, mais dont la Porte ne voulait pas entendre parler. Alors la France était représentée à Constantinople par le chevalier de Saint-Priest; Tott, brigadier au service de Louis XV, fut envoyé en Krimée avec le titre d'agent français auprès du chan tatare, pour le seconder dans ses préparatifs militaires. A cette époque, la Porte était si peu respectée en Égypte qu'elle ne put faire obtenir à l'ambassadeur français aucune réparation de la conduite violente de Chalil, scheichol-beled, et de Mohammed-Tschausch, qui avaient contraint les négociants français du Kaire à payer 33,000 écus, parce que trois d'entre eux s'étaient amusés à tirer quelques coups de canon aux environs de la ville. Ce Chalil-Beg, que l'on a vu chassé du Kaire avec ses partisans et réfugié à Ghasa, était revenu au printemps suivant avec des forces imposantes, et avait frappé la ville de Damiette d'une contribution de 20,000 écus. Les troupes d'Ali-Beg, d'abord victorieuses à Manszurje, avaient succombé ensuite, et les têtes des chefs des vaincus avaient été envoyées à Constantinople.

L'ambassadeur d'Angleterre, lord Murray, avait reçu deux lettres de son maître : l'une pour le sultan, auquel le roi Georges offrait sa médiation ; l'autre pour le grand vesir, contenant des félicitations. Il sollicita la permission de les remettre en audience publique ; mais le sultan étant bien résolu à ne recevoir les ministres étrangers que lorsqu'il s'agissait de nouvelles lettres de créance, ou de notification d'avènement d'un souverain au trône, Murray se vit obligé de donner les lettres au grand vesir. Le ministre, comme le Grand-Seigneur, dans leur réponse reproduisirent les griefs de la Porte contre la Russie, et refusèrent, pour le moment du moins, toute médiation offerte par les puissances, déclarant que de telles offres ne devaient venir qu'après une première bataille. L'ambassadeur fit valoir surtout dans une

mit le refus de l'Angleterre d'entrer dans une ligue avec la Russie contre la Porte, et exprima l'espérance que la médiation de son roi aurait plus de chances d'être acceptée, après un refus nettement articulé sur ce point. Il s'employa pour obtenir la mise en liberté d'Obreskoff. Le ministre de Prusse, qui, peu de temps avant la déclaration de guerre, avait, sur l'ordre exprès de son roi, fait passer à la Porte une note tendant à prévenir les hostilités, en présenta sans plus de succès deux autres, pour offrir la médiation de Frédéric II et demander la délivrance d'Obreskoff. L'ambassadeur prisonnier représenta lui-même à la Porte combien il y avait d'injustice à le tenir renfermé avec dix-huit personnes de sa suite dans un cachot étroit, humide et sombre, après dix-huit années de bons et loyaux services; il ajoutait que cette captivité avait altéré déjà sa santé. Ensuite il demanda la remise d'une lettre de change de 42,000 roubles, envoyée pour lui par sa cour, et remercia le gouvernement turc d'avoir fait droit à cette requête. Le drogman de la Porte, après avoir notifié aux interprètes prussien et anglais le rejet de leurs demandes, quant à la mise en liberté d'Obreskoff, transmit à la Porte la protestation de ces deux interprètes sur les intentions pacifiques de la Russie, qui, dans son désir de prévenir la guerre, aurait recherché la médiation de la Prusse et de l'Angleterre, ajoutant que cette guerre venait surtout des excitations de l'ambassadeur français; que la France entretenait des intrigues continuelles avec le khan de Krimée, dont le chargé d'affaires, Hamid, avait rendu des visites à la femme du consul de France, et que des interprètes français avaient été appelés en Krimée.

Le 27 janvier 1769, les queues de cheval avaient été arborées dans le sérail; au milieu du mois de mars, défilèrent les corporations pour accompagner les troupes au camp, suivant la coutume. Six jours après, l'on promena l'étendard du Prophète pour enflammer le fanatisme des moslims. La veille, après midi, l'internonce Brognard se rendit avec une suite nombreuse, sa femme et celle de l'interprète Testa, ses quatre filles et deux femmes de chambre, dans une maison située dans le quartier du couvent, devant la porte des Canons, pour voir passer le cortége. A peine y étaient-ils arrivés que l'imam du quartier se présenta pour les expulser, attendu que les habitants ne voulaient pas souffrir d'infidèles au milieu d'eux; à la porte, la populace ameutée les accabla d'insultes et de menaces; une troupe de soldats effrénés les poursuivit le sabre au-dessus de la tête, le pistolet sur la gorge, à travers le cimetière jusqu'à la porte de la ville, que l'internonce atteignit enfin avec la moitié de sa suite, tandis que l'autre partie s'était échappée plus loin vers Pera. Brognard resta toute la nuit dans la maison d'un Arménien contre la porte, où ses inquiétudes se calmèrent enfin, grâce à l'arrivée d'un commissaire de police que lui envoya le lieutenant-général des janitschares; mais, au lieu de retourner la nuit à Pera ou de se tenir le lendemain paisible et cachée sous la protection des gardes de la porte, cette société curieuse, avide de spectacles, se rendit dans une boutique de barbier voisine et grillée, devant laquelle se rangèrent les deux janitschares de l'ambassadeur et quelques Jamaks chargés de veiller à sa sûreté. On sut que les chrétiens étaient là : un ramas de femmes et de mauvais garnements se mit à pousser des cris, à proférer des injures contre la présence des infidèles, et déjà défilait le cortége, quand parurent les religionnaires ardents, les émirs fanatiques et la canaille, les portefaix, les garçons d'écurie, coiffés de turbans verts, comme signe de parenté avec le Prophète. Les clameurs devinrent plus violentes : « Tuez les giaurs, sinon vos visages noirciront au jour du jugement. » La haine contre les chrétiens éclata furieuse, et atteignit non-seulement la maison où se trouvait l'ambassadeur, mais encore toutes les maisons et les boutiques de la rue, occupées par les adorateurs de Jésus : les boutiques furent pillées, plus de cent personnes tuées, plus de cent autres blessées. La populace assaillit la retraite de Brognard, force les fenêtres, brise les grilles, et telle est la fureur de ces misérables que ceux qui ne sont pas armés mordent les barreaux de fer avec les dents. Les portes une fois renversées, la populace se répand partout, chasse hommes et femmes à coups de poing et de bâton; dans la rue, les femmes sont dépouil-

lées de leurs voiles et de leurs bijoux, foulées aux pieds, traînées par les cheveux. Après mille efforts, le commissaire de police et ses aides parviennent à les soustraire à la rage d'une populace frénétique et les sauvent dans une maison arménienne. Le lendemain seulement, les imprudents curieux purent regagner Péra sous une forte escorte. Ce fut sous de tristes auspices que l'étendard sacré sortit de la capitale, dans un moment où Saturne était en conjonction avec la Lune sous l'influence du signe du Cancer : aussi, d'après les astrologues et Ahmed-Resmi lui-même, la guerre devait avoir une issue malheureuse. Une telle négligence des avertissements de l'astrologie est réellement incroyable de la part d'un souverain aussi occupé de la science des signes célestes que le sultan Mustafa, qui avait chargé Ahmed-Resmi, son ambassadeur en Prusse, de lui ramener de Berlin trois astrologues. Deux jours après l'événement malheureux rappelé tout-à-l'heure, Brognard eut son audience de congé au camp du grand vesir, et ne fit pas la moindre mention de ce qui lui était arrivé, ne demanda pas la plus légère satisfaction pour les outrages qu'il avait reçus. Le grand vesir, plein de reconnaissance pour une telle modération, dans sa réponse à l'internonce, se servit enfin de l'expression de paix éternelle, articulant avec tant de force qu'il semblait, dit Brognard dans son rapport, vouloir donner un corps à ses paroles. Trois jours après et immédiatement avant son départ, le grand vesir répondit à la lettre du prince de Kaunitz, en l'assurant que la paix était prolongée indéfiniment. La Porte était ainsi amenée à des concessions pour effacer l'impression de l'insulte faite au représentant de l'empereur ; elle se montra prompte à remercier Brognard de sa patience et de sa discrétion, lui envoya une pelisse de zibeline d'une valeur de 2,000 piastres pour lui-même, avec une parure du même prix pour sa femme, et lui fit déclarer que sa conduite était d'un saint. Mais le prince de Kaunitz adressa de vives réprimandes à l'internonce sur son impassibilité en cette circonstance, et sur l'indiscrétion qui l'avait poussé à communiquer à la Porte l'original des considérations politiques qu'il tenait de son gouvernement et qui devaient rester secrètes. Brognard semblait être destiné à recevoir ainsi coup sur coup ; la mort le délivra brusquement, et Thugut le remplaça. Au reste, ces mauvais traitements qu'il avait subis étaient inouïs dans les relations diplomatiques de la Porte avec les ministres européens. Dans le cours de cette histoire, nous avons bien vu des interprètes bâtonnés et pendus, des envoyés incarcérés et souffletés ; mais jamais jusqu'alors la soldatesque ni le peuple n'avait violé si brutalement le principe du droit des gens entré profondément dans l'esprit des Turcs : « Aucun mal ne peut atteindre les envoyés. » L'attentat fut l'œuvre du fanatisme exalté par l'étendard sacré, et malheureusement ce ne fut pas la dernière fois que des agents diplomatiques et leurs femmes furent injuriés et frappés par la populace. Tous les sinistres présages s'accumulaient et faisaient entrevoir l'issue désastreuse de la guerre dans laquelle on se lançait.

LIVRE LXXII.

EXPÉDITION ET MORT DE KRIM-GIRAI. — ÉCHEC DE L'ATTAQUE DE CHOCIM. — LE GRAND VESIR ET POTOCKI A CHANDEPE. — MORT DE SAVANTS ET DE HAUTS DIGNITAIRES DE L'EMPIRE. — GRAND VESIRAT DE MOLDOWANDSCHI. — EXÉCUTION DE L'INTERPRÈTE DE LA PORTE, DU WOIWODE DE MOLDAVIE ET DU GRAND VESIR. — CHUTE DE CHOCIM. — MORT DU MUFTI. — SOULÈVEMENT DES MAINOTES. — INCENDIE DE LA FLOTTE A TSCHESCHME. — SIÉGE DE LEMNOS. — BATAILLE DE KAKUL. — PRISE D'ISMAIL ET DE KILIA. — DEMI-MESURES. — CONQUÊTE DE BENDER ET D'IBRAIL. — DÉPOSITION DU CHAN ET DU GRAND VESIR. — TENTATIVE DE L'AUTRICHE ET DE LA PRUSSE. — LE SULTAN MUSTAFA PROPOSE LE PARTAGE DE LA POLOGNE. — TRAITÉ DE SUBSIDES AVEC L'AUTRICHE. — DÉCLARATION EN FAVEUR DES CONFÉDÉRÉS. — QUARTIERS D'HIVER, ARMEMENTS. — LA KRIMÉE CONQUISE PAR LES RUSSES. — MISSION D'OSMAN-EFENDI. — DÉPOSITION DU GRAND VESIR. — LE QUARTIER-GÉNÉRAL A SCHUMNA. — LE CHAN TATARE MAKSZUD-GIRAI. — LE REIS EFENDI ABDURRISAK. — TRÊVE. — THUGUT ET LE SCHEICH JASINDSCHI SONT REVÊTUS DE PLEINS POUVOIRS. — CONGRÈS DE FOKSCHAN. — PROLONGATION DE L'ARMISTICE. — CONGRÈS DE BUKAREST OUVERT ET ROMPU. — SSAHIB-GIRAI, ALI-BEG ET SCHEICH-TAHIR. — PRÉPARATIFS D'UNE NOUVELLE CAMPAGNE. — COMBATS DE RUDSCHUK ET DE KARASZU. — LES RUSSES SE RETIRENT DE SILISTRA ET DE WARNA. — COMBAT DE KAINARDSCHE. — MORT DU SULTAN MUSTAFA. — AVÉNEMENT D'ABDUL-HAMID, SA FAIBLESSE. CHANGEMENTS DANS LE MINISTÈRE. — PULAWSKI. — LES TURCS BATTUS A BASARDSCHIK ET KOSLIDSCHE. — PAIX DE KAINARDSCHE. — CONSIDÉRATIONS SUR CE TRAITÉ.

Le sultan avait déclaré au moins six mois trop tôt la guerre qu'il méditait depuis deux ans, et que le grand vesir Muhsinsade lui avait conseillé d'ajourner jusqu'au moment où les frontières seraient dans un état complet de défense. Il y avait précipitation maladroite à dénoncer les hostilités dans l'automne, tandis que, suivant les anciennes coutumes des ottomans, les opérations militaires ne doivent s'engager qu'au printemps. Cette faute est blâmée par Waszif et par Resmi-Ahmed, auteur d'un choix de considérations sur cette guerre, lesquelles mériteraient plus de confiance s'il y regnait moins de passion. Le sultan, emporté par son impétuosité belliqueuse, satisfaisait surtout les confédérés de Bar et le chan tatare, dont les hordes avides de pillage ne pouvaient attendre le moment de faire irruption dans la Nouvelle-Servie pour venger l'incendie du palais de Balta. A la fin de janvier 1769, Krim-Girai se mit en mouvement avec cent mille cavaliers, franchit le Bog, forma ses troupes en trois divisions, dont l'une marcha sous le commandement du nureddin-pascha vers le Doneck ; la seconde, conduite par le kalgha, s'avança le long du Dnieper jusqu'au-delà d'Orel, et la troisième, où se trouvait le prince lui-même avec les tribus de Jedissewen et de Budschak, se porta vers la nouvelle Servie. La désolation se répandit sur le pays dans un espace de soixante-quinze à quatre-vingt lieues : plusieurs milliers de malheureux furent massacrés, d'autres entraînés en esclavage; plus de cent villages furent saccagés, tous les magasins brûlés,

tous les villages dépendant des trois forteresses nouvellement construites de Michael-Grod, Archangel-Grod, Elisabeth-Grod, dévastés. Pendant quatorze jours, le chan parcourut ainsi, tambour battant, enseignes déployées, les provinces méridionales de la Russie, massacrant et brûlant tout ce qui se trouvait sur sa route; il s'avança jusqu'au faubourg d'Isum au bord du Donezk, et parvint à Kauschan juste un mois après son départ de Balta. Dès le commencement de cette expédition destructive, il reçut un prince caucasien, frère du souverain des Lesghis, qui lui offrit trente mille hommes pour appuyer ses opérations et celles de la Porte. Pour prix de ce secours, le prince, reçu précédemment en audience par le sultan et par le grand vesir, avait demandé que les districts dont les Lesghis parviendraient à chasser les Russes lui fussent abandonnés à la paix. Tott s'est complu surtout à décrire cette campagne des Tatares, à laquelle il assista partageant la table du chan : sa nourriture se composait de viande mortifiée sous la selle, d'une boisson fermentée avec du lait de jument, de jambons de cheval fumés, de kaviar, de butargue, etc. Toutefois, en raison de sa qualité d'hôte, on lui présentait du Tokay dans une coupe d'or. Il avait pour vêtement des fourrures de loup blanc de Laponie doublées d'écureuil de Sibérie, et logeait sous une tente à laquelle le chan donnait en plaisantant le nom de maison tatare; celle du prince, garnie d'étoffe cramoisie, pouvait contenir soixante personnes; tout autour étaient rangés douze logements des officiers de sa maison, et ces treize tentes étaient protégées par un mur de cinq pieds d'élévation. Du haut d'une butte en terre, le chan pouvait saisir d'un coup d'œil toute son armée disposée en vingt colonnes, au centre desquelles se dressait son pavillon. Quarante escadrons le précédaient, forts de quatre cents cavaliers rangés sur quatre hommes de profondeur. Le grand drapeau du chan (1) et les deux étendards verts flottaient confondus avec les drapeaux des Cosaques Inads, qui, depuis le règne de Pierre-le-Grand, avaient déserté la domination russe sous la conduite du chef Ignace, et avaient pris dès-lors le nom d'Ignad ou Inad (mutins). Ces gens déterminèrent, à l'époque où nous sommes arrivés, les Cosaques Zaporogues à repousser l'autorité du commandant de la forteresse d'Elisabeth (1). Dans cette campagne, les Tatares déployèrent leur prodigieux talent pour réunir le butin enlevé : chaque homme eut pour sa part cinq à six esclaves, vingt-quatre enfants, soixante à quatre-vingt brebis. Les enfants, enfermés dans un sac attaché à l'arçon de la selle, passaient seulement la tête en dehors pour respirer; les jeunes filles étaient jetées devant les cavaliers, les mères en croupe, les pères et les fils placés sur des chevaux de main, bœufs et moutons étaient chassés devant; tout cela surveillé par des gardiens dont les yeux ne se fermaient pas. D'ailleurs la discipline se maintenait rigoureusement : des Noghais ayant outragé une image de la croix devant la porte d'une église, reçurent cent coups de bâton; d'autres, qui avaient pillé un village polonais sans permission, furent attachés à la queue de leurs chevaux et traînés ainsi jusqu'à ce que mort s'en suivit. Un mois après son retour en Krimée, le chan mourut empoisonné par le médecin grec Siropulo, agent du prince valaque, en dépit de tous les avertissements de Tott pour qu'il se mît sur ses gardes. Quand il se sentit près de mourir, il ordonna à sa troupe de musiciens de jouer et rendit l'âme au milieu des accords d'une musique funèbre. La nouvelle de sa mort atteignit le grand vesir à Siliwri, et, sur la demande des schirinbegs et des mirsas, Dewlet-Giraï, fils de Selamet-Giraï, prince dépourvu de talents et d'énergie, fut nommé souverain de Krimée.

Durant l'hiver, l'impératrice Catherine s'était préparée à commencer vigoureusement les hostilités au printemps. Une armée de soixante-cinq mille hommes, dont neuf mille Cosaques, sous les ordres du prince Alexandre Michailowitsch Gallizin, se rassembla en Podolie; une seconde, dans laquelle on comptait trente mille soldats réguliers, dix mille Cosaques, vingt mille

(1) Non pas celui du prophète, comme le dit à tort Tott, p. 142.

(1) Tott, t. II, p. 14.

Kalmuks, commandée par le général comte Pierre Alexandrowitsch Romanzoff, fut destinée à défendre les frontières de Russie entre le Dnieper et la mer d'Assow, et à protéger la reconstruction des forteresses d'Assow et de Taganrog, rasées en vertu des traités du Pruth et de Belgrad; un troisième corps de dix à onze mille hommes, sous la direction du général Weimarn, devait tenir les confédérés en échec. Du côté de la Kabartai et du Kuban s'avança le général-major Medem; le général Totleben marcha sur Tiflis, afin de diriger une attaque contre Erserum et Trébisonde, de concert avec le prince géorgien de Karthli, Mingrelie, Guriel et Imirette, qui avait reconnu la suzeraineté de la Russie. De l'argent, de l'artillerie, des munitions de guerre et des officiers furent fournis aux Monténégrins pour ranimer leur ardeur belliqueuse (1) : ainsi l'empire ottoman était menacé par les forces supérieures de la Russie au nord, à l'est et à l'ouest. Tandis que le grand vesir s'avançait de Constantinople sur le Danube, le prince Gallizin passa le Dniester près de Kalus pour attaquer Chocim [26 avril 1769], que le commandant Tschetedschi-Jegen-Hasan, aurait sans doute livré, si un autre Hasan d'Achiska, alors possesseur du sandschak de Salonik, n'était accouru au secours de la place avec vingt mille hommes. Le jour de la pâque grecque, après-midi, l'assaut fut livré sous la conduite du général Olitz [19-30 avril]; mais il échoua, parce que l'on avait affaire, non plus à Tschetedschi-Hasan, mais à Kahreman-Pascha. Le commandant avait été immolé par les Jamaks de la garnison, qui avaient mis à leur tête Kahreman; celui-ci par sa vaillance se montra digne de leur choix (2). La Porte avait donné pour successeur à Tschetedschi Jegen le vesir Hasan, pascha d'Achiska; mais Kahreman, soutenu par la garnison, ayant sollicité la dignité de vesir, elle lui fut accordée avec le commandement de Chocim, en attendant le moment propre au châtiment. Trois jours après, Gallizin leva le siége de Chocim, et se retira sur Kalus par le Dniester, après que le prince Prosorowski eut rejeté par delà le Pruth le pascha de Tekke, Abasa, accouru avec quelques milliers de cavaliers d'Anatoli, et lui eut enlevé des prisonniers, des drapeaux et des bagages. Un colonel de Cosaques et un Attaman arrachèrent au pascha la masse d'argent, symbole du commandement. L'échec des Russes devant Chocim et leur retraite en-deçà du Dniester retentirent bruyamment à Constantinople; aux yeux des ottomans ce furent là de glorieux triomphes, et le sultan crut pouvoir adopter le titre de Ghasi ou champion de la foi [5 mai 1769], qui désormais dans la prière publique fut ajouté à son nom. Tandis que le grand vesir campait à Andrinople, le secrétaire du cabinet du chan défunt des Tatares, Besim Omer, qui dans ses dépêches avait souvent employé de grossières expressions, fut banni à Bihacz en Bosnie, et trois médecins, qui erraient dans le camp sans avoir d'occupation et sur lesquels on trouva du poison, furent exécutés comme empoisonneurs pour le compte de la Russie. A la revue des troupes régulières il se trouva dix mille janitschares, treize mille armuriers, autant d'artilleurs et huit cents conducteurs d'équipages militaires. Là mourut le maître aux revues des Janitschares, ancien historiographe de l'empire, Mohammed-Ssubhi, fils de Chalil Fehmi, sous-secrétaire d'état du chancelier au temps du grand vesir Ibrahim, sous Ahmed III, qui, étant historiographe, réunit en un seul ouvrage imprimé à Constantinople les événements recueillis et signalés par ses devanciers Sami et Schakir, de même que Waszif a classé en un volume les récits des historiographes Hakim, Tschechmisade et Murtesa. La première partie de l'œuvre de Waszif, imprimée en deux tomes à Constantinople et au Kaire, contient l'histoire de la guerre actuelle jusqu'à la paix de Kainardsché, qu'avait déjà tracée avant lui l'historiographe Enweri (1). Au commencement

(1) Histoire de Baturlin, dans le journal de Pétersbourg, xvi, 6, 7.

(2) Voyez Baturlin, et l'Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de 1769, avec neuf cartes. Pétersbourg, 177[illegible].

(1) Waszif, l. i, p. 367, et l. ii, p. 3.

de mai, le camp du grand vesir était parvenu à Isakdschi, où l'on s'arrêta plus de vingt jours pour compléter les approvisionnements. Enfin le grand vesir, fort inexpérimenté dans la guerre, appela les généraux de l'armée à un conseil, qu'il ouvrit par les paroles suivantes : « De quel côté pensez-vous que nous devions nous diriger ? je ne connais rien à la conduite de la guerre. Parlez sans détour, exposez votre avis sur la marche la plus utile pour les armes de la Sublime Porte. » La surprise glaça toutes les langues, les assistants se regardèrent les uns les autres sans trouver une parole ; enfin le président de la grande chambre des comptes, Schehdi-Osman-Efendi, entama un long discours, dont le sens était en résumé que l'ennemi ayant échoué dans son attaque sur Chocim, se montrerait vraisemblablement du côté de Bender : « Assez, assez, interrompit le grand vesir ; d'autres doivent avoir aussi leur tour de parler. » Quelques-uns furent d'opinion qu'Oczakow et Bender étaient à l'abri par leurs fortifications et qu'il fallait marcher sur Chocim ; d'autres, que si l'on franchissait le Danube, on agirait ensuite suivant les circonstances. Le dernier parti fut adopté par le grand vesir, pour qui déjà l'interprète de la Porte avait rédigé par écrit un mémoire sur la meilleure route à suivre pour aller à Chocim et en revenir (1). Le passage du fleuve s'opéra le 1er juin sur un pont de bateaux construit à Kartal, en face d'Isakdschi, et, au bout de quatre jours, l'on campa à Chandepe, appelé par les habitants du pays Rjabaja-Mogila, sur le Pruth, au dessus de Jassy, à cinq lieues de cette ville et quinze de Chocim. Son nom turc, qui signifie colline du camp, lui est venu de le grande masse de terre que Mohammed IV fit amonceler au milieu de la campagne de Caminiec, en ordonnant d'y pratiquer sur ses flancs de vastes souterrains destinés à servir de magasins (2).

A Chandepe parut l'ambassadeur de la confédération, Potocki, qui s'était arrêté quelque temps auprès du chan tatare en attendant l'arrivée du grand vesir ; il fut reçu en diwan solennel, et parla dans son discours de la liberté de la Pologne qu'il recommanda à la protection du grand vesir. Celui-ci lui fit une réponse que l'historiographe Waszif lui-même trouve fort étrange ; il reprocha à la confédération sa négligence et son orgueil : « Quant à moi, dit-il, je ne manquerai point à ma mission ; je ne cesserai jamais, ni à présent, ni plus tard, ni en été, ni en hiver, de chercher l'ennemi partout où il pourra se trouver, et je le briserai de mon sabre victorieux. Je suis le gendre et le fils de sa majesté le souverain du monde, qui le maintient en ordre ; je suis son serdar, un autre lui-même, un second Alexandre dans mes expéditions et la certitude de mes triomphes. Mes mouvements sont aussi rapides que l'éclair ; si votre amitié est pure, bien assurée, faites savoir à la république qu'elle sépare comme des élus tous les Polonais qui ne suivent point l'ennemi ; et toi, prépare-toi avec les tiens à franchir le Dniester à la suite de Mohammed, pascha de Rumili, nommé serasker en Pologne. » Le grand vesir ne parla point avec plus de circonspection dans le conseil tenu relativement à la marche sur Bender. Le manque de vivres et les nuées d'insectes qui tourmentaient l'armée déterminèrent, suivant Resmi-Ahmed, le mouvement des ottomans du côté de cette ville. Après avoir reçu quelques centaines de voitures d'orge, l'on se mit en route et l'on alla camper à Jaszidépé ; là on trouva aussi peu d'approvisionnements qu'à Chandepe, les tourbillons de moucherons et de taons n'étaient pas moins épais [6 juin 1769]. Le grand vesir était malade ; les médecins attendaient sa mort d'un jour à l'autre, mais lui-même disait : « Mon nom est émin, c'est-à-dire le nom de Gabriel, le messager des joyeuses nouvelles ; l'heureuse étoile du padischah ne peut l'abandonner. » Le projet de marcher sur la Pologne, et de la traiter désormais en pays ennemi fut maintenant approuvé par un quadruple fetwa, qui légitima le ravage du territoire polonais et l'asservissement des habitants. Cette résolution fut notifiée au comte Potocki et aux interprètes des puissances européennes qui se trouvaient dans le camp. Potocki, au nom de la confédération, avait

(1) Un mémoire de ce genre se trouve dans le Rapport de Brognard, du premier décembre 1768.
(2) Traduction de Resmi-Ahmed ; Diez, p. 106.

promis des vivres pour soixante mille hommes, quand le conseil fut levé, il remit une nouvelle note dont la lecture, jugée importune, fut ajournée à un autre moment. Kaplan-Ghiraisade, fils du chan de Krimée, fut revêtu d'une pelisse d'hermine, et le juge du camp, qui avait lu les quadruples fetwas, fut nommé grand juge d'Anatoli. La Porte notifia à tous les ministres résidant à Constantinople son manifeste contre la Pologne. Le defterdar de Bender, Ahmed, fut révoqué et incarcéré pour n'avoir pas procuré à l'armée les approvisionnements suffisants. Le commandant de Bender, Suriesade-Mohammed-Pascha, étant venu à mourir, eut pour successeur Elhadsch-Ali, fils de Kel-Ahmed-Pascha. Le grand vesir manda le chan pour se concerter avec lui sur les bois d'un serasker en Moldavie (10 juillet 1769). Dix jours après, le chan, pourvu de 80,000 piastres, retourna à Kauschan.

Cependant arriva la nouvelle que les Russes avaient franchi le Dniester, et que, tournant cette fois la forêt de Bukowina, ils étaient parvenus par Czernewicz, jusque sous les murs de Chocim. A cette annonce, le secrétaire du cabinet du grand vesir fut expédié à Kauschan pour déterminer le prince tatare à se porter lui-même au secours de la place attaquée : le chan demanda les magasins de Chandepe et l'engagement de la part des Turcs de préserver Jassi de toute surprise ; puis il renvoya l'efendi et se mit en mouvement vers Chocim. Le grand vesir nomma Moldowandschi-Ali-Pascha commandant en chef des forces destinées à protéger Chocim, et lui donna 5,000 ducats ainsi que des décorations pour être distribuées aux troupes. Il envoya également 10,000 piastres à Abasa, pascha de Meraasch, en lui enjoignant, comme à Moldowandschi, de se conformer aux ordres supérieurs du chan. Abasa fut investi du commandement de Bender, et le fils de Kel-Ahmed-Pascha nommé serasker dans la nouvelle Servie. Toutes ces dispositions étant prises, le chan commença un mouvement de retraite sur Chandepe : dans un combat à Baskiwizi, la cavalerie turque s'efforça en vain d'enfoncer le carré formé par les escadrons russes (20 juillet 1769). Le chan avec vingt-cinq hommes attaqua le prince Prosorowski ; mais il n'eut pas plus de succès que la garnison de Chocim dans une sortie contre les assiégeants. Le prince tatare rallia Moldowandschi, le serasker de Chocim, le beglerbeg de Meraasch et Tschanikli-Ali-Beg avec trente mille hommes. Le prince Gallizin, dans l'attente d'une bataille générale, réunit dans son camp fortifié, les forces sous les ordres du prince Prosorowski et du général Rennenkampf : le serasker se trouva ainsi en communication avec la place et alla planter son camp sur le lieu même abandonné par Prosorowski (1). Gallizin repassa pour la deuxième fois le Dniester. Quand le grand vesir fut parvenu à Chandepe, le commandant de Chocim, Kahreman-Pascha vint lui présenter ses hommages, et, comptant sur l'effet produit par la retraite des Russes, il espérait bien avoir effacé l'impression de la manière dont il avait enlevé la dignité de vesir avec le commandement de la place ; il s'attendait donc à un bon accueil. Son écuyer, voyant les officiers de la maison du grand vesir se saisir violemment de son maître derrière la tente, abattit d'un coup de pistolet le gardien de la nappe ; mais il partagea le sort de Kahreman-Pascha qui fut percé aussitôt de mille coups. Quand le commissaire, chargé de recueillir la succession du pascha mis à mort, voulut en opérer la confiscation, de tous côtés accoururent des malheureux qui avaient été spoliés et ruinés par Kahreman, et le grand vesir ordonna la restitution de ce qui leur avait été enlevé.

Abasa-Pascha, jadis premier chambellan du grand vesir Ali-Hekkimsade, qui s'était ensuite signalé par son énergie à frapper les rebelles de Siwas, reçut maintenant la troisième queue de cheval. Le grand écuyer Mustafa-Beg, qui avait apporté des sommes d'argent au camp, produisit ensuite un chatti-schérif en vertu duquel il était nommé kiaja-beg. Hasan, pascha d'Achiska, gouverneur de Chocim, au dernier siége de cette place avait été tué par un boulet : sa mort fut vengée par Ali-Pascha, qui tailla en pièces sur le pont un corps de cavalerie légère russe. Chocim avait été délivré, grâ-

(1) Buturlin, dans le Journal de Pétersbourg, p. 13.

ces aux efforts réunis du chan, du serasker Mohammed, de Moldowandschi, d'Abasa-Mohammed-Pascha et de Dschanikli Beg; ces chefs ou d'autres, avaient en même temps fait connaître à Constantinople l'incapacité absolue du grand vesir, et sa jalousie contre Moldowandschi; quant aux faibles résultats obtenus d'ailleurs, ils en avaient rejeté le tort sur la trahison de l'interprète de la Porte, vendu aux Russes, et du prince déposé de Moldavie, Callimachi dont les têtes furent abattues. Maintenant arriva le second écuyer Tesribeg, fils aussi de Kel-Ahmed-Pascha, avec un chatti-scherif contenant la déposition du grand vesir et son bannissement à Demitoka. Il descendit dans la tente du Kiajabeg qui, accompagné de son secrétaire et du grand écuyer, annonça au grand vesir le coup dont il était frappé. Celui-ci fut emmené à Andrinople et décapité (12 août 1769); sa tête, envoyée à Constantinople, fut exposée devant le sérail avec cette inscription : « Ceci est la tête de l'ex-grand vesir Mohammed Emin-Pascha qui, égaré par l'orgueil, n'a pas attaqué l'ennemi, a perdu un temps précieux en mouvements sans but, a refusé au chan tatare les renforts nécessaires devant Choczim, a prêté une foi trop entière à l'interprète de la Porte naguère mis à mort; le châtiment a été appliqué en vertu d'un fetwa (1). » Près de la tête du prince de Moldavie, placée contre le cadavre, entre les deux pieds, on lisait ces mots : « Voici la tête abattue du maudit Ghgori-Callimachi, woiwode de Moldavie, qui s'est approprié 100 bourses qui lui avaient été remises pour acheter des vivres, et qui a trahi l'empire (2). » Enfin, près de la tête de l'interprète, placée derrière le cadavre, on avait écrit : « Ceci est la vile charogne de Nicolas-Drakoraja, interprète, qui a été décapité en punition de sa trahison et de ses intelligences secrètes avec le woiwode de Moldavie (3). »

(1) Dans le Rapport de Thugut, du 18 septembre 1769.

(2) Dans l'Histoire de Valachie d'Engel, t. II, p. 28, et dans le Rapport de Thugut, du 18 septembre.

(3) Ibidem, du 17 septembre.

Ces trois exécutions excitèrent vivement l'attention publique et provoquèrent les propos du peuple. Ni dans les biographies des grands vesirs, ni dans l'histoire de l'empire, le grand vesir Emin-Mohammed n'apparaît avec un caractère aussi méprisable que dans la satire amère intitulée : *Choix des considérations*. Mais les relations officielles, comme les rapports des ambassades, attestent son entière ignorance dans l'art de la guerre, et le détournement inqualifiable de l'énorme somme de 25 millions de piastres à lui confiée à l'ouverture des hostilités, et qu'au lieu d'appliquer à des achats d'approvisionnements, selon la destination bien arrêtée, il retint dans sa caisse où elle se trouva avec 10 autres millions de sa propre fortune (1). Cet argent lui venait de son père Jusuf, avec lequel il avait fait cinq fois le pèlerinage de la Mecque et le voyage de l'Inde. Après la mort de Salim, ambassadeur ottoman qu'il avait accompagné dans ce pays (2), Jusuf étant revenu à Constantinople, chargé de la réponse du grand Mongol, obtint facilement une place dans la chancellerie pour son fils qui avait une magnifique écriture, et dont la beauté remarquable mérita la main de la princesse Schahsultan. Emin-Mohammed se recommandait aussi par son talent à écrire en prose et en vers, comme l'atteste son ouvrage intitulé : *Le parterre des roses de l'imagination*, qui le place au-dessus de tous les vesirs dont l'histoire n'a rien à raconter, sinon, suivant la remarque de son biographe, leur entrée au ministère et leur sortie, comme s'il s'agissait de pièces administratives à enregistrer. Investi de la confiance suprême du sultan, honoré de sa plus haute faveur, il tomba, victime de sa propre cupidité et de son inexpérience dans la guerre. On a vu par ses discours dans les conseils combien il avait lui-même la conscience de son incapacité militaire; dans les derniers temps il sollicitait vivement le sultan de le délivrer de la direction des affaires, jusqu'à ce qu'il subît le destin commun aux grands vesirs malheureux.

(1) Rapport de Thugut, du 17 septembre 1769.

(2) Il mourut à Ormuz. *Wassif*, t. II, p. 4.

Cette même année la princesse Mihrmar fut enlevée à l'âge de sept ans par la petite vérole ; le juge du camp, Abdullah-Efendi, tout récemment nommé grand juge d'Anatoli, descendit aussi dans la tombe, laissant sur cette terre un grand renom de savant et d'habile écrivain en vers et en prose. Il est auteur de gloses marginales sur le commentaire du Koran de Beidhawi, et de diverses poésies publiées sous le nom d'Abdi. A Bender, mourut le gouverneur Kel-Ahmedsade-Elhadsch-Ali. Élevé dans le sérail, puis, devenu successivement écuyer et grand écuyer sous le règne d'Osman III, il avait obtenu du sultan Mustafa la main de sa nièce chérie Nuri-Chanum. Tombé dans la disgrâce à l'époque où il gouvernait la Rumili, envoyé en exil à Standhio, il s'était vu rappelé et mis à la tête de la province d'Itschil, puis du gouvernement de Dschidde. Des débats avec le schérif de la Mecque l'avaient déterminé à se retirer en Égypte sans avoir reçu préalablement l'autorisation du sultan. Envoyé à Adana, à Aidin, en Anatoli, il avait su dans cette dernière province dompter les lewends qui avaient déserté leurs drapeaux. Relégué à Diarbekr par le grand vesir Bahir-Mustafa, il alla administrer Alep et revint encore à Itschil. Gouverneur de Siwas à l'ouverture de la campagne contre les Russes, il avait été nommé serasker dans la Nouvelle-Servie, ensuite commandant à Bender. C'était un homme d'une beauté remarquable, d'un esprit vif et brillant, plein de savoir, passionné pour la justice, généreux et magnifique. L'historiographe Waszif, qui se trouva pendant trois ans dans sa suite, lut avec lui pendant ce temps les poésies persannes d'Urfi et les stances arabes d'Hariri.

Le successeur d'Emin-Mohammed dans le grand vesirat fut Ali, surnommé Moldowandschi, non point comme l'ont cru les historiens européens parce qu'il était né en Moldavie et qu'il s'y était signalé par ses exploits, mais parce que, sous le règne d'Osman, n'étant encore que bostandschi, envoyé à la poursuite de voleurs de grand chemin en Moldavie, il avait vendu des courtisanes moldaves prises dans cette expédition, ainsi que leurs enfants ; en appelant Ali, Moldowandschi, on lui avait appliqué ainsi la qualification de marchand d'esclaves moldaves. Au reste, après sa triste expédition, Ali devint successivement chaszeki et bostandschi-baschi ; plus tard, il s'éleva à la dignité de gouverneur de Rumili et de vesir, en recevant la mission de percevoir les impôts d'Aidin. Commandant en chef les forces de Moldavie, ses services dans la délivrance de Chocim le désignèrent pour remplaçant à Emin-Mohammed. La retraite de Gallizin au-delà du Dniester ayant ranimé le courage de l'armée, Moldowandschi résolut de profiter de ces dispositions et de la mener en Podolie ; il fit donc établir un pont à Chocim pour franchir le fleuve. Quatre mille hommes retranchés sur la rive gauche du Dniester furent attaqués par Gallizin et mis en fuite [2 septembre 1769]. Mais les Russes échouèrent dans leur tentative pour brûler le pont ; sept jours après, le grand vesir voyant son armée élevée par divers renforts à quatre-vingt mille hommes, passa le fleuve et fit attaquer les Russes à la fois par les gouverneurs d'Anatoli, de Diarbekr et de Rumili, par le chan du côté de Caminiec, tandis que lui-même dirigeait une cinquième division contre eux du côté de la forêt. Quatre redoutes, six canons, deux voitures de munitions, tombèrent entre les mains des Turcs, qui abattirent huit cents têtes ; néanmoins, en définitive, Moldowandschi se retira dans son camp avec perte, ainsi que fit le général russe Bruce, qui pendant ce temps avait livré un assaut à Chocim [9 septembre]. Le grand vesir jeta de l'autre côté du Dniester douze mille vaillants volontaires désignés par le nom de sabres-minces. Mais dans la nuit, le fleuve ayant gonflé subitement, emporta le pont formé en partie avec des voitures, faute de bateaux (1). Beaucoup de Turcs périrent sous le tranchant du glaive ou dans les flots, les autres se dispersèrent ; quelques-uns seulement regagnèrent le camp. « Un nombre immense d'infidèles, dit l'historiographe de l'empire,

(1) Waszif, l. II, p. 39. Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de 1769, avec neuf cartes. Pétersbourg, 1773, p. 146.

furent plongés dans l'enfer, et quelques vrais croyants s'abreuvèrent à la source du paradis. » Parmi ceux-ci, deux lieutenants-généraux des janitschares, le kulkiaja et le turnadschi-baschi [18 septembre]. Ce désastre jeta l'effroi dans la garnison de Chocim. Le vesir Abasa-Pascha, abandonné avec quelques hommes seulement, finit aussi par prendre la fuite, et les Russes occupèrent la place. Deux jours après, le grand vesir dut commencer son mouvement de retraite. Au moment où il arrivait à Chandepe, ainsi que le chan, se présentait l'écuyer du sultan, Mohammed-Emin, avec des marques de satisfaction du souverain pour les braves qui s'étaient signalés aux deux premiers passages du Dniester. Le grand vesir, sans plus tarder, réunit un conseil de guerre dans lequel le chan attribua la perte de Chocim à la force irrésistible du destin, et le grand vesir se rangea à cette opinion. Pour la défense de la Moldavie, mille hommes de renfort furent envoyés à Abasa-Mohammed-Pascha; à Soroka l'on chargea le kulaga de Bender de garder le gué de Mogila; le gouverneur d'Anatoli, Feisullah, de couvrir le parc d'artillerie dirigé sur Isakdschi, et le beglerbeg de Karamanie reçut l'ordre de se réunir avec Abasa-Pascha pour protéger la Moldavie. Abasa-Pascha et le woiwode de Valachie durent exterminer sans pitié tous les rajas qui s'entendaient avec l'ennemi. Ensuite le grand vesir se porta sur Isakdschi, s'arrêta quatre jours à Loposchta afin de payer la solde et surveiller les mesures nécessaires pour le transport de la grosse artillerie, et porta sur le Pruth le percepteur des impôts de Dschanik, Ali-Beg, qui devait avec ses troupes empêcher la dispersion de l'armée; car les soldats, manquant de vivres et glacés de froid, se hâtaient de quitter la Moldavie et se pressaient sur le Danube. Les gouverneurs de Rumili et d'Anatoli furent dépouillés de la dignité de vesir, parce qu'on leur attribuait les principales fautes de la retraite. Ainsi l'on calma le mécontentement de l'armée et du peuple; mais les esprits s'irritèrent de nouveau quand Mohammed-Pascha, serasker en Moldavie, et le chasnedar Ali-Pascha, qui tous deux avaient été battus par les Russes à Jassy et à Galacz, reçurent les trois queues de cheval. Romanzoff, successeur de Gallizin dans le commandement supérieur de l'armée russe, reçut à Jassy l'hommage des bojards au nom de l'impératrice, comme les généraux Tottleben et Medem avaient vu s'incliner devant eux les chefs des populations de l'Arménie, de la Grusie, de la Tscherkessie, la Kabartai, et la petite Abasie (1). Le lieutenant-colonel Fabricius, détaché par le général Stoffeln, enleva à Galacz le prince de Moldavie, Constantin Maurocordato, qui ensuite mourut à Jassy (2). Le lieutenant-colonel Karasin, avec quatre cents hommes seulement, conduit par l'archimandrite d'Ardschisch et par le bojard Cantacuzène, élevé au grade de général au service de Russie, se porta sur la résidence du prince Grégoire Ghika, qui se tint caché pendant deux jours et finit par être pris. La ville fut pillée; tous les Turcs furent taillés en pièces; l'archimandrite guidait les assaillants une médaille russe autour du cou, un pistolet à chaque main; dans tout Bukarest retentit le cri de guerre russe: *En avant!* (3). Cet événement détermina le fetwa du mufti, en vertu duquel c'était une chose légitime de verser le sang de tous les Moldaves et de tous les Valaques attachés à l'ennemi, de confisquer leurs biens, de traîner leurs femmes et leurs enfants en esclavage (4). C'était nécessairement rattacher les Moldaves et les Valaques à la Russie, comme le reconnaît l'historiographe de l'empire lui-même. Il en résulta que les bojards à Bukarest livrèrent à des commissaires russes les insignes de la dignité princière, prêtèrent, ainsi que le métropolitain, serment de fidélité à l'impératrice, et envoyèrent des députés à Petersburg, tandis que le général Bauer cadastrait le pays [novembre 1769]. Le grand vesir avait quitté Isakdschi pour regagner bien vite ses quartiers d'hiver de Babataghi, où le kiajabeg Jasidschi-Ibrahim-Paschasade fut nommé gou-

(1) Histoire de la guerre actuelle, entre la Russie, la Pologne et la Porte Ottomane; Francfort et Leipzig, 1771, 4e partie, p. 65.

(2) Ibidem, p. 69. Engel, Hist. de la Valachie, p. 29, de la Moldavie, p. 303.

(3) Ibidem.

(4) Wassif, t. II, p. 50. Rapport de Thugut, du 4 décembre 1769.

verneur de Bender, et Resmi-Ahmed-Efendi ministre de l'intérieur. L'inspecteur des magasins d'Isakdschi, le Ghamlebdan Daghistani Ali-Aga, et celui d'Ismail, Iskenderoghli, Mustafa-Beg, surprirent l'escorte d'un convoi russe et la taillèrent en pièces, puis pénétrèrent dans Galacz, tandis qu'Abdi-Pascha, commandant d'Ibrail, accouru pour les renforcer, était aux prises avec des troupes russes. Il fallut que l'ennemi se retirât entièrement de Galacz, où il mit le feu. Abdi-Pascha, en récompense de cet exploit, devint serasker de Moldavie; son kiaja devint beglerbeg, son secrétaire fut élevé au rang de chodscha du diwan impérial; mais le sceau fut retiré au grand vesir, qui ne l'avait tenu que quatre mois.

Le nouveau grand vesir, Chalil-Pascha, fils du grand vesir Aiwas-Mohammed, né douze années avant la paix de Belgrad, conclue par son père, n'avait ni la pratique des affaires, ni l'expérience de la guerre, ni facultés éminentes. Toutes ses dignités antérieures, il les avait dues à son père et à la faveur du sultan, et s'était montré bien peu digne des fonctions de serasker dont l'avait dépouillé son prédécesseur à cause de la retraite de Chocim. A peine en possession du pouvoir, il opéra une infinité de changements dans les emplois publics; les plus importants furent la déposition du ministre de l'intérieur Resmi-Ahmed, du tschauschbaschi Jesi-Ahmed-Efendi, et celle du chan tatare Dewlet-Girai, qui, dans ses onze mois de pouvoir, n'avait pas rendu le moindre service, malgré les sommes considérables qu'il avait reçues; on lui reprochait surtout, quand le pont du Dniester se rompit, de n'avoir secouru que les guerriers qui pouvaient payer leur passage, laissant les autres se noyer sans aucune assistance, et de n'avoir opposé ensuite aucun obstacle à l'occupation de la Moldavie et de la Valachie par les Russes. Il fut exilé à Chypre, et on lui donna pour successeur Kaplan-Girai, fils de Selim-Girai (2 mars 1770). Le serasker de Moldavie, Abdi-Pascha, informé que les Russes réunis en force à Fokschan, Chomeli, Ismail, Ibrail, menaçaient Kulke et Giurgewo, emmenant avec lui l'ajan de Rusdschuk, Tschelebi Elhadsch-Suleiman-Aga, marcha droit sur Bukarest. Arrivé près de Fokschan, il fit une allocution aux troupes, et leur recommanda de ne songer ni à saisir des prisonniers ni à couper des têtes avant la défaite entière de l'ennemi, ajoutant que le butin ne venait qu'après le combat. Ensuite il fit un mouvement rétrograde pour couvrir Giurgewo, où il fut attaqué par le général Stoffeln, et battu avec une perte de trois mille hommes; les Russes mirent le feu à Giurgewo et rentrèrent triomphants dans Bukarest (27 février 1770). Par la trahison des prêtres moldaves, Slatina sur l'Alt était aussi tombée entre les mains des Russes, et Crajowa, chef-lieu de la petite Valachie, aurait subi le même sort si elle n'avait été sauvée cette fois par la fidélité du ban, qui agit de concert avec le gouverneur de Widdin, Mohammed-Pascha. Mais ces faits se passèrent pendant l'hiver avant que les étendards du grand vesir fussent arborés à Babataghi le premier avril. Vingt-quatre jours après on les planta sur la rive orientale de Babataghi, où se concentra l'armée sous la direction du kiajabeg et quartier-maître général. Le premier jour de l'année lunaire, 27 avril, on se mit en mouvement vers Isakdschi; l'aga des janitschares, Suleiman-Pascha, fut déposé pour n'avoir envoyé à Ibrail que trois cents janitschares au lieu de mille qu'on lui demandait, et avoir complété avec des habitants de Babataghi les rôles où manquaient des soldats morts à la guerre. On lui donna pour successeur le gouverneur d'Aidin, Kapu-Kiran-Mohammed (le briseur de portes), qui reçut en outre le titre de serasker de Krimée. Le kapudan-pascha Ibrahim-Pascha fut relégué dans le sandschak de Negrepont, lieu de sa naissance, et le grand amiralat fut donné au petit-fils du fameux Dschanum-Chodscha, Hosameddin, qui reçut ordre de se rendre au plus tôt en Morée. De grandes promotions eurent lieu parmi les mollas, par suite de la mort du grand juge Paschmakdschisade et de celle du mufti Pirisade-Osman-Efendi. Ce dernier, dans la triple carrière de la science, de la magistrature et de la politique, avait marché sur les traces de son glorieux père, le mufti Pirisade. Il savait exposer ses vues scientifiques avec un langage ferme et abondant, et déployait surtout ses avantages dans la discussion. Il laissa des ghaseles et des

kasides sous le pseudonyme poétique de Sahir, et aimait à passer ses heures en conférences avec les plus profonds légistes de son temps, tels que Kitschir-Abdullah-Molla et Kelenbewi, qui a écrit des commentaires sur plus de cent ouvrages philologiques et théologiques. Comme politique il avait surtout poussé à déclarer la guerre, et dans le cours des hostilités il avait rendu les deux honteux fetwas qui livraient la Pologne ainsi que les habitants de la Moldavie et de la Valachie au droit de la guerre de l'Islam. Au reste, l'action qu'il prétendait exercer sur les opérations militaires lui avait attiré la haine même des membres de son ordre, et de son vivant les mollas laissèrent éclater une partie de l'horreur que doivent inspirer des sentences d'autant plus infâmes qu'elles étaient dictées, non par le fanatisme, mais par l'ambition; qu'elles résultaient, non pas d'une conviction religieuse, mais d'un système politique, dont les conséquences ramenaient de nouveau la question agitée autrefois sous les tyrans Selim I[er] et Murad IV : « Ne serait-ce point une mesure salutaire d'égorger tous les chrétiens de l'empire ? » A la vérité, de telles idées n'avaient été provoquées qu'en haine de la Russie, et grâce à Dieu on ne les verra plus se reproduire. La dignité de scheich de l'Islam fut donnée à Esseïd-Mohammed-Saïd, qui déjà trois fois avait rempli les fonctions de grand juge d'Anatoli. Alors le grand vesir fut frappé d'un coup bien sensible par la mort de son frère chéri Ali-Beg, aga des sipahis, auquel il donna pour successeur le chambellan Katibsade-Ahmed-Aga. A cette époque mourut encore le scheich du camp Bekaji-Weli-Efendi, et l'on envoya à sa place le scheich Alis-Mustafa pour qu'il attirât par ses prières la bénédiction du ciel sur les armes ottomanes.

Pendant que la proscription était prêchée contre la Moldavie et la Valachie, la Russie poussait les gens de Maina à l'insurrection. Des émissaires, déguisés en prêtres, allèrent concerter avec Panajotti Benacki les moyens d'affranchir le Mainotes du joug turc. Ces peuples se recommandèrent par des députés à la protection russe, qui leur fut confirmée par le comte Orloff, commandant des troupes destinées pour la Morée, dont les envoyés Georges Papasoghli de Rumili, Angeli Adamopulo et Jean Palatino de Toscane leur apportèrent à Calamata des médailles d'or avec un brevet d'officier pour le commandant en chef de la Maina, Moritis Nicali; l'archevêque de Malvasia, alors à Calamata, reçut l'assurance de l'arrivée immédiate d'une escadre et d'une armée russes (1769). Une flotte russe de douze vaisseaux de ligne, de douze frégates et de plusieurs autres bâtiments, sous les ordres de l'amiral Spiridow, avait quitté Kronstadt à la fin de la première année de la guerre, pour se rendre dans l'Archipel. Le bruit en retentit jusqu'à Constantinople, mais les ministres et les grands ne voulurent pas croire à la possibilité d'une telle entreprise, n'imaginant pas qu'il pouvait exister une communication entre la Méditerranée et la mer Baltique. Ce fait si souvent raconté et toujours mis en doute, est pourtant démontré par le témoignage incontestable de l'historiographe de l'empire (1). Quand la nouvelle fut bien constatée à Constantinople même que les Russes étaient dans la Méditerranée, la Porte se plaignit auprès du bayle vénitien de ce que la république avait laissé les Russes venir ainsi de la Baltique à travers le golfe de Venise. Alors un chatti-schérif fut adressé au commandant de Napoli di Romania, Muhsinsade-Mohammed-Pascha, avec 50,000 piastres, afin qu'il levât des troupes pour la défense de la Morée. Le mutesellim de Dukagin, Chudawerdisade-Ahmed-Beg, qui avait enrôlé des troupes à ses frais, fut nommé beglerbeg, et placé sous les ordres du gouverneur de Lépante, Mustafa-Pascha. A la fin de février l'amiral Spiridow, avec quatre vaisseaux de guerre de soixante canons et trois frégates chargées de munitions et d'un matériel considérable de construction maritime, aborda la côte de Morée. On employa tout de suite les bois de charpente à construire quatre galiotes qui servirent au transport des vivres. Le comte Orloff ne débarqua que cinq cents Russes, nombre insuffisant pour maintenir l'ordre et la discipline parmi cinquante mille Mainotes alors sous les armes. Aussi à Misistra ces hommes se

(1) Wassif, t. II, p. 76.

livrèrent à d'horribles cruautés (1) : quatre cents Turcs furent étranglés ; des enfants furent lancés du haut des minarets, écrasés (2). Théodore Orloff entreprit le siége de Koron, mais il lui fallut le lever faute de forces suffisantes. Son frère Alexis étant arrivé à Navarin avec une autre escadre, détacha contre Patras un corps de troupes qui fut repoussé par des corsaires de Dulcigno venus au secours de la place, où l'on massacra les Mainotes (3). Ensuite les Russes s'avancèrent contre Tripolizza avec quinze mille Grecs révoltés, si confiants dans le succès, que leurs femmes les suivaient avec des sacs vides pour les remplir avec les objets enlevés sur les Turcs (4). Nimetisade de Tirhala, Muderris-Osman-Beg de Larissa, Ali de Tschataldscha, le begsade d'Isdin, réunirent bien vite quelques milliers d'hommes que le serasker-pascha plaça sous les ordres du mutesellim de Tripoli, tandis que lui-même accourait avec ses propres troupes. Les insurgés furent battus [19 avril 1770], et les barbaries exercées sur eux jetèrent les semences de haines atroces qui plus tard devaient porter leurs fruits. A Tripoli, tous les Grecs furent massacrés, leurs corps livrés aux flammes (5). A Patras s'exercèrent les mêmes fureurs ; quatre cents lewends ayant surpris le château renouvelèrent toutes les horreurs racontées par les Byzantins au temps de la première conquête du Péloponèse par les Turcs. Les femmes et les enfants épargnés par le sabre, furent chargés de chaînes. Navarin se rendit au prince Dolgorucki et au maure Hannibal, brigadier au service russe. Dolgorucki avait aussi conquis Leontari et Arkadia. La capitulation en vertu de laquelle la vie était accordée à la garnison turque, avait été signée par le consul de France comme par Dolgorucki. Néanmoins les Mainotes égorgèrent les Turcs et mirent le feu à la ville. Alexis Orloff adressa ensuite un manifeste à tous les Grecs courbés sous le joug turc [21 avril — 2 mai 1770] pour leur annoncer les triomphes remportés en Moldavie et en Valachie, et les appeler à défendre comme leurs frères la foi et la liberté (1). Ensuite il assiégea en même temps Koron et Modon, mais dut s'éloigner de cette dernière place le 8-29 mai. Les Russes se rembarquèrent et le serasker se posa en nouveau conquérant de la Morée (2). Mais à ces succès succéda un grand désastre, l'incendie de la flotte à Tscheschme. Les Russes, formés en trois divisions sous Spiritow, Alexis Orloff et Elphinstone, qui réunissaient neuf vaisseaux de ligne et sept frégates, attaquèrent la flotte turque forte de deux corvettes, quinze galions, cinq schebeks et huit galiotes, commandée par le kapudan-pascha Hosameddin et le capitaine algérien Hasan. Les deux vaisseaux amiraux s'attachèrent l'un à l'autre et prirent feu ensemble. A peine Spiritow et Théodore Orloff avaient-ils été sauvés par les chaloupes que leur bâtiment sauta en l'air avec sept cents hommes. Les amiraux turcs, le kapudan-pascha Hosameddin, le commandant de la kapudana, Hasan d'Alger, le vice-amiral et quelques matelots s'échappèrent à la nage. Le voilier Bekir, s'étant cramponné à l'une des vergues lancées à la mer, fut sauvé. Lui-même, trente ans après, sur la flotte où il commandait la kapudana, raconta dans le port de Rhodes cette bataille et le miracle auquel il dut son salut, à l'amiral sir Sidney Smith et à l'auteur de cette histoire. La nuit suivante les Russes brûlèrent la flotte turque dans le port de Tscheschme. Ce triomphe valut au comte Orloff le nom de Tschesmeskji, et la reconnaissance de la souveraine lui éleva un arc de triomphe dans le palais de Czarskoselo. La bataille de Tscheschme, fameuse dans les annales des guerres maritimes, fut livrée près du cap de Mikale, où les Grecs détruisirent les restes de la flotte des Perses, non loin de Myonessus où Æmilius Regillus défit la flotte d'Antiochus. Cette défaite de Tscheschme prépara pour la Porte la triste paix de Kainardsche.

Trois mois avant ce désastre, deux incen-

(1) Histoire de la guerre actuelle, l. vi, p. 63, et Wassif, l. ii, p. 71.

(2) Ibidem.

(3) Essais de géographie p. 210, et Histoire de la guerre actuelle, l. vi, p. 64.

(4) Histoire de la guerre actuelle, l. vi, p. 66.

(5) Ibid., p. 67, et Wassif, l. ii, p. 72.

(1) Le manifeste dans l'Histoire de la guerre actuelle, l. vi, p. 75.

(2) Wassif, l. ii, p. 72.

dies avaient éclaté à Constantinople, l'un à Kasim-Pascha, où fut consumé le magasin de sellerie avec tout le matériel qu'il renfermait; l'autre à Topkapu, qui détruisit environ cinq cents maisons (1er mars, 3 avril 1770). Quelque temps après, douze cents maisons furent encore réduites en cendres. Tant de revers et de catastrophes devaient faire craindre quelque explosion : en effet, à Smyrne, trois jours après l'anéantissement de la flotte, éclata un soulèvement terrible; les Turcs tombèrent sur les Grecs et sur les rajas sans distinction, et en tuèrent plus de huit cents (1). Le kapudan-pascha fut déposé, et sa place donnée au vieux Dschaafer. La capitale tremblait de voir apparaître la flotte russe, et l'ex-grand vesir Moldowandschi partit bien vite avec le colonel français Tott pour mettre les Dardanelles en état de défense; Tott était accompagné du commissaire turc Mustafa-Beg, petit-fils, comme le kapudan-pascha Hasan, du fameux amiral Dschanum-Chodscha. Le kapudan-pascha, Hosameddin, mourut bientôt après, soit de désespoir de la perte de sa flotte, soit de chagrin d'être tombé en disgrâce auprès du sultan; son fils Abdullah fut confirmé dans le commandement de la galère qu'il montait, et l'on donna le grand amiralat à Hasan d'Alger, qui s'était signalé par sa valeur au combat de Tscheschme. Moldowandschi commença ses préparatifs de défense en faisant blanchir en dehors les murs du château des Dardanelles. Tott ordonna des travaux plus sérieux : la construction de quatre batteries, deux sur la côte d'Europe, deux sur la côte d'Asie, dont les feux se croisaient des deux promontoires opposés (2). Neuf vaisseaux de ligne russes canonnèrent sans résultat le premier fort des Dardanelles (3); mais vingt bâtiments chargés de vivres tombèrent entre les mains d'Elphinstone, qui fermait l'entrée des Dardanelles près de Tenédos. Le comte Orloff assiégea Lemnos; au bout de soixante jours la garnison s'était rendue, la capitulation en huit articles était signée et six ôtages avaient été livrés en garantie de l'accomplissement des conditions, quand le nouveau kapudan-pascha avec vingt-trois vaisseaux aborda à Lemnos et refusa de reconnaître le traité qui avait été conclu sans son approbation. L'on en vint aux mains dans le port de Monderos (Modon); les deux partis s'attribuèrent la victoire (1), mais les Turcs y prétendirent avec plus de droits puisque les russes se retirèrent après avoir, sur la demande d'Hasan, renvoyé les ôtages (22-13 octobre 1770).

Maintenant nous allons détourner les regards de la lutte maritime pour les porter sur un autre théâtre, en Moldavie, où, dès le commencement de mai, le chan s'était avancé afin de franchir le Pruth avec Abasa-Pascha, gouverneur d'Ismail, Seid-Hasan-Pascha, sandschakbeg de Tschorum, et le kapidschi-baschi Daghistani-Ali, qui était soumis à ses ordres; à Chandepe, il fut joint aussi par le seraskier de Moldavie, Abdi-Pascha. Mais partout les chefs ottomans trouvèrent le passage de la rivière défendu par des batteries ennemies, et les Russes établis en force au-delà du Pruth, à Faltschin. Romanzoff attaqua les Turcs et les chassa de la position prise en face de Chandepe, derrière la petite rivière de Kalmaszu. Cependant le grand vesir, cédant surtout au conseil de l'aga des janitschares, Mohammed-Pascha, avait franchi le Danube, et s'était porté de Widdin à Isakdschi. Au moment où l'aga quittait Kartal et s'avançait sur les bords du lac, les troupes du chan et d'Abdi-Pascha, qui fuyaient devant les Russes, tombèrent sur lui et l'entraînèrent dans leur défaite. Le grand vesir attribua cet échec au destin et releva les espérances des trois chefs vaincus. Le kulkiaja, vieux serviteur dévoué qui avait donné le conseil de se retrancher à Kartal plutôt que de marcher en avant, fut déposé en punition de ses avis salutaires, que le grand vesir avait méprisés en passant lui-même le Danube avec le juge du camp

(1) L'Histoire de la guerre actuelle, l. II, p. 43 dit seulement cinq cents. Le Rapport de Thugut élève le nombre au-dessus de huit cents.

(2) Tott, l. II, p. 259.

(3) Théâtre de la guerre actuelle entre la Russie et la Porte. Hambourg, 1771, tome II, p. 7.

(1) Dans l'Histoire de la guerre actuelle, l. X, p. 13. Waszif, l. II, p. 118.

Nimetullah, le kiajabeg Seid-Ibrahim, le defterdar Ismet-Ismail, le reis efendi Ridschaji-Mohammed, le tschausch-baschi Ibrahim d'Arabgir, le defteremini Weli-Efendi, le second président des deux premières chambres des finances, Resmi et Jesri-Ahmed, les deux maîtres des requêtes Ibrahim et Mustafa, le secrétaire du cabinet du grand vesir, Elhadsch-Abdurrisak, le beilikdschi Mustafa, le secrétaire du kiaja Seid-Mohammed, et le maître des cérémonies Wahideti-Ebubekr-Efendi, à la tête de trente mille hommes (26 juillet 1770). Deux jours après, dans un conseil de guerre, il fut résolu que l'on marcherait à la rencontre de l'ennemi; le serasker Abdi-Pascha reçut le commandement de l'avant-garde, Abasa-Pascha celui de l'aile droite, Hasan, pascha d'Adana, dut diriger l'aile gauche. Des retranchements furent élevés sur tous les points, et le ministre de l'intérieur Ibrahim surveilla les travailleurs pendant la nuit, à la clarté des torches, d'où lui resta le surnom de Meschaaladschi (porte-flambeau). Le comte Romanzoff avait en tête le grand vesir, et sur ses derrières le chan tatare; ce dernier commandait cent mille hommes, ce qui donnait une force énorme au grand vesir. Les trois divisions des généraux Bauer, Plemjanikow et Bruce, formées en carré, attaquèrent en même temps le camp turc, l'enlevèrent avec cent quarante pièces de canon et firent un butin immense: car les soldats turcs, malgré toutes les défenses des chefs, avaient traîné après eux une quantité considérable d'objets au delà du Danube. Vers neuf heures et demie du matin, la victoire était décidée; elle avait coûté aux Russes mille hommes à peine; les Turcs en avaient perdu le double. Dans le butin se trouvèrent deux coffres remplis de décorations d'honneur destinées aux plus braves de l'armée ottomane. Chacune de ces décorations se composait de six plumets d'argent, qui dès-lors parèrent la coiffure des officiers russes. Telle fut la brillante action que les Russes appellent la bataille de Kaghul, et les Turcs le désastre de Kartal. Elle se passa le 1er août 1770. Après la défaite de Kartal, le grand vesir tint un conseil de guerre dans lequel plusieurs des assistants furent d'avis qu'il fallait se retrancher en deçà du Danube; mais il leur fallut céder à la majorité, qui dans ce cas prédisait au grand vesir et au reste de l'armée la même destinée qu'à Zenta. Le grand vesir passa le fleuve dans la nuit même près d'Isakdschi; les paschas Abdi et Abasa, le reis-efendi et le premier maître des requêtes s'étaient enfuis du côté d'Ismail avec trente mille hommes. Le chan tatare promit au grand vesir de se charger de la défense d'Ismail, d'envoyer les femmes et les enfants des habitants de cette ville à Kilia et à Akkerman, les familles de la tribu tatare de Jediszan, qui, après avoir prêté hommage à l'impératrice de Russie, étaient revenues se placer sous la suzeraineté ottomane, au-delà du Danube, pour y servir de gages à la fidélité de cette tribu; il reçut des vivres et de l'argent pour l'exécution de son entreprise. Cependant les troupes détachées vers Ismail envoyèrent des députés au camp pour solliciter la permission de repasser le Danube, ce qui n'était guère praticable pour le moment, car on manquait de bateaux.

Sur ces entrefaites, Repnin avait été détaché par Romanzoff avec quinze mille hommes contre Ismail, et l'apparition de ces troupes avait suffi pour déterminer les Turcs à se replier sur Kilia. Ensuite l'aga des janitschares et le général des conducteurs de l'artillerie furent déposés; le muhasebedschi reçut ordre de se porter d'Anatoli vers Tultscha, menacée également par les Russes, pour y diriger des travaux de fortification et calmer l'agitation des habitants. Enfin survint une heureuse nouvelle au milieu de tant de causes d'alarmes: on apprit de la Krimée que le serasker, avec l'aide du nureddin, auquel avait été confiée la garde de l'isthme de Janitsche et de Tschunkar, avait repoussé une attaque des Russes sur Perekop (13 août); mais la joie de ce succès fut de courte durée. Le bruit se répandit qu'une tempête avait emporté le pont d'Isakdschi, et que Kilia était tombée entre les mains de l'ennemi (3 septembre). Le beglerbeg Mustafa s'était chargé de la défense de cette place et avait reçu à cet effet 70,000 piastres; mais, dès le dixième jour du siége, il la remit au prince Repnin; il lui fallut au moins restituer les quinze bourses obtenues. Le vieux quartier-maître général Abdi-Pascha, auquel

avaient été remises aussi de fortes sommes pour le même objet, fut autorisé à les garder pour lui-même. Dans le conseil de guerre où le grand vesir demanda des avis sur les moyens de remédier à tant de défaites, les opinions se partagèrent : les uns pensaient que l'on devait punir les fuyards et leur retrancher leur solde ; d'autres rejetèrent la faute sur les lewends, les Turkmans et sur ce ramas de volontaires poussés brusquement sous les drapeaux, et toujours les premiers à se disperser : il vaudrait mieux, disait-on, distribuer parmi les troupes régulières, pour enflammer leur courage, les fortes sommes dépensées pour lever tout-à-coup des milices désordonnées. On délibéra ensuite sur la nécessité de défendre Oczakow et Akkerman ainsi que les embouchures du Dniester et du Danube. Chacun reconnut l'utilité d'une pareille mesure ; mais quand on demanda ensuite qui dans l'assemblée se chargerait de l'exécuter, personne n'osa se proposer et l'on finit par imposer ce fardeau au gedikli Ejubi Ahmed, en mettant à sa disposition seulement une demi bourse. Au bout de deux jours, il revint dans le camp, déclarant que l'embouchure de Suna était ensablée et qu'il était impossible d'y établir des retranchements ; en conséquence, on trouva convenable qu'il se tint dans la palanque à l'embouchure du Danube, en attendant les troupes d'Abdi-Pascha qui se trouvaient alors à Tultscha. Les Russes ayant tenté de surprendre Oczakow avec six mille hommes, furent repoussés par le chan de Karmée qui avait rallié des fuyards de Kartal et d'Ismail. Quels que fussent l'indiscipline et le désordre dans l'armée turque, le grand vesir ni le sultan n'osaient les combattre par des rigueurs salutaires ; ils avaient recours aux tristes ressources de la faiblesse, affectaient une fausse satisfaction et distribuaient des récompenses dont les soldats étaient si peu dignes. A Isakdschi, le grand vesir donna dix mille piastres aux blessés de la bataille de Kartal. Malgré toutes ces dépenses, la dissolution faisait d'effrayants progrès ; déjà, sur le Kakul, les troupes de Diarbekr, composées en grande partie de Kurdes, s'étaient débandées au milieu du combat pour regagner leurs foyers. Afin que le grand vesir ne restât pas complètement abandonné avant l'arrivée des troupes d'hiver, un chatti-scherif fut adressé à toutes les juridictions de Rumili, de diriger sur Isakdschi tous leurs hommes en état de porter les armes ; Ahmed-Iset-Efendi, l'ex-kiaja beg, ancien inspecteur des monnaies, l'un des favoris du sultan, qui aimait à exercer son influence pour le soulagement des maux de ses semblables, alla porter cet ordre impérial, auquel était joint l'envoi de 1,000 bourses. L'inspecteur des magasins d'Isakdschi, le chambellan Daghistani Ali-Aga, qui, dans le désastre d'Ismail s'était signalé en sauvant les vesirs et les émirs, reçut les trois queues de cheval, et fut revêtu de la dignité de vesir d'Isakdschi. Abdi-Pascha, gouverneur de Rumili, fut chargé de préserver Matschin, et le sandschakbeg d'Itschil, le vesir Abasa-Pascha, de veiller sur Hirsova. Ssarim Ibrahim Pascha, gouverneur de Silistra, qui avait été long-temps l'objet de la jalousie du grand vesir, mourut d'une angine.

Tandis que se passaient les événements racontés plus haut, le comte Panin assiégeait la ville de Bender, investie déjà depuis les derniers jours de juillet, et les travaux de siége, entravés par la valeur des défenseurs, avançaient lentement. L'intrépide serasker, vesir Mohammed-Pascha, était mort de la peste, et à sa place avait été nommé le vesir Mohammed-Emin, fils d'Abdudschelil. Après deux mois de siége, l'assaut fut livré sous la conduite des lieutenants-généraux d'Elemten et Rennenkamp (27 septembre 1770). Le courage héroïque du comte Mussin Puschkin et de Kamenkoi brilla d'un nouvel éclat dans cette occasion ; Protassow se signala aussi par la vivacité de son attaque sur la porte gauche, où il ne devait faire qu'une simple démonstration ; Panin se montra partout où le danger était le plus grand, parmi les fantassins, et monta sur le rempart. La lutte dura dix heures avec le plus cruel acharnement ; les assaillants vengèrent la perte de leurs frères d'armes, dont un si grand nombre avait péri devant ces funestes remparts : les femmes et les enfants furent en partie massacrés, en partie ensevelis sous les ruines des maisons incendiées, il y en eut même que leurs maris et leurs pères égorgèrent pour qu'elles

ne tombassent point entre les mains des giaurs. Malgré les ravages de la peste, du fer et du feu, les Russes firent encore cinq mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels le serasker Mohammed-Efendi et deux paschas à deux queues ; ils se saisirent aussi de trois cents cinquante canons, trente mille boulets et trente mille livres de poudre. Mais ils payèrent si chèrement leur victoire que, d'après l'historiographe Waszif, l'impératrice avait fait savoir au comte Panin qu'il eût mieux valu ne point conquérir la ville que d'y sacrifier tant d'hommes ; les Tatares de Jediszan doivent avoir obtenu, parmi les prisonniers, dont la plupart leur étaient unis par le sang ou par d'autres liens, plus de sept cents personnes qu'ils emmenèrent au-delà du Bog, à Oczakow. Après la prise de Bender, on envoya d'Ismail au grand vesir le defterdar de Bender, Tabib-Efendi, avec le secrétaire de la première chambre des comptes, Piri-Efendi, qui demandèrent à venir au camp. Le président de la chambre des comptes d'Anatoli, Nasif-Efendi, vint à leur rencontre pour savoir la cause de leur démarche. Piri-Efendi avait pour mission apparente de régler les affaires du serasker prisonnier; le colonel russe qui se trouvait avec lui était porteur d'une lettre du feld-maréchal Romanzoff, qui offrait de traiter, mais sans admettre la médiation d'aucune puissance. Le grand vesir, qui n'avait pas de pouvoirs pour négocier, envoya la lettre du feld-maréchal russe à Constantinople, et fit dire à Romanzoff par le colonel que la réponse écrite émanerait de la Sublime-Porte. Mesud-Girai, qui au temps du règne de Dewlet-Girai avait offert de porter le pillage en Valachie, sans pouvoir obtenir l'autorisation du chan, renouvela encore la même offre et reçut un chatti-schérif qui lui ordonnait de se porter sur Bukarest avec ceux des Tatares de Jediszan qui se trouvaient encore en-deçà du Danube. Ismail et Kilia étant tombés entre les mains des Russes, il ne leur restait plus à conquérir de ce côté que Braïla, située au confluent du Sireth et du Danube, en face de Matschin. La défense de la place était confiée au secrétaire du cabinet du grand vesir, Abdurrisak, qui avait une profonde connaissance des affaires, et qui était doué d'une prodigieuse activité. Le siége avait commencé dès les premiers jours d'octobre ; le vesir Dschanikli-Suleiman-Pascha fit plusieurs fois avec succès des sorties par la porte de l'Eau, la seule qui ne fut point murée, et envoya par son fils des têtes et des prisonniers au camp du grand vesir. Le commandant de Matschin, le vesir Abdi-Pascha, jeta des renforts dans la place assiégée. Le commandant d'Ibraïl ayant été enlevé par la peste, ainsi que celui de Bender, le serasker d'Isakdschi reçut ordre de voler au secours des assiégés. Les Russes, qui s'étaient mis en possession de la porte de l'Eau, étaient singulièrement inquiétés par le feu de deux nouvelles batteries construites à Matschin; ils livrèrent un assaut qui fut vigoureusement repoussé, et néanmoins la place se rendit dix-huit jours après [5 novembre], malgré tous les ouvrages élevés par Abdurrisak-Efendi, qui partit bien vite pour Constantinople, où il exposa le triste état de la ligne du Danube et du camp impérial qui ne réunissaient pas alors plus de trois mille hommes. La campagne étant ainsi terminée par la perte des forteresses ottomanes sur le Dniester et sur le Danube, et les vivres manquant à Isakdschi, même pour les tristes débris de l'armée, le grand vesir prit le parti de gagner les quartiers d'hiver de Babataghi, en laissant toutefois 100,000 piastres au serasker d'Isakdschi, Daghistani-Ali-Pascha [25 novembre]. Le sultan, désolé de tant de revers, dépouilla de nouveau de la dignité de vesir et bannit à Gustendil le gouverneur de Silistra, Abasa-Pascha, qui avait gaspillé plus de 600 bourses pour former des corps de lewends, sans rendre aucun service à l'empire. L'aga des janitschares, Mohammed, dont l'incapacité était manifeste, fut remplacé par Suleiman, aga des janitschares d'Andrinople. Durant toute la campagne, le chan de Krimée, Kaplan-Girai, n'avait prêté aucun utile appui aux armées ottomanes; maintenant il écrivit que si l'on ne pouvait, dans le délai de quarante jours, lui fournir 1,000 bourses pour la prochaine campagne, il valait mieux le délivrer de sa dignité. Le sultan embarrassé consulta Osman efendi de Jenischehr, qui avait ses entrées dans les appartements intérieurs du sérail : « Il est facile de remédier aux maux de la situa-

tion, » répondit l'étourdi, et prenant une plume et du papier, il écrivit une assignation de 1 000 bourses sur la chancellerie de la capitation de Kaffa. Cette administration fit savoir que ses revenus entiers n'allaient pas au-delà de 17 bourses, lesquelles avaient été déjà attribuées au kalgha. Le présomptueux conseiller descendit très-bas dans l'opinion du sultan; et cette circonstance entraina la déposition du chan, qui fut remplacé par Sélim, son prédécesseur. Le ministre de l'intérieur, Essed Ibrahim, ne tarda pas non plus à céder la place à Izet-Mohammed; enfin tomba le grand vesir lui-même (4 décembre 1770). Toutefois il conserva son rang, alla vivre dans la retraite à Philippopolis, et le sceau fut confié au gouverneur de Bosnie Silihdar-Mohammed.

Avant de faire connaitre la réponse du sultan à la lettre du comte Romanzoff, il faut exposer d'abord les conférences diplomatiques engagées à Constantinople relativement à l'affaire de la médiation. Bien des intérêts se croisaient alors, bien des cours européennes se disputaient cette médiation, à laquelle la Russie par sa fermeté sut se soustraire; deux grands monarques, Frédéric et Joseph, se mêlaient à ces mouvements, auxquels prirent part deux hommes d'état des plus éminents de l'Autriche, le prince de Kaunitz et le baron de Thugut, qui surent amener à conclusion un traité de subsides entre la Porte et l'empereur. Enfin, au milieu des intrigues et des manœuvres, éclata la politique égoïste, cauteleuse, rusée, perfide, étroite et misérablement impuissante du sultan Mustafa. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les ministres d'Angleterre et de Prusse, aussitôt après la déclaration de guerre, avaient parlé de médiation, tout en cherchant à exciter des soupçons contre la France et l'Autriche; ils avaient aussi sollicité la mise en liberté d'Obreskoff et renouvelé encore leurs réclamations en faveur de cet ambassadeur, au moment même où le grand vesir Mohammed-Emin allait entrer en campagne (1), mais toujours sans succès. La seconde entrevue de Frédéric et de Joseph, à Neustadt, donna la première impulsion sérieuse et active à l'affaire de la médiation; dans un long entretien avec Kaunitz, le roi parut approuver les moyens d'amener promptement la Russie à une conclusion pacifique. Frédéric et Joseph étaient d'accord sur la médiation, mais non pas sur le mode de l'exercer, et chacun d'eux donna à son ministre des instructions conformes à ses vues personnelles. Les deux monarques étaient convenus d'offrir leur médiation à la Porte: des instructions furent transmises en conséquence au ministre prussien Zegelin et au baron de Thugut, successeur de Brognard. L'entrevue de Frédéric et de Joseph, et le voyage de ce dernier, avaient excité au plus haut point l'attention du sultan. L'ambassadeur Resmi-Ahmed avait déjà décrit avec une grande vérité l'esprit belliqueux et entreprenant, le caractère résolu, de Frédéric; il avait dit des Berlinois, relativement à leurs sentiments religieux: « Qu'ils ne repoussaient pas la mission de Mohammed comme prophète, et qu'ils n'avaient pas honte de déclarer qu'ils voudraient devenir Moslims (1). » Mais, sur la vie et les tendances de Joseph, la Porte n'avait d'autres renseignements que le rapport suivant du gouverneur de Belgrad, inséré dans les annales de l'empire: « L'empereur d'Allemagne, tourmenté de douleurs au foie et à la rate, s'est retiré des affaires, éloigné de Vienne, et a entrepris un voyage à travers les états vénitiens, la Prusse et la Hongrie, pour se distraire de ses maux. L'impératrice sa mère s'est convaincue que l'impatience naturelle de son fils, semblable à l'agitation du mercure, et son besoin perpétuel de changement, viennent d'une maladie organique; elle l'a donc engagé à chercher dans les voyages un adoucissement à ses souffrances. Le voisinage de la Pologne avait déterminé l'Autriche à rassembler des troupes sur la frontière de ce pays (2). » C'est sur cette base que le sultan Mustafa édifia tout son système politique, et, d'après ce que lui

(1) Mémoires de Zegelin, avril 1769.

(1) Rapport de l'ambassadeur turc Resmi-efendi. Berlin et Stettin, 1809, p. 76. Wassif, t. I, p. 250.

(2) Le même, t. II, p. 70.

écrivait constamment le gouverneur de Belgrad sur la versatilité de l'empereur et les rassemblements de troupes aux frontières, il fit une proposition des plus étranges, qui jusqu'alors n'avait pas encore été révélée. Après que Thugut et Zegelin eurent offert à la Porte, chacun de son côté, l'intervention pacifique de sa cour, le reis-efendi Ismaïl-Beï, dans une conférence de nuit avec Thugut, proposa une alliance étroite de l'Autriche et de la Turquie contre la Russie; cette fois la ligue devait être conclue, non plus aux dépens de la Prusse, comme dans le projet dont il a déjà été question, mais aux dépens de la Pologne : « Si les Russes sont chassés de ce pays, dit le reis-efendi, il dépendra entièrement du bon plaisir de la cour impériale, ou de placer un roi de son choix sur le trône, ou de partager la Pologne avec la Porte (1). » Cette proposition du partage de toute la Pologne entre la Turquie et l'Autriche est antérieure de dix mois au séjour du prince Henri de Prusse à Pétersbourg (2), duquel date la première idée du traité de spoliation conclu deux ans plus tard. Ainsi, tandis que les confédérés se prosternaient devant le Croissant, le mufti autorisait par un fetwa l'effusion du sang polonais, la spoliation de voisins trop confiants dans la protection ottomane, et de la Porte, dont, suivant nos modernes politiques jugeant après coup, Sobieski aurait dû reconnaître la suzeraineté pour s'unir avec elle contre l'Autriche, de la Porte ou plutôt de Mustafa, qui régnait par lui-même et sans l'approbation duquel le grand vesir ou le reis-efendi n'aurait pas osé prononcer un mot de politique, vint la première idée du partage de toute la Pologne, antérieurement au premier projet de démembrement partiel de ce malheureux pays. Le diwan se flattait de partager la Pologne avec l'Autriche, comme jadis avaient été saisies les dépouilles de la Perse de concert avec la Russie, et voilà ce qui a provoqué et légitimé pour l'avenir de funestes projets s'appliquant à la Turquie elle-même. Au reste, Thugut répondit que ce n'était pas le moment de s'arrêter à de si vastes plans, qui devaient faire répandre encore des flots de sang, dont sa cour voulait arrêter l'effusion en offrant sa médiation. Le cabinet de Vienne approuva son représentant, et Thugut ainsi que Zegelin travaillèrent de concert à déterminer le kaimakam à écrire à leurs cours pour demander cette intervention pacifique; ils unirent encore leurs efforts pour renverser l'interprète de la Porte, Nicolas Karadscha, qui, vendu aux Russes et aux Anglais, conseillait de repousser toute médiation [22 octobre 1770]. Le reis-efendi et son prédécesseur Osman, alors nischandschi, qui eurent des conférences nocturnes avec Thugut et Zegelin, dirent que le kaimakam écrirait aux cours de Vienne et de Berlin, si cette démarche était provoquée par une note écrite. Zegelin souscrivit de suite à cette condition; Thugut ne se rendit qu'après une assez longue hésitation, et seulement pour ne point faire tourner par un plus long refus toutes les chances du côté de l'ambassadeur anglais Murray, qui travaillait avec une sorte d'ardeur frénétique à faire remettre la médiation à l'Angleterre. Cette note écrite était indispensable pour la Porte; elle devait régler le ton de la lettre que le kaimakam adressa à la fois au prince de Kaunitz et à Finkenstein, et qui, malgré toute sa réserve, n'en sollicita pas moins la médiation des deux cours, tout en ne contenant expressément que l'acceptation, de la part de la Porte, de l'intervention pacifique offerte par la note écrite des deux ministres [2 décembre 1770]. Probablement, sans l'incendie de la flotte qui inspira à la Porte plus de condescendance, la lettre en question n'eut point été écrite. Maintenant, quand, après la conquête de Bender, arriva la lettre de Romanzoff, Thugut, Zegelin, le reis-efendi et le nischandschi eurent de fréquentes conférences de nuit, dont le résultat fut une réponse définitive de la Porte, qui déclara s'en rapporter à la médiation de l'Autriche et de la Prusse, se montra disposée à mettre Obreskoff en liberté, mais ajourna toute exécution de ces mesures jusqu'au moment où la médiation serait acceptée par la Russie. L'envoi de cette réponse avait été résolu dans un diwan tenu exprès et sur le fetwa du mufti.

(1) Rapport de Thugut du 2 [illegible] 1770.
(2) Ferrand, I, p. [illegible]

Cependant l'ambassadeur anglais ne négligeait rien pour exciter toutes sortes de soupçons contre la Prusse et l'Autriche, et faire confier la médiation à l'Angleterre ; il faisait passer note sur note pour obtenir la délivrance d'Obreskoff et offrir les bons offices du cabinet de Saint James. Après la retraite des Russes de Chocim, il avait remis un nouveau plan de médiation, dont la rédaction, par ses formes platement adulatrices, inspira tant de dégoût au reis-efendi, qu'il le fit communiquer à M. de Thugut. « Il est si extraordinaire, fut-il répondu à Murray, de voir l'Angleterre offrir sa médiation tandis que ses vaisseaux fortifient la flotte russe, que l'on doit craindre que cette sollicitude ne soit un masque emprunté pour couvrir des projets hostiles ; que l'Angleterre s'explique donc sans détour, afin que la Porte sache à quoi s'en tenir de ce côté. » La France, à laquelle le sultan faisait présenter un projet d'alliance plus étroite pour pousser la guerre contre la Russie, en même temps qu'il offrait à l'Autriche le partage de la Pologne, la France parlait de s'engager, moyennant un subside annuel de 3 à 4 millions, à prêter à la Porte l'assistance de douze à quinze vaisseaux de guerre, et promettait aussi le secours de l'Espagne, si l'on voulait faire un traité d'amitié avec cette puissance. La Porte n'adopta pas ce plan, qui lui était présenté comme un projet d'alliance maritime, et sur lequel le reis-efendi consulta Thugut. Mais le kaimakam écrivit au duc de Choiseul pour en obtenir quinze vaisseaux de guerre, de la poudre et des artilleurs, moyennant des indemnités en argent ; l'ambassadeur promit d'appuyer cette demande de toutes ses forces. Devant ces hauts intérêts de la diplomatie disparaissent en quelque sorte les questions relatives à la sécurité personnelle de négociants et de drogmans français. Aucune satisfaction ne fut obtenue pour les cinq cents coups de bâton administrés à deux interprètes français à Saida. Le gouvernement français, pour adoucir les plaintes de ses nationaux ainsi maltraités, leur accorda 500 livres de pension annuelle (1). Quoique la Porte n'eût accordé en cette circonstance aucune réparation, elle n'exprima pas moins à l'ambassadeur de France le désir que son gouvernement protégeât contre les attaques des Russes toutes les marchandises appartenant à des Turcs, chargées sur des bâtiments français. Le prince de Kaunitz, informé du plan d'alliance maritime proposé par la France, adopta une idée analogue (1). Durant deux mois un traité de subsides fut discuté entre Thugut et le reis-efendi dans une suite de conférences mystérieuses tenues pendant la nuit, auxquelles assistait aussi le mu[illegible]dschi. Enfin une convention fut arrêtée en cinq articles par Thugut, les deux ministres ottomans ci-dessus nommés et le grand juge d'Anatoli, Mohammed Emin (6 juillet 1771). Le kaimakam y souscrivit en ajoutant que tout se faisait d'après un chatti-schérif du sultan. Trois jours après, ces actes furent signés, puis échangés dans la maison de plaisance du grand vesir à Tschighracan. La Porte s'engageait à fournir, dans le délai d'un an, un subside de 20,000 bourses, c'est-à-dire 11,250,000 florins, à céder la petite Valachie, à affranchir le commerce autrichien de toutes taxes onéreuses, à le garantir contre les attaques des Barbaresques ; de son côté la cour impériale promettait de faire obtenir à la Porte la paix, avec la restitution de toutes les conquêtes russes et le maintien des libertés polonaises. Cette convention fut approuvée par une lettre du prince de Kaunitz, et par une autre du kaimakam, et Thugut fut revêtu du caractère d'internonce. Du moment où Thugut avait engagé la négociation du traité de subsides, nécessairement il ne devait plus être question de la médiation commune avec la Prusse, et Zegelin, qui pénétra bien certains mystères, mais avec l'idée qu'il s'agissait de toute autre chose, insista d'autant plus vivement sur l'accomplissement de la parole donnée, assurant la Porte que, dès le commencement

(1) Volney, Considérations sur la guerre actuelle des turcs ; et Peyssonnel, Examen du livre intitulé : Considérations. Amsterdam 1788, p. 165.

(1) Le mémoire par lequel la Porte offrit d'abord dix-huit mille bourses, se trouve dans la traduction annexée au Rapport de Thugut du 17 avril 1771, et l'original dans les Archives de la maison impériale.

de la guerre, la Russie avait offert de s'en remettre à la médiation de la Prusse ; que le roi, d'accord avec l'empereur, était résolu à faire valoir par les armes les droits de la Sublime Porte. Après une nouvelle lettre du grand vesir au moment de l'ouverture de la campagne, la Russie avait rejeté toute médiation et réclamé la mise en liberté d'Obreskoff [avril 1771]. Cette condition étant la première posée par la Russie, Thugut insista d'autant plus obstinément sur son adoption dans le cours des négociations de la convention secrète, et Obreskoff partit pour Belgrad, en prenant la route de Demitoka pour ne pas rencontrer l'armée ottomane qui aurait pu manifester son irritation. A la fin de la campagne, l'historiographe Waszif, qui avait été fait prisonnier par les Russes, vint à Constantinople avec une lettre qui lui avait été remise par l'impératrice, sans pourtant qu'elle l'eût signée. Catherine pressait encore la Porte de conclure directement la paix, attendu que l'intervention des ennemis des deux parties belligérantes, qui les avaient divisées, et qui se promettaient des avantages particuliers de la prolongation des hostilités, ne tendait qu'à priver ces deux cours des bienfaits qu'elles obtiendraient de la paix. D'après une note écrite en marge de cette pièce par le grand vesir, l'impératrice n'avait apposé ni sa signature ni son sceau à cette dépêche, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains du cabinet français, qui, ayant attisé le feu de la guerre, aurait cherché à l'interpréter selon ses funestes intentions (1). Cependant, dans des communications verbales (2), la Russie avait déclaré à l'Autriche vouloir insister toujours sur la liberté de la Krimée et l'établissement d'un prince indépendant de Moldavie et de Valachie, qui serait pourvu de troupes et de forteresses (septembre). Dans le même temps le cabinet de Berlin fit savoir à l'Autriche qu'il avait jeté les yeux sur quelques parties de la Pologne, et nommément sur la Poméranie, et qu'il était disposé à soutenir l'Autriche si elle voulait aussi prendre sa part (1). A la même époque la cour de Vienne recevait sous main un projet de partage de l'empire ottoman, par lequel la Moldavie et la Valachie étaient attribuées à la Russie, la Bosnie et la Dalmatie à l'Autriche (2).

Tandis que la Porte offrait en vain la première à la cour impériale le partage de la Pologne, les plénipotentiaires des confédérés, Potocki et Crasinski, qui étaient venus présenter leurs hommages au grand vesir à Chandepe, étaient traités avec un profond dédain. Comme on les laissait même dans le besoin, l'ambassadeur français adressa un mémoire écrit à la Porte afin d'obtenir pour eux des secours pécuniaires qui ajouteraient à l'allocation mensuelle de 6,000 ducats dont la France les faisait jouir. M. de Saint-Priest appuya en même temps leur réclamation tendant à une modification des termes du manifeste lancé contre la Pologne. Lui-même demanda que le mufti engageât par un fetwa les Tatares Lipkans à faire cause commune avec les Polonais contre les Russes. La Porte fit une déclaration qui adoucissait le dernier manifeste, dont la faute fut rejetée sur le grand vesir mis à mort [3 mai 1771]. La déclaration fut remise au noble polonais Lasocki, qui était venu avec un autre agent représenter à la Porte la triste situation de leur patrie. A la fin de l'année, Potocki et Crasinski s'en retournèrent avec une lettre du kaimakam pour les chefs de la confédération, et une autre pour l'hetman de Lithuanie, Oginski (3). Quant aux autres agents diplomatiques de l'Europe, il suffit de dire que le baile Giustiniani fut remplacé par Venier, l'envoyé de Suède Celsing par son frère, que le représentant du roi de Danemark, Gœsel, au bout de quatre années, avait enfin obtenu son audience retardée par un procès avec le juif Moliano, et que le chargé d'affaires hollandais Weiller avait produit aussi une proposition de médiation.

(1) Waszif, l. c., p. 177.

(2) Note verbale du prince Galitzin, [illegible] avril 1771.

(1) Instruction du prince de Kaunitz à Thugut du [illegible] octobre 1771.

(2) Rapport de Thugut.

(3) La traduction des deux lettres est annexée au Rapport de Thugut du [illegible] novembre 1771.

Le nouveau grand vesir, Silihdar-Mohammed-Pascha, alors âgé de soixante ans, était fils d'un capitaine de la flotte, qui était entré dès sa première jeunesse en qualité de page dans le sérail, où il s'était élevé successivement aux postes de garde de la nappe, teneur d'étrier, porte manteaux et porte épée. Bientôt après l'avénement de Mustafa, il avait été uni à la sultane Aïsche, et cette alliance l'avait poussé aux gouvernements de Silistra, Oczakow, de Rumili, d'Anatoli, de Siwas, Kutahije, Selanik, Meraasch et enfin à celui de Bosnie. Après avoir dompté les rebelles de Monténégro, il s'était rendu au camp impérial, où le sultan lui confia le sceau de l'empire. Le résultat du premier conseil de guerre tenu par lui avec le chan fut de passer l'hiver à Babataghi (24 décembre 1770). Le chan établit son quartier dans le village de Kanbur, à deux lieues de Babataghi, et indépendamment des six ou sept cents bourses qui lui avaient été remises à Constantinople, on lui compta chaque jour sept bourses tirées de la caisse de l'armée. Le secrétaire du cabinet du grand vesir, Abdurrisak, serviteur fidèle et actif de la Porte, vint apporter au camp deux chattischérifs qui prescrivaient des améliorations dans le système de l'artillerie et des mesures sévères pour ramener les sipahis à l'ordre et à la discipline. Ces pièces furent lues dans un diwan auquel avaient été appelés les généraux des corps réguliers, ainsi que les trois premiers présidents des chambres. Tous les assistants renouvelèrent l'engagement de persister dans la lutte avec courage et fidélité. On se procura quarante bâtiments pour le transport de dix mille janitschares destinés à surveiller les bouches du Danube, de Suna et de Portidsch. Les renforts furent envoyés à Manolaki, installé par le serasker en qualité de prince de Valachie, et qui se maintenait sans fléchir à Krajowa. 15,000 bourses furent expédiées au commandant de Widdin, Mohammed-Pascha, et 10,000 au defterdar de cette ville pour l'achèvement des fortifications. L'ex-grand vesir Muhsinsade-Mohammed, qui, dans la dernière campagne, avait sauvé la Morée, reçut ordre de se rendre à Widdin. Le général de l'artillerie fut mandé à Constantinople, où, de concert avec le baron de Tott, il dut arrêter des mesures sur le calibre des pièces, la fonte des boulets et l'établissement des affûts. Tandis que se poursuivaient tous ces préparatifs pour la prochaine campagne, le prince Bajesid, frère du sultan, mourut à Constantinople frappé d'apoplexie. Des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent, et la jalousie que le prince défunt avait inspiré au sultan, donnait une certaine consistance à toutes ces rumeurs. Ce sentiment dominait si fortement Mustafa, qu'un jour ayant rencontré un bostandschi qui, sans y être autorisé, était venu visiter Bajésid et lui communiquer des nouvelles du dehors, il fit aussitôt abattre la tête à l'indiscret serviteur. Cependant le serasker de Valachie, Silihdar-Mohammed-Pascha, périt à Giurgewo sous le sabre des janitschares révoltés, auxquels il était odieux depuis sa retraite de Chocim, et surtout à cause de son extrême sévérité. L'aga du camp et celui de Giurgewo ayant voulu le secourir, furent également massacrés. Quand plus tard le camp eut été transféré à Schumna, l'aga des janitschares, Suleiman, fit rechercher les provocateurs et les complices de cette rebellion, et, à mesure qu'ils lui tombèrent entre les mains, il les fit jeter dans des puits, ce qui lui valut le surnom de Creuseur de puits, jadis donné à un vieux grand vesir de Murad, célèbre par sa cruauté. Depuis long-temps les liens de l'ancienne organisation de l'armée ottomane étaient relâchés et ne retenaient plus rien; les commissaires, pourvus de deux mille diplômes d'investitures, afin de lever deux mille sipahis et silihdars réguliers, trouvèrent à peine deux cents individus qui voulussent se faire inscrire. Cette tentative de recrutement n'eut pas plus de succès que celle de l'élévation de la valeur nominale des monnaies, ordonnée dans l'intérêt du trésor public. Le ducat favori fut porté de 110 à 120 aspres, et le ducat à la noisette de 155 à 160. Les commissaires envoyés au camp pour mettre cette mesure à exécution trouvèrent d'ailleurs quelques ducats à peine dans la caisse de l'armée, et il fallut expédier 400 nouvelles bourses, pour combler le déficit que l'on s'était flatté de couvrir au moyen de ce déplorable expédient financier (22 février 1771).

A la place du silihdar massacré à Giur-

gewo, le grand vesir envoya au camp le kapabeg revêtu des trois queues de cheval, et lui donna pour successeur Resmi-Ahmed, auteur d'un ouvrage intitulé : *Choix d'observations sur les événements de la guerre actuelle*, dont il a déjà été question. L'aga des silihdars et le maître des cérémonies furent bannis. L'historiographe de l'empire remplaça ce dernier comme teschrifatdschi. Cette réunion de deux charges sur une même tête était d'autant plus convenable, que le cérémonial (teschrifat) est l'un des objets les plus importants de l'étude de l'histoire. Le nom de Teschrifat désigne aussi en général les présents que le sultan envoie, après le paiement de la solde, au grand vesir et aux généraux des troupes pour leur témoigner son contentement sur la conduite régulière de l'armée.

Le boulevard avancé du Bukarest sur la rive gauche du Danube est Jerkœki, dont les Walaques ont fait Giurgewo, les Russes Giurscha. Au commencement de la dernière campagne, les Russes avaient occupé cette place, mais pour l'abandonner presqu'aussitôt. Les mutineries des janitschares paraissant faciliter les opérations, le général Olitz reçut ordre de reprendre possession de Jerkœki. Les Turcs au nombre de sept mille se défendirent sous les ordres du nouveau serasker Seid-Mohammed ; mais les ouvrages avancés furent emportés, après quoi le château se rendit (1). Le général Weiszmann parut de son côté avec sept cent cinquante hommes, au gué des moulins, à une lieue de Tuldscha, où étaient postés le beglerbeg Firuschelisade, Mohammed-Pascha et le ssamszundschi-baschi Chalil-Aga. Après un léger engagement, la petite forteresse ouvrit ses portes (4 avril 1791). Ensuite Weiszmann avec seize cents hommes marcha contre Isaktschi ; brûla les magasins, prit le château qu'il fit sauter, et se retira sur Ismaïl.

Tous ces succès des Russes, avaient été obtenus avant que le grand vesir jugeât à propos de déclarer la campagne ouverte ; car les queues de cheval ne furent arborées à Babataghi que vers la fin d'avril. Le camp n'était pas encore établi, lorsque le grand chambellan, Ssali-Aga, vint apporter 500 bourses pour la solde des troupes, et trois chatti-scherifs, dans lesquels le sultan exprimait son mécontentement au sujet de la perte de Giurgewo, Tuldscha, et de la révolte des janitschares. Le grand vesir voulant procéder à l'établissement de la discipline, commença par expulser du camp tous les mignons. Cette mesure donna lieu, dans le diwan, à la scène la plus étrange, que l'historiographe de l'empire a racontée, et qui représente bien l'idée de la dépravation des mœurs, ainsi que de la disparition totale de toute règle dans l'armée à cette époque. Le grand vesir ayant réprimandé rudement le général des armuriers, Gudaga, pour infraction à la prescription dont il vient d'être parlé, le maître des requêtes, Munib-Efendi, prit aussitôt la parole : « Qu'est-ce à dire? quand le padischah défend sévèrement l'usage des bijoux, les ministres et les grands ne s'abstiennent pas pour cela de porter de petits poignards garnis de pierres précieuses qui ne frappent pas d'abord la vue, et l'on tolère cet abus. Qui me défendra d'entretenir auprès de moi un petit garçon de huit ans, qui me rafraîchit la vue et me sert d'amulette de santé? Qui m'empêche de lui envelopper la tête d'un turban à cet enfant de mon âme, et de le garder dans ma tente, au lieu de le rejeter loin de moi pour qu'il soit victime de la passion des autres? » Tous les assistants gardèrent le silence ; personne ne contredit un homme d'un si grand poids, et ceux qui sentaient comme lui, se réjouirent secrètement de ces paroles. La première entreprise du grand vesir à l'ouverture de la campagne, fut couronnée d'un succès complet. A la tête de douze mille hommes, il emporta Giurgewo, avant que le prince Repnin pût arriver au secours de la place. La garnison fut conduite à Kallé où, cinq jours auparavant, les Turcs avaient obtenu un nouvel avantage, sans pouvoir cependant s'emparer de ce lieu. Le général Weiszmann, avec sept bataillons et six pièces d'artillerie, attaqua la ville de Tuldscha où se trouvaient huit mille Turcs. A trois lieues de cette place, sont les cinq collines, résidence d'une centaine de Cosaques du Don, alors tributaires de la Porte. Ces gens furent

(1) Wasif, p. 148. Histoire de Katherine, Journal de Pétersbourg, 16, p. 130.

chassés par les Turcs, qui dévastèrent les habitations, et se retirèrent après avoir encloué les canons de Tuldscha. Cependant le grand vesir se tenait toujours immobile dans le camp de Babataghi, d'où ses troupes désertaient en masse en dépit de toutes les mesures. Le nouveau commandant de Widdin, Muhsinsade-Mohammed, déploya sur le Danube la même vigueur et la même activité dont il avait fait preuve l'année précédente, pour la défense de la Morée. Il se porta au-delà de Kalafat avec ses troupes, et marcha sur Kalle. Le général Essen avec une armée de vingt-mille Russes et Moldaves, tenta une attaque sur Giurgewo, mais il fut repoussé avec une perte de cinq cents morts, compta deux mille blessés, et laissa sept canons ainsi que des munitions entre les mains des Turcs. (12 septembre). Muhsinsade, renforcé par les troupes d'Hasan-Pascha de Silistra, que lui amena le kaimakam Ahmed-Pascha, se trouvait à la tête de trente mille hommes; mais il n'avait pour ainsi dire que de la cavalerie, et il lui aurait fallu de l'infanterie, pour l'entreprise qu'il méditait contre Bukarest. Il attendit donc dans le camp de Giurgewo. Les soldats mécontents se plaignirent à l'aga du camp : « Vous êtes presque tous janitschares, répondit celui-ci; mettez-vous à pied, sacrifiez vos chevaux, et nous marchons aussitôt en avant. » On disputa plusieurs jours sur cette proposition; le serasker, Iset-Mohammed-Pascha, et le kaimakam Elhadsch-Ahmed-Pascha eux-mêmes n'étaient pas d'accord; il arriva donc, qu'au lieu de prendre Bukarest, les Turcs furent repoussés de la Dumbowiza par le général Gudowitz, avec une perte de deux mille hommes et quatorze canons, et revinrent en fuyant à Giurgewo (30 octobre) (1). Le général Miroladowitsch, battit sept mille Turcs à Matschin; le général Weiszmann, en défit deux mille devant Tuldscha que les Russes firent sauter. Ainsi s'accomplit la campagne sur le Danube.

Les Turcs éprouvèrent bien d'autres désastres en Krimée, où leur domination fut renversée pour toujours. Le chan hésita long-temps à quitter Babataghi, pour aller défendre les lignes d'Orkapu ou de Perekop menacées par les Russes. Parvenu à Baghdscheserai, il s'y livrait aux douceurs du repos, quand il apprit que trente mille Russes, et soixante mille Tatares, étaient devant Orkapu. Arraché brusquement à sa mollesse, il courut avec quatre-vingt mille Tatares et sept mille Turcs, au secours du rempart de l'isthme. Mais les lignes furent emportées d'assaut (24 juin 1771), et lui-même dut se retirer. Douze mille Tatares qu'il avait laissés derrière lui, s'efforcèrent de rejeter dans le Ssowasch (1) la division du prince Prosorowski, mais ils furent battus et Perekop succomba. A la nouvelle de la prise de Taman et de la marche de l'armée russe contre Kaffa, le chan quitta Tusla, et, tout éperdu, précipita sa course vers sa résidence de Baghdscheserai. Quelques membres de sa famille s'étaient retranchés sur le mont Karatagh; il les abandonna et s'embarqua bien vite pour Constantinople avec une faible suite. La confusion se répandit partout; les habitants s'enfuirent de tous les points vers l'Anatoli (2). Abasa-Pascha auquel avait été confiée la défense de Jenikalaa, perdit la tête, ne débarqua pas même ses troupes, et regagna Sinope; cette lâcheté fut punie plus tard par le dernier supplice. Cependant le serasker de Krimée, appelé au secours de la garnison de Kaffa qui lui adressait courrier sur courrier, quittait les rives du Kaszu où il avait assis son camp, lorsqu'il apprit que les Tatares avaient rendu hommage au prince Dolgorucki, conquérant de la Krimée, qui, au nom de l'impératrice, avait promis l'indépendance de la presqu'île sous la suzeraineté russe (3). Les Russes entrèrent en vainqueurs à Kaffa, à Kertsch et Jenikalaa. Gœslewe et Sutak succombèrent; le serasker fut battu (13 juillet). Les Tatares d'Ediku, de Jedisan, qui, l'année précédente, s'étaient placés déja sous la protection de la Russie, et s'en étaient détachés en partie,

(1) Waszif, p. 184. Buturlin, p. 135.

(1) Partie de mer renfermée au moyen d'une langue de terre, dans le rivage oriental de la Krimée, d'où le lac Méotis a pris le nom de mer Zabache, sur les côtes Européennes.

(2) Théâtre de la guerre actuelle, p. 188.

(3) Ibid. t. II, p. 192. Waszif, t. II, p. 168. Buturlin, p. 139.

avaient cette fois préparé à Dolgorucki les voies de la conquête. Quarante-huit députés, avec deux fils du chan enfui à Constantinople, prêtèrent à Pétersbourg le serment de fidélité à l'impératrice, et le prince Dolgorucki, sous la réserve de l'agrément de sa souveraine, installa Schirin-Beg en qualité de chan de Krimée (1). Les descendants de la famille de Dschengis furent pour jamais soustraits à la domination de la famille d'Osman, et la Russie proclama officiellement l'indépendance de la Krimée. Les Russes ne furent point aussi heureux dans leurs tentatives sur Oczakow et Kilburun; les deux vaillants commandants, le chasnedar-vesir Ali-Pascha, et Abdulla-Pascha, les repoussèrent (31 août 1771). La Porte se hâta de les récompenser, et d'expédier de Warna 350 bourses pour l'approvisionnement d'Oczakow. Le chan fugitif ayant débarqué à Bujukdere, où il descendit dans la maison de plaisance de Murad-Efendi, le nischandschi Osman-Efendi, qui déjà négociait comme ministre d'état avec Thugut et Zegelin, fut dépêché auprès du prince, pour être informé du véritable état des choses. Esprit borné, brouillon, vaniteux, Osman Efendi plein de confiance dans son élocution diffuse, et dans ses connaissances diplomatiques, était un de ces hommes d'état que la Providence dans sa colère offre à la faveur des souverains, quand elle a résolu la ruine de leur empire. Le chan et son protecteur Osman-Efendi représentèrent la conquête de la Krimée, comme un coup de la fatalité. La tête d'Abasa fut exposée devant la porte du serail; mais le sultan envoya des vêtements et de l'argent au serasker Abdultschelilsade-Mohammed-Pascha, gouverneur de Diarbekr, tombé entre les mains de l'ennemi. Osman-Efendi présenta comme un puissant motif de consolation, la révolte des Kalmuks Ajuka du Wolga qui, secouant le joug des Russes, et franchissant le Jaik et le Jemba, s'étaient frayé un passage à travers le pays des Karakalpaks, pour aller chercher de nouvelles demeures. Il prétendit aussi fonder de grandes espérances sur l'arrivée de quatre-vingt Cosaques Inadiens, et d'un mirza de la tribu de Jediszan, qui demandèrent Bachtgirai pour chan du Kiptschak. Tandis que la Krimée se perdait irrévocablement, la Porte rêvait la nomination d'un nouveau chan, qui aurait commandé au Kiptschak, au Kuban, à la Kabartai, aux Tscherkesses, aux Lesghis, aux Kumuks, aux Kaitaks, et à toutes les autres populations du Daghistan (1). Le gouverneur de Tschildir, Suleiman-Pascha, négociait avec le prince Heraklius, par l'entremise du gendre de celui-ci. Feignant du repentir de sa défection, Heraklius fit espérer à la Porte de le voir rentrer sous la domination ottomane (2). En Syrie, la fortune s'était déclarée en faveur des Turcs. Le redoutable beg des Mamluks, Ali-Beg, trahi par son gendre favori, Abuscheb, avait été réduit à s'enfuir de Damas au Kaire (3). On reprocha cette évasion au gouverneur de Damas, Osman-Pascha, qui aurait pu facilement se saisir d'Ali, et qui, pour cette négligence, fut remplacé par le vesir Nuuman-Pascha, ancien gouverneur de Chocim. Vers ce temps, arrivèrent à Constantinople, le secrétaire du cabinet du grand vesir, Abdurrisak, et Waszif-Efendi, avec la proposition de paix, non signée de l'impératrice. Abdurrisak, exposa vivement l'état misérable du camp, et la désertion des troupes. Osman-Efendi l'interrompant, lui reprocha d'oublier le respect dû à la présence du sultan. Mais le soir même, Mustafa dit au secrétaire du cabinet : « Efendi, en confirmation de tes paroles de ce matin, les misérables sont en fuite maintenant, et accourent à Constantinople » (4). C'étaient les fuyards de Babataghi, où le grand vesir s'était retiré après la prise de Tultscha par les Russes, pour gagner Hadschibasaroghli; de ce point il voulait aller prendre ses quartiers d'hiver à Andrinople; mais les habitants et les volontaires se soulevèrent. « Tu as livré la Krimée, s'écriaient-ils; veux-tu aussi livrer

(1) Rapport de Thugut.

(1) Rapport de Thugut, du 5 octobre.

(2) Le même.

(3) Volney, chap. VII; Précis de l'Histoire d'Ali-Bek.

(4) Waszif, t. II, p. 156.

notre pays? » Le sultan demanda au secrétaire du cabinet ce qu'il fallait faire. Celui-ci lui conseilla de rendre un chatti-scherif, pour enjoindre de laisser le camp à Hadschibasaroghli. Aussitôt l'ordre fut donné. Abdi-Pascha partit pour Karaszu comme serasker; Daghistani-Ali-Pascha, eut ordre de se porter sur Kerstendsche; en même temps le grand vesir fut déposé (1).

Le nouveau grand vesir, Muhsinsade, celui-là même que le sultan avait destitué au moment de la déclaration de guerre, parce que ce ministre voulait, non pas éviter, mais ajourner les hostilités, fut maintenant choisi pour diriger les opérations militaires; car il était recommandé par les preuves données tout récemment de sa capacité dans la défense de la Morée. Il commença sa nouvelle administration par des mesures salutaires et des actes d'une rigueur nécessaire pour le rétablissement de la discipline, et fit décapiter les officiers qui, lors de la surprise du camp de Babataghi, avaient pris si honteusement la fuite. Quand il arriva de Rusdschuk à Schumna, il y trouva Waszif dont il connaissait la haute capacité et qu'il éleva à la dignité de chodscha du diwan impérial. En moins de quinze jours il rassembla un corps de dix mille hommes tirés des juridictions d'Osmanbasari, Schumna, Selwa, et Eskidschumaa, et convaincu de la nécessité de transférer le camp d'Hadschibasaroghli à Schumna, il envoya aussitôt à l'agent de cette ville 25,000 piastres pour l'acquisition des vivres nécessaires, et expédia un corps de mille Bosniens qu'il avait auprès de lui au serasker de Rusdschuk, Iset-Mohammet-Pascha. Schumna, généralement appelée Schumla, est située au centre de l'Hemus, et par sa position est considérée comme la place la plus forte qui protège les défilés du Balkan. Dès la fin du quatorzième siècle elle avait été conquise par le quatrième grand vesir de l'Empire Ottoman, Ali-Aga, non par la force des armes, mais au moyen d'une convention conclue avec les habitants (2). Ce fut seulement dans le cours du dix-septième siècle que le kiaja-beg Chalil agrandit la ville, ajouta à ses ouvrages de défense et y fonda une mosquée. Plus tard son exemple fut suivi par Hasan d'Alger, kapudan-pascha, puis grand vesir, dont le tombeau est un des monuments les plus remarquables de Schumna.

Là, Muhsinsade fit distribuer 70,000 piastres, à titre de gratification parmi les employés de la chancellerie du camp, que les dernières campagnes avaient totalement ruinés. La nomination la plus importante alors fut celle du nouveau chan de Krimée. Les tatares auraient voulu avoir pour prince Bacht-Girai, fils de Krim-Girai; mais la Porte nomma Makszud-Girai qui dut prendre Bacht-Girai pour kalgha, et le frère de celui-ci, Mohammed-Girai, pour nureddin. Le nouveau chan fut reçu au quartier général de Schumna avec toutes les solennités accoutumées; on lui fit un présent de 15,000 piastres, et on lui en assura 35,000 pour l'entretien mensuel des tatares assemblés autour de lui, qui néanmoins portèrent le pillage dans tous les villages des environs.

L'âge et les maladies ayant réduit à l'incapacité le reis-efendi Mohammed-Ridschaji, on lui donna pour successeur l'actif et fidèle Abdurrisak qui avait déjà donné des preuves de ses lumières et de son courage. Fils du célèbre reis-efendi Mustafa, l'un des signataires de la paix de Belgrad, Abdurrisak avait été recommandé pour la place de maître des requêtes à Raghib, devenu grand vesir. « Je n'ai pas oublié les liens d'amitié qui m'unissaient à son père, mon ancien collègue dans les négociations de Belgrad, répondit Raghib; je connais également le talent et le zèle d'Abdurrisak; mais il est trop petit, et c'est la taille qui assure au moins pour moitié l'autorité et la fortune. Je provoquerais les railleries si je voulais employer au service du diwan un tel magot, carré, trappu, porté sur de si courtes jambes. Dans de tels emplois, il faut des hommes qui imposent. » Par ces paroles qui prouvent l'importance d'une haute taille chez les turcs, le grand vesir paraissait fermer à jamais la carrière des dignités au fils de son ancien collègue. Néanmoins Abdurrisak, aussitôt après la mort de Raghib-Pascha, devint maître des requêtes, puis secrétaire du cabinet du grand vesir Mohammet-Pascha

(1) Waszif. p. 184.

(2) An de l'Hég. 689; de Jésus-Christ 1387.

et enfin reïs-efendi. Chalil-pascha, gouverneur de Belgrad fut nommé pour la seconde fois serasker dans la mer Noire, contre la Krimée. L'ex-commandant de Nikopolis, kaïmakam Ahmed Pascha, fut envoyé dans le gouvernement de Widdin, et Mohammed-Pascha fut transféré de Widdin à Belgrad. Le defterdar Elhadsch-Ismaïl étant mort de chagrin de la détresse des finances, fut remplacé par le maître des requêtes dans cette branche. Le kaïmakam Ahmed-Pascha mourut sur la route de Widdin; signalé tout à la fois par sa piété et sa passion pour le vin, l'armée le désignait tour-à-tour sous les surnoms du saint et de l'ivrogne. Le serasker de Rusdchuk, Iset-Mohammet-Pascha, obtint le gouvernement de Widdin, et le vesir Daghistani-Ali-Pascha celui de Silistra avec la place de serasker de Rusdschuk. Le commandant de Sistow, le beglerbeg Suleiman l'Albanais, qui avait équipé mille fantassins et six cents cavaliers à ses frais, le mutesellim de Kutahije, qui avait ramené à l'ordre un ramas de lewends déserteurs de leurs drapeaux, le beglerbeg de Dschidde, sur les instances du scherif de la Mecque et de l'émirol-hadsch, reçurent les trois queues de de cheval; l'on en conféra deux au fils du grand vesir Topal-Osman-Pascha, arslanbeg.

Maintenant nous reprenons le fil des négociations diplomatiques près de la Porte, au point où nous les avions laissées, c'est-à-dire au moment du traité secret de subsides entre l'Autriche et la Turquie, pour suivre les deux parties belligérantes jusqu'à la signature d'un armistice, qui devait être suivi de la conclusion définitive de la paix. Le mystère du traité de subsides dont il vient d'être parlé avait été percé d'abord par l'ambassadeur d'Angleterre, Murray, quand se fit le premier transport d'argent à Belgrad; ce diplomate était même parvenu à force d'or à se procurer une copie de l'acte passé entre les deux cours, et l'avait communiqué aux cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg (1). Frédéric, très-impatient de voir de voir terminer une guerre qui faisait peser sur lui un lourd fardeau, en raison du million d'écus qu'il s'était obligé à payer annuellement à la Russie pendant la durée des hostilités (1), ne fut pas fortement ému de cette découverte, car il espérait que la Russie serait d'autant plus facilement conduite à des idées de conciliation. Catherine, au contraire, agitée de vives inquiétudes, insista d'autant plus énergiquement sur le renouvellement du traité de subsides avec la Prusse, et enfin par une note que le comte Panin remit à l'ambassadeur impérial, elle fit connaître à l'empereur qu'elle renonçait à la première des deux conditions posées comme bases de la paix, savoir : l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie et celle des Tatares (2) [17 décembre 1771]. En même temps, l'ambassadeur prussien Zegelin, par un mémoire donné au kaïmakam, demandait que la Porte reçût un plénipotentiaire russe et nommât elle-même un commissaire chargé de discuter avec l'envoyé de Catherine les bases de la paix future dans quelque ville de la Moldavie (3). La Porte répondit que si le plénipotentiaire russe venait avec la promesse de sa souveraine de renoncer à l'indépendance des deux principautés, et muni de pouvoirs suffisants pour négocier avec les ambassadeurs des deux puissances médiatrices, il pouvait compter sur un bon accueil (4). Cependant l'adhésion de l'Autriche aux propositions de la Russie et de la Prusse concernant le partage de la Pologne avait complètement changé la position de l'empereur Joseph envers Frédéric et Catherine comme à l'égard de la Porte. Les instructions du prince de Kaunitz avec le plan du traité secret de subsides furent remises au moment même où le prince Henri de Prusse était à Péters-

(1) Ferrand, Histoire des trois démembrements de la Pologne, t. I, p. 231.

(1) Instruction du prince Kaunitz à Thugut.

(2) Pièce justificative dans Ferrand, t. I, p. 264.

(3) Traduzione della memoria presentata dal signore inviato di Prussia, a S. E. il caimecam, 9 décembre 1771. Dans le Rapport de Thugut, du 5 décembre 1771.

(4) Traduzione della memoria data dalla fulgida Porta al S. inviato di Prussia, questa di 3 décembre 1771. La copie de l'original turc dans les archives de la maison impériale.

bourg, alors que ces paroles fameuses de Catherine : « En Pologne il n'y a qu'à se baisser pour prendre, » donnaient la première impulsion au traité de partage. D'ailleurs, précédemment, quand se faisait la délimitation du côté de Zips, l'Autriche, agissant isolément avait réclamé de la Pologne treize localités dépendant, disait-elle, du comitat de Zips. Ensuite, entre la Prusse et la Russie fut conclue une convention secrète, en vertu de laquelle Frédéric II, « moyennant l'assurance d'une portion de territoire polonais, » s'engageait à diriger ses armes contre l'Autriche si cette puissance attaquait la Russie. Quand plus tard l'Autriche fut invitée par la Russie et la Prusse à prendre sa part dans les dépouilles de la Pologne, et qu'elle y consentit, l'on convint de parler à la Porte de congrès et d'armistice, et le seigneur de Thugut reçut des instructions en conséquence (1). Thugut et Zegelin remirent de concert à la Porte une note dans laquelle ils proposaient une suspension d'hostilités sur terre et sur mer afin que l'intervention bienveillante des deux cours amies pût mener à fin l'œuvre de la paix (2). Catherine jusqu'alors obstinée à repousser toute médiation, avait fait déclarer par son ambassadeur à Vienne, le prince Gallizin, au prince de Kaunitz, qu'elle accepterait volontiers les bons offices de la Prusse et de l'Autriche (3) ; et la remise de la note dont il vient d'être question avait suivi de près cette déclaration. Les deux ambassadeurs transmirent ensuite au feld-maréchal comte de Romanzoff les désirs de la Porte relativement aux conditions de l'armistice. En même temps le grand vesir écrivit au généralissime russe pour l'informer qu'il était muni de pleins pouvoirs à l'effet de conclure une trêve, la Porte adhérant aux propositions russes, à l'exception d'un seul point ; le comte Romanzoff voulait que la durée de l'armistice fût la même que celle du congrès, la Porte demandant que dans le cas même où le congrès serait dissout, les hostilités restassent suspendues trois mois. La Porte nomma le chodscha du diwan, Abdulkerim pour travailler à la conclusion de la trêve, le feld-maréchal Romanzoff, de son côté, fit choix de M. de Simolin. L'on commença par accommoder quelques difficultés sur la navigation de la mer Noire et la durée de l'armistice qui devait être fixée par les négociateurs de la paix, et la trêve fut conclue en dix articles (30 mai — vieux style — 10 juin 1771). Elle comprenait la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Krimée, le le Kuban, la Mer Noire et l'Archipel. A Paros, où stationnait la flotte, l'amiral russe avait publié en mars un manifeste en vertu duquel, malgré le blocus des Dardanelles, les bâtiments neutres pourraient naviguer librement avec des marchandises dans les eaux de Smyrne et les parages environnants, pourvu qu'ils ne transportassent ni vivres, ni armes, ni munitions (1) (2 — 13 juillet 1771). L'armistice maritime fut signé six semaines après celui de Giurgewo, entre l'amiral comte Spiritow et le plénipotentiaire turc, Mustafa-Beg, petit-fils du célèbre amiral Dschanum-Chodscha ; il contenait également dix articles.

Durant les négociations de la trêve, le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France, s'était donné toutes sortes de peines pour y faire comprendre les confédérés polonais. Mais la Porte était entièrement refroidie pour eux ; et quand Thugut, dans la conférence secrète avec le reis et Osman-Efendi, sonda les dispositions de la Porte au sujet de la convention de subsides qu'il ne s'agissait plus d'exécuter, et de ses vues quant à la Pologne, il put se convaincre que dans la situation présente des choses, le gouvernement turc ne tenait pas au traité, et ne prenait pas le moindre intérêt à la Pologne. Les ministres de la Porte déclarèrent qu'il n'était nullement question de réclamer les trois millions de piastres déjà payés à la cour impériale, que si la paix se faisait avec la Russie à des conditions telles que la Moldavie et la Krimée rentrassent sous la domination ottomane, la Porte se considérerait

(1) Instructions de Kaunitz, du 22 janvier 1772.

(2) Rapport de Thugut, du 17 février 1772.

(3) Ferrand, l. I, p. 231 ; et Instruction de Kaunitz à Thugut.

(1) Manifesto di S. E. l'ammiraglio russo Spiritow. Rapport de Thugut, du 4 mai 1772.

comme obligée au paiement des sept autres millions restant dus, et à l'accomplissement du reste des articles, à la cession de la petite Valachie et à la garantie contre les pirateries des Barbaresques. Cette conférence et les sujets qu'on y traita restèrent enveloppés d'un profond mystère, car les deux ministres de la Porte, Ismail Raif et Osman-Efendi, n'auraient jamais pu parler en présence des ulémas du traité de subsides et des trois millions déjà payés sans exposer leurs têtes; aussi l'histoire de l'empire n'offre pas la moindre trace de toute la négociation. Au reste, cette manière secrète de traiter les affaires les plus importantes était toute nouvelle, et ce fut Thugut qui l'introduisit le premier dans la diplomatie de Pera. Peu de temps après son arrivée en qualité de chargé d'affaires, il avait demandé et obtenu de ces entretiens secrets. Les conférences commençaient ordinairement deux heures après le coucher du soleil et duraient jusqu'à minuit; quand elles se prolongeaient davantage, le reis-efendi Ismail-Raif, grand amateur d'opium, sentait sa patience épuisée. Il prenait alors une forte dose d'opium, et se plongeait dans un sommeil si profond qu'il devenait impossible de continuer à négocier. Mais la loquacité d'Osman-Efendi était infatigable. Quand il s'agit de nommer des plénipotentiaires pour le congrès, Osman-Efendi ne voulut pas assumer sur lui seul une telle responsabilité, et déclara qu'il ne se rendrait pas au lieu de la réunion à moins qu'Ismail-Raif, qui jusqu'alors avait soutenu avec lui tout le fardeau de la négociation, ne l'accompagnât. Ismail-Efendi se laissa nommer, fit mine de suivre, et resta pourtant à Constantinople. En définitive, la Porte eut pour plénipotentiaires Osman-Efendi et le scheich d'Aja-Sofia, Jasindschisade, élevé au rang de juge de Constantinople; la Russie fut représentée par le comte Gregori Orloff et par le conseiller Antoine Alexis Michaelowicz Obreskoff. Thugut, qui avait déjà reçu précédemment son audience en qualité d'internonce, et qui, à cette occasion avait refusé l'entrée solennelle accordée ordinairement aux diplomates revêtus de ce titre, fut admis officiellement par le kaimakam, ainsi que Zegelin comme ministre plénipotentiaire au congrès. On leur donna à tous deux des pelisses de zibeline, distinction que la Porte accorda peu de temps après aux deux ministres suédois, et qui avait une véritable signification politique, car le gouvernement turc annonça par là accréditer définitivement les diplomates de haut rang que lui envoyaient les puissances européennes. Les deux ministres des cours médiatrices reçurent en outre un présent de trente miskals d'ambre, cent drachmes d'aloës renfermés dans des bourses de soie rouge, des sorbets et des fruits. Zegelin partit avec Osman-Efendi et Jasindschisade; Thugut se mit en route deux jours plus tard et ne joignit son collègue que sur les bords du Danube. M. de Jenisch fut laissé à Constantinople comme chargé d'affaires. Déjà l'on a vu quels étaient l'esprit et le caractère d'Osman-Efendi. Une anecdote racontée souvent par Thugut à l'auteur de cette histoire pourra donner la mesure de la capacité diplomatique de Jasindschisade, qui devait lutter avec des hommes tels qu'Orloff et Obreskoff. Durant toute la route, ce plénipotentiaire semblait absorbé par la lecture d'un livre. Thugut, très-versé dans le turc et l'arabe, demanda au scheich ce qu'il étudiait ainsi avec tant d'ardeur. Ce dernier répondit qu'ayant été choisi par la Sublime Porte pour la représenter dans une affaire si importante, et se voyant honoré de la confiance particulière du sultan, il ne voulait rien négliger pour s'instruire des principes du droit européen, afin d'être en état de combattre victorieusement les finesses et les ruses des envoyés russes. Thugut s'attendait à voir une traduction de Grotius ou de Machiavel; il ne vit qu'une copie du Nouveau-Testament. Au reste, le sultan qui avait des idées plus justes que son représentant, fit demander par son médecin au chargé d'affaires, Jenisch, d'ordonner à l'interprète Herbert, auteur d'une translation en turc des aphorismes de Boërhave, de traduire le traité de Frédéric II sur l'art militaire. Mais la légation s'excusa sur la multiplicité des affaires de ne pouvoir satisfaire les désirs du sultan.

Thugut et Zegelin, arrivèrent le 26 juillet au camp du grand vesir à Schumna, et remirent en audience solennelle les lettres de leurs cours à ce ministre, qui leur adressa

des remerciements. Le congrès fut ouvert à Fokschan. Les plénipotentiaires Russes déployèrent une grande pompe, étalèrent tout l'orgueil de la victoire. Osman-Efendi, fort simplement vêtu, ne se distinguait de sa suite, que par une canne à pomme d'or. A leur grand étonnement, les ministres d'Autriche et de Prusse ne furent pas invités à la première conférence, et Thugut ayant voulu s'expliquer là-dessus avec les plénipotentiaires russes, ceux-ci affectèrent un profond étonnement, et une ignorance complète de l'état des choses, attendu que la Russie n'avait ni recherché ni accepté la médiation des deux cours, et s'était simplement prêtée à des procédés de pure obligeance. C'était là une situation des plus étranges, et fort mortifiante pour les deux envoyés. Au reste, les plénipotentiaires turcs, étonnés aussi de cette exclusion, ne cachèrent nullement aux ministres des puissances médiatrices l'objet des délibérations; ils vinrent même toujours demander leur avis. Dès la première conférence, il fut convenu que l'armistice serait prolongé jusqu'au 21 septembre; dans la seconde, les plénipotentiaires russes posèrent trois conditions comme base de toute la négociation. 1° Avant tout, il fallait faire disparaître tout motif de division entre les deux cours; 2° la Porte donnerait des indemnités pour avoir engagé la guerre; 3° l'on fixerait des dispositions qui seraient avantageuses aux deux cours. Pour eux, la conséquence nécessaire de la première clause, était l'indépendance des Tatares, et de la seconde, la liberté de la navigation et des avantages commerciaux pour leurs nationaux. Les Turcs repoussèrent énergiquement la demande de l'indépendance des Tatares, que les principes mêmes de l'Islam leur interdisaient d'accorder. Ils exposèrent qu'au sultan appartenait la souveraineté religieuse de tous les Sunnites, et que s'il ne l'exerçait pas sur l'Inde, Bochara, Maroc, dont les souverains étaient également Sunnites, c'était à cause du trop grand éloignement de ces contrées; mais qu'il violerait ses devoirs comme chalife, en abdiquant son autorité sur les Tatares. Thugut, que les négociateurs russes traitaient avec la plus grande courtoisie, se trouva jeté en des embarras imprévus, dont il se tira d'ailleurs avec une adresse toute diplomatique; il déclara ne pouvoir prendre nulle part aux négociations, attendu que ses pouvoirs ne l'autorisaient à négocier qu'avec des représentants de leurs cours munis des mêmes pouvoirs que lui-même, et les lettres de créance des Russes ne contenaient pas un seul mot de la médiation officieuse des cours de Vienne et de Berlin. Thugut déclina l'offre que lui faisait le comte Orloff, de lui donner une déclaration écrite de sa non-admission au congrès, ainsi que la proposition d'Osman-Efendi, de lui délivrer une attestation des efforts tentés par lui contre l'exclusion. Néanmoins, Osman-Efendi envoya à Thugut une note dans laquelle étaient exposées les causes pour lesquelles les deux ministres médiateurs, n'avaient pas été appelés aux conférences. « Les ministres russes avaient déclaré que leurs pouvoirs ne disant rien de la médiation, ni d'un rôle actif de la part de l'Autriche et de la Prusse, ils considéraient l'admission des deux plénipotentiaires chargés purement d'offrir leurs bons offices, comme contraire au droit public et aux privilèges des ambassadeurs. » Osman-Efendi discuta jusqu'à satiété la question de la liberté et de l'indépendance des Tatares, tantôt couvrant par ses cris la voix des plénipotentiaires russes, tantôt provoquant chez eux le dégoût, par la bassesse de son ton et de son langage (1). Ces diplomates trop polis pour exprimer ce qu'ils pensaient d'un tel homme, se contentèrent de dire : « Osman-Efendi est sans doute un homme d'une haute intelligence, mais cette intelligence est d'une nature telle, que nous n'en avons jamais vu de semblable » (2). Ils demandèrent une déclaration écrite, sur les motifs de l'obstination de leurs collègues turcs dans la question de la Krimée. Osman-Efendi donna l'ultimatum ottoman dans son style diffus et ampoulé. Dans cette pièce, il se résignait enfin à l'indépendance des Tatares, quant à tous les actes du gouvernement, mais sous la réserve de la suzeraineté du sultan, qui donnerait l'investiture au

(1) Rapport de Thugut.

(2) Ahmed-Basmi, dans Diez p. 1 6, et dans Waszif, p. 265.

chan et installerait les juges. Quoique jusqu'alors la Porte n'eût consenti à aucune indemnité, la note en concédait en Bessarabie, où les Tatares pourraient également jouir de l'indépendance. Dans une note adressée aux envoyés d'Autriche et de Prusse, les plénipotentiaires russes répondirent qu'ils ne pouvaient accepter en aucune façon l'indépendance des Tatares sous la réserve de l'investiture, attendu qu'un peuple n'était pas libre tant que son prince devait attendre une confirmation étrangère. A cette pièce était jointe une demande pressante d'explications pour les ministres ottomans, avec des observations sur l'inadmissibilité des restrictions demandées par ces représentants de la Porte, attendu que l'impératrice voulait la liberté entière des Tatares (1). Cette roideur dans l'affaire des Tatares venait du comte Orloff, qui était en désaccord avec le général Romanzoff; il désirait la rupture des négociations, parce que si la guerre éclatait de nouveau, son frère Alexis commanderait la flotte de l'Archipel; le plus jeune, Théodore, la flotte de la mer Noire; tandis que lui-même aurait sous ses ordres l'armée de la Krimée, et il se flattait que l'empire ottoman, attaqué ainsi de trois côtés, serait soumis par la famille Orloff (2).

Après le rappel des plénipotentiaires turcs, Romanzoff, dans une lettre au grand vesir, désapprouva les exigences des diplomates russes dans ce qu'elles avaient de contraire à la religion musulmane; mais en même temps il se plaignit d'Osman-Efendi, qui de lui-même avait rejeté la proposition d'une prolongation de la trève présentée par Zegelin; le grand vesir adressa au comte Romanzoff le chodscha du diwan, Waszif, avec une lettre pour demander au généralissime de prolonger l'armistice de six mois. Comme Waszif prenait congé du grand vesir, à la porte de la tente l'attendait le kiajabeg Resmi-Ahmed, qui lui recommanda de la manière la plus pressante de faire tous ses efforts pour réussir dans sa mission, pour obtenir même à grand prix une dixaine de jours; car depuis le retour d'Osman-Efendi, les deux tiers de l'armée s'étaient dispersés, et le reste n'attendait qu'une occasion pour en faire autant. En sept heures, Waszif se rendit de Schumna à Rusdchuk, où Daghistani-Ali Pascha lui procura un radeau pour le passage du Danube. Ali-Pascha, auquel Waszif représenta la nécessité d'interdire à ses troupes toute espèce d'hostilité, se plaignit dans un tout autre sens que Resmi-Ahmed, disant qu'il avait trop de soldats et qu'il ne pouvait contenir leur ardeur belliqueuse; que si le grand vesir voulait lui laisser la liberté d'agir, il franchirait le Danube et se faisait fort de pousser en peu de temps ses conquêtes jusqu'à Kiow (1). A Jerkoï, Waszif monta dans une calèche fournie par le commandant russe, et, en trois heures, atteignit les deux plénipotentiaires qui revenaient à Constantinople; s'approchant de la voiture d'Osman-Efendi, il lui communiqua l'objet de sa mission; Osman-Efendi ne voulut pas croire qu'il fût au pouvoir du feld-maréchal de prolonger la trève, ni se persuader que cette prolongation fût utile. Waszif, qui connaissait parfaitement le caractère intolérant du plénipotentiaire, s'abstint de le contredire, et lui demanda d'un ton plein de soumission si lui-même devait poursuivre sa route ou s'en retourner. Osman-Efendi, satisfait de cette déférence, lui ordonna de revenir. En route, il se plaignit amèrement de Jasindschisade, qui n'était bon à rien qu'à réunir des provisions de volaille: « Si tu ne me crois pas, regardes, » dit-il; et en effet, en descendant devant Jerkoï, ils aperçurent une immense quantité de cages à poulets réunies par Jasindschade devant le congrès; Waszif se sentit pénétré de honte. Au bout d'une heure, Osman-Efendi le présenta dans sa tente aux envoyés d'Autriche et de Prusse, en déclarant quel était l'objet de sa mission, et demanda à l'internonce s'il pensait que Romanzoff pût prolonger la trève. Thugut, avec sa réserve et son adresse ordinaire répondit: « Romanzoff étant muni de pleins pouvoirs par sa cour, il m'est impossible de

(1) Rispose a voce il comandante dalli ambasciatori ottomani coll' articolo toccante la libertà e la perfetta indipendenza dei tatari. Rapport de Thugut, du 9 septembre 1772.

(2) Ibidem.

(1) Waszif, I, II, p. 2?6.

dire qu'il ne dépende pas de lui de prolonger la trêve. » Zegelin dit à Osman : « Efendi, jusqu'où pousserez-vous la confiance en vous-même et l'obstination? Comment osez-vous prendre sur vous de faire revenir l'homme envoyé par la Porte? Si la trêve est obtenue, l'objet de la mission de cet envoyé se trouve atteint; s'il ne réussit pas, songez au moins qu'il aura pu examiner l'état de l'armée ennemie. » Osman changea de couleur et dit à Waszif : « S'il en est ainsi, efendi, tu peux partir puisque les ambassadeurs le veulent; autrement tu me perdrais (1). » Waszif, bien accueilli par le feld-maréchal, eut le soir même un entretien avec lui et avec Obreskoff, et, après un échange de quelques paroles selon les circonstances, le comte Romanzoff accorda un armistice de quarante jours, durant lequel arriverait la réponse de sa cour à la demande de prolongation de la trêve à sept ou huit mois; il offrit même de donner un acte de cet engagement, et demanda à Waszif s'il était autorisé à contracter la même obligation. Waszif assuma sur lui cette responsabilité, et promit l'approbation du grand vesir dans l'espace de dix jours. Obreskoff fit observer que dix jours étaient un délai trop court, et qu'il pouvait en demander douze; mais Waszif se tint à ses premières paroles. Quand, le second jour, il repassa par Rusdchuk, le serasker Daghistani-Ali, plein d'anxiété, lui demanda où en étaient les choses. Waszif lui répondit : « Tenez-vous seulement prêt à passer le Danube sous quatre à cinq jours. » Le pascha, pâle de terreur, agité du frisson de la fièvre, laissa échapper ces mots : « Efendi, c'est impossible; les Bosniens, attaqués par la dyssenterie, meurent comme des mouches, les autres soldats s'enfuient comme des oiseaux de passage pour regagner leurs foyers; les caisses et les magasins sont vides. Pour l'amour de Dieu, dites au grand vesir qu'il nous procure de l'argent et des vivres; sinon, c'en est fait de Rusdchuk. A la volonté de Dieu! — Comment donc votre excellence a-t-elle perdu si vite son attitude menaçante, demanda Waszif? — Oh! reprit le serasker, ma situation n'était pas meilleure quand tu es passé; mais je devais me montrer et parler ainsi de crainte d'Osman-Efendi, qui répandait partout qu'il n'était pas au pouvoir du feld-maréchal de prolonger l'armistice de cinq jours, que les Russes étaient détruits par les maladies, que nous pourrions tout d'abord pénétrer jusqu'à Chocim. » Comme Osman-Efendi était sur la route de Constantinople, on devait tout craindre de sa part. A Hesargrad, le bekirbeg, frère de Nail-Pascha, vint trouver Waszif dans la nuit pour savoir des nouvelles, car il avait été aussi alarmé par les propos d'Osman-Efendi, et croyait que peut-être il lui faudrait courir à Rusdchuk, pour tenter le passage du fleuve ou défendre ce point. Waszif arriva de nuit au camp du grand vesir; dès le point du jour, il se réunit avec le kiajabeg et le reis efendi dans la tente de l'étendard sacré, puis se rendit auprès du premier ministre, auquel il rendit compte de sa mission et de ses remontrances pour réprimer le zèle de Bekir Beg. Le grand vesir, charmé de la conduite du chodscha, lui donna tout ce qu'il avait d'or en ce moment, et le nomma ameddschi (l'un des sous-secrétaires d'état à la chancellerie). Waszif se défendit d'accepter une place dont le titulaire actuel, Nuri-Efendi, qui avait vieilli dans le service, ressentirait une vive douleur de sa destitution, et s'en remit à la bienveillance du premier ministre pour le récompenser dans une occasion ultérieure. Aussitôt le grand vesir lui conféra un fief important. La lettre du feld-maréchal fut lue dans le diwan, et l'on expédia en toute hâte la confirmation de l'engagement de Waszif; car l'on avait appris que cinq cents janitschares déserteurs avaient tué le commandant de Tschalikkaswak et franchi le Balkan. Osman-Efendi se leva dans l'assemblée et dit : « Je n'aurais jamais cru pareille chose. — Tout cela est le résultat de ta conduite, s'écria Jasidschi-Efendi, avec lequel il était en état de discorde. Avec ta manie obstinée d'exclusion dans toute occasion, tu seras couvert de honte par le Dieu tout-puissant. » Là-dessus l'assemblée se sépara.

Le 17 octobre 1772, arriva au camp du grand vesir l'approbation du cabinet russe à la trêve, et en même temps, la nouvelle qu'Obreskoff était autorisé à de nouvelles

(1) Waszif, I. II, p. 227.

négociations, et que Bukarest avait été choisi pour le lieu du congrès. Après la proclamation de la prolongation de l'armistice dans le camp ottoman, le grand vesir nomma les nouveaux plénipotentiaires, l'habile reis-efendi Abdurrisak, Basch-Muhasebedschi-Suleiman-Penah, le maître des rôles des silihdars Atallha-Beg, auxquels furent adjoints le Beglikdschi (chancelier du reis-efendi) Esseid-Mohammed-Chairi-Efendi, comme secrétaire des plénipotentiaires, et Waszif-Efendi en qualité de secrétaire des conférences, avec deux employés de la chancellerie du cabinet du grand vesir. L'interim du ministère des affaires étrangères dut être mené par le premier ministre des requêtes, Ibrahim Munib-Efendi. Les envoyés d'Autriche et de Prusse, dont la présence au congrès de Fokschan avait coûté à la Porte environ 300,000 piastres, sans la plus faible compensation, ne reçurent pas cette fois l'invitation de se rendre à Bukarest. Le reis-efendi, ayant été muni de pleins pouvoirs par le grand vesir, prit congé, et tous les envoyés se mirent en route par Rusdschuk et Jerkoi. Quand ils furent arrivés à Bukarest, Obreskoff fit la première visite au reis-efendi, et le fils de ce dernier, Ahmed-Hamid-Efendi, alla voir le fils du feld-maréchal, qui lui envoya ensuite un cheval couvert de harnais magnifiques, et reçut en retour des fourrures de martre-zibeline et d'hermine. Les conférences s'ouvrirent à Bukarest. Chairi-Efendi et Waszif, se chargèrent de la rédaction des protocoles (20 novembre). Après la production et l'échange des pouvoirs, l'on agita de suite la question de l'armistice, dont les plénipotentiaires ottomans demandaient la prolongation à sept ou huit mois, tandis que les Russes ne voulaient en accorder que quatre, étendant cette durée à un mois de plus pour les contrées éloignées, comme la Géorgie et la Tscherkessie. C'est ainsi que les conditions en furent arrêtées et signées. Le grand vesir en recevant la copie de l'acte, exprima sa joie de voir les hostilités arrêtées jusqu'à l'équinoxe du printemps; et *suspendit les armes au clou de l'oubli*. Dans la deuxième conférence, Obreskoff passa de suite à la question d'indemnité sans toucher à l'indépendance des Tatares. Le reis-efendi dit que la Porte avait déjà des prétentions à des indemnités, pour le dommage qui lui avait été causé durant la paix par le ravage de Balta; qu'il n'y avait pas lieu à s'occuper des frais de la guerre; car c'était la coutume des gouvernements de préparer leurs armements au moins trois ans à l'avance; que la Porte avait été prise à l'improviste par les désordres de Pologne, puis retenue par les assurances du résident qui soutenait que tout serait ramené au cours ordinaire des choses, de sorte qu'elle n'avait pas eu le temps de se procurer les vivres nécessaires; qu'à la Russie devait être attribuée la responsabilité de cette situation, à cause des espérances de paix qu'elle avait données, et que par conséquent, cette puissance serait obligée à des indemnités. Après de longs débats, Obreskoff faisant comme à Fokschan, passa à un autre article. Chaque semaine avaient lieu deux conférences en forme, sans compter des réunions particulières, dans lesquelles on disputait vivement sans rien éclaircir. Enfin Obreskoff, présenta un exposé par écrit des demandes des Russes en dix articles, en vertu desquels « toutes les dettes devaient être remises aux habitants de la Moldavie et de la Valachie; tous les châteaux enlevés à la Porte restitués; le commerce d'esclaves géorgiens aboli; la prééminence de rang accordée à l'ambassadeur russe dans les audiences; les interprètes et les serviteurs de ce diplomate, affranchis de toute contribution; les renégats, s'ils persistaient, après plusieurs interrogatoires en présence des interprètes, dans la foi de l'Islam, ne devraient plus être ramenés à leur ancienne croyance. Les deux Kabartais seraient abandonnées aux Russes; les prisonniers de part et d'autre échangés sans rançon; le chan des Tatares institué par le libre choix des Tatares; et le dernier traité de paix cesserait d'avoir aucun effet, pour laisser toute vigueur à celui dont il s'agissait. » Après que ces dix articles eurent été longuement débattus et souscrits par les deux parties, Obreskoff amena peu à peu l'indépendance des Tatares, comme la base véritable de la paix. On convint aussi que le nom du sultan, comme précédemment, serait répété dans les prières de la chaire; que le chan serait élevé par la libre élection des Tatares, et installé au nom de la Porte; que

tous les ulémas tatares, capables d'être élevés à la magistrature, seraient pourvus sans difficulté des diplômes nécessaires par les grands juges. Il ne s'agissait plus que de la cession des deux forteresses de la Krimée, Kertsch et Jenikalaa, que les Russes réclamaient, et que le reis-efendi déclarait ne pouvoir accorder; pour éviter la rupture des négociations, l'on convint d'attendre quarante jours pendant lesquels les plénipotentiaires devaient demander à leurs cours respectives leurs dernières résolutions.

Après l'expiration de ce délai, dans la vingt-septième conférence (4 — 15 février 1773), Obreskoff présenta comme ultimatum une nouvelle déclaration en sept articles, après l'adoption desquels de la part de la Porte, la Russie renoncerait à l'indemnité réclamée : 1° pour garantie de l'indépendance des Tatares, la cession de Kertsch et de Jenikalaa à la Russie; 2° la liberté de la navigation sur la mer Noire et dans l'Archipel pour les vaisseaux de guerre et les bâtiments marchands; 3° la remise des places fortes de Krimée aux Tatares; 4° l'installation de Grégoire Ghika, woiwode de Valachie, alors prisonnier chez les Russes, dans la principauté héréditaire, à la condition d'un tribut à payer tous les trois ans comme faisait Raguse; 5° l'abandon de Kilburun à la Russie et la destruction des ouvrages d'Oczakow; 6° le titre de padischah pour le souverain russe, et 7° le droit de protéger les sectateurs de la religion grecque dans l'Empire Ottoman. Le reis-efendi déclara que la sublime Porte ne pouvait adhérer à aucun de ces articles; qu'il fallait mieux sacrifier ses biens et verser son sang pour la foi et pour l'empire que de les accepter. Obreskoff insista encore pour que le reis-efendi en référât à la Porte. Atallah fut expédié au camp du grand vesir qui aussitôt communiqua les propositions russes aux seigneurs du diwan et aux généraux des troupes. Toutes les voix se réunirent sur ce point : « Que le but principal des Russes était d'occuper Kertsch et Jenikalaa; que tout le reste n'était que du galimatias et un amas de sophismes; d'ailleurs on pensa que l'article de la navigation pouvait donner lieu à un accommodement; que la liberté et l'indépendance des tatares n'étaient pas pires que l'état présent, et qu'avec le temps les choses pourraient être ramenées à leur ancienne forme; qu'il serait possible de se procurer les 50,000 bourses d'indemnités réclamées par les Russes au lieu de ces conditions; que si l'on soutenait la guerre dix années encore, il serait impossible d'obtenir une paix avantageuse. » Avec cette opinion rédigée sous forme d'acte authentique et judiciaire, Atallah partit pour Constantinople. Dans plusieurs conseils tenus successivement, l'indemnité, les cessions exigées pour garantie de l'indépendance des tatares, l'abandon des forteresses, la liberté de la navigation furent rejetées grâce aux tumultueuses exclamations d'Osman-Efendi. Atallah revint à Bukarest avec ce refus; mais il avait des instructions secrètes du grand vesir qui lui recommandaient de ne point rompre les négociations. Les plénipotentiaires se réunirent encore; durant trois heures, les débats furent soutenus très-vivement de part et d'autre; personne ne voulait céder un pouce de terrain : Obreskoff déclara que si les sept articles n'étaient pas adoptés en masse, il n'était pas autorisé à se rendre à des réunions subséquentes. Le lendemain, le reis-efendi, avec Beglikdschi et Waszif, se transporta encore une fois à la demeure d'Obreskoff où pendant quelques heures il combattit sur l'ancien terrain. Obreskoff laissa entendre que si la Porte acceptait les articles, la Russie ne serait pas opposée à la construction d'une forteresse sur les rives du Taman; qu'au reste le congrès était clos, et que lui-même devait craindre s'il restait plus long temps à Bukarest, d'y être témoin de quelques circonstances pénibles et désagréables. Le reis-efendi avait reçu en secret une lettre autographe du sultan qui l'autorisait à offrir 70 millions de piastres pour le retrait de la réclamation relative à Kertsch et Jenikalaa (1). A cette offre Obreskoff répondit : « Je garantis que ma cour dont vous croyez les finances dans un état désastreux, n'hésitera pas un instant à vous compter cette somme si vous acceptez les quatre articles de la liberté et l'indépendance des Tatares, de l'abandon de

(1) Lettre de M. Obreskoff à l'internonce; Bukarest, le 11 (22) mars 1773.

Kertsch et Jenikalaa, la destruction des fortifications d'Oczakow, la liberté de la navigation et du commerce. » Le reis-efendi, Chairi et Waszif restèrent muets d'étonnement, et dès-lors désespérèrent du succès des négociations (1). Une autre fois, le plénipotentiaire ottoman dans la chaleur de la discussion rappela la paix du Pruth et la situation désespérée du czar Pierre. « Quand votre czar Pierre, dit-il, était réduit à couper des écorces dans la forêt, la Sublime Porte s'abstint de le mettre à mort ou de le prendre vivant; elle se contenta de la restitution d'Assow; les choses restèrent en suspens quelques mois, et tant que vous ne vîtes pas qu'on était sérieusement résolu à recommencer la guerre, vous ne tîntes pas votre parole, c'est pourquoi depuis ce temps vous avez bien mérité le nom de menteurs. » « Votre général Baltadschi-Mohammed-Pascha, répondit Obreskoff, était un grand vesir d'une haute intelligence, qui réfléchissait à la fin des choses; il craignait la force d'une armée désespérée combattant pour sa vie, et de la sorte il ne laissa pas échapper de sa main le fil de la victoire (2) ». Le reis-efendi demanda encore une dernière réunion pour le lendemain dans sa demeure; elle n'amena pas plus de résultat, et la séparation des plénipotentiaires fut définitivement arrêtée. L'on s'entendit par écrit pour signer les articles sur lesquels on s'était accordé précédemment et pour échanger dans l'île de Jerkoi les actes de cette adoption, dans le cas où elle serait confirmée. Le 22 mars 1773, lendemain du jour où expirait l'armistice, le reis-efendi partit de Bukarest avec sa suite. La Porte exposa dans un long manifeste les motifs de la rupture du congrès (3). Dans les conseils qui précédèrent à Constantinople le retour du reis-efendi, avait été vivement agitée la question de l'abandon de Kertsch et de Jenikalaa, et quelque fussent les dispositions pacifiques du sultan et du ministère, les ulémas ne voulaient en aucune façon de la paix au prix de ces deux places, qui leur était encore plus sensible que l'indépendance des Tatares. Le pouvoir de ces légistes et l'impuissance du sultan, qui pourtant voulait exercer une autorité absolue par lui-même, sont bien représentés par ce que rapporte l'historiographe de l'empire d'après un molla, frère du reis-efendi. L'un des deux kadiaskers, Mohammed-Molla, disait à son collègue : « Que fait ton frère? J'ai entendu le padischah lui-même déclarer que le mieux serait de terminer les négociations par la paix, et qu'en amenant cette conclusion le reis-efendi rendrait un excellent service à l'empire; ensuite le peuple murmura que le sultan déporterait le plénipotentiaire sur une île. » Ces dispositions communiquées au reis-efendi amenèrent un résultat tout opposé à celui que l'on désirait; le plénipotentiaire craignant d'être séparé de sa famille, aima mieux rompre la conférence que de conclure la paix (1).

Dans le cours de cette année, la Porte, au milieu de ses infortunes, goûta une faible consolation; il arriva quelques nouvelles favorables de Krimée et d'Égypte. Les Tatares avaient élu pour leur chan Ssahib-Girai dont le frère Schahin-Girai fut nommé kalgha; Behadir-Girai devint nureddin. Dans une supplique signée par cent cinquante des principaux habitants de la Krimée, les Tatares, protestant de leur fidélité, se plaignirent qu'on leur eût arraché une déclaration écrite. L'année suivante, les réclamations s'élevèrent bien plus haut encore, lorsqu'un général russe parut avec un ukase qui appelait dix mille Tatares sous les drapeaux, pour les conduire contre les Suédois. Les mirsas répondirent qu'ils n'étaient obligés qu'à la défense de leur propre pays. Dans cette guerre, la Russie avait frappé l'empire ottoman avec ses cent bras, au Sud et au Nord, à l'Est et à l'Ouest, sur le Danube, en Krimée, sur le Kuban, en Géorgie et en Morée, sur la mer Noire, dans l'Archipel, dans les mers de la Morée, de Syrie et d'Égypte. Déjà il a été question d'Ali-Beg, ce puissant scheichol-beled en Égypte, et

(1) Waszif, l. II, p. 243.
(2) Waszif, l. II, p. 244.
(3) Traduction d'un manifeste de la Porte, du 16 avril 1773, le 25 moharrem 1187, dans le Rapport de Thugut, 20 avril 1773.

(1) Waszif, l. II, p. 246.

de la trahison commise sur lui à Damas par son gendre Ebu-Seheb. Ali-Beg avait eu l'audace de déposer le scherif de la Mecque, à l'aide de faux fermans, s'était emparé de Jenbun, et avait installé pour son compte un receveur des douanes à Dschidde. Par toute l'Égypte et la Syrie furent répandues des lettres en arabe, rédigées dans un style à l'imitation du Koran, ornées de versets du livre saint et de passages de la tradition opposés à la tyrannie et à l'oppression, et qui semblaient dirigés contre les gouverneurs de la Porte au Kaire et à Damas, tendaient à détruire leur domination, en même temps qu'à fonder la sienne. La perte de quelques bâtiments enlevés par un corsaire russe en vue de Damiette avait établi une sorte d'union entre le scheicho-beled et le commandant russe de l'escadre de la Méditerranée, et amené une alliance en vertu de laquelle les Russes le soutinrent avec des troupes et lui fournirent des munitions de guerre (1). Ali-Beg, défait par son adversaire et rival Ebu-Sehel devant la porte du Kaire, s'enfuit en Syrie auprès de son fidèle ami et allié, le scheich Tahir, qui, bravant dans Akka le pouvoir de la Porte et s'appuyant sur sa propre force, se montrait le digne précurseur de Dschesar, le boucher devenu si fameux de nos jours par sa tyrannie et la défense d'Akka (Saint-Jean-d'Acre). Ali et Tahir s'avancèrent réunis devant Saïd qu'assiégeait Osman-Pascha, gouverneur de Damas, avec les Druses, ses alliés. Scheich-Tahir entra en négociations avec des commandants de vaisseaux russes, qui, favorisés par les mouvements de ce rebelle, prirent des vivres sur la côte syrienne, et, moyennant 600 bourses, soutinrent ses entreprises du côté de la mer. L'armée de Tahir était composée de six mille cavaliers de Ssafed et de Muteweli, de huit cents mamluks d'Ali, et de mille barbaresques à pied. Du côté des Turcs et des Druses, il y avait environ dix mille cavaliers et vingt mille paysans. A l'approche de Tahir, ils levèrent le siège et lui livrèrent bataille près de Saïda sur la côte maritime, là où l'action avait été engagée par une frégate russe. Les Druses s'enfuirent; les Russes canonnèrent Bairuth, et incendièrent trois cents maisons. Attiré par des lettres perfides, Ali-Beg se leva en avril avec cinq cents mamluks et quinze cents cavaliers de Ssafed conduits par le fils d'Ahmed Osman, sans attendre les renforts promis par les Russes. Ali et Tahir marchèrent sur Nablus et Jaffa pour châtier les habitants. Jaffa se défendit et n'ouvrit ses portes qu'en février de l'année suivante; néanmoins Ali et Tahir furent encore joints par quatre cents russes devant Ssalihije. Là Ali était attendu par mille mamluks sous les ordres du jeune Murad-Beg, auquel Ebusehel avait promis la main de la belle épouse d'Ali-Beg pour la tête de celui-ci (mai 1773). Murad fit Ali prisonnier et le mena dans la tente d'Ebusehel. Trois jours après il mourut, soit des suites de ses blessures, soit de poison. Parmi les captifs se trouvèrent quatre officiers russes; les soldats avaient été hachés en morceaux. Les quatre officiers et la tête d'Ali-Beg furent envoyés par Ebusehel à Constantinople comme attestations de sa fidélité. Le supplice d'Ali avait été déclaré légitime par un fetwa du mufti qui rencontra une forte opposition parmi les ulémas, mais fut adopté, grâce aux efforts du grand-juge Mohammed-Molla, qui, à force de complaisance pour le sultan, se frayait le chemin à la première dignité de la loi. Scheich-Tahir continua dans les murs d'Akka de braver l'autorité de la Porte: c'était un rebelle obstiné; mais on ne peut le taxer de tyrannie comme son successeur le sanguinaire Dschesar.

Le congrès de Bukarest avait été rompu bien contrairement aux intentions pacifiques du sultan et de ses ministres, aux désirs ardents du grand vesir et du reis-efendi Abdurrisak, par la seule obstination des ulémas, qui, dans aucun cas, ne voulurent abandonner Kertsch et Jenikalaa. Des chatti-schérifs recommandèrent instamment la poursuite énergique de la guerre, et les ministres de la Porte, dans le camp, rivalisèrent de zèle pour équiper des troupes à leurs frais. Le grand vesir arma mille fusiliers, le defterdar deux cents, le reis-efendi, le tschausch-baschi, les agas des sipahis et des silihdars chacun cent cinquante; ceux des dschebed-

(1) Volney, Voyage, t. [illegible], chap. VIII, Précis de l'histoire d'Alibek.

schis, des topdschis, des toparabadschis chacun cent. La flotte prit la mer en deux divisions, l'une sous les ordres du kapudan-pascha Hasan-Pascha, comme serasker des Dardanelles, d'où Muldewandschi avait été transféré à Rodosto pour cause de maladie; l'autre, composée de quatre vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons, montés chacun par quatre cents lewends, onze karavelles de trente à quarante canons, portant chacune deux cents hommes, cinq schebeks et quarante autres petits bâtiments, fut conduite dans le Pont-Euxin par le pascha Kelledschi-Osman. Cette escadre était destinée à reconquérir la Krimée; mais il n'y eut pas même de tentative, parce que l'on n'était pas d'accord sur les ordres à donner à Dewlet-Girai, nommé serasker, et parce qu'Osman-Efendi voulait encore pousser à l'exécution de son ancien plan d'une entreprise sur le Kuban; l'été se passa ainsi sans que rien fût essayé contre la Krimée ou contre le Kuban. Dschaniklu-Ali-Pascha et Dewlet-Girai perdirent leur temps en se tenant oisifs à Trébisonde. La Porte était irritée contre Bacht-Girai et Makszud-Girai. Le premier n'avait pas répondu à la confiance placée en lui; et le second, jaloux de la préférence donnée sur lui à Bacht-Girai, avait quitté secrètement le camp du grand vesir (avril 1773). Aussitôt après la rupture du congrès de Fokschan, par les mouvements des Russes, il était devenu clair qu'ils avaient le projet de franchir le Danube entre Silistra et Chirsowa, près de Balla-Boghasi, et plus bas près de Tuldscha. Le grand vesir engagea donc à une surveillance des plus actives le serasker de Silistra, Osman-Pascha, celui de Basardschik, Abdi-Pascha, et le beglerbeg Tscherkes-Pascha, qui était chargé de la garde de Babataghi. Mais leurs troupes s'étaient en grande partie débandées et l'apparition des Russes jeta l'épouvante dans toute la population de ces cantons, qui s'enfuit jusqu'aux environs de Basardschik. Les Russes pénétrèrent jusques à Karaszu, firent sauter Karakerman, et revinrent à Ismail (1). Tout le pays entre Babataghi et Basardschik, sur une étendue de quarante lieues, fut livré à toutes les horreurs de la guerre, et devint une affreuse solitude. Bacht-Girai, qui était en quartier d'hiver à Karaszu, entre Babataghi et Basardschik, détruisit quelques partis ennemis répandus dans les villages et arracha des mains des Russes quelques voitures de Tatares Dobruzes dont ils s'étaient emparés. Le grand vesir quitta son camp de Schumna vers le milieu de mai, après que diverses mutations eurent été opérées; la place du juge du camp, qui était mort, fut donnée au juge de Galata, Muftisade-Ahmed-Efendi, et le premier lieutenant-général des janitschares fut déposé sur la dénonciation de l'aga-pascha qui l'accusait de sentir mauvais de la bouche; mais le véritable motif de cette destitution, c'est qu'Aga-Pascha était envieux des richesses et de l'influence du chef qu'il attaquait, dont la place passa au second lieutenant-général Jegen-Mohammed-Pascha. Le premier succès de cette campagne, plus heureuse pour les ottomans que pour les Russes, fut remporté à Rusdschuk, où trois canons, beaucoup de radeaux et plus de mille prisonniers tombèrent entre les mains des Turcs. Parmi les captifs se trouva le jeune frère du dernier ambassadeur russe à Varsovie, le prince Repnin, qui fut emmené en triomphe à Constantinople et jeté dans les Sept-Tours. Le serasker de Rusdschuk reçut en récompense une pelisse de zibeline et un sabre d'honneur; aux beglerbegs et aux autres officiers furent envoyés des vêtements d'honneur et des marques distinctives à placer sur le turban. Le serasker de Karaszu, au contraire, Abdi-Pascha, fut déposé, et le gouverneur de Siwas fut transféré à Misiwri; le commandant de Warna, Nuuman-Pascha, dont la faiblesse était de notoriété publique, devint gouverneur de Rumili et serasker de Karaszu, et le commandement de Warna fut confié au beglerbeg Seid-Ahmed-Pascha. Nuuman-Pascha mit une certaine lenteur à se transporter à son poste. Bacht-Girai fit savoir au grand vesir combien le danger était pressant: mais avant que des dispositions eussent été prises, les Turcs, commandés par Bacht-Girai, Abdullah-Pascha et Tscherkes-Hasan-Pascha, furent surpris à Karaszu

(1) [illegible] p. 142.

par le général Weiszmann, qui les repoussa jusqu'à Basardschik, et leur enleva seize canons. De Karaszu, le général Weiszmann marcha contre Silistra, tandis que Romanzoff passait le Danube près de Balia, à six lieues au-dessous de Silistra. L'aile droite était sous les ordres du général Stupidschin, la gauche sous Potemkin; le feld-maréchal était au centre. Les Turcs du camp d'Osman-Pascha, serasker de Silistra, attaquèrent l'avant-garde de Stupidschin, commandée par le général Weiszmann; mais ils furent repoussés; Osman Pascha se replia sur Silistra (1). Là-dessus un chatti-schérif fut adressé au serasker de Karaszu, Nuuman-Pascha, ainsi qu'à Ibrahim-Pascha, commandant de l'avant-garde : « Si tu tiens à ta vie, rassemble les cavaliers dispersés, et vole au secours de Silistra. (24 janvier 1773). »

Silistra fut maintenant l'objet principal des efforts de Romanszoff; mais il échoua dans une attaque qui lui coûta huit cents morts et mille blessés (30 mai). Romanzoff s'éloigna de la place. Cette retraite, déterminée par les mouvements du serasker Osman-Pascha et du commandant de Silistra, fut le plus brillant exploit des ottomans dans cette campagne; elle a été décrite en grand détail dans l'histoire de l'empire, et le siége de Silistra par les Russes a fourni la matière d'un long ouvrage de Mahmud, témoin occulaire des événements. Ce grand succès valut au serasker le surnom de Ghasi, ainsi qu'une pelisse de zibeline, un sabre d'honneur et 10,000 piastres; sept mille décorations furent distribuées dans l'armée. Quand Romanzoff se retira de Silistra, Nuuman-Pascha était à Kainardsche, d'où il pouvait mettre l'armée russe en péril au passage du fleuve. Le feld-maréchal confia l'attaque au général Weiszmann (23 juin, ancien style, 2 juillet); les janitschares enfoncèrent son carré; mais les troupes de l'arrière-garde remplirent les trouées; les Turcs furent battus; vingt-cinq canons tombèrent entre les mains des vainqueurs; les Russes payèrent ce triomphe par la mort du vaillant Weiszmann. De Rusdschuk, le grand vesir avait appris par deux de ses fidèles serviteurs que le serasker de ce poste, Daghistani-Ali-Pascha était en mauvais termes avec les troupes; il le rappela pour l'envoyer à Mardin, à trois lieues de Rusdschuk, et Ismaïl de Jenischehr fut nommé serasker de Rusdschuk. Après la défaite de Nuuman-Pascha, près de Kainardsche, Daghistani-Ali-Pascha fut placé à Hadschikoi, dans le voisinage de Karaszu; l'aga des janitschares fut déposé, et chargé de la garde des Dardanelles tandis que Ghasi-Hasan-Pascha fut rappelé de ce lieu où il commandait au camp du grand vesir. Au commandant de Widdin fut conféré aussi la dignité de serasker, de sorte qu'en ce moment il n'y avait pas moins de sept généralissimes; deux sur mer et cinq sur terre, à Silistra, Hasardschik, Karaszu, Rusdschuk et Widdin, sans compter le grand vesir. Le serasker de Widdin reçut ordre de se porter de Kalafat à Kalla, de rallier les troupes répandues dans ces canton et de les tenir à la disposition du serasker de Rusdschuk pour l'attaque de Giurgewo. On multipliait outre mesure les hauts emplois militaires sur le Danube : ainsi Esseid-Hasan, l'ajan de Rusdschuk, qui avait espéré pour lui la dignité de serasker, reçut les trois queues de cheval et le commandement de Rusdschuk. Au serasker de Karaszu, qui venait d'être battu, fut adjoint le tschaush-baschi Elhadsch-Isperaga, qui dut mener trois mille volontaires de Kainardsche à Karaszu. Quand bientôt après le général Suwarow eut fait échouer la tentative d'arracher Chirsowa aux Russes (3-14 septembre), quand le serasker eut été repoussé de Karaszu, Daghistani-Ali-Pascha fut nommé serasker, et reçut le gouvernement de la Bosnie; le serasker de Silistra, Osman, vit placer sous ses ordres la Rumili; le commandant de Silistra, Hasan-Pascha, alla prendre l'autorité militaire à Oczakow; 1,000 bourses furent envoyées au camp pour les frais des quartiers d'hiver. Mais, avant que les Russes prissent leurs quartiers, Romanzoff voulait frapper encore un coup décisif sur la rive droite du Danube; le prince Dolgoruckі passa le fleuve près de Chirsowa; le général Unger s'avança de Babatagh vers Karaszu. Ils se réunirent à Kara-Murad, et marchèrent sur Karaszu; les Turcs furent

(1) Buturlin, t. XVI, p. 153.

battus, les deux commissaires de la cour adjoints au serasker, le gouverneur d'Anatoli, Omer-Pascha, et le tschausch-baschi Isper-Aga, restèrent prisonniers. Les Russes se portèrent sur Basardschik, dont les habitants s'étaient enfuis en partie à Sunna, en partie dans les Balkans. Pour tout butin, les vainqueurs saisirent quinze mauvais canons et deux mortiers. Les femmes et les vieillards, qui n'avaient pas trouvé leur salut dans la fuite, furent massacrés, ou bien maltraités et traînés dans la fange. Quant aux enfants, les soldats russes leur écrasèrent la tête contre les murailles (1). Là, Unger et Dolgorucki opérèrent leur jonction; puis le premier se tourna vers la gauche pour attaquer Warna, le second marcha contre Schumna. A cette nouvelle il fut résolu dans le camp du grand vesir, jusque-là resté immobile à Schumna, de charger un chef actif de rallier les troupes dispersées, et de réparer les fautes du serasker. L'ardent Abdurrisak s'offrit pour cette tâche difficile, courut bien vite à Koslidsche, emmenant avec lui Waszif et le mufti de Philippopolis, Naszuh-Efendi. Quand ils arrivèrent dans le voisinage de Basardschik, les Russes se retirèrent avec une telle précipitation, que Waszif trouva les marmites au feu avec la viande à moitié cuite. Là le reis-efendi apprit que l'autre division de l'armée russe, sous le général Unger, assiégeait Warna. Les Russes attaquèrent la ville de trois côtés. Le vesir Kelledschi Osman, serasker de la mer Noire, qui était avec son escadre devant Morea, détacha son kiaja avec six cents matelots pour défendre les bastions, et avec ses bâtiments barra l'entrée du Quartier des Chrétiens. Le général Reiser livra l'assaut sur la droite, le prince d'Anhalt Bernburg sur la gauche; mais comme ils n'avaient ni fascines ni échelles, il leur fallut revenir après avoir perdu six canons, trois cents morts et cent voitures de munitions. Ils avaient déjà pénétré jusqu'au Quartier des Chrétiens, quand ils furent repoussés, et, abandonnant les pièces d'artillerie, ils se sauvèrent dans le faubourg par le bastion du Woiwode. Plus de quinze cents morts restèrent sur la place. Dolgorucki se retira vers Karaszu et Babataghi, Ungern dirigea sa retraite le long de la mer par Baldschik, Kawarna, Mangalia sur Ismail (1).

La nouvelle de la défaite de Karaszu, agita d'autant plus le ministère à Constantinople, que depuis quelque temps le sultan était malade, et que personne n'osait lui présenter la vérité. Enfin le mufti se chargea de lui faire le rapport exact des choses. Le mufti, Mohammed-Molla, chef des émirs, était depuis deux mois et demi revêtu de la première dignité de la magistrature, qu'il devait uniquement à sa complaisance à se soumettre à toutes les vues du ministère. Le belliqueux mufti Mirsasade, qui avait appuyé le parti de la guerre contre l'opinion des ulémas, ne pouvait plus garder son poste, quand le ministère et le sultan souhaitèrent la paix, et que les ulémas ne voulurent entendre parler d'aucune concession menaçante pour les privilèges du chalife et la sécurité de l'empire. L'opinion publique appelait à la plus haute position de la loi, le digne Durrisade qui deux fois déjà l'avait occupée; mais il ne convenait pas au ministère, à cause de la fermeté de son caractère, et l'on choisit le molla Mohammed, qui tout récemment avait rendu un fetwa pour justifier le supplice d'Ali, beg d'Égyte, contrairement aux avis des autres ulémas. Quand maintenant le souple et insinuant mufti, exposa au sultan le rapport sur la défaite de Karaszu, Mustafa déjà aigri par son état maladif, s'écria plein de fureur : « Il est inutile de décrire la manière dont la guerre est conduite par mes seraskers, bientôt je me mettrai moi-même en route pour Andrinople. » Dans la nuit même, il fit éveiller le kaimakan et le reis-efendi, et sur leurs observations que son entrée en campagne devait être décidée dans un grand diwan, il ordonna la convocation de cette assemblée pour le lendemain. Les ulémas s'accordèrent cette fois avec les ministres, pour décider que le départ du sultan n'était pas opportun; et on l'ajourna jusqu'à la guérison de Mustafa. Au milieu de ces circonstances, mourut le scheich Jan-

(1) Journal militaire Autrichien, t. III, troisième cahier, p. 98.

(1) Luturin, p. 150.

sidschisade, d'une intelligence simple et commune, mais que sa loyauté avait poussé à une haute faveur auprès du sultan, et qui avait été le second plénipotentiaire au congrès de Fokschan. Mustafa lui survécut à peine un mois ; après six semaines de souffrances causées par un asthme, que les médecins prirent pour une hydropisie ou pour un polype au cœur, il rendit l'âme un vendredi, tandis que les muezzims appelaient les fidèles à la prière [24 décembre]. Ainsi que l'atteste son règne, Mustafa n'était pas un maître cruel; mais il fut souverain malheureux. Sa prédilection pour les sciences secrètes, pour la cabale des Moghrebis et l'astrologie des Égyptiens, l'avaient fortifié dans l'opinion qu'il était en possession de la sagesse absolue, et de l'art transcendental du gouvernement. On l'a vu demander par son ambassadeur, Resmi-Ahmed, un astrologue au roi de Prusse, Frederick II; ainsi il adressa une ambassade au souverain de Maroc, pour que celui-ci lui envoyât un homme versé dans la connaissance du temps. Au reste, Mustafa s'adonnait à l'étude des lois ; dans le mois de juin, toutes les nuits, des gens de lettres devaient exposer en sa présence des parties de texte du Koran, ou expliquer des passages de la tradition. A l'exemple de David et de Salomon dont l'un forgeait des cuirasses, et l'autre tressait des paniers, les sultans devaient apprendre et pratiquer un métier; Mustafa choisit l'industrie de relieur. A Skutari, il avait consacré une mosquée à la mémoire de sa mère, et y avait attaché diverses fondations; il avait établi dans les dépendances de la mosquée des Tulipes des écoles supérieures et des cuisines des pauvres, réparé la mosquée de Mohammed II dévastée par le tremblement de terre, et, devant la porte Neuve, fondé un nouveau quartier, long de douze mille aunes, sur une largeur de six mille. Tous ces bienfaits s'effacèrent devant la ruine de l'empire, qu'il précipita par son ardeur à régner par lui-même, sans posséder les capacités nécessaires, et par la guerre qu'il voulut entreprendre contre les Russes, contrairement à l'opinion des ulémas. On ne peut guère décider s'il fit empoisonner son frère par crainte de voir en lui un rival redoutable, ainsi que pourraient le faire présumer des rapports d'ambassadeurs contemporains, et la biographie du grand vesir Bahir Mustafa-Pascha, sans lui attribuer ce fratricide, on reconnaît encore en lui un monarque aussi fatal que ses deux prédécesseurs du même nom, et son troisième successeur Mustafa IV (1), qui après être monté sur le trône en foulant le cadavre de son oncle, fut étranglé par ordre de son frère Mahrapmud.

Le sultan Abdulhamid, fils d'Ahmed III, âgé de cinq ans à la mort de son père, avait été, durant les quarante-trois années écoulées depuis, tenu renfermé dans la cage, sans avoir acquis de talent, ni d'expérience, des affaires, ni de connaissance du monde, sinon par la lecture de l'histoire de l'empire ottoman ; c'était donc un vrai modèle d'ignorance turque ; d'ailleurs, dépourvu de caractère, et ne pouvant tenir les rênes du gouvernement que d'une main languissante. Après la cérémonie accoutumée de l'hommage, un chatti-schérif confirma le grand vesir ainsi que tous les hauts fonctionnaires du diwan et de la cour, et le nouveau sceau fut envoyé au camp par le grand chambellan. Six jours après l'avènement au trône, le sultan alla ceindre le sabre à Ejub. Pour la première fois il n'y eut point de gratifications, parce que les caisses de l'état étaient épuisées par la guerre, quoique depuis un certain temps de nombreux héritages eussent fait entrer des sommes considérables dans le trésor public. Ebuscheb en Égypte, avait envoyé 4,000 bourses de la succession d'Ali-Beg. L'ex-grand vesir Moldowandschi, avait laissé 1,500 bourses. Parmi les biens d'Omer-Pascha tombés entre les mains des Russes à Karasu, et du tschausch baschi Isper, se trouvèrent 2,000 bourses, qui avaient été tirées du trésor pour des achats de vivres. Scheich-Tahir d'Akka, offrit 7,000 bourses annuelles, si Akka et Saida étaient abandonnées comme gouvernement héréditaire pour lui et ses fils. Kelledschi-Omer-Pascha, serasker de la mer Noire, qui était mort à Warna, avait aussi laissé une fortune considérable. Tous les esprits étaient divisés ; il

(1) Andreossy, Constantinople et le Bosphore, p. 5.

s'agissait de savoir lequel des deux beaux-frères du sultan, le kaimakam pascha, Melik-Mohammed, ou le grand vesir Musunsade, allait exercer la plus grande influence. Aasime épouse du grand vesir, Seineb, épouse du kaimakam, toutes deux sœurs du sultan, nées de la même mère, étaient depuis long-temps animées l'une contre l'autre de sentiments hostiles. Le reis-efendi Ismaïl, qui, pour se maintenir à son poste, avait sacrifié des sommes considérables, réconcilia les princesses, au moyen d'une certaine quantité de piastres que Seineb la plus jeune, dut payer à l'aînée, dont l'autorité parut bientôt prédominante, en raison de la prédilection du sultan. Comme au commencement de tout règne, il y eut alors des changements. Le plus important fut la destitution du mufti Scherifsade-Molla-Mohammed. Durrisade, devint pour la troisième fois chef de la magistrature; mais son âge avancé ne lui permit pas d'occuper long-temps ce poste, et Jahja-Efendi, fils du grand vesir, Aus-Mohammed-Pascha, fut nommé scheich de l'islam. Le kaimakan Melik-Mohammed fut investi du commandement général des flottes, parce que le grand vesir voulait l'éloigner de la Porte; et l'aga-pascha des janitschares, que sa rigueur avait fait surnommer Suleiman le Creuseur de puits, fut appelé au poste de kaimakam, qu'il lui fallut laisser au bout de quelques jours à Abdullah-Pascha revenu du camp du grand vesir. Le nischandschi-baschi Ibrahim, et le tschausch-baschi Abdulkerim, tous deux créatures du reis-efendi Ismaïl, furent déposés. Laleli-Mohammed-Efendi devint tschausch-baschi et bientôt après ministre de l'intérieur; le fils du grand vesir Kabakulak, le président des comptes, Jegeni-Suleiman-Beg, élevé au rang de second defterdar, dut aller en ambassade à Vienne, pour notifier l'avènement au trône du nouveau sultan. Le dernier médecin de la cour résigna ses fonctions, pour être mis au nombre des grands mollas, et Mohammed fut choisi reis des médecins d'Abdulhamid. Le chef des astronomes, Chalil-Efendi, était mort tout récemment; le second astronome fut promu à sa place, et laissa de l'avancement à Musasade-Efendi, qui, par ses connaissances, pouvait rivaliser avec Abu Maascher, de Balk.

L'interprète de la Porte, Scarlat-Karadscha-Aleco, fut remplacé par Ipsilanti, que sa loyauté bien connue avait puissamment recommandé.

Le dixième jour après son avènement, le sultan assistait aux exercices des canonniers et des bombardiers aux Eaux-Douces, où les élèves de Tott se distinguèrent pour la rapidité de leurs mouvements; le sultan fit donner à Tott un sac de ducats en témoignage de sa satisfaction. Deux semaines après, Abdulhamid visita le sérail de Galata, et contempla durant six heures les pages qui lançaient le dschirid et se livraient à l'équitation. Il ordonna que le diwan fut tenu régulièrement deux fois par semaine. Abdulhamid ne se contentait pas de manifester ainsi son goût pour le gouvernement, il faisait preuve encore de cette manie de direction et de son incapacité absolue, dans les résolutions écrites qu'il fit remettre en réponse au plan pacifique tout récemment présenté par l'envoyé de Prusse, M. de Zegelin, qui, s'abandonnant à toutes sortes d'espérances, s'était flatté de déterminer les Turcs à l'acceptation d'un plan par lequel la Russie consentait à traiter moyennant le simple abandon de Kilburun; cette proposition, favorisée par le grand vesir et les ministres de la Porte, fut soumise à la décision du sultan; il écrivit: « Je ne songe à donner aucune réponse à des propositions de ce genre, et quelle réponse y aurait-il à faire? » Le kaimakam et le reis-efendi Ismail proposèrent alors que l'on fît une réponse conforme aux principes de la religion; comme le sultan ne décida rien, la proposition revint au grand vesir, qui en écrivit au feld-maréchal Romanzoff; mais celui-ci déclara qu'il ne savait pas un mot de tout cela. Bientôt après, le reis-efendi de l'étrier impérial, Ismail-Raif, déjà connu par ses conférences secrètes avec Thugut et Zegelin, fut transféré de la chancellerie d'état à la direction des bibliothèques, et Kidschaji-Mohammed devint reis-efendi pour la troisième fois. Le defterdar Osman-Efendi fut éloigné dans le gouvernement de Trébisonde, qu'il eut bien de la peine ensuite à changer contre celui de Stanchio. En même temps tomba le kislar-aga, qui avait fait mine de vouloir se mêler des affaires du gouvernement, exemple qui

n'avait plus été reproduit depuis l'exécution du puissant et orgueilleux Beschir, gouverneur du palais sous le sultan Mahmoud; il fut exilé en Égypte. Ridschaji-Efendi était donc d'une si faible intelligence, qu'avant d'arriver à la fin d'un discours il en avait oublié le commencement; au bout de quatre semaines, on le réduisit au rôle de tschausch-baschi, et Ismail-Raif fut réinstallé dans son ancienne dignité. Sur sa demande, on lui adjoignit le nischandschi pour la discussion des affaires d'état, de sorte que la direction du gouvernement se trouva entre les mains de ces deux dignitaires et du kaimakam. La mort de la sultane Seineb, épouse du précédent kaimakam, fit entrer 11,000 bourses dans le trésor du sultan (25 mai 1774). Le grand écuyer alla porter ces sommes au camp du grand vesir et aux seraskers de Nicopolis et de Rusdschuk. Il y avait en outre une division sous les ordres du reis-efendi du camp, Abdurrisak, à Babataghi, et le grand vesir se tenait lui-même immobile à Schumna. Là s'était montré un officier russe avec des lettres de félicitation sur l'avènement d'Abdulhamid, et apportant des paroles de paix. De plus, Romanzoff avait écrit aux envoyés d'Autriche et de Prusse, qu'autorisé à reprendre les négociations, il avait proposé au grand vesir d'adopter, comme bases du traité futur, les articles signés au moment de la rupture des conférences de Bukarest (1). Thugut et Zegelin, infatigables dans leurs offres de bons offices, dont Romanzoff et Obreskoff affectaient au moins de tenir compte dans leur correspondance écrite, proposèrent d'envoyer des interprètes dans le camp du grand vesir; mais celui-ci déclina ce parti, sous prétexte de l'ouverture prochaine de la campagne. Dans le camp du grand vesir parut, de la part des confédérés polonais, le noble Kosakowski avec deux officiers, et la nouvelle que Pulawski était en route pour le camp; le grand vesir les fit partir pour Constantinople, où ils ne furent point écoutés, où l'ambassadeur français lui-même, qui jusqu'alors avait été le protecteur de leur parti à la Porte, évita de les voir. Le prince Radziwill annonça de Raguse qu'il se dirigeait vers Constantinople. Ces députés espéraient en vain être reconnus par la Porte en qualité d'envoyés de la république, comme le maréchal de la confédération Czerni, adressé avec des présents aux frais de la Saxe, avait été reconnu au moment même où la guerre éclatait (1). Plus tard, quand le camp turc fut levé, Pulawski se sauva à Andrinople, d'où il fut banni à Rodosto, lieu de déportation de tous les agitateurs hongrois et polonais; mais Pulawski ne laissa point consumer le temps en vaines suppliques, en projets inexécutables, comme avait fait Rakoczy avant lui, et il quitta ce lieu, où l'on voulait laisser éteindre sa vie, pour aller combattre en Amérique. A peine Thugut et Zegelin eurent-ils besoin de représenter à la Porte qu'elle ne devait nullement accueillir les rêveries de ces nobles polonais, car le gouvernement turc n'était préoccupé que des moyens d'obtenir la paix: le sultan, le grand vesir, l'armée, les ministres voulaient la paix à tout prix; les ulémas seuls persistaient à soutenir qu'il n'était pas possible de consentir à un traité où serait consacrée la cession des forteresses moslimes de Kertsch et de Jenikalaa, contrairement aux principes de l'Islam: ainsi la cinquième campagne fut ouverte.

Vers le milieu d'avril, les queues de cheval furent arborées dans le camp d'Andrinople avec une pompe inaccoutumée; on lut un hymne sur la naissance du Prophète et une partie de la tradition de Bochara. Le reis-efendi Abdurrisak dut marcher avec la division de ses troupes contre Chirsowa. Redi-Ahmed-Aga fut revêtu de la dignité de vesir à Andrinople, pour arrêter les déserteurs qui fuyaient du camp. Mohammed-Pascha-Ispanakdschi passa d'Asie en Europe en franchissant le canal avec six mille hommes; Osman Pascha, l'ancien négociateur de Fokschan, annonça de Stanchio qu'il avait repoussé, avec une perte de trois cents hommes, une tentative de débarquement faite par quelques vaisseaux russes à Bo-

(1) Lettre du feld-maréchal Romanzoff, à l'internonce, 29 avril (10 mai 1773). Rapport de Thugut du 7 juin 1773.

(1) Histoire des trois démembrements de la Pologne, t. I, p. 327.

drun (Halycarnasse). C'était la seconde entreprise de ce genre essayée par Orloff; la première de l'année précédente avait été bien plus malheureuse pour les Russes, qui avaient abandonné sept canons, cent quintaux de poudre, beaucoup de bagages et perdu deux mille hommes. A peine se livrait-on à Constantinople à la joie du succès de Bodrun, que le bruit se répandit des défaites sur le Danube, qui se succédaient coup sur coup. Le général Kamenski repoussa de Basardschik l'avant-garde du reis-efendi, fit sa jonction avec Suwarow à Uschenli, le lendemain attaqua les Turcs au nombre de vingt-cinq mille hommes dans leur camp de Koslidsche (8-16 juin 1774), et enleva les lignes avec vingt-neuf canons; le chambellan Turachan-Aga resta prisonnier. Le reis-efendi, qui accourait avec Bacht-Girai vers Koslidsche, rencontra les janitschares qui revenaient en masse : « Camarades, leur dit-il, pourquoi avez-vous quitté la sainte lutte? — Nous emmenons nos blessés. — Mais pour cela quelques hommes suffisent, et il n'est pas besoin d'une escorte de cinquante personnes pour un blessé; les autres doivent retourner. Allons! je marcherai à votre tête. — Tu en parles à ton aise, tu es à cheval tandis que nous marchons à pied, et à la première occasion, tu t'échappes. — Qu'à cela ne tienne; si vous voulez, je retourne avec vous à pied. » Un coup de fusil mit fin à ce dialogue; les janitschares, au lieu de répliquer, firent une décharge sur le reis-efendi, qui maintenant piqua son cheval pour se soustraire à cette attaque où périrent quelques-uns de ses gens. Une partie des troupes d'Abdullah-Pascha, blessé dans le combat de Koslidsche, s'enfuyant loin de l'ennemi, franchirent le Balkan et se précipitèrent vers Karinabad, répandant le bruit de la défaite. Aussitôt après, arriva l'avis, envoyé par le seraskier Daghistani-Ali, que l'ennemi en marche vers Schumna, était déjà parvenu à Jenibasar. Dans le camp il n'y avait pas plus de huit mille hommes; on résolut de se défendre derrière les retranchements. Daghistani-Ali-Pascha, qui était aussi arrivé dans le camp, dut se mettre à la tête des éclaireurs. Le reis-efendi Abdurrisak, dont la cavalerie avait été la première à se débander à Koslidsche, essaya d'enflammer le courage des troupes et des habitants de Schumna; déjà il avait été convenu qu'habitants et soldats défendraient la ville en commun, que les femmes et les enfants ne seraient pas éloignés, et les défenses les plus rigoureuses furent publiées contre les fuyards. Le secrétaire du kiajabeg, Rashet-Efendi, qui désirait retirer son épouse de l'enceinte menacée, l'amena jusqu'à la porte de la ville sous des vêtements d'homme; leur allure excita des soupçons. Aussitôt l'on saisit la femme déguisée, elle est traînée dans une chambre au-dessus de la porte, et la vérité se découvre; tous les sabres se lèvent à l'instant, le secrétaire et son épouse sont mis en pièces. Comme le malheureux, épouvanté aux approches de la mort, afin de protéger sa vie, s'était écrié : « Je suis un serviteur du reis-efendi dont cette femme est une esclave », les meurtriers résolurent maintenant de s'attaquer au reis-efendi lui-même. Abdurrisak, averti de ce qui se passait, s'enfuit aussitôt sous la tente de la bannière sainte; cependant les meurtriers courent au pavillon du chef menacé, pillent tout ce qu'ils rencontrent, et, en apprenant quel est son refuge, prétendent l'en arracher [26 juin, 7 juillet]. Cependant le grand vesir avait fait ranger mille Arnautes devant la tente de l'étendard, et les mutins se retirèrent; le reis-efendi s'échappa grâce à l'assistance des généraux de la cavalerie. Quand le bruit de ces événements se répandit à Constantinople, l'on expédia au reis-efendi l'ordre de rester à Scherkoi; déjà il était arrivé dans la capitale, d'où il se rendit secrètement à sa maison de campagne. Le sultan voulait le faire exécuter; il fallut de puissantes intercessions pour décider le maître à commuer la peine en une captivité à Kutahije; le frère d'Abdurrisak, Aaschir-Efendi, fut banni à Brusa. Pendant que les Turcs se livraient à tous ces désordres, Kaminski, marchant de Jenibasar vers Schumna, était déjà parvenu jusqu'à la portée du canon. Le grand vesir se tenant immobile derrière les retranchements, il résolut de manœuvrer pour lui couper la route de Constantinople; durant trois jours, il déploya son aile gauche sur les hauteurs qui dominent Schumna, du côté de Jenibasar. Une division, com-

mandée par le général Saborowski, défit l'ancien segban-baschi, Jusuf Pascha, qui devait défendre dans les Balkans le passage de Tchalikawak. Le septième jour après son apparition devant Schumna, Kaminski divisa son armée en trois camps, qui couvraient l'espace entre Bulanik (sur la route de Jenibasar à Schumna) et Kasanlar (sur la route de Schumna à Parawadi). Le général Miloradowitsch, avec deux régiments, passa le ruisseau, qui, descendant de Schumna, se jette dans le Kamtschi. Le 14 juillet, le grand vesir se trouva enveloppé dans Schumna par les Russes, qui atteignirent pour la première fois le Kamtschi (le Panisus), limite de l'empire byzantin dans le quatorzième siècle, et qui arrose en se jouant les vallées de l'Hæmus.

Aussitôt après la bataille de Koslidsche, Romanzoff et Orloff avaient écrit au ministre prussien Zegelin, que d'après les propres instructions du grand vesir, le feld-maréchal s'était vu conduit à proposer comme préliminaires, qu'à l'égard des Tatares il ne fût rien demandé d'inadmissible pour l'Islam; qu'en dédommagement pour la restitution de tant de conquêtes, Kilburun, Oczakow, Kertsch et Jenikalaa fussent abandonnés aux Russes; et que néanmoins le grand vesir avait repoussé ces bases du traité (1). Mais quand les Russes furent devant Schumna, que l'armée ottomane se débanda de tous côtés, et que la situation devint de plus en plus critique, le grand vesir manda de suite un interprète russe qui se trouvait dans le camp comme hôte du président du contrôle de la cavalerie, pour traduire la dernière lettre du feld-maréchal; car le drogman de la Porte attaché au camp avait disparu avec la plupart des sous-secrétaires d'état, dont quelques-uns s'étaient enfuis vers Karinabad, d'autres du côté d'Andrinople. Ce n'était plus le moment de considérer avec ironie les propositions du feld-maréchal, ainsi que beaucoup de personnes l'avaient fait jusqu'alors, et de dédaigner de les faire traduire. Maintenant, à leur premier aspect, on se hâta de dépêcher un message au feld-maréchal pour obtenir un armistice (8 juillet 1774). En même temps on nomma aux emplois de la chancellerie d'état devenus vacants par la fuite des titulaires. Le nouvel adjoint au secrétaire du cabinet du grand vesir, Nahifi-Efendi, devint beglikdschi (chancelier), et ses fonctions actuelles durent être remplies par Ferri-Efendi. Schehri-Efendi, gendre d'Halim, fut nommé secrétaire du kiajabeg. Quand arriva la réponse du feld-maréchal qui refusait l'armistice et demandait l'envoi de plénipotentiaires, le grand vesir rappela Munib devenu reis-efendi depuis la fuite d'Abdurrissak, pour l'envoyer muni de pleins pouvoirs auprès du feld-maréchal. Le reis-efendi se défendit d'y aller seul; en conséquence le kiajabeg Resmi-Efendi fut revêtu du rang de nischandschi et de la qualité de premier plénipotentiaire; le reis-efendi ne fut plus que le second. Le diwan rassemblé reçut communication de toutes ces circonstances; et après qu'il eut approuvé à l'unanimité le départ des représentants ottomans même sans armistice, et la paix à quelque condition qu'elle pût être conclue, le juge du camp, Muftisade-Ahmed-Efendi, consulté sur la légalité de la décision, déclara que s'il était possible d'obtenir la paix telle qu'elle avait été offerte précédemment au reis-efendi Abdurrissak, la conclusion en serait légitime. Les deux plénipotentiaires se mirent donc en route pour Kainardsche, et le maître des revues des janitschares, Laleli-Mustafa, partit pour Constantinople avec une supplique signée par tous les ministres et les généraux des troupes, qu'il devait déposer devant l'étrier impérial ainsi qu'un exposé de l'état des choses. Le 16 juillet, les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères eurent avec le prince Repnin, plénipotentiaire russe, une conférence de quatre heures, et dès le lendemain la paix était conclue (17 juillet 1774). Toutefois la signature du représentant de l'impératrice ne fut apposée que le 21 juillet, anniversaire du traité du Pruth, afin que le souvenir de la paix la plus humiliante pour la Russie, fût effacé par l'éclat d'un acte si glorieux. C'est dans des vues semblables que Romanzoff avait choisi Kainardsche pour le lieu du congrès; là était tombé

---

(1) Lettre de Romanzoff et d'Obreskoff, du 8-20 juin, dans le rapport de Thugut.

le vaillant général Weiszmann sous les coups des Turcs ; son sang et celui de ses frères d'armes était noblement racheté. La paix de Kainardsche comprenait vingt-huit articles. On y ajouta deux dispositions secrètes concernant le paiement de quatre millions de roubles par la Turquie, et la prompte évacuation de l'Archipel. Le ministre de l'intérieur, Resmi-Ahmed, dans le *Recueil de considérations* sur cette guerre, se contente de dire, à propos de la première des deux clauses secrètes, que le grand-vesir avait d'abord autorisé les plénipotentiaires à offrir seulement 20,000 roubles, et qu'ensuite il leur avait permis d'aller jusqu'à 40,000. Sur tous les articles publiés étaient consacrés les points déjà réclamés au congrès de Fokschan et de Bukarest : la liberté des Tatares de la Krimée, de la Bessarabie, des cantons du Kuban, sous la réserve de la dépendance religieuse de l'Islam ; la restitution des pays enlevés au chan, à l'exception des ports de Kertsch et de Jenikalaa ; la remise des conquêtes faites par les russes en Moldavie, Valachie, Bessarabie, Géorgie, Mingrélie et dans l'Archipel, à l'exception encore des deux Kabartais, d'Assow et de Kilburun ; la délivrance de tous les prisonniers ; la liberté de la navigation sur la mer Noire et dans la Méditerranée ; les plus grands avantages pour le commerce ; la sécurité des voyages et surtout des pélerins de Jérusalem ; les traitements les plus honorables pour les ambassadeurs, les consuls et les interprètes ; une administration plus équitable pour la Valachie et la Moldavie stipulée en dix dispositions spéciales ; le titre de padischah pour le souverain de la Russie ; la construction d'une église grecque à Pera ; le droit pour l'impératrice de protéger la religion grecque et ses églises. Enfin, de tous les traités conclus précédemment entre les deux empires, celui d'Assow de l'an 1700 sur la délimitation, devait seul rester en vigueur ; tous les autres, notamment celui de Belgrad, étaient abrogés et annulés ; désormais l'acte signé à Kainardsche servirait de base à toutes les relations entre la Russie et les états du sultan. De la Pologne, cause principale de la paix, il ne fut pas dit un mot (1).

Arrivés à la fin de la sixième période de cette histoire, terminée par la paix de Kainardsche sur laquelle le premier plénipotentiaire ottoman a laissé des considérations importantes, c'est le moment d'exposer les réflexions suivantes : Quoique la paix de Carlowicz eût pour jamais brisé en Europe la force envahissante de l'empire ottoman, nous avons pourtant vu dans la période qui nous occupe, le croissant embrasser momentanément de nouveaux territoires en Asie par le traité de partage de la Perse, et la Porte conclure deux fois la paix à des conditions avantageuses, sur le Pruth et à Belgrad. Des six règnes qui remplissent cet espace, le premier et le dernier sont marqués par les plus grands désastres ; la révolte renversa Mustafa II du trône ; Mustafa III subit les tristes défaites qui mirent la Russie en état de dicter la loi à Kainardsche. Osman III et Abdulhamid apparaissent comme des ombres ; mais les règnes d'Ahmed III et de Mahmud I[er] offrent plusieurs aspects brillants sous le point de vue des institutions et du développement de la civilisation. Les deux grands vesirs, Ibrahim, qui régna au nom d'Ahmed III, et Raghib, la dernière colonne de l'édifice chancelant, jettent un assez vif éclat sur la nuit qui descend sur l'empire ottoman. Les lumières et les talents de ministres de la Porte, tels que le reis-efendi Mustafa qui avait commencé sa carrière politique par une ambassade à Vienne, et le grand vesir Mohammed-Seid qui avait débuté par des missions à Pétersburg et à Stockolm, les efforts quelquefois heureux de protégés comme Rakoczy et Bonneval, l'action de représentants européens éclairés et habiles, tels que Villeneuve, Porter, Obreskoff, Penkler et Thugut, l'établissement de l'imprimerie par Mohammed-Tschelebi ancien ambassadeur en France, à l'aide du renégat hongrois Ibrahim, les améliorations introduites dans l'art des fortifications et le système de l'artillerie par le fils du rebelle hongrois, le baron de Tott ; l'alliance avec la Suède, la médiation de la France à l'occasion du traité de partage de la Perse entre la Porte et la Russie ; les excitations de cette même puissance occidentale à la guerre contre la Russie, fondée sur l'obligation de protéger la Pologne ; l'offre

(1) Ferrand, t. II, p. 259.

du partage de ce dernier royaume faite pour la première fois à l'Autriche par le sultan Mustafa, le traité de subsides conclu avec l'Autriche, sont des attestations de l'influence croissante de la diplomatie européenne qui depuis le commencement du dix-huitième siècle voulut débrouiller le chaos de l'administration ottomane, jeta aussi le germe de nouvelles réformes et de nouvelles institutions qui plus tard se développa sous le nom de Nisami-Dschedid; mais cet ordre nouveau, au lieu d'affermir l'empire ottoman l'ébranla jusques dans ses fondements. Les plus violentes secousses vinrent du dehors; les plus rudes coups furent portés par la paix de Kainardsche qui établit la prépondérance de l'influence russe. Il y avait donc un motif légitime et raisonné dans l'opposition qu'opposèrent vainement à ce traité les ulémas, seul corps constitué de la société ottomane, qui exerce une action si puissante dans les mouvements de la machine politique, car c'est de ce traité que sortirent tous les maux apportés du dehors sur l'empire, et qui, joints aux vices énormes de l'administration intérieure, amèneront de toute nécessité la dissolution de l'empire, sinon en Asie, du moins en Europe. La responsabilité de cet acte désastreux doit retomber principalement sur le grand vesir, Muhsinsade, dont l'incapacité militaire et le désir immodéré de la paix le conduisirent à des fautes déplorables; il finit par nommer pour premier plénipotentiaire le resmi Ahmed, renégat grec, dont la vénalité était de notoriété publique. Au reste, Muhsinsade ne survécut pas plus de quinze jours à la consommation de cette œuvre; il mourut subitement à Karinabad, sur la route de Constantinople, sinon empoisonné, comme on le croit généralement, du moins fort à propos pour les ministres de la Porte restés à Constantinople, qui, l'ayant autorisé à traiter, craignaient que s'il était appelé à rendre compte de sa conduite, il ne rejetât sur eux la honte des actes signés à Kainardsche. Un grand enseignement pour l'humanité, une noble vengeance dans l'intérêt de la morale publique, c'est que la guerre commencée sous de tristes auspices, par les excès auxquels se livra la populace envers le ministre d'une puissance amie, alors que sortait l'étendard sacré, et par le fetwa qui livrait les biens et la vie des moldaves, des valaques et des polonais à la discrétion de soldats avides et furieux, se termina par l'abaissement du Koran, car la nation chrétienne la plus ennemie de la Porte fut déclarée protectrice des Moldaves, des Valaques, et en général de tous les adorateurs du Christ. La paix de Kainardsche, par l'influence qu'elle a exercée sur les destinées de l'empire ottoman, tient le milieu entre les traités de Carlowicz et d'Andrinople; elle se distingue du premier, en ce que la Russie, qui négociait alors de concert avec l'Autriche, la Pologne et Venise sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, voulut cette fois impérieusement traiter seule avec la Porte, et repoussa sans réserve toute intervention directe des puissances européennes, système dans lequel elle a persisté invariablement jusqu'à nos jours. Si dans le palais de Czarskoselo, des obélisques, des colonnes rostrales, des statues, des bustes ont été consacrés à la gloire de Romanzoff Sadounaisky et d'Orloff-Tschesmeskji, des monuments plus impérissables devraient être élevés à Catherine ou aux hommes d'état russes pour leur constance à faire adopter les bases de la paix une fois posées, leur fermeté à repousser toute intervention étrangère; à Kainardsche, ils obtinrent un éclatant triomphe. Si à Carlowicz fut refoulé le flot des invasions turques, à Kainardsche la proclamation de l'indépendance des Tatares, la consécration de l'enlèvement des places frontières de Kertsch et de Jenikalaa découvrirent les flancs de l'empire ottoman et l'exposèrent aux coups de son plus redoutable ennemi. C'est de là que date la maladie incurable qui doit amener sa fin en Europe. La paix de Kainardsche contenait en germe le traité d'Andrinople et toutes ses conséquences. Alors se précipite le torrent des prospérités de la Russie qui menace de tout emporter sur son passage.

CONCLUSION.

On pourrait demander pourquoi cette histoire se termine par la paix de Kaïnardsche, pourquoi elle ne se poursuit pas, sinon jusqu'au traité d'Andrinople, du moins jusqu'à celui de Sistow ou de Jaszy ; pourquoi elle n'embrasse pas, sinon l'insurrection des Grecs et l'extermination des janitschares, au moins les nouvelles institutions données sous le règne de Sélim III. A ces questions, il faut répondre par des explications qui concluront enfin, grâce à Dieu, cet ouvrage si long et si pénible. Le même motif qui retint l'auteur pendant trente ans avant le commencement de l'œuvre, lui défend encore d'y comprendre trente années de plus, de la pousser jusqu'à l'expédition d'Egypte à laquelle pourtant il assista; la raison qui lui commanda de prendre la plume si tard lui ordonne encore de la déposer si tôt : il manque de l'ensemble complet de tous les renseignements nécessaires, et surtout des notions puisées aux sources nationales, sur les lieux mêmes. S'il est parvenu à porter jusqu'à deux cents le nombre des ouvrages historiques ottomans connus en Europe, bornés jusqu'alors à une vingtaine, et à se les procurer à force de peine et d'argent, malheureusement tous ses efforts continués pendant de longues années pour faire venir entre ses mains la suite entière à lui bien connue des historiens ottomans et d'autres recueils depuis le règne d'Abdulhamid jusqu'à Mahmoud II, ces efforts sont restés sans résultat. Quelques-uns de ces ouvrages dont il a pu faire l'acquisition, ne lui ont servi qu'à lui rendre plus sensible l'absence des autres, et à mieux éclairer les plus anciens par la comparaison avec les plus récents. Il valait donc mieux renoncer à écrire encore quelques livres qui auraient été plus défectueux que les précédents, et, en raison de ce qu'ils auraient offert d'incomplet, auraient pu paraître s'écarter de l'impartialité observée jusqu'alors. Les complications politiques et les intrigues des ministres russes, aussitôt après la paix de Kaïnardsche, les événements de la guerre entre l'Autriche et la Porte, auraient offert des difficultés surmontables; mais une demi-vérité, de simples indications, des insinuations timides, saisissables seulement pour des personnes à peuprès instruites, des expressions adoucies jusqu'à la dissimulation, ainsi que les feuilles quotidiennes sont obligées d'en employer, l'auteur a regardé tout cela comme indigne du but historique. Celui qui entreprend d'écrire les événements de son temps doit bien saisir tous les obstacles engendrés par la situation particulière et la nature des choses, sinon il lui sera impossible d'être complet et impartial. Les sources de l'histoire contemporaine, comme celles de la terre, coulent long-temps cachées avant de jaillir à la lumière. La baguette divinatoire ne s'incline pas toujours infailliblement là où elles sont déposées, où elles circulent, et bien des influences peuvent égarer le jugement. Xénophon et César, Thucydide et Tacite ont transmis à la postérité les événements de leur temps, dans lesquels ils avaient joué eux-mêmes un grand rôle. Mais pour la juste appréciation de leur véracité, il nous manque les récits des historiographes persans, les traditions des bardes Bretons et des druides Gaulois. C'est après avoir pesé les graves difficultés dont il a été question tout-à-l'heure, que les trois grands historiens anglais et Jean de Muller, ont choisi dans les temps les plus reculés les sujets de leurs tableaux : et Karamsin, reconnaissant la même loi, n'a conduit son œuvre que jusqu'à l'avénement de la dynastie actuelle. Quiconque a été instrument ou témoin d'événements importants peut bien les signaler aux méditations futures, mais c'est aux générations suivantes qu'il est ré-

servé d'en écrire véritablement l'histoire impartiale. D'après toutes ces considérations, abstraction faite même de l'impossibilité d'examiner toutes les sources, je ne pouvais plus convenablement terminer mon ouvrage qu'à une époque si décisive pour l'empire ottoman, à la paix de Kainardsche, signée l'année même de ma naissance.

On ne peut encore examiner toutes les pièces qui ont servi de matériaux aux annalistes de l'empire ottoman à partir de la paix de Kainardsche, époque à laquelle s'arrête la collection imprimée jusqu'à ce jour. Dès ce moment aussi les archives où nous avons puisé si largement, n'ont plus une matière si abondante à nous fournir, non pas que les rapports des ambassades vénitiennes et autrichiennes soient moins accessibles; mais 1° l'importance des relations des représentants de Venise diminue à mesure que s'abaisse le pouvoir de la république; les bayles ne sont plus les agents actifs, influents, d'une puissance voisine de premier ordre, énergique, décisive dans la paix et dans la guerre; mais les témoins inertes de la ruine de l'édifice placé sous le patronage de Saint-Marc, qui s'enfonce dans les lagunes où il va disparaître avec la vieille aristocratie qui le soutenait; 2° après la paix de Kainardsche, ou plutôt depuis le congrès de Fokschan, se relâchèrent entre l'Autriche et la Russie les liens de l'intelligence intime, qui, à partir de la sainte ligue conclue avec Pierre-le-Grand, et surtout depuis l'alliance offensive et défensive signée en 1726 et renouvelée vingt ans plus tard, grâce à la communauté d'intérêts des deux cours auprès de la Porte, au concert de leurs démarches et de leurs mouvements, avait amené les résultats les plus importants. Cette union politique avait été rompue seulement pour peu de temps durant le règne de Pierre II, puis elle s'était renouée à l'approche de la guerre de 1768 entre les Turcs et les Russes, et le partage de la Pologne l'avait resserrée. Mais dans le demi siècle qui sépare la paix de Kainardsche du traité d'Andrinople, dont les événements remplissent la période suivante de l'histoire de l'empire ottoman, la communauté d'intérêts ne maintint l'harmonie parfaite entre les deux puissances que pendant la guerre poursuivie de concert contre les Turcs et contre les Français. Pour retrouver l'histoire de l'empire du croissant pendant les cinquante dernières années avec une complète connaissance des faits les plus importants et des plus graves négociations suivies auprès de la Porte, il faudrait pouvoir fouiller dans les archives des Russes comme dans celles des Autrichiens. Car c'est de Pétersbourg seulement que peut être projetée la lumière sur des parties restées obscures dans les dernières annales des Turcs. Jusqu'à la sainte ligue qui précéda la paix de Carlowicz, l'Autriche et Venise étaient les deux premiers champions de la chrétienté contre l'Islam; la Pologne et la Russie, quoique puissances limitrophes, avaient une moindre influence. Dans le cours du dix-huitième siècle, la Pologne recula vers l'arrière-plan; la Russie vint occuper le devant de la scène politique et tendit à envahir de plus en plus à mesure que l'empire ottoman tombait dans l'abaissement. Le premier partage de la Pologne put être considéré comme l'avant-coureur du dernier partage de la Turquie. A partir de la paix de Kainardsche jusqu'au traité d'Andrinople, la Russie dirigea les négociations diplomatiques de la Porte, détermina la paix et la guerre, engagea, dénoua les affaires les plus graves de l'empire. La France et l'Angleterre, abstraction faite de l'expédition d'Égypte et du passage des Dardanelles, ne sont plus, comme autrefois l'Angleterre, et plus tard la Prusse, que des puissances médiatrices, et ne jouent que momentanément un rôle actif. L'Autriche s'est bornée à maintenir la paix rétablie, à donner des conseils pacifiques. La Russie seule, du traité de Kainardsche à celui d'Andrinople, se posa en arbitre des destinées de l'empire ottoman; c'est donc à l'aide des archives russes, comme des récits des historiographes turcs officiels, que l'histoire des ottomans pendant le dernier demi-siècle peut être reproduite complètement comme a été faite dans cet ouvrage l'exposition des périodes précédentes, depuis la paix de Carlowicz jusqu'à celle de Belgrad, et depuis cette dernière jusqu'au traité de Kainardsche.

Après cette explication, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur l'esprit et la forme de l'œuvre maintenant achevée. Les

manières d'écrire l'histoire sont diverses comme les points de vue sous lesquels peut être considéré l'ensemble des faits généraux remarquables ; et il y aurait folie à vouloir satisfaire en même temps, dans un seul ouvrage, aux nombreuses exigences de systèmes opposés en ce genre. Autre chose est de faire un manuel et un résumé rapide, autre chose de dérouler la vie d'une nation, autre chose de se livrer à des considérations philosophiques sur l'histoire, ou d'en faire un exposé pragmatique. Ici l'auteur se proposait, en puisant à des sources originales, dans les archives de la diplomatie dont on n'avait pas encore tiré partie, de reproduire, sous la forme pragmatique la vie complexe de l'empire ottoman, et il croit avoir atteint ce but comme aucun écrivain ne l'avait fait avant lui. Des lecteurs, pour lesquels l'Orient a peu d'attraits, rejetteront beaucoup de détails comme futiles ou fastidieux, d'autres pesteront après les noms barbares des personnes et des lieux. Quant à ces noms, les langues et les oreilles allemandes ne devraient pas s'en trouver blessées plus que des noms slaves. Les Français et les Italiens peuvent bien commettre la faute grave de tronquer, de simplifier, d'adoucir des noms propres; mais un Allemand ne peut assumer une telle responsabilité, et un historien, à quelque peuple qu'il appartienne, ne doit pas se permettre de passer sous silence ces dénominations. En ce qui concerne les détails, dont on pourrait reprocher l'abondance moins dans les batailles et les événements de la guerre que dans les changements intérieurs, les promotions à des emplois, il semble qu'il eût été impardonnable de ne pas s'arrêter à ces masses de renseignements, car il n'en est pas un qui, sous un titre particulier, ne signale quelques faits; et d'ailleurs on y voit marquée, selon la succession des années, la série de degrés parcourus par les grands vesirs et autres hauts dignitaires dans la guerre et dans la paix. On a vu aussi avec quel soin les dates sont fixées, les lieux sont marqués ou décrits, les sources indiquées. La géographie et l'ethnographie n'ont pas été l'objet d'études moins sérieuses. Si des juges rigoureux jusqu'à l'excès dans leur désir insatiable de savoir, exigeaient encore davantage sur la vie intérieure de l'état, sur la civilisation, l'industrie, les arts, les mœurs, sur les destinées des peuples chrétiens assujétis, je leur répondrais que la moindre négligence n'a pas été commise à cet égard, comme le prouvent de longues descriptions de fêtes, de processions, et les listes de présents; mais que là où les pièces officielles se taisent il aurait paru inconvenant de suppléer à leur silence par des conjectures; et même à ces arbitres impitoyables on peut adresser le défi de signaler un seul trait caractéristique pour l'histoire des mœurs et de la civilisation des ottomans ou des peuples courbés sour leur domination, qui, se trouvant dans les sources, n'ait pas été reproduit ici. L'examen le plus attentif ne rencontrera pas non plus un fait un peu saillant, sous quelque jour désavantageux qu'il puisse paraître, ou de quelque obscurité diplomatique qu'il ait été enveloppé jusqu'alors, qui ait été omis ou rayé par la censure. Il suffit ici d'indiquer les instructions adressées par Ferdinand Ier à ses ambassadeurs à Rome pour faire lever l'interdit lancé par le Saint Siége à cause du meurtre du cardinal Martinuzzi, la dispersion des conjurés hongrois et de leurs complices, et le récit des négociations de la paix de Belgrad, ainsi que du traité secret des subsides.

Cette histoire a mis surtout en lumière tous les secrets diplomatiques, enfouis jusqu'alors dans les profondeurs des archives. Les sources, auxquelles pouvaient être puisés des renseignements positifs, avaient à peine été abordées. Outre les négociations imprimées, mais excessivement rares et à peine connues hors de l'Angleterre, de l'ambassadeur anglais S. W. Roe; outre les Histoires de la paix de Carlowicz par Humiecki, de Passarowicz par Vendranimo Bianchi, et la triple Histoire de la paix de Belgrad, écrite par Laugier, Neipperg et Moser, outre les récits de voyage de quelques ambassadeurs, et quelques relations vénitiennes, mises à profit par Ranke, toutes les négociations diplomatiques avec la Porte étaient restées plongées dans les mystères des chancelleries. Je les ai appelées à la vie extérieure et publique, et pas une ambassade n'a été omise si son existence s'est révélée. Dans des ouvrages imprimés, Andreossy et Karamsin

seuls ont parlé des ambassades de France et de Russie, et quoique tous deux aient puisé aux meilleures sources des archives des états auxquels ils appartenaient, néanmoins l'un et l'autre ont laissé échapper certaines missions sur lesquelles cette histoire donne des renseignements, d'après les archives d'Autriche et de Venise. Grâce aux communications de mon savant ami, le comte de Swiedzinski, et du comte Stanislas Rzewuski, enlevé trop tôt aux sciences et à sa patrie, les ambassades polonaises sont complètes; celles d'Angleterre et de Hollande sont telles que les donnent les pièces imprimées et les rapports de la diplomatie; la liste des bailes a été dressée d'après les pièces vénitiennes. Précédemment, la suite des envoyés autrichiens donnée même par la chancellerie d'état était très-défectueuse, ainsi qu'on le voit par la comparaison de nos indications avec le tableau publié par Jenisch dans le prodrome du Nouveau Meninski. On ne connaissait pas non plus jusqu'ici tous les traités de paix et toutes les conventions diplomatiques; dans la liste publiée par Martens et Schœll, il n'en manque pas moins de deux cent quatre-vingts. Pour arriver à combler tant de lacunes, il a fallu dans l'espace de vingt ans, depuis 1808, alors que le comte Stadion m'ouvrit les registres turcs de la chancellerie d'état, jusqu'en 1828, que fut achevée la lecture des archives vénitiennes, compulser plusieurs centaines de liasses de manuscrits dans la registrature de la chancellerie d'état, et un aussi grand nombre dans les archives particulières de la maison impériale. Régulièrement, chacune de ces liasses de manuscrits contient les rapports et les instructions d'une année, environ deux cents feuilles in-folio, de sorte que chacune d'elles peut être considérée comme un épais in-folio, de la dimension de soixante-huit volumes de l'histoire de Marino Sanuto. En ajoutant ces volumes aux rapports des envoyés vénitiens et des représentants de l'Autriche, on trouve que l'ensemble des archives fouillées pour la composition de l'histoire actuelle offre une masse de cinq cents in-folios; les Byzantins et l'histoire de Khevenhuller en réunissent cinq cents autres. On en compterait cinq cents encore avec les historiographes de l'empire ottoman et les anciens écrivains européens qui ont écrit sur les Turcs, tels que Mezeray, Knolles, Sagredo, Leunclau, Lonicerus, Hœningshofen, Ortelius, Bonfinius, Istuanfi, Dlugosz, Cromer, etc. Chaque page de notre ouvrage prouve par les citations combien ont été mises à profit les notions fournies par les bibliothèques, les archives, les chancelleries, les rapports, les actes, les traités, les papiers d'état et les pièces de la diplomatie européenne ou asiatique.

Les sources auxquelles le continuateur de l'histoire des ottomans aurait besoin de puiser, et dont quelques-unes seulement ont été abordables jusqu'ici, sont les travaux des historiographes suivants de l'empire. Après l'histoire imprimée de Wasif, qui se termine à la paix de Kaïnardschée, et n'est qu'un abrégé des cinq historiographes successifs, Hakim, Tschelebizade, Mussadé, Behdschet, Hassan-Efendi et Enweri, vient aussitôt Enweri, qui a retracé les événements du règne du sultan Abdulhamid en deux ouvrages distincts, d'abord en qualité d'historiographe dans le camp, puis remplissant les mêmes fonctions près de la Porte. Le premier de ces ouvrages contient les faits du règne d'Abdulhamid jusqu'à la déclaration de guerre avec la Russie et l'Autriche; le second décrit cette guerre même jusqu'à la paix de Sistow, dans la première année du règne de Sélim III. Tandis qu'Enweri remplissait les fonctions d'historiographe dans le camp, Edib-Efendi était placé près de la Porte comme maître des cérémonies et historiographe, et en effet il raconte ce qui s'est passé durant les trois premières années du règne de Selim III. Enweri, après sa mort, eut pour successeur Chalil-Nuri-Beg, qui commence son histoire à l'an 1209 (1794), et la pousse jusqu'en 1213 (1799). Le successeur de Nuri-Beg fut Waszif-Efendi, l'abréviateur et l'éditeur des cinq historiographes ci-dessus nommés, imprimés à Constantinople en deux volumes in-folio; non-seulement il continua l'histoire de Nuri-Beg de 1204 (1719) à 1219 (1804), mais il écrivit aussi l'histoire de Sélim III depuis son avénement au trône jusqu'en 1209 (1794), que commence la relation de Nuri. Ce dernier a inséré dans son ouvrage et dans toute leur étendue les dispositions

des nouvelles institutions entièrement inconnues jusques là dans le reste de l'Europe, ce qui les a fait comprendre dans leur esprit et leur complément. Quand Waszif fut appelé au poste de reis-efendi, le poète Pertew-Efendi le remplaça comme historiographe, et, sous le règne de Mahmud II, ces fonctions furent conférées au traducteur des deux grands dictionnaires, imprimés à Constantinople, du Burhani Kathi et du Kamus, au savant philologue Aaszim-Efendi, qui commença son histoire à l'avénement de Mahmud II. Son successeur Schanisade, traducteur et éditeur du grand ouvrage anatomique imprimé à Constantinople en deux volumes in-folio, part de la même époque. Après sa mort, arrivée en 1234 (1818), les fonctions d'historiographe furent remplies pour peu de temps par Omer-Efendisade Suleiman. Après celui-ci, vient l'historien Esaad-Efendi-Ssahhafsade, auteur de l'histoire de la destruction des janitschares, publiée à Constantinople sous le titre de *Base du triomphe*. Il commence, comme ses prédécesseurs Aaszim et Schanisade, au règne de Mahmud II, de même qu'Enweri, Edib et Waszif avaient pris tous trois pour point de départ le début du gouvernement de Selim III. Outre les ouvrages de ces neuf historiographes, Enweri, Edib, Nuri, Waszif, Pertew, Aassim, Schanisade, Omersade, Suleiman, Ssahhafsade, il y a encore deux histoires de l'expédition française en Egypte, une en arabe, l'autre en turc, et l'histoire de Said-Efendi, ouvrage peu volumineux, mais fort précieux, dont la première moitié résume les fastes ottomans dans le cours du dix-huitième siècle, et la seconde, excellent extrait de Nuri, expose avec détail les nouvelles institutions de Selim III et les deux révolutions qui renversèrent du trône Selim III et Mustafa IV. Il y a donc une douzaine d'auteurs originaux tout récents (1), dont, en dépit de tous les efforts, la moitié seulement jusqu'ici ont pu être consultés. Ils sont indispensables pour l'historien qui ne veut point courir le danger d'écrire uniquement d'après les rapports de la diplomatie et les journaux. On peut s'en convaincre par l'examen de l'histoire des deux révolutions, due à la plume de Said, qui fait ressortir les lacunes et les erreurs des rapports de Jucherot, d'Andreossy et d'autres sur ce sujet; l'ouvrage de Said-Efendi, bien supérieur aux douze autres par la rapidité de la narration et par l'importance de la matière, mérite d'être recommandé au comité de traduction.

---

(1) Voici la liste des historiographes ottomans qui, en vertu de leur charge et par ordre des sultans, écrivirent l'histoire : 1° Idris de Bidlis, sur l'ordre de Bajesid II, Histoire des huit premiers sultans. 2° Kemal-Paschasade, sur l'ordre de Selim Ier. 3° Le grand [illegible], sur l'ordre de [illegible], Histoire du règne de ce sultan. 4° Seadeddin, sous Mohammed III, Histoire depuis la fondation de l'empire jusqu'à Suleiman. 5° Nerkesisade, nommé par Murad IV, en 1044 (1634). 6° Abdi Pascha, nommé par Mohamed IV. 7° Naima, de 1001 à 1070 (1592-1659). 8° Raschid, de 1071 à 1134 (1660-1721). 9° Tschelebisade, de 1135 à 1141 (1722-1728). 10° Sami; 11° Schakir; 12° Ssubhi; 13° Ssubhi, ce dernier né en 1156 (1743) parle de son frère Mohammed Ssubhi avant lui historiographe de l'empire; leurs récits comprennent les événements depuis l'intronisation de Mahmud Ier en 1143 (1730) jusqu'à la fin de l'année 1156 (1743) en un volume édité par le second Ssubhi, imprimé à Constantinople. 14° Isi, de 1157 (1744) jusqu'à la fin de 1163 (1750) imprimé à Constantinople. 15° Hakim; 16° Tscheschmisade; 17° Musasade; 18° Behdscheti Efendi; 19° Enweri. Ces cinq historiographes, abrégés et édités par Wasif Efendi forment la continuation d'Isi de 1166 à 1188 (1752-1754). 20° Enweri, auteur de trois Histoires : 1° de la guerre contre les russes sous Mustafa III, jusqu'à la paix de Kainardsche; 2° du règne d'Abdulhamid jusqu'au commencement de la guerre contre la Russie et l'Autriche; 3° de la guerre contre les russes et les autrichiens, jusqu'à la paix de Sistow. 21° Edib, le maître des cérémonies, écrivit l'Histoire des trois premières années du règne de Selim III. 22° Nuri-Beg, de 1209 (1794) à la fin de 1213 (1799). 23° Wasszif écrivit l'Histoire de 1214 à 1219 (1799 à 1802) et en outre celle des premières années du règne de Selim III, jusqu'au moment où commence Nuribeg. 24° Pertew Efendi, de 1219 à 1222 (1802-1805) époque de sa mort à Andrinople. 25° Aaszim, mort en 1234 (1819). 26° Schanisade, mourut en exil à Tire en 1241 (1825). 27° Omersade Suleiman, ne fut que quelques mois historiographe de l'empire. 28° Ssahhafsade, historiographe actuel, est éditeur du journal du gouvernement.

Ces indications me conduisent à exprimer ma reconnaissance pour les gracieuses communications qui m'ont été faites, pour les secours bienveillants qui m'ont aidé à atteindre mon but. Grâce aux recommandations généreuses des ministres de l'intérieur et des affaires étrangères en Prusse, en Bavière, en Saxe, au concours des ambassades impériales près de ces cours, les livres et les manuscrits des bibliothèques de Berlin, Munich et Dresde, ont été mis à ma disposition chaque fois que je désirais en faire usage, et j'ai pu m'en servir aussi librement que des trésors de la bibliothèque de la cour à Vienne. J'ai trouvé surtout deux manuscrits bien précieux et qui m'ont été bien utiles, l'histoire du fils du grand vésir Nassuh-Pascha, à Dresde, et celle du grand vésirat du troisième Kœprili et de ses deux successeurs, par un anonyme, à Berlin. De la seule bibliothèque de Munich, m'ont été communiqués cent quatre-vingt-six manuscrits turcs dont je n'aurais jamais pu autrement avoir connaissance; en outre, les directeurs des bibliothèques royales de Berlin, Dresde, Munich et Gœttingen, MM. Wilken, Ebert, Lichtenthaler et Beneke ont bien voulu prendre la peine de compléter, au moyen d'appendices tirés des trésors confiés à leurs soins, la liste d'un millier d'ouvrages imprimés, parus en Europe, sur l'histoire des ottomans, laquelle liste avait déjà été publiée dix ans auparavant dans les Archives pour l'histoire. M. Hase de Paris et M. Macbridge d'Oxford ont aussi contribué pour une douzaine de titres. Mais il est difficile de croire que dans les bibliothèques de Paris et à la Bodleiana, il se trouve encore plusieurs manuscrits français et anglais, relatifs aux Turcs, qui me sont restés inconnus. Je dois surtout adresser des remercîments au directeur de la Marciana pour toutes les peines qu'il a prises, afin de me procurer les ouvrages les plus rares qui aient paru en Italie sur l'histoire des ottomans; j'aurais volontiers contracté les mêmes obligations envers M. l'abbé Mezzofanti, directeur de la bibliothèque de l'institut de Bologne, si riche en ouvrages classiques orientaux, si, à force de prières et au moyen des démarches répétées de l'un des principaux protecteurs de cet ouvrage, son excellence le comte de Lutzow, ambassadeur impérial à Rome, il m'eût été possible d'obtenir communication d'une seule lettre de Marsigli. Avec la permission de son excellence le ministre d'état bavarois, comte d'Armansperg, et par l'entremise du directeur royal des archives, baron d'Hormayr, je suis parvenu à prendre connaissance et à tirer copie de l'état de tous les actes relatifs aux guerres contre les Turcs, se trouvant dans les archives et même à examiner les trophées turcs déposés dans le château de Rastadt. Grâce à la médiation de son excellence l'ambassadeur impérial à Pétersbourg, comte de Ficquelmont, j'ai pu me procurer des archives de Moscow la liste de quelques envoyés russes, ce qui m'a permis de rectifier leurs noms, altérés dans les annalistes turcs et les papiers diplomatiques jusqu'à être méconnaissables. L'agent impérial en Moldavie, M. de Wallenburg, ayant été secrétaire d'ambassade à Constantinople, m'a aidé à trouver le tombeau de Kara-Mustafa et m'a fourni d'excellentes notions topographiques. Déjà plusieurs fois, j'ai répété combien j'avais d'obligations à mon excellent ami, l'interprète chevalier de Raab pour les ouvrages qu'il m'a procurés; je me plais encore à lui adresser le témoignage de ma reconnaissance pour les renseignements, les notions historiques que son intervention bienveillante et infatigable m'a fait obtenir des professeurs et des savants turcs, particulièrement de l'un des plus savants ulémas, le grand juge Abdulkadir-Beg, fils du grand vésir Melek-Mohammed-Pascha. Les communications écrites, qui me sont ainsi parvenues dans le cours de dix années, forment seules une liasse considérable de pièces bibliographiques, philologiques et historiques, du plus grand prix (1). Enfin,

---

(1) Voici une circonstance qui peut servir de témoignage du scrupule de l'auteur à tirer parti des renseignements à sa disposition et qui jette en même temps un nouveau jour sur le caractère de deux personnages historiques, le vieux Kœprili, et l'historiographe Raschid; on verra mieux ressortir encore la tyrannie farouche du premier, la douceur et l'esprit conciliant du second. Très souvent dans les notes de cet ouvrage sont indiqués les passages où la vérité, dissimulée par les historiographes officiels était

cette histoire n'eût jamais été publiée, si, vingt-sept ans auparavant, le comte Stadion n'avait pas mis à ma disposition les registres de la chancellerie d'état; si, par la haute protection de son altesse le prince de Metternich, les archives secrètes de la maison impériale ne m'avaient été ouvertes; si enfin la censure avait mis le moindre obstacle à la révélation des faits qui s'y trouvaient.

Enfin, l'auteur d'un ouvrage sérieux et profond n'a pas moins de grâces à rendre à ses critiques, quand, au lieu de se montrer haineux comme Hamaker, ils s'attachent seulement à relever des fautes essentielles, à rectifier des erreurs graves. Le poète et l'orateur peuvent garder le plus profond silence sur les attaques de la critique, et s'envelopper dans la conscience de leur mérite, ou dans le dédain. L'historien peut observer la même attitude et la même réserve, tant que la critique ne s'adresse qu'à sa manière, à son goût et à son style. Mais quand il s'agit de la vérité scientifique, de faits historiques, c'est un devoir indispensable pour l'explorateur ardent et sincère de la science, pour l'historien, de se défendre contre d'injustes attaques, ou bien de confesser son erreur et de la redresser. D'une vingtaine de critiques (1) dont j'ai eu connaissance, cinq se sont en effet appliqués sérieusement et avec impartialité à l'étude des volumes qui leur étaient soumis : Schlosser, Wilken, Veit, Tychsen et Sylvestre de Sacy, dans les annales critiques de Heidelberg, Berlin, Vienne, les Gœttinger Gelehrtenanzeigen, et le journal des savants. Les vingt autres, ont jugé bénévolement ou hostilement, mais tous superficiellement, sans aller au fond des choses, sans comparer l'œuvre actuelle avec les travaux antérieurs sur l'histoire des Ottomans, sans chercher à remonter aux sources (les bysantines, au moins, dans le premier volume).

Mon savant et honorable ami, son excellence le chef de la magistrature, Melek-Paschasade-Abdulkadir-Beg, observa sur mon histoire de la levée du premier siège de Vienne, que, dans les annales turques, l'épouse du grand vesir Ibrahim n'est nullement citée comme sœur de Suleiman le législateur. C'est ainsi qu'il s'exprime à ce sujet : « Votre traité tout parfumé d'ambre, sur les événements de Vienne, nous est parvenu par M. Raab, et nous en avons pris

---

mise en lumière par des rapports d'Européens, ou des écrivains ottomans plus anciens et plus courageux. Cette ressource devient indispensable quand dans la suite des historiographes de l'empire, se rencontre une lacune d'une année et plus, circonstance qui se reproduit deux fois : d'abord, entre Naima et Raschid, car Naima finit en l'année 1069 (1658), et Raschid commence par l'année 1070 (1659), de sorte que les événements de l'année 1070 (1660) manquent absolument; 2° entre Kara et Tschelebisade, dont les récits se terminent à l'an 1141 (1728), et Ssubhi, dont l'ouvrage s'ouvre par l'année 1143 (1730), par conséquent là encore manquent deux années. La dernière lacune est plus facile à comprendre que la première, parceque le récit manquant devait embrasser la fin peu glorieuse du règne d'Ahmed III, et son renversement par la révolte, dont le servile Ssubhi n'osa jamais exposer la véritable cause. Mais le motif de l'autre lacune entre Naima et Raschid me serait restée entièrement inconnue, sans la réponse de mon ami le savant Kadiasker à la question que je lui adressais. L'année 1069 fut malheureuse à plusieurs égards, particulièrement à cause du grand incendie sur lequel le kaïmakam Debbagh Mohammed adressa directement au sultan un rapport qui le fit mettre à mort par le vieux Köprili. Raschid nommé historiographe de l'empire par ce dernier, ne jugea pas prudent de commencer son histoire par un événement aussi désastreux que le grand incendie qui avait déjà coûté la tête au kaïmakam, et crut plus sage de transporter le début un an plus tard; heureusement cette lacune est comblée par l'histoire de Hassan Wedschihi.

(1) 1° Les Wienerjahrbücher der litteratur; 2° les Berliner-Jahrbücher für wissenschaftliche kritik; 3° Jenaer litteratur zeitung; 4° Haller. litteratur zeitung; 5° Leipziger litteratur zeitung; 6° Heidelberger Jahrbücher; 7° Gœttingische gelehrten Anzeigen; 8° Leipziger Blätter für litterarische Unterhaltung; 9° Morgenblatt; 10° Abendblatt; 11° Repertorium; 12° Journal des savants; 13° Revue encyclopédique; 14° Bibliotheca critica nova; 15° L'universal; 16° Bulletin de Ferussac; 17° Journal asiatique; 18° Asiatic journal; 19° Litterary gazette; 20° Foreign litterary gazette; 21° Foreign review; 22° New foreign review; 23° Biblioteca italiana; 24° Antologia; 25° Bibliothèque britannique.

connaissance avec un grand plaisir. En le parcourant avec nos amis instruits de la langue allemande, je fus saisi d'un doute sur un seul point. Ibrahim Pascha, favori de Suleiman le législateur, et livré ensuite par ce monarque à une mort violente, possédait à Constantinople, sur la grande place célèbre sous le nom d'Atmeidan, un magnifique sérail, qui, après lui, devint la propriété de divers vesirs, et resta en définitive à Fasli-Pascha. Une partie de ce palais qui sert à resserrer les tentes, est appelée maintenant Mehterchane (magasin des tentes), l'autre partie, est désignée sous le nom de Bojachane (magasin des couleurs). Le tout-puissant Ibrahim, donna dans ce sérail une grande fête, dont la magnificence ne saurait se décrire. A cette époque aussi, Suleiman lui-même y fit célébrer une nôce, et il dit en plaisantant : Laquelle de ta nôce, Ibrahim, ou de la mienne, est la plus brillante? Ibrahim-Pascha répondit : Ma nôce a été honorée de la présence d'un padischah comme vous; quel personnage aussi sublime a pu se trouver à la vôtre? Ces paroles se trouvent dans beaucoup de passages des histoires; toutefois, elles ne prouvent pas absolument que la fiancée devait être une princesse de la maison d'Osman. Dans les histoires que j'ai lues, il n'est question que de la description du festin, de la lutte scientifique entre les ulémas, et des faveurs répandues par le sultan Suleiman; mais je ne sais pas où l'on a pu prendre que Suleiman avait donné sa sœur à Ibrahim-Pascha. » En effet, un seul rapport vénitien, dans Marini-Sanuto, dit que la fiancée d'Ibrahim était sœur de Suleiman, et ce rapport d'ambassade est contredit par d'autres historiens européens contemporains. D'après Spandugino-Cantacuzène, la jeune épouse était nièce de Suleiman (1). Selon Paolo-Giovio, copié par Sansovino, c'eut été une fille d'Iskender-Pascha (2). Dans l'ouvrage tres-recommandable d'Hafis-Husein d'Aiwanserai, dans les documents historiques sur les fondateurs des mosquées de Constantinople, l'épouse d'Ibrahim ne pouvait être ni sœur, ni nièce de Suleiman, ni fille d'Iskender-Pascha ; c'est tout simplement une des femmes du sérail ; de sorte que de toutes ces contradictions, il est difficile de tirer une opinion certaine sur sa naissance. L'assertion ultérieure de mon ami que, d'après les annales des Ottomans, Selim I n'eut d'autre enfant que Suleiman, est repoussée par de nombreux passages des sources, cités dans cette histoire, sur les mariages des sœurs de Suleiman avec des paschas. Ibrahim-Pascha s'enorgueillissait beaucoup de ses nôces honorées par la présence de Suleiman. Ce sentiment est attesté par une pièce autographe excessivement remarquable, dont le fac-simile se trouve dans l'histoire du siège de Vienne, et dans laquelle il signe Ssahibes-Sur, c'est-à-dire, *possesseur des nôces*.

Ce qui a une bien plus grande importance que ces vérifications sur l'épouse du premier vesir ottoman, dont l'étendard fut planté sous les murs de Vienne, c'est l'authenticité du crâne conservé dans le trésor municipal viennois, de Kara-Mustafa, le second ministre des sultans, qui poussa ses hordes contre le boulevard de la civilisation occidentale. A peine l'acte écrit sur parchemin par le cardinal Colloniz, le 17 septembre 1696, eut-il été imprimé, et le crâne dépouillé de l'atroce bourreau de Human, eut-il été exposé comme un grand enseignement historique, de Constantinople fut envoyé l'excellent ouvrage du *jardin* des mosquées qui, écrit dans la deuxième moitié du siècle précédent, présente l'histoire la plus précieuse de toutes les mosquées de Constantinople, des écoles attachées aux temples, des fontaines, des hôpitaux, des cuisines des pauvres, et autres établissements de bienfaisance, ainsi que des renseignements sur l'année de la mort et la sépulture de leurs fondateurs. Si cet ouvrage m'eût été connu sept ans plutôt, il aurait formé la troisieme partie de *Constan-*

(1) Et fece B scia Ibrahim, il quale era nato in un castello nel contado di Corfu nominato La Parga ; al quale avendo dato una suo nipote per moglie, degno de esser alle lor *nozze* contro l'usato di tutti gl' imperatori turcheschi (p. 100).

(2) Costui nacque in Macedonia nel villagio della Parga, vicino a Corfu, e fu schiavo de Schender Bassa, del qual ha presa per moglie la figlia (fol. 30).

nople et le *Bosphore*. Dans cette espèce de monographie, trois fois il est question de Kara-Mustafa, celui qui assiégea Vienne; la première, dans le chapitre consacré aux mosquées de la ville, à l'occasion de l'école de la tradition fondée par lui dans la rue du diwan; la deuxième au sujet de la mosquée bâtie dans le voisinage de Chodscha-pascha; la troisième, dans l'énumération des mosquées, hors de l'enceinte de Constantinople, au-delà des sept tours, quand l'auteur arrive à la mosquée, dite des Bouchers. Dans le premier et le dernier cas, il est dit expressément que la tête de ce vesir roula devant les pieds du sultan à Andrinople, et qu'elle fut ensevelie dans cette ville, contre la mosquée de Ssaridsche-Pascha. A la vérité, dans la Rumili d'Hadschi-Challa, il n'est pas fait la moindre mention de la mosquée de Ssaridsche-Pascha à Andrinople, et l'historien Ali, à l'article des vesirs de Murad II, dit simplement, que Ssaridsche-Pascha fonda à Gallipoli une mosquée, une cuisine des pauvres et une medrese. Il était donc nécessaire de rechercher : 1° Si en effet il y avait à Andrinople une mosquée de Ssaridsche-Pascha; 2° si un Mustafa-Pascha y avait été réellement enseveli; 3° si ce Mustafa-Pascha était bien le Kara-Mustafa qui avait assiégé Vienne. Les recherches entreprises, grâces aux soins complaisants du secrétaire d'ambassade russe, Wallenburg, aidé de l'agent consulaire à Andrinople, et d'un homme versé dans la langue et dans les affaires du pays, amenèrent une triple réponse affirmative à ces trois questions. Les doutes qui planaient encore sur la situation de la mosquée, ainsi que sur l'authenticité de l'inscription tumulaire, furent levés à l'aide des explorations dirigées sur les lieux à Andrinople, par M. de Wallenburg, dans son voyage de Constantinople à Vienne; l'inscription et le chronogramme des dernières lignes, et s'il faut ajouter encore la date écrite en chiffres, prouvent jusqu'à l'évidence, que Kara-Mustafa fut enseveli à Andrinople, et non point à Belgrad. Cette pierre tumulaire fut placée dans l'année de la décapitation de Kara-Mustafa, et par conséquent douze ans avant qu'arrivât à Vienne la prétendue tête du grand vesir mis à mort. Les deux jésuites, Aloysius Braun et Xavier Berengshofen, qui apportèrent le crâne à Vienne, le remirent au cardinal Colloniz, comme étant celui de Kara-Mustafa, parce que l'atroce vesir, durant le siège de Vienne, aurait menacé les principaux de la ville de les faire décapiter, s'ils tombaient entre ses mains. Il paraît que les deux Pères savaient bien au-dessus de quelles dépouilles s'élevait le monument funéraire construit contre leur ancienne église de Belgrad, transformée en mosquée, et qu'ils avaient, avec leur relique turque, pratiqué une pieuse fraude afin de s'insinuer dans la faveur du cardinal. Quoiqu'il en soit, le crédit historique de l'ouvrage sur les mosquées ruine l'autorité du diplôme de Colloniz, fondé sur le témoignage de deux jésuites, et la dépouille conservée depuis cent trente-cinq ans dans le trésor de l'hôtel de ville à Vienne, et montrée comme la tête de Kara-Mustafa, doit avoir été enlevée à quelque grand turc inconnu, et n'a point appartenu à Kara-Mustafa, qui repose à Andrinople, contre la mosquée de Ssaridsche-Pascha.

Pour ne pas tromper l'attente de ceux qui, à la conclusion de toute œuvre historique, comptent sur un ensemble de considérations philosophiques ou politiques, je vais grouper ici quelques observations chronologiques et pragmatiques, quoique déjà j'aie exposé successivement les plus importantes sur l'esprit et le caractère de chaque règne et de chaque époque; que d'ailleurs je sois pénétré du principe, que, dans le déroulement de l'histoire, les faits parlent d'eux-mêmes, sans avoir besoin du langage propre à l'historien, et que les réflexions doivent être laissées aux lecteurs.

L'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix de Kainardsche, a traversé sept grandes périodes : 1° De formation, à partir de la fondation de l'Empire, jusqu'à la conquête de Constantinople; 2° d'extension, depuis la prise de Constantinople, jusqu'à Suleiman le législateur; 3° de haute prépondérance et d'éclat incomparable, sous Suleiman et son fils Selim II; 4° d'altération et d'affaiblissement, jusqu'au moment où Murad IV attaqua le mal avec le fer du bourreau; 5° d'anarchie complète et de triomphe pour la révolte, jusqu'à l'apparition du premier Kœprili; 6° de nouveau

développement de puissance, sous le gouvernement des Kœprili, jusqu'à la paix de Carlowicz; 7° de décadence décidée, révélée au monde par ce traité, et d'intervention active de la politique européenne, jusqu'à la paix de Kaïnardsche. Depuis la grande bataille de Nicopolis, où Ilderim fondit sur les armées des puissances chrétiennes liguées contre lui, et les chassa loin devant ses escadrons, jusqu'aujourd'hui que le croissant brille encore en Orient, mais ne menace plus de pénétrer au cœur de l'Europe, quatre cent quarante ans se sont écoulés. Un siècle plus tard, les Turcs inondaient l'Autriche centrale et la Pologne (1496); deux siècles après la bataille de Nicopolis (1596), Mohammed III montait sur le trône, et de son avénement, qui concorde avec le commencement du onzième siècle de l'hégire, les historiens ottomans datent les premiers symptômes de la décadence de l'Empire. Cent ans après, le troisième Kœprili, le sage et vertueux vesir, tenta la première réforme sous le nom d'ordre nouveau, en faveur de la population chrétienne de l'Empire écrasée par le despotisme (1696), et juste un siècle plus tard la réforme de l'ordre nouveau s'appliqua sous Selim III (1796). L'année 96 de chaque siècle de l'ère chrétienne, est signalée entre toutes, comme la 66e dans les annales des Ottomans, ainsi qu'on a pu le remarquer dans le cours de cette histoire. Il ne faut rien en conclure, sinon que cette année a fixé plus particulièrement l'attention de l'observateur sérieux, et que sa pensée s'y est arrêtée. C'est ainsi que des jours ont été marqués comme heureux ou malheureux pour des peuples et des individus : la décollation de saint-Jean dans l'histoire de Hongrie ; le 14 octobre dans la vie de Napoléon; le 8 septembre dans l'histoire des siéges entrepris par les Ottomans ; dans les fastes des rapports de la Russie avec les Turcs, le 21 juillet, choisi certainement avec intention par la czarine, pour la signature de la paix de Kaïnardsche, afin d'effacer glorieusement le souvenir du traité de Pruth. Bien loin de vouloir me défendre contre le blâme auquel j'ai été en butte pour ces rapprochements chronologiques, j'avais pensé qu'il ne serait pas indigne d'un travail sérieux d'ajouter à la première édition une sorte de table comprenant les dates des événements les plus éclatants des annales des Ottomans, afin de faire mieux ressortir la concordance étrange des faits remarquables avec certains jours.

Toutefois il ne faudrait pas vouloir en tirer des prédictions pour l'avenir, pas plus que des anciennes prophéties bysantines et turques sur la ruine de l'empire. La mort de toutes les institutions politiques se laisse facilement deviner d'après le silence et le repos dans lesquels elles sont oubliées, sans égard pour les progrès du temps et des peuples limitrophes. L'édifice de l'état comme tout autre menace de s'écrouler si l'on n'y fait de continuelles réparations. Le nom de Turc est un terme injurieux dans la bouche de l'européen comme dans celle de l'ottoman, et par la même raison quand on examine les choses de près. Pour l'ottoman, le Turc est l'enfant des steppes couvert de sa rude enveloppe, resté obstinément étranger à toute culture, à tout adoucissement dans les mœurs. Pour l'européen, c'est le barbare asiatique emprisonné dans ses vieilles formes religieuses et politiques. L'ottoman repousse le Turkman inculte ; l'européen, l'ottoman Turc. A ce point de vue, le nom de Turc a pris un sens plus étendu encore du Bosphore au détroit de Gibraltar. Si depuis long-temps l'empire ottoman n'est plus conquérant, si depuis long-temps il est resté contenu dans les limites du Danube, du Kuban au Nord, du rivage de l'Égypte au Sud, de l'Euphrate et du Tigre à l'Orient, la véritable raison, c'est qu'au lieu d'être progressif, il est demeuré stationnaire, comme le fleuve qui, cessant de rouler ses eaux, se transforme en marais; en un mot, c'est parce que les Turcs sont des Turcs.

Toutefois n'allons pas nous laisser entraîner à une injuste opinion sur le caractère du peuple turc, auquel, dans l'empire ottoman moins qu'ailleurs, peut être attribué la ruine du gouvernement ; il ne faut pas non plus prononcer une sentence inique sur le gouvernement lui-même pour le temps qu'il fut en état de maintenir l'ancienne constitution politique dans toute sa vigueur. Pour juger équitablement les Turcs au point de vue historique, on ne doit pas oublier qu'ils portent la chaîne de l'Islam, la plus in[illegible]

rante de toutes les religions, dont l'esprit aspire à la domination du monde et par conséquent pousse sans cesse à la conquête. Les fetwas rendus pour la guerre de Chypre et celle de Perse proclament la légitimité de la rupture de la paix s'il y a avantage dans cette conduite. Durant quatre siècles les ottomans n'accordèrent aux infidèles que des capitulations, jamais une paix fixe et durable ; et si la perpétuité de la paix rencontra de si grands obstacles, c'est qu'elle était expressément contraire à l'esprit de la loi. Considérés sous cet aspect, les ottomans, par la première institution d'armées permanentes, par le perfectionnement de la discipline militaire, et surtout par la levée de jeunes garçons pour le recrutement des janitschares, ont laissé bien loin derrière eux, dans l'intelligence et le développement de la politique profonde quoique monstrueuse du despotisme islamite, les Persans et même les Arabes auxquels leur Montesquieu, Ibn-Chaldun, reproche avec raison l'instabilité de leurs constitutions. Rarement le gouvernail de l'état était entre les mains de Turcs de naissance ; presque toujours il fut tenu par des sujets d'origine chrétienne, des Grecs, Illyriens, Albanais, Serviens, Croates, même par des Hongrois et des Allemands, entrés au moyen de la levée des jeunes garçons parmi les recrues et les pages, arrachés aux anciens liens du sang et de la foi de leurs pères, formés à devenir d'aveugles instruments du pouvoir de leurs maîtres. Sous Suleiman-Kanuni, la domination de la loi et la puissance de l'empire brillèrent du plus grand éclat. Le Turc, le Persan et l'Arabe donnent à l'art du gouvernement le nom de *Riaset* (1), c'est-à-dire, direction du vaisseau ; mais cet art leur paraît incomplet sans l'exercice d'une rigueur nécessaire, appelée *Siaset*, du mot arabe emprunté au maniement du cheval (2) ; le moyen et le but de cet art compliqué, c'est l'observation de la loi, de sorte qu'ici comme dans tout état bien ordonné, l'objet le plus élevé proposé aux plus nobles efforts, c'est le triomphe du droit. L'idée de liberté politique manque à l'asiatique ; il ne connaît que la liberté civile de l'homme affranchi ou né dans l'indépendance, en opposition avec la situation de l'esclave acheté ou né dans les fers. Le Persan avait la notion de la liberté religieuse de la doctrine de Serduscht, dont le symbole est le cyprès ou le lis ; l'Arabe ne connaît que la liberté des Bedouins, ou de l'état de nature du sauvage, dont la main s'élève contre tout le monde, et qui voit les mains de tous dressées contre lui. L'ottoman, quand dans la moitié du dix-huitième siècle, il se trouva en face de la liberté des Polonais et de l'indépendance des Tatares, ne trouva pour cet état de choses d'autres mots que celui de *Serbestiet*, faculté de s'envelopper la tête, parce que ce droit est interdit à l'esclave ; comme autrefois chez les Romains, l'indigène seul pouvait se coiffer d'un chapeau. Les ottomans ne sont pas aussi étrangers aux idées d'humanité (1) et de système d'existence commune ; le mot république (2) se trouve même dans le titre des vesirs (3). La plus admirable de toutes les institutions politiques ottomanes est certainement la hiérarchie des ulémas, fondée par Mohammed II, complétée par Suleiman Ier ; c'est une communauté aristocratique pour l'enseignement de la science et de l'administration de la justice ; une sorte de corps législatif, maintenant l'équilibre entre les différentes divisions des troupes, et posant un frein au despotisme lui-même ; une chambre de noblesse acquise par les services dans la science et la magistrature, une aristocratie de théologiens et de légistes, de juges et de professeurs, dont la fermeté et la fixité dans les principes a sauvé le vaisseau de l'état de tant de tempêtes déchaînées par le despotisme et l'anarchie, qui menaçaient de l'engloutir. Les professeurs en Turquie sont mieux rétribués et jouissent d'une plus haute considération qu'en Allemagne et dans les autres pays, à l'exception de la France et de l'Angleterre. Quoique les places productives de muderris et de juges, de

(1) [illegible]
(2) [illegible]

(1) Insaniet.
(2) [illegible]
(3) [illegible] la chose commune.

médecin et d'astronome de la cour, qui mènent aux dignités de grands juges et à la première de toutes, celle de mufti, soient limitées à la théologie et à la jurisprudence, dans lesquelles s'exercent des légions d'ulémas, ces deux branches, sérieusement exploitées, n'arrêtent pas la culture de ce qui se rattache à une civilisation plus élevée; elles provoquent même l'étude de l'éthique, de l'histoire, la philologie, la médecine, des mathématiques, et même des beaux-arts, que la loi permet, comme la poésie, la musique, l'éloquence, l'architecture et la calligraphie. La peinture et la sculpture, seules frappées d'interdiction par la loi, sont restées stériles. Mais en revanche, quels développements ont pris certains arts mécaniques? combien de leurs produits excitent l'envie et la rivalité de l'Occident? Les étoffes de soie aux mille couleurs d'Alep, les coussins de velours de Brusa, les manteaux blancs de Barbarie, les capotes noires de marin de Smyrne, les lames de Damas, les tissus rouges de laine, le savon et l'huile de rose d'Andrinople, les chemises de l'Archipel, les mouchoirs et les tabliers de bain, les schals de Bagdad, les ouvrages des tireurs d'or de Constantinople, etc... Toutes les armées européennes ont adopté la musique militaire des Turcs, de même que diverses de leurs pratiques dans les mines. Les chefs-d'œuvres de l'architecture ottomane, dont à la vérité les maîtres furent presque tous des Grecs, étonnent les européens, dans les mosquées de Constantinople et d'Andrinople, sur les rives du Bosphore et du Dschemna. Dans l'art de la calligraphie, particulièrement dans la taalik, où les orientaux se complaisent avec le plus d'amour, les ottomans rivalisent avec les Persans. L'humajunname, la fameuse traduction des fables dites de Bidpai, surpasse de beaucoup en éclat l'original persan et arabe, véritable modèle de l'art oriental pour la pompe du style et la vivacité des couleurs. La poésie des ottomans a fait plus encore,

Toutes les âmes ne sont pas religieuses, tous les cœurs pleins d'amour, tous les esprits poétiques; la justesse et l'accord des sons ne font pas impression sur tous les ottomans. Il y a des athées : quoi d'étonnant donc qu'on entende nier la poésie et rabaisser la poésie orientale dans le public des journaux, et même parmi les orientalistes? A des attaques d'orientalistes allemands dédaigneux, tels que Schulz et les hommes de son école, portées contre le sanctuaire de la poésie orientale, des arabologues français ont répondu en adorateurs, sinon en prêtres du feu sacré. Après avoir frissonné d'horreur à l'aspect du sacrilége, ils n'ont pas moins continué à sacrifier comme auparavant sur l'autel de Vesta ou de la parole vivante. Plus impartiaux et plus compétents que les sacrificateurs orientalistes, Gœthe, Herder, et des juges versés dans les matières philologiques, Collin (1), Menzel (2), sans pourtant avoir appliqué spécialement leurs études aux langues orientales, ont fait rendre justice à la poésie orientale et aux traducteurs. Les péchés commis contre le goût par l'Allemand Reiske dans les Preuves de Motenebbi, ont été depuis long-temps expiés par l'ouvrage classique de l'Anglais William Jones sur la poésie orientale. La traduction d'Hafis révèle le feu des diwans et des ghaseles comme l'acier fait jaillir le feu du caillou qui le recélait. L'Hamasa ne fera que rehausser la valeur de Motenebbi, si cet auteur doit être plus connu au moyen de la traduction, et Baki, le plus grand lyrique des ottomans, conserve une place éminente à côté d'Hafis et de Motenebbi. La traduction du fleuron du lyrisme oriental m'était échue comme orientaliste allemand. Comme historien des ottomans, j'ai un autre devoir encore à remplir. Les œuvres poétiques d'un peuple ne sont pas destinées seulement à des esprits prosaïques, voués exclusivement à l'analyse, qui disséqueraient le corps d'Osiris, ou à des prosodistes toujours préoccupés du mètre, attachant tout le mérite de Virgile à des syllabes; elles ne sont pas livrées comme des cadavres anatomiques au scalpel de grammairiens méticuleux, séparant toutes les fibres, ou des collecteurs de variantes acharnés sur des squelettes de vers. La poésie d'un peuple est le miroir le plus fidèle de son esprit, de son âme, de son génie, de son caractère; c'est la flamme du feu sacré, de la civilisa-

(1) Dans les annales de la littérature.
(2) Dans le morgenblatt du 29 mars 1830.

tion, des mœurs et de la religion, qui de l'autel de l'humanité s'élance vers le Ciel. Considérée de ce point de vue, la poésie des ottomans a été pour leur historien l'objet de longues études. Il y a trente-sept ans, il s'est présenté pour la première fois comme traducteur de morceaux de poésie turque, dans le Mercure allemand, avec la translation d'une composition *Sur les dernières choses*, et du joli poëme *Du printemps* de Mesihi, et depuis il n'a jamais perdu de vue le but principal de ses efforts. La réunion des sources historiques n'a été réalisable qu'en trente ans; il n'a pas fallu moins de temps pour réunir toutes les anthologies, les monuments, les biographies laissés par les poëtes turcs. Dans le cours de l'histoire, les chefs seuls de cette légion sacrée pouvaient apparaître avec les devises inscrites sur leurs bannières, et çà et là seulement pouvaient être cités des vers isolés contenant un sens historique. Maintenant à l'histoire de l'empire ottoman doit succéder l'histoire de la poésie ottomane, comme pendant à l'histoire des arts et de l'éloquence des Persans, sur le mérite de laquelle Gœthe a exprimé une opinion si favorable dans le diwan occidental et oriental. Mais ici, la matière serait plus riche et plus inépuisable; car pour le premier traité on n'avait à exploiter que quatre ouvrages, tandis que pour l'histoire de la poésie turque, on en trouverait vingt-quatre à sa disposition, d'où l'on pourrait tirer des citations, non pas de deux cents poëtes, mais de deux mille. L'étonnement causé par de telles richesses cessera, et l'intérêt excité par le sujet s'accroîtra, quand on saura que les Turcs n'ont pas été animés par un génie poétique original et particulier, comme les Arabes et les Persans, mais qu'ils se sont appropriés tous les trésors de la culture intellectuelle de ces deux peuples, et qu'ils se sont rattachés à cet égard comme à tant d'autres aux Persans et aux Arabes, ainsi que les Romains aux Grecs. De même qu'Homère et Hésiode resplendissaient dans Virgile, Pindare, Alcée, Sapho, Anacréon dans Horace, Ménandre dans Plaute et Térence, ainsi la poésie persane et arabe perce de ses rayons l'enveloppe des versificateurs turcs. Beaucoup de productions, qui ne pourraient se retrouver aujourd'hui dans l'arabe et le persan, se sont conservées ici en traduction ou en imitation, non pas comme des fleurs séchées dans des herbiers, mais comme des gouttes d'eau sur l'ambre. L'histoire de la poésie ottomane n'est donc pas seulement le complément de l'histoire du peuple, c'est encore une sorte d'anthologie de la poésie arabe et persane, dont les Turcs ont transformé la substance.

La poésie, sœur de la religion, surtout chez les Orientaux, part de la louange de Dieu et y revient par la voie du mysticisme. La devise des poètes orientaux est le verset du koran : « Nous sommes de Dieu et nous retournons à lui. » L'on est ramené à Dieu, non-seulement par la poésie, mais encore par l'histoire qui fait ressortir l'action de la providence rémunératrice. Quelques-uns peuvent ne voir là que de vaines leçons de politique, n'entendre qu'une voix prêchant dans le désert, d'autres n'y trouver qu'une collection de livres où sont entassés les crimes qui déshonorent l'humanité; pour l'oriental, c'est l'inscription découverte de la table du destin dont le commencement et la fin sont encore enveloppés de ténèbres impénétrables, et dont quelques caractères isolés seulement peuvent être saisis par l'œil de l'homme; mais chacun de ces traits révèle clairement les voies d'une providence et d'une rémunération dans la vie des individus, des peuples, des souverains, des empires; d'où s'exhale cette prière : Que ton règne arrive! c'est-à-dire le règne de l'intelligence et de la justice, de la vérité et de l'amour. Avec amour et vérité j'ai pris la plume, et je la dépose encore sous l'empire des mêmes sentiments. Les allemands et les esprits religieux me comprendront; mais pour les critiques et traducteurs français et anglais, qui ont rendu ces expressions déjà consignées dans ma préface, par prédilection et charité, je dois encore une fois déclarer que ce n'est ni une prévention favorable, ni la compassion pour le prochain qui a conduit mon burin; mais bien l'amour seul du sujet, c'est-à-dire l'amour de l'histoire en général, et de celle des ottomans en particulier, avec laquelle je me suis familiarisé depuis ma jeunesse par l'usage de la langue et la pratique des affaires. J'espère

avoir mérité le témoignage que je suis resté fidèle à l'amour et à la vérité; que je n'ai reculé devant aucune peine, aucun sacrifice; que je me suis consacré entièrement à mon œuvre, que je n'ai tu ni dissimulé la vérité. Ce qui prouve mon respect religieux pour la vérité entière, c'est que je me suis arrêté au moment où je ne pouvais plus la représenter aussi complète, aussi libre que précédemment. Le meilleur contrôle de l'historien est la comparaison des sources avec d'autres. Les histoires officielles qui m'ont servi surtout de base ont été imprimées la plupart à Constantinople, et se trouvent dans beaucoup de bibliothèques publiques; là où elles manquent on devrait se les procurer; car l'empire ottoman attire l'attention des savants et des explorateurs du domaine historique au moins autant que le byzantin, et dans les rayons qui soutiennent le *Corpus Byzantinorum*, devraient être rangés aussi les historiographes ottomans imprimés à Constantinople. Mes propres manuscrits sont déposés à la bibliothèque impériale de Vienne à la disposition des amis de l'étude, et les archives impériales elles-mêmes ne sont pas inaccessibles aux savants étrangers. Chaque examen des pièces originales confirmera la substance de cette histoire. Quelques erreurs de détail, quelques légères méprises relevées par d'autres, ou rectifiées ensuite d'elles-mêmes et déjà corrigées dans cet appendice, sont peut-être des preuves des fautes qui se glissent dans les écrits et de l'imperfection attachée aux œuvres humaines; mais elles ne peuvent altérer l'amour de l'auteur pour la vérité, ni affecter la valeur de l'ouvrage dans son ensemble. Je n'ai rien à dire des critiques animés de sentiments hostiles, de ces esprits appliqués à contourner les faits pour les présenter sous un faux jour. Les lecteurs pleins d'équité, les véritables juges en matière d'art me jugeront comme j'ai écrit, avec amour et vérité; et je l'espère, ne me refuseront pas le témoignage que ces sentiments éclatent à chaque page de ma vaste et laborieuse composition.

REVUE DES SOURCES ORIENTALES

AUXQUELLES IL A ÉTÉ PUISÉ POUR LA COMPOSITION DE CE VOLUME.

I. *HISTOIRES GÉNÉRALES.*

1) Tarichi-Naszuh-Paschasade. Histoire du petit-fils de Naszuh-Pascha, le fameux grand vesir, depuis le règne d'Ibrahim jusqu'à l'année 1081 (1670); excellent ouvrage dont le manuscrit, probablement de la main de l'auteur, se trouve à la bibliothèque royale de Dresde nº XIII, 191 feuilles in-fol. Peut-être cet exemplaire est-il unique.

2) Tarichi-Raschid. Histoire de Raschid, trois volumes in-fol. imprimés à Constantinople en 1153 (1740). Le premier volume comprend les événements depuis 1070 (1661), jusqu'à 1115 (1703). 277 feuilles in-fol.

3) L'excellente Histoire par un inconnu, à la bibliothèque de Berlin (nº 75 parmi les manuscrits de Diez), vol. in-4º de 309 feuilles. L'auteur décrit comme témoin oculaire les évènements de son temps de 1099 (1687) à 1110 (1701).

4) Subdetul-Wekajat, choix d'événements, par le defterdar Mohammed-Pascha, de 1060 (1650), jusqu'à l'avénement d'Ahmed III, en 1115 (1703); 446 feuilles petit in-fol. à la bibliothèque de la cour impériale.

5) Tarichi-Tschelebisade-Efendi, Histoire de Tschelebisade, de 1135 (1722) à 1141 (1728), imprimée à Constantinople, en 1153 (1740).

6) Tarichi-Sami-We-Schakir-We-Ssubhi, Histoire de Sami, De Schakir et de Ssubhi, imprimée à Constantinople en 1198 (1783), deux volumes in-fol., le premier contenant l'histoire de Sami et de Schakir, éditée par Ssubhi; le second, l'Histoire de Ssubhi même. L'ouvrage commence à partir du règne du sultan Mahmud, 1143 (1730) et finit en 1156 (1743).

7) Tarichi-Isi, Histoire de l'historiographe Isi, continuateur de Ssubhi, imprimée à Constantinople en 1199 (1784), volume in-fol. de 288 feuilles; l'ouvrage commence avec l'année 1157 (1744) et finit en 1165 (1752).

8) Tarichi-Wassif, Histoire de Waszif l'historiographe, continuateur d'Isi, imprimée à Constantinople en 1219 (1804), en deux volumes in-fol. commence avec l'année 1166 (1752) et finit en 1187 (1773).

9) Tarichi-Enweri, Histoire d'Enweri, l'historiographe de l'empire, depuis le commencement de la guerre contre les Russes en 1768, jusqu'à la paix de Kainardsche, volume in-fol. de 162 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

10) Tarichi-Ibrahim-Melek-Efendi, Histoire d'Ibrahim-Melek-Efendi de Temeswar, de 1094 (1683) à 1157 (1744), volume in-fol. de 306 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

II. *OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES.*

11) Tarichi-Sejah, Histoire du voyageur, par Ewlia-Efendi; voyez les détails à l'appendice de notre second volume.

III. *HISTOIRES SPÉCIALES.*

12) Tarichi-Mohammed-Girai, Histoire de Mohammed-Girai; annales spéciales de la Krimée de 1096 (1685) à 1114 (1702), volume in-fol. de 124 feuilles. A la bibliothèque impériale.

13) Tarichi-Kamenitsche, Histoire de la conquête de Caminiec en 1082 (1671), par Nabi; volume in-8º de [illegible] feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale; et un deuxième exemplaire in-fol. de 40 feuilles.

14) Medschmuai-Suri-Humajun, Collection de noces impériales, contient la description de la circoncision des princes, célébrée en 1086 (1675), et des noces de la sultane Chadidsche. 45 feuilles, petit in-8º. A la bibliothèque de la cour impériale.

15) Tarichi-Abdullah-Mohammed-Schefik, Histoire d'Abdullah-Mohammed-Schefik; contient simplement les événements de l'année de l'avénement d'Ahmed III, de 1115 (1703). A la bibliothèque de la cour impériale, avec l'Histoire de la rébellion de l'année 1063 (1652). En un volume in-4º de 74 feuilles.

16) Edrene Wakaasi, incident d'Andrinople, Histoire de la révolte et du détrônement en 1703. A la bibliothèque de la cour de Berlin. Parmi les manuscrits de Diez, in-4° n° 5.

17) Misanul-Hakk fi Ichtiar il Ahakk, la Balance de la vérité dans le choix du plus vrai, excellent traité d'Hadschi Chalfa, agitant en 31 chapitres les points de débats des orthodoxes, qui sous leurs chefs Kasisade et Siwasi Efendi, divisèrent si long-temps la capitale. 34 feuilles grand in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

18) Tarichi-Sulfikar Efendi, Histoire des négociations de la paix en 1689 à Vienne, par le plénipotentiaire Sulfikar Efendi. A la bibliothèque de la cour impériale, un volume de 87 feuilles in-4°.

19) Ahwali Ghasewat der Dijari-Bosna; Histoire des victoires remportées en Bosnie, par Ibrahim, directeur de la première imprimerie de Constantinople, imprimé en 1154 (1741); volume in-4° de 62 feuilles, traduit en allemand par Dubski.

20) Tewarichi Banaluka, Histoire de Banaluka, dans la même campagne de Bosnie, par un auteur anonyme, 41 feuilles in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

21) Tarichi Seijah, Histoire du voyageur. Traduction du *Chronicon peregrinantis* de Crusius, contient l'Histoire de la guerre des Persans et des Afghans. C'est le troisième livre qui fut imprimé à Constantinople, en 1142 (1729). 97 feuilles in-4°.

22) Tahkiki-Tewfik, la Preuve de la direction; Histoire des négociations de paix avec Nadir Kulichan par le grand visir Raghib-Pascha. A la bibliothèque de la cour impériale et dans celle du comte Rzewuski.

23) Suri-Humajun, noces impériales; description des fêtes de mariage des filles d'Ahmed III en 1136 (1723). 24 feuilles in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

24) Mukalemati Misri we Schami, Entretiens de l'Egyptien (moslim) et du Syrien (chrétien) sur les événements du temps, opuscule politique de l'ambassadeur français Ferriol. 65 feuilles in-4°. A la bibliothèque de la cour impériale.

25) Medschmu-Ala Wekaji-Misr, collection sur les événements d'Egypte, en arabe, sur les événements du Kaire de 1100 (1688) à 1150 (1737). A la bibliothèque de la cour impériale.

26) Risalei-Durri Efendi, Description de l'ambassade de Durri Efendi, ambassadeur Ottoman en Perse, en 1133 (1720). Traduit en français par Petit de la Croix. Imprimé à Paris, 1810.

27) Telhirati Pesendide, Propositions bienveillantes, par Numan Efendi, juge du camp de Mengligirai, puis commissaire à la délimitation; en trois parties, la première contenant l'histoire de son séjour en Krimée; la deuxième la délimitation avec l'Autriche, 1740; la troisième les événements de son voyage à la suite de l'ambassadeur adressé à Nadir-Schah, jusqu'à Amadan. Volume in-4° de 161 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

28) Tarichi-Ali Pascha, Histoire d'Ali-Pascha, fils du Médecin, qui a été trois fois grand visir, par Siaji, son fils. Volume in-4° de 167 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

29) Rapport sur la délivrance de Bagdad par Topal-Osman-Pascha, en 1733; paraît avoir été traduit du français du docteur Jean Nicodème. Volume in-4° de 28 feuilles. A la bibliothèque impériale.

30) Tarichi Silistra, Histoire de Silistra pendant la guerre, par Mahmud-Sabit. Volume in-4° de 28 feuilles. A la bibliothèque impériale il y a un autre bel exemplaire de 78 feuilles.

31) Chulasatul Achbar; le Modèle des nations par Resmi Ahmed-Efendi, traduit en allemand par M. de Diez, sous le titre : Considérations importantes, par Resmi-Ahmed-Efendi, Berlin 1813. Un volume in-4° de 45 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

32) Tedbiri-Dschedid, Nouvelle délibération, par Deschanik-Pascha; contient des plans d'amélioration des institutions existantes. A la bibliothèque de la cour impériale, et à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, in-8° n. 13; sous le titre : Tertibi-Dschedid, ou le nouveau règlement, par Deschanik-Pascha.

IIII. *BIOGRAPHIES ET ANTHOLOGIES.*

33) Hamiletul-Kubera, l'Amulette des grands, par Ahmed Resmi Efendi, Biographies de 37 kislaragas, qui ont occupé, depuis la fin du 16e siècle jusqu'à la moitié du 18e, le poste important de directeur suprême du harem; composées à l'instigation du puissant kislaraga El Hadsch Beschir, en 1160 (1747). A la bibliothèque de la cour impériale, annexées à l'histoire des reis efendi, par le même auteur. 36 feuilles grand in-8°.

34) Teskeretul-Schuara, État des poëtes par Ssafaji, mort en 1138 (1725), sorte de continuation des anthologies de Riasi, Risa, Kafsade et Nasmi; contient 500 prétendus poëtes, avec des spécimens de leurs rimes, petit in-fol. de 307 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

35) Seili Uschakisade, continuation d'Uschakisade, biographe des légistes, depuis le règne de Murad IV jusqu'à la fin du règne d'Ahmed III, par Scheichi et son fils. Ce grand ouvrage en deux grands in-fol., le

premier de 363, le second de 388 feuilles, comprend non seulement les cinq règnes de Murad IV, Ibrahim, Mohammed IV, Suleiman II, et Ahmed II, à travers lesquels Uschaki a continué Attaji; mais aussi ceux de Mustafa II, et d'Ahmed III, jusqu'à 1143 (1730), et n'offre pas moins de 2,009 biographies.

36) Teſkeretul-Schuara, Liste des poëtes, par Salim; contient les biographies de 410 poëtes; beau volume in-fol. de 187 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

37) Sefli Hadikatul Wusera, continuation du Jardin des vesirs, ou des biographies d'Osmansade-Efendi, par Schehrisade-Mohammed-Said-Efendi. 78 feuilles grand in-8°; contient les biographies de 32 grands vesirs, jusqu'en 1170 (1756). A la bibliothèque de la cour impériale.

38) Sefli-Sebi-Hadikati-Wusera, ou continuation des biographies des grands vesirs, par Dschawid Efendi; contient les biographies de 25 grands vesirs, depuis Raghib jusqu'à Jusuf Sia. Volume in-8° de 46 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

V. *RECUEILS DE LOIS, ACTES ET PAPIERS D'ETAT.*

39) L'Inscha réuni par l'interprète français Legrand. A la bibliothèque de la cour impériale de Vienne, n° 425; 42 feuilles in-4° contenant 57 lettres politiques et instructions.

40) Munschiati Diwani-Humajun; Mémoires du diwan impérial, Recueil de 66 lettres politiques et diplômes de 1687 à 1696, volume in-4° de 99 feuilles. A la bibliothèque de la cour impériale.

41) Registre des fiefs, de la chancellerie du reis efendi Mustafa de 1087 (1669). A la bibliothèque de la cour impériale.

42) Registre du Sandschak de Szigeth. A la bibliothèque royale de Dresde, n° 4.

43) Registre des Sandschaks de Gran et des Garnisons de Wissegrad et de Novigrad. A la bibliothèque royale de Dresde, n° 8.

44) Listes des juridictions de l'empire Ottoman. A la bibliothèque royale de Dresde, n° 9.

45) Defteri-Menaszibi Kasa, les Places de juges; liste des Juridictions de Rumili et d'Anatoli. A la bibliothèque de la cour impériale. Un volume in-8° de 88 feuilles.

46) Defteri-Menaszibi-Kasa; les Places de juges; liste des juridictions de Rumili et d'Anatoli, s'écarte un peu de la précédente. Un volume in-8° de 55 feuilles.

47) Defteri-Teschrifati; registre du cérémonial. A la bibliothèque de la cour impériale, petit in-8° de 63 feuilles.

48) Kanunnamei-Hesarfenn, Collections des lois fondamentales du sultan Mohammed IV. Voyez l'introduction à la constitution de l'empire Ottoman, page XX, composée en 1080 (1669), 13 titres principaux, dans la collection du comte de Dzewuski. Cette statistique a été grandement utilisée dans l'ouvrage très-rare *Della letteratura dei turchi, da Giovanni Battista Donado senator Veneto fu baylo in Constantinopoli.* Venetia 1688. 140 pages in-12.

49) Un Recueil de lois fondamentales, de diplômes, d'institutions, de fermans, et autres pièces réunies des archives, est à la bibliothèque de la cour impériale, n. 442.

50) Une collection de 546 actes, diplômes de possession légale, fondations, chartes de liberté, collations de fiefs, ordres de finances de toute espèce, de la fin du 17e siècle et du commencement du 18e, se trouve à la bibliothèque de la cour impériale. Un volume in-8° de 156 feuilles.

51) Telchissat-Raghib-Pascha, Propositions de Raghib Pascha avec son diwan, en un volume. A la bibliothèque de la cour impériale.

TABLES GÉNÉALOGIQUES

ET LISTE

DE SOUVERAINS ET DE GRANDS DIGNITAIRES.

SUITE DE LA DYNASTIE DES OTTOMANS.

I.

MOHAMMED IV,

né le 30 ramasan 1051 (2 janvier 1642), détrôné le 2 moharrem 1099 (8 novembre 1687), et mort le 8 rebiul-achir 1104 (17 décembre 1692).

Fils.

1) Mustafa II, né le 8 silkide 1076 (2 juin 1664).
2) Ahmed III, né le 3 ramasan 1083 (12 décembre 1673).
3) Bajesid.
4) Suleiman.

Filles.

5) Chadidsche, mariée au favori Mustafa Pascha, 1086 (1675).
6) Umm Kulsum, ou sultane Umai, mariée à Osman-Pascha en 1105 (1694).
7) Fatima.
8) Gewher, morte en 1106 (1694).

SULEIMAN II,

né le 15 moharrem 1052 (15 avril 1642), mort le 26 ramasan 1102 (23 juin 1691).

AHMED II,

né le 1er moharrem 1053 (22 mars 1643), mort le 21 dschemasi-ach (23 juin 1691).
1106 (6 février 1695).

Aatika, née en 1106 (1694).
Ibrahim | jumeaux, nés le 25 moharrem 1104 (6 octobre 1692).
Sélim |

MUSTAFA II,

né le 8 silkide 1174 (2 juin 1664), détrôné le 9 rebiul-achir 1115 (22 août 1703), mort le 22 schaaban 1115 (31 décembre 1703) (Raschid II, fol. 29).

1) Mahmud, né le 3 moharrem 1108 (2 août 1696).
2) Osman III, né en 1108 (1696).
3) Mohammed, né en 1110 (1698).
4) Hasan, né le 26 ramasan 1110 (28 mars 1699).
5) Husein, né le 6 silkide 1110 (6 mai 1699).
6) Murad, né en 1114 (1702).
7) Ahmed, né le 1er schewwal 1114 (18 février 1703), mort en août 1703.
8) Murad, né le 14 schewwal 1114 (3 mars 1703), mort le 20 schaaban 1115 (29 décembre 1703).

Filles.

1) Aïsche, née en 1107 (1695), mariée à Nuuman-Pascha Köprili (Raschid II, fol. 59).
2) Rakije, morte le 14 schaaban 1110 (24 décembre 1705).
3) Emine, mariée à Tschorlili-Ali Pascha (Raschid II, fol. 59).
4) Seineb, morte le 7 ramasan 1117 (18 décembre 1705) (Raschid II, fol. 41).
5) Ummetullah, morte au mois de schaaban 1139 (avril 1727) (Tschelebisade, fol. 115).
6) Ssafije, mariée au fils d'Ali-Pascha de Tschorli, au mois de rebiul-ewwel 1122 (mai 1710). (Raschid II, fol. 77).

AHMED III, FILS DE MOHAMMED IV,

né le 3 ramasan 1084 (12 décembre 1673), détrôné le 1er octobre 1730, mort au mois de moharrem 1152 (avril 1739).

Fils.

1) Mohammed, né le 7 schaaban 1108 (1er mars 1697) (Raschid. II, fol. 45), mort le 18 moharrem 1115 (3 juin 1703). (Raschid. I. fol. 275).
2) Isa, né le 10 silkide 1117 (25 février 1706) (Raschid. II, fol. 45), mort le 10 ssafer 1118 (24 mai 1706) (Raschid. II. fol. 49).
3) Ali, né le 8 rebiul-ewwel 1118 (20 juin 1706), (Raschid. II. fol. 49), mort le 3 dschemasiul achir 1118 (12 septembre 1706) (Raschid. II, fol. 50).
4) Selim, né le 19 dschemasiul-ewwel 1118 (29 août 1706) mort le 14 moharrem 1120 (5 avril 1708) (Raschid. II, fol. 59).
5) Murad, mort le 14 moharrem 1120 (5 avril 1708) (Raschid. II, fol. 58).
6) Selim II, né en 1127 (1715). (Raschid. II. fol. 105).
7) Abdulmelek, né le 9 schewwal 1121 (12 décembre 1709). (Raschid. II. fol. 75), mort le 17 moharrem 1123 (7 mars 1711) (Raschid. II, fol. 76).
8) Murad, né le 11 schaaban 1119 (17 novembre 1707).
9) Bajesid, mort en 1184 (1770) (Waszif. II, fol. 143).
10) Seifeddin, né le 21 dschemasiul-achir 1140 (3 février 1728) (Tschelebisade. fol. 138), mort en 1145 (1732) (Ssubhi, fol. 48).
11) Hasan.
12 13) Mohammed et Mostafa III, nés au mois de ssafer 1129 (janvier 1717).
14) Suleiman, mort en 1145 (1732) (Ssubhi, fol. 48).
15) Abdullah, né et mort le 6 ssafer 1132 (19 décembre 1719, d'après Wirmond le 17 décembre 1719) (Raschid. III. fol. [illegible]).
16) Nuuman, né au mois de Dschemasiul-ewwel 1135 (février 1723) (Tschelebisade, fol. 7), mort le 5 redscheb 1178 (30 décembre 1764) (Waszif, fol. 265).
17) Abdulhamid I, né le 5 redscheb 1137 (20 mars 1725) (Tschelebisade, fol. 61).
18) Suleiman, né le 29 dschemasiul achir 1122 (25 août 1710) (Raschid. II, fol. 80).
19) Mahmud, mort le 4 juin 1756.

Filles.

1) Fatima, née le 22 dschemasiul achir 1116 (22 octobre 1704) (Raschid. II. fol. 36), morte au mois de silkide 1145 (mai 1733) (Ssubhi, fol. 53).
2) Chadidsche I, née le 16 schewwal 1118 (21 janvier 1707) (Raschid. II, fol. 51), morte le 27 schewwal 1119 (21 janvier 1708) (Raschid. II, fol. 57).
3) Rebije, née le 3 moharrem 1119 (6 avril 1707) (Raschid. II, fol. 51), morte le dernier de schewwal 1119 (23 janvier 1708) (Raschid. II, fol. 56), âgée de dix mois.
4) Aïsche, née le 11 schewwal 1127 (11 octobre 1715) (Raschid. II, fol. 133), mariée à Mohammed-Schehdar en 1171 (1757) (Waszif, fol. 207).
5) Ssaliha, morte en 1127 (1715) (Raschid. II, fol. 105).
6) Deux filles, Seineb, et 7) Ummkolsum, nées le même jour, 21 schewwal 1118 (26 janvier 1707) (Raschid. II, fol. 57, d'après Talman le 6 février). La première mourut le 20 redscheb 1120 (5 octobre 1708) (Raschid. II, fol. 66) et la seconde en 1145 (1732). (Ssubhi, fol. 48).

8) Seineb, mariée au grand vesir Mustapha-Pascha, née le 8 schewwal 1121 (12 décembre 1709) (Raschid II, fol. 75), morte au mois de dschemasiul-ewwel 1153 (juillet 1740) (Raschid II, fol. 79).

9) Rabija, née le 10 muharrem 1123 (27 septembre 1711) (Raschid III, fol. 21).

10) Ummetullah, née le 16 silhidsche 1124 (14 septembre 1712) (Tschelebisade, fol. 17), morte le 7 silkade 1136 (29 juillet 1724) (Tschelebisade, fol. 33).

11) Naile, née au mois de dschemasiul-achir 1137 (février 1725) (Tschelebisade, fol. 91), morte le 19 rebiul-achir 1139 (12 décembre 1726) (Tschelebisade, fol. 111).

12) Nabie, morte au mois de redscheb 1137 (mars 1725) (Tschelebisade, fol. 89).

13) Esma, née le 10 redscheb 1138 (14 mars 1726) (Tschelebisade, fol. 34).

14) Sebiha, née le 24 rebiul-achir 1139 (19 décembre 1726) (Tschelebisade, fol. 109).

15) Ebra, née le 14 rebiul-ewwel 1140 (30 octobre 1727) (Tschelebisade, fol. 127), morte le 25 schaaban 1140 (4 avril 1728) (Tschelebisade, fol. 129).

16) Seineb, née le 17 schaaban 1140 (29 mars 1728) (Tschelebisade, fol. 120), morte le 6 ramasan 1171 (14 mai 1758) (Wasif I, fol. 90).

17) Umm-Selma, morte en 1144 (1732) (Subhi, fol. 48).

18) Seineb III, morte le 22 mars 1774, mariée au petit Silihdar-Melek-Ahmed Pascha en 1171 (1757).

19) Chadidsche II, née le 4 schaaban 1122 (27 septembre 1710) (Raschid II, fol. 81).

20) Emine, morte en 1144 (1732) (Subhi, fol. 48).

MAHMUD Ier, FILS DE MUSTAPHA II,

né le 3 muharrem 1108 (2 août 1696), mort le 27 safer 1168 (13 décembre 1754).

OSMAN III, FILS DE MUSTAPHA II,

né en 1108 (1696), mort le 16 safer 1171 (30 octobre 1757).

MUSTAPHA III,

né au mois de safer 1129 (février 1717), mort le 8 silkade 1187 (21 janvier 1774).

Fils.

1) Selim, né le 27 dschemasiul-ewwel 1175 (24 décembre 1761) (Wasif, I, p. 206), détrôné le 29 juillet 1808.

2) Mohammed, mort le 9 schewwal 1180 (10 janvier 1767) (Wasif, I, p. 284).

Filles.

1) Hebetullah, née le 15 redscheb 1172 (14 mars 1759) (Wasif, I, fol. 153), morte au mois de silhidsche 1175 (juillet 1762) (Wasif, I, fol. 211).

2) Mihrmah I, née en 1759, morte en 1762.

3) Schah, née le 14 ramasan 1174 (19 avril 1761) (Wasif, I, fol. 196), mariée à Mohammed Emin-Pascha en 1181 (1767) (Wasif, I, fol. 304).

4) Mihrmah II, née le 17 rebiul-ewwel 1176 (6 octobre 1762) (Wasif, I, fol. 211), morte le 21 février 1769.

5) Beigchan, née le 2 schaaban 1179 (14 janvier 1766).

6) Chadidsche, née le 7 muharrem 1182 (24 mai 1768) (Wasif, I, fol. 304).

ABDULHAMID, FILS D'AHMED III,

né le 5 redscheb 1137 (20 mars 1725) (Tschelebisade, fol. [illegible]).

II.

SUITE DES CHANS DE KRIMEE.

21) Mohammed-Girai, pour la deuxième fois; déposé en 1076 (1665), mort en 1085 (1674).

22) Aadil-Girai, fils de Tschoban Dewlet Girai (1), déposé en 1082 (1671).

23) Selim-Girai, fils de Behadir-Girai, petit-fils de Selamet-Girai, déposé dans le mois de silhidsche 1088 (février 1678).

24) Murad-Girai, fils de Mubarek-Girai, petit-fils de Selamet Girai, déposé en 1094 (1683).

25) Hadschi-Girai, fils de Krim-Girai, petit-fils de Selamet Girai, déposé au mois de redscheb 1095 (juillet 1684).

26) Selim-Girai, pour la deuxième fois, renonce volontairement à la souveraineté en mars 1691.

27) Seadet-Girai, fils de Krim-Girai, petit-fils de Selamet-Girai, déposé en 1103 (1691).

28) Ssafa-Girai, fils de Ssafa-Girai, nureddin et fils de Selamet-Girai, par conséquent petit-fils de ce dernier, déposé le 2 rabiul-achir 1104 (11 décembre 1692).

29) Selim-Girai, pour la troisième fois, jusqu'en 1110 (1698).

30) Dewlet-Girai, fils de Selim-Girai, son prédécesseur, monte sur le trône le 25 mars 1699, déposé le 6 schaaban 1114 (26 décembre 1702) (Raschid, I, fol. 270).

31) Selim-Girai, père du précédent, pour la quatrième fois; meurt le 24 schaaban 1116 (22 décembre 1704).

32) Ghasi-Girai, second fils de Selim Girai, déposé dans le mois de moharrem 1119 (avril 1707).

33) Kaplan-Girai, (Raschid, II, fol. 61), déposé le 27 ramasan 1119 (22 décembre 1707).

34) Dewlet-Girai, déposé le 2 rabiul-ewwel 1125 (29 mars 1713) (Raschid, II, fol. 95).

35) Kaplan-Girai, pour la deuxième fois, jusqu'en 1716.

36) Dewlet-Girai, pour la troisième fois, jusqu'au mois de moharrem 1129 (16 décembre 1716) (Raschid, II, fol. 173).

37) Kara Dewlet-Girai, d'une toute autre ligne que des fils de Selim-Girai (Raschid, II, fol. 173), mort le 14 moharrem 1129 (30 décembre 1716). Celui-ci manque dans l'histoire de la Chersonèse Taurique; on l'y confond avec le précédent.

38) Seadet-Girai, entre dans la même année (Raschid, II, fol. 177), déposé le 27 moharrem 1137 (16 octobre 1724) (Tschelebisade, fol. 48) (2).

39) Mengli-Girai (ses fils Halim-Girai et Schahin-Girai), le kalgha Ssafa-Girai, banni à Chios; sa place confiée au fils de Selim-Girai, Aadil-Girai (Tschelebisade, fol. 78), déposé le 10 rebiul-achir 1143 (23 octobre 1730).

40) Kaplan-Girai, pour la troisième fois, le 23 octobre 1730, déposé le 6 septembre 1736 (rapport d'ambassade dans le St. H.).

41) Feth-Girai, déposé le 27 rebiul-ewwel 1150 (25 juillet 1737) (3).

42) Mengli-Girai, pour la deuxième fois, en 1150 (1737) (Ssubhi, fol. 111), meurt étant chan, en 1152 (1739) (Ssubhi, fol. 170).

43) Selim-Girai, déposé en 17[illegible].

44) Selamet-Girai, déposé en 1743.

45) Selim-Girai, pour la deuxième fois, déposé en mai 1748.

46) Arslan-Girai, déposé presque de suite (Wassif, I, fol. 151).

47) Halim-Girai (4), déposé en 1172 (1758) (Wassif, I, p. 151).

---

(1) [illegible] (Ahmed II, [illegible]) : « Il est le seul de la famille des Chobaniens qui soit parvenu à la dignité de kan des Tatares. » [illegible] Hadschi Girai n'était pas de la famille Tschoban ; c'était un petit-fils de Selamet-Girai.

(2) L'histoire de la Chersonèse Taurique intercale ici Dewlet-Girai et [illegible] Girai, après lesquels seulement il place Mengli-Girai. [illegible] Seadet Girai, déposé en 1724, eut pour successeur [illegible] Mengli [illegible].

(3) Celui-ci manque dans l'histoire de la Chersonèse Taurique.

(4) Halim, le doux, le bienveillant, [illegible] comme l'histoire de la Chersonèse Taurique écrit son nom. Wassif [illegible] Halim-Girai, [illegible] Halim, dont [illegible] est connue de tout le monde (Wassif, I, fol. 151).

48) Krim-Girai (1), en 1172 (1758) (Wassif, I. fol. 151), déposé le 5 redscheb 1177 (9 janvier 1764) (2).
49) Selim-Girai (2), déposé au mois de silkide 1180 (avril 1767).
50) Arslan-Girai, déposé en 1181 (1768).
51) Maksud-Girai.
52) Krim-Girai, pour la deuxième fois, mort empoisonné en mars 1769 (Wassif, I. fol. 113 et Tott.).
53) Dewlet-Girai, déposé le 2 mars 1770 (Wassif, II, fol. 61).
54) Kaplan-Girai, fils de Selim-Girai, déposé en 1184 (1770) (Wassif, II, p. 144).
55) Selim-Girai, pour la deuxième fois (Wassif, II. fol. 135).
56) Maksud-Girai.
57) Sahib-Girai, après la conquête de la Krimée, élu par les Tatares.
58) Dewlet-Girai, pour la troisième fois, nommé par les Ottomans.

III.

SUITE DE LA DYNASTIE PERSANE DES SSAFIS (appelés à tort Ssofis).

8) Schah-Abbas II, fils de Ssafi, mort en 1077 (1666).
9) Schah-Suleiman, fils d'Abbas II, mort en 1105 (1694).
10) Schah-Husein, fils de Suleiman, détrôné par les Afghans le 26 octobre 172.

PRÉTENDANTS AU TRÔNE DE PERSE.

Après la mort de Nadir-Schah divisés en partis; les uns sont des descendants des Ssafewis, les autres de la famille de Nadir-Schah, ou bien sont des chefs de tribus puissantes.

A.

FAMILLE DE NADIR-SCHAH.

1) Ali-Kuli-Chan, appelé plus tard Nadir-Schah.
2) Ibrahim, frère d'Ali-Kuli-Chan.
3) Schahroch, successeur nommé par Nadir-Schah.

B.

DESCENDANTS DES SSAFEVIS.

4) Seid-Mohammed, petit-fils de Schah-Suleiman.
5) Ismail-Mirsa, neveu de Schah-Husein.
6) Husein-Mirsa, prétendu fils du schah Tahmasip.
7) Ssafi-Mirsa.

C.

CHEFS DE TRIBUS.

8) Bachili Mohammed-Chan, de la tribu des Efschars, dans Arran.
9) Asads-Chan, de la tribu des Efschars, dans Ardelan.
10) Ali-Merdan, de la tribu des Bachtiaris, dans l'Irak.
11) Send-Kerim, de la tribu des Send, dans le Fars.
12) Ahmed-Chan, l'Afghan, à Kandahar.
13) Tahmuras et son fils Heraclius, en Perse.
14) Mohammed-Husein-Chan, le Kadschar, ancêtre de la dynastie régnante en Perse.

---

(1) Krim était le nom du chan, non pas Kerim, c'est-à-dire le bienfaisant, comme dans l'histoire de la Chersonèse Taurique.

(2) Manque dans l'histoire de la Chersonèse Taurique, où Maksud-Girai succède immédiatement à Krim-Girai.

IV.

SUITE DE LA DYNASTIE DES USBEGS DE LA TRANSOXANE.

17) Abdulasis II, jusqu'en 1680.
18) Mohammed-Behadir-Arenk, fils de Schah-Niasche, souverain dans le Chuaresm, en 1106 (1694).

V.

SUITE DES GRANDS MOGOLS.

8) Charrem-Schah (dans Deguignes Corum), autrement Schah-Dschihan, fils de Dschihangir, mort en 1658.
9) Mohammed-Orengsib, fils de Charremschah, jusqu'en 1707.
10) Schah-Alem, fils d'Orengsib, jusqu'en 1118 (1707).
11) Moaseddin-Dschihandar-Schah, jusqu'en 1124 (1712).
12) Mohammed-Ferruchsir, aussi jusqu'en 1124 (1712).
13) Mahleret Refi-ed Deredschet, jusqu'en 1131 (1718).
14) Refi-ed-Dewlet.
15) Nassireddin-Mohammed-Schah, tous deux jusqu'en 1131 (1719).
16) [illegible] Ahmed-Schah, jusqu'en 1161 (1748).
17) Aseddin-Mohammed-Alemgir II, jusqu'en 1167 (1754).
18) Dschelaleddin-Alem-schah, jusqu'en 1175 (1762).

VI.

FAMILLE DES KOEPRILI.

Mohammed, grand vesir. — Hasan.

Enfants de Mohammed : Ahmed, grand vesir. — Mustapha, grand vesir. — Ali.
Enfant de Hasan : Husein, grand vesir.

Abdullah. — Numan, grand vesir. — Esaad.

Abdurrahman. — Ahmed.

VII.

SUITE DES GRANDS VESIRS

SOUS MOHAMMED IV.

89) Melek-Ahmed-Pascha, déposé le 4 ramasan 1061 (21 août 1651).
90) Siawusch-Pascha, déposé le 14 silkidé 1061 (30 octobre 1651).
91) Gurdschi-Mohammed-Pascha, déposé le 12 redscheb 1062 (19 juin 1652).
92) Tarchondschi-Ahmed-Pascha, déposé le 26 rebiul-ewwel 1063 (20 mars 1653).
93) Derwisch-Mohammed-Pascha, mort le 17 silhidsche 1064 (29 octobre 1654).
94) Ipschir-Mustapha-Pascha, tué dans l'insurrection le 4 redscheb 1065 (10 mai 1655).
95) Murad-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 16 schewwal 1065 (19 août 1655).
96) Suleiman-Pascha, déposé le 2 dschemasiul-ewwel 1066 (27 février 1656).
97) Deli-Husein-Pascha, déposé le 12 dschemasiul-ewwel 1066 (8 mars 1656).
98) Zurnasen-Mustapha-Pascha, déposé après quatre heures (non le 19 dschemasiul-ewwel, comme il est dit dans les tables d'Hadschi-Chalfa par une faute d'impression).
99) Siawusch-Pascha, pour la deuxième fois, mort le 5 redscheb 1066 (25 avril 1656).
100) Boynu-Egri-Mohammed-Pascha, déposé le 26 silkidé 1066 (15 septembre 1656).
101) Koeprili-Mohammed-Pascha, mort le 7 rebiul-ewwel 1072 (31 octobre 1661).
102) Koeprilisade-Ahmed-Pascha, mort le 26 schaaban 1087 (30 octobre 1676).
103) Kara-Mustapha-Pascha, celui qui assiégea Vienne, déposé, puis exécuté à Belgrad le 6 moharrem 1095 (25 décembre 1683).

104) Kara-Ibrahim-Pascha, déposé le 17 moharrem 1097 (24 décembre 1685).
105) Suleiman-Pascha, déposé au mois de silkide 1098 (septembre 1687).
106) Siawusch-Pascha, tué dans l'insurrection le 21 rebiul-achir 1099 (24 février 1688).

SOUS SULEIMAN II.

107) Ismail-Pascha, déposé le 17 redscheb 1099 (2 mai 1688).
108) Mustapha-Pascha de Rodosto, déposé le 14 moharrem 1101 (7 novembre 1689).
109) Kjuprilisade-Mustapha, fils de Mohammed-Kjuprili.

SOUS AHMED II.

110) Arabadschi-Ali-Pascha, déposé le 2 redscheb 1102 (22 mars 1691).
111) Elhadsch-Ali-Pascha, déposé le 10 redscheb 1104 (17 mars 1693).
112) Bikli-Mustapha-Pascha, déposé le 10 rebiulachir 1105 (18 mars 1694).
113) Defterdar-Ali-Pascha, déposé le 20 ramasan 1106 (4 mai 1695).

SOUS MUSTAPHA II.

114) Elmas-Mohammed-Pascha, périt à la bataille de Zenta, le 25 safer 1109 (11 septembre 1697).
115) Amudschasade-Hussein-Kjuprili, est délivré du fardeau des affaires sur sa demande le 12 rebiul-achir 1114 (5 septembre 1702).
116) Daltaban-Mustapha-Pascha, déposé le 6 ramasan 1114 (24 janvier 1703).
117) Rami-Mohammed-Pascha, déposé le 9 rebiul-achir 1115 (22 août 1703).

SOUS AHMED III.

118) Nischandschi-Ahmed-Pascha, déposé le 7 redscheb 1115 (16 novembre 1703).
119) Damad-Hasan-Pascha, déposé le 28 dschemasiul-ewwel 1116 (28 septembre 1704).
120) Kalaiikos-Ahmed-Pascha, déposé le 27 schaaban 1116 (24 décembre 1704).
121) Baltadschi-Mohammed-Pascha, déposé le 17 moharrem 1118 (3 mai 1706).
122) Tschorlili-Ali-Pascha, déposé le 17 rebiul-achir 1122 (15 juin 1710).
123) Kjuprili-Numan-Pascha, le cinquième et dernier grand vezir des Kjuprili, déposé le 21 dschemasiul-achir 1122 (7 août 1710).
124) Baltadschi-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 9 schewwal 1123 (20 novembre 1711).
125) Jusuf-Pascha, déposé le 11 schewwal 1124 (11 novembre 1712).
126) Suleiman-Pascha, déposé le 16 rebiul-ewwel 1125 (10 avril 1713).
127) Ibrahim-Chodscha, déposé le 11 rebiul-ewwel 1125 (27 avril 1713).
128) Damad-Ali-Pascha, tué à la bataille de Peterwardein, le 17 schaaban 1128 (5 août 1716).
129) Chalil-Pascha, déposé après la bataille de Belgrad.
130) Nischandschi-Mohammed-Pascha, déposé le 15 dschemasiul-achir 1130 (9 mai 1718).
131) Damad-Ibrahim-Pascha, tué dans l'insurrection le 15 rebiul-ewwel 1143 (1er octobre 1730).

SOUS MAHMUD Ier.

132) Silihdar-Mohammed-Pascha, déposé le 15 redscheb 1143 (12 janvier 1731).
133) Ibrahim-Pascha Kabakulak, déposé le 9 rebiul-ewwel 1144 (11 septembre 1731).
134) Topal-Osman-Pascha, déposé le 15 ramasan 1144 (12 mars 1732).
135) Hekimsade-Ali-Pascha, déposé le 22 safer 1148 (14 juillet 1735).
136) Ismail-Pascha, déposé le 9 schaaban 1148 (24 décembre 1735).
137) Silihdar-Seid-Mohammed-Pascha, déposé le 8 rebiul-achir 1150 (5 août 1737).
138) Muhsinsade-Abdullah-Pascha, père du grand vezir qui conclut la paix de Kainardsche, déposé le 26 schaaban 1150 (19 décembre 1737).
139) Jegen-Mohammed-Pascha, déposé le 12 silhidsche 1151 (23 mars 1739).
140) Elhadsch-Aussade, déposé le 26 rebiul-ewwel 1153 (23 juin 1740).
141) Elhadsch-Ahmed-Pascha, déposé le 1er safer 1155 (7 avril 1742).

142) Hekimsade-Ali-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 1er schaaban 1156 (20 septembre 1743).
143) Hasan-Pascha, déposé le 22 redscheb 1159 (10 août 1746).
144) [illegible]-Mohammed-Pascha-Terjaki, déposé le 17 schaaban 1160 (24 août 1747).
145) [illegible] Abdullah-Pascha, déposé le 23 moharrem 1163 (3 janvier 1750).
146) Emin-Mohammed-Pascha-Diwitdar, déposé le 17 schaaban 1165 (30 juin 1752).
147) Mustapha-Pascha, déposé le 4 dschemasiul-ewwel 1168 (16 février 1755).

SOUS OSMAN III.

148) Hekimsade-Ali-Pascha, déposé au bout de cinquante-trois jours, à partir de son arrivée à Constantinople (27 mars), le 7 schaaban 1168 (19 mai 1755).
149) Naili-Abdullah-Pascha, déposé au bout de quatre-vingt dix-sept jours, le 16 silkide 1168 (24 août 1755).
150) Nischandschi-Ali-Pascha, exécuté le 17 moharrem 1169 (22 octobre 1755).
151) Mohammed-Saïd-Pascha, déposé le 10 redscheb 1169 (1er avril 1756).
152) Mustapha-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 10 rebiul-ewwel 1170 (13 décembre 1756).
153) Raghib-Mohammed-Pascha, mort le 24 ramasan 1176 (8 avril 1763).

SOUS MUSTAPHA III.

154) Hamid-Hamsa-Pascha, déposé le 24 rebiul-ewwel 1177 (2 octobre 1763).
155) Mustapha-Bahir, pour la troisième fois, déposé le 7 schewwal 1178 (30 mars 1765), exécuté un mois après.
156) Muhsinsade, déposé le 23 rebiul-ewwel 1182 (7 août 1768).
157) Hamsa-Pascha, déposé le 8 dschemasiul-achir 1182 (20 octobre 1768).
158) Nischandschi-Mohammed-Emin-Pascha, décapité le 9 rebiul-achir 1183 (12 août 1769).
159) Moldowandschi-Ali-Pascha, déposé le 13 schaaban 1183 (12 décembre 1769).
160) Chalil-Pascha, déposé le 6 ramasan 1184 (24 décembre 1770).
161) Silihdar-Mohammed-Pascha, déposé le 4 ramasan 1185 (11 décembre 1771).
162) Muhsinsade, pour la deuxième fois, mort le 26 dschemasiul-ewwel 1188 (4 août 1774).

VIII.

SUITE DES KAPUDAN-PASCHAS.

60) [illegible]-Ali-Pascha, déposé le 29 schewwal 1062 (3 octobre 1652).
61) Derwisch-Mohammed-Pascha, depuis grand vesir.
62) [illegible]-Mohammed-Pascha, déposé pour s'être laissé investir à Rhodes, moharrem 1064 (novembre 1653).
63) Murad-Pascha, jadis grand vesir et gouverneur d'Ofen, plus tard nommé grand vesir pour la seconde fois, déposé le 12 redscheb 1065 (21 mai 1655).
64) Mustapha-Pascha-Surnasen, plus tard grand vesir pendant quatre heures.
65) [illegible] Mustapha-Pascha, le gendre, devient kapudan-pascha le 4 redscheb 1066 (25 avril 1656).
66) Kenaan-Pascha, ancien gouverneur d'Ofen, déposé au mois de schewwal 1066 (août 1656).
67) Sidi-Ahmed-Pascha, transporté comme gouverneur en Bosnie le 24 ssafer 1067 (12 décembre 1656).
68) Topal Mohammed-Pascha, transporté à [illegible] le 14 rebiul-ewwel 1068 (20 décembre 1657).
69) [illegible]-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 11 schewwal 1068 (15 juillet 1658).
70) Deli-Hussein-Pascha, pour la troisième fois, installé gouverneur de Rumili le 7 rebiul-ewwel 1069 (3 décembre 1658).
71) Ali-Pascha, ancien kiaja de la Walidé, nommé seraskier contre Belgrad le 5 schaaban 1070 (16 avril 1660).
72) [illegible]-Ali-Pascha, pour la deuxième fois; d'après les tables chronologiques, mort le 22 dschemasiul-[illegible] 1071 (18 février 1661), ce qui est une erreur; le 16 mai 1661, d'après Paul Omero, dans l'état général de La Croix, II, p. 314, qui écrit comme témoin oculaire.
73) Abdulkadir-Pascha, fils d'Ali-Pascha, fils du précédent, déposé au mois de redscheb 1072 (mars 1662).

74) Mustapha-Pascha de Merzifun, plus tard grand vesir, installé kaïmakam le 9 schaban 1073 (19 mars 1663).
75) Kaplan-Mustapha-Pascha, gouverneur d'Alep, déposé au mois de silhidsche 1082 (avril 1672).
76) Ali-Pascha, déposé au mois de rebiul-ewwel 1087 (la moitié de mai 1676).
77) Schehsade-Mohammed-Pascha, déposé le 17 ramasan 1088 (13 novembre 1677).
78) Kara-Ibrahim-Pascha, vesir de la coupole, plus tard grand vesir.
79) Kaplan-Mustapha-Pascha, pour la deuxième fois, mort à Smyrne le 15 silkide 1091 (7 décembre 1680).
80) Mustapha-Pascha, ancien silihdar, déposé au mois de moharrem 1095 (décembre 1683).
81) Mustapha-Pascha favori, vesir de la coupole, mort au mois de silkide de cette année (octobre 1684).
82) Mesihsade-Ibrahim-Pascha, le gendre, nommé gouverneur de Negrepont au mois de schewwal 1099 (août 1688).

SOUS SULEIMAN II.

83) Kalaili-Ahmed-Pascha, plus tard grand vesir, déposé le 4 dschemasiul-ewwel 1101 (14 février 1690).
84) Mesihsade-Ibrahim-Pascha, pour la deuxième fois, passé d'abord du gouvernement de Negrepont à l'amiralat, et ensuite de cette dignité au gouvernement de Negrepont, le 27 rebiul-achir 1103 (17 janvier 1692).

SOUS AHMED II.

85) Jusuf-Pascha, nommé kaïmakam au mois de moharrem 1106 (août 1694).
86) Amudschasade-Husein Koeprili, au mois de moharrem 1107 (août 1695), après la conquête de Chio, installé gouverneur d'Adana.

SOUS MUSTAPHA II.

87) Husein-Pascha Mezzo Morto, mort le 15 rebiul-ewwel 1113 (10 août 1701).
88) Abdulfettah, mort le 3 schaaban 1115 (13 décembre 1703).
89) Ansdschi-Mohammed-Pascha, déposé le 4 schaaban 1115 (13 décembre 1703).

SOUS AHMED III.

90) Osman-Pascha, déposé le 10 dschemasiul-achir 1116 (16 octobre 1704).
91) Baltadschi-Mohammed-Pascha, déposé le 17 schewwal 1116 (16 décembre 1704).
92) Abdurrahman-Pascha, déposé le 29 ramasan 1117 (14 janvier 1706).
93) Weli-Pascha, déposé au mois de ramasan 1118 (décembre 1706).
94) Ibrahim-Pascha, déposé le 23 schaaban 1121 (28 octobre 1709).
95) Mohammed-Pascha, fils de Kurdschi Ali-Pascha de Negrepont, déposé le 13 silkide 1123 (22 décembre 1711).
96) Elhadsch-Ahmed-Pascha, déposé le 22 silhidsche 1124 (20 janvier 1713).
97) Ibrahim-Chodscha, déposé le 8 rebiul-ewwel 1125 (4 avril 1713).
98) Suleiman-Pascha, déposé le 24 schewwal 1125 (13 novembre 1713).
99) Seleihli-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 19 silhidsche 1125 (6 janvier 1714).
100) Suleiman-Pascha-Chodscha, déposé le 16 silhidsche 1126 (23 décembre 1714).
101) Dschanum-Chodscha-Mohammed-Pascha, déposé le 2 rebiul-ewwel 1129 (14 février 1717).
102) Kaïmak-Ibrahim-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 22 rebiul-ewwel 1130 (23 février 1718).
103) Suleiman-Chodscha, pour la deuxième fois, déposé au mois de silkide 1133 (septembre 1721).
104) Kaimak Mustapha-Pascha, au détrônement d'Ahmed III.
105) Abdi-Pascha, déposé au mois de rebiul-ewwel 1143 (septembre 1730).

SOUS MAHMUD Ier.

106) Hafis-Ahmed-Pascha, déposé le 25 rebiul-achir 1143 (7 novembre 1730).
107) Dschanum-Chodscha, déposé le 4 dschemasiul-ewwel 1143 (15 novembre 1730).
108) Abdi-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 10 silhidsche 1143 (17 mai 1731).
109) Schahin-Mohammed-Pascha, déposé le 28 rebiul-ewwel 1144 (22 septembre 1731).
110) Marabut-Suleiman-Chodscha, déposé le 29 dschemasiul-ewwel 1144 (29 novembre 1731).
111) Bekir-Pascha, déposé le 18 silhidsche 1144 (12 juin 1732).

112) Dschanum-Chodscha, pour la troisième fois, déposé en 1149 (1736).
113) Ali-Pascha, mort presque aussitôt après sa nomination.
114) Suleiman-Pascha, mort le 12 silhidsche 1153 (28 février 1741).
115) Jahja-Pascha, déposé en 1156 (1743).
116) Elhadj Mustapha-Pascha, déposé le 3 juillet 1743.
117) Ahmed-Pascha, déposé le 11 schewwal 1157 (16 mars 1746).
118) Mir[illegible]-Mustapha-Pascha, déposé le 24 rebiul-achir 1159 (16 mai 1746).
119) [illegible]-Mohammed-Pascha, déposé le 14 silhidsche 1159 (28 novembre 1746).
120) [illegible]-Mustapha-Pascha, déposé en 1163 (1750).
121) [illegible]-Pascha, déposé le 16 safer 1164 (16 janvier 1751).
122) [illegible] Mohammed-Pascha, déposé en 1164 (1751).
123) Mohammed-Bey, déposé en 1168 (1754).

SOUS OSMAN III.

124) Keraghi-Suleiman-Pascha, installé en 1168 (1754) et déposé en 1171 (1757).
125) [illegible]-Ahmed-Pascha, installé en 1171 (1757), déposé en 1173 (1759).
126) Abdulkerim-Bey, déposé et décapité en 1173 (1760).
127) Mustapha-Pascha, installé au mois de rebiul-ewwel 1174, déposé au mois de redscheb 1174 (février 1761).
128) Hasan-Pascha, déposé en 1175 (1761).
129) Mohammed-Pascha Tuesun, bientôt après sa nomination porté au gouvernement de l'Égypte.

SOUS MUSTAPHA III.

130) Keraghi-Suleiman-Pascha.
131) Kutschuk-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 19 janvier 1767.
132) Osman-Paschasade Ibrahim-Pascha, déposé le 30 silhidsche 1183 (26 avril 1770).
133) Hasameddin, petit-fils de Dschanum Chodscha, déposé après la bataille de Tschesme.
134) Dschafer-Pascha.
135) Hasan-Pascha d'Alger, après la bataille de Tschesme.
136) Mehmed-Mohammed, plus tard grand vizir, père de Chadir-Bey.

IX.

SUITE DES MUFTIS.

47) Kara-Tschelebisade-Abdulaziz-Efendi, l'historien, déposé au mois de ramazan 1061 (septembre 1651).
48) [illegible]-Efendi, pour la deuxième fois, déposé au mois de schewwal 1062 (octobre 1652).
49) [illegible], pour la deuxième fois, mort au mois de safer 1064 (janvier 1654).
50) [illegible]-Efendi, pour la troisième fois, déposé au mois de redscheb 1065 (mai 1655).
51) [illegible]-Abdurrahman, déposé au mois de dschemasiul-ewwel 1066 (mars 1656).
52) [illegible]-Mustapha-Efendi, déposé au bout de trois heures.
53) [illegible]-Efendi, déposé le 25 ramazan 1066 (17 juillet 1656).
54) [illegible]-Mohammed-Efendi, déposé au mois de safer 1067 (décembre 1657).
55) [illegible]-Mustapha-Efendi, déposé le 9 schewwal 1067 (21 juillet 1657).
56) [illegible]-Mustapha-Efendi, déposé au mois de dschemasiul-achir 1069 (mars 1659).
57) [illegible]-Mohammed-Efendi, déposé au mois de dschemasiul-achir 1072 (février 1662).
58) [illegible]-Mohammed-Efendi, déposé au mois de rebiul-achir 1073 (décembre 1662).
59) [illegible]-Efendi, déposé au mois de [illegible] 1084 (février 1674).
60) Ali-Efendi, au mois de [illegible] 1097 (octobre 1686).
61) [illegible]-Mohammed-Efendi, au mois de silhidsche 1098 (octobre 1687).
62) [illegible]-Mohammed-Efendi, déposé le 7 [illegible] 1099 (10 février 1688).

SOUS SULEIMAN II.

63) [illegible]-Efendi, seulement dix-neuf jours dans le même mois.
64) [illegible]-Mohammed, pour la deuxième fois, déposé au mois de ramazan 1101 (juin 1690).

60) Feisullah Ebn Saad Efendi, arrière-petit-fils de Ssadeddin, au mois de dschemasul achir 1103 (mars 1692).

SOUS AHMED II.

61) Ali Efendi, pour la deuxième fois, mort au mois de schaaban 1103 (mai 1692).
62) Feisullah Ebossaid-Efendi, pour la deuxième fois, déposé au mois de silkide 1105 (juillet 1694).
63) Ssadik Mohammed-Efendi, déposé au mois de schaaban 1106 (avril 1695).

SOUS MUSTAPHA II.

64) Mohammed-Efendi, imam du sultan, déposé au mois de schewwal 1106 (avril 1795).
65) Seid Feisullah, pour la deuxième fois, déposé le 13 rebiul-ewwel 1115 (27 juillet 1703), précédemment le 20 rebiul-achir (2 septembre 1703).

SOUS AHMED III.

66) Jektscheschme-Hussein Efendi, déposé le 8 rebiul-achir 1115 (21 août 1703).
67) Mohammed, imam du sultan, pour la deuxième fois, déposé le 10 ramasan 1115 (26 janvier 1704).
68) Paschmakdschisade-Esseid-Ali-Efendi, déposé le 27 schewwal 1118 (1er février 1707).
69) Ssadik-Mohammed-Efendi, pour la deuxième fois, déposé au mois de silkide 1119 (février 1708).
70) Ebesade Abdullah Efendi, déposé au mois de dschemasiul-achir 1122 (août 1710).
71) Paschmakdschisade-Efendi, pour la deuxième fois, mort le 4 moharrem 112[illegible] (12 février 1712).
72) *Ebesade*-Efendi, pour la deuxième fois, déposé le 6 ssafer 1125 (4 mai 1713).
73) Atallah Mohammed-Efendi, déposé le 15 dschemasiul-achir 1126 (9 juillet 1714).
74) Mahmud, imam du sultan, déposé le 9 silhidsche 1126 (16 décembre 1714).
75) Mirsa-Mustapha-Efendi, déposé le 12 dschemasiul-achir 1127 (15 juin 1715).
76) Menteschsade-Abdurrahim-Efendi, mort le 6 silhidsche 1129 (11 novembre 1717).
77) Ismaïl-Efendi, déposé le 17 rebiul-ewwel 1143 (30 septembre 1730).
78) Abdullah-Efendi, déposé le 17 rebiul-ewwel 1143 (30 septembre 1730).

SOUS MAHMUD Ier.

79) Mirsasade-Scheich-Mohammed-Efendi, déposé au mois de schewwal 1143 (avril 1731).
80) Paschmakdschisade-Esseid-Abdullah, fils du précédent, déposé le 27 schaaban 114[illegible] (14 février 1732).
81) Damadsade-Scheich-Ahmed Efendi, déposé le 12 dschemasiul-ewwel 1146 (21 octobre 1733).
82) Ishak-Efendi, de 1146 à 1147 (1733-1734).
83) Durrisade-Efendi, de 1147 à 1148 (1734-1735).
84) Esseid-Mustapha Efendi, de 1148 à 1158 (1735-1745).
85) Pirisade-Mohammed-Efendi, déposé le 13 rebiul-ewwel 1159 (5 avril 1746).
86) Hajatisade-Mohammed-Emin-Efendi, déposé le 10 schewwal 1159 (26 octobre 1746).
87) Mohammed-Sanulaabidin Elhuseini, déposé le 24 redscheb 1161 (20 juillet 1748).
88) Mewlana Esaad-Mohammed-Efendi, déposé le 27 redscheb 1162 (13 juillet 1749).
89) Mohammed-Said-Efendi, le 28 dschemasiul-achir 1163 (4 juin 1750).
90) Murtesa Efendi, déposé le 28 rebiul-ewwel 1168 (12 janvier 1755).

SOUS OSMAN III.

91) Waszaf-Abdullah, déposé le 27 schaaban 1168 (8 juin 1755).
92) Damadsade-Feisullah-Efendi, déposé le 12 schaaban 1169 (12 mai 1756).
93) Durrisade-Mohammed Efendi, déposé le 28 dschemasiul-ewwel 1170 (18 février 1757).
94) Damadsade-Feisullah, pour la deuxième fois, déposé le 16 dschemasiul-ewwel 1171 (26 janvier 1758).

SOUS MUSTAPHA III.

95) Mohammed-Ssalih, déposé le 1er silkide 1172 (26 juin 1759).
96) Aaszim-Ismaïl-Efendi, mort le 28 dschemasiul-achir 1173 (16 février 1760).

97) Welieddin Efendi, déposé le 8 safer 1175 (5 septembre 1761).
98) Bekir Efendisade Ahmed, au bout de huit mois, déposé en 1175 (1762).
99) Durrisade Mustapha Efendi, pour la deuxième fois, déposé au mois de silkide 1180 (avril 1767).
100) Welieddin, pour la deuxième fois, mort au mois de dschemasiul-ewwel 1182 (septembre 1768).
101) Feïsade-Osman Efendi, déposé le 5 silkidé 1183 (2 mars 1770).
102) Mirsasade Efendi.
103) Molla Mohammed, déposé le 15 silhidsche 1187 (27 février 1774).
104) [illegible] Efendi.

X.

SUITE DES PRÉCEPTEURS DES PRINCES.

52) Schami Hussein Efendi, mort au mois de dschemasiul-ewwel 1069 (fevrier 1659).
53) Chodscha Rihan, manque dans les tables chronologiques. Se trouve dans Naima, p. 267, 295, 335 et 336.
54) Emir Efendi, manque dans les tables chronologiques. Dans Abdi, fol. 71 et 73.
55) Wani, manque aussi dans les tables chronologiques, quoiqu'il ait été l'un des plus célèbres précepteurs de sultan.

DE SULEIMAN II.

56) Arabsade Abdulwehhab Efendi, mort au mois de moharrem 1103 (octobre 1691).

D'AHMED II.

57) On n'en cite aucun.

DE MUSTAPHA II.

58) Seid-Mohammed-Efendi, mort au mois de schaaban 1108 (mars 1697).
59) Seid Feisullah Efendi, plus tard mufti.

XI.

SUITE DES GOUVERNEURS D'ÉGYPTE.

61) Abdurrahman l'eunuque, déposé le 16 safer 1060 (18 février 1650).
62) Chasseki Mohammed-Pascha, déposé le 4 schaaban 1066 (28 mai 1656).
63) Chalil-Ibrahimsade-Damadi-Mustapha Pascha, déposé le 8 ramasan 1067 (20 juin 1657).
64) Schehsuwarsade-Ghasi-Mohammed-Pascha, tué au mois de schewwal 1070 (juin 1660).
65) Gurdschi Mustapha-Pascha, déposé le 23 ramasan 1071 (22 mai 1661).
66) Defterdar Ibrahim Pascha, déposé le 5 ramasan 1074 (1er avril 1664).
67) Silihdar Omer-Pascha, déposé le 25 schaaban 1077 (20 février 1667).
68) Sufi Ibrahim-Pascha, déposé le 9 dschemasiul-achir 1079 (14 novembre 1668).
69) Karakasch Ali-Pascha, déposé le 5 schaaban 1080 (29 décembre 1669).
70) Ibrahim Pascha, déposé le 23 safer 1084 (9 juin 1673).
71) Dschanbuladsade Husein Pascha, déposé le 5 dschemasiul achir 1086 (27 août 1675).
72) Defterdar-Ahmed-Pascha, déposé le 27 safer 1087 (11 mai 1676).
73) Abdurrahman Pascha (dernier gouverneur d'Ofen), déposé le 20 dschemasiul-ewwel 1091 (18 juin 1680).
74) Osman-Pascha, déposé au mois de dschemasiul ewwel 1094 (mai 1683).
75) Hamsa Pascha, déposé au mois de dschemasiul ewwel 1098 (mars 1687).
76) Hasan-Pascha, déposé le [illegible] moharrem 1099 (14 novembre 1687).

SOUS SULEIMAN II, AHMED II ET MUSTAPHA II.

77) Damad Hasan-Pascha, déposé le 1er moharrem 1101 (15 octobre 1689).
78) Moabeschi-Kiaja Ahmed Pascha, mort le 15 redscheb 1102 (12 avril 1691).
79) Chasnedar Ali-Pascha, déposé au mois de silkide 1106 (juillet 1695).

80) Ismaïl-Pascha, déposé au mois de rebiul-ewwel 1109 (septembre 1697).
81) Firari Husein-Pascha, déposé le 14 rebiul-achir 1111 (9 octobre 1699).
82) Kara-Mohammed-Pascha, déposé le 1er moharrem 1116 (6 mai 1704).

SOUS AHMED III.

83) Suleiman-Pascha, déposé le 7 dschemasiul-achir 1116 (7 octobre 1704).
84) Rami-Mohammed-Pascha, déposé au mois de dschemasiul-ewwel 1118 (septembre 1706).
85) Ali-Pascha, déposé au mois de dschemasiul-achir 1119 (septembre 1707).
86) Damad Hasan-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 23 schaaban 1121 (28 octobre 1709).
87) Ibrahim-Pascha, déposé au mois de dschemasiul-achir 1122 (août 1710).
88) Kosadsch Chalil-Pascha, déposé au mois de dschemasiul-achir 1123 (juillet 1711).
89) Weli-Pascha, déposé au mois de schaaban 1126 (août 1714).
90) Abdi-Pascha, déposé au mois de redscheb 1129 (juin 1717).
91) Kiaja Ali-Pascha, pour la deuxième fois, déposé le 6 silkide 1132 (9 septembre 1720).
92) Redscheb-Pascha, déposé le 3 redscheb 1133 (30 avril 1721).
93) Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé au mois de safer 1140 (septembre 1727).
94) Ali-Pascha Morali, déposé au mois de dschemasiul-achir 1138 (février 1726).
95) Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, déposé au mois de safer 1140 (septembre 1727).
96) Ebubekr-Pascha, déposé le 13 silhidsche 1141 (10 juillet 1729).
97) Köprilisade Abdullah-Pascha, déposé au mois de moharrem 1146 (juin 1733).
98) Silihdar Mohammed-Pascha.
99) Osman-Pascha, déposé en 1147 (1734).
100) Ebubekr-Pascha, pour la deuxième fois, déposé au mois de redscheb 1147 (décembre 1734).
101) Ali-Pascha-Hekimsade, précédent grand vesir, déposé en 1154 (1741).
102) Jahja-Pascha, déposé le 11 dschemasiul-ewwel 1156 (3 juillet 1743).
103) Mohammed-Saïd, déposé au mois de moharrem 1157 (février 1744).
104) Raghib-Mohammed-Pascha, déposé au mois de ramasan 1161 (septembre 1748).
105) Ahmed-Pascha, le précédent grand vesir.
106) Melek-Mohammed-Pascha, 1166 (1751).
107) Baltadschi Mustapha.
108) Ali-Pascha, fils du docteur, pour la deuxième fois, au mois de moharrem 1169 (octobre 1755).
109) Seadeddin-Pascha, en 1757.
110) Mohammed-Saïd, au mois de schaaban 1170 (mai 1757).
111) Mustapha-Pascha, précédent grand vesir, mort en 1176 (1762).
112) Bekir-Pascha.
113) Ahmed-Pascha, en 1178 (1764).
114) Melek-Mohammed-Pascha, pour la deuxième fois, en 1180 (1766).
115) Rakim Mohammed-Pascha, au mois de silkide 1180 (avril 1767).
116) Diwitdar-Mohammed-Pascha, en 1182 (1768).

XII.

SUITE DES GOUVERNEURS D'OFEN.

60) Kenaan-Pascha, en 1655.
61) Gurdschi Kenaan-Pascha, en septembre 1655.
62) Fasli-Pascha, fin de décembre 1656. Exécuté en 1657.
63) Sidi-Ahmed-Pascha, 1659.
64) Ismaïl-Pascha, en 1071 (1660).
65) Husein, frère de Sinan-Pascha, en 1663.
66) Gurdschi-Mohammed-Pascha, en 1664.
67) Kasim-Pascha, en 1665.
68) Mahmud-Pascha, en 1081 (1670).
69) Ibrahim-Pascha, en 1081 (1670).
70) Kara-Mohammed-Pascha.
71) Ibrahim-Pascha, pour la deuxième fois, en 1684.

72) Ssoghli Ali-Pascha, en 1673.
73) Ibrahim, pour la troisième fois, en 1[illegible].
74) Kara-Mohammed-Pascha, en 1687.
75) Ibrahim-Pascha.
76) Abdurrahman-Pascha, en 1686.

XIII.

SUITE DES REIS-EFENDIS.

SOUS MOHAMMED IV.

58) Mewkufatschi-Mohammed-Efendi, déposé en 1061 (1651).
59) Schamisade-Mohammed-Efendi, déposé en 1065 (1654).
60) Ssidki-Ahmed-Efendi, pour la deuxième fois, déposé en 1066 (1655).
61) Schamisade-Mohammed-Efendi, pour la deuxième fois, en 1066 (1655), exécuté pendant le siége de Neuhæusel, en 1074 (1663).
62) Kodschi Mustapha-Efendi, pour la première fois.
63) Adschemsade-Husein, se rend comme reis-efendi sous Ahmed Kœprili à Candie en 1076 (1665), où il fonde une mosquée après la conquête.
64) Kodscha-Mustapha-Efendi, pendant l'absence du grand vesir à Candie, représentant du reis à Constantinople; puis, après la conquête de Candie, reis titulaire et effectif pour la deuxième fois, jusqu'en 1087 (1676).
65) Telchisisade-Mustapha-Efendi, sous Kara-Mustapha-Pascha, pendu après l'exécution de celui-ci, en 1095 (168[illegible]).
66) Kodscha-Mustapha-Efendi, pour la troisième fois, en 1095 (1684). Deux ans après, intendant des finances.
67) Mohammed-Beg, en 1097 (1686), entre en campagne avec le grand vesir Suleiman-Pascha, et lors de l'insurrection de l'armée, s'enfuit à Constantinople, 1098 (1687).

SOUS SULEIMAN II.

68) Nesmi-Efendi, jusqu'en 1100 (1689).
69) Selanik Ahmed-Efendi, jusqu'en 1101 (1690).
70) Adschem-Bekir-Efendi, traducteur de Wassaf, installé reis-efendi par le grand vesir Kœprili-Mustapha le Vertueux en 1101 (1690), puis relégué dans le sandschak d'Ilbessan en 1106 (1695).

SOUS AHMED II ET MUSTAPHA II.

71) Rami-Mohammed-Efendi, plus tard grand vesir, en 1106 (1695), déposé en 1108 (1697).
72) Kütschük Tschelebisade-Mohammed-Efendi, après la bataille de Zenta, déposé en 1108 (1697).
73) Rami-Mohammed-Efendi, pour la deuxième fois, après la bataille de Zenta.

SOUS MUSTAPHA II.

74) Schehrbani-Ali-Efendi, déposé en 1114 (1702).
75) Abdulkerim-Beg, déposé en 1115 (1703).

SOUS AHMED III.

76) Adschem-Ebubekr-Efendi, pour la deuxième fois, déposé en 1118 (1706).
77) Abdulbaki-Efendi, pour la deuxième fois, déposé en 1122 (1710).
78) Adschem-Ebubekr-Efendi, pour la troisième fois, déposé en 1124 (1712).
79) Abdulkerim-Beg, pour la troisième fois, déposé en 1125 (1713).
80) Adschem-Ebubekr, pour la quatrième fois, déposé en 1126 (1714).
81) Suleiman-Efendi, pour la première fois, déposé en 1126 (1714).

82) Elhadsch Mustapha Efendi, déposé en 1127 (1715).

83) Suleiman-Efendi, pour la deuxième fois, déposé en 1128 (1716).

84) Kadri Efendi, jusqu'à la conquête de Belgrad, en 1129 (1717).

85) Aarifi-Ahmed, déposé en 1130 (1717).

86) Utsch Enbarli Mohammed Efendi, jusqu'en 1132 (1720).

87) Suleiman Efendi, pour la troisième fois, déposé en 1143 (1730).

SOUS MAHMUD Ier.

88) Ismail-Efendi, en 1143 (1730), pendant sept ans, jusqu'en 1149 (1736).

89) Taukdschi Mustapha, au congrès de Niemirow, jusqu'en 1153 (1740).

90) Raghib-Mohammed Efendi, en 1157 (1744).

91) Taukdschi-Mustapha, pour la deuxième fois, durant trois ans, déposé au mois de silkide 1160 (novembre 1747).

92) Naili-Efendi, durant six années, jusqu'en 1166 (1752).

93) Abdi-Efendi, déposé le 16 silkide 1168 (24 août 1755).

94) Kamil Ahmed Efendi surnommé Ssoba Ssalan (joueur de bâton), déposé le 9 moharrem 1169 (15 octobre 1755).

95) Hamsa Hamid, plus tard grand vesir, en 1169 (1755).

96) Amin Efendi, déposé le 21 redscheb 1170 (11 avril 1757).

97) Ebubekr Efendi, déposé le 8 décembre 1754.

98) Abdi-Efendi, pour la deuxième fois, déposé le 10 dschemasiul-ewwel 1171 (20 janvier 1758).

99) Kaschif-Mohammed-Emin Efendi, déposé au mois de schewwal 1172 (juin 1759).

100) Dilawer Agasade Mohammed Efendi, meurt au bout de quarante jours, le 23 silkide 1172 (18 juin 1758).

101) Abdullah-Efendi, déposé le 2 silkide 1173 (16 juin 1760).

102) Kaschif-Mohammed-Emin, pour la deuxième fois, déposé au mois de moharrem 1175 (août 1761).

103) Eidschaji Elhadsch-Mohammed Efendi, appelé au poste de kiaja au mois de dschemasiul achir 1177 (décembre 1763).

104) Abdi-Efendi, le defterdar, pour la huitième fois, mort près de la Morte d'une attaque d'apoplexie, le 23 ssafer 1178 (21 août 1764).

105) Mohammed-Emin, plus tard grand vesir, en 1178 (1764).

106) Hamamisade-Omer Efendi, déposé au mois de schewwal 1181 (mars 1768).

107) Osman Efendi de Jenischehr, déposé le 10 dschemasiul-ewwel 1182 (22 septembre 1768).

108) Eidschaji-Efendi, pour la deuxième fois, déposé le 15 schewwal 1185 (21 janvier 1772).

109) Ismail-Raif, à Constantinople durant la guerre.

110) Abdurrisak, au camp durant la guerre, jusqu'en juin 1774.

111) Munif-Efendi, plénipotentiaire pour la paix de Kainardsche.

XIV.

LISTE DES KISLARAGAS.

D'après l'histoire de Resmi-Ahmed, de Murad III, sous lequel les chefs des eunuques noirs devinrent chefs du harem, en commandant jadis le chef des eunuques blancs, jusqu'à sous Mahmud Ier

1) Mohammed-Aga, 982 (1574), mort en 999 (1590).

2) Surur-Aga, seulement neuf mois, jusqu'en 1000 (1591).

3) Elhadsch Mustapha Aga, mis à la retraite en 1104 (1595).

4) Osman Aga, en même temps que Chasnedar-Aga (le Hongrois), chef des eunuques blancs, victime de la révolte, en 1011 (1602).

5) Abdurrisak-Aga, lors de l'avénement d'Ahmed Ier, déposé en 1112 (1603).

6) Rihan-Aga, mis à la retraite en 1114 (1605).

7) Elhadsch-Mustapha-Aga, banni au Kaire en 1129 (1619).

8) Suleiman-Aga, est sacrifié avec le sultan Osman II, mis à mort en 1031 (1622).

9) Rihan-Aga, en 1032 (1622).

10) Nibal-Mustapha-Aga, pour la deuxième fois, seulement huit mois, meurt en 1033 (1623).

11) Idris-Aga, lors de l'avènement d'Ibrahim, déposé en 1049 (1640).

12) Ibrahim-Aga, jusqu'en 1050 (1640).

13) Chodscha Sunbulug, déposé en 1054 (1644).

14) Abdulkadir-Aga, plus tard encore.

15) Sunbul-Aga, au bout de quelques mois banni en Égypte, capturé sur la route par les Vénitiens, ce qui provoque la guerre contre Venise.

16) Taschkatar-Ali-Aga, jusqu'en 1055 (1645).

17) Dschelali-Ibrahim-Aga, 1057 (1647), banni en Égypte.

18) Ishak-Aga, au bout de quelques mois banni en Égypte.

19) Muszahib-Mohammed-Aga, au bout de quelques jours exécuté sur l'ordre du sultan Ibrahim, en 1057 (1647).

20) Muszahib-Mesud-Aga, en 1058 (1648), envoyé en Égypte.

21) Dschelali-Ibrahim-Aga, pour la deuxième fois; s'appelle Makszud dans quelques histoires.

22) Eski-Serai-Agasi-Mohammed-Aga, déposé en 1061 (1650).

23) Lala-Suleiman-Aga, qui renversa le grand vesir Siawusch et détruisit Gurdschi Mohammed-Pascha, en 1062 (1652); déposé par l'influence de la Walidé.

24) Behram Aga, créature de la Walidé, exécuté ainsi que le chef des eunuques blancs, lors des événements du Platane, en 1066 (1656).

25) Dilawer-Aga, jusqu'en 1068 (1657).

26) Solak-Mohammed-Aga, créature de Mohammed Kœprili, après la mort de ce vesir en 1073 (1662), envoyé en Égypte.

27) Musselli Aga, très-maladif, meurt au bout de trois années, en 1078 (1667).

28) Abbas-Aga, en 1082 (1671), mis à la retraite en Égypte.

29) Jusuf Aga, lors de l'insurrection des troupes, le 1er moharrem 1099 (7 novembre 1687), déposé et banni en Égypte.

30) Chasnedar Ali-Aga, au bout de deux mois, déposé en rebiul-ewwel 1099 (février 1688).

31) Mustapha Aga, renversé par l'action du grand vesir Kœprili-Mustapha, à cause d'un débat sur les revenus du harem, en 1101 (1689).

32) Lala Ahmed-Aga, abattu par le grand vesir Kœprili-Mustapha, meurt bientôt après Suleiman II, en 1102 (1691).

33) Ismail Aga, sous Ahmed II, déposé, renverse le grand vesir Arabadschi-Ali Pascha.

34) Kaba-Nesir-Aga, après avoir renversé le grand vesir Biiklu-Mustapha, est déposé dans la même année 1103 (1691).

35) Ishak-Aga, disgracié par Mustapha II, en 1106 (1695).

36) Bairaksif-Ali-Aga, banni en Égypte, en 1112 (1700).

37) Nesir II., jusqu'au renversement de Mustapha II, en 1115 (1703).

38) Abdurrahman Aga, déposé bientôt après l'avènement d'Ahmed III, en 1116 (1704).

39) Usun-Suleiman, a une influence illimitée jusqu'en 1125 (1713), où le grand vesir Ali-le-Gendre le renverse.

40) Anta-Mohammed-Aga, envoyé en Egypte en 1129 (1718).

41) Elhadsch-Beschir-Aga, qui occupa le plus long-temps le poste de kislaraga, c'est-à-dire pendant trente ans, jusqu'en 1159 (1746), et créa douze grands vesirs.

42) Beschir-Aga II, auquel Resmi-Ahmed a dédié son histoire des kislaragas, exécuté en 1165 (1752).

43) Beschir Aga III, déposé au mois de silhidsche 1168 (septembre 1755).

44) Ebukuf-Ahmed (père du turban) Ahmed-Aga, déposé le 24 ssafer 1171 (7 novembre 1757), exécuté vingt jours après.

45) Beschir-Aga IV, mort le 17 moharrem 1182 (3 juin 1768), ce qui détermine le bannissement du médecin.

II.

INTERPRÈTES DE LA PORTE,

SOUS SELIM Ier, SULEIMAN I ET SELIM II.

1) Ali-Bey. 2) Junis-Bey. 3) Heinel l'allemand. 4) Le Polonais. 5) Mahmud l'allemand.

SOUS AHMED Ier JUSQU'AU SULTAN MOHAMMED IV.

6) Sulfikar le Hongrois.

SOUS MOHAMMED IV.

7) Panajotti Mamuki. 8) Lobawski le Polonais. 9) Mascurus della Torre. 10) Alexandre Maurocordato. 11) Sefer-Aga le renégat. 12) Alexandre Maurocordato. 13) Nicolas Maurocordato, en 1709. 14) Jean Maurocordato, nommé prince de Valachie en 1711. 15) Alexandre Ghika, exécuté le 25 février 1741.

16) Jean Callimachi, déposé le 1er août 1752.

17) Ghika, fils de vingt-trois ans du prince de Valachie, neveu de celui qui a été exécuté.

18) Jean Callimachi, pour la deuxième fois, le 7 septembre 1755.

19) Georges Ghika, fils de l'interprète de la Porte, décapité le 7 août 1758, après que son prédécesseur est devenu prince de Moldavie.

20) Karadscha, le 29 mars 1764.

21) Drako Suzzo, exécuté en 1769.

22) Nicolas Karadscha, renversé par Thugut et par Zegelin.

23) Alexandre Ypsilanti.

XV.

HISTORIOGRAPHES DE L'EMPIRE.

SOUS BAJESID II.

1) Idris, mort en 930 (1523), auteur des Hescht-Behischt ou des huit Paradis.

SOUS SELIM Ier

2) Kemalpaschasade, mort en 940 (1533).

SOUS SULEIMAN LE LÉGISLATEUR.

3) Mustapha Dschelalsade, grand nischandschi, mort en 975 (1567), auteur du Tabakatol Memalik, ou des Classes des provinces.

SOUS MURAD III.

4) Saadeddin, précepteur du prince et plus tard mufti; mort en 1107 (1599), auteur du Tadsch et Tewarich, ou de la Couronne des histoires.

SOUS MURAD IV.

5) Nerkesisade, nommé en 1044 (1634).

SOUS AHMED Ier.

6) Ssafi, mort en 1025 (1616), écrivit l'histoire du règne d'Ahmed Ier, comme continuation de la Couronne des histoires de Seadeddin.

SOUS MOHAMMED IV.

7) Abdi-Pascha, nischandschi, mort en 1102 (1690), auteur du Wekainname, ou du Livre des événements.

SOUS SULEIMAN II, AHMED II, MUSTAPHA II.

8) Naima, né en 1118 (1715), écrivit l'histoire de l'empire depuis l'année 1000 (1592) jusqu'en 1070 (1659).

SOUS AHMED III.

9) Raschid, en 1133 (1721), appelé de la charge d'historiographe de l'empire à la place de juge d'Alep; écrivit l'histoire de 1071 (1660) à 1134 (1721).

10) Aassim Tschelebisade, en 1133 (1721), nommé historiographe à la place de Raschid; écrivit l'histoire de l'année 1135 (1722) à 1141 (1728).

SOUS MAHMUD Ier.

11) Sami.

12) Schakir.

13) Mohammed-Ssubhi.

14) Ssubhi, frère du précédent (1), écrivit l'histoire depuis l'avénement de Mohammed Ier, en 1143 (1730) jusqu'à la fin de l'année 1156 (1743).

SOUS OSMAN III.

15) Isi, de 1157 (1744), jusqu'à la fin de l'année 1163 (1750).

SOUS MUSTAPHA III.

16) Hakim. 17) Tscheschmisade. 18) Musasade. 19) Behdscheti-Hasan. 20) Enweri. Les cinq écrivains abrégés et édités par 21) Waszif, continuant l'histoire de l'empire depuis l'année 1750 jusque dans l'année 1774.

---

(1) Ssubhi, fol. 223, en 1156 (1743), fait mention de son frère Mohammed-Ssubhi, qui avant lui était historiographe de l'empire.

FIN DE LA TABLE.



